LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES



LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1869

Droits de propriété et de traduction réservés



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.

DON DE LA 35e ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
M.
BIBLIOTHÈQUE



Eboulement dans un placer (voy. p. 2). — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de l'auteur.

LES NAUFRAGÉS DES AUCKLAND,

PAR M. RAYNAL.

1863-1865. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

C'était en 1863. J'étais en Australie, où j'étais venu, comme tant d'autres, chercher fortune, et où je menais depuis onze ans la rude vie de mineur. J'avais traversé bien des aventures, bien des épreuves; j'avais vu plus d'une fois la mort de près. Mon débarquement sur le continent australien n'avait pas été heureux. Le navire qui m'amenait à Melbourne, un soir, par un épais brouillard, donna contre un écueil, et la violence du choc le coucha sur le flanc. La mer, qui était très-forte, balayait le pont: elle nous enleva deux hommes, qui furent noyés. Bientôt une large voie d'eau s'ouvrit sur l'avant, et le navire sombra. Heureusement, il n'y avait pas beaucoup de fond en cet endroit; une partie du grand mât, avec la grande hune, ne fut pas submergée; nous y grimpâmes et y demeurâmes accrochés pendant toute la nuit. D'énormes lames s'élançaient vers nous et menaçaient à chaque instant de nous arracher de notre refuge. Enfin le jour parut, un vapeur nous aperçut, nous recueillit et nous déposa à Melbourne.

Sans parler des autres dangers que je courus durant les longues années de cette vie nomade et exposée à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tous les hasards, je venais d'être malade pendant huit mois à la suite d'un grave accident qui m'arriva dans les *placers* de la Nouvelle-Galles du Sud, sur les bords d'un des affluents de la rivière Turon. J'étais entré, après le départ de mes ouvriers, dans une excavation que je faisais creuser sur le flanc de la montagne, j'en examinais les parois pour savoir s'il n'y aurait pas lieu de les étayer avec de nouveaux piliers, quand tout à coup la voûte s'effondra sur moi. Je fus renversé et à moitié enseveli sous les décombres. J'avais beau crier, mes hommes étaient trop loin pour pouvoir m'entendre. Je me crus condamné à mourir là, emprisonné, étouffé. Mais par bonheur la terre qui s'était éboulée était molle et friable; en me débattant je sentis qu'elle cédait et je parvins peu à peu à me dégager. Je sortis de mon tombeau, mais je pouvais à peine me soutenir, je souffrais beaucoup, j'avais la poitrine comme écrasée. Je dus quitter les mines et retourner à Sydney, où il me fallut, comme je l'ai dit, huit mois de soins et de repos pour me rétablir.

Las de courir le monde, saisi d'un vif désir de revoir la France et surtout ma famille, j'avais résolu de quitter l'Australie, et je songeais déjà au départ quand on me fit une proposition qui changea mes projets et me lança de nouveau dans l'inconnu.

Un de mes compatriotes et amis, M. Charles Sarpy, que j'avais trouvé établi à Sydney, où il faisait, avec un autre négociant, le commerce des draperies, me communiqua une idée qu'il avait conçue depuis peu et que ni lui ni son associé n'avaient encore confiée à personne. Il s'agissait d'aller à la recherche d'une mine d'étain argentifère qui devait, pensait-il, exister dans l'île Campbell, située au-dessous de la Nouvelle-Zélande, dans le Grand Océan austral. C'était sur moi qu'il comptait pour diriger cette entreprise. Je partirais très-prochainement afin d'avoir toute la belle saison devant moi, et si, après avoir exploré l'île, je ne découvrais pas de mine, j'y trouverais du moins une grande quantité de phoques, dont l'huile et la fourrure ont beaucoup de valeur. Il y aurait donc lieu, en tout cas, d'y fonder un établissement pour exploiter l'une ou l'autre de ces industries, et peut-être toutes les deux à la fois. Si je trouvais la mine, je devais revenir tout de suite à Sydney, pour demander au Gouvernement la concession de l'île Campbell, puis je repartirais avec les hommes et tout le matériel nécessaires, avant la mauvaise saison. Je resterais ensuite dans l'île pour diriger les travaux en qualité d'administrateur de la colonie.

L'offre était séduisante ; si nos espérances étaient déçues, il n'en résulterait pour moi qu'un ajournement de trois mois à mon projet de retour en France; en cas de succès, je tenais peut-être enfin cette fortune ou du moins cette aisance que je poursuivais depuis dix-sept ans si loin de mon pays et de ceux que j'aimais. J'acceptai.

Mais, en annonçant ma décision à Sarpy et à son associé, je leur fis observer qu'ayant cessé depuis longtemps de naviguer, je ne voulais pas me charger du commandement d'un navire, que je préférais n'occuper que le rang de second tant que nous serions sur mer, que d'ailleurs, devant rester à la tête de l'établissement de l'île Campbell, je ne serais pas libre de voyager entre cette île et Sydney pour porter nos produits et rapporter les provisions nécessaires : il nous fallait donc chercher un marin expérimenté, un homme sûr que, pour plus de garantie, nous associerions à l'entreprise.

Mon avis fut adopté et nous choisîmes M. Musgrave, capitaine au long cours. C'était un Américain, âgé d'une trentaine d'années, qui était venu s'établir avec sa jeune famille à Sydney, auprès de son oncle, l'associé de Sarpy. Nous ne pouvions rencontrer un officier plus capable.

Dès le lendemain, nous nous mîmes, M. Musgrave et moi, en quête d'un bâtiment convenable, et après bien des recherches, nous finîmes par en trouver un.

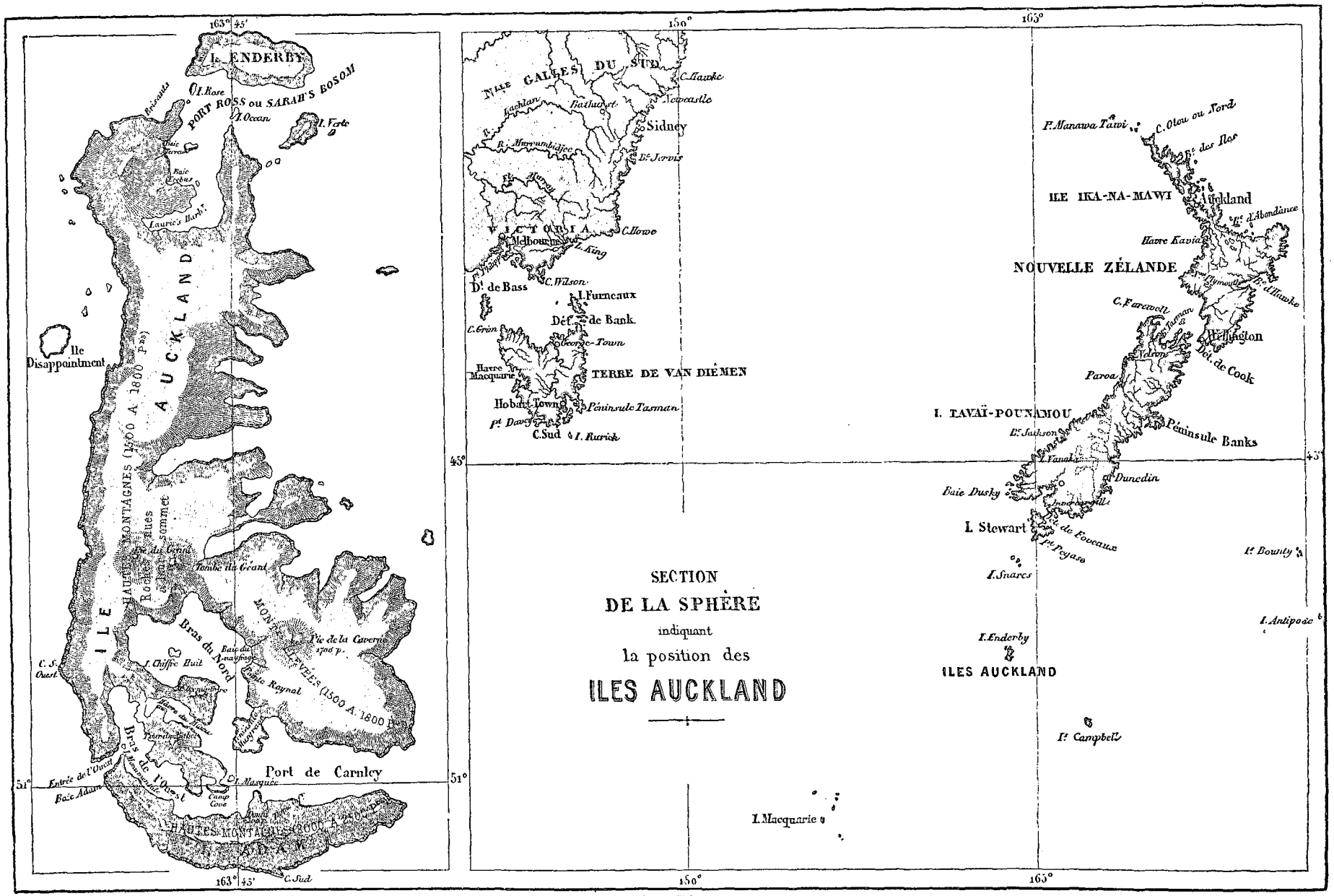
Le Grafton était une petite goëlette, peu longue de quille, mais qui, grâce à ses larges flancs, pouvait porter de soixante-quinze à quatre-vingts tonneaux de marchandises. Elle avait servi à transporter de la houille de Newcastle à Sydney.

Dans le fond de sa cale, près de la quille, *le Grafton* avait une quinzaine de tonneaux de lest, composé principalement de vieille fonte de fer; au-dessus, on avait établi un solide plancher. Prévoyant que nous aurions à affronter des tempêtes et des mers fort grosses, nous crûmes devoir ajouter dix autres tonneaux de lest (c'étaient des blocs de grès, pierre très-commune à Sydney), outre vingt futailles que nous arrimâmes soigneusement sur le plancher, après les avoir remplies d'eau. Elles étaient destinées à recevoir de l'huile de phoque, notre intention étant d'employer l'équipage à en recueillir une certaine quantité, ainsi que des peaux de ces animaux, pour couvrir autant que possible les frais de ce premier voyage, tandis que de mon côté je serais occupé à explorer l'île et à chercher la mine d'étain. Nous devions aussi, si nous en avions le temps, jeter en passant un coup d'œil sur les îles Verte et Macquarie, ainsi que sur les Auckland, afin de nous assurer de la présence des phoques et de leur nombre, pour aller plus tard les chasser.

Après avoir embarqué une quantité de provisions qui devait suffire à une absence de quatre mois, et engagé deux matelots et un cuisinier, nous fîmes nos adieux, Musgrave et moi, à nos associés.

Dans cette dernière entrevue, nous réglâmes un point important : comme nous allions nous engager dans des parages dangereux, où les tempêtes règnent presque continuellement, il ne fallait pas se dissimuler que nous serions exposés à plus d'un péril, particulièrement à un naufrage sur quelque côte déserte. Si donc nous n'étions pas revenus dans quatre mois au plus tard, nos amis devraient envoyer à notre recherche, et s'ils manquaient des ressources nécessaires pour armer un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



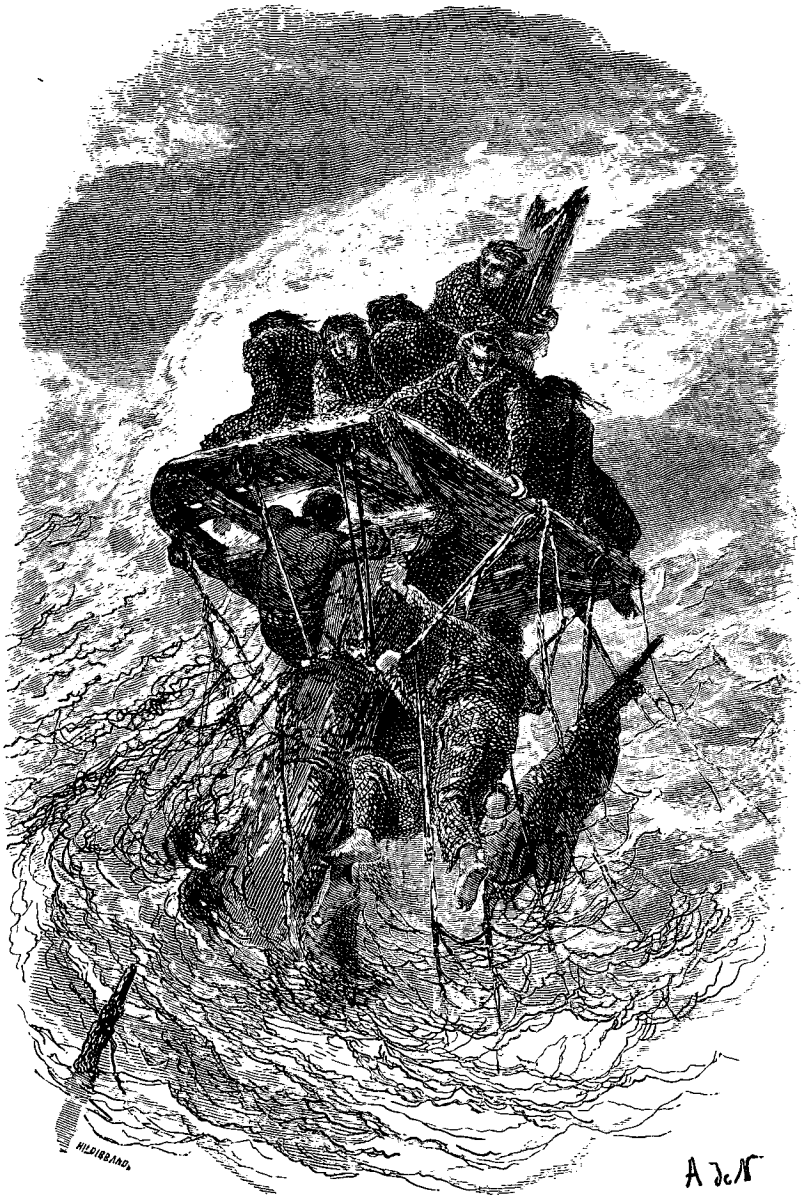
Gravé chez Erhard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

navire, ils feraient une demande, à cet effet, au gouvernement de la Nouvelle-Galles du Sud : celui-ci, nous n'en doutions pas, enverrait à notre secours un des navires de guerre de la station.

Nos associés ayant pris l'engagement que nous leur demandions, Musgrave alla embrasser sa femme et ses enfants, tandis que je me rendais à bord du *Grafton* pour commencer l'appareillage. Une heure après, Musgrave m'avait rejoint, nous levions l'ancre, et, le cœur plein d'espérance, nous faisions voile pour l'île Campbell.

Je noterai ici, — ce détail n'est pas sans importance, — que j'emportai un fusil de chasse à deux coups, environ deux livres de poudre, une dizaine de livres de plomb et des capsules, avec l'intention de m'amuser à tirer quelques canards sauvages dans



Dans la hune (voy. p. 1). — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

les îles que j'allais visiter. Cette arme et ces munitions devaient m'être d'une utilité que j'étais bien loin de prévoir.

II

Au moment où nous nous mettions en route, il souffla du sud une bourrasque qui nous laissa à peine le temps de mettre la goëlette en état de la recevoir. Tandis qu'elle nous oblige à louvoyer, je demande au lecteur la permission de lui présenter mes compagnons de voyage.

J'ai déjà parlé de Thomas Musgrave, notre capitaine, qui ne tarda pas à se révéler à nous non-seulement comme un excellent marin, mais comme un homme d'une grande valeur intellectuelle et morale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

George Harris, l'un de nos matelots, était un Anglais d'une vingtaine d'années, garçon simple et naïf, aussi brave que vigoureux, connaissant déjà bien son métier, et ayant reçu une certaine éducation. Musgrave l'avait choisi pour faire le quart avec lui.

L'autre matelot, Alexandre Mac-Larren, que nous nommions Alick, faisait le quart avec moi. C'était un Norvégien d'environ vingt-huit ans, d'un caractère taciturne, ne riant jamais, ne sachant ni lire ni écrire, mais docile, soumis et parfait marin.

Henri Forgès, notre cuisinier, que nous n'appelions jamais autrement que Harry, était un Portugais, âgé de vingt-trois ans, petit, trapu, horriblement défiguré par une maladie, sorte de lèpre qu'il avait eue autrefois. A ses fonctions de cuisinier il devait joindre celles de domestique, et, au besoin, aider à la manœuvre.

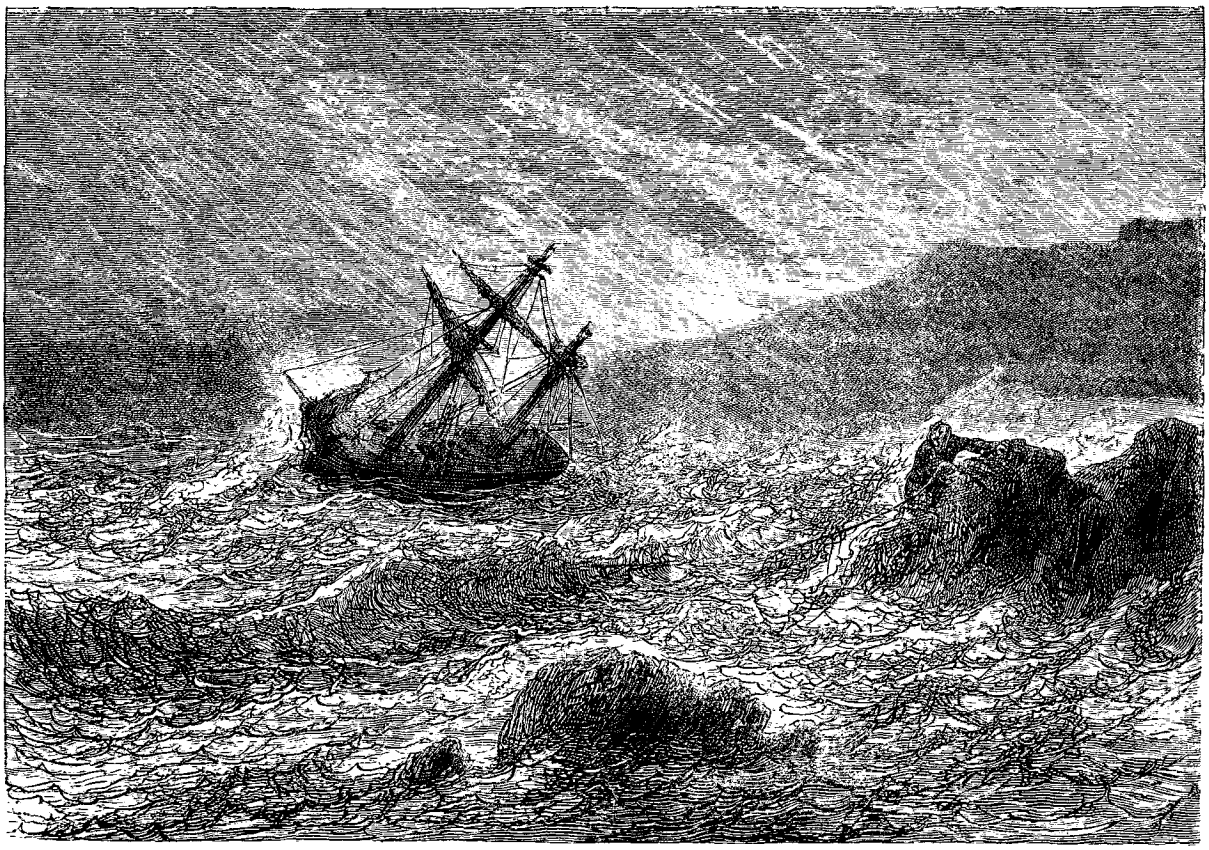
Ainsi nous étions cinq, et tous appartenant à des nationalités différentes; mais nous nous entendions parfaitement, chacun de nous parlant l'anglais.

En consultant mon journal, j'y trouve les notes suivantes :

Vendredi 13 *novembre.* — Le vent continue à souffler du sud, mais léger.

Le 14. — Beau temps; la goëlette, filant ses cinq nœuds à l'heure, glisse, sans mouvement sensible, sur la surface de la mer unie comme un lac.

15, *deux heures du matin.* — Calme. Au sud, le



Le naufrage dans le port de Carnley. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

temps paraît menaçant; il est clair au zénith. Une véritable pluie de météores, allant du nord-nord-ouest au sud-sud-est, a commencé à tomber et a continué jusqu'au jour. Spectacle splendide.

18. — Le baromètre a baissé. Bourrasque de l'ouest. La mer devient grosse; toutes les petites voiles sont serrées, et deux ris sont pris dans le hunier.

Dix heures du soir. — Vent violent. La mer est devenue très-forte. Les lames tombent à bord à chaque instant, et l'eau pénètre partout, car le pont du petit bâtiment n'est pas très-bien joint. Nos lits en sont tout trempés.

Dix heures et demie. — Le ciel est noir. On ne voit qu'un étroit horizon éclairé par la phosphorescence d'une mer agitée. Les nuages, fort bas, passent au-dessus de nous avec une rapidité vertigineuse. Ils sont à chaque instant sillonnés par des éclairs livides; la pluie fouette, une pluie glacée. De temps en temps le tonnerre mêle sa voix formidable aux mille bruits sinistres dont les vents et les flots en fureur nous assourdissent.

Onze heures. — Je fais mon quart. Je prends la barre des mains d'Alick. Ébloui par les éclairs qui se succèdent presque sans interruption, j'ai peine à distinguer la boussole dans l'habitacle. Tout à coup je suis renversé et lancé au loin par un choc violent. C'est un coup de mer qui a frappé la goëlette, enlevé une partie de ses bastingages et fait changer le lest de place. Le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bâtiment penche sur un côté sans pouvoir se redresser. Un peu meurtri et ruisselant d'eau salée, je me relève pour saisir de nouveau la barre. Musgrave monte à la hâte, Alick le suit, les deux autres accourent. A eux trois, ils maîtrisent et serrent la grande voile. La goëlette obéit à l'action du gouvernail. Elle s'élance comme une folle à travers les vagues et fuit devant la tempête, filant sept nœuds à l'heure, sans un bout de toile déployé, mais toujours fortement inclinée sur le côté.

Musgrave prend alors la barre et je descends dans la cale par le gaillard d'avant, suivis de nos hommes munis de lanternes. Quel spectacle ! Tout est bouleversé, confondu. Pierres, barriques et sacs de sel gisent pêle-mêle à tribord, qui maintenant représente le fond du navire. Heureusement les quinze tonneaux de fer, fortement retenus par le plancher, n'ont pas bougé; sans quoi, c'en était fait de nous et du *Grafton*, qui aurait infailliblement sombré.

Tout le reste de la nuit, nous fûmes occupés à rétablir l'ordre dans la cale, et au jour, épuisés de fatigue, nous remontâmes sur le pont, où nous trouvâmes Musgrave trempé jusqu'aux os, la figure pâle, les mains crispées sur la barre par le froid, mais néanmoins alerte et vigilant. George prit sa place. Ne pouvant allumer du feu, car tout était inondé par les vagues, chacun de nous but un bon verre d'eau-de-vie pour se réchauffer; puis la goëlette fut de nouveau mise à la cape.

Notre premier soin fut ensuite de sonder les pompes, au fond desquelles nous ne trouvâmes qu'une très-petite quantité d'eau. Nous fûmes agréablement surpris de voir que, si la goëlette prenait un peu d'eau durant les mauvais temps par les jointures du pont, en revanche sa coque était aussi imperméable que les flancs d'une bouteille.

.... Le 29, nouvelle tempête, mais moins longue et moins violente. Enfin le temps se modère. Les grains ne se succèdent plus qu'à de longs intervalles. La brise devient régulière et la mer moins forte. Nous avons déployé les voiles et remis le cap en route à l'est-sud-est.

Le 30, à midi quinze minutes, étant monté au haut de la mâture, j'ai aperçu la terre à environ trente-cinq milles de distance.

Quatre heures après midi. — Un brouillard vient de s'élever de l'océan et enveloppe la terre d'un voile impénétrable. Il est si épais que nous ne pouvons distinguer aucun objet d'une extrémité du navire à l'autre. La prudence nous engage à diminuer la toile et à remettre le cap au large afin de ne pas nous exposer à tomber parmi les écueils durant la nuit qui s'approche.

1er *décembre.* — Le brouillard se dissipe, mais nous ne voyons plus la terre. Nous virons de bord et reprenons notre route vers l'île Campbell.

2. — Entrée dans le port Abraham's-Bosom, situé au sud-est de l'île.

Onze heures. — Mouillé notre ancre par cinq brasses d'eau, à l'extrémité de la baie.

III

A peine les voiles furent-elles serrées, que Musgrave et moi nous descendîmes à terre.

Nous n'avions encore vu aucun phoque dans les eaux de la baie; mais comme nous étions alors au cœur de l'été austral, nous pensâmes que peut-être ces animaux étaient allés se réfugier, pour dormir au frais pendant la chaleur du jour, parmi les grandes herbes du rivage ou dans l'épais fourré du littoral.

Longeant les plages, escaladant les rochers ou grimpant sur les falaises, nous en cherchions partout sans pouvoir en découvrir nulle part. De tous les côtés nous apercevions de nombreuses traces, mais de phoques point.

Il était évident pour nous que toutes ces traces n'étaient pas récentes; elles dataient probablement de la saison précédente. C'étaient d'étroits sentiers qui se dirigeaient tous vers la montagne et qu'il nous était presque impossible de suivre, à travers la masse profonde et serrée de végétation sous laquelle ils allaient se perdre. Cet obstacle n'était pas le seul. Ces herbages enchevêtrés recouvraient de nombreux casse-cou, tels que crevasses et fondrières, que les pluies fréquentes de ces régions avaient creusées dans le sol mou et le plus souvent marécageux.

Lassés par la longueur et surtout par l'inutilité de nos recherches, nous retournâmes au navire un peu après le coucher du soleil. A notre arrivée, nos hommes nous apprirent qu'ils avaient aperçu deux phoques nageant autour de la goëlette : de temps en temps ils sortaient leurs grosses têtes de l'eau pour pousser une sorte de rugissement qui dénotait une certaine férocité.

D'après la description qu'ils nous firent de ces animaux, nous reconnûmes facilement le lion de mer, précisément l'espèce sur laquelle nous avions fondé nos espérances et que nous nous attendions à rencontrer en très-grande abondance dans ces parages.

Ce récit nous rendit quelque confiance, et nous convînmes que, tout en explorant l'île pour découvrir la mine d'étain, nous ne négligerions pas de nous occuper des phoques.

Laissant nos hommes à bord, Musgrave et moi nous partîmes de bonne heure le lendemain matin. Ce ne fut pas sans peine (nous dûmes plus d'une fois nous coucher à plat ventre pour ramper sous les lianes) que nous réussîmes à franchir la ceinture de végétation et que nous pûmes nous diriger vers le nord-ouest.

Arrivés sur la crête de la montagne, nous avons contourné un pic arrondi et terminé en pointe que nous avons nommé le *Dôme*. De ce point nous pouvions apercevoir, au pied du versant occidental, une baie connue des baleiniers sous le nom de *Monumental harbour* ou havre des Monuments. Après y être descendus, nous nous trouvâmes sur le bord d'une falaise assez

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

élevée, presque au centre d'un bassin circulaire ouvert du côté de l'Océan, mais dont le contour ressemblait aux vastes ruines de quelque gigantesque Colisée antique. La mer avait de toutes parts creusé, fouillé, sculpté la roche, en respectant les parties les plus dures ; celles-ci ressortaient en relief sur le front des falaises : on aurait dit d'anciens piliers que le temps n'avait encore pu abattre.

Il est facile d'entrer dans ce port, mais il n'offre qu'une médiocre sécurité, à cause de la forte houle qui s'y engouffre, et comme on risque d'y être longtemps retenu par les vents d'ouest, il est rarement fréquenté ; les baleiniers eux-mêmes l'évitent ; ils vont de préférence, s'ils ont besoin d'eau fraîche, mouiller dans le port du sud-est, Abraham's-Bosom.

Après avoir déjeuné, nous descendîmes sur la plage, et cette fois nous aperçûmes des lions de mer, mais en très-petit nombre. Quant à la mine d'étain, nous n'avions encore trouvé aucun indice qui révélât son existence.

Nous nous disposâmes alors à retourner à bord du navire, mais par un autre chemin. Après avoir contourné et descendu le Dôme, nous trouvâmes à sa base une quantité de nids énormes. Ces nids étaient composés de tourbe, que les albatros, en grattant avec leurs pattes, avaient amoncelée en petits monticules. Le centre était creux et rempli de mousse. Presque tous étaient occupés. Dans chacun d'eux une femelle couvait un œuf unique, assez gros pour suffire, à lui seul, au repas de deux hommes.

Nous étant approchés, nous dûmes nous servir de nos bâtons pour obliger les albatros à quitter leurs nids, que les pauvres bêtes défendaient de leur mieux. Nous nous procurâmes ainsi plusieurs œufs, mais il ne s'en trouva dans le nombre qu'un seul assez frais pour pouvoir être mangé. Curieux d'en connaître le goût, nous le fîmes cuire : le jaune était excellent, le blanc nous parut un peu fort ; en somme, il ne différait guère de l'œuf de l'oie ou de celui du canard.

Après avoir marché presque toute la journée sur un sol humide et mou, qui à chaque pas cédait sous nos pieds comme une éponge, et escaladé bon nombre de rochers, nous arrivâmes à bord, le soir, accablés de fatigue.

Le lendemain, je dus laisser Musgrave partir avec Alick pour une seconde tournée. Je me sentais mal à l'aise, j'avais la fièvre. Je fus forcé de gagner ma cabine et de m'étendre sur mon lit : je ne le quittai plus pendant tout un mois ; je fus très-malade. Peu s'en fallut que je ne restasse à l'île Campbell. Musgrave en vint à désespérer de moi à ce point qu'il songea à se mettre en quête d'un endroit pour m'enterrer. Il me l'apprit quelques jours après, quand je fus entré en convalescence.

Pendant mon inaction forcée, il avait continué à chercher la mine d'étain, mais il n'avait rien trouvé. A-t-elle échappé à ses investigations, ou n'existe-t-elle pas ? C'est ce que j'ignore.

Quant aux phoques, ils étaient extrêmement rares. Durant un mois que la goëlette resta à l'ancre dans Abraham's-Bosom, nous n'en prîmes que cinq, dont un était remarquablement gras. Il rendit cent cinquante litres d'huile. Aussi cet animal, qui devait peser pour le moins six cents kilos, occupa-t-il une place à part dans nos souvenirs, et quand nous parlions de lui, c'était toujours sous la dénomination d'*Old-Christmas*, en mémoire du jour où il avait été tué.

Comme un plus long séjour à l'île Campbell nous semblait inutile, nous résolûmes de partir, et, la saison s'avançant, de ne pas nous engager plus au sud. Le plus sage était de retourner à Sydney, en nous contentant de visiter le groupe des Auckland, qui se trouvait sur notre chemin. Nous levâmes l'ancre le 29 décembre.

Le 1er janvier, nous longeons la côte de l'île Adam, dont nous ne sommes éloignés que de trois kilomètres. Très-faible encore, étendu sur mon matelas, que j'ai fait monter sur l'écoutille de la cabine, je jouis de la douceur de l'air et de la beauté du spectacle. Je vois distinctement les hautes falaises taillées à pic contre lesquelles la mer va se briser ; parfois une lame s'engouffre dans une caverne et produit un bruit semblable à un coup de canon. Au centre de l'île se dressent, l'un à côté de l'autre, deux cônes arrondis, semblables à deux mamelles. Musgrave, avec le sextant, en mesure la hauteur ; le premier a deux mille cinq cents pieds, le second deux mille deux cents. Plusieurs petits cours d'eau descendent rapidement sur les flancs de la montagne et forment une multitude de cascades scintillantes ; arrivés sur le bord de la falaise, ils prennent un dernier élan et, après une longue chute, ils ne tombent dans la mer que transformés en une vapeur blanche où la lumière du soleil se décompose et étale à nos yeux toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Nous contournons l'île Adam, et nous voici en présence de l'île Auckland. Vers le nord, la côte paraît irrégulière ; elle est comme dentelée par de nombreux promontoires, et nous distinguons à l'horizon plusieurs files de récifs à fleur d'eau, où la houle, en se brisant, forme des lignes d'écume très-marquées. En face de nous une magnifique baie vient de s'ouvrir. L'entrée peut avoir trois kilomètres de largeur entre les deux caps qui l'enserrent. Cette baie est le port de Carnley, et nous nous décidons à y pénétrer au lieu de continuer jusqu'à Port-Ross, appelé aussi Sarah's-Bosom et situé tout au nord du groupe.

IV

Le vent souffle de l'ouest et vient maintenant de la terre, mais la goëlette louvoie aisément ; quelques bordées la mettent entre les deux côtes, où la mer est relativement calme.

« Bonne nouvelle ! me dit Musgrave en venant à moi la figure joyeuse. Si je ne me trompe, nous trouverons ici ce que nous avons vainement cherché à l'île Campbell. Je crois apercevoir beaucoup de phoques

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur les rochers du rivage. Voyez vous-même. » Et il me passa la longue-vue.

Je vis, en effet, un grand nombre de corps noirs étendus au soleil sur les escarpements de la côte. Le doute n'était pas possible : c'étaient des phoques.

Bientôt après, le mouvement que nous fîmes en virant de bord, le bruit des voiles agitées par le vent et le grincement des poulies en réveillèrent plusieurs qui se jetèrent à la mer. En un instant ils s'approchèrent en foule de la goëlette, mais sans oser trop s'avancer; ils formaient autour d'elle un cercle que nul d'entre eux ne fut assez hardi pour franchir, quoiqu'ils poussassent des sortes de rugissements, comme s'ils étaient irrités de voir envahir ainsi leur domaine.

Nous projetâmes de rester quelques jours dans l'île,



Le rôti de phoque. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

seulement le temps nécessaire pour emplir nos futailles d'huile de phoque et saler quelques peaux, puis de retourner au plus vite à Sydney, afin de revenir avant l'hiver, avec vingt-cinq ou trente hommes, faire une chasse en règle à ces animaux.

A mesure que nous avancions dans la baie, elle allait s'élargissant; puis elle se trouva tout à coup rétrécie par une péninsule très-saillante, surgissant au-dessus de l'eau comme une montagne, et que nous appelâmes plus tard *péninsule de Musgrave.*

Ce qui nous étonnait et nous donnait un peu de souci, c'est que la mer continuait à être toujours aussi profonde. Alick avait beau sonder avec une ligne de quarante mètres de long, ayant un plomb de six livres à son extrémité, il ne trouvait le fond nulle part, même à soixante mètres des côtes. La nuit venait, et nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Henri Forgès, cuisinier, Portugais. George Harris, matelot, Anglais. Alexandre Mac-Larren, matelot, Norvégien. M. Thomas MusGrave, Américain. M. Édouard Raynal, Français.

PORTRAITS DES NAUFRAGÉS. — Dessin de A. de Neuville d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aurions voulu mouiller notre ancre. Il était à craindre que le flux ou le reflux ne nous jetât sur quelque écueil que l'obscurité nous empêcherait d'apercevoir.

Il n'en fut rien. Du fond de ma cabine, j'entendis toute la nuit tomber une pluie torrentielle, mais nous atteignîmes le jour sans accident. Nous nous trouvions au niveau de la péninsule et nous pouvions voir une longue nappe d'eau allant vers le sud, puis tournant à l'ouest, tandis qu'une autre partie de la baie s'étendait au nord. Nous prîmes cette dernière voie.

Celle-ci, quand nous eûmes contourné la pointe de la presqu'île, se divisait de nouveau en deux branches. Continuant toujours au nord, nous entrâmes bientôt dans un magnifique bassin, bordé de falaises escarpées, mais de peu d'élévation; elles avaient tout au plus de quatre à six mètres au-dessus de l'eau. Çà et là, quelques taches verdâtres attiraient les yeux : c'étaient des plaques de plantes marines dénotant la présence de récifs sous-marins. Dans le fond des anses seulement, on pouvait apercevoir quelques plages étroites, couvertes de galets ou de débris de rochers; mais on ne voyait de sable nulle part.

Vers trois heures de l'après-midi, la goëlette, continuant à louvoyer, entra dans une baie (nous l'appelâmes plus tard la *baie du Naufrage*), où ayant enfin trouvé le fond, mes compagnons, épuisés de fatigue, se décidèrent à jeter l'ancre dans la soirée. L'ancrage était mauvais, nous étions trop à découvert, mais nous avions l'intention d'en chercher un autre le lendemain matin. Deux heures après, nous étions forcés de mouiller notre seconde ancre pour résister à un coup de vent du nord-ouest qui s'était élevé tout à coup.

Nous reconnûmes bientôt combien notre situation était dangereuse, si le vent continuait à souffler de l'ouest. Nous étions si près de la terre qu'à peine avions-nous l'espace nécessaire pour tourner sur nos ancres sans donner contre les rochers, et malheureusement il n'y avait pas possibilité de regagner le large, à cause d'une pointe qui se trouvait un peu plus bas et sur laquelle la goëlette se jetterait infailliblement avant d'atteindre une voie suffisante pour obéir sans péril à l'action du gouvernail. Force nous fut donc de rester où nous étions en attendant le jour.

Le vent ne fit qu'augmenter. A dix heures et demie, un grain d'une grande violence, amenant avec lui une pluie ou plutôt une trombe d'eau salée qu'il avait soulevée en passant, frappa la goëlette avec furie. Une de nos chaînes se rompit. Cet accident était d'une extrême gravité. Il nous plongea dans la consternation. Nous avions tout à craindre. En effet, une seule ancre étant insuffisante pour nous retenir, nous commençâmes à dériver vers la côte.

Ce fut à minuit que nous sentîmes le premier choc. Il fut léger, mais ceux qui lui succédèrent devinrent de plus en plus forts, à mesure que nous avancions vers les rochers.

Une lueur d'espoir nous restait. Nous avions touché à marée basse; le flux montait, et à chaque instant apportait plus d'eau sous notre quille. Et puis notre navire était solide, il avait résisté jusqu'alors, il pouvait tenir bon jusqu'au bout. Il semblait d'ailleurs qu'arrivée à son paroxysme, la tempête n'avait plus qu'à décroître.

Par malheur, au lieu de s'apaiser, elle redoubla de fureur. Bientôt un choc, beaucoup plus violent que les autres, se fit sentir : un effroyable craquement le suivit. Le désastre tant redouté s'accomplissait.

La quille avait touché sur un rocher, qui en avait emporté une partie, et la mer envahissait tout l'intérieur du navire. Dès lors il ne bougea plus de sa place. Nous eûmes à peine le temps de transporter sur le pont le peu de provisions qui nous restait, ainsi que nos instruments de marine et nos effets. Nous les attachâmes solidement contre l'écoutille de la cabine, pour que les lames, qui se précipitaient sur le bâtiment et l'enveloppaient tout entier, ne pussent les emporter; puis nous les couvrîmes d'une toile goudronnée, sous un pan de laquelle nous nous blottîmes nous-mêmes, mouillés et transis, en attendant le lever du jour.

Comme nous étions au milieu de l'été austral, le soleil ne mit peut-être pas plus d'une heure à paraître, mais ce que dura pour nous cette heure, dans la situation où nous étions, je renonce à l'exprimer.

Aux premières lueurs de l'aube, mes compagnons sortirent de dessous la toile pour jeter un coup d'œil au dehors. Le vent soufflait avec la même rage, la pluie fouettait horizontalement. Des rafales soulevaient d'énormes vagues, et l'écume volait en l'air à une centaine de mètres de hauteur. En avant et en arrière de la goëlette, la mer allait en bondissant se briser sur les rochers du rivage, dont cinquante mètres tout au plus nous séparaient. Dans l'étroit espace qui se trouvait entre nous et la terre, elle était moins tourmentée; le *Grafton*, à l'état d'épave, barrait le passage aux lames qu'il recevait lui-même.

Notre canot, frêle embarcation de quatre mètres de long sur un mètre et demi de large, profonde d'un demi-mètre et construite en minces planches de cèdre, était retenu par de fortes amarres au-dessus du grand panneau de la goëlette. Il s'agissait d'aller le délier et de le mettre à flot pour gagner la côte. Nous n'avions pas d'autre moyen de salut.

Sans autres accidents que quelques contusions, mes compagnons réussirent à le lancer par-dessus le bord. Lorsqu'ils y eurent déposé une partie des objets que nous avions montés sur le pont, ils m'aidèrent à y descendre et eux-mêmes y prirent place.

Parmi les cordes que nous avions emportées, Musgrave prit l'une des plus longues, et il l'attacha à un anneau fixé aux flancs du *Grafton;* puis il la laissa se dérouler et glisser entre ses mains jusqu'à ce que nous fussions arrivés assez près des rochers. Alors il la noua à l'arrière du canot, de sorte que celui-ci, quoique poussé par le vent de la mer, ne put aller plus loin. Cela fait, Alick prit une seconde corde dont il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fixa un bout à l'avant de l'embarcation, et après s'être attaché l'autre bout autour du corps, au péril de sa vie, il s'élança dans les flots.

Le brave Alick déploya, en cette circonstance, un courage et un sang-froid extraordinaires. Il laissa à la lame le temps de se briser, et, en deux vigoureux élans, il atteignit une pointe de rocher, à laquelle il se cramponna. Tandis qu'elle se retirait et avant qu'une nouvelle lame ne vînt l'arracher de son poste, il grimpa sur un rocher plus élevé, où les flots ne pouvaient plus l'atteindre. Un moment après, il attachait solidement la corde à un arbre voisin du rivage.

De cet arbre à la nacelle, la corde, fortement tendue, avait une pente assez raide. Au moyen d'une poulie à laquelle on fixa deux bouts de corde, dont l'un fut jeté à Alick, et l'autre retenu dans le bateau, nous fîmes d'abord passer à notre camarade la toile goudronnée; il la disposa autour d'un tronc d'arbre en forme de tente, et il y plaça les objets au fur et à mesure que nous les lui envoyions. Ensuite vint mon tour. Musgrave me prit sur son dos, où il me lia solidement, et, saisissant la poulie, il prit son élan par-dessus le bord.

Le trajet, qui était une véritable ascension, ne se fit pas sans peine et sans danger. Notre poids faisait baisser la corde, ce qui augmentait la pente. Je vis le moment où Musgrave, épuisé de fatigue, allait lâcher prise; nous étions perdus tous deux, si Alick ne fût venu à notre secours et ne nous eût aidés à monter sur les rochers.

Enfin, George et Harry vinrent nous rejoindre en suivant la même voie. Quant au canot, nous le laissâmes où il était, solidement amarré à la corde.

Comme il ne pouvait contenir qu'un petit nombre d'objets, nous n'avions pris avec nous que les plus indispensables, c'est-à-dire nos provisions. La liste n'en est pas longue; c'étaient un petit tonneau contenant à peu près cent livres de biscuit, et un autre où il y avait encore une cinquantaine de livres de farine; environ deux livres de thé et trois de café, renfermées dans deux boîtes de fer-blanc; un peu de sucre, peut-être une dizaine de livres; une petite quantité de viande salée; presque une livre de poivre; un demi-flacon de moutarde; un peu de sel; six livres de tabac américain, et une petite bouilloire en fer, dont notre cuisinier Harry se servait pour faire bouillir de l'eau douce.

Les autres objets, — plusieurs sacs de sel, le coffre de Musgrave, le mien, une caisse contenant notre vaisselle, ainsi que divers ustensibles de table et une grosse marmite de fer destinée à faire fondre la graisse de phoque, — furent abandonnés sur le pont du *Grafton*.

V

Allumer du feu, telle fut notre première pensée dès que nous fûmes à terre. Mouillés depuis la veille, nous grelottions de froid. Harry avait trouvé dans sa poche quelques allumettes, mais elles étaient humides et ne voulaient pas prendre. Enfin, l'une d'elles s'enflamma, et nous pûmes mettre le feu à une poignée de broussailles à peu près sèches que George ramassa sous un tronc d'arbre couché. Alick courut remplir la bouilloire à un petit ruisseau d'eau douce qui coulait près de là; un quart d'heure après, nous avions du thé que nous buvions en mangeant un biscuit et en réchauffant nos membres glacés.

Notre repas achevé, mes compagnons s'en allèrent, chacun de son côté, à la recherche d'une grotte, d'une excavation quelconque où nous pussions transporter nos provisions et nous mettre nous-mêmes à l'abri, car la pluie tombait sans relâche. Avant de s'éloigner, ils m'avaient apporté une certaine quantité de bois mort, avec lequel, n'étant guère bon à autre chose, à cause de ma faiblesse, je devais entretenir le feu. Il était de la plus grande importance pour nous de ne pas le laisser s'éteindre.

Seul, livré à moi-même, on devine à quelles tristes réflexions je fus en proie. Je me mis à songer à ma famille, aux êtres qui m'étaient chers et que j'aime en ce moment avec un redoublement de tendresse. J'étais séparé d'eux par tout un hémisphère. Comment et quand sortirais-je de cet îlot perdu au milieu des mers, en dehors des limites du monde habité? Peut-être jamais! Un désespoir d'une amertume incroyable s'empara de moi. J'avais le cœur gonflé, j'étouffais; des larmes que je ne pouvais comprimer remplirent mes yeux; je pleurai comme un enfant.

Alors je me mis à prononcer le nom de Dieu, et je pensai à cet être infini, tout puissant, qui, après tout, règne sur le monde. Je me jetai à genoux sur ce sol humide, et, épanchant ma douleur dans son sein, j'implorai son aide pour moi et pour mes compagnons d'infortune.

En m'acquittant de mes fonctions, je ne tardai pas à m'apercevoir que le sol lui-même brûlait et qu'il se formait un trou sous le foyer. Je compris dès lors et je m'assurai par la suite que ce sol était uniquement composé d'une tourbe marécageuse, reposant immédiatement sur la roche. Il est mou, spongieux, toujours imprégné d'eau. Il a, sur le littoral, de un à deux mètres d'épaisseur, et va s'amincissant graduellement à mesure que le terrain se relève.

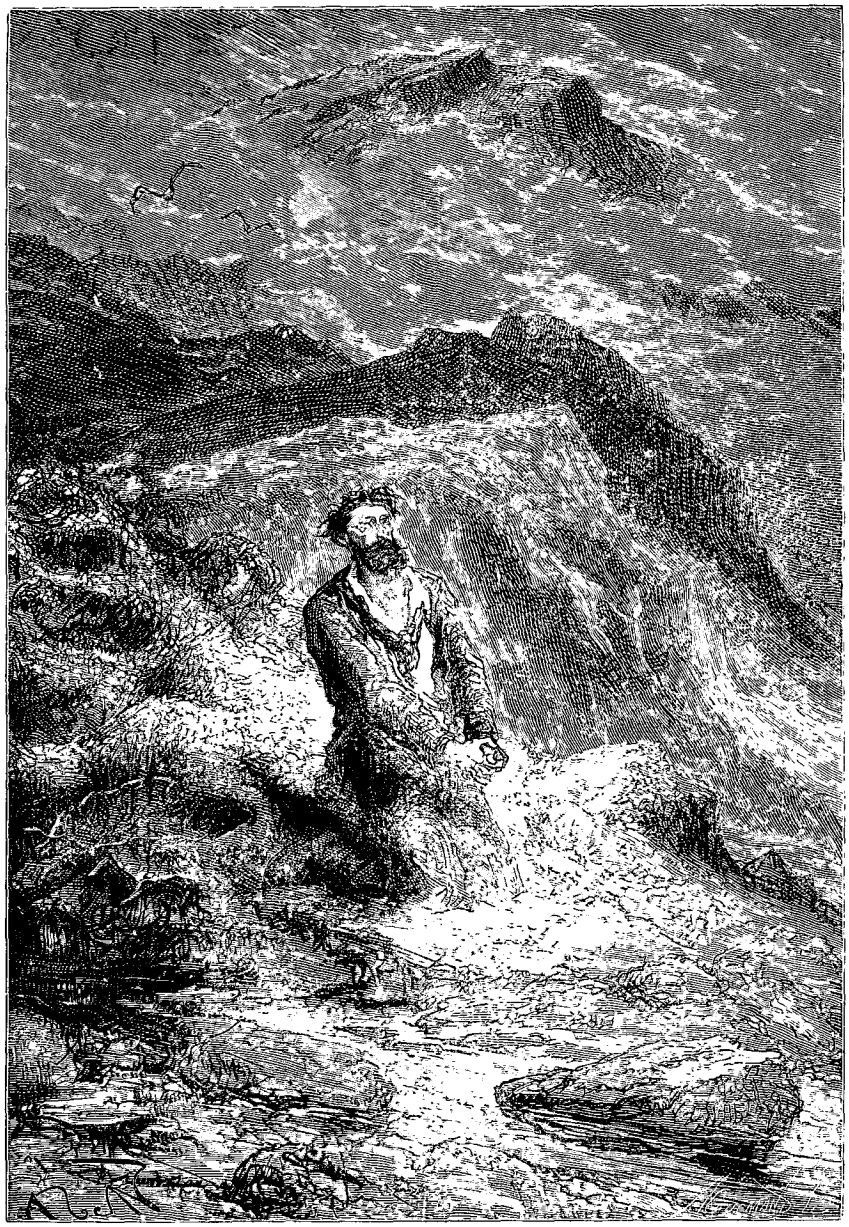
Au bout d'une heure, — durant laquelle je m'étais traîné comme j'avais pu jusqu'au ruisseau pour puiser de l'eau et préparer du thé, — mes compagnons revinrent un à un, ruisselants de pluie, la tête basse; ils n'avaient trouvé d'abri nulle part. Serrés les uns contre les autres, autour du feu, sous notre petite tente, qui ne pouvait que difficilement nous contenir tous, nous avions peine à nous défendre contre les pensées décourageantes qui assaillaient notre esprit. George et Harry regrettaient de n'avoir pas péri dans les flots. Musgrave se cachait la figure dans ses deux mains; il était visible qu'il pleurait : il pensait à sa femme et à ses enfants.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je m'efforçai de les consoler en leur persuadant qu'immanquablement nos associés enverraient à notre secours, puisqu'ils s'y étaient engagés et qu'ils étaient hommes d'honneur, qu'il ne s'agissait que de vivre jusque-là, et que la Providence vient toujours en aide à ceux qui ont foi en elle et qui ne s'abandonnent pas eux-mêmes.

Mes compagnons reprirent courage, et il fut convenu que, tandis que je resterais pour veiller à notre feu, ils tâcheraient, au moyen du canot, de retourner à bord du *Grafton*, et d'y prendre quelques voiles, des cordages et des planches, pour nous faire une tente plus grande et plus commode que notre misérable abri

Ils se mirent immédiatement en campagne, et, malgré les vents et la mer, leur entreprise réussit complé-



Je me jetai à genoux (voy. p. 11). — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

tement. Ils revinrent avec les matériaux nécessaires, puis ils entrèrent dans le fourré pour chercher un emplacement convenable à l'établissement de notre camp.

Ce fourré est très-touffu, presque impénétrable, du moins sur le rivage, où, comme je l'ai dit, la couche de tourbe est plus épaisse. Il se compose d'un enchevêtrement d'arbustes, de bruyères, de fougères, d'herbes de toute sorte, que dominent quelques arbres : le plus remarquable est une essence à bois très-dur et à écorce mince, un véritable bois de fer, dont le tronc a de trente à quarante centimètres de diamètre. Ce tronc est, ainsi que les branches, extrêmement tortueux; il pousse presque horizontalement, ne se relève que pour se coucher de nouveau, comme s'il était gêné dans sa croissance par les vents dont il est incessamment battu.

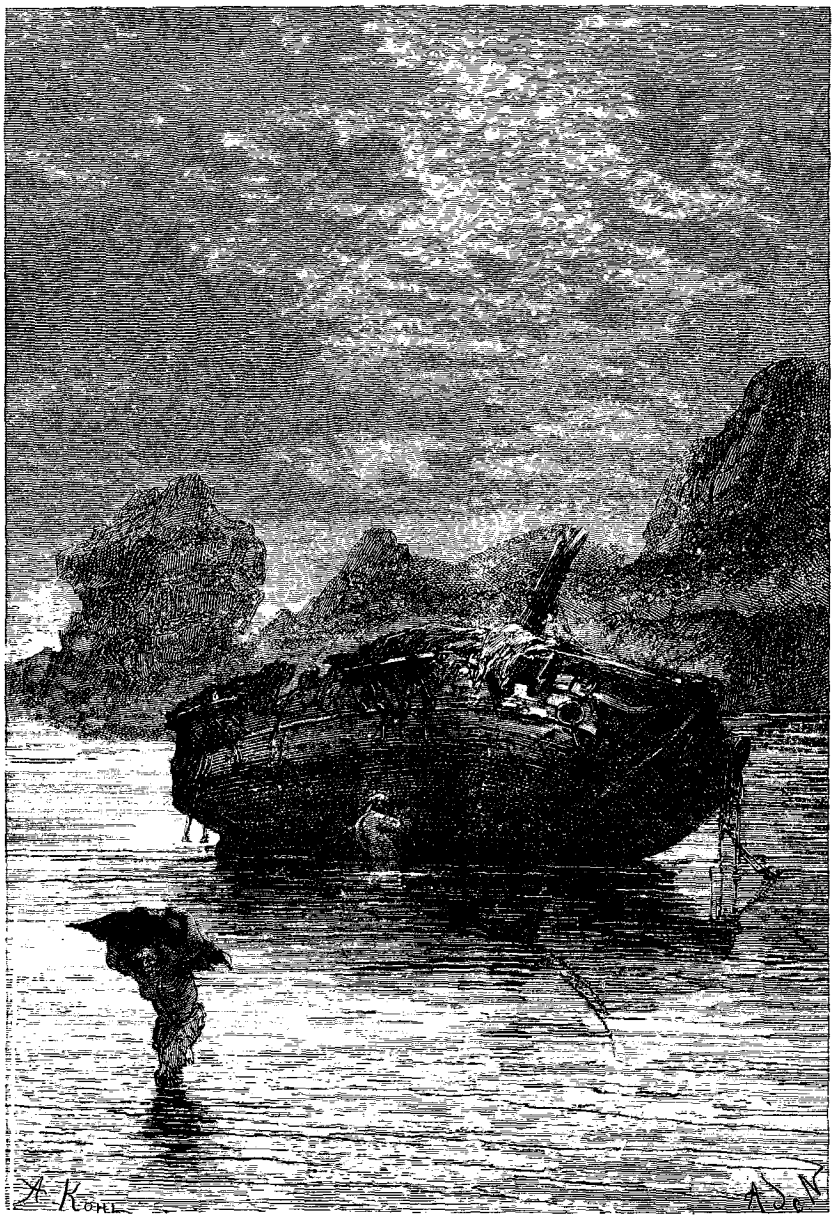
Quand ils eurent trouvé, dans ce fourré, un endroit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

favorable, moins encombré par la végétation, et qu'ils eurent achevé de le déblayer (ils avaient eu soin de rapporter du navire deux pioches, deux pelles et une hache, qui, avec une vrille, une vieille erminette et un marteau, étaient tous nos outils), ils y dressèrent la tente.

Après le repas, que j'avais préparé, et qui n'exigeait pas de grands talents culinaires, puisqu'il se composait uniquement d'un morceau de bœuf salé cuit dans l'eau, accompagné de biscuit et de thé, Musgrave me donna le bras et me conduisit à notre nouvelle habitation. Nos provisions y furent transportées, puis, le soir venu, nous nous étendîmes sur quelques planches et essayâmes de prendre un peu de repos.

Mes compagnons venaient de s'endormir, et j'essayais d'en faire autant, quand des bruits étranges at-



L'épave. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

tirèrent mon attention. C'était un vacarme d'herbes froissées, d'haleines ronflantes, de toux rauques qui s'élevait de tous côtés, et que dominait par moments un rugissement plus sonore. Nous étions entourés de lions de mer qui, après avoir nagé tout le jour dans les eaux de la baie, venaient se réfugier pour la nuit dans les herbages du fourré.

Tout à coup le tapage augmenta, au point que mes camarades, réveillés en sursaut, se levèrent et s'élancèrent hors de la tente, Alick armé de la hache, les autres de gros bâtons. Je les suivis.

Il faisait encore assez clair. Nous aperûçmes deux lions de mer qui se battaient avec acharnement.

Ils étaient énormes; ils avaient bien deux mètres de tour à l'endroit des épaules. Dressés l'un contre l'autre, la crinière hérissée, les yeux ardents, les naseaux gon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

flés, les babines relevées, ces monstres ouvraient leur gueule, surmontée de longues moustaches raides, et montraient de formidables canines. A chaque instant, ils se jetaient l'un sur l'autre et se mordaient, s'enlevant de longs lambeaux de chair ou se faisant des entailles, d'où le sang coulait à flots.

Pour mettre fin à la bataille, dont le bruit nous eût empêchés de dormir, George et Harry eurent l'idée d'aller chercher des tisons enflammés et de les jeter au milieu des combattants. Effrayés, les deux phoques se séparèrent et s'enfuirent dans le fourré.

La nuit se passa paisiblement, sans autre incommodité que la dureté et l'humidité de notre couche, d'où nous nous levâmes le lendemain matin plus fatigués, plus courbaturés que la veille. Tout autour de la tente, nous vîmes les traces des lions de mer; quelques-unes étaient encore chaudes, mais les amphibies avaient disparu, ils étaient retournés à la mer.

Cependant un léger bruit dans les herbes nous dénonça la présence d'un retardataire. Désireux de goûter à la chair de ces animaux, — qui allaient avant peu devenir notre unique nourriture, — mes camarades se mirent à sa poursuite. Ils perdirent plusieurs fois sa piste; tandis qu'ils s'embarrassaient dans les broussailles ou escaladaient les troncs d'arbres, l'animal glissait dessous et gagnait du terrain. Ce manége dura longtemps. Enfin des cris de victoire retentirent, et bientôt après je vis revenir les chasseurs, portant chacun sur leur dos une partie de la bête. Leurs habits étaient déchirés, tout mouillés; ils avaient dû, pour éviter le fourré, tantôt grimper sur les rochers, tout chargés qu'ils étaient, tantôt marcher dans la mer, au pied des falaises à pic.

Malgré leur fatigue, Musgrave, George et Alick voulurent profiter de la marée basse pour aller à bord du *Grafton* chercher les objets que nous n'avions pu prendre et qui étaient restés sur le pont. Pendant leur absence, nous nous occupâmes, Harry et moi, de faire sécher au grand air nos provisions et les planches qui nous servaient de lits, de mettre de l'ordre dans la tente, puis de faire cuire un des morceaux de phoque: nous le suspendîmes avec une corde à une branche d'arbre, devant un grand feu, et je faisais tourner le rôti en le touchant de temps en temps avec une gaulette.

Vers midi, quand nos camarades revinrent, il était cuit à point, et nous l'attaquâmes bravement. Cette chair noire, grossière, huileuse, qui flattait aussi peu l'odorat que le goût, nous parut un pauvre régal. Mais il fallait nous y accoutumer; si cette viande qui provenait d'un jeune animal nous répugnait, que serait-ce quand nous serions contraints de manger celle des vieux? Car il était probable que nous ne serions pas toujours à même de choisir notre gibier.

Ce fut avec une vive satisfaction que nous nous vîmes en possession des objets rapportés par nos compagnons : outre la grande marmite de fer et quelques ustensiles de cuisine et de table, il y avait la boussole du *Grafton*, que Musgrave avait démontée, plusieurs futailles vides et nos coffres. La poudre que contenait le mien n'avait pas été mouillée. Le chronomètre de Musgrave n'avait pas souffert non plus; il ne s'était même pas arrêté. Les autres instruments étaient nos sextants, un baromètre métallique et un thermomètre Fahrenheit. Tout le reste, nos cartes marines, les quelques livres que nous avions emportés et nos effets, — malheureusement nous n'en avions que très-peu, — était inondé. Nous étendîmes les habits et le linge en plein air, et nous allumâmes plusieurs feux pour les sécher.

Le soir, tous les objets étaient rentrés, mis en place sous la tente, et nous pûmes, enveloppés de couvertures sèches, goûter un peu de bien-être et de repos.

VI

Cependant, la pluie ayant recommencé à tomber pendant la nuit, nous reconnûmes l'insuffisance de notre abri de toile et nous songeâmes à nous construire une demeure plus confortable.

Dès que le jour eut reparu, nous nous mîmes à la recherche d'un emplacement convenable. Tout près de la petite plage où le ruisseau qui coulait à côté de notre tente se jette dans la baie, presque en face du navire échoué, se trouve une petite colline ou plutôt un mamelon, élevé tout au plus d'une dizaine de mètres et couvert d'une épaisse végétation. Nous résolûmes d'y bâtir une cabane en bois.

Pendant trois jours, Musgrave, George et Alick furent occupés à abattre les arbres, à les couper par morceaux et à les mettre en tas sur un des côtés du monticule.

Quand on eut ouvert un espace suffisant, on employa un autre jour à niveler le terrain, et le lendemain, comme les arbres de l'île ne fournissaient qu'un bois tortueux, tout à fait impropre à la construction, ce fut au *Grafton* qu'on alla emprunter les matériaux nécessaires. Mes compagnons rapportèrent les vergues et les mâts les plus légers, destinés à la charpente de notre bâtiment.

J'avais acquis en Australie quelque habitude de ce genre de travaux : je fus donc chargé de la direction de l'entreprise. Les forces me revenant de jour en jour, je pus bientôt au conseil joindre l'action. En une semaine, nous avions érigé de la manière suivante la charpente de notre maison :

Aux quatre coins d'un rectangle ayant sept mètres de long sur cinq de large, quatre forts poteaux, faits avec des tronçons de mâts furent plantés en terre à un mètre de profondeur. Pour les empêcher d'enfoncer davantage dans la tourbe, nous fîmes reposer chacun d'eux sur une grosse pierre; puis nous comblâmes les trous avec des pierres plus petites, bien tassées. Chaque poteau s'élevait à un peu plus de deux mètres au-dessus du sol et avait à son extrémité supérieure une entaille. Ces entailles était destinées à recevoir quatre traverses horizontales, faites avec les mâts de flèche et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les vergues les plus légères du *Grafton*, et qui furent solidement liées au sommet des poteaux avec des cordages.

Au milieu des deux petits côtés, en face l'un de l'autre, nous avions planté deux autres pieux, plus forts et plus longs que ceux des angles. Nous avions employé à cet usage la plus grosse vergue de la goëlette, sciée en deux morceaux de même longueur. Ces deux pieux dépassaient la hauteur des traverses d'un peu plus de deux mètres. Le mât de hune, posé horizontalement sur leurs extrémités, devait supporter le sommet de la toiture.

La charpente de celle-ci était formée par vingt-huit chevrons, quatorze de chaque côté, fixés, à un demi-mètre les uns des autres, d'une part au mât de hune et de l'autre aux deux longues traverses latérales par de fortes ligatures. Les cordages de la goëlette nous tenaient lieu de clous.

Ces chevrons nous avaient été fournis par de petits pins de montagne, que nous avions eu beaucoup de peine à trouver, tenant à ce qu'ils fussent droits.

En outre, au milieu du grand côté de la cabane qui regardait l'intérieur de l'île, se dressaient deux forts poteaux, plantés à un mètre l'un de l'autre, pour servir de cadre à la porte d'entrée. Il était important que celle-ci ne s'ouvrît pas du côté exposé au vent de mer. Sur l'autre face, deux poteaux semblables marquaient l'emplacement de la cheminée.

Celle-ci fut d'une construction plus difficile. A l'endroit du foyer, nous avions dû creuser un grand trou et le remplir de cailloux, afin d'empêcher le sol de brûler. Des pieux et des traverses suffirent pour en bâtir l'extérieur, mais l'intérieur exigeait de la pierre et de la maçonnerie. Nous prîmes des fragments de rochers, les plus plats que nous pûmes trouver, pour former l'âtre. N'ayant ni plâtre, ni terre glaise, il fallut s'ingénier à inventer une autre sorte de ciment. L'idée me vint de faire de la chaux avec des coquilles ramassées sur le rivage et soumises à l'action du feu. J'obtins en effet ainsi une suffisante quantité de chaux qui, mêlée avec du gravier fin, nous donna un excellent mortier. Il n'eut d'autre inconvénient que de me mettre à vif les doigts et presque toute la main droite, dont il détruisit l'épiderme. Mais avec de l'eau claire et un peu d'huile de phoque, je fus promptement guéri.

Il s'agissait maintenant de construire le tuyau de la cheminée. Quatre perches, longues de douze pieds, furent dressées en forme de pyramide au-dessus des murs du foyer, puis reliées par une quantité de petites traverses sur lesquelles nous clouâmes une double paroi faite avec des feuilles de cuivre.

Ce cuivre, c'étaient nos deux matelots, Alick et George, qui allaient, à la marée basse, entrant dans l'eau jusqu'à mi-corps, l'arracher des flancs du *Grafton*. Ils se servaient pour cela d'une pince que j'avais fabriquée avec une des tringles des haubans de misaine; j'en avais aplati, puis fendu et un peu recourbé le bout. Ils avaient soin de recueillir tous les clous qu'ils retiraient. Ces clous nous servirent à fixer les lames de cuivre sur les traverses.

Lundi 18. — Nous avons été tous occupés à chercher et à couper dans le taillis des pièces de bois à peu près droites pour former les murs de la cabane.

Mardi 19. — Le temps est moins chargé, le baromètre monte. Nous avons profité d'une brise de l'est pour faire une excursion sur les eaux de la baie et visiter le bras de l'ouest.

A l'entrée de ce bras, en face de la péninsule de Musgrave, il existe une petite île ou plutôt un rocher couvert de végétation. Il a la forme d'un coin, dont le côté le plus élevé fait face à la baie.

Nous lui avons donné le nom d'île *Masquée*, parce qu'elle n'est séparée de la terre que par un étroit passage dont l'entrée, du côté nord, est garnie de récifs presque à fleur d'eau et tout à fait découverts à marée basse. A l'autre extrémité du passage, la mer a une profondeur de vingt mètres. Quand le vent du sud n'y souffle pas, un navire peut y trouver un abri assez sûr.

Poursuivant notre route vers l'ouest, nous parcourûmes un détroit de deux à quatre kilomètres de large, selon les sinuosités de la côte, et de dix de long. Arrivés à l'extrémité, nous nous trouvâmes en présence du spectacle le plus grandiose, le plus imposant qu'on puisse voir.

Que l'on se figure un goulot, large à peine d'un demi-kilomètre et long de trois environ, resserré entre deux falaises, perpendiculaires comme des murailles, et ayant de huit cents à douze cents pieds de hauteur. La base de ces immenses rochers était perforée de nombreuses cavernes, où les vagues s'engouffraient en produisant de sourdes détonations, qui, répercutées de tous côtés, se prolongeaient indéfiniment.

La houle venant de l'ouest se précipite dans ce chenal et vient se briser contre une île qui se trouve au bout et qui divise le passage déjà très-étroit en deux petits bras inégaux. L'un, celui du nord, n'a presque pas d'eau; dans celui du sud, large d'à peu près cent mètres, l'eau est, au contraire, très-profonde, mais le courant y est si rapide qu'il serait extrêmement dangereux de s'y engager.

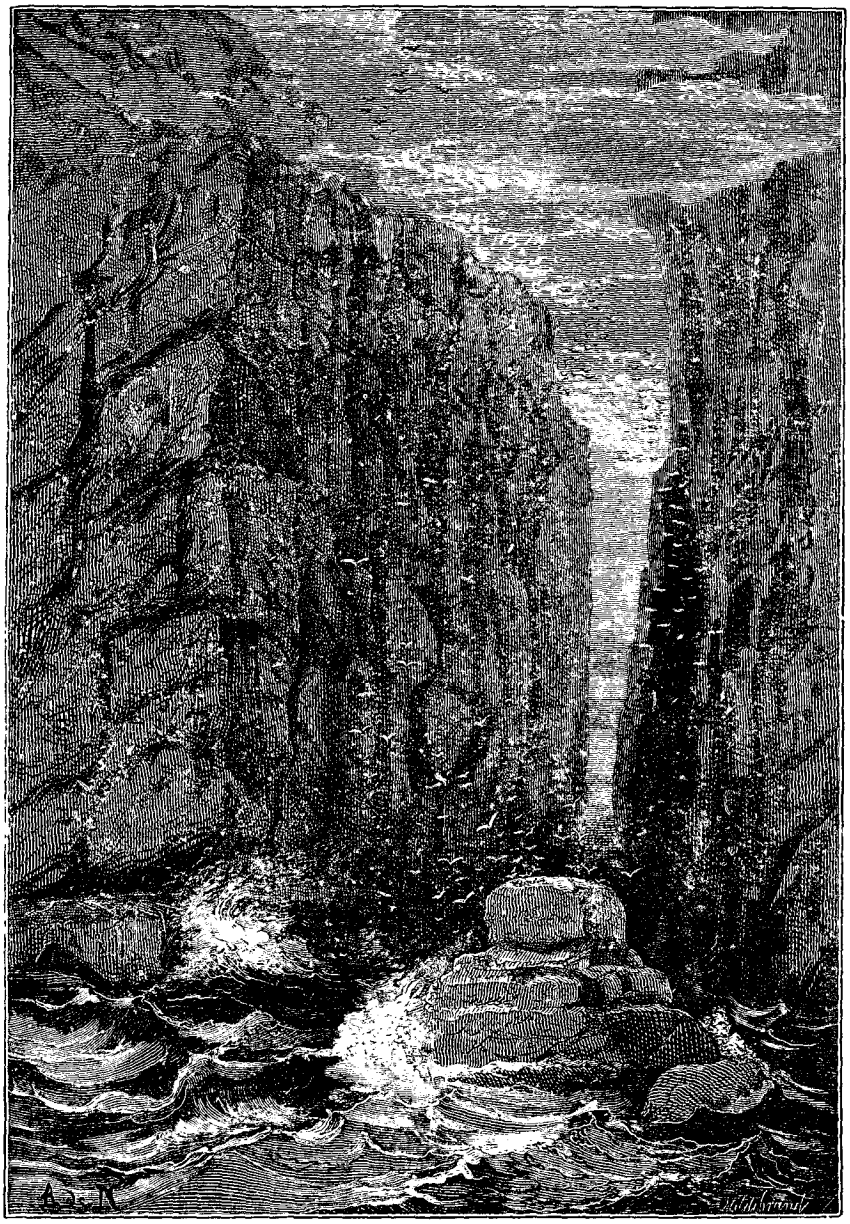
Nous avons désigné cette petite île sous le nom d'île *Monumentale*, à cause de sa forme. Carrée à sa base, elle s'élève, par une succession de gradins, comme une pyramide, et se termine par un énorme bloc également carré. On dirait un mausolée colossal.

Les lions de mer sont ici extrêmement nombreux. Aussitôt qu'ils eurent aperçu le canot, ceux qui nageaient dans la baie se hâtèrent de venir à notre rencontre. En un moment, une bande très-considérable de ces animaux eut entouré notre petite embarcation. Ils étaient beaucoup plus hardis que lors de notre arrivée dans le port de Carnley. Quelques-uns des plus gros, passant rapidement auprès de nous, essayaient de saisir dans leur gueule le bout de nos avirons. L'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'eux eut même l'audace de se lancer hors de l'eau et d'enfoncer ses crocs dans l'avant de la barque ; il faillit la faire chavirer. Un coup de gaffe, appliqué fort à propos par Alick, lui fit lâcher prise, et il s'enfuit en poussant un rugissement de fureur. On voyait sur le bord du canot l'empreinte profonde de ses mâchoires. Quelques coups de rames envoyés à droite et à gauche obligèrent ses camarades à se tenir un peu plus à l'écart.

Trouvant sur le rivage un endroit favorable pour aborder, nous débarquâmes. Deux lions de mer étaient endormis sous un tronc d'arbre ; il nous fut facile de



L'île *Monumentale*. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

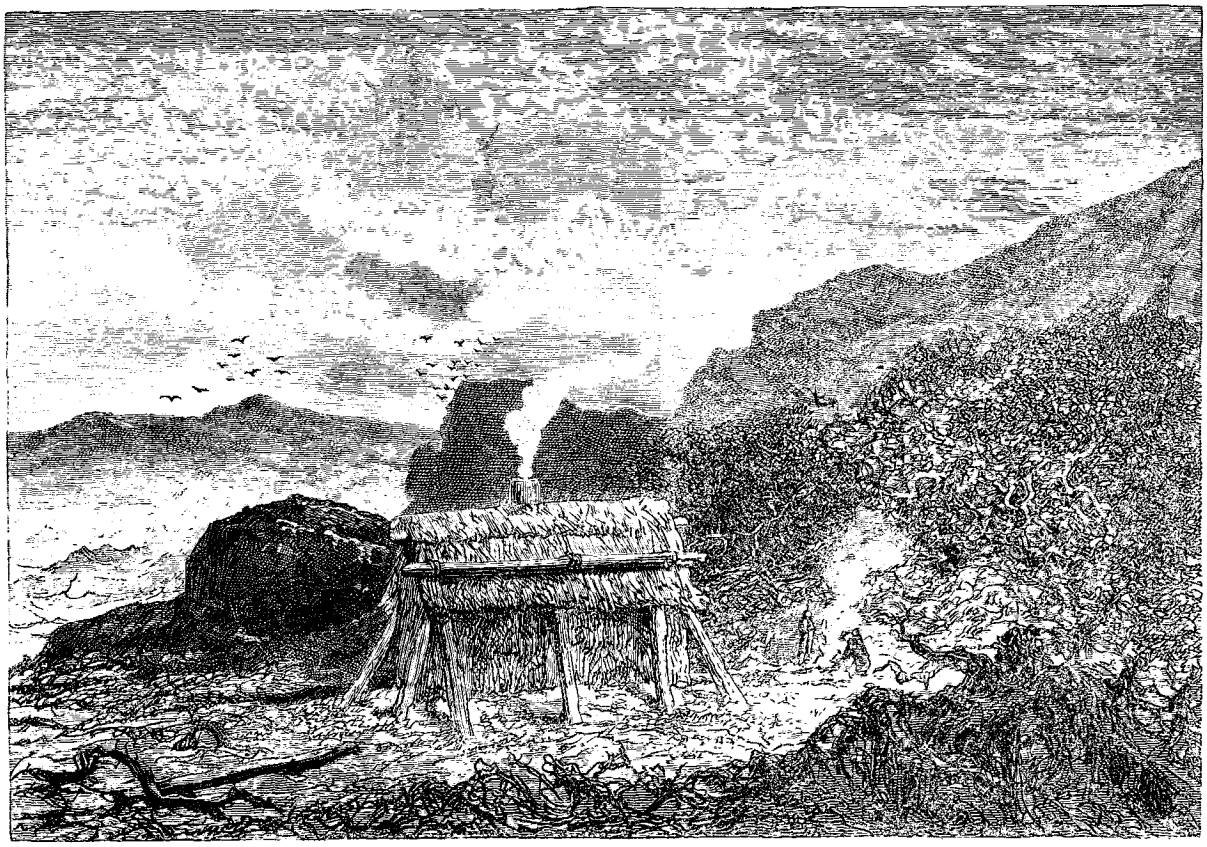
les tuer. C'étaient des jeunes de lait ; nous reconnûmes le lendemain que leur chair était beaucoup meilleure que celle des jeunes qui, ne tetant plus, avaient commencé à se nourrir de poisson.

Au retour, le vent étant devenu contraire, nous dûmes revenir en ramant (la distance était de dix-huit kilomètres) jusqu'à notre camp. Nous n'arrivâmes que le soir, rompus de fatigue.

RAYNAL.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La chaumière des naufragés. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

LES NAUFRAGÉS DES AUCKLAND,

PAR M. RAYNAL[1].

1863-1865. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

Le lendemain, nous nous remîmes à la construction de notre maison. Les palissades que nous avions coupées dans le fourré furent enfoncées en terre et attachées par le haut aux traverses de la charpente. En travers de ces pieux et des chevrons de la toiture, nous fixâmes des rangées parallèles de petites gaulettes, espacées seulement de quinze centimètres, formant une sorte de treillis, qu'il fallait revêtir de paille.

Une herbe grossière, longue et dure, qui croissait en touffes épaisses au bord de la mer et sur les falaises, nous parut propre à cet usage. Recueillir cette herbe ne fut pas pour nous l'ouvrage le moins pénible. Il fallait la saisir à poignée pour la couper du pied avec un couteau. Or chacun des brins, surtout des secs, était dentelé et tranchant sur les bords, de sorte que nous avions les mains criblées de petites coupures et endolories au point d'être parfois obligés d'interrompre notre ouvrage pendant un jour ou deux.

Lorsque nous eûmes moissonné une quantité d'herbe suffisante, nous passâmes plusieurs jours à la lier en petits paquets de la grosseur du bras. Avec la hache, je coupais ensuite l'extrémité de chaque gerbe pour les égaliser toutes. Nous en employâmes neuf mille pour couvrir notre chaumière.

Nous nous servîmes de petites cordelettes provenant de nos cordages pour attacher ces petites gerbes l'une à côté de l'autre sur les gaulettes formant treillage, en commençant par celles du bas et en remontant jusqu'au sommet du toit. Chaque rangée recouvrait en partie la précédente, et la réunion de toutes ces rangées imbriquées forma un mur de chaume très-serré, d'une épaisseur à peu près égale de trente centimètres.

1. Suite. — Voy. page 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pour consolider ce revêtement et empêcher le vent d'avoir prise sur lui, nous y appliquâmes extérieurement un certain nombre de gaulettes, cousues à travers la paille, au moyen d'une longue aiguille de bois, à celles de l'intérieur.

Nous avions eu soin de ménager dans la partie supérieure de la muraille trois petites ouvertures, dans lesquelles nous encadrâmes des morceaux de vitre provenant de la cabine du *Grafton*. Ce furent nos fenêtres.

Pour me reposer de ce travail fatigant, je me livrai à une occupation plus paisible. J'avais confectionné pour chacun de nous, afin de protéger nos vêtements, déjà bien usés, un pantalon et une vareuse de toile à voile, que nous mettions par-dessus pour aller à la chasse des lions de mer. Mais le métier de boucher que nous étions obligés de faire les avait salis au point que l'eau chaude ne parvenait pas à les nettoyer. J'entrepris, malgré les doutes et les défis un peu moqueurs de mes compagnons, de faire du savon.

J'y réussis par le procédé suivant : je construisis un volumineux bûcher, haut d'un mètre, j'allai sur le rivage ramasser plusieurs bottes d'herbes marines desséchées, ainsi que quelques débris de coquillages, je plaçai le tout sur le bûcher et j'y mis le feu.

Le lendemain, j'entassai le résidu de la combustion dans un tonneau placé debout sur deux pièces de bois et dans le fond duquel j'avais percé de petits trous avec une vrille. Cela fait, j'y versai de l'eau qui, filtrant lentement à travers les cendres, se chargea de soude, de potasse et d'une petite quantité de chaux en dissolution; je mêlai à cette eau une proportion convenable d'huile de phoque, et nous eûmes un savon qui fut pour nous, au point de vue du bien-être comme à celui de la santé, d'une inappréciable valeur.

Tandis que je m'occupais de cette opération, Musgrave était parti avec George et Harry pour tenter de faire l'ascension de la montagne au pied de laquelle nous étions campés. Ils revinrent le soir exténués de fatigue. Le rôti de phoque froid qui composait notre souper leur parut excellent : quel appétit ne fallait-il pas que l'exercice leur eût donné !

Leur excursion avait été extrêmement pénible. Après avoir dépassé le fourré, ils se trouvèrent devant une barrière d'arbustes, de lianes, de plantes de toute sorte plus infranchissable encore. Ayant découvert une trace ou plutôt un tunnel percé par un phoque de moyenne taille dans cette muraille de végétation, ils n'hésitèrent pas à se coucher à plat ventre et à s'y faufiler. Le sol était marécageux, entrecoupé de flaques d'eau; ils sortirent de là absolument couverts d'une fange noirâtre, qui en séchant forma une croûte grise faisant corps avec leurs habits, bien qu'ils l'eussent raclée de leur mieux avec leurs couteaux.

Mais enfin arbres et broussailles s'éclaircirent; il ne resta plus que des touffes d'herbes, devenant elles-mêmes plus rares à mesure que le terrain montait, et qui disparurent tout à fait. On ne voyait plus que des rochers, qu'il fallut escalader en se cramponnant à leurs aspérités; au-dessous de soi, on n'avait souvent que l'abîme. Mais les fatigues et les périls de l'ascension furent oubliés devant le magnifique spectacle qui s'offrait aux regards sur le sommet de la montagne.

On ne voyait autour de soi que des pics, des cimes séparés par des précipices. Au sud, l'île Adam, la plus élevée du groupe, barrait l'horizon. A l'ouest s'étendait une chaîne sinueuse, dentelée par des massifs de rochers ressemblant à des forteresses gigantesques et couronnée par le *pic du Géant*. En face de celui-ci se dressait un autre mont, semblable à une énorme tombe, et que Musgrave appela pour cette raison la *tombe du Géant*. Au nord, des arêtes secondaires, moins hautes, divisaient l'île en plusieurs sillons, dans la profondeur desquels des baies que l'on ne pouvait voir devaient pénétrer.

Au delà de ces premiers plans de montagnes, on découvrait à l'extrémité septentrionale de l'île plusieurs autres îles plus petites, dont la plus importante devait être l'île Enderby. Du côté du nord-ouest, la mer blanchissait en se brisant contre plusieurs lignes d'écueils qui s'étendaient jusqu'à une dizaine de milles de la côte. En face de soi, on apercevait la mer à perte de vue, la mer immense, déserte, sans une seule voile sur toute sa surface.

Dimanche 7. — Sur l'observation faite par Musgrave que nous avions négligé de dresser un signal qui pût être remarqué par les bâtiments naviguant dans ces parages, nous sommes allés en établir un sur une des pointes de la péninsule de Musgrave, située en face de l'entrée principale du port de Carnley. Nous avons planté en terre une longue perche surmontée d'un drapeau et assujettie par quatre cordes fixées à des piquets. Un peu au-dessous du drapeau, nous avons suspendu une bouteille bouchée et goudronnée, renfermant un écrit qui donnait toutes les indications nécessaires pour aller à notre recherche.

En revenant, notre canot passa près d'une pointe sur laquelle nous aperçûmes une grande quantité d'oiseaux de mer. C'étaient des nigauds ou cormorans. De mes deux coups de fusil j'en abattis vingt-six, que nous emportâmes. Quoique huileuse, leur chair est moins désagréable que celle des lions de mer. C'était d'ailleurs de quoi changer un peu notre ordinaire, dont nous étions fort las.

Quand, au retour, nous eûmes plumé nos oiseaux, nous les suspendîmes par paires aux branches les plus élevées des arbres voisins, pour les mettre hors de l'atteinte des mouches, qui, nous l'avions remarqué, ne volaient jamais bien haut, sans doute à cause du vent. A ce point de vue, le succès fut complet; mais nous n'avions pas prévu un autre inconvénient, qui ne tarda pas à se présenter. Les faucons, qui sont fort nombreux sur les côtes de l'île et qui ont de bons yeux, aperçurent nos oiseaux, que nous semblions avoir mis tout exprès à leur portée, et, pleins de con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voitise, ils vinrent en grand nombre se percher sur les arbres des environs, n'attendant qu'un moment favorable pour fondre sur cette proie complaisante. Nous prîmes nos mesures pour les frustrer de la bonne aubaine qu'ils comptaient faire à nos dépens.

Lundi 8. — Nous avons travaillé à faire un plancher dans notre chambre. Après avoir coupé dans le fourré les pièces de bois nécessaires, nous les avons équarries et nous les avons posées à plat sur le sol. Puis par-dessus nous avons cloué des planches prises aux bastingages du *Grafton*.

Vendredi 12. — Tandis que Musgrave m'aide à confectionner une porte pour notre maisonnette et qu'Harry est occupé dans la tente aux soins du ménage et de la cuisine, Alick et George achèvent de creuser autour du bâtiment une tranchée destinée à l'assainir.

Mais comme cette tranchée tend à en affaiblir les fondations, nous avons décidé de placer, aux quatre angles ainsi qu'aux deux côtés de la porte, de forts poteaux inclinés, et dont le pied reposera sur de gros troncs d'arbres préalablement enfoncés dans la tourbe à quelque distance des murailles. Ainsi étayée, notre maison manquera peut-être d'élégance ; mais qu'elle soit en état de résister aux ouragans, qu'elle nous offre un abri sûr : voilà l'important.

Samedi, dans l'après-midi, nous avons suivi la côte vers le nord, et, au delà d'un ruisseau que nous traversons à gué, nous découvrîmes une assez belle



Dans les broussailles. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

plage, plate, unie, couverte de gravier, d'environ deux cents mètres de longueur. Nous n'en avions jamais rencontré de pareille dans l'île. Quel bonheur ce fut pour nous de marcher à plat, d'un pas ferme, régulier, suivi! Il y avait si longtemps que nous ne faisions autre chose que de monter, descendre, grimper, escalader! Je n'aurais jamais cru que le simple fait de marcher pût être un si grand plaisir.

Le but de notre excursion était de nous approvisionner de chair de lion de mer. Le sort nous favorisa. Un de ces animaux, nous apercevant, émergea tout à coup de l'eau et accourut vers nous. Il était énorme et avait l'air extrêmement féroce. Au moment où il se précipitait sur George, celui-ci lui appliqua très-adroitement un violent coup de bâton entre les deux yeux : l'animal tomba étendu sur le gravier, qu'il battit un instant de ses grandes nageoires, et expira. En ce moment, de faibles bêlements, sortis du fourré voisin, se firent entendre ; nous n'eûmes que quelques pas à faire pour trouver trois jeunes de lait, qui, à notre aspect, paralysés par la peur, restèrent immobiles à nous regarder ; leurs yeux larmoyants semblaient demander grâce. Nous étions bien tentés de les épargner ; mais la nécessité était là, qui nous fit surmonter la pitié.

Nous abandonnâmes le vieux lion, dont l'odeur forte, presque suffocante, ne nous promettait rien de bon, et nous emportâmes les trois jeunes, qui nous mettaient pour quelques jours à l'abri du besoin.

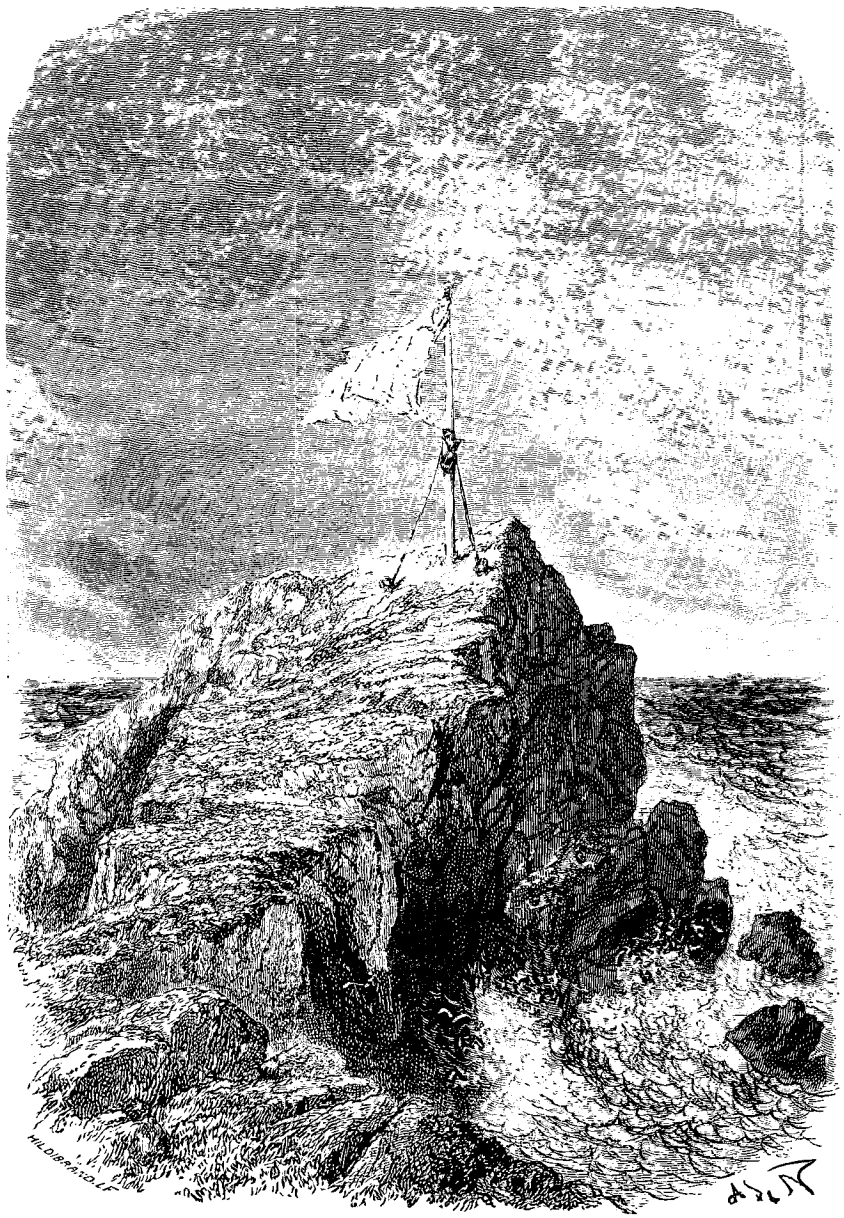
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VIII

Quand notre chambre fut pourvue d'un plancher et d'une porte, il s'agit de la meubler.

La dernière fois que Musgrave, Alick et George étaient allés à bord du *Grafton* chercher des planches, ils avaient rapporté en même temps une caisse carrée qui était placée dans la cabine. Cette caisse était divisée à l'intérieur en deux compartiments et fermée en dessus par deux couvercles qui débordaient tout autour et étaient recouverts d'une toile cirée. Nous ne pouvions souhaiter une table plus commode.

Nous en fîmes, Musgrave et moi, notre bureau. Nous le plaçâmes au côté nord de la maisonnette, au-dessous de l'une des petites ouvertures vitrées prati-



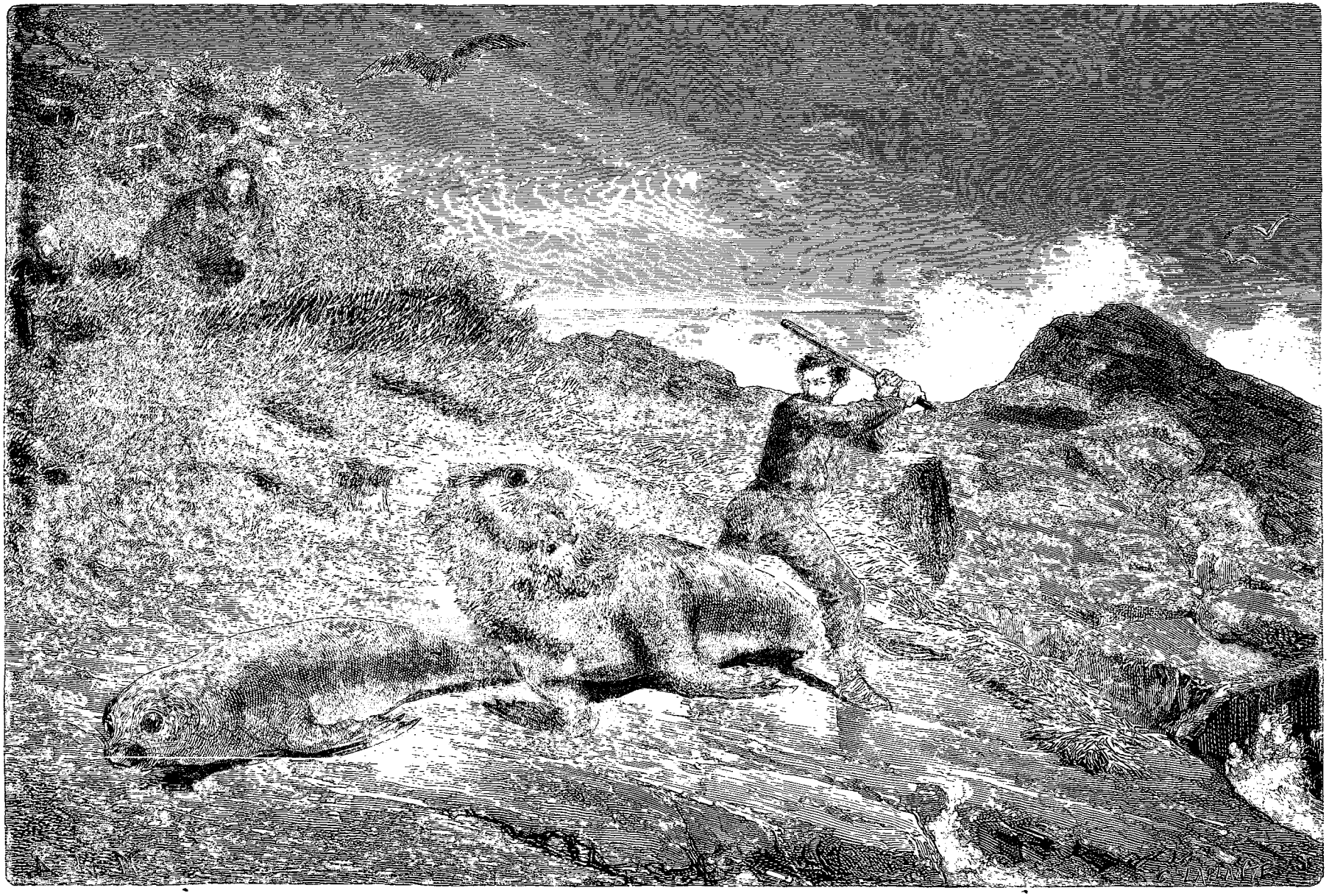
Le signal. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur

quées dans la muraille. Au-dessus furent suspendus le chronomètre, les instruments de navigation et la bibliothèque : celle-ci se composait en tout de trois ou quatre volumes, un exemplaire des Écritures saintes, *le Paradis perdu* de Milton, et un ou deux romans anglais auxquels il manquait des pages. La glace — un petit miroir encadré de bois rouge — fut accrochée au mur à côté de la croisée.

A droite et à gauche du bureau, dans les angles de la cabane, Musgrave et moi nous plaçâmes nos lits. C'étaient tout simplement deux caisses plus longues que larges et exhaussées sur quatre pieds, pour permettre à l'air de circuler dessous. Elles étaient à moitié remplies de mousse sèche, que nous renouvelions de temps en temps.

Alick, George et Harry se firent des lits semblables

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chasse aux lions marins. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à l'autre extrémité de la chambre, parallèlement aux trois parois.

Au milieu de la pièce se dressait une table, fabriquée, ainsi que la porte, avec les planches les plus unies et les moins fendues ; elle avait six pieds de long sur trois de large. Deux bancs, construits de la même manière, furent placés de chaque côté, dans le sens de la longueur.

Contre le mur, auprès de la porte et au pied du lit d'Alick, nous mîmes une autre table, plus petite, destinée au service de la cuisine. Sur deux étagères, fixées au-dessus, nous rangions le peu de vaisselle que nous avions, ainsi que nos lampes, quand nous n'en faisions pas usage. Ces lampes étaient tout à fait élémentaires : c'étaient de vieilles boîtes de conserves en fer-blanc ; des fils de toile à voiles tressés ensemble servaient de mèches ; les lions de mer fournissaient l'huile.

Tous ces petits travaux intérieurs furent terminés dans la matinée du samedi 5 mars. Le reste de la journée fut employé à démonter la tente et à transporter nos pénates dans notre nouvelle demeure, où, après avoir allumé un bon feu dans la cheminée, nous couchâmes le soir même.

Mais il ne suffisait pas de pourvoir au matériel de la vie ; le côté moral réclamait aussi notre attention. Bien que nous eussions toujours vécu ensemble dans d'excellents rapports, dans une véritable fraternité, plus d'une fois cependant des paroles un peu vives avaient été échangées entre nous. Ces petites discussions avaient été sans gravité ; mais si nous nous laissions aller aux caprices de notre humeur, si des habitudes d'aigreur, d'animosité, s'établissaient parmi nous, c'en était fait de la paix et de l'union de notre petite société. Or notre union, c'était notre force ; divisés, nous étions perdus.

Je roulai ces pensées dans ma tête durant une partie de la nuit ; dès le lendemain, je les communiquai à mes compagnons, ainsi que le projet que j'avais conçu pour nous préserver de la discorde. Mon idée était de choisir parmi nous, non pas un maître ni un supérieur, mais un *chef de famille*, tempérant l'autorité du magistrat par la bienveillance d'un père ou plutôt d'un frère aîné.

Le devoir de ce chef de famille serait :

1° De maintenir avec douceur, mais aussi avec fermeté, l'ordre et l'union parmi nous ;

2° D'écarter par ses sages avis tout sujet de discussion qui pourrait dégénérer en dispute ;

3° Dans le cas où quelque grave contestation s'élèverait en son absence, les parties devraient porter immédiatement l'affaire devant lui. Alors, assisté du conseil de ceux qui n'y auraient pas pris part, il jugerait la cause, donnerait raison à qui de droit et réprimanderait le coupable. Si ce dernier persistait néanmoins dans son tort, il serait exclu de la communauté et condamné à vivre seul dans un autre endroit de l'île, pendant un temps plus ou moins long selon la gravité de sa faute ;

4° Le chef de famille dirigerait les expéditions de chasse, ainsi que les autres travaux ; il distribuerait les tâches, sans être lui-même dispensé de s'acquitter de la sienne ;

5° Dans les circonstances importantes, il ne pourrait prendre de décision sans l'assentiment de tous ou du moins de la majorité.

Ce projet de règlement fut approuvé de mes compagnons et adopté à l'unanimité, non toutefois sans y avoir ajouté l'article suivant :

6° La communauté se réserve le droit de destituer le chef de famille et d'en nommer un autre, dans le cas où il abuserait de son autorité ou la ferait servir à des vues personnelles et manifestement égoïstes.

Je dois dire que cette dernière clause fut une précaution superflue ; nous n'eûmes jamais à l'appliquer.

Sans plus tarder, notre règlement fut inscrit sur une des feuilles blanches qui se trouvaient en tête de la Bible de Musgrave, — on devait le lire tous les dimanches avant de prononcer la prière, — puis tous, la main sur le volume sacré, nous jurâmes obéissance et respect à notre constitution. Nous accomplîmes cet acte avec conviction, avec sérieux.

Il s'agissait maintenant de nommer notre chef. Je proposai Musgrave, l'aîné de nous tous ; il fut élu d'un commun accord.

Dès ce moment, il prit le haut bout de la table et fut dispensé de faire la cuisine. Nous nous partageâmes ce service, Alick, George, Harry et moi ; nous devions le remplir à tour de rôle, chacun pendant une semaine.

Désireux de faire preuve de bonne volonté, je réclamai la première semaine de *ménage*, et après le déjeuner, dès que mes camarades furent partis pour la chasse, j'entrai en fonctions : je me mis à laver la vaisselle.

Il ne faudrait pas croire que cette tâche fût sans importance et ne demandât pas de précautions. Si nos cuillers et nos fourchettes de fer, nos deux ou trois marmites et nos tasses, en fer également, étaient peu fragiles, il n'en était pas de même de nos assiettes. Elles étaient en faïence et nous n'en avions que cinq, juste une pour chacun. En casser une n'eût pas été un petit malheur. Eh bien ! ce malheur n'arriva pas. Oui, je le constate avec un certain orgueil, quatre *hommes* ont pu laver la vaisselle tour à tour, *trois fois par jour*, pendant *dix-neuf mois et demi, sans rien casser*. Et l'une de nos assiettes était fêlée !

Le ménage fait, j'allai à la pêche, dans l'espoir d'ajouter un plat de poisson à notre ordinaire. J'avais trouvé dans mon coffre cinq ou six hameçons rouillés et une ligne : je les pris et me rendis à une petite pointe voisine de notre camp, où depuis je retournai plusieurs fois pêcher. Mes camarades lui donnèrent pour ce motif le nom de *pointe de Raynal*.

Je ne fus pas malheureux ; je pris plusieurs morues et une assez grande quantité de moules. Les chasseurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

furent ravis, à leur retour, de trouver cette abondance inaccoutumée. Le sempiternel morceau de lion de mer rôti fut cette fois passablement négligé; mon poisson frit et mes moules bouillies eurent les honneurs du festin.

Le soir, Musgrave proposa de donner un nom à notre nouvelle habitation. Chacun de nous en trouva un, dont il s'évertuait à prouver la supériorité; pour en finir, on mit les cinq noms, écrits sur des bulletins, dans un chapeau, et on tira au sort. Celui de Musgrave sortit; c'était le mot *Epigwait*, qui, dans la langue des Peaux-Rouges de l'Amérique, veut dire: *près de la rive* ou plutôt *auprès des grandes eaux*. Il fut adopté.

Cette soirée fut féconde en innovations. Prévoyant que nous aurions, soit par suite de la brièveté des jours, soit à cause du mauvais temps, de longues soirées à passer dans notre chambre, nous causions des meilleurs moyens d'occuper nos moments. Une idée me vint: c'était d'établir entre nous une école du soir, un véritable enseignement mutuel. Harry et Alick ne savaient ni lire ni écrire, nous le leur apprendrions; eux, en retour, nous enseigneraient leurs langues, que nous ignorions. George, qui avait reçu un commencement d'instruction, continuerait, sous notre direction, ses mathématiques. Moi, de mon côté, je donnerais des leçons de français. Ma proposition fut accueillie avec enthousiasme; on voulut commencer sur-le-champ; l'école fut ouverte le soir même.

On jugea qu'à l'utile il fallait joindre l'agréable, que quelques distractions ne seraient pas superflues, et l'on convint de fabriquer des jeux, ce qui employa plusieurs heures des soirées suivantes.

Avec un bout de planche percé de trous et de petites chevilles artistement taillées, Musgrave fit un jeu de *solitaire*. De mon côté, sur un autre morceau de planche plus grand, je dessinai les carreaux d'un damier, que je peignis les uns en blanc, les autres en noir; je m'étais fait de la peinture tantôt avec de la chaux, tantôt avec de la suie, délayées dans un peu d'huile de phoque. Enfin, je taillai, avec mon couteau de poche, les pions dans deux lattes, l'une blanche, en sapin, l'autre rouge, en cèdre

IX

Une des premières tâches dont nous nous acquittions le matin, dès que nous étions levés, c'était d'aller couper le bois à brûler nécessaire pour la journée. Comme nous ne laissions presque jamais notre feu s'éteindre, ni jour ni nuit, nous en consommions une grande quantité. Ce bois étant excessivement dur, notre hache fut bientôt émoussée au point que nous ne pouvions presque plus nous en servir et que la corvée du matin devenait de plus en plus fatigante.

J'entrepris de remédier à cette incommodité. Ayant vainement cherché sur le rivage un caillou qui pût tenir lieu de pierre à aiguiser, je me souvins des blocs de grès qu'avant de partir de Sydney nous avions mis, pour servir de lest, dans la cale du *Grafton*. Je profitai d'un moment où la marée était basse pour me rendre à bord du navire échoué et descendre dans la cale. Là, dans l'eau jusqu'à mi-corps, je tâtonnai longtemps avec mes pieds avant de trouver ce que je cherchais, car la mer, pénétrant dans l'intérieur du bâtiment, avait déposé sur les pierres une épaisse couche de vase. Je réussis enfin à en trouver une à ma convenance et à l'emporter.

Avant de quitter l'épave, j'avais arraché de l'un de ses membres une cheville en fer. L'ayant fait rougir au feu de la cheminée, je façonnai l'un de ses bouts en forme de ciseau à froid; puis je me servis de cet instrument et du marteau pour tailler ma pierre comme une meule de rémouleur. Le plus difficile fut de percer au centre un trou afin d'y introduire un axe en bois, auquel j'avais fixé une petite manivelle. J'étais obligé de frapper de très-petits coups avec une extrême précaution, dans la crainte de faire éclater la pierre. Enfin, j'en vins à bout, j'assujettis solidement mon axe, et je suspendis l'appareil aux troncs de deux jeunes arbres très-rapprochés l'un de l'autre, non loin de la maison. Nous avions désormais une meule à repasser, nous pouvions aiguiser la hache et nos autres outils.

Nous étions en veine d'invention. Au jeu de solitaire et au damier nous ajoutâmes des dominos, puis des cartes. J'étais l'auteur de ces dernières et je ne tardai pas à m'en repentir. Je n'avais pas réfléchi qu'elles pouvaient être un élément de discorde, et c'est ce qui faillit arriver. Un soir, Musgrave, qui n'aimait pas à perdre, s'emporta, je répondis sur le même ton fâché.... Je me promis que cette scène ne se renouvellerait pas, et quand la partie fut finie, je jetai les cartes au feu, tranquillement, sans rien dire. Personne ne fit d'objection. J'avais fabriqué ces malencontreuses cartes avec les feuillets d'un vieux journal de bord et de la farine réduite en colle.

Je me rappelle à ce propos que je partageai avec Musgrave le peu de colle resté au fond du pot. Vraiment je n'ai jamais rien mangé de ma vie qui m'ait paru aussi délicieux. Cela ressemblait presque à du pain.

Je ne crois pas me laisser trop abuser par l'amour-propre en affirmant que le samedi soir je remis à George, mon successeur, le ménage en parfait état.

Mardi 15 *mars*. — Le temps s'étant calmé, nous avons mis le canot à la mer et nous sommes allés visiter l'île Huit.

Au milieu de l'île, dans une petite clairière, nous avons découvert, à notre grande surprise, les traces déjà anciennes d'un petit campement. Ainsi le port de Carnley était quelquefois visité par les baleiniers, et nous avions chance d'être un jour ou l'autre recueillis par eux. L'équipage qui avait dressé sa tente à l'endroit où nous étions était sans doute venu pour faire la chasse aux phoques. Un trou creusé dans la tourbe par l'action du feu indiquait la place où il avait établi son foyer, et d'après la profondeur de l'excavation

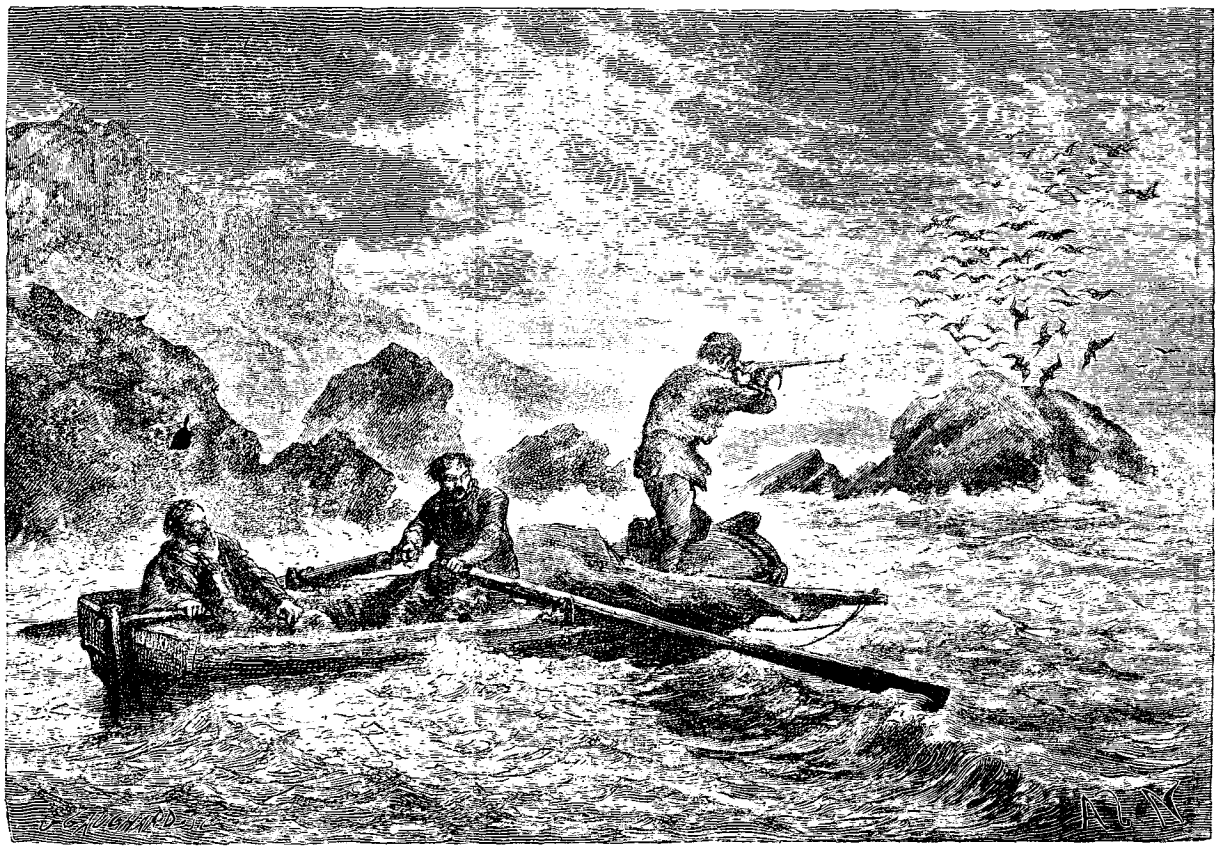
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous jugeâmes qu'il avait séjourné environ deux semaines.

Arrivés à l'extrémité de l'île, nous aperçûmes un grand nombre de phoques. Les jeunes jouaient entre eux, auprès de leurs mères. Au milieu du groupe, un vieux mâle, qui semblait le monarque de ces lieux, se prélassait, regardant avec calme cette jeunesse folâtre qui s'ébattait autour de lui. Il avait l'air d'un vénérable patriarche prenant plaisir aux jeux de ses petits-enfants. Quand il ouvrait son énorme gueule pour bâiller, il montrait ses mâchoires presque entièrement dépourvues de dents. Son regard était d'une douceur singulière. Évidemment il était d'une extrême vieillesse. Nous lui donnâmes le nom de *Royal-Tom*.

Mais bientôt le vieux lion découvrit notre présence. Il poussa un grondement sonore et prolongé qui répandit l'alarme parmi toute la troupe. Alors nous fîmes une soudaine irruption au milieu des jeunes, et nous frappâmes avec nos bâtons les moins agiles. Il en resta sept sur la place; nous nous hâtâmes de les entraîner hors de la vue de leurs compagnons. Musgrave, Alick et moi, après avoir remis nos gourdins à Harry, nous en saisîmes chacun deux, un de chaque main, par les nageoires postérieures; Harry, de sa main restée libre, prit le septième. Nous atteignîmes la plage, sautâmes dans le canot, et nous reprîmes la direction d'Épigwait.

Peu d'instants après, nous vîmes les femelles, dont



Les cormorans. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

nous entendions les cris navrants, se jeter à la mer accompagnées du vieux lion, et nager vers nous. Pendant longtemps elles s'acharnèrent à poursuivre le canot qui emportait leur progéniture. L'une d'elles bondissait hors de l'eau comme pour s'élancer dans le canot; nous étions inondés de l'écume qu'elle faisait jaillir en retombant.

Craignant qu'elle ne réussît à sauter dans l'embarcation et que son poids ne la fît chavirer, je pris mon fusil et tirai sur elle presque à bout portant. La détonation effraya les phoques; toute la bande rebroussa chemin et renonça à nous poursuivre.

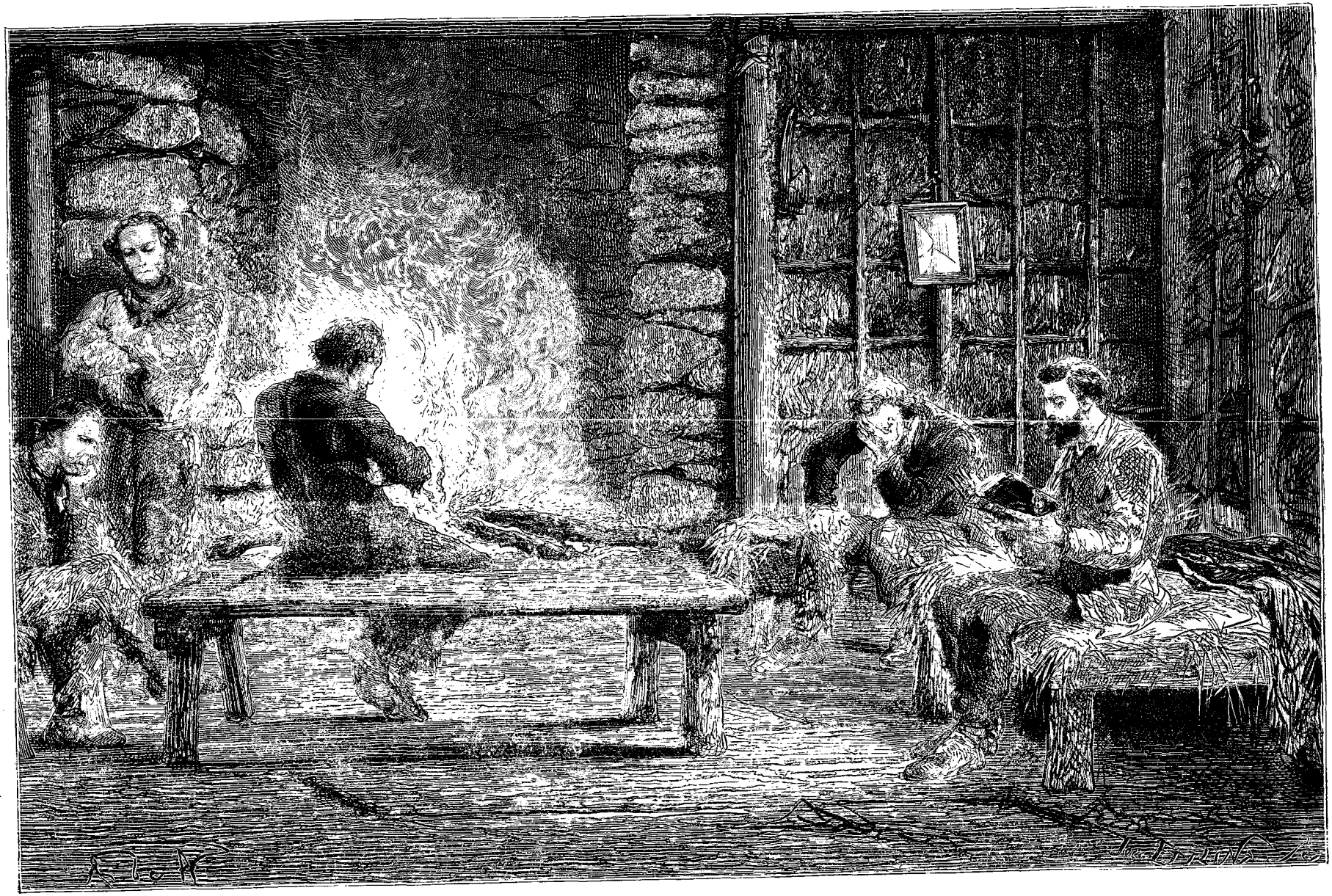
Poussés par un bon vent, nous arrivions une heure après à la baie du Naufrage.

X

Comme nous avions abondance de gibier, nous voulûmes essayer d'en conserver une partie. Sur nos sept lions de mer, quatre furent coupés en morceaux et empilés, entre des couches de sel, dans une futaille, puis suspendus aux chevrons de la toiture, dans l'intérieur de la chaumière.

Bien nous prit d'avoir fait des provisions, car le temps devint affreux. Les coups de vent, la pluie, la grêle, les éclairs, le tonnerre éclatèrent à la fois avec une furie incroyable. Les arbres étaient en partie dépouillés de leurs feuilles; elles s'envolaient par tourbillons, par nuées; la surface des eaux de la baie en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lecture de la Bible. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

était couverte. Cela dura huit jours, pendant lesquels il nous fut impossible de mettre le pied dehors.

La semaine suivante, le temps s'étant apaisé, nous allâmes à la péninsule de Musgrave visiter le signal que nous y avions dressé. Nous doutions fort que l'ouragan l'eût respecté.

En effet, si la perche, qui offrait peu de prise au vent, était encore debout, le drapeau avait disparu. La bouteille avait été également arrachée; elle gisait, à quelques pas de là, presque entièrement enfouie dans la tourbe.

Dans la prévision que nous aurions à réparer ou à remplacer notre signal, nous avions apporté quelques planches reliées ensemble en forme de panneau et blanchies avec de la chaux délayée dans de l'huile de phoque. Au centre, avec de la couleur noire, formée d'huile et de suie, j'avais peint un N gigantesque, indiquant la direction à prendre pour arriver à la baie du Naufrage.

Ce panneau fut fixé au sommet de deux perches solides en face de la principale entrée du port de Carnley. La montagne, couverte de végétation, formait derrière lui un fond vert sur lequel il se détachait vivement; on devait l'apercevoir à une assez grande distance en mer. — Au-dessous, nous suspendîmes la bouteille.

Le lendemain, nous fîmes une seconde visite à l'île Huit pour renouveler nos provisions.

Nous trouvâmes Royal-Tom entouré, comme la première fois, de plusieurs femelles et d'un grand nombre de jeunes. Le vieux monarque, nous montrant ses dents usées, vint nous provoquer au combat, mais, ne voulant pas lui ôter la vie, nous l'évitâmes pour tomber sur les jeunes. Nous en tuâmes onze. Un incident assez grotesque égaya notre chasse. Tandis que nous traînions nos victimes vers la mer, poursuivis de près par le vieux lion et ses femelles, George, qui était chargé d'un lourd fardeau, se trouva tout à coup, dans un étroit défilé, face à face avec une grosse lionne. Par un mouvement instinctif, il lâcha sa proie, saisit une branche qui s'étendait au-dessus de sa tête et d'un bond l'enfourcha, tout juste assez tôt pour éviter la morsure de la bête. Mais celle-ci, qui tenait à sa vengeance, s'installa tranquillement sous la branche, la tête haute, les yeux braqués sur son ennemi. Plusieurs minutes s'écoulèrent ainsi, l'homme et le phoque s'observant mutuellement, dans une immobilité complète. Je ne sais quand le pauvre George aurait pu descendre de son perchoir, si je n'étais arrivé avec mon fusil et n'avais logé une balle dans la tête de l'animal.

Nous voici donc encore en possession d'une ample provision de chair de phoque, mais que cette nourriture, exclusivement animale, nous lasse et nous répugne! Que ne donnerions-nous pas pour avoir quelques légumes, ne serait-ce que les pelures de pommes de terre que, pendant la traversée, nous jetions pardessus le bord!

Nous avons déjà essayé à plusieurs reprises de nous nourrir des racines qui croissent dans l'île, mais aucune ne nous a paru mangeable.

Toujours préoccupé de trouver quelque végétal comestible, j'ai remarqué ces jours-ci, dans les endroits marécageux, une plante à larges feuilles rondes, roulées en entonnoir, s'épanouissant en touffe au sommet d'une tige longue et tubuleuse. La souche croît horizontalement, et elle jette dans le sol une quantité de petites racines. Cette souche est composée d'une substance pulpeuse; je l'ai goûtée, elle est sucrée, mais coriace à cause des fibres ligneuses qui s'y trouvent en abondance.

Il m'a semblé que cette plante, convenablement préparée, pourrait devenir mangeable; j'en ai fait l'expérience.

J'ai fabriqué une râpe avec une feuille de tôle, qui venait de la cuisine du *Grafton;* je l'ai percée de petits trous, cintrée et clouée par les deux bords contre un morceau de planche. Puis, mes compagnons et moi, nous avons râpé plusieurs souches de sacchary (c'est le nom donné par nous à la plante sucrée), et nous les avons fait frire dans de l'huile de lion de mer.

Hélas! le nouveau plat n'a pas eu grand succès, et il faut convenir qu'il n'en méritait guère. On aurait cru mâcher de la sciure de bois, et pour l'avaler nous avons dû l'humecter avec du bouillon de phoque. Pourtant mes camarades ont persisté à en faire usage, et ils ont fini par s'y habituer; pour moi, j'ai dû y renoncer.

Il me sembla qu'on pouvait tirer un autre parti de cette plante, en raison de ses propriétés saccharines. J'imaginai d'en faire de la bière. J'en râpai une certaine quantité, que je mis dans une marmite avec de l'eau bouillante, et j'attendis qu'elle fermentât.

Instruits de mon dessein, mes compagnons commencèrent par rire, ne croyant pas le succès possible; mais quand, au bout de peu de jours, ils virent la fermentation s'opérer, ils me proposèrent de distiller le liquide et de faire de l'eau-de-vie. L'un des canons de mon fusil, que l'on adapterait au goulot de la bouilloire, remplirait l'office de serpentin.

L'idée d'avoir de l'alcool à notre disposition me fit peur; je prévoyais les funestes conséquences de l'abus que nous en ferions tôt ou tard. Je renonçai, non sans chagrin, à mon projet. Je laissai la fermentation devenir acide sous prétexte qu'elle n'était pas encore assez avancée pour la distillation, et nous fûmes obligés de jeter le liquide. L'expérience, dont je déclarai la réussite impossible, ne fut pas renouvelée.

.... Grand émoi parmi nous! nous avons cru, à plusieurs reprises, entendre des aboiements lointains. Y a-t-il donc des chiens dans l'île, et, s'il y en a, comment expliquer leur présence? N'appartiennent-ils pas plutôt à quelque navire mouillé dans une des baies voisines, ou bien à Port-Ross, au nord du groupe? Hypothèse séduisante pour nous et que nous serions bien tentés d'aller vérifier; mais comment nous aventurer si loin, sur une mer pareille et avec une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

embarcation telle que la nôtre ? Il n'y faut pas songer.

Il est plus probable, d'ailleurs, que ces chiens, s'ils existent, ont été laissés dans l'île par quelque baleinier, peut-être par celui dont nous avons trouvé des traces à l'île Huit, ou bien par les pêcheurs de l'établissement Enderby, abandonné en 1850.

... Quoi qu'il en soit, les chiens existent, nous les avons vus.

Nous allions partir pour la chasse ; Alick et Harry nous avaient précédés; tout à coup voici Harry qui revient en courant, essoufflé, très-agité. Il nous dit qu'ils ont, son compagnon et lui, rencontré deux chiens sur le bord de la mer : un grand chien de berger, blanc et noir, avec une belle queue en panache, et un autre, plus petit, mélange de griffon et de bouledogue. Tandis qu'Alick est resté pour surveiller leurs mouvements, il vient, lui, chercher de la viande pour les attirer, et une corde pour les attacher, si on peut les prendre.

Nous partons en hâte avec lui, mais nous rencontrons Alick, désappointé, furieux. Les chiens sont partis! Il a voulu s'approcher tout doucement d'eux, en leur parlant, mais sa voix a paru les effrayer beaucoup et, à son premier pas en avant, ils se sont enfuis dans le fourré, où il lui a été impossible de les suivre.

En effet, nous n'avons pu les retrouver. Nous avons vu seulement sur la terre molle les empreintes de leurs pattes, les unes beaucoup plus larges que les autres.

XI

1er *mai.* — L'hiver s'avance et le froid commence à se faire vivement sentir. Les lions de mer deviennent rares. Impossible d'aller à la chasse un peu loin ; le temps est trop mauvais. L'avenir ne se présente pas sous des couleurs fort riantes.

Nous laissons Harry, qui est de semaine, à Épigwait, et nous partons à pied dès le matin pour explorer le sud, que nous ne connaissons pas encore. Nous espérons y trouver des phoques.

Un peu avant midi, nous arrivons au petit isthme qui relie à l'île la péninsule de Musgrave. C'est le but de notre excursion. Nous faisons une battue dans tous les environs ; pas un recoin que nous ne visitions en détail, et c'est peine perdue, il n'y a pas un seul lion de mer.

Non moins abattus par l'insuccès que par la fatigue, nous délibérons sur le meilleur parti à prendre. Notre désir serait de retourner immédiatement à Épigwait, mais il est douteux que nous puissions y arriver avant la nuit. Et puis revenir les mains vides, le beau résultat! Non, il faut continuer notre route, traverser l'isthme et voir si, sur le rivage opposé, nous ne trouverons pas ce que nous avons cherché vainement ici.

Nous voici donc en marche; bientôt une magnifique baie circulaire s'ouvre devant nous. Nous nous y engageons, en trébuchant sur d'énormes galets ; nous atteignons une plage de gravier où la marche est moins pénible, mais rien ne s'offre à nos regards, le rivage est absolument désert, nulle trace de phoque.

La faim nous presse : il nous faut entrer dans la mer pour arracher quelques poignées de moules sur les récifs. Nous les dévorons toutes crues avec avidité. Musgrave paye cher ce repas de sauvages ; il est cruellement incommodé.

La nuit tombe, obscure, glaciale. Il nous faut rester ici et y attendre patiemment le jour. Serrés les uns contre les autres pour nous préserver mutuellement du froid, songeant à Harry qui nous attend et qui doit être bien inquiet, tous abattus d'esprit et de corps et Musgrave malade, nous passons la nuit, une nuit de seize heures, en plein air, derrière un rocher qui nous protége un peu contre le vent de mer.

Enfin, le jour paraît; mouillés, transis, nous quittons notre abri, et après avoir apaisé notre faim, encore avec des moules, nous reprenons tristement le chemin du logis.

On a toujours tort de désespérer, car voici qu'une bonne aubaine nous arrive. Le retour nous paye de toutes les peines du voyage. Une jeune lionne, qui sans doute est venue à terre pendant la nuit, se trouve sur notre passage; dans la crainte qu'elle ne nous échappe, je tire, ma balle lui traverse la tête.

Vers midi, nous arrivons à la chaumière, joyeux, ne sentant plus la fatigue, bien que chargés chacun d'un lourd morceau de phoque. Nous avons été absents trente heures. Le brave Harry, en nous revoyant, verse des larmes de joie.

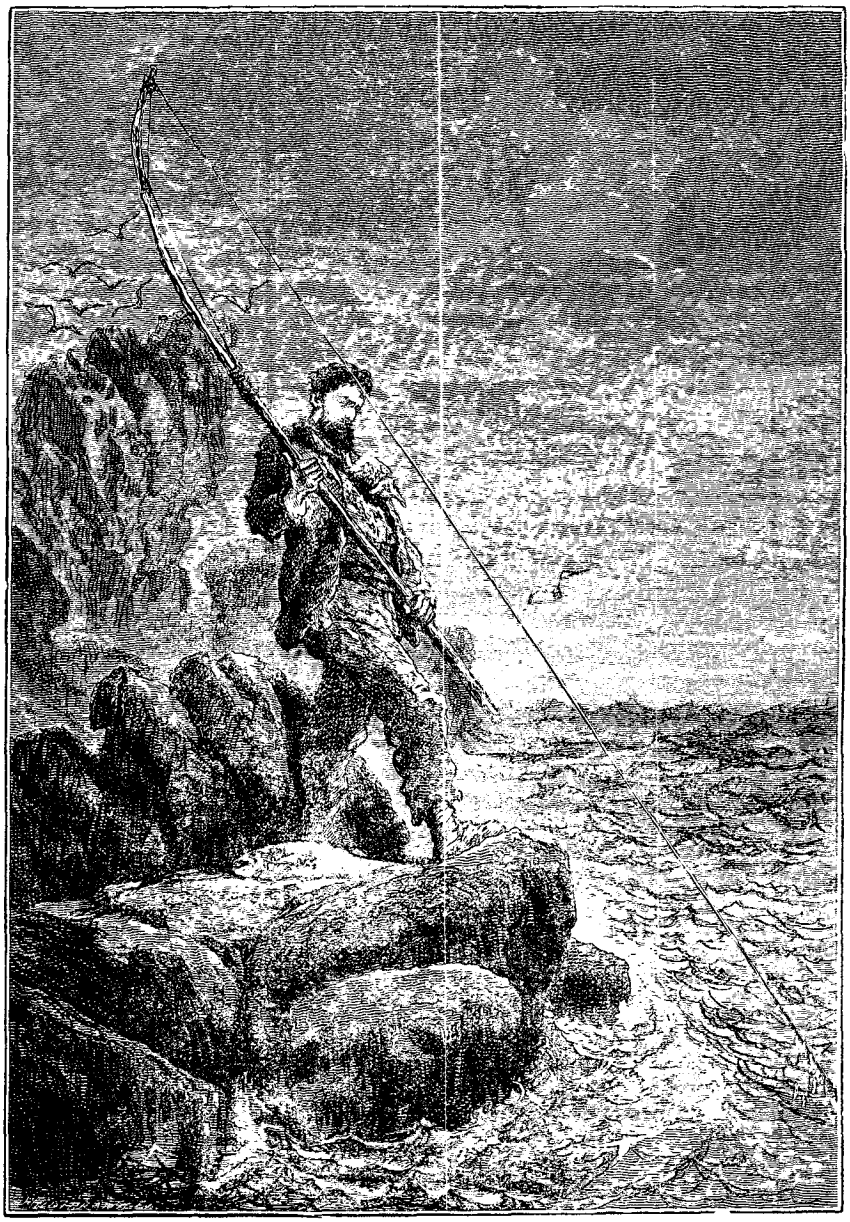
Mais à peine avions-nous satisfait à une nécessité, — et celle de nous nourrir renaissait sans cesse, — qu'une autre se présentait, à laquelle il fallait pourvoir. Depuis quelque temps, les chaussures nous faisaient défaut, surtout à mes camarades, qui, pendant que la maladie m'obligeait au repos, n'avaient cessé de parcourir les côtes rocheuses de l'île Campbell, puis celles des Auckland. Ils avaient essayé de se faire des mocassins avec de la peau de phoque, mais ils n'avaient pas réussi. Cette peau, non préparée, toujours en contact avec un sol marécageux, devenait flasque, pourrissait et se déchirait en quelques jours sur les pierres du rivage.

L'idée me vint alors de la tanner avant de l'employer. J'avais remarqué que l'écorce du bois que nous brûlions habituellement et qui nous avait fourni nos charpentes, avait des propriétés astringentes, qui devaient tenir à la forte proportion de tannin qu'elle renfermait. J'en recueillis une certaine quantité, je la hachai menu, je la fis bouillir dans de l'eau, et, quand la liqueur me parut assez forte, j'en remplis une futaille. Dans un autre tonneau, je fis une solution de chaux, avec des coquilles de moules préalablement calcinées, et je mis dans ce bain plusieurs peaux, les unes choisies parmi les plus épaisses, les autres plus minces, provenant de jeunes animaux. Je me proposais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de détruire au moyen de cet alcali les matières grasses dont elles étaient imprégnées avant de les tanner.

Après avoir séjourné deux semaines dans l'eau de chaux, les peaux en furent retirées. Avec quelques planches qui nous restaient et que je fixai par de fortes chevilles sur des traverses, je fabriquai une sorte d'établi afin d'y étendre les peaux et d'achever de les nettoyer, ce qui fut facile. Nous dépouillâmes ainsi les plus épaisses de leur poil; mais nous ne touchâmes pas à celui de la plupart des petites, avec lesquelles nous nous proposions de faire plus tard des vêtements, pour remplacer les guenilles que nous avions sur le corps. Quant aux matières grasses qui, combinées avec la chaux, avaient formé une espèce de savon, nous nous en débarrassâmes aisément en faisant tremper les peaux pendant plusieurs heures dans



La pêche à la ligne. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

l'eau courante du ruisseau; après quoi, on les mit sous presse, entre plusieurs planches chargées de grosses pierres. Quand cette dernière opération eut été répétée plusieurs fois, on les plongea dans le bain de tan. Malgré la précaution que nous eûmes de renouveler la liqueur, ce fut seulement à la fin de l'hiver, quatre mois plus tard, que les plus épaisses furent convenablement tannées.

20 *mai*. — Durant les trois dernières semaines, nous avons été un peu plus favorisés sous le rapport de la nourriture. Ces jours-ci surtout, les marées ont été fort basses, et nous avons pu pêcher quelques moules ainsi qu'un peu de poisson. En outre, nous avons tué trois phoques femelles qui étaient venues dormir dans le voisinage d'Épigwait.

Le temps est variable, mais généralement froid et

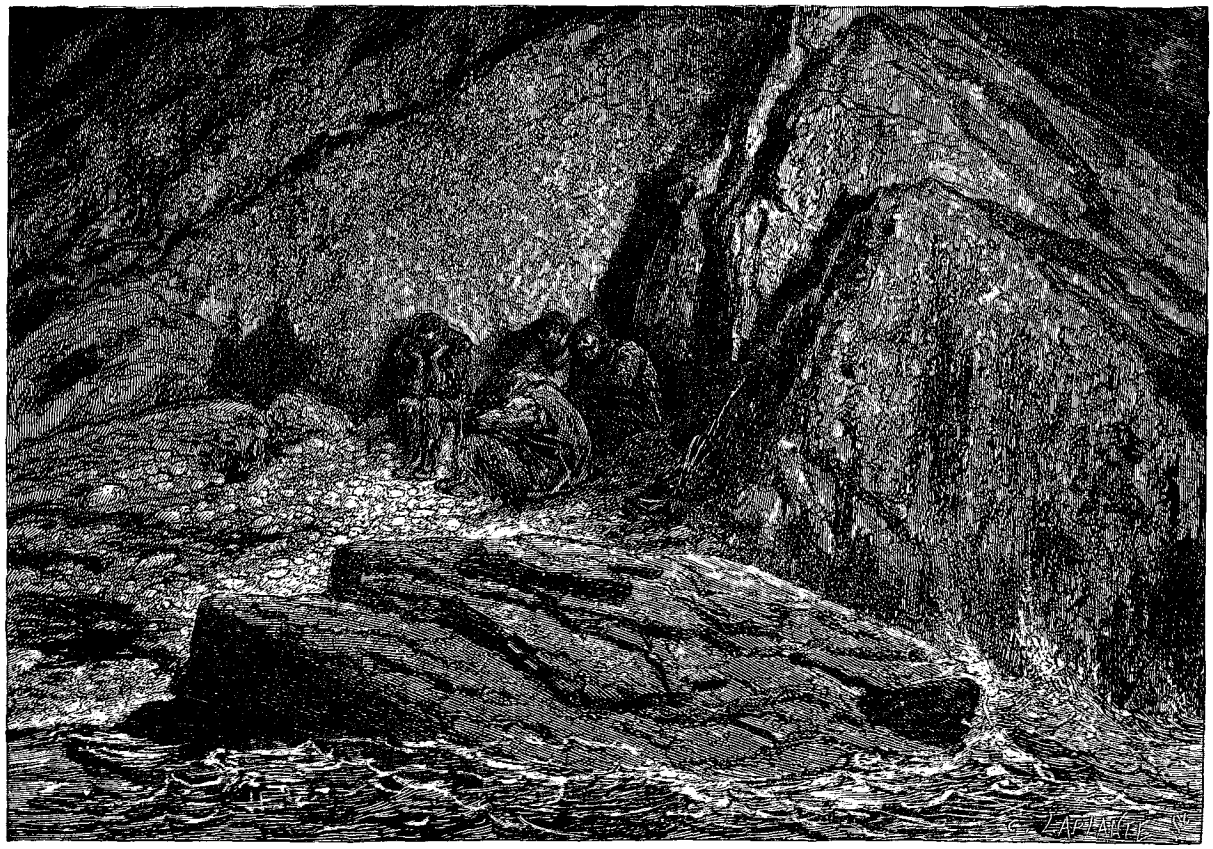
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

humide. Le thermomètre a marqué, en moyenne, trois degrés au-dessus de zéro à midi, à l'ombre, et la nuit il est souvent descendu au-dessous.

A l'ombre! quelle dérision! n'y sommes-nous pas toujours? A peine le soleil se montre-t-il une ou deux fois par semaine, un court moment, entre deux nuages; et quel soleil! si pâle, si triste! Et quelquefois il ne paraît pas du tout pendant quinze jours de suite. Ah! que c'est triste d'avoir toujours au-dessus de sa tête un éternel voile gris, un lourd plafond de nuées sinistres! Plus de bleu! plus de ciel!

Il est pourtant une chose qui a toujours produit sur moi ainsi que sur mes compagnons une impression plus pénible encore, une sorte d'étouffement plein d'anxiété : c'est le bruit monotone et incessant des vagues sur la plage, à deux pas de notre hutte, et qui, joint à celui non moins continuel du vent parmi les arbres voisins, nous rappelle sans relâche notre cruelle destinée. Aussi avons-nous les nerfs souvent extrêmement surexcités. Bien des fois la mélancolie la plus sombre, à la fois violente et morne, a été sur le point de s'emparer de nous, et je suis persuadé que nous aurions déjà succombé à l'hypocondrie, si nous n'avions été soutenus par le travail constant auquel nous nous livrions et qui ne nous laissait pas le loisir de songer à notre malheur.

Oui, c'est le travail, le travail seul, qui nous a sauvés du désespoir et de la mort.



Nuit d'angoisse. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

XII

Lundi 23 *mai.* — Un épais tapis de neige couvre la terre; le feuillage toujours vert de la flore australe disparaît sous une couche de flocons amoncelés; les arbres, les buissons, les touffes d'herbes sont autant de bouquets blancs.

Un calme extraordinaire règne sur la terre et sur l'eau; la surface de la baie est immobile; tous les objets environnants s'y reflètent comme dans un miroir : les falaises, les arbres voisins de la côte et les montagnes, enveloppés dans leurs manteaux blancs.

L'atmosphère est si transparente, que l'on distingue nettement les horizons lointains, ordinairement invisibles. Les distances paraissent raccourcies de moitié.

Tout se tait, les flots, les vents, si tumultueux ordinairement. Le silence est profond; il n'est interrompu qu'à de longs intervalles par le cri timide de quelque oiseau ou le beuglement plaintif d'un phoque.

Nous étions immobiles, stupéfaits, en contemplation devant ce spectacle nouveau pour nous. Tout à coup un phénomène étrange se produit : la surface de la mer, si tranquille tout à l'heure, s'agite, écume, et pourtant il ne s'est élevé aucun vent, car aucun flocon de neige ne s'est détaché des rochers ni du feuillage des arbres. Ce sont probablement des bandes de je ne sais quels monstres marins qui prennent leurs ébats.

En effet, nous distinguons maintenant plusieurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

phalanges de phoques qui nagent avec vitesse et de temps en temps sautent hors de l'eau, comme le ferait une bande de marsouins; ils passent à peu de distance du rivage.

En voyant un si grand nombre de ces animaux, qui depuis quelque temps étaient devenus extrêmement rares, nous éprouvâmes une grande joie; mais hélas! cette joie ne fut pas de longue durée. Ces amphibies, — il nous fut bientôt facile de le comprendre, — se rassemblaient pour abandonner la baie. Nous vîmes les diverses phalanges se réunir en une seule et prendre la direction de l'entrée principale du port. Les lions de mer émigraient! On comprendra notre consternation. C'était notre pain quotidien qui s'en allait.

Vite, d'un commun élan, nous courons vers le rivage, nous lançons le canot et nous gagnons l'île Huit, dans l'espoir d'y trouver quelques retardataires, car notre provision de viande fraîche était presque épuisée. Mais nos recherches sont inutiles; la plage est déserte; Royal-Tom lui-même n'y est pas; lui aussi, il a probablement quitté son domaine favori. Il nous faut retourner à Épigwait les mains vides.

Nous étions tristes, abattus. Nous avions la disette, a misère en perspective.

Il fallut dès lors nous mettre à la ration, car nous étions obligés d'entamer les quelques morceaux de salé que nous avions suspendus aux chevrons de la chaumière. Le sel et la fumée avaient bien conservé cette viande, mais l'huile qu'elle contenait était devenue rance et lui donnait un goût de poisson gâté qui la rendait malsaine. Nous n'avions pas le choix, nous continuâmes à en faire usage, bien que notre santé en souffrît, ce qui nous inspira les plus vives inquiétudes pour l'avenir.

Plus que jamais nous tâchions d'y ajouter des moules, du poisson et quelques cormorans, tués à coups de fusil sur les rochers, mais le temps ne nous permettait que rarement d'aller à la pêche; et quant aux oiseaux, nous n'en tirions qu'à la dernière extrémité, pour ménager le plus possible le peu de munitions qui nous restait. Notre situation était bien misérable.

Mercredi 1er juin. — Il fait très-froid, le thermomètre marque deux degrés au-dessous du zéro. Depuis le 23 du mois dernier, nous avons eu un mauvais temps presque continuel. Les pluies ont fait fondre la neige, excepté sur les hauteurs, où la gelée en la solidifiant a ajouté une nouvelle couche aux glaciers qui couronnent les pics.

Le ciel s'est enfin éclairci. Le soleil se montre par moments; sa lumière est bien pâle; cependant, quand elle brille, tous les glaciers jettent des milliers d'étincelles; on dirait des diadèmes de diamants.

Tous ces jours-ci, nous avons vécu d'un peu de phoque rance et de cette plante indigeste que nous avons nommée sacchary. Nous sommes faibles et malades.

Aujourd'hui, le vent s'étant apaisé, nous avons mis le canot à la mer pour aller voir si, dans le bras de l'ouest, nous ne trouverons pas quelque lion de mer.

La baie, que naguère nous ne traversions jamais sans apercevoir plusieurs de ces animaux, est maintenant déserte. Nous ramions lentement, car nous n'avions pas beaucoup de forces; enfin nous sommes arrivés à l'entrée du bras. Nous nous sommes arrêtés un moment à l'île Masquée pour reprendre haleine et nous reposer un peu.

Tandis qu'Alick attachait le canot à une pointe de rocher, Musgrave avait l'air de prêter l'oreille et d'entendre quelque chose. En effet, un sourd grognement retentit au-dessus de nous.

Saisissant nos armes, fusil et bâtons, nous sautons lestement à terre, et, après avoir fait quelques pas, nous nous trouvons en présence de trois phoques. L'un d'eux est notre ancienne connaissance, sa majesté Royal-Tom, que nous croyions parti; les deux autres sont des femelles, ses épouses sans doute, aussi vieilles que lui.

Ainsi Royal-Tom n'a pu se décider à abandonner ces lieux qui lui sont familiers, ou bien il ne s'est pas senti la force de suivre la bande des émigrants. Il aura abdiqué son pouvoir en faveur de quelque jeune lionceau, son descendant, qui a conduit son peuple en des régions plus propices, hors des atteintes de l'homme, l'ennemi de sa race, le meurtrier de ses enfants. Quant à lui, il achèvera ses jours ici, où il a vécu, où il a régné si longtemps.

Le vieux monarque nous reconnaît, il laisse en arrière ses deux compagnes et s'avance à notre rencontre, en poussant comme à l'ordinaire son rugissement de défi. Il nous en coûte de tuer ces pauvres animaux, et surtout le vieux lion, que nous avions toujours respecté, mais le besoin nous presse, la famine nous menace, il n'y a pas à reculer. Quelques instants après, les trois bêtes sont étendues sans vie au fond de notre embarcation.

Un peu avant quatre heures, nous abordons à Épigwait. Il fait déjà sombre.

Ce soir-là, comme nous venions de finir la classe et que nous allions nous mettre à jouer, George, qui était sorti un instant, rentra aussitôt en nous criant : « Venez voir, vite, venez voir ! »

Nous le suivîmes et nous nous trouvâmes devant un merveilleux spectacle. C'était une aurore australe dans toute sa magnificence. Le froid était intense, les nuages avaient disparu, le ciel était clair. Les étoiles pâlissaient devant les gerbes de feu de diverses couleurs qui émergeaient de l'horizon et s'élançaient vers le zénith, rapides comme des éclairs, mais se succédant sans interruption. Au sud, l'aurore était permanente : c'était un grand arc de cercle renfermant une lueur blafarde, d'où rayonnaient en tous sens ces serpents enflammés.

Durant la nuit, il se passa un autre phénomène, non moins surprenant. Nous fûmes réveillés en sursaut par une secousse de tremblement de terre. Le mouvement se fit du nord-nord-est au sud-sud-ouest. Il fut accompagné d'un bruit singulier; on aurait dit le roulement

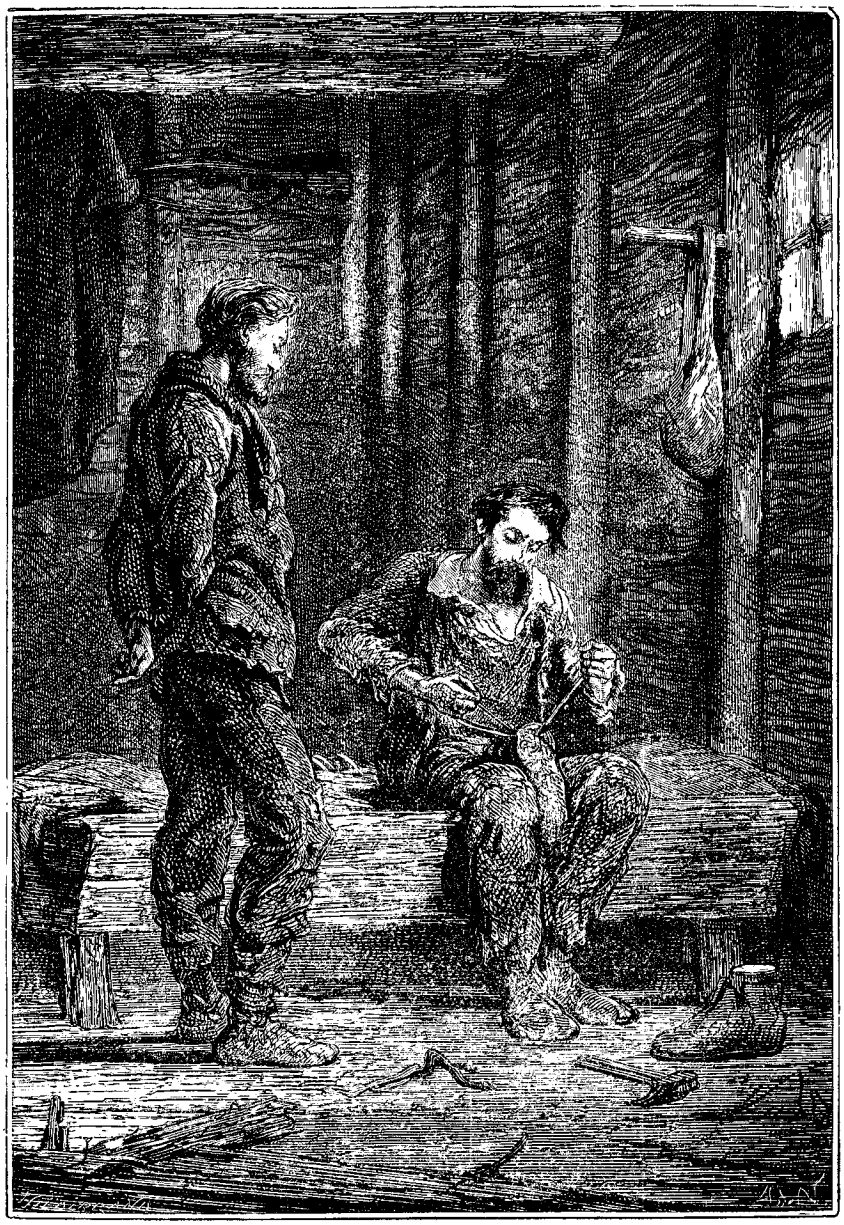
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de mille charrettes lancées sur une pente rocailleuse. La vibration dura dix ou quinze secondes ; nos lits, nos tables, toute la maison oscillaient. Nous étions glacés d'effroi.

Quelques tisons enflammés ayant été jetés hors de l'âtre sur le plancher, nous nous hâtâmes de les remettre à leur place.

Nous ne nous recouchâmes pas. Nous attendîmes le jour, assis en cercle autour de la cheminée. Musgrave prit la Bible et nous en lut quelques passages. Il choisit ceux qui parlent de la clémence de Dieu, de sa bonté envers tous les êtres, même les plus chétifs, à qui il assure leur subsistance, et surtout envers l'homme, sa créature privilégiée, qu'il aime d'un amour de père.

Ces paroles empruntaient une solennité extraordi-



Les souliers (voy. la livraison suivante). — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

naire à la situation où nous étions; elles remirent la paix et l'espérance dans nos cœurs.

XIII

A quelque temps de là, nous étions de nouveau réduits à grignoter notre dernier morceau de salé rance et à ne pas savoir où nous prendrions notre repas du lendemain. Nous étions dans la plus grande anxiété. Alick était parti dès le matin pour explorer le côté nord du rivage; nous attendions son retour, mais sans grand espoir. Tout à coup, vers une heure, nous l'aperçûmes dégringolant la falaise avec une lourde charge sur le dos. Nous courûmes à lui. O bonheur! il avait fait bonne chasse. Il avait rencontré une vieille lionne et son petit, et il les avait tués tous deux. Il avait laissé la mère sur place, et il rapportait le jeune.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous nous mîmes immédiatement en route, sous sa conduite, pour aller chercher la lionne. Harry seul resta à la maison; il devait préparer le repas du soir.

Musgrave avait pris les devants avec le Norvégien. Ils suivirent la plage, qui à un certain endroit est embarrassée de blocs de rochers rendus glissants par les plantes marines qu'y dépose la marée. Pour éviter ce passage difficile, George et moi, qui marchions en arrière, nous nous engageâmes dans le fourré, où d'ailleurs le chemin n'était pas beaucoup plus aisé.

Sur un point de cette partie de la côte, coule un petit ruisseau, ou plutôt un filet d'eau qui descend de la montagne et qui, rencontrant une terre verdâtre et molle, s'y est creusé un lit profondément encaissé. Cette crevasse, à l'endroit où elle aboutit à la plage, est recouverte, sur une longueur d'une vingtaine de mètres, par une espèce de voûte ou de pont formé par des racines d'arbres qui vont d'un bord à l'autre et sur lesquelles il s'est déposé une couche de tourbe. Dans cette partie couverte que nous appelions le *pont*, elle est à peu près large de deux mètres et profonde de dix.

En sortant de ce tunnel, le ruisseau s'étale sur la plage et forme un marais.

Au delà du pont, le long des parois de la crevasse,



Pêche des moules à marée basse. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

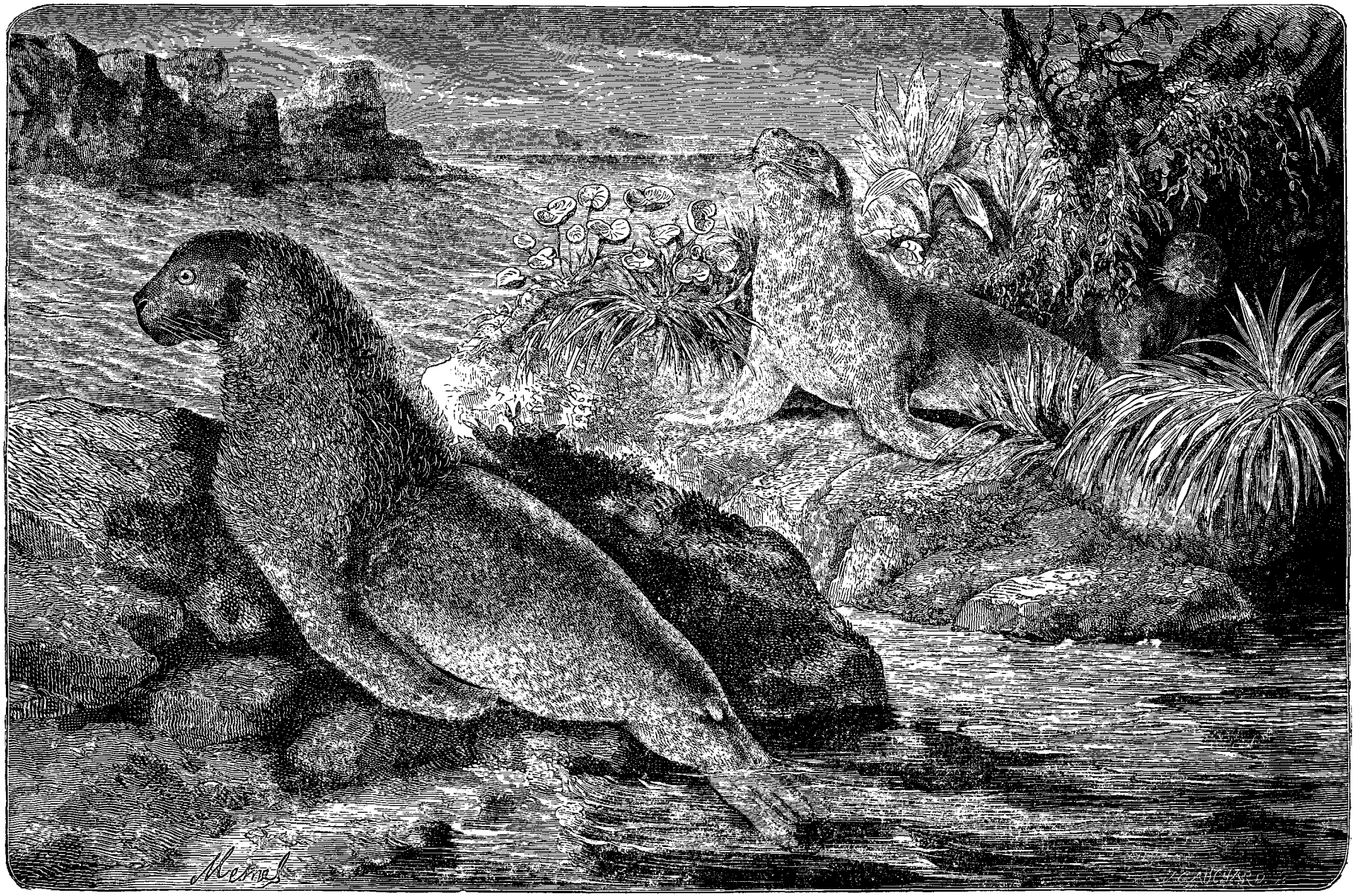
pendent de nombreuses racines longues et chevelues. Sur ces bords croissent des plantes à larges feuilles, des touffes de fougère qui, un peu plus loin, du côté de la montagne, arrivent à se rapprocher, à se confondre tellement, qu'elles masquent tout à fait l'excavation. Au-dessus, les arbres du fourré entrelacent leurs branches; sous cet épais plafond de feuillage, on ne voit presque pas clair.

Nous avancions dans cette direction, George et moi, enjambant les troncs d'arbres, glissant entre les fondrières, pressant le pas pour rejoindre nos compagnons. Tout à coup, à côté de moi, un bruit d'herbes foulées se fait entendre : c'est évidemment un animal qui s'enfuit. Je m'arrête, je l'aperçois : c'est un lion de mer, un jeune mâle; mon bâton levé, je m'élance à sa poursuite. Plusieurs fois je suis sur le point de l'atteindre, je vais frapper; mais n'étant pas sûr de mon coup, j'hésite; il presse sa course, je redouble de vitesse.

RAYNAL.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lion marin et sa famille. — Dessin de Mesnel d'après les croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LES NAUFRAGÉS DES AUCKLAND,

PAR M. RAYNAL[1].

1863-1865. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIII (suite).

Soudain, à deux pas devant moi, un bruit prolongé retentit, c'est la chute d'une masse pesante ; le phoque a disparu, il est tombé dans la crevasse. Sans une touffe de fougères, à laquelle je me suis retenu, j'y roulais à sa suite.

Vite je criai à George d'aller garder l'issue du ravin sur la plage, car j'entendais le lion patauger dans l'eau et prendre cette direction. En même temps je résolus de descendre dans le gouffre pour l'attaquer. La lanière de mon gourdin passée autour du cou, m'accrochant des deux mains aux racines et aux lianes qui pendaient, je me laissai glisser jusqu'à quelques pieds du fond, où, lâchant prise, j'arrivai sans accident.

J'étais dans l'obscurité. Tâtonnant les parois du fossé, les pieds dans une eau glacée, je suivis les traces de la bête. Au bout de quelques instants, je commençai à voir un peu plus clair. Près du pont, la crevasse augmentait de largeur et de profondeur. Je trouvai là un enchevêtrement de lianes et de racines pendantes qui fermait comme un rideau l'entrée de cette espèce d'égout. Je passai dessous en me baissant et j'entrai dans une caverne obscure ; il n'y pénétrait qu'une faible lueur par l'ouverture basse et étroite qui donnait sur le marais. Au milieu coulait bruyamment le ruisseau ; près de la sortie, sur un des côtés, j'aperçus le lion immobile : sans doute il voyait George qui faisait sentinelle au dehors, et il se tenait sur la réserve.

Il y avait juste assez de clarté pour me permettre de surveiller les mouvements de mon adversaire qui, aussitôt qu'il entendit mon pas, se retourna, poussa un rugissement de colère et fit sur moi une charge désespérée. Tenant à deux mains mon bâton, à la hauteur de mon épaule, je l'attendais. Je savais qu'il fallait frapper juste ; si je le manquais, j'étais à sa merci. Le voici à portée : mon bâton siffle et s'abat sur sa tête. Le phoque s'affaisse, bat le sol de ses nageoires, puis reste sans mouvement ; il est mort.

Je le fis rouler dans le ruisseau, afin que l'eau allégeât un peu son poids, et le traînai jusqu'à l'orifice de la caverne, par lequel, avec l'aide de George, je le poussai dehors. Je fus forcé de me mettre moi-même à plat ventre dans l'eau glacée et de prendre le même chemin.

Notre gibier ayant été dépecé en quatre quartiers, nous en rapportâmes immédiatement deux à Épigwait.

Comme nos compagnons n'étaient pas encore rentrés et que la nuit venait, nous repartîmes pour aller au-devant d'eux. Nous étions munis d'une lanterne à vitres de corne, qui avait été sauvée du naufrage. Arrivés près de la baie des canards, nous avons rencontré Musgrave et Alick qui, surpris par l'obscurité, embarrassés du fardeau qu'ils portaient, se disposaient à passer la nuit dehors, assis l'un à côté de l'autre à l'abri d'un gros tronc d'arbre à demi renversé.

Grâce à notre lanterne, nous pûmes revenir, sans nous égarer, à Épigwait. J'ai encore devant les yeux le réjouissant spectacle qui s'offrit à nous quand nous entrâmes dans la chaumière. Un grand feu flambait dans l'âtre ; l'atmosphère attiédie nous enveloppait comme d'un chaud et moelleux vêtement ; toutes les lampes allumées répandaient une vive clarté dans la chambre. Sur la table, le couvert était dressé avec une symétrie, avec un soin qui révélaient l'intention et la recherche ; notre humble vaisselle reluisait de propreté ; au milieu, trônait un énorme rôti tout fumant. Évidemment notre brave Harry s'était appliqué à donner un air de fête à cette journée où l'abondance était rentrée dans notre maison.

Malgré l'appétit qui nous pressait, sur l'invitation de Musgrave, nous ne nous mîmes pas à table avant d'avoir rendu grâce à la Providence qui, dans notre détresse, nous accordait encore de tels moments de bien-être et nous donnait des signes si évidents de sa protection.

XIV

Ce matin, 9 août, le froid ayant diminué d'intensité et le ciel étant assez clair, nous avons, Alick et moi, fait l'ascension de la montagne située derrière notre habitation. Nous avons joui de la vue splendide que nos compagnons nous avaient vantée : les premiers plans occupés par des cimes de montagnes entrecoupées de précipices, et au delà, tout autour, l'immensité de l'océan.

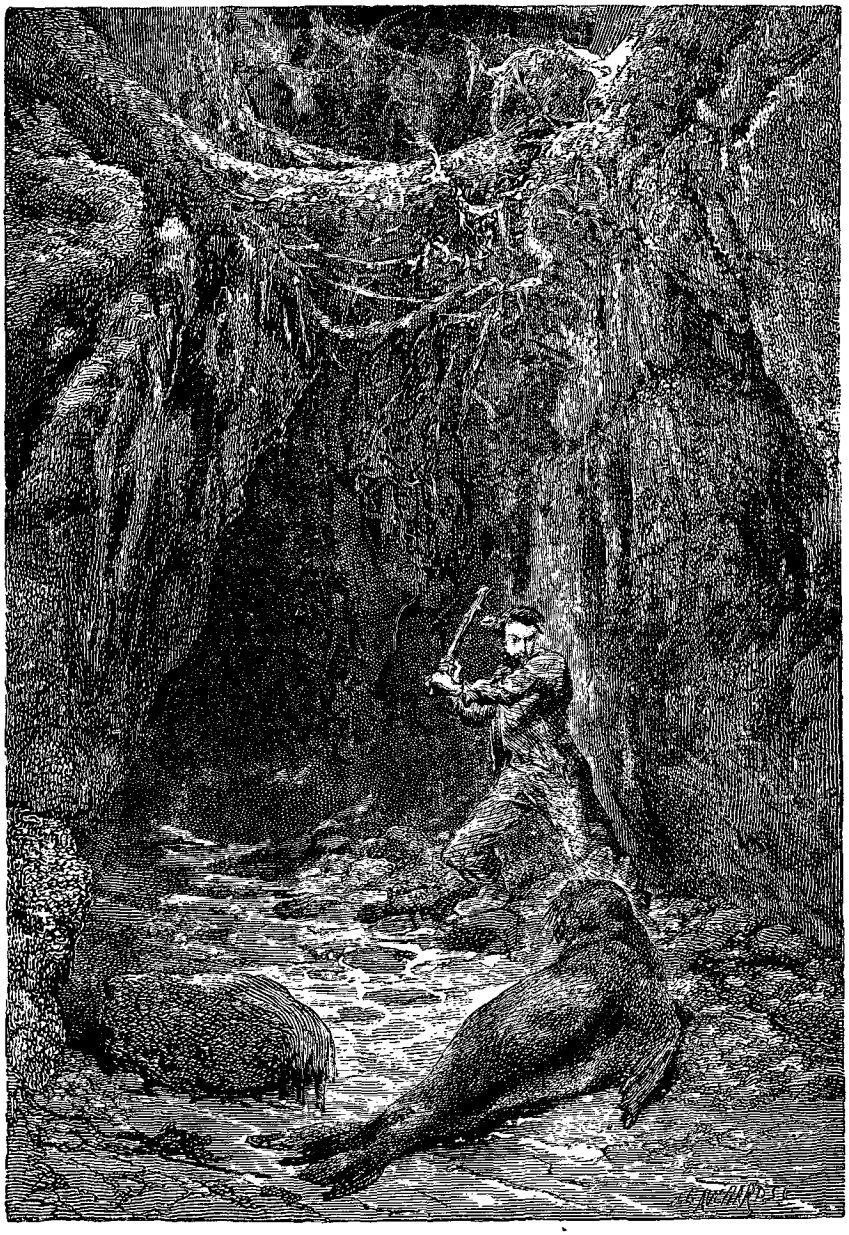
Nous avons visité un pic voisin de celui sur lequel nous étions d'abord montés et qui nous paraissait creusé d'une profonde et sombre caverne. Cette caverne, examinée de près, nous fit l'effet d'un ancien cratère, dont un des côtés s'était affaissé ; l'autre, resté debout,

1. Suite et fin. — Voy. pages 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

surplombait comme une moitié de voûte. La paroi intérieure avait l'aspect vitreux ; en dehors, on voyait le lit sinueux d'un torrent de lave qui descendait vers la vallée. Au retour, nous eûmes un moment de grand embarras ; nous regagnions le premier pic en suivant une mince arête entre deux précipices, quand un brouillard épais nous enveloppa tout à coup. Impossible de faire un pas ; nous ne voyions plus où poser le pied. Nous passâmes ainsi une grande heure, immobiles, nous tenant par la main, sentant le froid pénétrer nos membres que l'engourdissement gagnait de plus en plus. Heureusement une bise s'éleva qui déchira le brouillard et l'emporta par lambeaux. Une marche énergique nous rendit la souplesse et la chaleur, et nous ramena sans accident à la maison.

Le surlendemain, nous fîmes en canot une excursion



Chasse dans une caverne. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

au *Havre du centre* (*Middle harbour*) que nous n'avions pas encore exploré.

C'est le plus petit des trois bras de mer qui sont comme des ramifications du port de Carnley. L'eau y est profonde ainsi que dans les deux autres, excepté à son extrémité, où la baie forme un coude se dirigeant vers le Sud. Plusieurs navires trouveraient là un excellent ancrage.

Dans ce petit port viennent aboutir plusieurs ruisseaux qui, à marée basse, tracent un profond sillon sur une assez vaste plage de gravier. L'un de ces ruisseaux prend sa source sur un pic voisin, auquel, à cause de sa ressemblance avec un monument à larges gradins, nous avons donné le nom de *Tour de Babel.*

Nous avons débarqué et parcouru le rivage. Marchant un peu à l'écart, j'aperçus sur le bord d'une pe-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tite clairière, dans le fourré, un objet de couleur rouge. J'approchai : c'était un arbrisseau, haut d'un mètre environ et couvert d'une multitude de baies d'un rouge de corail. Ses feuilles, très-touffues, ressemblaient à celles du buis, mais étaient encore plus petites.

Comme ces fruits paraissaient mûrs, j'en mangeai quelques-uns : ils étaient délicieux. Ils avaient à peu près la grosseur, la forme et le goût de la groseille. Mais ils n'étaient pas réunis en grappe. Chaque grain était isolément fixé par une courte attache dans l'angle de la tige et de la feuille. Ils étaient si abondants que, de loin, l'arbuste avait l'air d'une grosse boule rouge, tiquetée de points d'un vert sombre.

Je me disposais à courir vers mes camarades pour leur annoncer ma trouvaille, mais je m'arrêtai, pour



Retour de chasse la nuit. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

ne pas troubler la scène qui se passait sur la plage.

Tandis que j'étais entré dans le fourré, mes compagnons avaient vu un lion de mer sortir de l'eau, s'approcher de notre canot, qui était à sec sur le gravier, et se mettre à l'examiner avec curiosité. Puis tout à coup, ne se croyant sans doute pas en sûreté dans une telle compagnie, il se replongea dans la mer.

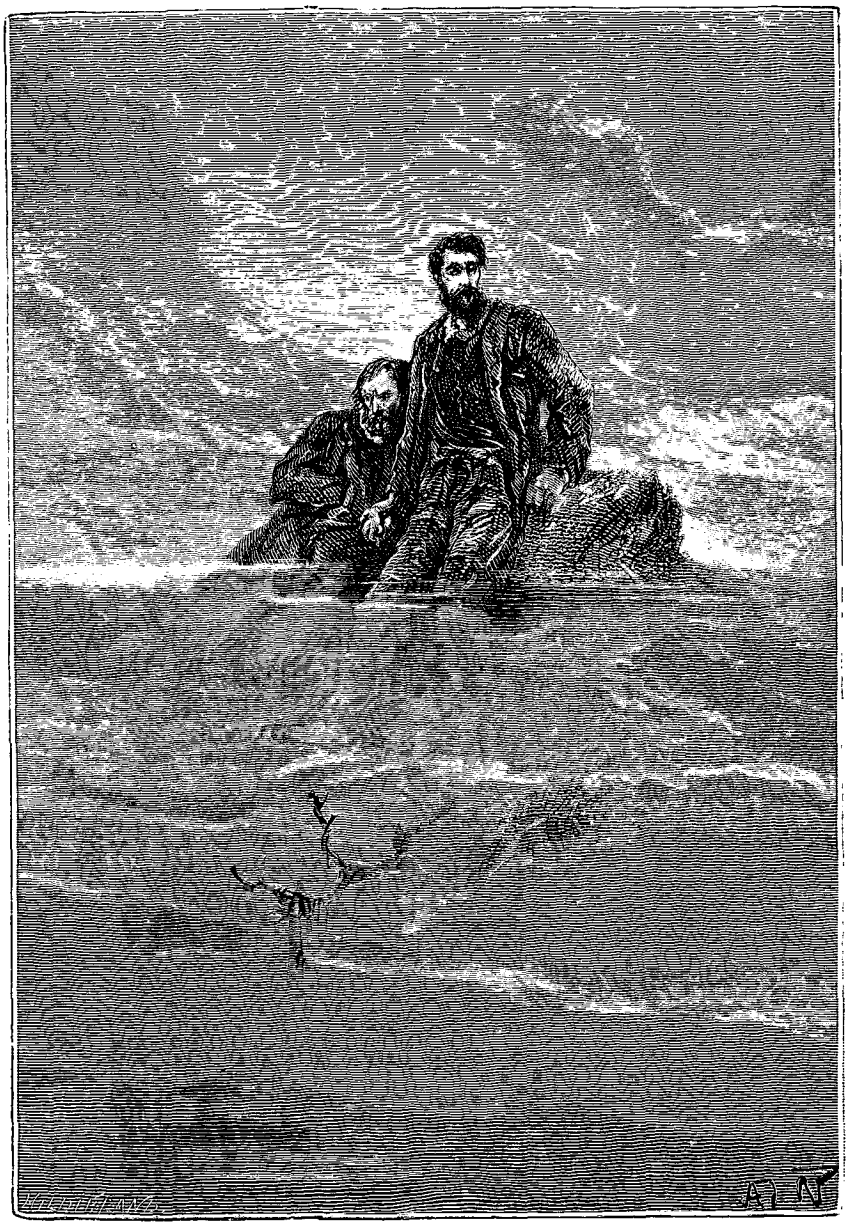
Alors Musgrave, en se traînant sur le sable, s'était avancé vers le canot. Au moment où je m'aperçus de ce qui se passait, il était accroupi derrière l'embarcation, immobile, tenant mon fusil et l'épaulant, prêt à tirer. Quant au phoque, il se livrait à de singulières évolutions ; il allait et venait, courait des bordées devant le canot, comme s'il ne s'en éloignait qu'à regret ; de temps en temps il se haussait hors de l'eau pour mieux voir cet objet extraordinaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans un de ces moments où il se présentait ainsi de face, Musgrave fit feu : la balle traversa la tête ; l'animal disparut sous l'eau. En quelques minutes, nous l'eûmes repêché et conduit au rivage en le remorquant.

Alors je menai mes compagnons voir mes groseilles. Nous nous en régalâmes à qui mieux mieux. Il ne nous fallut pas beaucoup de temps pour dépouiller complétement plusieurs autres arbrisseaux de même espèce que nous découvrîmes dans le voisinage. Nous n'avions jamais fait une si luxueuse collation.

.... Les mêmes alternatives de disette et d'abondance relative et, par suite, de découragement et d'espoir, se reproduisirent durant les jours suivants. Septembre se passa de la même manière. Enfin, octobre vint raffermir un peu notre courage. Le plus fort de l'hiver était passé ; c'était l'époque où l'on pouvait, où



M. Raynal surpris par le brouillard. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

l'on devait envoyer de Sydney un navire à notre recherche, que ce secours vînt de nos associés ou bien du gouvernement. Notre attente était des plus vives.

Novembre arriva et le navire tant désiré n'avait pas paru. Nous ne pouvions parfois nous empêcher de former les conjectures les plus alarmantes pour nous et les plus fâcheuses pour l'honneur de nos associés. Puis nous nous rattachions à des suppositions moins décourageantes. N'était-il pas possible que le bâtiment fût en route, mais qu'il eût éprouvé des avaries, qu'il eût fait relâche dans quelque port, à la Nouvelle-Zélande probablement. Dans ce cas, ce ne serait qu'un retard de quelques jours, de quelques semaines tout au plus.

Une circonstance heureuse nous rendait la patience plus facile : les lions de mer revenaient. Un matin, une bande de femelles passa, se dirigeant vers l'île

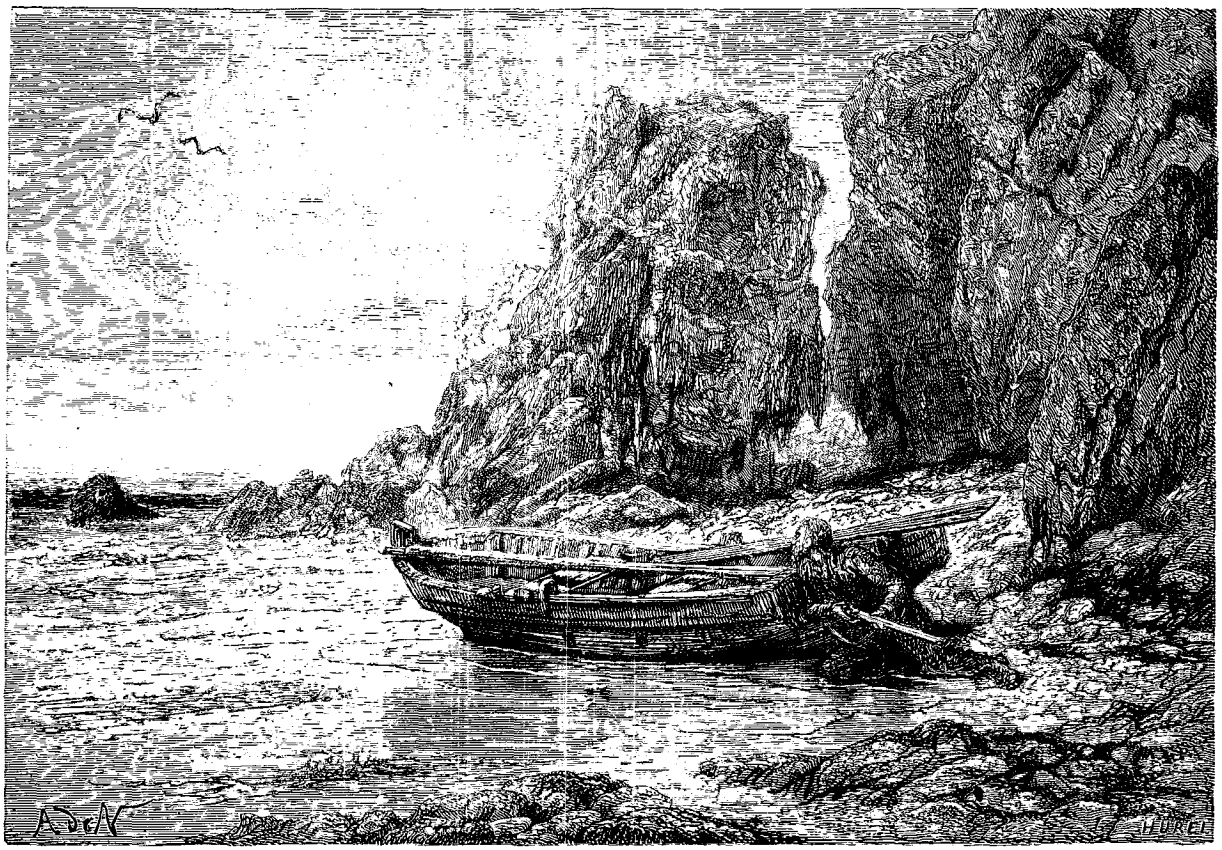
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Huit. Les jours suivants, des troupes plus nombreuses arrivèrent. Leur retour était pour nous celui de l'abondance ; il était aussi ce qu'est pour nos pays d'Europe l'arrivée des hirondelles, l'annonce de l'été.

.... C'est dans le cours du mois de novembre que s'acheva enfin l'opération du tannage, commencée quatre mois auparavant. Les peaux, imprégnées de tannin, rougeâtres, un peu crispées, furent retirées du bain où elles trempaient, égouttées, puis étendues sur les murs intérieurs de la chaumière où elles achevèrent de sécher. Nous possédions maintenant un cuir excellent, dont nous avions hâte de nous servir pour remplacer nos mocassins de peau verdâtre et flasque, chaussure incommode et tout à fait insuffisante pour nous protéger les pieds contre l'humidité et les aspérités du sol. L'ambition croît avec le succès. Je voulus essayer de faire de véritables souliers.

Je commençai par me munir des outils et des matériaux qui m'étaient indispensables. Avec une aiguille à voiles emmanchée dans un morceau de bois de fer, je fabriquai un poinçon qui devait me servir à percer la semelle pour y introduire les chevillettes de bois destinées à l'assujettir aux pièces de dessus.

Pendant plusieurs soirées, nous fûmes tous occupés à préparer une quantité de ces chevillettes. Je coupai, avec la scie de mon couteau, une planche de sapin en bandes étroites, que mes compagnons fendaient ensuite, dans le sens des fibres du bois, en éclats d'une ligne



M. Musgrave à l'affût. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

d'épaisseur, comme pour faire des allumettes; après quoi, ils taillaient l'un de leurs bouts en pointe.

La fabrication des formes fut pour moi d'une grande difficulté. C'était presque de la sculpture. J'en gâtai deux paires; à la troisième tentative, je réussis à peu près, ou du moins crus réussir.

Il me fallait aussi du fil et de la poix. J'allai gratter du goudron sec sur les flancs du *Grafton* et, en le faisant fondre avec un peu d'huile de lion de mer, j'obtins une poix fort satisfaisante. Quant au fil, je le composai avec des brins de toile à voiles détissée, réunis en plusieurs doubles; je terminai chaque aiguillée par un fort crin, emprunté à une crinière de phoque, ce qui devait me faciliter l'opération de la couture.

Quand tous mes préparatifs furent faits, je me mis à l'œuvre. Au bout d'une semaine, j'avais achevé ma première paire de souliers. J'avoue que je fus d'abord assez content de mon ouvrage, mais bientôt je m'aperçus qu'il était fort défectueux. Lorsque je voulus retirer les formes, je ne pus en venir à bout. Les chevilles de bois, trop longues, s'y étaient implantées; en outre, l'ouverture des souliers était trop étroite pour leur permettre de passer. Il me fallut donc fendre le dessus de l'empeigne, puis cogner, tirer, abîmer mon ouvrage afin d'extraire les formes.

Je ne me décourageai pas; je recommençai. Cette fois je divisai ma forme en deux parties; au moyen d'une petite pièce de bois que j'enfonçais dans une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rainure longitudinale pratiquée sur chacune d'elles, je les assujettissais de façon qu'elles fissent corps ensemble ; quand j'ôtais cette pièce, elles redevenaient indépendantes et je pouvais les retirer séparément. J'eus soin aussi de faire mes chevilles plus courtes.

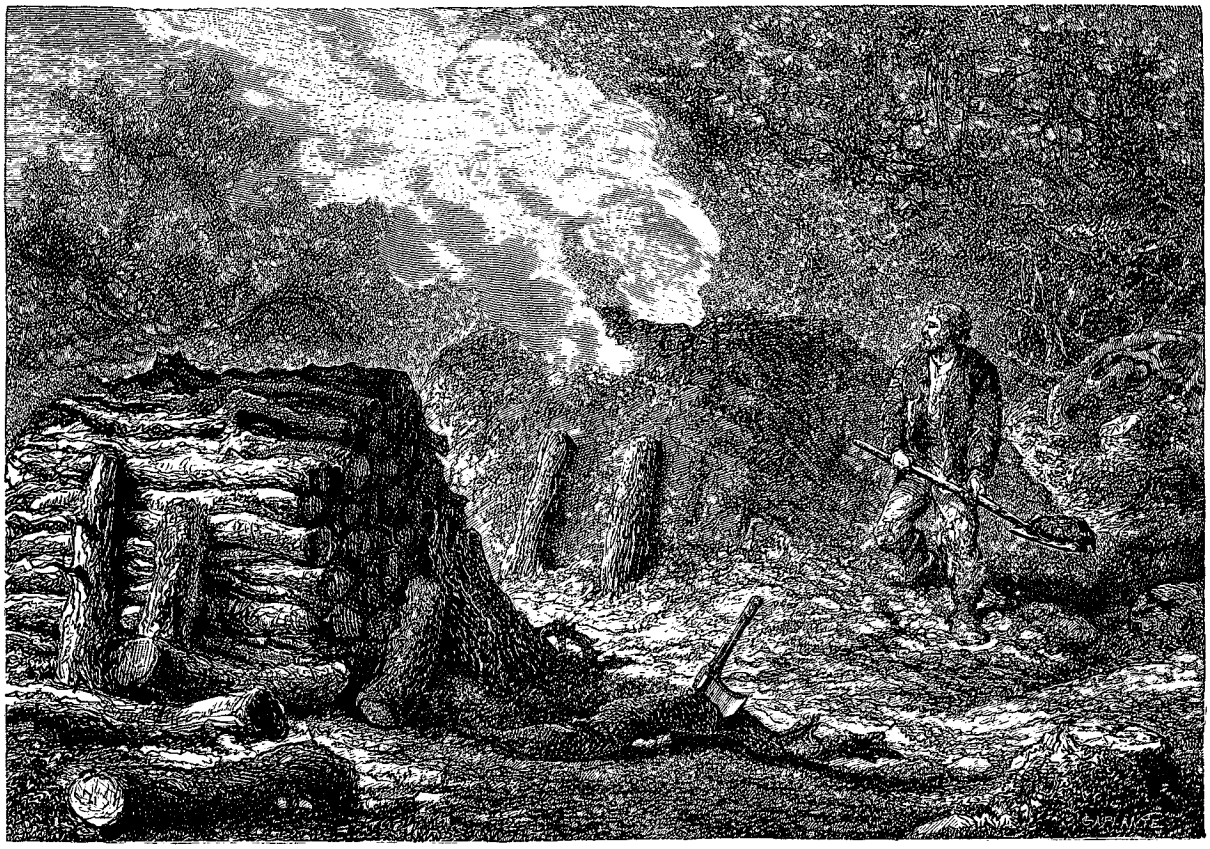
Grâce à ces perfectionnements, j'arrivai à avoir aux pieds une excellente paire de souliers. Mes compagnons ne tardèrent pas à suivre mon exemple, et bientôt nous fûmes tous les cinq chaussés à neuf.

Nous n'avions pas moins besoin d'habits que de chaussures. Ceux que nous portions n'étaient plus qu'un composé de pièces de toute grandeur cousues les unes aux autres et si usées qu'au moindre frottement, même au souffle du vent, elles tombaient en lambeaux. Nous nous en confectionnâmes de neufs avec celles des peaux tannées qui provenaient de jeunes animaux et que nous n'avions pas dépouillées de leur poil.

C'est ainsi qu'après avoir fait de nous des charpentiers et des maçons, la nécessité nous apprit le métier de tailleur et celui de cordonnier. Dénués de tout et exposés aux rigueurs d'une nature inclémente, il nous fallait créer des industries dont nous n'avions auparavant presque aucune idée, et pour ainsi dire recommencer la civilisation.

XV

Le mois de décembre touchait à sa fin et la délivrance que nous avions si ardemment souhaitée, que



Les fours d'Alick. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

nous avions espérée avec tant de persévérance, n'était pas venue. Maintenant les chances que nous avions de la voir arriver diminuaient tous les jours ; le désespoir s'emparait de nous, un désespoir qui par moments s'exaltait jusqu'à la colère, jusqu'au délire.

C'est alors que l'idée de nous délivrer nous-mêmes, de nous échapper de notre prison, me vint à l'esprit.

Je la conçus le jour de Noël, jour de réjouissance universelle, qui pour nous, pauvres abandonnés, fut particulièrement triste. Je la communiquai immédiatement à mes compagnons, mais quelque ardeur que je misse à la leur proposer et quel que fût leur désir de voir finir leur exil, ils ne l'accueillirent pas avec enthousiasme. Elle leur fit peur ; ils la déclarèrent téméraire, impossible.

Je résolus de les convaincre par les faits, plus puissants que tous les raisonnements du monde, et de commencer moi-même, moi seul, l'exécution de mon projet. J'entrepris donc de construire une barque assez grande et assez forte pour nous conduire à la Nouvelle-Zélande.

Les outils me manquaient (outre la hache, qui était à demi usée, nous n'avions qu'un marteau, une vrille et une erminette hors de service), il fallait fabriquer ceux dont j'avais besoin et, pour cela, une forge m'était nécessaire. Je me mis en devoir de faire d'abord un soufflet.

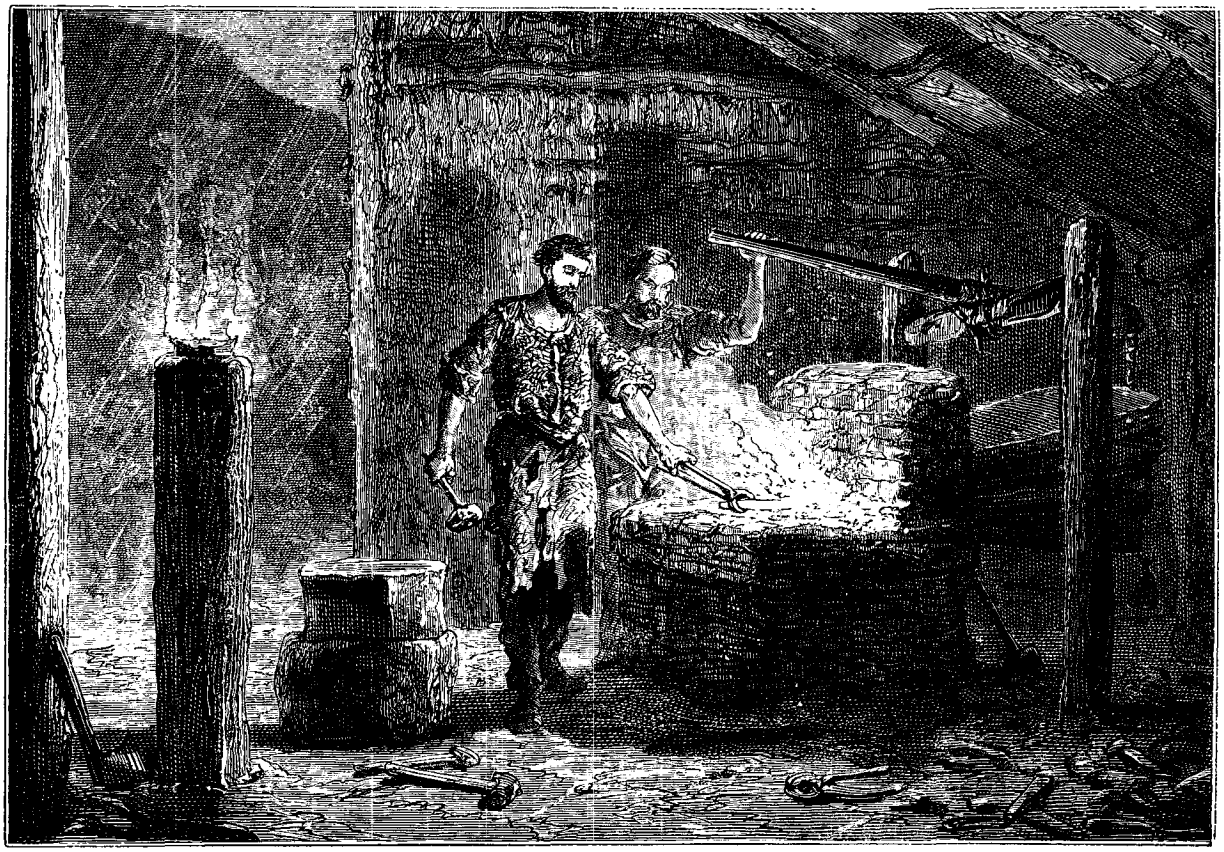
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je me rendis, à marée basse, jusqu'à la carcasse du *Grafton*, et j'arrachai de son flanc plusieurs feuilles de cuivre, des clous et quelques planches. Je n'employai pas moins de huit jours à construire avec ces matériaux une machine qui ressemblât à un soufflet de forge.

Mes planches n'étant pas assez larges, j'en réunis plusieurs ensemble au moyen de traverses et de chevilles de bois. Je fis ainsi trois panneaux, auxquels je donnai, avec la petite scie de mon couteau de poche, la forme voulue : large et demi-circulaire d'un côté, étroite et allongée de l'autre. Les jointures de ces panneaux furent calfeutrées avec de l'étoupe, provenant de débris de cordages, afin que l'air ne pût passer à travers.

Celui des panneaux qui devait être placé au milieu était un peu plus long que les autres et se terminait par un tube de cuivre. J'avais fait ce tube en enroulant un morceau de feuillle de cuivre sur la tringle de fer qui me servait de pince. J'en avais joint les bords en les doublant deux fois sur eux-mêmes. Je l'assujettis ensuite, au moyen de petits clous, dans une espèce de virole de bois, qui fut fixée au panneau par des chevilles.

Les deux autres panneaux furent reliés au premier par leur extrémité étroite, à l'aide de charnières en cuir. Ils pouvaient ainsi s'élever et s'abaisser à volonté, tandis que la pièce centrale devait rester immobile : j'avais l'intention de la fixer entre deux poteaux à un mètre en arrière du foyer de la forge,



La forge. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

Quand tout le squelette en bois fut terminé, je le revêtis sur les côtés d'une enveloppe de peau de phoque convenablement taillée et clouée tout autour sur la tranche des trois panneaux. Au centre de celui de dessous et de celui du milieu, j'avais pratiqué deux trous à soupape.

A la fin de la semaine, je pus présenter à mes camarades un soufflet à deux compartiments, c'est-à-dire à double action, capable de fournir un jet d'air continu.

Je l'essayai devant eux ; sa puissance dépassait tellement leurs prévisions (et même celles de son auteur) qu'il fut déclaré un véritable chef-d'œuvre.

Ce résultat eut l'effet que j'espérais ; tous les doutes s'évanouirent, la confiance rentra dans les cœurs. Mes braves amis, pleins de zèle, se mirent à ma disposition pour travailler avec moi au salut commun.

Il fut convenu que George et Harry resteraient seuls chargés de la chasse, de la cuisine et de tous les soins du ménage, lourde tâche qu'ils acceptèrent et accomplirent vaillamment.

Alick eut pour fonction de fournir du bois à la forge, occupation plus pénible encore peut-être. Il fallait former un bûcher de six à huit mètres cubes de bois, puis le recouvrir d'une couche de tourbe, et, quand il était allumé, boucher les crevasses qui se formaient sans cesse dans la croûte de tourbe, sans quoi le bois, au lieu de se consumer lentement, flambait et ne lais-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

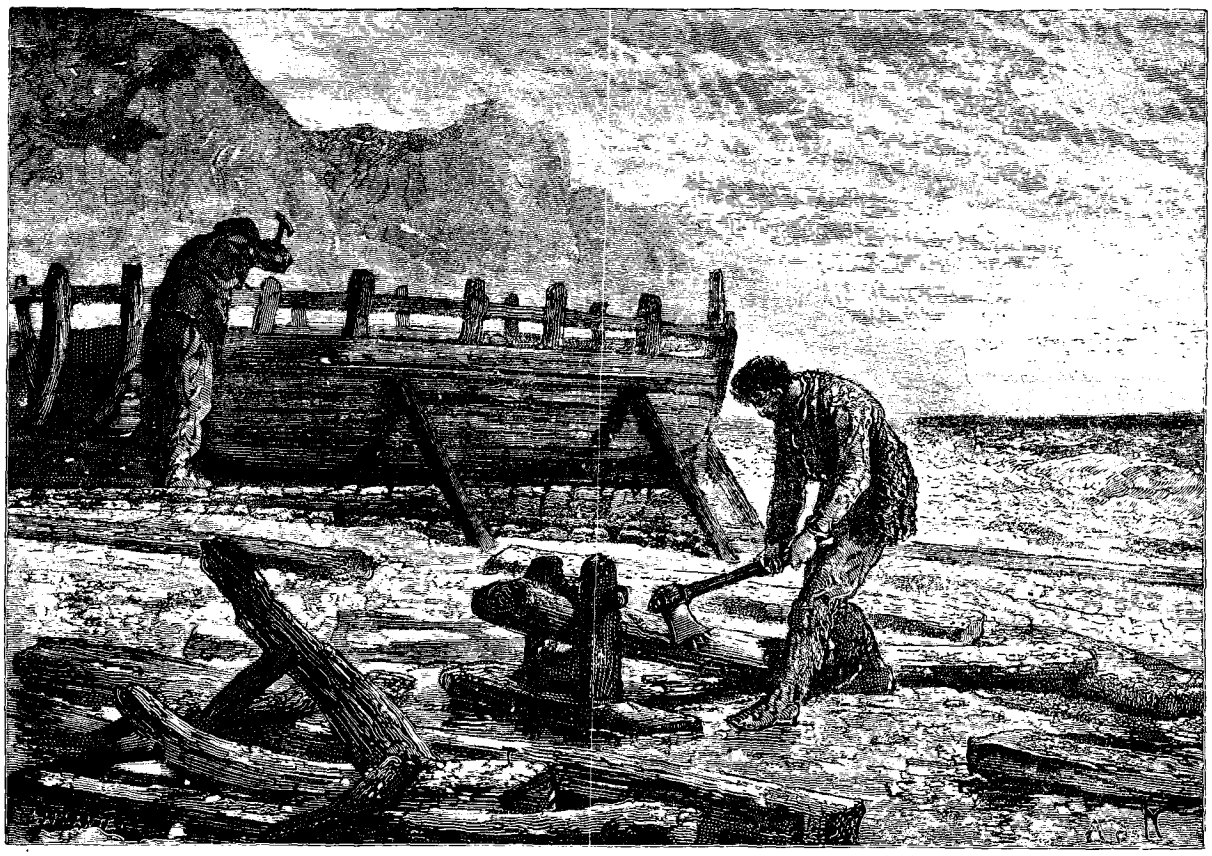
sait que des cendres au lieu de charbon. Alick dut donc ne dormir que d'un œil, se lever vingt fois par nuit, et il fit ce métier, toujours le même, pendant plusieurs mois de suite. Et jamais il ne se plaignit de sa fatigue. Il fit preuve d'un courage, d'une constance admirables.

Musgrave devait m'aider au travail de la forge ainsi qu'à la construction du bateau. Nous commençâmes par bâtir, à côté de la chaumière, un hangar, que nous couvrîmes avec des feuilles de cuivre, et sous lequel, après y avoir établi un foyer, nous installâmes notre soufflet.

Il ne nous manquait plus qu'une enclume. Un gros lingot de fer que je trouvai dans la cale du *Grafton* et que je fixai sur un billot de bois nous en fournit une excellente.

Le 16 janvier, je commençai à forger. Le soufflet, que Musgrave manœuvrait, faisait entendre un ronflement sonore, le charbon, rougi à blanc, lançait des étincelles.... Nous étions enchantés.

Je m'appliquai d'abord à fabriquer une paire de pinces plates, en forme de tenailles, pour saisir et tenir les morceaux de fer rougis que j'aurais à forger. Je recommençai au moins vingt fois avant de réussir. Mais peu à peu je devins plus expert, et avant la fin du mois j'avais achevé trois paires de pinces de différentes grandeurs, trois poinçons, un moule pour faire des clous, une paire de tenailles, un ciseau à froid pour couper



Le chantier. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

le fer, un gros marteau pour le battre et une quantité de menus objets.

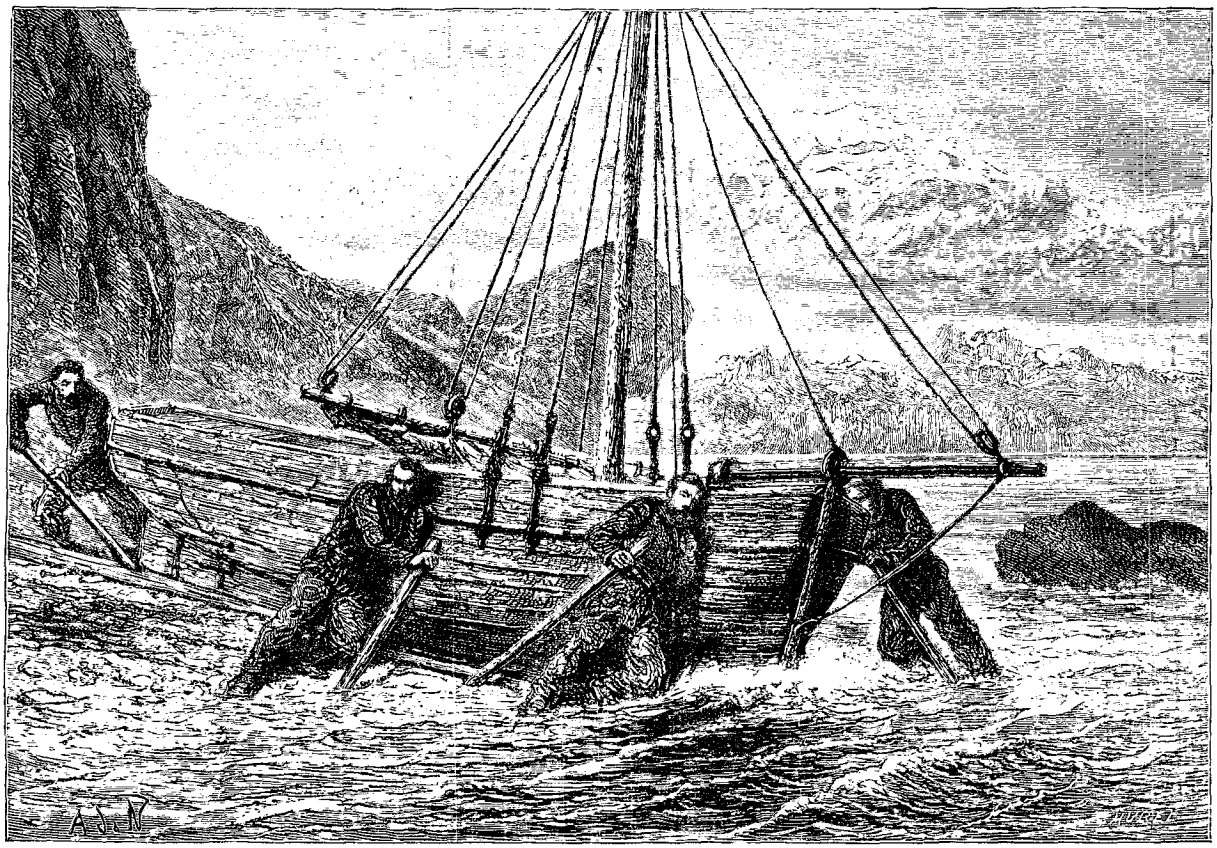
Dans la première semaine de février, j'expédiai plus d'ouvrage que je n'en avais fait dans tout le mois précédent. Avec les pics que nous avions apportés pour miner et dont les pointes étaient en acier, je confectionnai plusieurs ciseaux et gouges de charpentier. La lame d'une pelle, également en acier, me servit à fabriquer les fers d'une varlope. Le reste de la lame fut employé à former la partie tranchante d'une hache et de deux hachettes. Un cercle de barrique, tendu dans un cadre de bois, se transforma en une scie, dont les dents, taillées avec un ciseau, furent ensuite affûtées.

Pour compléter mon outillage, il ne me manquait plus qu'une longue tarière de charpentier destinée à percer les grosses pièces de bois. J'avais presque terminé cet instrument, mais quand il fallut en tourner la pointe en spirale comme celle d'une vrille, de façon qu'elle pût mordre dans le bois, je manquai cette dernière opération. Je recommençai, j'échouai encore. Pendant deux jours, je fis sans interruption de nouveaux essais sans réussir davantage. Cet échec m'inspira de sérieuses réflexions qui calmèrent mon enthousiasme et m'amenèrent à modifier mes plans. Je les soumis à mes camarades. Je leur représentai que notre projet, dont j'étais l'auteur, était peut-être trop gigantesque ; qu'il nous faudrait une barque d'au moins dix ou quinze tonneaux ; que j'étais effrayé de l'énorme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quantité de bois, de clous, de boulons, d'armatures de toute sorte que nécessiterait la construction d'un bateau de ce tonnage, et surtout du temps qu'exigerait un tel travail : je ne pensais pas qu'il pût être terminé avant un an et demi ou deux ans. Toutefois je n'étais nullement découragé, j'étais prêt à persévérer dans notre entreprise s'ils étaient d'avis de le faire. Au cas où ils partageraient mes appréhensions, voici ce que j'avais à leur proposer : au lieu de construire de toutes pièces une nouvelle embarcation, nous nous servirions du canot, consolidé et agrandi. On lui mettrait une fausse quille et on l'allongerait à l'arrière d'environ un mètre; de plus, on exhausserait le bord de façon à le rendre plus profond de deux pieds, et enfin on le pontterait. Tout cela pourrait se faire dans trois ou quatre mois. Il est vrai qu'alors nous ne pourrions nous embarquer tous les cinq; il ne serait pas prudent de se mettre plus de trois dans un bateau si petit. Mais cette impossibilité était-elle à regretter? Il ne fallait pas se dissimuler que la traversée serait extrêmement périlleuse; si l'on devait périr en mer, les deux qui ne seraient pas partis auraient toujours la chance d'être tôt ou tard recueillis par un bâtiment, et ils continueraient à vivre comme nous l'avions fait jusqu'ici. Et dans le cas où ceux qui s'embarqueraient arriveraient à bon port, leur premier soin serait d'envoyer chercher leurs camarades.

Ma proposition fut adoptée, non comme plus séduisante que la première, mais comme plus praticable. Harry seul ne l'approuva pas; il déclara l'entreprise téméraire jusqu'à la folie. « Quant à moi, dit-il, je préfère rester ici. Je ne m'aventurerai certainement pas sur votre coquille de noix. »



Lancement du canot. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

La détermination de Harry ne contrariait en rien nos projets, puisque nous ne pouvions partir tous. Il fut décidé que le canot serait mis en état de prendre la mer.

XVI

Dès le lendemain nous nous remîmes au travail avec ardeur. Tandis qu'Alick était toujours occupé à faire du charbon, Musgrave et moi, nous établîmes un chantier sur le rivage : c'étaient quelques troncs d'arbres grossièrement équarris et disposés parallèlement à la côte à un pied de distance les uns des autres. Nous avions choisi un endroit situé à la limite des grandes marées et dont le plan incliné permettrait à la barque de glisser aisément jusqu'à la mer, lorsqu'elle serait prête à être lancée.

Avec une des meilleures planches que nous avons pu trouver parmi les restes du *Grafton*, nous avons ajouté au canot une fausse quille, solidement fixée par des boulons de fer rivés en dedans. Puis nous l'avons placé sur le chantier, la proue tournée vers la baie, en lui donnant une position horizontale au moyen de coins de plus en plus gros, placés entre sa quille et les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

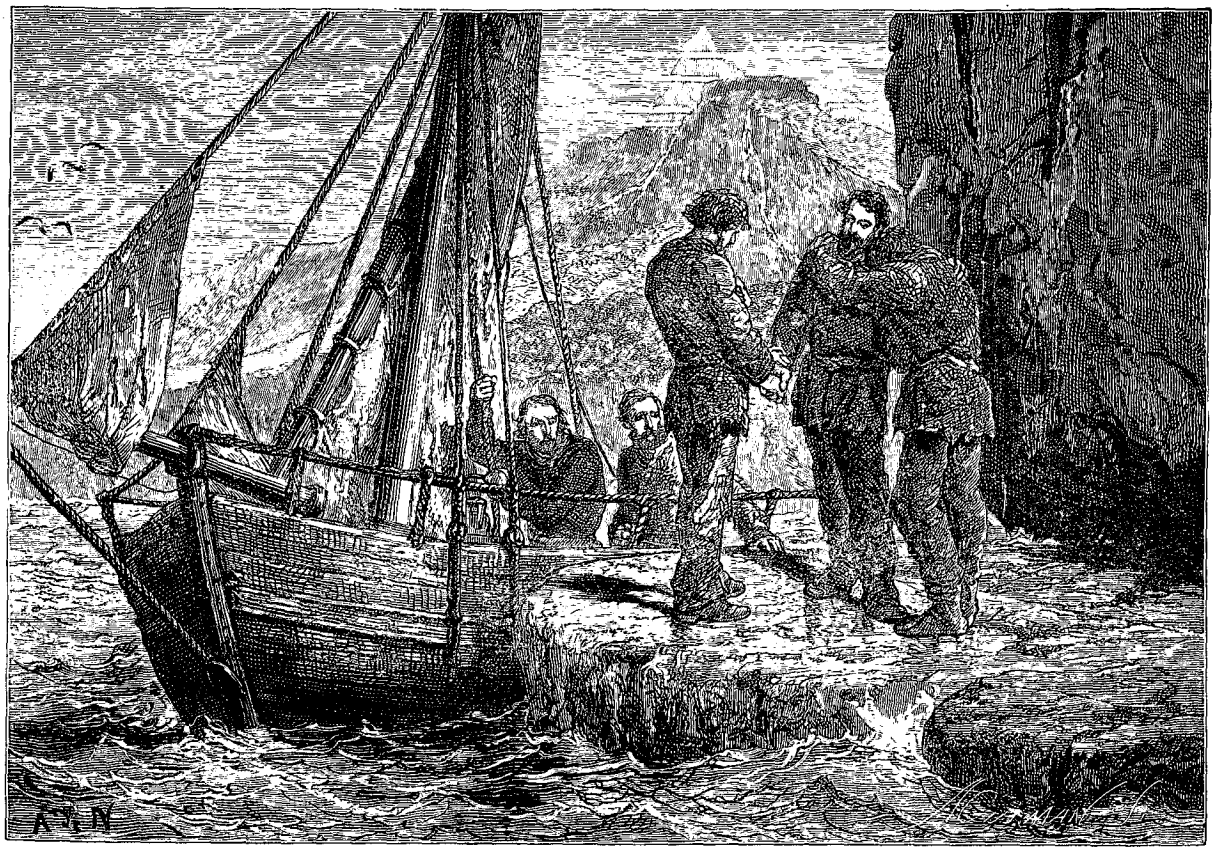
traverses sur lesquelles elle reposait. Six étais, trois de chaque côté, assuraient son immobilité.

Nous travaillâmes jusqu'à ce que l'obscurité du soir nous obligeât d'abandonner le chantier pour la forge. Comme nous étions pressés d'achever notre ouvrage afin d'être en mesure de partir avant le plein hiver, tel fut le programme que nous adoptâmes pour l'emploi de nos journées : levés à six heures du matin, nous nous mettions immédiatement à la besogne et nous ne la quittions, sauf au moment des repas, qu'à dix ou onze heures du soir. Charpentiers le jour, le soir nous devenions forgerons; nous préparions de nouveaux matériaux pour le lendemain.

Vers la fin de mars, nous avions construit la carcasse de l'arrière de la carène. Quatre courtes bandes de fer boulonnées reliaient cette partie neuve à l'ancienne et donnaient à la barque une solidité qui lui permettrait d'affronter le choc des vagues.

L'avant fut traité de la même manière. Une forte pièce de bois haute de deux pieds exhaussa la proue; elle fut assujettie par deux longues bandes de fer qui descendaient de chaque côté jusqu'à la fausse quille. Ces deux bandes étaient soudées à leur sommet et supportaient un petit cercle, en fer également, dans lequel devait passer le beaupré.

Ensuite vingt-quatre nouveaux membres, plus hauts de deux pieds que les anciens, furent fixés, douze de chaque côté, contre la quille et les flancs du canot.



Le départ. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

Ils soutenaient intérieurement douze bancs ou traverses, destinées à servir de supports aux planches du pont.

Il ne restait plus qu'à border notre barque. Pendant près de huit jours, Musgrave fut occupé à choisir et à couper dans le fourré les petits pins de montagne les plus propres à être débités en planches. C'était une rareté qu'un arbre droit sur une longueur de six pieds et ayant six pouces de diamètre.

Chaque tronc était d'abord équarri, puis scié en trois ou quatre planches épaisses d'un pouce et larges de cinq.

Le soir, nous fabriquions des clous. Cinquante par soirée étaient notre tâche obligatoire. Quelquefois notre marteau résonnait encore sur l'enclume à près de minuit.

Dans les premiers jours de mai, nous avions réuni une centaine de petites planches et deux mille clous; nous pouvions commencer à revêtir de bordages la membrure du canot.

Avant de clouer les planches sur les flancs de la barque, nous avions soin de les assouplir en les soumettant à l'action de la vapeur. Pour cela, nous les enfermions avec une marmite remplie d'eau bouillante sous une futaille défoncée des deux bouts et recouverte en dessus d'une peau de phoque.

Notre embarcation ne fut entièrement bordée et pontée que vers le milieu de juin. Je m'occupai alors de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la munir d'un gouvernail, qui, quelques jours après, se balançait à l'arrière sur ses gonds.

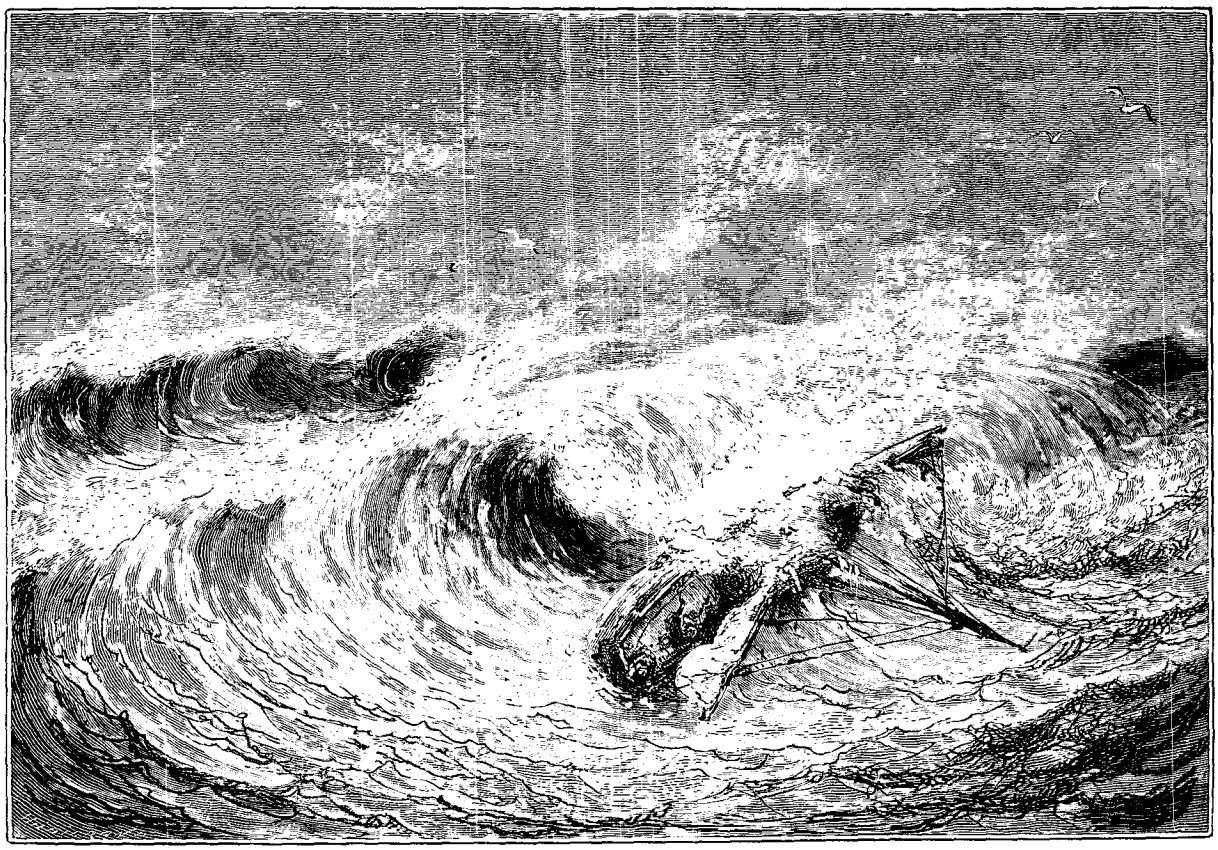
Ensuite il fallut calfater les jointures des planches. A l'aide d'un maillet et d'un ciseau plat et mince, je les remplis d'étoupe, faite le soir à la veillée par Harry ou George avec de vieux cordages. N'ayant pas de résine, je les recouvris extérieurement d'une sorte de mastic composé de chaux et d'huile de phoque.

Il ne manquait plus à la barque, pour être complète, que la mâture et le gréement. Une vergue de la goëlette fit notre grand mât. Nous y ajoutâmes un beaupré. Musgrave avait taillé et cousu les voiles; il se chargea également des poulies et des cordages. Alick pouvait quelquefois abandonner ses fours et le seconder.

Une chose essentielle, sans laquelle nous ne pouvions nous hasarder en pleine mer, c'était une pompe. Je me rappelai heureusement en avoir remarqué une, provenant du *Grafton*, jetée par les flots sur le rivage, pêle-mêle avec d'autres épaves.

Elle était en bois et à moitié pourrie, mais j'en coupai un tronçon, long de trois pieds et demi, qui pouvait encore servir. Je l'amincis extérieurement, je plaçai une soupape dans le bas, je refis un piston muni d'une autre soupape et terminé par une verge de fer. Nous eûmes ainsi une pompe excellente que j'ajoutai au bateau, un peu en arrière du mât.

Nous prîmes une autre précaution, qui nous fut d'un immense secours; je puis dire qu'elle nous



Le coup de mer. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

sauva la vie. Sur le pont, entre la pompe et le gouvernail, étaient placées, en droite ligne, trois petites écoutilles, ayant un peu plus d'un pied carré. Sur les rebords saillants de ces ouvertures, nous avions cloué des espèces de fourreaux faits avec de la toile à voiles. Nous pouvions ainsi loger nos jambes dans ces trous, où elles se trouvaient abritées, nous asseoir sur le rebord et, une fois assis, relever les fourreaux de toile jusque sous nos bras, qui restaient libres pour la manœuvre. Deux bandes de toile, passant sur nos épaules comme des bretelles, empêchaient les fourreaux de retomber. Nous avions ainsi le double avantage de ne pouvoir être emportés par les coups de mer, et d'éviter l'introduction de l'eau dans l'intérieur de la barque.

De plus, comme nous aurions à nous mouvoir, soit pour nous relayer à la barre, soit pour la manœuvre, nous disposâmes tout autour du pont huit montants d'un pied de haut supportant une corde tendue, à laquelle nous pourrions nous tenir comme à une rampe.

Dans la cale nous avions solidement fixé une moitié de barrique destinée à contenir notre provision d'eau douce et hermétiquement fermée par un couvercle; une petite porte à charnière, au centre de ce couvercle, permettait d'introduire une tasse de fer-blanc.

Enfin, quand nous eûmes installé sur le pont, près du gouvernail, la boussole du *Grafton*, notre bateau fut terminé. Il avait dix-sept pieds de long sur six de large; sa profondeur était d'un mètre. Il jaugeait deux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tonneaux et demi, et nous l'avions muni de deux focs et d'une voile de chasse-marée.

XVII

Il s'agissait maintenant de lancer notre barque, opération assez délicate, mais qui s'accomplit à notre entière satisfaction.

Nous avions profité de la marée basse pour établir sur la plage en pente une sorte de coulisse avec des planches clouées sur des traverses que retenaient des piquets enfoncés dans le gravier.

Le 12 juillet, à l'heure de la pleine mer, l'eau, recouvrant la coulisse, arrivait jusqu'au chantier. Avec des leviers, nous avons soulevé l'embarcation et retiré les coins sur lesquels reposait sa quille. Mes compagnons, rangés sur les côtés, veillaient à ce qu'elle ne



Arrivée à Port-Adventure. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

versât ni à droite ni à gauche, tandis que moi, à l'arrière, je lui imprimais avec un court levier une suite de légères impulsions. Elle avança ainsi dans l'eau jusqu'à ce que celle-ci, assez profonde, la soulevât et la portât tout à fait.

Elle était si légère que sa coque s'y enfonçait à peine. Alors je grimpai sur le pont et mes compagnons me firent passer de vieilles ferrailles que nous avions apportées au bord de la mer et que j'arrangeai à fond de cale le long de la quille. Quand il y eut environ un tonneau de lest, je le fixai en le recouvrant de planches clouées contre l'intérieur de la coque et maintenues en dessus par des montants en bois qui portaient sur les solives transversales du pont. Cette précaution était indispensable et plus tard nous eûmes lieu de nous applaudir de l'avoir prise. La barque plongeait main-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tenant de plus de deux pieds et demi; la nouvelle charpente était seule visible au-dessus de la ligne de flottaison. Nous la laissâmes attachée à la carcasse de la goëlette, du côté de la terre.

Le 19 juillet, tout était prêt. Il faisait froid, mais le ciel était clair et le vent soufflait du sud-ouest. Il fallait en profiter. Il avait été décidé d'un commun accord que George et Harry, les deux plus jeunes et les plus forts d'entre nous, resteraient dans l'île. Avant le départ, nous nous sommes rassemblés tous les cinq dans la chaumière et nous avons prié Dieu. Nous avons imploré son aide pour ceux qui allaient s'aventurer sur une mer si dangereuse et pour ceux qui demeuraient sur ce rocher désert. Puis nous nous sommes fraternellement embrassés. Un instant après, Musgrave, Alick et moi, nous mettions à la voile.

A onze heures du matin, nous passions entre les deux promontoires qui forment l'entrée du port de Carnley. A trois heures, longeant la terre, nous traversions sans accident la ligne d'écueils qui bordent le nord du groupe. Nous filions six nœuds à l'heure. Notre barque, que nous avions nommée *la Rescousse*, se comportait bien. Il entrait un peu d'eau par les jointures, mais notre pompe parvenait à l'épuiser.

Il en résulta toutefois un grave inconvénient. Les morceaux de chair de phoque que nous avions emportés furent mouillés et se gâtèrent.

Le groupe des Auckland disparaissait à l'horizon et nous espérions une heureuse et rapide traversée, mais tout à coup le temps devint mauvais. Les lames grossirent, jaillirent jusque sur nous; la barque dansait sur les flots; malgré notre habitude de la navigation, nous fûmes pris du mal de mer.

La nuit vint; il tomba des averses de neige et de grêle. Vers trois heures du matin, les vagues devenues monstrueuses bondissaient et retombaient autour de nous avec un bruit épouvantable; la mer était couverte d'une écume phosphorescente. Il fallut cesser d'avancer et mettre à la cape, afin de recevoir les lames autant que possible sur l'avant de l'embarcation.

La tempête allait toujours augmentant. Tout à coup une vague enleva le canot, puis l'enveloppa dans ses replis et le roula en lui faisant faire plusieurs tours sur lui-même comme un bouchon.

Un triple cri s'éleva vers le ciel. Nous nous étions crus perdus. Nous aurions péri, en effet, si nous n'avions été bien attachés dans nos fourreaux de toile.

Le brisant passé, le poids du lest, qui n'avait pas bougé, ramena la quille en bas et la barque se redressa. Nous pûmes respirer; nous étions à demi asphyxiés.

Par trois fois cet accident se renouvela, nous vîmes la mort face à face.

Nous passâmes ainsi trois jours et trois nuits, battus par la tempête, toujours sur le point d'être engloutis dans les flots. Ce que nous eûmes à souffrir est indescriptible.

Enfin le matin du quatrième jour, l'ouragan se calma. Nous étions près de la terre. L'île *Stewart*, la plus méridionale du groupe de la Nouvelle-Zélande, était à quelques milles de nous. Malheureusement le vent était tout à fait tombé, nous ne pouvions plus avancer. Nous avions nos avirons, mais nous étions trop affaiblis pour nous en servir. Il y avait quatre jours que nous n'avions mangé.

Un peu avant le soir, le vent se releva un peu, nous déployâmes toute notre toile, mais l'obscurité nous empêcha d'aborder. Nous passâmes la nuit en panne, près de la côte.

Au jour, nous cinglâmes de nouveau et à onze heures du matin (le 24 juillet 1865) nous entrâmes dans *Port-Adventure*. Au tournant d'une pointe, une anse bordée de huttes et de jardins s'offrit à nos yeux.

Cette vue nous arracha un faible cri de joie. Sur la plage, un blanc se promenait; un gros terre-neuve, qu'il caressait de temps en temps, marchait à ses côtés. Sur le seuil d'une des huttes, un groupe de Maoris (naturels de la Nouvelle-Zélande) causaient en gesticulant. Quelques femmes, suivies de leurs marmots, étendaient des filets sur une palissade. Jamais spectacle ne nous sembla plus enchanteur.

Nous approchions. Le chien nous aperçut et aboya. L'homme blanc fit un geste d'étonnement à la vue de notre barque et des espèces de fantômes qui la montaient. Il accourut; les naturels, hommes, femmes et enfants, le suivirent.

Nous abordons. La fébrile énergie qui nous a soutenus dans cette lutte désespérée, nous abandonne; Alick s'évanouit; Musgrave et moi, nous avons à peine la force de répondre aux questions qui nous sont adressées. On nous aide à sortir du bateau, on nous soutient sous les bras, car nos jambes ne peuvent nous porter, on nous conduit dans la demeure de l'Européen, située à une centaine de pas du rivage.

Quelques instants après, M. et Mme Cross, nos hôtes, avaient mis à notre disposition de l'eau chaude, des habits secs et propres dont nous avions le plus grand besoin, et nous prenions place à leur table, sur laquelle on avait servi des côtelettes de porc, un plat de poisson, une pyramide de pommes de terre fumantes dont la peau crevassée laissait voir la chair jaune et farineuse, et du pain, du vrai pain qui sortait du four! Après dix-neuf mois du plus misérable régime et cinq jours de jeûne absolu, quels regards de convoitise nous jetions sur ce splendide festin! Il me semblait, pour ma part, que j'allais tout dévorer. Je me trompais; quelques bouchées suffirent à nous rassasier, et nous tombâmes aussitôt dans un sommeil profond, presque léthargique, auquel il nous fut impossible de résister.

Le lendemain M. Cross nous conduisit sur le *Flying-Scud*, cutter de quinze à seize tonneaux, qui lui appartenait, à *Invercargill*, située à l'extrémité méridionale de l'île centrale du groupe de la Nouvelle-Zélande et séparée de l'île Stewart par le détroit de Faveaux.

Nous reçûmes de la population de cette ville l'accueil le plus sympathique. C'était à qui nous prodi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

guerait les offres de service. Nous acceptâmes l'hospitalité de M. Collyer, un des principaux habitants de l'endroit.

Musgrave et Alick, doués d'une constitution exceptionnellement robuste, furent bientôt rétablis. Pour moi, j'étais plus profondément atteint; pendant plusieurs semaines, je fus incapable de marcher sans l'aide d'un bâton.

Dès le lendemain de notre arrivée à Intercargill, Musgrave se rendit auprès des officiers représentant le gouvernement de la province pour leur faire, suivant la loi maritime, la déclaration du naufrage du *Grafton* et les informer de la situation de nos deux compagnons abandonnés dans l'île Auckland.

Sa requête fut repoussée. Il lui fut répondu que le gouvernement n'était pas, dans le moment, à même d'envoyer un navire aux Auckland, qu'on aviserait plus tard. Plus tard il ne serait plus temps.

Alors un des notables de la ville, mû par un généreux sentiment, assembla un *meeting* et l'on fit une souscription qui produisit une somme suffisante pour louer et armer un bâtiment. Par malheur, il ne se trouvait pas de navire disponible. Le *Flyind-Scud* valait encore mieux que les mauvais petits cutters des pêcheurs de l'endroit; il fut choisi.

Mais M. Cross n'était qu'un marin pratique, capable de se tirer d'affaire tant qu'il ne perdrait pas de vue la côte; pour s'aventurer au large, il aurait besoin



Retour de M. Musgrave. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

d'être secondé par un officier expérimenté, et il ne se trouvait personne qui fût en état de se charger de cette tâche.

C'est ici que Musgrave montra une fois de plus quel homme de cœur et de courage il était. Malgré tout ce qu'il avait souffert aux Auckland, malgré son impatience de revoir sa femme et ses enfants, il se dévoua, il s'offrit pour piloter le cutter et aller délivrer les deux pauvres captifs.

Cinq jours après notre débarquement, je lui serrais la main et je le voyais repartir pour l'île Auckland sur le petit *Flyind-Scud*, au milieu des acclamations de la foule qui l'avait accompagné jusqu'au bord de la mer.

Son retour n'eut lieu que sept semaines après. Ce long retard nous avait inspiré les plus vives inquiétudes sur le sort du petit bâtiment et des braves cœurs qui le montaient. Un jour enfin, le sémaphore établi sur la falaise à l'entrée du New-River signala le *Flyind-Scud*. Les habitants se portèrent en masse, comme le jour du départ, sur la plage pour voir arriver le petit navire et fêter par des vivats le retour de notre courageux ami.

C'était bien lui : il ramenait George et Harry! Avec quelle joie nous nous revîmes tous les cinq! Avec quel élan nous nous jetâmes dans les bras les uns des autres!

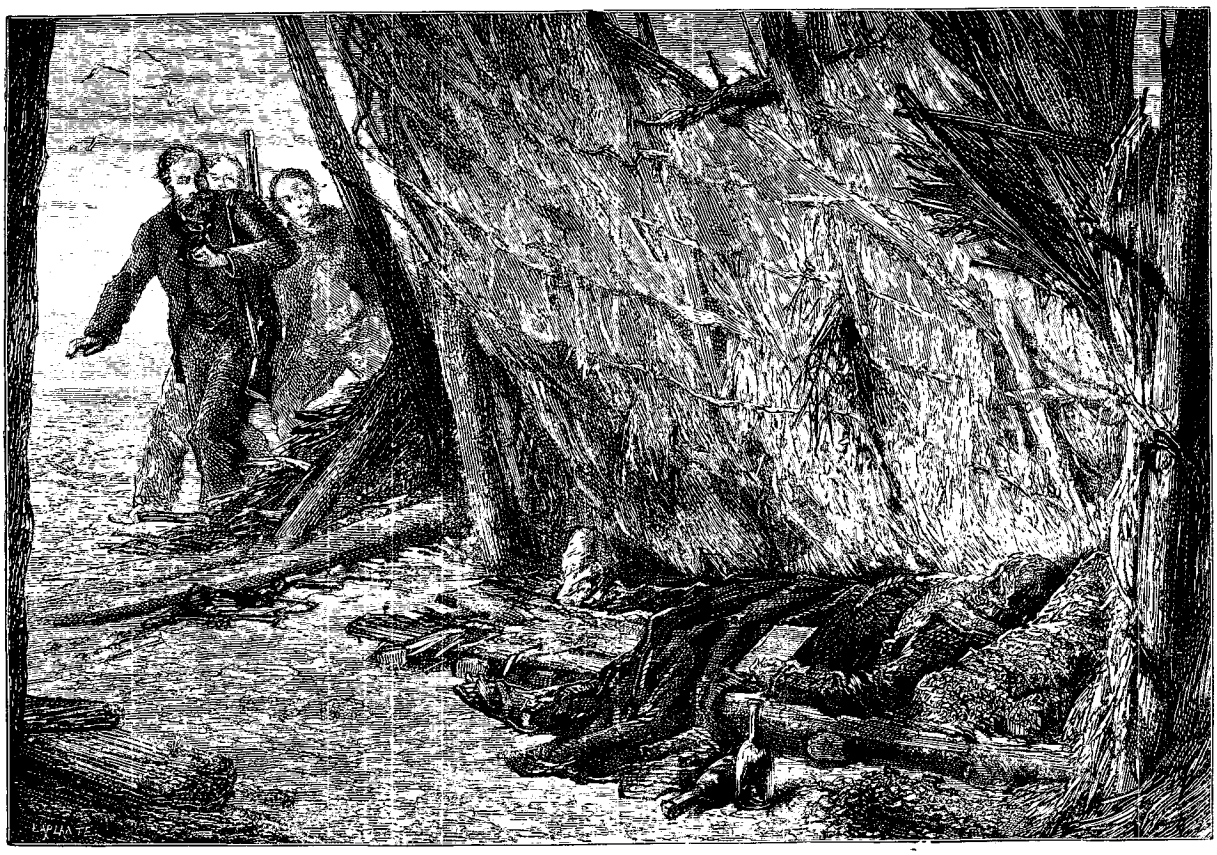
Musgrave me raconta son voyage; il me dépeignit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'émotion de nos deux compagnons quand ils le virent arriver dans la baie du Naufrage. Harry, qui l'aperçut le premier, n'eut que la force d'appeler son camarade et tomba évanoui. A Port-Ross, où il avait mouillé en revenant, il avait fait une étrange découverte. Dans une hutte écroulée, il s'était trouvé en présence d'un cadavre humain. C'était celui d'un matelot dont la mort devait être assez récente. Le corps était couché sur un lit de planches et de mousse. Un des pieds, blessé sans doute, était enveloppé de linges. A côté de lui gisait une ardoise, sur laquelle étaient tracées quelques lignes, effacées par les pluies.

Nous eûmes, quelque temps après, l'explication de ce mystère. J'appris par un journal anglais qu'un bâtiment de onze cents tonneaux, *l'Invercauld*, allant de Melbourne à Valparaiso, s'était brisé contre les rochers de Port-Ross. Sur les vingt-cinq hommes qui le montaient, six avaient été noyés, seize étaient morts de faim dans l'île, trois seulement, dont le capitaine, M. Dalgarno, ayant réussi à vivre, avaient été recueillis par un brick espagnol après un séjour de douze mois aux Auckland. Évidemment le matelot mort avait appartenu à l'équipage de *l'Invercauld*.

Ceci s'était passé en 1864. Ainsi, tandis que nous



Triste découverte. — Dessin de A. de Neuville d'après les croquis de l'auteur.

étions dans le sud de l'île, d'autres naufragés en occupaient l'extrémité septentrionale. Si près les uns des autres, nous avions ignoré réciproquement notre présence.

Impatient de revoir ma patrie et ma famille, je m'embarquai pour Melbourne sur la goëlette *le Sword-Fish*. A peine sortis du port, une tempête nous assaillit. Nous mîmes trois mois à faire une traversée de quinze jours.

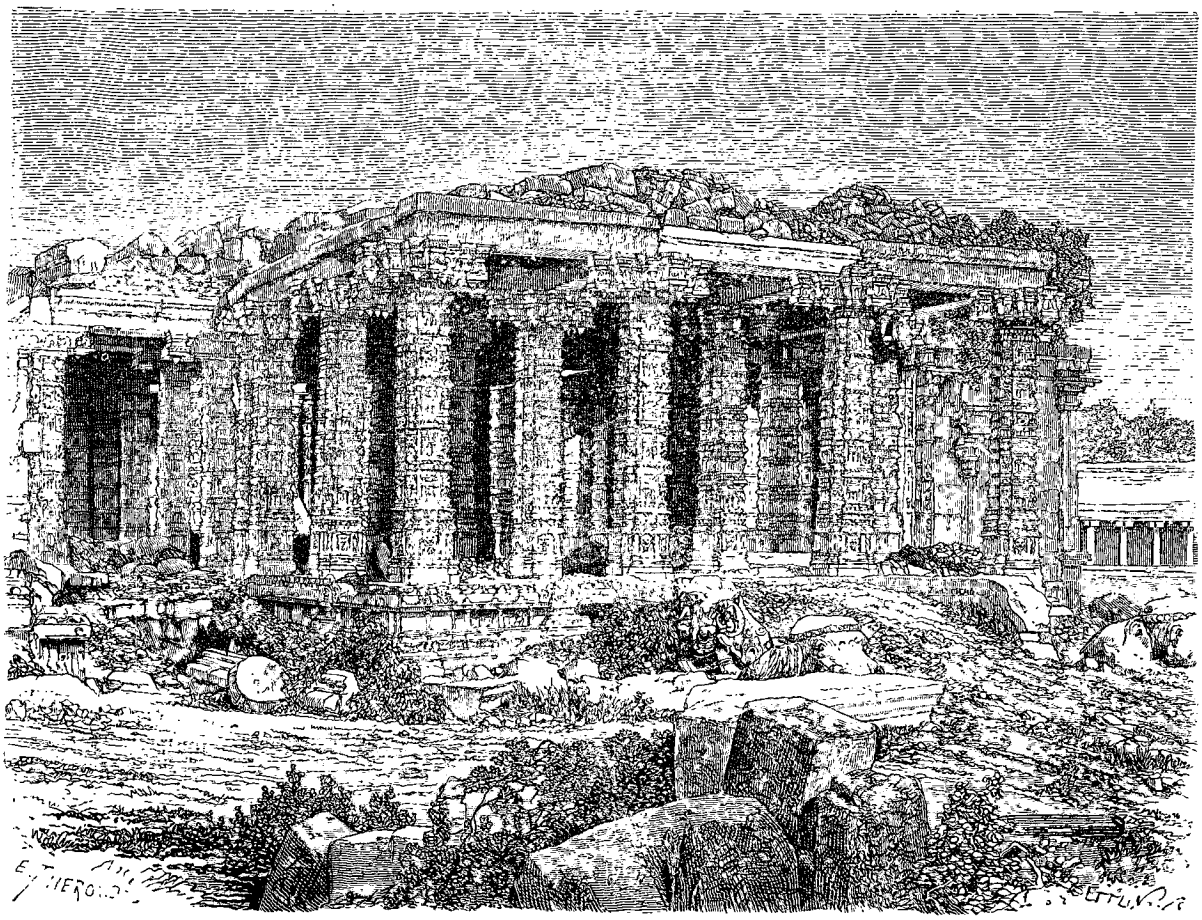
Musgrave, parti sur un steamer, m'avait devancé. Je le retrouvai à Melbourne, occupant un emploi dans les bureaux de la marine, vivant heureux auprès de sa emme et de ses enfants. Depuis, il s'est retiré en Amérique.

Alick continua à naviguer. George était resté dans les placers de la Nouvelle-Zélande. Harry demeura en Australie avec un de ses parents qui y élevait des troupeaux.

Quant à moi, après quelques mois de repos, je m'embarquai à Sydney et j'eus la joie de revoir la France. Il y avait vingt ans que je l'avais quittée !

RAYNAL.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mandapam de Chillambaram. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

VOYAGE DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE L'INDE,

PAR M. ALFRED GRANDIDIER[1].

1862-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

Chillambaram. — Combaconum. — Tanjore.

La distance entre Pondichéry et Chillambaram ou, suivant la prononciation locale, Chellumbram, est de trente-neuf milles.

A partir de Mundjicopam, la route est sablonneuse et difficile; elle devient même impraticable en de certains endroits à l'époque des pluies. Les voyageurs doivent rendre grâces au ciel qui ne déverse pas autant d'eau sur la côte sud-est de l'Inde que sur celle de Bombay; autrement, comment ferait-on avec les chariots à bœufs, seul moyen de transport usité dans le Deccan? Jusque-là, blotti dans un palanquin comme une tortue sous sa carapace, j'avais joui de presque tout ce qui est nécessaire au confort de l'homme civilisé, abri impénétrable, vivres variés, journaux de toutes sortes; de plus, je n'avais pas alors à me préoccuper de l'effondrement des routes, de l'escarpement des montagnes ou de l'impétuosité des torrents débordés; aussi, après avoir été si bien, regrettai-je plus d'une fois, dans cette partie de mon voyage, d'être contraint de faire appel à ma philosophie pour supporter les affreux cahots de mon véhicule traîné par deux zébus.

Chillambaram est un grand village percé de larges rues que bordent des avenues de cocotiers. La principale pagode, consacrée à Çiva, s'élève au centre même des habitations. Quatre gopurams ou portes pyramidales en briques donnent entrée dans la première en-

1. Suite. — Voy. t. XIX, p. 1, 17, 33, 49 et 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ceinte dont le mur extérieur est flanqué de huttes malpropres et de boutiques de pauvre apparence. Ces gopurams, hauts de sept étages, sont les plus anciens de tous ceux qui ornent les diverses pagodes du Deccan. Une épaisse végétation de cryptogames, dont les nombreuses ramifications s'étendent en tous sens à leur surface comme autant de taches noires, leur donne une apparence de vétusté remarquable. Celui de l'est est entièrement dépourvu de cette armée de statues et de ces mille sculptures dont tous les autres sont couverts; une restauration récente a peu contribué à l'embellir aux yeux de l'archéologue ou du touriste; pour mon compte, j'aurais, je l'avoue, préféré la vue d'une antique ruine noircie par le temps et à demi dégradée à celle de briques neuves dont la couleur rouge uniforme n'a rien de poétique.

Les trois autres portes sont entièrement couvertes de statues nues faites en chauman, sorte de chaux d'un grain très-fin; ces statues sont alignées les unes contre les autres comme un régiment sous les armes. La porte du sud-est est la plus curieuse; les têtes de Cobra Capelle (serpent à lunettes) qui sont sculptées en grand nombre sur toute sa surface contribuent à lui donner une élégance qui manque aux autres.

L'élévation de ces gopurams n'est pas en rapport avec leur base massive; ce même défaut existe également, quoique à un moindre degré, dans toutes les grandes pagodes du Deccan bâties postérieurement. Ce n'est pas précisément que les proportions générales soient mauvaises; mais, à voir ces hautes pyramides, si distantes l'une de l'autre et reliées entre elles par un mur noirci et sans ornements, on pourrait se croire au milieu des débris d'anciens monuments disparus de la surface du sol à la suite de quelque grand cataclysme. On dirait quatre tours perdues dans un désert; car l'œil ne voit ni le but, ni l'utilité de ces immenses amas de briques qui donnent accès à un sanctuaire invisible du dehors. Il n'en est pas de même à l'intérieur, où ce qu'il y a de choquant dans cet extérieur, si triste d'apparence, est atténué en partie par la colonnade adossée au mur et par les nombreux sanctuaires, mandapams et étangs disséminés çà et là dans l'enceinte et dont la réunion forme un ensemble agréable à l'œil.

Les quatre piliers du gopuram de l'ouest sont une merveille de sculpture, et quelques-unes des pierres sont couvertes d'anciennes inscriptions. Je bornerai à ce qui précède mes observations sur la pagode de Chillambaram, qui a été, dans ce recueil même, l'objet d'une monographie très-étudiée et illustrée de belles planches très-exactes[1].

Je visitai ce monument le 3 février 1863; c'était jour de grande fête. La cour du temple était encombrée d'hommes et de femmes portant dans leurs cheveux, en signe d'allégresse, les fleurs jaunes du Champa, plante très-odoriférante consacrée à Krichna, le dieu noir (les Indiens ont un goût tout particulier pour le mélange du jaune et du noir); des saints au visage blanchi par une épaisse couche de chaux se prosternaient à l'envi devant l'entrée du sanctuaire, le corps contre terre; après avoir tourné plusieurs fois la tête à droite et à gauche, ces pieux personnages se relevaient en joignant les mains au-dessus de l'occiput. Il serait trop long d'énumérer toutes les absurdes grimaces qu'une aveugle superstition inspire à ces pauvres fanatiques.

La trompette sacrée, destinée aux fêtes des dieux principaux, faisait entendre par intervalle ses sons aigus et discordants. Il faut observer que dans ce pays de distinctions subtiles on a établi des différences jusque dans la forme des instruments. Ainsi la trompette de cuivre affecte un nombre considérable de formes variables par la grandeur et par le dessin, non-seulement suivant les castes, mais aussi suivant l'usage auquel elle est employée : culte des grands dieux, fêtes des dieux inférieurs, mariages, funérailles, etc.

Fatigué de toutes ces puériles cérémonies auxquelles je n'avais déjà que trop souvent assisté, je regagnai mon char stationné devant le gopuram du nord, et je repris paisiblement ma route vers le sud.

A moins d'un mille de Chillambaram, mon attention fut attirée sur une petite hutte en feuillage autour de laquelle se pressait une foule compacte. Un miracle s'était récemment accompli en ce lieu; un brahmane, de mœurs austères et d'une vie irréprochable, était mort sous ce modeste abri huit jours auparavant; son corps avait quitté la terre qui s'était entr'ouverte pour recevoir ce précieux dépôt. Certes le cadavre avait quitté la cabane; mais qui avait été témoin de son enterrement insolite? C'est vainement que j'adressai des questions à ce sujet, et personne ne put me fournir les renseignements que je demandais. Les brahmanes ne reculent devant aucune supercherie, quelque grossière qu'elle soit, quand il s'agit d'entretenir l'ardeur de la foi chez leurs coreligionnaires, et d'exploiter leur crédulité.

De Chillambaram à Combaconum, j'avais quarante-sept milles à parcourir; la route est belle et agréablement ombragée de multipliants et de palmiers. Toutefois mes zébus de louage ne faisaient pas en moyenne plus de un mille et demi à deux milles par heure; rarement j'ai obtenu une vitesse de trois milles; ces animaux ne peuvent fournir au trot une longue carrière, cinq à six mille au plus, et la rapidité de leur marche est même ralentie lorsqu'on est obligé, comme moi, d'avoir recours à des zébus fournis par ordre du gouvernement et recrutés de force chez les cultivateurs, conformément à la grande maxime si prônée des Anglais : Respect à la propriété individuelle.

Combaconum est à une distance de deux milles du bungalow des voyageurs; c'est une petite ville peuplée de nombreuses pagodes. Au sommet du grand gopuram du temple principal, on jouit d'une vue magnifique sur le delta du Cavery; le regard plane au loin sur de

[1] Voy. *Tour du Monde*, t. XVI, p. 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

belles et vertes rizières, coupées çà et là de bouquets de palmiers. Une plaine présente rarement un aspect pittoresque; je ne me rappelle pas cependant avoir joui, pendant le cours de mes longs voyages, d'un coup d'œil plus magique que celui de cet horizon sans bornes où les bois de cocotiers, les champs couverts d'une riche verdure, les temples avec leur ceinture de tours massives et de colonnades de toutes sortes composent un ensemble plein de charme et d'harmonie.

La pagode principale de Combaconum est consacrée à Sarangabani, un des noms multiples de Rama. Un petit dais en pierre, supporté par quatre piliers, précède le temple, ainsi que nous l'avons déjà fait observer à Mahapalibouram et à Condjéveram C'est là qu'à certaines fêtes on allume le feu sacré dont l'adoration est recommandée par les Védas; on place en même temps un autre feu à l'étage supérieur des gopurams, afin que les fidèles puissent l'apercevoir de loin.

Auprès de ce mandapam, sous un vaste toit de chaume conique, est abrité un antique char de bois aux roues massives; les sculptures dont il est couvert disparaissent sous une couche épaisse de fumée et de poussière. Ce lourd véhicule est destiné à promener de temps en temps le dieu Sarangabani au milieu de son peuple d'adorateurs.

Le temple de Rama, à Combaconum, n'a qu'un seul gopuram composé de onze étages et surmonté de onze boules; les diverses faces de cette tour pyramidale sont entièrement couvertes de statues : les unes, celles du premier étage, sont de grandeur naturelle, les autres diminuent de taille avec l'élévation des étages. C'est une armée de cariatides supportant les diverses assises. Çà et là, on remarque des scènes telles que les aime l'imagination dévergondée du peuple indou.

Ce gopuram, par la grandeur de ses dimensions et le nombre incalculable des statues qui le décorent, attire l'attention du voyageur; mais si nous pénétrons dans l'enceinte, nous n'y trouvons rien de remarquable. L'espace y est plus restreint que d'ordinaire : à gauche, s'élève un petit mandapam où l'on ne compte même pas une centaine de colonnes d'une ornementation grossière. Le saint des saints est fort simple, ainsi que dans la plupart des pagodes du Deccan.

Au premier abord il semble bizarre que le sanctuaire où est précieusement déposée l'idole, objet de vénération pour des millions d'adorateurs, n'offre rien de remarquable, tandis que les choultries, les mandapams, les étangs, les gopurams, sont surchargés à l'infini des ornements les plus divers et les plus riches. C'est que tout est combiné pour frapper la vue au dehors. Ainsi que l'a fait observer, avec raison, M. Fergusson, ces sanctuaires que nous voyons aujourd'hui entourés de plusieurs enceintes concentriques, où sont entassées pêle-mêle tant de constructions remarquables, ont dû leurs embellissements successifs à une réputation particulière de sainteté. Les fidèles ne voulaient ni n'osaient toucher à un temple saint entre tous à leurs yeux; et ils se contentaient d'élever autour de l'objet de leur superstition des édifices plus ou moins vastes et plus ou moins surchargés d'ornements, suivant leur fortune et les moyens dont ils disposaient.

A gauche de la pagode de Sarangabani, regardée comme la plus importante à cause de son immense gopuram et du nombre considérable d'adorateurs qui viennent adresser leurs prières à son dieu, s'élève une autre porte pyramidale donnant accès à un temple de Çiva. Derrière les enceintes de ces deux sanctuaires est un bel étang çivaïte où, tous les douze ans, à un jour marqué, les Indous prennent des bains ayant la précieuse faculté de purifier leur âme de tout péché, même de ceux commis pendant leurs existences antérieures. Cet étang porte le nom de Maha-Kolam. De l'autre côté est un second temple de Çiva, dont les gopurams sont moins hauts et moins ornés que celui du temple de Rama, mais il est entouré d'un beau mur surmonté de nandous (taureaux); il couvre une vaste étendue de terrain et il semble aussi mieux entretenu. Son sanctuaire est orienté de telle sorte qu'une seule fois, à un jour donné de l'année, les rayons du soleil pénétrant jusqu'au fond de la longue et sombre galerie qui précède l'autel, viennent tomber sur l'image du dieu.

En parcourant la région sud-est de l'Inde, j'étais étonné de voir tant de constructions colossales dans un pays dont la population, il est vrai, est nombreuse et l'a été encore davantage autrefois, mais qui n'a jamais eu une grande importance politique. Nulle part en effet dans le monde on ne trouverait autant de temples, et beaucoup d'entre eux par leur grandeur, par la masse de leur construction, par le travail, rivalisent avec les plus grands monuments de l'Égypte.

Il serait fort intéressant de pouvoir consulter des annales authentiques où serait relatée en détail l'histoire du Deccan. Il en est malheureusement de cette partie de l'Inde comme des provinces gangétiques; pour établir les chronologies de tous les pays indiens, si l'on en excepte l'île de Ceylan et le royaume de Cachemire, on est réduit à l'étude longue et pénible de rares inscriptions découvertes sous des ruines séculaires ainsi qu'à la comparaison fastidieuse des plaques de cuivre sur lesquelles les souverains consignaient les concessions de terre faites à leurs sujets.

D'après les plus anciennes traditions et les plus vraisemblables, la nation tamoule, qui peut compter aujourd'hui de sept à huit millions d'habitants, et qui occupe le sud-est de la grande péninsule deccanienne, était jadis divisée en trois États distincts, et portant d'après leur dynastie régnante, les noms de Cholas, de Pandyas, et de Chevas; ces États, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, étaient déjà prospères et civilisés, comme on peut le déduire des annales véridiques de Ceylan.

Le royaume pandyan (*Pandionis regio* de Ptolémée) doit son nom à une branche des Pandhavas du nord de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

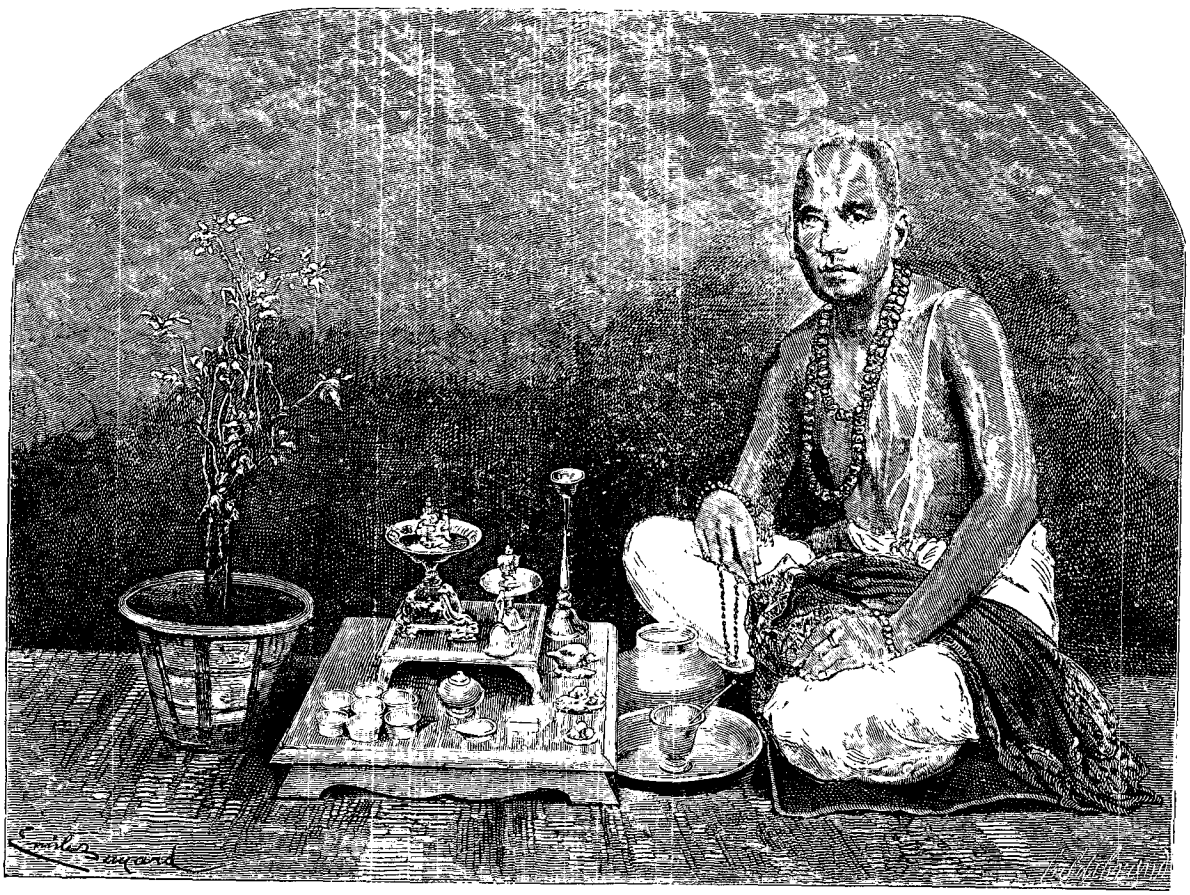
l'Inde; c'est le plus méridional de tous; il s'étendait de la rivière Kavéry au cap Comorin; il s'est maintenu dans ses limites jusqu'à la conquête anglaise. Sa période de splendeur paraît remonter aux premiers siècles de l'ère chrétienne. En décrivant les monuments si renommés de Madoura, nous aurons occasion d'en parler de nouveau.

Le royaume chola comprenait le pays situé au nord du précédent jusqu'aux environs de Madras. C'est du dixième au douzième siècle qu'il semble avoir atteint le plus haut degré de puissance. Les Cholas agrandirent, à cette époque, leur territoire et poussèrent, dit-on, leurs conquêtes jusqu'à Ellora; mais ils ne tardèrent pas à subir la suprématie des Musulmans, puis des Mahrattes. C'est à la dynastie chola qu'il faut attribuer l'édification de la pagode de Chillambaram, qui remonte environ à l'an 1000 après Jésus-Christ.

Quant aux Cheras, ils ont de tout temps été inférieurs à leurs voisins en puissance et en nombre; conquis vers le dixième siècle par les Cholas, ils tombèrent ensuite sous la domination des rahjas de Maïsour. Ils occupaient la portion de pays située à l'ouest de Madoura.

De Combaconum de Tanjore, on franchit vingt-trois milles à travers une contrée fertile; partout de belles rizières et des champs cultivés avec soin. La province de Tanjore est célèbre par la variété de ses productions.

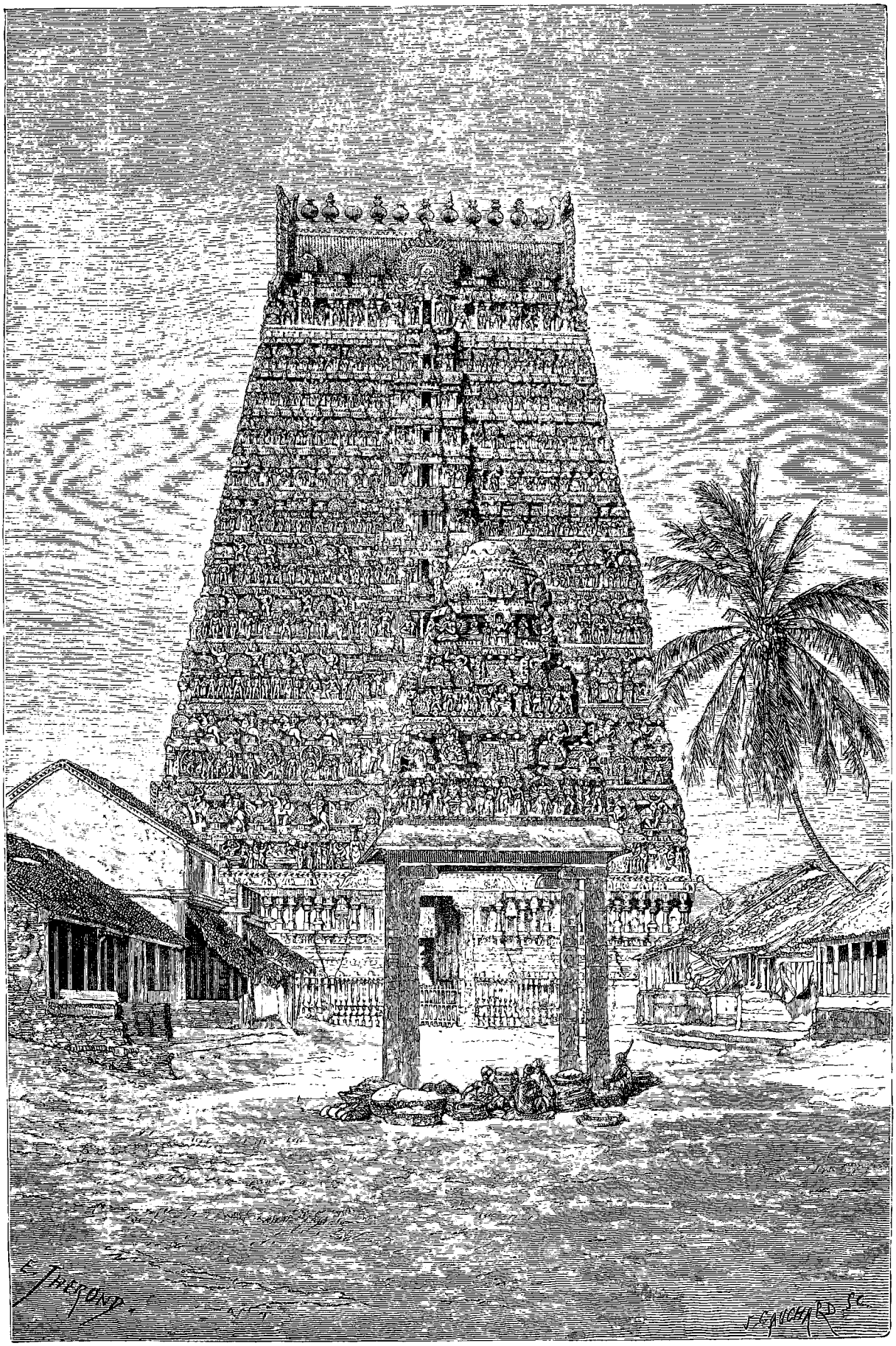
Sur la route, je me croisai avec un pèlerin porteur



Brahmane faisant sa prière. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

d'un caoudi, sorte de ballot formé par deux demi cercles éloignés l'un de l'autre de quinze à vingt centimètres et recouvert d'une étoffe rouge ornée de fleurs et de clochettes; aux extrémités du bambou qui servait à porter ce précieux ex-voto, se trouvaient suspendus deux pots pleins de lait que le pèlerin avait fait vœu de porter à Samimalé, petite ville des environs de Combaconum, pour les verser sur le dieu de la pagode. On voit souvent, dit-on, des dévots marcher plusieurs jours chargés de caoudis et, pendant le trajet, le lait ne doit ni tourner ni diminuer de quantité, lors même qu'il en tomberait une partie. Il faut de plus que le pèlerin fasse le voyage sans manger, la bouche bourrée de chiffons; toutefois il ne lui est pas défendu de boire. Si le miracle ne s'accomplit pas, c'est que son âme a été souillée par quelque mauvaise pensée; et, pour se punir, il doit se couper la langue avec les dents et la déposer humblement aux pieds de l'idole en expiation de son péché. Mais, ô miracle! après être resté huit jours la bouche close, il trouve sa langue repoussée en récompense de son repentir sincère et de son offrande agréable à la divinité. C'est là encore une de ces habiles jongleries par laquelle les pieux brahmanes exploitent la crédule superstition des classes inférieures et s'attirent des offrandes de toutes sortes dont ils savent, croyez-le, lecteurs, tirer bon parti.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Gopuram principal du Combaconum (voy. p. 51). — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'Inde est la terre classique de toutes les supercheries; elles y réussissent merveilleusement et les prêtres n'y laissent échapper aucune occasion favorable pour spéculer sur la bourse des pauvres fanatiques.

A Tanjore, je descendis chez le révérend père Cravan, missionnaire apostolique, qui m'accueillit avec toute la bienveillance et toute la simplicité des anciens patriarches. Dans tous mes voyages, en Amérique, en Asie, en Afrique, c'est toujours avec plaisir et jamais sans une certaine émotion que j'ai rencontré, loin des pays civilisés, ces chrétiens généreux et dévoués qui les premiers vont porter le flambeau du progrès au milieu des nations sauvages et travaillent de toutes leurs forces à déraciner les superstitions absurdes que l'ignorance a accréditées dans le monde. Ce sont ces apôtres désintéressés qui préparent la voie à la civilisation; honneur et gloire à eux!

Leurs efforts ne sont malheureusement pas toujours récompensés comme ils mériteraient de l'être. Depuis longtemps un grand nombre d'Indous sont catholiques ou du moins ils le disent; mais ils sont peu fervents, et, tout en adressant leurs prières au Dieu des chrétiens, ils conservent toujours au fond du cœur un reste d'attachement pour les idoles du panthéon brahmanique. Dans leur pensée, Jésus-Christ est un Dieu au même rang que Vichnou, Çiva, Kali et autres divinités de leurs ancêtres. Que de fois d'ailleurs ne voit-on pas les païens eux-mêmes se prosterner et prier dans les églises catholiques, lorsque leur idole favorite n'a pas exaucé leurs demandes ! Quant aux conversions, il faut avouer, à notre grand regret, qu'elles sont fort rares; la moralité des missionnaires des diverses sectes chrétiennes et l'aménité de leur caractère leur attirent l'estime générale, mais leur influence sur le pays et les idées du peuple est malheureusement presque nulle. La religion catholique, grâce à la pompe de ses belles cérémonies, a toutefois, on peut l'affirmer, plus de chances de succès que de le froid anglicanisme. « A quoi vous sert-il de nous prêcher votre religion? disait un Indou à un missionnaire, d'autres sont venus avant vous et nous ont fait entendre les mêmes paroles que vous. Avons-nous abandonné nos idoles? non! Nous savons qu'elles ne nous sont pas de grande utilité; mais la voix du monde, monsieur, la voix du monde! » Les missionnaires reçoivent souvent des réclamations contre le gouvernement, dont on les considère comme des agents, chargés de surveiller le pays. Les Indous hors caste se font plus volontiers chrétiens que les autres indigènes; quoiqu'ils perdent moins au changement que les classes supérieures, ils n'ont plus cependant à compter sur l'amitié ni sur le soutien de leurs anciens coréligionnaires, ils ne peuvent plus participer aux rites sacrés, ils n'ont plus le droit de se mêler aux fêtes ni aux amusements licencieux, si communs dans le culte brahmanique; et pourquoi changer de religion? pour un dieu inconnu, qui ordonne des pratiques austères et dont les ministres ne peuvent empêcher les maladies. Ceux qui abjurent les erreurs du paganisme n'y consentent malheureusement que pour obtenir des récompenses ou une protection.

On a souvent parlé des conversions opérées par saint Thomas sur la côte de Coromandel; l'histoire ne rapporte pas comme un fait certain la venue de l'apôtre du Christ dans l'Inde; on a prétendu que la prédication attribuée jusqu'ici à saint Thomas était l'œuvre d'un certain négociant du nom de Knaï Thomas, qui vint chez les Tamouls au neuvième siècle, et obtint d'un des rois Pandyas des priviléges pour l'église chrétienne. D'autre part, il est avéré que les actes du concile de Nicée attestent l'existence d'un Johannes, évêque de l'Inde, dès l'an 325; et il est indubitable, que saint François Xavier, à son passage dans l'Inde, ne fit que raffermir dans notre foi des pêcheurs de perles déjà convertis.

C'est encore dans le sud de la côte de Coromande qu'habitent aujourd'hui presque tous les Indous catholiques; ils sont même relativement assez nombreux, beaucoup plus toutefois dans cette partie du pays que les anglicans et les wesleyens. Car, outre les missionnaires catholiques qui vivent modestement d'aumônes et de modiques dons envoyés par l'établissement des Missions étrangères de Paris, on rencontre aussi des ministres anglais que le gouvernement protége puissamment, et des wesleyens qui reçoivent de nombreux subsides des sociétés évangéliques, établies à Londres et aux Etats-Unis pour la propagation du christianisme; ils travaillent l'Inde en tous sens, mais sans grand succès.

Je fus heureux de pouvoir visiter la petite église catholique où se rassemble journellement un certain nombre de fidèles. C'est un édifice bien simple, pauvre même d'aspect. Une clôture sépare l'espace réservé aux gens de caste de celui où s'entassent pêle-mêle les Parias; car les missionnaires sont obligés de faire plus d'une concession aux préjugés indigènes, pour conserver leur autorité.

Le R. P. Cravan eut l'obligeance de m'accompagner dans ma visite au fort de Tanjore, et il me fournit beaucoup de renseignements intéressants sur le pays. Il me raconta, entre autres choses, avoir été récemment témoin, dans un voyage à Poudoucottah, d'un phénomène fort extraordinaire dont je m'empressai de prendre note. C'était vers le milieu du jour; le ciel jusque-là pur et serein s'était tout à coup obscurci, et des nuages noirs et épais le dérobaient presque entièrement aux regards. Le révérend père perdit, ainsi que les personnes de sa suite, la notion des couleurs; feuilles, fleurs, troncs d'arbres, hommes, pierres, animaux, tout avait revêtu une teinte uniforme d'un beau jaune d'ambre. Le phénomène ne dura que quelques minutes; une pluie de gros grêlons vint à tomber et aussitôt les nuages se dissipèrent. Ces grêlons, agissant sur la lumière solaire à la manière d'un prisme, la décomposaient et ne laissaient parvenir que les rayons jaunes du spectre solaire aux yeux des spectateurs. Il est vraisemblable que si ceux-ci se fussent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trouvés dans une autre position, la coloration générale leur eût paru différente.

Dans le sud du Deccan, on assiste quelquefois à ces pluies, appelées pluies de feu et de sang, qui étonnaient ou plutôt effrayaient au plus haut degré les esprits superstitieux de nos ancêtres. L'illusion est complète : je puis raconter le fait à titre de témoin oculaire. Le soleil se couchait à l'horizon que de légers nuages voilaient à peine; à l'est, des nuées épaisses et sombres obscurcissaient le ciel, qui avait conservé au zénith toute sa pureté azurée. L'orage ayant tout à coup éclaté, je vis d'abord comme une pluie de feu; il me semblait que des étincelles allaient embraser la terre. Dès que le soleil eut disparu derrière l'horizon, cet éclat scintillant et igné des gouttes d'eau se transforma en un rouge intense ayant toute l'apparence du sang. Ce phénomène, considéré par les anciens comme le présage de malheurs terribles, est dû à la réflexion sous un certain angle d'incidence des rayons de la lumière solaire.

Il est encore un autre phénomène d'optique fréquent sur certaines routes sablonneuses de l'Inde. Les piétons paraissent enveloppés de flammes, tels qu'on représente les pauvres âmes du purgatoire. Le nuage de poussière jaune très-tenue qu'ils soulèvent en marchant produit aux rayons du soleil, par un singulier jeu de lumière, cette illusion bizarre. On pourrait se figurer alors que, compagnon du Dante dans son expédition téméraire, on est descendu au fond des enfers pour assister au supplice des malheureux condamnés au feu éternel.

Un chemin de fer reliait déjà en 1863, lors de mon passage, Négapatam à Tanjore et Trichinopoly, multipliant dans tous ces pays les communications, les échanges et la richesse. Négapatam est devenu aujourd'hui une rade importante : on y voit chaque jour arriver bon nombre de dhoneys ou bateaux indiens chargés des productions les plus diverses; ce port fait un commerce actif avec la côte de Coromandel et la côte de Malabar. Les Tamouls sont bons marins, différant sous ce rapport des autres peuples de la côte orientale de l'Inde et surtout des Çinghalais, leurs voisins. Lorsque j'ai assisté à la pêche aux perles à Ceylan, j'ai été surpris de ne trouver engagé dans cette spéculation lucrative aucun bateau du pays; hommes et dhoneys venaient des divers ports du continent opposé depuis Négapatam jusqu'au cap Comorin.

Il y a à Négapatam une caste de pêcheurs qui vit presque exclusivement de crabes et de riz. La manière dont ils prennent les crustacés est assez curieuse pour mériter une mention particulière. Armés d'un long bâton au bout duquel est attaché un chapelet de coquilles, ils secouent cet engin primitif à l'entrée des trous où ces animaux se tiennent cachés : le bruit les attire et ils s'empressent de sortir pour voir d'où il provient. Mal leur en prend; car les pêcheurs mettent à profit cette imprudente curiosité pour les piquer avec un croc pointu, pourvu en même temps d'une sorte de pince.

La station de Tanjore est établie au delà de la ville anglaise, à plus d'un mille du fort indigène. Ce fort, dont la construction remonte à la dynastie nayakare des anciens rois de Tanjore, et qui postérieurement a été agrandi par les conquérants Mahrattes, se compose de deux enceintes de murailles : la première, exclusivement en pierre, est basse et crénelée; la seconde, revêtue intérieurement de remparts en terre, est percée d'ouvertures pour les canons. L'enceinte extérieure est entourée d'un large fossé plein d'eau dans lequel nagent quelques gros crocodiles jadis nourris avec soin par les rajahs, qui les regardaient comme les gardiens incorruptibles de la ville.

Dans un des bastions de la seconde enceinte un canon attira mon attention par ses proportions colossales; il ne mesure pas moins de sept mètres cinquante centimètres de long sur trois mètres de circonférence; le diamètre de la bouche est de soixante-trois centimètres. Il est formé de lames de fer soudées ensemble et consolidées par des anneaux de cuivre. Les Indous lui donnent le nom de Rajah Gopala (un des noms du dieu bleu ou Vichnou); à certaines époques de l'année, ils l'adorent comme le génie tutélaire du fort. Il est à craindre toutefois que ce dieu ne soit moins redoutable pour les ennemis que pour ceux qui, mettant en lui leur confiance, chercheraient à en faire usage. Une fois, dit-on, il a servi, mais l'expérience a démontré qu'il était prudent de ne pas renouveler cette tentative, et un énorme boulet de pierre abandonné près du canon témoigne de la nature des projectiles lancés par Rajah Gopala.

Plus de vingt mille habitants résident dans l'enceinte même du fort. On y distingue le palais du roi, immense assemblage de constructions diverses reliées entre elles par des couloirs étroits, et la pagode que le dernier souverain se plaisait à ensanglanter de sacrifices humains.

A côté du fort principal, dont il est isolé, un autre plus petit a été construit en 1777 par un ingénieur français; il renferme dans ses murs la grande pagode pyramidale si célèbre dans tout le Deccan. Ce second fort s'appelle Sevinguy Cottay : Sevinguy est le nom d'un des étangs intérieurs et Cottay signifie citadelle.

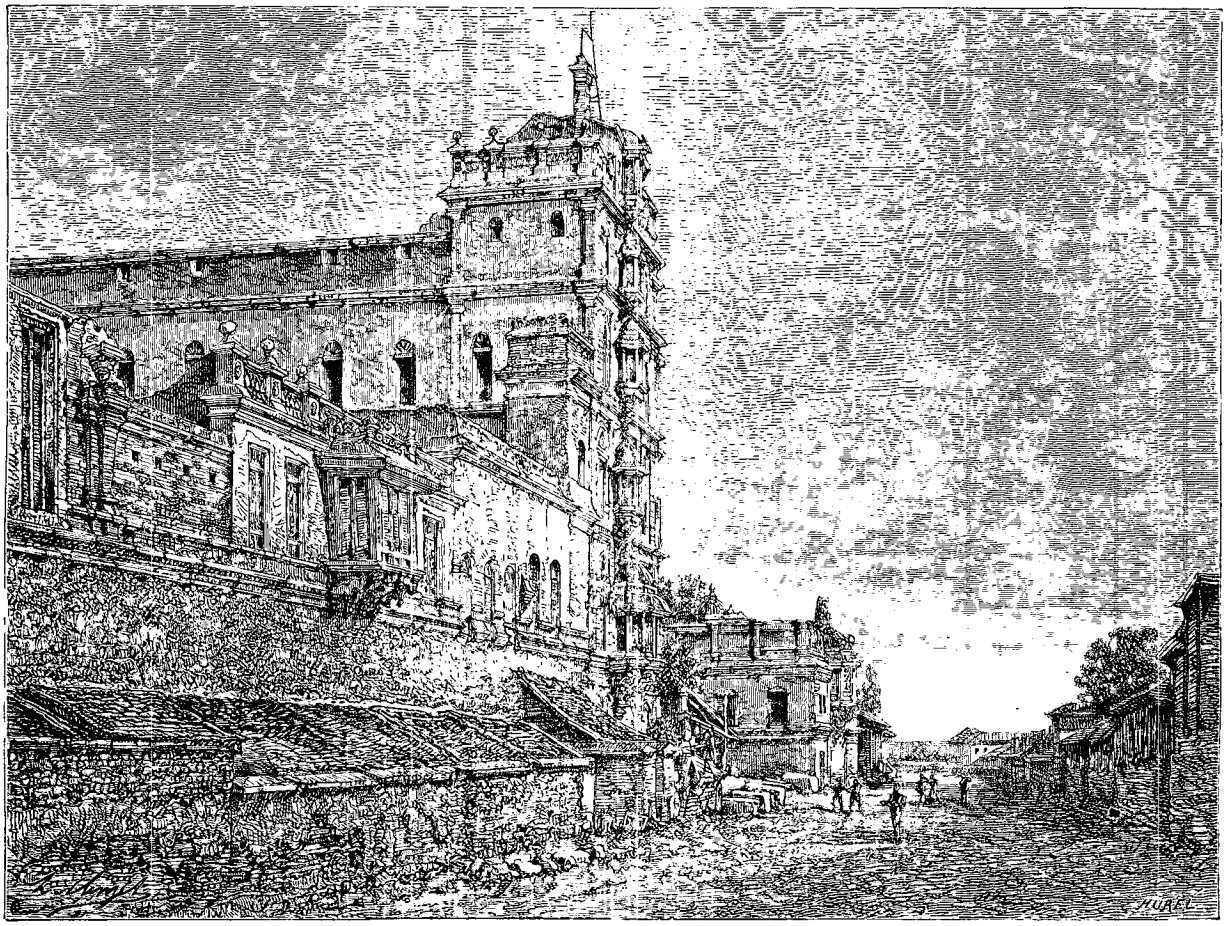
On pénètre par deux gopurams en briques dans la grande pagode qui est consacrée à Vrihatisvaran (le maître tout-puissant), un des noms de Çiva. Des boules couronnent le sommet de ces portes : elles sont au nombre de cinq comme les syllabes contenues dans la formule sacrée *Shaviya nama*, salut à Çiva. La seconde porte est flanquée de statues à tête grotesque, ayant quatre bras, dont deux semblent inviter les fidèles à entrer dans l'enceinte sacrée, tandis que les deux autres recommandent de prendre une attitude recueillie conforme à la sainteté du lieu; la pose et l'expression générale de ces gardiens du temple rappellent involontairement à l'Européen ces *pitres* ou saltimban-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ques qui, du haut de l'estrade donnant accès à leur théâtre forain, crient aux passants : « Entrez, entrez; venez admirer les merveilles incomparables. »

Ces gopurams ont peu d'élévation; ils sont décorés de demi-cercles en forme d'éventail, ornementés de rosaces, de fleurs de lotus, de coquilles et de figures, mais, en somme, ils n'offrent rien de remarquable sous le rapport de la masse, de la matière, du dessin ou du travail.

A l'entrée, devant la grande pagode, se présente un petit mandapam dont les colonnes monolithes sont blanchies au chounam, suivant la coutume absurde des Indous, qui croient embellir leurs monuments en dissimulant la pierre sous des enduits de couleurs diverses; sur ces colonnes sont sculptés en ronde bosse des monstres prêts à s'élancer de leur piédestal pour protéger leur dieu contre tout attouchement profane. Ce dieu est un taureau colossal, nonchalamment couché la tête tournée vers le saint des saints; c'est le plus grand et le plus beau spécimen de *Nandou* existant dans l'Inde : il est taillé dans un bloc de syénite. Cet animal, malgré les nombreuses controverses agitées à ce sujet, a réellement quatre pattes, comme est tenu d'en avoir tout honnête quadrupède; trois sont bien visibles; quant à la quatrième, on n'en distingue que le sabot qui apparaît sous le ventre. S'il



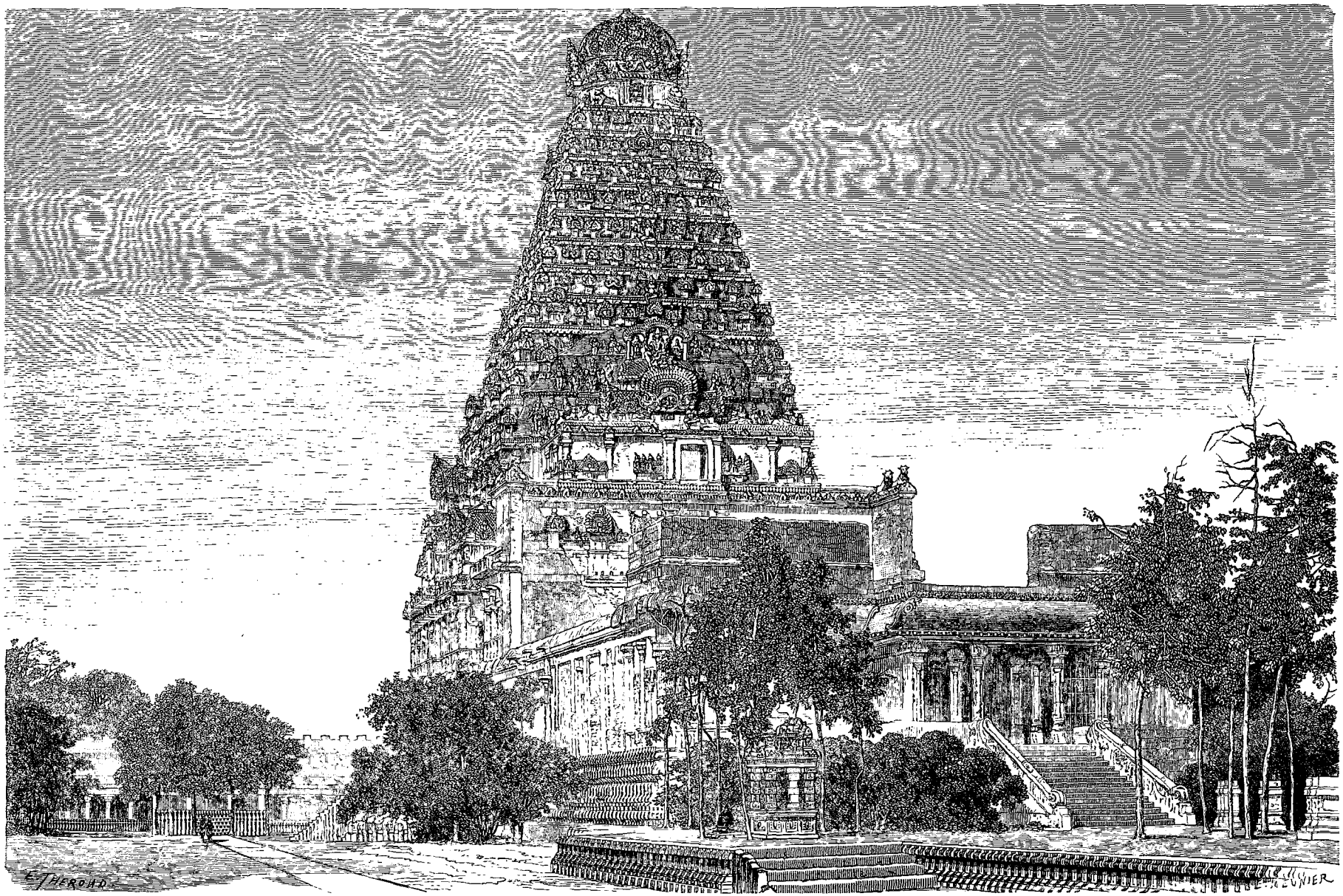
Palais des rajahs de Tanjore. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

n'avait que trois pattes, comme je l'ai lu je ne sais dans quel écrit, comment irait-il chaque soir paître dans les prairies plantureuses qui entourent Tangore? Aucun Indou çivaïte ne met en doute les promenades nocturnes du Nandou, malgré la facilité avec laquelle ils pourraient vérifier l'exactitude ou la fausseté du fait. Ils aiment mieux croire que d'aller voir.

On ne rencontre aux environs de Tanjore, même dans un périmètre de cent lieues, aucune roche de la nature de celle employée pour sculpter le taureau sacré; aussi la tradition indoue, toujours avide de merveilles, rapporte que l'animal a été amené dans le temple, en bas âge, étant encore fort petit; mais il prit un développement si rapide que les brahmanes, effrayés des dimensions colossales qu'il menaçait d'atteindre, lui enfoncèrent un clou dans la tête afin d'arrêter sa croissance. Ils craignaient d'avoir à construire un nouveau mandapam dans des proportions plus grandes: ce qui eût nécessité des dépenses auxquelles ils préféraient se soustraire. L'animal n'en jouit pas moins toujours d'une santé excellente, comme tout croyant peut s'en convaincre de ses propres yeux.

Ce Nandou est d'une belle exécution; il est malheureusement toujours oint d'une épaisse couche de ghie (beurre clarifié) ou huile de coco : car les images de pierres, les lingams et les autres fétiches, sont trai-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le *grand gopuram* de la pagode Tanjore. — Dessin de F. Thérond d'apres une photographie de l'album de M. Grandidier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tés comme s'ils ressentaient les besoins de la vie; or, il est bon de constater ici qu'entre tous les principes d'hygiène adoptés par les Indous il n'en est pas de plus généralement suivi ni peut-être de plus salutaire que celui de s'oindre le corps, après les ablutions, d'une matière grasse qui puisse suppléer aux sécrétions naturelles de l'épiderme.

Au mur d'enceinte de la pagode, du côté gauche et vers le fond, est adossée une petite galerie que supportent des colonnes et renfermant la plus nombreuse collection de lingams que j'ai jamais vue dans aucun temple; c'est un vrai régiment de bornes rangé en ordre de bataille. D'espace en espace, cette galerie est coupée par de petits sanctuaires au fond desquels sont sculptés des bas-reliefs qui représentent quelque dieu couvert de l'huile dont l'arrose sans relâche la piété fervente de ses adorateurs.

Entre le petit mandapam qui abrite le Nandou et le sanctuaire, s'élève le mât garni de petites clochettes au son desquelles les brahmanes officiants appellent le peuple des dévots aux prières publiques et aux cérémonies.

La pagode, située au centre de l'enceinte, est précédée d'un couloir sombre dont la toiture plate est soutenue par des piliers; sur une base cubique de pierre, dont l'architecture est plus simple et plus pure que dans le reste de l'édifice, s'élève l'immense pyramide composée de quatorze assises : le temple de Tanjore a un aspect particulier qui le distingue de toutes les pagodes du Deccan. Le soubassement mesure environ vingt-neuf mètres et demi de côté; la tour atteint une hauteur de quatre-vingt-huit mètres : ces dimensions sont calculées de manière que l'ombre du sommet de la pyramide ne se projette jamais au delà de sa base, fait auquel les Indiens attachent, paraît-il, une grande importance. La clef de voûte est un énorme bloc de granit qui fut pris, dit-on, dans le jardin d'une bergère du village Vaellour Sarapollum à trois milles de Tanjore, sur la route de Combaconum; il fut placé à la hauteur prodigieuse où il se trouve au moyen d'un plan incliné fait avec des bambous liés entre eux, de manière à former un tablier d'une solidité éprouvée sur lequel on fit glisser la roche; les Indous prétendent que ce plan incliné avait sa base au lieu même où la pierre fut trouvée et aboutissait au sommet de la tour; mais, sans nous arrêter à la légende fabuleuse, nous croyons plus vraisemblable de penser qu'elle fut transportée auprès du temple sur un de ces anciens chars aux roues massives que traînait la foule des fanatiques et qu'elle fut hissée ensuite à la place qu'elle occupe sur un plan d'une inclinaison convenable. Ce moyen d'élever les grosses pierres à une grande hauteur est encore en usage de nos jours dans l'Inde. (On sait par Hérodote que les anciens Égyptiens employaient une méthode semblable dans la construction de leurs monuments.) Sur le bloc de granit a été maçonnée une sphère de briques que surmonte une boule de cuivre.

Tous les ornements dont sont revêtues les faces de la pyramide sont en chounam[1]; toutes les statues sont peintes ou plutôt bariolées des couleurs les plus vives, preuve manifeste du goût éclairé dont était doué le dernier roi qui les a fait exécuter; les formes et la pose en sont du reste extravagantes, et elles n'ont rien de gracieux.

Malgré les végétations qui commencent à couvrir de taches noires la tour elle-même et à cacher les détails peu artistiques des sculptures[2], on aperçoit encore, çà et là, les teintes rouges des briques, ce qui produit un effet désagréable à l'œil.

Parmi les sculptures des portes d'entrée, je signalerai des gardiens semblables à ceux qui décorent la façade du second gopuram.

Autour du soubassement de pierre, sur une moulure arrondie, est gravée une inscription en ancien tamoul, dont les caractères ont assez d'analogie avec ceux de l'alphabet telougou; quelques brahmanes érudits affirment qu'elle se rapporte à l'histoire de Tanjore et de ses rois.

S'il faut croire la tradition, cet édifice daterait du quatorzième siècle et aurait été bâti sous le règne de Kadu-vettiya-Soran, un des monarques de Kanchipouram (non tamoule de Condjeveram). C'était probablement au début un temple vichnouvite, qui a été subséquemment modifié pour satisfaire aux exigences du culte de Çiva.

Derrière la grande pyramide, sur la droite, se trouve un des plus jolis spécimens de temple tamoul que j'aie vus; il est placé sous l'invocation du Soubramanya ou le dieu-paon, le dieu de la guerre des Indiens. Comme dans beaucoup de sanctuaires du Deccan, un couloir long et obscur, soutenu par des pilastres, donne accès au saint des saints que surmonte la tour pyramidale ordinaire. A l'entrée du vestibule, on voit deux piliers sur chacun desquels un artiste indou a sculpté un être humain à pieds onguiculés, portant barbiche et moustache.

Tout le soubassement du temple de Soubramanya, ou plutôt toute la partie qui est de niveau avec la toiture du vestibule, est formée de beau granit merveilleusement travaillé et orné avec soin. Les statues sont en pierre; le paon caractéristique du dieu est prodigué partout, et ce bel oiseau aux formes élégantes contribue pour une large part à embellir les détails de l'ornementation. J'ajouterai que la pyramide est entièrement recouverte de chounam.

Ce temple est un chef-d'œuvre de grâce; ses proportions sont élégantes, ses détails harmonieux, ses sculptures artistiques. La teinte rougeâtre des briques dont est formée la pyramide vient seule faire ombre à la beauté du tableau.

1. Ce chounam a souvent le brillant du plus beau stuc, surtout lorsqu'il est fait de madrépores calcinés, humectés de lait de coco au lieu d'eau.

2. On remarque surtout beaucoup de ces éventails, dont les Indous sont si prodigues dans l'ornementation des temples.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A droite, contre le mur du temple de Soubramanya, je signalerai un joli bassin de pierre, orné d'un cordon de danseuses, d'une exécution pleine de simplicité et de grâce. Ce bassin reçoit les eaux qui ont servi aux ablutions du dieu; aussi les fidèles recueillent-ils pieusement ce précieux liquide.

Deux chapelles consacrées à des divinités d'un ordre inférieur sont renfermées dans la même enceinte, mais elles n'offrent aucun intérêt.

Au sortir de la pagode, je vis deux petits éléphants occupés à dévorer du meilleur appétit une montagne de verdure accumulée devant eux; ce sont les gardiens de la porte d'entrée. Ils ont leur rôle marqué dans les processions solennelles, et les brahmanes ne dédaignent pas de les louer aux Indous aisés pour les cérémonies des mariages; c'est une branche de revenu assez lucrative pour eux.

Les Indous visitent aujourd'hui en petit nombre le grand temple de Tanjore. Çiva n'est pas pour le moment en faveur dans cette partie du Deccan, et les brahmanes avec lesquels j'ai eu occasion de converser, tout en se plaignant de l'inconstance des hommes, même en matière de religion, m'ont avoué la crainte qu'ils avaient d'être obligés sous peu de fermer leur temple.

En quittant la pagode, je me rendis à un palais bâti au commencement de ce siècle par un riche Indou et devenu aujourd'hui la propriété des concubines du dernier roi. La distribution générale, qui est la même dans toutes les grandes maisons de l'Inde, est peu confortable : ce sont de vastes salles voûtées, enduites de chounam dont l'aspect rappelle le stuc, et soutenues par des colonnes massives ayant pour chapiteau un anneau peint à la détrempe. Il n'est pas jusqu'au plancher qui ne soit en chounam imitant parfaitement le marbre. La propreté y règne, mais l'ensemble est lourd et disgracieux. Quelques-unes des chambres ont des fenêtres dont les volets sont percés de petits trous, qui permettent de regarder dans la rue et de voir sans être vu. Les mêmes appartements servent à tous les usages physiques, au sommeil, aux repas et à la réception. Outre les fenêtres donnant sur la rue, ces salles ont encore des ouvertures sur une cour intérieure de forme carrée. En pénétrant vers le fond, on parvient dans une autre cour dont le centre est occupé par un autel destiné aux dévotions des habitants, et qui est entouré de galeries; là se tiennent les femmes : c'est tout à la fois un dortoir et un salon. Une troisième cour est affectée aux serviteurs. Comme toutes les demeures orientales, ce palais offre un curieux mélange de beaux appartements, meublés de coussins de soie et splendidement décorés de glaces, et de couloirs sombres et étroits, de chambres sales et mal entretenues, de huttes misérables, à peine couvertes de chaume. Du haut des terrasses, la vue est fort étendue et on jouit d'un coup d'œil magnifique.

Dans une des salles du rez-de-chaussée, j'ai remarqué un bas-relief représentant deux esprits ou anges ailés qui voltigent au-dessus d'un dieu indou. Un artiste chrétien a, sans aucun doute, passé dans le Deccan au dix-huitième siècle.

J'allai ensuite faire visite à Sakaran Sahib, prince mahratte, deux fois gendre de Sivadji, dernier roi de Tanjore; à la mort de sa première femme, il s'unit à la sœur cadette, aujourd'hui héritière légitime de la dynastie mahratte de Tanjore.

Ce prince, qui élève des prétentions au trône de son beau-père, témoigne hautement sa préférence pour les Français, dans l'espoir, peu fondé du reste, de recevoir des secours de notre gouvernement; la réception quasi royale que lui a faite un des gouverneurs de Pondichéry l'entretient dans cette illusion. Il m'accueillit avec grande affabilité, et m'appela son vieil ami, pour se conformer aux exigences de la politique. En voyant un touriste parcourir l'Inde au trot de ses deux zébus, il pensait, le pauvre prince, dans son ignorance des choses de l'Occident, avoir affaire à un des conseillers intimes de Napoléon III! Après m'avoir adressé en anglais quelques mots de bienvenue et m'avoir exprimé ses vifs regrets de ne pas connaître notre *belle* langue française, il s'étendit en éloges pompeux sur *son ami le grand Napoléon:* après mille détours, il finit par me charger d'une mission toute confidentielle pour S. M. l'empereur des Français. Je lui répondis par mille protestations de dévouement; jusqu'ici son secret a été bien gardé et risque fort de ne jamais sortir de ma bouche.

Notre rusé politique, satisfait de cette conférence diplomatique, me congédia à la mode indoue. « Ma maison est la vôtre, me dit-il avec cette politesse raffinée des Orientaux, et toutes les fois que vous viendrez me voir, je serai votre obligé. » Tout en m'adressant ces paroles gracieuses, il me versait sur les doigts quelques gouttes d'attar (essence de rose) et me passait autour du cou une énorme guirlande de fleurs ornée de paillettes métalliques. Sous cet accoutrement grotesque, j'aurais assurément rappelé à un Parisien le bœuf gras ou au moins quelqu'un de ces personnages d'un jour qui font partie de son cortége. Plusieurs plateaux chargés de fruits de diverses sortes me furent offerts; je les touchai du doigt et les serviteurs les portèrent aussitôt à ma voiture. Enfin un cornet de bétel et quelques morceaux de sucre candi m'ayant été donnés par le rajah, je pris congé. La visite était terminée.

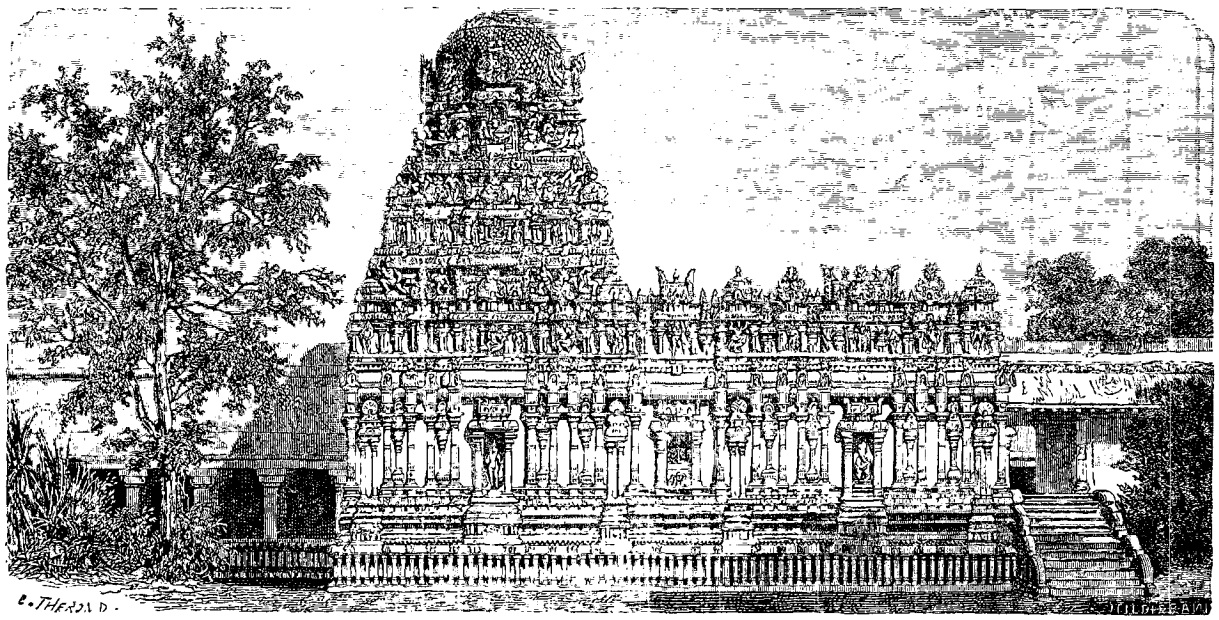
Sur ma demande, quelques esclaves me promenèrent dans le fameux palais de Tanjore que j'avais le plus grand désir de visiter. On commença par me montrer avec orgueil quelques salles où se trouvaient entassés pêle-mêle, de la manière la plus ridicule, meubles d'acajou, porcelaines dorées, verreries communes, mannequins de grandeur naturelle affublés d'habits européens et tout au plus dignes de figurer chez Curtius. Je me crus transporté momentanément à l'hôtel des commissaires-priseurs où le hasard rassemble les objets les plus disparates. Il n'y eut pas jusqu'à la boîte à musique sur laquelle il fallut m'extasier pendant la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

durée du concert qu'un de mes guides, sur la recommandation expresse du rajah, ne manqua pas de me donner au grand complet. Après les cinq premières minutes de ce supplice, j'avais peine à me contenir et je me sentais une folle envie de mordre. Ne pouvant résister au plaisir d'écouter le morceau harmonieux que ses gens exécutaient en mon honneur à tour de bras, le prince vint gracieusement à moi; je me contentai de grincer des dents en forme de sourire. Est-ce ma faute si la mauvaise musique agit sur mon système nerveux comme sur celui de la gent canine? Un indigène, assez privilégié des cieux pour posséder un pareil trésor, se ferait pendre plutôt que de ne pas gratifier ses amis d'une petite sérénade. Alors recommencèrent les poignées de main à la mode anglaise, puis on se renouvela la promesse, la main sur le cœur, de ne jamais s'oublier; il serait trop long d'énumérer les preuves de tendresse qui sont dépensées dans ces occasions.

Ce jeune homme, d'un beau type mahratte, mène une vie efféminée dans la paresse et l'inaction; son corps est lourd et épais, et son esprit peu cultivé; il passe tout son temps à rêver une restauration impossible par des moyens absurdes, et ne sort que rarement de son sérail. Il portait un pantalon de soie étroit, à riches dessins, et un jamah ou robe de fine mousseline sur une autre de soie; un splendide turban de kinkab, d'un travail exquis, couvrait sa tête Le kinkab est une étoffe brochée d'or et d'argent.

Je pus alors parcourir le palais ou du moins la partie du palais qu'habite Sakaran Sahib. Il couvre une vaste étendue de terrain et à l'inspection de l'architecture on peut reconnaître qu'il n'a pas été bâti en totalité à la même époque. Il offre, comme tous les édi-

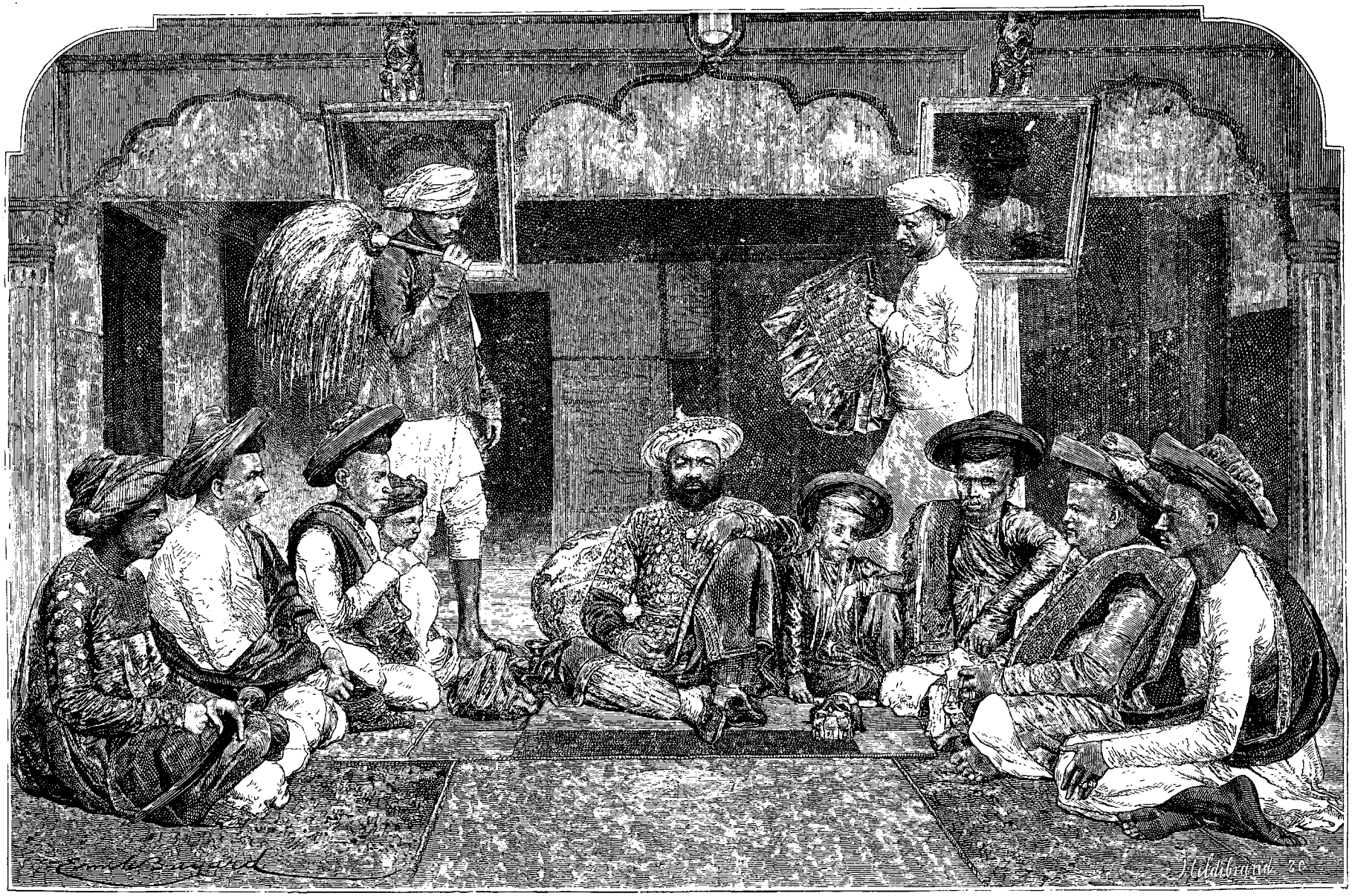


Temple de Soubramanya, à Tanjore (voy. p. 58). — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

fices privés de l'Inde, les contrastes les plus bizarres d'une splendeur royale et d'une misère sordide. Ce fait, qui semble extraordinaire, a besoin d'une explication. Dans l'Inde en effet tout rajah est entouré de milliers de serviteurs qui partagent sa bonne comme sa mauvaise fortune, et aux besoins desquels il doit forcément subvenir; le maître ne peut pas plus abandonner ses gens que ceux-ci ne peuvent quitter leur maître. De là la nécessité de vastes logements et de grands revenus pour ces suites nombreuses. J'ai souvent entendu les plaintes amères des rajahs expropriés de leurs États par les Anglais qui les subventionnent; John Bull s'est aperçu un peu tard, sinon pour lui, au moins pour ces pauvres princes, de l'injustice de ses procédés et de l'insuffisance des compensations pécuniaires qu'il accorde à ces souverains déchus. A considérer le chiffre réellement énorme de la pension, ces plaintes au premier abord semblent mal fondées; mais elles paraissent justes à ceux qui connaissent la vie des seigneurs indous et les immenses charges qui pèsent sur eux. Avec des millions, le Grand Mogol en était réduit à la mendicité, il mourait de faim; et pour faire face à ses besoins, il lui fallait spéculer sur le désir naturel qu'éprouvaient les étrangers de lui être présentés; l'audience n'était accordée qu'après payement d'une certaine somme déguisée sous le nom de cadeau; l'usage en Orient est, il est vrai, de n'approcher son supérieur qu'un présent à la main, mais le pauvre Grand Mogol profitait de la coutume pour combler tant bien que mal le déficit toujours croissant de son budget.

Dans le palais de Tanjore, j'eus d'abord à traverser quelques corridors étroits et obscurs avant d'arriver aux appartements officiels du rajah; ce sont de petites chambres dont les murs sont couverts de peintures brillantes; çà et là quelques fresques représentent des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Durbar d'un prince indigène dans le sud du Deccan (voy. p. 62). — Dessin de Emile Bayard d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

scènes de danse, une chasse aux éléphants, un dieu, le tout selon le mode indien, avec une ignorance complète des formes et de la perspective. Au reste, ces pièces sont à peine meublées; tout le mobilier se compose de nattes et d'un lit garni d'un matelas fort mince. Le plancher est en chounam de couleur.

Extérieurement le palais n'a aucune apparence; deux portes, dont une très-élevée, donnant entrée aux éléphants et une tour à sept étages, curieux spécimen d'architecture indo-musulmane, distinguent seules au dehors la demeure royale des huttes environnantes.

La tour, connue sous le nom persan de Sherza (lion), à cause des masques de lion en stuc qui décoraient autrefois le dessus des fenêtres, a été construite par Serfodji Ier qui, dans un pèlerinage à Kasi (Bénarès), en avait vu une à peu près semblable appartenant à une des bayadères du temple. Il ne fallut pas moins de trente-cinq ans pour la terminer. De loin, il semble qu'elle soit bien conservée, mais de près on s'aperçoit qu'elle tombe en ruine. Des sept étages, cinq sont ornés de balcons.

Quelques grossières figures de bayadères peintes en rouge, aussi grotesques que les croquis au charbon dont les gamins de Paris noircissent les murs de la capitale, sont d'un effet mesquin et peu dignes d'orner les côtés de la grande porte.

La cour principale est entourée, comme dans tous les édifices indigènes, de bâtiments malpropres et délabrés où pullule une foule d'individus employés au service du rajah. Je dois signaler comme un spectacle nouveau pour moi et qui excitera l'intérêt de tout Européen par son cachet oriental, la présence de beaux éléphants vivants qui se tiennent de chaque côté de la porte, sur une base en maçonnerie à laquelle ils sont enchaînés par le pied : colosses majestueux, gardiens incorruptibles du palais d'un roi.

Après avoir parcouru un nombre infini de cours et de passages, de l'aspect le plus triste et le plus pauvre, j'arrive enfin à de petits couloirs sombres où, çà et là, gisaient, à côté de pierres tombées, les images des dieux adorés par les princes. Au sortir de ce dédale, je me présentai chez Sorerao-Sahib, représentant de l'autre faction mahratte. Ce prince est le rival de Sakaran-Sahib : tous deux aspirent à la succession du trône et se disputent la peau de l'ours avant d'avoir tué l'animal.

Sorerao-Sahib est le frère de la première reine; le dernier roi avait quatorze épouses légitimes et cinquante concubines, qui toutes vivent encore aujourd'hui renfermées dans le palais. Les Mahrattes sont stricts sur la réclusion des femmes. La seule fille légitime de Sivadji aujourd'hui existante n'est pas fille de la première reine ; or, suivant la loi du pays, sauf une certaine part faite aux autres femmes, c'est la première reine qui jouit seule jusqu'à sa mort des biens que les Anglais viennent de lui rendre, et elle met à profit son influence et ses richesses pour appuyer les prétentions de Sorerao-Sahib à la couronne. Ces petites discussions intestines sont sans résultat possible pour l'avenir; le pouvoir mahratte est bien mort à Tanjore. Sorerao-Sahib est un mangeur d'opium qui ne sort guère de la léthargie où le plonge l'abus de ce narcotique; fidèle à ses habitudes, il dormait profondément lorsque je me présentai pour lui faire visite, et il ne put me recevoir.

La reine eut la gracieuseté de faire briser pour moi les scellés qui avaient été apposés durant son procès avec l'administration indo-anglaise sur la cour quadrangulaire où est placée la statue de Sivadji. La façade regardant l'ouest est malheureusement en briques et en chounam, matière peu durable, surtout chez un peuple insouciant; c'est du reste le plus pur et le plus beau spécimen de l'art indou sous la dynastie indigène des Nayakars. Les ornements sont remarquables par l'élégance et la variété de leur dessin. Du côté où se trouve la statue en marbre de Sivadji, les archivoltes, trop surchargées, et les colonnes un peu massives, ne produisent pas un effet aussi satisfaisant que les balcons et ogives, d'un style plus simple, qui décorent l'autre façade.

Quand les rois nayakars, entourés de leur cour et de leurs guerriers, trônaient sur le bloc de granit qui sert aujourd'hui de piédestal à la statue du dernier roi mahratte, ce devait être un bel et imposant spectacle. Le bloc mesure huit mètres de long environ sur six de largeur et un de hauteur; les côtés sont ornés de bas-reliefs représentant les guerres des démons. C'est là que sous l'ancienne monarchie se rendait la justice. La statue de Sivadji, due au ciseau de Chantrey, est fort belle : le rajah est représenté dans l'attitude de la prière et tourné vers le temple. Sur la muraille, derrière la statue, est un bas-relief en stuc qui se rapporte à l'intronisation de Rama.

On aperçoit sur le côté une tour pyramidale qui rappelle la forme de certaines pagodes; c'est l'arsenal où sont précieusement renfermées les armes de guerre que les Mahrattes adorent comme autant de divinités. Cette tour est d'un bon effet dans son ensemble, mais l'intérieur, un peu négligé, est aujourd'hui le repaire où singes, chauves-souris et autres bêtes malfaisantes tiennent leurs assemblées générales. S'il faut ajouter foi à la tradition, elle fut construite dans les conditions suivantes, dont je suis le fidèle interprète Un des rois nayakars, qui avait une dévotion toute particulière pour Vichnou, allait souvent faire ses prières à Sriringam, le plus fameux temple vishnouvite du Deccan. Le roi de Trichinopoly corrompit à force de présents le prêtre qui avait coutume de donner à boire au noble pèlerin l'eau sacrée déversée sur le dieu. Le brahmane consentit à empoisonner le breuvage qu'il offrirait, mais au dernier moment le courage lui manqua et il avoua son intention criminelle. Après avoir reçu l'assurance qu'elle avait servi aux ablutions de l'idole, le prince but cette eau et n'en ressentit aucun mauvais effet. Il ne voulut pas toutefois s'exposer à l'avenir au même danger, et pour l'éviter il fit édifier l'arsenal,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'où il pouvait, sans sortir de son palais, voir dans le lointain le temple de son dieu et faire ses dévotions en toute sécurité.

Il existe dans le même palais une autre cour carrée où les anciens rois aimaient à se tenir sous une galerie soutenue par des colonnes dorées et couverte de petits dômes gracieux. Ce qui frappe le plus l'archéologue dans l'analyse de cette architecture, c'est la haine que l'Indou semble avoir vouée à la symétrie; toutes les arches diffèrent entre elles de forme, et les ornements les plus divers se succèdent sans harmonie.

Le palais de Tanjore renferme une bibliothèque assez nombreuse, mais à peine visitée par quelques rares voyageurs; elle est riche en manuscrits tamouls, télougous et sanscrits; tous sont écrits sur feuille de latanier : elle contient en outre plusieurs ouvrages européens de nulle importance, vieux livres dépareillés et sans valeur.

Après cette longue visite aux anciens débris de la splendeur nayakare, je sortis du palais par la porte du Nord. Le roi ne passe jamais par cette porte durant sa vie; elle ne sert qu'après sa mort, et c'est par là que l'on conduit sa dépouille mortelle au lieu de la crémation. Il ne me restait plus à voir dans l'enceinte du grand fort, pour connaître toutes les curiosités de Tanjore, que la pagode consacrée à Rajah Gopala ou Vichnou; elle est célèbre surtout par la dévotion toute spéciale qu'avait pour elle le dernier roi, ainsi que nous l'avons déjà mentionné plus haut. Il avait coutume d'y aller la nuit dans le plus grand secret pour sacrifier à ses dieux favoris, Çiva et Vichnou, de jeunes vierges de dix à douze ans qu'il achetait et faisait conduire au temple sans leur apprendre la triste destinée qui leur était réservée. Ces horribles sacrifices trop souvent repétés ont servi de prétexte aux Anglais pour s'emparer de la personne du rajah, le juger et le condamner à une prison perpétuelle. Ce prince ne possédait déjà plus à cette époque que la seule ville de Tanjore.

Le *collector* du district, le jour de mon passage, faisait fondre un trône et un palanquin d'or massif qui avaient appartenu à la famille royale : butin qu'il s'était injustement approprié en compensation des biens, terres, palais et maisons de plaisance, que la loi anglaise l'avait obligé à restituer aux héritiers légitimes. Aussi ce haut fonctionnaire, tout occupé à surveiller ce travail important, ne put-il m'accorder quelques minutes d'audience.

En quittant Tanjore, je me rendis à la villa de plaisance des rajahs, Trivady, située sur le bord du fleuve sacré, le Kavery, à six milles environ du fort. C'est là que la famille royale venait prendre les bains de purification recommandés par les védas à tous les Indous.

Une route jadis fort belle, négligée aujourd'hui par l'administration anglaise, conduit à ce joli village; elle n'a pas coûté moins de 71 000 roupies (177 500 fr.). A l'entrée de Trivady, on admire deux tourelles ou petites pyramides hexagonales pleines d'originalité; elles ont plusieurs étages qui vont en diminuant de largeur de la base au sommet et sont percées de niches où on allume des lampions les jours de fête en signe de réjouissance; leur aspect est pittoresque; elles dominent de leur hauteur la verdure des cocotiers et des multipliants qui les entourent, mais de près l'œil est moins satisfait, parce qu'elles sont construites en chounam, matière friable trop employée par les Indous dans tous leurs monuments. Les blocs même des soubassements des pagodes et leurs colonnes monolithes ne peuvent échapper à un revêtement de cette espèce de stuc, qui a l'inconvénient de se crevasser et de s'écailler sous l'action de l'air et du temps.

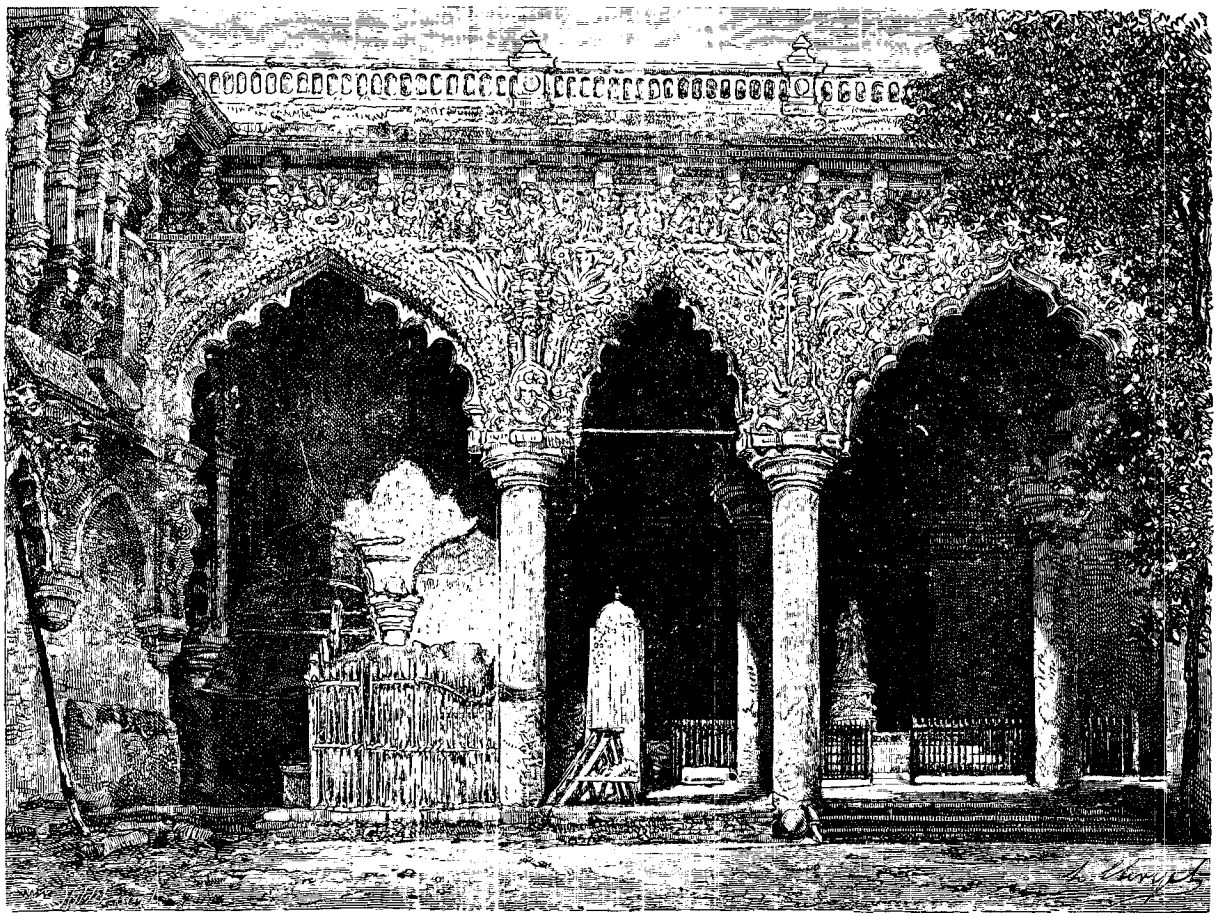
Entre ces deux tours d'apparence chinoise, s'élève un petit bâtiment dont les deux ailes sont décorées de la tête quelque peu épouvantable et fantastique que les Indous attribuent au lion. Cette maison sert au rajah de lieu de repos après ses ablutions.

Plus loin, sur le bord du fleuve, et dans le même jardin, se trouve un second pavillon de plaisance; mais la plus importante de ces demeures royales est située au centre du village et entourée de ces huttes indiennes à auvents en feuilles de palmiers dont le voisinage nuit beaucoup au palais, peu grandiose lui-même. De vastes salles soutenues par deux ou trois rangées de colonnes rondes et massives, sans piédestal ni chapiteaux, et reliées entre elles par des arcades cintrées; de petites chambres donnant sur la rue pour permettre aux femmes de voir à l'extérieur par les trous des volets sans être vues elles-mêmes, le tout enduit de chounam; des couloirs longs et sombres conduisant à des cours intérieures, les unes destinées aux appartements des femmes, avec une ceinture de galeries appuyées sur des colonnes et fermées par des jalousies, les autres contenant les puits et dépendances diverses pour la cuisine et les serviteurs : telle est la disposition intérieure des résidences princières de l'Inde.

Il existe sur la rive du Kavery une place affectée aux ablutions des fidèles; c'est un quadrangle clos de trois côtés par une galerie sous laquelle se reposent les baigneurs, et ouvert du côté de la rivière, à laquelle on descend par un vaste escalier. A l'extrémité de chacune des galeries qui s'avancent vers le fleuve on a construit un petit pavillon polygone monté sur des roues en chounam et imitant la forme des anciens chars des rois de Tanjore. Deux chevaux sculptés de grandeur naturelle semblent s'élancer et entraîner la masse à laquelle le caprice de l'architecte les a attelés. Ce genre de construction est commun dans tout le royaume de Tanjore, où l'on remarque plusieurs palais ayant la forme d'un fer à cheval; vus de côté avec leurs roues imitées en chaux, ils présentent toute l'apparence d'un char colossal traîné par quatre coursiers de proportions gigantesques. Au centre du quadrangle s'élève un petit mandapam sous lequel, à certaines fêtes, le dieu vient prendre quelques instants de repos.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Trivady est, de tous les villages de l'Inde, le plus infesté de singes. De tous côtés on les aperçoit se promenant par troupes sur le toit des maisons et dans les jardins avec toute la gravité inhérente à leur caractère sacré. Ces animaux malicieux et malfaisants ne reculent devant aucune espièglerie; un de leurs amusements favoris consiste à enlever les tuiles des couvertures, afin sans doute d'étudier, comme le diable boiteux, l'homme dans son intérieur et de surprendre les secrets des familles : pour se soustraire à ces mauvais tours, il a fallu construire des toits voûtés en briques reliées entre elles avec de la chaux. Ces charmantes bêtes, sûres de l'impunité et pénétrées du respect que leur témoignent les Indous, ont organisé le pillage à main armée dans toutes les villes saintes qu'elles daignent honorer de leur présence; la police anglaise a dû renoncer à empêcher leurs vols quotidiens de fruits et de légumes Quelle humiliation pour l'orgueilleuse Albion! Avoir eu raison du thughisme, cette association d'étrangleurs dévots, et des



Cour intérieure du palais des rajahs de Tanjore. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

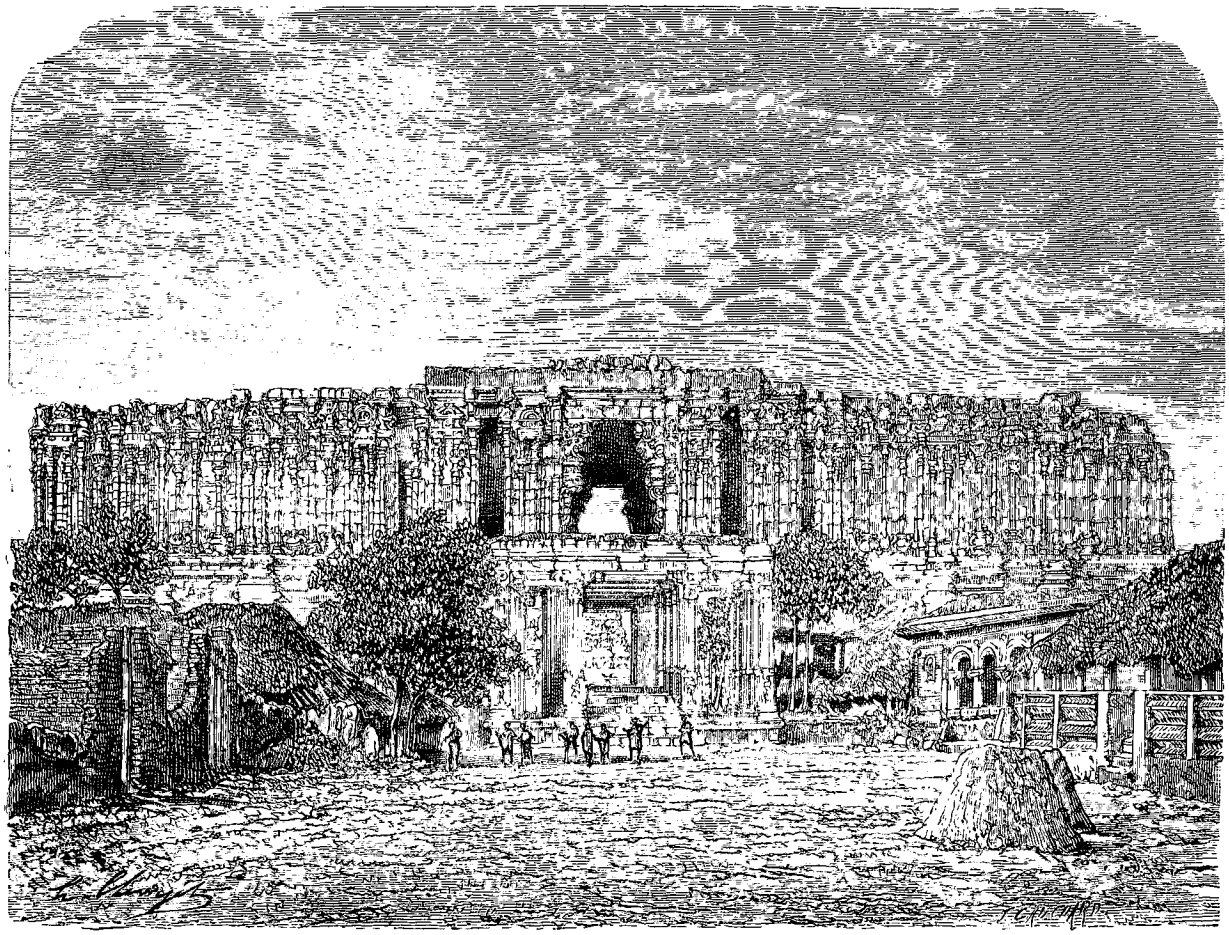
dacoïts, ces chauffeurs de l'Inde, et s'avouer vaincue par la gent quadrumane et souffrir patiemment ses déprédations!...

Dans les environs de Trivady abonde un fruit gros comme une noisette assez commun dans le Deccan, qui a la curieuse propriété de purifier l'eau la plus boueuse et de la rendre claire comme du cristal. Vous exprimez dans une eau sale et terreuse le jus de ce fruit en le frottant contre les parois du vase; toutes les matières tenues en suspension dans le liquide s'en séparent immédiatement et se précipitent au fond sous forme de grumeaux, comme si on avait employé de l'alun. C'est un petit arbre, le *strychnos potatorum*, qui produit ce fruit précieux. Il ne faut pas toutefois s'imaginer qu'il transforme une eau saumâtre ou putride en eau potable; il n'agit que sur les matières terreuses et végétales.

Alfred GRANDIDIER.

(*La suite à la prochaine livraison*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Rajah-Gopuram de Sriringam. — Dessin de H. Clerget d'après l'album photographique de M. Grandidier.

VOYAGE DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE L'INDE,

PAR M. ALFRED GRANDIDIER [1].

1862-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

Trichinopoly. — Sriringam. — Madoura. — Le pont d'Adam.

Le chemin de fer conduit de Tanjore à Trichinopoly en deux heures, le long d'un bras du Cavery. Après avoir traversé un pays fort bien cultivé, on entre dans une vaste plaine stérile où se dessine au loin le rocher de Trichinopoly. Ce chemin n'a qu'une seule voie et semble avoir été construit avec peu de soin, autant du moins que j'ai pu en juger par les cahots continuels résultant d'un tassement inégal qui se traduit pour le voyageur en brutales secousses.

Le cantonnement des troupes anglaises à Trichinopoly est à un mille de la gare. La ville, située un mille plus loin encore, est entourée d'un mur jadis fortifié, aujourd'hui en ruine; elle est dominée au centre par l'énorme rocher que couronnent une petite pagode dédiée à Çiva et deux mandapams. Cette masse abrupte produit un effet imposant; la partie la plus escarpée est bariolée de larges raies blanches.

En me dirigeant vers l'escalier qui conduit au sommet du roc, je passai devant un petit étang dont le centre est occupé par un mandapam en ruine et dont un des côtés est bordé par une galerie d'architecture nayakare; les arcades sont ogivales et offrent de charmantes broderies en stuc mêlées de figures mystiques; quant aux colonnes, elles sont lourdes et massives. Sur la porte à droite de la galerie, je signalerai un écusson ovale où sont sculptées deux épées en sautoir

1. Suite. — Voy. t. XIX, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XX, p. 49.

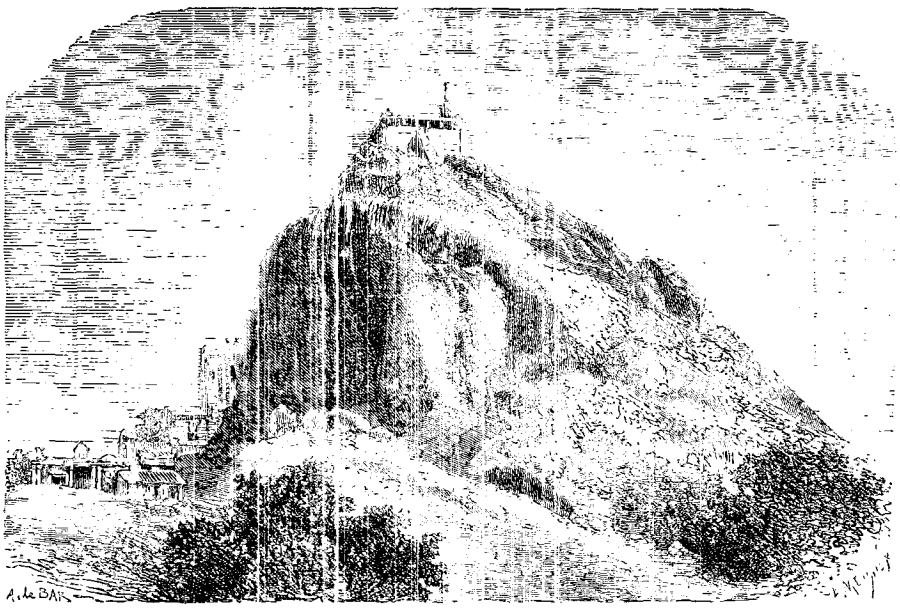
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et une sphère semée d'étoiles en pointe; une criflamme triangulaire, ornée également de la sphère, flotte de chaque côté de l'écusson qui est surmonté d'une couronne royale dont il ne reste plus que des fragments. Je n'ai pu apprendre à quel monument appartiennent ces ruines; mais l'architecture indique d'une manière évidente que ces constructions sont postérieures à celle du palais de Tanjore; elles portent l'empreinte de l'influence chrétienne.

Continuant ma route à travers une large rue bordée de maisons petites et basses, j'arrive bientôt au pied de l'escalier qui conduit au sommet du rocher. Cet escalier est large; les parois sont revêtues de grosses pierres qui servent à le consolider. Il était autrefois précédé d'une galerie couverte de larges dalles soutenues par des colonnes sculptées; mais tout cela est en ruine aujourd'hui. Nous gravissons les trois cents marches qui ont été échafaudées dans une fissure de la roche, et nous sommes récompensés de notre peine par vue d'un panorama magnifique. Le Kavery qui se déploie au loin comme un ruban d'argent au milieu des rizières verdoyantes qu'il fertilise de ses irrigations, la ville avec ses maisons ombragées par des bois de cocotiers, et sa mosquée pittoresque, comme une fabrique de parc (voy. p. 77), enfin la plaine aride dont les pierres grises contrastent avec la riche verdure de la campagne de Tanjore, tel est le tableau enchanteur qui s'offre à nos regards éblouis.

De place en place, dans l'escalier, on trouve de petits sanctuaires ornés de bas-reliefs dégouttants d'huile et représentant quelques-unes des divinités du panthéon indou, ou bien de peintures bizarres. Plusieurs postes de soldats anglais gardent l'entrée de cette citadelle naturelle.

La roche a deux sommets; sur le moins élevé, qu est entouré d'un mur, est bâti le sanctuaire consacré à



Rocher de Trichinopoly. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

Çiva; l'entablement du mur d'enceinte est décoré d'un grand nombre de statues de Nandou, Ganesa, etc. Sur le point culminant se dressent les deux mandapams, dont le second, à toit pyramidal, est surmonté du mât ordinaire aux temples indous avec tout son attirail de sonnettes. Je me suis longtemps diverti à regarder les singes qui habitent ce rocher, où ils mènent une vie tout aérienne.

Trichinopoly ne m'offrant plus aucun sujet de curiosité digne d'attirer mon attention, je traversai le beau pont jeté sur l'Agunda-Kavery, et je me rendis dans l'île du fleuve où se trouve le célèbre temple de Sriringam.

Six enceintes concentriques entourent le sanctuaire du dieu Vichnou. Le Rajah-Gopuram (porte royale), qui est encore inachevé[1], donne accès dans la première, Andevalianjam, où demeurent les Indous de caste inférieure; un second gopuram conduit au Sitrévidi, où ne résident que des brahmanes; on entre par un troisième gopuram dans l'Outrévidi, où vivent certaines familles de prêtres vichnouvites. Cette troisième enceinte renferme un char en bois orné de sculptures diverses, feuillages et figures noircies par le temps; ce char sert à promener le dieu aux jours de fête.

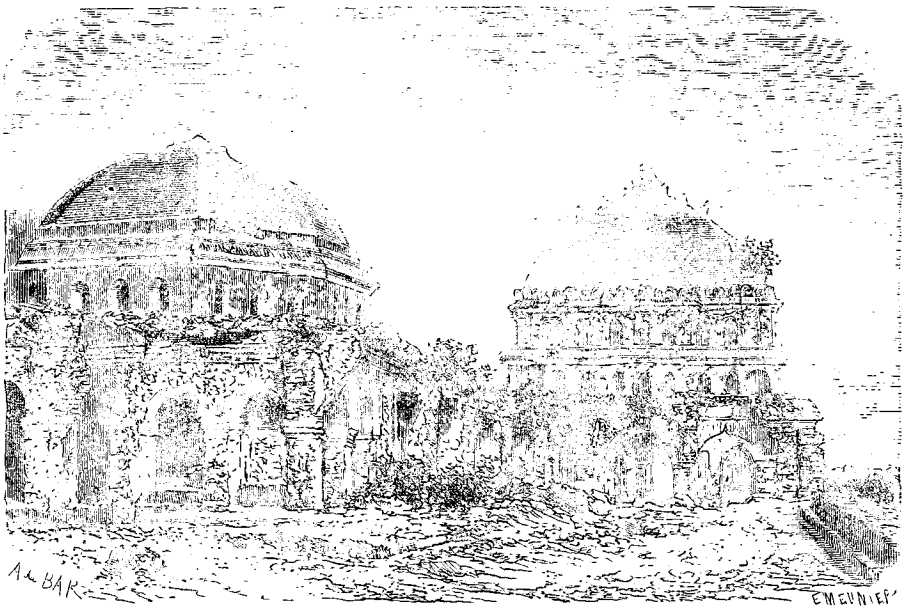
Le quatrième gopuram mène à l'enceinte qui renferme divers petits temples et plusieurs mandapams. L'un d'eux, connu sous le nom de Mandapam aux mille colonnes, a seize colonnes en façade sur soixante-cinq en profondeur; elles sont dépourvues de ces ornements innombrables qui surchargent d'ordinaire les monuments de l'Inde; au centre est placé un char de pierre avec roues et chevaux de même matière; le dieu, à certaines époques de l'année, est exposé dans ce véhicule à l'adoration des pèlerins. La galerie qu'on rencontre

1. Il n'existe du Rajah-Gopuram qu'un seul étage en pierre, lequel du reste est d'un beau travail.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tout d'abord a sur le premier rang des colonnes monolithes, ornées de bas-reliefs représentant des cavaliers montés sur des monstres aux cornes formidables dont a trompe s'enlace avec celle d'un petit éléphant sur lequel ils semblent se précipiter; cette galerie a quatorze rangées de colonnes et on y remarque deux petits dais dont le plus élevé est soutenu à chaque encoignure par quatre colonnettes accouplées du plus gracieux effet, ce qui est fort rare dans les monuments indous, qui sont plutôt lourds et massifs que légers et élégants; le fût de la colonnette intérieure est alternativement carré et polygone et ses faces diverses sont ornées de sculptures; les autres colonnettes sont plus fines, leur base est cubique et leur fût polygone. Le plafond de ces dais est couvert de peintures aujourd'hui à demi effacées représentant des scènes de la vie des dieux.

A gauche du mandapam des mille colonnes, une petite galerie conduit à un sanctuaire où quelques-uns des piliers attirent l'attention par leurs sculptures. Ce n'est qu'à Condjeveram, Sriringam et Madoura qu'on retrouve ces monolithes dans lesquels des Indous ont eu la patience de tailler une colonne ornée de sculptures gigantesques en ronde-bosse; tantôt c'est un monstre prêt à s'élancer sur le profane qui ose fouler de son pied impur le sol sacré du temple, tantôt c'est un cheval au galop monté par un guerrier dont la lance transperce les malheureux qu'écrase sa monture. Ces sculptures ont été exécutées avec soin; il y a de la vie dans les figures, mais ce qui frappe surtout, c'est la saillie énorme des statues colossales le long du fût de la colonne. Les bases sont surchargées de sculptures peu décentes. Des quarante-neuf colonnes qui soutiennent cette galerie, les huit qui sont du côté du grand mandapam et celles de l'avenue centrale sont seules remarquables. Les colonnes grecques, de forme ronde, ne sont ornementées que de cannelures, la forme carrée ou à pans coupés qui distingue les piliers indous permet de les surcharger de sculptures, de bas-reliefs, de feuillages; aussi sont-ce toujours des œuvres de pure fantaisie.



Le souerga de la pagode Pérounale, à Madoura (voy. p. 75). — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

Pendant que j'admirais les colonnes si laborieusement sculptées du Mandapam aux mille colonnes, je vis passer deux éléphants de la pagode que leurs mahaouts dirigeaient à travers la forêt de pierre que je venais de quitter. Ces colosses noirs, imposants par leur masse, qui s'avançaient d'un pas lent et majestueux au milieu de ces colonnades interminables, offraient un spectacle saisissant. Je croyais voir un de ces monstres tirés de la pierre par le génie fantasque des Indous, descendant tout à coup de sa base séculaire. Les troupes de singes qui gambadaient sur les murs se suspendaient aux corniches, grimpaient aux colonnes ou s'accroupissaient sur quelque statue sacrée en faisant gravement leurs grimaces les plus variées les nuées de perruches qui s'abattaient sur les toits des sanctuaires et dont le joli plumage vert se détachait sur le rouge foncé de la brique, tous ces saints animaux donnaient un cachet d'originalité à la partie du temple que je visitais. Je me rappelle encore aujourd'hui avec plaisir cette scène particulière à l'Orient.

Le grand gopuram de droite, le plus élevé de tous ceux de Sriringam, n'est pas décoré de statues comme les autres; il est simplement en briques, sans aucun ornement.

L'enceinte centrale où dort de son sommeil éternel le dieu bleu Vichnou est interdite au commun des mortels; on m'a toutefois assuré que les Européens parvenus aux premiers grades de la franc-maçonnerie obtiennent la permission de pénétrer jusque dans le saint des saints. C'est cette enceinte inviolable qui renferme les cuisines où s'élaborent soigneusement les repas du dieu; la fumée qui s'échappait des fournaux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

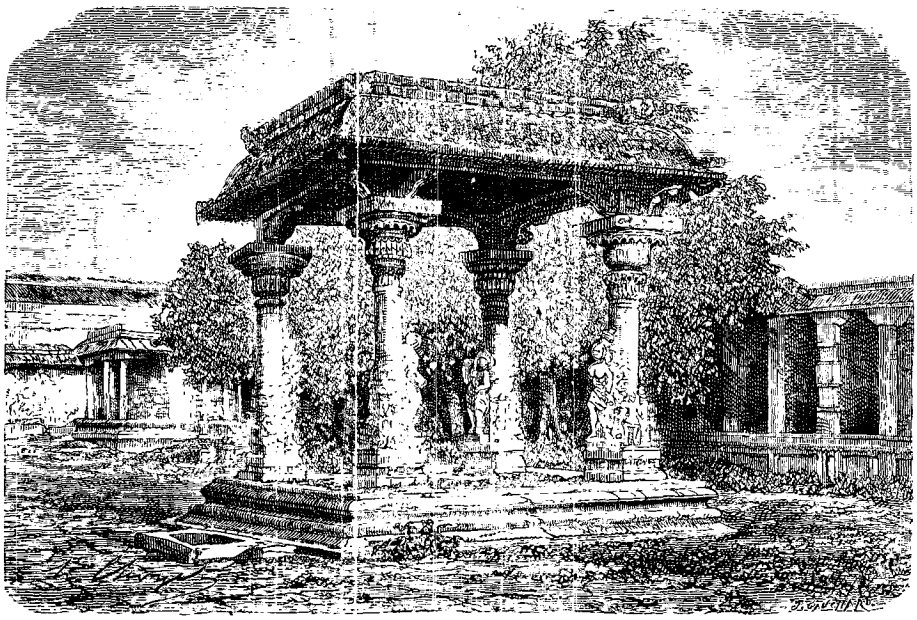
en tourbillons blanchâtres fut tout ce que je pus apercevoir de ce laboratoire sacré; j'ai vivement regretté, je l'avoue, de n'avoir pu, au moins une fois en ma vie, m'asseoir à la table d'un dieu.

Le sanctuaire où repose l'idole est, suivant l'usage, surmonté d'une sphère de cuivre doré; il est petit et peu élevé.

Si nous comptons le Rajah-Gopuram qui est inachevé, il y a donc cinq portes pyramidales à traverser avant d'arriver au sanctuaire dont le dôme forme le centre de tout l'édifice. A droite, il y a trois autres gopurams; ce sont les plus élevés; à gauche, il n'en existe que deux. Si le temple était terminé, il y en aurait vingt.

A six milles environ au sud-ouest de Trichinopoly, se trouve, m'a-t-on dit, au milieu de la jongle, une pagode entièrement abandonnée aujourd'hui et ignorée même de la plupart des habitants du pays; elle porte le nom curieux de Sattan-Rowil (résidence royale de Satan). Il paraît que ce sanctuaire est bâti en pierre, au moins en partie, et que les sculptures y sont plus finies et plus belles que celles du temple de Soubramanya à Tanjore dont il a été question. Je regrette de n'avoir pu visiter cette ruine intéressante.

Madoura gît à quatre-vingt-deux milles dans le sud de Trichinopoly; on y arrive par une belle route ombragée çà et là d'arbres séculaires. Au nord de la ville, on remarque une énorme masse de syénite, isolée des collines environnantes et qui, vue du sud, représente assez exactement un éléphant couché dont la trompe serait étendue sur le sol en avant de la tête. Les Indous racontent sérieusement qu'un certain jour, dont la date, pour des raisons qu'il est inutile de relater en détail, ne m'a pas été fixée, un éléphant colossal était miraculeusement sorti d'un puits sacré où le roi de Condjeveram avait coutume de jeter les restes des malheureuses victimes qu'il offrait en sacrifice à Vichnou. L'éléphant avait fait son apparition en ce monde au milieu de flammes et d'éclairs. Accompagné du colosse et escorté de huit mille Vichnouvites, le pieux monarque, trop confiant dans l'appui de son dieu favori, vint attaquer Madoura; mais Çiva, protecteur naturel du roi pandyan, et de plus furieux de voir troublée la tranquillité dont il jouissait dans son temple splendide, détruisit l'éléphant de son souffle puissant. Le squelette de cette monstrueuse bête est aujourd'hui encore exposé à tous les regards dans la plaine de Madoura comme témoignage irrécusable de cette mémorable victoire.



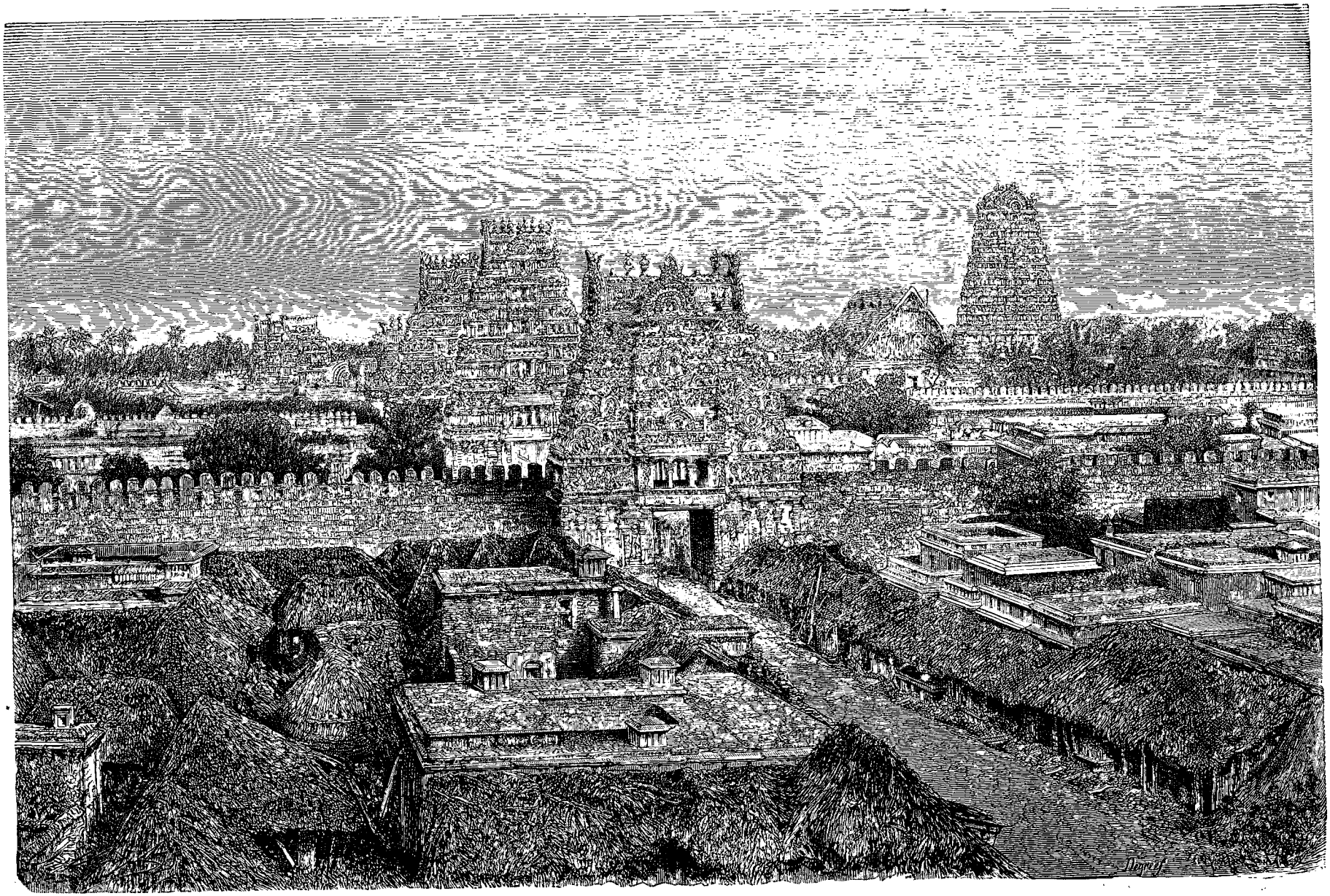
Mandapam devant la pagode, à Sriringam. — Dessin de H. Clerget d'après l'album de M. Grandidier.

La rivière Vaiga, qui coule au nord de la ville de Madoura, était desséchée au mois de février; il paraît cependant qu'elle sort quelquefois de sa léthargie et que son réveil est terrible, si l'on en juge par les monolithes carrés plantés de distance en distance de chaque côté de la portion de route qui traverse le lit de la rivière. Ces piliers sont destinés à servir de point d'appui aux passants surpris par une crue extraordinaire des eaux jusqu'à l'arrivée d'un secours quelconque. Un petit mandapam, situé au centre de cette rivière et qui sert de reposoir à l'idole du temple lors des processions annuelles, produit le plus gracieux effet.

Les trois monuments dignes de l'intérêt du voyageur dans la ville de Madoura sont le grand temple, le palais et la pagode Péroumal.

Le temple principal est sous l'invocation de Çiva, qu'on désigne en ce lieu par le nom pompeux de Sundaveshouaram ou Chokalingam, le seigneur de toute beauté, et sous celle de son aimable épouse Kali, appelée par les Tamouls du doux nom de Minakshi ou mieux Ankayal Kannamaya, la déesse aux yeux de kayal (poisson des mers de l'Inde remarquable par ses gros yeux). Ce temple couvre une vaste étendue de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue d'ensemble de la pagode de Srirangam. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terrain et offre un de ces spectacles qu'il est impossible d'oublier.

Située au centre de la ville de Madoura, la pagode à la forme d'un rectangle et mesure à l'est deux cent vingt mètres, au sud deux cent soixante, à l'ouest deux cent vingt-deux, au nord deux cent cinquante-quatre; elle est entourée d'un mur en pierre à chaperon de brique, haut de onze mètres et demi. Au milieu de chaque face, s'élève un gopuram ou porte pyramidale d'une hauteur de quarante-sept mètres et demi; la base est de pierre, la superstructure est de brique et de chaux. Celle du nord est dépourvue des ornements et sculptures, dont sont surchargées les autres; elle est désignée par les Indous sous le nom caractéristique de Mottai-Gopuram, porte chauve.

Entrons par l'est, nous trouverons d'abord le Rajah-Gopuram qui, comme celui de Sriringam, est inachevé; il n'existe que le soubassement de pierre. Il est moins grand que celui du temple vichnouvite, mais les proportions semblent meilleures, le dessin plus correct, l'ornementation plus artistique et les bas-reliefs plus gracieux. La porte est soutenue par quatre beaux monolithes de dix-sept mètres de hauteur, couverts de gracieuses arabesques entre lesquelles figurent des personnages mystiques. Un enfoncement destiné aux gardiens du temple est ménagé de chaque côté dans la paroi du couloir, et est précédé de quatre colonnes à fût alternativement carré et polygone.

Le soubassement du Rajah-Gopuram de Madoura est le plus beau que j'aie vu en ce genre, entre tous ceux que j'ai étudiés en visitant les temples du Deccan. La tradition locale l'attribue à Tirumalaye-Nayakare. Il mesure cinquante-trois mètres de long sur trente-cinq mètres et demi de large (de l'est à l'ouest); sa hauteur actuelle est de neuf mètres et demi. La porte a une largeur de plus de six mètres et demi.

Du Rajah-Gopuram, nous pénétrons dans le Puthu Mandapam, plus connu dans le sud de l'Inde sous le nom de *Choultry de Tirumalaye Nayakar*, le plus beau de tout le Deccan; il n'y a du reste qu'à Condjeveram et à Sriringam qu'on voit des édifices du même style, et ils ne peuvent se comparer à ceux de Madoura.

Le Puthu Mandapam est un portique qui précède le gopuram Est de l'enceinte sacrée. Élevé par le roi Tirumalaye dont il porte le nom, il sert d'entrée à la pagode, entrée grandiose qui peut rivaliser avec l'avenue des sphynx des temples égyptiens. On commença, dit-on, à l'édifier en 1623, dans la seconde année du règne du célèbre monarque Nayakar. Sa construction dura vingt-deux ans, et on évalue à plus de vingt-cinq millions de francs le chiffre de la dépense. Ce mandapam est entièrement en pierre; il mesure plus de quatre-vingt-seize mètres de long sur vingt-quatre mètres cinquante de large; des dalles au plafond, la hauteur est de six mètres. Il comprend une nef centrale et deux bas côtés avec une galerie transversale à chaque extrémité. Le plafond est formé de cent vingt-quatre grands blocs de granit qui reposent sur les piliers.

Les colonnes de la façade sont richement sculptées; on ne rencontre pas dans toute l'Inde un travail plus parfait. Ce sont des cavaliers qui s'élancent du fût de la colonne, et transpercent de leur lance les malheureux foulés aux pieds par leur cheval. Sur le pilier de gauche, est sculpté en ronde-bosse le dieu à un seul pied des flancs duquel sortent Çiva et Brahma; le pilier de droite représente Çiva se couvrant de la peau d'un éléphant qu'il vient de tuer et dont la tête gît à à ses pieds.

Les trois grandes galeries de ce mandapam, surtout celle du centre, sont réellement d'un effet grandiose, qui serait plus saisissant encore si on expulsait la foule des marchands indigènes qui y étalent des étoffes et mille autres objets. Tous les piliers du portique d'entrée sont ornés d'une statue; les chapiteaux, ainsi que ceux de tout le choultry, représentent des monstres au regard sanguinaire qui, repliés sur eux-mêmes comme des animaux de race féline, semblent être les gardiens de l'enceinte sacrée et prêts à se précipiter sur le visiteur qui tenterait de violer la sainteté du lieu.

Dans la galerie centrale, outre les bas-reliefs et arabesques dont chaque colonne est surchargée, se détachent des piliers du centre les statues de plusieurs monarques, entre autres celle de Visouanatha, le chef de la dynastie Nayakare; en face, à droite, est placée celle de Tirumalaye, vulgairement Trimal-Naïk, le fondateur de ce beau monument; à ses côtés, sont deux de ses femmes et une servante.

Les Indous, si passionnés pour le merveilleux, racontent, à ce sujet, l'anecdote suivante : Tirumalaye, ayant épousé la fille du roi de Tanjore, amena cette princesse à son palais et se plut à lui en montrer lui-même toutes les splendeurs. La reine, prise de nostalgie, ne témoigna aucun étonnement de tant de richesses, et se contenta de répondre que les écuries de son père l'emportaient en luxe sur le palais du Nayakar. Ces paroles humiliantes exaspérèrent tellement le roi qu'il s'oublia jusqu'à frapper sa femme d'un coup de poignard. En expiation de son crime, il voulut placer la statue de cette reine infortunée dans son choultry; le sang de la blessure apparut sur le marbre, et toutes les tentatives furent infructueuses pour effacer ce stigmate indélébile qui est resté comme un enseignement terrible pour les maris enclins à la colère.

A l'extrémité orientale, s'élève un trône en granit noir, le Simhasanum, dont le dais, supporté par des colonnes, est enveloppé d'une dentelle de pierre. A certains jours de l'année, l'idole est exposée sur ce trône.

Le portique situé au fond du mandapam, est décoré de statues de dieux, et la façade de ce côté est également fort belle; l'ornementation des colonnes ressemble à celle de la façade principale; les piliers des coins représentent, l'un Çiva et sa femme écrasant Ravana le géant aux cent têtes, l'autre le même dieu se querellant avec son épouse bien-aimée. Dans la vie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

privée des dieux indous, ces gracieuses scènes conjugales ne sont pas rares et, avouons-le, elles ont un certain charme pour les pauvres humains moins privilégiés de la nature que ces immortels vicieux.

Je quitte avec regret ce splendide spécimen de l'art indou, et j'entre par le gopuram oriental dans le temple sacré. A gauche de la porte se dresse le temple de Minakshi ou Kali, dont la façade est ornée d'un bas-relief rehaussé des couleurs éclatantes et bizarres dont les Indous sont si prodigues. On remarque sur les côtés des statues de Ganesa et de Soubramanya.

La pagode compte quatre enceintes concentriques. Le garbha griha ou enceinte intérieure sacrée renferme le lingam ainsi que plusieurs statues de dieux et déesses d'un ordre inférieur qui escortent Çiva dans les processions. A la porte du garbha griha est le douajastamba, pilier de pierre ou de bois recouvert de cuivre, auquel les dévots suspendent leurs offrandes d'étoffes. Aucun paria, par conséquent aucun Européen, n'est admis au delà de ce pilier; si les brahmanes ne nous laissent pas pénétrer dans les temples de petite dimension, c'est que ce douajastamba y est planté près de la porte d'entrée.

Le lingam de Madoura, comme celui de tous les grands temples çivaïtes, est, dans les cérémonies, entouré des replis d'une naja ou serpent à lunettes dont la tête s'épanouit au-dessus du dieu. Ces reptiles sont faits avec des métaux précieux et enrichis de diamants, de perles et de pierreries de toutes sortes.

Après avoir passé le gopuram, je traverse une longue galerie remplie de marchands qui est soutenue par des colonnes richement ornementées. A droite est placé le mandapam où le dieu et la déesse se marient chaque année; il est utile de renouveler fréquemment cette cérémonie chez les dieux de l'Inde, afin qu'ils n'oublient pas trop leurs devoirs d'époux. Un peu plus loin est un autre portique composé de seize colonnes : sur la face externe des premières on remarque, sculptés en ronde-bosse, des yalis ayant à la main une trompette de forme bizarre; le fût des autres est alternativement carré et polygone : les artistes indous ont définitivement la simplicité en horreur.

A l'est de la salle nuptiale, s'étend le portique des mille colonnes qui forme un joli quinconce le long du mur d'enceinte; l'intervalle entre les piliers est de un mètre vingt; la plupart ont le fût alternativement carré et polygone et sont ornés de festons et de feuillages. Lorsque cette forêt de pierre est éclairée à la lueur des torches, pendant les fêtes de nuit, l'effet doit être magique. Le chapiteau des colonnes est formé, comme dans beaucoup d'édifices indous, par une pierre transversale débordant le fût carré de deux et quelquefois de quatre côtés, ce qui permet de leur donner un espacement supérieur à la largeur des dalles auxquelles elles servent de support. J'ai compté vingt-neuf colonnes de façade sur trente-cinq de côté (quatorze de ces dernières sont réunies par un mur); quelques-unes ne sont qu'ébauchées et conservent encore les traces du ciseau de l'ouvrier; mais la galerie centrale, qui est parallèle au mur de l'est et qui mène à un petit sanctuaire, est toute peuplée de monstres, de dieux, d'êtres humains. Un portique de colonnes sculptées en ronde-bosse précède cette galerie, à laquelle conduisent deux escaliers ayant pour rampe des éléphants en pierre. Quelques-unes des statues de ce portique sont couvertes du beurre clarifié et de l'huile dont les pieux Indous ont soin de les enduire chaque jour; elles sont toutes plus grandes que nature. Je signalerai, à l'entrée, une colonne centrale entourée de plusieurs colonnettes; je crois que le tout est sculpté dans un monolithe.

Revenu à la galerie aboutissant au gopuram de l'est, j'aperçus la colonnade qui entoure l'étang du Lotus d'or, si célèbre chez les Tamouls, le Pottamaraï, dont l'eau verte et croupissante est un poison redoutable, au dire des Indous. Je n'ai en effet jamais rien vu d'aussi sale ni d'aussi fétide. Il n'est donc pas très-étonnant qu'il ne soit habité par aucun des animaux sacrés dont les bassins des pagodes sont toujours largement approvisionnés. Demandez aux brahmanes le motif de cette exception, ils ne seront pas embarrassés pour vous répondre, et votre curiosité sera satisfaite à peu de frais, à moins cependant que vous ne soyez d'une exigeance incompatible avec le caractère d'un voyageur. Voici l'histoire :

Un héron au plumage blanc avait faim : planté sur une patte au bord de l'étang du Lotus d'or, qui avait alors l'eau la plus claire, la plus limpide de toute l'Inde, il songeait tristement aux souffrances de la vie. Un richi en pèlerinage à ce temple vint se baigner à ses côtés; ce saint personnage, en tordant ses cheveux pour les sécher, en laissait tomber de jolis poissons argentés qui se mettaient aussitôt à nager joyeusement. La faim poussait le héron à ouvrir son long bec et à engloutir quelqu'une de ces créatures. Un homme n'eût pas résisté à la tentation; le prudent volatile se garda bien d'insulter à la sainteté du lieu. Il fit, il est vrai, claquer de temps en temps ses mâchoires par un mouvement involontaire, mais tout en soupirant il s'abstint de rien manger.

Çiva, témoin du fait, et qui, contre son ordinaire, s'était levé en belle humeur, ne voulut pas laisser sans récompense une sobriété si remarquable. La terre n'était pas digne de posséder cet oiseau vertueux, il l'enleva pour en orner son olympe. « Que désires-tu, lui demanda le maître des cieux? parle, tes souhaits seront exaucés. » L'humble volatile fit la réflexion toute pratique qu'un autre pauvre héron pourrait être soumis à la même tentation si l'étang du Lotus d'or était toujours peuplé de poissons et qu'il n'aurait peut-être pas comme lui la force de résister aux tortures d'un estomac affamé; il demanda donc que l'eau sacrée de Madoura ne nourrît plus aucun être animé, et cela lui fut accordé après mûre délibération en conseil des dieux.

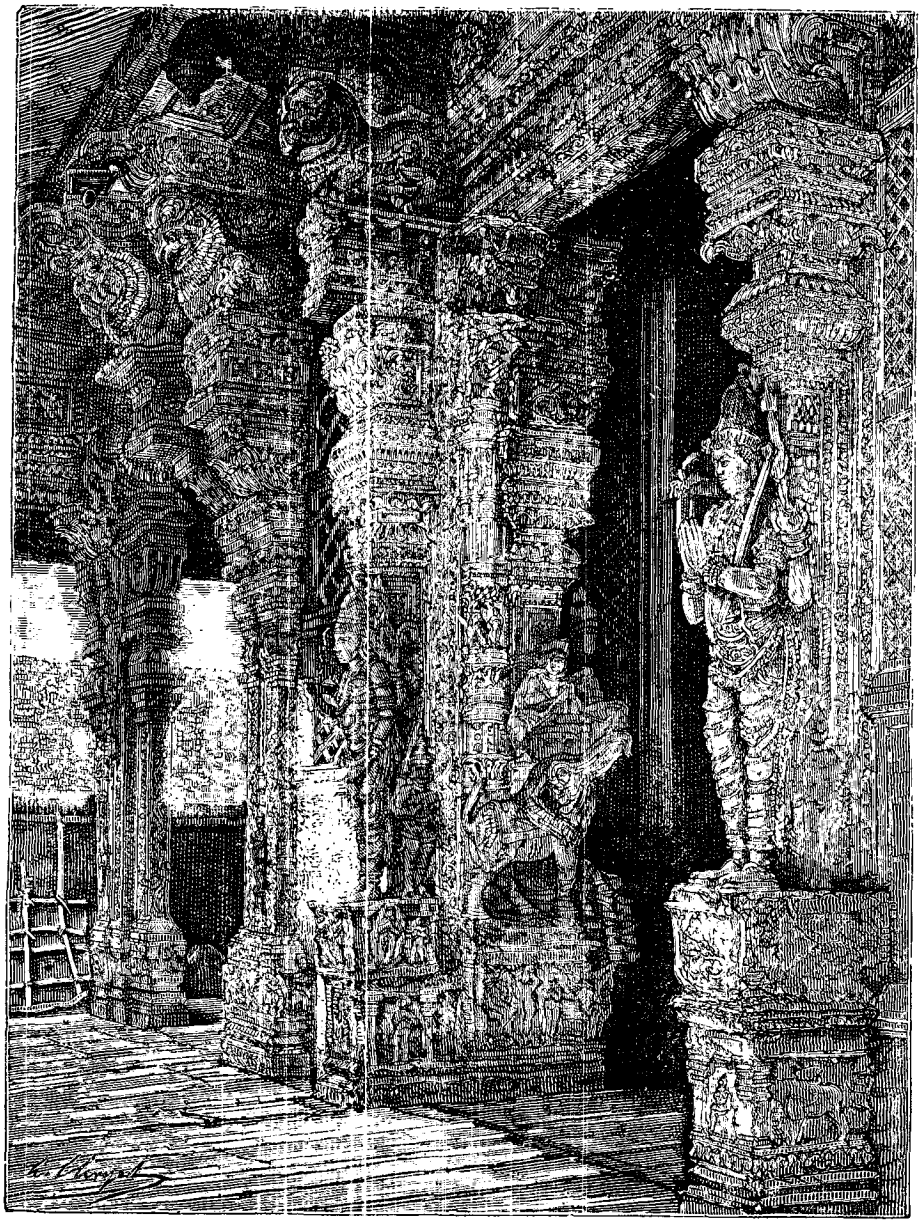
Le Pottamaraï, ou étang mort, mesure soixante

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mètres en longueur et quarante-quatre en largeur; il est orienté avec soin comme les murs de la pagode.

La galerie qui entoure ce bassin est couverte de fresques représentant des scènes indoues de tout genre; le dessin en est étrange, les poses disgracieuses et les figures sans expression; elles n'ont même pas cette naïveté qui rachète tant de défauts. Aussi ces peintures n'ont-elles rien de curieux sous le rapport de l'art, mais on y trouve la fidèle reproduction des mœurs et des usages locaux, ce qui intéresse toujours un touriste.

Une partie de cette colonnade est formée par une cloison en pierre taillée à jour avec la délicatesse de la dentelle, ce qui permettait jadis aux épouses du roi, lorsque l'Inde avait encore des rois, d'assister aux



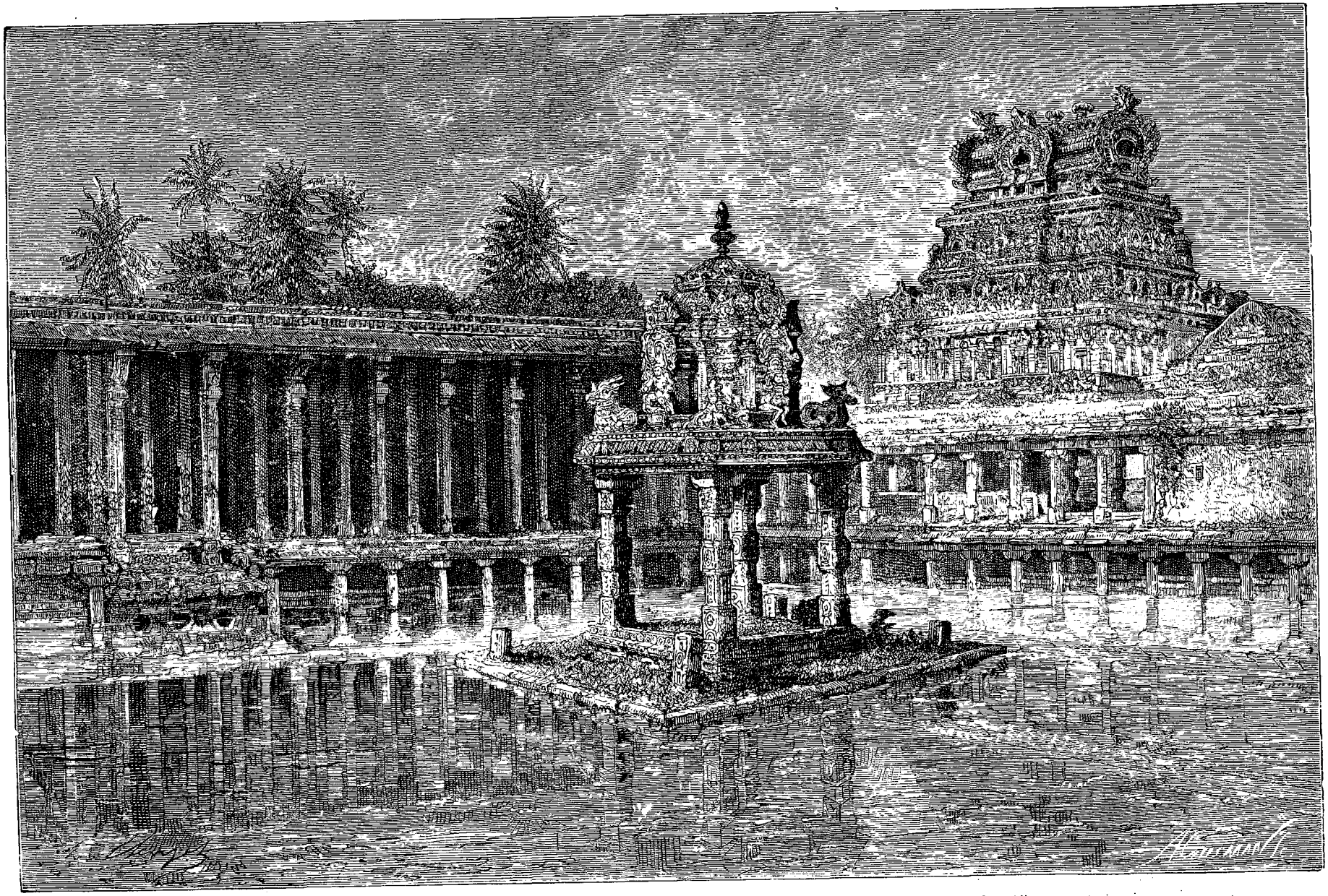
Une entrée du Puthu-Mandapam, à Madoura. — Dessin de H. Clerget d'après l'album de M. Grandidier.

cérémonies religieuses sans craindre d'être souillées par le regard des hommes.

Suivons le côté nord de l'étang, nous arriverons dans une vaste galerie dont les colonnes sont ornées d'êtres fantastiques sculptés en ronde bosse; elle est sombre : aussi est-ce là que les couleurs vives dont sont revêtus tant de bas-reliefs dans ce temple font l'effet le plus saisissant.

Le gopuram ouest, par lequel je sortis de l'enceinte sacrée, est le plus beau de tous et le plus orné menté. On y remarque cette singulière statue que j'avais déjà eu l'occasion de voir en divers endroits du temple, entre autres sous le vestibule du Choultry de Tirumalaye Nayakar, et qui représente un dieu tenant son pied en l'air dans sa main; je me demandais, en présence de ce clown divin, si Auriol avec ses curieux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Etang sacré, près de Trichinopoly (voy. p. 65). — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

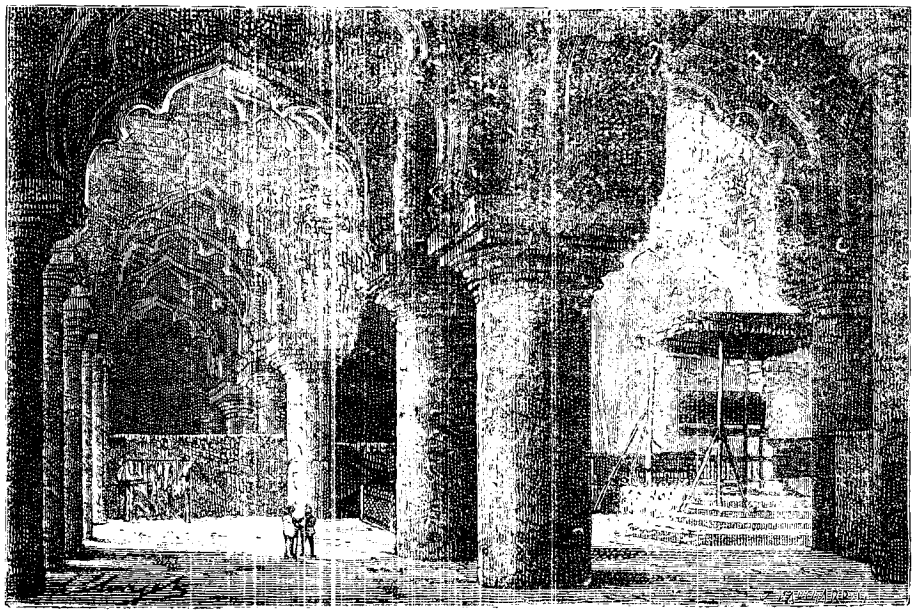
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

exercices de dislocation n'aurait pas eu, lui aussi, droit à un petit sanctuaire dans une des vastes pagodes du Deccan.

Soubramanya, suivi de son paon, figure aussi parmi les ornements de la pyramide. La porte du nord est inachevée ; elle n'est pas décorée de statues. Le gopuram du sud est peu ornementé.

Le temple de Madoura est sans contredit le plus admirable et le plus curieux monument que le génie indou ait jamais exécuté. Je ne sache pas, dans tous mes voyages, avoir jamais éprouvé une impression semblable à celle que je ressentis en me promenant au milieu des merveilles de ce chef-d'œuvre de l'architecture nationale. Dès qu'on pénètre dans l'enceinte sacrée, l'œil se trouve frappé de la quantité innombrable de colonnes surchargées de sculptures bizarres et originales qui se dressent de toutes parts ; on passe de cour en cour, de galeries en galeries, de portiques en portiques, et partout on découvre des bas-reliefs et des peintures. Il n'est pas jusqu'à l'obscurité de certaines avenues de pierre qui n'ajoute à l'effet produit par cette multitude de monstres qui semblent sortir des colonnes d'où l'artiste indou les a tirés pour frapper de terreur l'esprit superstitieux des dévots.

L'aspect général est grandiose et produit une profonde impression sur l'esprit du visiteur. Ce n'est pas une étude spéciale de chaque statue que demande un temple de ce genre, il faut se contenter de jeter un coup d'œil sur l'ensemble, il faut avancer rapidement au milieu de ces yalis, de ces monstres de toutes sortes, de ces êtres aux formes bizarres, au regard cruel, aux poses étranges ; on se croit alors sous l'empire d'un rêve fantastique. Car ces pagodes du Deccan sont une création de la fantaisie ; les architectes indous ne se livrent pas à une étude raisonnée et approfondie du beau ; ils ne s'occupent point des proportions ; les règles de l'art, telles qu'elles sont établies dans nos contrées, sont par eux méconnues et foulées aux pieds. Qu'on ne recherche donc point dans chaque statue l'idéal de la forme, la simplicité et la vérité de l'expression qui est le triomphe des grands maîtres : les figures ne respirent que la cruauté, à moins qu'elles ne soient sans vie, dans une froide immobilité ; le corps est torturé ou disloqué ; les artistes indous n'ont point copié de modèles, cherchant le beau et tâchant d'approcher le plus possible de la perfection : c'est un rêve de malade en délire qu'ils ont sculpté en pierre ; mais les images de ce rêve, si horribles qu'elles soient, ne sont pas sans grandeur.



La salle d'audience du palais de Trimal-Naïk, à Madoura. — Dessin de H. Clerget d'après l'album photographique de M. Grandidier.

A qui n'est-il pas arrivé de laisser son imagination errer follement à l'aventure et visiter des mondes étranges peuplés d'êtres fantastiques? Eh bien! ce sont ces conceptions incroyables, ces élucubrations insensées qu'ils ont réalisées dans le temple de Madoura et qui se déroulent, écrites dans le granit, sous les yeux du voyageur. Il n'est pas, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, jusqu'aux couleurs grossières dont les brahmanes ont maladroitement bariolé la plupart des statues qui, dans la demi-obscurité de ces vastes galeries, ne leur donnent un aspect bizarre et même effrayant.

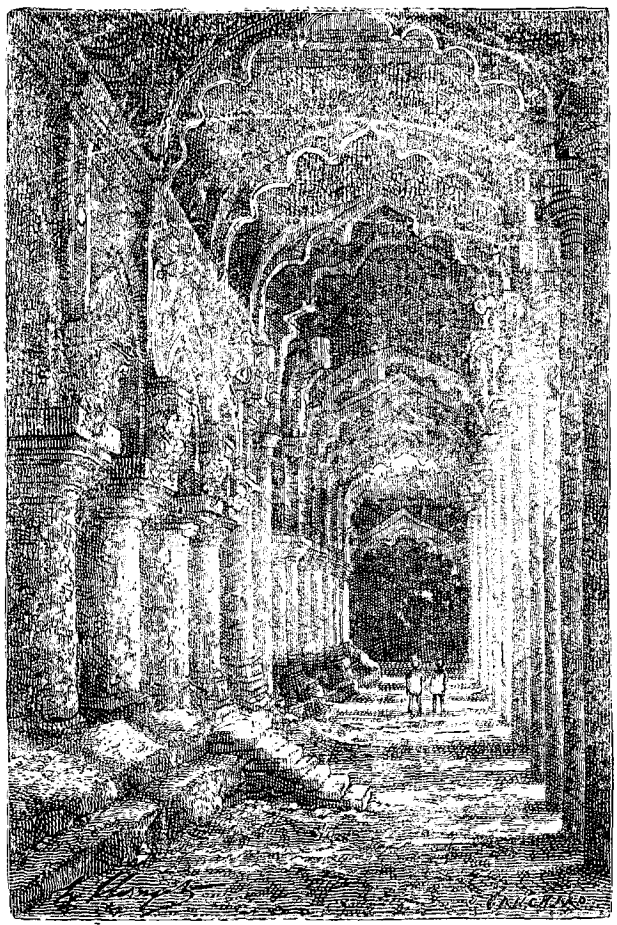
Quand on songe que les colonnes sculptées en ronde bosse et décorées sur les faces de mille ornements divers, figurines, feuillages, guirlandes, sont toutes monolithes, on ne peut s'empêcher de s'étonner du travail et du temps qu'ont dû coûter à des générations d'hommes ces œuvres gigantesques, des dépenses considérables qu'ont sans aucun doute entraînées ces monuments merveilleux. Les architectes indous semblent s'être proposé avant tout autre but celui de vaincre le difficulté.

Le palais de Tirumalaye Nayakar est, après le grand

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

temple de Çiva, le monument le plus important de Madoura et l'un des plus curieux de l'Inde, où l'on trouve peu d'édifices de ce genre. Il couvrait autrefois une immense étendue de terrain; aujourd'hui il tombe en ruine. Heureusement il reste encore la belle salle du Durbar ou salle du trône, qui, malgré son état de délabrement, conserve un aspect grandiose et permet au visiteur de se rendre compte de ce qu'a dû être le palais à l'époque de la splendeur des Nayakars de Madoura.

L'extérieur de cet édifice est un des plus pittoresques grâce à la teinte noire que lui ont donnée les siècles et aux plantes qui poussent entre les fentes des pierres ou couronnent les pans des murailles à demi tombées; les dômes rectangulaires ou carrés, percés d'une foule d'ouvertures, ajoutent à l'effet de l'ensemble. Je ne crois pas cependant qu'il ait jamais eu ce caractère grandiose que représentent les grands édifices européens. Les artistes Indous n'ont jamais pu se plier aux exigences d'un plan uniforme; ils obéissent à la fantaisie du moment, sans se préoccuper de ce qui a été fait précédemment et de ce qu'il reste à faire: aussi l'aspect extérieur est-il le plus souvent mesquin; ils n'arrivent qu'à former un assemblage plus ou moins considérable de bâtiments. Les Indous sont des ouvriers de détail et non des architectes capables d'une conception d'ensemble; leurs mœurs, leurs habitudes, leur religion, tout repose sur des détails. Ils bâtissent par juxtaposition, aussi leurs constructions manquent de cette unité qui nécessité la largeur des vues et un plan arrêté à l'avance.



Palais de Trimal-Naïk, a Madoura : Entrée la salle d'audience.
Dessin de H. Clerget d'après l'album photograpnique de M. Grandidier.

Le palais de Madoura, élevé par Tirumalaye, le dixième rajah de la dynastie Nayakare, dont le règne dura de 1621 à 1660, renferme beaucoup de salles couvertes de terrasses et de dômes qui reposent sur des piliers massifs et dont le style rappelle l'architecture musulmane.

Les sessions de la cour se tiennent dans l'ancienne salle du trône des rois Nayakars; la porte qui y donne accès aujourd'hui est moderne.

Cette salle, comme celle de Tanjore, est entourée d'une colonnade à laquelle on arrive par des marches de pierre; on compte trois rangées de colonnes assez élevées, mais d'un aspect lourd faute d'un piédestal; elles sont revêtues, suivant la coutume invariable des Indous, d'un épais enduit de chounam. Dans le plafond sont pratiquées plusieurs voûtes, deux rectangulaires au centre des galeries latérales et quatre carrées aux extrémités; elles sont coupées de nombreuses fenêtres, ce qui leur donne un aspect particulier. L'influence musulmane est manifeste dans ce monument; les détails élégants de l ornementation des archivoltes, les formes rondes des colonnes, l'absence presque totale de figures humaines ou de masques d'animaux, les dômes à coupe transversale ogivale, tout indique chez les artistes indous du dix-septième siècle la connaissance des monuments musulmans de Bidjanaggur et d'autres villes tombées sous la domination mongole. Si le défaut de symétrie, si cher aux Indous, existe encore dans l'espacement des colonnes, il a disparu dans l'ornementation et dans les dômes.

Le plafond des galeries est à peine cintré, souvent même il est plat et formé, à la mode indoue, de briques posées de champ les unes à côté des autres et liées par du mortier. Nous avons déjà vu que ce mode de construction était usité à Tanjore.

Des deux côtés de l'arcade centrale, en face de laquelle était jadis placé le trône royal, j'ai remarqué non sans étonnement un bas-relief représentant un ange avec des ailes, semblable à ceux que figurent les peintres chrétiens, tenant l'extrémité d'une guirlande sculptée au-dessus de l'archivolte. Entre chaque arcade, se projette en avant des colonnes un monstre qui n'a pas les traits horribles si ordinaires chez les statues indoues; ici on ne voit ni Hanouman, le dieu singe, ni ces autres figures de divinités plus ou moins grotesques prodiguées sur les bas-reliefs du palais de Tanjore ou de la galerie de Trichinopoly; ces derniers édifices ont un cachet plus éminemment indou que le palais de Tirumalaye et datent probablement d'une époque antérieure.

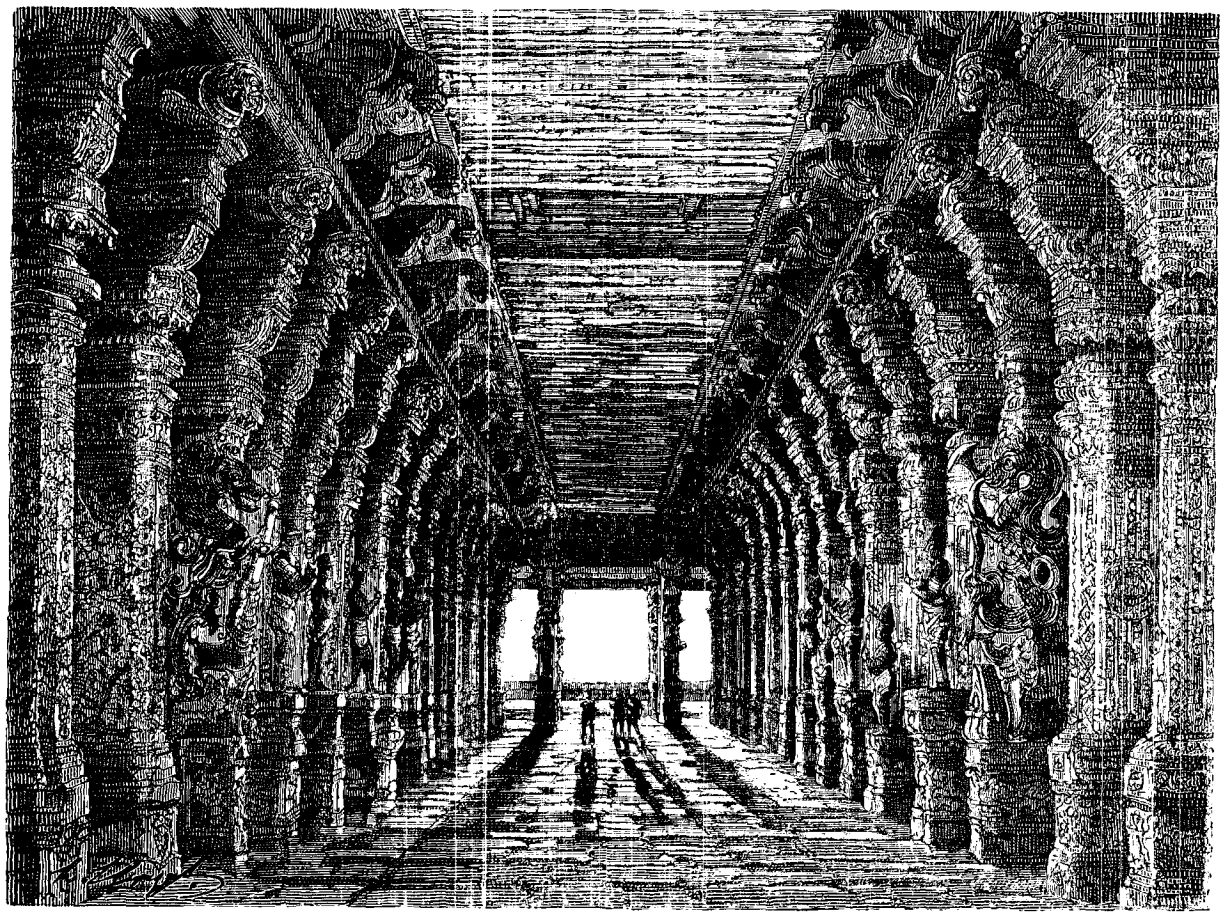
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au-dessus de la grande dalle de marbre noir sur laquelle on étendait les coussins du roi, s'élève un beau dôme, le *souerga vitasam* ou voûte céleste, qui mesure plus de dix-huit mètres de diamètre : la hauteur de la coupole au-dessus du trône est d'environ une vingtaine de mètres.

L'ensemble de cette salle péristyle est grandiose, et quand le rajah, revêtu de ses splendides vêtements de soie et d'or, siégeait majestueusement sur son trône enrichi de pierreries et entouré d'une balustrade d'ivoire, au milieu de nombreux courtisans et de milliers de soldats, le spectacle, sous le beau ciel des tropiques, devait être des plus saisissants.

Je ferai remarquer que tous les palais dont nous avons parlé sont en pierre, mais qu on ne s'en aperçoit guère par suite du recrépissage en chounam dont les Indous font abus dans tous leurs édifices nationaux ou privés. Les pierres ne sont à leurs yeux que des matériaux plus durables que le bois ou la brique dans leur climat humide ; ils préfèrent le stuc qui se prête facilement à toutes les sortes d'ornements.

Avant de quitter la ville de Madoura, j'allai visiter la pagode péroumale qui est de petite dimension, mais qui n'en mérite pas moins d'être mentionnée. Elle sert, comme le dit fort bien M. Fergusson, de trait d'union entre l'ancienne architecture bouddhiste, ou



La nef du Puthu-Mandapam, à Madoura (voy. p. 70). — Dessin de H. Clerget d'après l'album photographique de M. Grandidier.

plutôt l'architecture vichnouvite des premiers temps, et celle des temples du sud de l'Inde que nous venons d'étudier ; elle offre quelque ressemblance avec les pagodes monolithes de Mahabalipouram. Le sanctuaire, plus grand que dans la plupart des temples du Deccan, est surmonté de la sphère ordinaire qui semble empruntée aux dagobas bouddhistes.

L'Indou qui m'avait promené à travers toutes les merveilles de Madoura ne fut content qu'après m'avoir conduit à l'hôpital, et à l'ancienne porte du fort, aujourd'hui la maison du juge. C'est là que les anciens rajahs se donnaient le plaisir de combats de bêtes fauves et de luttes.

Les Indous, comme tous les peuples orientaux, ont toujours aimé à mettre en présence dans un espace restreint des animaux féroces, tels que tigres et buffles, éléphants, etc. Aux combats de taureaux qu'applaudissent avec tant d'enthousiasme les Espagnols, aux luttes entre hommes que les Anglais humanitaires encouragent de leurs hourras et de leurs guinées, les princes de l'Orient préfèrent la guerre acharnée du tigre contre le buffle ou de l'éléphant contre l'éléphant ; il n'est en effet rien de plus terrible que de voir ces monstres arrachés aux jongles des tropiques se ruer l'un contre l'autre et jouer devant les hommes les scènes émouvantes qui se passent or-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mosquée de Nuthur près de Trichinopoly. — Dessin de E. Tournois d'après l'album photographique de M. Grandi lier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dinairement loin de nos regards dans la sombre épaisseur des forêts. Le tigre, malgré sa souplesse et sa ruse féline, est en général vaincu par le buffle dont la force brutale, puissamment secondée par des cornes terribles, triomphe souvent de son ennemi. Il est des rajahs qui se donnent le plaisir royal de lancer deux ou trois tigres contre un ou deux buffles dans une enceinte où toutes les péripéties émouvantes du drame sanglant se déroulent sous leurs yeux dans leurs moindres détails. Les tigres ne l'emportent sur les buffles qu'à nombre supérieur; disons-le toutefois, et nos lecteurs n'auront pas de peine à nous croire, qu'après le combat le vainqueur n'est guère dans un meilleur état que le vaincu.

Le buffle sauvage est du reste, à mon avis, l'animal le plus dangereux qu'un chasseur puisse rencontrer. Les bêtes féroces, telles que le lion, le tigre, la panthère, ne sont pas si redoutables qu'on s'est plu à le répéter. L'homme, par sa stature verticale et sa hauteur au-dessus du sol, inspire un sentiment de frayeur à tous les animaux; les plus redoutés d'entre eux ressentent au moins autant de terreur à notre vue que nous pouvons en éprouver nous-mêmes quand nous les rencontrons à l'improviste, non toutefois que, poussés par la faim ou sûrs de n'avoir pas été aperçus, ils ne se jettent parfois sur l'homme, mais c'est là l'exception. Le buffle sauvage est de tous celui sur lequel la peur semble avoir le moins d'effet; lorsque dans les jongles on voit une troupe de buffles lever paisiblement la tête au-dessus des marais où ils aiment à se cacher durant les chaleurs du jour et suivre le chasseur de leur regard fixe et farouche, on ne peut se défendre d'une certaine émotion. Ce sont en effet de terribles animaux, et je ne puis en parler sans me rappeler l'histoire que me raconta au sujet de leur férocité un des plus célèbres chasseurs de l'Inde. Mon ami était à la chasse de la panthère dans une jongle du Deccan; quelques officiers anglais l'accompagnaient dans cette partie de plaisir. Un d'eux voyant des buffles sauvages paître au milieu d'une clairière ajuste le plus bel animal du troupeau et réussit à le blesser; c'était un vieux taureau qui, apercevant son agresseur, se précipite tête baissée contre lui en faisant résonner le sol de la prairie de son lourd galop. Le chasseur était près d'un arbre; il abandonne précipitamment sa carabine, et, s'accrochant aux branches, il s'installe hors de la portée de son terrible ennemi. Le buffle, tout sanglant et poussant d'affreux mugissements où la colère se mêlait à la douleur, se met à frapper le tronc de ses cornes puissantes, puis à tenter de déraciner à l'aide de ses sabots l'arbre sur lequel l'Anglais effrayé avait cherché un refuge. Après mille efforts superflus, il part tout à coup d'un trait et s'enfonce dans les profondeurs de la jongle. Rassuré par cette fuite, l'officier descend de son arbre; il se baissait pour ramasser l'arme que dans sa frayeur il avait abandonnée, lorsqu'il entend le galop précipité et le souffle bruyant du buffle qui revenait à la charge; il se retourne, il veut fuir..., il est trop tard, hélas! il est renversé, foulé aux pieds, son corps est déchiré en tous sens par les cornes de l'animal en fureur. Mon ami, le major Gipps eut la triste consolation de tuer de sa balle infaillible, sur le cadavre du pauvre officier, l'animal que rien ne pouvait détourner de sa vengeance. Ce buffle avait simulé une fuite pour surprendre son meurtrier.

Ramnad est situé au sud de Madoura, à une distance de soixante-huit milles; rien d'intéressant entre deux; route mauvaise, contrée inculte. Depuis Tanjore, du reste, à l'exception des environs immédiats de Trichinopoly et de Madoura, les villages sont rares et le pays peu cultivé.

A vingt-trois milles à l'ouest de Ramnad, par un chemin difficile, après avoir traversé des sables et des marais, j'arrivai au petit village de Mandapam, qu'un bras de mer de trois milles sépare de Ramisouéram, la plus occidentale des nombreuses îles qui relient le continent indien à Ceylan et forment le *pont d'Adam :* nom donné à ce chapelet d'îlots par les musulmans de l'Inde qui regardent Ceylan comme le paradis terrestre de la Bible, et par conséquent comme la demeure du premier homme; les Anglais ont adopté la même dénomination.

Un petit bateau me conduisit au port de Pamben. C'est là que réside l'officier chargé de l'administration du district de Ramisouéram, entre une prison où sont entassés les criminels de l'endroit et un phare destiné à guider à travers les bancs du golfe de Manaar les nombreux bateaux indigènes qui vont de la côte de Coromandel, surtout de Negapatam, à Colombo ou à Cochin, *et vice versa.* Ils traversent le pont d'Adam à l'endroit du chenal que les Anglais creusent depuis vingt-cinq ans. La largeur actuelle du passage de Pamben est de trente mètres, la profondeur de quatre mètres et demi : on doit continuer le travail jusqu'à ce qu'on ait atteint cinq mètres. Un peu plus à l'est se trouve un second chenal moins profond. On ne peut exécuter ces travaux sous-marins qu'aux mois de février, mars, avril, et quelquefois de mai; il faut les interrompre durant le reste de l'année à cause des vents violents qui règnent dans ces parages et qui soulèvent les flots avec trop de fureur.

Des plongeurs qui restent sous l'eau environ quarante-quatre secondes pratiquent des trous dans lesquels on introduit une charge de poudre d'un poids de vingt kilogrammes. Lorsqu'on met le feu à cette poudre, il s'élève une trombe d'eau de plusieurs mètres de hauteur, qui est à craindre pour les dhoneys. Des navires de trois cents tonneaux peuvent passer par le chenal de Pamben. Le nombre de boutres et bateaux qui mouillent mensuellement dans ce port n'est pas inférieur à six cents en moyenne.

La chaîne d'îles et de bancs qui sont disséminés dans le golfe de Manaar, entre le sud de l'Inde et la pointe nord de Ceylan, est remarquable au point de vue géologique. Ces bancs en effet se sont successivement formés, ainsi que les provinces septentrionales de Cey-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lan en avant de la base du groupe central des montagnes granitiques par l'accumulation d'une immense quantité de petits polypiers dont les sécrétions calcaires produisent si fréquemment dans les mers de l'Inde les récifs connus sous le nom de bancs de corail.

Sur cette base de madrépores se sont amassés le sable et le gravier que les courants violents de la baie du Bengale enlèvent dans leur cours rapide à la côte de Coromandel dont l'abaissement est journalier et qu'ils déposent, lorsque, déviés de leur direction par l'île de Ceylan, et obligés de s'infléchir pour en contourner les côtes nord et est, ils diminuent de vitesse et laissent par conséquent tomber les matières tenues en suspension dans leurs eaux.

Les seuls fossiles, mollusques et madrépores que l'on trouve dans ces dépôts modernes appartiennent à des espèces vivant encore de nos jours dans les mers tropicales; beaucoup même ont conservé leur éclat nacré.

Bien loin que l'île de Ceylan ait jadis fait partie du continent indien, et qu'elle en ait été détachée par des commotions violentes, comme on l'a souvent écrit, elle tend au contraire à s'en rapprocher chaque jour, et le temps n'est probablement pas éloigné, géologiquement parlant, où les deux pays seront réunis.

Dans le golfe de Manaar, les Indous pêchent beaucoup de conques marines, sorte de coquille qui se vend pour les temples, où les jours de fête elle est employée comme trompette sacrée; c'est un monopole du gouvernement de Ceylan, dont le produit s'élève annuellement à six mille francs environ. On recueille aussi dans le même golfe des tripangs ou holothuries qu'on ramasse sur la plage à basse mer; ces tripangs ressemblent à de gros vers. Après les avoir fait sécher, on les expédie en Chine où les gourmets les achètent fort cher, moins toutefois que les nids d'hirondelle. Le goût de ce mets inconnu à tort sur nos tables d'Europe rappelle le pied de veau; si la cuisson est très-prolongée, selon l'habitude chinoise, le tripang se dissout entièrement et on obtient alors un potage excellent.

Le village de Ramisouéram est à huit milles de Pamben; j'allai y visiter le temple qui attire chaque année des milliers de pèlerins de toutes les parties de l'Inde. Monté sur un poney du pays, je suivis une route couverte de dalles taillées en polygones plus ou moins irréguliers; ce pavage, utile dans un pays aussi sablonneux, a été fait aux frais de personnes pieuses, dans l'intention de faciliter les pèlerinages. Des fondations de même nature ont bordé cette voie de fontaines, où des hommes, spécialement chargés de ce soin, déversent continuellement de l'eau, ce qui permet aux passants de se désaltérer. Je rencontrai en chemin une vingtaine de pèlerins, hommes et femmes, qui venaient de Kasi (Benarès), avec un bagage bien léger sur le dos.

Une large rue, bordée de belles maisons blanchies à la chaux, précède le temple dont le mur d'enceinte est percé de quatre portes. A chacune d'elles, correspond une galerie qui se dirige vers le sanctuaire central; la colonnade concentrique au mur d'enceinte qui entoure le Vimana, l'étang sacré et divers petits temples, coupe par le milieu ces galeries, soutenues en certains endroits par deux rangs de colonnes; il y en a même parfois trois ou quatre.

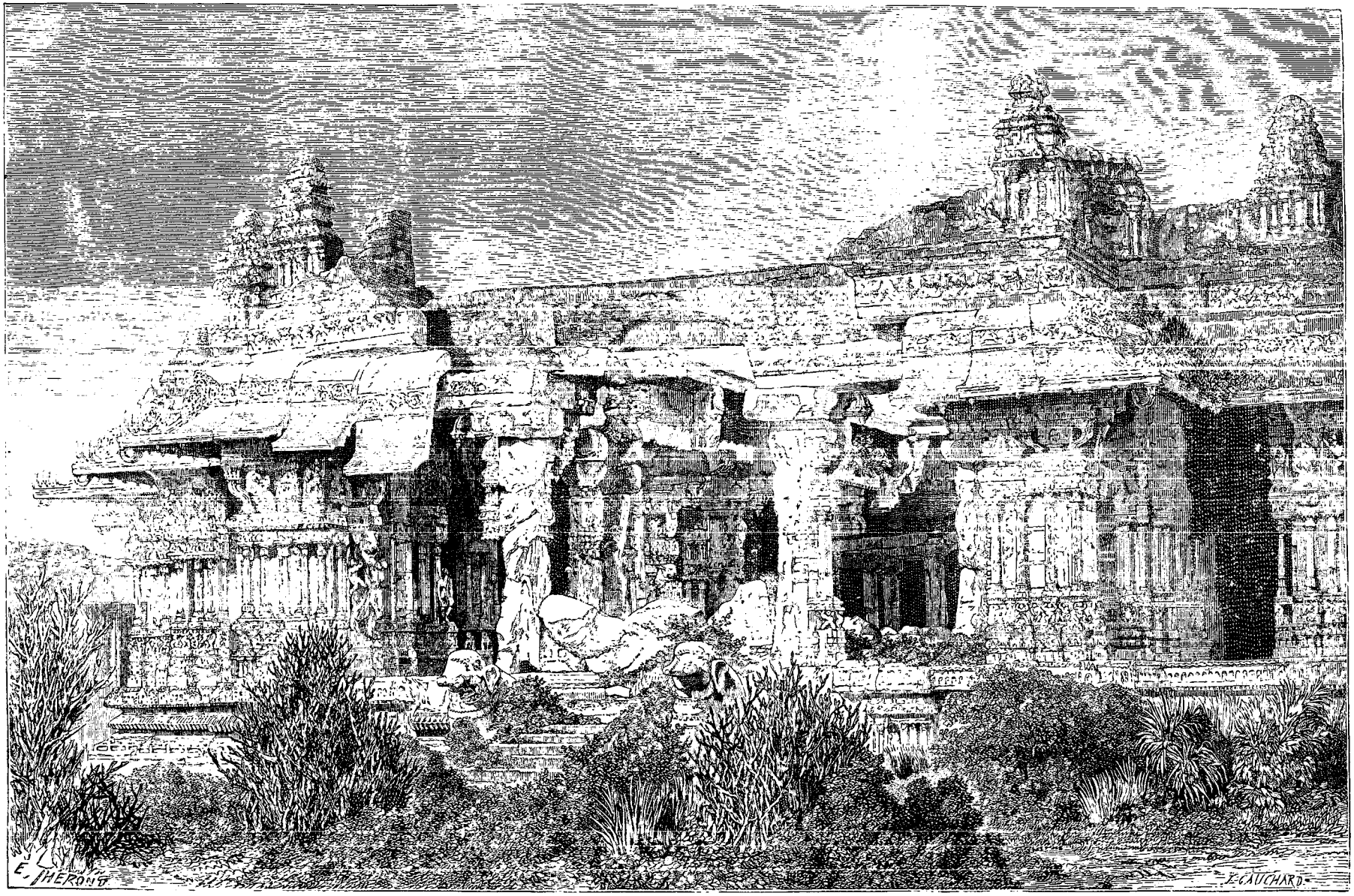
Beaucoup de ces colonnes sont monolithes, et projettent, sculptées en ronde-bosse, les figures des bienfaiteurs du temple, Rajahs et Reines, qui sont représentés les mains jointes, dans l'attitude de la prière. Malheureusement la plupart de ces fûts énormes et de ces statues de grandeur naturelle sont recouverts d'une couche de chaumam si épaisse, que la matière première, les lignes et les formes disparaissent sous cet enduit grossier; on croirait voir des statuettes de plâtre fabriquées à vil prix. Ce n'est pas tout, les Brahmanes n'ont pas manqué de couvrir les colonnes d'absurdes enluminures rouges, semblables à celles dont sont revêtues toutes les maisons indoues. L'effet général est détruit, et il faut un effort vigoureux de l'esprit pour retrouver dans cet ignoble badigeon le caractère grandiose que devait avoir autrefois cet édifice; mieux vaudrait, à mon avis, voir la pagode en ruine que déshonorée par la truelle des maçons indigènes.

Cette pagode jouit dans toute l'Inde d'une haute réputation de sainteté; toutefois aucune de ses galeries ne peut être comparée, sous le rapport des idées fantastiques qu'elles font naître, à celles de Madoura, où le voyageur peut se croire momentanément transporté dans un autre monde; ici surtout l'œil chercherait en vain les dessins gracieux et élégants dont on peut trouver des exemples sur les bords de la Tumboudra, dans les vénérables ruines de l'ancienne cité de Vijayanagar, ainsi que dans le sanctuaire le plus vénéré du Deccan méridional, le beau temple de Tripetty, qui se cache à quatre-vingts milles nord-ouest de Madras, dans une gorge des Ghauts, à peu près interdite aux regards profanes des Musulmans et des Européens.

L'île de Ramisouéram est plantée d'énormes baobabs (*Adansonia digitata*). Ces arbres qu'on peut surnommer les éléphants de la végétation à cause de leurs formes massives, sont essentiellement africains; comment ont-ils été importés en Asie? Ils semblent trop vieux pour avoir été plantés par les Portugais. Peut-être ont-ils été introduits par les marchands arabes, qui déjà avant notre ère entretenaient des relations commerciales avec les habitants de Ceylan.

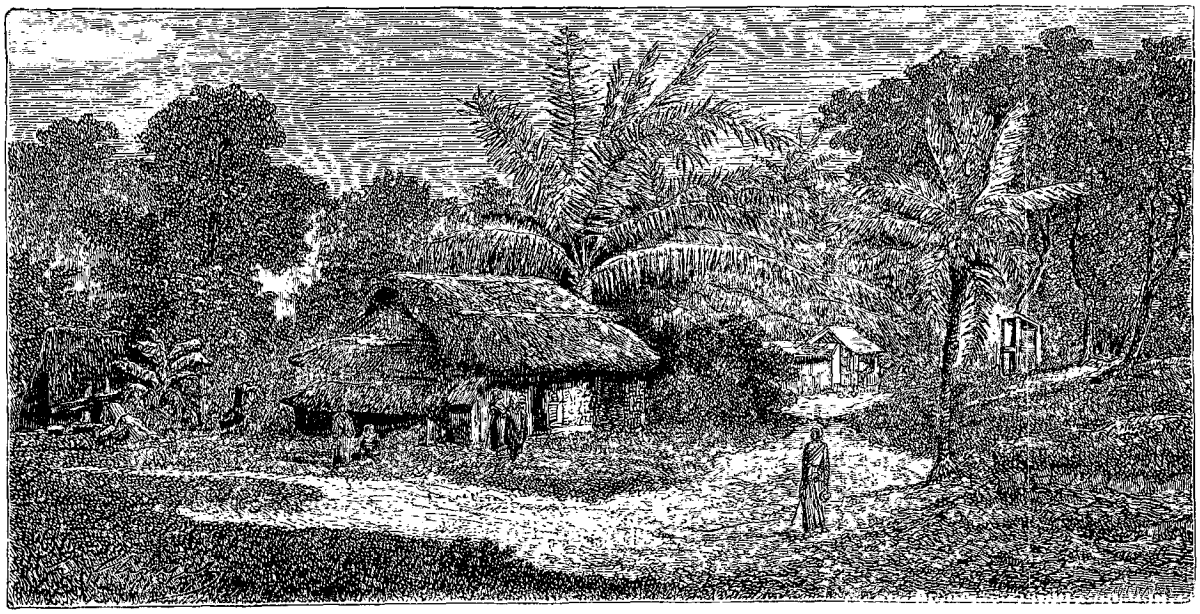
Alfred GRANDIDIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines d'un Mandapam, à Hompy, l'ancienne cité de Vijayanagar (voy. p. 79). — Dessin de E. Thérond d'après l'album photographique de M. Grandidier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue prise dans la vallée de Colombo. — Dessin de A. de Bar d'après l'album des frères Schlagintweit.

VOYAGE DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE L'INDE,

PAR M. ALFRED GRANDIDIER [1].

1862-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII

De Colombo à Kandy et dans le nord de l'île de Ceylan.

Colombo, sur la côte occidentale de Ceylan, est le siége actuel du gouvernement de l'île. Son nom primitif Kalamotta, ou lac du Kalany, rivière qui débouche dans la mer au nord de la ville, a pris successivement, dans les idiomes européens, sa forme actuelle, en passant par la transformation intermédiaire *Kalambon*.

Antérieurement à l'occupation européenne, cette ville était déjà fort importante et fort peuplée : parmi les habitants on comptait beaucoup de Maures. Elle comprend aujourd'hui trois parties distinctes : au centre, est situé le fort qui renferme dans son enceinte tous les édifices du gouvernement et les bureaux des maisons de commerce; au nord de l'esplanade qui entoure le fort, s'étend la ville avec les bazars indigènes; enfin, au sud sont disséminés, sans ordre, au milieu de jardins, les bungalows occupés par les Européens.

L'aspect de ces trois quartiers est très-différent; le fort, dont les murailles ont été élevées par les Hollandais, renferme un vaste espace de terrain couvert de maisons à plusieurs étages, qui datent de la même époque que les fortifications. Celles-ci étaient destinées lors de la prise de possession à protéger la vie et les biens des premiers colons contre les attaques et les pillages incessants des indigènes. Aujourd'hui que l'île entière soumise aux Anglais jouit d'une tranquillité non interrompue depuis de nombreuses années, il n'est plus besoin de prendre les mêmes précautions, et presque aucun Européen ne vit parqué dans l'enceinte des murailles fortifiées. Les anciennes maisons hollandaises servent de bureaux et de magasins, où chaque négociant vient le matin pour ses affaires, mais qu'il quitte le soir pour se rendre à son bungalow construit à la campagne dans un but de confort et mieux adapté au climat.

L'intérieur du fort n'a rien de remarquable. Sur la place principale, couverte d'un gazon qui n'est vert qu'à la saison des pluies, est construit le palais du gouverneur, édifice de la plus grande simplicité. A gauche, est un immense bâtiment destiné aux bureaux officiels. De l'angle nord, partent deux rues qui traversent la ville; le phare est au milieu de l'une d'elles.

Le style général des bâtiments n'est nullement dans le goût anglais. Par suite de l'espace restreint, dans lequel devait vivre et se mouvoir une population nom-

1. Suite. — Voy. t. XIX, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XX, p. 49 et 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

breuse, on avait construit des maisons à plusieurs étages, disposition peu convenable dans un climat chaud ; bâties en briques et en mortier, elles n'ont aucune prétention à l'architecture; elles sont massives ; les chambres sont basses et peu spacieuses, mais dans l'intérêt du commerce on leur a fait subir des modifications, et les locaux ont été appropriés aux entreprises industrielles. Quant à l'ameublement, nous nous abstiendrons d'en parler; tout le monde sait que le luxe n'est pas et ne doit pas être dans les habitudes des négociants.

L'éclairage de la ville laisse beaucoup à désirer, et l'on s'étonne à bon droit que le riche gouvernement de cette belle île n'y ait pas encore introduit le gaz, qui donne tant de sécurité et de gaieté le soir à nos cités d'Europe !

La ville noire ou quartier indigène est plutôt une réunion de huttes que de maisons; située sur le bord de la rivière Kalany, elle est traversée par une large rue bordée de boutiques de toute sorte. Nous avons déjà parlé ailleurs du mobilier qui garnit d'ordinaire les maisons indigènes, nous n'y reviendrons donc pas; nous devons remarquer toutefois que contrairement à l'usage des autres Indous, les Çinghalais, dès avant l'ère chrétienne se servaient de siéges, de lits, de tapis de laine, et ornaient leurs meubles d'incrustations d'ivoire. — Ils fabriquaient même des rasoirs et des aiguilles d'acier. Ces divers objets sont toujours en usage, mais la plupart sont aujourd'hui d'importation anglaise.

Colombo était fort bien placée comme siége du gouvernement, lorsque les Européens ne possédaient d'établissements que sur les côtes ouest et sud, et que la cannelle faisait l'objet d'un commerce étendu; il ne se trouve plus aujourd'hui dans une position aussi favorable. La seule raison qu'on puisse invoquer pour le maintien du gouvernement dans cette ville est sa position centrale par rapport à la partie la plus peuplée de l'île, mais elle ne l'est point par rapport au pays en général, et sa rade, qui offre peu de sécurité à l'époque des moussons de sud-ouest, ne justifie nullement le choix qu'en a fait le commerce pour être l entrepôt des cafés. La belle rade de Trincomaly présenterait plus d'avantages, surtout si une route carrossable la faisait communiquer avec Kandy. Colombo est une ville saine, mais je ne doute pas que si Trincomaly était plus peuplée et que les jongles environnantes fussent défrichées, elle ne fût très-salubre, surtout si les Européens établissaient leurs bungalows sur des collines au lieu de résider dans la plaine ou dans des bas-fonds.

La population de Ceylan a un caractère tout particulier, qui la distingue des habitants du continent indien et qui me frappa dès mon arrivée. Je sentais l'intérêt croître à mesure que je l'étudiais avec soin.

Les Çinghalais sont de taille moyenne, et leurs membres grêles, quoique bien proportionnés, n'indiquent pas une grande force physique. Ils ont le visage ovale, les traits fins et efféminés, le teint d'un brun cuivré, moins foncé toutefois que celui des peuples tamouls, les cheveux lisses et d'un beau noir. Les femmes ont une taille élancée et svelte, dont la souplesse est pleine de charmes; leur tête est gracieuse, mais l'expression de leur regard dénote de la timidité et de l'inquiétude, résultat des coutumes oppressives de l'Orient.

La douceur est le trait caractéristique des Çinghalais. On est étonné de voir chez eux une imagination vive s'allier à une grande gravité; ils n'ont rien de cette pétulance qui se remarque chez les Européens. L'énergie leur manque, et on n'a jamais pu vaincre chez eux la mollesse produite par le climat; insouciants et paresseux, ils sont pusillanimes et rusés. Il ne faut attendre d'eux ni franchise, ni bienveillance, ni générosité.

Ces qualités et ces défauts ne doivent pas être attribués seulement à l'influence du sol et du climat qui ont déterminé la nourriture et la constitution physique des habitants, elles résultent également de la topographie de l'île qui leur a longtemps permis de se soustraire à tout contact avec les étrangers, et avant tout elles sont la conséquence naturelle de la tyrannie séculaire de gouvernements qui ont pesé sur eux.

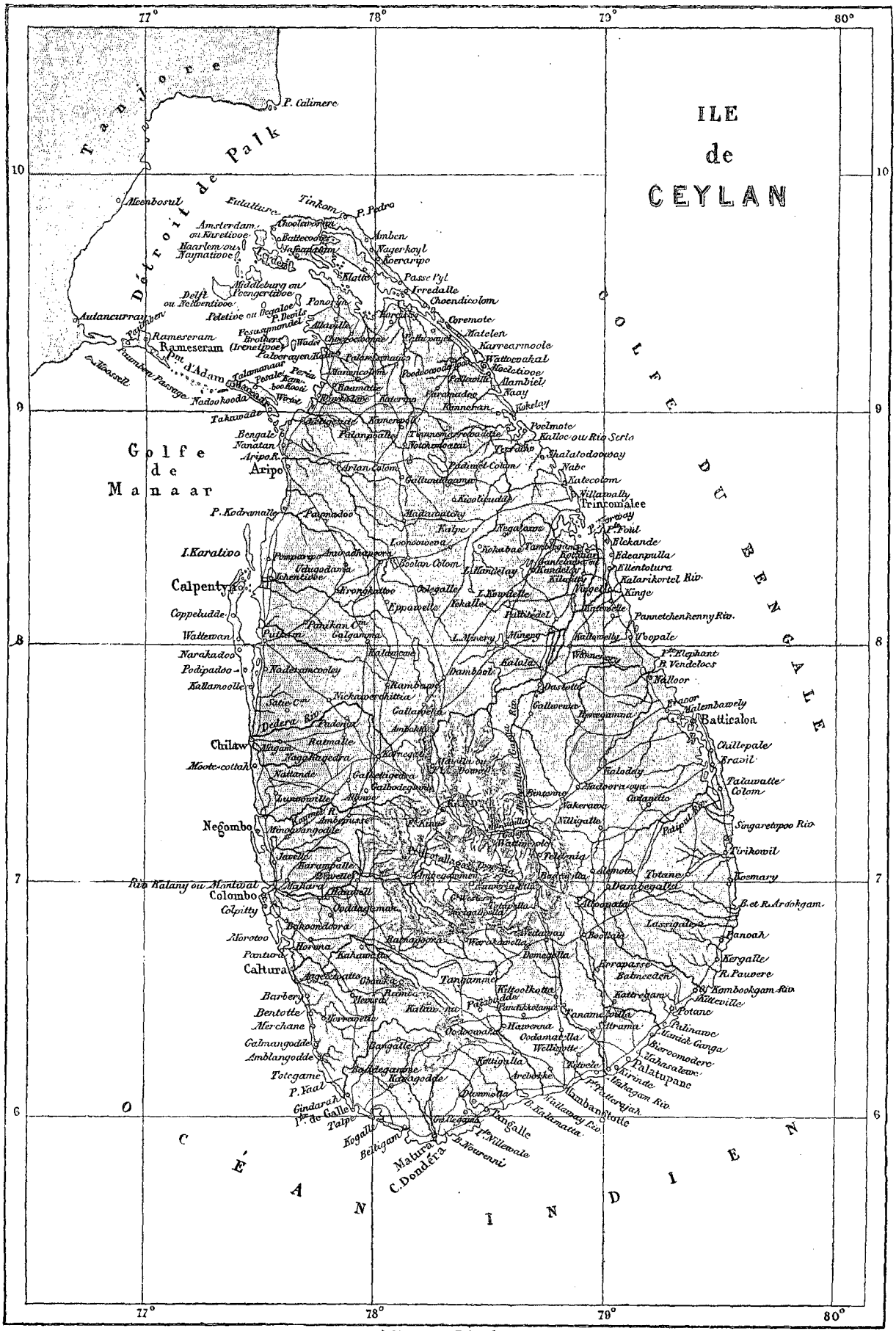
Leur intelligence s'est développée par la fréquentation des Européens; mais leur bassesse s'est accrue à mesure qu'ils ont reconnu leur impuissance, et au lieu de secouer leur indolence naturelle, ils ont appliqué cette intelligence à devenir plus rusés.

Leur imagination mobile, qui s'égare facilement sur une foule d'objets divers, les habitue à se soumettre sans résistance aux événements; et leur manière d'apprécier les choses tient moins du raisonnement que des impressions du moment. Il y a toujours dans leurs idées quelque chose de vague et d'indécis.

Les Çinghalais professent le bouddhisme; ils n'ont pas cependant d'opinion très-arrêtée en matière religieuse et ils changent de foi avec une facilité incroyable. Cette versatilité si opposée à la ténacité extraordinaire des Indous pour les superstitions de leurs pères vient de ce que les théories du bouddhisme sont à peu près incompréhensibles et aussi de ce que cette religion est d'une grande tolérance.

Le costume léger des Çinghalais est en rapport avec la chaleur de leur climat, mais à sa forme on peut juger du caractère indolent, des habitudes sédentaires et paresseuses de ce peuple. C'est un simple morceau d'étoffe blanche ou de couleur (comboye) qu'ils roulent autour des reins et qui tombe jusqu'à la cheville, enfermant les jambes dans un fourreau étroit; une petite veste blanche qui s'ouvre sur la poitrine nue complète l'habillement. Les nobles portent une jaquette boutonnée jusqu'au cou. La tête est toujours découverte; les cheveux, qu'ils conservent dans toute leur longueur, sont relevés en arrière en forme de chignon et retenus par un peigne d'écaille dont la partie supérieure, ar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

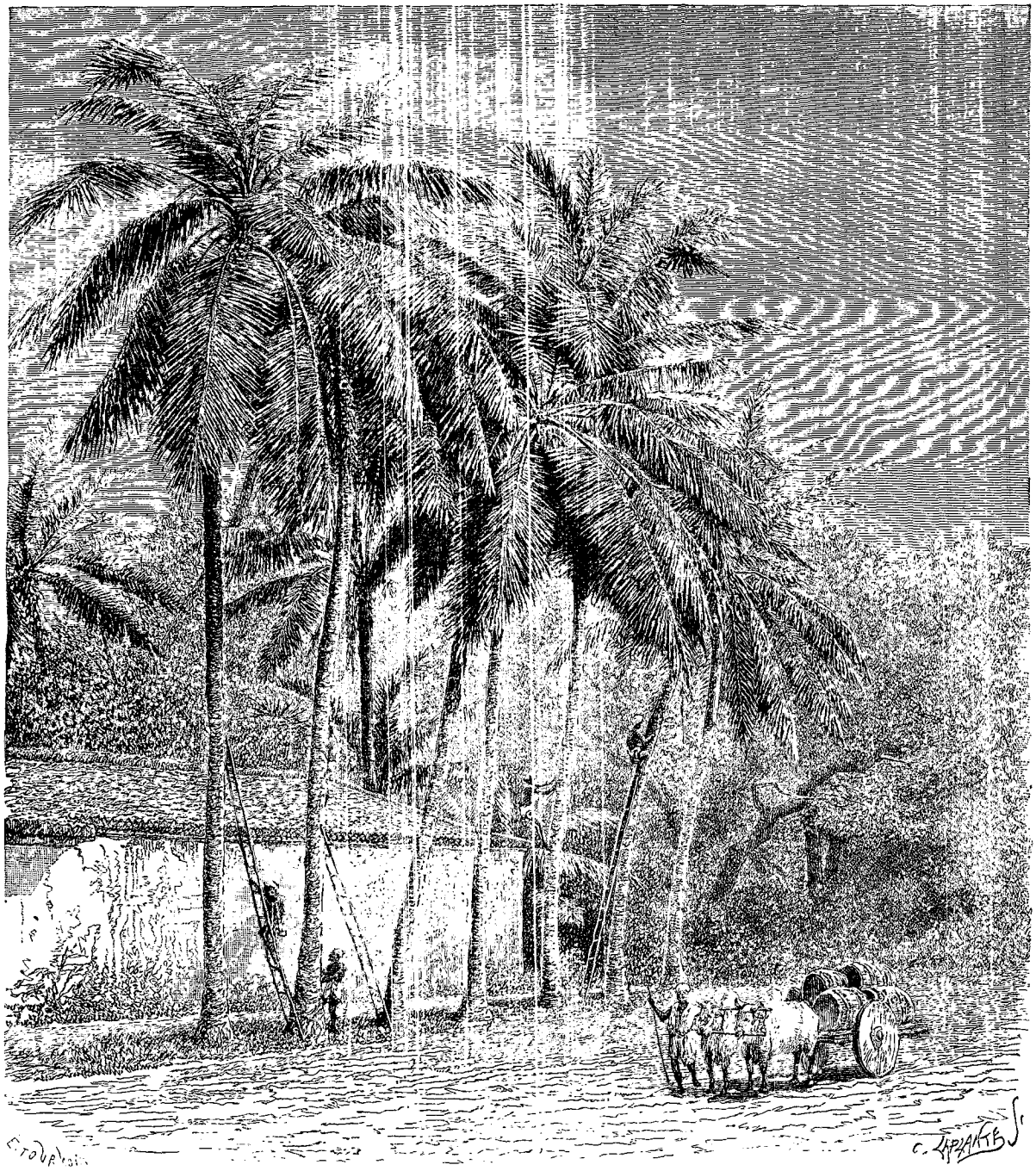


Grave par Erhard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tistement travaillée, s'élève de deux mains au moins au-dessus de la tête; un autre peigne plus petit, semi-circulaire, ramène les cheveux en arrière du front. Ptolémée, il y a plus de dix-sept siècles, désignait les habitants de Ceylan sous le nom d'*hommes aux cheveux de femmes*. Ils marchent nu-pieds; toutefois, parmi les personnages de distinction, les bas et les chaussures sont aujourd'hui d'un usage général. Les hommes portent des boucles d'oreilles comme les femmes.

La seule différence dans le costume, qui distingue les sexes, c'est que les femmes n'emploient pas comme



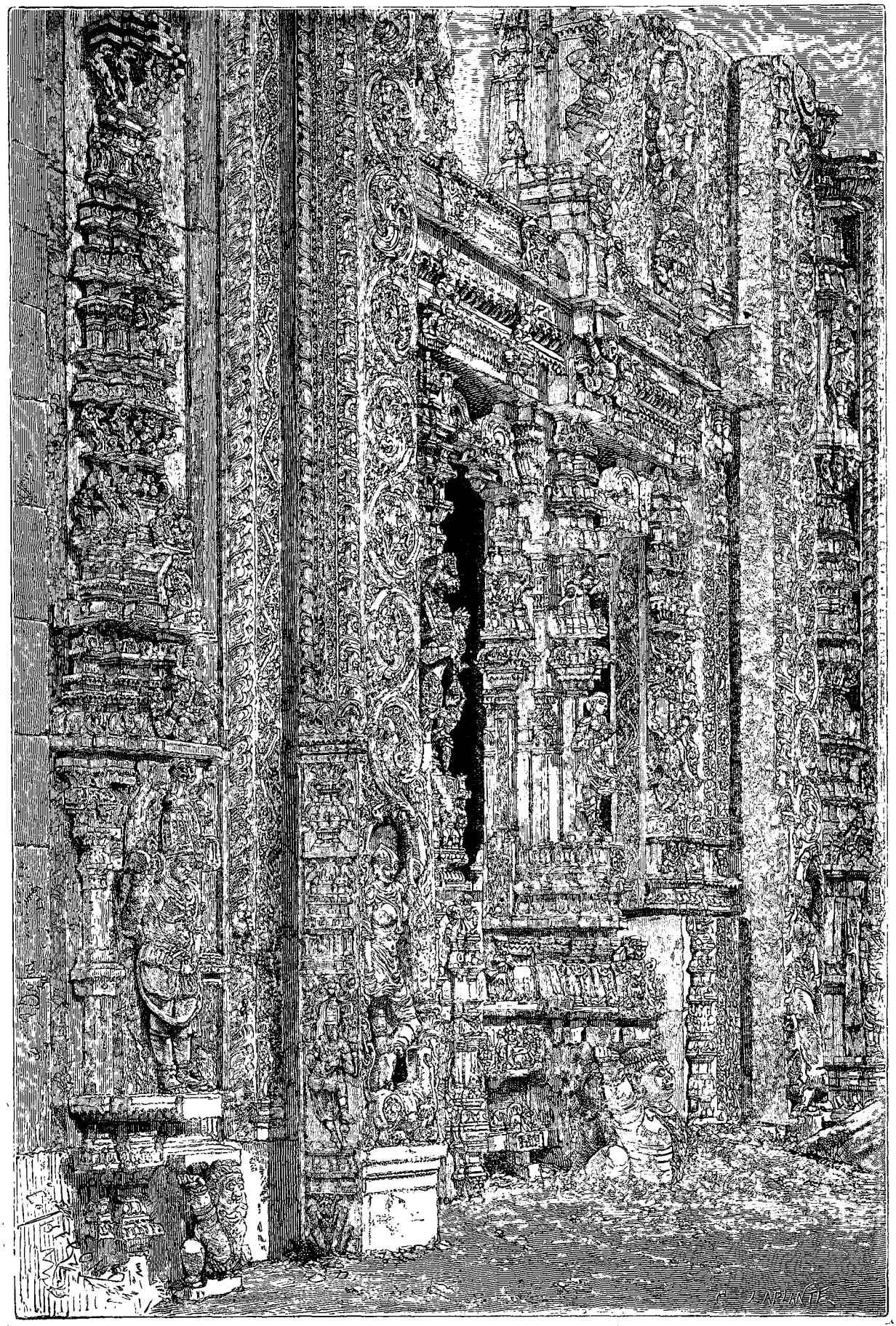
Groupe de cocotiers. — Dessin de E. Tournois d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

les hommes les deux peignes dont nous venons de parler et qu'elles mettent un petit canezou fermé sur le devant, mais pas assez court pour laisser à nu la ceinture.

Les voyageurs sont souvent exposés à commettre des erreurs étranges; que de fois à la vue d'une belle et longue chevelure ornée de peignes richement ouvragés, un Européen récemment débarqué a pressé le pas dans l'espoir de contempler un joli visage féminin : il ne voyait, hélas! en se retournant qu'une paire de moustaches et une barbe noire.

Si les femmes ne dédaignent pas les bijoux d'or et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Portique d'un temple à Tripetty (voy. p. 79). — Dessin de E. Therond d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'argent, elles ne montrent point sous ce rapport autant de vanité que les Indoues du continent.

La langue çinghalaise paraît être aussi ancienne que le sanscrit et le pali; elle peut s'écrire sans aucun mot dérivé de ces deux langues. De ce que la plupart des idées fondamentales y sont exprimées par des monosyllabes et que beaucoup de noms sont descriptifs des objets qu'ils représentent, de ce que ce nombre de mots ont une racine commune, on peut tirer la conclusion que cette langue est née dans le pays même de Ceylan. Elle devait déjà avoir atteint un certain degré de perfection, lorsque les colons du Maghada (provinces gangétiques) abordèrent dans l'île; car il n'est pas probable que ceux-ci eussent créé ou perfectionné une langue dont la base n'était pas le pali qu'ils parlaient, tandis qu'ils étaient obligés de donner tous leurs soins et toute leur attention aux travaux agricoles et à l'affermissement de leur influence. Trois siècles avant Jésus-Christ, Mihindo prêchait déjà en langue çinghalaise les doctrines bouddhistes, doctrines métaphysiques et abstraites.

Dans la langue élou, qui se parle de nos jours à Ceylan, tout ce qui a rapport aux besoins quotidiens n'est exprimé qu'avec des mots çinghalais, ce qui touche à la religion avec des mots pali, ce qui se rattache aux sciences avec des mots sanscrits; quelques mots tamouls ou telougous s'y sont glissés durant la monarchie malabare. Par une étude attentive de cette langue, on arrive à la conclusion qu'avant l'arrivée de Wijayo, les Çinghalais étaient déjà parvenus à une civilisation avancée.

Bien que les sons soient gutturaux, la langue élou n'est pas aussi dure que celles du sud de l'Inde; elle est riche, élégante, simple dans sa construction grammaticale. Dans la conversation, et surtout dans les écrits, les tropes et les métaphores abondent.

La langue écrite semble, ainsi que la langue parlée, avoir précédé la conquête de Wijayo; et comme l'écriture phonétique implique toujours l'idée d'une haute civilisation dans le peuple qui en fait usage, on tirerait encore de l'état de Ceylan avant la période historique des conclusions identiques à celles que nous avons précédemment indiquées. Les colons qui ont greffé sur la langue préexistante nombre de mots pali et sanscrits eussent fait adopter leur alphabet, ou tout au moins une modification de cet alphabet à une nation privée de tout signe conventionnel pour représenter ses idées. L'alphabet çinghalais ne se rapproche de l'alphabet nagari (alphabet du sanscrit) que pour l'arrangement des lettres; dans les manuscrits comme dans les anciennes inscriptions, on trouve des caractères différents de ceux en usage aujourd'hui, mais tous assez semblables à ceux des Tamouls.

Ainsi la langue çinghalaise, qui par son génie se rattache au groupe des langues de l'Inde septentrionale, se rapproche par l'écriture des langues du sud. Il est donc probable que les Çinghalais ont eu, dès les âges les plus reculés, des rapports fréquents avec les Tamouls et qu'ils leur ont emprunté quelques-uns des signes conventionnels dont l'arrangement à une époque postérieure aura été établie d'une manière plus rationnelle et plus méthodique.

Une diligence fait deux fois par jour un service régulier entre Colombo et la ville de Kandy. Le trajet est d'une dizaine d'heures. La route est belle, quoique montueuse, et fort bien entretenue. Je fus heureux de profiter de ce mode de transport, peu oriental, mais rapide et commode, pour me rendre à l'ancienne capitale de l'île.

Les fonds nécessaires à l'entretien dispendieux de ces routes sont levés sous forme d'impôts à des barrières établies en divers points; les voitures, charrettes et animaux payent tous un droit d'après un tarif fort élevé.

S'il est juste que les routes soient entretenues aux frais du commerce qui les utilise, il faudrait cependant que l'impôt fût proportionnel à la somme nécessaire aux dépenses annuelles et qu'il ne fût pas plus lourd qu'il n'est strictement utile pour l'entretien sous peine de porter préjudice aux intéressés. Les sommes reçues ne devraient jamais être détournées de leur destination. On perçoit à Ceylan, aux barrières des routes, aux ponts, aux bacs, des droits fort élevés : ainsi, sur la route de Kandy à Colombo, le montant des recettes n'a pas été inférieur à huit cent mille francs en 1855, et à un million deux cent cinquante mille francs en 1860. Il est certain que non-seulement ce revenu total n'a pas été dépensé sur la route de Kandy, mais n'a même pas été appliqué à améliorer les moyens de communication de l'île. La perception des taxes est affermée à des particuliers.

La route de Colombo à Kandy est fort pittoresque; on traverse d'abord un pays plat couvert de jacquiers, d'arbres à pain, de palmiers d'espèces diverses, de manguiers et autres arbres fruitiers; on arrive ensuite à la région des collines, puis on gravit le Kataganava, d'où l'on jouit d'une fort belle vue. Au sommet de la montagne se trouve une colonne érigée à la mémoire de l'ingénieur Dawson qui a construit la route. A chaque pas, je rencontrais des chariots, des bêtes de somme, des coulis, les uns se rendant au bord de la mer, les autres se dirigeant vers la région des caféries. Plus de vingt mille zébus sont employés sur la route de Kandy à transporter le café et le riz.

A peu de distance de la colonne Dawson je trouvai un kuppayam ou hameau de Rodias, parias çinghalais qui habitent le district de Kandy. La réprobation générale qui pèse sur cette race maudite remonte à une époque très-reculée; suivant les traditions les plus accréditées, ils doivent leur origine à une princesse, Navaratna Valli, qui, ayant eu des relations avec un homme de basse caste, échappa à la mort dont la loi punissait ce crime; expulsée de la société avec son enfant, elle se retira dans la jongle, où vinrent la rejoindre tous les nobles qui, soit pour crime de haute

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trahison, soit pour sacrilége, étaient condamnés à la dégradation et au bannissement.

Le nombre des Rodias est peu considérable; ils se divisent en Tirringas et Halpagay. Ces deux familles, tout en vivant ensemble, ne s'unissent pas entre elles par mariage dans la crainte de se mésallier, car elles prétendent toutes deux à la descendance royale, et il est possible que ces prétentions rivales soient aussi peu fondées l'une que l'autre.

On ne peut s'imaginer une condition plus vile et plus misérable que celle des malheureux Rodias sous les rois de Kandy. Incapables de posséder des terres ou de se livrer au commerce et contraints de vivre à l'écart, loin de toute habitation çinghalaise, ils n'avaient pas même le droit de s'abriter sous un toit soutenu par deux murs et d'appeler village l'assemblage de leurs huttes. Il leur était interdit de puiser de l'eau aux puits et aux rivières près des villes; ils étaient forcés pour se nourrir d'avoir recours aux éléments les plus repoussants ou au produit de leur chasse. A eux incombait l'obligation de débarraser la voie publique des cadavres d'animaux, et ils devaient au roi un tribut annuel de cordes en cuir destinées à attacher les éléphants sauvages nouvellement capturés. C'était leur seule industrie reconnue. Ces malheureux êtres ne pouvaient se couvrir ni la poitrine ni les jambes; un simple lambeau de toile ceignait leurs reins. Lors de mon passage dans ce



Çinghalais des côtes.



Femmes çinghalaises.

Dessins de Émile Bayard d'après l'album photographique de M. Grandidier.

Kuppayam, cette ancienne coutume était encore en vigueur. En quittant leurs huttes, ils devaient porter autour de la ceinture, tombant à mi-jambe, une feuille sèche de palmier dont le bruit prévient les passants de leur approche. Il leur était enjoint, en outre, de pousser des cris afin d'avertir ceux qu'ils rencontraient de s'arrêter et de leur donner le temps de s'enfoncer dans les jongles.

Une des punitions les plus redoutées sous les rois de Kandy, pour les femmes de haut rang, était d'être livrées à un Rodia qui leur mettait dans la bouche le bétel qu'il venait de mâcher : c'était une tache indélébile.

Les lois anglaises ont établi une égalité absolue entre tous les habitants du pays. Les Rodias ne sont donc plus soumis aux humiliations édictées par les règlements de l'ancienne monarchie. Les cruelles prohibitions dont nous venons de parler ont cependant encore une telle influence, que ceux qui vivent en dehors du contact journalier des Européens ne cherchent point à sortir de leur abjecte condition. J'ai lu, je ne sais où, le récit d'une vengeance exercée, il y a peu d'années, par un Rodia contre un de ses concitoyens. Voici le fait qui montre combien les anciens préjugés sont encore vivaces. Un de ces malheureux êtres, poussé par la faim, s'approche pour mendier de la demeure d'un noble kandien occupé à surveiller le battage de son grain. Celui-ci lui jette de loin une poignée de riz et lui intime l'ordre de ne pas souiller plus longtemps l'air de sa présence. Le pauvre Rodia supplie à plu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sieurs reprises le Çinghalais, au nom de ce qu'il a de plus cher au monde, de lui donner encore un peu de riz pour son père et sa mère. Après plusieurs injonctions inutiles, le mauvais riche lance une pierre au pauvre indigent et l'atteint à la tête. Jetant aussitôt au milieu de l'aire le grain qu'il avait reçu et qu'il tenait dans ses mains, le Rodia s'enfuit dans la jongle. Tout le riz contenu dans cette aire se trouvait ainsi souillé et perdu pour son propriétaire. Le Kandien demanda vengeance au gouvernement anglais, le priant d'envoyer des soldats pour tuer à coups de fusil le misérable qui l'avait offensé. Grand fut son étonnement en apprenant que s'il commettait un pareil acte, il encourrait la peine de mort.

Les Rodias m'ont paru robustes; leur figure est expressive; mais une vie d'humiliations et de paresse leur a enlevé toute énergie; ils ont de la répugnance pour le travail et ils aiment mieux mendier, voler, dire la bonne aventure que cultiver la terre ou exercer une profession honnête. Ils laissent même leurs femmes et leurs filles, qui se font remarquer par une grande beauté, s'abandonner ouvertement au vice. Les plus industrieux font des fouets ou tressent des cordes de cuir; quelques-uns à peine cultivent de petits champs qu'ils louent moyennant une redevance annuelle consistant en lanières de cuir. Les hommes ont toujours la tête découverte et les deux sexes ont la poitrine et les jambes nues. Ils conservent à leurs cheveux toute leur longueur et les attachent derrière la tête. Les femmes portent des bracelets de cuivre aux poignets et un au-



Noble çinghalais de Kandy.



Bourgeois çinghalais.

Dessins de Émile Bayard d'après l'album photographique de M. Grandidier.

tre au-dessous du coude droit; elles dansent avec grâce, et tout en dansant maintiennent à l'extrémité de chaque index une plaque de cuivre à laquelle elles impriment un mouvement rapide de rotation.

Chez les Rodias, l'apparence physique l'emporte sur le caractère moral.

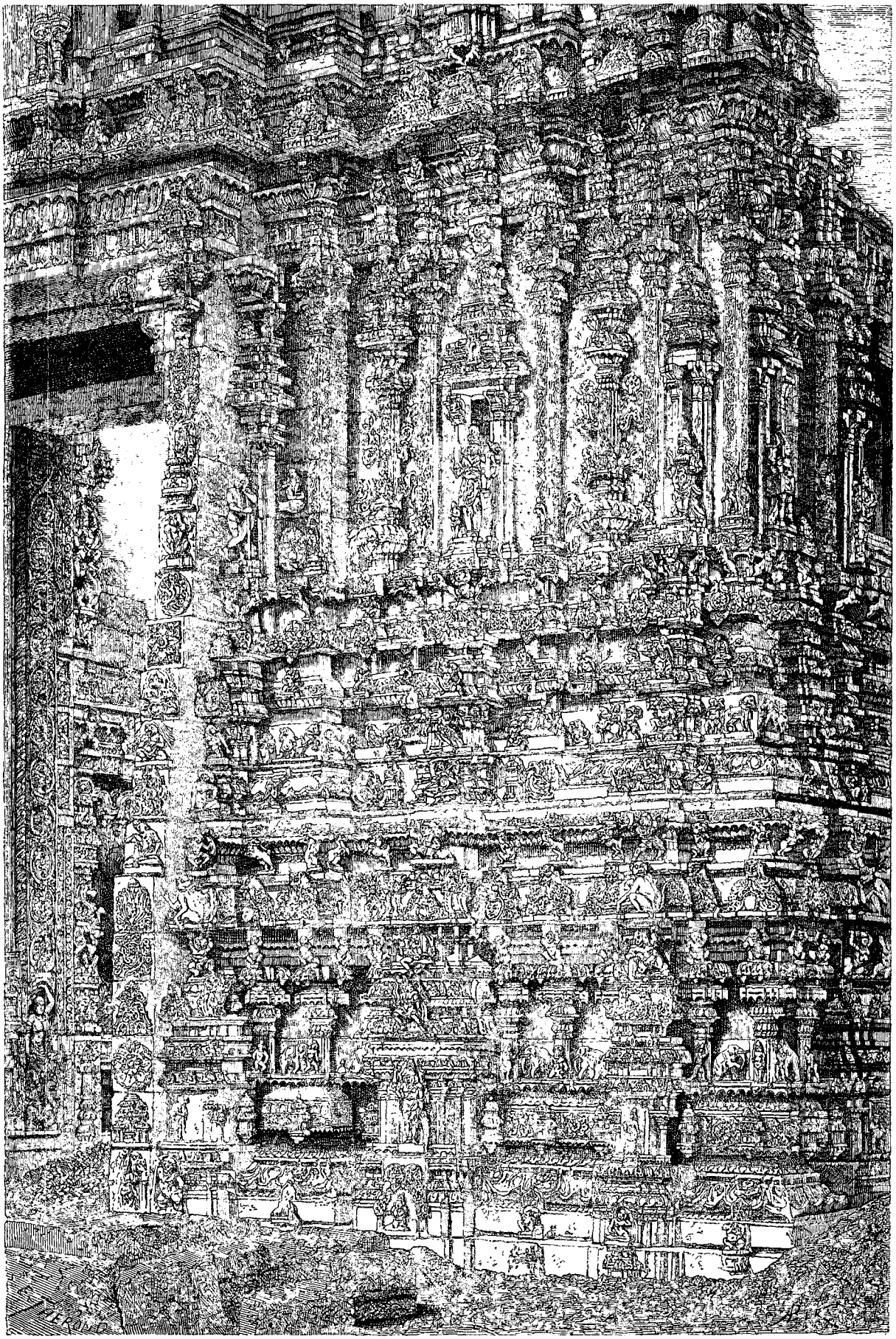
Leur chef, qui jadis devait être confirmé dans ses fonctions par le geôlier de Kandy, est nommé aujourd'hui par l'administration anglaise.

Les Rhodias parlent un idiome ou jargon qui se rapporte à la langue çinghalaise.

Leur religion est un bouddhisme corrompu par des superstitions grossières, auquel ils joignent, comme les autres Çinghalais, l'adoration des yakkhos, esprits doués de pouvoirs surnaturels. Il ne leur est pas permis de pénétrer dans les temples; cependant on a vu des moines bouddhistes ne pas dédaigner de se rendre au milieu d'eux pour leur exposer les doctrines de leur religion; aux princes qui leur adressaient des reproches à ce sujet, ils répondirent que le bouddhisme n'admettait aucune distinction entre les grands de la terre et les êtres issus de cette race méprisée.

Les mariages s'accomplissent sans cérémonies chez les Rodias; les parents eux-mêmes ne sont pas prévenus. Les funérailles sont simples; on enveloppe le corps dans une natte, et l'enterrement n'a lieu que le septième jour. Les amis du défunt se réunissent dans son ancienne demeure pour prendre un repas préparé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Détails de sculptures d'un péristyle à Tripetty (voy. p. 79). — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de M. Grandidier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par les plus proches parents. Ces pauvres créatures ne trouvent même pas parmi les médecins de la plus basse classe des hommes qui consentent à franchir le seuil de leurs huttes; les prescriptions sont faites sur la simple description de la maladie. Il n'est pas jusqu'au bétail des Rodias qui ne participe à l'horreur que les Çinghalais éprouvent pour leurs maîtres. Les bœufs doivent avoir un fragment de noix de coco autour du cou, comme marque distinctive.

Peu après, la diligence me déposait à Kandy. Cette ville, située au centre de l'île, a été longtemps la capitale de l'ancienne monarchie çinghalaise. C'est là que les derniers rois s'étaient réfugiés pour éviter les attaques incessantes à des Malabars et plus tard celles des Portugais. Aujourd'hui, c'est un simple chef-lieu de province. Kandy occupe un bassin formé par l'élargissement de la vallée du Mahavella-Ganga et des montagnes boisées et verdoyantes dont le cadre offre un aspect des plus pittoresques. Un endiguement pratiqué en travers de la vallée a formé le lac artificiel de deux milles de circonférence qui alimente la ville d'eau excellente et ajoute à la beauté du site. Au centre de ce lac se trouve la poudrière, jadis maison de plaisance et harem des rajahs.

L'altitude de la ville au-dessus du niveau de la mer est de cinq cent cinq mètres; le climat y est fort agréable et les pluies y sont abondantes, sans présenter toutefois cette régularité qu'on trouve en d'autres parties de l'île. Tandis qu'en effet les moussons sud-ouest amènent des pluies sur la côte en avril et en mai et les moussons nord-est en novembre et décembre, la région des montagnes n'éprouve pas les effets de ces vents, et il y pleut indistinctement toute l'année.

Peu d'édifices méritent d'être cités; le palais d'été du gouverneur est bâti au milieu d'un parc sur le versant de la Muttna-Patna, colline conique au pied de laquelle s'étend la ville. Sur cette colline, en pleine jongle, on a tracé une promenade d'où l'on jouit d'une vue étendue sur le pays environnant, promenade appelée du nom de sa fondatrice lady Hornton.

Le temple bouddhique est sur la place principale, au bord du lac; c'est tout ce qui reste aujourd'hui de l'ancien Kandy. La ville a été prise deux fois par les Portugais et une fois par les Hollandais qui ne trouvèrent que ruines et décombres lorsqu'ils y entrèrent. En 1803, lors de l'attaque par les Anglais, le roi y mit le feu et elle devint la proie des flammes, d'autant plus facilement que les lois somptuaires des Çinghalais en interdisaient aux particuliers d'employer la pierre dans la construction de leurs demeures, de les élever au-dessus d'un simple rez-de-chaussée et d'y pratiquer des fenêtres. Le palais du roi lui-même a été détruit à cette époque, et les seuls débris que le temps et le feu aient respectés sont le temple et le pavillon octogonal d'où le monarque nouvellement élu se montrait à son peuple. Je mentionnerai également quelques colonnes en bois sculpté qu'on a placées dans la salle du tribunal.

Le temple bouddhique ne présente rien de remarquable. Un fossé large et profond entoure l'édifice du côté de l'entrée à laquelle donne accès un escalier de plusieurs marches. Au centre de la cour intérieure s'élève le sanctuaire que recommande aux bouddhistes de toute l'Asie la relique sainte entre toutes qu'il contient. C'est là, en effet, que derrière un épais grillage de fer sont renfermés sous de nombreux cadenas les caranduas (reliquaires d'argent doré en forme de cloche), où sur une fleur de lotus est déposée la dent canine gauche du Bouddha, dent apportée à Ceylan vers le quatrième siècle de notre ère. Les Çinghalais prétendent qu'elle a été conservée par miracle à l'abri des atteintes des profanes étrangers; mais nous savons que c'est simplement la dent d'un animal. Sa forme et sa dimension (cinq centimètres de long sur deux centimètres et demi de diamètre) indiquent assez qu'elle n'a jamais fait partie d'une mâchoire humaine. C'est une adroite substitution faite par les prêtres à la véritable relique qui, prise en 1560 à Jaffna par les Portugais, fut détruite à Goa devant le vice-roi. Les divers caranduas, au nombre de six, enchâssés les uns sur les autres, sont ornés de chaînes d'or, de bijoux, de pierres précieuses de toutes sortes dont on estime la valeur à plus de trois cent mille francs; ce sont autant d'offrandes faites par les fidèles à la relique vénérée qui attire annuellement un grand nombre de pèlerins. Le sanctuaire est petit; il est entouré extérieurement d'une colonnade, et un escalier un peu roide conduit à la chapelle, exhaussée au-dessus du sol. Tous les murs, plafonds, piliers sont couverts de bas-reliefs représentant alternativement le soleil et la lune entourés de lions : ce sont les emblèmes de la royauté, qui ne se voyaient jamais que dans les temples et les palais des rajahs.

Quand les Anglais prirent le palais de Kandy, ils eurent bien soin de s'emparer de la célèbre relique, palladium qui assure à ses détenteurs la souveraineté de l'île. Jusqu'à ces derniers temps, l'agent du gouvernement conservait l'une des clefs du reliquaire et le grand-prêtre l'autre, afin que personne ne pût la dérober. Chaque année, il y a exposition solennelle de la fameuse dent; des milliers de bouddhistes affluent à cette cérémonie; chacun apporte son offrande, qui est pour les prêtres une bonne source de revenus. Aujourd'hui, les castes élevées reçoivent seules l'ordination, qui n'est plus conférée, comme jadis, par un chapitre ou sangha de dix prêtres, mais toujours à Kandy, à la pleine lune du mois de wesak (avril-mai) dans l'un des deux monastères bouddhistes, l'Asghiri, qui a la surintendance du nord de l'île, et le Malouatté, qui a celle du sud. Les goiwansés ou laboureurs, qui composent actuellement la plus haute caste à Ceylan, sont seuls admis aux fonctions du sacerdoce. Aussi les chalias ou tisserands de la côte ouest se sont-ils révoltés contre cette exclusion injuste et contraire aux principes du bouddhisme; quelques-uns d'entre eux se sont rendus en Birmanie pour y recevoir l'ordination. De là a

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pris naissance une lutte entre les deux classes, lutte qui force les prêtres chalias à étudier les anciens livres, et par conséquent la langue pali, dans laquelle ils sont presque tous rédigés. Il s'ensuit que leur instruction est plus complète que celle des prêtres de caste élevée, qui sont pour la plupart ignorants des vrais principes de leur religion et s'abandonnent à de grossières superstitions. Les novices ordonnés reçoivent à Ceylan le nom de gannounnansés ou membres d'une congrégation, et les prêtres ordonnés celui de théronnansés ou vieillards vénérables.

La ville de Kandy prend chaque année plus de développement et d'importance par suite des nombreuses plantations de café que les Anglais ont faites dans les environs. C'est dans la province centrale qu'on trouve aujourd'hui le plus d'Européens. Ces plantations de café ont sans doute une influence sur la richesse et la prospérité de l'île; cependant ce n'est pas le pays lui-même qui profite le plus de ce développement commercial. Les travailleurs sont des Tamouls immigrants qui, après avoir amassé un petit pécule, regagnent au plus vite leur pays; les planteurs sont des Anglais qui viennent passer à Ceylan quelques années et retournent ensuite dans leur patrie; de sorte que non-seulement les produits du sol sont consommés hors de l'île, mais encore l'argent provenant de la vente enrichit des étrangers qui n'emploient dans le pays que des objets d'importation étrangère.

Il y a plus de deux siècles que les Hollandais ont planté les premiers pieds de café; mais avec les idées de monopole qui caractérisent leur politique commerciale ils n'ont jamais cherché à en propager la culture de peur de nuire à leur colonie de Java. Ils avaient du reste choisi pour leurs expériences la côte occidentale, qui ne remplit aucune des conditions nécessaires à ces plantations. Disons cependant qu'avant l'arrivée des Hollandais le caféier existait déjà dans l'île de Ceylan, où il avait été importé par les Arabes; mais l'usage du grain qui était connu de temps immémorial dans l'Abyssinie, d'où le café est originaire, y était ignoré. Il avait été introduit en Perse (875), en Syrie, en Égypte, en Arabie, à Constantinople, à Venise (1615), à Marseille (1644), à Londres (1652) et à Paris (1675).

Ce fut en 1825, à Gampola, qu'eut lieu le premier essai d'une plantation régulière; depuis cette époque, l'habileté des planteurs a doublé la valeur réelle du café en en perfectionnant la qualité.

Lors de mon voyage à Ceylan, on comptait six cent quarante-quatre plantations couvrant une étendue de cent trois mille hectares environ, plus douze mille hectares produisant du café sauvage. Le café ne croît bien que sur les pentes abruptes et à une certaine altitude (de cinq cents à douze cents mètres au dessus du niveau de la mer). Certaines plantations sont pourtant situées à plus de seize cents mètres et les indigènes cultivent le caféier jusque dans les plaines du bord de la mer.

Dans les plantations, les pieds de café sont disposés régulièrement à deux mètres de distance, et on les maintient à une hauteur de un mètre à un mètre vingt; tous les rejetons qui dépassent sont émondés à certaines saisons; on arrose fréquemment les plants dans la sécheresse et on arrache toutes les mauvaises herbes.

L'engrais employé le plus fréquemment est un mélange de fumier de vache et de cendres pulvérisés; la chaux et le guano ont aussi donné de bons résultats, comme il était facile de le prévoir, puisque le phosphate de chaux et la potasse entrent pour une forte proportion dans le grain du café. Les grains obtenus de cette façon sont connus dans le commerce sous le nom de café de plantation; celui qu'on récolte sur les arbustes abandonnés à eux-mêmes et dont la hauteur ordinaire n'est pas moindre de trois à quatre mètres s'appelle café sauvage; il est beaucoup moins estimé et se paye moins cher.

Malgré tous les soins donnés par les Anglais à leurs plantations, le climat humide de Ceylan ne permettra jamais d'obtenir un produit d'aussi bonne qualité que celui du climat plus sec de Wynaad dans l'Inde.

Les dépenses pour établir et faire valoir une plantation sont considérables. Le prix d'achat des terrains domaniaux est réellement trop élevé, ce qu'il faut attribuer à la fièvre de spéculation qui a gagné beaucoup d'Anglais. Ainsi, de 1833 à 1861, il a été vendu au prix de 12 053 050 francs, en 17 341 lots, 187 028 hectares dont un peu plus de la moitié était en culture lors de mon passage à Kandy. Pour défricher un hectare de terre couvert de jongle, il faut compter sur une dépense de 100 à 140 francs. Les Çinghalais se refusent au travail des champs; n'ayant aucun moyen de les y forcer, on est contraint de recourir aux bras des immigrants qu'on amène du Deccan et dont trop souvent même le nombre est insuffisant. Cependant, en 1863, on m'a assuré qu'il n'y avait pas moins de cent mille Tamouls occupés aux plantations. Je crois ce chiffre exagéré. Depuis dix-huit ans, il a été introduit à Ceylan 950 000 immigrants; il n'en est pas sorti plus de 480 000. La moyenne annuelle semblerait être de 40 à 55 000 travailleurs, dont un tiers environ est victime du climat humide et relativement froid du pays montagneux, où l'appât du gain plutôt que la misère les a entraînés. Les fièvres font en effet de terribles ravages parmi eux. La journée de ces hommes ne revient pas à moins de soixante-quinze centimes en moyenne, et il faut de plus les nourrir avec du riz importé de l'Inde; ils peuvent en outre quitter les plantations au moment où on a le plus besoin de leurs services. Aussi les planteurs sont-ils loin de réussir tous; beaucoup se ruinent, surtout ceux qui, cédant à la fièvre de la spéculation, ont acheté à des prix très-élevés ces terrains pierreux situés au sud-ouest des montagnes, terrains qui ne sont propres à aucune culture et dont le déboisement exerce une fâcheuse influence, et sur la température qui devient ainsi plus chaude et sur le sol que fécondent moins les pluies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

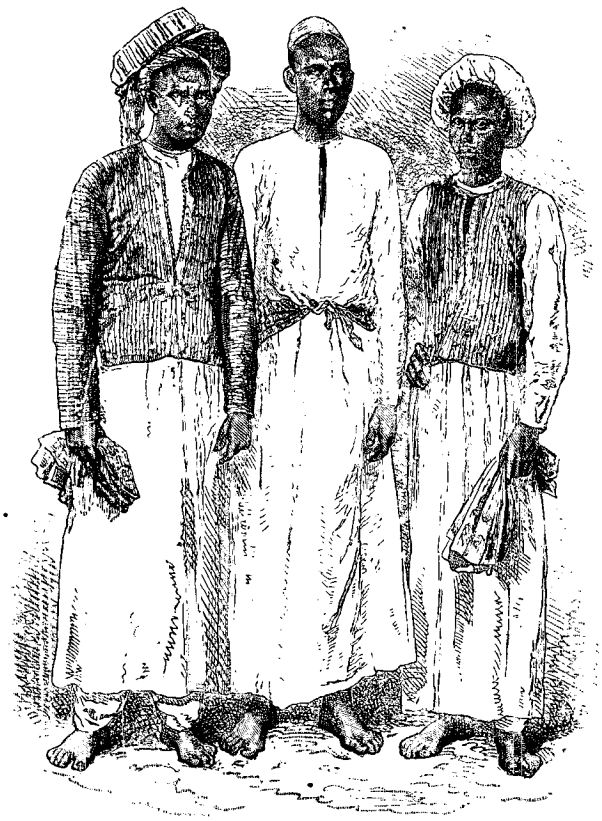
Le grain de café est séché dans sa pulpe au soleil et envoyé ainsi à Colombo où, dans des usines spéciales, après avoir été tiré de son enveloppe, il est soumis à une nouvelle dessiccation. Le manque de bras n'est pas pour les planteurs la seule cause des pertes qu'ils éprouvent; les singes, les écureuils, les rats, et des insectes de toutes sortes ravagent souvent des plantations entières, et rendent la culture du café un peu aléatoire. En outre, dans le trajet de Kandy à Colombo, il peut arriver que la récolte soit avariée par les pluies.

On estime qu'un hectare doit produire quinze quintaux de café.

La quantité de café indigène varie peu d'une année à l'autre; d'ordinaire elle est de trente mille quintaux, mais le café de plantation subit de grandes fluctuations. Ainsi, en prenant les productions des vingt-cinq dernières années et les partageant par périodes quinquennales, nous trouverons 274 360 quintaux pour la première; 701 104 pour la seconde; 1 575 254 pour la troisième; 2 056 330 pour la quatrième, et 2 956 655 pour la cinquième; la quantité de café produite a donc, durant cet espace de vingt-cinq ans, plus que décuplé; en outre, comme il a été dit plus haut, par les soins judicieux donnés à leurs cultures, les planteurs ont obtenu un café de qualité meilleure et par conséquent d'une valeur plus grande. Aussi le prix du café



Prêtre et novices.



Marins des Maldives

Dessins de Emile Bayard d'après l'album photographique de M. Grandidier.

de plantation a monté de 40 fr. 75 c. en 1849; à 67 fr. 50 c. en 1860 et 1861 les 50 kilos. Le café indigène a varié durant la même période de 22 fr. 25 c. à 41 fr. 85 c. et 50 fr.

Avant de quitter la région centrale, disons quelques mots de ses habitants.

Les Kandiens ont une constitution plus robuste, les membres moins délicats, les traits moins efféminés que leurs compatriotes du littoral; leurs épaules vigoureuses, leur poitrine large, leurs jambes courtes, mais musculeuses, sont une preuve de l'effet que peut produire le climat sur le développement du corps.

Les mœurs de ces montagnards n'ont point été altérées par les influences étrangères qui ont imprimé un caractère complexe à celles des habitants des côtes; on retrouve chez eux ces usages primitifs qui puisent leur origine dans les nécessités impérieuses de la vie. Ils n'ont point la timidité et la servilité que nous avons constatées chez les individus des districts maritimes. L'état féodal dans lequel ils ont vécu longtemps a entretenu en eux une énergie et une indépendance rares chez les peuples de l'Inde. La configuration du sol leur a en effet permis plus aisément qu'à leurs frères des plaines du nord de conserver leur liberté, que l'agression vînt de leur propre souverain ou d'usurpateurs étrangers. Il règne encore chez eux cependant cette indolence naturelle à tout peuple qui n'a à lutter contre aucun obstacle matériel pour se procurer les nécessités

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la vie: Il est triste de dire que la tyrannie de leurs maîtres, chefs ou rois, les a façonnés à l'hypocrisie et les a rendus vindicatifs.

Tandis que les Çinghalais de la côte se sont adonnés au commerce et à l'industrie, ceux des hautes régions ont toujours montré de la répulsion pour ce genre d'occupation. Ils ont de tout temps évité tout rapport avec l'étranger, et aujourd'hui encore, pour se soustraire autant que possible à des relations avec les colons anglais, ils cachent leurs villages au milieu de la jongle à quelques centaines de mètres des sentiers même les moins fréquentés. La présence d'une rizière au milieu des forêts, l'aspect de cimes de cocotiers dénotent seuls l'existence d'être humains dans des lieux qu'autrement on croirait inhabités. Dans ces contrées où la nature a rassemblé tant de richesses, les rapports d'homme à homme qui seraient assurément utiles au bonheur de tous, ne sont point cependant indispensables, et les indigènes aiment leur solitude où ils jouissent à profusion de toutes sortes de biens.

Les Çinghalais des montagnes ont pour leurs chefs un respect traditionnel, et sont très-attachés à leurs anciens usages. Leur costume diffère de celui des Çinghalais des plaines, en ce qu'ils ne portent point habituellement de veste; ce vêtement est en effet exclusivement réservé aux nobles qui s'en parent dans les



Chef de village.



Maures marchands d'étoffes.

Dessins de Emile Bayard d'après l'album photographique de M. Grandidier.

cérémonies; ils laissent à leur chevelure toute sa longueur, sans la retenir par un peigne. Des lois somptuaires et des injonctions religieuses déterminent au reste le vêtement particulier à chaque classe; la plupart sont encore en usage de nos jours chez les Kandiens, malgré l'abolition des castes prononcées par le gouvernement anglais.

La longueur des jupons en forme de fourreaux qu'hommes et femmes portent indistinctement dans les montagnes comme dans la plaine et qui semble la partie du costume national à laquelle ils attachent la plus grande importance, était jadis proportionnelle à la position sociale de l'individu.

Pour les parias, ce fourreau ne pouvait dépasser le genou. Les hommes et les femmes de caste inférieure avaient la poitrine nue. Entre les chefs eux-mêmes, il y avait, et il y a encore, une différence dans la manière de porter le comboye; après l'avoir roulé deux ou trois fois autour des hanches et des jambes, ils forment autour des reins une ceinture plus ou moins volumineuse, dont la dimension dépend du rang. Les nobles se distinguent, en outre, du peuple par leur coiffure extraordinaire. C'est une sorte de béret en toile blanche. Les classes inférieures s'entourent simplement la tête d'un foulard, en ne laissant à nu que le sommet. Le roi avait seul le privilége de porter des sandales. Les prohibitions, telles que celle de porter des chaînes et ornements en or et en argent, sont en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

core scrupuleusement observées par les Kandiens qui s'opposent de tout leur pouvoir aux empiétements des castes inférieures.

Le cheval est le seul moyen de transport dont on puisse faire usage dans le nord de l'île de Ceylan où les sentiers sont étroits et en fort mauvais état. Je m'étais donc procuré une monture et je l'envoyai m'attendre à Matella où je préférai me rendre par la diligence qui fait le service postal entre les deux villes.

De Matella, je poussai rapidement jusqu'à Damboul, village, situé à quarante-cinq milles de Kandy et célèbre par les temples bouddhiques établis dans les grottes naturelles de la Colline-Rocheuse qui se trouve dans son voisinage. Isolée au milieu de la plaine, cette colline semble un îlot détaché de la région où s'élève la masse centrale des montagnes.

Les grottes bouddhiques sont formées par des voûtes de rochers que le ciseau de l'ouvrier n'a pas touchés; ce n'est que dans les murs de façade et de séparation qu'on voit le travail de l'homme.

Les collines sont semées, çà et là, de quelques arbrisseaux, mais elles ont surtout sur le versant nord un aspect particulier de désolation; leur altitude totale est d'environ cent soixante mètres.

Chassé du trône par des usurpateurs malabars et obligé de se réfugier durant quelques années dans ces grottes naturelles, Walagam Bahou les transforma en temples, lorsqu'il revint au pouvoir quatre-vingt-six ans avant Jésus-Christ. Ces grottes s'ouvrent sur le versant sud de la colline qui est coupé à pic; on y arrive péniblement par un sentier très-abrupt. Devant les temples s'élèvent quelques cocotiers et des *messua ferrea* dont les fleurs blanches odoriférantes sont chaque jour déposées aux pieds des statues du Bouddha. On voit encore les ruines d'un dagoba, le Sama, qui date de Walagam Bahou.

Un simple toit de chaume couvre la galerie qui précède les grottes. J'ai compté cinq sanctuaires établis sous la saillie du rocher, et séparés les uns des autres par des murs de brique. On reconnaît aisément à l'inclinaison et aux inégalités du plafond, malgré toutes les peintures dont il est recouvert, que le ciseau n'a jamais touché cette partie du temple. Le premier sanctuaire est connu sous le nom de Maha-Dewa-Wiharé ou temple du Grand-Dieu; il mesure dix-sept mètres cinquante centimètres.

Le fond est occupé par un autel de onze mètres cinquante de long, sur lequel est couchée une colossale statue du Bouddha dans l'état du Nirvana, c'est-à-dire de mort complète; on assure qu'autel et statue sont taillés dans le roc, ce dont je n'ai pu m'assurer à cause de l'enduit épais de chounam dont ils sont revêtus. En face de la tête du Bouddha est placée l'image de Vichnou représenté avec la figure noire dans la position où il se trouvait à la mort de Gotama, lorsqu'il reçut la recommandation de veiller sur Lanka et sur la dynastie de Wijayo.

Je signalerai en outre dans le même sanctuaire trois autres statues du Bouddha et celles de deux de ses disciples bien-aimés.

Le second temple ou Maha-Raja-Wiharé a cinquante-deux mètres de long sur trente-trois mètres cinquante centimètres de profondeur; à l'entrée, le plafond mesure sept mètres de haut, mais cette hauteur va en diminuant graduellement jusqu'au fond; le sol est couvert de nombreux médaillons représentant tous le Bouddha assis dans l'attitude d'une profonde méditation; cette répétition à l'infini d'un même objet dans l'ornementation des édifices est un des traits particuliers à l'architecture asiatique, et montre la grande pauvreté d'imagination des artistes indigènes.

On a peint aussi quelques scènes intéressantes de l'histoire çinghalaise, mêlées, çà et là, de figures de saints bouddhiques. J'ai surtout admiré l'arrivée à Ceylan de Wijayo et de ses sept cents compagnons que l'enchanteresse Kuveny enferme dans un souterrain; la cérémonie dans laquelle un roi çinghalais laboure un champ de riz avec une charrue d'or traînée par ses éléphants favoris; la plantation à Anouradhapoura d'une branche de l'arbre sacré, sous lequel Gotama a obtenu la haute dignité de Bouddha; la construction du Thouparamo; le combat de Douttagamini et de l'usurpateur Elala.

Toutes ces fresques sont intéressantes non-seulement comme spécimen de la peinture çinghalaise, mais aussi au point de vue de l'étude des anciens usages; le dessin ne supporte pas l'examen; il n'y a ni perspective, ni proportions, et il en est des personnages peints comme des statues; ils ont une roideur toute conventionnelle. Ce sanctuaire contient en outre un petit dagoba, cinquante-trois statues du Bouddha, la plupart assises et plus grandes que nature, une de Walagam Bahou[1] le fondateur, et une autre de Kirti-Nissanga, le restaurateur de ces temples. Je mentionnerai encore les statues de Vichnou, de Rama et de la déesse Patini dont les bouddhistes ont mêlé le culte à leurs croyances plus pures.

A l'extrémité de la grotte, des fissures du roc donnent passage à des infiltrations d'eau, qu'on recueille dévotement pour l'employer à des usages religieux; aucun bouddhiste n'oserait boire de cette eau, malgré sa limpidité, de peur d'encourir la colère du Bouddha.

Le troisième sanctuaire mesure vingt-deux mètres cinquante centimètres sur quinze mètres de large, les murs sont couverts de fresques; il contient vingt et une statues du Bouddha, dont une ne mesure pas moins de neuf mètres cinquante centimètres et celle de Kirtisri, qui durant son règne (1747 à 1761) construisit ce temple.

Les deux autres sanctuaires sont petits et ne méritent pas de fixer l'attention.

En résumé, il y a à Damboul cent vingt-sept statues dont cent vingt du seul Bouddha, presque toutes plus

1. Walagam Bahou porte un comboye çinghalais de fine mousseline, enroulé autour de la ceinture et retenu par une écharpe. Les trous de ses oreilles m'ont frappé par leur dimension anormale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grandes que nature. Ces dernières ont toutes la tête entourée d'une auréole à anneaux concentriques de diverses couleurs en imitation de ces beaux halos que l'on voit autour du soleil lorsque l'air est très-chargé d'humidité. On explique l'origine de ces auréoles en disant que le culte du soleil, ayant été jadis répandu dans toute l'Inde, les couronnes lumineuses qui entourent quelquefois ce dieu ont été de tout temps regardées comme un emblème de la divinité. Au début, l'auréole enveloppait le corps entier; plus tard, on s'est contenté de la placer sur la tête que les artistes bouddhistes ont surmonté en outre d'un Tiraspatha, sorte de flamme qui manque dans les statues des provinces occidentales de l'Inde; il est vraisemblable que cette flamme a été empruntée aux statues du Bengale où la religion bouddhique a adopté bien des parties du rituel védique primitif[1].

Quelques moines bouddhistes regardent le tiraspatha comme un symbole indiquant l'annihilation des cinq sens, l'état de Nirvana; je ne saurais partager cette opinion, car il est évident pour moi que s'il en était ainsi, on ne la mettrait pas sur la tête des Bouddhas assis en méditation sous l'ombre du figuier d'Ourouwela, ou prêchant la vérité aux hommes. Le Bouddha est toujours représenté vêtu de la robe sacerdotale.

A l'entrée de ces temples est sculptée dans le roc une inscription en çinghalais qui constate que Kirti Nissanga a restauré les temples de Damboul saccagés par les Malabars et qu'il a fait dorer toutes les statues; à ce titre, il ordonne de substituer à l'ancien nom de Damboul Galla celui non moins harmonieux, mais plus long, de Souarna Ghirighuhaya qui signifie montagne dorée. Cette inscription commence ainsi (c'est le rajah lui-même qui parle) : Je suis le souverain Seigneur, descendant des rois illustres de Kalinga, je suis le monarque plein de munificence qu'on a surnommé le grand guerrier, le héros invincible. Je suis le roi que la majesté environne d'une brillante auréole, je suis celui qui est plein de sagesse et de bonté, etc.

Les moines, aux soins desquels sont confiés ces temples, ont leurs habitations sur le versant sud de la colline; ils sont possesseurs de nombreux villages et de terres étendues, donations des anciens rois.

J'eus la satisfaction, tout en visitant ces grottes, d'assister à une cérémonie qui m'impressionna par sa simplicité et sa grandeur; les pratiques extérieures du Bouddhisme rappellent quelques-uns des offices de nos églises catholiques.

Le mode d'adoration bouddhiste est simple; dans tous les pays orientaux, il est d'usage qu'un inférieur n'approche jamais de son supérieur sans lui offrir des présents; aussi les Çinghalais n'entrent-ils dans leurs temples, qu'avec des offrandes de fleurs, de riz, d'étoffe ou de quelque menue pièce de monnaie. Les mains jointes et élevées à la hauteur du front, les fidèles déposent leur offrande sur l'autel aux pieds du Boudha en invoquant le Sadhu, le bon, l'excellent maître, et après s'être placés sous sa protection, ils confessent le bana[1] (la doctrince par excellence), et se recommandent au clergé. Les offrandes terminées, le peuple s'agenouille et le prêtre debout au milieu des assistants récite d'une voix claire les obligations communes de la religion, que l'assemblée répète après lui sentence par sentence. On voit que le culte bouddhiste se réduit à des exhortations publiques et à des offrandes; il n'y a donc pas adoration réelle dans le culte extérieur, c'est l'ignorance qui a fait considérer le Bouddha comme Dieu, et les cérémonies symboliques et propitiatoires qui ont lieu annuellement doivent leur origine au mélange du Bouddhisme avec les superstitions brahmaniques. C'est aux jours poya et orepasatha, c'est-à-dire à la nouvelle et à la pleine lune, que les Bouddhistes vont au temple porter leurs présents et écouter la lecture des discours du Bouddha ou l'explication de ses doctrines; une partie de la journée doit être consacrée à des méditations religieuses. Les moines ont la tête rasée et découverte; cette obligation leur est imposée pour mettre un frein à leur vanité, la chevelure étant pour les Çinghalais un ornement qui contribue à rehausser la beauté de la figure humaine. Ils ont trois robes de couleur jaune (couleur sacrée à Ceylan), le sanghati, l'outtavasangha, et le antarawasako; ces robes sont de simples morceaux d'étoffe dont ils entourent leur corps, laissant nus l'épaule et le bras droit. Bien que la règle veuille que le vêtement du prêtre soit comme le linceul qui couvre un squelette, et satisfasse à la décence sans attirer l'attention, c'est un vêtement digne et élégant. Les robes doivent être confectionnées et teintes dans l'espace d'une journée. Il est même des parties de Ceylan où le matin on récolte et file le coton, et où l'on tisse et teint l'étoffe avant le coucher du soleil.

Du sommet de la colline de Damboul, on domine tout le pays environnant, la vue est fort belle surtout lorsqu'une atmosphère claire et limpide permet d'apercevoir les montagnes et les vallées de Matella et les plaines boisées de Nioura Kalawa.

Continuant ma route vers le nord-est, je trouvai à quinze milles le roc de Sighiri qui se dresse au milieu de la plaine et dont les faces à pic produisent un effet des plus curieux; c'est là qu'en 478, se réfugia, pour échapper à la vengeance de son frère, Sighiri Kasoumbou, surnommé Kaçyapa le parricide, qui avait eu l'atroce cruauté d'ensevelir dans un mur son père, encore vivant, afin de s'emparer du trône. Les ruines de l'ancienne forteresse existent encore, elles n'ont qu'un intérêt historique. On ne peut atteindre le sommet de ce rocher qu'au moyen d'échelles de corde.

Avant d'arriver à Sighiri, je fus témoin d'une de

1. Les hymnes védiques sont consacrées, non aux innombrables idoles du brahmanisme moderne, mais aux forces, aux phénomènes de la nature. Au premier rang, par la date et l'importance, figure Agny, — le feu personnifié et divinisé.

1. Bana, parole.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces curieuses migrations de poissons hors de leur élément naturel et dont beaucoup d'auteurs ont déjà parlé : le soleil venait de se lever, et une épaisse rosée mouillait encore les herbes de la jongle ; à un détour de la route, je me trouvai tout à coup au milieu d'une troupe de petites perches (*anabas scandens*), qui émigrait d'un marais près de se dessécher vers un autre bassin encore rempli. Ces perches ont une longueur de dix à quinze centimètres. Avec les nageoires pectorales étendues horizontalement, elles se maintiennent en équilibre; les opercules des branchies, qui sont fortement dentés, tour à tour ouverts et fermés, donnaient à leur corps un mouvement de progression lent, mais fort sensible.

Ces migrations ne sont possibles qu'aux poissons à qui une organisation particulière permet de conserver quelque temps leurs branchies humides, tout en étant hors de l'eau; ces poissons sont connus des naturalistes sous le nom de pharyngiens labyrinthiformes; ils ont dans la tête des cellules aquifères, vrai réservoir où ils peuvent conserver longtemps de l'eau pour humecter leurs organes respiratoires.

On assure avoir vu quelquefois ces mêmes poissons grimpant sur les arbres à l'aide des opercules dentés de leurs branchies et de leur nageoire caudale ; ce fait toutefois n'est qu'accidentel. Les auteurs grecs avaient déjà connaissance de ces migrations de poissons; Hérodote, Aristote, Théophraste, en parlent dans leurs écrits.

Un autre phénomène non moins digne d'attention est l'apparition du jour au lendemain, dans les étangs qui sont tout à coup inondés par des pluies torrentiel-



Acacias platiformes. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier

les, d'une foule de ces poissons adultes et à leur taille naturelle. Les perches çinghalaises ont la faculté de s'ensevelir pendant les mois de grande sécheresse dans l'argile qui forme le fond des lacs, et à la chute des pluies de sortir de leur léthargie.

Les Çinghalais, qui sont au fait de ces mœurs souterraines, n'ont pas recours aux engins de pêche lorsqu'ils veulent avoir du poisson pendant la saison sèche; ils prennent une bêche et labourent le fond des étangs desséchés jusqu'à une profondeur de vingt-cinq à cinquante centimètres ; souvent, dans une seule pelletée de terre, ils prennent plusieurs poissons qui, réveillés de leur sommeil, se mettent à frétiller. Ces poissons ont leurs fonctions vitales momentanément suspendues par privation d'eau.

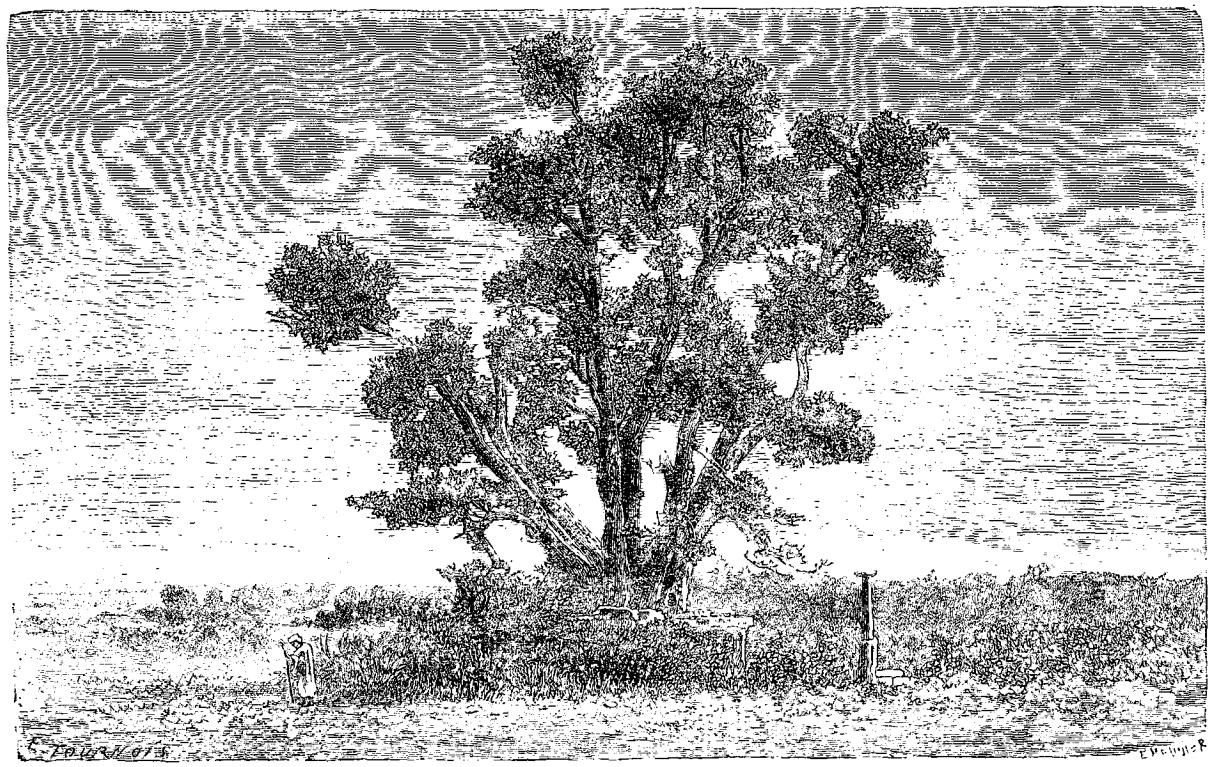
Il en est de même de certains mollusques (*Ampullaria* et *Melania*) et de certains coléoptères aquatiques qu'on trouve ensevelis dans l'argile.

Mais si les poissons des étangs çinghalais offrent au touriste un sujet d'études intéressant, ils ne sont pas une ressource pour les voyageurs. Leur chair est peu délicate. On les prend à l'hameçon ou au moyen de paniers coniques percés aux deux extrémités, dont la base la plus large est posée au fond de l'étang; si quelque poisson se trouve pris, ses mouvements l'indiquent au pêcheur, qui s'en empare en introduisant la main par l'angle supérieur de l'engin.

Alfred GRANDIDIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'arbre de Bouddha. — Dessin de E. Tournois d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

VOYAGE DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE L'INDE,

PAR M. ALFRED GRANDIDIER[1].

1862-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IX

Aripo. — La pêche des perles à Ceylan. — Excursion aux ruines de la cité sainte d'Anaradhapoura.

La pêche des perles, qui me ramenait sur la côte du golfe de Manaar, a lieu dans le mois de mars, époque des plus grands calmes dans l'atmosphère et dans les flots de ces parages, où en d'autres saisons la violence des courants sous-marins ne permettrait pas de plonger facilement.

Sélavatorré ou Aripo, à trois milles au sud de la rivière qui porte ce dernier nom, est une ville de chaume et de branchages, qui s'élève à l'époque des pêches pendant un ou deux mois pour donner abri à trente mille Indiens. Les huttes ont à peine une hauteur de quatre à cinq pieds. Durant les vingt-huit dernières années (de 1834 à 1862), il n'y a eu que quinze pêches aux perles. En 1863, il y avait dix-sept ans que l'exploitation était momentanément abandonnée à cause de la mauvaise direction donnée. Ces quinze années ont produit au gouvernement dix millions cinq cent mille francs pour une dépense de un million cinq cent mille francs.

Quelques mois avant l'ouverture de la pêche, les inspecteurs font prendre et ouvrir de dix à douze mille huîtres; ils publient les dimensions, la qualité et le poids des perles qu'elles contiennent ainsi que leur valeur marchande, pour donner aux spéculateurs une base sur laquelle ils puissent établir leurs calculs.

En novembre 1862, on pêcha ainsi douze mille huîtres d'une valeur totale de treize cent cinquante-cinq francs.

On fixe ensuite la date de la pêche et le nombre de bateaux jugé nécessaire pour le travail, durant un laps de temps déterminé; en 1863, le surintendant avait estimé que la partie du banc en état d'être exploitée contenait assez d'huîtres pour occuper deux cents bateaux durant douze jours; le nombre des bateaux ve-

1. Suite. — Voy. t. XIX, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XX, p. 49, 65 et 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nus à Sélavatorré de la côte de Deccan ayant dépassé deux cents, le sort décida entre les compétiteurs. Les boutres choisis furent divisés en deux flottilles de cent chacune, ayant pour marque distinctive des flammes rouges ou bleues attachées à leurs mâts, et pêchant à tour de rôle, de deux jours l'un; chaque bateau est monté par vingt-trois hommes, dix plongeurs, dix moundaks ou aides, le sindal ou capitaine, le todaï ou paria chargé de la propreté du navire, et le propriétaire du bateau ou son remplaçant; il y a par chaque paire de plongeurs une pierre à plonger, pierre cylindrique du poids de quinze kilogrammes qui est attachée à une corde.

Les bancs d'huîtres sont à douze milles de la côte d'Aripo; les bateaux de la flottille quittent tous le port, où ils sont rangés en file le long du rivage, à un coup de canon tiré à minuit; la pêche commence à six heures du matin, sur le point précis fixé par l'inspecteur, au signal donné par le brick du gouvernement, qui est ancré sur le banc même pour surveiller l'opération; elle dure jusqu'à midi précis.

J'étais à six heures sur le lieu de la pêche où m'avait transporté le brick mis gracieusement à ma disposition par le gouvernement anglais; de tous les bateaux groupés côte à côte, je vis, au signal donné par le canon, cinq plongeurs mettre le pied sur la pierre, et, tenant la corde d'une main, se laisser couler au fond avec un panier qu'ils s'empressent de remplir pendant les quarante-cinq ou cinquante secondes qu'ils peuvent passer sous l'eau; ils reviennent alors à la surface, et leur aide remonte d'abord la pierre, puis le panier; le plongeur qui a, durant ce temps, repris haleine, plonge de nouveau. Quand il est fatigué, il regagne le bateau, et son compagnon le remplace. Ainsi travaille chaque paire de plongeurs pendant six heures consécutives; c'est un métier très-pénible. A midi, ils plongent une dernière fois et la pêche du jour est close.

La profondeur des bancs d'huîtres qui reposent sur du corail et du sable, varie de douze à vingt mètres. Les Tamouls sont d'excellents plongeurs, quoique d'ordinaire ils ne restent sous l'eau que quarante à cinquante secondes; ils peuvent plonger jusqu'à quatre-vingts et même quatre-vingt-quatre fois de suite; mais ce séjour prolongé les fatigue beaucoup, et ils ne sont plus capables de recommencer aussi promptement. A chaque excursion sous-marine, ils rapportent de trente-cinq à quarante-cinq huîtres, mais, dans le nombre, il s'en trouve souvent de mortes, et qui par conséquent sont ouvertes et sans valeur. Chaque paire de plongeurs met le produit de sa pêche à part, de sorte que le travail, comme le hasard, préside au gain de chacun. On a vu des bateaux rapporter jusqu'à trente-six mille huîtres, mais c'est un cas tout à fait exceptionnel, et la moyenne est de quatre à huit mille. Au retour, chacun porte son butin au Kotou, ou dépôt du gouvernement, et en forme quatre parts égales, dont une, au choix de l'inspecteur, revient au plongeur comme salaire de son travail. Celui-ci doit prendre sur son lot le cinquième qui revient au tindal, et puis le tiers du reste qui est le payement des deux aides. Un jour sur sept de pêche le produit est abandonné par les plongeurs et le capitaine au maître du dhoney. Ces divers lots sont détaillés aux spéculateurs qui n'ont pas le moyen d'acheter un millier d'huîtres au gouvernement; le gain des plongeurs varie de six à treize francs par jour. Si le métier est dur, il est donc du moins rémunérateur. Cet abandon du quart des huîtres aux plongeurs est le moyen le plus sûr de se procurer des bras, d'obtenir des Indiens, en peu de temps, un travail considérable, et de n'avoir pas l'ennui de réclamations ultérieures. L'appât d'un gain élevé, quoique éventuel, plaît à leur cupidité plus qu'un salaire fixe, mais moindre. Comme bateaux et plongeurs ont tous leur numéro d'ordre et que le kotou est divisé en compartiments numérotés, chaque équipage et chaque matelot connaît la place exacte où il doit déposer ses huîtres; il n'y a jamais de difficultés.

La vente des huîtres à perles appartenant au gouvernement a lieu au Katcherry, où l'inspecteur les adjuge par lots de mille au plus haut enchérisseur, qui a le droit de prendre un certain nombre de lots au même prix, pourvu qu'il exprime son intention immédiatement. Les achats sont au comptant, et l'inspecteur délivre un bon sur le kotou, pour le nombre convenu. Le prix est très-variable, non-seulement dans la même saison, mais aussi dans le même jour; la moyenne est d'environ cent cinquante francs le mille. Les huîtres une fois livrées aux acheteurs sont mises en sacs et exposées au soleil; les vers ont en trois ou quatre jours consommé toute la chair. Au début de la pêche cependant la corruption n'est totale qu'après huit ou dix jours, le nombre de mouches et de larves n'étant pas suffisant pour la besogne qu'on confie à leur activité; on lave ensuite soigneusement le résidu, et on jette les valves débarrassées de leurs impuretés; le restant, qui est composé de sable, de fragments de coquille, de corail et de perles, est séché au soleil et tamisé; des hommes examinent poignée par poignée cette matière pulvérulente, et y récoltent les perles qu'ils mettent précieusement de côté; chaque poignée passe sous l'inspection successive de trois hommes.

Il n'est pas besoin de dire que ce n'est pas au milieu des kotous particuliers où se manipulent ces matières animales que j'allais me promener pour respirer l'air frais de la mer.

Les pêches sont très-souvent interrompues par les maladies épidémiques qu'ont engendrées les kotous, vrai foyer de corruption, et il devient impossible de continuer l'exploitation.

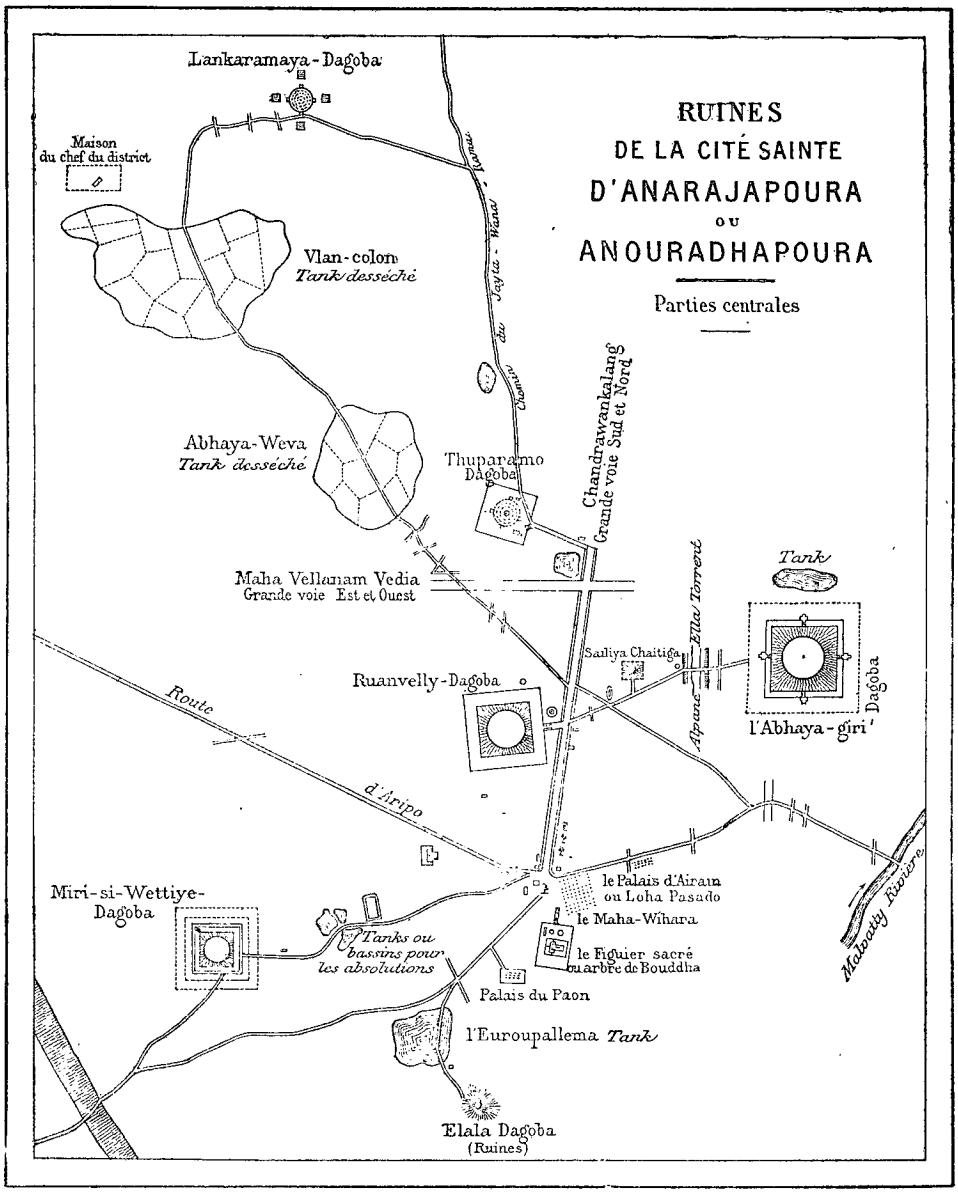
Un plongeur anglais est attaché à l'inspection des bancs d'huîtres de Sélavatorré; muni du scaphandre, il descend sous l'eau afin de se rendre compte du nombre et de l'âge des huîtres. Je devais profiter de l'occasion pour aller faire une promenade sous-marine, lorsque les fièvres me forcèrent à ajourner mon projet. Cet appareil, du reste, est impropre à la pêche, à cause de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la gêne qu'on éprouve à se baisser avec un vêtement de cuir aussi épais.

Lorsque la pêche est trop tardive, on trouve les sept huitièmes des huîtres mortes, par conséquent ouvertes et sans perles. A l'expiration des douze jours fixés par l'exploitation, si le banc n'est pas épuisé, comme cela est arrivé lors de mon passage, on permet indistinctement à tous les bateaux de prendre part à l'opération.

Ma curiosité satisfaite à l'égard de ces pêcheries célèbres, je revins sur mes pas vers Anouradhapoura. La route de Sélavatorré à l'ancienne capitale de l'île passe sur la digue de l'étang du Géant, un de ces magnifiques lacs de création humaine comme les creusait autrefois l'industrie indienne; il en existe partout dans le Deccan et dans les provinces nord de Ceylan. Les indigènes savaient conquérir des terrains fertiles



Gravé chez Erhard.

sur des sables arides; ils les sillonnaient de canaux et d'étangs qui y entretenaient la verdure et la vie; ils les défrichaient et les plantaient.

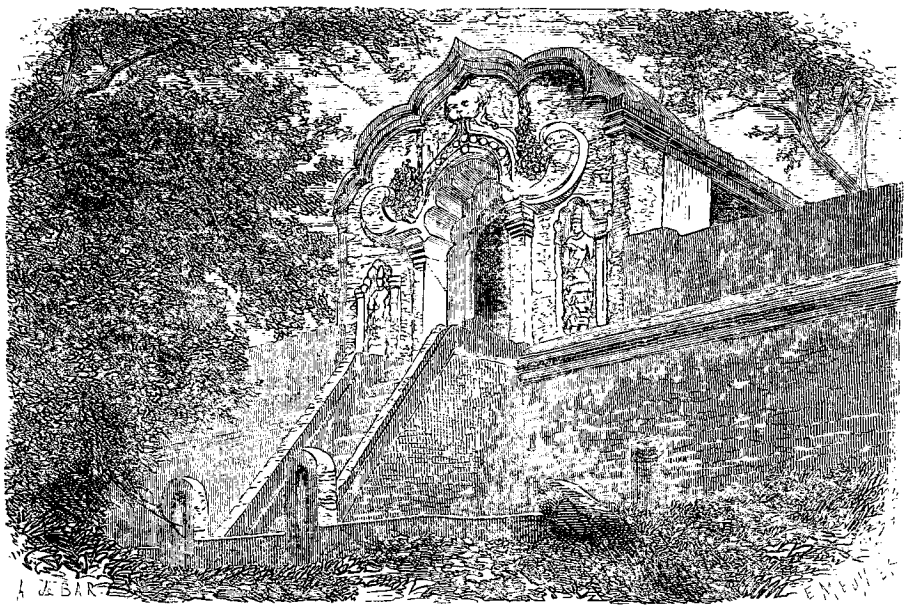
Ce que l'homme avait créé, la nature l'a détruit. Aujourd'hui, on ne retrouve que les restes de ces œuvres gigantesques : œuvres d'autant plus dignes de notre admiration qu'elles témoignent de la part des princes le désir d'être utiles à leurs sujets et de contribuer à leur bonheur.

Le mode de construction consistait à élever une digue en travers d'une vallée dans laquelle se déverse un cours d'eau; l'endiguement se composait d'un talus en terre revêtu souvent intérieurement de pierres. En voyant l'étang du Géant, qui cependant n'a jamais été terminé, on ne peut qu'être étonné de la puissance que possédait la nation capable d'entreprendre un travail hydraulique d'une telle étendue. La digue a plusieurs milles de longueur, et sa largeur dépasse cent mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

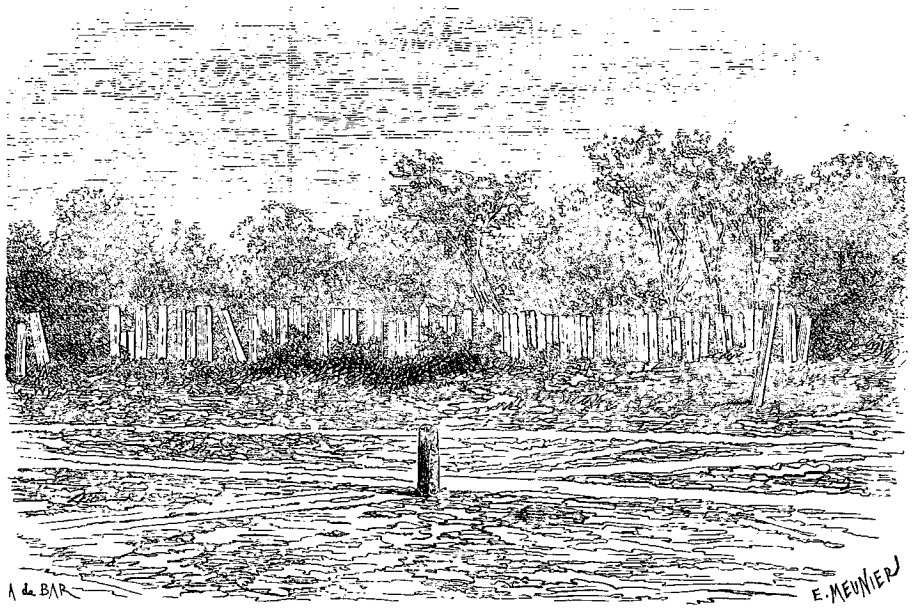
Il devait faire partie d'un vaste système d'irrigation qui aurait fonctionné au moyen du Chit Aar, canal alimenté par la rivière Aripo; mais comme ces travaux datent de la fin de la monarchie çinghalaise, époque où les arts étaient tombés en décadence, les niveaux furent mal pris, et on s'aperçut trop tard que le lit du canal était plus bas que l'étang; il ne fut donc jamais d'aucune utilité.

Anouradhapoura (ville d'Anouradha)[1], située en pleine jongle sur la rive gauche de l'Aripo et à une



Moropadoue ou porte menant à l'arbre de Bouddha. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

vingtaine de lieues de l'embouchure de cette rivière, fut fondée en 504 avant Jésus-Christ par Anouradha, ministre de Wijayo et beau-frère du roi Pandouwasa; elle devint le siége du gouvernement des rois de Lanka (ancien nom de Ceylan) sous Pandou Kabhaya, cinquième roi de la dynastie Wijayenne, en 370 avant Jésus-Christ; elle resta la capitale du royaume çinghalais jusqu'en 769, époque à laquelle Aggrabodhi IV



Palais de Bronze. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

chercha un refuge à Pollanarroua contre les incursions incessantes des Malabars.

Revenons maintenant à l'ancienne capitale de la monarchie çinghalaise. Nous lisons dans une des anciennes chroniques la description suivante de la ville avant l'ère chrétienne : « Anouradhapoura est plein de tem-

1. Ou Anarajapoura, la ville des quatre-vingt-dix rajahs. Il n'a régné cependant dans cette capitale que quatre-vingt-deux rois indigènes; si l'on compte les usurpateurs, on aurait un nombre de quatre-vingt-dix-huit monarques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ples et de palais dont les flèches dorées étincellent au soleil; les rues sont semées au centre de sable blanc, sur les côtés de sable noir, et de distance en distance, s'élèvent des arches, formées de bambous, que décorent des fleurs et des drapeaux. Des milliers d'habitants, des éléphants, des chevaux, des zébus, des palanquins, des voitures et des chariots encombrent sans cesse ces rues. Au milieu de la foule des passants qu'appellent leurs affaires, on trouve des hommes dont le métier est d'amuser les autres, tels que danseurs, sorciers, musiciens.

« Il y a deux rues principales : Chandrawan Kalang (du nord au sud) et Mahavellanam Vadia (de l'est à l'ouest); elles ne contiennent chacune pas moins de dix mille maisons, la plupart grandes et richement ornementées. Les petites rues sont innombrables.

« Le palais du roi est un édifice remarquable et construit dans de vastes proportions. Quelques-uns des bâtiments ont deux et même trois étages Qui pourrait dire l'étendue de terrain occupée par cette ville? »

Où s'élevait jadis une cité riche et populeuse, je n'ai rencontré que de misérables huttes servant de demeure à un petit nombre d'indigènes. Les ruines attestent seules l'antique splendeur d'Anouradhapoura.

Le tracé des deux rues principales dont parle la



Dagoba Ruanvelly. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. Grandidier.

pompeuse description que nous venons de citer se distingue encore dans le fourré. C'est le long de ces grandes rues que s'élevaient les plus beaux monuments de la cité sainte.

Les principales de ces ruines sont : le Loha-Pasado et les Thoupos. Le Loha Pasado ou Lowa Mahapaya (palais de bronze) fut construit en 164 avant J.-C. par Douttagamini, prince qui aux vertus d'un roi joignait la piété d'un religieux. C'était un monastère à mille cellules, qui, élevé sur une base de seize cents colonnes, était tout couvert de sculptures dorées. Il fut souvent restauré et même réédifié par les successeurs de Dottagamini. Pour donner une idée de ce palais, nous citerons le passage suivant du Mahawanso, écrit au cinquième siècle de notre ère[1] :

« Le souverain seigneur de Lanka, le généreux rajah Douttagamini, ayant formé le projet de créer le Loha Pasado, fit déposer à chacune des portes huit lacks (deux millions de francs), mille vêtements et des vases remplis, les uns de sucre, les autres de beurre ou de miel pour payer les ouvriers, car il ne voulut pas, en cette occasion, avoir recours au travail forcé, et il décida que les ouvriers recevraient un juste salaire. Le palais, de forme carrée, mesurait cent coudées

1. Ce passage est extrait de la traduction anglaise par Turnour.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de chaque côté, et ses neuf étages s'élevaient à une hauteur égale.

« A chaque étage, existaient cent chambres, toutes ornées avec la plus grande magnificence. Les murs étaient rehaussés d'ornements en perles de verre, étincelantes comme des pierres précieuses, et de guirlandes d'or que reliaient entre elles des fleurs incrustées de gemmes.

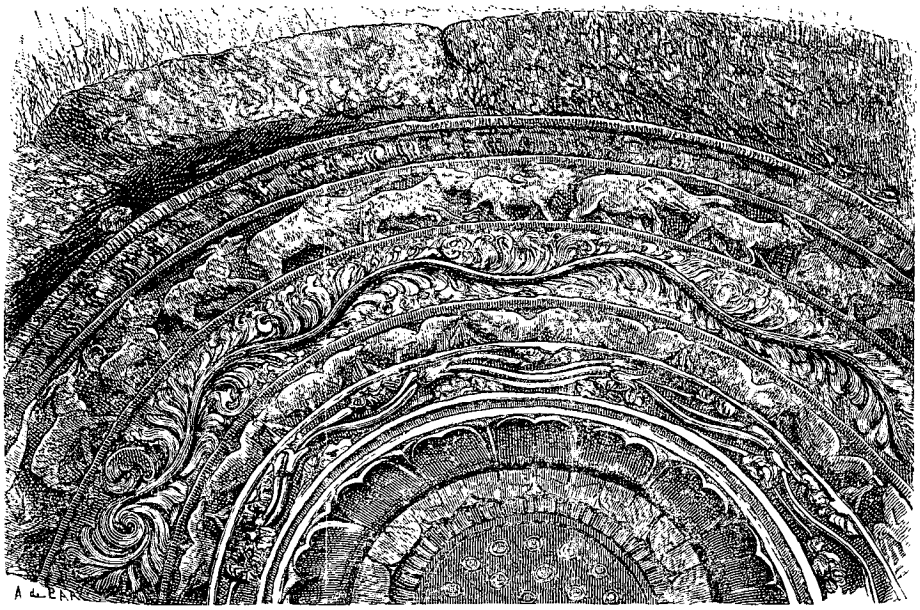
« Au centre du palais, était une salle toute dorée que supportaient des piliers ornés de Dewatas (dieux), de lions et animaux divers. Au fond de cette salle, couraient sur les murs des rinceaux de perles fines; les côtés étaient décorés de perles de verre. Des encoignures pendaient des bouquets de fleurs, formés de pierres précieuses. Au milieu, s'élevait un trône en ivoire, orné d'emblèmes du soleil (en or), de la lune (en argent) et des étoiles (en perles). Auprès de ce magnifique trône, que recouvrait une étoffe d'une valeur inestimable, était déposé un éventail d'ivoire de la plus grande beauté (insigne du grand prêtre) et était étendu le parasol blanc, emblème du pouvoir royal.

« Tout était de la plus grande magnificence, la salle centrale, le trône et le parasol.

« Le rajah fit placer dans les chambres des lits, des chaises, des tapis de laine d'une grande valeur. La cuillière employée à la cuisine du riz était d'or. Il serait difficile de décrire toutes les recherches de ce palais.

« Cet édifice, auquel quatre portes donnaient entrée, était entouré d'un mur de stuc et couvert de plaques de bronze; de là vint le nom de Loha Pasado ou monastère de bronze. Il resplendissait comme les palais célestes. »

Du Loha Pasado, ce palais-monastère, il ne res aujourd'hui que les seize cents piliers sur lesquels s'élevaient jadis les neuf étages si richement ornementés. Ces piliers, tous de forme carrée, occupent un



Pierre demi-circulaire. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

espace quadrangulaire, quarante sur chaque face, qui mesure soixante-un mètres cinquante centimètres.

A l'exception de quelques piliers taillés avec soin et même ornés de sculptures au sommet, ils conservent presque tous les marques des coins employés par les ouvriers pour les extraire des blocs de la carrière. Ils sont disposés sans ordre régulier, et provenant de quelque édifice en ruine, ils ont dû être apportés lors de la restauration partielle du Loha Pasado par Dhatou-Sena. Ils étaient autrefois recouverts de stuc. — Quelques architraves de pierre indiquent qu'il existait au centre une salle carrée de huit colonnes de côté, peut-être la salle dorée où était le trône d'ivoire.

En parcourant cette forêt de pierre qu'a envahie la jongle, j'ai été frappé de l'irrégularité qui existe dans la hauteur, la circonférence et l'espacement des colonnes des diverses rangées. De l'extérieur du palais au centre, la circonférence augmente graduellement et l'espacement diminue; la hauteur des colonnes centrales est supérieure d'environ un mètre à celle des autres colonnes. De cette disposition particulière, j'ai naturellement conclu que tout le poids de l'édifice reposait sur le centre et que le palais avait la forme pyramidale; la surface de chaque étage diminuait en raison de l'élévation.

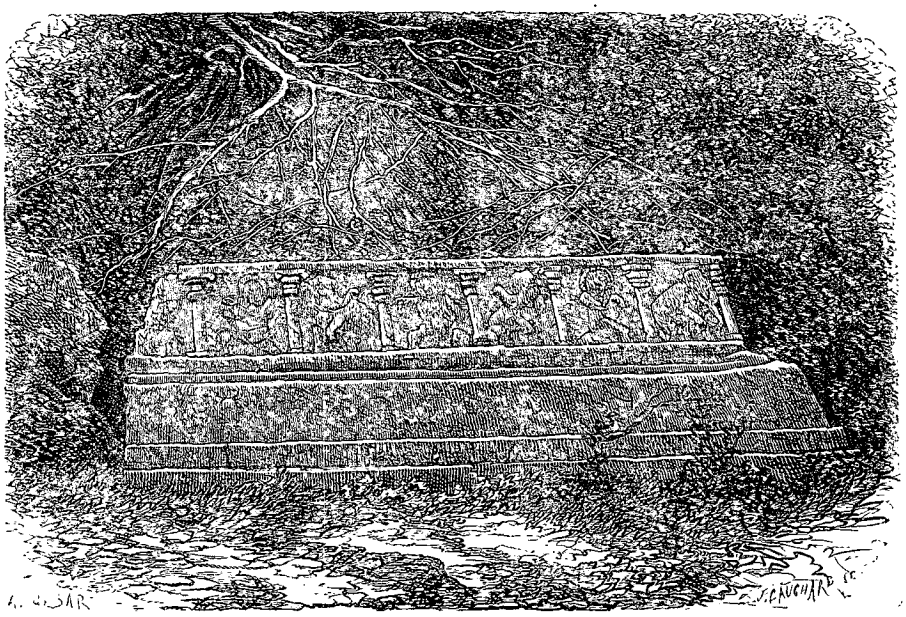
Cette forme de construction, qui se retrouve dans beaucoup de pays orientaux, a pris son origine dans la difficulté d'élever en bois un palais de plusieurs étages, avec une façade perpendiculaire. Les architectes, peu accoutumés à construire de semblables édifices, dans un pays où le roi seul pouvait posséder une maison à étages, ont dû, dans leur inexpérience, préférer le mode de construction le plus facile et le plus solide.

A l'extrémité de la place dont le Loha Pasado occupe un côté, s'élevait le Mahaviharé, temple qui ne présente aujourd'hui d'autre intérêt que le caractère sacré

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont il est revêtu aux yeux des bouddhistes de toutes les nations : car son enceinte renferme le bogaha, ou arbre vénéré, rejeton du figuier d'Ourouwela (*Urostigma religiosum*), sous lequel Gotama atteignit la dignité du Bouddha. Un rameau de ce végétal à jamais béni fut apporté par Sanghamitta, fille de l'empereur Açoka, et planté sous le règne de Devananpiyâtissa, deux cent cinquante ans avant Jésus-Christ. Le Mahawanso donne un long récit des miracles qui se sont accomplis en cette circonstance mémorable : on y lit comment la branche du figuier d'Ourouwela s'est spontanément séparée du tronc, comment elle a été transportée par mer et puis plantée à Anouradhapoura. Depuis cette plantation jusqu'à nos jours, l'arbre *victorieux*, *illustre*, *suprême*, *sacré*, *vénérable*, n'a cessé d'attirer les hommages et l'adoration des pèlerins bouddhistes venus de toutes les parties de l'Asie. Il n'existe peut-être aucun autre fétiche, comme le fait remarquer M. Emerson Tennent, qui ait été l'objet de l'adoration des hommes pendant vingt et un siècles consécutifs.

L'antiquité incontestée de cet arbre m'avait fait supposer que le tronc avait atteint des proportions gigantesques, aussi n'est-ce pas sans surprise, qu'après avoir successivement gravi cinq terrasses rectangulaires, élevées de sept mètres au-dessus du sol environnant, j'ai aperçu trois troncs dont le plus grand avait tout au plus une circonférence de deux mètres vingt centimètres. Après avoir étudié la distance qui sépare ces troncs et leur inclinaison, j'ai acquis la conviction que j'avais simplement sous les yeux les branches d'un arbre aujourd'hui enseveli sous la terre qui remplit les cinq terrasses. Les prêtres, profitant de la facilité avec laquelle l'*Urostigma religiosum* pousse des racines à l'instar de ses congénères, construisent une terrasse dès que le tronc principal vient à se pourrir et ne laissent sortir de terre que les branches vivaces qui prennent bientôt racine. On a déjà eu recours cinq fois à ce procédé, il n'est donc pas étonnant que l'arbre sacré, planté par Devananpiyâtissa, vive toujours. La porte par laquelle on se rend à la seconde terrasse est ornementée, ainsi que celles de tous les viharés bouddhistes; au centre, on aperçoit un masque de lion (sans mâchoire inférieure), et de chaque côté, des Makares, animaux fabuleux au corps de poisson et à trompe d'éléphant dont l'image se trouvait parmi les cent huit marques que portent les plantes des pieds de tous les Bouddhas. Au bas des escaliers existent comme toujours des stèles semblables à celles dont j'ai parlé ailleurs.



Support de table à offrande. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

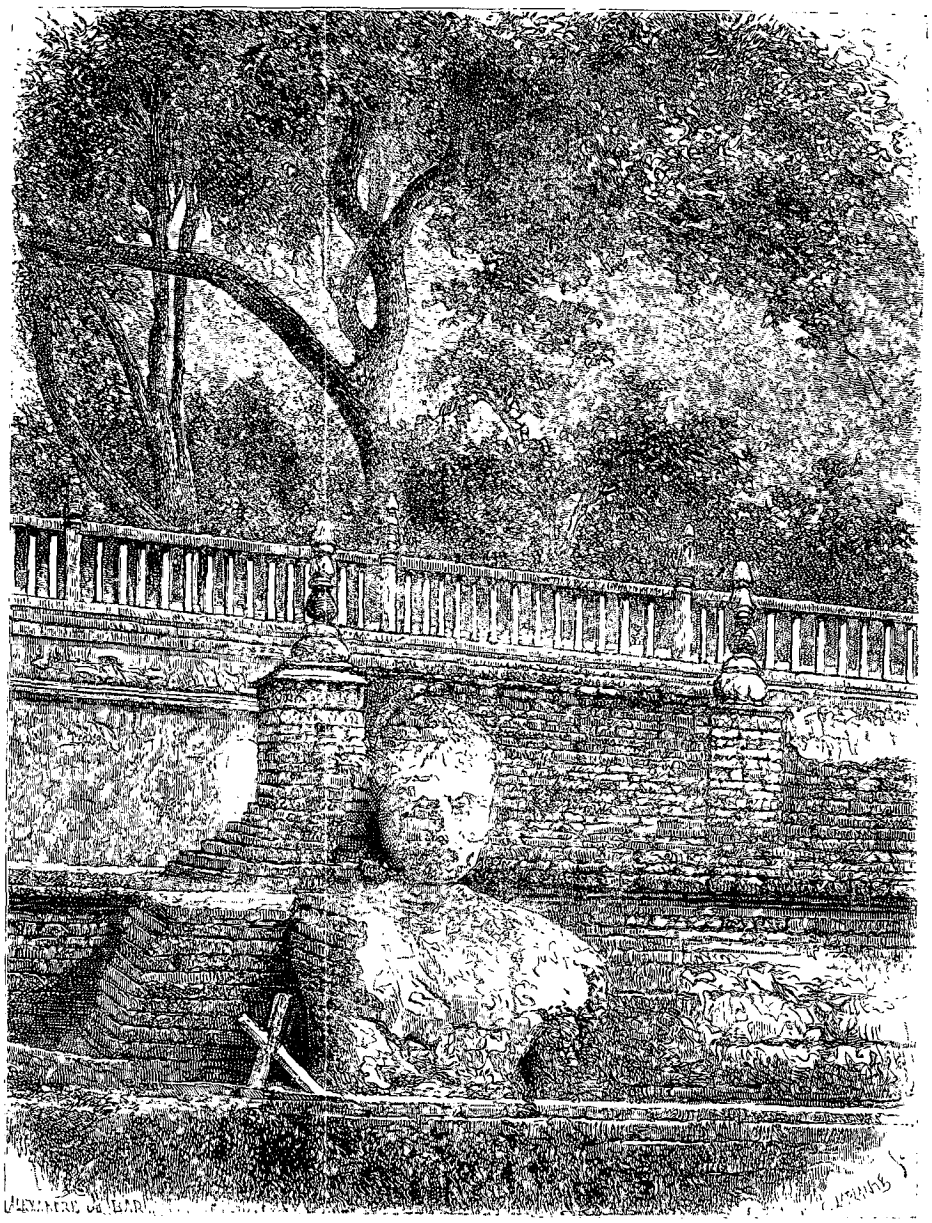
Ces terrasses d'où s'élance le bogaha, sont situées au milieu d'une vaste enceinte qui renferme deux bustes colossaux du Bouddha; mais ce qui est le plus digne d'attention, ce sont les deux pierres demi-circulaires placées au bas des escaliers du moromadoué ou porte d'entrée. Couvertes de sculptures d'animaux et de rameaux de feuillage, elles sont d'une exécution et d'un dessin très-remarquables. En dehors du Mahaviharé, j'ai heurté, çà et là, sur le sol quelques taureaux sculptés dont la présence indique le passage à Anouradhapoura des envahisseurs malabars, adorateurs de Çiva, et plus loin des lions accroupis, qui jadis ornaient le fût de colonnes auxquelles ils ont survécu.

Anouradhapoura possédait de nombreuses salles d'Ouposatha, salles d'assemblée où les prêtres se réunissaient deux fois par mois pour la lecture des commandements du Bouddha et pour la confession générale qu'a ordonnée leur maître. J'en ai vu des restes dans la jongle. Les ruines de l'une d'elles, peu distantes du Ruanwelli, à droite de la route d'Aripo, consistent en quatre rangées de huit colonnes monolithes taillées avec soin; des chapiteaux carrés les couronnent; la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sculpture de l'abaque représente des Yakkhos dans l'attitude des cariatides qui semblent soutenir le toit comme pour honorer le caractère sacré des prêtres. La partie extérieure des colonnes, à l'exception des quatre placées aux coins, est sans sculpture; la salle était entourée d'un mur récrépi à la chaux.

On ne peut s'éloigner de ces antiques lieux de pèlerinage sans citer deux cuves monolithes en granit, dont les parois extérieures sont décorées de pilastres attiques simples; l'une d'elles mesure plus de trois mètres de longueur et a une capacité de quatre mille quatre cent cinquante-deux litres, elle servait à recevoir le riz ou cangy qu'envoyaient les rajahs pour la nourriture des moines du Viharé-Thouparama; la dimension de ce plat de pierre n'étonnera pas quand on saura que dans certains monuments d'Anouradhapoura



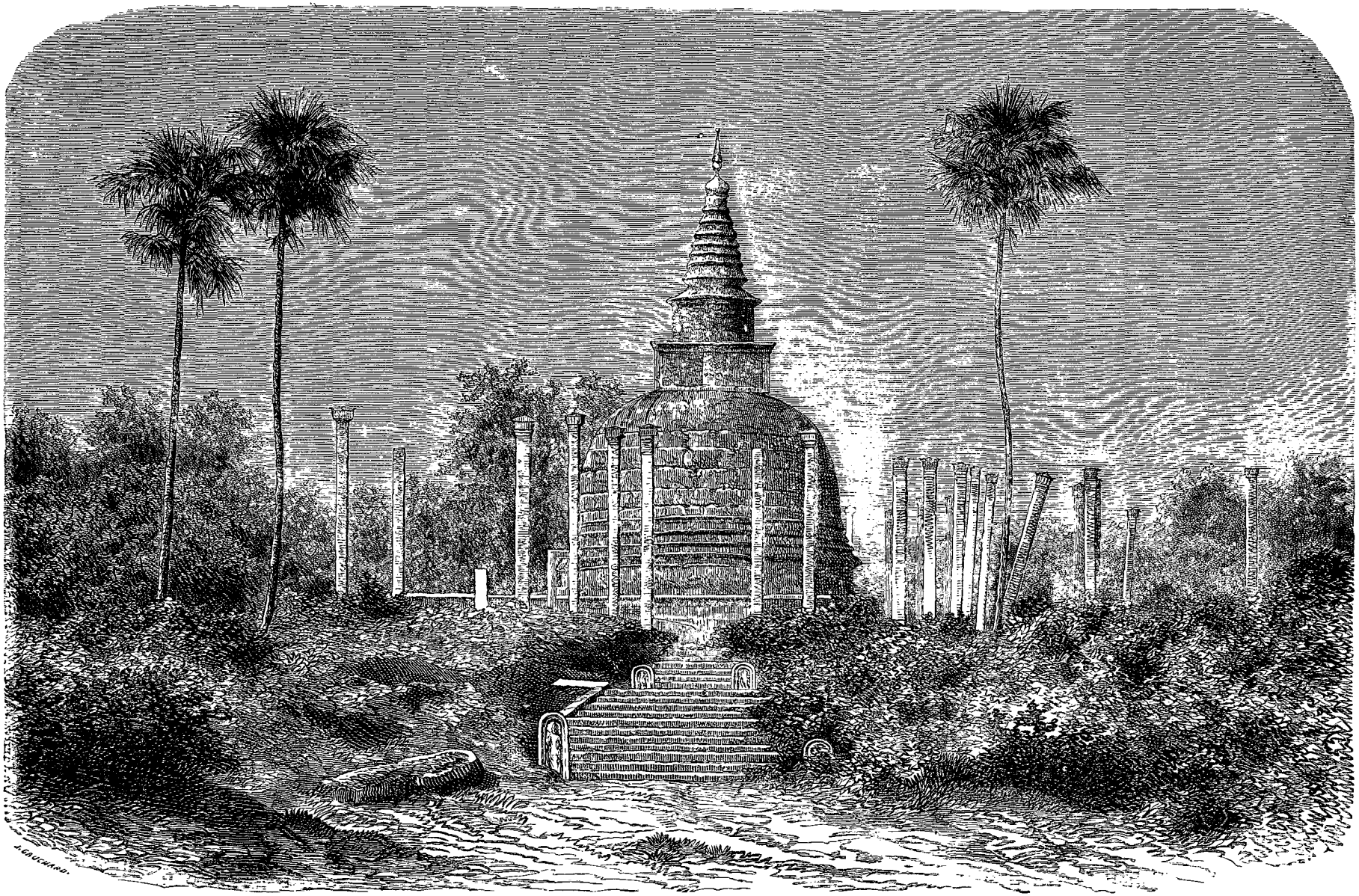
Statue de Bouddha dans l'enceinte de l'arbre sacré. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

on comptait jusqu'à cinq mille prêtres, tous doués d'un vigoureux appétit, comme il convient à des gens exempts de peine et de soucis. Aujourd'hui encore, à la pleine lune de juin, lorsque les pèlerins viennent visiter le figuier sacré et les dagobas, ils jettent en passant devant la plus grande de ces cuves une poignée de riz grillé.

En m'enfonçant dans la jongle, j'ai pu voir aussi les deux auges, deux monolithes : l'un, de quinze mètres, et l'autre, de dix-huit mètres cinquante centimètres de longueur, qui servaient de mangeoire aux éléphants des rajahs.

Mais les ruines qui donnent au sol de la vieille cité l'apparence d'une plaine boisée, hérissée çà et là de collines coniques, sont celles des Dagobas ou *thoupos*. On appelle ainsi du mot sanscrit Sthoupa, *amas*, des mo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Touparama Dagoba. — Dessin de A. de Bar d après une photographie de l'album de M. Grandidier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

numents hémisphériques ou hémi-ellipsoïdaux élevés en l'honneur du Bouddha. Il faut distinguer les thoupos proprement dits ou topes commémoratifs, et les dagobas (de *dhatou*, reliques, et *gabhan*, sanctuaire) ou topes bâtis sur des reliques. Il y a à Anouradhapoura deux dagobas et cinq thoupos principaux : ce sont, de tous les monuments, les plus intéressants. On sait, en effet, que la religion bouddhiste à son origine n'admettait aucun temple, et que l'introduction du culte des images du Bouddha a été postérieure au commencement de notre ère. Dans les premiers siècles, les thoupos étaient les seuls édifices religieux.

Ces monuments s'élèvent au milieu de deux enceintes ou plates-formes concentriques : le *Gajammaloué* ou grande esplanade, toujours quadrangulaire, et le *Salapatalé*, terrasse carrée ou circulaire, élevée de deux à trois mètres au-dessus du niveau général. Les murs sont en pierre et surmontés d'une corniche ornée d'une moulure arrondie. Quatre moromadoués ou portes précédées d'un escalier, à la rampe sculptée, donnant accès dans le Gajammaloué, bâti sur un soubassement de pierre, sont aujourd'hui tous en ruines. Aux deux côtés de ces portes était l'emplacement réservé aux gardiens. La première marche de l'escalier était toujours flanquée de deux stèles de granit portant en haut relief l'image d'un Dewata ou Dieu escorté d'un Yakkho et surmonté du Niga ou cobra capella.

Les Çinghalais donnent à ces figures le nom de *dorotouparés*, gardiens de portes.

Au centre du Salapatalé s'élève le thoupo.

Le thoupo comprend quatre parties distinctes :

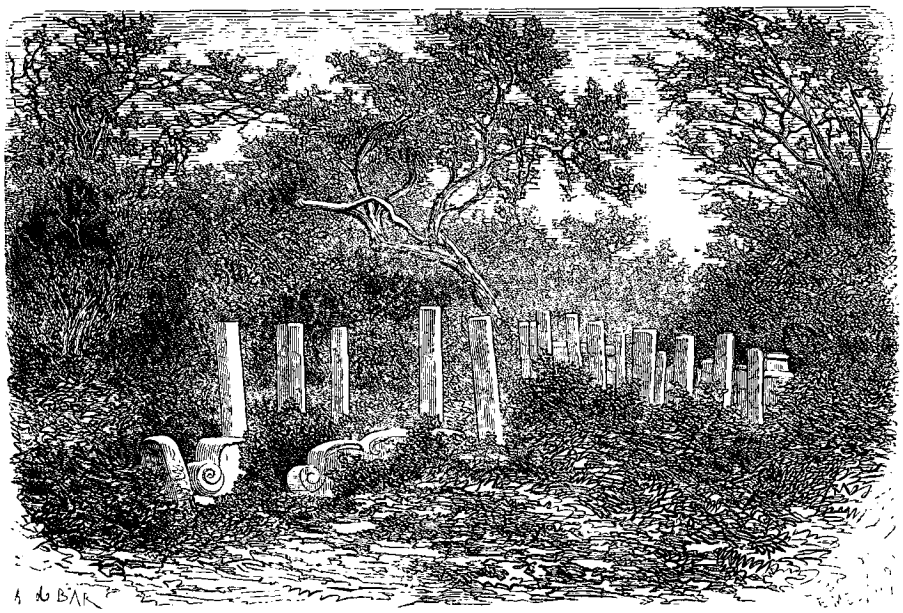
1° Le soubassement circulaire;

2° Le dôme hémi-ellipsoïdal ou le corps du tope;

3° Le tie ayant la forme d'un parallélipipède;

4° La flèche.

Le soubassement qui donne à l'édifice de l'élégance



Ruines d'un temple à gauche du Thouparama. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. Grandidier.

est le plus souvent en briques, quelquefois en pierre ou en marbre blanc (dolomie).

Le dôme est la partie la plus considérable et la plus importante du monument. Dans les dagobas primitifs c'était le support du tie ou reliquaire.

Le tie était primitivement le sanctuaire où on renfermait les reliques; le Mahawanso dit en effet qu'on les déposait au sommet du thoupo, dans des reliquaires de forme carrée. Plus tard, dans les monuments purement commémoratifs, le tie n'a plus été considéré que comme le couronnement de l'édifice.

La flèche terminale, aujourd'hui simple ornement, se terminait autrefois par de petits reliquaires ou Cavanduas ayant la forme de cloche, où on renfermait des pierreries et des objets d'offrande.

Tous les thoupos sont construits en briques, et ces matériaux, tout désagrégés qu'ils sont conservent après vingt siècles leur forme primitive. Dans l'intérieur du thoupo, elles sont liées par un ciment de terre argileuse; extérieurement l'édifice était recouvert de stuc blanc poli comme le marbre.

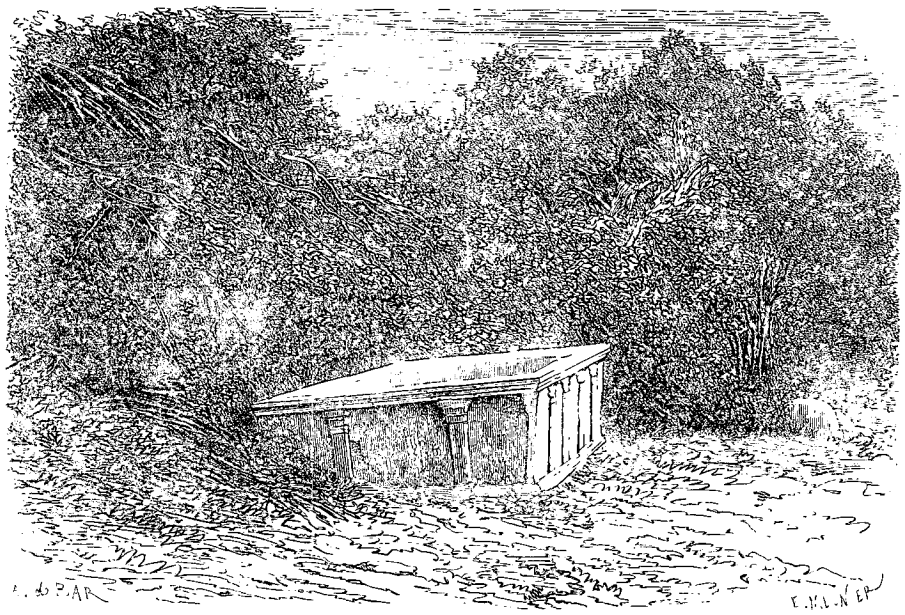
En énumérant ces monuments du sud au nord, on rencontre d'abord une solitaire colonne, encore debout au pied d'un tertre couvert d'une épaisse végétation. Ce sont les restes d'un Dagoba, érigé en 161 avant Jésus-Christ, par Doutougaimounu, descendant légitime de Visajo, sur la place même où un usurpateur du nom d'Elala avait été vaincu et tué. Comme beaucoup d'autres usurpateurs Elala a laissé après lui une mémoire légendaire et vénérée, et même dans les jours actuels les Çingalais n'approchent pas de la tombe du chef vaincu sans une crainte respectueuse et n'aiment pas à la voir profanée par les regards des étrangers.

Un peu au nord-ouest de la tombe d'Elala sont les débris de Miri-si-Vettiye-Dagoba, élevé par le même Doutougaimounu, en mémoire de sa restauration; ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'est plus aujourd'hui qu'un monticule de briques désagrégées et couvertes d'un manteau de verdure.

En traversant la route d'Aripo pour regagner la voie nord et sud de la cité, on ne tarde pas à apercevoir le Ruanwelli construit pour recevoir le dépôt de plusieurs reliques apocryphes du Bouddha; il est aujourd'hui en ruine. De loin ce monument se présente sous l'aspect d'une colline couverte de jongles; ce n'est qu'en approchant du Dagoba qu'on peut reconnaître la main de l'homme dans l'immense amas de briques, presque entièrement caché par la verdure des arbustes et des plantes. En regardant avec soin les contours actuels du Ruanwelli, on peut encore déterminer la place du tie, et se rendre compte de la forme hémisphérique qu'a dû avoir le Dagoba. La hauteur, attribuée par les chroniques çinghalaises du Ruanwelli-Saï, est de cent vingt coudées ou quatre-vingt-trois mètres; mais il est probable qu'il n'est question que de la ligne tirée obliquement de la base au sommet. La hauteur actuelle est de cinquante-six mètres et son diamètre de cent seize mètres soixante centimètres. Le Salapatalé mesure deux cent trois mètres de côté; le principal portique est le seul dans Anouradhapoura dont le soubassement soit décoré de deux cordons, l'un formé de bossages carrés, l'autre représentant des têtes de lions. Le Salapatalé est carré et bien dallé; un petit sanctuaire a été récemment construit en face de l'escalier, il renferme quelques statues du Bouddha et quelques fresques ayant trait à sa vie; mais son principal intérêt vient de ce qu'il a été bâti sur les supports sculptés de deux tables d'offrandes. Uue troisième est au sud du Dagoba; c'est une sorte d'autel sur lequel les dévots déposent des fleurs ou d'autres présents. Les sculptures dont elle est ornée représentent alternativement un éléphant et un yakko dansant ou jouant



Cuve en pierre. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

des cymbales ou de la flûte en l'honneur du Bouddha; elles sont gracieuses et les têtes sont expressives.

Ces autels datent, dit-on, de l'an 109 avant Jésus-Christ. Le mur d'enceinte du Salapatalé a été orné de têtes d'éléphants; on croirait que les corps de ces animaux sont cachés sous l'amas de pierres et portent le thoupo sur leurs épaules massives.

A un kilomètre à l'orient du Ruanvelli-Dagoba, s'élèvent les restes de l'Abhayagiri, érigé l'an 87 avant notre ère en commémoration de l'expulsion des souverains malabars. Dans l'origine il fut sans doute le plus remarquable des dagobas de Ceylan par sa hauteur. Il ne comptait pas moins de quatre cent cinq pieds du niveau du sol à son sommet. Après deux mille ans écoulés, des mutilations et des restaurations nombreuses, il mesure encore deux cent quarante pieds d'élévation perpendiculaire. Comme le Ruanvelli il est revêtu d'une épaisse végétation d'arbres et d'arbustes qui ont pris racine dans les fissures de la maçonnerie, au grand détriment des briques réduites en poussière ou précipitées en amas, entassées à la base du monument.

A l'angle nord-ouest du carrefour formé par la rencontre des deux grandes rues de la vieille et sainte métropole s'élève le Thouparama, le plus vénéré des dagobas de Ceylan; il fut construit par Dewananpirzatissa, le premier roi bouddhiste de l'île, environ deux cent cinquante ans avant l'ère chrétienne, pour recevoir le dépôt sacré de la clavicule du Bouddha, relique échappée, dit-on, aux flammes du bûcher qui avait consumé le corps du saint Gotamide. Il s'élève au centre d'une plate-forme circulaire; le soubassement est en dolomie, pierre éalcaire blanche que les lois somptuaires de Langka ne permettent d'employer qu'à la construction des palais royaux et des édifices religieux. Le dôme hémi-ellipsoïdal, en retraite de deux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

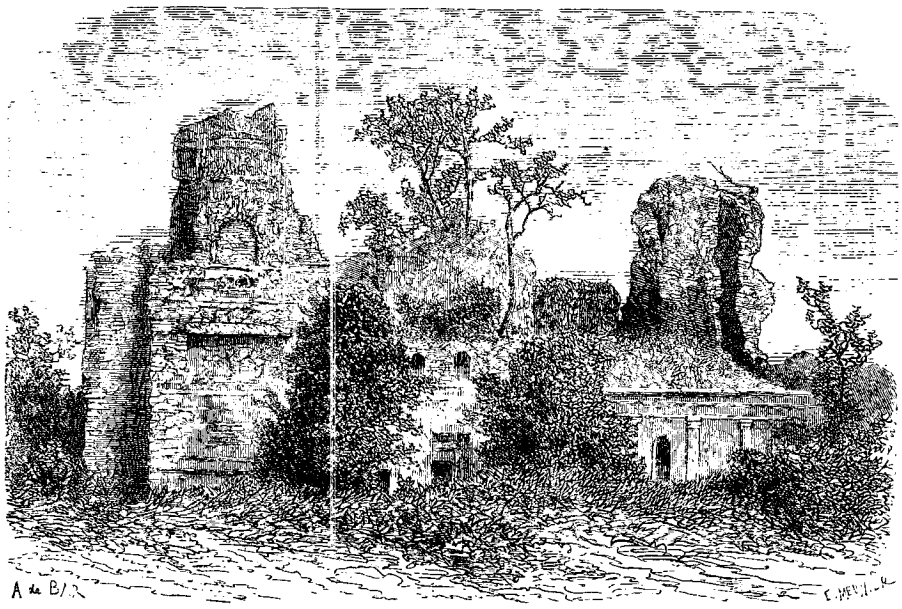
mètres trente-cinq centimètres, a sa partie inférieure décorée de moulures lisses et a été récemment recouvert de stuc. Sur les faces est et ouest du tie, est sculptée l'image du soleil; la flèche, ornée de moulures simples, est surmontée d'une boule de cuivre doré.

Quatre rangées concentriques de colonnes monolithes entourent la Dagobé. Ces colonnes à base carrée et à fût octogone sont couronnées par un chapiteau en corbeille à huit pans; sur l'abaque sont sculptées des cariatides représentant des Yakkhos. Au-dessus des chapiteaux sont sculptés huit masques de lions que relient entre eux des cordons de perles. Le lion, emblème de la force, de la noblesse, du pouvoir, n'était sculpté que sur les palais et les édifices sacrés; les colliers de perles étaient spécialement réservés à l'usage des rois; chaque ornement avait sa signification.

Ces colonnes du Thouparama sont d'un style simple et gracieux. Elles donnent à la Dagobé l'aspect élégant qui fait de cet antique monument un des spécimens les plus intéressants et les plus précieux de l'architecture bouddhiste.

Le Mahawanso rapporte que la clavicule du Bouddha, après avoir opéré de nombreux miracles, fut déposée au sommet du Thouparama, probablement dans le tie; le dôme du Dagoba fut agrandi deux cent quarante ans après Jésus-Christ.

Dans l'enceinte du Thouparama, au sud du Dagoba, se trouvent les ruines d'un petit édifice où fut déposé, en 400 après Jésus-Christ, le Dalada, ou dent canine droite du Bouddha, lorsque la fille de Gouhasewa, prince de Kalïnga, l'apporta de Dantapoura à Ceylan par ordre du roi son père, qui craignait de voir cette relique sacrée tomber entre les mains d'un infidèle, dont les armées menaçaient ses États. Il ne reste aujourd'hui du Dalada *Maligawé* que les colonnes : quelques-unes attirent l'attention par la curieuse forme de



Jayta-Wana-Rama. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

leurs chapiteaux, dont les côtés sont profondément évidés et les arêtes en arc de cercle.

Au bas de l'esealier, je signalerai une pierre demi-circulaire, divisée en anneaux concentriques qu'ornent des bas-reliefs remarquables; sur l'un sont sculptés des lions, éléphants, chevaux, zébus; sur un autre court une guirlande de fleurs de lotus; puis des oies sacrées portant dans leur bec des graines et des racines de la même plante, et divers autres ornements. Ces sculptures sont d'un dessin pur et élégant, les animaux sont imités avec une rare perfection, ils semblent pleins de vie et la pose est naturelle. Ce qui m'a le plus frappé, mérite bien rare dans les œuvres d'art asiatiques, c'est la simplicité de ce bas-relief, qui ne conviendrait guère aujourd'hui au goût et à l'esprit des nations indiennea.

En suivant les vestiges de la grande rue sud-nord l'espace de trois kilomètres au moins de Thouparama, on arrive au pied du Jayta-Wana-Rama, érigé par un souverain du nom de Maha-Sen, l'an 330 de notre ère. La hauteur de cet édifice est encore de deux cent quarante-neuf pieds, sans compter celle des futaies de haute taille qui couronnent son sommet. On prétend que cet édifice fut destiné dans l'origine par son fondateur à des prêtres hérétiques, et on base cette opinion sur le caractère des gardiens de la principale porte d'entrée, bas-reliefs qui, au lieu des traits consacrés des dieux du panthéon védique, représentent des nains sakkhas, aux jambes torses, au buste démesuré, aux regards sarcastiques.

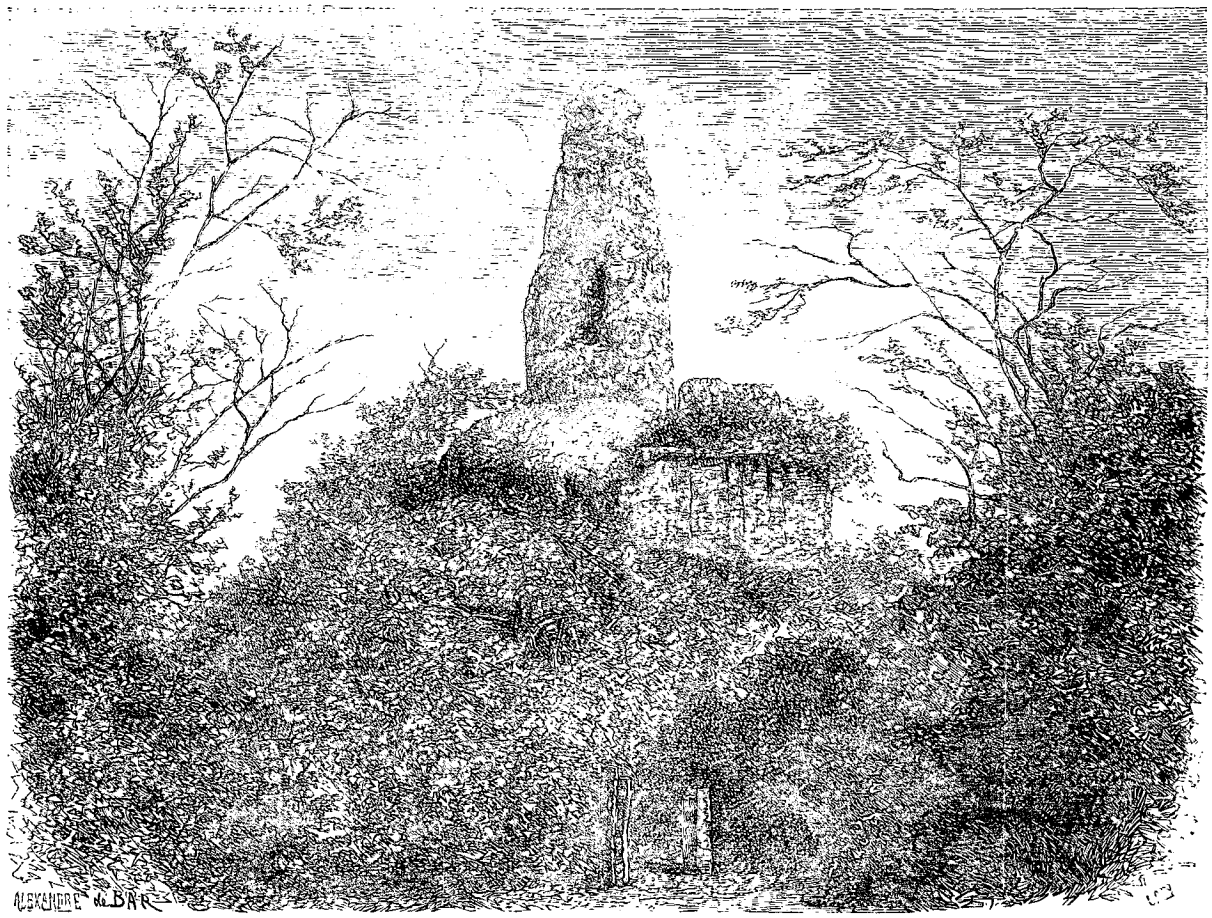
Peut-être l'hérésie nouvelle provenait-elle de l'admission des Yakkos parmi les dieux bouddhistes, et faut-il attribuer à cette époque seulement toutes les figures de nains dont sont ornés les autels et les colonnes.

Au Moromadoué du Jayta-Wana-Rama, on retrouve

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en place les Kalas ou vases de pierre dont nous avons parlé plus haut; partout ailleurs ils gisent parmi les décombres. Traversant la première enceinte, large de quatorze mètres, on arrive au Salapatalé, qui est bien dallé et ne mesure pas moins de deux cent trente-neuf mètres de côté. On a calculé que la partie solide de cette terrasse et de la sphère ou thoupo proprement dit renferme cinq cent quarante-quatre mille deux cents mètres cubes; il y est entré plus de un milliard neuf cent mille milliers de briques, quantité suffisante pour construire un mur de deux cent vingt lieues de longueur, ayant une hauteur de trois mètres et une épaisseur de vingt-cinq centimètres. En revenant à travers jongles, dans la direction du sud-ouest, on voit encore le Lanka-Ramaya, au centre d'une terrasse circulaire; des quatre rangées concentriques de colonnes qui l'entouraient, il ne reste que quelques-unes de la première et de la deuxième rangée. La différence de hauteur de ces colonnes prouve qu'elles devaient supporter un toit. Le thoupo a dix mètres de diamètre et onze mètres cinquante centimètres de hauteur.

Lorsque ces monuments, surtout ceux dont la masse rivalise avec les montagnes, étaient recouverts d'un stuc poli et d'une blancheur éclatante, ils présentaient certainement au milieu de la verdure des forêts un aspect imposant; ils devaient plaire tout à la fois, et



Jayta-Wana-Rama. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

par l'ensemble gracieux de leurs principales lignes et par la disposition des diverses parties dont l'œil pouvait embrasser les contours dans tout leur développement, du sommet à la base.

Ces monuments, simples et grandioses, élégants et hardis, marquent une époque dans l'histoire asiatique; ce sont, en effet, les premiers édifices religieux construits par les peuples de l'extrême Orient et, comme nous avons eu occasion de le voir, ce sont eux qui ont servi de modèles à toute leur architecture des temps postérieurs; c'est le germe qui plus tard se développe et produit l'arbre dont les branches multiples puisent leur existence dans un tronc commun, et cependant ces branches sont bien distinctes.

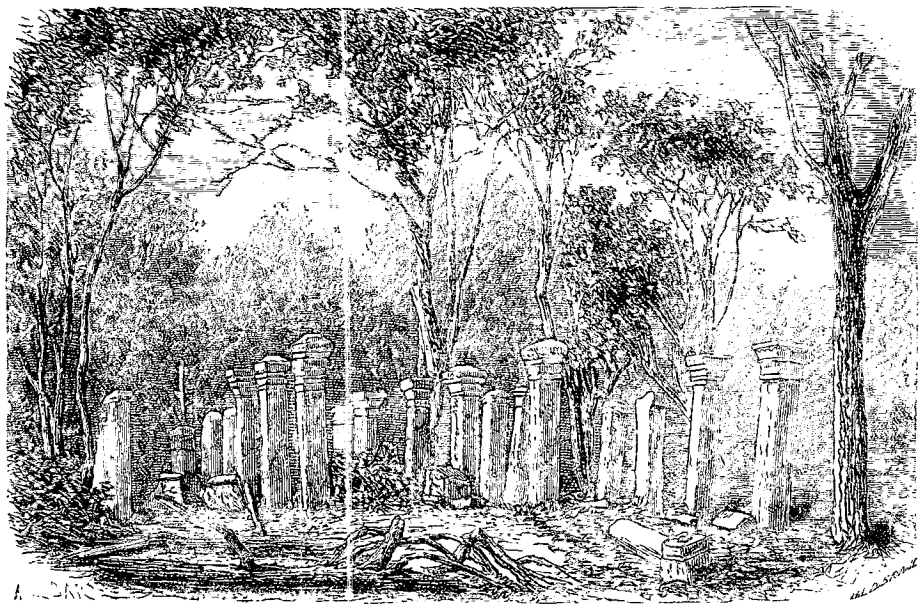
Une ruine vivante au sein de ces ruines mortes m'attendait un peu à l'ouest du Lanka-Ramaya. Là, au centre d'un petit enclos cultivé, modeste défrichement de ce sol sacré qui retourne à la forêt vierge, vit, avec la qualification de prince et le titre de Suriya-Kournera-Singha (fils du soleil et du lion), le chef héréditaire du district actuel d'Anouradhapoura. Son arbre généalogique remonte authentiquement à un ancêtre qui accompagna le rejeton sacré de l'arbre de Bouddha dans son voyage de Magadha à Ceylan en l'an 289 avant Jésus-Christ. Comparées à une telle antiquité

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que sont les prétentions nobiliaires de nos plus vieilles familles d'Europe? Je vis entre ses mains un *carandua* qui jusqu'à la fin du siècle dernier a orné, dit-on, la flèche du Ruanvelli. Il est en vermeil ciselé, s'ouvre au moyen d'un système particulier de serrure, et a dû contenir plusieurs reliques et riches offrandes. Il serait intéressant de connaître d'une manière exacte l'ancienneté de cet objet, dont le travail et la curieuse serrure annoncent un état fort avancé dans l'art de l'orfévrerie et de la mécanique.

Pendant mon séjour à Anouradhapoura, le grand prêtre de ces ruines tomba malade; il mourut en quelques jours. J'assistai à ses funérailles. Lorsqu'un bouddhiste est en danger de mort, on envoie chercher un prêtre pour réciter au chevet de son lit le bana (parole sainte). Si le ton du récitatif est favorable à la réflexion, les paroles étant incompréhensibles pour le moribond ne lui sont assurément pas d'un grand secours religieux. Le corps des prêtres et les personnes de haute caste ont seuls les honneurs de la crémation, les autres sont enterrés dans les jardins de leur demeure, ou en quelque endroit choisi par les parents. Qu'on brûle ou qu'on ensevelisse les corps, la face est placée contre terre et la tête tournée vers l'ouest, car les Çinghalais ont coutume de dormir la tête vers l'est, de manière à regarder le continent indien d'où est venu le Bouddha, et il ne sied pas de donner aux morts la position que prennent les vivants. Comme, dans leurs idées, un cadavre souille les habitations, autant que possible ils transportent le moribond sous un autre toit que celui où ils demeurent. Après le décès d'un individu, ses parents, les cheveux au vent, pleurent en se frappant la poitrine et se livrent à de longues lamentations.

Le corps du grand prêtre couvert de sa robe jaune fut transporté au bûcher funéraire sur un palanquin



Ruines d'une Ouposatha (salle d'assemblée). — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

découvert, que portaient les parents et amis, revêtus d'habits bleu foncé qui est la couleur de deuil usitée à Ceylan; les pieds étaient liés et les mains croisées sur la poitrine; devant le convoi s'avançait un homme battant du tamtam[1], et suivi des serviteurs avec drapeaux et insignes divers, les prêtres et les parents marchaient derrière le cercueil. Le bûcher avait été préparé dans la jongle même, il était formé de plusieurs couches de bois sec et s'élevait d'un mètre à un mètre vingt centimètres; aux quatre coins étaient plantés des pieux à l'extrémité desquels flottait un morceau d'étoffe blanche; de petits cierges brûlaient dans des vases de terre; une légère construction en bambous faisant voûte et ornée de feuilles de cocotier protégeait le tout; le corps placé sur le bûcher fut recouvert d'une étoffe blanche, et le premier prêtre, tout en imposant les mains, récita une prière; le drap fut ensuite enlevé et on accumula sur le corps plusieurs couches de bois. Des étoffes et des pièces de monnaie furent distribuées en l'honneur du défunt, on jeta sur le bûcher du riz grillé, et les prêtres pour honorer leur chef firent le tour du bûcher en s'agenouillant et frappant la terre avec leur front; un des parents, une hache à la main, fit également trois fois le tour du bûcher, et, s'arrêtant à chacune des faces, il frappa avec le fer. « Que fais-tu? lui fut-il demandé. — Je détruis le corps du grand prêtre. » Prenant alors deux torches, et le dos tourné vers le bûcher, il y mit le feu, en laissant l'une des torches sous les pieds, l'autre sous la tête du défunt; à ce moment, des sanglots violents se firent entendre; c'est à cette partie de la cérémonie que les Çinghalais attachent la plus grande importance. « Rendez-moi, après ma mort, les honneurs qui me sont dus, » disent toujours les moribonds. Quand le corps est consumé,

1. On ne se sert du tamtam qu'aux funérailles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

on place tout autour de petites branches de cocotier, de manière à indiquer que ce lieu est sacré. Le septième jour, les prêtres et les parents recueillent les cendres qu'on enfouit sous le sol même consacré par le bûcher, ou qu'on met dans un vase pour les déposer dans un mausolée. Avant de recueillir les cendres, un des prêtres dans une allocution où il retrace toutes les vicissitudes de la vie, exhorte les assistants à pratiquer les vertus, surtout la charité et à fréquenter les temples pour atteindre au bonheur suprême.

Dans la monarchie Kandienne, à la mort du roi, il se faisait une cérémonie particulière qu'il est intéressant de relater. Le corps, revêtu des insignes royaux, était transporté en grande pompe au bûcher fait de bois de sandal. Quand le feu, entretenu durant onze jours par les moines, avait consumé le cadavre, on l'éteignait avec du lait de buffle mêlé à de l'eau de coco. Une partie des cendres était renfermée dans une urne qu'un homme, monté sur un des éléphants royaux et une épée à la main, portait au bord d'un fleuve, où il plongeait avec son précieux fardeau et reparaissait les mains vides; il regagnait la rive opposée et disparaissait dans les profondeurs des forêts; l'éléphant était abandonné et retournait à l'état sauvage; les porteurs et les jeunes filles qui avaient fait partie du cortége traversaient la rivière, et une loi sévère punissait de mort ceux d'entre eux qui la repassaient. Toutes les formalités remplies, les chefs et les nobles venaient à la capitale, annonçaient au nouveau roi que tout était terminé; et puis ils se purifiaient par un bain.



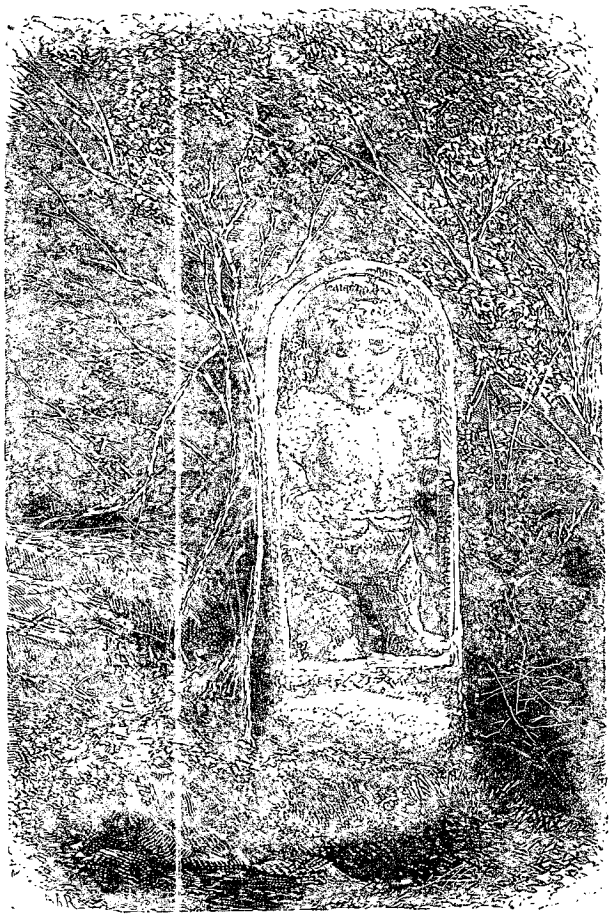
Danseurs du diable. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

Le bouddhisme est tellement entaché de superstitions qu'il n'est pas jusqu'aux grands prêtres qui ne mettent leur confiance dans les incantations adressées aux Dewas et aux Yakkhos. Ainsi, à côté des cérémonies simples et dignes du bouddhisme, apparaissent les jongleries par lesquelles les Anomattias et Yakkhodoureas prétendent guérir les maladies infligées aux hommes par les Dewas et les Yakkhos, en punition de leurs vices et de leur impiété; nous avons déjà dit que Dewas et Yakkhos ont un pouvoir surhumain, suivant les croyances çinghalaises; quoique invisibles aux regards, ils habitent la terre : ceux qui suivent les préceptes du Bouddha sont chargés de la garde des lieux sacrés et punissent les sacriléges; les autres cherchent à nuire aux hommes qu'une vertu pure et sans tache ne met pas à l'abri de leurs attaques malignes. Certains Çinghalais qui passent pour des gens possédés des Dewas prétendent avoir sur eux une influence; d'autres sont des sorciers qui n'exercent leur pouvoir que sur les Yakkhos. Notons que chacun des Anomattias et Yakkhodoureas, comme on les appelle, n'ont de pouvoir que sur un Dewa ou Yakkho déterminé et lorsqu'ils sont appelés au chevet du lit d'un malade, il ne leur faut pas beaucoup d'habileté pour voir que la conscience du malade n'est pas tranquille à l'égard de certains actes, de certaines offenses faites évidemment dans l'enceinte sacrée où leur Dewa exerce son pouvoir. J'avais, avant la mort du grand prêtre dont j'ai décrit les funérailles, assisté à la cérémonie des Anomattias. Leur mode de procéder diffère de celui des Yakkhodoureas. La porte de la maison où gît le malade est décorée d'un arc de bambou; des coquilles de noix de coco pleines d'huile servent à illumieer la façade. Quand c'est un Anomattia qui officie, on place devant lui un autel sur lequel sont déposés des lumières, de l'encens, du bétel et des noix d'arèque. Joignant les mains, il se met à prier, et, peu après, il commence à trembler : un assistant nommé le Kapouralé le soutient et lui met dans la main un paradï ou amulette de pierre; dès lors, des mouvements convulsifs de nature épileptique se succèdent rapidement, le dieu est entré dans son corps, disent les Çinghalais, et y décèle sa présence par des mouvements extraordinaires. L'agitation et le désordre s'emparent effectivement de ses sens, qui semblent subjugués par une force irrésistible. Sa tête tourne avec vitesse, ses cheveux se dénouent, couvrent ses épaules et sa figure; un air effaré, des mots incompréhensibles, échappés par saccades, annoncent que le dieu va s'expliquer par sa bouche. On lui adresse alors des questions sur la cause de la maladie, et il prescrit les remèdes à employer. Quand la consultation est terminée, il pousse des cris sourds,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sa tête recommence à tourner de plus en plus vite, ses dents s'entre-choquent, ses yeux se ferment, il chancelle, il tombe dans les bras de son assistant. Le dieu est parti.

Les ordonnances ne consistent guère qu'en conseils de morale; souvent ces charlatans donnent au malade un fil enchanté ou une ola (feuille de latanier) couverte de caractères hiéroglyphiques qui doit être liée autour du bras. Le peuple, ignorant la cause et la nature de ces mouvements qui dénotent parfaitement une maladie convulsive, n'a pas manqué de reconnaître dans ces jongleries quelque chose de surnaturel. L'Yakkhodourea ou le danseur du diable, suivant l'expression des Anglo-Indiens, agit tout autrement; ployant sous le poids des chaînes et des bijoux, il emploie des exorcismes pour forcer les Yakkhos à sortir du corps du malade. Ses incantations consistent en danses bizarres et excentriques; le sacrifice d'un coq précède d'ordinaire la cérémonie. On dresse un autel autour duquel les Yakkhodoureas exécutent leurs danses; lorsque, au milieu de leurs évolutions rapides, ils s'écrient : « Tuez le coq! » l'animal est aussitôt mis à mort, et le sang, recueilli sur du riz grillé, est déposé sur l'autel, dans une feuille de jacquier. A la fin de la danse, on porte le coq et le riz dans la jongle, où on les expose sur un tréteau avec autant de lampes qu'il y a eu d'objets offerts.



Dewata qui se trouve à l'entrée du Jayta-Wana-Rama. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

Dans certaines maladies, l'offrande appelée Dehikopouné consiste simplement en citrons que le danseur du diable coupe en deux au moyen de ciseaux, et qu'il jette chaque fois que, dans ses évolutions compliquées, il passe devant le malade. Les morceaux de citrons sont ensuite ramassés et portés dans la jongle. Les Anomattias, ainsi que les Yakkhodoureas, ne prétendent exercer aucune influence sur les maladies naturelles; leur intervention n'est utile que dans le cas où la maladie est produite par un Dewa ou par un Yakkho.

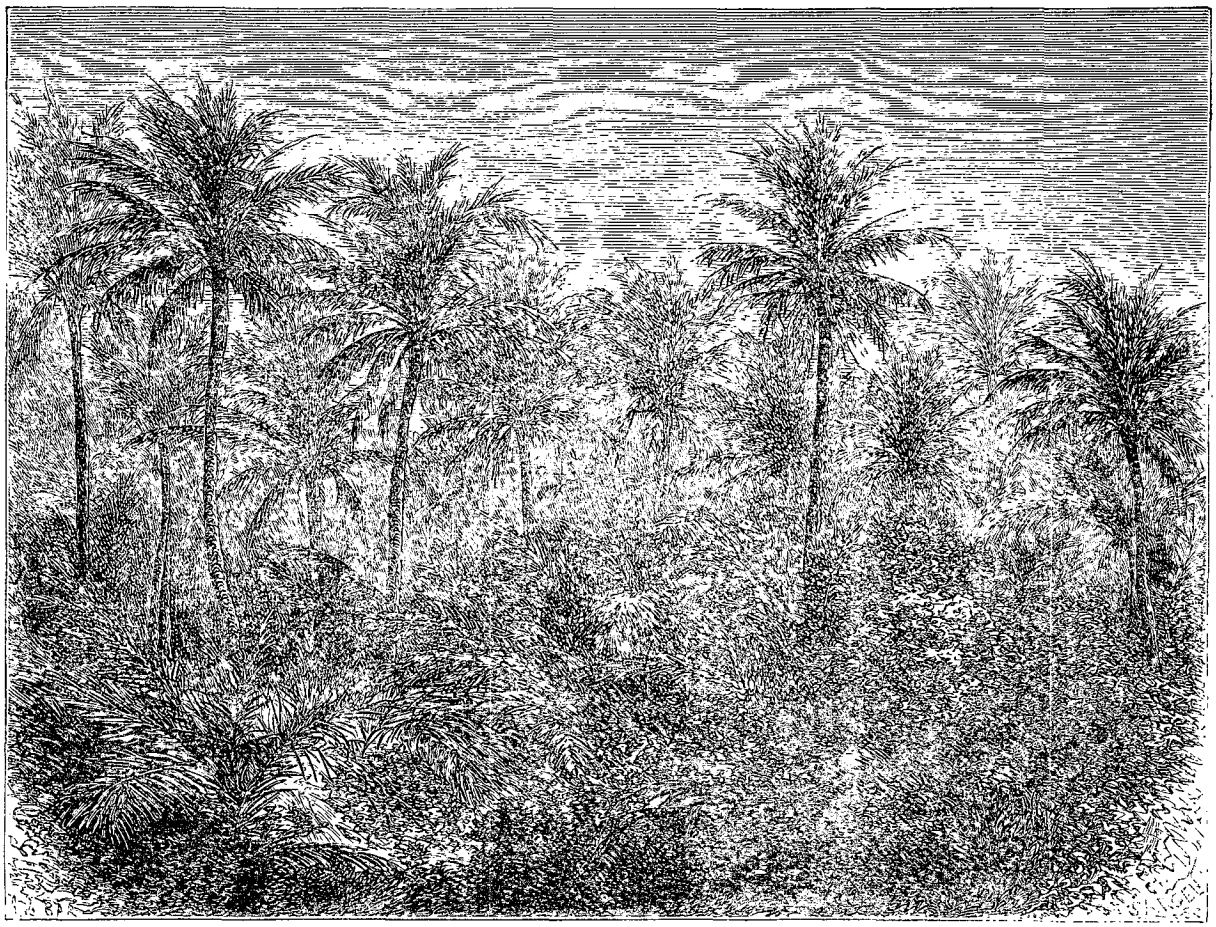
L'origine de la danse du diable date du règne de Sirisangha-Bodhi Ier (238 après J. C). Il y eut, à cette époque, une grande famine suivie d'une peste terrible qu'on attribua à un certain Yakkho à œil rouge; ce fut pour l'apaiser qu'on inventa la danse aujourd'hui encore en faveur. Les doctrines bouddhistes sont opposées à toutes ces pratiques; cependant le Bouddha accordait aux dieux et aux esprits un pouvoir surhumain, et il avait lui-même établi une cérémonie pour exorciser et délivrer de leurs attaques les hommes de peu de vertu. Cette cérémonie ne dure pas moins de sept jours, durant lesquels deux prêtres lisent sans discontinuer le Pirit, ou rituel écrit dans cette intention. Une relique est placée sur l'estrade, en face de laquelle se tiennent les prêtres; à la fin de la première nuit, on entoure la chambre d'un fil sacré, dont une extrémité est attachée à la relique. Trois fois par jour, tous les prêtres convoqués se réunissent, et chacun d'eux, tout en récitant des versets du Pirit, tient le fil dans ses mains; tout le long du jour, deux prêtres se remplacent pour faire la lecture.

Le culte des Nagas ou serpents n'est plus aujourd'hui autant en honneur que celui des Yakkhos; il n'y a pas longtemps toutefois, d'après M. Emerson Tennent, que, dans une petite île, près Jaffera (Naïnativoë), il existait un temple consacré à la déesse Naga-Tambiran; on y élevait des serpents sacrés.

Alfred GRANDIDIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Groupe de cocotiers sur la route de Colombo à Pointe de Galle. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

VOYAGE DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE L'INDE,

PAR M. ALFRED GRANDIDIER [1].

1862-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

X

Ceylan (suite). — Mœurs et coutumes autour d'Anouradhapoûra. — Autres cités ruinées de l'île. — Les fièvres des jongles. Retour à Colombo.

Voué aux ruines et aux débris du passé, le district d'Anouradhapoura est le seul de toute l'île où en 1862 fleurissaient encore en pleine vigueur les anciennes lois çinghalaises sur le mariage et les successions. Il est peu de pays où les mœurs soient, sous ce rapport, aussi curieuses. Les hommes, dès l'âge de seize ans, peuvent, sans le consentement paternel, former à leur convenance des engagements matrimoniaux. Quand les parents d'une jeune fille ont fait connaître au public par la célébration d'une fête spéciale de famille que leur enfant est mariable, tout prétendant à la main de la demoiselle peut, par l'intermédiaire d'un oncle ou d'un cousin, ouvrir des négociations avec ladite famille. Lorsque les plénipotentiaires ont été reçus favorablement, le père du jeune homme va lui-même prendre des informations et s'enquérir de la dot. Si l'union paraît sortable, la demande en règle a lieu, et les parents de la jeune personne doivent faire à leur tour leur visite, durant laquelle ils prennent aussi des renseignements sur la position du prétendant. Il reste ensuite à s'assurer que la future n'a ni maladie, ni vices constitutionnels; c'est un devoir qui incombe à la mère du jeune homme. Immédiatement après l'enquête, celui-ci envoie un présent de feuilles de bétel

1. Suite. — Voy. t. XIX, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XX, p. 49, 65, 81 et 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont l'acceptation constitue un engagement obligatoire. Le jour et l'heure des noces sont alors déterminés par l'astrologue qui, avant les dernières démarches dont nous venons de parler, a dû comparer l'horoscope des deux futurs époux, et constater si les influences planétaires ne s'opposent point à leur union ; la réponse est généralement affirmative. La noce a lieu dans un *mandou* ou édifice temporaire de bambou, tapissé de nattes, qu'on élève près de la demeure de la fiancée. C'est là que se tiennent les hommes, tandis que les femmes mangent seules dans l'habitation. Le jour des noces, le fiancé, accompagné de tous les amis et serviteurs qu'il a pu réunir, se rend chez sa fiancée avec des cadeaux, tels que bijoux, étoffes, fruits et mets de toute sorte. Un esclave, qui l'attend à la porte, lui lave les pieds. Le chef de famille le prend alors par la main et le fait asseoir sous le mandou; les femmes suivent la mère de la future dans l'intérieur de la maison, où, après le repas, a lieu la cérémonie nuptiale.

Au centre de la pièce principale, sur une estrade tendue de toile blanche, est placé un monceau de riz, en forme de cône ; de jeunes cocos, des régimes de bananes et des feuilles de bétel l'entourent; des pièces d'or, d'argent et de cuivre forment son couronnement. Au moment propice soigneusement indiqué par l'astrologue, on sépare un des cocos en deux d'un seul coup et la jeune fille entre sous la conduite de sa mère et d'une proche parente, chargée elle-même d'une nombreuse lignée. Lorsqu'elle est montée sur l'estrade, la figure tournée vers le point du ciel où se trouve l'astre qui préside à l'union, elle reçoit des mains de son fiancé les bijoux de noce dont elle se pare aussitôt. La mère prend pour elle les étoffes; les dons faits avant le mariage sont la propriété de la femme et ne peuvent être réclamés sous aucun prétexte. Dès que la toilette de la fiancée est achevée, elle distribue des feuilles de bétel à toutes les personnes présentes; le fiancé s'avance ensuite, verse sur elle un peu d'huile de bois de sandal ou d'essence de cannelle et tire un fil de son comboye avec lequel le père d'un des conjoints lie leurs petits doigts. Le fiancé fait descendre la jeune fille de l'estrade et, après quelques pas, ils séparent leurs mains en brisant le fil. Le nouveau couple se rend aussitôt accompagné de ses plus proches parents dans une autre salle où ils trouvent un repas préparé; comme preuve de l'égalité de leurs castes, ils prennent leur nourriture dans le même plat. Le festin terminé, le jeune époux jette dans ce plat quelques pièces de monnaie. La nappe et diverses offrandes deviennent la propriété du blanchisseur de la famille. Jusqu'au troisième et même souvent jusqu'au septième jour après le mariage, les nouveaux époux conservent jour et nuit leurs vêtements de noces : aux mêmes jours aussi les parents de la mariée apportent des présents de fruits, de riz, de carry, de fleurs; l'estrade est dressée de nouveau et les conjoints s'y assoient. Il n'est pas rare de voir des familles dépenser en cette occasion leurs économies de plusieurs années. La polygamie n'a pas cours parmi les çinghalais, mais une coutume bien plus extraordinaire, la polyandrie, permise par les lois et la religion, était pratiquée dans tout le pays jusqu'au décret promulgué à Kandy par les Anglais en 1859. Aujourd'hui ces sortes d'unions ne sont plus reconnues légales, mais dans le district d'Anouradhapoura l'ancienne coutume persiste sous la tolérance de l'administration. La polyandrie est la conséquence de la misère et de la paresse et le résultat des malheurs publics qui ont désolé Ceylan depuis le cinquième siècle. La vie en communauté est moins chère que la vie de ménages isolés et on n'avait pas à redouter dans ces unions de donner le jour à des enfants que la faim eût emportés. Du reste les filles étaient mises le plus souvent à mort; on leur introduisait un épi de riz dans la gorge le jour de leur naissance.

D'Anouradhapoura, je m'enfonçai dans la jongle pour aller visiter le célèbre étang de Kalawévé, qui se trouve dans le sud-ouest. Créé en 459 après Jésus-Christ par Dhatou-Séna, il avait une circonférence de quinze lieues; l'endiguement transversal ajouté au terrassement latéral du Balalouwévé a une longueur de près de cinq lieues. La base du talus mesure soixante mètres, le sommet huit mètres; l'empierrement intérieur existe encore. La profondeur était de six mètres, près du talus. Il y avait sept décharges pour le trop-plein, je n'ai pu en retrouver que deux dans les décombres. Ce sont des puisards de quatre mètres de côté et de cinq mètres cinquante centimètres de profondeur construits avec d'énormes blocs de granit.

Je pourrais encore citer entre beaucoup d'autres, les restes du lac de Prakrama, situés à Elléhava près de Matella, où une digue de dix lieues de long retient les eaux de l'Ambanganga. Des canaux relient cette mer intérieure au lac de Minery, qui a huit lieues de tour et offre au voyageur un point de vue charmant.

Dans aucun pays, le régime des eaux n'avait atteint un tel developpement. Aucun pays, au reste, n'a plus besoin d'irrigation artificielle que les provinces du nord de Ceylan et le Deccan; les pluies y sont rares et non périodiques. La culture du riz, qui est la base de l'alimentation des peuples asiatiques, exigeait la création de vastes réservoirs pour fertiliser des sables qui, sans arrosement, eussent été stériles.

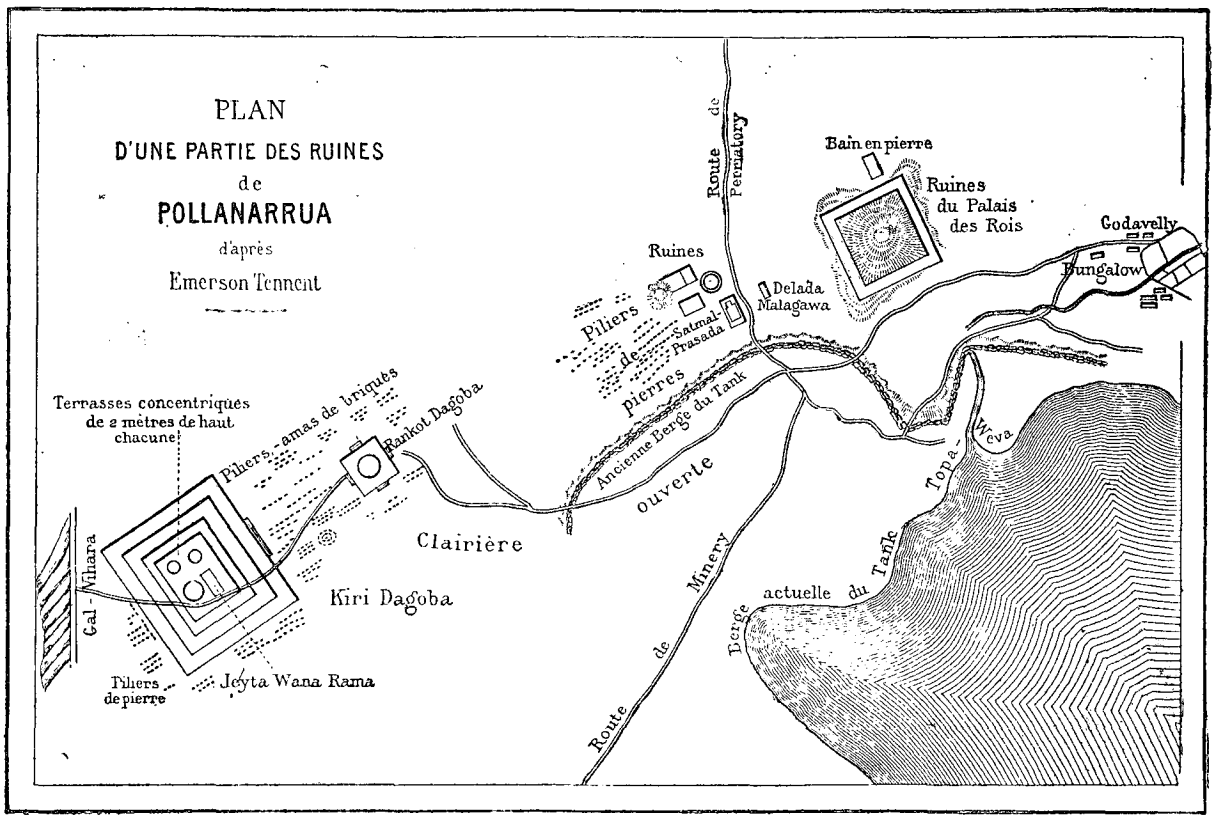
Des profondeurs de ces jongles, je revins sur la route de Damboul pour aller à Nihintéla à trois lieues d'Anouradhapoura. On donne ce nom à deux collines hautes de trois cents mètres et isolées au milieu de la plaine sur lesquelles séjourna, suivant la tradition bouddhiste, le fameux missionnaire Mihindo, fils du roi Açoka. Trois thoupos couronnent ces collines; un escalier de sept cents marches, en partie creusé dans le roc, conduit aux ruines d'un petit ermitage, à l'entrée duquel sont deux plaques de granit couvertes d'une inscription en ancien caractère çinghalais, relatant les règlements du monastère de l'Ettviharé dont dépendait l'ermitage. Le thoupo s'élève au centre d'une plateforme circulaire; il est en bon état de conservation;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sa hauteur est d'environ onze mètres et son diamètre de neuf. Il est entouré de deux rangées circulaires de colonnes octogones qui jadis, suivant le Mahawanso, supportaient un toit; les chapiteaux sont gracieux et ont la forme d'une tulipe; les sculptures de l'abaque représentent des Yakkhos, des oies et des lions.

Après avoir gravi deux cent vingt-cinq marches de plus, soit neuf cent soixante-dix-sept en tout, j'arrivai enfin au sommet de la colline, que couronne un amas informe de briques; c'est là qu'était jadis le dagoba d'Ettviharé, construit sur les reliques de Mihindo vers l'an 220 avant Jésus-Christ. La hauteur actuelle du monument ruiné est de dix-huit mètres cinquante centimètres, le diamètre de la base de seize mètres; de là on a une vue étendue et fort belle sur les plaines environnantes que couvrent de vertes forêts et quelques rizières. Sur le sommet de la deuxième colline, la plus élevée des deux, sont les ruines du Saïgliri auxquelles conduisait un escalier de dix-huit cents marches, suivant le Mahawanso, escalier aujourd'hui perdu dans les ronces. Ce thoupo fut bâti, en l'an 9 après Jésus-Christ, par Mahadatiko-Mahanago, qui le fit couvrir d'étoffes blanches ornées de pierres précieuses et qui y célébra des fêtes splendides. En cette occasion, depuis la rivière Kadambo qui coule près d'Anouradhapoura jusqu'au sommet de la colline, sur un espace de trois lieues, on étendit un tapis pour que les pèlerins pussent arriver au thoupo sans avoir les pieds souillés de poussière.

Des fièvres paludéennes très-violentes que je con-



Gravé par Erhard.

tractai, en étudiant les ruines éparses dans les jongles malsaines d'Anouradhapoura, et qui ne me quittèrent pas pendant plus de trois ans, me forcèrent de retourner au plus vite à Colombo. Je regrettai vivement de ne pouvoir visiter les monuments de Pollanarroua, qui a été la capitale de l'île depuis Aggrabodhi IV en 769 jusqu'en 1318. Les édifices, qui attirent encore aujourd'hui l'attention des voyageurs, sont dus à Prakrama-Bahou Ier (en 1153) et à Kirti-Missanga. Le nom de Pollanarroua vient, suivant les traditions, de *polon*, nom çinghalais d'un serpent venimeux, et de *na*, serpent à lunettes; ces animaux se seraient disputé en ce lieu la suprématie divine. Pollanarroua est au snd-ouest de Trincomalie, au milieu de la jongle, à trente kilomètres d'Habébourenne, en passant par le lac de Minery, ou à cent vingt-cinq kilomètres de Kandy. Cette ville date des premiers siècles de la monarchie çinghalaise, puisque dès 369 après Jésus-Christ les annales y mentionnent l'établissement d'un étang par Oupatissa, et qu'en 651 Sri-Sangabo y bâtit un palais, et y résida pendant le court espace de temps qu'un usurpateur occupa son trône. Les monuments, abandonnés depuis le quatorzième siècle à l'influence destructive du climat et du temps, sont, d'après l'opinion d'Emerson Tennent, les ruines les plus remarquables de Ceylan. Toutes ces colonnes de pierre, ces marches de granit, ces statues, ces bas-reliefs, épars au milieu d'une jongle inhabitée, dans un rayon de plusieurs milles de la capitale, rappellent au voyageur que, dans ces forêts, repaires d'éléphants et de panthères, il existait jadis une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

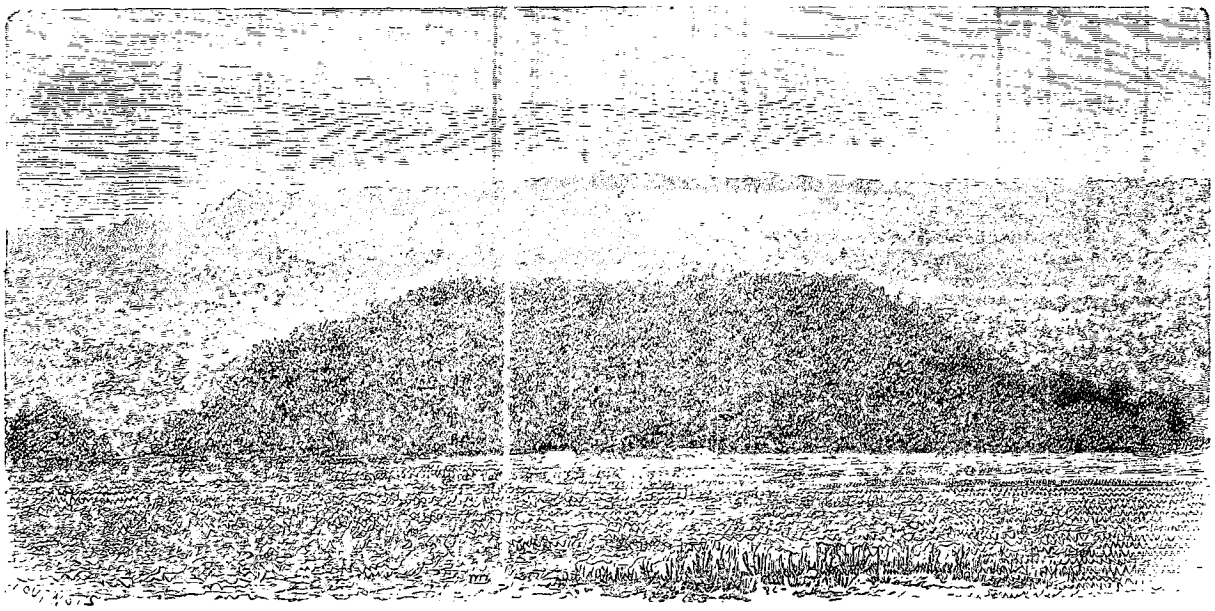
cité riche et florissante, à une époque où les contrées du nord de l'Europe sortaient à peine de la barbarie.

Voici la description succincte de ces ruines d'après le livre classique d'Emerson Tennent :

La plupart des monuments de Pollanarroua bordent une rue en terrasse ayant un mille de longueur. Le palais du roi n'est plus qu'un vaste éboulement envahi par les plantes parasites. Sous le règne de Prakrama, son fondateur, la ville et les faubourgs mesuraient, dit-on, neuf *gows*, ou dix lieues en longueur sur quatre en largeur.

La ruine la mieux conservée est le chaïtiya ou temple bouddhiste, connu sous le nom de Jayta-Wana-Rama, dont le style architectural et la disposition rappellent nos églises chrétiennes. Cet édifice a deux rangées de fausses fenêtres ogivales. Il contient deux salles. En face de la porte s'élève, appuyée au mur, une statue gigantesque du Bouddha, haute de douze mètres. La longueur actuelle de l'édifice est de quarante-cinq mètres et la hauteur de plus de quinze. Ces murs, fort épais et formés de briques et de mortier, étaient autrefois recouverts d'un stuc décoré d'ornementations diverses. Il est dans le style des constructions de l'Inde; les arabesques et les fausses fenêtres ogivales montrent qu'il a été érigé sous la direction de ces artistes tamouls que les princes du douzième siècle envoyèrent chercher dans l'Inde, à cause de la décadence dans laquelle les arts étaient tombés à Ceylan depuis plusieurs siècles. C'est un des rares exemples d'ancien édifice en matériaux rapportés que l'on possède aujourd'hui en Asie. La forme de la construction rappelle celle des temples souterrains ou chaïtiyas creusés dans le roc.

Ce temple n'était éclairé que par une seule ouverture, pratiquée au-dessus de la porte d'entrée, qui concentrait tous les rayons du soleil sur la tête de la



Figuier multipliant dans les jongles de Ceylan. — Dessin de E. Tournois d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

statue, laissant le reste dans une demi-obscurité. Le toit devait former une voûte ogivale.

Près de Jayta-Wana-Rama se dresse un énorme rocher devant lequel sont érigées trois statues, représentant le Bouddha dans les trois positions orthodoxes : méditant, prêchant et plongé dans le nirvana; la statue du Bouddha mort mesure onze mètres cinquante centimètres. Une grotte, soutenue par deux colonnes, a été creusée entre les autres figures; c'est le seul exemple en ce lieu d'un temple souterrain. Le Rankout est un dagoba, connu aujourd'hui sous le nom de Thouparama; il fut bâti par la seconde femme de Prakvama-Bahou; il se terminait jadis par un parasol en or. Ce tope est maintenant caché par les ronces; il a environ cinquante mètres de hauteur et cinquante-huit mètres de diamètre et est entouré de huit cellules, qui ont dû être ajoutées par Nissanga. Au thoupo de Sanchi, dans l'Inde, on retrouve ces cellules, destinées aux moines chargés des offices, qui ont été construites lors de la corruption du bouddhisme.

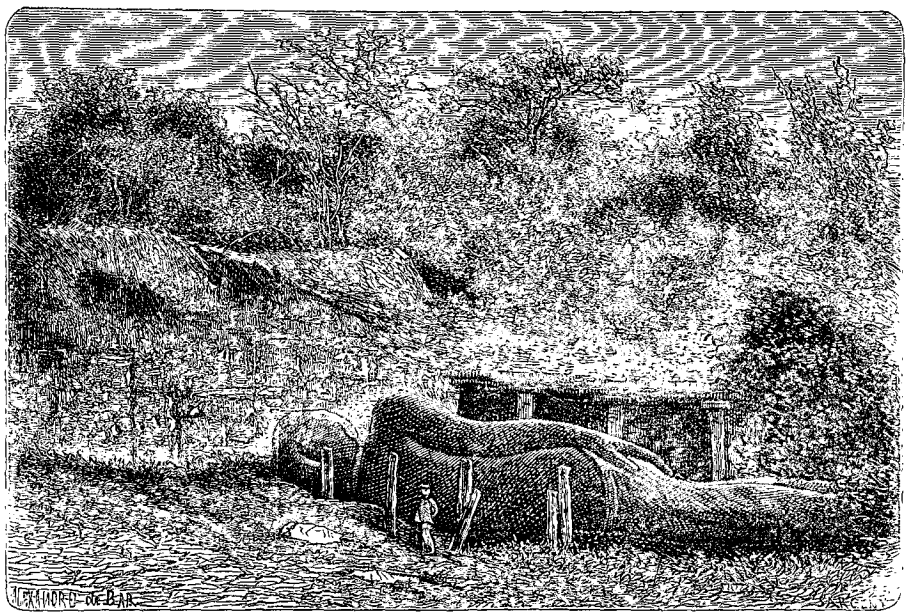
Le Banaghi, édifice où se lisaient les livres sacrés du culte bouddhique, mérite de fixer l'attention par la balustrade toute particulière qui l'entoure; elle est formée de supports verticaux en pierre dans lesquels sont insérées deux rangées de barres en pierres horizontales : à Sanchi, une balustrade du même genre est placée autour du thoupo.

Les édifices de Pollanarroua ne sont pas du style çinghalais primitif; on y reconnaît l'imitation des monuments indo-musulmans, et l'ornementation, plus élégante, plus compliquée, n'a pas la grandeur simple des premiers temps; il n'existe aucun lien qui unisse l'ancien style et le nouveau.

Dans les forêts qui s'étendent entre ces ruines, et Batticola d'une part et la route de Trincomalie de l'autre, vivent les Veddahs, tribus sauvages qu'un

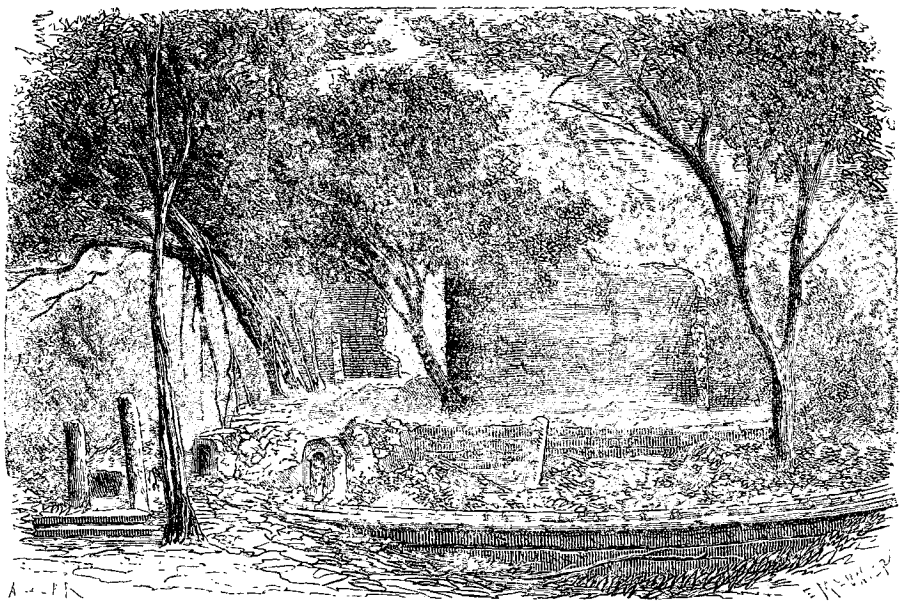
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voyageur ne doit pas négliger de visiter. Les Veddahs sont les aborigènes de Ceylan, les descendants authentiques des Rakchasas du Ramanaya et des Yakkhos du Mahawanso; rebelles à la domination venue du continent voisin, ils ont gardé jusqu'à ce jour leurs mœurs primitives. Vingt-quatre siècles ont passé développant autour d'eux la civilisation, sans les arracher de leur barbarie native; ils errent au milieu des jongles, fuyant toute société, et cherchent un abri dans les trous des rochers; de petite stature, ils sont forts et actifs; ils



Gal-Vihara, à Pollanarroua. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

vivent du produit de leur chasse, surtout de singes et de gros lézards, d'ignames et de miel sauvage. Au bétel, les Veddahs substituent certaines écorces qu'ils se plaisent à mâcher. Les fibres et les feuilles des arbres leur fournissent leurs vêtements. L'arc est la seule arme dont ils se servent; de là le nom de Veddahs, qui signifie archers. S'ils ne sont plus cannibales, ils ont d'autres vices des sauvages,—la polygamie entre autres,



Construction circulaire, à Pollanarroua. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

Après une année de cohabitation, le mari a le droit de renvoyer sa femme chez ses parents sans explication. Ils sont voleurs et ne reculent pas même devant l'assassinat. Le meurtrier n'est condamné qu'à une amende de trente francs, somme équivalente au prix d'un esclave.

Les Veddahs croient à l'existence d'un dieu tout-puissant; mais ce dieu ne leur inspire aucune crainte : leurs prières s'adressent toujours aux génies des forêts et des eaux. Ils s'imaginent que les âmes de leurs parents décédés viennent sur la terre et ont le pouvoir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de leur nuire; aussi ont-ils souvent recours à des conjurations pour apaiser leurs mânes.

Depuis quelques années, le gouvernement anglais est sorti de son inaction et s'efforce d'introduire parmi ces Veddahs des éléments de civilisation. Mais de l'aveu des missionnaires anglicans, qui, après avoir visité ces peuplades, ont donné des détails sur leurs mœurs curieuses, on aura de la peine à lutter contre leurs habitudes invétérées d'indépendance et on éteindra difficilement en eux l'amour de la vie errante.

Nous venons de parler des Veddahs des forêts, il en est d'autres qu'on peut appeler Veddahs des villages et Veddahs des côtes; ceux-ci, s'étant trouvés plus souvent en contact avec leurs frères civilisés, ont des mœurs moins sauvages, sont plus hospitaliers et habitent des villages autour desquels ils cultivent des petits champs. Ils échangent du gibier desséché, de la cire, des cornes de cerf, de l'ivoire, contre du riz et autres objets de première nécessité.

De Kandy, je m'empressai de revenir à Colombo, où, en proie à des accès de fièvre se renouvelant incessamment, je dus rester trois mois à me soigner, sans obtenir une guérison radicale. Lorsque mes forces me le permettaient, j'allais me promener dans les anciennes plantations de cannelle, situées près de mon bengalow.

Le monopole du commerce de cannelle, dont les Portugais et surtout les Hollandais s'étaient montrés si jaloux, est depuis longtemps aboli; jadis les peines les plus sévères étaient édictées contre ceux qui endommageaient un arbre ou cherchaient à en exporter l'écorce. Le gouvernement anglais, qui maintint d'abord ce monopole jusqu'en 1832, remplaça la prohibition par des droits d'exportation qui, de trente-cinq francs soixante-quinze centimes, tombèrent, en peu de temps, à un franc vingt-cinq centimes, et furent totalement abandonnés en 1840; mais il était trop tard: la culture du cinnamomum cassia s'était étendue, et les marchés d'Europe l'avaient adopté. Cet arbuste, originaire de Chine, se cultive à Java, et son écorce est livrée au commerce à un prix inférieur à celui auquel on peut se procurer la vraie cannelle de Ceylan, le *coroundon* des Çinghalais; aussi, quoiqu'elle n'en ait ni l'arome ni la finesse, elle est entrée dans la consommation. Les planteurs çinghalais ont dû dès lors restreindre les frais de culture. Au lieu de plantations dont les arbustes sont émondés avec soin, je n'ai trouvé que des cannelliers abandonnés à eux-mêmes et envahis par des plantes grimpantes et parasites. J'ai surtout remarqué dans ces champs le *Nepenthes distillatoria;* ses feuilles, dont l'extrémité s'allonge en forme d'urne fermée par un couvercle, m'ont frappé par leur forme bizarre. Cette plante est originaire de la Polynésie; les Malais, dans leurs migrations, l'ont introduite, à cause de ses vertus médicinales, dans tous les pays où ils se sont établis. A Madagascar même, j'ai retrouvé la même plante cultivée avec soin par les Ovas.

Le cannellier prospère dans la partie de la côte ouest de Ceylan, comprise entre Caltoura et Negombo, là où un sable quartzeux, provenant des détritus de roches granitiques et schisteuses, repose sur des couches argileuses; un climat humide est favorable à son développement. Les environs de Colombo, qui sont bien abrités, et jouissent d'une température égale, chaude et humide, conviennent admirablement à sa culture; l'écorce se récolte en mai et en juin. De temps immémorial, c'est toujours la même caste, les Chalyas, qui font cette opération. Ces Çinghalais, obligés, dès la plus haute antiquité, de payer annuellement au roi de Kandy un impôt en écorce de cannelle recueillie dans les forêts de l'île, ont toujours été employés, par les Hollandais et les Anglais, à ce travail. Tantôt on dégage la partie rugueuse de l'écorce avec des couteaux et on les sépare ensuite de la tige au moyen d'un instrument d'une forme particulière, tantôt on enlève les écorces entières et on les lie en masse, de manière à faciliter une fermentation sous l'action de laquelle la partie extérieure se détache; l'écorce, mise alors à sécher, s'enroule sur elle-même et on en compose des faisceaux du poids de treize à quatorze kilogrammes. La plante se propage par boutures ou marcottes.

Il n'y a pas longtemps que quatre-vingts hectares plantés en cannelliers produisaient annuellement plus de deux cent quarante mille kilogrammes de cannelle, d'une valeur de trois millions cinq cent mille francs. Aujourd'hui, cinq cents hectares produisent à peine une moyenne de quatre cent mille kilogrammes, qui représentent un million de francs; ces chiffres suffisent pour montrer quelle dépréciation a subi cette épice sur les marchés européens et combien peu de soin on donne aujourd'hui à cette industrie, puisqu'une surface six fois plus étendue ne produit pas le double des anciennes récoltes.

La malle-poste qui fait deux services, un de jour et un de nuit, me ramena en dix heures de Colombo à Pointe de Galle; sur toute la route je ne pus me lasser d'admirer la forêt de cocotiers qui forme une ceinture de verdure à cette partie de l'île, et dont les troncs élevés me laissaient apercevoir, çà et là, l'azur de la mer. Il est peu de pays dont les côtes soient aussi pittoresques. Le cocotier est un arbre utile entre tous; un Oriental se plaît à énumérer les usages auxquels on emploie ses diverses parties. Dans les annales çinghalaises, on trouve son nom cité dès cent soixante et un ans avant Jésus-Christ, mais il semble aussi avoir été inconnu jusqu'à la fin du onzième siècle (1153) comme fruit comestible. Dès lors chaque hutte fut abritée par ces élégants palmiers. Les plantations systématiques n'ont commencé qu'en 1841 sur la côte sud-ouest, à Jaffna et à Batticaloa. On élève aujourd'hui le cocotier en pépinière, et on le transplante; durant les quatre premières années, il faut l'arroser journellement et il est souvent nécessaire de remplacer beaucoup de pieds. Les ouvriers chargés d'une jeune plantation reçoivent, lorsqu'elle est en plein rapport, cinq francs par arbre ou ont la jouissance de la moitié du produit; un hectare

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est généralement planté de deux cent quarante cocotiers qui donnent un revenu annuel variant de soixante à cent quatre-vingts francs. Chaque arbre porte par an de vingt-cinq à soixante-quinze cocos. Si une plantation de cocotiers ne donne pas immédiatement de revenus, elle n'en est pas moins, après quelques années, une propriété de grande valeur qui ne nécessite ultérieurement aucun frais. On retire de la noix de coco l'amande sèche ou coprah et on en extrait une excellente huile à brûler; les fibres de la coque servent à fabriquer des cordes dont l'exportation est importante; les feuilles tressées, ou *cadjanes*, se vendent de deux francs à deux francs cinquante centimes pour couvrir les maisons, faire les enclos, les abris, etc. Ce sont là les principaux produits marchands, mais en outre le bois sert à la construction des huttes et à l'établissement des conduites d'eau; le fruit se mange vert ou mûr. Il est d'autres usages qu'il serait trop long de citer. On comptait en 1863 plus de treize mille cinq cents hectares plantés en cocotiers par les Européens et environ quarante-cinq mille plantés par les Çinghalais; les côtes sablonneuses conviennent à la culture de ce palmier, et de Colombo à Galle on peut en voir d'innombrables dont les racines sont baignées par les vagues.

A moitié chemin, je traversai la rivière qui descend du district gemmifère de Ratnapoura où dans des dépôts d'alluvion on trouve des rubis, des saphirs, des hyacinthes, etc.

La ville de Pointe-de-Galle (du mot çinghalais *galla*, roche) est bâtie sur une presqu'île de la côte sud de Ceylan; elle doit sa prospérité et sa richesse à l'entrepôt de charbon qui y est établi pour les steamers anglais et français allant en Chine, en Australie ou dans l'Inde. Quant on vient des plages arides et sablonneuses de Suez et d'Aden, on est fortement impressionné du spectacle que présente la baie de Galle; rien de plus riant ni de plus pittoresque ne peut frapper les yeux. Les collines verdoyantes dont les flancs sont chargés d'arbres séculaires, les cocotiers qui penchent leurs cimes gracieuses vers la mer, les nombreux navires à l'ancre: steamers européens, daous arabes à proue relevée, pétamars et dhoneys du continent et des Maldives, à forme massive, entre lesquels circulent les légères pirogues à balancier, puis les murailles du fort noircies par des plantes parasites, qui s'élèvent à l'ouest de la rade, tout intéresse et charme dans ce grand paysage.

Le port de Galle n'offre point un ancrage sûr durant les moussons sud-ouest.

Quelques historiens pensent qu'il a été fréquenté de temps immémorial par les navires de Tyr et de Judée; on ne peut du moins mettre en doute qu'il était, dès longtemps avant notre ère, le centre où les navires d'Arabie et de Perse venaient échanger leurs produits divers avec ceux de la Chine, de Java et de l'Inde.

La ville de Galle est enfermée dans des murailles bâties comme toutes les fortifications de l'île par les Hollandais. Elle est presque exclusivement formée d'hôtels et de maisons occupées par les employés du gouvernement. Ces maisons sont toutes basses avec des varangues sur la rue, que des nattes épaisses garantissent du soleil et des regards indiscrets des passants. On trouve partout des Maures et même des fils d'Israël qui viennent vendre des bijoux, des pierres précieuses, de petits ouvrages en bois d'ébène, en ivoire, en écaille, le tout à des prix exorbitants. Il faut en outre se défier des pierres fausses qu'ils mêlent communément et dans de grandes proportions aux pierres fines véritables.

Les pauvres voyageurs payent le plus souvent sans hésiter la somme demandée; de ce que Ceylan possède des mines de pierres précieuses et est peuplée de troupes d'éléphants, ils croient que les gemmes et l'ivoire doivent y être à meilleur marché que partout ailleurs C'est une grave erreur.

Les Maures sont à Ceylan depuis le commencement du huitième siècle. Ce sont les descendants de tribus dissidentes, qui, chassées d'Arabie par la tyrannie du calife Abdul-Melek-Ben-Merwen, formèrent divers établissements dans l'Inde et à Malacca; leur vie plus active, leur nourriture plus substantielle, leur religion plus conforme que le bouddhisme à l'esprit humain, leur morale plus élevée que celle des Civaïtes, sont autant de causes qui ont eu une influence marquée sur leur constitution physique et sur leurs mœurs. Ils sont robustes et braves; leurs traits mâles et expressifs leur donnent un air réfléchi et exempt de servilité.

De tous les habitants de l'île, ce sont certainement les plus industrieux; ils se sont toujours livrés au commerce. Fidèles en principe à l'islamisme, ils ont mêlé à leurs pratiques religieuses beaucoup des superstitions empruntées aux cultes de l'Inde.

C'est dans l'est de Galle, surtout à Hambanglotte, que se pêchent les carets (*chelonia imbricata*). La carapace de ces tortues marines fournit l'écaille, qui est pour Ceylan une branche de commerce importante. On les prend lorsqu'ils déposent leurs œufs sur le rivage, ainsi que l'a constaté M. Tennent. Les Çinghalais croient que l'écaille n'a de valeur qu'autant qu'on l'enlève à la tortue encore vivante; aussi suspendent-ils la malheureuse bête au-dessus du feu jusqu'à ce que les écailles se détachent, puis ils la relâchent dans la mer; le même animal, oubliant le supplice passé, revient, disent-ils, s'exposer de nouveau à la torture.

Dans les îles de la Polynésie, comme à Madagascar, on tue l'animal, et l'écaille s'obtient en plongeant la carapace dans l'eau bouillante; par ce procédé, elle est plus belle.

En suivant la côte sud de Ceylan, on rencontre, à cinq milles dans l'est de Matoura, le cap le plus méridional de l'île (Dondera Head), où s'élevait, dès l'an 2387 avant Jésus-Christ suivant les chroniques çinghalaises ou en 1800 selon certains historiens, un temple dédié à Rama en commémoration de sa victoire sur Ravana et de la conquête de Lanka. Il n'en reste qu'une colonne dont le fût est alternativement carré et poly-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gogne. Plus tard, on bâtit à la même place un temple en l'honneur de Vichnou, temple magnifique qui fut détruit en 1587 par les Portugais, et dont les ruines n'offrent plus aucun intérêt.

Départ pour Bombay. — Le cap Comorin. — La côte de Malabar. La ville de Bombay.

Malgré la salubrité reconnue de la côte sud-ouest de Ceylan, je ne pouvais dompter la maladie; les accès de fièvre se succédaient sans interruption, et j'avais perdu toute force. On me conseillait un voyage à Nioura Ellia, village situé dans la région des montagnes à une altitude de dix-neuf cent quarante mètres; la fraîcheur et la pureté de l'air y attirent les malades des terres basses qui ne peuvent, à raison de leur position, aller chercher la santé en Europe. Je préférai quitter le pays et me rendre à Bombay.

Je m'embarquai sur un des steamers de la compa-



Juives de Ceylan. — Dessin de A. de Neuville d'apres une photographie de l'album de M. Grandidier.

guie anglaise *Birmah* qui font chaque mois le service entre Singapore (péninsule malaye) et Bassorah (golfe Persique), en relâchant sur les côtes de Birmanie, de Coromandel, de Malabar, d'Arabie et de Perse. Ces moyens de communication prompts et faciles sont d'une grande utilité pour le développement du commerce et de l'industrie de ces divers pays; ils exercent même une influence notable sur le caractère moral et les préjugés des peuples qu'ils mettent en rapport; le contact journalier d'hommes de race et de religion différentes, mais de mœurs à peu près identiques, aura assurément un effet puissant sur la civilisation de l'Orient et opérer des changements que le temps n'a pu amener jusqu'ici.

Nous doublons d'abord le cap Comorin, cap célèbre dans les voyages maritimes de l'antiquité. Les flottes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui partaient annuellement de la mer Rouge ou du golfe Persique profitaient des moussons favorables pour visiter les côtes de la péninsule indienne, et c'était de ce cap qu'elles se dirigeaient vers Ceylan qui, par sa position géographique, était, dès les temps les plus reculés, l'entrepôt naturel du commerce de l Orient avec les peuples de l'Occident. L'auteur du livre de l'Exode cite la cannelle comme un des parfums qui entraient dans la composition des huiles saintes; on retrouve mentionnée, dans les Proverbes et les Cantiques, la précieuse écorce qui était probablement exportées de Ceylan. C'est l'Inde qui fournissait également l'ivoire, les singes, les plumes de paon dont parle la Bible et qui sont dénommés au livre des Rois, x, 22, *ibha*, *kapi*, *tuléhim*, mots empruntés au sanscrit. Lorsque Ézéchiel parle du bois d'ébène comme d'une marchandise rapportée de la même région que l'ivoire, ne veut-il pas parler aussi d'une des importa-



Juifs de Ceylan. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

tions faites par les navires qui se rendaient dans l'Inde en doublant le cap Comorin?

Nous côtoyons les États du rajah de Travancore qui est tributaire des Anglais, et nous mouillons pendant quelques heures à Cochin, ville habitée par des Juifs émigrés de Jérusalem. Les maladies cutanées, la lèpre, l'éléphantiasis sont communes dans ce petit pays; on les attribue à la mauvaise qualité de l'eau, mais il me semble qu'elles proviennent plutôt des habitudes dissolues et de la malpropreté extrême des habitants.

Rien de plus agréable qu'un voyage en steamer, lorsqu'on ne perd pas la terre de vue. Je ne me lassais pas d'admirer les belles montagnes couvertes de forêts séculaires qui se déroulaient en une longue chaîne le long de la côte, les terres basses chargées de riches moissons, dont la verdure contrastait avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'azur des flots, les petites villes qui se succédaient sans interruption et dont les maisons blanchies à la chaux se détachaient vivement sur le fond pittoresque des pentes boisées.

La côte du Malabar a un aspect différent de la côte de Coromandel. Ce ne sont plus des déserts de sable semés, çà et là, de quelques bouquets de lataniers ou fertilisés à grand'peine par l'industrie de l'homme. Les ghauts occidentales sont exposées à toute la violence des moussons du sud-ouest qui soufflent pendant six mois consécutifs et sont fécondées par les pluies torrentielles qui arrosent le sol à cette époque de l'année; aussi contiennent-elles, avec certaines régions des monts Himalayas les sites les plus pittoresques de l'Inde. Les moussons nord-est dont la côte orientale ressent principalement l'influence, y sont au contraire chaudes et sèches; elles calcinent la terre, et la patience indoue a pu seule transformer en campagnes fertiles les sables arides du Coromandel.

Jetons, en passant, un coup d'œil sur Honawar, village auprès duquel on admire les belles cataractes de Gerseppa, et, continuant notre route vers le nord, arrêtons-nous à Panjim; c'est le nom que porte aujourd'hui Goa. Les Portugais ne possèdent plus, des vastes colonies qu'ils avaient fondées dans l'Inde, que le petit coin de terre où est bâtie cette ville; car Daman et Diu ne méritent pas d'être mentionnées. Toute leur ancienne puissance s'est évanouie dans l'Inde comme ailleurs.

Goa est une petite ville sans importance où quelques églises attirent à peine l'attention. Je crois qu'on y trouverait dans les bibliothèques des couvents des manuscrits et de vieux livres précieux pour l'histoire des colonies portugaises ainsi que pour les recherches sur l'origine de la religion chrétienne dans l'Inde; je ne pouvais pas malheureusement consacrer quelques semaines à ces études spéciales, et j'étais pressé d'arriver à Bombay, où m'appelait impérieusement le soin de ma santé.

Sur toute la côte sud-ouest de l'Inde, il existe une caste dont les mœurs matrimoniales méritent d'être mentionnées comme une de ces aberrations de l'esprit humain qui déshonorent tant d'institutions de l'Inde. On comprend que je veux parler des Naïrs et de la polyandrie, aussi vivace parmi eux qu'elle a pu l'être autrefois à Ceylan et qu'elle l'est encore dans certaines vallées de l'Himalaya. Il résulte de cet usage extraordinaire que chez ces Indiens le droit d'héritage ne passe pas du chef de la famille aux enfants de sa femme, mais à ceux de ses sœurs.

Bombay (des mots portugais *buon bahia*, bonne baie) est bâti à l'extrémité sud-est de la petite île de même nom qui est située sur la côte du Concan par 18° 56′ lat. N. et 70° 37′ long. E. Sa rade, une des plus belles et des plus sûres de l'Inde, est fermée par les îles Salsette, Colaba, Carandja, Eléphanta, Butcher, Woody et Cross; l'aspect en est fort pittoresque, et il est peu de ports qu'on puisse lui comparer. A l'arrière-plan, les montagnes du continent avec leurs sommets découpés se détachent sur l'azur du ciel, tandis qu'à leurs pieds les collines et les îles, chargées durant les moussons d'une verdure luxuriante, forment un tableau des plus ravissants.

L'île de Bombay est resserrée, basse et marécageuse; des chaussées la relient aux îles de Salsette et de Colabba. Elle n'est malheureusement pas salubre, malgré les travaux de drainage et d'endiguement qui ont été faits dans un but fort louable d'assainissement.

La ville se compose de deux parties, la ville vieille ou le fort et la ville neuve. Le fort s'élève à la pointe extrême de l'île sur une langue de terre qui s'avance dans la rade; les murailles construites par les Portugais sont encore debout. Il y a dans son enceinte quelques beaux édifices, mais les rues sont étroites et sales, et la plupart des maisons bâties en bois, sont de pauvre apparence; les étages supérieurs sont établis en encorbellement au-dessus du rez-de-chaussée, de sorte que les pièces du premier étage sont plus grandes que celles du rez-de-chaussée et que les piétons peuvent en beaucoup d'endroits circuler pour ainsi dire à couvert. L'édilité anglo-indienne s'occupe peu de l'entretien des rues : on y est fort incommodé dans la saison sèche par une poussière nauséabonde et durant les pluies par la boue.

Le Town-Hall (hôtel de ville) est le seul édifice qui mérite d'être signalé. C'est un vaste bâtiment, précédé d'un péristyle auquel conduit un escalier immense. Les salles en sont fort belles. Il renferme une bibliothèque riche en ouvrages sur l'Inde; beaucoup de parsis ont fait à cet établissement des donations importantes, non qu'ils soient des littérateurs ou des savants, ce sont de bons, honnêtes et intelligents négociants, rien de plus; mais ils sont pleins de cette vanité que donne la richesse, et si on flatte leur défaut, si on leur promet de consigner leur nom dans les annales de la science ou de leur faire dédicace d'un livre, ils s'empressent de fournir avec une générosité princière aux dépenses de travaux scientifiques, aux frais d'impression de livres spéciaux qui autrement ne fussent jamais sortis du portefeuille des auteurs, faute de moyens pécuniaires. Un musée intéressant est aussi installé dans l'hôtel de ville : il contient une collection de toutes les plantes médicinales indigènes dont se servent les Indous; on y voit aussi les modèles des divers métiers en usage dans le pays.

On peut encore visiter, dans le fort, l'hôtel de la Monnaie, les beaux docks où se construisent et se réparent les navires, et le marché au coton (bâtiments du Grant).

Si la ville de Bombay n'a ni l'aspect de Calcutta ni celui de Madras, elle est certainement plus curieuse à cause de la diversité des races qui se croisent à chaque instant dans les rues, et dont les costumes variés sont un attrait pour le voyageur. A côté des Indous, les fils du sol, et des Anglais, les conquérants, on y re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

marque enveloppé dans son burnous l'Arabe aux cheveux rougis par la chaux, le Persan aux vêtements noirs et au bonnet d'astrakan, les Djaïnes et les Banyans avec des turbans de forme élevée, les Bhoras et les Khodjas, les Abyssiniens aux traits nubiens, les Arméniens dans leur longue robe, les Juifs, les métis portugais, les Parsis avec leur mitre noire, les Scindes avec leurs bonnets carrés, les Naïrs, etc.

Nous ne dirons rien des Arabes, des Persans et des Abyssiniens qui viennent momentanément à Bombay pour les nécessités du commerce; les mœurs de ces peuples ne pourraient être décrites ici sans nous détourner de notre sujet. Nous nous contenterons de parler des habitants de l'Inde.

Les Parsis ou Guèbres sont originaires du Khorasan; ils se sont expatriés à la suite des persécutions dirigées contre eux par les musulmans conquérants de la Perse. L'histoire de leur émigration a été écrite vers 1599 dans le poëme Kissan-i-Sanjan, dont on doit la traduction à M. Eastwick. Sanjan est le nom de la ville où s'établirent les Parsis à leur arrivée dans l'Inde; elle est située à vingt-quatre milles au sud de la petite colonie portugaise de Daman.

On trouve des Parsis dans toute l'Asie, depuis Aden jusqu'en Chine, mais c'est la présidence de Bombay qu'ils considèrent comme leur nouvelle patrie; c'est là en effet qu'ils sont en plus grand nombre, là qu'ils ont leurs temples, là qu'est leur dernière demeure. Ils vont au loin chercher fortune, car ils sont industrieux et laborieux, mais ils nourrissent toujours l'espoir de retourner dans leur pays adoptif.

Personne n'ignore que l'ancienne religion des Perses a été réformée à une époque que l'histoire ne peut fixer par Zerdusht ou Zardasht, plus généralement connu sous le nom de Zoroastre. Les anciens Perses, selon Hérodote, n'érigeaient ni temples ni statues à leurs dieux, et ils leur offraient des sacrifices sur le sommet des montagnes. Des récits légendaires font naître Zoroastre à Réhé, ville située dans le nord de la Perse. Ses sectateurs aiment à raconter sur son enfance et sa vie des fables qu'il nous semble inutile de rapporter ici; ce qu'il importe de savoir et de constater, c'est que les principes de morale qu'il a prêchés et fait adopter en Perse ont beaucoup contribué à la civilisation de ses concitoyens.

Le Zend-Avesta ou livre sacré des Parsis qu'Anquetil du Perron a traduit en 1771, est attribué à Zoroastre. M. Erskine, dans une lettre écrite à sir John Malcolm sur la religion des Guèbres, exprime l'opinion qu'il est l'œuvre relativement moderne d'un compilateur. Il semble, en effet, probable d'après certains passages où des invocations sont adressées à Zoroastre et à ses descendants, que ses œuvres, s'il en a laissé toutefois, ne nous sont pas parvenues.

Les Parsis reconnaissent l'existence d'un être suprême, éternel, omnipotent, créateur de toutes choses; ils l'adorent et lui adressent leurs prières. Deux principes contraires se disputent la suprématie en ce monde, Ormuzd, le génie du bien, et Ahriman, l'ange du mal; lequel des deux est appelé à triompher dans la lutte qu'ils ont entreprise contre l'humanité? Les livres sacrés laissent ce point indécis et sans réponse péremptoire.

Les Parsis croient au péché originel, à l'immortalité de l'âme, à la récompense de la vertu et à la punition du vice dans un autre monde. L'adoration de Dieu sous la forme du soleil ou du feu a été recommandée par l'illustre Zoroastre à ses sectateurs: « C'est par le soleil que tout vit; la terre lui doit sa fécondité, l'être animé son existence, la plante sa végétation; et non-seulement il donne à tous le mouvement, mais il leur permet encore de se mettre en rapport les uns avec les autres; son influence n'est pas moins ancienne que le monde. »

Un des traits caractéristiques de la grande famille Parsi, c'est son attachement sans bornes pour ses usages primitifs. On peut dire que depuis plus de vingt siècles les Parsis ont repoussé toutes les innovations qui auraient porté atteinte à leur foi ou à leurs anciennes mœurs. On ne devrait donc pas s'attendre à trouver des sectes chez un peuple aussi scrupuleux; il y en a cependant deux: les Shahanshahis ou Rasmis et les Kadimis. Un prêtre d'une haute sagesse et d'une grande érudition, Jamasp, venu de Perse au commencement du dix-septième siècle, trouva à son arrivée une différence d'un mois entre l'année des Parsis de l'Inde et celle des Parsis de la Perse. La question fut très-controversée, et M. Eastwick reçut l'offre d'une somme considérable pour traduire certains passages du livre de Hyde (*de Religione Persarum*) qui avaient trait au débat. Quelques-uns des Parsis conservèrent l'ancienne supputation et la liturgie suivie depuis leur arrivée dans l'Inde; ce sont les Shahanshahis ou Rasmis. Les Kadimis, au contraire, ont adopté la réforme de Jamasp.

L'ère parsie actuelle date de l'époque où monta sur le trône Yazdijird, le dernier des rois de la dynastie Sassanide, détrôné en 640 par le khalife Omar; l'année 1862-63 pendant laquelle j'étais à Bombay était pour eux l'année 1230. Leur année comprend douze mois de trente jours chacun, à la fin desquels ils ajoutent cinq jours; tous les cent vingt ans ils intercalent un mois supplémentaire.

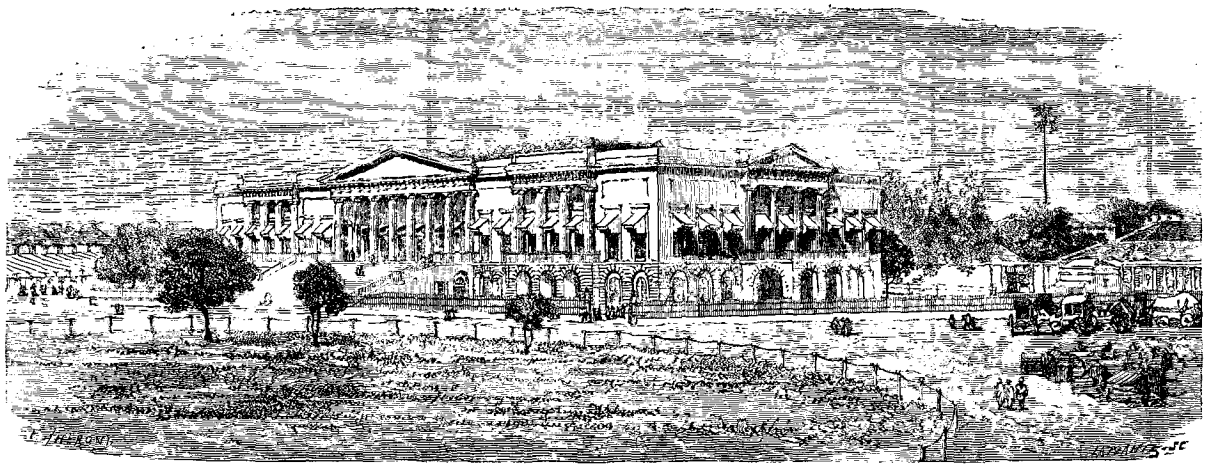
Dans toutes les villes où habitent des Parsis, on les voit dès l'aube du jour se diriger vers la campagne, et s'agenouiller au lever du soleil pour adorer et prier le dieu créateur de l'astre de vie. C'est un bel et émouvant spectacle que celui offert par des milliers de Guèbres se rassemblant, matin et soir, sur l'esplanade attenante au fort de Bombay, et leur front courbé vers la terre, unissant d'un commun accord leurs vœux et leurs actions de grâces. Les hommes seuls font leurs dévotions en plein air.

Il y a sur la côte nord du Concan beaucoup de temples Parsis; les feux qu'on y entretient nuit et jour sont de deux sortes : l'un, le Behram, qui a été allumé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

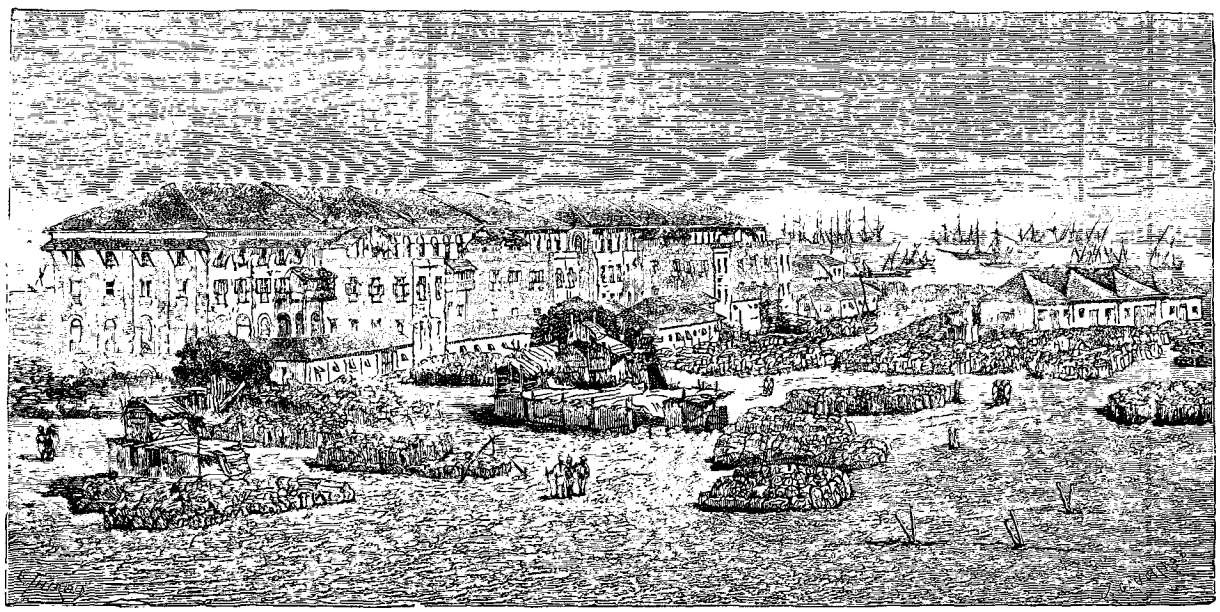
aux feux bitumineux naturels des bords de la mer Caspienne, n'a, dit-on, jamais été éteint. Précieusement déposé sur une grille d'argent, il est alimenté avec du bois de sandal. L'autre, l'Adaran, est en moins grande vénération. On ne compte, d'après M. Erskine, que trois temples du feu Behram, l'un à Udipour, petite ville située près de Daman, l'autre à Nausary, le troisième à Bombay; les temples de l'Adaran sont nombreux sur toute la côte.

Selon le comput des Kadimis, les fêtes des Parsis sont les suivantes : 1° le Nauroz ou jour de la nouvelle année qui tombe le premier du mois de Farouardine; cette journée est consacrée à honorer la mémoire du roi sassanide Yazdijird, à prier dans les temples et



Hôtel de ville de Bombay. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

à rendre des visites à ses parents et à ses amis; 2° la fête de l'ange tutélaire du même mois de Farouardine qui a lieu le 19; 3° l'Ardibihist ou fête de l'ange chargé des clefs du paradis (le 3 du second mois de l'année; cette époque est réputée propice pour faire la guerre); 4° le Khourdad-Sal ou jour anniversaire de la naissance de Zoroastre (le 1er du mois de Kourdal, le troisième de l'année); 5° le Nauroz-i-Jamshid ou carna-

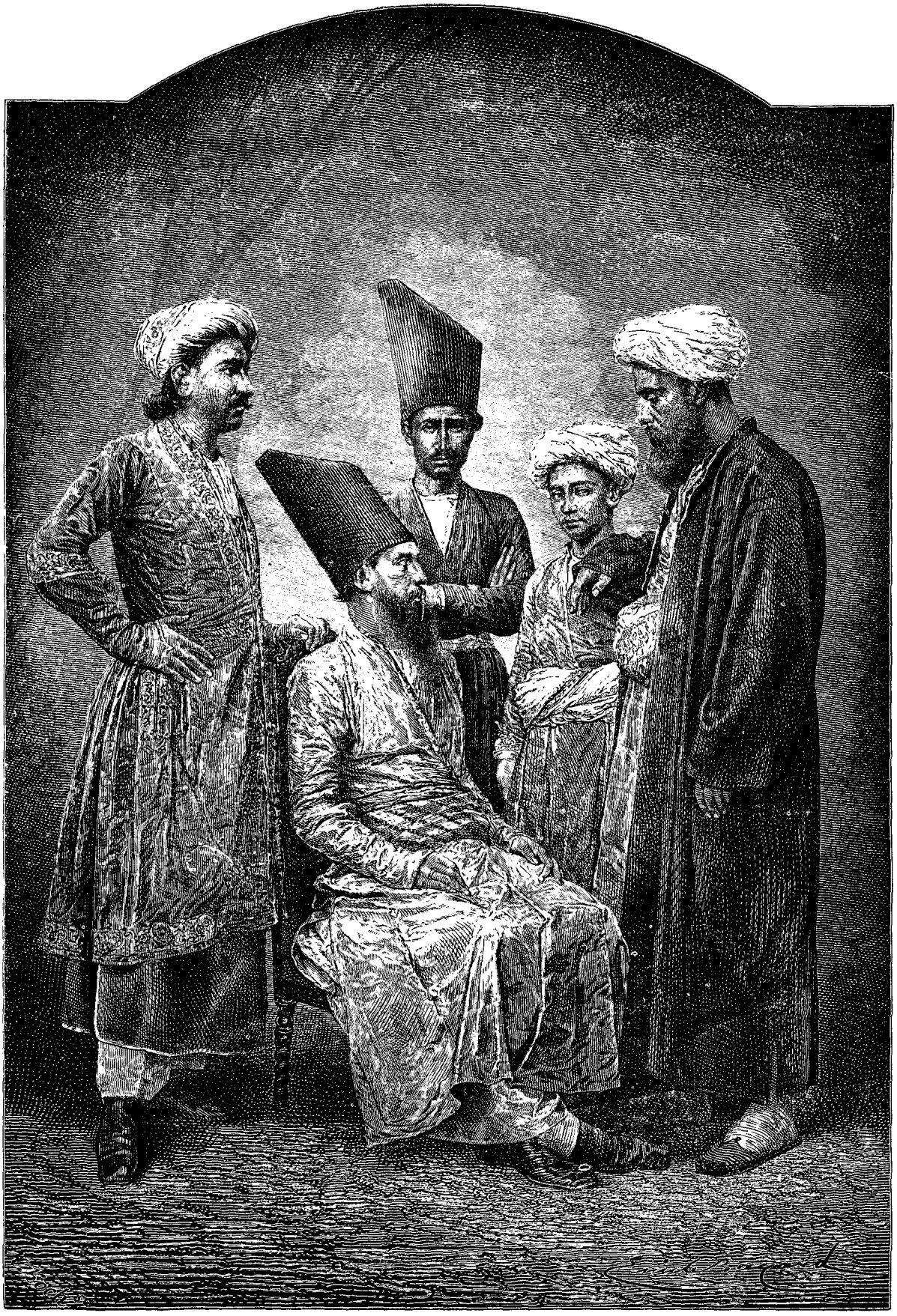


Les bâtiments du Grant, à Bombay. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

val Parsi qui est accompagné de toutes sortes de divertissements; on le célèbre dans le mois de Mihr (février-mars(, à l'époque de l'équinoxe; 6° la fête des morts à la fin de chaque année; à cette occasion, c'est devant une pile de vases de métal remplis d'eau que les Guèbres font leurs prières; l'eau est pour eux le symbole des âmes pures qui sont au ciel. Il est du reste fort difficile de persuader aux Parsis de donner des renseignements sur leur religion et leurs mœurs; tout ce qu'on en sait est encore fort incomplet.

Le costume des Parsis ne diffère guère de celui des Indous que par la coiffure en forme de mitre : ils portent la robe et le pantalon blancs, auxquels ils joignent souvent dans les cérémonies un châle de prix,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Parsis de Bombay. — Dessin de Emile Bayard d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais leur coiffure pyramidale en toile cirée noire, semée de petits dessins jaunâtres, les distingue à première vue de toutes les autres sectes; dans l'intérieur de leurs demeures, ils remplacent cet appendice incommode par une calotte en soie à dessins rouges et jaunes également caractéristiques. Les prêtres ont une mitre blanche. Il n'est pas besoin, du reste, d'avoir vu beaucoup de Parsis pour reconnaître leur type, lors même qu'ils n'auraient aucun vêtement particulier. Leur teint plus clair que celui des Indous et autres peuples tropicaux, leur front fuyant qui donne à leur figure quelque ressemblance avec la tête d'un oiseau, leurs yeux vifs et intelligents, leur démarche calme, leurs favoris rasés au milieu même de la joue, bien d'autres détails encore indiquent leur origine et empêchent de les confondre avec les autres nations. De l'habitude de se marier entre eux, est résulté cet air de famille qu'on ne retrouverait nulle part à un semblable degré : ceci prouve d'une manière irréfutable que l'hérédité est une des lois de la nature qui est le moins soumise aux exceptions; si en Europe la ressemblance d'enfant à parents est rare et n'est du reste jamais complète, il faut l'attribuer au mélange de sang qui existe dans toutes les familles.

Les femmes parsies portent le petit corsage et le sari des femmes indoues avec les pantalons des musulmanes. Elles se drapent gracieusement avec le sari dont elles se couvrent la tête. Leurs cheveux sont soigneusement relevés sous une coiffe de toile blanche : ce qui donne à leur physionomie déjà fort douce l'air placide et résigné des nonnes européennes.

Dès l'âge de sept ans, les enfants des deux sexes revêtissent le Sadra ou surplis sacré, qui représente la cotte de mailles que les Guèbres portaient avant leur arrivée dans l'Inde pour se préserver des attaques d'Ahriman, l'esprit du mal.

Rien de plus patriarcal qu'une famille de Parsis; le père à la figure grave, la mère au regard placide, les enfants à l'air mutin et éveillé offrent un de ces tableaux dont le regard ne peut se lasser. J'aimais à voir prendre leurs ébats joyeux aux jeunes garçons, revêtus de leurs beaux habits d'étoffe de soie brochée d'or ou d'argent.

J'avais lu dans Hérodote que les anciens Perses exposaient les corps de leurs parents décédés à la voracité des oiseaux de proie. Ce ne fut pas sans une surprise extrême que j'appris que cette antique coutume s'était conservée à travers les âges et qu'elle existait encore au dix-neuvième siècle parmi les Parsis. Il y a en effet à Malabar-Hill, près de l'un des faubourgs de Bombay, deux dakhmas ou tours du silence entourées d'une enceinte de pierre; c'est là que sont abandonnés aux vautours les cadavres des Parsis. Ces tours sont rondes et à ciel ouvert[1]. Comme les Guèbres seuls peuvent pénétrer dans la demeure des morts, lady Falkland, femme d'un ancien gouverneur de la province de Bombay, se fit apporter un modèle de ces dakhmas; elle raconte, dans le livre curieux où elle a publié ses impressions[1], que ces tours ont trois étages dallés qui sont tous inclinés vers une ouverture centrale où on jette les ossements des squelettes. Au premier étage, on expose le corps des hommes, au second celui des femmes, et au troisième celui des enfants. Il paraît que dans les villes où la population parsie est peu nombreuse, il n'y a qu'une simple plate-forme séparée en trois compartiments par des murs. Bienheureux, disent les Parsis, celui dont les vautours attaquent d'abord l'œil! son âme est au ciel. Aussi est-il d'usage que les parents du défunt assistent au début du repas funèbre de ces hideux oiseaux. Auprès des dakhmas on voit toujours des nuées de percnoptères à la tête chauve, au bec long et grêle, aux narines toujours souillées d'une liqueur fétide ; ils attendent l'arrivée des convois parsis. Ces oiseaux, si communs dans toutes les parties chaudes de l'ancien continent, sont respectés avec raison à cause des services qu'ils rendent en purifiant le pays des cadavres et des immondices.

Pourquoi les Parsis abandonnent-ils leurs morts en pâture aux oiseaux de proie? Les enterrer, c'est à leur avis souiller la terre, notre *alma parens;* les brûler, c'est souiller le feu, l'élément le plus pur, le symbole de Dieu éternel et miséricordieux.

Les Parsis introduisent toujours un chien dans la chambre des agonisants; cet animal écarte les esprits malins qui cherchent à s'emparer de l'âme des mourants. Quand un Guèbre est mort, on le revêt d'une robe blanche et on le porte dans une bière de fer à la tour du silence. Des vivres sont déposés auprès du corps pour les quelques jours que l'âme rôde autour de son enveloppe charnelle dans l'espérance d'y rentrer. Les Parsis ne vont jamais à leurs cimetières si ce n'est pour accompagner les dépouilles mortelles de leurs parents ou amis.

De tous les habitants de l'Inde, les Parsis sont les plus industrieux et les plus recommandables par leurs mœurs. Il n'est pas un seul d'entre eux qui se livre à la mendicité, il n'est pas une seule de leurs femmes ou de leurs filles qui demande le moyen de vivre au déshonneur; tous travaillent et gagnent leur vie à la sueur de leur front. Un de leurs coreligionnaires tombe-t-il dans l'indigence, aussitôt il reçoit des secours qui lui permettent d'entreprendre un petit commerce dont le gain le fait vivre; les uns tiennent boutique ou sont courtiers, d'autres sont domestiques ou employés de bureau, beaucoup dirigent des hôtels, et il n'est pas de petit village, de station de chemin de fer où l'on ne trouve un Parsi vendant des comestibles et des spiritueux. Les plus riches négociants de la présidence de Bombay et même de l'Inde entière appartiennent à la communauté parsi; en 1863, j'ai connu plusieurs d'entre eux qui, dans l'année précédente, avaient chacun amassé des millions en spéculant sur les cotons. Aussi

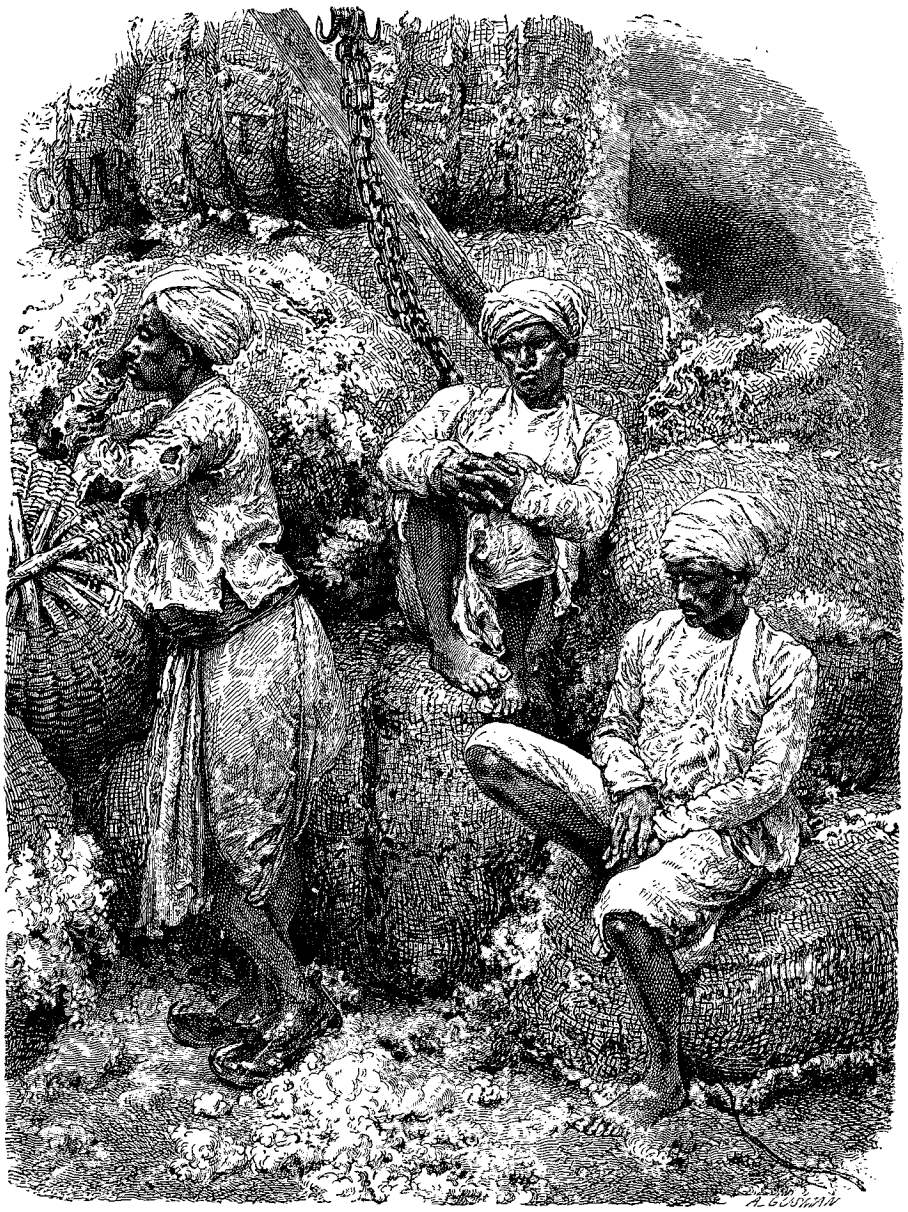
1. Voy. *Tour du Monde*, t. VII, 1866, p. 229.

1. *Chow-Chow*, par lady Falkland. Londres, 1858.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

beaucoup déploient un luxe européen; ils aiment à se promener le soir sur l'Esplanade dans de belles voitures toutes surchargées d'ornements de métal. Il en est même un qui sort tous les jours dans une calèche attelée de quatre beaux pur-sang conduits par un cocher anglais; c'est sir Jamsetjee Jejeebhoy, le fils du seul natif de l'Inde auquel le gouvernement anglais ait décerné le titre nobiliaire de baronnet; il a employé sa fortune colossale à des œuvres de bienfaisance qui ont rendu sa mémoire chère à ses compatriotes et aux Européens. Entre les fondations utiles dues à sa munificence princière, il faut citer celle d'un hôpital auquel par reconnaissance on a donné son nom.

J'ai suivi avec le plus vif intérêt les visites des médecins et chirurgiens anglais attachés à cet établissement philanthropique, et sans les faces noires des ma-



Marché au coton : Ouvriers. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

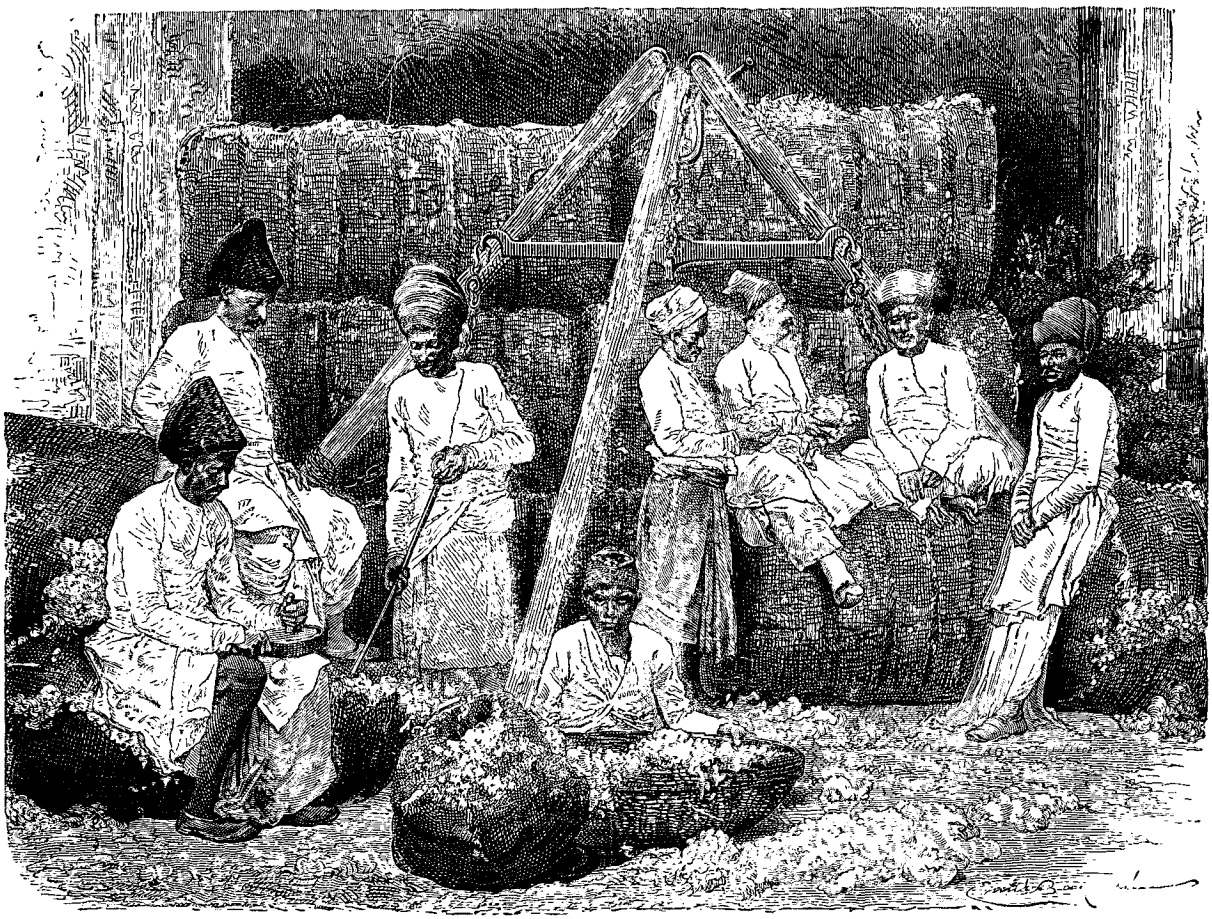
lades qui ressortaient sur la blancheur des draps, j'eusse pu me croire en Europe. Les salles des hommes et les salles des femmes sont séparées; tout est tenu avec une grande propreté, et la ventilation est excellente. On assiste souvent dans cet hôpital à des opérations intéressantes pour la science que nos chirurgiens d'Europe n'étudieraient pas sans fruit. Un fait mérite d'être signalé. C'est la résignation et la patience que les Indous opposent aux souffrances les plus aiguës. On ne peut dire qu'ils soient insensibles à la douleur, mais il est certain qu'ils la ressentent moins que les peuples d'Europe. La sensibilité de l'homme dépend de son système nerveux; si l'endurcissement du corps à la souffrance provient un peu de l'habitude, il est impossible de nier qu'il ne soit principalement dû au peu de développement des fibres nerveuses impressionnables. Le mode de vie et l'éducation sédentaire des peuples civilisés du Nord ont une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

influence incontestable sur les nerfs comme sur les muscles, et cette impressionnabilité que nos pères nous transmettent par hérédité s'augmente encore pour chaque individu par son mode particulier d'existence. J'ai toujours remarqué que les petites souffrances nous paraissaient plus intolérables que lés grandes aux peuples orientaux doués d'une sensibilité nerveuse relativement faible.

A l'hôpital Jamsetjee est annexée une école de médecine qui porte le nom de sir Robert Grant, un des anciens gouverneurs de Bombay. Un musée d'anatomie commençait à se former lors de ma visite à ce bel établissement, et contenait déjà des pièces curieuses.

Il me faut encore citer le collége Elphinstone, dont le nom consacre la mémoire d'un gouverneur qui fit beaucoup pour élever le niveau de l'instruction parmi les indigènes ; plusieurs centaines d'entre eux y reçoivent une éducation européenne, sous la direction d'excellents professeurs anglais, et l'on peut y voir de jeunes Brahmanes et de jeunes Parsis discuter sur Shakespeare et Milton, ou traiter de questions scientifiques toutes modernes.



Marché au coton : Marchands. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

Bref, l'éducation a fait dans la présidence de Bombay les progrès les plus remarquables depuis une quarantaine d'années.

Outre l'école de médecine, le collége dont nous venons de parler, et un autre situé à Pounah, où les élèves reçoivent une éducation supérieure, il y a plusieurs milliers d'écoles, les unes sous la direction de l'évêque anglican, comme l'orphelinat de Byculla qui est établi sur le modèle de ceux d'Europe, d'autres en grand nombre aux frais de la *Society of native Education*, d'autres enfin spécialement destinées à certaines castes et subventionnées par de riches indigènes.

Entre tous ces établissements, les écoles parsies méritent une mention particulière.

Alfred GRANDIDIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Groupe d'enfants parsis. — Dessin de Emile Bayard d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

VOYAGE DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE L'INDE,

PAR M. ALFRED GRANDIDIER [1].

1862-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XI

Bombay (suite). — Éléphanta. — Les Bazars. — Les Banyans. — Les Djaïnes. — L'île de Salcette et les caves de Kanhéri.

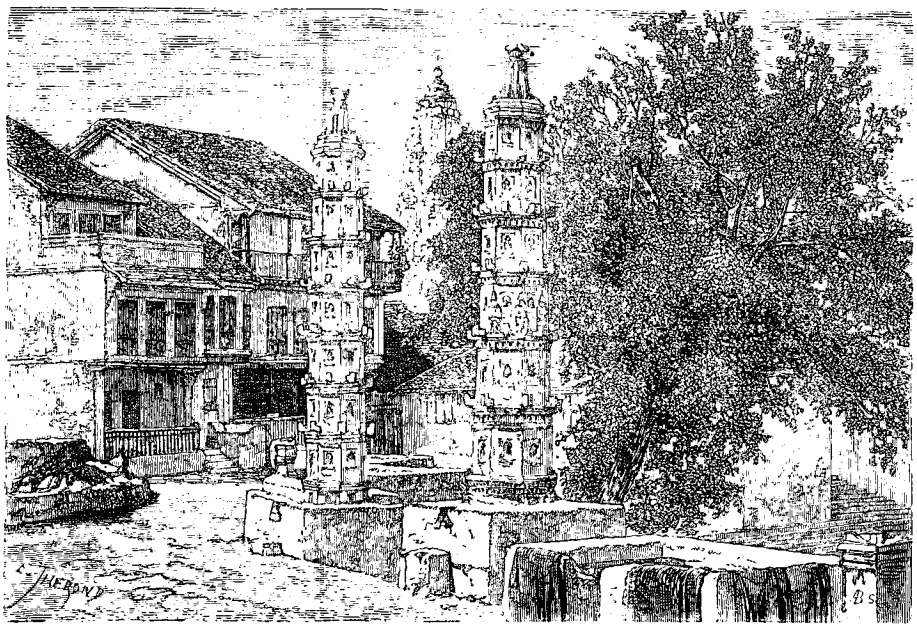
Chose inouïe en Orient, Bombay possède des écoles de filles. Jusqu'à ces derniers temps, il n'y avait point eu d'institutions semblables dans le reste de l'Inde, et c'est, il me semble, une des meilleures preuves de l'avancement moral des habitants de la présidence de Bombay. Il ne faudrait pas croire, cependant, que les Indous encouragent de tous leurs efforts l'éducation des femmes; ils sont même d'avis qu'une épouse n'en vaut pas moins pour n'avoir aucune notion de lecture ou d'écriture. Toutefois, ils diffèrent beaucoup, sous ce rapport, des habitants des autres régions de l'Inde, où naguère encore les bayadères pouvaient seules, comme les hétaïres dans l'ancienne Grèce, recevoir une instruction littéraire et artistique.

Il n'est pas jusqu'aux mœurs intimes des familles qui ne se ressentent de cette progression générale. Les Indous ont de tout temps traité leurs femmes avec dureté et en maîtres impérieux; ils leur prodiguent à chaque instant les noms d'esclave, de servante, et autres aussi gracieux et aussi tendres. A Bombay, elles sont aujourd'hui moins maltraitées et plus estimées que dans les autres parties de l'Inde. Pendant mon séjour dans cette ville, il y eut un meeting pour l'amélioration du sort des veuves, meeting à la tête duquel se trouvaient plusieurs Indous influents par leur position et leur fortune. Personne n'ignore, en effet,

1. Suite. — Voy. t. XIX, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XX, p. 49, 65, 81, 97 et 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que jadis les veuves devaient suivre leur mari, aussitôt après sa mort, dans un monde meilleur; elles se jetaient, ou plutôt on les jetait dans les flammes d'un bûcher; car c'était rarement de bonne volonté qu'elles offraient à leur maître et seigneur le sacrifice de leur vie. On appelle *sutti* ce sacrifice. J'ai entendu raconter qu'il y a peu d'années une veuve demanda au gouverneur de Bombay la permission d'élever un bûcher et de s'y brûler en grande cérémonie, aux yeux de la foule; l'autorisation ayant été refusée, elle alla mettre son vœu à exécution chez un rajah indépendant. Ces exemples sont rares. Il faut attribuer la plupart des suttis bien plus à la crainte du traitement barbare réservé aux veuves, et à l'amour-propre surexcité par des doses de narcotique qui paralysent en elles toute force morale et physique, qu'au fanatisme religieux et à un violent amour conjugal. Il est interdit à une veuve de se remarier et de porter les bijoux, anneaux de nez, bagues d'orteil, boucles d'oreilles, bracelets et autres parures pour lesquelles toute femme indienne est si passionnée; elle ne peut plus mettre le petit corsage qui soutient le buste, et est traitée, dans sa propre famille, en paria indigne de vivre; un animal immonde ne serait pas plus méprisé; c'est à peine si on daigne lui jeter de temps en temps quelques poignées de riz. Le jour où est brûlé le corps du mari, on suspend la veuve réfractaire la tête en bas, dans la maison mortuaire, et on lui rase les cheveux dans cette position douloureuse; la souffrance qu'éprouvent les pauvres femmes en subissant cette opération les épouvante plus que tout le reste. Le meeting dont j'ai parlé plus haut témoignait d'un désir sincère d'abolir ces stupides usages et de permettre aux veuves de se remarier. Les anciennes coutumes sont si tyranniques en



Pagode indoue, à Malabar-Hill près Bombay. — Dessin de F. Thérond d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

Orient, que l'espace d'un siècle sera peut-être nécessaire à leur complète extinction; quoi qu'il en soit, ces tentatives philanthropiques honorent les Indous qui osent protester hautement contre un si odieux préjugé.

La ville de Bombay est le siége d'un évêque anglican qui est placé sous l'autorité de celui de Calcutta. On y compte plusieurs temples. Au sujet de ces édifices religieux, je laisserai la parole à un témoin qui doit à sa position sociale et à ses croyances religieuses une incontestable autorité : c'est lady Falkland, femme d'un des derniers gouverneurs de la présidence : « Le premier dimanche qui suivit mon arrivée à Bombay, je me rendis au temple de Bycullah; il ne ressemble guère à ceux d'Angleterre. De grandes fenêtres fermées par des persiennes permettent à l'air de circuler librement. Quelques indigènes se tenaient en dehors, appuyés contre le mur. Pourquoi étaient-ils là? Était-ce la curiosité de voir le gouverneur assister à l'office? Je m'expliquai bientôt leur présence : ils étaient chargés de mettre en mouvement les punkas qui pendaient au plafond de l'église. Les cordes attachées à ces immenses éventails passent à travers un trou pratiqué dans le mur, et dès que l'assemblée commence à se réunir, les *boys* les mettent en mouvement. Il y a un punka pour le ministre officiant, il y en a un pour le prédicateur. Cette installation est indispensable, dans l'Inde, pour rafraîchir l'air et chasser les mouches et moustiques qui incommoderaient les assistants durant le saint office. Les bancs sont remplacés par des fauteuils, ce que je trouvai bizarre, tout en ne doutant pas que je finirais par m'habituer aux choses étranges qui ne cessaient à chaque instant de frapper mes yeux dans ma nouvelle résidence.

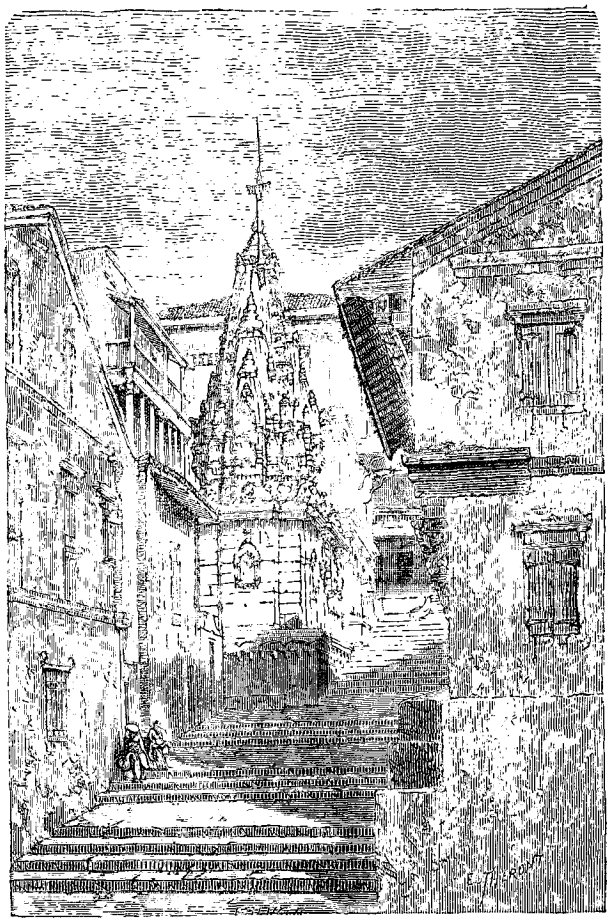
« Après l'offertoire, un homme parcourut le temple, comme il est d'usage en Angleterre, pour recevoir les offrandes de l'assemblée; mais, à ceux qui ne donnaient pas d'argent, il présentait un carré de papier et un crayon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour qu'ils y écrivissent leur nom, leur adresse et le montant de leur don. Coutume étrange, qui ne laissa pas de m'étonner ! Elle a cependant l'avantage qu'aucun des *gentlemen* ou *ladies* occupant une certaine position dans la société ne peut éviter de faire son offrande. »

Bombay est aussi la résidence d'un des quatre vicaires apostoliques de l'Inde; il relève directement du pape. Il y a plusieurs églises qui reçoivent des subsides du gouvernement anglais. Tous les descendants des Portugais, qui sont en assez grand nombre, professent le culte catholique.

Aucune pagode ne mérite l'attention de l'archéologue, à Bombay ou dans ses faubourgs. Celle de Malabar-Hill, cependant, est assez pittoresque; elle est précédée de deux tours polygones où sont pratiquées de petites niches destinées à recevoir des lampes à huile les jours de fête. Il faut aussi citer le temple de Walkeshwour. A la pointe Malabar, près du jardin où s'élève le palais du gouverneur, se trouve un petit village bâti sur le versant de la colline. Il est entouré de toute part d'un mur, sauf du côté de la mer ; on y entre par une porte près de laquelle est toujours assis, dans l'immobilité d'une statue de plâtre, un vieux brahmane dont la nudité n'est couverte que d'une simple couche de chaux. Ce village, dont les maisons semblent échelonnées les unes au-dessus des autres, se nomme Walkeshwour, littéralement le « maître du sable ». Le demi-dieu Rama était en voyage, disent les Indiens ; il marchait depuis l'aube du jour, sans avoir rencontré une seule source; la soif le faisait cruellement souffrir. Prenant une flèche dans son carquois, il la lança dans le sable du rivage, et aussitôt l'eau jaillit à l'endroit même où se trouve aujourd'hui un étang. A mi-chemin de l'escalier qui descend à la mer, on voit un petit temple formant un délicieux point de vue.



Pagode de Walkeshwour. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

La ville de Bombay, outre les églises portugaises, les prêches protestants, les pagodes indoues, les temples du feu, contient encore des synagogues, des sanctuaires djaïnes, des églises arméniennes et des mosquées. Il ne vient à l'idée de personne de désapprouver ou de tourner en ridicule les pratiques religieuses des autres cultes; il n'existe pas, assurément, en Europe, où l'esprit de tolérance a tant de peine à s'enraciner, une semblable liberté morale.

Nous avons déjà eu occasion de parler de l'île d'Éléphanta qui gît dans l'angle sud-est de la rade de Bombay. Ce nom lui a été donné par les Portugais, à cause d'un éléphant colossal, en pierre, qui se dresse près du lieu de débarquement habituel; cet animal était représenté luttant avec un tigre; aujourd'hui, ce n'est plus qu'une masse informe où l'œil reconnaît à peine la main de l'homme. Les indigènes donnent à cet îlot le nom de Garapouri ou la ville des Grottes. Sa circonférence est environ de six milles; il est formé par deux collines que sépare un étroit vallon ; au mois de juillet, collines et vallon étaient entièrement revêtus d'un tapis de verdure, et leur aspect était vraiment très-pittoresque.

Le *Tour du Monde* a déjà publié sur ces temples souterrains une monographie et des illustrations qui nous dispensent d'y ramener aujourd'hui nos lecteurs[1]. Une discussion après tant d'autres sur l'âge si controversé de ces monuments aurait très-vraisemblablement moins d'intérêt qu'une description des bazars de Bombay, où je me suis promené bien souvent avec curiosité et profit.

Là sont étalés les chefs d'œuvre de patience que nous avons tous admirés, à l'Exposition universelle, dans les salles affectées particulièrement à l'Inde. Chaque province a son industrie particulière pour laquelle elle est renommée : Ceylan produit des sculptures en bois d'ébène et des bijoux, Cuttak de l'orfévrerie et du filigrane, Vizagapatam des objets en corne de cerf et de buffle, Trichinopoly des chaînes de métal, Pondichéry des fauteuils en rotin et des statuettes en bois, Aurungabad des incrustations d'argent sur métal. Les habitants de Bombay ont aussi leur spécialité : ce sont d'abord de ces meubles en blackwood (bois noir), si bien fouillés à jour et ressemblant à une dentelle ; il est regrettable que les formes n'en soient pas plus

1. Voyage à la côte de Malabar par l'amiral Fleuriot de Langle, tome VII du *Tour du Monde*, p. 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gracieuses et plus légères. J'ai remarqué également des coffrets, des pupitres, des boîtes de toutes formes et de toutes grandeurs, en bois de sandal, et couverts d'arabesques ou de bas-reliefs. Les travaux sur ivoire sont surtout curieux : réunissant en faisceaux qui forment des dessins réguliers de petites baguettes d'ivoire et de métal, les ouvriers indiens les scient en petites rondelles brillantes avec lesquelles ils font les charmantes mosaïques dont nous ornons nos salons.

Ce sont principalement des Parsis et des Banyans qui tiennent ces magasins de curiosités.

Nous avons déjà parlé en détail des mœurs des Parsis ; il nous reste maintenant à décrire celles des Banyans, qui forment une portion riche et industrieuse de la population de Bombay.

Les Banyans, dont une des sectes (les bhatiyas) porte un turban de haute forme avec une petite corne sur le front, appartiennent à la religion djaïne.



Dame parsie et sa fille. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

Parmi les érudits, les uns considèrent le djaïnisme comme une religion distincte, les autres comme une secte dissidente du bouddhisme. On ne connaît ni l'époque précise ni le lieu où il prit naissance. C'est dans la province de Goujerat et dans le Maïsour qu'il a de tout temps été et qu'il est encore aujourd'hui le plus répandu ; il a cependant beaucoup de sectateurs à Bombay et même dans le reste de l'Inde.

Nous avons vu précédemment que les bouddhistes ne cherchent pas à remonter à la source des choses, et qu'ils prennent les faits dans leur succession actuelle ; en effet, il ne faut pas confondre leurs dieux avec l'Être suprême, le Créateur que les autres cultes reconnaissent comme le pôle autour duquel tourne le monde. Les Djaïnes admettent l'existence de ce Dieu créateur, mais ils croient (et en cela l'influence des doctrines bouddhistes se fait sentir d'une manière manifeste) qu'il est absurde à un homme de chercher à le comprendre ou à le connaître ; suivant leur croyance, on n'y parvient qu'en cessant d'être soi et lorsqu'on est absorbé dans la splendeur di-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vine. Chez eux, comme chez les bouddhistes, un homme, par une vertu parfaite et une conduite sans tache, peut acquérir l'omniscience et l'infaillibilité. De même aussi que, selon les bouddhistes, il y a eu, depuis l'origine des siècles, un nombre incalculable de Bouddhas dont les vingt-quatre derniers seulement sont connus, de même les djaïnes croient à l'existence de vingt-quatre Tirthankars, réformateurs de l'humanité; les deux derniers sont Parasnath et Mahavira. A l'exemple encore des bouddhistes, ils ne donnent jamais la mort à aucun être, quel qu'il soit, et leurs prêtres s'abstiennent de toute nourriture animale. Aussi, avant d'adresser leurs prières aux saints prophètes dont ils suivent les préceptes, ont-ils toujours soin de balayer la place où ils doivent s'asseoir, de peur d'écraser quelque insecte; leur bouche est aussi, dans la même occasion, couverte d'un



Femmes de la présidence de Bombay converties au christianisme. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

voile, pour empêcher les moustiques ou autres créatures semblables d'y pénétrer avec l'air respirable.

Les banyans poussent même si loin cette charité envers les animaux, qu'il existe à Bombay, comme sur toute la côte du Concan, des hôpitaux dotés par de riches négociants, où les vieux zébus, les chiens infirmes, les tortues malades, les perroquets centenaires sont soignés avec respect. J'ai visité un de ces établissements philozoïques qui couvrait plus d'un hectare. Des hangars disposés le long des murs donnent asile, pendant la nuit et lors des pluies, à toute la gent animale ; au centre de vastes cours poudreuses, on distribue tous les jours, aux frais de pieux djaïnes, le fourrage et l'eau nécessaires à l'alimentation des bêtes malades. Comme les puces, les poux et autres insectes malfaisants ont autant de droit à la compassion des banyans que les plus gros animaux et qu'on ne peut les détruire sans commettre un crime de lèse-nature,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

je laisse à penser à mes lecteurs si j'étais à mon aise au milieu de ce monde vivant. Les animaux les plus dangereux trouvent même grâce aux yeux de ces zoophiles; il n'est pas jusqu'au serpent à lunettes, le mortel cobra-capella, qu'ils ne protégent dans la crainte de désobéir aux ordres des Tirthankars ; quelques novateurs audacieux se permettent cependant de tourner la difficulté, en renfermant précieusement le terrible reptile dans une corbeille d'osier qu'ils abandonnent sur un fleuve, au courant des eaux.

Qu'on me permette de raconter une anecdote dont je ne saurais affirmer l'authenticité, mais qui prouve l'esprit minutieux des Indous. Un officier anglais qui aimait à consacrer ses loisirs à l'étude des sciences, avait apporté d'Angleterre un microscope solaire; désirant convaincre un prêtre djaïne de l'absurdité des dogmes de sa religion, il lui fit voir tous les animalcules contenus dans une goutte d'eau qui, imperceptibles à l'œil nu, devenaient d'une taille effrayante grâce au pouvoir grossissant de l'instrument d'optique. A cette vue, le pauvre saint homme se prit à pleurer : « Pourquoi avez-vous empoisonné mon existence? dit-il à son interlocuteur tout surpris d'une semblable émotion; me voilà dès aujourd'hui condamné à ne plus boire une seule goutte d'eau, et je mourrai dans le remords d'avoir toute ma vie désobéi aux plus saints préceptes de notre religion. Malheur à vous! Notre ignorance est plus précieuse que toute votre science. » Peu de jours après, le djaïne, consciencieux et logique, était mort de soif, n'ayant pas voulu détruire les animalcules qu'il savait exister dans l'eau la plus pure.

M. Forbes rapporte une histoire à peu près semblable, dont le dénoûment est moins tragique. L'Indou, mis à l'épreuve du microscope, se contenta de demander l'instrument avec tant d'insistance qu'on finit par le lui donner. Dès qu'il eut entre ses mains l'objet convoité, il s'empressa de dévisser l'objectif, et, courant vers une pierre, il le brisa en mille pièces.

« Je ne veux pas, disait-il, que cet instrument rende malheureux pour leur vie d'autres êtres que moi. »

Les prêtres djaïnes, nommés yotis ou mendiants, portent la robe des moines bouddhistes, et mènent comme eux une vie d'ascétisme et de recueillement.

A Ellora, il existe une statue colossale du Bouddha que les djaïnes adorent sous le nom de Parasnath, le vingt-troisième Tirthankar; de nombreux pèlerins viennent tous les ans lui adresser leurs prières. Au reste, le groupe des temples souterrains d'Ellora connu sous le nom d'Indra Soubhra, et qui est antérieur aux Kaïlas, appartient, suivant plusieurs érudits, à la religion des djaïnes; il est probable que ce sont les plus anciens monuments qui nous restent aujourd'hui de cette religion, et qu'ils datent du commencement du schisme qui sépara les djaïnes des bouddhistes.

Dans les temples djaïnes, comme dans les chaitiyas bouddhiques, il y a une vaste niche opposée à la porte d'entrée où est placée la statue assise du dernier Tirthankar. Ces temples sont précédés d'un portique surmonté d'un dôme qui repose sur huit colonnes; sous la colonnade qui les entoure sont pratiquées des niches pour les statues des saints.

Les dômes et coupoles de ces temples, comme le fait remarquer avec raison M. Fergusson, sont élevés par assises horizontales, et non au moyen de pierres taillées en voussoirs; dans ce genre de constructions il n'y a pas à craindre de poussée; aussi a-t-on pu substituer aux pilastres lourds et massifs de nos édifices des colonnes légères qui donnent au monument une grande élégance.

Les funérailles des djaïnes ressemblent à celles des bouddhistes et des Indous. On brûle les corps, et on leur offre du riz, des fleurs et de l'eau pour permettre à l'âme d'attendre le moment de la transmigration; cette cérémonie est connue sous le nom de shradh. Mais ils ne font pas d'offrandes ultérieures comme les Indous qui croient de la sorte racheter l'âme de leur parent du purgatoire où passe tout être au sortir de cette vie avant d'entrer dans le ciel des Pitris ou grands-pères du genre humain.

L'île de Shahsti ou de Salsette est située au nord de celle de Bombay, à la quelle elle est réunie par une chaussée étroite. Sa longueur est de dix-huit milles et sa largeur moyenne de treize milles. La population est d'environ 50 000 habitants. La ville principale, Thannah, est dans une jolie situation; mais Ghora Bandhar est encore plus pittoresque; on y voit les ruines de l'ancienne église portugaise, bâtie vers 1605; elles couronnent une petite colline couverte de jongle.

Il existe plusieurs groupes de grottes dans l'île de Salsette; le plus important est celui de Kanhéri, sur le revers occidental des collines dont Tannah occupe la pente opposée. Le chemin de fer me transporta en une heure et demie à la station de Bhandoup, distante de sept milles de ces souterrains. Contrairement aux renseignements qui m'avaient été donnés à Bombay, je ne trouvai ni voiture ni poney pour faire le trajet, et je dus me rendre à Kanhéri en me promenant.

Il y a de nombreuses excavations sur les deux versants de la colline de Kanha. La plupart des temples et des monastères datent de l'origine de notre ère; il en est qui m'ont rappelé les grottes primitives de Cuttack et d'Udaya-Ghiri; ce sont de simples cellules carrées, creusées dans le roc, que précède une galerie ou varangue avec ou sans colonnes. D'après les recherches de quelques orientalistes qui ont essayé de déchiffrer les fragments d'inscriptions inintelligibles sculptées sur les murs de ces monastères, l'un des plus anciens aurait été établi par un architecte grec du nom de Xénocrate, en l'an 65 avant J. C., pour recevoir le précieux dépôt d'une dent du Bouddha : cette dent fut placée, deux siècles et demi plus tard, dans un dagoba par un monarque de la dynastie Andhra.

Deux chaityas, sorte de cathédrales bouddhistes, attirent surtout l'attention. L'un d'eux n'a pas été achevé, et sa façade seule est à peu près terminée; les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

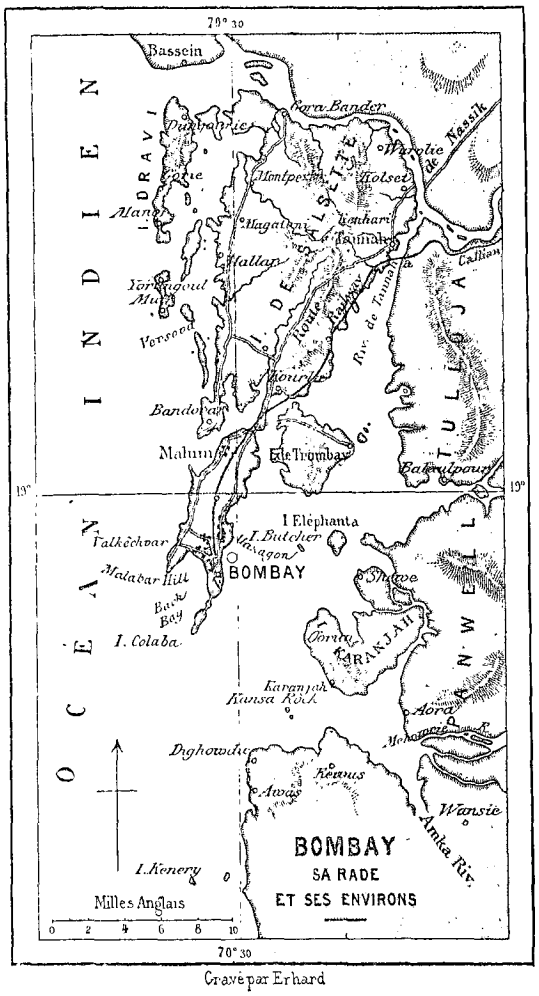
deux colonnes du portique sont semblables à celles d'Ellora et d'Éléphanta, et ont dû servir de modèle à toutes celles du même style; elles n'ont que seize pans cannelés (au lieu de trente-deux) et sont surmontées d'un chapiteau-turban orné de godrons. Pour creuser ces chaitiyas, on travaillait en même temps à la voûte et à la nef, jusqu'à ce qu'il ne restât entre les deux excavations qu'un plancher de roc qu'on faisait ensuite tomber. C'est ce dont on peut s'assurer en visitant ce temple, l'un des plus récents du groupe.

Le grand chaitiya de Kanhéri est antérieur au précédent; il date des premiers siècles de l'ère chrétienne, époque à laquelle le bouddhisme commençait à se corrompre. Un petit mur de clôture ferme la cour d'entrée; de chaque côté de la porte est placé un dorotouparé ou gardien du temple, avec une fleur de lotus à la main et le serpent sacré sur la tête. Un petit sanctuaire carré à toit plat est situé à gauche de l'entrée, et renferme un dagoba.

Dans la cour, deux piliers se détachent du roc; celui de droite est surmonté de quatre yakkhos accroupis, celui de gauche de quatre lions; ces sculptures ne sont qu'ébauchées sur le cube de pierre qui termine la colonne. A droite, se trouvent encore sculptés en bas-relief, dans le roc, deux dagobas sur lesquels on peut lire des inscriptions en anciens caractères sanscrits; le tie est surmonté de trois parasols superposés.

Le mur de façade est percé d'une porte carrée et de deux fenêtres de même forme, et plus haut, de cinq autres ouvertures également carrées. Un portique très-élevé précède le temple. De chaque côté est adossée au mur une statue colossale représentant un disciple du Bouddha dont la paume de la main droite est tournée vers le spectateur, et qui tient dans la main gauche les plis de sa robe. Les parois latérales de la porte qui donne entrée dans le chaitiya sont décorées d'un bas-relief figurant deux esclaves, homme et femme, armés du chahouari honorifique. Ces diverses sculptures nous montrent les Indous portant les vêtements qu'ils ont encore aujourd'hui dans la présidence de Bombay; c'est le même *langouti* passé entre les jambes et dessinant toutes les formes du corps; les ornements d'oreille ressemblent à ceux des tribus sauvages de l'Inde: ce sont des cubes ou des parallélipipèdes surmontés de sculptures d'animaux ou bien de larges disques. Les cheveux des femmes, relevés sur le front au moyen d'un disque de métal, retombent en masse touffue sur la nuque; les hommes ont la tête couverte d'un turban de forme extraordinaire.

Au-dessus et en face des porteurs de chahouari, on remarque une série de bas-reliefs qui représentent le Bouddha et ses disciples, les uns assis sur des siéges suivant l'usage çinghalais, les autres les jambes croisées à la mode orientale; il en est un plus grand que les autres, où le Bouddha est figuré debout. Une inscription gravée au bas de la statue nous apprend, si nous en croyons toutefois la traduction qui me semble la plus vraisemblable, qu'elle est due à la munificence de Bouddhagosta, un moine de Ceylan qui a traduit en çinghalais le Pittakathaya de Mihindo.



Gravé par Erhard

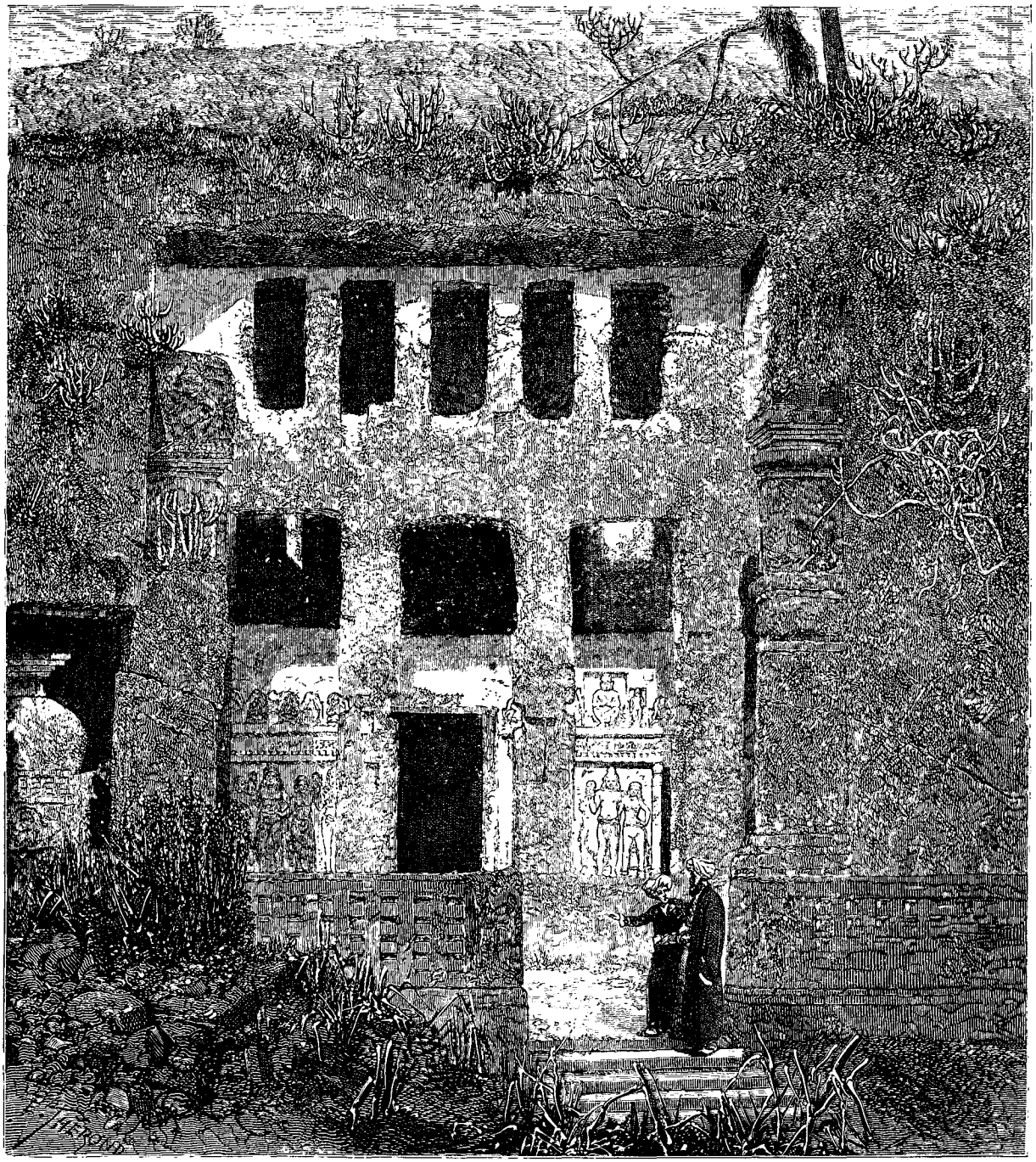
Au-dessus de la porte d'entrée est pratiquée une large ouverture éclairant ce chaitiya; la forme de l'arc est remarquable : c'est un segment de cercle plus grand que le demi-cercle, assez semblable au *cintre outrepassé* ou à l'arc en *fer à cheval* des Maures de la péninsule ibérique. La voûte elle-même du temple est du même dessin. Il est facile de voir qu'à l'exception des bas-reliefs du portique et des colonnes intérieures, ce chaitiya a subi peu de modifications depuis l'origine.

La voûte est supportée par trente colonnes, dont onze de gauche et six de droite sont ornées de sculptures; les treize autres sont octogones, sans base ni chapiteau. Il me semble probable que ces dernières seules ont été terminées au début; lorsque, plus tard, l'œuvre laissée inachevée fut reprise, les dix-sept qui étaient simplement dégrossies furent sculptées telles qu'on les voit aujourd'hui. La plinthe se compose de trois plaques de pierre dont la dimension diminue graduellement; elles sont entourées d'un cordon de perles; la base a la forme d'un chattie, vase en cuivre sphéroïdal à large ouverture, dont les Indous se servent de temps immémorial pour aller puiser de l'eau; le fût octogone qui s'élance de ce vase de pierre est pareil à celui des treize dernières colonnes :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

on dirait la tige d'un palmier sortant d'un pot de terre; le chapiteau est entièrement semblable à la base renversée; sur sa partie supérieure ou tailloir figurent des groupes d'éléphants ou de lions; quelques-uns de ces animaux portent sur le dos de petits êtres humains; d'autres, tenant dans leur trompe des chatties, semblent verser de l'eau sur un dagoba auquel des yakkhos font des offrandes de fleurs.

La voûte présente, au-dessus de la frise, les entailles où s'emboîtaient de chaque côté les poutres qui en



Principale grotte de Kanhéri. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

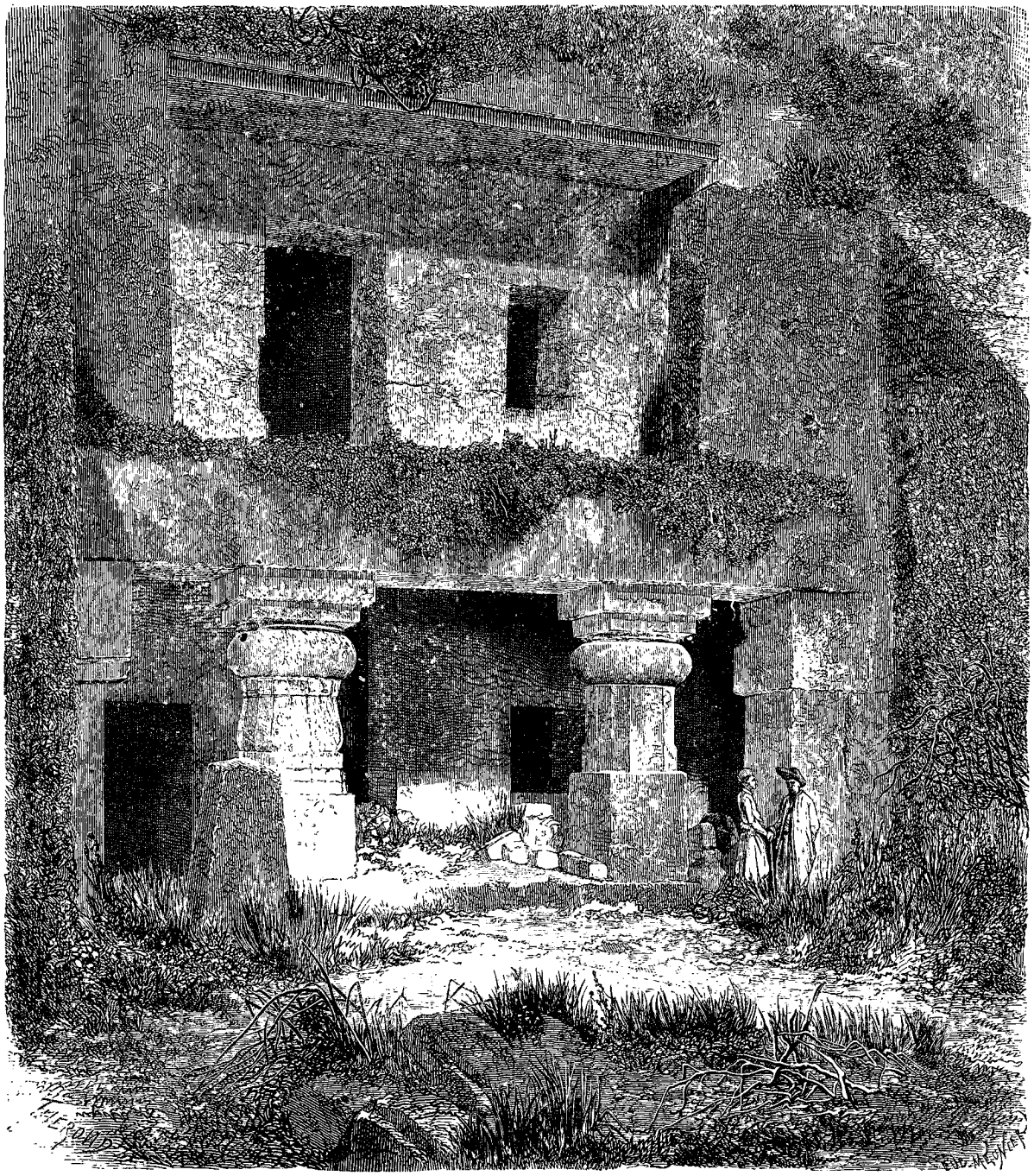
suivaient les contours; dans l'abside, on voit encore, marquées sur la pierre, les traces des côtes de bois qui convergeaient vers le même point. Le plafond des bas-côtés, au contraire, était tout uni sans aucun cintre. Lorsque nous décrirons le chaitiya de Karli, nous tâcherons d'expliquer d'une manière satisfaisante la forme curieuse d'arc en fer à cheval que les architectes bouddhistes ont donnée aux portes et aux voûtes de leurs temples, ainsi que la présence de côtes en bois appliquées sur les voûtes creusées dans le roc.

Le dagoba central est de la plus grande simplicité; le tie est brisé. Quand on passe du portique dans le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chaitiya, on remarque au-dessus de la porte une sorte de tribune en pierre qui ne permet pas au visiteur d'apercevoir l'ouverture qui donne le jour dans le temple et éclaire le dagoba seul, laissant la partie inférieure du temple dans une demi-obscurité; c'était un moyen de concentrer l'attention des fidèles sur l'idole à laquelle ils adressaient leurs prières.

Ghora-Bandhaz n'est pas éloigné de la montagne de Kanha; un touriste ne doit pas manquer de visiter ce petit village, pour jouir de l'aspect pitto-



Façade d'une grotte à Kanhéri. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

resque du paysage dont il fait partie. De l'autre côté du petit bras de mer, on aperçoit l'ancien fort de Bassein, qui est célèbre dans l'histoire de l'Inde. Cette place, cédée par les rois du Goujerat aux Portugais, en 1534, est tombée au pouvoir des Mahrattes en 1739. Les ruines envahies aujourd'hui par la jungle sont un témoignage de l'importance qu'avait cette ville dans les temps anciens; les rues, les églises, les palais se dessinent encore au milieu des ronces qui les couvrent de leurs rameaux épineux; les murs de la cathédrale et les restes d'un collége de jésuites attirent surtout l'attention.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lorsque les Mahrattes assiégèrent le fort de Bassein, la garnison était peu nombreuse et ne résista qu'à force d'héroïsme. Le chef mahratte, Chimnajee Appa, ne voulait accepter d'autre proposition que la reddition pleine et entière de la ville et de tous ses habitants. Sur le point de succomber, le commandant portugais envoya à plusieurs reprises des messagers chargés d'implorer le secours des autorités anglaises de Bombay. Disons à la honte de la Compagnie des Indes que la requête fut repoussée; on refusa brutalement de tendre la main à des malheureux en danger de mort. L'égoïsme le plus grossier a souvent présidé aux actes de cette Compagnie. On finit toutefois par céder aux supplications réitérées des Portugais, dans la crainte de soulever l'indignation de l'Angleterre et des autres pays d'Europe, et on prêta aux assiégés trente-sept mille cinq cents francs, non toutefois sans exiger en garantie l'orfévrerie des églises et quelques-uns des canons de cuivre qui défendaient les bastions du fort. « Ce n'est pas à ces armes que je me fie le plus, disait le commandant de Bassein en envoyant le gage demandé aux autorités de Bombay, mais à la valeur de mes soldats. »

Les Portugais ne purent cependant prolonger beaucoup leur héroïque résistance; il fallut capituler. Par respect pour le courage des assiégés, les Mahrattes leur accordèrent des conditions honorables; il fut stipulé qu'aucun des habitants du district, Européen ou indigène, ne serait inquiété par les conquérants et que la liberté des cultes leur serait garantie.

Chaîne occidentale des Ghauts. — Excursion à Pounah, — à Sattara. — Les tribus primitives des Ghauts. — Les éléphants sauvages.

De retour à Bombay, je m'empressai de faire mes préparatifs pour un petit voyage que je projetais à l'intérieur de la présidence; je craignais, en tardant trop, d'être arrêté par les pluies. Je pris à la gare du *Great Indian peninsula railway* un ticket pour la station de Panwell. Les voyageurs qui se rendent à Pounah, sont, ou du moins étaient, en 1863, obligés de louer un palanquin ou un poney pour passer les Ghauts et reprendre de l'autre côté des montagnes, à Kandalla, le train de correspondance.

Par plusieurs motifs, je laissai partir mes compagnons de voyage avec toute la précipitation de gens affairés qui craignaient de manquer le train de Pounah; et après m'être confortablement restauré chez un Parsi qui tient à Panwell une petite taverne, j'enfourchai un poney que son propriétaire se mit aussitôt à faire avancer à grands coups de bâtons.

Les ghauts que j'eus à traverser sont formées de roches meubles et conglomérées qui appartiennent à la formation basaltique; on y trouve beaucoup de géodes d'agate et de calcédoine ainsi que des noyaux plus ou moins irréguliers de calcaire, d'aragonite et surtout de zéolithe en beaux cristaux blancs et roses qui m'ont frappé par leur dimension insolite.

La ville de Pounah est dans une situation pittoresque, au milieu de vergers plantés d'arbres fruitiers divers, surtout de manguiers. La présidence de Bombay est réputée parmi les Anglo-Indiens pour les fruits délicats qu'on y récolte, et personne n'ignore que les mangues méritent entre toutes les productions des tropiques la prédilection des gourmets les plus difficiles. L'arbre donne un ombrage inestimable dans ces pays brûlés du soleil, et la verdure perpétuelle de ses feuilles repose agréablement la vue.

Il y a à Pounah des casernes pour les troupes anglaises qui y sont cantonnées, un temple protestant, un *kirk* écossais et une église catholique; ce sont, comme dans toutes les villes anglo-indiennes, de grands bâtiments blanchis à la chaux qui n'ont aucun style. Un vaste champ de Mars, sur les côtés duquel s'élèvent des bungalows au milieu de palmiers et de fleurs, sert à la fois aux revues, aux courses annuelles de chevaux que les officiers anglais ont introduites dans tous leurs cantonnements et au jeu de cricket qui est pour les sportsmen un motif de joyeuse réunion. Les Anglais, même dans les contrées chaudes de l'Inde, se conforment à leur hygiène nationale; les exercices les plus violents auxquels ils se livrent en Europe ne sont pas abandonnés. C'est à leur vie énergique et active qu'il faut attribuer la santé excellente dont la plupart jouissent sous le ciel des tropiques, pourvu toutefois que le sort ne les jette pas au milieu des jongles humides d'où émanent les miasmes pestilentiels; les fièvres paludéennes contractées sous les tropiques, quelque salubre que soit du reste le pays, sont toujours fort dangereuses.

Sir Jamsetjee Jejeebhoy a doté Pounah d'un magnifique étang qui rend de grands services à la population pauvre de la ville; ce travail a coûté au philanthrope parsi une somme considérable dont le chiffre est soigneusement gravé sur une plaque de marbre.

Du sommet de la colline de Parbuti (un des nombreux noms sous lequel la terrible déesse Kali est connue dans l'Inde), on jouit d'une vue étendue sur une riante campagne plantée de beaux arbres. On remarque sur cette colline plusieurs petits temples qui datent du siècle dernier ainsi que les ruines du palais des peichwahs. On me montra au loin le lieu où se faisaient jadis les exécutions; les criminels étaient foulés aux pieds par un éléphant. La pagode qui couronne la colline était autrefois entretenue aux frais du peichwah; aujourd'hui le gouvernement anglais ne donne ni les vivres, ni les étoffes, ni les soldats de garde, mais il alloue une somme annuelle de quarante-cinq mille francs qui sert à payer les prêtres, les sacrificateurs, les bayadères, etc. Il était d'usage que le peichwah fît, un certain jour de chaque année, une distribution d'aumônes aux pauvres qui venaient dans ce temple; More parle de quinze cent mille francs donnés en 1797, lorsqu'il assista à cette curieuse cérémonie, nommée le datchma.

La route de Pounah à Waï et Mahabaleshwar est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pénible, mais très-pittoresque; dès qu'on arrive aux montagnes élevées de quinze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, on trouve une température agréable et on sent renaître en soi la gaieté et la vigueur en respirant un air d'une pureté et d'une fraîcheur inconnues dans les plaines et les terres basses de l'Inde. Les Anglais de Bombay aiment à venir en villégiature à Mahabaleshour, comme ceux de Madras vont aux Nilgheiries, à Outakamand. Tous ces endroits sont du reste remarquables par la beauté des sites, et je ne connais dans toute l'Inde que certaines régions de l'Himalaya qui puissent leur être comparées.

La vallée de Waï est arrosée par le fleuve Krishna qui va se jeter sur la côte de Coromandel au sud de Masulipatam; sur ses rives sont construits de petits temples d'un style original dont les sculptures se détachent sur la verdure des arbres environnants. C'est un des plus jolis sites des Ghauts occidentales. A huit milles environ de Waï, on admire l'un des plus gros multipliants connus; il couvre de son feuillage un hectare et demi de terrain, et est soutenu par un nombre considérable de tiges adventives. On ne peut rien voir de plus majestueux que cette colonnade naturelle surmontée d'un dôme de verdure où les rayons du soleil ne pénètrent jamais.

Le village de Mahabaleshour (littéralement le Seigneur tout-puissant) est dans l'ouest de Waï; c'est un assemblage de huttes grossières au milieu desquelles s'élèvent de petits temples d'une forme curieuse (voy. p. 152). Cinq rivières, entre autres le Krishna, prennent leur source dans la vallée qui jouit parmi les Indous d'une réputation toute particulière de sainteté.

Le fort de Pratabghar mérite aussi d'être visité; situé dans l'ouest de Mahabaleshour, il domine tout le pays environnant. Ce n'est pas sans peine qu'on parvient au sommet qu'il couronne. Il a été construit en 1656 par Sivadji, le fondateur de l'empire mahratte.

Plus au sud, à soixante-six milles de Pounah, j'allai visiter la ville de Satara, longtemps résidence des chefs mahrattes. Le site où elle est assise, entouré de trois côtés par de hautes montagnes, rappelle la forme d'un siphon dont la courbe méridionale serait la moins étendue.

Le dernier Peichwah, ou chef suprême de la confédération mahratte, vaincu et détrôné en 1818, fut interné au delà du Gange, où il vécut plus de trente ans encore dans le beau fief de Bithour, non loin de la ville de Cawnpour, localités peu connues de l'Europe jusqu'à l'époque récente où les fureurs du fils adoptif de l'ancien peichwah les ont associées dans la mémoire des hommes au nom sanglant de Nana-Saheb.

Lorsque le dernier peichwah eut été vaincu et detrôné, c'est encore à Sattara que les Anglais établirent sous leur protection deux jeunes princes qui, tout en ayant le titre de rois, étaient tenus en prison. L'aîné ayant cherché, disent les historiens anglais, à conspirer contre l'autorité de la Compagnie des Indes, fut déposé et remplacé par son frère : à la mort de ce dernier, le gouvernement de Bombay s'est adjugé son héritage.

Le fort de Sattara est bâti dans une situation pittoresque sur une colline qui domine de deux cent soixante-cinq yards la plaine où s'étend la ville. Il contient seize temples dont quatre sont dédiés à Çiva et cinq à Bhawani, la nuit primordiale des cultes primitifs des Kouchites, descendue aujourd'hui au rôle de déesse de la peste et du choléra.

Les habitants racontent qu'avant de construire ce fort, Sivadji offrit en sacrifice à sa déesse favorite le fils et la fille du chef des Mhars[1] de sa province qui furent ensevelis vivants sous la porte d'entrée. D'autres victimes humaines reposent, dit-on, sous les fondations de chaque tour. On ne doit donc pas s'étonner que les indigènes croient ce fort peuplé d'esprits et de revenants; à la fête de la Dousserah, on célèbre des cérémonies pour se les rendre propices. Voici ce que rapporte lady Falkland à ce sujet : « On conduit un jeune buffle devant le temple de Bhawani, la déesse tutélaire du fort et la patronne de Sivadji; après quelques prières, le chef des mhars frappe l'animal sur la nuque d'un coup d'épée, et aussitôt on le lâche. Tous les assistants se mettent à sa poursuite, le frappant de leurs armes ou de leurs mains pour le charger de leurs péchés. La pauvre bête, effrayée du bruit et des coups, fait le tour des murailles et revient devant le temple où elle est aussitôt saisie et décapitée lestement par un des principaux assistants; car abattre d'un seul coup la tête d'un buffle ou d'un bouc est un acte indispensable à l'accomplissement de tout bon sacrifice. L'habileté de main nécessaire pour cela au sacrificateur est facilitée par l'emploi du coultry, ou arme des montagnards népaulais, dont la lame épaisse et lourde, plus large à l'extrémité qu'à la poignée, tient tout à la fois du sabre et de la serpe.

« Les mhars se jettent ensuite sur le corps de la victime, et, marchant processionnellement autour des fortifications, ils invoquent les esprits et les démons et les prient d'accepter leurs offrandes de viande et de sang. Les entrailles de la victime sont enroulées autour du cou des principaux de la caste des mhars.

« Voici quelques-uns des cantiques qu'ils entonnent lorsque, dans leur course échevelée, ils poursuivent le buffle expiatoire, chargé à leurs yeux de toutes les iniquités du peuple; leur chef s'écrie :

Frappez, Mhars, frappez.

et le chœur répond :

Frappons, frappons

LE CHEF.

Frappez fort, frappez fort,

LE CHŒUR.

Frère, qui faut-il frapper?

1. Tribus de la côte de Malabar qui représentent les parias du Coromandel.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE CHEF.

Frappez, frappez l'ennemi.

LE CHŒUR.

Nous le frapperons, frère.

« Après le sacrifice ils s'adressent aux démons :

LE CHEF.

Goutte par goutte, buvez ce sang.

LE CHŒUR.

Buvez, buvez le sang.

LE CHEF.

Morceau par morceau, mangez cette chair.

LE CHŒUR.

Mangez, mangez la chair.

LE CHEF.

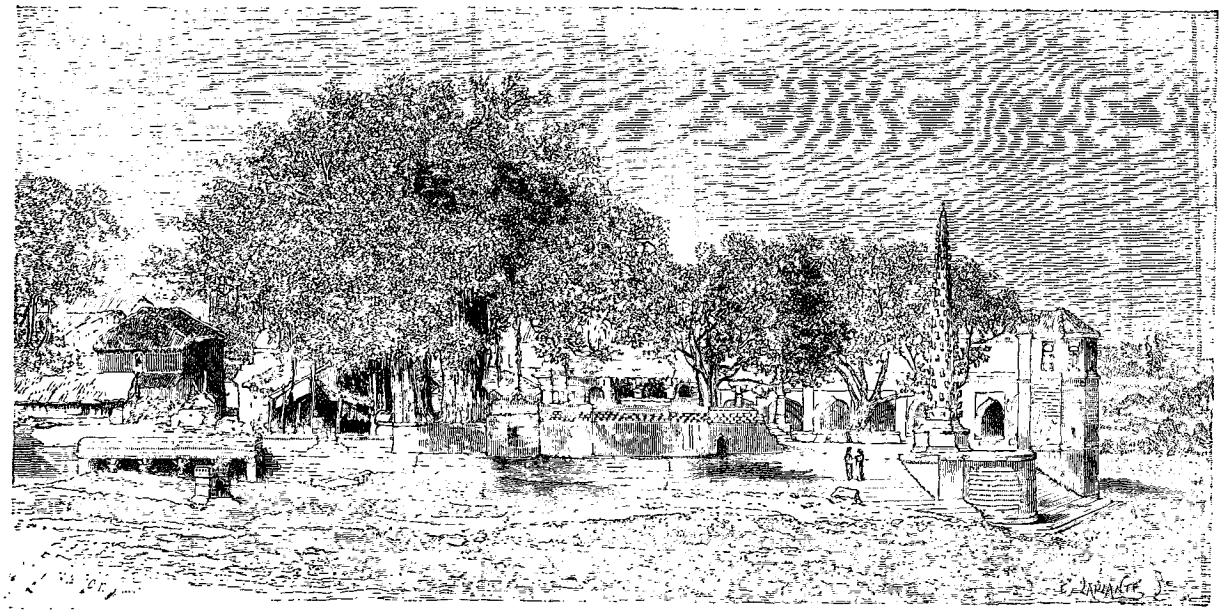
Voici du foie, voici du pain, voici du tabac,
Prenez, prenez, et soyez-nous propices.

LE CHŒUR.

Soyez-nous propices.

« Et ainsi de suite. A chaque article spécifié, l'un des assistants en prend un morceau dans un plat et le lance par-dessus son épaule de l'autre côté des murailles. Les mhars sont persuadés que les esprits acceptent tout ce qui leur est ainsi offert; il paraîtrait même qu'autrefois ils étaient plus familiers, et venaient chercher leurs offrandes dans la main même de leurs adorateurs; ils sont aujourd'hui devenus plus sauvages : aucun morceau de viande ni aucun autre don, dit-on, ne tombe à terre, ils saisissent tout au vol. »

On voit, à Sattara, la fameuse épée de Sivadji, qui



Paysage près de Pounah. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

est adorée comme le fétiche tutélaire de la famille : c'est une belle lame de Gênes.

Toutes les montagnes qui longent la côte ouest de l'Inde sont habitées par des peuplades à demi sauvages qui n'ont ni le type ni le teint des autres Indiens : les hommes ont de longues barbes, et les cheveux des deux sexes tombent en boucles sur leurs épaules; ils ont des habitudes pastorales et nomades. Quelques auteurs pensent que ce sont des descendants de Scythes; on prétend reconnaître les traces du passage de cette race depuis les Nilgheiries jusqu'en Europe.

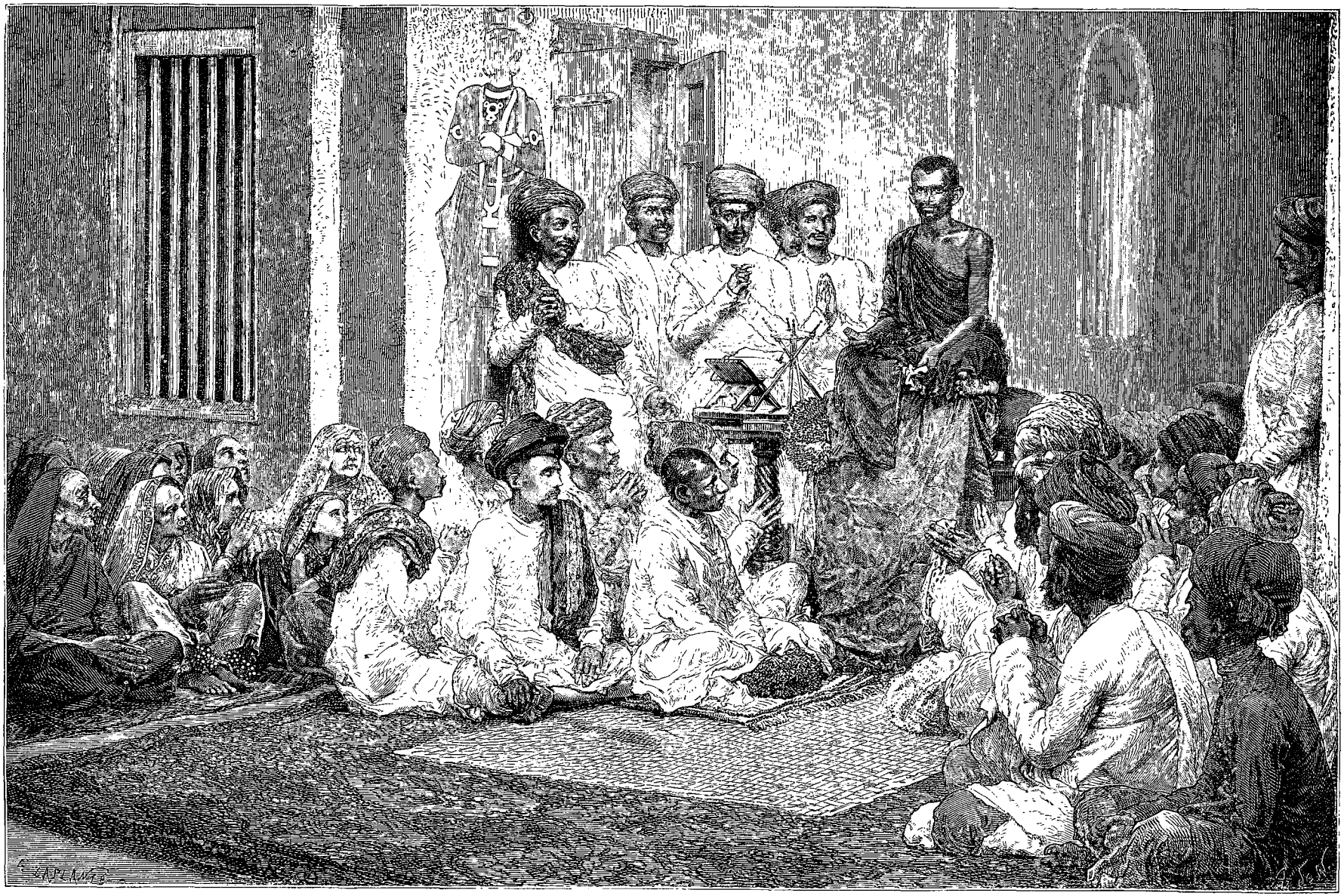
Quelle que soit la valeur de cette hypothèse, toujours est-il que Pouliahs ou forestiers sauvages du Concan, Naïrs de la côte, Gourkas de la vallée de Mercara et Todas des Nilgheiries, semblent tous les débris d'une ou de plusieurs couches de populations antérieures à la conquête de l'Inde par les Aryans : on dirait les épaves dispersées d'un ordre social qui précéda l'âge de l'agriculture et de cité.

Tout le long de la côte occidentale du Deccan, on trouve au pied des montagnes une zone boisée qui s'étend jusqu'au sommet des Ghauts et revêt leurs deux versants. En toute saison, même à l'époque de la plus grande sécheresse, c'est une entreprise difficile et dangereuse que d'y pénétrer. « Le défaut d'air, l'accumulation des détritus végétaux et la stagnation des eaux au fond d'étroites ravines, font de ces sombres régions un foyer d'odeurs nauséabondes et de miasmes méphitiques[1]. »

Plusieurs tribus encore à l'état sauvage mènent pourtant une existence errante dans ce milieu pestilentiel, et se contentent d'y changer de demeure avec les saisons. « Quand ils ont choisi un endroit pour leur

1. *Inde contemporaine*, 2e édit., p. 464.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Prédication Djaïne, à Bombay. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

séjour passager, ces pauvres gens l'entourent d'une espèce de haie; et chaque famille choisit dans l'enceinte un petit terrain que ses membres labourent à l'aide d'un morceau de bois pointu, durci par le feu. De chétives industries, le charbonnage et la vannerie, leur fournissent quelques autres ressources; mais, moins avancés que les nègres d'Afrique, ils ignorent l'usage de l'arc et des flèches. Ce sont les vrais Vanaras de Valmiki, et les frères des Pouliahs du Concan.

« A peine nés, leurs enfants sont habitués à la dure vie qu'ils doivent mener. Dès le lendemain de leurs couches, obligées de se mettre à la recherche de leur nourriture, les femmes, avant de s'éloigner de leurs nouveau-nés, commencent par les allaiter; elles creusent ensuite en terre un trou qu'elles garnissent de feuilles de teck, feuilles si rudes, si revêtues d'aspérités, qu'elles enlèvent l'épiderme et font couler le sang, pour peu qu'on les manie sans précaution. Or, c'est sur cette couche que, jusqu'au retour de la mère qui n'a lieu que le soir, est déposé le petit être humain qui vient de naître à la vie et à la douleur.

« Dès le cinquième ou le sixième jour de sa naissance, on l'habitue à prendre des aliments solides, à se laisser laver tous les matins dans la rosée glacée qui baigne les plantes. Il est ainsi abandonné tous les jours, seul et nu, exposé au soleil, au vent et à la pluie, jusqu'à ce qu'il soit en état de marcher.

« La religion de ces sauvages consiste dans le culte de certains fétiches. Leur principale occupation est d'extraire le jus du palmier, dont ils vendent une partie et boivent le reste. Hommes et femmes montent sur les arbres avec l'agilité des singes, qu'ils imitent encore par leur nudité; les femmes seules portent à la ceinture un petit morceau d'étoffe. On raconte que Tippoo-Saheb, au retour d'une expédition militaire, rencontra une tribu de ces sauvages. En sa qualité de bon mu-



Village de Mahabaleshwour. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

sulman, il fut choqué de leur état de nudité. Il fit appeler leurs chefs, et leur demanda pourquoi ils ne se couvraient pas plus décemment; ils alléguèrent leur pauvreté, et surtout la coutume. Tippoo répliqua qu'il entendait qu'ils portassent, à l'avenir, des vêtements comme ses autres sujets, et leur promit de leur envoyer tous les ans la toile nécessaire; en attendant, il leur fit distribuer toute celle dont il put disposer pour le moment. Ainsi pressés, les sauvages tombèrent dans une grande perplexité : on les vit s'assembler en petits groupes et délibérer. Des vêtements! quel embarras! c'était une violation de leurs lois, de leurs usages héréditaires; l'émigration, la mort même, valaient mieux. Après avoir patiemment et longuement écouté leurs doléances, Tippoo, peu convaincu, allait se remettre en route, lorsqu'un des anciens de la tribu, se jetant au-devant de lui et déposant à ses pieds la pièce de toile qui lui était échue en partage : « Sultan, lui « dit-il, tu vis comme tes pères; laisse-nous vivre comme « ont vécu les nôtres. » Le sultan n'insista plus[1]. »

Les repaires boisés où gîtent ces représentants attardés de l'humanité leur sont disputés par les grands pachydermes et les puissants carnassiers qui abondent sur les deux versants des Ghauts.

A Sattara, me laissant entraîner par l'espoir d'être plus heureux qu'à Ceylan où je n'avais pu chasser l'éléphant, je me joignis à unecompagnie de sportsmen qui se dirigeait vers les jongles du sud de la province, avec l'intention d'y organiser une grande battue. Plusieurs jours de marche à travers d'impénétrables forêts nous firent bien apercevoir un ou deux troupeaux d'éléphants, mais ce fut tout; la nature du terrain ne permit à aucun de nous de les approcher de manière à tirer un de ces animaux.

1. Barchou de Penhoën, *Histoire de la fondation de l'empire anglais dans l'Inde*, t. III, chap. XI.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Par l'empreinte des pieds de devant, on peut se rendre compte de la taille des éléphants qu'on poursuit ; elle est à peu près égale à deux fois leur circonférence ; en employant ce procédé, nous vîmes que nous étions sur la piste de bêtes d'environ neuf à dix pieds de taille. Pour tirer un éléphant, il faut, comme dans toute chasse aux bêtes féroces, s'approcher de dix à quinze pas de l'animal, puis on vise soit à la racine de la trompe, soit dans la tempe ou dans le creux placé au-dessus de l'œil.

Les troupeaux d'éléphants sauvages ne sont pas dangereux; la panique se met facilement parmi eux, et ils fuient à l'aspect de l'homme. Les chasseurs intrépides, comme le major Rogers de Ceylan qui en a tué plus d'un millier, disent que le troupeau ne charge jamais en masse. Lorsqu'ils sont blessés, ils deviennent quelquefois furieux et poursuivent le chasseur qui ne pourrait fuir en rase campagne ou dans des taillis, mais qui réussit souvent à se dérober dans une forêt, en faisant des détours; d'ailleurs, quand un éléphant tient son ennemi en son pouvoir, il est si maladroit, qu'il parvient rarement à en tirer vengeance, et qu'il le laisse souvent échapper sans blessures graves. A l'époque de mon voyage, on parlait d'un docteur anglais qui avait été tenu prisonnier pendant quelques minutes dans la trompe d'un de ces animaux; l'éléphant cherchait bien à l'écraser du poids d'un de ses pieds, mais il ne pouvait y parvenir. Le sportsman fut heureux de sortir de cette position originale, mais certes peu commode, avec de simples contusions qui le mirent au lit pour une semaine. Les défenses mêmes de ces animaux, vu leur courbure particulière, ne leur sont pas d'un grand usage contre leurs ennemis.

La chair de l'éléphant est dure ; les seules parties qu'on puisse manger avec plaisir sont la langue, qui est un mets assez délicat, et les pieds, qui servent à faire un bon potage.

Les éléphants solitaires sont bien plus à craindre que leurs congénères vivant en troupeau, surtout dans certaines circonstances. Ils viennent souvent attaquer les hommes, et il n'est pas rare qu'il en résulte des malheurs ; les chasseurs redoutent d'ordinaire de semblables rencontres. Ce sont des animaux échappés à la captivité ou chassés de leur troupeau, et dont la solitude a aigri le caractère.



Un Parsi de Bombay. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

Nous avons plusieurs fois parlé des éléphants domestiqués dont les Indiens utilisent la force au bénéfice de l'homme. Comme ces animaux se reproduisent rarement en captivité, on est obligé de les prendre dans les forêts, pour les dresser aux usages divers auxquels on doit les employer.

Quand on veut s'emparer d'un troupeau d'éléphants sauvages, dans l'Inde comme dans l'Indo-Chine, on fait, avec un grand nombre de rabatteurs et d'éléphants apprivoisés, une battue lente et silencieuse, afin de pousser les animaux sauvages dans la direction d'un kedda ou korral, enclos dans lequel on cherche à les enfermer, puis à les dompter au moyen de la faim et des leçons de leurs congénères domestiqués.

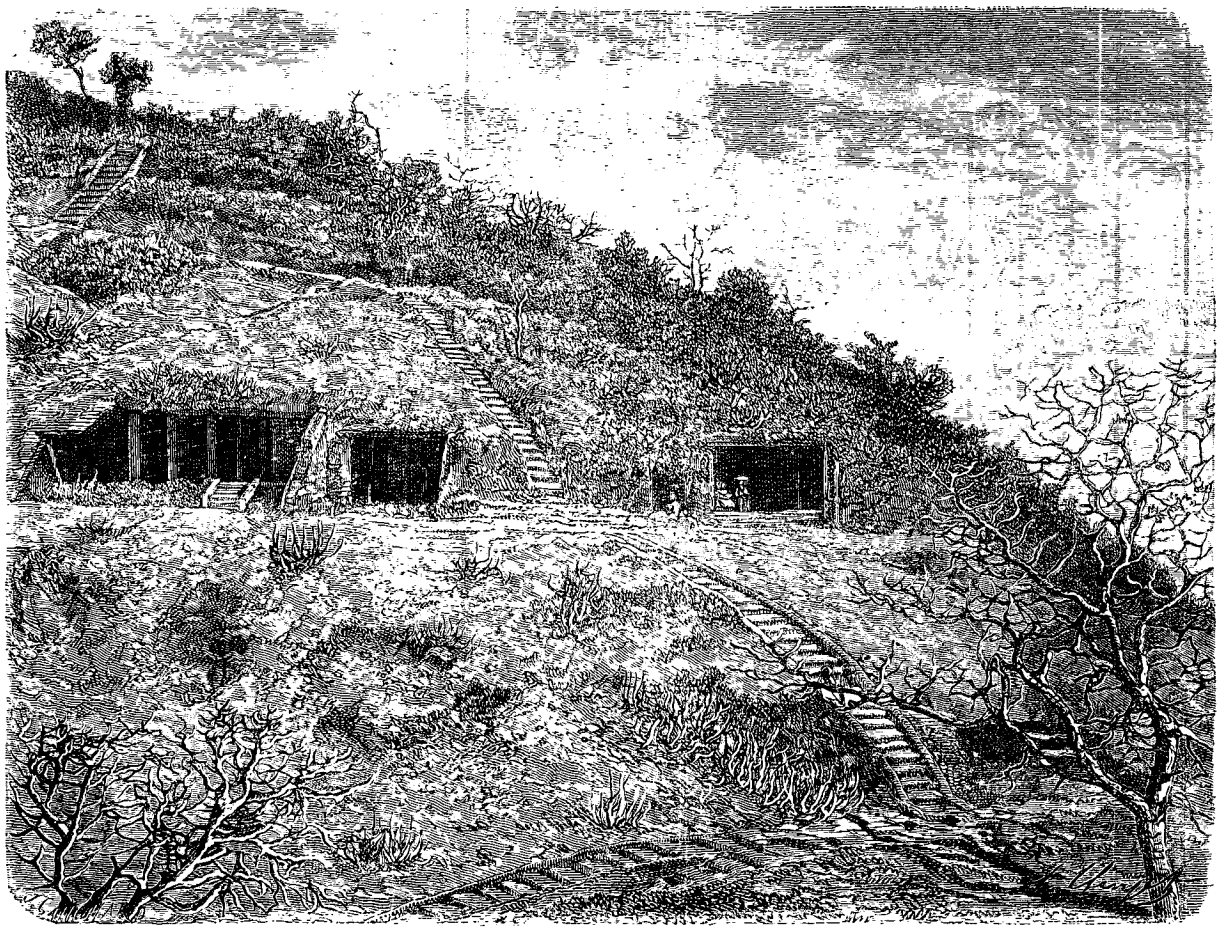
Les éléphants sont devenus rares dans l'Inde, relativement du moins au temps passé. Comme partout, l'emploi des armes européennes a éclairci dans cette contrée le gros et petit gibier, et il arrive souvent que les battues sont infructueuses; on se servira, du reste, de moins en moins de ces animaux, à mesure que les moyens de communication seront plus faciles dans les pays asiatiques. Ceux de l'Inde dépassent rarement trois mètres de hauteur; et on en trouve peu qui aient de belles défenses, ces derniers sont, en effet, en butte aux attaques des indigènes, qui, vendant l'ivoire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fort cher, leur font une guerre acharnée. D'ailleurs il est utile de détruire ces colosses dans le voisinage des cantons cultivés, où ils commettent de grands ravages.

Recueillons à ce sujet le témoignage du prince A. de Soltikoff, qui parcourait il y a peu d'années cette même région des Ghauts :

« Après une marche difficile de douze à quinze lieues et un bivac en pleine forêt vierge, je vins heurter, le deuxième soir, à la porte d'un Anglais, ou plutôt d'un Ecossais qui a bâti dans ces solitudes une maison en bois où il demeure avec sa femme, ses enfants et plusieurs domestiques indigènes des deux sexes. Il s'occupe à cultiver du café, de la cannelle, de la noix muscade, des clous de girofle, du cardamome, du poivre rouge, etc., trouvant que le terrain et l'ombre qui règne dans ces bois sont favorables à tous ces produits, qu'il envoie vendre en Europe et qui l'enrichissent. Il était sur son perron, se promenant autour d'une table dont la nappe était mise ; car il avait appris que je devais passer, et il m'attendait. Il m'offrit des boissons gazeuses, un bain tiède, un bon déjeuner, et du vin de l'Ermitage que son premier propriétaire eût été bien surpris de retrouver là. Ce planteur remplissait tous ces devoirs d'hospitalité d'un air tout



Colline de Kanhéri. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

à fait morne, et son regard comme toute sa personne était complétement triste, splénétique et soucieux. A mes questions sympathiques il répondit par des plaintes sur le voisinage des bêtes fauves, des éléphants qui dévastaient ses vergers et désenchantaient son Eden. La veille, pendant la nuit, il avait été réveillé en sursaut par un violent fracas. S'étant élancé à la fenêtre avec son fusil, il avait vu un éléphant qui s'amusait à démolir la maison. La trompe entortillée autour d'une des colonnes de cette même varangue, du haut de laquelle cette famille isolée épie constamment les voyageurs pour leur offrir l'hospitalité, le terrible animal secouait le pilier de toute sa force pour le déraciner, comme il aurait fait d'un arbre. Il était sur le point d'y réussir lorsque le propriétaire vint le déranger. Il fallut néanmoins plusieurs coups de fusil pour lui faire lâcher prise. »

Alfred GRANDIDIER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indous du Deccan méridional. — Dessin de Emile Bayard d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

VOYAGE DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE L'INDE,

PAR M. ALFRED GRANDIDIER [1].

1862-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XII (suite).

Retour vers le nord. — Les temples souterrains en général et les caves de Karli en particulier. — Daoulatabad, la cité des dieux. Aurungabad, la ville d'Aurungzeb. — Les thugs. — Adjountah. — Coup d'œil rétrospectif sur les destinées de l'Inde.

Des préoccupations plus importantes que celles de la chasse m'appelaient dans le nord de la présidence de Bombay : le soin de ma santé et une visite indispensable aux temples souterrains de cette région; pour compléter, sur l'art religieux bouddhique, mes études commencées à l'autre extrémité du Deccan, dans les temples de l'Orissa.

Je commençai par les caves de Karli. La montagne de ce nom est à deux milles au nord de la route de Bombay à Pounah. Les temples sont creusés à mi-côte; un sentier taillé en zigzag et en escalier conduit à l'entrée des chaitiyas. Si l'ascension de cette espèce d'échelle n'est pas longue, elle ne laisse pas que d'être fatigante.

L'excavation la plus remarquable est le chaitiya ou cathédrale bouddhique, qui compte parmi les plus anciens monuments de ce genre dans l'Inde. Les dimensions données par lord Valentia dans la relation de ses voyages sont exactes : le temple mesure trente-huit mètres cinquante centimètres de longueur, et la nef a vingt-quatre mètres soixante-quinze centimètres. La largeur d'un mur à l'autre est de quatorze mètres et celle de la nef de sept mètres quatre-vingts centimètres.

A gauche du porche s'élève un pilier prismatique à seize pans surmonté de huit lions soutenant le chapiteau en forme de calice renversé. L'inscription qui est gravée sur cette colonne a été traduite en partie par le célèbre orientaliste Prinsep. M. Stevenson, qui a revisé cette première traduction, pense que le temple fut excavé soixante-dix ans avant Jésus-Christ sous la direction d'un architecte grec (Yavan) du nom de Xénocrate (Dhenakakota).

La façade du chaitiya est très-dégradée, mais le portique est intérieurement décoré de sculptures encore en bon état de conservation. La grande élévation de ce portique n'a pas permis de placer au-dessus de la porte d'entrée, comme dans la plupart des chaitiyas bouddhiques, une galerie qui ne laissât arriver de jour que sur l'autel ou dagoba, objet de l'adoration des fidèles. Aussi le temple de Karli est-il plus éclairé que ne le sont d'ordinaire les autres du même style. Je suis porté à croire que dans l'origine le chaitiya avait un vestibule moins élevé, sans sculptures, et que la

1. Suite et fin. — Voy. t. XIX, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XX, p. 49, 65, 81, 97, 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

galerie ordinaire existait; plus tard, vers le commencement du quatrième siècle après Jésus-Christ, le temple subit de grandes modifications. D'aussi vastes excavations ne pouvaient en effet s'achever en quelques années, et il ne faut pas s'attendre à trouver un chaitiya d'un style uniforme dans toutes ses parties.

La façade est percée d'une porte carrée que surmonte l'ouverture hémi-elliptique par laquelle le temple est éclairé; cette vaste fenêtre est enfermée dans un cintre en forme de fer à cheval qui fait saillie sur la façade et s'appuie sur une série de consoles cubiques figurant l'extrémité de poutres sur lesquelles il reposerait. La partie supérieure de la façade est couverte de petits cintres en fer à cheval d'un dessin semblable, reliés entre eux par un treillage en pierre qui est une imitation des treillages en bois qui se trouvaient autrefois dans les maisons indiennes. Toute cette ornementation extérieure prouve que lors de l'ex-



Femme et enfant todas (montagnards des Nilgheiries). — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

cavation du chaitiya on était encore dans l'enfance de l'art. L'architecte s'inspirait, pour décorer son œuvre, des objets qui l'entouraient; reconnaissant l'effet élégant produit par les fenêtres et les balcons des palais, il s'appliqua à les copier sur la pierre.

De chaque côté de la porte d'entrée sont représentés des danseurs. Aux parois latérales du portique sont adossés trois éléphants qui paraissent soutenir le rocher dans lequel ils sont sculptés. Tous ces bas-reliefs, d'après les inscriptions gravées au-dessus et traduites par M. Stevenson, se rapporteraient à l'an 336 de notre ère.

Nous ne chercherons pas à rendre l'impression que le magnifique chaitiya de Karli produit sur le voyageur; on ne peut qu'admirer ce temple, digne, comme nos cathédrales gothiques, de la grandeur et de la majesté de Dieu. Il n'en est pas un seul dans l'Inde qu'on puisse lui comparer sous le rapport de la sim-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plicité et de la beauté des proportions. La voûte, très-élevée, est du meilleur effet. Elle est cintrée en côtes de tèke (bois très-dur de la contrée) qui datent probablement de l'origine du temple. Je ne partage pas l'opinion de certains auteurs qui pensent qu'elles ne sont qu'une pure imitation des édifices en bois; aucun bâtiment de l'Inde, dans les premiers siècles de notre ère, n'était voûté; il est plus probable, à mon avis, qu'elles servaient à tendre le chaitiya d'étoffes blanches, comme c'était la coutume dans l'origine avant qu'on employât le chounam ou stuc comme enduit.

Ces poutres de bois sont distantes les unes des autres d'un mètre environ, précisément la largeur des bandes d'étoffe qu'on attachait ou qu'on clouait à la voûte.

Au fond se trouve le dagoba, véritable autel sur lequel les fidèles déposaient leurs offrandes, tout en



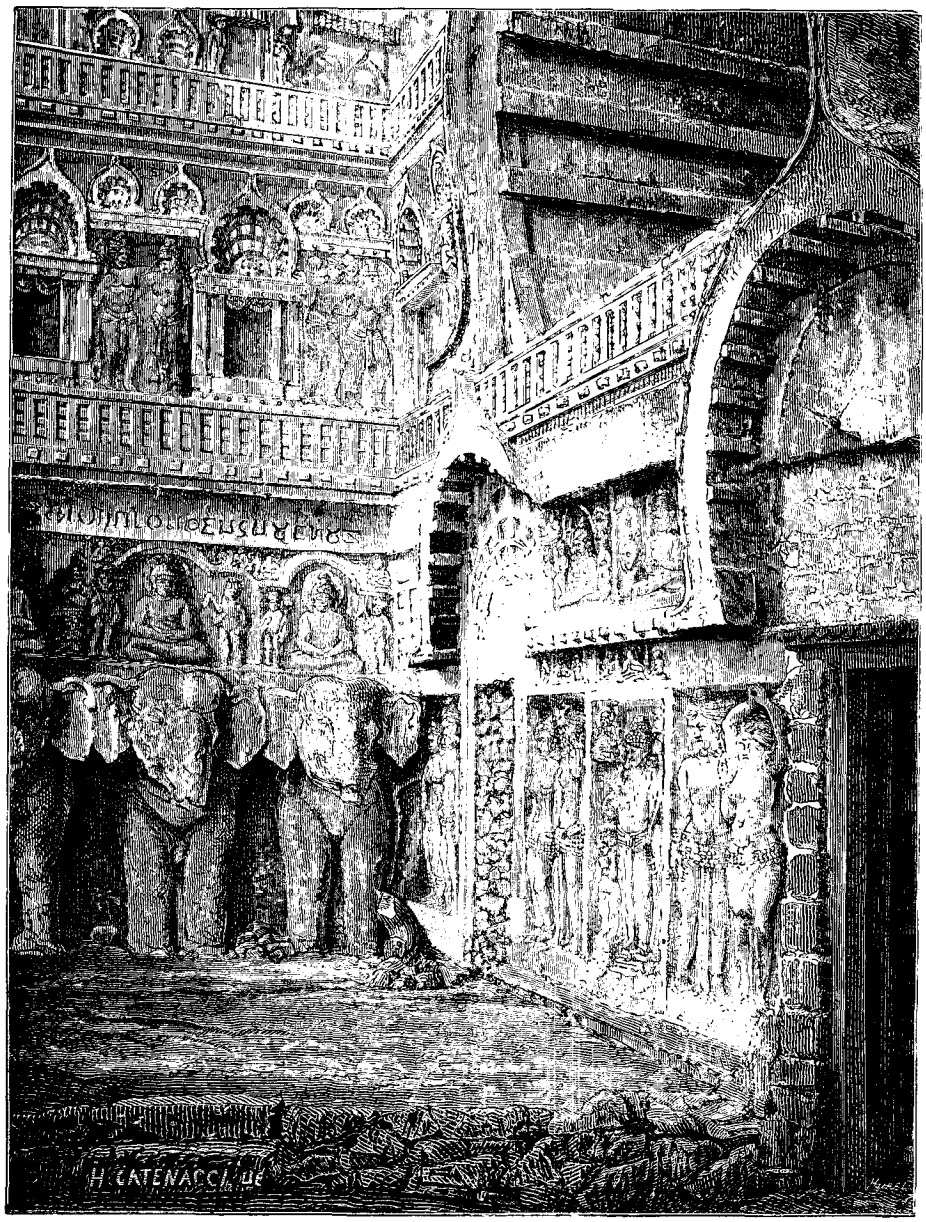
Todas (montagnards des Nilgheiries). — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

adressant leurs prières au Bouddha; sur une base cylindrique, s'élève en retrait l'hémisphère qu'entoure une sorte de grille en pierre; le tie ou parallélipipède à surface treillagée, imitation d'un reliquaire, couronne cet autel et supporte quatre plaques de pierre superposées, de grandeur croissante, où est placé le parasol royal de bois que recouvrait jadis une étoffe blanche, comme il est facile de le présumer d'après sa forme.

Les colonnes qui séparent les bas côtés de la nef sont au nombre de trente; les huit de l'abside sont octogones, sans piédestal ni chapiteau. L'abside est semi-circulaire ainsi que le dagoba qu'elle renferme. Les autres piliers ont une plinthe composée de quatre plaques de pierre en retrait les unes sur les autres; leur base est un vase sphéroïdal de pierre ou chattie d'où s'élance le fût octogone, comme à Kanhéri; la partie supérieure du fût est formée par un autre chat-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tie renversé qui supporte quatre plaques en saillie les unes sur les autres. Sur cette sorte de gorgerin, est placée l'abaque dont les faces sont sculptées en ronde bosse; d'un côté on voit deux éléphants et de l'autre deux chevaux, portant sur le dos des êtres humains: l'un des animaux est représenté de profil, l'autre de face. Je crois que les sculptures des chapiteaux et des bases ont été faites à la même époque que les bas-reliefs de la façade, c'est-à-dire vers la fin du troisième siècle ou au commencement du quatrième après Jésus-Christ; il me semble probable, d'après un examen minutieux, qu'avant cette époque les colonnes qu'on recouvrait d'étoffes aux jours de fête avaient une base et un chapiteau carrés et un fût octogone. Les côtes de tèke qui ne reposent aujourd'hui sur aucun appui prouvent qu'on a postérieurement à leur mise



Bas-relief à gauche sous le porche de Karli. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

en place enlevé la corniche afin d'exhausser les colonnes et de sculpter les chapiteaux actuels. L'origine des bas côtés est due à la division par castes qui existaient dans les pays bouddhiques au point de vue civil.

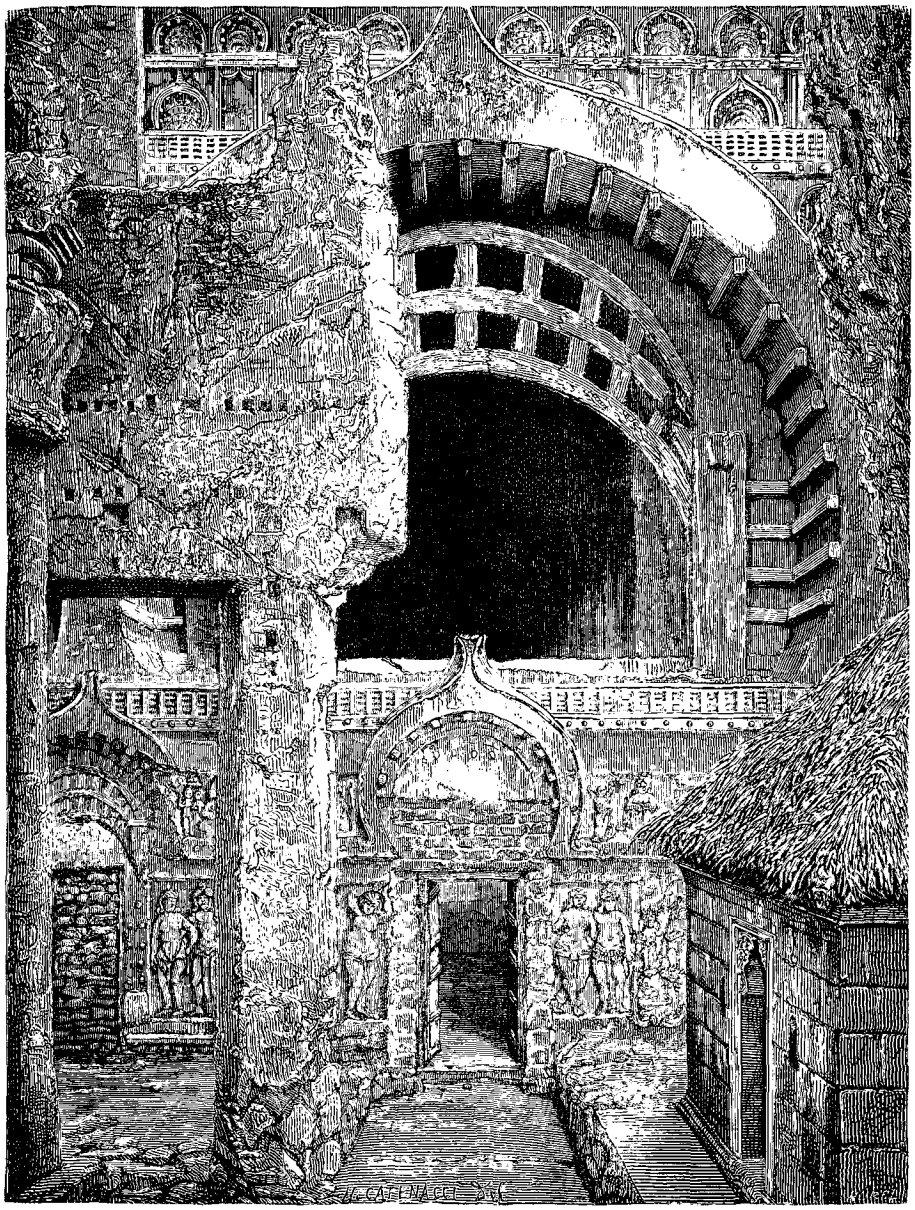
En revenant de Karli, j'allai à Callyan, où est l'embranchement nord-est du *Great Indian Peninsula Railway*. C'est près de cette petite ville que se trouvent les ruines remarquables de la pagode d'Ambernauth, qui par sa forme rappelle un peu les temples si curieux de Bhuvaneshouara. A la station de Deolalie, je louai une petite voiture traînée par des zébus qui me conduisit à la colline connue des Indiens sous le nom de Pandou Lena (grottes de Pandou); la distance est de sept milles. Les monastères et temples creusés dans les flancs de cette colline sont appelés par les Anglais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nassick caves; la ville de Nassick est cependant à cinq milles au moins dans le sud-sud-ouest.

La colline de Pandou Lena se distingue au loin par la façade à pic taillée de main d'homme à mi-côte, vraie ceinture de pierre dans laquelle sont pratiquées les excavations. Elle renferme trois wiharés ou monastères principaux : celui du centre est le plus simple et le plus ancien ; celui de droite est de quelques siècles postérieur et renferme un chaitiya ou sanctuaire ; celui de gauche, le plus moderne de tous, est déjà plus ornementé.

De Pandou Lena je regagnai la station de Deolalie, d'où le chemin de fer m'emmena à toute vapeur à celle de Nandgaum, trajet de seize heures au moins. La ligne ferrée est ici distante de quarante milles de la montagne de Rosah, qui renferme les temples d'El-



Entrée du Chaitiya de Karli. — dessin de H. Catenacci d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

lora, célèbres entre tous par leur étendue, leur beauté et les discussions qui se sont élevées parmi les érudits au sujet de leur origine et de leur antiquité.

Je franchis ces quarante milles sur un char à zébus que me loua un Parsi à la station de Nandgaum ; puis, les merveilles d'Ellora explorées, je me dirigeai au trot de mes zébus vers la ville d'Aurungabad, qui est éloignée de vingt milles de la montagne de Rozah. A mi-chemin, je traversai d'abord Daoulatabad, dont le fort est dans un site très-pittoresque. C'est l'ancienne Devaghiri, citée par Ptolémée sous le nom de Tiagura, qui a été célèbre à toutes les époques de l'histoire de l'Inde. Une colline isolée de la chaîne nord de montagnes domine la vaste plaine où est bâti le village. Sur la base, ceinture de rochers, s'élève un cône de verdure d'où se détachent les murailles noires de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plusieurs enceintes concentriques. Un minaret qui apparaît à travers les arbres forme un joli point de vue. Un mur entoure la colline, le village et la campagne environnante.

La ville d'Aurungabad est située douze milles plus loin; c'est le chef-lieu d'une des provinces détachées aujourd'hui du royaume du Nizam. Le seul édifice digne d'attirer l'attention du voyageur est la tombe de la femme favorite (d'autres disent de la fille) d'Aurungzeb qui est construite sur le plan du Taj Mahal d'Agra, le célèbre mausolée de l'empereur Shah-Jehan.

Vu d'une certaine distance, ce tombeau reproduit assez bien l'effet du modèle que l'on a voulu imiter, c'est une véritable merveille, mais si l'on pénètre dans l'intérieur, l'impression première est détruite : aux arabesques fouillées dans le marbre blanc, aux mosaïques formées de pierres précieuses, sont substituées de simples broderies en stuc.

Ce monument est au milieu d'un vaste jardin de forme quadrangulaire qu'entoure un mur crénelé dont les merlons affectent la forme ogivale si commune dans tous les édifices mogols de l'Inde; aux angles sont placés des pavillons octogones; à chaque façade, percée d'une porte carrée fort élevée, aboutit une chaussée en briques bordée d'une balustrade en pierre sculptée à jour.

Le mausolée s'élève au centre d'une grande plate-forme dont les coins sont ornés de minarets octogones surmontés d'une boule; cette plate-forme est entourée d'un treillis de pierre remarquable par la variété des dessins. Quatre grandes portes de style ogival dont le sommet atteint la corniche donnent entrée dans le monument; de chaque côté sont placées des tourelles rondes terminées par une petite salle carrée. Le grand dôme a la forme d'une pomme de pin; il est flanqué de quatre dômes pareils, mais de moindre dimension, tous, dit-on, de marbre blanc; un fer de lance occupe le sommet et a probablement servi de modèle aux merlons en ogive des murs.

Les portes sont fermées par un treillage de marbre d'une grande beauté, et qui peut être comparé à la dentelle pour la finesse de l'exécution. La tombe placée au-dessous du niveau du sol environnant est entourée d'une balustrade du même travail. A l'exception de ces grilles de marbre et des coupoles, tout le mausolée est recouvert de stuc sur lequel on a brodé des arabesques qui ne présentent aucun intérêt.

Les troupes anglaises sont cantonnées à un mille d'Aurungabad; la cité a le même aspect que toutes les villes anglo-indiennes, et nous ne nous y arrêterons que pour visiter la geôle, où se trouvaient encore lors de mon passage quelques thugs ou étrangleurs arrêtés depuis plus de trente ans.

Il n'est personne aujourd'hui qui ne connaisse l'effroyable et mystérieuse association d'assassins mystiques voués au culte de Kali, la déesse de la mort, qui se donnaient pour mission d'offrir en sacrifice à leur horrible idole hommes, femmes ou enfants; qui ne versaient jamais le sang, mais étranglaient au moyen d'un lacet ou d'une écharpe qu'ils jetaient autour du cou de la victime. Un de ceux dont j'ai pu obtenir les portraits photographiés avait avoué plusieurs centaines de meurtres accomplis de ses mains.

Ces faits monstrueux ayant eu en Europe les honneurs de la publicité que donnent les romans et le théâtre, je crois devoir me borner ici à détacher un fragment des *Promenades et souvenirs* du colonel Sleeman, celui qui le premier a dévoilé l'horrible vérité, et dont le livre a été la source unique où ont puisé tour à tour romanciers et dramaturges.

« Lorsqu'en 1822, 23 et 24 j'étais chargé de l'administration civile et judiciaire du district de Mersingpour dans la vallée de la Nerbudda, aucun meurtre, aucun vol commis par un criminel ordinaire n'échappait à ma connaissance; il n'existait pas d'outlaw redoutable ou de pickpocket médiocre dont je ne susse immédiatement la retraite, le caractère, les antécédents, et dont je ne pusse suivre à volonté tous les mouvements. Si à cette époque on était venu me dire qu'une bande d'assassins, faisant du meurtre sa profession héréditaire, résidait dans un village situé à moins de quatre cents mètres de mon tribunal, que les admirables bosquets du bourg de Mundlesour, à une journée de marche de mon bungalow, étaient le théâtre où s'accomplissait un nombre d'assassinats plus grand que sur aucun autre point de l'Inde; — que des bandes de meurtriers venant de l'Aoude et du Deccan se donnaient annuellement rendez-vous sous ces ombrages et y passaient des semaines entières pour exercer leur atroce vocation sur les routes qui se croisent en cette localité; — que les zémindars dont les ancêtres avaient planté ces massifs donnaient leur concours à ces hordes d'assassins, — j'aurais pris le dénonciateur pour un fou ou un imbécile qu'auraient effrayé des contes d'enfants..... Et cependant rien n'était plus vrai. Des centaines de passants étaient enterrés chaque année sous les bosquets de Mundlesour! Toute une tribu d'assassins vivait à ma porte, pendant que j'étais magistrat suprême de la province, et ils commettaient leurs crimes jusqu'aux environs de Pounah et d'Haïderabad!

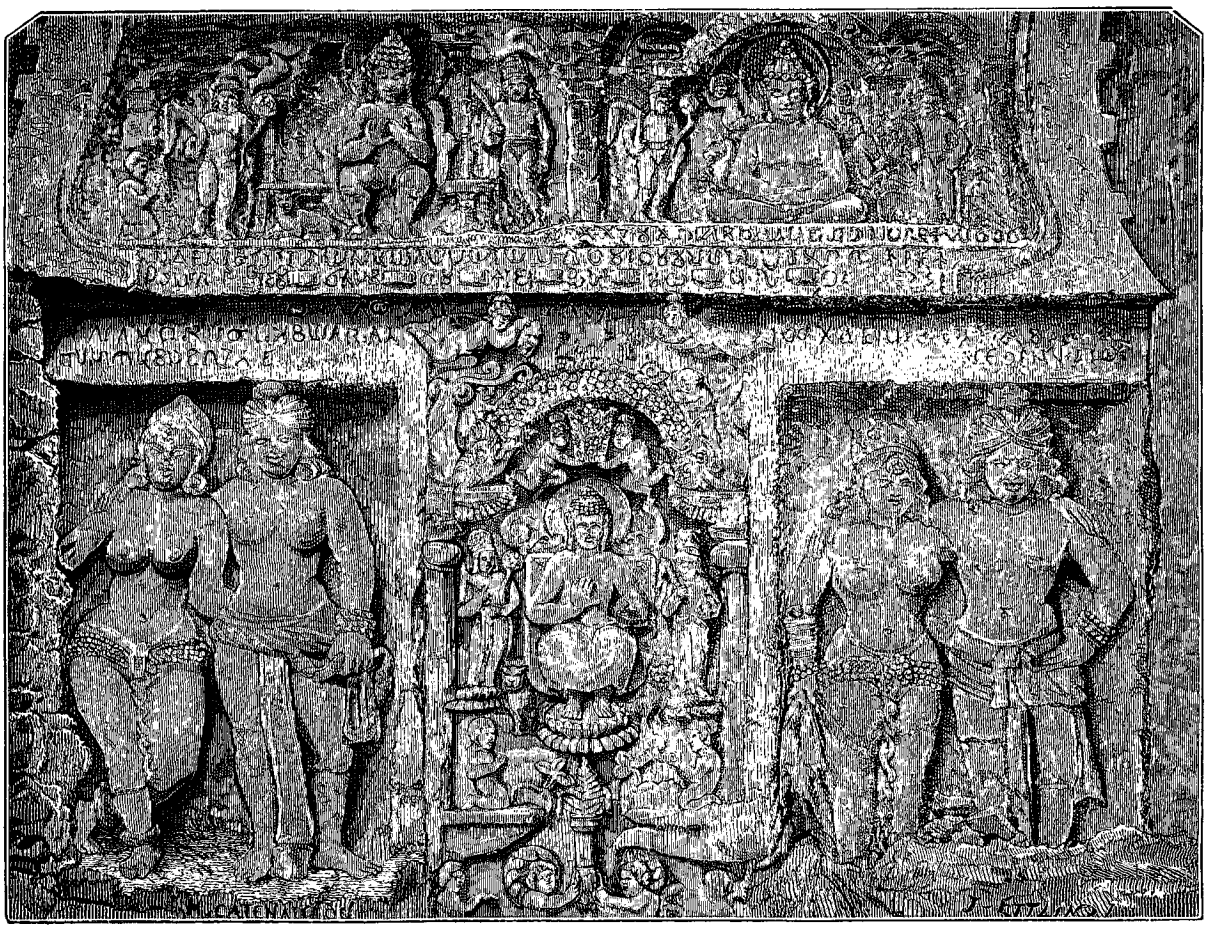
« Le jour où Feringhea, l'un des principaux thugs, me fit ses premières révélations, ma raison révoltée refusait d'ajouter foi à ses paroles, lorsque tout à coup il fit exhumer, du sol même que couvrait le tapis de ma tente, treize cadavres à divers degrés de décomposition et m'offrit d'en faire déterrer tout autour de moi un nombre illimité. Je fus frappé comme d'un coup de foudre, et mon esprit resta consterné; il fallut cependant me rendre à l'évidence et croire aux épouvantables drames dont les preuves se dressaient devant moi comme le spectre de Banco!... Grâce aux aveux de Feringhea, je parvins à m'emparer des bandes nombreuses de thugs qui s'étaient déjà réunies dans le Rajpoutana pour commencer leur campagne de l'année. »

Le gouvernement anglais, une fois en possession de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce terrible secret, a proportionné ses efforts à l'étendue du mal; la croisade entreprise contre les thugs a, sinon supprimé l'association, mis du moins un terme à la fréquence de ses crimes.

En quittant Aurungabad, je me mis en route pour Adjountah, où se trouvent les monuments bouddhiques les plus célèbres dans l'histoire de l'Inde. La route est déserte comme toutes celles des États du Nizam dont ce district a fait partie longtemps, et le pays généralement aride. Quelquefois cependant on traverse de petits villages qui ressemblent à tous ceux de la présidence de Bombay et où l'on remarque, entre les maisons, de petits autels domestiques sur lesquels les raïotes ou paysans soignent dévotement un tulsi planté dans un vase de terre. Le tulsi, *occyneum sanctum*, est une petite plante de maigre apparence dont la sainteté est universellement reconnue dans toute l'Inde. « Tulsi, dit Ward, était une femme d'une piété exemplaire; après s'être soumise aux austérités les plus pénibles, elle demanda à Vichnou de l'épouser en récompense de ses vertus. Lakshmi, l'épouse du dieu, ayant eu connaissance de cette prière téméraire, la maudit et la changea en une humble plante. Vichnou promit à l'infortunée de ne pas l'abandonner dans son malheur et de prendre la forme d'un shalgrame pour toujours demeurer avec elle. »



Sculptures sous le porche du Chaitiya de Karli. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

Il ne sera pas inutile, je crois, d'indiquer ici ce que c'est qu'un shalgrame :

C'est une petite variété de ces coquilles fossiles connues sous le nom d'ammonites. More, dans son *Panthéon Indou*, dit que l'heureux possesseur d'un caillou aussi précieux le conserve pieusement dans une enveloppe de prix, d'où on ne le tire que pour le baigner et le parfumer; l'eau qui l'a touché a la vertu de laver l'âme de ses péchés.

Le mode d'adoration du tulsi consiste d'ordinaire à faire un certain nombre de fois le tour du petit autel, en marmottant je ne sais quelles prières cabalistiques.

Le cirque d'Adjountah, vaste enceinte qui renferme vingt-six temples souterrains creusés dans le roc, est un des sites les plus sauvages et les plus grandioses tout à la fois que j'aie jamais rencontrés. Il est situé à trois milles du bungalow des voyageurs de Futterpore.

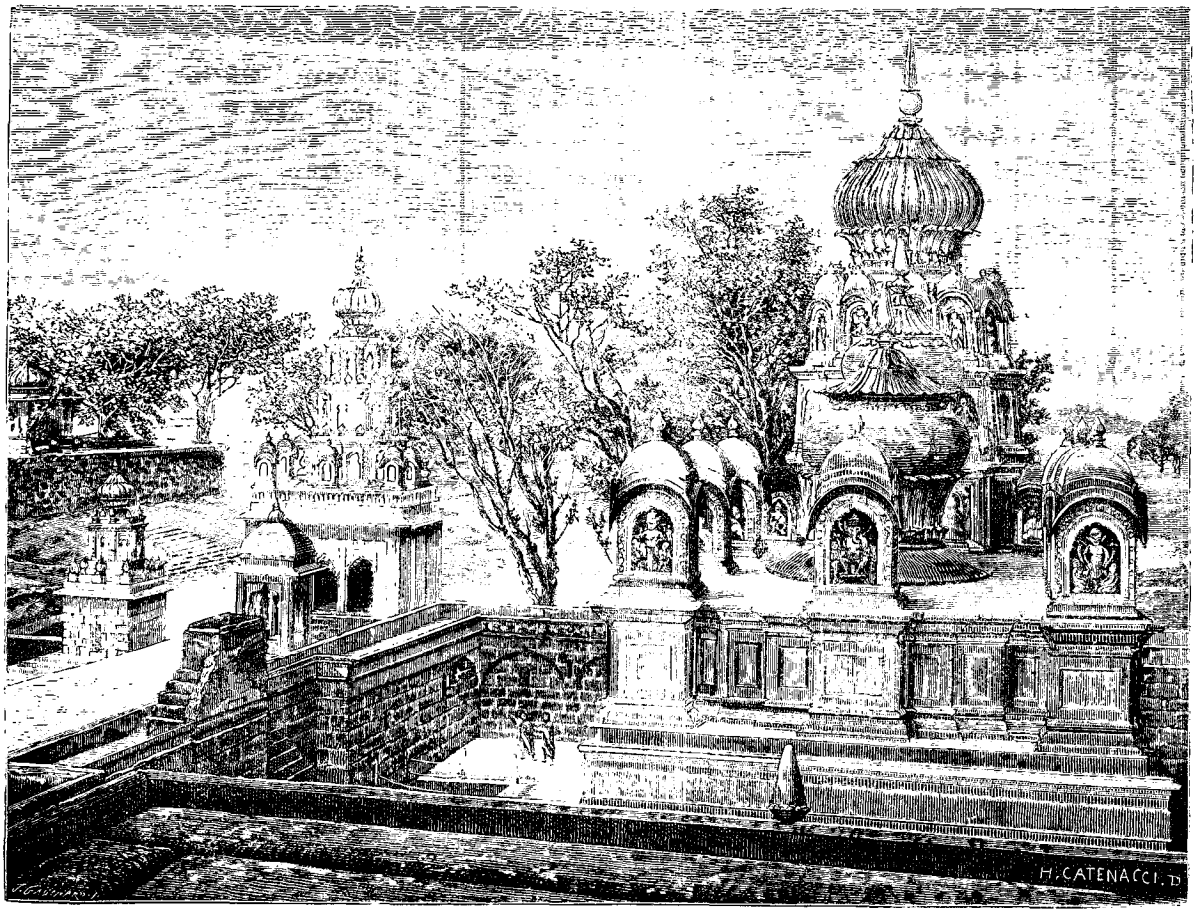
Les temples souterrains d'Adjountah sont les derniers monuments bouddhiques que j'aie visités dans l'Inde. Après avoir conduit mes lecteurs à travers le dédale de cryptes qui abondent dans la présidence de Bombay, qu'il me soit permis de présenter quelques considérations générales sur ce sujet. Il a déjà été dit que les premiers monastères furent de simples grottes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

naturelles où les Bouddhistes se retiraient pour vivre dans la solitude conformément aux ordres du maître; plus tard, on les agrandit et on creusa des cellules autour de la salle centrale où se réunissait le Sangha ou chapitre. Quand la religion du Bouddha se fut corrompue et que le peuple, incapable d'en comprendre les dogmes métaphysiques, y mêla ses propres superstitions, elle prit une forme différente dans les divers pays où elle avait été prêchée; acceptée partout dans l'Inde à cause des grands principes humanitaires qu'elle proclamait, mais n'offrant pas à l'adoration des peuples ce Dieu dont tous reconnaissent instinctivement l'existence, elle ne put vivre par elle-même et il fallut qu'on greffât sur elle la religion préexistante.

Suivons-en les transformations dans les temples souterrains de l'Inde occidentale que nous venons de parcourir à la hâte. Qu'avons-nous vu dans notre voyage? D'abord des grottes naturelles, puis des cellules creusées dans le roc et précédées d'une galerie soutenue par des piliers octogones, enfin un viharé, salle carrée avec ou sans colonnes, plus ou moins ornementée, entourée de petites chambres.

Les viharés sans piliers intérieurs et sans sculptures



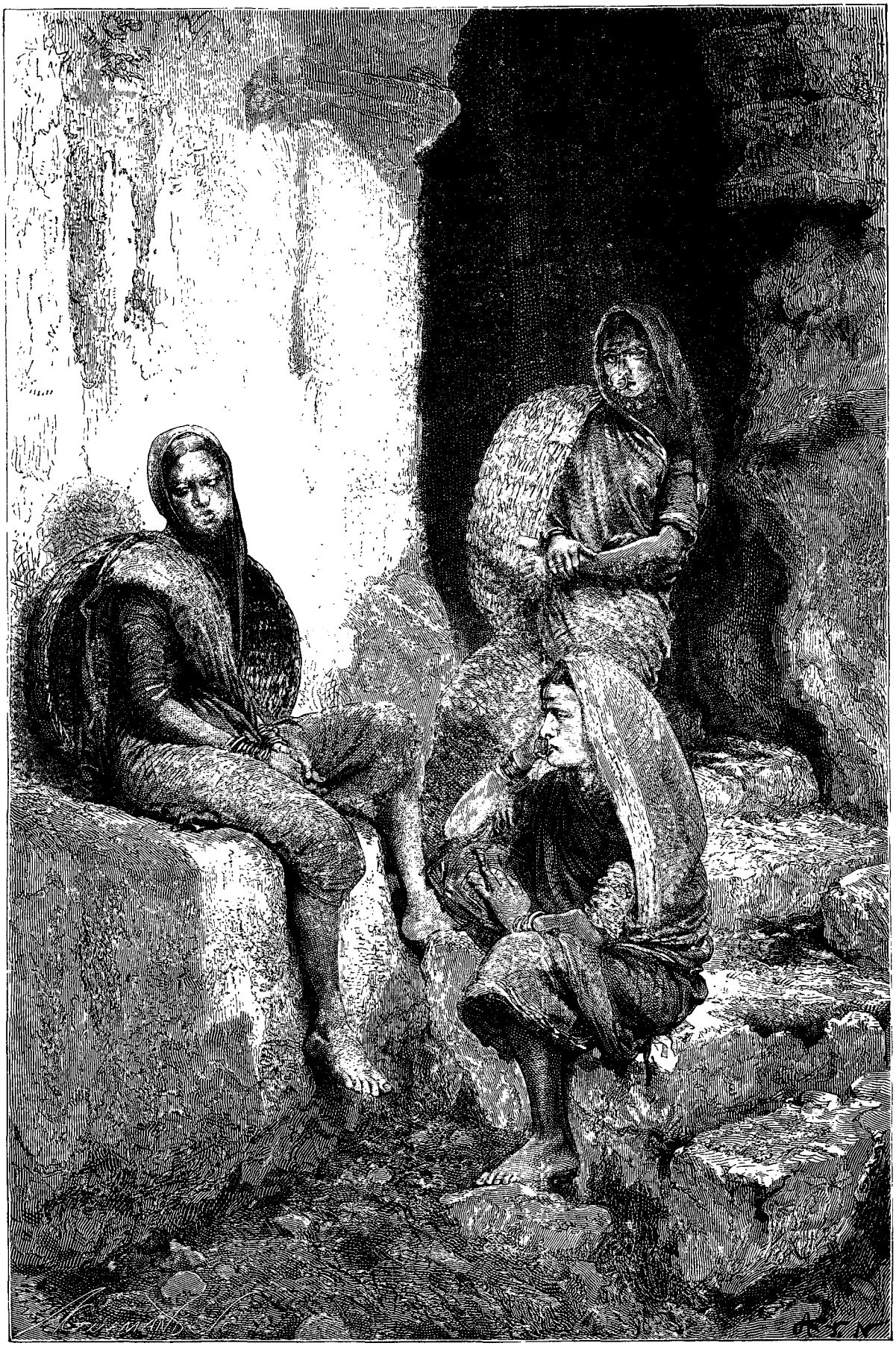
Petits temples de Mahableshwar (voy. p. 139). — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

sont tous d'ancienne date et ne contiennent jamais de sanctuaire; les monastères hypostyles seuls renferment des statues du Bouddha.

Les chaitiyas de Karli, de Kanhéri, d'Adjountah sont tous voûtés, et leur façade est le plus souvent décorée de cintres outre-passés; la forme de la voûte et des arcs reproduit celle des dagobas dont elle représente la coupe verticale. Ces cathédrales bouddhiques offrent des transitions comme les monastères : chaitiyas avec côtes de tèke servant à attacher les tentures blanches dont il était d'usage d'orner les temples aux jours de fête; chaitiyas sans côtes qui étaient enduites de chounam ou stuc blanc (à Nassick et à Adjountah); chaitiyas avec côtes de pierre ou même quelquefois de bois qui, recouvertes de stuc, formaient des caissons où les dessins ressortaient mieux dans un encadrement rehaussé d'arabesques. Il n'est pas difficile de se rendre compte des changements successifs qui ont été ainsi introduits dans ces monuments; à la toile blanche dont on recouvrait, dans les premiers temps, le sol des temples souterrains, on a substitué le stuc également blanc, puis le chounam rehaussé de fresques de toutes sortes; les fresques elles-mêmes ont promptement été remplacées par les bas-reliefs ornementaux et symboliques dont abondent les édifices les plus modernes.

Les dagobas eux-mêmes sont différents les uns des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femmes du peuple de la côte du Concau. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

autres suivant l'époque de leur construction; il en est de même des statues du Bouddha qui, d'abord toutes simples et sans ornement, ont été dans la suite entourées d'attributs divers.

Nous rappellerons que les premiers dagobas ont été élevés sur des reliques plus ou moins authentiques de Gotama en témoignage de respect et de reconnaissance ; ces monuments funèbres et commémoratifs n'ont pas tardé à devenir des objets d'adoration pour la foule ignorante et superstitieuse. Les grands dagobas du Magadha et de Ceylan ont été, peu de temps après l'adoption du bouddhisme dans l'Inde occidentale, imités dans les monastères de cette région, où ils furent considérés comme des autels ou plutôt comme des idoles auxquelles le peuple apportait ses offrandes et adressait ses prières. Les bouddhistes eurent ensuite l'idée bien naturelle d'élever autour de l'objet de leur culte un temple somptueux dont l'abside prenait la forme du dagoba qu'elle contenait. L'adoration des images et des statues ne se propagea que plus tard.

Les dagobas simples des premiers siècles du bouddhisme, comme ceux de Karli et de Kanhéri, se transformèrent en une sorte de tabernacle où était exposée une statue du Bouddha. On ne peut nulle part mieux qu'à Adjountah suivre tous les changements dont nous venons de parler. Je ne crois pas que les monuments bouddhiques aient été décorés de bas-reliefs avant le deuxième siècle de notre ère ; les dagobas qui portent une image de Gotama datent au plus du cinquième ou sixième siècle, au moment où cette religion commença à décliner sur le continent indien. Les temples et monastères bouddhiques ont été couverts de sculptures postérieurement à leur excavation, leurs colonnes ont été retouchées, des sanctuaires y ont été ajoutés. Il était naturel que les moines, habitants des viharés, cherchassent à orner graduellement leur demeure, dès que la simplicité primordiale du bouddhisme fut tombée en désuétude.

A Karli, à Salsette, à Nassick, les sculptures extérieures ont été exécutées longtemps après le chaitiya lui-même, et j'ai la conviction que les bas-reliefs des tailloirs du chaitiya de Karli sont relativement récents.

La religion bouddhique s'est mêlée partout; avons-nous dit, avec les cultes préexistants et qui ont fini par triompher d'elle. Si à Ceylan on adorait d'une manière spéciale les démons et les esprits, si sur la côte de Coromandel les Khonds et autres tribus aborigènes ont adressé de tout temps leurs prières au dieu de la mort et du malheur à qui seul on offrait des sacrifices humains, les habitants de l'Inde occidentale professaient le culte des animaux. Ce sont ces superstitions indigènes, ces grossières religions qui, en se greffant sur le bouddhisme, l'ont peu à peu absorbé jusqu'à en faire disparaître les traces. De nos jours encore ne trouve-t-on pas chez les Djaïnes, chez les Banyans, un respect pour les animaux inconnu partout ailleurs, respect qui semble avoir existé dès les âges les plus reculés dans cette contrée ; une des nombreuses inscriptions gravées sur les rochers de Nassick, et remontant à l'année 337 après Jésus-Christ, ne compte-t-elle pas au nombre des œuvres de charité les plus méritoires l'établissement d'hôpitaux pour les animaux? Tout porte à croire que ce culte, en se confondant avec la religion bouddhique, a inspiré l'exécution des bas-reliefs d'animaux fabuleux, d'antilopes, de lions, etc., qui entourent les images du Bouddha dans beaucoup de sanctuaires de l'Inde occidentale.

Pour faire honneur au Bouddha, on a sculpté des personnages aux portes des sanctuaires ou à ses côtés; on a aussi représenté les Yakkos ou esprits doués de pouvoirs surhumains, tenant à la main des guirlandes de fleurs afin de montrer que tous, dieux et hommes, rendent hommage au grand sage.

Le lotus par sa beauté et sa blancheur immaculée, emblème de la pureté, a toujours été considéré dans l'Inde comme la plus précieuse et la plus sainte des fleurs ; je crois que le parasol blanc que les rois seuls avaient le droit de porter, est une imitation du lotus : c'est du moins ce que me donne à supposer la forme de ceux placés sur les dagobas, ou étendus sur la tête du Bouddha dans les cryptes où siégent ses images.

Il n'est pas moins curieux de retrouver dans les anciens chaitiyas le chakra ou roue symbolique du pouvoir universel, qui est aujourd'hui l'attribut de Vichnou, et que j'avais remarqué sur les temples de l'Orissa où on adore le lingam. On voit là une autre preuve de la connexion des croyances çivaïte et bouddhique au début, comme nous l'avons dit quand nous avons décrit les pagodes de Bhuvaneshouara et émis l'opinion qu'elles sont, ainsi que la plupart des autres temples indous, une dérivation des dagobas.

C'est sous les auspices du major Gill que j'ai visité les temples souterrains d'Adjountah. Cet officier anglais a été préposé par le gouvernement de l'Inde à la conservation de ces monuments, et il s'est occupé activement depuis plusieurs années de reproduire sur toile les fresques qui se détériorent chaque année. J'ai visité avec plaisir l'atelier de cet artiste, où plusieurs tableaux étaient en voie d'exécution.

Le major Gill était un des sportsmen les plus connus de l'Inde ; chasseur intrépide et audacieux, il ne comptait pas moins d'une centaine de tigres ou panthères et d'une vingtaine d'éléphants et rhinocéros parmi les victimes sacrifiées à sa passion dominante. Je lui promis de venir le prendre au mois de mars de l'année suivante pour aller nous joindre aux officiers de Mhaou qui chaque année entreprennent une croisade contre les bêtes féroces. La maladie et la pente de mes études qui m'entraînèrent vers la côte orientale d'Afrique peu de temps après ma visite aux grottes d'Adjountah, m'ont malheureusement fait manquer à cet engagement.

C'est un spectacle émouvant et grandiose qu'une battue au tigre où des centaines de cipahis poussent la bête féroce vers les chasseurs qui, montés sur des élé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

phants de chasse ou grimpés sur une branche d'arbre, attendent paisiblement et presque sans danger le passage de l'amiral. Mais ce qui n'est pas à dédaigner, c'est, après une journée de fatigue et d'émotion, de trouver le soir un camp formé de tentes où chaque gentleman est sûr de dormir sur un lit confortable et d'être servi, comme *chez soi*, par une armée de domestiques. Un salon de lecture garni des romans les plus récents et des revues et journaux arrivés par la dernière malle, offre un délassement intellectuel à quiconque désire se reposer. Une table servie avec tout le luxe qu'on pourrait à peine exiger dans une ville riche et populeuse d'Europe, et couverte de cristaux magnifiques, d'argenterie étincelante, réunit trois fois par jour les sportsmen que leur passion pour les plaisirs de la chasse n'entraîne jamais jusqu'à leur faire négliger ceux de la bonne chère; les vins les plus exquis, les liqueurs les plus rares coulent à flots, et je n'ose dire le nombre de flacons que vide une société d'officiers en partie de plaisir.

D'Adjountah, je revins rapidement à Bombay; on était à la fin de juillet, et les pluies commençaient à tomber. Sous l'influence persistante des fièvres paludéennes qui avaient fortement ébranlé ma santé, j'avais des précautions à prendre. Je ne pus toutefois éviter de violentes rechutes, et je dus quitter, momentanément au moins, le territoire de l'Inde et me rendre à Zanzibar, dans l'espoir qu'un voyage en mer raffermirait mes forces épuisées mieux que toutes les drogues de la faculté.



Une jeune Indoue. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

Avant de quitter ce pays où j'ai promené mes lecteurs si longtemps, il me reste à jeter en arrière un coup d'œil d'ensemble.

L'Inde, avons-nous dit au début de ces études, comprend tout le vaste triangle qui s'étend au sud du Thibet, depuis la chaîne de l'Himalaya jusqu'au cap Comorin. Cette dénomination vient du persan et signifie « terre des noirs. » Les anciens habitants n'avaient pas de nom pour désigner le pays tout entier; de nos jours encore, l'Indoustan n'est pour eux que la partie du territoire comprise entre l'Himalaya et la Nerbudda; la région méridionale s'appelle Deccan, — en sanscrit, le Sud.

La superficie de l'Inde est d'environ un million quatre cent mille milles carrés, et la population doit atteindre, si elle ne le dépasse pas, le chiffre de cent quatre-vingts millions. Au nord, s'étend la plus haute chaîne du monde, l'Himalaya, qui est principalement formée de roches primitives, gneiss, granit, micaschiste, etc., et quelquefois de grès dans les parties basses. Le long de la plaine d'alluvion où coule le Gange, et laissant dans l'est le bassin carbonifère fructueusement exploité sur les bords de la Dammoudah, on trouve vers le 23e degré de latitude sud les monts Vindhyas, qui traversent à peu près l'Inde de l'est à l'ouest. Cette chaîne forme avec les Ghauts occidentales et les Ghauts orientales qui se coupent près de Coïmbatore le vaste plateau triangulaire du centre de l'Inde; les Ghauts occidentales sont de formation primitive, recouvertes, çà et là, de trapp et de basalte; elles atteignent souvent à une grande élévation et sont très-boisées; les autres sont syénitiques; basses et arides, elles se divisent en de nombreuses ramifications.

S'il y a peu de lacs dans l'Inde, elle est du moins fertilisée par de grandes et belles rivières. Les côtes sont peu découpées, et les rades sont rares; le long de la côte occidentale, au sud du golfe de Cambaye, on les compte en petit nombre; du cap Comorin aux bouches du Gange, il n'en existe pas une seule. Les navires sont obligés de jeter l'ancre dans des espaces découverts, à deux ou trois milles de terre, et les vagues leur impriment un roulis et un tangage plus dés-

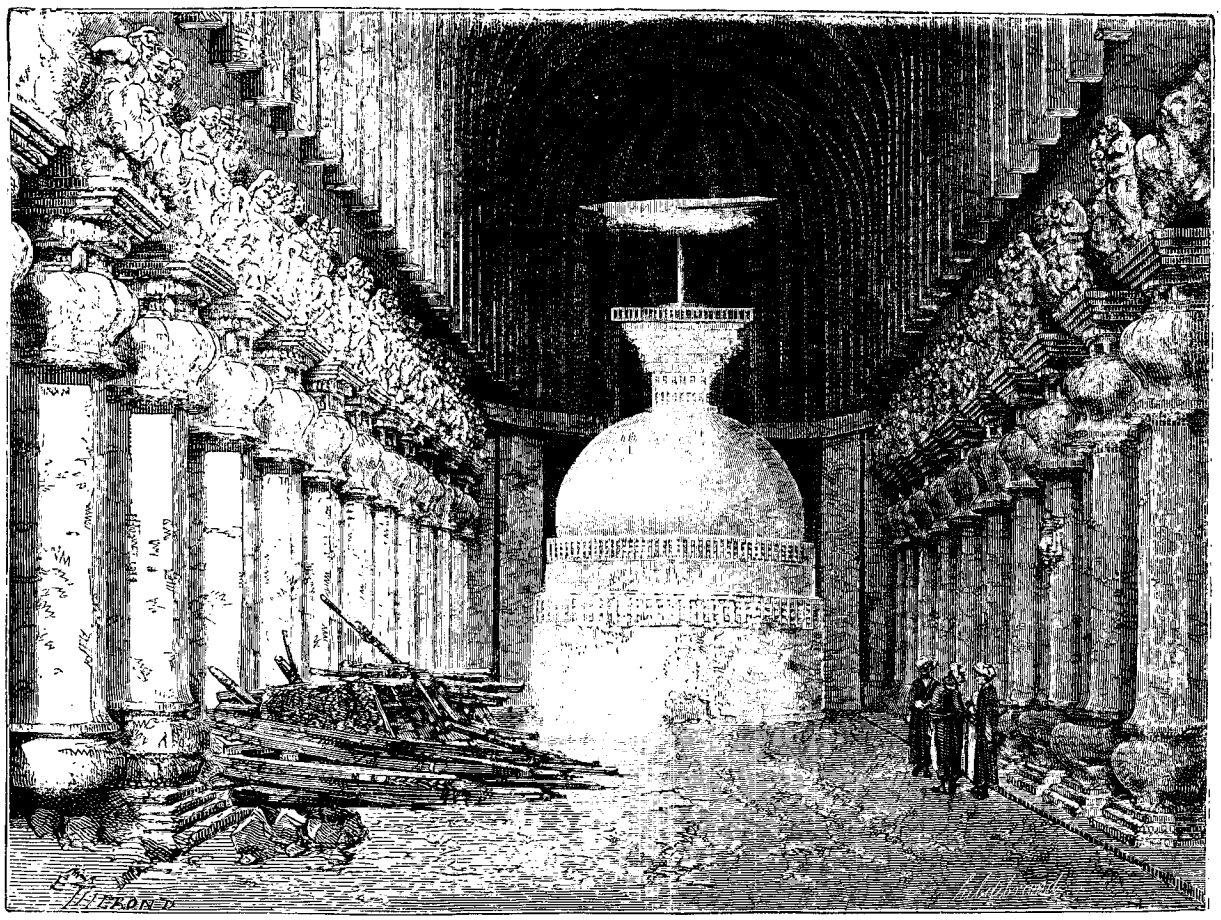
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

agréables que s'ils étaient en pleine mer; il est des saisons pendant lesquelles on ne peut séjourner sur ces rades foraines, sans danger de perdre en cas de naufrage tout droit aux assurances.

Le climat de l'Inde n'est pas des plus salubres, partout du moins où s'étendent de vastes jongles marécageuses, et il est beaucoup de districts où les fièvres paludéennes sont endémiques. La température varie beaucoup suivant les diverses localités, comme on peut s'y attendre dans un pays aussi vaste. Tandis que dans les plaines basses les chaleurs sont très-fortes, surtout en été, il y a, dans la chaîne de l'Himalaya et dans les Ghauts occidentales, de nombreux *sanatarium* où les Anglais vont chercher un climat comparable à celui de nos contrées méridionales.

L'Inde est relativement à son étendue beaucoup plus peuplée que l'Europe; mais cette immense population est répartie d'une manière très-inégale. Les plaines d'alluvion qu'arrosent de grands fleuves sont couvertes d'habitants, et les régions montagneuses ou les plateaux stériles du centre sont presque déserts.

Outre les étrangers qui se sont établis dans l'Inde à diverses époques, les uns comme simples colons, les autres comme conquérants, on y compte beaucoup de races aborigènes, distinctes par leur langage, leurs mœurs et leurs superstitions religieuses. Il n'y a pas



Nef principale et dagoba de Karli. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

en effet moins de cinquante langues différentes en usage dans l'Hindoustan, en comptant les tribus plus ou moins barbares qui vivent dans les montagnes. Il y a huit races principales, qui par leur population, leur littérature, leur industrie et la vaste superficie qu'elles occupent méritent d'être citées : ce sont les Hindis, les Bingalis, les Oriyas, les Telougous, les Tamouls, les Mahrattes, les Goudjeratis, les Karnates. On ne peut douter que la famille indoue ne renferme beaucoup de variétés distinctes différant entre elles en stature, en force et en intelligence ; la société, par suite des superstitions de caste, y est restée composée, contrairement à ce qui est arrivé dans les autres contrées, d'une foule d'éléments hétérogènes, ce qui a de tout temps facilité la conquête de l'Inde.

Il est aujourd'hui prouvé que les Indous n'ont point d'histoire. Les inscriptions les plus anciennes de leurs monuments sont de cinq siècles postérieures au commencement de l'histoire authentique de l'Europe. Il n'est pas possible cependant d'étudier leur pays sans y reconnaître les traces évidentes d'une antique civilisation. Quoique l'expédition d'Alexandre ait fait connaître l'Inde en Europe 325 ans avant Jésus-Christ, son influence fut nulle sur le pays lui-même; la longue lutte entre le bouddhisme et le brahmanisme n'a enfanté qu'un chaos de légendes mythologiques, et l'his-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Thugs (les étrangleurs) dans la geôle d'Aurungabad (voy. p. 156). — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toire réelle ne commence qu'avec les invasions des Musulmans en l'an 1000. Mahmoud, roi de Ghizni en Afghanistan, ne fit pas moins de treize incursions en poussant jusqu'à Canodje et à Goudjerat, mais il ne fonda aucun empire et se contenta de piller les vaincus. Le pays était divisé, comme il l'a toujours été, entre une foule de rajahs qui n'avaient chacun qu'un petit État sous leur domination.

C'est en 1193 qu'eut lieu la première conquête sérieuse de l'Inde par les Afghans. L'empire de Ghizni venait d'être démembré entre les Turcomans et un chef du district de Gaur qui s'était déclaré indépendant; le second prince de cette nouvelle dynastie, Mahommed Gauri, envahit l'Indoustan et poussa ses conquêtes jusqu'à Goudjerat; la mort l'enleva au milieu de ses succès. Son général favori, Koutub, ancien esclave turc, donna des lois à tous les pays indous que son maître avait soumis et fixa en 1193 le siége de son gouvernement à Delhi.

De 1193 à 1525, il y eut vingt-six rois afghans qui gouvernèrent le nord de l'Inde; le reste du pays était soumis à des princes mahométans indépendants ou à des rajahs. En 1398, les nomades de l'Asie centrale, sous la conduite de Tamerlan, avaient envahi l'empire indo-afghan, mais ils s'étaient retirés après l'avoir pillé. En 1525, un des descendants du célèbre conquérant, Baber, souverain de la principauté de Ferghana située à l'est de Samarkand, après s'être emparé de Kandahar et de Caboul, pénétra dans l'Indoustan, vainquit et tua le dernier roi afghan et s'assit sur le trône de Delhi. Avec ce prince commença la dynastie d'empereurs auxquels un vieux souvenir des apparitions désastreuses de Tchengkis et de Timour fit donner la qualification erronée de Mogols par les Européens et par les indigènes. Le persan, langue plus cultivée que l'afghan et le turc, idiomes des races conquérantes, a de tout temps été adopté à la cour des souverains musulmans de l'Inde.

L'empire mogol s'agrandit sous les successeurs de Baber, surtout sous Akbar, Shah-Jehan et Aurungzèb; c'est sous ce dernier monarque que la puissance musulmane atteignit dans l'Inde à son plus haut degré de splendeur. A partir de la mort de son fils (1712), elle déclina rapidement jusqu'à ce que le dernier roi Shah-Allum II devint prisonnier de la Compagnie anglaise des Indes (1788-1806).

Vasco de Gama, en doublant le cap de Bonne-Espérance, avait ouvert la route de l'Inde à une race de conquérants plus redoutables que les Afghans et les Turcs. Les Portugais n'ont jamais possédé que des colonies peu étendues sur la côte occidentale. Les Hollandais se sont contentés de fonder quelques comptoirs.

On sait comment les Français, vers le milieu du dix-huitième siècle, furent sur le point d'établir leur suprématie sur toute l'Inde, et comment ils échouèrent; nous ne reviendrons pas sur ce triste et glorieux épisode de notre histoire, — glorieux pour nos agents dans l'Inde, honteux pour notre gouvernement d'alors.

Le premier terrain acquis par les Anglais dans l'Inde a été l'emplacement sur lequel s'élève aujourd'hui la ville de Madras et qui mesurait de quatre à cinq milles carrés. La fondation de leur empire ne date que de 1756 à 1765, lorsque les intrigues plus encore que les armes de lord Clive soumirent à la compagnie des Indes toute la *Nawabie* du Bengale, la plus riche des provinces de l'empire mogol.

« Sur ces débuts du plus grand empire colonial qui ait jamais existé, nous trouvons les détails suivants dans un livre dont les Anglais eux-mêmes ont reconnu le caractère impartial. Ces détails sont ceux mêmes qu'exposa froidement lord Clive, en 1772, devant un comité d'enquête de la chambre des communes.

« Nous avions, dit Robert Clive, traité avec Meer-« Jaffier, général du nawab Surajah-Dowla; il devait « à un moment donné se tourner contre celui-ci, le « détrôner et se proclamer à sa place. Il n'y avait « plus qu'à fixer le jour et l'heure de cette révolution, « lorsque notre agent à la cour du nawab nous in-« forma qu'un Indou, d'un rang élevé, nommé Omi-« chund, ayant eu connaissance du complot, menaçait « de le révéler à Surajah-Dowla, à moins que nous « n'achetassions son silence par un écrit qui lui ga-« rantirait trois pour cent sur tous les trésors de son « maître, et une somme de trente lacs de roupies en « argent. Vu l'urgence de la situation, le comité des « directeurs pensa qu'il était permis d'opposer la ruse « aux prétentions d'un pareil scélérat, et approuva un « projet d'*écrit fictif* que je lui présentai, et que nous « fîmes revêtir de la signature d'un de nos employés « subalternes. Je pense que la chose était parfaite-« ment justifiable; car il fallait, avant tout, faire « avorter les pernicieux desseins d'un traître rapace « et cupide. »

« Ainsi Lord Clive et ses complices n'éprouvaient pas le moindre scrupule de fomenter la trahison autour d'un allié, de conspirer la perte du nawab du Bengale et de s'approprier la totalité de ses trésors; mais leur conscience se révoltait contre les prétentions d'un tiers réclamant une part de leur immense proie!

« Voici, du reste, les suites qu'eut le complot dont nous venons de parler : certain de la défection de Meer-Jaffier, Clive marcha contre le nawab, en se faisant précéder d'un manifeste énumérant tous les griefs dont on ne manque jamais en pareille occasion. Les armées se rencontrèrent dans les plaines de l'Hougly; celle des Bengalais comptait cinquante mille hommes et cent canons. Les Anglais n'étaient guère plus de trois mille, dont le tiers d'Européens; mais ils eurent bon marché d'adversaires dont une moitié se rangea de leur côté au moment du combat, et dont le reste, travaillé par l'esprit de rébellion, décampa presque sans coup férir, comme le prouve la perte de l'armée victorieuse : quarante-cinq morts ou blessés!

« Telle fut la fameuse bataille de Plassaye, dont Clive prit plus tard le nom avec le titre de baron.

« Meer-Jaffier entra quelques jours après dans la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

capitale de son ancien maître, non en conquérant, mais à la suite de Clive. Le malheureux Sourajah-Dowla, environné d'embûches, fut arrêté dans sa fuite par un des conspirateurs. Le lendemain, il avait cessé de vivre. Clive proclama son compétiteur, et, feignant de lui rendre l'hommage qui lui était dû, consacra néanmoins par cette usurpation le droit désormais acquis à la Compagnie de disposer de la suzeraineté de cette riche province.

« Inutile de dire que la promesse faite à Omichund ne fut pas exécutée. On argua de faux contre la signature. Les serments solennels prodigués à Meer-Jaffier eurent le même sort. On le laissa déposer à son tour par une conspiration nouvelle, et on tira de son successeur des sommes énormes. Ce dernier ne tarda pas à être renversé lui-même, et Meer-Jaffier, rétabli sur le trône, paya encore largement aux Anglais sa restauration.

« Poursuivant le système d'astuce et de violence qui leur réussissait si bien, Clive et le conseil de Calcutta surent bientôt arracher à la faiblesse des princes indigènes des avantages commerciaux, des lois de douanes, qui les immiscèrent dans l'administration intérieure du pays et leur donnèrent prise pour le recouvrement des impôts, jusqu'au moment où, épuisés d'extorsions, à bout de ressources et de tout ressort moral, ces mêmes princes vendirent un à un leurs territoires et leurs sujets à la Compagnie, en échange de pensions annuelles. Ainsi, en 1765, le nawab du Bengale *ne percevant plus une seule roupie que pour la voir passer aux mains des Anglais*, renonça pour jamais en leur faveur à la souveraineté et aux revenus de ses États, moyennant une rente de douze millions, qui, dès 1772, fut réduite à quatre. Enfin, pour une rente de sept millions, qui devait aussi être réduite plus tard, *l'empereur lui-même consentit à ce que la souveraineté des trois provinces du Bengale, du Béhar et d'Orissa fût cédée en toute propriété à la Compagnie.*

« C'est ainsi que celle-ci changea sa situation de simple association mercantile en celle de puissance territoriale, comptant dès lors quarante millions de sujets et un revenu de soixante-dix millions de francs[1]. »

Le gouvernement de l'Inde anglaise appartint ainsi à une compagnie commerciale. Chaque année, les actionnaires élisaient vingt-quatre directeurs auxquels était confié le pouvoir exécutif; ils s'étaient réservé le pouvoir législatif. Dès 1707, les trois présidences qui forment aujourd'hui l'empire anglo-indien, celles de Calcutta, de Madras et de Bombay, existaient déjà, chacune sous les ordres d'un gouverneur et d'un conseil nommés par lettres patentes de la Compagnie; toutes les décisions se prenaient à la majorité des votes. Par charte accordée en 1726, la Compagnie établit dans chacune des présidences une cour de justice, composée d'un *mayor* et de neuf *aldermen*, qui connaissait de toute cause civile. Le gouverneur en conseil, à qui on pouvait appeler de la *mayor's court*, était investi du droit de juger tous les cas criminels, sauf ceux de haute trahison, et de former une *court of requests* pour les condamnations pécuniaires d'un chiffre élevé. Les employés de la colonie étaient donc tout à la fois juges et parties dans les diverses affaires, et comme il arrivait souvent qu'un membre du conseil remplissait des fonctions subordonnées, il en résulta de graves abus auxquels on peut attribuer les difficultés et les embarras qui ont entravé dans la suite les affaires de la Compagnie.

Durant toute cette période il régna une anarchie générale, accompagnée de guerres incessantes, dont le but n'était rien moins qu'honnête. Le gouvernement anglais marchait sur les traces de ses prédécesseurs asiatiques, levait les impôts avec une rapacité toute tartare, et administrait la justice avec moins de loyauté et moins d'intelligence que les musulmans. La conquête ne fut jusque-là un bienfait ni pour les indigènes ni même pour l'Angleterre.

En 1773, l'étendue des possessions territoriales acquises par la compagnie éveilla l'attention du gouvernement anglais; le ministère, prétextant les embarras financiers de cette compagnie et les abus qui s'étaient glissés dans son administration, présenta au parlement deux bills qui furent favorablement accueillis et qui, tout en constatant les droits qu'avait la couronne d'Angleterre sur tous les pays conquis dans l'Inde, enlevait aux *cours*, ou conseils des directeurs et des propriétaires d'actions, une partie de leurs anciens pouvoirs.

Quelques années plus tard, le fameux bill sur l'Inde proposé par Pitt établit un bureau de contrôle (*board of control*) composé de six membres du conseil privé. Ces membres, au nombre desquels devaient toujours se trouver deux ministres, étaient à la nomination du roi.

Le président de ce bureau était, de fait, ministre de l'Inde et responsable de l'administration de cette vaste colonie; car le conseil de surveillance avait la haute direction sur toutes les affaires civiles et militaires, il revisait ou approuvait toutes les dépêches, lettres, instructions que la *cour* des directeurs se proposait d'envoyer au gouvernement colonial, il avait le droit de faire rédiger et envoyer telles dépêches qu'il lui plaisait, il pouvait même transmettre directement des ordres aux gouverneurs sans avis préalable des directeurs. On peut donc dire que depuis 1784 la souveraineté réelle de l'Inde anglaise fut enlevée à la compagnie et replacée dans les mains des ministres.

Au commencement de ce siècle, les affaires de la Compagnie étaient en très-mauvais état, et le gouvernement métropolitain dut l'exonérer d'un long arriéré qui montait à plusieurs millions de livres sterling.

La charte de 1833 renouvela les priviléges de la compagnie sous la surveillance du *board of control*, moins toutefois le droit de monopole; les Européens purent posséder des terres.

Le choix du gouverneur général fut bien encore laissé à la cour des directeurs, mais dut être approuvé

1. *Inde contemporaine*, Introduction.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par le roi. Ce fonctionnaire en conseil pouvait édicter des lois applicables à toute l'Inde anglaise; mais le Parlement avait le droit de casser ses actes, et le *court of directors* pouvait les désavouer.

Cette dernière période, qui s'est prolongée jusqu'à la grande insurrection des Cipahis, a donné de meilleurs résultats que les précédentes au peuple indou et surtout à la nation anglaise.

La suppression de la compagnie et la substitution du gouvernement direct de la couronne à celui de la cour des directeurs ont élargi la voie déjà ouverte.

Le commerce et l'industrie ont pris un grand essor;



Mendiant religieux. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

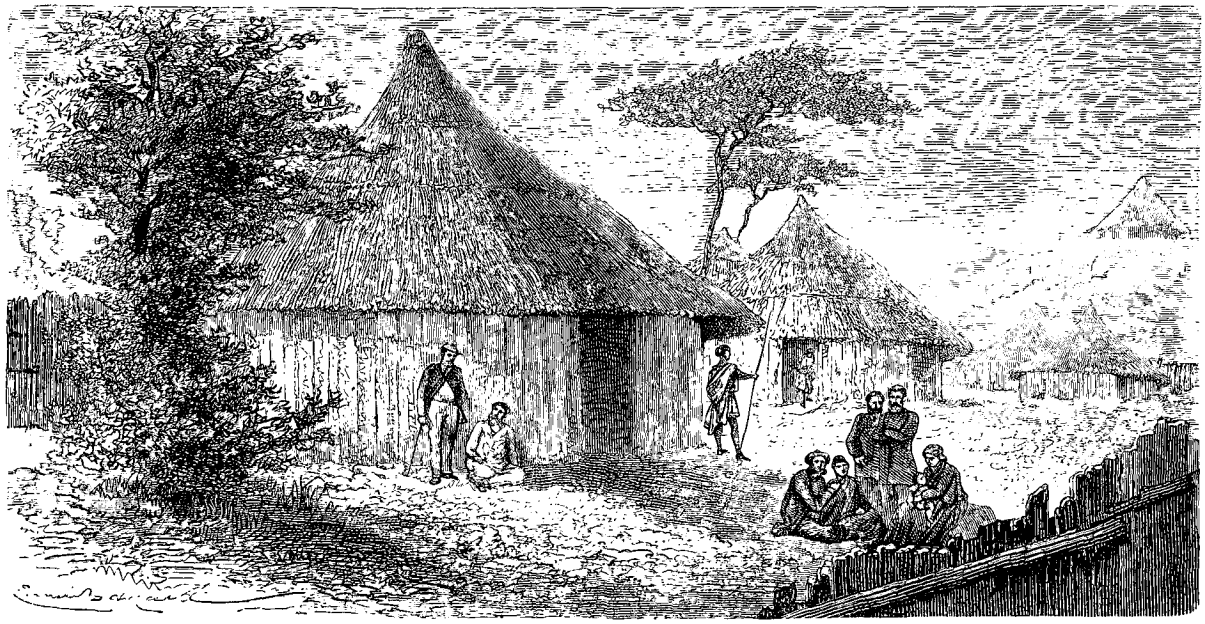
les travaux d'utilité publique, routes, canaux, chemins de fer, écoles, entrepris sur une échelle jusque-là sans antécédents dans l'Orient, promettent à l'Inde une nouvelle ère.

Quoi qu'il en soit, les Anglais ont été heureux d'avoir rencontré dans ce grand et magnifique pays un peuple doux, industrieux, civilisé et de longue date façonné à tous les jougs.

Alfred GRANDIDIER.

ERRATA. — Dans la 503e livraison, page 120, sous la gravure, lisez : *Juives de Cochin*, au lieu de : *Juives de Ceylan;* page 125, sous la gravure, lisez : *Persans résidant à Bombay*, au lieu de : *Parsis de Bombay*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les prisonniers anglais à Magdala. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis anglais.

LES CAPTIFS DE THÉODOROS,

D'APRÈS LA RELATION DU DOCTEUR BLANC [1].

1866-1868. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

L'empire d'Éthiopie. — Sa grandeur, sa décadence. — Débuts et carrière de Kassa, plus connu sous le nom de Théodoros, empereur ou roi des rois d'Éthiopie.

La circonscription géographique que nous qualifions à tort d'Abyssinie[2], mais à laquelle ses habitants conservent le vieux nom d'Éthiopie, a-t-elle jamais formé un empire puissant, s'appuyant à l'orient sur la mer Rouge, s'étendant au nord dans les plaines du Kohr-el-Gash et du Sennâr, dépassant au couchant la grande courbe de l'Abbaï et au midi les sources de l'Hawash et du Godjeb? A cette question, les ruines d'Adulis et d'Axum, les vieux temples chrétiens, creusés dans les flancs des rochers bien au delà des limites actuelles de la contrée, — des traditions écrites et la tradition orale gravée dans le cœur du peuple, — répondent par l'affirmative.

Toujours est-il que la décadence de cet empire date d'une époque inconnue aux annalistes européens. Quand, à la fin du quinzième siècle, les Portugais entrèrent pour la première fois en contact avec lui, ils trouvèrent ses frontières démantelées, ouvertes de toutes parts aux invasions, et constatèrent dans ses institutions et ses mœurs une décadence sénile.

Lorsque, il y a un siècle, l'Écossais James Bruce vint visiter l'Abyssinie, il la trouva en proie à toutes les horreurs de la guerre civile. Dans chaque province des *maires du palais* élevaient, proclamaient, couronnaient quelques rejetons douteux de l'antique race souveraine, puis faisaient disparaître au gré de leurs caprices ou de leur ambition ces fantômes de dynastes. Tous ces chefs de partis irréconciliables, excités les uns contre les autres par des haines séculaires et l'esprit de vengeance, enivrés par les succès, exaspérés par les revers, traitaient leurs adversaires avec une barbarie inouïe et permettaient à leurs partisans tous les excès. « Gondar, la capitale de ce malheureux pays, regorgeait de sang, et les hyènes, attirées par le carnage, descendaient en foule des montagnes pendant la nuit pour se repaître des cadavres abandonnés sans sépulture[1]. »

Cet état de choses s'est prolongé jusqu'à nos jours.

1. *A narrative of captivity in Abyssinia*, etc., by Henry Blanc, M. D. In-8. London, 1868. Smith Elder and C°.

A l'appui de cette publication, où nous avons puisé avec l'autorisation de l'auteur, nous avons pu mettre à contribution d'autres documents également curieux, antérieurs ou plus récents.

2. Du mot arabe El-Habesh, qui signifie *rassemblement d'origines diverses*.

1. James Bruce, *Travels*, etc. 5 vol. in-4. Édimburg, 1788.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Seulement les *maires du palais*, de quelque titre qu'ils soient revêtus, raz ou dedjazmatchs, vice-rois ou polémarques, ont fini par abandonner le prétexte vain des intérêts de l'ancienne dynastie et par afficher ouvertement leurs desseins d'indépendance personnelle et de suprématie.

En 1848, le raz Ali (un étranger de sang Galla!) devait moins à son mérite personnel qu'aux intrigues de sa mère, véritable Frédégonde africaine, d'occuper le premier rang parmi les chefs de cette anarchie féodale. Néanmoins les plus grands feudataires, Oubié, raz du Samen et du Tigré, et Birro-Guoscho, polémarque du Godjam, lui refusaient toute allégeance ou étaient en rébellion ouverte contre lui.

Alors un nouvel acteur apparut sur la scène. C'était Kassa, dedjazmatch ou gouverneur du Kouara, province touchant aux marches du Sennâr. D'une origine obscure, mais d'une ambition démesurée, cet homme se crut de bonne heure prédestiné à relever la puissance et la gloire de l'empire éthiopien, et il marcha à ce but par toutes les voies de l'audace, de l'astuce et de la violence.

Il commença par refuser obéissance à la reine, mère du raz Ali, dont son gouvernement était l'apanage; il battit successivement toutes les troupes qu'elle envoya contre lui, tout en protestant de sa fidélité envers le raz, jusqu'au moment où le nombre de ses partisans grossi par sa réputation de vaillant soldat et de chef généreux, lui permit de lever le masque et de se mettre en rébellion ouverte.

En 1853, ayant successivement mis en déroute les contingents du dedjazmatch Guoscho et d'Oubié envoyés contre lui, il prit l'audacieuse résolution d'attaquer le raz Ali en personne, alla le chercher au delà du Nil Bleu, dans les plaines du Godjam, et, en dépit de la supériorité de la cavalerie Galla, il lui infligea une défaite suprême. Birro-Guoscho, au cœur du Godjam, et Oubié lui-même retranché dans les montagnes du Samen, furent peu après attaqués l'un et l'autre, vaincus et faits prisonniers. La reddition des forteresses d'Oubié valut au vainqueur de grands trésors accumulés pendant trois générations, et la soumission ou la capture de tout ce qui restait de grands chefs indépendants entre la chaîne côtière de la mer Rouge, le Nil Bleu et le bassin du Bashilo.

Parmi ces captifs de marque, nous devons citer Balgadda-Area, le héros de l'Enderta, le fidèle ami des Français, qu'une violation de tous les droits des gens fit tomber dans les fers de Kassa, où il a terminé obscurément une des carrières les plus chevaleresques qui aient inspiré les rapsodes de la moderne Éthiopie. Ayant ainsi fait disparaître toutes les têtes qui avaient dominé la sienne, Kassa se fit couronner par l'Abouna ou patriarche d'Abyssinie, sous le nom de Théodoros, atsé ou roi des rois d'Éthiopie.

Ayant ainsi fait sanctionner son pouvoir par la religion, il marcha à une nouvelle conquête, celle du Shoa; une courte campagne lui suffit pour réunir à l'empire cette province qui s'en était séparée depuis plusieurs siècles, et pour forcer les Wouallos-Gallas, peuples intermédiaires, à reconnaître son autorité. Il rangea ainsi toute l'Éthiopie sous son épée.



Balgadda-Area, chef de l'Enderla. — Dessin de A. de Neuville d'après la relation de Théophile Lefèvre.

Parvenu au but de son ambition, il semble qu'il ait voulu la justifier par ses actes, et s'essayer au rôle pacifique de réformateur. Lois, mœurs, habitudes et jusqu'au costume il toucha à tout et voulut tout réglementer. Il supprima le commerce des esclaves dans ses États, abolit dans ses armées la hideuse coutume de la mutilation des ennemis sur le champ de bataille, et dans la loi civile la coutume non moins barbare qui abandonnait les accusés de meurtre aux parents du défunt; il remit aux tribunaux le soin de la poursuite et de la punition des coupables.

A cette époque trop courte de sa carrière il eut des égards tout particuliers pour l'industrie nationale et l'agriculture. On a cité de lui ce mot : « Je veux qu'avant peu un bœuf de labour soit prisé dans toute l'Éthiopie plus haut qu'un cheval de bataille. »

Parole admirable, qui ne devait avoir que l'influence d'un son sans écho!

Théodoros portait en lui-même l'écueil sur lequel devaient se briser et ses plans de réformes et sa puissance et sa vie; c'était sa susceptibilité jalouse à l'égard de ses droits souverains et de tout ce qui semblait devoir y porter atteinte; c'était l'ambition de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nouer des rapports, des alliances avec les grandes puissances européennes, sur un pied parfait d'égalité; c'était cet orgueil, surexcité par la fortune et nourri par l'ignorance, qui lui rendait impossible de croire qu'il y eût dans le monde d'aussi grands monarques que lui.

Ce point noir du caractère de Théodoros, mis en saillie par l'ivresse des succès et le délire vertigineux qui s'attache à l'autocratie, devait prendre des dimensions monstrueuses quand viendrait l'heure des résistances et des revers.

Or cette heure avait sonné en 1863.

On sait dans quelles dispositions notre ami et compatriote Lejean trouva le Roi des Rois d'Éthiopie[1]. Le traitement infligé par celui-ci à un consul de France inaugura une période de fureurs et de violations du droit des gens qui ne devait finir qu'avec lui.

Au mois d'octobre de la même année, un missionnaire anglais, M. Stern, sur le point de retourner en Europe, ne crut pas pouvoir s'arrêter à Gondar sans prendre congé du négus, qui campait alors avec son armée dans le voisinage de cette capitale. Il fit donc demander à Théodoros la faveur d'une audience.

Or M. Stern, auteur d'un livre justement estimé[2], avait encouru par cette publication la haine particulière du despote; non qu'il lui eût marchandé l'éloge; mais dans un chapitre spécial consacré à la biographie du négus, et écrit d'une plume selon nous trop indulgente et partialement admirative, le missionnaire n'avait-il pas raconté que la mère de Théodoros, après la mort de son mari, petit chef noble, mais sans fortune, avait été réduite, pour vivre et pour élever son enfant, à se faire marchande de kousso[3]! Imbu de l'esprit moderne, Théodoros eût tourné cette allégation à la louange de sa mère et à la gloire de ses facultés personnelles; mais, avec les antiques préjugés des monarchies orientales, il n'y vit qu'une insulte, raillant sa prétention de descendant direct de David, de Salomon et même d'Alexandre le Grand!!! et il rangea dans la catégorie des crimes de lèse-majesté toute allusion à cette prétendue déchéance de sa mère.

Quant aux conséquences terribles qu'eut pour M. Stern l'entrevue sollicitée par lui, nous allons les faire connaître d'après la relation que vient d'en publier le courageux missionnaire[1].

« Un page du négus vint m'avertir que le repas de Sa Majesté était terminé. Dans la tente royale, on avait enfin vidé la dernière jarre d'hydromel, on avait dévoré les derniers morceaux de chair crue; la dernière fournée d'ivrognes avait disparu lorsque les barrières qui entouraient la tente furent enlevées, et l'on vit Théodoros, entouré d'une demi-douzaine d'officiers et de plusieurs pages, se prélasser en plein air. Mes compagnons se prosternèrent aussitôt dans la poussière, tandis que, sans imiter leur attitude servile, je fis un humble et respectueux salut.



Oubié, chef du Samen. — Dessin de A. de Neuville d'après la relation de Théophile Lefèvre.

« Approchez, » me crièrent les gens de la suite du roi.

J'obéis et j'avançai de quelques pas.

« Encore plus près, » répétèrent de nouveau plusieurs voix de Stentor.

Je fis un autre mouvement en avant.

« Que voulez-vous? me demanda durement le négus échauffé et excité par la boisson.

— J'ai vu la tente de Votre Majesté, répondis-je, et j'y suis venu pour offrir mes humbles salutations et mes respects à Votre Majesté.

— Où allez-vous?

— J'ai l'intention, si Votre Majesté veut bien m'y autoriser, de me rendre à Massouah.

— Et pourquoi êtes-vous venu en Abyssinie?

— Le désir de répandre la parole de Dieu parmi les sujets de Votre Majesté m'a suggéré cette entreprise, répliquai-je.

— Pouvez-vous faire des canons?

— Non, Sire.

— Vous mentez. »

Telle fut sa laconique réplique; et alors se tournant avec un regard irrité vers Négusée, un de mes

1. *Tour du Monde*, t. IX, p. 69 à 80.
2. *Wanderings among the Falaschas in Abyssinia.*
3. Antidote puissant contre le ver solitaire; cette infirmité est endémique en Éthiopie.

1. *The missionary captive.* London, 1869.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

compagnons et l'un des serviteurs du consul Caméron, il lui demanda d'un ton impérieux le nom de son pays.

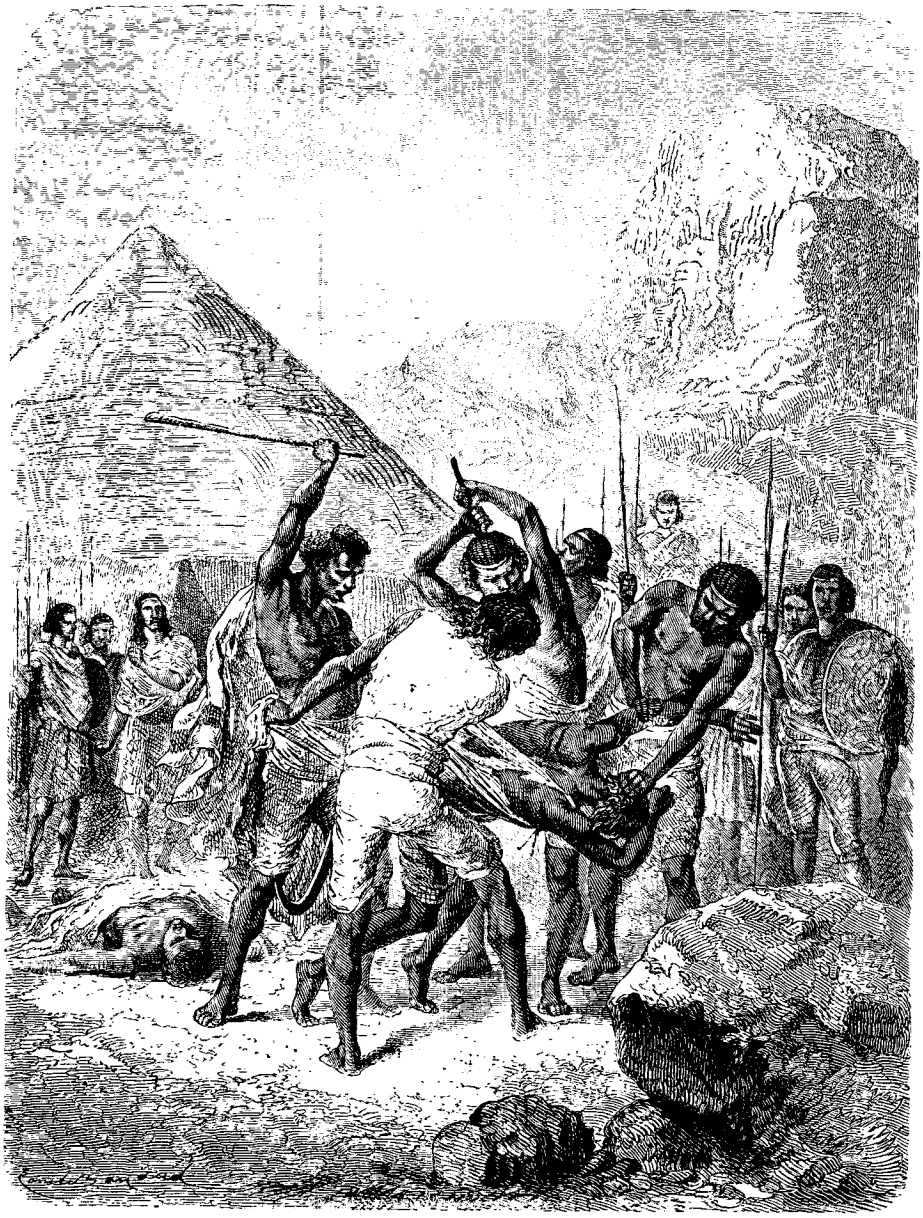
« Je suis du Tigré, répondit en tremblant le pauvre homme.

— Et vous êtes le serviteur ou l'interprète de cet homme blanc?

— Non, Sire, je suis au service du consul Caméron, et je vais seulement jusqu'à Adowa pour y voir ma famille.

— Vile carcasse! méprisable chien! âne en pourriture! vous osez discuter avec votre roi! Qu'on jette par terre ce misérable et, par ma mort! qu'on le bâtonne jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un souffle dans son indigne peau. »

L'ordre fut promptement exécuté, et le pauvre



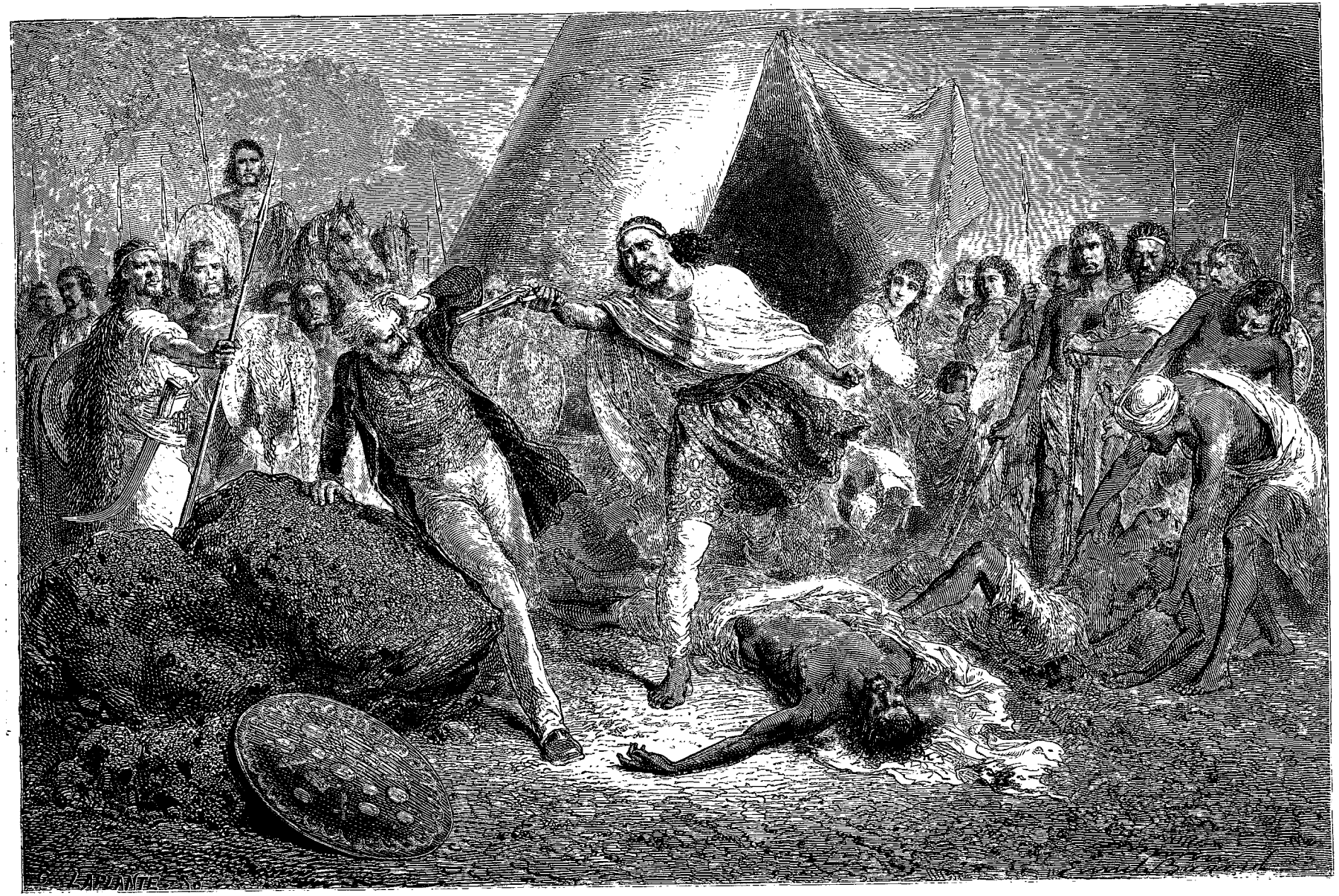
Supplice des serviteurs de M. Stern. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis anglais.

homme inoffensif, sans une lutte, sans un cri, sans un gémissement, fut jeté à terre, et, au milieu des clameurs du sauvage monarque, son corps plein de vie et de santé, frappé vigoureusement par les bâtons des exécuteurs, devint en une minute un cadavre informe et mutilé.

« Il y a un autre homme là-bas, vociféra le tyran, tuez-le aussi. »

L'infortuné, qui était à une distance considérable, fut immédiatement traîné à côté des restes inanimés de son compagnon, et sans avoir soufflé un mot, pas même une syllabe qui ait pu en quelque manière irriter le tyran sanguinaire, fut condamné à partager le même sort. J'étais épouvanté, égaré, au comble de la stupéfaction. Dans mon trouble, j'ai pu, sans m'en douter, porter la main ou le doigt à mes lèvres, ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



M. Stern et Théodoros. — Dessin de Emile Bayard d'après M. Stern.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que le cruel despote interpréta comme un acte de défi, et sans avertissement, sans reproche énoncé, comme un lion sur sa proie, il se rua sur moi, un pistolet à la main. Pendant un instant, je vis l'arme reluisante briller aux rayons du soleil couchant, mais alors, comme s'il était arrêté dans son dessein sanguinaire par une puissance invisible, le pistolet disparut dans l'étui suspendu autour de sa taille.

« Terrassez-le, faites-lui sauter la cervelle, tuez-le ! » furent les mots qui frappèrent mon oreille d'une manière funèbre. Dans un clin d'œil, je fus dépouillé de mes vêtements, renversé à terre, et je perdis connaissance. Comme foudroyé, privé de sentiment, presque sans vie, le sang s'échappant à flots de mon corps entr'ouvert et de mes muscles déchirés, je fus traîné dans le camp, non pour être mis dans les fers comme on l'avait commandé à mes gardes, mais pour être enterré, comme ils le pensaient et comme je l'ai entendu de leurs propres bouches. »

Survivant comme par miracle à ce knout africain, M. Stern fut, tout sanglant encore, chargé de fers, et acheminé vers l'amba ou forteresse de Magdala, où il fut confiné dans la geôle commune, qui regorgeait de captifs indigènes.

Un mois plus tard il y fut rejoint par un pauvre jeune Irlandais, Laurence Kérans, qui, venu à Gondar pour remplir auprès du consul Caméron les fonctions de secrétaire, avait eu la mauvaise chance d'offrir au négus un beau tapis européen, dont le dessin tombait dans la catégorie des crimes de lèse-majesté. Il représentait un des exploits cynégétiques de Gérard le tueur de lions, et voici comment Théodoros avait interprété ce sujet populaire parmi nous. Gérard, en costume de spahi, ne pouvait être que le symbole de la Turquie ; le lion, c'était lui-même, en butte aux attaques de cette puissance.... donc, aux fers et en prison le malencontreux porteur de cet insultant rébus. Aux fers et en prison aussi tous les missionnaires sur lesquels Théodoros put mettre successivement la main, et dans les premiers jours du printemps de 1864 l'Angleterre apprit, non sans étonnement et sans une certaine émotion, que son agent diplomatique, le consul Caméron, étant venu à protester contre l'indigne traitement infligé à ses nationaux, avait partagé leur destinée commune.

Peu après une lettre du consul, écrite au crayon, parvint à son subordonné, le vice-consul anglais à Massouah; elle faisait connaître le nombre et les noms de ses compagnons d'infortune, et suggérait que leur mise en liberté dépendait entièrement de la réception par le négus d'une réponse polie à une missive qu'il avait adressée quelques mois auparavant à la reine d'Angleterre.

Après quelques hésitations bien naturelles, le *Foreign Office* se décida à envoyer au susceptible et capricieux Roi des Rois la lettre demandée, et il chargea de la difficile et dangereuse mission de la porter à son adresse un de ses agents politiques à la résidence d'Aden, M. Hormuzd Rassam, Arménien d'origine, qui, par son éducation première, sa longue expérience de la diplomatie orientale, parut plus propre qu'un Européen à louvoyer patiemment au milieu des écueils et des bourrasques de la cour d'Éthiopie.

Jamais en effet patience d'ambassadeur ne fut mise à une pareille épreuve.

Débarqué à Massouah le 23 juillet 1864, avec le docteur Blanc, médecin anglais qui avait sollicité *la faveur* de l'accompagner, M. Rassam, dès le lendemain, mandait à Théodoros dans les termes les plus révérencieux que, chargé pour lui d'une lettre de Sa Majesté la reine d'Angleterre, il désirait la lui remettre en mains propres. Il priait en outre Sa Majesté le Négus de vouloir bien lui faire connaître sa décision à cet égard, et lui envoyer une escorte à Massouah.

Si difficiles que soient les communications en Abyssinie, la réponse de Théodoros pouvait arriver en un mois au plus ; il se fit un jeu de la faire attendre *un an;* cette réponse, qui ne portait ni seing ni signature était loin d'être courtoise et même polie ; elle se bornait à une énumération incohérente de griefs contre les prisonniers de Magdala, semblait plutôt l'œuvre d'un insensé que d'une créature raisonnable, et se terminait par une injonction à l'envoyé anglais de venir le trouver par la route longue et malsaine du Soudan Nubien, où régnait alors le choléra.

Le 15 octobre, après avoir été jusqu'au Caire et à Aden prendre l'avis des agents supérieurs de la Grande-Bretagne, la mission, à laquelle on avait adjoint le lieutenant Prideaux, s'achemina lentement par la route prescrite, dont elle mit plus de trois mois à franchir les étapes.

Elle ne joignit Théodoros qu'à l'extrémité méridionale de l'Abyssinie, au fond du Damot où l'avait appelé une révolte contre son pouvoir, et où, suivant l'expression de M. Blanc, il « s'était donné de la répression à cœur joie, par le pillage, l'incendie et le meurtre. Dans une zone de plusieurs journées de marche autour du camp impérial on ne voyait pas un être humain, pas une tête de bétail, pas une pauvre petite chaumière, souriant au soleil. »

Ce camp, monstrueuse machine qui semblait faire le vide autour d'elle et aspirer la vie de tout l'empire, réunissait dans son enceinte cinquante mille soldats et un nombre quintuple de servants d'armes, de palefreniers ou de femmes chargées de préparer la boisson et le pain quotidien de cette multitude. Là, dans une pompe barbare, et au milieu d'un formalisme d'étiquette qui rappela aux Anglais les relations d'Alvarez et de Lobo[1], Théodoros reçut, le 25 janvier 1866, les envoyés de Victoria.

Évidemment flatté de la lettre de la reine d'Angleterre dont les termes ne lui parvinrent que fort transformés ou atténués, à travers la phraséologie orientale de deux traductions (arabe et amharique), Théodoros

1. Voyageurs portugais du seizième siècle.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se montra non moins satisfait de la patience que M. Rassam et ses deux compagnons avaient opposée aux ennuis sans fin de leur séjour à Massouah ainsi qu'aux fatigues de leur long voyage. Dans les entrevues qui suivirent l'audience solennelle de réception, ses rapports avec les envoyés anglais se détendirent; il se félicita hautement « d'avoir affaire avec des hommes si sages et si différents de leurs compatriotes contre lesquels il avait été, bien à regret, obligé de sévir. Il voulait désormais oublier ses griefs, par égard pour la reine et pour ses mandataires. »

Il invita ensuite ceux-ci à se rendre à Kourata, la seconde ville de l'Abyssinie en importance et en richesses, où il leur remettrait les captifs européens détenus à Magdala, à l'entière liberté desquels il ne mettait d'autre condition qu'un acte public de réconciliation et d'oubli.

C'est de Kourata, sur la rive orientale du lac Tana, près du point d'où s'en échappe l'Abbaï ou Nil Bleu, que M. Rassam, bientôt rejoint par ses compatriotes de Devra-Thabor et de Magdala, manda ces bonnes nouvelles à son gouvernement. C'était à la date du 14 ou 15 avril 1866. Envoyées d'abord à Aden et publiées par les journaux de Bombay, elles ne parvinrent en Angleterre qu'à l'époque où y arrivait M. Flad, celui des missionnaires d'Abyssinie que Théodoros avait le plus ménagé, et que le capricieux despote avait chargé pour la reine Victoria d'une lettre qui remettait tout en question. Non-seulement il ne rendait pas à la liberté ses anciens captifs, mais il retenait en otages M. Rassam et ses compagnons, jusqu'à ce que sa puissante et gracieuse alliée la reine d'Angleterre lui eût envoyé en échange un nombre d'armuriers, d'ouvriers et d'artisans suffisant pour mettre en état respectable ses fonderies, ses arsenaux et les ateliers d'armes qu'il était en train de créer ou de projeter.

Si ce ne sont là les termes mêmes, c'était au moins le sens de cette missive, la plus étrange que le souverain d'une grande puissance européenne ait reçue de nos jours. Quelques mois plus tard on apprit que MM. Rassam, Blanc et Prideaux avaient suivi à Magdala les prisonniers qu'ils avaient cru délivrer, et que, suivant la consigne de cette forteresse, eux aussi y avaient été mis aux fers.

Jusque-là l'opinion publique en Angleterre avait pu s'intéresser assez peu au sort des missionnaires captifs; elle avait accusé, à tort ou raison, le consul Caméron d'avoir outrepassé ses instructions et éveillé par de maladroites entreprises la colère ou les soupçons de Théodoros; mais l'arrestation d'un mandataire de la reine, envoyé pour réclamer la liberté du consul et de ses compagnons, entrait dans la catégorie de ces actes devant lesquels une nation ne peut hésiter sans déshonneur. Aux atermoiements longanimes de la diplomatie, l'Angleterre jugea qu'il était temps de faire succéder la force.

Une flotte de guerre fut envoyée dans la mer Rouge, et vers l'automne de 1867 une armée, dont le noyau avait été fourni par la présidence de Bombay, débarqua à Zoula, l'ancienne Adulis.

Nous laisserons maintenant la parole au docteur Blanc.

Magdala.

A l'extrémité des montagnes qui contournent, par le sud, les sources du Takkaze, s'étend une série de plateaux isolés et découpés par d'étroites et profondes crevasses du sol ; le plus remarquable de tous, allongé de l'est à l'ouest et circonscrit par les ravines où coulent le Bachilo, affluent du Nil Bleu, et la Djeddah, son tributaire, porte le nom de Dalanta.

Du Dalanta, l'œil aperçoit clairement à dix ou douze kilomètres à vol d'oiseau les hauteurs de Magdala (voy. p. 178).

Le terrain qui plonge à pic du haut du Dalanta dans le bassin du Bachilo, ne se relève pas aussi brusquement sur l'autre bord de cette rivière, mais s'étage en une série de plateaux successifs, profondément découpés par des ravins tributaires du Bachilo et perpendiculaires à son cours. Au-dessus de ces plateaux, et isolé du reste du système, surgit un massif formé de trois ambas (monts-forts) d'inégale hauteur disposées en un triangle irrégulier. Ces trois ambas, qui portent les noms de Fahla à l'ouest, Sélassié à l'est et Magdala vers le sud-est, sont reliées entre elles par des cols ou de petits plateaux, et en certains endroits isolées par des précipices d'une grande profondeur. C'est là la position que Théodoros avait choisie pour son dernier repaire; les ambas, dans les derniers temps, étaient armées d'artillerie, leurs points les plus faibles garnis de murailles; celle de Magdala, la plus en arrière et la moins accessible, formait la citadelle et comme le réduit de la position [1].

Dans l'intérieur du triangle formé par ces trois ambas, et moins élevée qu'elles de quelques centaines de pieds, s'allonge la plaine d'Islamgie. Des paysans y cultivaient le sol pour Théodoros; les chefs et les soldats de la garnison y avaient élevé plusieurs petits villages ou hameaux.

Théodoros ne se servait pas seulement de Magdala comme d'une forteresse, mais encore comme d'une prison, d'un magasin, d'un grenier, d'une place de refuge pour ses femmes et sa famille. La maison du roi et les greniers de réserve occupaient presque le centre de l'amba.

Les maisons de Théodoros n'avaient rien qui annonçât des palais. Elles étaient construites sur le même modèle, mais dans de plus grandes dimensions que les huttes du pays. Il ne les habitait presque jamais, ou du moins très-rarement; il préférait, lors de ses visites à l'amba, sa tente dressée à Islamgie ou sur quelque éminence voisine, à la plus vaste et plus commode habitation de l'Éthiopie.

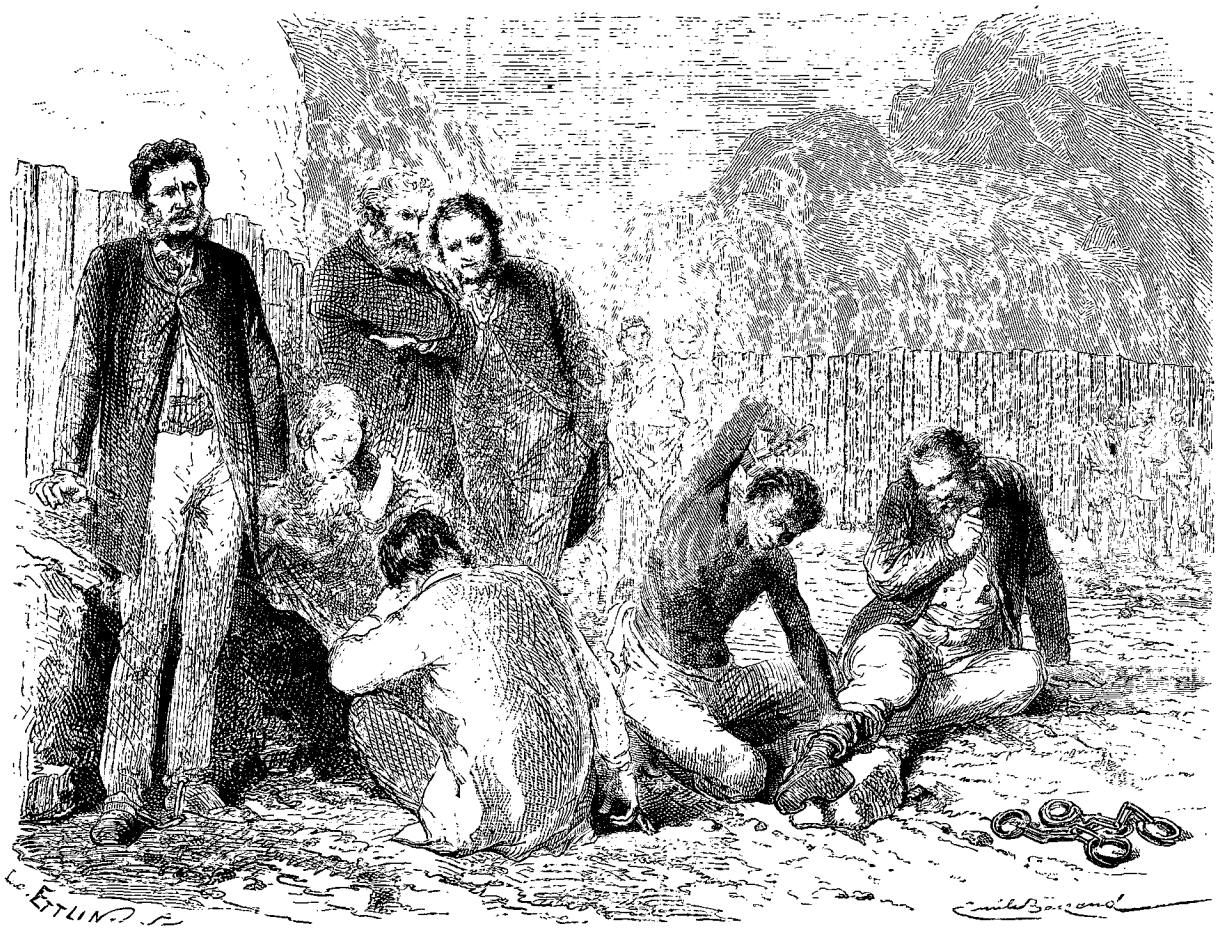
La geôle ou prison commune, où pêle-mêle étaient

1. *Expédition d'Abyssinie en* 1869, par le capitaine d'Hendecourt

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

confinés les criminels politiques, les voleurs et les meurtriers, consistait en cinq ou six huttes enfermées par une forte clôture et entourées par les habitations privées des plus riches prisonniers et des gardes, qui s'étendaient de la pente est de la colline jusqu'au bord du précipice. Un espace libre avait été ménagé vers le sud. A l'époque de notre captivité, ces maisons ne contenaient pas moins de six cent soixante prisonniers, parmi lesquels quatre-vingts environ moururent de fièvres putrides; cent soixante-quinze furent relâchés par le négus; trois cent sept furent exécutés, et quatre-vingt-onze durent leur liberté à nos soldats victorieux. Les règles de la prison étaient, sous quelques rapports, très-sévères, sous d'autres, indulgentes, et toutes peu conformes à nos idées de civilisation.

L'atmosphère des huttes, encombrées à l'excès, était lourde et d'odeur fétide. Là se trouvaient côte à côte le pauvre vagabond mourant de faim, pieds et poings liés et ayant souvent autour du cou un morceau de bois en forme de fourche de plusieurs mètres de longueur, et le guerrier qui avait versé son sang dans plus d'un combat, le gouverneur de province, et même des fils de rois ou des rivaux vaincus du négus. Au milieu d'eux, les gardes, conservant de la lumière toute la nuit, riaient ou jouaient à quelque jeu bruyant, indifférents aux souffrances des infortunés qu'ils surveil-



Les fers mis aux pieds de MM. Blanc, Rassam et Prideaux (voy. p. 167). — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

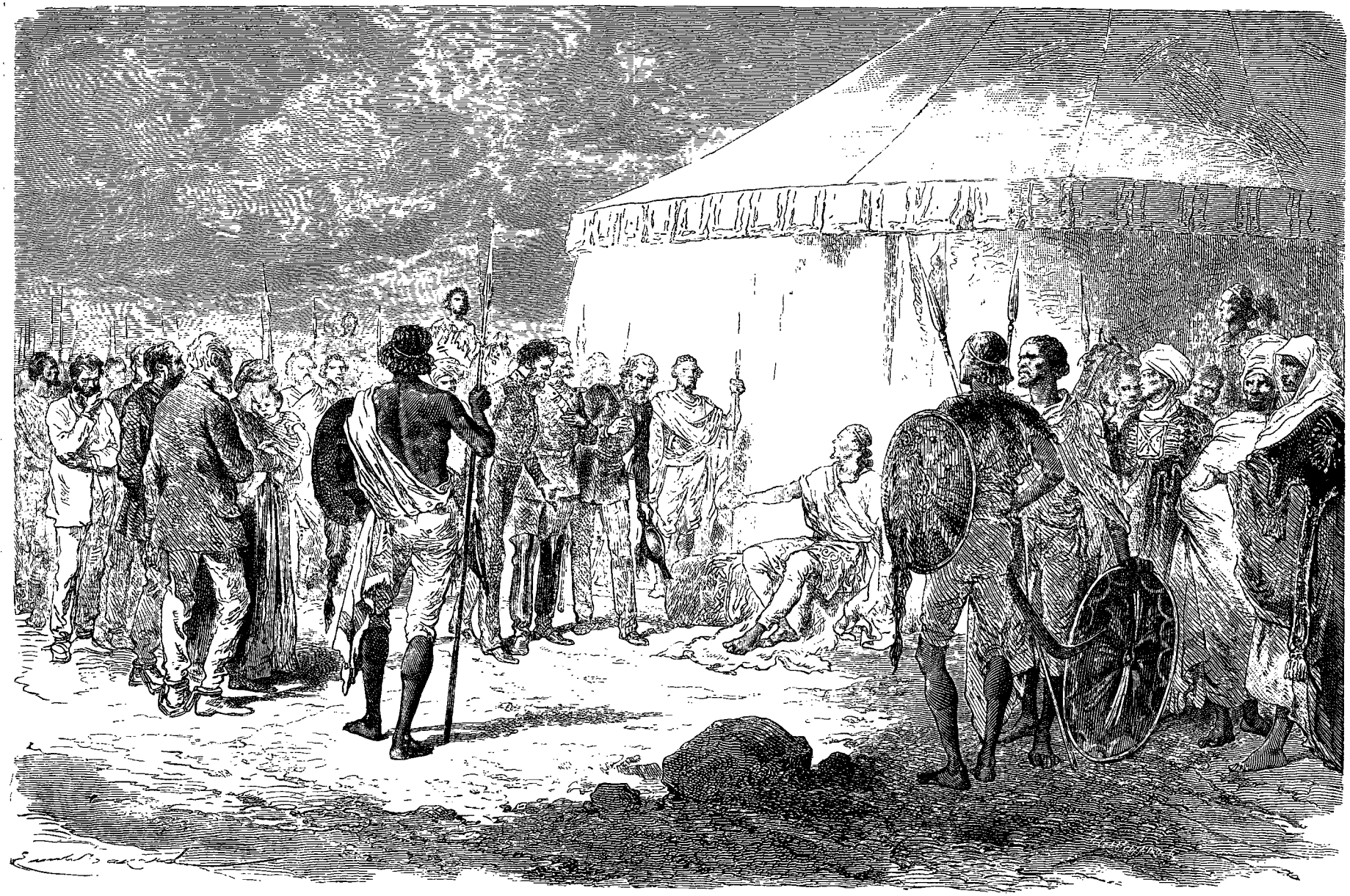
laient. A l'aube, toujours six heures avant midi dans cette latitude, la porte de la prison était ouverte. Ceux qui étaient assez heureux pour posséder des huttes, élevées à prix d'or, dans le voisinage de la geôle commune, s'y retiraient pour dormir, tandis que les plus pauvres rôdaient autour de la prison, attendant leur pain avec toute l'impatience d'hommes affamés. La générosité impériale leur accordait juste ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim. D'autres erraient par couple, demandant l'aumône à leurs compagnons plus favorisés qu'eux; ou, quand la permission leur en était accordée, ils allaient de porte en porte, implorant la charité au nom du Sauveur du monde. Les gardes de la prison étaient d'une inexprimable brutalité. Ils avaient été tant d'années en contact avec la misère sous sa pire forme, que la dernière étincelle du sentiment d'humanité s'était éteinte dans leurs cœurs.

C'est dans cet enfer que nous demeurâmes vingt et un mois!...

. . . . . .

En avril 1867, le soulèvement contre le pouvoir de Théodoros devint si général qu'excepté les provinces les plus voisines de Magdala, cette forteresse, et une autre encore, l'Amba-Zer, près de Tschelga, il ne possédait plus que les quelques acres sur lesquels ses tentes étaient dressées. Ses ouvriers européens avaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Réception de M. Rassam et de ses compagnons par Théodoros (voy. p. 166). — Dessin de Emile Bayard d'après M. Blanc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fondu pour lui plusieurs canons, mais, craignant qu'ils ne fussent saisis dans la fonderie de Gaffat par les rebelles, il se détermina à les faire transporter à son camp.

Peu de temps après le départ des ouvriers européens de Gaffat pour Débra-Tabor, M. Flad arriva d'Angleterre, et rencontra Théodoros à Dembéa le 26 avril. Leur première entrevue ne fut pas très-amicale. M. Flad remit à Sa Majesté une lettre de la reine, ainsi que plusieurs autres du général Merewether (directeur de notre agence politique dans la mer Rouge), du docteur Beke et des parents des premiers captifs. En présentant la lettre du général Merewether à Théodoros, M. Flad ajouta qu'il lui avait apporté en présent de la part de ce gentilhomme un excellent télescope. Théodoros demanda à le voir. On eut quelque peine à disposer l'instrument pour qu'il fût bien adapté à la vue de l'Empereur, il fallut un peu de temps pour que M. Flad le mît au point, Théodoros s'impatienta. « Emportez-le dans une de mes tentes, dit-il, nous l'essayerons demain, mais je sais que ce n'est pas un bon télescope, il ne m'est certes pas envoyé dans une bonne intention. »

Théodoros ordonna alors à tout le monde de se retirer, et ayant dit à M. Flad de s'asseoir, lui demanda: « Avez-vous vu la reine? » M. Flad répondit affirmativement, et ajouta qu'elle l'avait chargé pour lui d'un message verbal. « Quel est-il? » demanda immédiatement Théodoros. « La reine d'Angleterre, répondit Flad, m'a chargé d'informer Votre Majesté que si vous ne rendez pas à la liberté tous ceux que vous retenez de force depuis si longtemps, vous n'avez plus le droit de compter davantage sur son amitié. » Théodoros écouta attentivement, il se fit même répéter le message plusieurs fois. Après une pause il dit à M. Flad: « J'ai demandé aux Anglais un signe d'amitié et ils me le refusent; s'ils veulent venir et combattre; qu'ils viennent! et traitez-moi d'être efféminé si je ne les bats pas. »

Le lendemain, M. Flad vint avec les présents qu'il avait apportés de la part du gouvernement, du docteur Beke et d'autres; il mit à part des provisions pour nous, mais Théodoros s'empara de tout, et même de mille dollars que M. Flad avait apportés pour nous, sous le prétexte que les chemins étaient dangereux, et qu'il voulait seul communiquer ses intentions à M. Rassam à Magdala.

Le 29, Théodoros envoya encore chercher le télescope; un de ses officiers l'avait examiné et l'avait trouvé excellent, mais Théodoros prétendit qu'il ne voyait pas du tout avec cet instrument : « On ne me l'envoie pas pour me faire plaisir, dit-il, c'est comme le tapis que jadis on m'envoya par Kérans; mais avec l'aide de Dieu je mis dans les fers le porteur de ce tapis. L'homme qui me fait ce présent veut tout bonnement me causer de l'ennui, il veut me dire : Quoique vous soyez roi et qu'on vous donne un excellent télescope, vous ne pouvez pas l'utiliser. »

M. Flad fit tout ce qu'il put, mais vainement, pour faire perdre à Sa Majesté cette impression, et pour la convaincre que le télescope lui était offert comme un témoignage d'amitié.

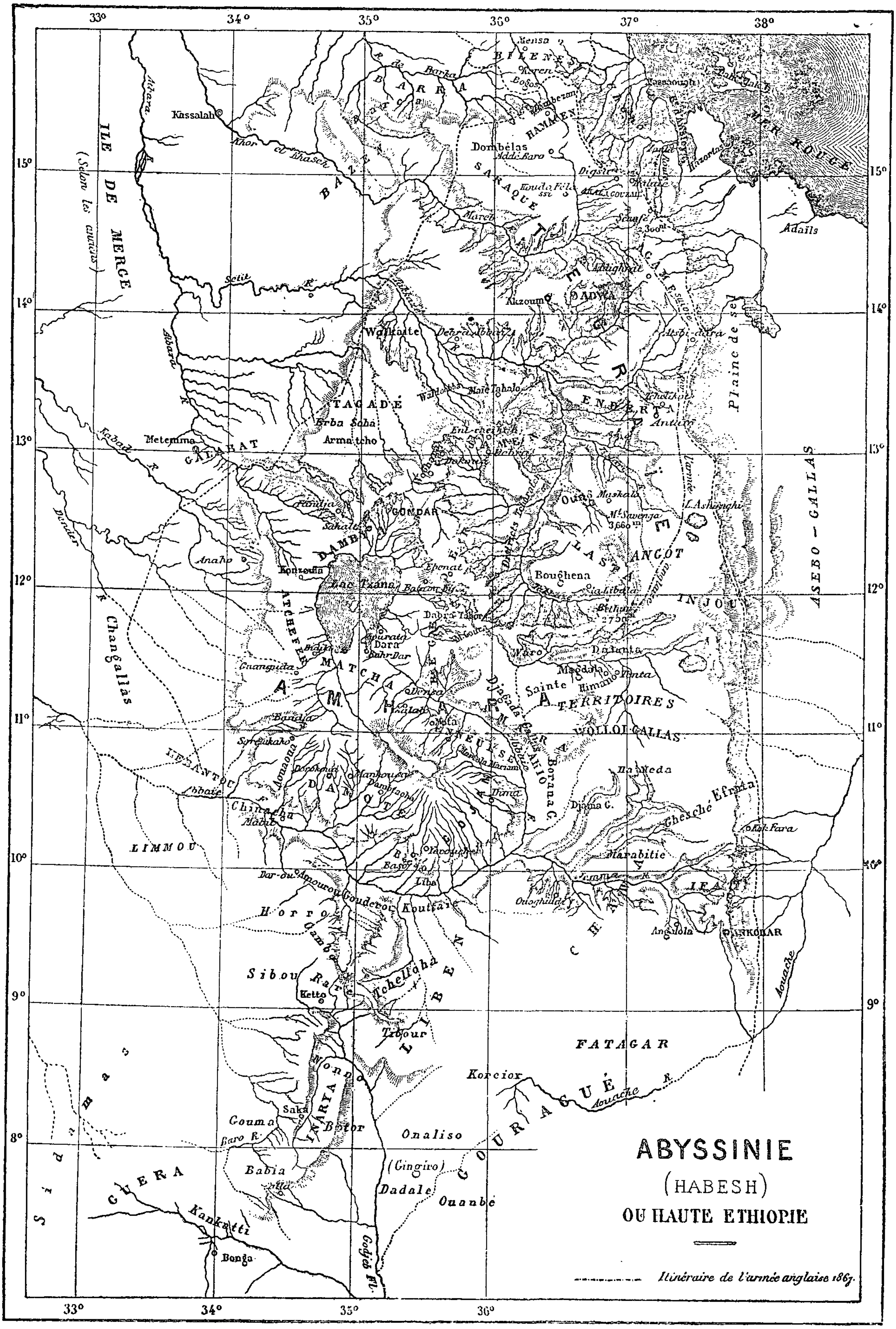
Mais d'un autre côté il affirma au négus que s'il ne se rendait pas à la demande de notre reine, il se précipiterait certainement lui-même dans une guerre désastreuse, etc. Théodoros l'écouta avec une grande froideur et une apparente indifférence, et quand M. Flad eut cessé de parler. « Ne craignez rien, dit-il tranquillement, la victoire vient de Dieu. Je ne mets pas ma confiance dans la force, je la mets dans le Seigneur, et il m'aidera. J'ai confiance dans un Dieu qui dit: Si vous avez la foi, vous pouvez remuer les montagnes aussi facilement qu'une graine de moutarde. » Il dit encore que même s'il n'avait pas enchaîné M. Rassam, les choses auraient tourné de la même manière, qu'on ne lui aurait pas envoyé les ouvriers. Il savait déjà du temps de Bell et de Plowden que les Anglais n'étaient pas ses amis, et s'il avait bien traité ces deux hommes, ce n'était que par égard personnel pour eux. Il conclut en disant : « Je m'abandonne au Seigneur, il décidera sur le champ de bataille, quand nous combattrons. »

Cependant les désertions avaient considérablement réduit son armée. Il connaissait bien l'influence du nombre dans un pays comme l'Abyssinie; aussi pour augmenter sa petite armée, après avoir pillé pour la quatrième ou cinquième fois les districts de Dembéa et de Taccosa, il publia une proclamation aux paysans dans les termes suivants: « Vous n'avez plus ni demeure, ni grain, ni bétail; ce n'est pas moi qui en suis cause; c'est Dieu qui l'a voulu. Venez avec moi et je vous mènerai là où vous trouverez en abondance le blé et le bétail, et je punirai ceux qui sont la cause de la colère de Dieu contre nous. » Il agit de même à l'égard des habitants de la province de Begemder qu'il avait dévastée peu de temps auparavant, et beaucoup de ces pauvres créatures mourant de faim, sans asile, ne sachant où aller ni comment vivre, furent trop contentes d'accepter son offre.

Sa situation toutefois était loin de s'améliorer.

Les districts de Gahente et de Dalanta se déclarèrent pour les Gallas, chassèrent les gouverneurs que Théodoros leur avait imposés, et s'emparèrent du bétail, des mules et des chevaux qui appartenaient à la garnison de Magdala et qui avaient été envoyés dans leurs pâturages, comme c'était la coutume avant la saison des pluies, à cause de la rareté de l'eau sur l'amba elle-même. Si, quelques mois avant, Théodoros n'avait conservé qu'une portion peu sûre de son vaste empire d'autrefois, celle qu'il pouvait appeler son domaine, en juin 1867 il était roi sans royaume et général sans armée. Ses troupes occupaient encore Magdala et l'Amba-Zer; mais, à part ces forts, la défection ne lui avait rien laissé; son camp même n'était rempli que de mécontents, et les désertions augmentaient dans des proportions telles, qu'il ne pouvait alors rassembler que six ou sept mille hommes armés,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé chez Erhard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont la plupart étaient des paysans qui l'avaient suivi pour éviter de mourir de faim. Le pays autour de Debra-Tabor était complétement désert dans un rayon de plusieurs milles, et Théodoros vit avec terreur arriver la saison des pluies, car il n'avait pas de provisions dans son camp, et il avait à sustenter un grand nombre de serviteurs, le peuple de Gondar et une armée innombrable de bouches inutiles.

Les cruautés que Théodoros commit à cette époque de sa carrière sont trop horribles pour être énumérées. Qu'il nous suffise de signaler sa conduite envers les paisibles habitants de Métrhea.

Cette île, située dans le lac de Tana, à vingt milles environ au nord de Kourata, est à quelques centaines de mètres seulement de la terre ferme. Elle était considérée comme un asile et protégée par son caractère sacré; des prêtres et des moines y résidaient en paix, et des marchands et des propriétaires de terres y envoyaient leurs biens et leurs provisions pour qu'ils fussent en sûreté.

Théodoros ne se fit point de scrupules de violer la sainteté de l'île : il ne respectait plus depuis longtemps le droit d'asile accordé par l'opinion et la loi aux établissements religieux. Certain de s'emparer d'un immense butin, il n'hésita pas à ajouter un nouveau sacrilége à ses nombreux crimes. A son arrivée devant Métreha, il signifia aux prêtres qu'il ne voulait que le grain qu'ils avaient en réserve. Il jura solennellement qu'il ne leur ferait aucun mal, et obtint ainsi de ces malheureux des bateaux et les moyens de passer dans leur île. A peine Théodoros et un certain nombre d'hommes choisis par lui étaient-ils débarqués dans ce lieu, qu'il fit enfermer tous les habitants qu'il y trouva dans quelques-uns des plus grands édifices; et quand il eut enlevé tout le grain, l'argent, l'or et les marchandises, il mit le feu partout et brûla ainsi

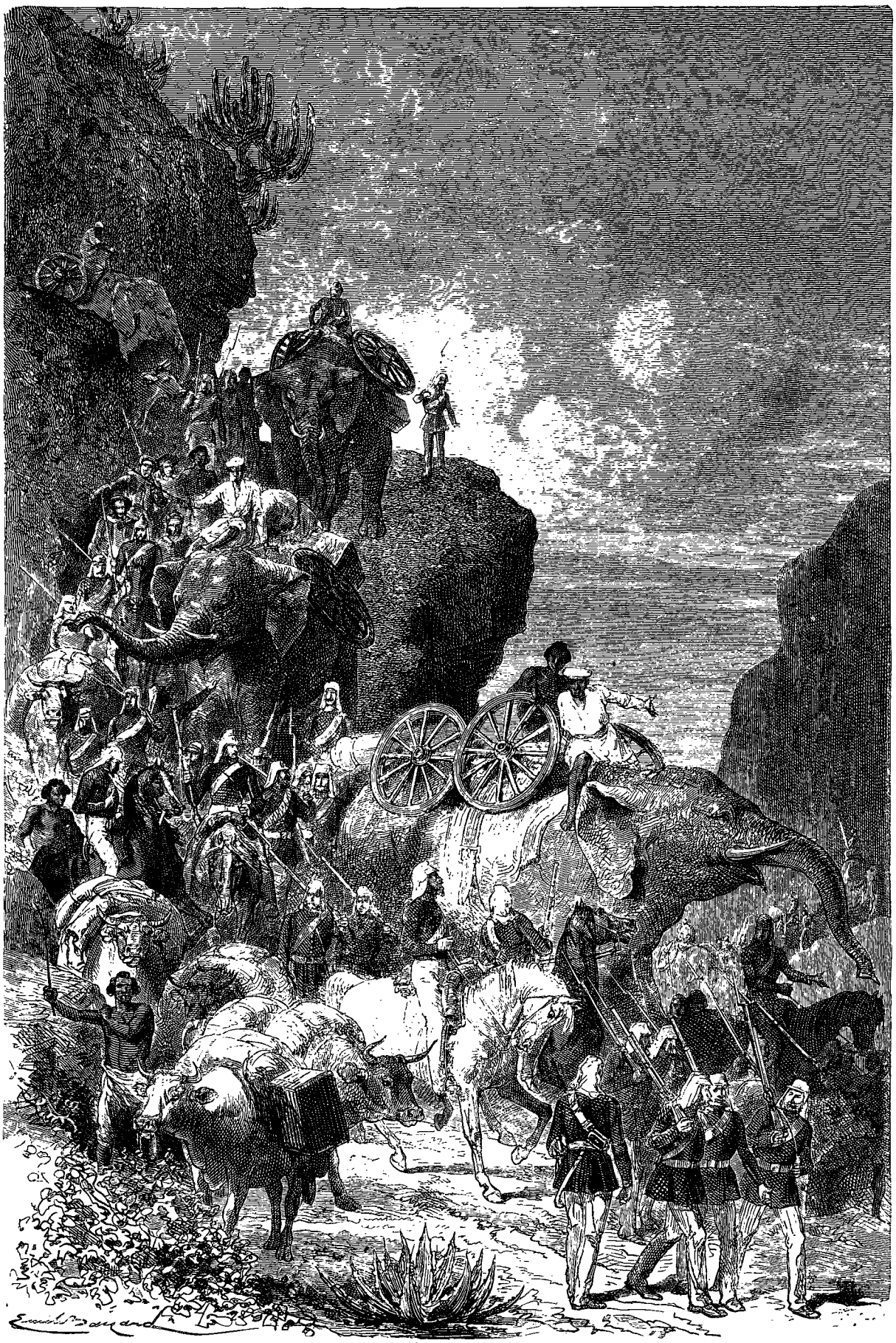


Femme broyant le grain pour les prisonniers, à Magdala. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis anglais.

les prêtres, les marchands, les femmes et les enfants!

Mais pendant la saison pluvieuse de 1867 Théodoros fut aux prises avec de nouvelles et plus grandes difficultés. Il subit durement l'expiation de ses actes diaboliques, et pour sa nature orgueilleuse ce devait être une agonie constante et de tous les jours. Les rebelles craignaient si peu Théodoros que chaque nuit ils attaquaient son camp, et étaient toujours aux aguets pour saisir les rôdeurs ou les serviteurs de l'armée. Ils inspiraient tant de terreur aux soldats que pour les protéger, et en même temps arrêter dans de certaines limites la désertion, Théodoros avait construit un grand barrage au pied de la colline sur laquelle son camp était établi. Les deux partis se faisaient une guerre d'extermination, Théodoros ne montrant aucune pitié pour les paysans qu'il réussissait à prendre, et eux de leur côté torturant et assassinant quiconque appartenait au camp de l'empereur. Il serait trop horrible de raconter en détail les atrocités commises par Théodoros le dernier mois de son séjour dans le Bégemder : il suffit de dire qu'il brûla vivantes, ou condamna à quelque mort cruelle, plus de trois mille personnes dans ce court espace de temps! Parfois sa rage était si aveugle, qu'incapable de satisfaire sa vengeance en punissant ceux qui l'insultaient et le traitaient journellement avec mépris, il faisait éclater sa colère sur les quelques compagnons fidèles qui lui restaient et qui partageaient son sort : des chefs qui avaient combattu à ses côtés pendant des années, des amis qu'il connaissait depuis son enfance, des vieillards respectables qui l'avaient protégé à son début, tous eurent plus ou moins à souffrir de leur fidélité, et tombèrent innocentes victimes de ses accès de violence insensée. Beaucoup d'entre eux succombèrent à une mort lente ou dans les fers ou dans les tortures, sans autre motif que leur dévouement pour lui!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Marche de l'armée anglaise. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de l'expédition.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lorsque les équipages d'artillerie qu'il avait fait confectionner par les ouvriers européens qu'il détenait auprès de lui, furent enfin prêts, Théodoros se mit en marche pour Magdala. Il n'était que temps de quitter Debra-Tabor où la peste, engendrée par des amas de cadavres sans sépulture, menaçait de se joindre à la famine pour avoir raison du négus et de ses derniers satellites. Le 10 octobre, il mit le feu aux édifices de Debra-Tabor et détruisit la place entière, ne laissant debout qu'une église qu'il avait fait construire en expiation d'un précédent sacrilége commis par lui à Gondar.

A partir de là sa marche fut, en vérité, le plus grand prodige qu'il ait jamais accompli; nul autre que lui ne se serait risqué dans une telle aventure, et aucun autre homme n'aurait réussi à accomplir la périlleuse traversée des montagnes qui s'élevaient devant lui. Il fallait toute son énergie, sa persévérance et sa volonté de fer pour aborder sans hésitation une telle entreprise.

Il n'avait pas plus de cinq mille hommes avec lui, tous dans des conditions plus ou moins mauvaises, affaiblis par la famine, mécontents et attendant seulement une occasion favorable pour fuir. Il lui fallait en outre protéger et nourrir environ quarante ou cinquante mille suivants d'armée, êtres inutiles ou de peu d'assistance. Il avait aussi plusieurs centaines de prisonniers à garder; plus une immense quantité de bagages à transporter, quatorze affûts, avec canons et mortiers, l'un d'eux, le fameux « Sébastopol » pesant entre quinze et seize mille livres, et dix fourgons : le tout devant être traîné à bras d'hommes à travers un pays sans routes. Théodoros ne se laissa pas arrêter par tous ces obstacles. Il sembla pendant un temps avoir recouvré toutes ses facultés d'autrefois, et agit avec plus de considération à l'égard de ses partisans. Ses marches de jour étaient très-courtes, elles n'étaient guère que d'un mille et demi à deux milles. Une partie de ses forces se mettait en marche de bonne heure chaque matin, emportant le plus lourd bagage, traînant l'artillerie et protégeant ceux qui suivaient le camp des attaques des rebelles qui rôdaient toujours à une certaine distance, guettant une occasion favorable de se venger sur les gens de l'empereur de toutes les misères qu'ils avaient souffertes sous sa domination; une autre partie restait en arrière pour garder ce qui ne pouvait être transporté, et, au retour de la première escorte, tous partaient pour l'endroit fixé pour la halte du jour, amenant tout ce qui n'avait pu faire partie du premier convoi. Même alors le travail de la journée n'était pas fini; le blé, pas encore tout à fait mûr, croissait dans les champs de chaque côté de la route; Théodoros montrait l'exemple, arrachait quelques épis encore verts, les égrenait entre ses mains, et, satisfait de ce frugal repas, allait au ruisseau le plus proche étancher sa soif. De Debra-Tabor à Chechéo, voilà comment se passèrent toutes les journées pour l'armée réduite de Théodoros : s'atteler aux prolonges, à la place des chevaux et des mules si rares alors dans le camp; constamment en alerte, dans un pays tout entier soulevé; sans provisions, ne vivant que de grain vert arraché sur les bords des chemins; sans trêve le jour, sans repos la nuit : en un mot, une marche sans pareille dans les annales de l'histoire.

Les prisonniers étaient très-mal; beaucoup d'entre eux, même les Européens, avaient les fers aux mains et aux pieds; s'il est fatigant à l'extrême de faire seulement quelques pas dans une telle condition, qu'est-ce donc quand on doit avec de tels fers se traîner un mille ou deux sur la glèbe durcie? Chaque jour, Mme Flad et Mme Rosenthal, aussitôt arrivées au gîte, renvoyaient leurs mules pour que les Européens s'en servissent, et, quelque temps après, M. Staiger ayant confectionné un vêtement de gala pour Sa Majesté, on ôta les fers des mains des cinq prisonniers européens. Les prisonniers indigènes ayant demandé qu'on leur permît d'aller à cheval, Sa Majesté leur envoya dire que, sachant qu'ils avaient de l'argent, il accorderait cette permission à ceux qui lui enverraient un dollar. Il devait être bien pénible pour Théodoros de se contenter d'une telle bagatelle. Plusieurs d'entre eux se conformèrent à sa demande, et moyennant quelques petits présents faits aux chefs qui avaient des mules, ils obtinrent un léger soulagement à leurs épreuves.

Théodoros s'arrêta quelques jours à Aibankab pour faire reposer ses hommes; près de là s'élèvent deux tas de pierres, qui ont valu à cet endroit le nom de Kimr-Dengea, *pierres de témoignage*. Les gens du pays racontent à ce sujet l'histoire suivante : Une reine des anciens jours alla, à la tête de son armée, faire une expédition contre les Gallas; avant de partir, elle ordonna à chacun de ses soldats de déposer en passant dans ce lieu une pierre, et à son retour elle leur ordonna de nouveau d'en élever un monceau à une petite distance du premier. Celui-ci forme une énorme masse, le second est beaucoup plus petit; cela fit connaître à la reine combien ses pertes avaient été grandes, et, depuis lors, elle ne s'aventura jamais contre les Gallas.

A Kimr-Dengea, Théodoros rencontra une caravane de marchands de sel qui se rendait dans le Godjam. Il leur demanda pourquoi ils allaient chez des rebelles et non pas près de lui. Le chef de la caravane lui répondit avec franchise qu'il avait entendu dire à des marchands que Sa Majesté avait l'habitude de brûler les gens vivants, et que, par conséquent, ils avaient craint de venir le trouver. « C'est vrai, lui dit Théodoros, je suis un méchant homme, mais si vous aviez eu confiance et si vous étiez venus à moi, je vous aurais bien traités; mais, puisque vous préférez les rebelles, je saurai vous empêcher d'aller les rejoindre. » Il saisit alors le sel et les mules, enferma tous les marchands dans une maison vide, la fit entourer de bois sec, plaça des gardes à la porte et y mit le feu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les paysans du Gahente, auxquels Théodoros offrit une amnistie, refusèrent de l'accepter; trois fois il publia une proclamation dans laquelle il leur offrait un franc pardon s'ils revenaient à lui. A la fin cependant, ils lui envoyèrent des prêtres pour connaître ses conditions; il accueillit fort bien les prêtres et leur dit qu'il n'entrerait pas dans leur district : il demandait seulement quelques provisions, mais, pour lui prouver leur sincérité, chaque village devait envoyer un personnage important pour résider dans son camp, jusqu'à son départ du Bégemder. Heureusement pour eux, les paysans refusèrent de se conformer à ses demandes; Théodoros était trop prudent pour s'aventurer dans leurs vallées, il se contenta de piller à une petite distance de son camp, et brûla tout vifs, avant son départ, quelques pauvres malheureux qui avaient été assez simples pour se reposer sur la foi de sa proclamation.

Théodoros arriva le 22 novembre au pied de la montée escarpée qui conduit de Bégemder à Chechéo. Jusqu'à cet endroit, la route n'était pas absolument mauvaise; mais maintenant une haute muraille de rochers presque perpendiculaire se dressait devant lui, et il fut obligé de faire sauter d'énormes blocs, de tailler un chemin à travers le basalte, afin de pouvoir conduire ses fourgons, ses canons et ses mortiers sur les plaines de Zébite, situées au-dessus.

Le 15 décembre, la route étant achevée, il fit avancer son train d'artillerie sur ce plateau, où il campa pendant quelques jours. Les paysans de ces hauteurs, croyant que Théodoros ne pourrait jamais, avec les *impédimenta* qu'il traînait avec lui, atteindre jusque là, bien qu'ils fussent prêts à s'enfuir au moindre indice, n'avaient pas déplacé leur bétail ni leur grain; ainsi Théodoros, pour la première fois depuis plusieurs mois, put être pourvu de vivres pour sa petite armée et même faire quelques provisions pour l'avenir. De Zébite à Wadela, la route est naturellement bonne, de sorte que jusqu'à ce dernier district la tâche qu'il avait devant lui était facile. Il atteignit ce plateau le 25 du même mois, et campa à Bet-Hor.

Mais ce qu'il avait maintenant à faire aurait réduit tout autre que lui au désespoir : bien qu'il ne fût plus qu'à cinquante milles de son amba de Magdala, il devait, avant de pouvoir s'y reposer, tailler des chemins pour descendre dans deux ravins profonds de six cents mètres, traverser deux rivières, et remonter encore deux escarpements à pic. Il se mit courageusement à l'œuvre; peu à peu, il fit une route qui eût honoré un ingénieur européen, sut conserver ses mortiers, ses canons, etc., trouva le moyen de piller, et tint éloignés par son nom seul les chefs révoltés du Lasta et du Shoa, qui épiaient tous deux ses mouvements. » Le 10 janvier il commença sa descente, atteignit la vallée de la Djeddale le 28 du même mois, gravit le précipice opposé et campa sur le plateau de Dalanta le 20 février 1868.

Nous venons de suivre Théodoros dans les péripéties de sa dernière campagne, jusqu'à son arrivée dans notre voisinage. Durant ce temps, nous eûmes peu de communications avec lui. Les courriers ne circulaient qu'avec la plus grande difficulté, et de crainte que ses correspondances par écrit avec les chefs de l'amba ne tombassent entre les mains des rebelles, il avait seulement envoyé en dernier lieu des messages de vive voix. A cette époque, il devait connaître, et cela depuis plusieurs mois, le débarquement des Anglais sur la côte et leur marche dans l'intérieur du pays. Mais, en raison de sa situation difficile, il avait jugé prudent de garder le silence à ce sujet. Dans les premiers jours de février seulement, il manda auprès de lui M. Flad, et le prenant en particulier, il lui dit : « Ceux dont vous m'avez apporté une lettre et qui menaçaient de venir, sont arrivés. Débarqués à Zoula, ils viennent par la plaine de Sel. »

Nous, nous savions la nouvelle depuis le 13 décembre; je n'oublierai jamais cette heureuse date! Aucun amant n'a jamais éprouvé plus de bonheur à la lecture d'un billet longtemps attendu de sa bien-aimée, que moi, lorsque je lus ce jour-là la bonne et encourageante lettre de notre brave ami le général Merewether; les troupes étaient débarquées! depuis le 6 octobre nos braves compatriotes étaient sur la même terre qui nous voyait captifs, tout était prêt pour la marche des troupes; les régiments quittaient les rivages de l'Inde; quelques-uns s'avançaient déjà à travers les Alpes de l'Abyssinie pour nous délivrer ou nous venger. Cette nouvelle nous paraissait trop pleine de délices pour être vraie ; nous pouvions à peine y croire. Dans peu de temps nos épreuves seraient terminées! la liberté ou la mort! le sort le plus cruel valait mieux que de continuer à vivre en esclavage. Théodoros allait venir, que nous importait? Merewether n'était-il pas là? Quand nous savions nos troupes commandées par Napier et Staveley, pouvions-nous éprouver autre chose que du mépris pour les petites misères qu'on nous faisait éprouver? Nous étions prêts à tous les supplices, à la mort même, si tel devait être notre destin.

Le prestige de l'Angleterre n'allait-il pas être rétabli? on ne verserait pas avec impunité le sang de ses enfants. Nous étions dans un de ces moments d'ivresse de la vie humaine que bien peu d'hommes ont éprouvés, ceux-là seulement nous comprendront qui, après de longs mois d'agonie morale, ont été envahis par une joie soudaine. L'espoir de nous rencontrer avec nos braves compatriotes nous animait. Nous les suivions avec les yeux de l'esprit et nous les remercions avec nos cœurs pour les fatigues et les privations qu'ils allaient endurer avant de rendre les captifs à la liberté. Pour la seconde fois nous passâmes Noël et le jour de l'an dans les fers à Magdala; mais, pleins de confiance dans notre délivrance, nous envisagions maintenant l'avenir gaiement, espérant passer les prochaines fêtes dans notre patrie.

A dater de ce jour, peu de semaines se passèrent sans qu'il nous arrivât quelque nouvelle de la côte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et des progrès de notre armée ; tantôt c'était un court billet, cousu dans les vêtements d'un paysan, apportant ses denrées au marché de l'amba, tantôt un message oral confié à quelque sûr émissaire. C'est ainsi que nous apprîmes successivement l'arrivée à Zoula de sir Robert Napier (3 janvier) ; le camp anglais porté au delà des passes du Sénafé (février) ; l'entrevue et l'alliance du général avec Kassa, prince du



Villageois chantant devant l'armée anglaise un cantique de délivrance. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis anglais.

Tigré et ennemi irréconciliable de Théodoros ; l'étonnement des Abyssins à la vue des éléphants transportant notre artillerie, et la joie des villageois, saluant, leur clergé en tête, le passage de notre armée par des danses et des cantiques, comme faisaient les Hébreux devant l'arche, aux jours des grandes délivrances.

Pour extrait et traduction : F. DE LANOYE.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Incendie final de Magdala (voy. p. 192). — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis anglais.

LES CAPTIFS DE THÉODOROS,

D'APRÈS LA RELATION DU DOCTEUR BLANC[1].

1867. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

Arrivée de Théodoros à Magdala. — Hésitation dans ses discours et dans ses actes. — Massacre des captifs indigènes. — Combat de Fahla Moment critique pour les captifs anglais. — Leur délivrance. — Assaut de Magdala et mort de Théodoros. — Son tombeau.

Le 2 avril, de grand matin, quelques messagers de haut rang vinrent nous informer que Sa Majesté Théodoros nous mandait immédiatement auprès d'elle à Islamgie. D'après notre expérience de l'humeur changeante du négus, nous ne savions pas quel serait notre sort : une réception polie, un emprisonnement ou quelque chose de pire ; mais comme il n'y avait pas de remède à cela, nous nous habillâmes et, accompagnés des chefs de la forteresse, nous quittâmes nos huttes, pour nous rendre au camp établi au bas de la montagne. Nos fers nous avaient été ôtés quelques jours auparavant, et c'était la première fois depuis lors que nous quittions l'enceinte de notre prison. Nous n'avions qu'une idée très-imparfaite de l'amba et nous fûmes étonnés de son étendue, plus grande que nous le pensions ; nous trouvâmes aussi le chemin entre les portes plus long et plus escarpé, et encore les sentiers courant sur toute la pente menant à Islamgie plus brusques et plus prolongés que nos souvenirs de vingt et un mois ne nous le faisaient supposer.

A notre arrivée, Théodoros était assis sur un tas de pierres, à vingt mètres environ au-dessous d'Islamgie, sur le côté du chemin qui venait d'être achevé, et par lequel les canons, les mortiers et les fourgons allaient

1. Suite et fin. — Voy. page 161.

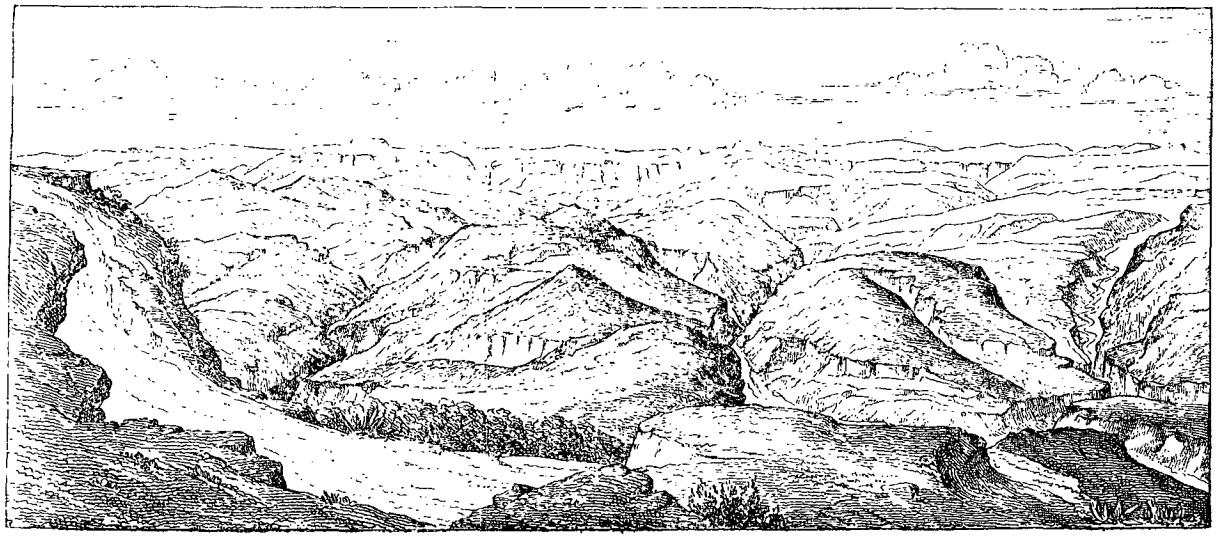
© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

être amenés sur les hauteurs. De la position qu'il avait choisie, il pouvait voir tout le chemin qui s'étendait au pied d'Islamgie, et où tous ses sujets, sous la surveillance des Européens, étaient occupés avec empressement à fixer de longues cordes de cuir aux lourdes bouches à feu, et faisaient les préparatifs nécessaires pour gravir la hauteur; l'empereur était habillé très-simplement. La seule différence entre son vêtement et celui du chef de service, debout à dix mètres de lui, était dans la bordure de soie de son *shama :* il tenait une lance dans sa main et deux longs pistolets étaient passés à sa ceinture. Il nous salua cordialement, et nous fit asseoir derrière lui : c'était une preuve de confiance qu'il n'aurait certainement pas accordée au plus cher de ses confidents abyssins, car nous n'avions qu'à le pousser subitement, pour l'envoyer rouler dans le précipice qui était au-dessous.

Son principal motif pour nous voir autour de lui en ce moment était son désir de nous rendre témoins de l'arrivée de sa grosse artillerie sur la route qu'il avait fait ouvrir, Dieu sait au prix de quels efforts, sur les deux revers du plateau de Dalanta et dans les escarpements du Bachilo. Hisser sur ces escarpements des pièces, dont une, qu'il avait baptisée *le Sébastopol*, ne pesait pas moins de seize milliers, n'était pas une petite affaire.

Cette scène était bien digne d'être vue : Théodoros debout, sur un roc en saillie, s'appuyant sur sa lance, envoyait à chaque instant son aide de camp porter des instructions à ceux qui dirigeaient les cinq ou six cents hommes attachés aux prolonges ; de temps en temps, quand le bruit était trop fort, ou quand il avait à donner des instructions générales, il n'avait qu'à lever sa main et pas un son ne s'élevait de ces milliers d'hommes occupés au travail; la voix claire de Théodoros se faisait seule entendre au milieu du profond silence produit par son simple geste.

Enfin, *le Sébastopol* fut amené heureusement à Islamgie; le reste de l'opération n'était plus qu'un jeu d'enfant en comparaison, et nous courûmes complimenter le négus sur l'achèvement de sa grande entreprise.



Magdala et la vallée du Bashilo, vus du plateau de Dalanta. — Dessin de Thiolet d'après un croquis de l'expédition.

Nous dûmes rester avec lui au moins plusieurs heures à causer tranquillement et amicalement. Comme le soleil devenait très-ardent, Sa Majesté insista pour que nous missions nos chapeaux, et comme M. Rassam, peu de temps après, lui demanda la permission d'ouvrir un parasol, non-seulement il la lui accorda, mais, voyant que je n'en avais pas, il envoya avec bonté l'un de ses pages chercher le sien, l'ouvrit et me le donna.

Il nous confia alors toutes les difficultés qu'il avait eues et le refus des paysans de lui prêter assistance quand c'était nécessaire. « J'étais obligé, nous dit-il, de faire des routes et de traîner mon artillerie pendant le jour, et de piller la nuit, car mes soldats n'avaient rien à manger. » Il ajouta que tout le pays avait été contre lui, et que quand ses ennemis pouvaient saisir un de ses partisans, ils le mettaient à mort immédiatement. En représailles, quand il capturait un des révoltés, il le brûlait vivant. Il nous disait tout cela de la manière la plus tranquille du monde, tout à fait comme s'il avait fait son devoir. Il nous questionna ensuite sur nos troupes, sur les éléphants, les carabines, etc. M. Rassam lui dit tout ce qu'il savait; que douze mille hommes étaient débarqués, mais que cinq ou six mille seulement s'avanceraient sur Magdala, il ajouta : « Ce sera seulement une démonstration amicale. » Théodoros reprit : « Dieu seul le sait; naguère, lorsque les Français sont venus dans mon pays, au temps de ce brigand d'Agau-Negoussié[1], j'ai fait une marche prompte pour les saisir, mais ils se sont enfuis. Pensez-vous que je ne serais pas allé à la ren-

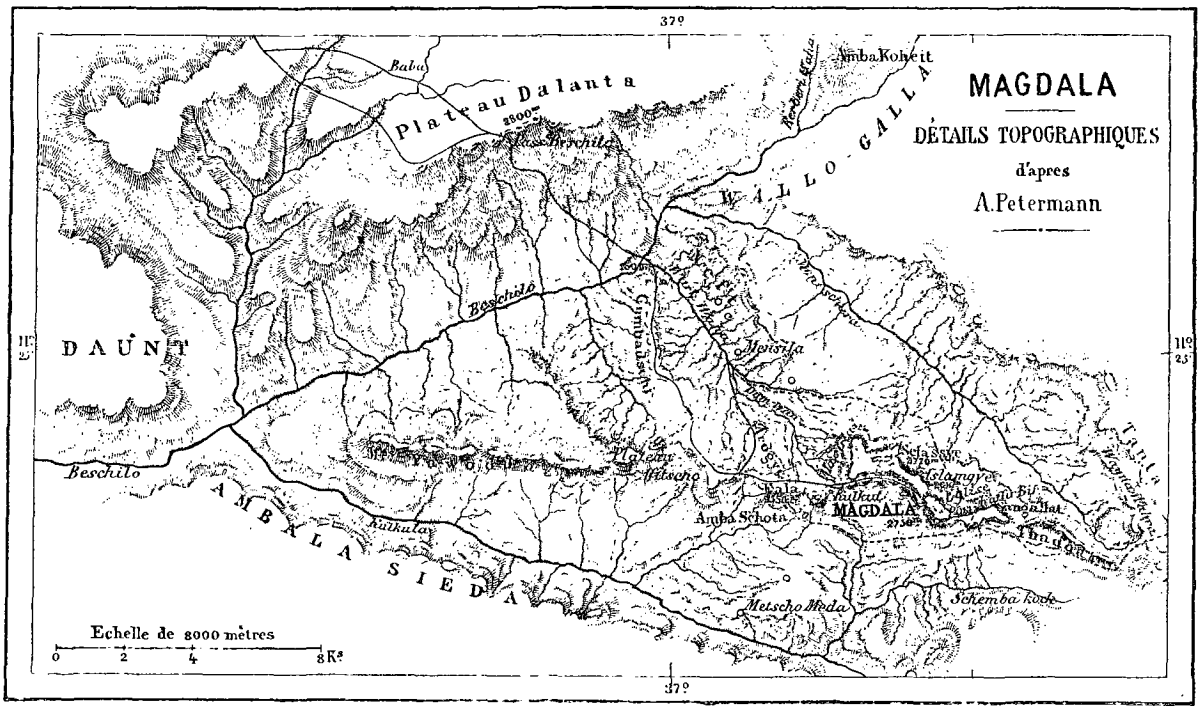
1. Allusion à l'expédition de M. Russel, officier de la marine, chargé d'une mission auprès du chef reconnu en 1860 dans le Tigré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contre des Anglais, leur demander ce qui les amène chez moi? Mais comment le pourrais-je? vous avez vu aujourd'hui mon armée, » et montrant l'amba au-dessus de nous : « Voilà tous mes États. Mais je les attendrai ici, et alors que la volonté de Dieu soit faite! »

Il parla ensuite de la guerre de Crimée, du dernier débat entre l'Autriche et la Prusse, du fusil à aiguille, et nous demanda si les Prussiens avaient fait l'empereur d'Autriche prisonnier, ou s'ils s'étaient emparés de son empire. M. Rassam lui dit que les Prussiens avaient dû leur victoire au fusil à aiguille, et à la rapidité de son tir; qu'à la paix, l'empereur d'Autriche avait dû payer une grande somme d'argent, qu'une partie de son territoire avait été annexée par le vainqueur, et que tous ses alliés avaient perdu leurs États. Théodoros écouta avec un grand calme; seulement, quand il entendit énoncer le chiffre numérique de la petite armée envoyée contre lui, un mouvement de sa lèvre exprima combien il sentait sa déchéance, puisque on pensait qu'une telle poignée d'hommes était suffisante pour le vaincre. Il nous parla ensuite de ses vieux griefs contre Cameron, Stern et Rosenthal. Quant à nous, il nous dit : « Vous ne m'avez jamais fait de mal. Je sais que vous êtes de grands personnages dans votre pays, et je suis très-fâché de vous avoir maltraités sans motif. »

Quand le dernier fourgon eut été amené sur la hauteur, il se leva et nous dit de le suivre; nous marchions à quelques pas derrière lui, et quand Samuel, notre interprète, qu'il avait chargé de faire dresser une tente pour nous, fut de retour, il nous adressa par son intermédiaire plusieurs questions sur les bombes, sur la charge nécessaire pour son grand mortier, etc. A tout cela, M. Rassam répondit, qu'étant un docteur



en droit civil, il ne connaissait rien à ces matières. Théodoros se rabattit alors sur moi, mais M. Rassam répliqua que je ne connaissais que la médecine. Alors il cessa ses questions et nous conduisit à la tente qu'on avait préparée pour nous; il nous souhaita une bonne après-midi et se retira dans son appartement. Il nous envoya dans la soirée un repas du pays, du tej, quelques plats européens et des gâteaux que Mme Waldmeier avait préparés selon ses instructions. Peu de temps après, il manda auprès de lui M. Waldmeier et Samuel.

A leur arrivée, l'agitation de Théodoros trahissait les longues libations auxquelles il se livrait chaque jour, à pareille heure; il leur demanda pourquoi il n'avait reçu aucune communication au sujet du débarquement de nos troupes, et s'il n'était pas conforme à l'usage et au droit des gens qu'un souverain envahissant un pays étranger en avisât préalablement le souverain son collègue. Quand M. Waldmeier et Samuel revinrent, ils paraissaient inquiets, car il n'était pas rare que Théodoros, très-affectueux le matin, se mettant ensuite en état d'ivresse, changeât de conduite, et maltraitât le soir ceux qu'il avait caressés peu de temps avant. Il envoya chercher de nouveau Samuel et M. Waldmeier : il accabla le premier d'injures et prétendit qu'il avait un grand nombre d'accusations à porter contre lui, mais que ce serait pour un autre jour. Il lui ordonna alors de nous reconduire à Magdala, lui donna des instructions pour amener trois mules, et pour que le commandant actuel de la montagne et l'ancien nous escortassent. Nous fûmes contents de retourner sains et saufs à notre ancienne prison et heureux de voir nos compagnons délivrés de leurs fers et paraissant remplis d'espoir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lendemain matin, M. Rassam écrivit à l'empereur pour lui demander qu'il lui fût permis d'informer le commandant en chef de l'armée britannique de la bienveillance de Sa Majesté à l'égard des Européens qui étaient en son pouvoir; mais Théodoros répondit qu'on s'abstînt de cette démarche, car il avait délivré les captifs de leurs fers simplement par amitié pour M. Rassam et non par un sentiment de crainte.

Comme Théodoros avait, en plusieurs occasions, exprimé son étonnement de ne recevoir aucune communication du commandant en chef, nous pensâmes qu'il était à propos de demander à sir Robert Napier, par l'intermédiaire de nos amis, d'être assez bon pour envoyer un mot de politesse à l'empereur pour l'informer de l'objet de l'expédition, car la lettre qu'il lui avait adressée avant le débarquement avait été retenue par M. Rassam, et l'ultimatum envoyé par lord Stanley, avant l'intervention d'une force armée, étant aussi tombé entre les mains de M. Rassam, avait été détruit par lui, au lieu d'arriver à l'empereur.

Les provisions diminuaient et on parlait beaucoup depuis quelques jours d'aller en expédition de pillage, à Dahonte; mais Théodoros, ne voulant pas exposer sa petite armée à être repoussée, ne s'aventura pas si loin, et, le 4 avril au matin, il mit au pillage les quelques petits villages situés au pied de l'amba, habités par ses propres sujets et il tenta sans succès de saccager le village de Watat, dans lequel était gardé son propre bétail. Théodoros rencontra de la part des paysans gallas beaucoup plus de résistance qu'il ne s'y



Départ des captifs européens délivrés. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis anglais.

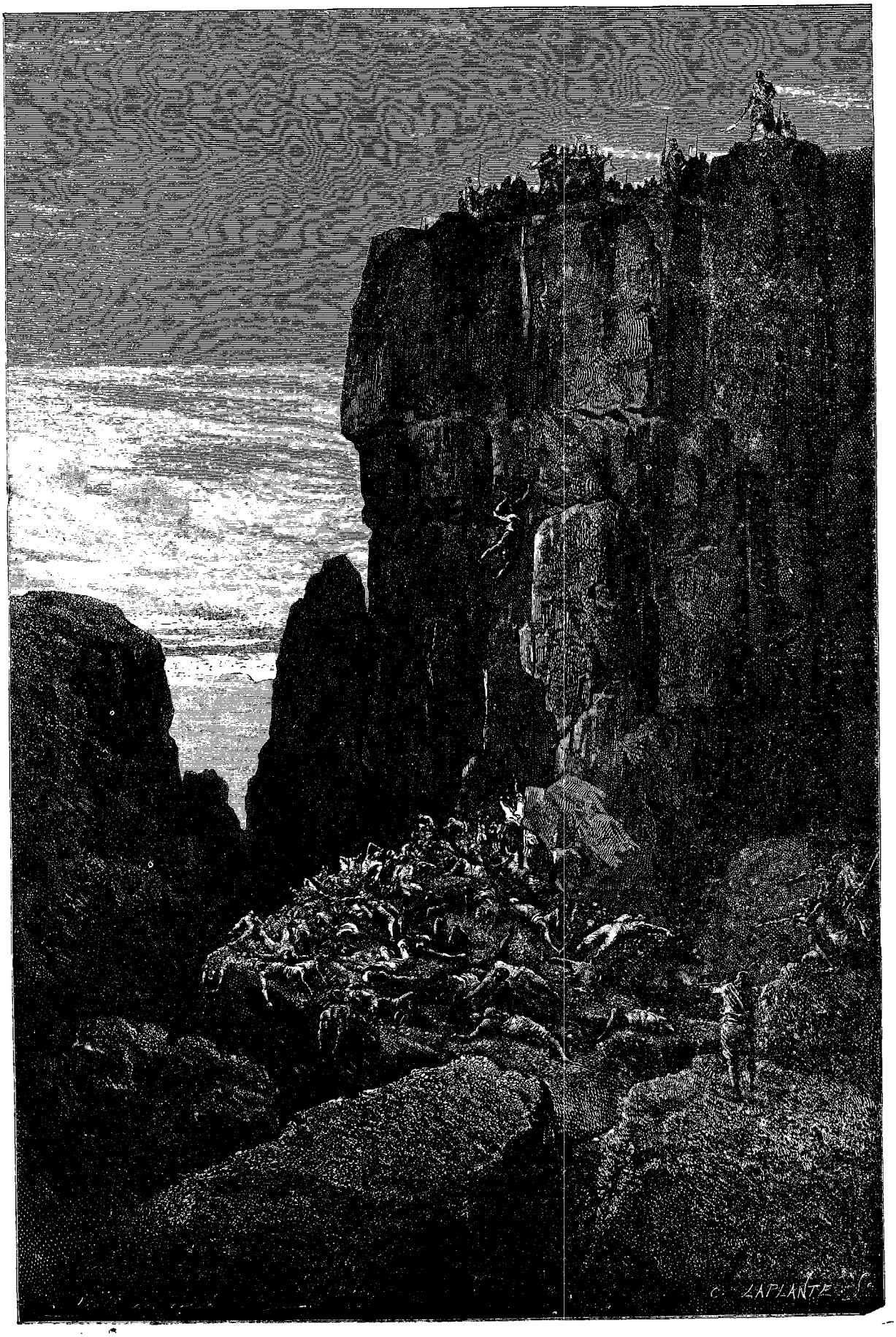
attendait; plusieurs de ses soldats furent tués, et cette razzia ne lui valut que très-peu de butin.

Les soldats qui formaient notre garde et la garnison de l'amba étaient atteints d'un grand découragement. Bien que se doutant peu des grands changements qui devaient avoir lieu prochainement, ils suivaient avec inquiétude les événements du dehors, et craignaient surtout que Théodoros, fuyant devant les Anglais, ne les abandonnât sur leur rocher, où la famine ne tarderait pas à s'installer à leurs côtés.

Le 7 avril au soir, nous apprîmes indirectement que le lendemain matin tous les prisonniers, nous compris, seraient appelés devant Sa Majesté qui était alors campée au pied du Sélassié, et que, selon toute probabilité, nous ne reviendrions pas à l'amba. A la pointe du jour, un messager vint de la part de Théodoros nous donner l'ordre de descendre, et de prendre avec nous nos tentes et tout ce dont nous pourrions avoir besoin. Comme c'était notre habitude en de telles circonstances, nous mîmes nos uniformes et nous allâmes au camp de l'empereur, accompagnés des premiers captifs. En approchant de Sélassié, nous aperçûmes le négus, entouré de ses chefs et d'un grand nombre de soldats, debout près de ses canons et conversant avec quelques-uns de ses ouvriers européens. Il nous salua avec courtoisie, et nous dit d'avancer et de rester près de lui.

Cameron, frappé par l'ardeur du soleil, chancelait et avait peine à s'empêcher de tomber. Sa Majesté, s'en apercevant, demanda la cause de son malaise. Nous répondîmes que Cameron était indisposé, et qu'il demandait la permission de s'asseoir; sa requête lui fut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Massacre des captifs indigènes. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis anglais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

immédiatement accordée. Théodoros salua alors les autres prisonniers, leur demanda comment ils allaient, et en apercevant le révérend M. Stern : « O Kokab (astre), dit-il en souriant, pourquoi avez-vous tressé vos cheveux ? » (En Abyssinie, les soldats seulement tressent leurs cheveux; les paysans et les prêtres se rasent la tête à peu près tous les mois.) Avant que le missionnaire pût répondre, Samuel dit à l'empereur : « Votre Majesté, ses cheveux ne sont pas tressés, ils tombent naturellement sur ses épaules. »

Alors Théodoros s'éloigna un peu de la foule, et dit à nous trois et à Cameron de le suivre. Il s'assit sur une grande pierre et nous fit asseoir auprès de lui. « Je vous ai envoyé chercher, nous dit-il, car je désire veiller à votre sûreté. Quand vos soldats viendront et tireront sur moi, je veux vous mettre dans un endroit sûr, et si le danger vous y suit, je vous ferai aller ailleurs. » Il nous demanda ensuite si nos tentes étaient arrivées; apprenant que non, il ordonna qu'on dressât en attendant l'une des siennes en flanelle rouge. Il resta avec nous une demi-heure environ, conversant sur différents sujets; il raconta l'anecdote de Damoclès, nous fit des questions sur nos lois, cita des passages de la Bible, en un mot sa langue et son esprit allaient d'une chose à l'autre, traitant de sujets tout à fait étrangers à ses pensées. Il faisait tout ce qu'il pouvait pour paraître calme et aimable, mais nous découvrîmes bientôt qu'il était en proie à une grande agitation. Quand, en janvier 1866, il nous reçut à Zagé, nous avions été frappés de la simplicité de son habillement, le même sous tous les rapports que celui des simples soldats; dernièrement toutefois, il avait adopté un vêtement plus somptueux, mais ce n'était rien en comparaison du costume d'arlequin qu'il portait ce jour-là.

Quand il nous eut congédiés, il gravit la colline sur laquelle notre tente était dressée ; là, entouré de son armée, à cinquante mètres de nous environ, il se livra à des « fanfaronnades » pendant deux heures, s'en donnant de tout cœur. Il rappela d'abord ses premiers exploits, et dit ce qu'il avait l'intention de faire quand il se rencontrerait avec les hommes blancs, parlant tout le temps en termes méprisants de ces adversaires. S'adressant ensuite aux soldats qu'il envoyait pour occuper un poste avancé à Arogié, il leur recommanda, quand les hommes blancs approcheraient, d'attendre qu'ils eussent fait feu, puis de se précipiter sur eux avec leurs lances avant qu'ils eussent eu le temps de recharger; et montrant le vêtement éclatant qu'il avait revêtu en cette circonstance, il ajouta : « Votre valeur trouvera sa récompense, et vous vous enrichirez de dépouilles, en comparaison desquelles ce riche vêtement que je porte n'est rien. » Quand il eut achevé sa harangue, il congédia ses troupes et envoya chercher M. Rassam. Il lui dit de ne pas tenir compte de la scène qui venait d'avoir lieu; qu'elle ne signifiait rien, mais qu'il était obligé de parler en public de cette manière pour encourager ses soldats. Il monta alors sur sa mule, et gravit jusqu'au sommet du Sélassié pour examiner la route de Dalanta au Bachilo et pour s'assurer des mouvements de l'armée anglaise.

Le lendemain 8, nous ne vîmes le négus que de loin; il était assis sur une pierre devant ses tentes, et parlait tranquillement à ceux qui l'entouraient. Dans l'après-midi, il gravit de nouveau le Sélassié, et à son retour il nous envoya dire qu'il n'avait rien vu, mais que nos soldats ne pouvaient pas être loin, car une femme était venue l'informer que, la veille au soir, des chevaux et des mules avaient été conduits au Bachilo pour être abreuvés.

Comme nous descendions de l'amba la veille, nous avions rencontré tous les prisonniers indigènes se traînant sur la route, car la plupart avaient les fers aux pieds et aux mains, et étaient obligés dans cette triste condition de suivre cette descente inégale et rapide. Il suffisait de les regarder pour émouvoir le cœur le plus insensible. Un grand nombre d'entre eux n'avaient d'autre vêtement qu'un petit morceau de chiffon autour des reins : c'étaient des squelettes vivants, couverts d'une peau malade excitant le dégoût. Chefs, soldats ou mendiants, tous avaient une expression inquiète. Ils n'avaient que trop de raisons pour craindre que, s'ils avaient été tirés de la prison où ils languissaient depuis des années, ce ne fut pas dans une bonne intention. Cependant ce matin-là Théodoros ordonna que soixante-quinze d'entre eux fussent mis en liberté; c'étaient tous d'anciens serviteurs de l'empereur ou des chefs qu'il avait emprisonnés sans cause, pendant ses accès de folie si fréquents durant les derniers temps.

Peu après son retour du Sélassié, Théodoros ayant changé d'humeur envoya des ordres pour que sept personnes fussent exécutées; parmi eux se trouvaient la femme et l'enfant d'un garde-magasin qui s'était enfui en septembre, pauvres êtres innocents sur lesquels le despote exhala la rage que lui causait la désertion du mari : ils furent tués par les « braves amharas, » et leurs corps furent jetés dans le précipice le plus proche. Théodoros m'envoya dire d'aller visiter le Français Bardel, qui était dangereusement malade dans une tente voisine. Après l'avoir vu et lui avoir donné une ordonnance, je visitai quelques autres Européens ainsi que leurs familles. Je les trouvai tous excessivement inquiets, et pas un ne pouvait arriver à une conclusion quant à la conduite probable que Théodoros adopterait.

Le 9 au matin de bonne heure, quelques-uns des ouvriers européens nous informèrent que Théodoros faisait des chemins pour traîner une partie de son artillerie à Falha, à l'endroit où ce village domine le Bachilo; ils nous dirent aussi que, avant de partir, il avait donné des ordres pour la mise en liberté d'une centaine de prisonniers, pour la plupart femmes ou pauvres gens.

Vers deux heures après midi, l'empereur revint, et nous envoya dire par Samuel qu'il avait vu de nombreux équipages de guerre qui descendaient du Da-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lanta au Bachilo, quatre éléphants, mais très peu d'hommes. Il avait aussi remarqué, disait-il, quelques petits animaux blancs à la tête noire, mais il n'avait pas pu deviner ce que c'était. Le savions-nous? Nous fîmes une brusque conjecture et répondîmes que c'étaient probablement des moutons de Berbera. Il envoya un dernier message : « Je suis fatigué, disait-il, d'être en sentinelle si longtemps : je vais me reposer pendant quelque temps. Pourquoi votre armée tarde-t-elle tant à venir? »

Un violent orage éclata alors, et à peine venait-il de se calmer, que je vis les soldats s'élancer de toutes les directions vers le bord du précipice, à deux cents mètres environ de notre tente. Nous apprîmes bientôt que Sa Majesté avait quitté sa tente dans un accès de colère terrible, et était allée aux maisons des serviteurs de M. Rassam, où les prisonniers de Magdala étaient enfermés depuis qu'ils avaient été descendus à Islamgie.

Comme je l'ai dit, ce jour même dans la matinée, Théodoros avait mis en liberté un grand nombre de ses prisonniers. Ceux qui étaient restés, croyant qu'ils pouvaient profiter de la bonne disposition de l'empereur, faisaient du bruit pour avoir du pain et de l'eau, car depuis deux jours ils avaient été privés de l'un et de l'autre, tous leurs domestiques s'étant retirés et tenus éloignés depuis qu'on les avait fait sortir de Magdala. Aux cris de : « Abiet, abiet » (maître, seigneur, expression ordinaire employée par les mendiants quand ils demandent l'aumône), Théodoros, qui reposait après s'être livré à de grands excès de boisson, demanda à son domestique : « Qu'y a-t-il? » On lui dit que les prisonniers demandaient de l'eau et du pain. Saisissant son épée et disant au domestique de le suivre, Théodoros s'écria : « Je leur apprendrai à demander de la nourriture quand mes fidèles soldats meurent de faim. » Arrivé à l'endroit où les prisonniers étaient enfermés, aveuglé par la rage et par son état d'ivresse, il ordonna aux gardiens de les faire sortir. Il hacha en morceaux avec son épée les deux premiers. Le troisième était un jeune enfant; bien qu'à sa vue sa main se fût arrêtée, cela ne sauva pas la vie du pauvre petit être, et il fut lancé dans le précipice par l'ordre de Théodoros. Il sembla avoir repris en quelque sorte un peu de calme après ces premiers meurtres, et quelque chose qui ressemblait à de l'ordre présida au reste des exécutions. Quand chaque prisonnier était amené, il s'enquérait de son nom, de son pays et de son crime. Le plus grand nombre d'entre eux étaient trouvés coupables, lancés dans le précipice, et des fusiliers envoyés au bas les achevaient en tirant sur eux, car beaucoup se seraient échappés vivants malgré cette terrible chute. Il y eut ainsi trois cent sept victimes et quatre-vingt-onze furent réservées pour un autre jour. Chose étrange, ces derniers étaient tous des chefs de distinction. Plusieurs parmi eux avaient combattu contre l'empereur, et tous, il le savait, étaient ses mortels ennemis.

On peut facilement s'imaginer quels étaient nos sentiments pendant cette hideuse tragédie. Nous pouvions voir la profonde ligne des soldats debout derrière l'empereur et nous comptâmes jusqu'à deux cents décharges d'armes à feu ; mais alors nous cessâmes ce calcul des agonisants et des victimes vouées à la mort. Un chef ami vint nous prier instamment de rester très-tranquilles dans nos tentes, car il pouvait être très-dangereux pour nous que Théodoros se souvînt en ce moment de ses captifs européens. Au crépuscule il revint, suivi et acclamé par une foule empressée. Toutefois il ne fit pas attention à nous; et, après un certain espace de temps, tout étant tranquille autour de nous, nous crûmes que nous étions sauvés au moins pour ce jour-là.

Il n'y avait pas de doute que lorsque Théodoros nous envoya chercher avec les autres prisonniers, il avait pris la résolution de nous tuer tous. Sa clémence apparente n'était qu'un voile pour masquer son but et faire naître des espérances de liberté dans les cœurs de ceux dont il avait déjà décidé la mort.

Le 10 au matin de bonne heure, le négus nous envoya dire de nous tenir prêts à retourner à Magdala. Mais presque aussitôt un de ses serviteurs nous apporta le message suivant : « Qu'est-ce que cette femme qui envoie ses soldats pour combattre contre un roi? N'envoyez plus de messagers à votre armée; si un seul de vos serviteurs s'absente, le contrat d'amitié entre vous et moi est rompu. »

Peu de temps après, un jeune garçon que j'avais envoyé quelques jours avant au général Merewether avec une demande pour qu'il voulût bien écrire à Théodoros qui avait plusieurs fois manifesté un grand étonnement de n'avoir reçu aucune communication de l'armée, revint avec une lettre de Son Excellence le commandant en chef pour l'empereur. La lettre était parfaite, juste comme nous l'avions désirée; ferme, courtoise, elle ne contenait ni menaces, ni promesses, celle-ci exceptée : que Théodoros serait traité honorablement s'il rendait les prisonniers qu'il avait entre les mains, sans qu'il leur eût été fait aucun mal.

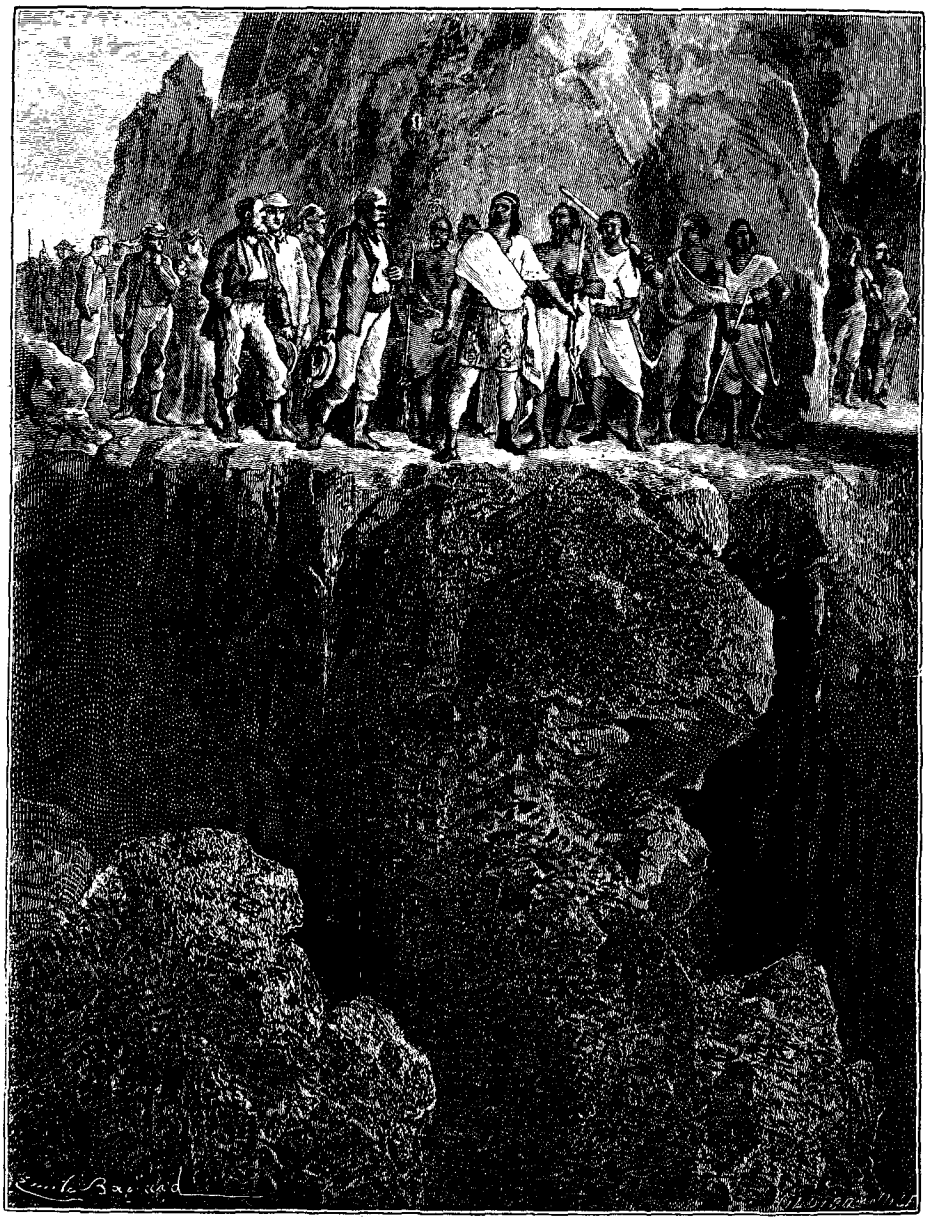
Nous envoyâmes Samuel aussitôt informer l'empereur qu'il était arrivé pour lui une lettre de sir R. Napier. Sa Majesté refusa de la recevoir. « Cela ne sert à rien, dit-il, je sais ce que j'ai à faire. » Cependant bientôt après il envoya chercher Samuel secrètement et lui demanda le contenu de la lettre, et comme Samuel l'avait traduite, il l'informa des principaux points. Théodoros écouta attentivement, mais ne fit aucune remarque.

Une mule des écuries impériales fut envoyée pour monture à M. Rassam. On dit au lieutenant Prideaux, au capitaine Cameron et à moi que nous pouvions monter nos propres mules, mais cette faveur fut refusée aux autres captifs. A notre retour à Magdala, nous fûmes accueillis par nos serviteurs et par les quelques amis que nous avions sur la montagne comme des hommes qui sortent du tombeau. Nous envoyâmes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chercher nos tentes, nos fournitures de lit, etc., et nous attendîmes avec anxiété le prochain mouvement de l'inconstant despote.

Vers midi environ, la garnison entière reçut l'ordre de prendre les armes et d'aller au camp du roi; quelques vieillards seulement et les gardiens ordinaires des prisonniers devaient rester sur la montagne. Entre trois et quatre heures de l'après-midi un violent orage éclata sur l'amba : nous croyions de temps en temps distinguer au milieu des grondements du tonnerre le bruit de canons éloignés et de quelques autres tout proches. D'autres fois, nous affirmions que le son que nous venions d'entendre était une décharge; mais c'était pour sourire bientôt après de cette idée et nous nous étonnions de ce que les échos incessants du tonnerre pussent prendre dans notre imagination surexcitée une telle



Le moment critique (voy. p. 190). — Dessin de Emile Bayard d'après un croquis anglais.

ressemblance avec le bruit si avidement désiré de l'approche de notre armée libératrice. A quatre heures, cependant, l'orage se calma et alors il ne fut plus possible de douter; le son pénétrant et triste des canons, le retentissement aigu de la mousqueterie arrivaient jusqu'à nous clairement et distinctement. Mais que se passait-il? Nul ne voulait ou ne pouvait le dire. Deux fois, pendant l'heure suivante, le joyeux élelta ou chant de bienvenue résonna des sommets d'Islamgie à ceux de l'amba où lui répondaient en chœur les familles des soldats. Alors tous les doutes s'évanouirent. Évidemment le roi avait ordonné une de ces mises en scène fanfaronnes dont il était coutumier. Aucun combat n'avait eu lieu, car on n'aurait pas entendu l'élelta si Théodoros s'était rencontré avec les troupes britanniques.

Nous dormions d'un profond sommeil, ne nous dou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Combat de Fahla. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis anglais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tant guère de la lutte sanglante qui avait eu lieu à quelques milles de notre prison, quand nous fûmes réveillés par un domestique qui nous dit de nous habiller promptement et de le suivre chez M. Rassam, car des messagers venaient d'arriver de la part de Sa Majesté. Nous trouvâmes en entrant dans la chambre de M. Rassam, MM. Waldmeier et Flad, et plusieurs chefs abyssins chargés pour nous d'un message impérial. Nous entendîmes alors parler pour la première fois du combat de Fahla. Nous apprîmes en vérité que nous étions maintenant hors de péril et que le despote humilié avait reconnu la grandeur de la puissance lointaine qu'il avait méprisée pendant des années. Son message était ainsi conçu : « Je pensais que les gens qui ont marché aujourd'hui contre moi n'étaient que des femmes, je trouve maintenant que ce sont des hommes. J'ai été vaincu par leur avant-garde seule; tous mes mousquetaires sont morts; réconciliez-moi avec vos compatriotes. »

M. Rassam lui fit répondre qu'il était venu dans son pays pour faire la paix et que maintenant, comme autrefois, il ne désirait qu'une chose, c'était de voir arriver cet heureux résultat. Il proposait d'envoyer le lieutenant Prideaux au camp britannique en son nom, et conseillait à Sa Majesté de charger en même temps M. Flad ou tout autre Européen en qui il avait confiance, accompagné d'un grand personnage de son royaume, pour porter ses conditions et discuter ses intérêts; mais il ajoutait que si Sa Majesté ne voulait pas livrer tous les prisonniers au commandant en chef, toute démarche auprès de lui serait inutile.

Les deux Européens et leurs adjoints abyssins restèrent quelque temps avec nous pour se reposer et pour se rafraîchir. Ils nous dirent que le négus et son entourage, en voyant déboucher la veille l'avant-garde de notre armée des ravins du Bachilo, avait pris une batterie d'artillerie pour de simples équipages de guerre, et que, voyant seulement quelques hommes à Arogié, il avait cédé aux demandes de ses chefs et leur avait permis de faire ce qu'ils voulaient. Après avoir tiré un coup de canon, les Abyssins, excités par la perspective d'un large butin, s'élancèrent au bas de la colline. Théodoros resta de sa personne auprès de son artillerie qui était servie par des ouvriers indigènes sous la direction d'un cophte, ancien serviteur de l'évêque, et de Lij Engeddah Wark, fils d'un juif converti du Bengale. A la première décharge des canons abyssins, la plus grande pièce d'ordonnance, *le Théodoros*, éclata, les servants par méprise ayant mis double charge dans la pièce.

Pendant ce temps, descendus des hauteurs de Fahla et d'Islamgie, les cavaliers abyssins se heurtaient à huit cents Anglais du 4e régiment, aux pionniers du Pandjab et à un bataillon de Beloutchis du Scinde. « L'engagement devint bientôt général; mais les chances de la lutte étaient trop inégales pour qu'elle pût se prolonger. Disputant pied à pied le terrain avec une énergie trop mal secondée par un armement impuissant, l'ennemi, décimé par les effets foudroyants de l'artillerie anglaise et par les décharges meurtrières des fusils Snider, dut se replier en désordre vers ses positions, abandonnant sur le champ de bataille huit cents morts et douze cents blessés. Les canons de Fahla et de Sélassié n'avaient pas cessé leur feu pendant toute l'action, mais aucun projectile n'arriva dans les rangs des Anglais; ils étaient à une distance qui dépassait la portée du tir. L'infanterie anglaise et les troupes indigènes rivalisèrent d'entrain dans la poursuite; entre tous, les soldats du Pandjab se firent remarquer par leur sauvage énergie et leur ardeur emportée, que n'arrêtaient ni fourrés ni précipices. Leur régiment fournit à lui seul presque tous les blessés, dont le chiffre total pour les troupes engagées ne dépassait pas vingt; pas un seul homme n'avait été tué[1]. »

La nuit arrêta la poursuite. Vers le crépuscule, le négus avait envoyé rappeler ses troupes, mais il avait en vain dépêché messager sur messager; enfin il aperçut les débris de son armée gravissant la montée rapide et il apprit seulement alors la funeste histoire de leur désastre. Fitaurari Gabrié (le commandant de l'avant garde), son vieil ami dévoué, le plus brave des braves, était étendu mort sur le champ de bataille; il demanda ce qu'étaient devenus plusieurs autres chefs, et à chaque nom il lui fut répondu : « Il est mort! »

Abattu, vaincu enfin, Théodoros, sans dire un mot, avait regagné sa tente avec la seule pensée de faire un appel à l'amitié de ses prisonniers, et à la générosité de son adversaire.

Sur ces entrefaites, MM. Flad et Waldmeier firent annoncer leur retour. Mais Théodoros avait bu pour s'étourdir; il sortit de sa tente très-surexcité et leur demanda : « Que voulez-vous? » Ils lui dirent que, comme il le leur avait ordonné, ils venaient de conférer avec M. Rassam, et que celui-ci lui conseillait d'envoyer au camp M. Prideaux. L'empereur les interrompit et s'écria d'un ton colère : « Songez à vos propres affaires, allez à vos tentes. » Les deux Européens restèrent encore, dans l'espoir que Sa Majesté changerait d'humeur; mais, ne les voyant pas partir, Théodoros entra dans une violente colère et, élevant la voix, il leur ordonna de se retirer sur-le-champ.

Vers quatre heures après midi, Théodoros envoya un messager à MM. Flad et Waldmeier pour les rappeler devant lui. Aussitôt qu'ils furent arrivés, il leur demanda : « Entendez-vous ces gémissements? il n'y a pas un soldat qui n'ait perdu un ami ou un frère. Que sera-ce quand l'armée anglaise entière viendra? que ferai-je? Conseillez-moi. — La paix est ce qu'il y a de mieux, Sire, » répondit M. Waldmeier. « Et vous, Flad, que dites-vous? — Votre Majesté, dit M. Flad, devrait accepter la proposition de M. Rassam. » Théodoros resta quelques minutes silencieux, la tête dans ses mains et parut songer profondément, il dit alors : « Eh bien, retournez à Magdala et dites à M. Rassam

1. *L'Expédition d'Abyssinie en* 1868, par le capitaine d'état-major L. d'Hendecourt (*Revue des Deux-Mondes* du 1er avril 1869).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que j'ai confiance dans son amitié pour me réconcilier avec sa nation. Je ferai ce qu'il croira le mieux. » M. Flad nous apporta ce message; M. Waldmeier resta avec l'empereur.

Quand le lieutenant Prideaux et M. Flad arrivèrent à Islamgie, ils furent conduits à l'empereur, qu'ils trouvèrent assis en plein air et vêtu comme à l'ordinaire. Il les reçut très-gracieusement et ordonna qu'on sellât immédiatement une de ses meilleures mules pour M. Prideaux; s'apercevant que ce dernier était épuisé par la course rapide qu'il venait de faire, il lui donna une mesure de tej pour se rafraîchir pendant la route. Il les congédia en bornant ses instructions à ces seules paroles : « Je me croyais un puissant personnage avant ces événements, mais j'ai découvert que mes adversaires étaient plus forts que moi; maintenant, réconciliez-moi avec eux. » Ils partirent alors, accompagnés de Dejatch Alamé, gendre de l'empereur, pour se rendre au camp britannique à Arogié. Ils y arrivèrent après deux heures de chevauchée et reçurent de tout le monde le plus chaleureux accueil : après un court séjour dans le camp, ils retournèrent auprès de Théodoros emportant une lettre de sir Robert Napier, écrite en termes fermes mais conciliants et assurant le négus que, pourvu qu'il se soumît à la reine d'Angleterre et qu'il amenât au camp britannique tous les prisonniers et tous les autres Européens, il serait traité honorablement ainsi que sa famille.

Sir Robert Napier reçut Dejatch Alamé avec une grande courtoisie (fait qui fut immédiatement rapporté à Théodoros par un courrier spécial), le fit entrer dans sa tente et lui parla avec franchise. Il lui dit que, non-seulement il fallait que tous les Européens fussent envoyés au camp, mais que l'empereur lui-même devait aussi venir et se soumettre à la reine d'Angleterre; que, s'il agissait ainsi, il serait traité honorablement; mais que, s'il maltraitait un seul des Européens qui étaient en son pouvoir, il n'avait à attendre aucune pitié; il ajouta que lui, sir Robert Napier, dût-il rester cinq années dans le pays, il ne partirait pas avant d'avoir puni le dernier meurtrier, devrait-il même aller l'arracher à sa propre mère. Il lui montra ensuite quelques-uns des engins de guerre qu'il avait amenés avec lui, et lui expliqua quels en étaient les effets.

Lorsque Prideaux et ses compagnons revinrent au camp de Théodoros, ils le trouvèrent assis au sommet de Sélassié; il regardait le camp britannique et il paraissait de bonne humeur. Ils avaient été rejoints, à leur arrivée, par M. Waldmeier; ils se présentèrent ensemble devant l'empereur et lui remirent la lettre entre les mains. Il se la fit traduire deux fois, et à la fin de la seconde lecture, il demanda d'une manière délibérée : « Qu'entend-on par honorable traitement? Cela veut-il dire que les Anglais m'aideront à vaincre mes ennemis, ou cela signifie-t-il que je serai traité honorablement comme prisonnier? »

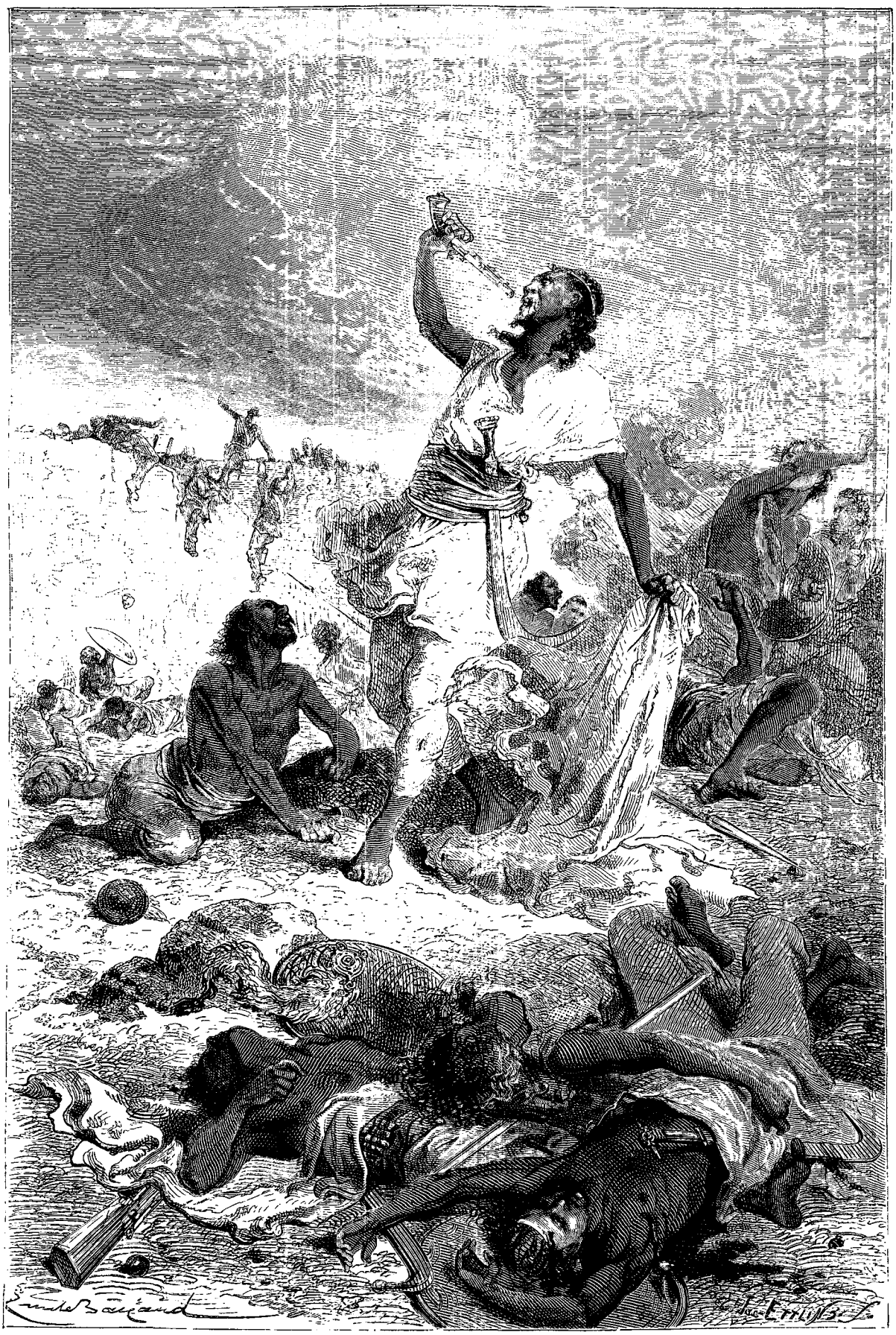
Prideaux répondit que le commandant en chef n'avait rien dit sur le premier point, que tous ses désirs étaient contenus dans sa lettre, et que l'armée anglaise était venue simplement dans le pays pour délivrer ses compatriotes, et que cela fait, elle s'en irait. Cette réponse ne plut pas du tout à l'empereur. Évidemment, ses plus mauvaises passions étaient éveillées; mais se contraignant, il leur fit signe de se tenir un peu à l'écart, pendant qu'il dictait une lettre à son secrétaire. Il l'avait commencée avant l'arrivée de Prideaux; c'était une épître incohérente, non scellée, constatant, entre autres choses, qu'il ne s'était jusqu'ici soumis à aucun homme, et qu'il n'était pas disposé à le faire maintenant. Il renferma avec sa lettre celle qu'il venait de recevoir de sir Robert Napier, la remit à Prideaux et lui ordonna de partir sur-le-champ; il ne lui permit même pas de prendre un verre d'eau, lui disant qu'il n'y avait pas de temps à perdre.

Après deux nouvelles heures de marche, Prideaux et Flad arrivèrent une seconde fois au camp britannique. Malgré la répugnance que sir Robert Napier dut ressentir, il dépêcha de nouveau les deux envoyés à Théodoros, après leur avoir laissé prendre quelque repos.

C'était en vérité la seule manière d'agir avec lui : la fermeté seule pouvait sauver nos existences menacées; car nous n'avions que trop de preuves que l'espèce d'adulation servile qu'on avait témoignée pendant si longtemps à Théodoros n'avait amené aucun résultat, si ce n'est une correspondance absurde et qu'on n'y avait gagné aucun avantage réel. Il n'était pas possible de donner aucune réponse à l'épître insensée qu'il avait envoyée; un message verbal se référant à la première sommation du commandant en chef était tout ce que celui-ci pouvait accorder. Nous étions encore au pouvoir de Théodoros; nous n'avions pas encore goûté de la liberté; quoi qu'il arrivât, notre sort serait décidé avant peu; nous étions passifs et prêts à nous soumettre, avec autant de bonne grâce que possible, à la sentence que nous attendions à chaque minute. M. Flad avait laissé sa femme et ses enfants à Islamgie; il ne pouvait songer à ne pas retourner sur ses pas; quant à Prideaux, le cas était tout à fait différent : il revint, comme un brave et galant homme, prêt à sacrifier sa propre vie pour tâcher de sauver les nôtres, et allant, de plein gré, à une mort presque certaine pour obéir à son devoir. Aucun des braves soldats qui portent vaillamment la croix de Victoria n'a jamais fait une plus noble action. Heureusement cependant, comme ils approchaient de Sélassié, ils rencontrèrent M. Meyer, un des ouvriers européens, qui leur apprit que nous étions tous mis en liberté et en route pour le camp. Ils tournèrent bride avec joie et apportèrent ces bonnes nouvelles à nos compatriotes inquiets.

Mais revenons à nous-mêmes, à nos dernières heures de réclusion dans Magdala. Nous restâmes toute la journée dans une grande inquiétude, ne sachant pas d'une minute à l'autre quelle conduite Théodoros adopterait. Je pansai plusieurs des blessés et je vis un grand nombre des soldats qui avaient pris part

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



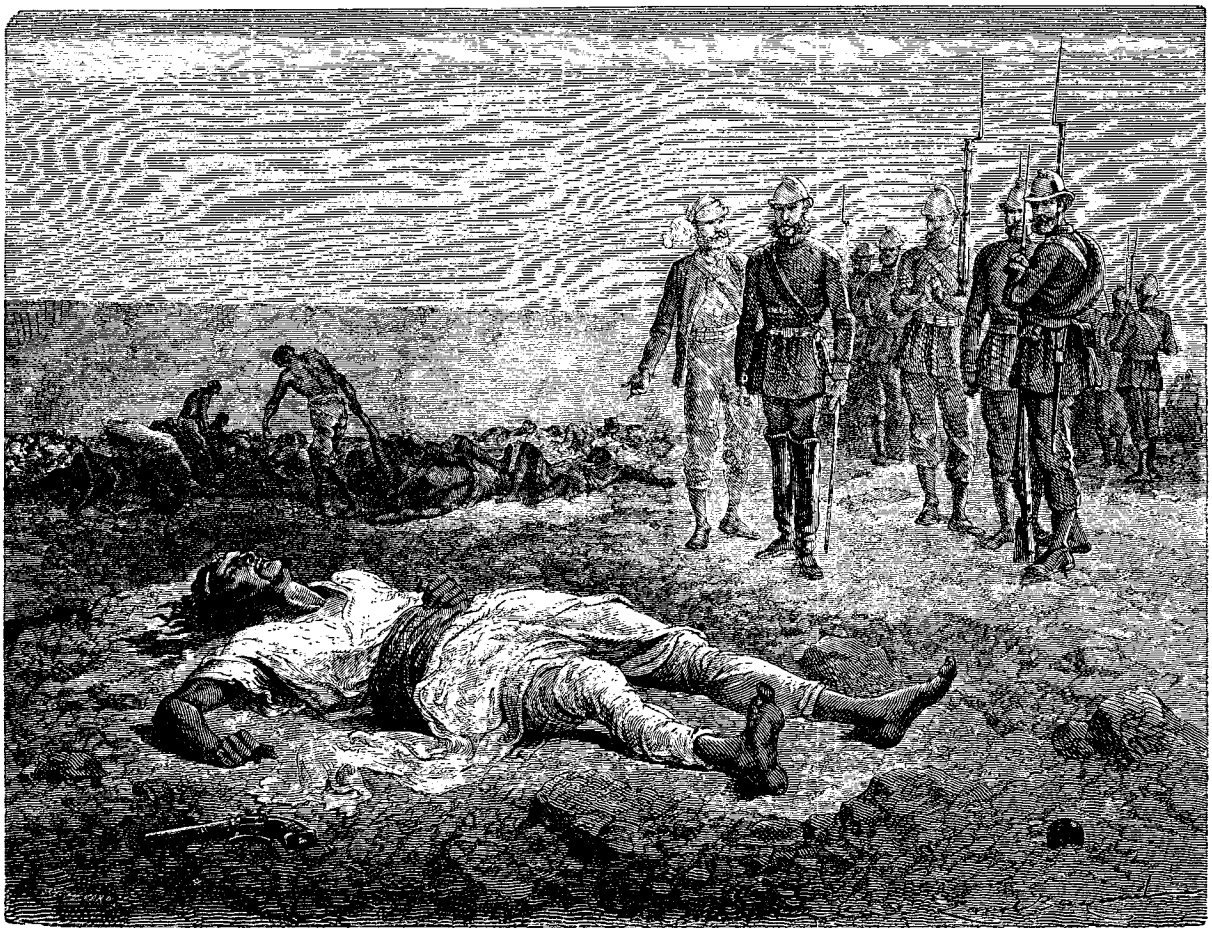
Suicide de Théodoros. — Dessin de Emile Bayard d'après un croquis anglais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au combat de la veille. Tous étaient très-abattus et déclaraient qu'ils ne voulaient plus se battre. « A quoi cela sert-il, disaient-ils, de lutter contre vos soldats? Quand nous combattons avec nos compatriotes, chaque côté a son tour ; avec vous, c'est toujours votre tour. Voyez combien nous avons de morts et de blessés : nous n'avons vu aucun de vos hommes tomber, et cependant vous ne vous enfuyez jamais. »

Les fusées surtout les épouvantaient, et ils faisaient d'effrayants récits sur les effets terribles de cet engin de destruction.

Peu de temps après avoir reçu la première réponse de sir Robert Napier et avoir dépêché Prideaux et Flad pour la seconde fois au commandant en chef, Théodoros avait réuni ses principaux chefs et plusieurs des ouvriers européens et tenu une sorte de conseil ; mais il devint bientôt en proie à une telle surexcitation, à un tel délire, qu'il fut difficile de l'empêcher de commettre un suicide. Les chefs le blâmant de sa faiblesse lui avaient proposé de nous tuer tous ou de nous enfermer dans une hutte du camp pour y être brûlés vivants à l'approche de nos soldats. Sa Majesté ne fit pas attention à ces suggestions, congédia ses chefs et dit à MM. Meyer et Saalmüller, deux de ses ouvriers européens, de se tenir prêts pour nous accompagner au camp anglais. En même temps il nous envoya deux



Le corps de Théodoros reconnu par les Anglais (voy. p. 192). — Dessin de Emile Bayard d'après un croquis anglais.

de ses officiers supérieurs, le Bitwaddad Hassenié et Ras Bissawur, avec le message suivant : « Partez de suite ; allez vers votre peuple, vous enverrez chercher demain ce qui vous appartient. »

Ce message ne nous rassurait pas du tout. Les deux chefs étaient sombres et abattus, et Samuel était tellement agité qu'il ne put nous donner aucune explication sur cette décision soudaine. Nous appelâmes nos serviteurs pour empaqueter différentes choses, et plusieurs d'entre eux nous dirent adieu avec des larmes dans les yeux. Les gardiens les mieux disposés pour nous nous regardaient d'un air triste et affligé. Sans aucun doute, leur impression était la même que la nôtre : on nous envoyait chercher, non pour nous rendre à nos compatriotes, mais pour nous envoyer à la mort. Il eût été inutile et vain de faire des représentations ou de nous plaindre ; aussi nous nous habillâmes, contents, quoi qu'il pût arriver, d'atteindre au terme de notre captivité. Nous dîmes adieu à nos serviteurs et nous quittâmes l'amba sous une forte escorte. Pendant que nous nous habillions, Samuel avait causé avec les deux chefs. Ils lui dirent que Théodoros avait perdu la raison, et qu'ils ne négligeraient rien pour retarder notre rencontre avec lui, car il était de la plus grande importance de lui laisser le temps de se calmer un peu. Ils décidèrent d'envoyer un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soldat en avant, avec un message supposé de notre part pour demander à Sa Majesté la faveur d'une dernière entrevue; car nous ne pouvions pas partir sans lui dire adieu.

Arrivés au pied de l'amba, nons ne trouvâmes pas de mules, comme l'empereur en envoyait en pareil cas; nous dûmes faire seller les nôtres et en emprunter quelques-unes aux ouvriers européens. Cet endroit semblait presque abandonné, et pendant notre trajet jusqu'à la tente impériale, nous vîmes peu de soldats, mais en avançant nous aperçûmes les hauteurs de Sélassié et de Fahla couvertes des débris de l'armée impériale.

Nous rencontrâmes à cent mètres environ de la tente du roi, et revenant vers nous, le messager que Samuel et les chefs avaient envoyé pour demander à Théodoros une dernière entrevue. Il nous dit que le roi n'était pas dans sa tente, qu'il se trouvait entre Fahla et Sélassié et qu'il voulait voir seulement son ami bien aimé Rassam. Des ordres furent alors donnés par les chefs qui nous escortaient pour conduire M. Rassam par un chemin et le reste des captifs par un autre. Nous eûmes à suivre un petit sentier sur le bord du Sélassié, et M. Rassam fut conduit par une route à cinquante mètres au-dessus. Nous fîmes ainsi deux cents mètres environ; tout à coup on nous ordonna de nous arrêter. Les soldats nous dirent que l'empereur venait vers M. Rassam et qu'il nous fallait attendre la fin de l'entrevue.

Au bout de quelques instants on nous dit d'avancer, car M. Rassam avait quitté le roi et se dirigeait vers nous.

Je marchais en tête de notre détachement, et grande fut ma surprise de me trouver au bout de quelques pas, à un brusque détour de la route, face à face avec Théodoros. Je m'aperçus aussitôt qu'il était en proie à une agitation terrible. Derrière lui se tenaient vingt hommes sur un seul rang, tous armés de mousquets. L'endroit où il se trouvait était une petite plate-forme, si étroite que je n'aurais pour ainsi dire pu faire autrement que de le toucher si j'avais fait quelques pas de plus en avant. Au-dessous de la plate-forme le précipice s'ouvrait béant et profond; au-dessus, les rocs s'élevaient comme une immense muraille : évidemment il n'aurait pu choisir un meilleur endroit, s'il eût formé de sinistres desseins à notre égard.

Il n'avait pas pu me voir d'abord, car son visage était à demi tourné; il parlait bas à l'oreille du soldat le plus rapproché de lui, et tendait sa main pour prendre le mousquet de cet homme. J'étais prêt à tout événement, et je n'eus pas le moindre doute que notre dernière heure eût sonné.

Théodoros, la main sur son mousquet, se retourna; il m'aperçut alors, me regarda pendant une seconde ou deux, laissa retomber son bras, et d'une voix basse et triste me demanda comment j'allais et me dit adieu.

Le chef de notre escorte me dit plus tard qu'à ce moment Théodoros était indécis s'il nous ferait mettre à mort ou non, permettant seulement à M. Rassam de partir à cause de son amitié personnelle pour lui; et que nous devions notre salut au heureux hasard qui avait fait que le regard de l'empereur tombât d'abord sur moi contre lequel il n'avait pas d'animosité; mais qu'il en eût été tout à fait autrement si sa colère eût été surexcitée par la vue de ceux qu'il haïssait.

Quelques minutes plus tard, nous rejoignions M. Rassam et marchions aussi vite que nos mules pouvaient courir. M. Rassam nous rapporta que Théodoros lui avait dit : « Il commence à faire sombre, peut-être vaudrait-il mieux remettre votre départ à demain. » « Comme Votre Majesté voudra, » avait répondu M. Rassam. Alors Théodoros reprit : « N'importe, partez. » Ils s'étaient serré la main, fort émus tous deux à l'idée de se séparer, et M. Rassam avait promis de revenir de bonne heure le lendemain matin.

Nous avions presque atteint les gardes avancées du camp impérial lorsque des soldats nous crièrent d'arrêter. Théodoros avait-il encore changé d'idée? Si près de la liberté, étions-nous encore destinés à la captivité ou à la mort? Ces pensées nous traversèrent immédiatement l'esprit. Mais cette cruelle incertitude fut de courte durée, car nous aperçûmes, courant vers nous, un des serviteurs de l'empereur; il apportait l'épée de Prideaux et la mienne dont Sa Majesté s'était emparée à Debra-Tabor vingt et un mois auparavant. Nous fîmes remercier Théodoros par son envoyé et nous continuâmes notre marche.

Nous ne savions pas encore à ce moment combien notre délivrance avait tenu à peu de chose. Il paraît qu'après notre départ Théodoros s'assit sur une pierre, la tête entre ses mains et se mit à pleurer. Ras-Engeddah lui dit alors : « Êtes-vous une femme pour pleurer? Rattrapons ces hommes blancs, tuons-les et fuyons; ou combattons et mourons. » Théodoros lui répondit d'un ton de reproche : « Ane que vous êtes, n'ai-je pas assez tué ces deux derniers jours? faut-il encore que par la mort de ces hommes blancs je couvre l'Abyssinie d'une tache de sang ineffaçable? »

Bien que nous fussions à une distance convenable du camp impérial, et presque en vue de nos sentinelles avancées, nous pouvions à peine croire que nous n'étions pas victimes de quelque illusion. Involontairement, nous regardions derrière nous, craignant que Théodoros, regrettant sa clémence, ne nous suivît et ne nous atteignît avant que nous eussions gagné notre camp. Mais Dieu qui nous avait ce jour même délivrés par une sorte de miracle, nous protégea encore, et peu de temps après nous entrâmes, le cœur plein de reconnaissance et de joie, dans les lignes britanniques. Nous entendîmes le son si doux à nos oreilles des voix anglaises, les vivats sincères de nos compatriotes, et nous serrâmes la main des chers amis qui avaient travaillé avec tant de zèle à notre délivrance.

Le lendemain de notre délivrance, le 12 au matin, Théodoros envoya une lettre d'excuse exprimant ses regrets d'avoir écrit l'impertinente missive de la veille. Il demandait en même temps au commandant en chef

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'accepter un présent de mille vaches. Ceci était, selon la coutume du pays, un sacrifice de propitiation qui, une fois accepté, éloignait toute appréhension d'hostilités.

Les cinq captifs qui avaient été réunis à nous en janvier 1868, M. Staiger, son entourage, Mme Flad et ses enfants, plusieurs autres Européens et leurs familles, étaient encore au pouvoir de Théodoros. Ceux de leurs parents qui nous avaient accompagnés le soir précédent, furent renvoyés de bonne heure le lendemain matin à Théodoros, et Samuel, fut chargé de demander à l'empereur qu'il permît à tous les Européens et à leurs familles de partir. On envoya aussi en même temps une chaise et des porteurs pour Mme Flad, dont l'état de santé était tel, qu'elle ne pouvait pas monter à cheval. M. Rassam dit à Samuel, au moment où celui-ci partait, que le commandant en chef avait accepté les vaches; malentendu fâcheux pour Théodoros, qu'il induisit en erreur, mais qui sauva probablement la vie aux Européens qui étaient encore en son pouvoir.

Quand les Européens qui étaient retournés à Sélassié pour amener leurs familles approchèrent avec Samuel de l'empereur, sa première question fut celle-ci : « Les vaches ont-elles été acceptées? » Samuel s'inclinant respectueusement devant lui répondit: « Le Ras anglais vous fait dire : « J'ai accepté votre présent : que Dieu vous le rende. » A cette reponse, Théodoros respira longuement, comme s'il était soulagé d'une profonde inquiétude, il dit alors aux Européens : « Prenez vos familles avec vous et partez. » Puis s'adressant à M. Waldmeier: « Vous aussi, vous désirez me quitter; eh bien! vous êtes libre; maintenant que je suis en bonne intelligence avec les Anglais, si j'ai besoin de dix Waldmeiers je n'aurai qu'à les leur demander. » Dans l'après-midi, les ouvriers européens et leurs familles, M. Staiger et son entourage, Mme Flad et ses enfants, Samuel et nos serviteurs, vinrent tous dans le camp britannique. Il leur avait été permis d'emporter ce qui leur appartenait, et quand ils partirent, Théodoros, qui était dans de bonnes dispositions, leur dit adieu.

Le samedi 11, sir Robert Napier avait clairement indiqué à Dejatch Alamé sa volonté immuable. Il fallait que non-seulement les captifs fussent dans son camp avant vingt-quatre heures, mais que Théodoros s'y rendît aussi sans autres conditions que la vie sauve et la promesse d'un traitement honorable, autrement les hostilités éclateraient de nouveau; à la demande pressante de Dejatch Alamé, qui savait combien il serait difficile à Théodoros d'obtempérer à cette partie de l'ordre qui le concernait, sir Robert Napier promit d'étendre à quarante-huit heures le délai qu'il avait fixé pour l'acceptation de son ultimatum.

Le 13 au matin, l'empereur n'ayant pas encore fait sa soumission, il devint nécessaire de le contraindre à obéir, et des démarches allaient être faites pour achever l'œuvre si habilement commencée, quand les chefs les plus importants de l'armée de Théodoros se présentèrent au commandant en chef, disant qu'ils venaient en leur propre nom, et au nom de la garnison pour déposer leurs armes et rendre la forteresse; ils ajoutèrent que Théodoros, accompagné d'une cinquantaine de partisans, avait pris la fuite pendant la nuit.

Il paraît que la veille au soir, en apprenant que les vaches n'avaient pas été acceptées et qu'elles étaient encore en dehors de l'enceinte du camp anglais, Théodoros crut qu'il avait été trompé, et que, s'il tombait au pouvoir des Anglais, il serait condamné aux fers ou à la mort. Toute la nuit il se promena autour de Sélassié, inquiet et abattu, et le matin de bonne heure il sollicita ses soldats de le suivre; mais, au lieu de lui obéir, ils se retirèrent vers une autre partie du plateau. Théodoros fit feu sur deux des mutins qui étaient le plus près de lui; mais cet acte de vigueur, loin d'étouffer les dispositions malveillantes des soldats, précipita leur retraite ou leur désertion.

Avec le peu d'hommes qui lui restaient il passa par le Kafir Ber, mais à l'issue de ce défilé il aperçut les Gallas s'avançant de toutes parts afin de le cerner, lui et ses soldats. Il dit alors à ses fidèles partisans : « Laissez-moi, je veux mourir seul! » Sur leur refus de le quitter, il reprit : « Vous avez raison, mais retournons à la montagne : il vaut mieux recevoir la mort des mains des chrétiens. » Et, suivi du petit nombre de fidèles décidés à mourir avec lui, il rentra dans la forteresse dont il fit barricader les abords.

Au point du jour, au moment où dans le camp anglais se formaient les colonnes d'assaut, on vit descendre de toutes les hauteurs une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, chargés d'armes et d'effets de toute sorte, et traînant à leur suite un nombre considérable de chevaux et de mulets. C'étaient les débris de l'armée de Théodoros et la population de Magdala qui fuyaient les calamités de la guerre, implorant la merci des vainqueurs. Les hommes furent désarmés, puis on laissa tous ces malheureux gagner l'intérieur du pays. Les deux ambas de Fahla et de Sélassié furent occupées sans coup férir; on n'y trouva que quelques canons, les mêmes qui avaient tiré sur les troupes anglaises dans la journée du 10, et dont plusieurs étaient hors de service. De là on marcha sur Magdala, qui domine d'au moins cent mètres le terrain parcouru par la colonne d'attaque. Un escalier étroit, grossièrement taillé dans le flanc du rocher, donne accès de ce côté à une porte par laquelle on pénètre dans la place. C'est sur cette voie escarpée, longue de plus de trois cents mètres, que s'engagea l'infanterie anglaise; la porte était solidement barricadée, et les premiers assaillants durent se servir d'échelles pour pénétrer dans une première enceinte formant une sorte de retranchement avancé. Les corps de quelques soldats abyssins, atteints par les projectiles de l'artillerie, jonchaient le sol de cette enceinte. En avant d'une seconde porte, s'ouvrant dans la place elle-même, un cadavre était

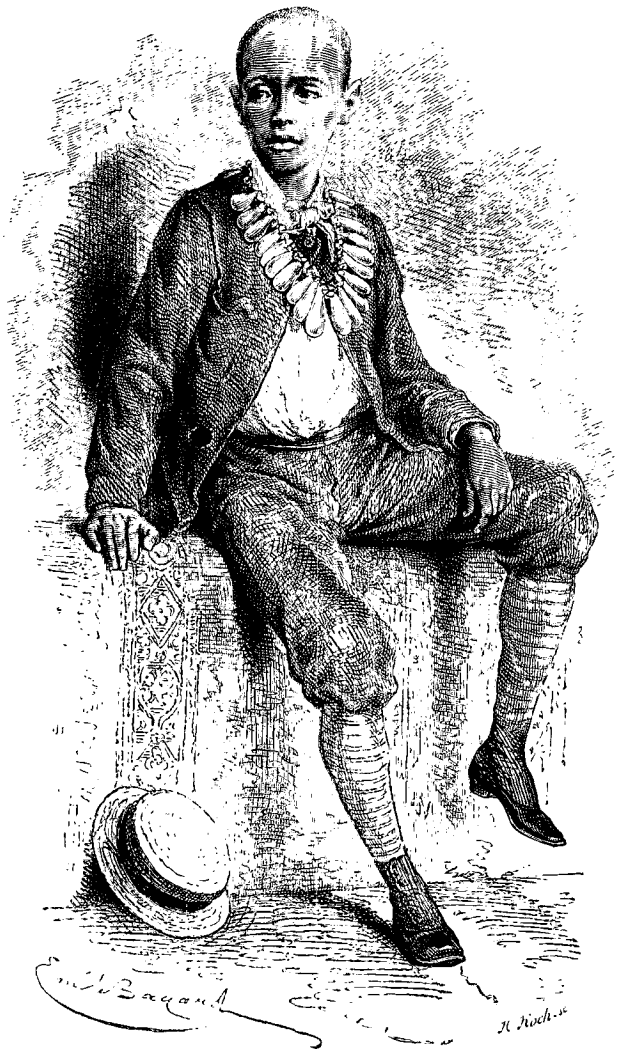
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étendu. Les interprètes qui avaient accompagné la colonne d'assaut reconnurent sur-le-champ le roi Théodoros. A la vue des uniformes étrangers apparaissant sur le faîte de ses remparts impuissants, il s'était tiré dans la tête un coup de pistolet, ne voulant pas tomber vivant entre les mains de ses ennemis.

J'entrai dans la forteresse peu de temps après son occupation par nos troupes. Le cadavre de Théodoros fut un des premiers objets qui frappa mes yeux. Il avait le sourire sur les lèvres, cet heureux sourire qu'on lui voyait si rarement dans les derniers temps de sa vie. Il donnait un air de grandeur calme aux traits de cet homme dont la carrière avait été si remarquable et dont les cruautés sont presque sans égales dans l'histoire, mais qui, à sa dernière heure, semblait avoir retrouvé les jours de sa jeunesse, avait combattu comme un brave, et s'était donné la mort plutôt que de se rendre.

Je restai cette nuit-là à Magdala. Il me semblait excessivement étrange de dormir libre dans la même hutte où j'avais été si longtemps prisonnier. Des soldats anglais gardaient désormais nos anciens geôliers, la veuve et le fils de Théodoros étaient dans le camp anglais. Dans le court espace de quarante-huit heures, notre position avait si complétement changé qu'il était difficile d'y croire. Parfois je craignais d'être victime d'une illusion. J'étais trop surexcité pour goûter le sommeil.

La dépouille du négus, recueillie par nous et gardée par une sentinelle anglaise, fut enterrée le lendemain dans l'humble église de chaume de Magdala, et la présence de quelques habits rouges fut la seule pompe qui accompagna ces tristes funérailles.



Le fils orphelin de Théodoros. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

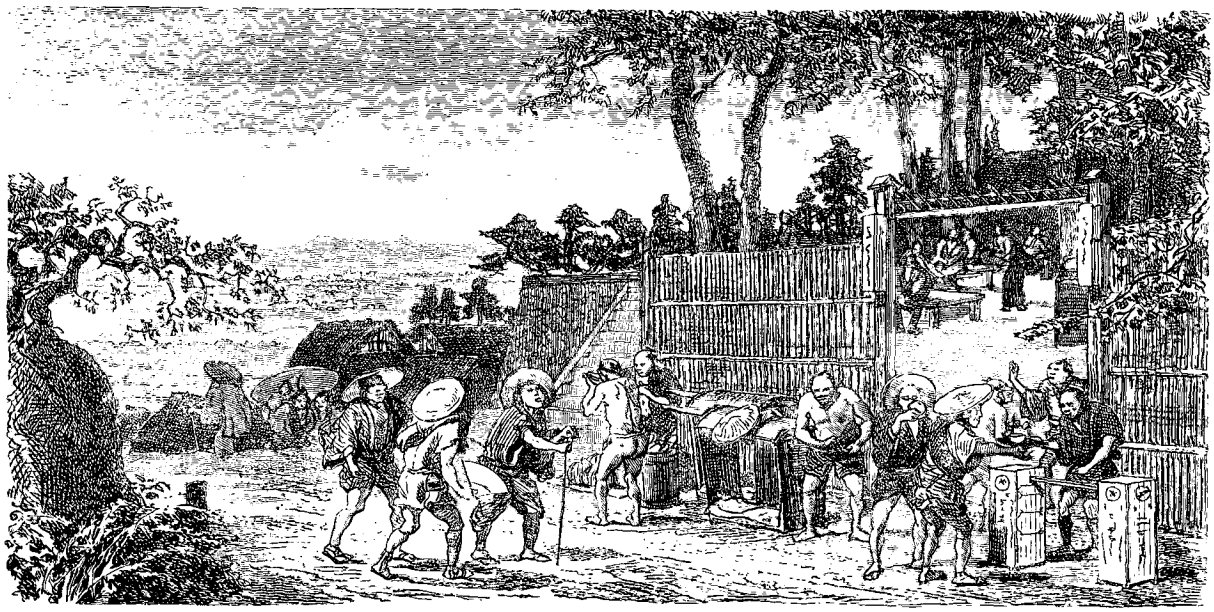
Ce modeste monument ne devait pas même abriter les restes de celui pour lequel l'empire éthiopien avait paru, un jour, trop étroit. Tout le matériel de guerre conquis dans Magdala ayant été condamné à être détruit comme ne pouvant former un trophée digne des vainqueurs, ceux-ci en firent un immense bûcher qui embrasa toutes les constructions de l'amba. Sur ce plateau désert, nivelé par l'incendie, on chercherait en vain la tombe de Théodoros. Sa veuve, malade de douleurs et d'émotions, est morte peu de jours après dans le camp anglais, et son fils — *est assis au foyer du peuple britannique.*

Le 16, nous partîmes, plusieurs de mes compagnons et moi; pour Dalanta, où nous attendîmes quelques jours la réunion de tous les Européens délivrés, au nombre de soixante et un, hommes, femmes et enfants. Enfin le 21, lorsque sir Robert Napier, dans une revue générale de l'armée, nous eut présentés à nos libérateurs, nous continuâmes notre chemin vers la côte et nous arrivâmes à Zoula le 28 mai.

Quand je regarde en arrière, maintenant que je me trouve un homme libre, dans un pays libre, le passé m'apparaît comme un rêve horrible, une sorte de chaînon manquant dans ma vie; et quand je me souviens que notre délivrance fut suivie de si près du suicide du despote sans frein qui nous tenait en son pouvoir, je ne puis trouver de solution plus vraie à ce problème difficile, que les mots inscrits par les généreux compatriotes de Kérans sur la bannière qui flottait à Ahascragh pour saluer son retour : « Il est bon, le Dieu qui nous a rendus à la liberté. »

Pour extrait et traduction : F. DE LANOYE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Restaurant : *A la vue du Fousi-Yama.* — Dessin de L. Crépon d'après des esquisses japonaises.

LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE [1].

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La banlieue (suite).

Il nous reste à décrire d'autres plaisirs, et d'abord les modestes pique-nique bourgeois, dont la banlieue est le théâtre pendant la belle saison. Deux ou trois familles s'associent pour passer une soirée à la campagne, soit sur les collines ombragées qui dominent la baie, soit dans les grands vergers du nord, d'où l'on jouit en plein de la vue du Fousi-Yama. Les coskeis prennent les devants. Parvenus au lieu désigné, ils y tracent une enceinte réservée, au moyen de longues pièces d'étoffes tendues sur des piquets à hauteur d'appui. A l'intérieur, le sol est garni de nattes. Des réchauds sont préparés, ainsi que des bouilloires pour faire le thé et des poêles pour frire le poisson. La société arrivée et installée, les dames se mettent à l'œuvre, déballent les provisions et le champêtre festin commence. Il se prolonge jusqu'au coucher du soleil. Les jeux, les chants et la musique animent le dessert. Quelquefois l'on invite à la fête des musiciennes de profession, et peut-être même, si l'occasion s'en présente, une couple de ces danseuses ambulantes, dont la spécialité consiste à exécuter des pantomimes, des poses et des figures de caractère. L'une de leurs plus gracieuses productions porte le nom de danse des éventails : c'est une sorte de pantomime, généralement interprétée par une jeune fille en costume de page.

Il existe d'ailleurs des danses nationales que l'on cultive au sein de la société bourgeoise et qui trouvent naturellement leur place dans les divertissements des parties champêtres. Ordinairement les dames dansent seules. Elles forment un quadrille, dont chaque figurante reste en place, sans faire d'autres mouvements que des gestes, sans changer de position que pour passer d'une attitude à une autre, en se balançant sur les hanches, en tournant ou penchant la tête, en étendant les bras et les mains, tantôt à droite, tantôt à gauche, non sans grâce ni sans élégance, mais avec une grande monotonie d'action.

Un homme ne danse jamais que pour le plaisir d'exécuter, dans un cercle d'intimes, quelque prouesse chorégraphique, ordinairement inspirée par les fumées du saki, ou pour faire sa partie dans les rondes qui animent souvent la fin des banquets de famille. En cas

1. Suite. — Voy. t. XIV, p. 1, 17, 33, 49, 65, 305, 321, 337; t. XV, p. 289, 305, 321; t. XVI, p. 369, 385, 401; t. XVIII, p. 65, 81, 97; t. XIX, p. 353, 369, 385 et 401.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pareil, le père charge volontiers sur ses épaules le cadet de ses garçons; les petites filles se tiennent par la main; les grandes personnes demeurent constamment isolées les unes des autres; les plus âgées cheminant en cadence, appuyées sur un bâton; les plus jeunes sautant et se démenant selon leur fantaisie, et toutes suivant en bon ordre le même mouvement circulaire autour des reliefs du festin.

Ces rondes de table japonaises sont très-variées et quelques-unes fort anciennes, témoin la chanson de l'illustre Daïnagong Ootomo, qui mourut en 731. Il célébrait en ces termes à la fois le saki national et le vin doux d'Osaka :

« Dites-moi, quel était le sage qui a déclaré que le vin est une sainte chose?

« Combien il a dit vrai! Y a-t-il rien de plus précieux au monde?

« Si je n'étais un homme, je voudrais être un tonnelet. »

Mais ce n'est pas toujours le plaisir et rien que le plaisir qui attire le bourgeois dans les retraites de l'Inaka. Le bourgeois de la vieille roche aime la banlieue pour elle-même. Il l'a parcourue en tous sens et et en toute saison. Il en connaît les curiosités, les particularités remarquables, les kermesses locales, les marchés annuels. C'est de là qu'il tire directement une partie de ses provisions de ménage. Il se présente, en concurrence avec les revendeurs de la capitale, aux enchères publiques de riz, de légumes, de fruits et de charbon, qui ont lieu à époques fixes dans certains arrondissements ruraux. Puis cette satisfaction donnée à son génie mercantile, rien ne s'oppose plus à ses jouissances contemplatives.

Il va revoir le cèdre antique sur lequel il a peint les

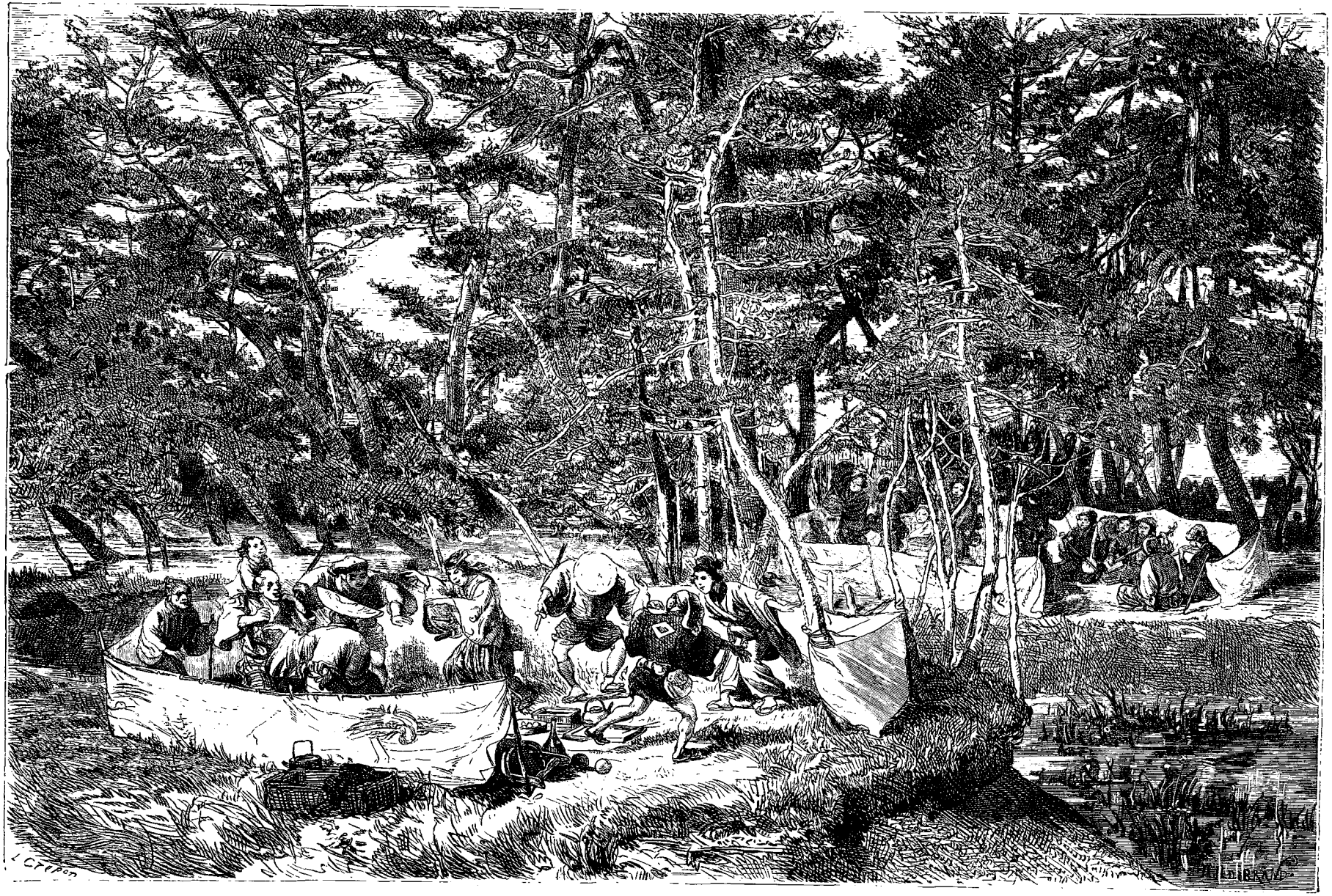


La danse des éventails. — Dessin de L. Crépon d'après une photographie.

initiales de son nom et la date de sa première visite. Il en connaît un plus ancien encore, planté par un kami, selon les registres de la bonzerie voisine : celui-là contient à sa bifurcation un réservoir naturel plein d'une eau très-efficace contre certaines maladies. On peut en boire par petites gorgées au moyen d'un godet de bambou suspendu à une longue perche. Ce réservoir miraculeux a fait sourire le malin habitant de la Cité, mais il y a bu tout de même. Il sait, d'autre part, à quelle heure précise une source intermittente jaillit de la roche d'un ermitage, dont le saint anachorète s'imagine être pour quelque chose dans cette merveille quotidienne, et ne manque jamais d'en faire les honneurs aux curieux, moyennant une équitable indemnité. Mieux vaut, selon l'avis du citadin, récompenser les soins industrieux des bonzes éleveurs d'abeilles, quand ils s'empressent d'offrir aux visiteurs un frais rayon de miel cueilli sur quelque sapin de leurs bosquets sacrés. Il y a aussi des bonzes éleveurs de volaille, et d'autres voués à la pisciculture, vendant, au choix de l'amateur, des poissons rouges, dorés ou argentés pour les aquariums de salon, ou des carpes toutes rondes de graisse et des gouranis de Chine pour les tables les plus opulentes. Certains ordres monastiques s'adonnent à l'éducation des tortues, ou à celle des canards mandarins, ou à la fabrication des confitures. Chaque couvent, temple ou chapelle de la banlieue, se distingue par quelque particularité plus ou moins intéressante : ici un groupe de palmiers, là des bananiers, ou des bambous d'une crue extraordinaire, ou des chênes toujours verts, ou des cerisiers, des pêchers et des pruniers à fleurs doubles; ailleurs des lotus, soit blancs, soit rouges, des haies de buis ou de charmille, des arbres nains, des plates-bandes de fleurs énormes, des monticules taillés sur le modèle du Fousi-Yama et accessibles au public à certaines fêtes de l'année.

D'autres collines, que la main de l'homme n'a touchées

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pique-nique japonais. — Dessin de L. Crépon d'après des esquisses japonaises.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que pour les planter de beaux arbres, sont réputées à divers titres : celle-ci, comme étant le point d où l'on peut le mieux observer le spectacle princier des chasses au faucon; celle-là, parce qu'elle domine un champ de bataille demeuré célèbre. Plusieurs sont couvertes de monuments funèbres, étagés en terrasses pittoresques. L'un de ces cimetières est spécialement consacré aux hommes qui se sont rendus illustres dans les lettres et dans les sciences.

On rencontre aussi, çà et là, dans les plaines ou à l'entrée des villages, des pierres commémoratives de quelque événement historique, et surtout de petites chapelles élevées en l'honneur de tel ou tel héros des guerres qui ont fondé la dynastie de Hiéyas. Le bouddhisme a imprimé son cachet sur tous les lieux dignes de fixer l'attention des promeneurs. Il n'est pas de grotte qui n'ait son idole et son tori, pas de lac qui ne contienne un îlot avec son petit temple dédié à Benten.



L'arbre sacré au réservoir d'eau miraculeuse. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise.

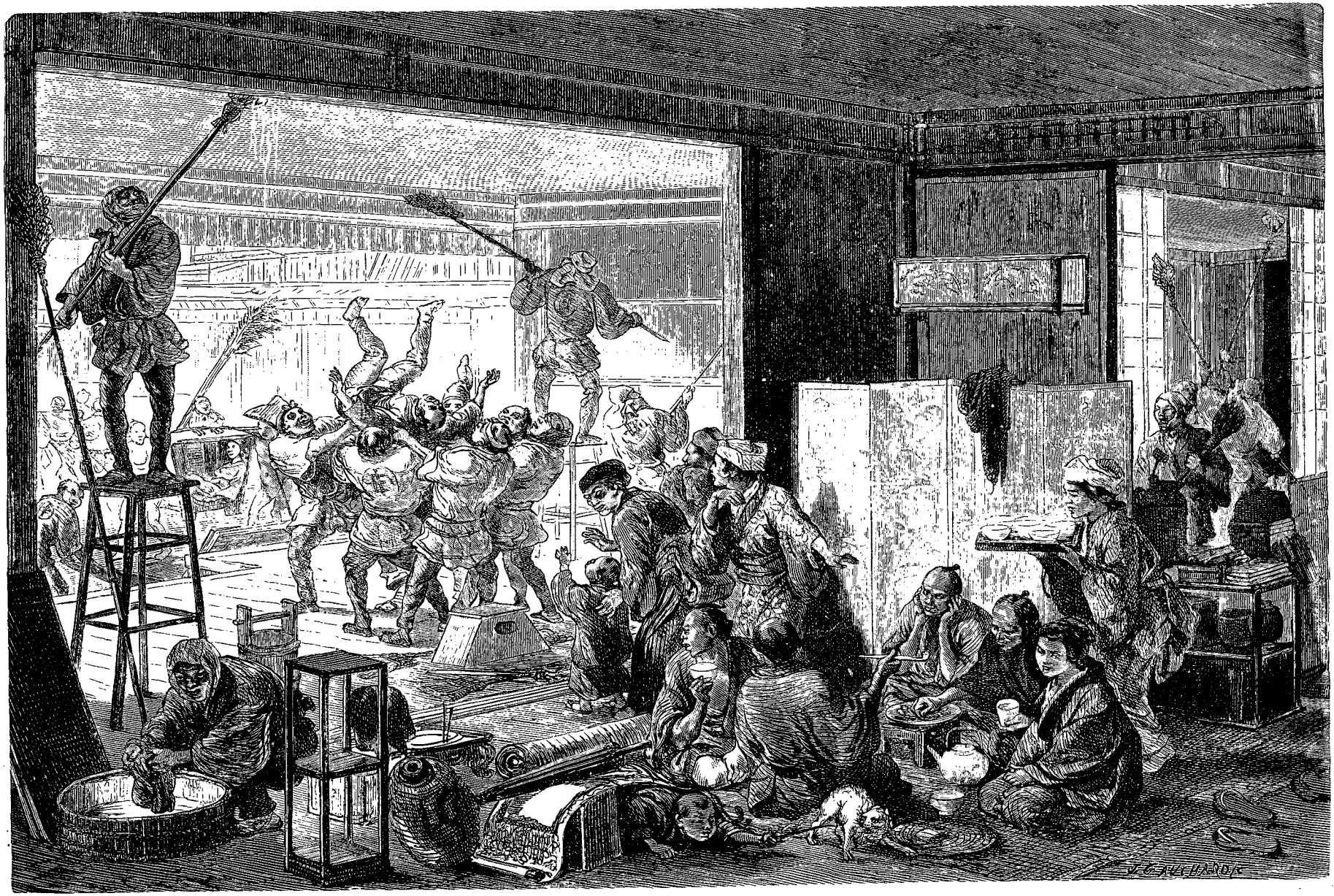
On dit qu'en étendant de la sorte son réseau sur les campagnes japonaises, la religion des bonzes a bien mérité de la société. Elle est intervenue maintes fois en faveur de ses serfs ou de ses clients au milieu des partis politiques, et a réussi, en plus d'une province, à opposer une digue aux dévastations des guerres civiles. C'est à elle que certaines contrées sont redevables de leur riche végétation. Partout elle a pris les forêts sous sa sauvegarde ; partout elle a rehaussé de ses pieux ornements les beautés naturelles du Nippon.

Quoi qu'il en soit de cet éloge, le jour viendra sans doute où il ne conservera plus qu'une valeur rétrospective. Quand les temps de la barbarie féodale seront passés, le monachisme n'aura plus sa raison d'être ; et quand la terre appartiendra au travail, les campagnes de Yédo n'auront rien à regretter de l'administration des bonzes.

Dans leur état actuel, l'impression générale qu'elles produisent est un mélange indéfinissable d'admiration et de tristesse. Lorsque je me rappelle les scènes splendides du coucher du soleil illuminant les vergers en fleur, les bosquets de bambous, les canaux des rizières, ou quelque anse lointaine de la baie, ou la neige éternelle du volcan, je ne puis m'empêcher d'associer à ces grands tableaux le bruit monotone du tambour des bonzeries et le pénible spectacle de la misère des villageois. L'œuvre de l'homme, sous le beau ciel du Nippon, forme un contraste choquant avec l'œuvre de Dieu. Ce que l'on s'attendrait à rencontrer au sein de cette magnifique nature, ce sont de riants villages groupés dans les plaines fertiles, d'élégantes villas parsemées sur les collines verdoyantes. Tout au contraire, les institutions politiques de l'empire relèguent le cultivateur dans de pauvres chaumières, ne permettent ni à l'artisan, ni même au riche négociant, de sortir de l'enceinte des cités, et confinent les gens de la caste privilégiée derrière les longues murailles de leurs casernes et de leurs forteresses. Quant aux institutions religieuses, elles étendent de tous côtés, dans les villes et aux environs, les murs de leurs collines funéraires et les sombres cloisons des retraites monastiques. Ces lignes interminables de palais et de couvents qui attristent la capitale et les riches campagnes dont elle est entourée, c'est le cadre inflexible et glacial d'une organisation sociale savante, mais surannée, autrefois toute-puissante, actuellement condamnée. Ce ne sont pas nos canons qui l'ont battue en brèche. Elle s'écroule intérieurement, parce qu'elle était foncièrement inhumaine et que le souffle de l'esprit du siècle a pénétré dans la place. Celle-ci ne semble déjà plus renfermer que désordre et dissolution : grands et petits daïmios, mikado et taïkoun, hattamotos, yakounines, grand-prêtre de Kioto, pontifes du bouddhisme, tout ce monde autoritaire est présentement aux prises, dans une immense et suprême mêlée intestine.

Le peuple assiste en simple spectateur à ces luttes qui ne le concernent qu'indirectement. Il en souffre sans doute quant à ses intérêts matériels, mais il y gagne de jour en jour en instruction, en maturité, en force morale, car il n'est plus seul, comme autrefois, en présence de ses chefs ; il se trouve en contact journalier, sur divers points de l'Empire, avec le commerce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

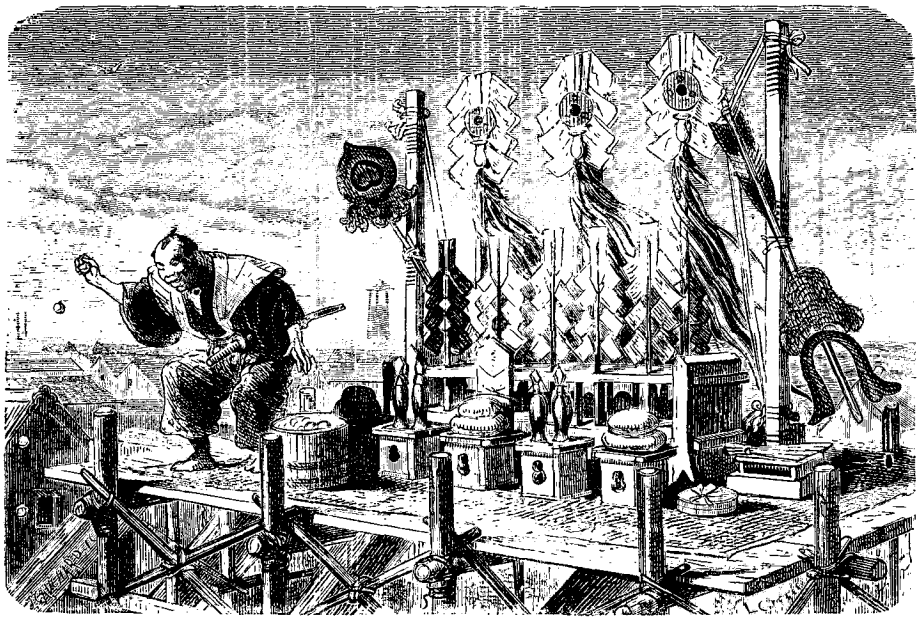


Coulies nettoyant une grande maison. — Dessin de L. Crépon d'après des esquisses japonaises.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des deux mondes, avec la raison moderne, avec le christianisme et la liberté.

Je ne mets pas en doute qu'il ne sorte de son sein, non point une révolution sociale, mais l'élément le plus essentiel à la reconstitution de la société japonaise, cet élément qui a manqué à l'ancien ordre de choses et sans lequel toute réorganisation vraiment digne de ce nom serait impossible, c'est à savoir une sorte de bourgeoisie, une classe moyenne ayant conscience de sa propre valeur, et dût-elle de longtemps ne posséder



Pose de la toiture d'une maison. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

ni droits, ni garanties quelconques, le fait qu'elle existe en germe, qu'elle grandit et se développe de génération en génération, me semble ressortir des observations que j'ai recueillies à Yédo même, dans les rues de la Cité et dans les ateliers du Hondjo. Un grand événement a empêché le peuple japonais de



Danse de coskeis quêtant leurs étrennes. — Dessin de L. Crépon d'après des esquisses japonaises.

tomber dans l'état de stagnation où étaient plongées les populations du Céleste Empire avant l'arrivée des Européens : l'usurpation du pouvoir temporel, consommée par Hiéyas au détriment du mikado, a brisé l'uniformité et détruit le prestige du despotisme théocratique. Depuis cette émancipation relative, les esprits ont reçu une impulsion, dont les conséquences n'apparaîtront clairement qu'à l'issue des troubles actuels.

Quel que puisse être, au point de vue dynastique, le résultat de cette crise significative, le pouvoir qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sortira triomphant de la lutte n'héritera jamais de l'ancien Nippon des mikados, car celui-ci n'appartient plus qu'à l'histoire. Mais il est un autre Japon qui, si l'on peut s'exprimer ainsi, s'élabore en silence et avec lequel dorénavant tout pouvoir politique ou théocratique sera obligé de compter. C'est en dehors des partis belligérants, c'est au sein des villes impériales, parmi les classes laborieuses de Yédo, de Hiogo, d'Osaka, de Nagasaki; c'est par le travail même de leur population industrielle, artistique et commerçante, que se préparent les pierres d'attente, les véritables fondations, les larges et solides assises du nouvel édifice.

Le nouvel an à Yédo.

Le 6 février 1864, avant-dernier jour de l'année japonaise, je me trouvais pour la seconde fois à Yédo,



Un restaurant la veille du jour de l'an. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise.

où la corvette hollandaise *le Djambi*, capitaine Van Rees, m'avait transporté pour procéder, de concert avec les délégués du Taïkoun, à la signature du traité suisse. Outre les membres de la mission, quelques amis assistèrent à la cérémonie, entre autres M. de Polsbroek, représentant des Pays-Bas, et M. le capitaine de vaisseau Le Couriault du Quilio, commandant de *la Sémiramis*, vaisseau amiral de l'escadre française. Le Tjoôdji était plein comme un hôtel des Alpes par un beau soir d'été; le temps, magnifique; la société, on ne peut mieux disposée. Le Castel nous envoya, pour la forme, quelques yakounines, qui nous laissèrent mettre à profit nos heures de liberté comme nous l'entendions. Des parties à pied et à cheval s'organisèrent immédiatement dans plus d'une direction, pour la soirée même et pour les jours suivants.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans tous les quartiers de la capitale, les habitants achevaient leurs préparatifs de fête. Ils avaient nettoyé de fond en comble leurs demeures, épousseté et restauré leur petit mobilier. Les trottoirs étaient encore jonchés de nattes, de paravents, de guéridons et d'ustensiles en laque, en bronze, en porcelaine, que l'on se hâtait de rentrer et de remettre en place. Cet ouvrage étant confié dans les grandes maisons aux soins des coulies, ceux-ci le terminaient avec de joyeuses et grotesques manifestations : un pas de danse sur un tabouret, une culbute du haut d'un escalier, un camarade enlevé et berné pour avoir mal accompli sa tâche.

D'autres manœuvres plantaient devant les portes, de chaque côté du seuil, un jeune pin et un bambou empanaché, et reliaient entre eux ces beaux arbres, à la hauteur de l'étage, par des guirlandes de paille de riz, ornées de baies rouges des forêts, d'oranges mandarines et de bandes de papier doré ou argenté. On tendait même contre les murs, ou sous les galeries et les toitures des maisons, des cordes auxquelles pendaient, comme des franges, de longs brins de paille de riz entrecoupés de petites branches de sapin ou de fougère. Ce genre d'ornement décore les étalages des boutiques, les toris, les portes de rues, les cages de papier des lanternes publiques, les puits, les seaux des porteurs d'eau, les chapeaux des joueurs de flûte,



Mitrons japonais pilant le riz. — Dessin de L. Crépon d'après des esquisses japonaises.

des tambourineurs, des guitaristes et des danseurs de rue.

C'est le jour où la tribu des charpentiers pose les grosses pièces de la toiture des maisons en construction, et où les autres corps de métiers effectuent la remise de leurs travaux au propriétaire. Celui ci fait élever une estrade sur le faîte de l'édifice et pieusement il y expose, fixés à une étagère, une double rangée de goupillons, trois grands et cinq petits, en papiers de diverses couleurs : aux trois premiers sont suspendus de longs rubans de soie et des mèches de cheveux. A droite et à gauche, deux grandes flèches sacrées, chacune tendue en sautoir contre une toise de charpentier dressée sur une base, et, en arrière, une tenture d'étoffe armoriée indiquent à la fois le rang et la famille du maître de la maison. Son épouse, pour sa part, s'est chargée du soin des offrandes destinées aux dieux tutélaires : elles sont étalées sur des guéridons disposés au pied de l'étagère, et se composent du classique morceau de poisson séché, d'une demi-douzaine de pains de riz, de quatre flacons de saki et de deux boîtes d'œufs de vers à soie. Enfin, le principal domestique de la maison jette du haut de l'estrade de petites boules de riz aux passants.

La foule afflue de la ville et de la campagne. Les paysans conduisent des chevaux pesamment chargés de

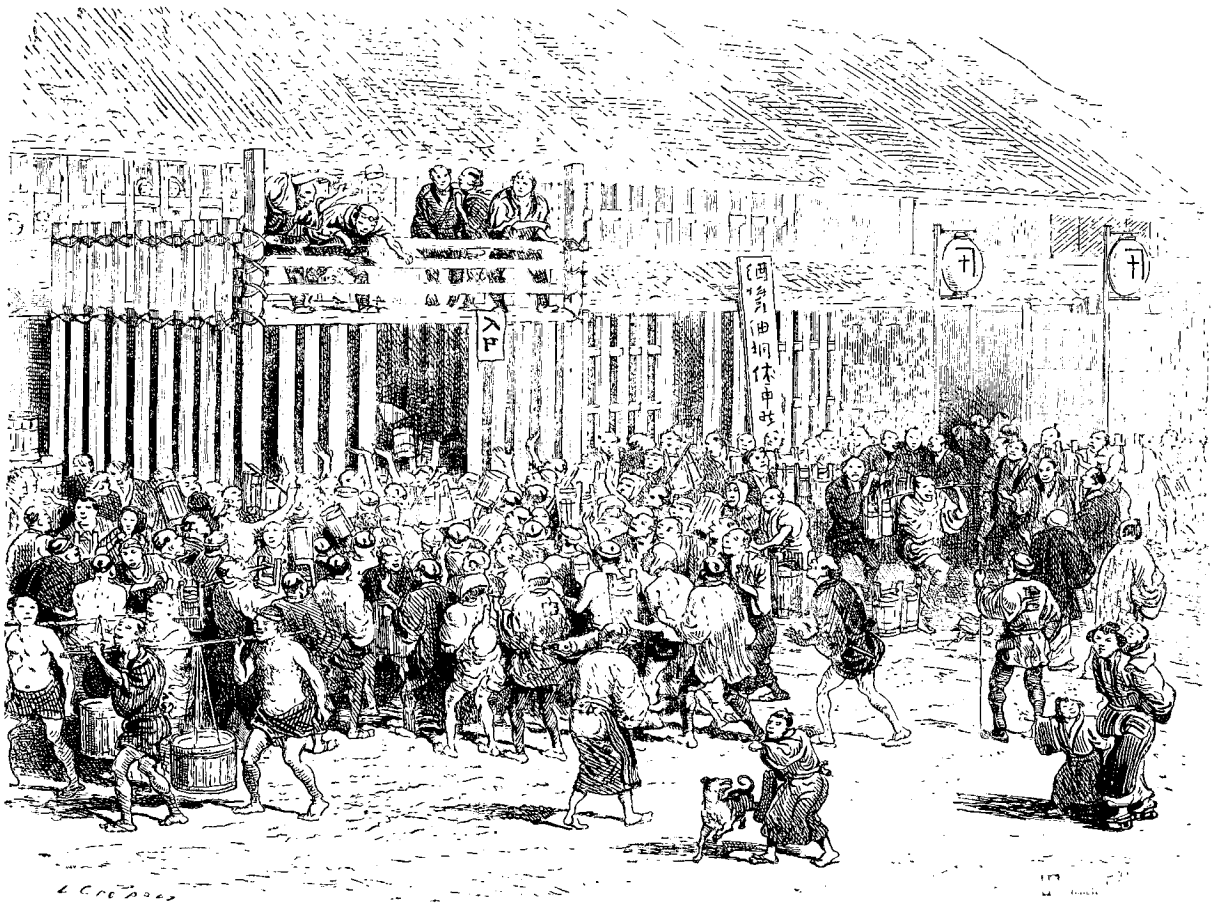
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bacchanale des garçons brasseurs. — Dessin de L. Crépon d'après des esquisses japonaises.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tiges de bambous et de jeunes plants de sapins. Les paysannes vont aux emplettes. Les gens de la province arrivent par troupes. Hommes et femmes portent leur bagage sur la nuque, dans un papier huilé ou dans un mouchoir de serge du ver à soie des chênes ; un parapluie en bandoulière complète leur accoutrement. De leur côté, les familles de cultivateurs de la banlieue regagnent leurs pénates après avoir acheté des amulettes de nouvel an, pour la protection de leurs rizières et des arbres de bonne fortune pour la prospérité de leurs enfants : ces arbres ne sont que de longues branches de saules pleureurs auxquelles le marchand attache des dragées, un dé à jouer, de la verroterie, le masque d'Okabé, et quelques morceaux de métal simulant des pièces de monnaie. Partout, sur la voie publique, les forains rivalisent avec les étalagistes du quartier. Ceux qui vendent des jouets d'enfants assourdissent le voisinage du bruit de leurs trompettes, de leurs sifflets et de leurs tambourins. Les colporteurs de masques et d'éventails en font l'objet de trophées fantastiques. Un marchand de petites lanternes rouges en porte une multitude à un faisceau de flexibles baguettes, où elles se balancent dans les airs à deux ou trois mètres au-dessus de sa tête. A chaque pas l'on rencontre des garçons de magasin ou des domestiques de bonne maison, chargés d'étrennes élégamment dis-



Vente du saki. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise.

posées dans des boîtes de laque ou sur des guéridons recouverts de soie brodée, ou enfin sur des civières tendues de quelque belle étoffe ornée des armes de l'expéditeur.

Aux histrions de tous les jours viennent s'ajouter les masques, les bateleurs, les quêteurs de circonstance. Voilà quatre bonzes danseurs qui cheminent sous un vaste dais de crêpe, surmonté du goheï : c'est à l'abri de cette coupole ambulante qu'ils exécuteront de place en place leurs pieux entrechats. Voici le burlesque quêteur des prêtres du culte Kami, chantant et gambadant aux sons du tambour de basque de son propre bouffon. Il est d'usage de leur donner une tasse de grains de riz, surmontés d'un temo. Le bouffon glisse la pièce de cuivre dans une longue bourse pendue à sa ceinture, et verse le riz dans un sac qu'il rejette sur ses épaules.

Un autre personnage grotesque, accompagné d'une bande de musiciens, joue de l'éventail et du goupillon, se couvre la figure du masque d'Hiyo-Toko, se coiffe d'une tête de chimère et saute de son mieux, en faveur de la caisse de secours des ouvriers maçons.

Parmi les coureurs de rues qui, pour se divertir, s'affublent d'habits bariolés, de toques fantastiques, de masques d'oiseaux à long bec, on distingue les coskeis, les cuisiniers, les valets de chambre de la petite

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

noblesse et de la bourgeoisie, à un déguisement qui leur est propre. Ils se couvrent la tête d'un haut chapeau de papier vert, ayant la forme d'un cône tronqué et leur cachant presque toute la figure, et ils ceignent en outre un tablier blanc parsemé de broderies symboliques en soie rouge. C'est dans cet équipement qu'ils vont de porte en porte chanter et danser en marquant la mesure au moyen de deux tronçons de bambou qu'ils tiennent en mains et choquent l'un contre l'autre. L'argent qu'ils collectent ne leur sert généralement qu'à passer dans l'abondance les fêtes de la quinzaine. Toutes les maisons de thé leur sont ouvertes; mais, sous prétexte de leur faire honneur, les tenanciers des restaurants de premier ordre les introduisent dans leurs propres appartements et jusque dans le sanctuaire de l'autel domestique, pour éviter dans les salles d'hôtes d'inconvenantes rencontres de maîtres et de serviteurs.

Au reste, les derniers jours de l'année sont loin d'être complétement absorbés par les réjouissances publiques. Le trentième du dernier mois est le terme fatal des payements semestriels. Le maître de métier, le patron de boutique, le chef de famille, tout homme ayant des affaires court la ville ou travaille à son comptoir jusqu'à ce qu'il ait ponctuellement réglé ses comptes, selon le principe universellement admis au Japon, que l'on ne doit pas reporter de dettes sur l'année nouvelle. C'est alors seulement qu'il ira passer quelques instants avec ses amis au restaurant voisin, et qu'au retour il prendra part de ses propres mains aux joyeuses occupations domestiques de sa femme et de ses enfants.

Il faut que le jour de l'an il y ait des fleurs dans chaque maison. On y pourvoit ordinairement en achetant, chez les horticulteurs, des pêchers nains élevés dans des pots de grosse porcelaine et dûment chargés



Les patrons du saki. — Dessin de L. Crépon d'après des esquisses japonaises.

de fleurs doubles. Les Japonais excellent dans l'art d'atrophier les plantes en ne leur départissant que juste ce qu'il faut de terre, de lumière et de soleil pour les doter d'une stature lilliputienne. Tel est leur goût pour ces produits de végétation en miniature, que l'on trouve, dans les boutiques de jouets d'enfants, des imitations microscopiques d'arbres nains, chargés de fleurs, en découpures de papier. L'illusion est complète jusque dans les moindres détails : les petits vases de bois dans lesquels ces faux arbres sont plantés imitent, à s'y méprendre, la porcelaine au moyen d'une glaçure en papier mâché. Les jeunes filles font grand usage de ces jouets dans leurs fêtes enfantines et pour les mariages de leurs poupées. Elles se plaisent à rehausser l'éclat des fleurs et des feuilles artificielles par le miroitement de petits morceaux de métal poli, taillés en carré long, qu'elles suspendent délicatement à l'extrémité des branches.

La boulangerie joue un rôle capital parmi les innombrables préparatifs des fêtes du nouvel an. Il est de rigueur, chez les familles bourgeoises, que les dressoirs de l'office étalent une ample provision de pains et de gâteaux de riz pour les étrennes des ouvriers, des commis et des domestiques, ainsi que pour les échanges de cadeaux en nature qui se font entre parents et voisins. Dans toutes les cuisines, des mitrons à la journée, nus jusqu'à la ceinture, sont occupés à pétrir, à mettre au four, à en retirer la cuite. Ils pétrissent la farine dans des mortiers, et malheur au garçon qui laisse le pilon se prendre dans la pâte ! Il en a pour plus d'un moment à subir les quolibets de ses camarades. C'est ce même procédé primitif du mortier que l'on emploie pour réduire le riz en farine. Il y a des pileurs de riz de profession. On en rencontre dans les rues, portant le pilon sur l'épaule et roulant, comme un tonneau, leur gros mortier devant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

eux. Le trentième du dernier mois est la plus rude de leurs journées, car chaque famille doit, autant que possible, avoir fini avant le premier de l'an de piler la provision de riz nécessaire jusqu'à la récolte d'octobre.

Dans les ménages pauvres, on se passe de toute assistance mercenaire. Si l'on a recours aux voisins, c'est à charge de réciprocité. Il n'est pas rare de voir dans la même famille trois générations représentées autour du mortier à riz : la fille aînée, la mère, l'aïeule ou le grand-père, travaillant de concert, armés chacun d'un petit pilon, et tous ensemble chantant à demi-voix, pour s'animer à l'ouvrage, les refrains cadencés de quelque vieille ronde villageoise.

Vers les abords du Nippon-Bassi, les clameurs d'une foule tumultueuse signalent le voisinage des grands établissements où l'on brasse la bière de riz, ainsi que le mouvement des docks d'où on l'expédie en gros, par cargaison de tonnelets, sur des barques qui sillonnent en tous sens les canaux de la Cité. Chaque barrique est enveloppée d'une natte assujettie par des cordes de paille et portant la marque de fabrique du brasseur. Des centaines de coulies se croisent à pas pressés dans la rue, portant aux deux extrémités de leur bambou des tonnelets d'une forme particulière, fermés et bondonnés à l'égal des autres, bien que munis d'une anse, comme les seaux de bois. Pour les transports à courte



Un marché de nuit : La criée du riz. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise.

distance on fait grand usage de seaux ordinaires, de simples baquets, de petits cuviers ouverts et de grosses cruches en porcelaine bleue, au risque d'exposer dans le trajet le vase et le liquide à plus d'une avarie, car un grand événement agite la multitude : elle afflue de toutes parts à la criée du saki, la dernière criée et le meilleur saki de l'année !

Des milliers de seaux, de tonnelets, de vases en porcelaine, sont empilés çà et là dans les coins de rue, sous la protection de la foi publique, pendant que les propriétaires de ces ustensiles se pressent dans les vastes cours des brasseries, où l'on vend aux enchères les lots, petits et grands, de la boisson nouvelle. La marchandise adjugée est immédiatement transvasée et enlevée par les soins de l'acheteur, ou plutôt de ses coulies, qui reçoivent de sa part carte blanche pour se tirer d'affaire comme ils l'entendent, au milieu de la cohue de leurs confrères.

Les agents de police, échelonnés à de courts intervalles sur le bord des trottoirs, s'appliquent, du geste et de la voix, à maintenir la circulation. Quand ils sont à bout d'éloquence, ils font deux ou trois pas en avant, et distribuent au hasard quelques coups d'éventail sur les têtes des coulies et des badauds qui se rendent coupables du délit d'attroupement. Les vieillards, les jeunes filles, les mères et leurs enfants se pressent aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fenêtres et dans les galeries supérieures des maisons du quartier, pour jouir à leur aise de tous les incidents du spectacle de la rue.

Leur curiosité ne sera satisfaite que lorsqu'ils auront assisté à la procession des garçons brasseurs. Ceux-ci ont reçu leur salaire dans la matinée, et ils sont allés célébrer leur première journée de liberté dans les jardins de la banlieue. Là l'honorable confrérie s'est assise à un banquet en plein air : on y a consommé des langoustes, des gâteaux tout frais, du saki nouveau; on a fait flotter des coupes pleines sur les ondes de quelque affluent du Sumida-gawa; on a vidé, à la ronde, le grand bol de cérémonie; alors est venu le tour des paris et des jeux de force ou d'adresse : tirer aux doigts, tantôt accroupis, tantôt debout à cloche-pied; tirer à la corde, les deux parties se tournant le dos; ramasser un éventail à terre en restant debout sur le pied droit, et la jambe gauche repliée en arrière. Enfin, les maîtres fatigués se sont couchés sous les cèdres, les jambes étendues par sybaritisme sur le dos des apprentis, tandis que les compagnons se livrent sans contrôle aux danses les plus animées. Maintenant, jeunes et vieux rentrent en corps à la Cité. Leur procession est la vivante parodie des cortéges de daïmios. Le héraut d'armes, coiffé d'une toque en osier, c'est-à-dire d'une cage à poulets, brandit de la main



Exorcisme domestique. — Dessin de L. Crépon d'après une esquisse japonaise.

droite un puisoir à saki, en prononçant, d'une voix sourde, le sacramentel « staniéro! » agenouillez-vous! Le porte-bannière s'est muni d'un long plumeau à épousseter les plafonds. Le prince paraît être une sorte de silène, que deux vigoureux compagnons soutiennent sous les aisselles. Sa suite, aussi peu vêtue que lui-même, rappelle non moins dignement les antiques bacchanales; seulement le thyrse est remplacé par un long sabre de bois passé à la ceinture, et la couronne de pampre par une ridicule mitre de papier.

L'éventail, chez les plus élégants brasseurs, accompagne en mesure les pas de danse dont ils embellissent la marche du cortége. D'autres se plaisent à pirouetter, au cliquetis des tonnelets vides qu'ils ont passés à un bambou négligemment jeté sur l'épaule. Un jeune chef s'appuie de la main gauche sur la poignée de son grand sabre, et portant l'autre main tendue en avant, il y reçoit sur le pouce le talon de son pied droit.

Telles sont les prouesses par lesquelles il convient que de vaillants garçons brasseurs terminent leur laborieuse année. Leur bachique procession est d'ailleurs un hommage qu'ils rendent publiquement à la sainte famille des inventeurs du saki. Le dieu, sa femme et leurs huit garçons, patrons collectifs de la confrérie, habitent sur les côtes du grand Océan. Ils portent une

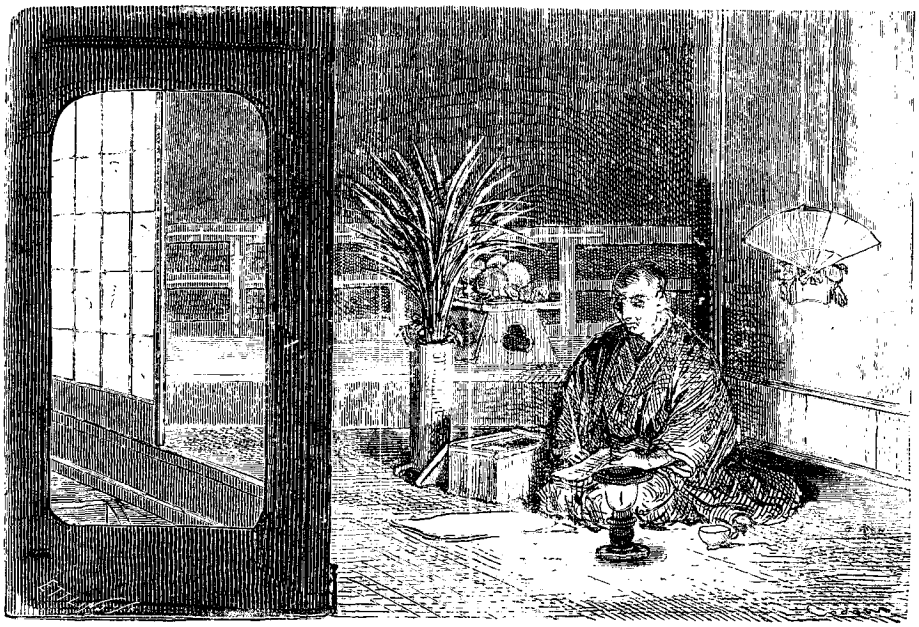
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ceinture de feuilles de chêne et une longue chevelure rousse, qui les couvre jusqu'aux hanches. On les voit, armés de bols et de puisoirs, danser des rondes fantastiques autour d'une immense jarre de saki, à l'heure où les derniers rayons du soleil répandent une teinte écarlate sur la mer, sur les écueils de basalte et sur les plages sablonneuses.

Dans la ville de Yédo, le soir de la veille de l'an, je ne sais quelle atmosphère enivrante enveloppait les quartiers de la baie. Le ciel et la mer reflétaient des lueurs rougeâtres. Les maisons de thé s'illuminaient comme d'immenses transparents. Les rues elles-mêmes présentaient l'aspect de longues avenues de verdure, de branchages, de guirlandes et de falots multicolores. Partout la foule, partout des cris joyeux, des masques, des histrions, des chants, de la musique, et cette odeur pénétrante de bois aromatique, dont sont imprégnés tous les objets qui nous viennent du Japon.

Une place étroite débouchant sur le Tokaïdo était le siége d'un modeste marché nocturne. Nous en fîmes le tour sans nous y arrêter, laissant errer nos regards et se succéder nos impressions au gré des tableaux variés de cette scène fantastique. La plupart des étalagistes étaient adossés aux maisons du quartier : les uns, installés dans des baraques en planches et en papier transparent; les autres, accroupis sur des nattes et éclairant leurs marchandises au moyen de bougies plantées sur de hauts chandeliers. Ces lumières vacillantes dessinaient vaguement sur les maisons la silhouette des vendeurs, et projetaient au loin, sur le sol, les ombres des acheteurs.

Trois ou quatre officiers marchandaient des bouteilles vides : l'un d'eux, se détachant du groupe, se porta brusquement sur nous en étendant les bras; ses camarades le retinrent en nous faisant comprendre que le gentilhomme était aussi pur de toute mau-



Régent composant une poésie la veille de l'an. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

vaise intention, qu'irresponsable de ses mouvements. Malgré l'heure tardive, des femmes et des enfants se pressaient en grand nombre autour des boutiques de sucreries et de bimbeloteries. Quelques bonnes bourgeoises se faisaient accompagner d'un coskei portant une lanterne. Dans tous les magasins d'une certaine apparence, on voyait, exposé comme un autel chargé d'offrandes, un guéridon de laque, bordé de rameaux de sapin supportant une pyramide de gâteaux de riz, au sommet de laquelle s'étalait une grosse langouste.

Parvenus au fond de la place, nous nous trouvâmes en face d'un beau portique orné d'une double rangée de lanternes rondes, et abritant deux images de kamis installées dans des niches, à droite et à gauche du passage où circulait la foule. A chaque aile de l'édifice on avait planté deux pins de haute taille, chargés jusqu'au sommet d'une multitude de petits falots, dont l'effet me rappela vivement l'illumination de nos arbres de Noël.

Cette porte donnait accès dans une vaste cour bordée de petites boutiques et de débits de thé et de saki; mais la curiosité publique se portait principalement vers un rassemblement tumultueux qui s'agitait au pied d'une mystérieuse construction ayant la forme d'un tori surmonté d'une torche gigantesque de paille tressée. Les piliers du tori étaient entourés de hautes tiges de bambou, et se terminaient en pointe comme des mâts. De l'un à l'autre des deux sommets, des guirlandes en brins de paille étaient tendues parallèlement à la grosse torche, tandis que, au-dessous de celle-ci, des tentures armoriées, des stores à demi baissés et une enseigne en lettres d'or complétaient la décoration de cet étrange échafaudage.

Je demandai à notre interprète la signification des clameurs qui retentissaient sous le tori, à l'égal des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vociférations que l'on entend autour de la corbeille de la Bourse : « C'est la criée du riz, me répondit-il. On termine la vente aux enchères de la récolte d'un grand daïmio. — Et duquel? — Tantôt l'un, tantôt l'autre, et tantôt le taïkoun, comme c'est l'usage au Japon. »

Familiarisé de longue date avec les réponses des interprètes, je me déclarai satisfait et poursuivis ma route du côté de Takanawa.

Une grande animation régnait encore sur le Tokaïdo; mais déjà l'ombre et le silence envahissaient les rues adjacentes. Aux joyeuses illuminations succédaient çà et là de rares et faibles lumières. En ce moment, me disais-je, telle modeste lampe qui luit au fond de l'une des galeries du voisinage, inspire sans doute quelques beaux vers de circonstance au digne instituteur du quartier. Il doit, le jour du nouvel an, adresser une poésie de félicitations aux parents de ses élèves. Pour accomplir sa tâche avec toute chance de succès, il a mis sous ses yeux un vase de fleurs et un guéridon chargé de petits pains de riz : humbles et pieuses offrandes qu'il consacre au soleil; pour ce soir, il se contentera de peindre ses vers sur un brouillon de papier rouge; mais à l'aube du jour, il les copiera sur le papier des éventails dont il fera hommage à ses protecteurs.

Cependant, à mesure que l'heure de minuit s'approche, on distingue tout à coup, dans les cours des maisons bourgeoises, la réverbération d'une petite flamme allumée sur le sol. Elle brille d un vif éclat et s'éteint au bout de quelques minutes. Que s'est-il donc passé dans ce court espace de temps? Exactement, quoique sous une autre forme, la reproduction de la superstitieuse pratique des plombs de Noël. Les familles japonaises, à la dernière heure du dernier mois, mettent le feu à un faisceau de bûchettes aspergées d'eau bénite, et consultant la direction, la figure, le



Jour de l'an : Salutations en rue; cartes de visite. — Dessin de L. Crépon d'après des esquisses japonaises.

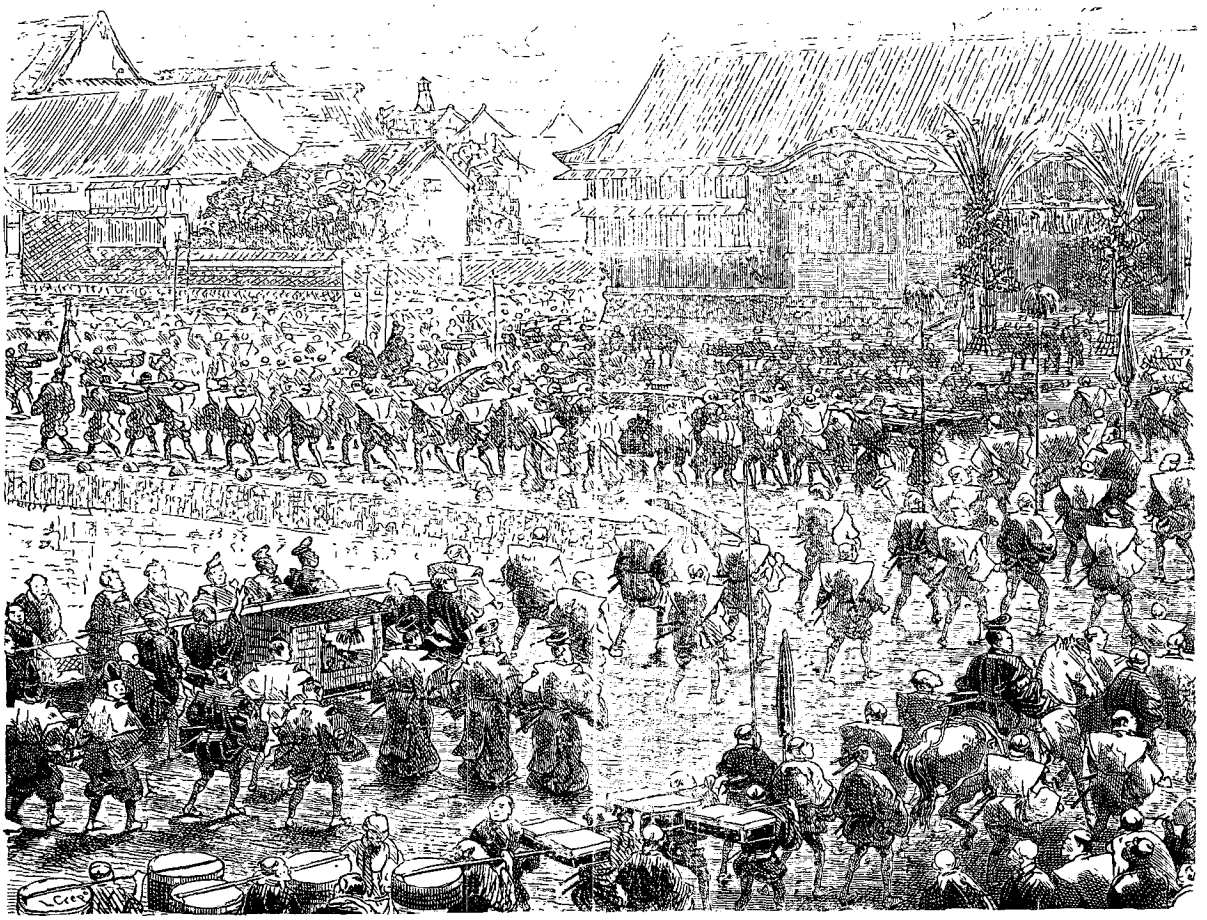
petillement de la flamme, elles en tirent l'horoscope de leur bonne ou de leur mauvaise fortune pour l'année qui va s'ouvrir.

Au surplus, c'est le moment de la mi-sodji ou de la deuxième fête de purification de l'année. Les valets des temples de l'ancien culte allument de grands feux dans l'enceinte des sacrés parvis. Les prêtres, chargés de leurs ornements sacerdotaux, sortent processionnellement du temple. Sur le point d'en descendre les degrés, ils rencontrent deux affreux démons qui, munis de fourches, leur barrent le passage. Mais, ô puissance du goupillon! à peine les deux monstres ont-ils vu, de leurs quatre paires d'yeux, le goheï du grand prêtre menacer l'une et l'autre de leurs têtes cornues, qu'ils se sont enfuis à toutes jambes, aux acclamations des fidèles.

Dans la plupart des ménages bourgeois, on pratique la cérémonie de « l'oni-arahi », l'exorcisme du malin esprit; et c'est exclusivement l'affaire du chef de la maison. Vêtu de ses plus riches habits, et le sabre à la ceinture, s'il a le droit d'en porter un, le père de famille parcourt à l'heure de minuit tous ses appartements, portant de la main gauche, sur un guéridon de laque, une boîte de fèves rôties. Il y puise de la main droite et, par petites poignées, jette çà et là de ces fèves sur les nattes, en prononçant à haute voix une formule cabalistique, dont le sens revient à dire : Sortez, démons! Entrez, richesses! Le dessinateur Hofksaï interprète avec sa verve habituelle cette superstition populaire, par une esquisse représentant deux diables velus qui déguerpissent sous une grêle de fèves dont le maître du logis les poursuit impitoyablement, tandis que le dieu des richesses et Yébis, son confrère, s'installent dans la chambre de réception et se mettent en devoir de vider un bol de saki à la santé de leur hôte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Toutes choses étant ainsi préparées pour l'inauguration de l'année nouvelle, la population citadine s'accorde un instant de repos; mais au lever du soleil, tout le monde est debout : hommes, femmes et enfants s'empressent de revêtir leurs costumes de fête, et les félicitations commencent dans l'intérieur des familles. L'épouse a déposé sur les nattes du salon les étrennes qu'elle offre à son mari. Aussitôt qu'il se présente, elle se prosterne à trois reprises, puis, se relevant à demi, elle lui adresse son compliment, le corps penché en avant et appuyé sur les poignets et sur les paumes de ses mains, dont les doigts restent allongés dans la direction des genoux. La pose n'est pas des plus gracieuses, mais ainsi le veut la civilité japonaise. L'époux, de son côté, s'accroupit en face de sa compagne, les mains pendantes sur les genoux jusqu'à toucher le sol du bout des doigts. Inclinant légèrement la tête, comme pour prêter d'autant mieux l'oreille, il témoigne de temps en temps son approbation par quelques sons gutturaux, entrecoupés d'un long soupir ou d'un sifflement étouffé. Madame ayant fini, à son tour il prend la parole et de part et d'autre on échange so-



Visites au Castel. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise.

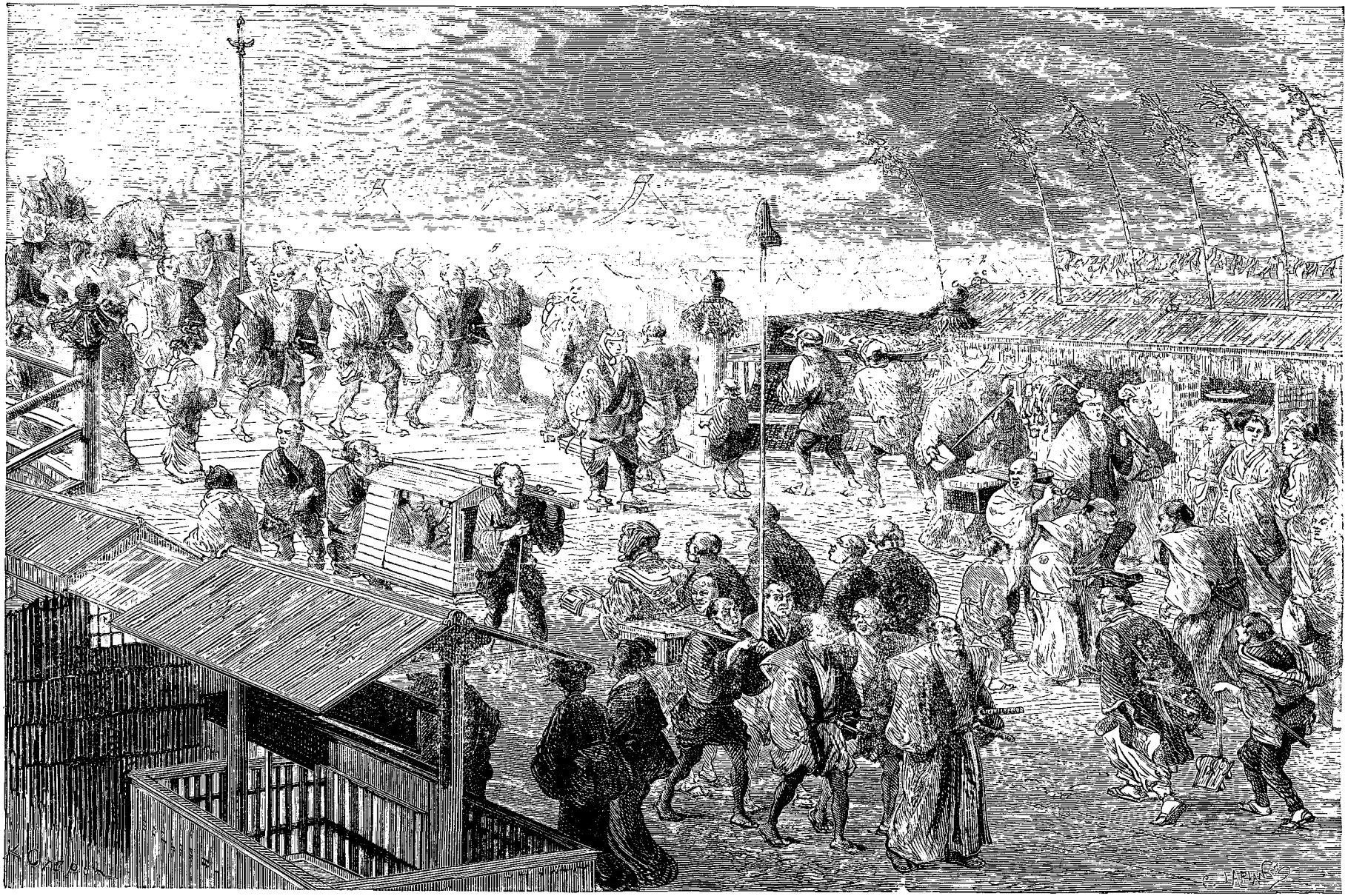
lennellement les cadeaux. Vient ensuite le tour des enfants, puis celui des grands parents. Enfin l'on déjeune en commun, et le reste de la matinée se passe à recevoir et à faire des visites.

Les Japonais de toutes les classes cultivées de la société sont parfaitement instruits de leurs obligations de politesse. Aucun d'eux ne confondra les personnes auprès desquelles il doit se présenter lui-même, avec celles qui n'attendent de sa part qu'une carte de visite. Chacun saura pareillement distinguer entre les cartes qu'il lui faudra remettre personnellement à domicile, et celles qu'il lui suffit d'envoyer à leur adresse par les soins d'un domestique. Les unes et les autres varient considérablement de format et de décoration, selon le rang des destinataires. On les expédie toutes dans d'élégantes enveloppes, dont les plus grandes sont attachées par un nœud de rubans. Les coskeis qui font le service des cartes de visite, les portent de maison en maison sur un plateau de laque.

A. Humbert.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Abords du Nippon-Bassi, le premier jour de l'an. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE [1].

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Fin. — Le nouvel an à Yédo (suite).

Dans les temps de splendeur du Siogounat, le premier jour de l'an appelait toute la noblesse féodale et tous les fonctionnaires de la cour domiciliés dans la capitale à se rendre au Castel pour y offrir leurs hommages au lieutenant général de l'Empire.

Dès les premières heures de la matinée, les rues qui forment les abords de la citadelle étaient sillonnées d'imposants cortéges de daïmios : en tête, les hérauts, les hallebardiers, les porte-enseignes, un détachement de militaires à la solde du prince ; puis celui-ci, en palanquin, escorté de ses gardes du corps et suivi de ses principaux officiers, les uns à cheval commandant des hommes d'armes, les autres dirigeant à pied les escouades de valets chargées du transport des présents.

A l'exception des princes du sang, qui ont leurs entrées particulières, l'itinéraire des diverses délégations les amenait, chacune selon son rang et au moment convenu, à la porte du Castel qui leur était assignée en commun ; et c'est de là que se développait solennellement sur la résidence l'immense défilé qui devait la traverser sous les yeux du souverain.

Çà et là, des groupes de gens du peuple, agenouillés et la tête découverte, contemplaient à une respectueuse distance les processions seigneuriales. A chaque nouveau cortége, le silence universel faisait place pour un instant à un sourd murmure d'admiration, entrecoupé de quelques mots qui, prononcés à voix basse, circulaient de bouche en bouche : c'étaient les noms des illustres familles dont les armes venaient de paraître ; tour à tour, ceux de Kanga, de Shendaï, de Satsouma, de Nagato, et de tant d'autres, à l'aide desquels les Siogouns se flattaient de rehausser l'éclat de leur propre trône. Faux calcul! ou puérile vanité de parvenus! Un pouvoir révolutionnaire voulant se faire un piédestal de l'aristocratie territoriale, au lieu de chercher sa base dans le peuple! L'usurpateur s'enivrant, dans son palais, de l'encens des anciens dynastes, et leur abandonnant les triomphes de la place publique!

Aussi, en 1864, les rôles avaient-ils bien changé : les grands daïmios s'étaient retirés de Yédo et, loin de recevoir leurs félicitations de nouvelle année, le Taïkoun se voyait contraint de porter ses propres hommages aux pieds du Mikado.

Dans le monde des ministères et des autres administrations dont le Castel est le siége, les choses se passèrent, de subalternes à supérieurs, selon le cérémonial d'usage.

La salle de réception d'un fonctionnaire de premier ordre est exhaussée de quelques marches au-dessus du vestibule. Elle peut en être séparée au moyen de grands stores de bambou, ornés de larges bandes de soie et de gros nœuds de cordons tressés de la même matière. L'audience reçoit de ces dispositions un caractère théâtral. Les stores se lèvent comme un rideau. Le fonctionnaire occupe la scène, accroupi sur un tapis précieux, ayant à sa gauche son râtelier de sabres, et derrière lui ses aides de camp ou ses secrétaires, agenouillés à quelques pas de distance. Les subordonnés, introduits dans le vestibule, se prosternent au bas des marches de la salle, qui sont laquées en noir et polies comme du marbre. C'est dans cette posture qu'ils s'adressent à leur chef jusqu'à ce que celui-ci les convie à prendre quelques rafraîchissements, tandis que, de leur côté, ils font apporter par leurs gens et étaler leur étrenne sur la marche supérieure de l'escalier.

Les bâtiments publics et les palais de daïmios sont décorés, le jour de l'an, au moyen des mêmes matériaux que les maisons bourgeoises, mais avec cette différence, que les pins et les bambous accouplés forment avec la guirlande de paille de riz une sorte d'arc de triomphe dressé à quelques pas en avant du portail de l'édifice, tandis que la toiture et les murailles de ce dernier ne comportent aucun ornement. Au centre de la guirlande est suspendu un petit trophée symbolique, entouré de rameaux de fougère, et se composant d'un gâteau de riz, d'une orange et d'une langouste : hommage naïf en l'honneur du meilleur légume, du meilleur fruit et du meilleur poisson [1].

Cette décoration uniforme des palais de Yédo porte un cachet de noble simplicité qui convient à leur architecture. Cependant le quartier des daïmios, pris dans son ensemble, est moins attrayant que jamais à l'époque des fêtes du nouvel an. Son orgueilleuse et immuable austérité, au milieu de l'allégresse universelle, cause une sensation glaciale. On se hâte de fuir cette enceinte de casernes, de prisons et de forteresses ; ce monde conventionnel, régi par l'étiquette et la du-

1. Suite et fin. — Voy. t. XIV, p. 1, 17, 33, 49, 65, 305, 321, 337 ; t. XV, p. 289, 305, 321 ; t. XVI, 369, 385, 401 ; t. XVIII, p. 65, 81, 97 ; t. XIX, p. 353, 369, 385, 401 ; t. XX, p. 193.

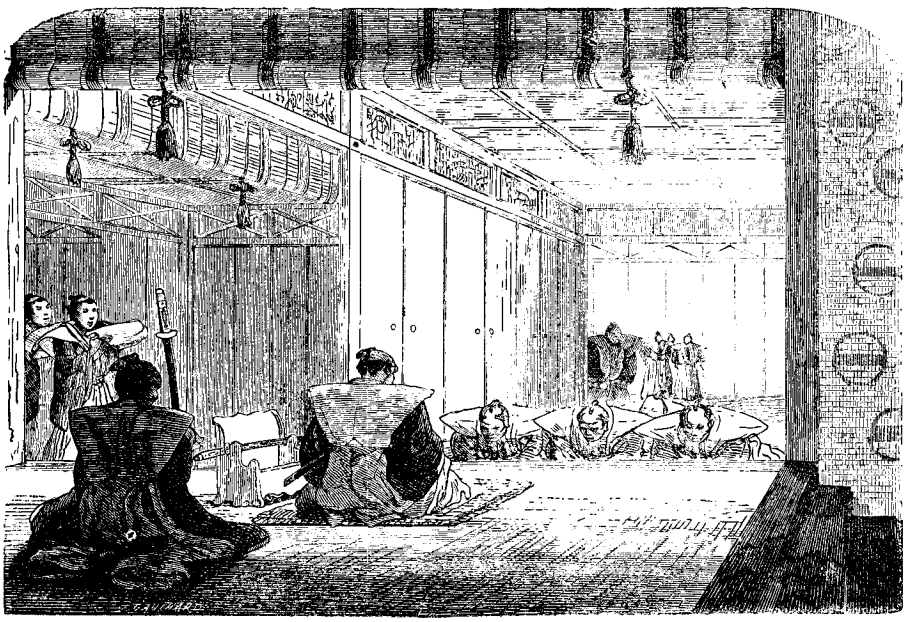
1. M. Layrle, *Revue des Deux-Mondes*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plicité; ce foyer de haines implacables et de sinistres complots, pour se retrouver parmi le peuple, en contact avec les manifestations de son intarissable jeunesse.

Quel contraste que celui des rues de la Cité, comparées au Castel et à son entourage ! Elles s'annoncent de loin par une joyeuse clameur, à laquelle répondent confusément des sons de harpe éolienne. Cette musique mystérieuse, c'est le concert des cerfs-volants de papier. Tout le ciel de la ville bourgeoise en est constellé. Les uns représentent des bonshommes grotesques ornés d'ailes de papillons; les autres, des grues, des perroquets, des éperviers; d'autres enfin, des animaux de la mythologie et des têtes de guerriers ou de belles dames des temps héroïques. Une fine lamelle de bambou, tendue à travers le cadre légèrement bombé de l'image, lui donne dans son vol un sifflement mélodieux. Parfois la guerre éclate entre les fantoches aériens. Les ficelles, munies de fins morceaux de verre, se poursuivent et s'attaquent jusqu'à ce que le duel engagé amène la chute des deux cerfs-volants, ou que l'une des ficelles, tranchée par l'adversaire, s'affaisse sur le sol, abandonnant aux nuages le cadre qui lui était confié. Comme ces joutes au cerf-volant s'engagent volontiers entre gens à marier, toute la population de la rue prend un vif intérêt au spectacle, et redouble galamment d'acclamations lorsque la victoire s'est déclarée en faveur du beau sexe.

Au reste, de quelque côté que l'on regarde, ce sont les jeux d'enfants qui tiennent le haut du pavé. Le cerceau, les échasses, la toupie, passent tour à tour entre les mains des petits garçons, de leurs frères aînés et de leurs pères. Il y a des toupies de diverses sortes : celles qui se prêtent aux évolutions les plus capricieu-



Réception chez un haut fonctionnaire le premier jour de l'an. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

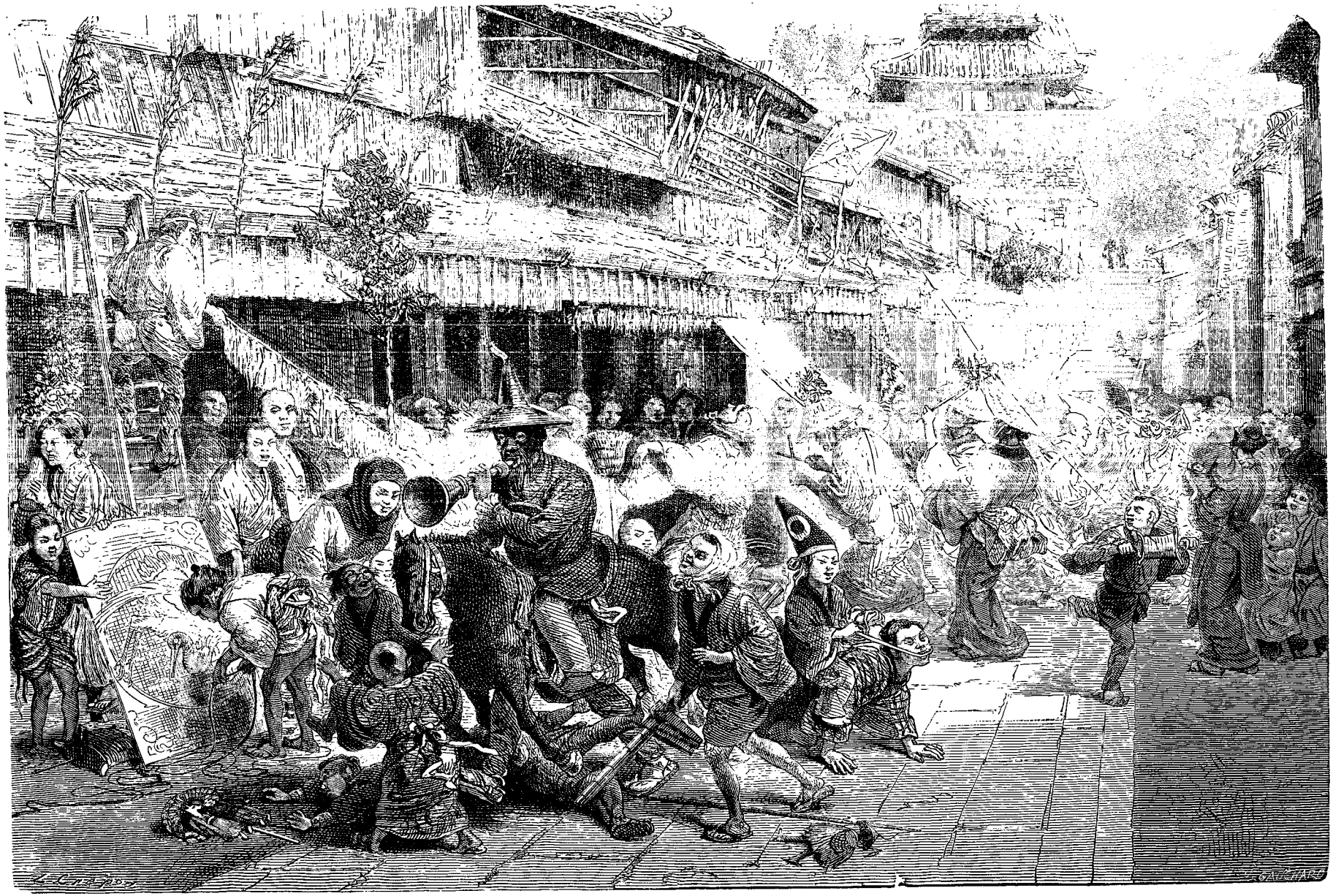
MAIRIE DU 3E ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
M.
BIBLIOTHÈQUE

ses et les plus prolongées sont de forme cylindrique, creuses et munies d'un lest intérieur qui leur assure l'équilibre. Le jeu du volant envahit les groupes de jeunes femmes aussi bien que les sociétés de jeunes filles. Les raquettes sont, comme les éventails, l'un des principaux articles d'étrennes. On les fait en bois blanc, sous forme de palette, avec un côté lisse décoré au pinceau et l'autre côté garni d'une petite image en étoffe. Les boutiquiers de Yédo offrent à leurs pratiques, au choix de celles-ci, l'étrenne d'un éventail, ou d'une paire de raquettes, on d'une tasse de porcelaine. Les acheteurs se portent principalement chez les marchands de sucreries, de pâtisseries et de jouets d'enfants, s'ils ne préfèrent se pourvoir auprès des marchands ambulants, qui parcourent les rues en criant les mêmes objets.

Il en est qui chantent et qui dansent pour mieux faire apprécier le mérite de leurs pantins. D'autres vendent des oiseaux en papier mâché, se balançant à des branches de saule-pleureur, et des poissons artificiels attachés à une petite ligne de roseau : à la matsouri de mai, ou fête des bannières, on fait flotter en l'air un gros poisson de papier, fixé à l'extrémité d'un bambou, sur la toiture de chaque maison où il est né un garçon dans l'intervalle des douze mois écoulés.

Citons encore, parmi les articles de la foire du nouvel an, des œufs teints comme les œufs de Pâques, des arcs et des flèches dans des carquois ornés de rameaux de sapin; de petites poupées fort jolies, représentant un bourgeois en costume de fête, cheminant sous un parasol, avec une bourgeoise à tête de renard, ou un paysan, portant la faucille et la hotte, suspendu à une baguette de bambou. Une catégorie toute spéciale d'industriels, les valets de bonzeries, la figure couverte du masque de Tengou, offrent des papiers bénits aux ménages qui peuvent encore avoir besoin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Aspect d'une rue de Yédo le premier jour de l'an. — Dessin de L. Crépon d'après des peintures japonaises.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

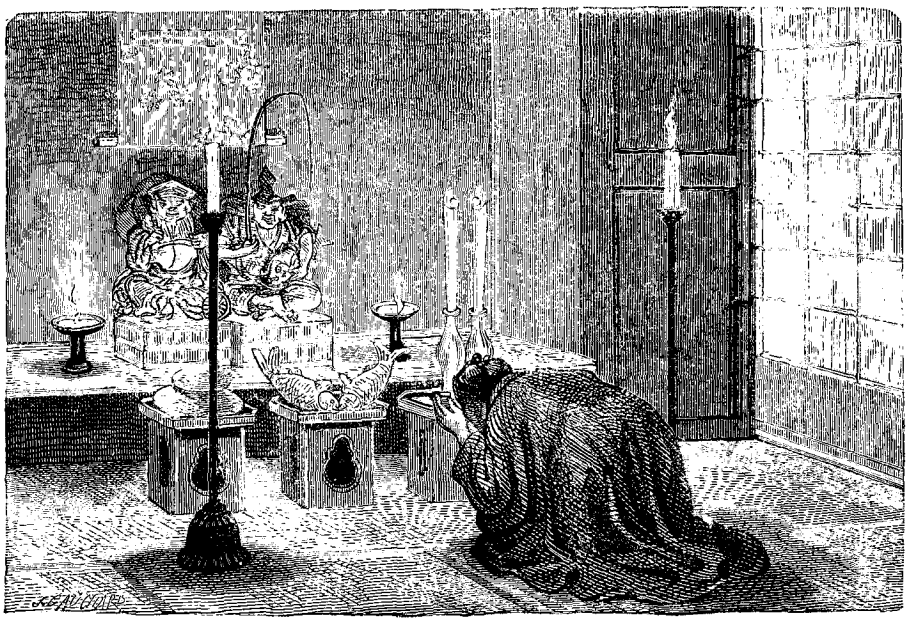
de ce précieux talisman, pour l'appliquer aux linteaux de leurs demeures. Ce grotesque déguisement, qui leur assure les sympathies de la jeunesse, forme la base essentielle du succès de leur collecte.

Presque tous les travestissements en vogue dans cette heureuse journée n'ont pas d'autre but que d'amuser les enfants. Eux-mêmes s'affublent d'un bonnet de papier semblable à la coiffure de cérémonie des grands daïmios; ils se chamarrent de brillants écussons, et montent fièrement à cheval sur le dos d'un frère complaisant, tandis qu'un autre membre adulte de la famille galope devant eux, sous le costume pittoresque d'un Tartare sonnant du clairon; l'instrument est un chef-d'œuvre de l'industrie des pailles, et le coursier, une carcasse de carton sur les flancs de laquelle on a peint les jambes du cavalier.

Parlerai-je des curiosités de la place publique : les théâtres de marionnettes, les souris blanches, les lapins savants? Ici encore ce sont les joies enfantines qui occupent le premier rang; sur le champ de foire, comme dans la rue et comme au foyer domestique, la préoccupation dominante des classes ouvrières, industrielles et commerçantes de la société japonaise a été de faire du premier jour de l'année la fête de l'enfance, c'est-à-dire le plus beau jour des pères et des mères de famille. C'est donc, abstraction faite de sa signification religieuse, l'idée que réalise notre fête de la veille de Noël, telle du moins qu'on la célèbre dans les familles protestantes de l'Allemagne et de la Suisse.

Je n'ai pas remarqué que chez les habitants du Japon le renouvellement de l'année fût l'objet de quelque témoignage d'intérêt de la part de leurs deux religions nationales.

A l'exception des pratiques superstitieuses que j'ai décrites, il m'a paru que les fêtes de cette époque n'emprutaient aucun élément de vitalité ni



Autel domestique des dieux du bonheur. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

aux dogmes, ni aux cérémonies d'un culte public quelconque.

Si cette observation est juste, il vaut la peine de constater que le sentiment religieux n'en a pas moins revendiqué ses droits en s'assurant une place au sein même des réjouissances domestiques. Il est avéré, en effet, que, du moins dans les maisons bourgeoises et en tout cas pour le jour de l'an, il existe un culte de famille, un service domestique spécial, indépendant de toute intervention cléricale.

Quand le père de famille fait préparer ses appartements pour y célébrer avec sa parenté le banquet cérémonial d'usage, il a soin de réserver entre le dernier châssis et les parois de la pièce la plus reculée une retraite, une cachette, que de ses propres mains il transforme en sanctuaire.

L'autel se compose d'un léger échafaudage en bois de cèdre, généralement à deux étages et tout entier recouvert d'un tapis rouge. Le rayon supérieur supporte deux idoles en bois dur, flanquées de deux lampes en métal; et le rayon inférieur, trois petits guéridons en laque, chargés des prémices de l'année, savoir : deux pains de riz, deux langoustes ou deux poissons aux nageoires enveloppées de papier argenté et deux flacons de saki, ornés de la même manière. A la paroi qui sert de retable, sont déroulées et suspendues de saintes images montées sur toile, et à quelques pas en avant de l'autel s'élèvent deux hauts chandeliers de bronze, surmontés chacun d'une grosse bougie.

C'est là, entre les deux candélabres, que le père de famille viendra s'agenouiller, seul, ou accompagné de sa fidèle ménagère, pour invoquer les divinités tutélaires de sa maison. Rien ne le fera manquer à cette obligation morale, dût-il même à la dernière heure, et au moment le plus animé du banquet, se séparer de ses convives et voir du fond de son oratoire les figures

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des rondes joyeuses passer comme des ombres chinoises sur le papier du châssis.

Que l'on fasse, autant que l'on voudra, la part du formalisme et de la superstition dans l'appréciation des coutumes religieuses populaires, un acte de dévotion accompli solitairement, dans le secret du domicile, au milieu de circonstances qui lui donnent un cachet de spontanéité, commande le respect et mérite d'être soumis à une sérieuse investigation.

Je me suis convaincu que les dieux auxquels s'adresse le culte privé des Japonais dans certaines fêtes de famille, surtout celles du mariage et du nouvel an, n'ont rien de commun avec les pénates ou les lares des Romains, qui porteraient au Japon le nom de kamis ou mânes de la maison. La signification des premiers est fort différente. On les appelle communément les dieux du bonheur. Ils ne sont donc autre chose que la personnification des béatitudes humaines, telles que l'imagination populaire se plaît à les concevoir. C'est dire qu'à côté des cultes officiels et de leurs théogonies nuageuses, le peuple a formulé sa pensée intime en se créant une mythologie à son usage, purement symbolique et purement humaine comme celle des Grecs, avec cette différence toutefois, qu'elle se borne aux seuls types de la félicité terrestre, et qu'elle est franche de toute prétention à la beauté idéale.

Je ne crois rien exagérer en signalant ce fait comme un phénomène peut-être unique dans l'histoire des religions, et comme une bonne fortune au point de vue de l'appréciation du génie national, ainsi que de l'état réel des croyances et des aspirations du peuple japonais.

Il y a sept dieux du bonheur, et leur rôle est de procurer aux hommes les béatitudes suivantes : la longévité, la richesse, la nourriture quotidienne, le contentement, les talents, la gloire et l'amour.



Les dieux du bonheur : Shiou-Rô.



Yébis.

Il arrive rarement qu'une famille se place sous leur patronage collectif. Le plus souvent l'homme du peuple se borne à invoquer le dieu de la nourriture quotidienne ou à lui adjoindre le dieu des richesses. La classe des marchands associe volontiers aux deux premiers ceux du contentement et de la longévité. Les quatre, réunis, s'appellent communément les dieux de la fortune et de la prospérité.

Le patron de la longévité est naturellement le plus vénérable des sept types de la mythologie du peuple japonais. On lui donne le nom de Fkourokou-Shiou, et, par abréviation, celui de Shiou-Rô. Comme sa vie est incommensurable, il a tant observé, tant médité, tant réfléchi, que son front chauve en a pris un développement d'une élévation prodigieuse. Sa grande barbe blanche lui couvre la poitrine. Lorsqu'il marche à pas lents, plongé dans ses rêveries, il traîne d'une main sa rustique houlette, et de l'autre il tire délicatement entre deux doigts le plus long des poils de ses sourcils. Ses principaux attributs sont la tortue et la grue. On le représente aussi accompagné d'un cerf, blanc de vieillesse. Pour lire plus commodément, il suspend son rouleau à l'un des andouillers du docile animal. Shiou-Rô a de jeunes disciples dont l'un, à force de tension d'esprit, n'a pas trop mal réussi à se doter d'un soulèvement frontal, digne de rivaliser un jour avec les dimensions de la tête du maître. Celui-ci ne doit jamais manquer aux festins de noces dans les familles de la classe bourgeoise. Son image, ordinairement esquissée à grands traits sur de la toile d'ortie, est suspendue à la paroi, au-dessus de l'autel domestique. L'artiste y ajoute volontiers quelques accessoires qui donnent au tableau un sens allégorique. Telle est cette peinture qui représente Shiou-Rô tenant en main

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une grosse perle et descendant du haut des airs, porté sur une grue : elle signifie que la longévité est le plus précieux des dons du ciel.

Le dieu de la nourriture quotidienne est personnifié sous les traits du patron des pêcheurs, Yébis, frère disgracié du Soleil, réduit lui-même à la condition de pêcheur et de marchand de poisson; car le poisson, pour les Japonais, c'est, comme le pain dans nos contrées, l'aliment universel et journalier. Aussi n'est-il pas de divinité plus populaire parmi eux que ce bon Yébis, toujours à l'œuvre et toujours souriant, soit qu'il ait la chance exceptionnelle de prendre à l'hameçon le beau poisson Taï, soit qu'il porte modestement au marché quelques vulgaires produits de sa pêche en les chargeant, selon les cas, sur son épaule ou dans les paniers de son vieux cheval de somme.

Son confrère et son compagnon le plus habituel dans les oratoires domestiques, c'est Daïkok-Ten, ou Daïkokou, le dieu des richesses. Grâce à cette association, le pêcheur, l'agriculteur, l'artisan, le marchand même, tous fervents adorateurs de Yébis, déclarent, d'une part, se contenter de la nourriture quotidienne, sans dissimuler, de l'autre, que les largesses de Daïkokou ne leur seraient point désagréables. Les artistes indigènes me semblent traiter ce dieu sans grande révérence. Ils en font un vilain petit ragot, coiffé d'une toque aplatie, chaussé de grosses bottes, et planté sur deux balles de riz fermées d'un nœud de perles. Tenant de la main droite un marteau de mineur, il porte de la gauche, sur son épaule, un grand sac propre à resserrer ses trésors. On lui donne plaisamment pour attribut le rat, cet ennemi par excellence de la propriété.

Les bonzes, témoins du culte assidu que la classe



Daïkokou.



Hoteï.

marchande rend à Daïkokou, ainsi que de la faveur plus ou moins ironique que lui accordent les pauvres et les peintres très-spécialement, ont imaginé une légende selon laquelle ce divin patron des richesses souterraines se serait engagé envers le grand Bouddha de l'Inde à entrer au service de sa religion en qualité de simple frère lai; et c'est pourquoi l'on trouve la grotesque image du patron des richesses dans le vestibule de tous les temples bouddhistes, afin que sa présence serve d'exemple et d'encouragement à toute la multitude de ses adorateurs.

Hoteï, c'est-à-dire le bonhomme au sac de chanvre, personnifie le contentement d'esprit au sein de l'indigence : c'est le sage sans feu ni lieu, détaché de tous les biens terrestres; c'est le Diogène du grand Nippon. Il ne possède en propre qu'un lambeau de serpilière, une besace et un éventail. Quand sa besace est vide, il ne fait qu'en rire et la prête aux enfants de la rue, qui l'utilisent pour leurs jeux. De son côté, il la convertit tour à tour en matelas, en oreiller, en moustiquaire; il s'assied dessus comme sur une outre, pour traverser un cours d'eau.

Hoteï paraît mener une existence quelque peu vagabonde. On le rencontre parfois monté sur le buffle d'un cultivateur de rizières. Tous les campagnards sont ses amis. Ils le conduisent sur les collines où l'on trouve les plus beaux ombrages. Qu'il fait bon y rêver en paix et se laisser aller doucement aux charmes du sommeil!

Parfois une troupe d'enfants s'approche en tapinois pour contempler, puis taquiner le bienheureux dormeur. Hoteï s'éveille en souriant, prend dans ses bras les petits lutins, leur conte des histoires, ou leur parle du ciel, de la lune, des étoiles, de toutes les magnificences de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la nature, trésors incomparables dont nul plus que lui n'a le secret de jouir.

Le dieu des talents, le noble vieillard Tossi-Tokou, ne se montre pas moins accessible aux petits enfants, et c'est même dès la jeunesse qu'il faut s'approcher de lui. Il inspire leurs jeux et se plaît, entre autres, à leur enseigner toutes sortes de merveilleux ouvrages en papier. Rien n'altère la dignité du grave personnage. Il a pour attributs l'étole, le manteau, le bonnet et les pantoufles de docteur, ainsi qu'une crosse à laquelle il suspend quelquefois un rouleau de parchemin manuscrit et son éventail de palmier. Un jeune daim l'accompagne dans toutes ses pérégrinations.

Bisjamon, le dieu de la gloire, se pare d'un casque et d'une cuirasse d'or et tient de la main droite une lance ornée de banderoles; mais il ne figure, en quelque sorte, que pour mémoire au nombre des sept béatitudes japonaises. Jamais il ne prend place à l'humble autel domestique, et comment, en effet, serait-il populaire dans un pays où la gloire ne peut presque jamais être l'apanage que de gens appartenant à la caste privilégiée!

Les bonzes toutefois l'honorent de leur prédilection. Ils le représentent portant sur la paume de sa main gauche un élégant modèle de pagode. On ne saurait être plus insinuant envers les nobles personnages qui ont le droit de passer deux sabres à leur ceinture : construire des pagodes, doter des bonzeries, protéger l'autel aussi bien que le trône et constamment appuyer l'un par l'autre, tel est évidemment, de l'avis de Bisjamon, le meilleur usage qu'ils puissent faire de leurs armes glorieuses.

Enfin la plus remarquable peut-être des sept divinités, et, parmi ces créations populaires, celle qu'il serait le plus intéressant de dégager de tout alliage clérical, c'est une divinité féminine surchargée d'un double symbolisme, terrestre et astronomique, tel qu'on le voit se reproduire dans d'autres religions, autour de la sainte image consacrée à la glorification de la femme.



Tossi-Tokou.



Bisjamon.

Ben-Zaï-ten-njo, ou tout simplement Benten, est la personnification de la femme, de la famille, de l'harmonie, et aussi de la mer, cette féconde nourrice du Japon. Elle porte l'étole sacrée, un manteau d'azur et une coiffure en cheveux rehaussée d'un diadème où resplendit l'image du Foô, le phénix de l'extrême Orient.

Je l'ai vue dans un temple de ce quartier japonais de Yokohama auquel elle a donné son nom, la tête ornée d'une couronne royale et entourée d'une auréole aux couleurs de l'arc-en-ciel : une clef à la main droite, une perle à la main gauche composaient ses attributs.

La vaillante femme des Proverbes fait ce qu'elle veut de ses mains : dans certains temples bouddhistes, Benten n'a pas moins de huit bras, chargés d'attributs différents. Au-dessus de sa tête, à sa droite et à sa gauche, on voit briller trois flammes, dont chacune encadre trois perles, emblème de la mystique triade. Benten, sous cette forme, c'est le génie protecteur de la terre nourricière; c'est la dispensatrice de la féconde rosée du soir et du matin; c'est la reine de tous les biens qui soutiennent et charment l'existence.

Benten a inventé le luth. Par les belles soirées d'été, un chant céleste, accompagné de mélodieux accords, descend des roches de basalte au pied desquelles les vagues de la mer expirent en gémissant : c'est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'hymne nocturne de la déesse; et c'est elle-même, — Ave maris Stella! — c'est elle qui guide l'étoile du soir et la fait luire à l'horizon, comme un phare, pour les pauvres pêcheurs.

Aux yeux des femmes du peuple, Benten est pardessus tout le type de la maternité ou plutôt tout uniment le modèle des bonnes mères, car elle a quinze garçons, tous, à l'exception d'un seul, bien élevés, bien sages, pourvus de bons états : l'un est devenu fonctionnaire public, on le reconnaît à son écharpe; l'autre, écrivain public, car il porte une écritoire et une cassette à papier; celui-là, c'est le fondeur de métaux, et près de lui se tient le banquier, muni d'une balance à peser l'or; voilà le cultivateur à côté de ses gerbes; le marchand, tenant un boisseau; le boulanger, une écuelle à mesurer le riz; le tailleur, un paquet de kirimons confectionnés; l'éleveur de vers à soie, une corbeille de feuilles de mûrier; le brasseur, un puisoir et un tonnelet de saki; et voici le théologien, nanti des trois bijoux de la triade bouddhiste; le médecin, en costume de ville; l'éleveur d'animaux domestiques, toujours accompagné du buffle et du cheval; l'entrepreneur de transports par eau et par terre, ayant à ses côtés une barque et un chariot rustique; et finalement nous arrivons au quinzième, avec lequel la légende se termine par une énigme, car seul parmi tous ses frères il se présente sans attribut quelconque.



Ben-Zaï-ten-njo.

N'aurait-il pas de profession qualifiée? Serait-il venu trop tard, pour ainsi dire, après le partage de la terre, comme le poëte dans la ballade de Schiller? Quelque étrange que soit l'allusion, je ne puis m'empêcher de la faire, car on croirait que la conclusion de la légende japonaise n'est autre chose que la traduction du poëme allemand :

« Quant au dernier venu, dit-elle, quoiqu'il n'ait rien en mains, c'est celui qui possède les biens les plus précieux. »

Telle est, en ses principaux éléments, cette mythologie, j'allais dire cette philosophie familière, dont la morale, à tout bien considérer, est peut-être ce qu'il y a de mieux au monde, en dehors du christianisme. Sa pureté vraiment extraordinaire, sa bonhomie, son prosaïque mais malicieux bon sens, doivent avoir, plus que toute autre cause, contribué à garantir le peuple japonais de la décadence à laquelle il se trouve constamment exposé sous l'énorme pression du bouddhisme. C'est là, j'en suis convaincu, qu'il faut chercher la source de cette jovialité, de cette fraîcheur d'esprit, de ce caractère d'enfant et de bon enfant, qui forment les traits distinctifs des classes laborieuses du Japon. Et ce qui leur fait encore plus honneur que tout le reste, c'est qu'au fond le culte qu'elles adressent à leurs divinités favorites porte à un très-faible degré le cachet de la superstition. A peine mérite-t-il le nom d'idolâtrie. Le Japonais reconnaît dans les sept dieux du bonheur les enfants de son imagination, et il n'éprouve aucun scrupule à s'en amuser quand bon lui semble. Il en a fait le sujet d'innombrables caricatures. Ici, le dieu de la longévité joue au trictrac avec sa noble amie Benten, et quatre de leurs collègues, accroupis à leurs côtés, ont l'air de parier en faveur de la déesse. Le cinquième, Yébis, apporte un énorme poisson, dont il vient faire hommage au vainqueur. Ailleurs les sept divinités courent les aventures en qualité d'histrions ambulants. L'humble dieu de la gloire est chargé de porter au bout de sa lance le poisson de Yébis. Benten, dans une hôtellerie, déploie son talent de couturière pour remonter la garde-robe de la troupe. Pendant les représentations, elle chante et joue du luth, et Daïkokou l'accompagne en frappant à coups de baguettes sur son gros marteau de bois. Les rats qui lui servent d'attribut ont été dressés à faire des tours de saltimbanques. Revêtus d'un joli costume de fantaisie, ils grimpent au sommet de la longue houlette de Shiou-Rô, que sa vieille tortue porte en équilibre. Le dieu donne les explications au public et commande les exercices en jouant de l'éventail. Sur une autre planche, le dieu du contentement se fait masser par Yébis, et le dieu des talents s'applique avec dextérité des moxas sur les jambes.

Parmi les demi-dieux ou les héros populaires de l'ancienne mythologie, plusieurs ont le privilége de partager avec les divinités domestiques les honneurs de la caricature. Soïkoïmeï, le prototype et le patron de la vieille chevalerie, réduit à la besace, imagine de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

monter un théâtre de foire pour sa troupe de petits démons, dont il a fait des bateleurs. Raïden, le dieu du tonnerre, détrôné par les lois de la physique, se relève tout meurtri d'être tombé lui-même sur la terre en y lançant sa foudre.

Mais il est superflu de multiplier les exemples de ce genre pour démontrer jusqu'à quel point le peuple japonais se joue de ses divinités les plus chères, celles-là même qu'il s'est créées à son image et selon son cœur, en mettant de côté et les cultes officiels et leurs Kamis et leurs Bouddhas, qui ne lui offrent plus le moindre charme. S'il y a quelque part un peuple qui en ait fini avec ses anciennes idolâtries, et qui n'ait même plus d'illusions à perdre au sujet de la morale qu'il s'est donnée de son chef, en se riant de celle des prêtres, ce peuple est à coup sûr celui qui habite les îles du soleil levant. Peuple enfantin, si l'on en juge d'après les apparences extérieures, mais, au fond, peuple génial jusque dans ses divertissements publics, et plus encore dans ses caricatures religieuses : car elles ne sont autre chose qu'une implicite protestation contre les anciens objets de son culte et un tacite hommage offert au Dieu inconnu.

J'ai signalé le contraste qui existe actuellement à un si haut degré entre les institutions politiques et théocratiques du Japon et les charmes naturels de ce magnifique empire insulaire. Bien que l'on ne puisse faire la même observation au sujet de sa mythologie familière, le peuple japonais est mûr pour une initiation supérieure. Je dirai plus : il a le sentiment intime qu'elle ne lui fera pas défaut. En dépit de ses préventions invétérées contre de nouvelles innovations religieuses, la nation tout entière est dans l'attente de ce qui doit venir. Cette situation perplexe constitue le véritable et profond intérêt dramatique de l'histoire contemporaine du Japon....

Que de péripéties imprévues cette histoire a déjà présentées ! Quand on lisait, il y a quelques années, le récit des ambassades du commodore Perry, de lord Elgin, du baron Gros, on en venait à se demander s'il était donc bien vrai que, pour cette fois, la civilisation, le progrès, la liberté allaient être accueillis sur un point du globe sans conflit, sans effusion de sang. Et, comme il fallait bien se rendre à l'évidence des faits, c'est-à-dire aux démonstrations amicales qui avaient accompagné la signature des traités ; comme on ne pouvait nier les résultats obtenus, c'est-à-dire les engagements souscrits sur le papier par les puissances contractantes, chacun était porté, sans y regarder plus loin, à faire honneur aux hommes de notre génération de l'exemple inouï qu'ils venaient de donner au monde, en faisant tomber les barrières de préjugés, de priviléges et de haines séculaires, sans brûler une amorce, si ce n'est pour des salves de réjouissances.

L'événement n'a pas tardé à nous rappeler que nous avions affaire au Japon à la même humanité qu'en Europe : hélas ! dans ce pays comme ailleurs, la marche du progrès sera marquée par des ruines et s accomplira au milieu du sang, des flammes et des larmes

Ce n'est pas que tout ait été illusion, tromperie et déception dans les manifestations qui ont salué le succès des grandes ambassades de 1854 et de 1858.

Que, dans ces occasions, le gouvernement japonais ait cédé, en sauvant les apparences, à la pression que la diplomatie des principales nations maritimes de l'Occident sut exercer sur lui à propos de l'issue des deux guerres de la Chine, cela est incontestable.

Néanmoins il est probable qu'il n'a pas obéi uniquement à la politique de la nécessité. Je suis tenté de croire que la mission du commodore Perry, tout particulièrement, appuyée de l'hommage de tant de merveilleux produits des arts mécaniques et industriels, avait opéré sur le gouvernement japonais l'effet d'une vision subite, éblouissante, de cette puissante civilisation occidentale qu'il ne connaissait encore que par information, et au contact de laquelle l'immense empire chinois menaçait de s'écrouler.

Il semblerait que pendant ce moment d'éblouissement il ait subi cette domination irrésistible que, dans certaines circonstances favorables, la vérité impose à la raison la plus prévenue.

N'avons-nous pas, dans l'histoire des révolutions modernes de l'Europe, des témoignages bien frappants de cette puissance instantanée qui, pour ne citer que l'exemple le plus éloigné, a poussé, dans la nuit du 4 août 1789, la noblesse, le clergé et les communes de la France à faire, à l'envi, le sacrifice de leurs priviléges spéciaux sur l'autel de la patrie? Le lendemain, les passions, les intérêts privés refroidissaient de nouveau les cœurs et obscurcissaient les intelligences. La réforme sociale, au lieu de s'accomplir par les voies rationnelles, était livrée aux sombres vicissitudes de la lutte des partis.

Le même phénomène, dans une sphère de faits et d'idées fort différente assurément, s'est reproduit au Japon.

La période de 1859 à 1863 n'a été qu'une longue et habile réaction contre les traités de 1854 et de 1858.

L'année 1863, qui avait poussé les puissances occidentales aux dernières limites des concessions possi bles, fut aussi le point de départ d'une ère de relèvement, et, à ce que l'on peut espérer, d'une seconde victoire, plus décisive que la première, de la civilisation moderne sur l'empire des Mikados.

La grande erreur des traités de 1858 a consisté, ce me semble, à admettre implicitement la possibilité de la coexistence continue et pacifique de deux civilisations dont l'essence est de s'exclure ou d'absorber l'une par l'autre.

Le Japon est une sorte de confédération féodale, avec un couronnement théocratique, le pouvoir sacré du Mikado, fils des dieux, empereur héréditaire, et une administration civile et militaire abandonnée par le souverain entre les mains de son lieutenant général, le Siogoun.

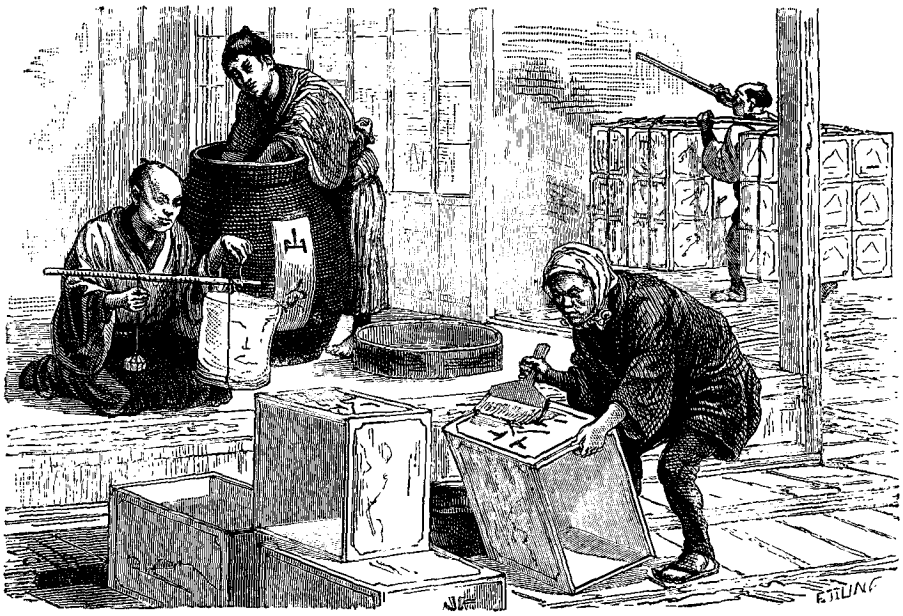
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Depuis que la charge de Siogoun a été convertie en institution dynastique par le pacte de Gonghensama (1593), cette institution, à laquelle nous avons donné le nom de taïkounat, renfermait évidemment le germe d'une future monarchie constitutionnelle qui ne devait plus laisser qu'un pouvoir normal à l'empereur héréditaire.

Notre civilisation moderne, foncièrement démocratique, opère, quoi que l'on fasse, comme un dissolvant au milieu de cette organisation sociale déjà incohérente.

Le premier corps atteint fut la noblesse féodale. D'abord elle a été frappée dans ses intérêts matériels. En dehors de leurs revenus territoriaux, les seigneurs japonais ne possèdent pas de ressources pécuniaires. Les lois de Gonghensama les obligeaient à une double résidence, celle de leur cour provinciale et celle de la cour taïkounale, auprès de laquelle ils devaient laisser toute l'année leur famille et passer eux-mêmes au moins un semestre. Les deux premières classes de daïmios se composent de quarante-cinq dynastes, dont les revenus annuels sont estimés, pour le plus riche, à dix-neuf millions de francs, et pour le dernier de la seconde classe, à un million et demi. En raison de la double dépense imposée à la noblesse féodale, tout ce qui est au-dessous de cette seconde classe, c'est-à-dire trois cent quinze daïmios sur trois cent soixante, peut être envisagé comme n'ayant pas de superflu. Or, depuis l'ouverture du Japon, certains produits naturels, tels que la soie, le thé, le coton, qui autrefois se consommaient dans le pays exclusivement et conséquemment à très-bas prix, sont devenus tout à coup l'objet d'une demande toujours plus forte sur les places ouvertes au commerce étranger. Il en est résulté qu'ils ont subi une hausse croissante, excessive, qui a provoqué par contre-coup le renchérissement des articles de première nécessité, notamment le riz.

Ce point posé, qui est-ce qui profite de l'argent que



Commerce du thé : Expédition en gros et vente en détail[1]. — Dessin de L. Crépon d'après des peintures japonaises.

les ventes, toujours plus avantageuses, faites à l'étranger, amènent dans le pays? C'est, en première ligne, le Taïcoun, qui a le monopole du commerce d'exportation; ce sont ensuite ses agents, ses pourvoyeurs dans les provinces et ses courtiers dans les places ouvertes, à quoi il faut ajouter cette nuée de petits industriels indigènes qui affluent toujours dans l'enceinte ou dans le voisinage des colonies européennes.

Les seigneurs, qui sont en dehors de ce mouvement, n'en ressentent que le contre-coup désavantageux, se manifestant par le renchérissement de toutes choses. Mais, dira-t-on, leurs propres revenus en nature doivent acquérir aussi une plus grande valeur. Ce serait le cas, en effet, si le commerce était libre, si les seigneurs pouvaient vendre directement leurs produits aux étrangers; mais ils ne font que les livrer aux agents du Taïcoun. A celui-ci, vendeur privilégié, reviennent les énormes bénéfices du marché; à ses fournisseurs, une mieux-value assez peu sensible, tandis que leurs dépenses sont assujetties aux prix-courants des ports.

Quant à la noblesse inférieure, infiniment plus nombreuse que les seigneurs, celle qui, ne possédant pas un pouce de terre, ne vit que du métier des armes, ou des emplois publics, ou de la domesticité de la cour, c'est-à-dire sans autre ressource qu'un salaire, elle tombe nécessairement dans la gêne, dans les dettes, dans une détresse toujours plus profonde; car les salaires n'ont pas suivi le mouvement ascendant des objets de première nécessité : ils sont restés ce qu'ils

1. Cette gravure et celles qui suivent sont tirées d'une partie encore complétement inédite du *Japon illustré* de M. A. Humbert. L'ouvrage, actuellement sous presse, formera deux volumes in-quarto, comprenant six cents pages de texte et cinq cents pages d'illustrations.

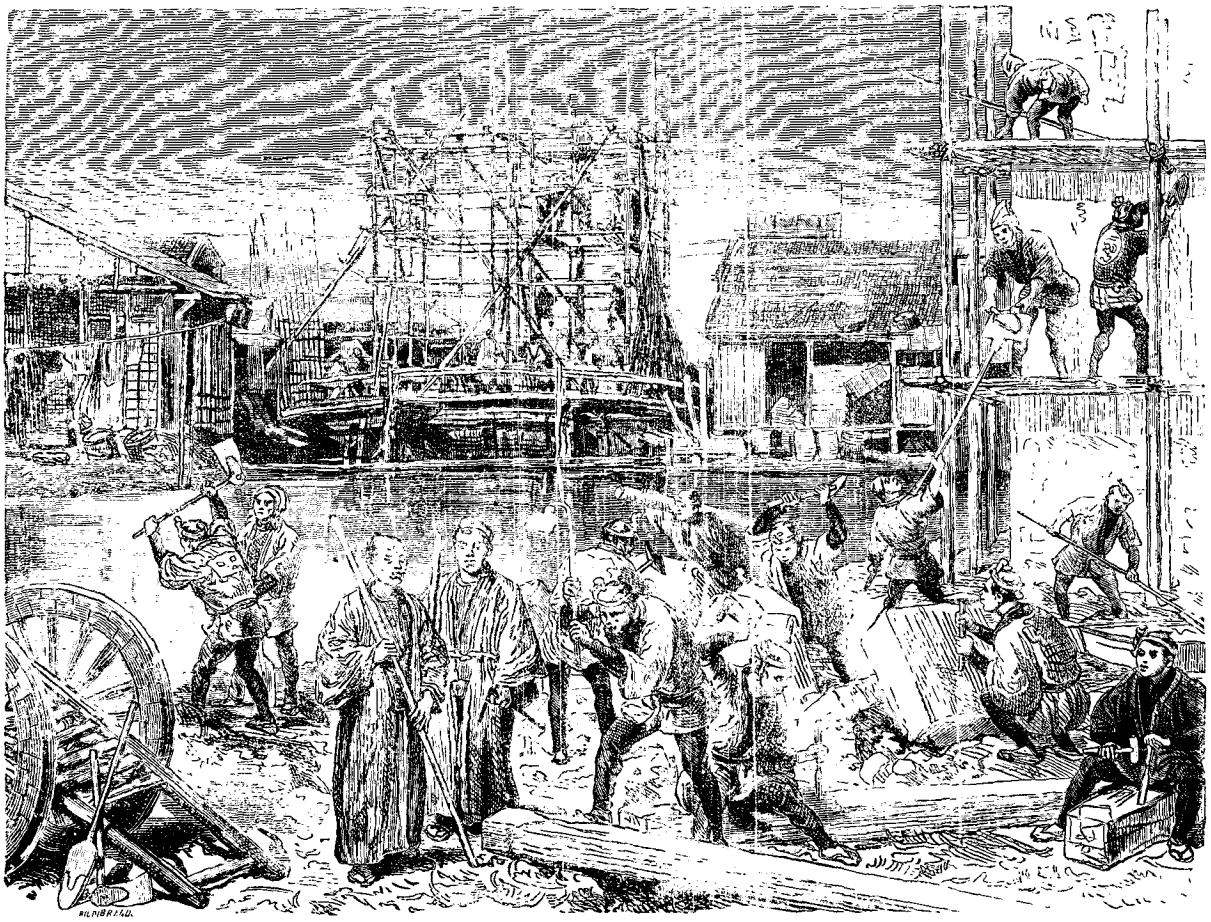
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étaient avant l'ouverture du Japon. A cette époque, tous les nobles, tous les gens à deux sabres, au service du Taïcoun ou des seigneurs, vivaient sans superflu, mais convenablement, eux, leurs familles et leurs serviteurs. Aujourd'hui ils descendent tous la pente rapide de la misère.

Le gouvernement les a autorisés à ne plus porter que dans certaines occasions leurs vêtements de soie, autrefois envisagés comme seuls dignes de leur rang. Il a même affranchi toute la noblesse féodale de l'onéreuse obligation de résider une partie de l'année à Yédo.

Des mesures de ce genre ne sont que des palliatifs. Pour le moment, le mal est sans remède, la situation sans issue, la crise toujours plus intense.

Un jour viendra sans doute où le développement de la marine de guerre, la création d'une marine marchande, l'abolition des monopoles commerciaux, la réorganisation de l'armée, de la législation, de l'administration politique et civile, l'exploitation des richesses minières du pays, en un mot l'expansion du nouvel ordre de choses vers lequel le Japon s'achemine, ouvrira des carrières rémunératrices à toutes ces forces improductives qui languissent et s'atrophient de plus en plus au seuil des palais du gouvernement ou des castels féodaux; mais il est impossible que la période



Tailleurs de pierres, terrassiers, gâcheurs de mortier, plâtriers et charpentiers japonais, employés à la construction de maisons européennes, à Yokohama. — Dessin de L. Crépon d'après des photographies.

de transition ne soit pas marquée par de violentes catastrophes.

En deuxième lieu, la noblesse féodale est atteinte dans son pouvoir politique par le nouveau droit public et international que les traités ont introduit dans l'empire du Japon.

Bien loin d'admettre que les traités du Taïcoun pussent concerner, en aucune manière, ses domaines patrimoniaux, le prince de Nagato voulut non-seulement fermer ses propriétés à l'atteinte des étrangers, mais se réserver en quelque sorte un droit de jour, en ne tolérant la présence d'aucun navire dans le rayon de ses batteries. Il hérissa de canons les côtes de sa province qui dominent le détroit de Van der Capellen, et tira sur tout pavillon de l'Occident qui se présenta au passage.

Les légations étrangères, envisageant que le détroit de Van der Capellen est une voie publique, interpellèrent le gouvernement du Taïkoun, qui se déclara impuissant vis-à-vis du prince de Nagato. Il fallut que les puissances contractantes se missent à l'œuvre elles-mêmes pour nettoyer le passage, et elles en sont venues à bout, moyennant, il est vrai, une expédition combinée de seize steamers de guerre, de l'Angleterre,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Commerce de curiosités : Boutique d'objets d'art et d'industrie à Yokohama. — Dessin de L. Catenacci d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la France, de la Hollande et des États-Unis, lesquels ont dû être trois jours consécutifs en action pour accomplir leur tâche.

Voici comment onze des principaux daïmios avaient compris la portée des traités de 1858 :

« Il avait été expressément convenu, écrivirent-ils au Taïcoun, que les traités de commerce conclus avec les étrangers ne devaient être qu'une grande faveur qu'on leur accordait, après des demandes réitérées et bien humbles de leur part. Ceci ne ressemble en rien à un contrat légal.

« Au lieu d'accepter ces priviléges comme une faveur, ils osent dire maintenant que ces traités constituent pour eux un droit légal.

« La dignité et la majesté du Grand Nippon ne souffrent pas que nous tolérions des prétentions si audacieuses.

« On peut leur permettre, comme dans les temps passés, de gagner de l'argent sans trop voler ; mais nous ne voyons pas la nécessité de ces yakounines (les ministres ou autres chefs de légations) qui les accompagnent. Il ne leur faut que des chefs de comptoirs, et nous ne pouvons recevoir que des marchands soumis à nos lois et à nos propres règlements de commerce.

« Vous nous dites que les étrangers ne l'entendent pas ainsi. Eh bien, qu'on leur retire les priviléges que nous leur avons accordés! car c'est une loi universelle, que celui qui abuse d'une faveur la perde par le fait même.

« Tout bon patriote soupire, en songeant au glorieux passé du pays et en considérant son présent état. Rappelez-vous donc combien les Barbares respectaient autrefois la majesté du Grand Nippon, et nos ordres, et nos moindres désirs! Une seule nation était tolérée ici comme otage, en gage de la bonne foi des autres. Cette tolérance a été cependant une grosse erreur, car la présence de cette nation au Japon a fini par exciter la cupidité des autres.

« Il nous est difficile de vous comprendre, lorsque vous nous dites que le monde est changé, et qu'il est impossible à une nation de s'isoler des autres. Pensez-vous donc que le Japon soit comme une autre nation, comme la Chine par exemple?

« Nous vous entendons parler du mode de gouvernement des nations étrangères. Y a-t-il, en réalité, parmi les nations étrangères, des pouvoirs dignes de porter le nom de gouvernement? Est-ce qu'elles ont un Mikado, qui est le grand fils des dieux? Est-ce que nos principales familles n'ont pas une origine céleste?»

On comprendra aisément, d'après ce qui précède, que la plus sensible de toutes les atteintes dont l'invasion de la civilisation moderne frappe la noblesse féodale japonaise, c'est celle qui touche à son orgueil et à ses prérogatives de caste.

Représentons-nous au juste ce qui s'est passé dans la cause célèbre du meurtre de Richardson.

Voici venir un daïmio de première classe, oncle et tuteur du jeune prince de Satsouma, vice-roi des îles Liou-Kiou. Porté en palanquin et suivi d'un imposant cortége, il aperçoit une cavalcade d'étrangers, qui se dirige de son côté, à sa rencontre, sur la route de Kanagawa. Ses éclaireurs l'informent que ce sont de simples marchands anglais, et que dans leur société se trouve une femme, aussi à cheval. Toutes les idées d'autorité, de morale, de bienséances sociales, du vieux seigneur japonais sont bouleversées. S'il arrivait que, à portée de sa vue, un cavalier indigène négligeât de mettre pied à terre et de s'arrêter, ou qu'un piéton ne se tînt pas respectueusement accroupi au bord de la route, il aurait le droit de le faire tuer ; et maintenant, des étrangers, des gens du peuple, et même d'une classe inférieure à celle des paysans, savoir de simples marchands, dont aucun ne devrait se permettre d'aller à cheval, et, qui plus est, une femme, galopent à sa rencontre sans faire mine de vouloir retenir leurs montures. Il n'hésite pas un instant, et ordonne de frapper. M. Lenox Richardson tombe, mortellement blessé. Ses compagnons sont parvenus à s'échapper. Le cortége seigneurial poursuit majestueusement sa marche. A cette affaire se rattache le plus étrange imbroglio politique qui se puisse imaginer.

L'Angleterre s'en prend au Taïkoun et veut lui imposer des réparations humiliantes.

Le Taïcoun décline toute responsabilité, et s'en remet, pour la solution du conflit, aux bienveillants offices de la France.

Cependant Satsouma doit être châtié. Non-seulement il faudra qu'il paye d'énormes indemnités, mais qu'il s'engage à punir les coupables.

Aussi, dix mois après l'événement, le prince voit-il paraître devant les murs de Kagosima, sa capitale, une escadre de guerre, portant pavillon britannique. Il apprend que l'Angleterre, l'un des plus grands royaumes du monde, vient lui demander raison de la mort d'un simple particulier, un marchand. Le chargé d'affaires britannique, accompagné d'un vice-amiral, lui signifie des ordres au nom de Sa Majesté la reine. Ainsi, une étrangère, une femme, lui adresse des sommations, à lui, vieux descendant des Kamis du Japon, qui n'a fait que punir un insolent, selon les lois nationales de l'Empire! Peut-on se figurer une confusion plus complète de toutes les notions divines et humaines sur lesquelles repose l'existence d'un noble japonais ? L'heure de l'ultimatum arrivée, Satsouma fait répondre que, tout bien pesé et bien réfléchi, décidément il ne comprend rien à ce qui se passe.

De son côté, raisonnant selon nos idées d'Europe, le commissaire de la reine est si pénétré de la justice de sa réclamation, de l'évidente clarté de sa bonne cause; si convaincu qu'il a épuisé toutes les voies de la persuasion, tous les délais recommandés par l'humanité, que, bien à regret sans doute, mais enfin puisqu'il le faut, il remet entre les mains de l'amiral le soin de faire valoir le dernier argument, l'argument par excellence entre nations qui ne peuvent pas s'entendre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il eût été difficile de confier l'exécution de ce que l'on appelle les mesures coercitives à un agent plus humain, plus doux de caractère, plus favorablement disposé envers les Japonais que l'honorable amiral Kuper.

Et puis sa tâche, selon toute apparence, se réduisait à bien peu de chose. Ne pouvait-on pas mettre à la raison un grand daïmio entêté, sans menacer l'existence ni les biens de ses sujets, sans même exposer la vie d'un seul des soldats de la reine? Notre civilisation n'est-elle pas en mesure de se faire respecter par une inoffensive démonstration des moyens de destruction dont elle dispose? Avec nos excellents steamers et notre artillerie perfectionnée, rien ne devait être plus facile que de bloquer des ports, de prendre en gage quelques navires japonais, et, au besoin, de raser un fort ou deux, avec tout le calme d'un simple exercice de tir, en restant hors de la portée des batteries japonaises.

Le prince de Satsouma possédait trois beaux steamers anglais qu'il avait fait acheter à Shanghaï. L'amiral les ayant découverts dans une anse lointaine de la baie de Kagosimæ, réussit à s'en emparer sans faire la moindre égratignure à leurs équipages, qu'il renvoya poliment à terre.

Mais, à quoi tiennent les prévisions de la prudence humaine! vers le milieu de la journée, un ouragan se déchaîne sur la baie de Kagosima. Le prince japonais ne peut douter que les dieux protecteurs du Grand Nippon n'aient eux-mêmes évoqué, du fond des abîmes de la mer, le dragon des tempêtes; avec leur aide manifeste, il ne saurait manquer d'anéantir les Barbares : il ordonne aux douze batteries du port d'ouvrir leur feu sur les sept misérables navires ballottés par les vagues.

Alors il s'engagea, au sein de la tourmente, une lutte peut-être unique dans les fastes de la marine.

L'escadre de l'amiral Kuper ne perdit pas un seul vaisseau; mais elle compta soixante-trois hommes tués ou blessés, dans le nombre des morts les deux officiers supérieurs du vaisseau amiral. Quant au prince de Satsouma, il vit les Anglais brûler, dans leur défense désespérée, d'abord les trois navires capturés, puis les grosses jonques marchandes du port; celles-ci communiquèrent l'incendie aux docks, aux fonderies, aux chantiers de marine du prince. Plusieurs poudrières firent explosion; la ville elle-même prit feu sur divers points, et pendant toute la nuit, ainsi que tout le jour et toute la nuit qui suivirent, l'incendie continua ses ravages.

Le prince de Satsouma dut faire sa soumission. Les légations se félicitèrent de l'humiliation infligée aux deux puissants seigneurs japonais qui personnifiaient le parti féodal, sa haine contre les étrangers, sa résistance à toute innovation. Les circonstances les plus inattendues venaient donc en aide à la cause de la civilisation. Les événements se chargeaient de donner raison, beaucoup plus tôt que l'on n'eût osé l'espérer, aux prévisions que depuis longtemps on nourrissait en secret sur l'avenir du Japon. Cet empire, si profondément divisé, tendait évidemment à se reconstituer sur de nouvelles bases. Il aspirait à l'ordre, à l'unité, à la centralisation politique. Que lui manquait-il pour y arriver? Deux choses qu'il ne devait pas être difficile au gouvernement japonais de réaliser, avec le concours des puissances intéressées à sa prospérité : la première, c'était l'assujettissement définitif de la noblesse féodale au pouvoir civil et politique concentré entre les mains du Taïkoun; et la seconde, l'émancipation du taïkounat de la suprématie du Mikado, pour tout ce qui concerne les affaires temporelles. Du train dont les événements se succédaient au Japon, l'on marchait à grands pas à cette double solution, qui devait assurer l'unification et la paix de l'Empire, et consolider ses relations commerciales avec l'Occident. La levée de boucliers des grands daïmios du Sud contre le Taïkoun, et l'avénement au trône taïkounal d'un homme de la valeur de Stotsbashi, allaient précipiter le dénoûment, dont l'issue ne pouvait être douteuse.

Les Européens ont toujours le tort d'apporter, dans les affaires de l'extrême Orient, un esprit trop systématique. L'Angleterre, guidée par l'instinct de ses intérêts commerciaux, a su faire exception à cette règle. Elle est devenue la confidente et l'amie du prince dont elle avait, peu auparavant, réduit en cendres la capitale.

Satsouma, Nagato, les dynastes du Sud, en général, se sont faits les héros, non pas d'une simple guerre civile féodale, mais d'une belle et bonne révolution, qui a lacéré le pacte social de Gonghensama, et renversé tout l'édifice de la confédération japonaise.

Le taïkounat, épuisé par de sanglantes rivalités de familles, est tombé au premier choc, n'attendant plus rien que de la merci du Mikado. Celui-ci a supprimé l'office de son lieutenant général. Il a relevé l'antique bannière de Zinmou. Le Japon est arrivé à l'unification, non pas au moyen d'une monarchie taïkounale, mais, au contraire, par le relèvement de l'empereur théocratique et héréditaire.

Est-ce une raison de conclure que nous assistons à un mouvement réactionnaire, à une tentative de restauration? Je ne le pense pas : la civilisation européenne triomphe plus que jamais au milieu de ces bouleversements étranges; elle reçoit aujourd'hui l'hommage du Mikado. Celui qui protestait contre les traités conclus avec l'Occident se charge maintenant de les faire respecter; celui qui avait prononcé l'expulsion générale des étrangers, les introduit dans les nouveaux ports, dont le Taïkoun avait, d'année en année, ajourné l'ouverture. Le souverain, autrefois invisible pour ses propres sujets, donne audience aux représentants des puissances qui se sont mises en relation avec son empire; le pontife qui ne pouvait sortir de sa sainte cité de Kioto, vient s'installer, pour un temps plus ou moins prolongé, au sein de la résidence des derniers Siogouns, dans le castel même de Yédo. Si la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

situation actuelle se consolide, il est probable que Yédo deviendra définitivement et officiellement la capitale politique de l'Empire, comme elle en est déjà la capitale artistique et intellectuelle. Si, au point de vue commercial, elle a dans la ville d'Osaka une rivale qui la prime, il n'en résulte aucun désavantage pour les négociants européens, puisqu'ils ont maintenant le droit de s'y établir aussi bien qu'à Hiogo, qui est le port de cette cité commerçante. Depuis la chute du taïkounat, les légations arborent avec plus de sécurité leurs pavillons à Yédo, les relations d'affaires se multiplient avec les princes japonais, les négociants de l'Occident osent espérer du nouveau régime qu'il inaugurera dans l'Empire la liberté du commerce. Le monopole commercial était de fait aboli par la suppression du taïkounat, qui empêchera dorénavant les seigneurs d'ouvrir les ports de leurs provinces et de trafiquer à leur tour avec l'Occident? Et si les descendants des Kamis deviennent eux-mêmes, par le commerce, les agents de la civilisation occidentale dans leurs propres seigneuries, que restera-t-il pour soutenir ou plutôt pour restaurer le vieil empire des Mikados? Évidemment, l'an-

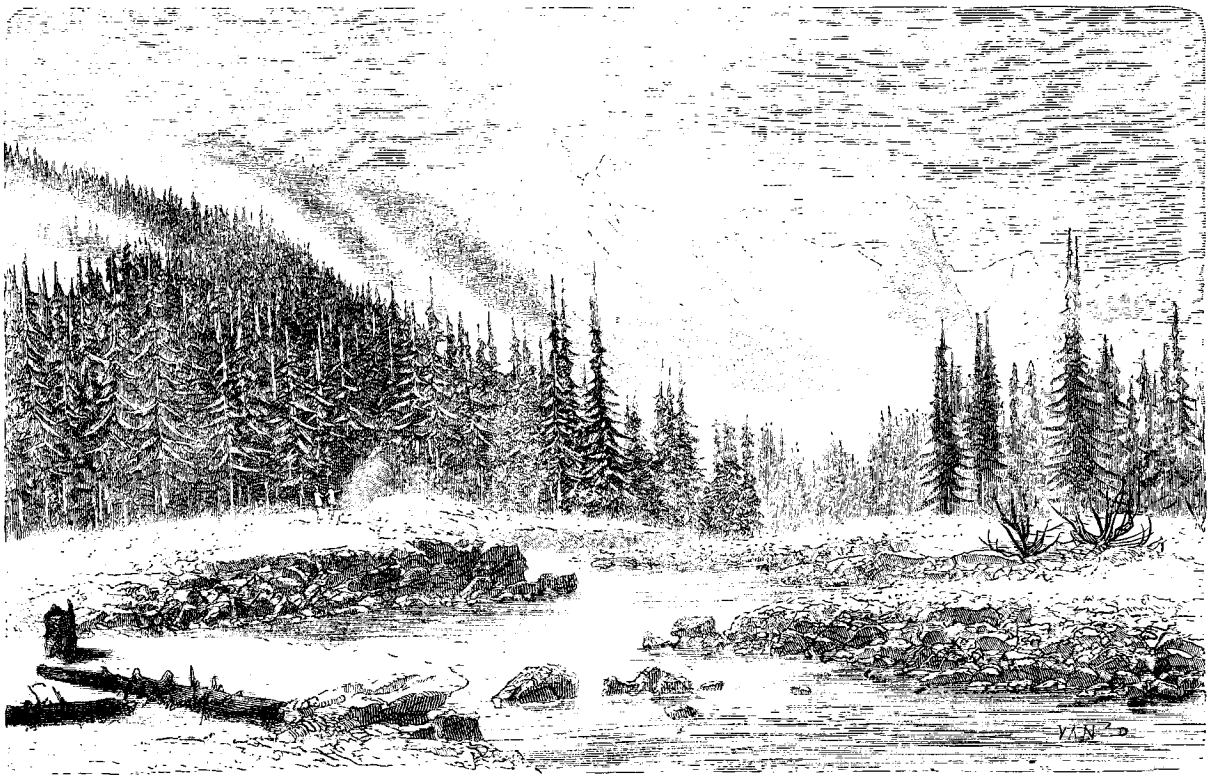


Commerce de la soie et des œufs de vers à soie : Magnanerie japonaise. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

cien Japon n'existe plus, et il ne renaîtra pas; son antique féodalité militaire tend à se transformer en aristocratie marchande; son empereur ne saurait plus être autre chose que ce que le taïkoun fût devenu, s'il avait pu prendre la position à laquelle il paraissait être appelé depuis le grand événement des traités de 1858. Le peuple japonais est dorénavant partie intégrante et membre actif de la grande famille des peuples qui personnifient le progrès humanitaire. De nouveaux liens, plus puissants de jour en jour, vont l'attacher à leurs destinées d'une manière indissoluble. Le fil électrique des deux hémisphères s'avance, depuis la Sibérie orientale, dans la direction des îles du Soleil levant, et déjà elles sont devenues la station maritime capitale de l'une des voies de communication à vapeur les plus importantes du monde, la ligne du Pacifique, qui forme le trait d'union de l'Europe avec la Chine, à travers les États-Unis d'Amérique et la partie méridionale du Japon.

Aimé HUMBERT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le grand glacier, sur la côte de Bute. — Dessin de Yan' Dargent d'après une photographie de Frederick Whymper.

VOYAGE ET AVENTURES

DANS LA COLOMBIE ANGLAISE, L'ILE VANCOUVER ET L'ALASKA

(AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE)[1],

PAR FREDERICK WHYMPER.

1864-1867

I

Le Caribou. — Déception des mineurs.

En 1863, les côtes du Pacifique, et particulièrement la Colombie anglaise, étaient à Londres l'objet d'une vive attention. Je ne prévoyais pas alors l'occasion qui devait s'offrir à moi d'explorer l'intérieur, encore si peu connu, de l'Amérique russe, mais j'avais, comme la plupart de mes compatriotes, un superflu d'énergie et d'activité à dépenser. Je formai le projet de visiter Victoria, et, sans plus de retard, je fis mes préparatifs de voyage.

Dix-huit mois plus tard j'étais dans le détroit de Fuca, et le 16 mars 1864 je faisais voile de Victoria, vers le fiord de *Bute-Inlet*, me proposant d'explorer les mines d'or du Caribou, cet eldorado de la Colombie anglaise, qui a fait quelques heureux et un si grand nombre de victimes.

Le Caribou cependant possède des richesses considérables. On cite telle société qui, en un seul jour, a extrait deux mille huit cents onces d'or. J'ai moi-même tenu dans mes mains deux cents onces d'or, qu'on m'assura être le produit de huit heures de travail. De pareils faits, présentés au public sans autre explication, sont de nature à séduire les esprits aventureux. Mais quand on examine les choses de près, on ne tarde pas à s'apercevoir que bien des ombres se mêlent à ces brillantes perspectives. Les dépenses d'exploitation sont d'ordinaire fort lourdes; c'est seulement après un travail prolongé pendant deux ou trois saisons que la mine commence à donner quelque profit,

1. *Travel and adventures in the territory of Alaska — formerly russian america — now ceded to the United States — and in various other parts of the North Pacific,* by Frederick Whymper. London, 1868.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En attendant, il faut vivre. Les denrées les plus indispensables, la viande et le pain par exemple, se vendent un dollar la livre; quant à la main-d'œuvre, elle est d'un prix exorbitant; la journée d'un homme se paye dix dollars, plus de cinquante-quatre francs!

Les pionniers les plus hardis, ceux-mêmes qui se sont endurcis à la fatigue dans les gisements californiens, ne parviennent pas tous, tant s'en faut, à faire fortune. La fin déplorable des mineurs qui ont découvert Williams-Creck, la plus riche vallée du Caribou, montre combien il est difficile, même dans les circonstances les plus favorables, de réussir en ce pays. L'un d'eux, Allemand nommé Wilhelm Dietz, brisé par le travail et les privations, fut réduit à vivre de la charité publique; un autre, Écossais de naissance, mourut de faim dans les bois. Son cadavre, découvert quelques jours après par ses camarades, portait la trace des convulsions d'une horrible agonie. Sa main crispée serrait encore la gourde d'étain sur laquelle le malheureux avait essayé de graver avec un couteau le triste récit de ses souffrances.

II

La Colombie anglaise — La côte de Bute. — Une forêt. — Misère des Peaux-Rouges. — Porteurs. — Le dialecte chinouk. — A la recherche d'un homme égaré. — Le grand torrent. — Le glacier.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte de la Colombie anglaise pour reconnaître que les côtes de cette colonie offrent les découpures les plus capricieuses; la mer s'enfonce dans les terres, s'y attarde paresseusement, ou en ressort soudain, formant une multitude de baies de toutes dimensions, dans chacune desquelles vient se déverser une rivière.

Le schooner qui nous portait, poussé par une jolie brise, nous amena bientôt à la rivière Homatheo. Le paysage avait complétement changé d'aspect: les îles basses et rocheuses du golfe de Géorgie avaient disparu; devant nous s'élevaient les montagnes escarpées de la côte de Bute.

La neige commençait à fondre au souffle du printemps, elle formait mille ruisseaux qui coulaient doucement à travers les arbres des forêts, et mainte cataracte retentissante retombait en flots d'écume. A l'embouchure de l'Homatheo, je quittai le schooner, en compagnie de M. Alfred Waddington, ingénieur distingué, qui avait entrepris de construire à ses frais la route du Caribou, et qui, après un court séjour à Victoria, revenait inspecter les travaux commencés.

Le chemin que nous suivions traversait une magnifique forêt de cèdres, de sapins, de pins Douglas, dont plusieurs pouvaient rivaliser avec les arbres géants de la Californie. J'en mesurai un : il avait quarante-cinq pieds de circonférence. De temps à autre, nous rencontrions des Peaux-Rouges couverts de peintures bizarres, et enveloppés dans l'inévitable couverture de laine blanche; d'énormes anneaux pendaient à leur nez. Mais à cela près, leur costume n'avait rien de bien caractéristique; les uns portaient une chemise et point de culotte; les autres, une culotte et point de chemise. Deux seulement étaient vêtus de peaux de loup, dont le poil était tourné en dedans; des queues de martre et d'écureuil, attachées tout autour de cette espèce de tunique, formaient une frange d'un effet assez pittoresque. Tous semblaient en proie au dénûment le plus complet. Ils se pressaient autour de nous quand ils nous voyaient prendre un repas et disputaient à leurs chiens, avec une avidité qui attestait de longues privations, les débris de notre table, os, couennes de lard, feuilles de thé, croûtes de pain, etc. Nous en employâmes plusieurs en qualité de porteurs. Ces hommes avaient une singulière façon de porter les bagages; ils les plaçaient sur leur dos, mais, au lieu de les fixer aux épaules, ils les assujettissaient à leur front à l'aide d'une courroie. Comme ils ne craignaient pas de prendre de la sorte des fardeaux de cinquante livres et plus, on peut affirmer, sans craindre de leur faire tort, qu'ils doivent avoir la tête passablement dure.

Le 19 avril, nous avions parcouru toute la route déjà construite. Les travaux n'allant pas plus loin, je pris pour guide un Peau-Rouge afin de me rendre au grand glacier. Le dialecte *chinouk* [1], le seul que comprissent les Indiens, n'a pas d'équivalent pour rendre le sens de glacier. Je crus y suppléer en employant les mots *hyou ice*, *hyou snow* (amas de glace et de neige); c'était une vaine espérance. Ma situation ressemblait beaucoup à celle de ce dignitaire de l'Église épiscopalienne qui, voulant un jour annoncer l'Évangile aux Indiens, commença son discours par ces mots: « Enfants de la forêt! » Malheureusement, son interprète ne trouva pas les paroles nécessaires, et le clergyman eut la mortification de l'entendre traduire ainsi sa pompeuse apostrophe : *Hyou tenass man copa stick* (nombreux petits hommes au milieu des troncs d'arbres). Je ne réussis pas mieux à me faire comprendre de mon guide. Après avoir erré deux jours à l'aventure, il devint évident que nous ne nous entendrions jamais; en conséquence je retournai à la ville pour chercher un Indien plus versé dans la linguistique. J'en découvris un en effet qui me parut deviner à peu près ce que je voulais dire; c'était un vieux chef nommé Tellot; je partis avec lui le lendemain.

Il est difficile, quand on ne les a pas vues de ses yeux, de se faire une idée juste des antiques forêts que nous parcourions. La vie s'y mêle à la mort, la végétation la plus majestueuse surgit du sein de la destruction amassée par le temps. Ici nous étions obligés d'escalader un énorme tronc brisé qui barrait le passage; là, nous devions ramper sous un autre, qu'un obstacle avait arrêté dans sa chute; plus loin, nous trouvions un amas d'arbres renversés sans doute par la tempête. Ils peuvent demeurer pendant des siècles à l'endroit où ils sont tombés sans que la main de l'homme essaye de troubler leur repos. La mousse les recouvre, et ca-

1. Le chinouk est un mélange de français, d'anglais et d'idiome indigène; les Européens l'emploient dans leurs relations avec les Peaux-Rouges

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

che sous un manteau de verdure l'action lente de la décomposition. Souvent, au moment où nous y posions le pied, ils cédaient sous notre poids, et nous étions ensevelis au milieu des débris du tronc vermoulu.

On raconte une foule de drames lugubres dont les forêts de Vancouver et de la Colombie anglaise ont été le théâtre; des malheureux, incapables de retrouver leur route, ont péri lentement de froid et de faim.

En 1865, un marchand d'Esquimalt, voulant fêter l'anniversaire de la naissance de la reine Victoria, résolut de faire une joyeuse excursion avec quelques-uns de ses amis. Ils débarquèrent à Souk-Harbour, petit



Gravé chez Erhard

Côtes nord-ouest de l'Amérique et territoire d'Alaska.

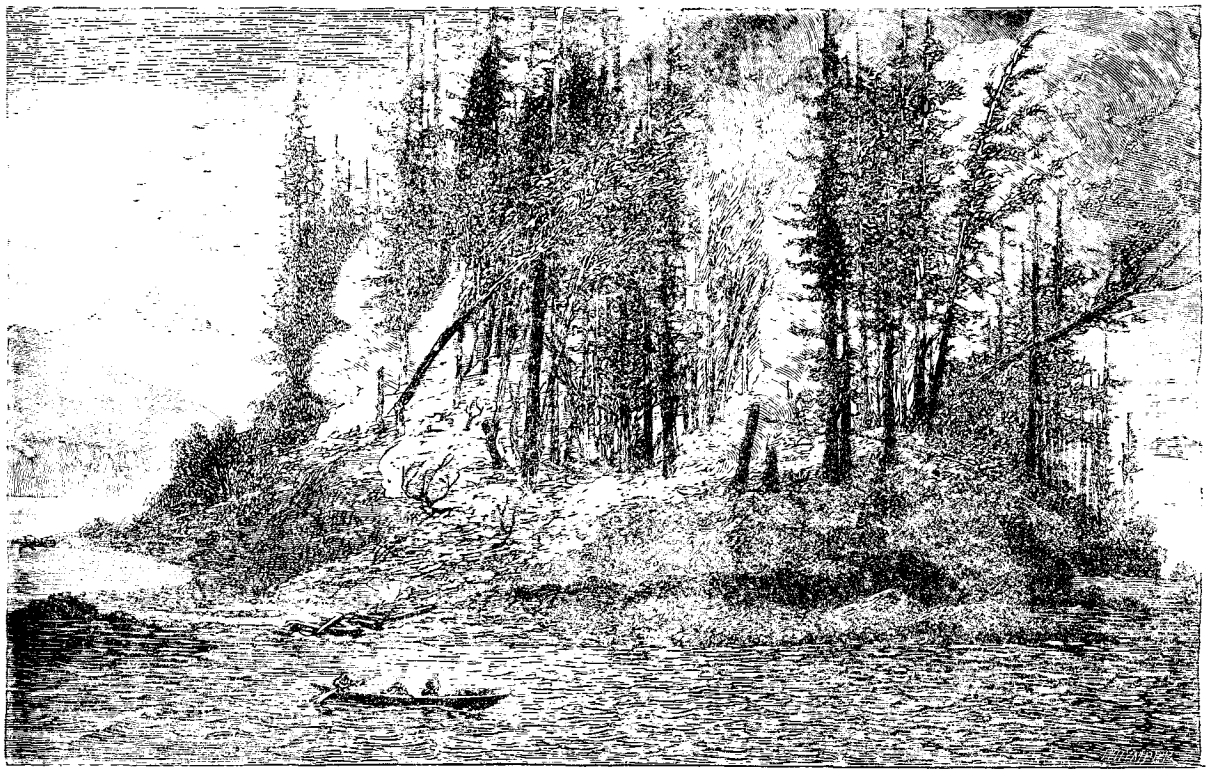
port éloigné d'environ cinq lieues et où la forêt a une épaisseur prodigieuse. Notre homme avait les yeux mauvais et la mémoire courte; il commit l'imprudence de se séparer de ses compagnons et s'égara. Cependant on s'inquiétait à la ville de sa disparition. Plusieurs personnes, au nombre desquelles je me trouvais, offrirent d'aller à sa recherche; marchant avec autant de précaution que des éclaireurs qui font une reconnaissance, nous interrogeâmes chaque buisson. Nous poussions de temps à autre de grands cris, car, malgré nos efforts, nous pouvions passer près du malheureux sans le voir : les arbres et les broussailles étaient si

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pressés qu'on n'apercevait rien à dix pas devant soi. Nous continuâmes notre battue pendant plusieurs jours, mais sans aucun résultat. Ce fut le hasard qui vint en aide à celui que nous cherchions si vainement. Sa course errante le ramena vers le chemin tracé au milieu de la forêt; des chasseurs qui passaient le recueillirent. Depuis six jours, il n'avait eu d'autre nourriture que des fruits sauvages, et l'on devine à quel état d'épuisement il était réduit. Il avait entendu nos cris et le son de nos cors de chasse, mais il était trop faible pour y répondre. Se croyant condamné à mourir dans ce lieu, il avait fait son testament, et, faute de papier, il l'avait tracé sur son mouchoir au moyen d'un crayon.

Avec un guide indigène de pareils accidents ne sont pas à craindre. Mon excursion en compagnie de Tellot ne laissa pourtant pas que d'être assez pénible; il nous fallait, pesamment chargés comme nous l'étions, car nous portions nous-mêmes nos vivres et nos bagages, nous frayer un chemin au milieu de la couche de neige épaisse de plusieurs pieds et amollie déjà, qui ensevelissait sous un blanc linceul le sol et les troncs d'arbrs renversés. Voyager dans de pareilles conditions est, on en conviendra, un plaisir fort problématique. Cependant nous continuâmes à marcher avec ardeur pendant tout le jour, en suivant les bords de la rivière Homatheo. Vers le soir, nous arrivâmes au premier glacier; cette vue redoubla notre courage; bientôt après, nous apercevions le « Grand Torrent » et les pics imposants qui l'entourent.

Nous dressâmes nos tentes sur un plateau situé non

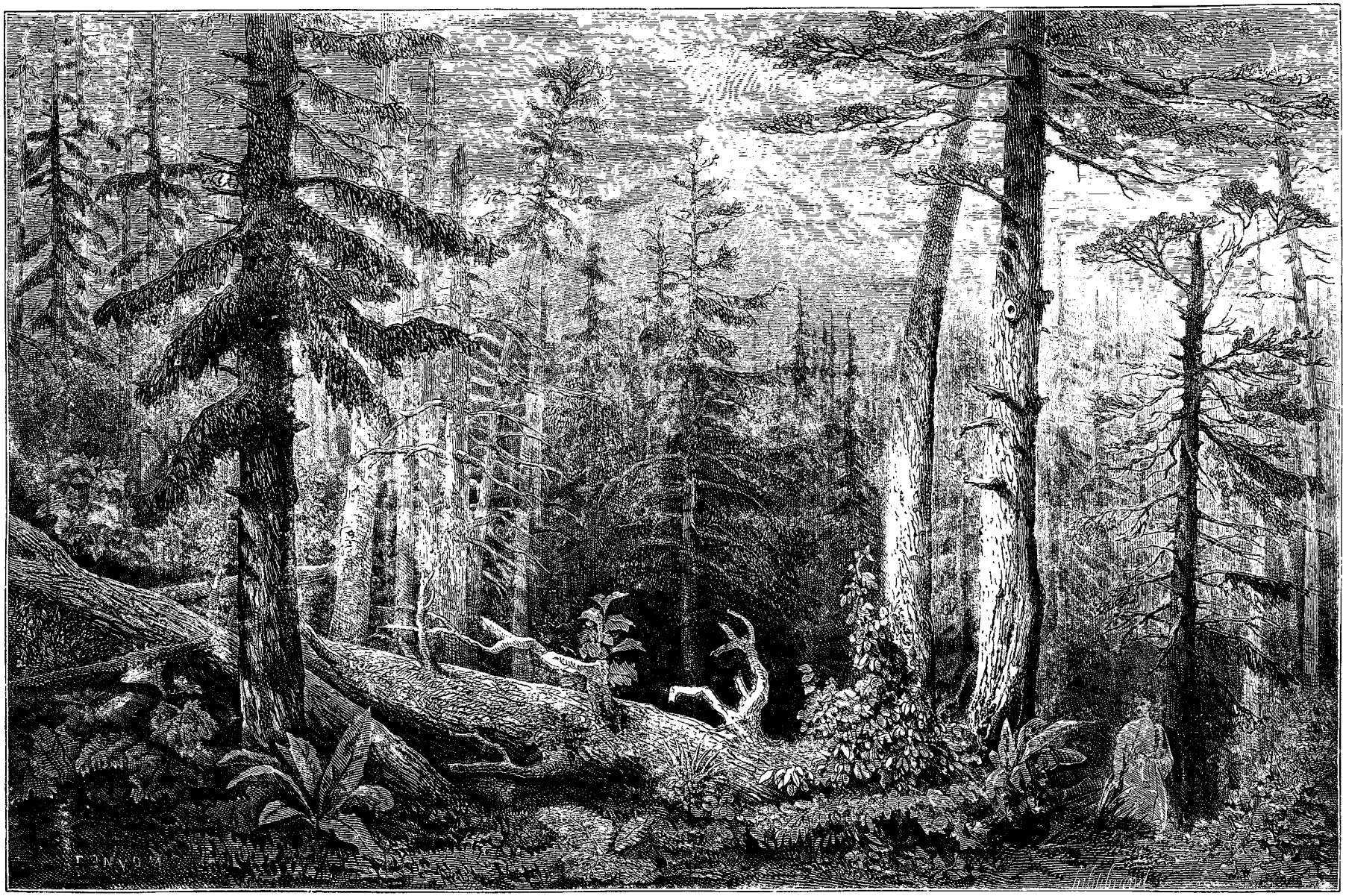


Incendie de forêt dans une île (golfe de Géorgie). — Dessin de Frederick Whymper.

loin de là. Le lendemain matin, 24 avril, après avoir pris un modeste repas et fumé une pipe, je laissai Tellot surveiller les piéges qu'il avait tendus près du campement, et je me dirigeai seul vers la montagne. J'avais une lieue à faire à travers la neige presque fondante, mais, comme je ne courais pas risque de m'égarer, mon guide, en véritable fils du désert, n'avait pas cru devoir m'accompagner jusque-là, préférant de beaucoup son repos à toutes les splendeurs de la nature. La plaine était semée de bois mort et de pierres rondes, polies, glissantes; çà et là, s'étendait une bande de sable; le tout était recouvert d'une neige fine et molle sur laquelle il était très-difficile de tenir pied : aussi m'arriva-t-il plus d'une fois d'enfoncer jusqu'aux épaules dans des fentes de rochers ou de tomber au milieu d'un ruisseau qui coulait sournoisement sous une couche de glace. Des courants larges et rapides, trop profonds pour être passés à gué, sillonnaient le sol; des bois de pins et d'aulnes fermaient de tous côtés cette vaste clairière.

A mesure que j'avançais, des craquements répétés, le déplacement des pierres annonçaient le voisinage immédiat du glacier. Le bruit et le mouvement étaient continuels. Tantôt une pluie de cailloux descendait des flancs de la montagne, tantôt de lourds galets se frayaient lentement un passage au milieu des rochers; parfois c'était seulement une poignée de sable qui se trouvait entraînée par les eaux; mais toujours on voyait quelque chose s'agiter; cette froide nature semblait prendre vie. La glace revêtait presque partout l'appa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une forêt de la Colombie anglaise. — Dessin de Moynet d'après l'amiral Lutke.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rence d'un roc grisâtre, tant les années avaient accumulé à sa surface de poussière et de boue. On ne pouvait cependant se méprendre sur la nature véritable de ces masses énormes, car de profondes crevasses montraient par endroits leur éclatante blancheur, et des franges de stalactites pendaient à chaque bloc. Le glacier avait à sa base environ un quart de lieue, mais il s'élargissait considérablement par le haut. Pendant que je m'arrêtais pour en prendre une esquisse, le silence solennel qui enveloppait les montagnes rendait plus sensible le mouvement des glaces. Rochers et cailloux se précipitèrent un moment avec une si grande violence qu'ils auraient pu écraser un observateur trop absorbé par ce magnifique spectacle. La neige couvrait le glacier, mais elle fondait rapidement et formait des ruisseaux qui étincelaient au soleil; enfin, des fentes caverneuses qui séparaient les blocs, jaillissaient des torrents limpides comme le cristal. Une extrême chaleur imprimait au travail des eaux un redoublement d'activité. Au loin, les derniers rayons du jour doraient les pics majestueux, dont les neiges alimentent le glacier.

Après avoir passé la journée entière à contempler ces curieux phénomènes, je revins fort tard dans la soirée à mon campement, où je retrouvai Tellot. Il m'accueillit avec un sourire qui signifiait clairement qu'à son avis c'était folie pure de prendre tant de peine pour aller voir de la glace et des pierres. La vue de mes dessins sembla l'intéresser, mais elle ne put le faire sortir du mutisme obstiné qui lui était habituel. Les manières de cet homme avaient quelque chose de farouche; j'y faisais alors peu d'attention. Je ne devais pas tarder à savoir quels sinistres projets se cachaient sous cette sombre réserve.

III

Nouvelles sinistres. — Un voyage en canot sur l'océan Pacifique. — Une île en feu. — Le massacre de Bute. — Émotion de la colonie. — On poursuit les meurtriers.

Après avoir passé deux jours en compagnie de M. Waddington sur le lieu où se continuaient les travaux de la route, j'arrivai le 29 avril, fort tard dans la soirée, à la station située à l'embouchure de la rivière. Le lendemain, le jour venait à peine de se lever, j'étais encore plongé dans un profond sommeil, quand une troupe d'Indiens, amis des colons établis en ce lieu, se précipitèrent dans ma chambre avec de grands cris. Réveillé en sursaut, je fus d'abord quelques minutes sans pouvoir deviner la cause de ce vacarme; enfin, à travers leurs paroles sans suite, entremêlées d'exclamations bruyantes, je compris que l'Européen de garde près du bac, à trente milles au-dessus de l'endroit où nous nous trouvions, avait été assassiné par les Peaux-Rouges auxquels il avait refusé d'abandonner les vivres et les outils confiés à ses soins.

Nous ne fîmes que rire de ce récit, tant il nous parut invraisemblable. En effet, nous savions que l'homme en question, M. S., habitait à peu de distance du lieu où les ouvriers qui construisaient la route étaient occupés à établir des ponts, à faire sauter des quartiers de roche, à niveler le sol, etc. Des communications constantes existaient entre eux et la station du Bac, qui leur servait de dépôt; en outre, un convoi de marchandises passait régulièrement chaque semaine, et nous ne doutions pas que le gardien ne fût ainsi que les ouvriers bien pourvu d'armes à feu. Les assertions de nos Indiens nous trouvèrent donc fort incrédules.

M. Waddington m'avait remis plusieurs dépêches importantes, qu'il voulait faire parvenir promptement à Victoria. Ce jour même, 30 avril, je m'embarquai, en compagnie de deux ouvriers et d'un Indien Clayouche, à qui appartenait le canct sur lequel nous allions affronter la mer. Cet homme, en sa qualité de patron, se croyait le droit d'agir d'une façon tout à fait tyrannique. Il nous fit ramer pendant trois jours depuis l'aube jusqu'à la nuit. Malgré l'apparence fragile de ces embarcations construites en bois de cèdre et que l'on appelle *kanims*, nous traversâmes sans accident le détroit, puis le golfe de Géorgie, jusqu'à Nanaimo, dans l'île de Vancouver; là une bonne brise vint aider à la manœuvre, et notre canot fit, avec la légèreté de l'hirondelle, le reste du voyage.

Nous campâmes sur une des îles du golfe de Géorgie, où nous fûmes retenus tout un jour par une forte bourrasque. Le lendemain, comme nous nous engagions dans le canal de Dodd, nous eûmes avec le vieux Neptune un démêlé qui faillit nous devenir fatal. Les vagues, chassées tantôt par le flux, tantôt par le reflux, se précipitaient furieuses, en formant des tourbillons et des rapides à travers un étroit passage semé de rochers. Il fallait diriger le canot entre deux gouffres qui s'ouvraient menaçants à quelques pieds de nous. En cet instant je vis la figure d'ordinaire si impassible de notre patron exprimer une vive inquiétude, mais il garda le silence et nous n'osâmes l'interroger. Nous ramions avec l'énergie de gens qui disputent leur vie à la mort. Enfin le dangereux passage fut franchi. Le Peau-Rouge nous dit plus tard, en montrant du doigt les tourbillons qui allaient disparaître dans l'éloignement : *Hyou si-wash hyack clattawa. Hyack clattawa kitwully* (beaucoup d'Indiens ont été engloutis en cet endroit).

Dans l'après-midi, ayant fait halte pour prendre le thé, nous fûmes témoins d'un gigantesque incendie dont, involontairement, nous avions été cause. On avait disposé le feu de notre campement au pied d'un rocher qui surplombait au-dessus de nos têtes; quelques étincelles allumèrent la mousse sèche qui, à son tour, embrasa des broussailles placées près de là; en un clin d'œil, la forêt tout entière était en flammes.

Nous avions repris la mer et, poussés par un vent favorable, nous nous éloignions rapidement de l'île; pendant plusieurs heures, nous vîmes des gerbes brillantes s'élancer vers le ciel, puis un nuage de fumée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terma l'horizon du côté du rivage. Ces incendies, qui durent quelquefois deux ou trois semaines, forment un magnifique spectacle, mais souvent ils ont ruiné des colonies naissantes. Il y a quelques années, un accident de ce genre détruisit presque totalement la ville de New-Westminster sur le fleuve Fraser.

Une semaine après notre arrivée à Victoria, je fus, ainsi que toute la ville, douloureusement impressionné par d'affreuses nouvelles arrivées du détroit de Bute. Quatorze des ouvriers employés à construire la route avaient péri sous le couteau des Tchilicotes, le jour même (30 avril) où les Indiens étaient venus nous réveiller à la station, en nous annonçant le meurtre du gardien du bac. Le malheureux avait, en effet, été assassiné, mais son sang n'avait pas suffi aux Peaux-Rouges. Le lendemain, lorsque tous les ouvriers dormaient encore d'un profond sommeil, les Indiens avaient cerné le campement, abattu les piquets des tentes, puis, armés de fusils, étaient tombés sur leurs victimes, surprises à l'improviste et incapables de se défendre. Plusieurs Européens avaient été frappés par des balles, d'autres égorgés à coups de couteau: trois seulement sur dix-sept avaient échappé au massacre.

Un Danois, nommé Petersen, me raconta qu'au moment où il avait entendu la détonation des armes à feu, il s'était d'un bond dégagé des couvertures qui l'enveloppaient. Mais déjà de hideuses figures avaient envahi la chambre; une hache allait s'abattre sur sa tête; il n'eut que le temps de se jeter de côté, l'arme retomba lourdement et s'enfonça dans le sol. L'instant d'après, il était atteint au bras et à l'épaule; des flots de sang coulaient de ses blessures; les assassins crurent l'avoir frappé mortellement et s'éloignèrent. Malgré sa faiblesse, il put se traîner jusqu'à une rivière peu éloignée, et le courant rapide l'emporta en quelques minutes, non sans le meurtrir contre les pierres et les troncs d'arbres à une distance d'un quart de lieue. Parvenu enfin à gagner la berge, il avait été rejoint par un de ses compagnons nommé Mosley. Cet homme, plus heureux que Petersen, s'était échappé sain et sauf après avoir vu, pendant qu'il cherchait à se dégager de la tente renversée, vingt couteaux percer autour de lui ses malheureux camarades. Quelques heures plus tard arriva un autre Européen, le terrassier Buckley qui, frappé de plusieurs coups à la tête, était cependant parvenu à s'échapper des mains de ses ennemis. Un long évanouissement avait fait croire à sa mort. Lorqu'il avait repris ses sens, il était étendu au milieu des cadavres sanglants de ses compagnons; un lugubre silence régnait partout, les Tchilicotes, gorgés de butin, avaient repris le chemin de leurs demeures.

Les infortunés, affaiblis et l'âme abattue, se dirigèrent vers le bac. Une cruelle déception les y attendait. On avait coupé l'amarre et le bateau avait été entraîné par le courant. L'épuisement où ils étaient ne leur permettait pas de traverser à la nage, et Dieu sait ce qui serait advenu, si Buckley, qui était un ancien marin, n'avait réussi à fabriquer un cordage avec des lianes et des joncs. En s'appuyant sur ce flotteur improvisé, il avait gagné l'autre rive, bien que la largeur du fleuve fût en cet endroit d'environ deux cents mètres. De là, il aida ses compagnons, qui passèrent chacun à leur tour au moyen du câble. Tous purent gagner la côte; s'étant procuré une barque, ils arrivèrent à Nanaimo, d'où le paquebot des dépêches les conduisit à Victoria.

Le jour même de l'attaque, M. Waddington campait avec deux de ses agents à peu de distance du lieu où travaillaient les ouvriers. S'étant levés de bonne heure, tous trois marquaient avec la hache les arbres qui devaient être abattus pour faire place à la route que l'on ouvrait, quand ils furent cernés et massacrés sans avoir pu se défendre. On dit — chose horrible — que les Indiens se gorgèrent du sang des victimes, qu'ils arrachèrent le cœur de l'une d'elles, et le mangèrent! Ces affreux détails avaient bien de quoi me faire frissonner, moi qui m'étais trouvé en compagnie de ces malheureux, qui avais reposé sous le même toit, et qui ne les avais quittés que le 28 avril, deux jours avant le sauvage attentat. L'âme pleine d'émotion, je remerciai la Providence de m'avoir si visiblement protégé.

Les Tchilicotes étaient pourvus d'armes à feu. Comment avaient-ils pu se les procurer? Je sus plus tard que des fusils expédiés pour la défense du campement avaient été remis aux indigènes en récompense de divers offices; ainsi, les Européens avaient été tués avec leurs propres armes. En outre, quoique la station fût abondamment pourvue de carabines, les ouvriers n'avaient en ce moment sous la main que deux revolvers. Mais il ne leur eût servi à rien d'être mieux pourvus, l'attaque avait été si soudaine qu'ils n'auraient pu opposer aucune résistance. L'apparente sincérité des indigènes, leurs démonstrations d'amitié, avaient fait naître une sécurité fatale. Nul œil, si soupçonneux qu'il fût, n'aurait découvert dans leur conduite le moindre motif d'alarme; je voyageais moi-même au milieu d'eux complétement désarmé, mais le massacre de Bute fut une leçon dont je gardai longtemps le souvenir. Depuis ce temps, je ne me suis jamais séparé de mon fidèle revolver, et j'ai reconnu que cette arme inspirait presque toujours aux Indiens un salutaire respect pour ma personne.

Ces événements produisirent à Victoria une sensation profonde; beaucoup de colons avaient des parents ou des amis qui vivaient dans des habitations isolées au milieu des bois et qui pouvaient être victimes de semblables attaques. Chacun déplorait la fin lamentable de M. Waddington, et regardait sa mort comme une calamité publique. Il méritait bien les regrets donnés à sa mémoire, car c'était à ses frais et dans le but d'activer la colonisation qu'il avait entrepris la route dont il conduisait les travaux avec une rare habileté. En de pareilles circonstances, le gouverneur devait prendre des mesures énergiques. Un corps de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soldats de marine, renforcé par des volontaires enrôlés dans le voisinage, fut envoyé pour venger les victimes. Des Indiens, chez qui le carnage de Bute avait excité une généreuse indignation, se joignirent aux Européens. Le gouverneur dirigea lui-même les recherches; mais une partie seulement des Indiens qui avaient trempé dans le massacre furent arrêtés, puis jugés en bonne forme et pendus. Parmi eux se trouvait le vieux Tellot, qui m'avait servi de guide au Grand-Glacier. Interrogé sur les motifs de sa haine contre les Européens, il répondit que la route projetée coupait les territoires de chasse des indigènes, et que les anciens de la tribu avaient résolu de ne pas laisser envahir le pays par les Faces-Pâles.

IV

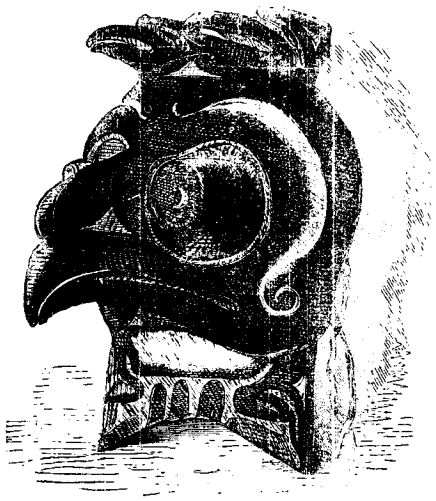
On organise une expédition dans l'île Vancouver. — La rivière Cowitchan.— Kakalatza et son chapeau. —Récits de la veillée.— Mésaventures nautiques. — Excentricités de notre radeau.



Ath, indigène de l'île Vancouver (voy. p. 236). D'après une photographie.

Bien que la fondation de Victoria ne soit pas toute récente, peu de colons se sont aventurés jusqu'ici, à trois lieues au delà des établissements de la côte orientale. La prospérité de la ville reposant sur les mines de la Colombie anglaise, les regards des habitants se tournent bien plutôt sur le continent que sur leur propre territoire.

Au printemps de 1864, les colons s'avisèrent pourtant de l'anomalie d'une situation pareille, et voulurent connaître l'île qu'ils habitaient. Une expédition, organisée par les citoyens, encouragée par le gouverneur, partit de Victoria au commencement de l'été. Un naturaliste, M. Robert Brown, d'Édimbourg, avait été choisi pour chef; M. P. Leech, ingénieur de l'État, faisait l'office d'astronome, et moi-même j'étais attaché à l'exploration en qualité d'artiste. Nous étions au nombre de neuf, sans compter les Indiens; chacun de nous avait sa tâche spéciale; quelques-uns étaient mineurs de profession, d'autres naturalistes ou chasseurs; l'île de Vancouver n'avait pas à rougir de ses représentants.



Masque des indigènes de l'île Vancouver.

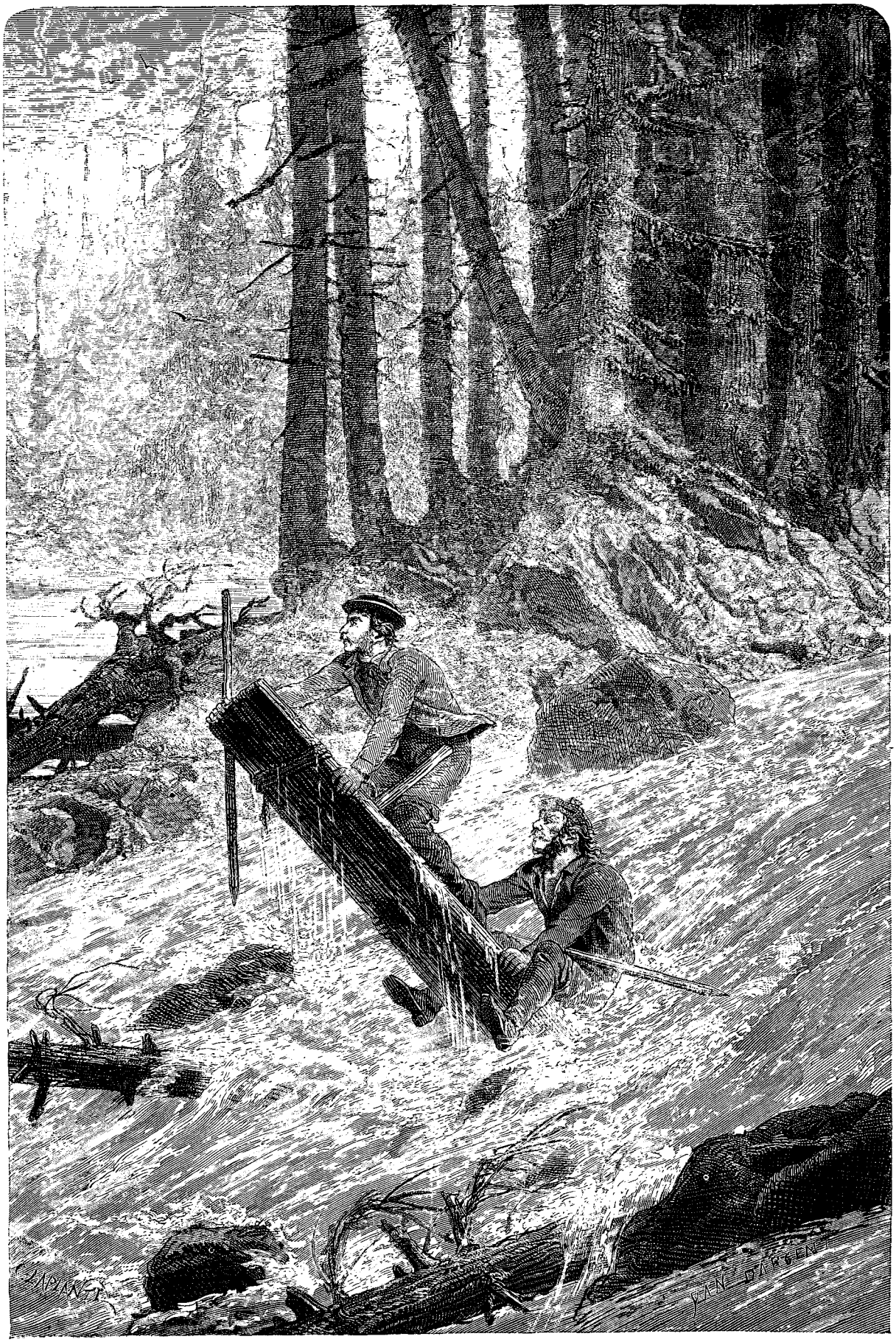
Le 7 juin, nous montâmes à bord du *Grapples*, bâtiment canonnier avec lequel nous devions nous rendre à la colonie de Cowitchan, située sur la côte orientale de Vancouver, à douze lieues de Victoria. Nous y arrivâmes le soir même, et nous y reçûmes une hospitalité si cordiale que plusieurs d'entre nous mirent sérieusement en question s'ils ne s'arrêteraient pas dans cette Capoue nouvelle, laissant l'expédition devenir ce qu'elle pourrait.

Notre chef vit qu'il fallait nous arracher promptement aux séductions de ce lieu. Le 9 juin, après avoir longtemps parlementé avec les Peaux-Rouges, il réussit à se procurer un canot, dans lequel furent déposés nos bagages, sous la garde de l'un de nous et de quelques Indiens. La petite embarcation devait remonter la rivière Cowitchan, tandis que nous gagnerions à pied le village de Somenos. Quand nous y arrivâmes, les indigènes étaient occupés à faire sécher le poisson qu'ils suspendaient à des cordes attachées aux poutrelles de leurs cabanes. Absorbés par cette besogne, ils n'étaient nullement curieux d'entrer à notre service. Ce fut seulement par l'appât de très-hauts salaires que nous pûmes les décider à nous accompagner.

Un *tyhi* ou chef, Kakalatza, consentit à nous servir de guide. C'était un vieillard au maintien grave et imposant, malgré le chapeau en forme de long tuyau de poêle et horriblement bossué, dont il persistait à couvrir sa tête vénérable. Ce chapeau, présent sans doute de quelque setler, était l'orgueil, la préoccupation constante de notre Indien. Avant de partir avec nous, il stipula expressément qu'il pourrait emporter l'énorme boîte, où chaque soir il déposait soigneusement la précieuse parure. On eût plus facilement séparé l'ombre du corps que Kakalatza de son chapeau.

Nous fîmes à Somenos une recrue encore plus utile dans la personne d'un métis, nommé Antoine, ou familièrement Tomo; il parlait plusieurs dialectes indiens, avait la réputation d'habile chasseur, bien qu'il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



En descendant les rapides, sur la rivière Nittinaht (ile Vancouver) (voy. p. 235). — Dessin de Yan' Dargent d'après Frederick Whymper.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

eût perdu un bras, excellait à disposer les bagages de la façon la moins embarrassante possible, enfin méritait en toutes choses une confiance absolue, excepté lorsqu'il avait bu du whisky ; malheureusement, il avait un penchant très-vif pour cette liqueur, qui le transformait en véritable forcené.

Les voyages dans l'intérieur de Vancouver ont un caractère prononcé de monotonie, les jours se suivaient et se ressemblaient beaucoup. Nous portions sur le dos des charges de quatre-vingts à cent livres; nous avions pour principale nourriture des fèves qu'en Europe on voudrait à peine donner aux chevaux; mais nous étions jeunes et doués d'une santé robuste. Aussi cheminions-nous le soleil au cœur, le rire aux lèvres, à travers ce pays raboteux dont toutes les rivières sont des torrents, les bois des jungles, dont le climat est si humide que les couvertures qui nous servaient de lit se trouvaient chaque soir trempées, comme si elles avaient été plongées dans l'eau. Pendant que nous suivions les bords du Cowitchan, le canot poussé à l'aviron remontait le courant impétueux; il ne fallait songer à se servir ni de la pagaie ni de la rame. La rivière forme une succession de rapides petits ou grands, qui alternent avec des passages relativement tranquilles. Parfois nous devions haler la pirogue, parfois la charger sur nos épaules. Souvent le lit du Cowitchan était si encombré de rochers qu'il nous fallait porter les bagages jusqu'à un endroit plus praticable.

Le soir, pour nous reposer de nos fatigues, nous avions de joyeuses veillées autour des feux du campement. D'ordinaire Mac Donald en faisait les frais. Sa vie aventureuse était un texte inépuisable de récits que nous ne nous lassions jamais d'entendre. Fils d'un trafiquant de la baie d'Hudson, il était né sur les bords du Fraser, mais le commerce paternel avait eu peu d'attrait pour lui; il s'était vite lassé d'acheter des pelleteries aux Indiens, et, fort jeune encore, il s'était embarqué. Sa première traversée n'avait pas été heureuse; il avait fait naufrage sur les côtes du Japon, et il était demeuré plusieurs années prisonnier dans ce pays. Parvenu enfin à s'enfuir, il avait abordé en Australie, avait gagné promptement une fortune qu'il avait dissipée encore plus vite, avait été successivement tavernier à Melbourne, patron d'un bac dans la Colombie anglaise, débitant de liqueurs à Lilloet, mineur dans le Caribou, et maintenant, plus jovial, plus aventureux que jamais, il explorait avec nous l'île de Vancouver.

Parfois aussi, Tomo nous racontait des légendes; quelques-unes étaient des contes fabuleux, à peu près dépourvus de sens et bons tout au plus à endormir les enfants; mais plusieurs, pleins de verve et d'humour, témoignaient des facultés inventives des sauvages. En voici une qui semble être la version indienne de l'histoire de Jonas :

« Un Peau-Rouge s'était risqué sur son frêle *kanim* au milieu de la vaste mer. Mal lui prit de cette témérité : homme, canot, pagaie, tout fut englouti par un énorme poisson. L'Indien, enseveli au fond des entrailles du monstre, songeait tristement que sa dernière heure était venue, que jamais il ne reverrait son peuple. Tout à coup une pensée traversa son esprit, un espoir vint adoucir l'amertume de son affliction : la vengeance, si douce au cœur du sauvage, brillait dans ses yeux, et sans tarder il se mit à exécuter le projet qu'il avait conçu. Il réduisit sa pagaie en copeaux, mit son canot en pièces et alluma un grand feu sur le sol de sa prison, c'est-à-dire l'estomac de l'amphibie. L'animal ne tarda pas à montrer par de violentes contractions que cette expérience n'était nullement de son goût, puis, il essaya, en avalant vagues sur vagues, de calmer la douleur qui le dévorait, mais il ne parvint pas à l'éteindre. Notre héros n'était guère plus à son aise; il tira son couteau, fendit les parois du compartiment où il était captif, et mit ainsi dans un état déplorable l'appareil digestif de son ennemi. L'animal, blessé à mort, vint s'échouer sur le rivage. Pendant qu'il se débattait dans les tortures de l'agonie, le Peau-Rouge se glissa dans sa gorge avec précaution, et, profitant d'un instant où la gueule était entr'ouverte, il en sortit juste à temps pour éviter le choc des mâchoires qui claquaient avec un bruit formidable. Quelques minutes plus tard, le monstre marin expirait. »

Le Cowitchan a une longueur d'environ quinze lieues; en plusieurs endroits, il traverse des *canons*, petites gorges rocheuses où l'eau, frappant contre des rochers, bouillonne et forme des rapides.

Le 15 juin, la forêt nous apparut plus épaisse, les arbres plus grands, le sol plus riche ; évidemment nous approchions du lac où la rivière prend sa source. Ce jour-là même, nous campâmes près de ses eaux calmes et limpides.

Après avoir fait diverses explorations autour de cette petite mer intérieure, dans laquelle viennent se jeter plusieurs tributaires d'une importance moindre que le Cowitchan, nous nous partageâmes en deux troupes ; l'une dirigée par l'ingénieur Leech, devait se rendre à Port-San-Juan par la ligne la plus courte ; l'autre, dont je faisais partie, était chargée d'explorer, sous la conduite de Brown, la rivière Nittinaht.

Kakalatza ne nous accompagnait pas dans cette excursion; nous dîmes adieu au chef et à son majestueux chapeau, puis, chargeant nos bagages sur nos épaules, nous nous engageâmes dans les forêts; bientôt nous aperçûmes un cours d'eau qui coulait vers l'ouest et qui nous sembla être celui que nous cherchions. Un canot de cèdre, abandonné par les sauvages, se trouvait sur la rive à peu de distance; nous nous mîmes à l'œuvre pour le calfater, et le lendemain, 27, Brown, avec un de nos compagnons, monta sur la vieille pirogue délabrée, qui prenait l'eau comme un crible. Quant à Mac Donald et à moi, nous les suivîmes sur un radeau de notre façon; nous l'avions improvisé à l'aide de planches et de poteaux enlevés d'une hutte déserte, et maintenus ensemble par les cordes qui

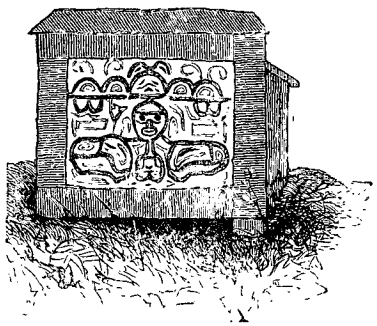
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous avaient servi à lier nos couvertures; à défaut de tarières, nous avions percé les trous indispensables pour placer les chevilles en tirant sur la pièce de bois avec nos pistolets chargés à balle. Les autres explorateurs préféraient prendre la route de terre, dans l'espérance de couper au court. Nous leur souhaitâmes bonne chance et nous partîmes joyeusement, après nous être armés de deux perches en guise d'avirons.

Mais la rivière n'était qu'une suite de rapides, séparés les uns des autres par des nappes d'eau stagnante, qui mirent à une rude épreuve notre patience et nos muscles. Nous ne pouvions presque nulle part toucher le fond avec nos perches, et nous éprouvions une difficulté non moins grande à maintenir le radeau près du rivage. Quand nous arrivions aux courants, notre excursion nautique, bien qu'elle ne fût pas exempte de péril, prenait une tournure des plus risibles. Mac Donald, sorte d'hercule aux membres trapus et qui ne pesait guère moins de trois cents livres, faisait l'office de timonier; or le courant ajoutait sa force à la charge déjà trop lourde qui dérangeait l'équilibre de notre frêle esquif; il en résultait que l'arrière s'enfonçait sous l'eau à une profondeur de plusieurs pieds, tandis que l'avant se dressait d'une façon tout à fait extravagante. Un spectateur placé sur la rive eût été plusieurs fois témoin d'un spectacle curieux, celui d'un radeau emporté par le courant à raison de deux à trois lieues par heure, et se tenant presque debout sur les eaux, tandis que deux explorateurs s'accrochaient à ses flancs, l'un à demi noyé, l'autre suspendu en l'air, tous deux s'évertuant, avec un désespoir comique, à reprendre une position plus rationnelle (voy. p. 233). Pas n'est besoin de dire qu'à chaque minute notre radeau enfonçait dans les tourbillons, de sorte que l'avant devenait l'arrière, *et vice versâ*. Nous fûmes, à deux reprises, violemment jetés sous l'eau; une fois même, nous nous sentîmes entraînés sous un immense amas de bois mort, dont nous ne pûmes nous dégager sans quelques meurtrissures. Rendus prudents par cette fâcheuse expérience, nous mîmes tous nos soins à éviter de semblables chocs, dont le danger se présentait fréquemment, car la rivière était encombrée de troncs d'arbres.

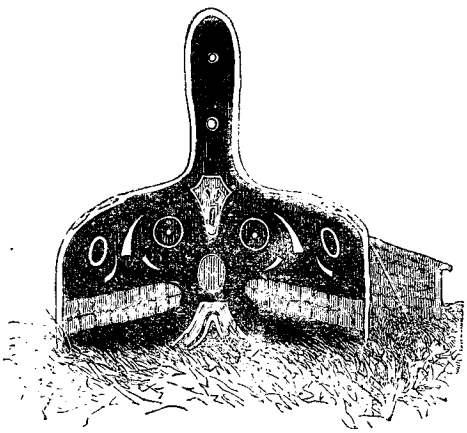
Souvent aussi nous allions donner sur des bas-fonds pleins de cailloux; nous étions alors obligés de descendre pour alléger le canot, puis, comme le courant était fort rapide, nous devions nous élancer, avec l'agilité de chats sauvages, sur la capricieuse embarcation qui s'en allait bondissant au milieu des eaux sans nous attendre.

A chaque minute retentissait à notre bord ce cri d'avertissement : « Baissez la tête, » ce qui ne nous empêchait pas d'avoir le visage égratigné par les branches qui s'avançaient indiscrètement comme pour nous saisir au passage. Cette course folle me rappelait d'enfantines promenades à âne, alors que le patient, mais vicieux animal, avait fourré dans sa cervelle de meurtrir mes jambes à tous les murs et de s'élancer sous des arbres qui lui permettaient bien de passer, mais qui m'obligeaient à me coller contre son dos, sous peine d'être jeté par terre. Notre radeau semblait animé du même esprit de contradiction; ses incartades ne réussissaient cependant à troubler ni la bonne humeur de Mac Donald ni la mienne; elles eurent même pour effet de changer en amitié véritable la sympathie qui déjà existait entre nous. Deux ou trois fois, nous allâmes à terre pour prendre nos repas; la chère que nous avions à notre disposition était à vrai dire plus délicate que substantielle, car elle se composait uniquement de saumon mal cuit et de quelques baies.



Cercueil indien kalushe (voy. p. 240).

Nous désespérions d'arriver ce jour-là au campement de Brown, quand le vent nous apporta la fumée d'un feu qui devait être à peu de distance. Jamais parfum ne caressa plus agréablement nos narines; quelques minutes plus tard, nous tournions un coude de la rivière, et nous apercevions nos amis installés sur un promontoire uni, d'abordage facile. D'après les difficultés qu'ils avaient éprouvées eux-mêmes à manœuvrer leur barque, ils furent surpris de nous voir sitôt; quant à nos autres compagnons, ils ne nous rejoignirent que le lendemain dans l'après-midi. Les malheureux s'étaient, à leurs dépens, convaincus que dans un pays pareil les chemins de traverse sont une illusion et un piége.



Cercueil indien kalushe.

V

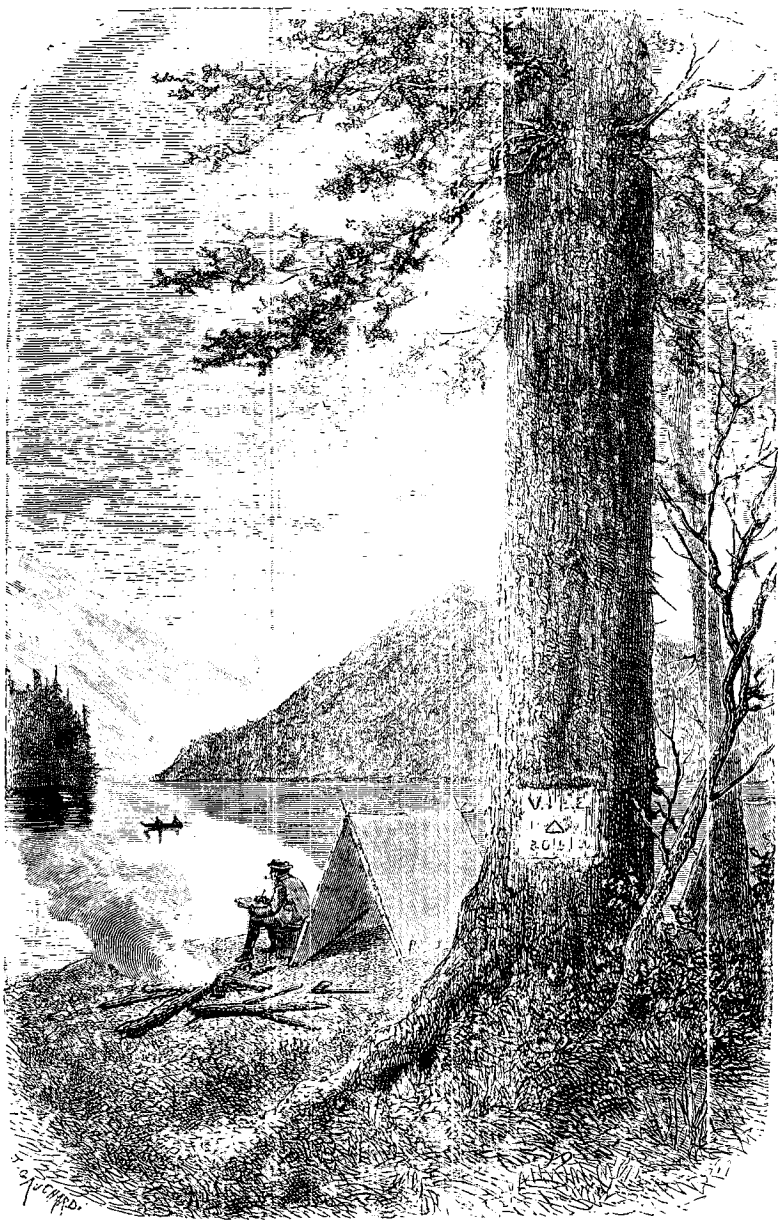
Le village de Whyack. — Les Peaux-Rouges. — La rivière Souk. Nous découvrons une mine d'or. — Nanaimo.

La rivière sur laquelle nous avions fait cette navigation accidentée était bien le Nittinhat; le 30 juin, nous arrivâmes à une étroite passe qui, suivant les indications recueillies par Brown, distingue l'embou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chure de cette rivière. La marée s'y précipitait en formant de nombreux tourbillons, et déjà nous pouvions entendre le bruit des brisants, preuve certaine que nous étions à peu de distance de la côte. Un village indien nommé Whyack s'élève en cet endroit à peu de distance de la mer. Le chef était parti pour je ne sais quelle expédition avec les meilleurs guerriers de la tribu, mais les indigènes restés dans la bourgade se montrèrent hospitaliers; ils nous indiquèrent une place très-favorable pour établir notre campement, et ils nous vendirent à un prix raisonnable de magnifiques fletans et diverses autres provisions.

Les naturels de ce pays reproduisent tous à peu près le type qu'une de nos gravures met sous les yeux du lecteur (voy. p. 232), et qui n'est point un portrait de fantaisie, mais la copie d'une esquisse faite d'après nature. Une chevelure en désordre, une couronne de feuillage placée sur la tête, autant comme parure que comme préservatif contre les moustiques, un costume des plus élémentaires, car il ne se compose d'autre chose que de l'inévitable couverture, voilà les traits caractéristiques des sauvages de la côte occidentale. L'épingle fichée sur une des ailes du nez a été mise là simplement pour la commodité du propriétaire, qui en orne son visage quand il ne s'en sert pas pour fixer son vêtement sur sa large poitrine. Beaucoup d'indigènes pratiquent aussi de petits trous dans la cloison nasale afin d'y introduire des anneaux, et souvent, faute d'une place meilleure, ils y mettent leur précieuse épingle.



Campement et inscription (île Vancouver) (voy. p. 238). — Dessin de Yan' Dargent d'après Frederick Whymper.

C'est pour les danses et les festins que les indigènes réservent leur goût inventif; comme s'ils trouvaient que la nature ne leur a pas octroyé une laideur suffisante, ils couvrent leur visage de masques de bois d'un effet grotesque, et d'une longueur qui dépasse souvent deux pieds (voy. p. 232). Ces affreux engins sont fort ingénieusement disposés; des cordes permettent d'en faire jouer les ressorts, ils remuent les yeux, ouvrent la bouche, ou plutôt le bec, car ils ont en général une lointaine ressemblance avec une tête d'oiseau; enfin, ils exécutent différentes grimaces plus disgracieuses les unes que les autres.

Les habitants de Whyack excellent à construire des canots de bois de cèdre; nous leur louâmes une grande pirogue avec laquelle nous gagnâmes le port San-Juan, situé à la pointe sud de Vancouver, et où nous devions rejoindre le reste de l'expédition, dont nous nous étions séparés au lac Cowitchan.

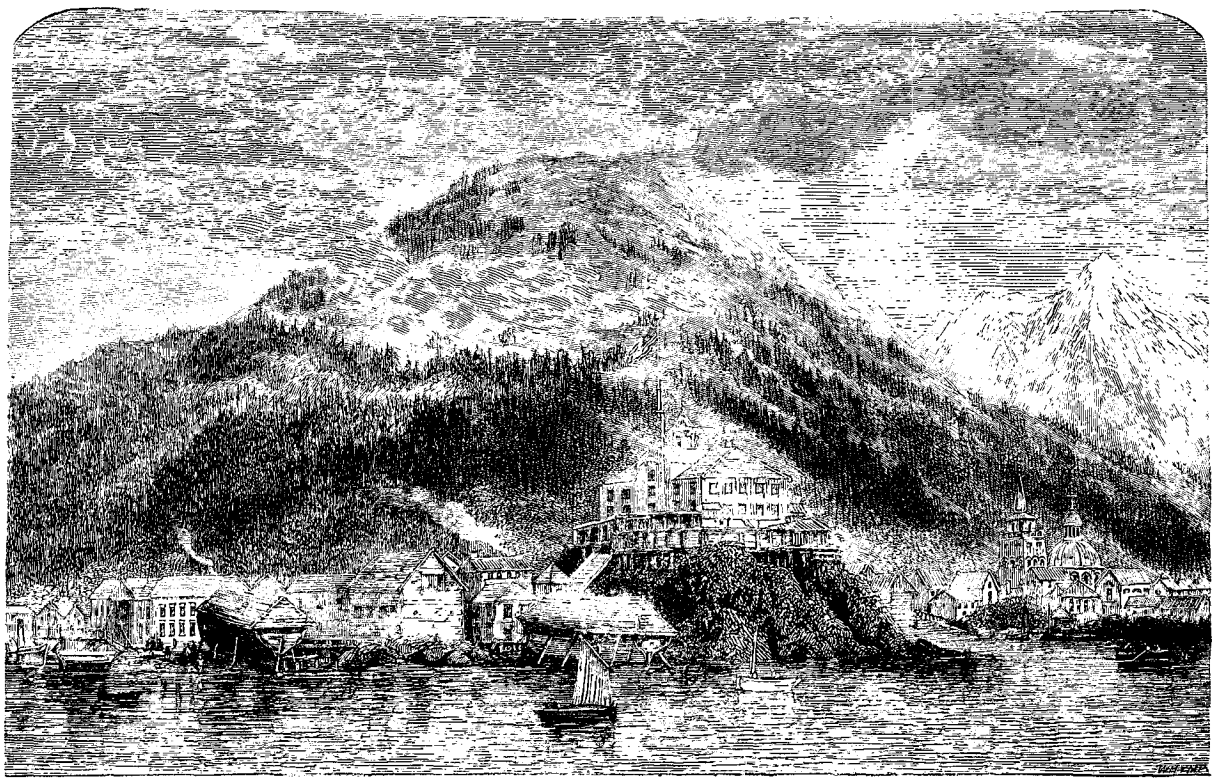
Un setler qui, depuis plusieurs années, s'était fixé sur cette côte sauvage, M. Lawton, nous accueillit avec une cordialité touchante; dès notre arrivée, il nous fit servir un repas, qui nous parut un festin de princes, après les privations que nous avions endurées.

Quelques jours plus tard, nous fûmes rejoints par Leech et ses compagnons. Dans quel équipage, grand Dieu, nous retrouvâmes nos malheureux amis! Ils étaient épuisés de fatigue, à demi morts de faim, couverts de sueur et de poussière, leurs vêtements tombaient en lambeaux. Un trajet qui, d'après une ancienne carte de l'amirauté, n'était que de six lieues,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur avait demandé dix longs jours de marche incessante; aussi ne trouvaient-ils pas de termes assez énergiques pour qualifier le papier menteur qui leur avait été remis au départ, et sur lequel le territoire qu'ils avaient parcouru était désigné par ces seuls mots : « plaines unies. » Or ils avaient dû traverser une suite non interrompue de hauteurs et d'épaisses forêts; pour avancer d'une lieue, il fallait en faire cinq, et quand ils eurent atteint le San-Juan, ils reconnurent que cette prétendue rivière n'était qu'un torrent impétueux, encaissé presque toujours au fond de gorges inaccessibles.

Ayant été ravitaillés par un sloop envoyé de Victoria, nous partîmes montés sur deux canots pour le havre de Souk, où vient se jeter la rivière de même nom. Ce cours d'eau ressemble au Cowitchan, à cela près qu'il est encore moins navigable. Nous fîmes sur ses bords une grande découverte, la plus importante de notre expédition, si importante même qu'elle révolutionna toute la colonie. On a deviné déjà que c'était une mine d'or. Aussitôt que nous en eûmes apporté la nouvelle à Victoria, ce fut à qui se précipiterait vers le Souk; avant la fin de la saison cent mille dollars du précieux métal avaient été tirés du sein de la terre. Peu de personnes, à la vérité, avaient eu la bonne fortune de mettre la main sur des lingots d'un grand prix; mais comme les salaires étaient montés à des taux extravagants, beaucoup de gens réalisèrent d'amples bénéfices. Hôtels, tavernes, boutiques de toute sorte furent établis pour subvenir aux besoins de la



Sitka ou New-Archangel, capitale de l'Alaska. — Dessin de Frederick Whymper d'après une photographie.

population; par malheur, on ne tarda pas à s'apercevoir que, pour extraire la valeur d'un dollar, il fallait presque toujours en dépenser deux.

Les Chinois sont souvent employés à l'exploitation des mines; leur travail étant moins cher que celui des Européens, on en fit venir un grand nombre aux gisements de Souk; des chemins, qui ne tardèrent pas à rattacher la colonie naissante aux grandes routes de l'île Vancouver, rendaient aussi les approvisionnements moins coûteux. Bref, le gouvernement colonial jugea que notre découverte devait profiter au pays, et il voulut reconnaître, en espèces sonnantes, le service que nous avions rendu.

Le Souk abonde en gibier, les daims surtout y sont nombreux; quand nous arrivâmes, le 10 juillet, au lac qui forme l'une des sources de ce petit fleuve, nous restâmes plusieurs jours dans les environs, faisant une chère aussi abondante que délicate, car nous joignions souvent à notre venaison une truite pêchée dans les eaux limpides. Notre sort eût été digne d'envie sans la persécution des moustiques. Certains voyageurs ont prétendu que cette engeance incommode n'existe pas dans Vancouver; mais je puis affirmer par expérience qu'elle y fourmille au contraire. En vain, pour éloigner les insectes obstinés, placions-nous toujours, à l'entrée de notre campement, un monceau de cendres fumantes, cette précaution ne nous empêchait pas de passer plusieurs nuits sans sommeil.

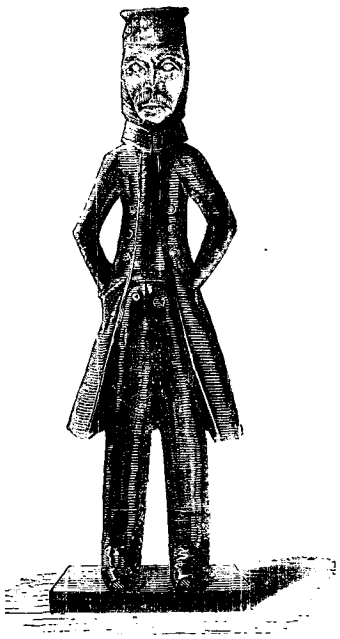
De la rivière Souk, nous nous rendîmes à Nanaimo, bourgade que vingt-quatre lieues séparent de Victoria,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et qui doit principalement son existence à ses précieuses mines de houille. Elle est blottie au fond d'une baie pittoresque que protége une série d'îles, et dont la profondeur suffit pour les navires d'un fort tonnage. Cette petite ville, la seconde de Vancouver (l'île n'en possède que deux), exporte du charbon de terre à San-Francisco, à Victoria et sur les rives du Fraser. La compagnie de la baie d'Hudson, qui avait établi depuis longues années un fort à Nanaimo, a été la première à exploiter ce gisement. Elle employait les Peaux-Rouges aux travaux d'extraction, et elle payait leurs services en nature, c'est-à-dire qu'elle leur donnait une couverture par huit barils de minerai.

La houille est incontestablement le produit le plus important de l'île Vancouver, et les dépôts sont immenses. Après notre départ de Nanaimo, nous en découvrîmes sur les bords d'un courant qui se jette dans la rivière Pountledge une mine fort importante. La couche a de deux à huit pieds d'épaisseur. Tantôt elle affleure le sol, tantôt elle disparaît aux regards; d'après nos observations, elle s'étend sur une longueur d'une demi-lieue au fond d'une gorge étroite. Elle est à deux lieues d'une rivière navigable, mais la construction d'un chemin de fer à travers les bois pourrait en rendre l'exploitation fructueuse. Notre campement ayant été établi près du principal filon, nous allumâmes un gigantesque feu de houille, ce qui nous permit de constater l'excellente qualité du combustible. Le cours d'eau près duquel nous découvrîmes ce gisement fut nommé Brown, en l'honneur de notre chef.

Les explorateurs futurs n'auront pas de peine à retrouver nos traces, car, à chacune de nos haltes, ils verront un arbre dont l'écorce a été enlevée avec une hache et dont le bois porte une inscription semblable à celle que reproduit notre gravure (voy. p. 236).



Sculpture indienne représentant un soldat russe à Sitka.

VI

Acquisition de l'Amérique russe par les Etats-Unis. — Acte de vente. — Expédition de la Compagnie du télégraphe occidental. — Sitka. — Indiens Kaluches. — L'hospitalité russe.

La récente acquisition de l'Amérique russe par les États-Unis est un des événements notables de notre époque. Quarante-cinq mille lieues carrées ont, sous le nom de territoire d'Alaska, été ajoutés aux vastes domaines de l'Oncle Sam, et la Russie s'est débarrassée d'une possession isolée, dont la valeur pour elle était au moins douteuse.

Les négociations relatives à cette affaire avaient vivement préoccupé l'opinion publique aux États-Unis. Les Américains n'étaient pas préparés à cet agrandissement nouveau; beaucoup n'en voyaient pas l'avantage. L'acquisition souleva des critiques amères, une opposition acharnée. On accusait M. Seward, le promoteur du projet, d'entraîner le gouvernement de Washington à une spéculation désastreuse; on donnait, par moquerie, le nom de « Walrus-Sia » (territoire des phoques) à la possession convoitée par l'infortuné secrétaire d'État. Des annonces railleuses paraissaient chaque matin dans les journaux de New-York, offrant d'immenses avantages eux hommes qui seraient tentés d'exploiter « une colonie déserte, des îles inconnues, des banquises, des volcans, des pays enfin exposés à toutes les rigueurs de la nature et fréquemment soulevés par des tremblements de terre. Mais, ajoutait-on, ces inconvénients légers ne doivent effrayer personne, puisqu'ils n'ébranlent pas la sereine confiance du ministre d'État. » Aujourd'hui que ces préventions sont en partie détruites, l'esprit d'entreprise développe activement les ressources du nouveau pays.

Le traité conclu entre les États-Unis et le cabinet de Saint-Pétersbourg adopte, à l'est et au sud, les frontières qui avaient été fixées par la Grande-Bretagne et la Russie, lors de la convention de 1825. Le territoire concédé comprend, à l'ouest, toutes les îles Aléoutes; au nord, il n'y a d'autres limites que les neiges et les glaces.

Les côtes de l'Alaska ont été, à différentes reprises, étudiées par des officiers de la marine moscovite; La Pérouse et Vancouver les ont explorées; enfin elles furent visitées par le capitaine Mac Clure, lors de l'expédition qu'il entreprit à la recherche de sir John Franklin. Toutefois, à l'exception d'un Russe nommé Zagoskin, aucun voyageur n'avait encore pénétré dans l'intérieur du pays. Quelques marchands s'étaient seuls avancés dans ces régions inconnues pour y faire le commerce des fourrures, mais ils n'avaient pas cru devoir publier le récit de leurs découvertes.

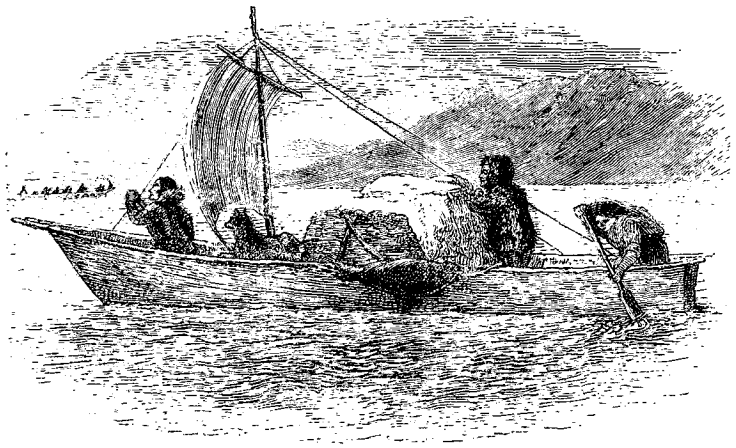
La science géographique possédait donc peu de données sur l'Alaska, quand fut formée l'expédition dont je devais être appelé à faire partie. Une vaste compagnie américaine avait, depuis plusieurs années, conçu le projet de rattacher le Nouveau-Monde à l'ancien, à l'aide d'un télégraphe de terre complété par un câble sous-marin immergé dans le détroit de Behring. Des capitaux considérables avaient été rassemblés, et on avait obtenu de l'Angleterre et de la Russie les autorisations nécessaires et le droit de passage. Les explorations furent commencées en 1865, c'est-à-dire précisément à l'époque où je me trouvais à Vancouver.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Deux ans plus tard, l'entreprise, qui s'offrait sous les meilleurs auspices, fut, comme on le verra plus loin, subitement abandonnée.

La pose du câble transatlantique l'avait rendue inutile, mais à l'époque où eurent lieu les premiers travaux, peu de personnes, surtout parmi les ingénieurs, croyaient à la possibilité de faire usage du grand câble sous-marin.

Au printemps de 1865, le colonel Bulkley, ingénieur en chef de la ligne projetée, partit de San-Francisco, qui était le quartier général de l'entreprise. J'eus l'avantage de le rencontrer à Victoria et je m'empressai de lui offrir mes services. L'idée de m'avoir pour compagnon parut lui sourire; dès ce moment, commença entre nous une amitié dont le temps ne fit que consolider les liens.



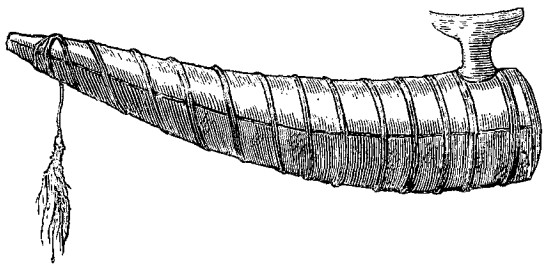
Canot en peau des Tchouktchis (voy. p. 242).

L'expédition était organisée militairement, et l'on avait assigné à chacun des fonctions spéciales.

Le 30 juillet 1865, je dis adieu à Victoria, et je m'embarquai sur le *Wright*, steamer de la compagnie du télégraphe.

Le jour suivant, nous étions en route pour Sitka, qui était alors la capitale de l'Amérique russe.

Cette ville, appelée aussi Nouvelle-Arkhangel, est, jusqu'à ce jour, la seule cité qui existe dans le pays. Autrefois elle servait simplement de dépôt à la grande Compagnie russe-américaine, qui faisait dans l'Alaska le commerce des fourrures; mais peu à peu Sitka est devenue une ville assez commerçante, et sans doute elle est appelée à prendre un rapide développement. Elle est située sur une île à laquelle on a donné le nom de Baranoff.



Pipe des Tchouktchis.

Des montagnes coiffées de neige, des collines boisées s'étagent non loin de Sitka; le mont Edgcumbe dresse, dans l'île Crouze, sa tête orgueilleuse; volcan éteint haut de huit mille pieds, il forme le trait caractéristique du paysage. La cité a un aspect riant, les alentours sont pittoresques.

Nous laissons sur notre route la maison du gouverneur, qui s'élève majestueusement au sommet d'une colline rocheuse, et domine d'une centaine de pieds au moins les maisons voisines, comme il convient à la demeure d'un haut fonctionnaire; puis nous arrivons aux ateliers de la Compagnie, à côté desquels s'élèvent les maisons assez confortables des employés.

A gauche de la rue, un verger, le *Club-Gardens*, étale gaiement ses villas, ses restaurants, ses cafés, ses balançoires; un peu plus loin, l'église grecque projette l'ombre de sa coupole au style oriental jusque sur un temple luthérien d'architecture simple et sévère; enfin viennent le *Club-House*, où s'assemblent habituellement les célibataires, l'école et l'hôpital, bâtiments bien construits, aménagés avec intelligence. Au delà, on aperçoit une douzaine de cottages, puis l'interminable forêt, à l'entrée de laquelle se trouve une promenade fort agréable.

Sitka est incontestablement la ville du monde où il tombe le plus d'eau; les pluies cessent seulement à l'approche de la neige, et si, par grand hasard, on a pendant l'été quelques semaines de beau temps, la fièvre et les affections de poitrine font payer cher aux colons cet avantage passager.

Quant aux rhumatismes, nous n'en parlons pas, il va sans dire qu'un séjour prolongé dans un climat pareil les amène en foule à sa suite.

L'hiver n'est nullement rigoureux, le thermomètre ne descend guère au-dessous de 7 degrés centigrades.

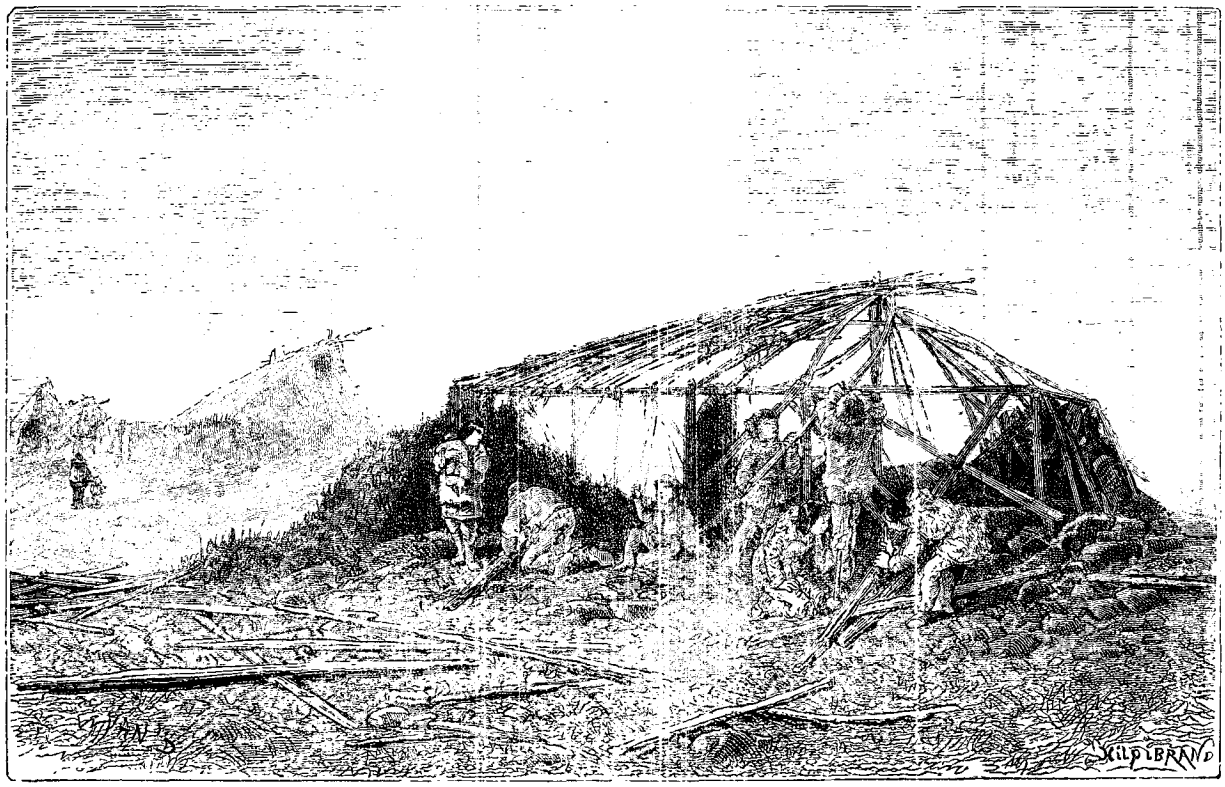
On rencontre aux environs beaucoup d'Indiens Kaluches, tribu qui habite sur la côte, entre les rivières Stekine et Tchilcat; deux mille cinq cents de ces sauvages sont parfois réunis autour de Sitka. Mais une forte palissade sépare la ville des habitations indiennes, et nul Peau-Rouge ne doit rester dans l'enceinte après la tombée de la nuit. Les huttes des Kaluches sont assez vastes, de forme circulaire, percées d'une porte basse et, au sommet, d'une ouverture qui donne passage à la fumée. Quelques-unes renferment deux pièces, la salle où se rassemble la famille et une chambre à coucher, mais c'est là un luxe fort rare.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le costume des indigènes consiste, au moins pendant l'été, en une simple couverture; en hiver ils portent un costume moins flottant. La trop grande libéralité de la nature envers leur pays a développé en eux la paresse : partout le saumon abonde, le chasseur se procure sans peine la chair du daim et de l'ours; enfin la terre produit une innombrable quantité de baies excellentes. Ainsi favorisés, les habitants sont peu industrieux : leurs canots ou *kayaks* sont bien inférieurs à ceux du golfe de Norton. Leurs tombes seules témoignent d'un certain sentiment artistique : ce sont de petits cercueils où l'on dépose les cendres des défunts, car l'usage invariable de la tribu est de brûler les morts (voy. p. 235). Sur l'un de ces coffrets funéraires, j'ai vu peintes nombre de figures auxquelles pendaient de longues tresses de cheveux.

Le gouverneur de Sitka était absent, mais les colons tinrent à honneur de le remplacer. L'hospitalité russe, qui est proverbiale, nous fut néanmoins, par son excès de générosité, quelque peu incommode. Partout et à tout propos, on nous offrait des rasades de quelque liqueur fort brûlante, depuis le cognac jusqu'au vodka; refuser, c'était insulter l'hôte; on juge de notre supplice. Quant au thé, j'épouvanterais le lecteur si je lui disais combien d'énormes jattes je dus avaler.

Sitka, territoire américain, avait déjà un tout autre aspect que Sitka colonie moscovite. Un journal anglo-



Charpente d'une maison de Tchouktchis (voy. p. 242). — Dessin de Yan' Dargent d'après Frederick Whymper.

russe, imprimé dans les deux langues, devait paraître au printemps de 1868. En même temps que la vie politique s'organise, que l'industrie prend de l'essor, le prix de toutes choses s'élève d'une façon prodigieuse, les terrains centuplent de valeur, des chalets modestes sont mis en vente au prix énorme de dix mille dollars. Je ne serais même pas étonné d'apprendre qu'aujourd'hui le saumon se paye un dollar la livre, et qu'on a ouvert une douzaine d'auberges, de tavernes, de boutiques de barbier, etc.

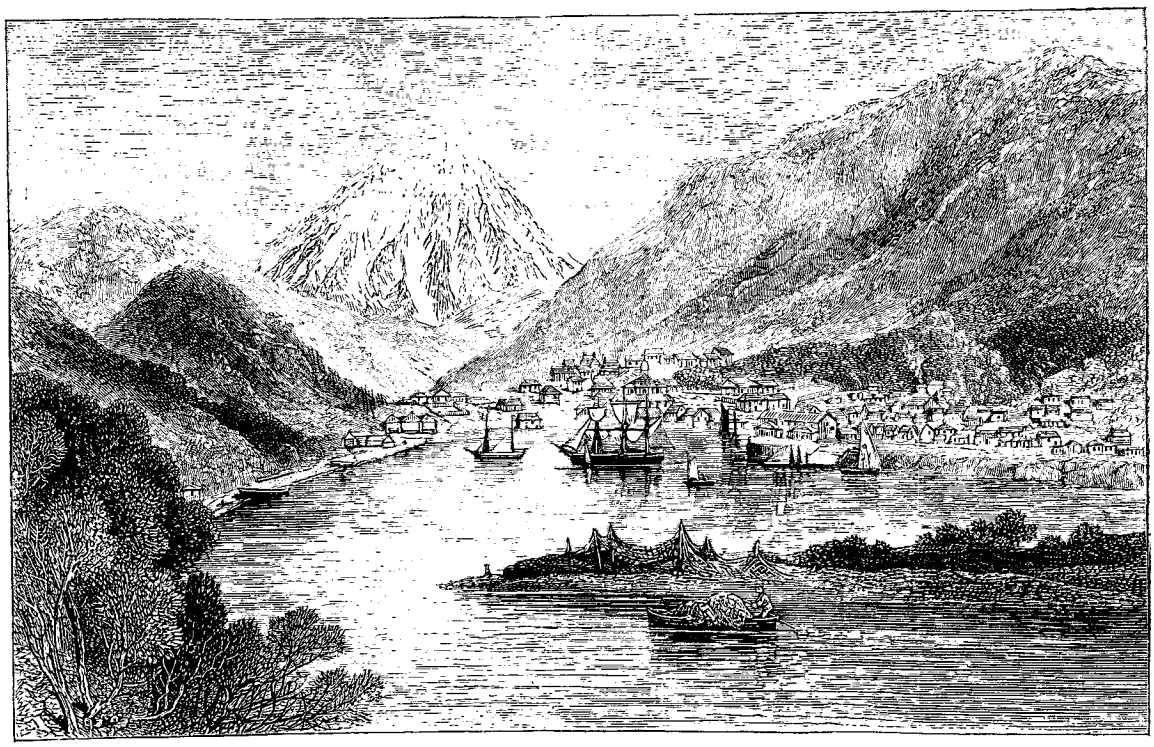
Ce fut le 18 octobre 1867 que l'Alaska passa officiellement des mains du gouvernement russe à celles des autorités américaines. On dit que le drapeau moscovite montra une grande répugnance à quitter le poste d'honneur qu'il occupait. Il lui fallut pourtant céder la place à son rival.

Le dessin que l'on voit à la page 238 est la reproduction exacte d'une pierre sculptée par les Indiens et qui représente l'un des braves de la garnison de Sitka. Bien qu'on soit tenté de le prendre pour une caricature, je puis donner au lecteur l'assurance que c'est la copie assez exacte des traits rudes et de l'antique uniforme des guerriers qui, récemment encore, protégeaient l'Amérique russe.

Traduit par Émile Jonveaux.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Petropaulowski, capitale du Kamtchatka. — Dessin de Frederick Whymper.

VOYAGE ET AVENTURES

DANS LA COLOMBIE ANGLAISE, L'ILE VANCOUVER ET L'ALASKA

(AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE),

PAR FREDERICK WHYMPER[1].

1864-1867

VII

Départ de Sitka. — Volcans de la passe d'Ounimak. — Baie de Plover. — Les Tchouktchis.

Le 22 août 1865, montés sur *le Golden-Gate*, nous quittâmes le port de Sitka. Toute la population de la ville, réunie sur les quais, nous accompagnait de ses vœux et de ses acclamations, témoignage de sympathie auquel nous répondîmes de notre mieux. Le 28, nous arrivâmes en vue des vertes collines et des abrupts rochers de l'île Oukamok; un tapis de gazon couvrait le sol, mais nulle part nous n'aperçûmes d'arbres; le lendemain, nous longeâmes la côte rocheuse, dentelée, couverte de pics neigeux, de la péninsule d'Alaska.

Le temps était fort sombre; le brouillard augmenta encore les jours suivants; de sorte que nous faillîmes nous jeter sur les dangereux écueils qui bordent l'île Sanak ou Halibut. Échappé heureusement à ce péril, *le Golden-Gate* traversa l'archipel des Aléoutes, entre l'île Ounimak et celle d'Ougamok. Comme nous virions de bord pour entrer dans la passe, une éclaircie nous permit d'apercevoir le volcan Chichaldinskoï. Cette montagne, située dans l'île Ounimak, a, d'après Lütke, huit mille neuf cent trente-cinq pieds d'élévation. Sa forme est très-gracieuse. Près d'elle se trouve une autre montagne moins haute, couronnée d'un double sommet déchiqueté.

Dans la journée du 4 septembre, Chichaldinskoï nous apparut très-distinctement; les nuages s'étant écartés, nous pûmes voir la fumée qui s'échappait d'une crevasse près de la cime. De la passe d'Ounimak, on découvre au loin un second volcan haut de plus de cinq mille pieds. Pendant la nuit, notre capitaine observa des flammes qui s'échappaient d'un troisième cratère.

Nous avions l'intention de prendre terre à Port-Pro-

1. Suite. — Voy. page 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vidence, ou Plover-Bay, sur la côte sibérienne au nord de la mer de Behring. Le 22 septembre, nous étions en vue de la plage et nous nous apprêtions à entrer dans la rade, quand, à notre extrême désappointement, une bourrasque nous chassa vers le sud à une distance d'une centaine de lieues. Ce fut seulement le 26 que nous réussîmes à gagner le port.

Un village tchouktchi groupe ses misérables huttes sur une langue de terre qui protége la baie à son extrémité méridionale. On trouve aux environs des vestiges d'habitations souterraines assez bien construites, mais la race qui les avait bâties a disparu depuis longtemps.

Quoique les demeures actuelles des indigènes paraissent fort grossières, recouvertes comme elles le sont de lambeaux disparates, peaux de morses, de phoques, de rennes, entremêlées de fragments de voiles donnés à ces pauvres gens par des baleiniers, elles témoignent d'une industrie réelle, car sous cette enveloppe peu flatteuse à l'œil se trouve une charpente d'os de baleine, disposés avec beaucoup d'art et merveilleusement assemblés, malgré la difficulté d'un tel travail (voy. p. 240). Les huttes doivent être solides en effet, pour résister aux intempéries. Ce village, situé sur le promontoire, est exposé à tous les vents; l'hiver, les tempêtes y sont terribles, le froid aussi est très-vif, et les indigènes ne peuvent faire de feu, car ils n'ont pas de bois; des lampes, alimentées par la graisse de baleine, sont le seul chauffage connu dans le pays.

Les os des monstres marins servent quelquefois pour la charpente des canots. De chaque côté de l'embarcation est attachée une peau de phoque gonflée d'air, et destinée à faire l'office de flotteur; grâce à ce secours, la frêle construction se maintient en équilibre.

Les Tchouktchis paraissent être une race énergique et robuste; leur vigueur physique est extraordinaire. J'en ai vu un qui portait une caisse de charpentier pesant deux cents livres, sans paraître fatigué le moins du monde. Presque tous ont l'humeur facile et gaie; ils se montrèrent, à la vérité, passablement avides, mais pas plus que ne le sont d'ordinaire les sauvages. Je dois même reconnaître qu'ils nous rendirent en plusieurs occasions des services réels.

Les enfants sont enveloppés d'habits étroits et d'une telle épaisseur que les infortunés marmots ressemblent à des sacs ambulants. Leur costume a, du reste, l'avantage d'amortir les chutes; ils peuvent tomber sans se faire aucun mal. Hommes et femmes portent des vêtements de peaux d'un bout de l'année à l'autre; quelques élégants seuls se hasardent, pendant les chauds jours d'été, à endosser des habits de provenance européenne qui ont vu des jours meilleurs, et qui, après un long usage, ont été vendus aux indigènes par des matelots.

Un coutume assez singulière existe dans cette tribu; les indigènes sont grands fumeurs, mais au lieu de rejeter, comme nous, la vapeur du tabac, ils l'aspirent tout entière, méthode qui produit un enivrement rapide. J'ai vu des Tchouktchis chanceler et tomber, après avoir absorbé six ou huit bouffées du dangereux toxique. Leurs pipes ont des tuyaux extrêmement larges, tandis que le fourneau, très petit, ne contient qu'une faible quantité de tabac.

VIII

Petropaulowski. — Volcans. — Retour à San-Francisco. — Nouvelle expédition. — Michaelowski. — Ounalatchit. — Le fleuve Youkon. — Noulato. — La journée la plus froide de l'année. — Fête de Noël. — Aurore boréale.

26-29 *septembre*. — Nous apprenons qu'en 1864 toute la baie de Plover était gelée dès le 4 octobre. Déjà nous voyons se former une légère couche de glace; aussi, le 29, profitons-nous d'une brise favorable : nous mettons à la voile pour Petropaulowski, capitale du Kamtchatka.

14 *octobre*. — Les vents contraires ne nous permettent d'entrer dans la baie d'Avatcha que le 14 octobre. Le 15, nous jetons l'ancre devant Petropaulowski. Nous voyons à distance le volcan de Koriatski, blanc de neige.

La ville n'est guère composée que de cabanes. Une église du culte grec est peinte en rouge; sa toiture est verte : son clocher est séparé du reste de l'édifice.

Deux monuments consacrent à Petropaulowski la mémoire de deux célèbres navigateurs : une colonne en l'honneur de Behring; une construction octogonale, couverte de plaques de fer, en l'honneur de La Pérouse.

Du haut des collines qui entourent et enferment Petropaulowski, on jouit d'une belle vue des trois volcans Koriatski, Avatcha et Koseldskaï. Il s'élevait parfois de la fumée de la cime du Koriatski.

Le 1er novembre, nous sortîmes de la baie d'Avatcha pour retourner à San-Francisco, où nous arrivâmes le 30 du même mois.

Ainsi se termina notre voyage de 1865, pendant lequel nous avions parcouru une distance de dix mille milles sur l'océan.

Pendant l'hiver, on organisa une nouvelle excursion pour le Pacifique du Nord, toujours en vue de l'établissement d'un télégraphe de terre et sous la direction du colonel Bulkley.

Partis le 23 juin 1866, nous arrivâmes le 25 juin à Petropaulowski, et, le 13 août, dans le golfe d'Anadyr, d'où nous nous dirigeâmes vers Plover-Bay.

Le 24, nous étions à l'ancre devant l'île de Saint-Michael ou Michalelowski, principale station de la Compagnie russe-américaine des fourrures, dans le golfe Norton (voy. p. 269).

Le 2 octobre, nous partions pour le village d'Ounalatchlit, autre poste russe situé à l'embouchure de la rivière du même nom. Près de là, nous vîmes un village d'Indiens Malemoutes ou Kaveaks; ces pauvres gens ressemblent beaucoup aux Esquimaux, mais ils sont plus robustes et d'une taille plus haute. Ils sont vêtus de peaux taillées avec un certain art.

J'avais un grand désir de visiter la contrée de l'Youkon, presque entièrement inconnue. Le colonel

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bulkley m'avait bienveillamment permis de suivre, à mon gré, une des directions quelconques entre lesquelles se diviserait notre expédition, selon les intérêts de la compagnie.

Le 27 octobre, nous nous mîmes en route, sur l'Oulanatchit gelé, au nombre de neuf personnes, moi compris : le capitaine Ketchum, le lieutenant Labarge, M. Dall, collectionneur de l'Institut smithsonien, Francis, mécanicien, Pickett, attaché à notre service, et trois Peaux-Rouges. Nous prîmes place sur quatre traîneaux attelés chacun de cinq chiens, et chargés de provisions, de fourrures, de couvertures, de souliers de neige, etc. La surface glacée de la rivière était couverte de neige.

Le soir, nous arrivâmes devant une partie de la rivière qui n'était pas gelée : nous passâmes la nuit sur le rivage. Dans un village voisin, où nous fîmes une halte de quelques jours, nous achetâmes un canot pour traverser les intervalles liquides.

Après bien des incidents divers, voyageant tantôt en traîneau, tantôt en barque et enfin à pied, nous arrivâmes, le 11 novembre, en vue du fleuve Youkon, large en cet endroit de douze cents mètres, et entièrement couvert de glace, comme il l'était sans aucun doute depuis sa source jusqu'à son embouchure, c'est-à-dire sur un espace d'environ sept cents lieues. Les berges sont rapides. Nous nous assîmes sur nos raquettes, et nous nous laissâmes glisser vers le fleuve avec une vitesse d'un demi-kilomètre à la minute (voy. p. 245).

Le 15 novembre, nous faisions notre entrée au poste de Noulato.

Noulato est, de tous les postes que possédait la Compagnie russe-américaine, le plus septentrional et le plus avancé dans l'intérieur des terres. Sa latitude, d'après Zagoskin, est 64° 42′, sa longitude 155° 38′. Il est construit sur la rive nord de l'Youkon, au milieu d'une sorte de plaine que borne au sud-ouest la rivière Noulato, un des affluents du grand fleuve.

Un courant plus petit forme la limite au nord-est. Des bois, qui renferment des arbres assez grands pour les besoins de la construction, se trouvent à peu de distance du fort; le sol, argileux au fond, recouvert à la surface d'une couche d'humus, est assez fertile; d'innombrables baies mûrissent pendant le court espace de l'été, un épais gazon réjouit partout le regard.

Le fort ressemble aux postes russes que j'ai déjà décrits; il a de plus deux tours de garde; une palissade l'entoure; la porte est toujours fermée à la nuit, et, par surcroît de précaution, les Indiens ne peuvent, même le jour, pénétrer dans l'enceinte s'ils sont en grand nombre. Le bâtiment de planches que nous occupions formait l'une des ailes du fort. Les fenêtres de notre chambre avaient, en guise de vitres, des vessies de phoques, et comme la durée des jours était alors de deux heures à peu près, on devine que la lumière dont nous jouissions n'était pas des plus splendides. Enveloppés dans nos couvertures fourrées et dans nos pelleteries, nous dormions sur une plateforme élevée de deux pieds au-dessus du sol que nous avions recouverte de mousse, de paille et de peaux. Quoique la pièce fût assez bien chauffée, la partie la plus rapprochée de terre était parfois excessivement froide. Je suspendis au plafond des vêtements humides que je voulais faire sécher; il s'en échappa aussitôt une vapeur épaisse; je les ôtai pour les étendre à un mètre du sol; l'eau qu'ils renfermaient se congela, et tout autour je vis se former une frange de glaçons. Surpris d'une telle différence de température, je renouvelai l'expérience avec un thermomètre; il marqua sur le plancher 15° centigrades au-dessous de zéro et près du plafond 18° au-dessus.

Nous tirions chaque jour de l'Youkon notre provision d'eau; les Russes avaient pratiqué à cet effet dans la glace un trou qu'ils maintenaient ouvert, autant du moins que le permettait la saison. Un traîneau, chargé d'un grand baril, s'en allait chercher l'indispensable liquide, puis revenait à la station, tiré tantôt par des hommes, tantôt par des femmes indiennes, car le poste ne possédait pas assez de chiens pour une charge aussi pesante.

J'ai déjà parlé de l'adresse des Indiens pour pêcher, à travers des trous pratiqués dans la glace, une quantité prodigieuse de poissons; mais je ne m'attendais pas à voir cette industrie prendre les proportions qu'elle acquiert aux environs de Noulato. Dès le commencement de l'hiver, on place de distance en distance de gros pieux dont l'extrémité va jusqu'au fond de la rivière, et auxquels sont fixés des engins d'une construction fort simple, car ils se composent uniquement d'un entonnoir d'osier débouchant dans un panier, à peu près comme les nasses employées le long de la Tamise pour la pêche des anguilles, mais de dimensions plus grandes. Autour de chaque poteau, on maintient une ouverture oblongue en cassant la glace toutes les fois qu'elle tend à se former; chaque jour on retire les piéges, qui d'ordinaire sont pleins de poissons blancs assez délicats. On trouve aussi dans l'Youkon une espèce fort grande, de couleur noire, que les Russes appellent *nalima*. Sa chair, de qualité médiocre, sert habituellement à nourrir les chiens, mais les naturels apprécient beaucoup le foie, et nous finîmes, non sans un peu de peine, par nous ranger à leur avis.

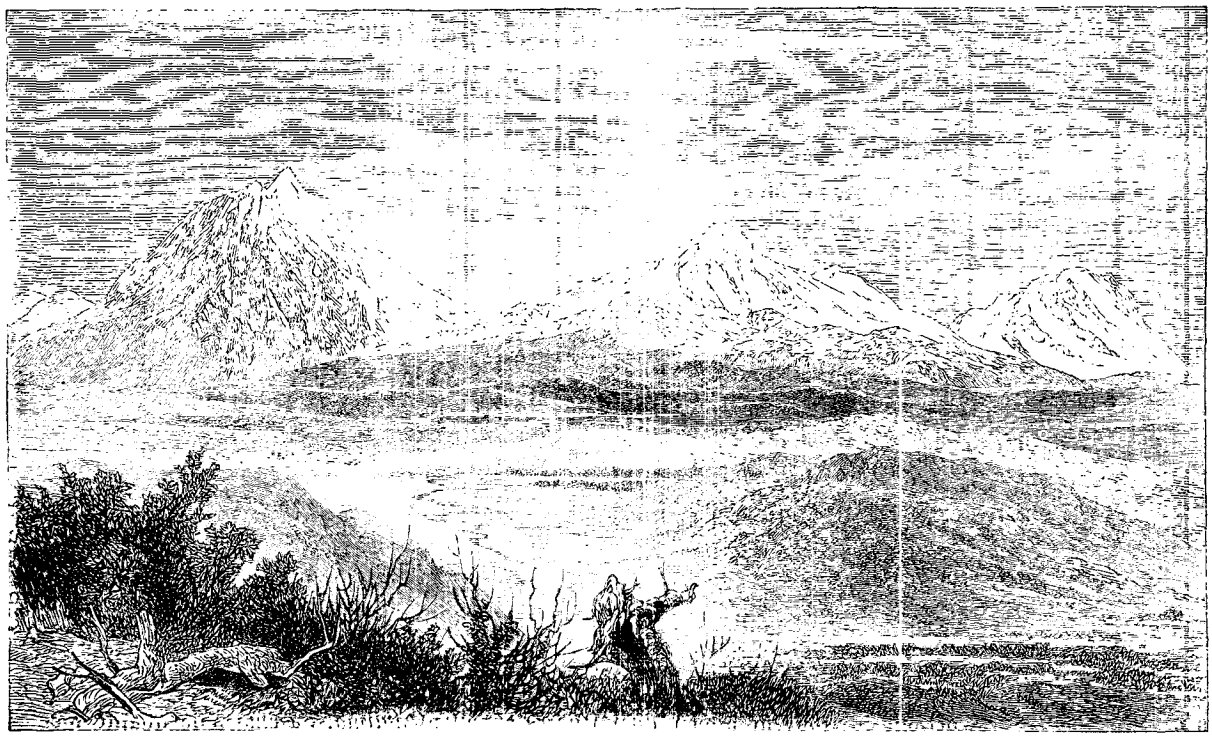
Pendant les mois de novembre et de décembre, j'essayai de prendre quelques vues du fort et des environs; mais on comprendra que par une température de 34° au-dessous de zéro ce n'était pas chose facile. Je dus quitter bien des fois mon travail avant de terminer la moindre ébauche; je n'avais pas donné cinq coups de pinceau, qu'il me fallait me livrer à un violent exercice pour rappeler la chaleur, ou courir me chauffer au poêle. Malgré ces précautions, mes pauvres mains se dépouillèrent plusieurs fois; un jour, je laissai geler mon oreille gauche, qui devint aussi grosse que ma tête; j'étais sans cesse tourmenté de la crainte que mon appareil olfactif ne fût mordu par le froid. On comprend que, dans une telle situation, je ne pouvais entreprendre aucune aquarelle; j'en fis pourtant l'es-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sai; j'emportai avec moi un pot plein d'eau qui chauffait sur un petit réchaud; mais l'expérience ne réussit pas assez bien pour me donner le désir de recommencer. Même dans l'intérieur du logis, le thermomètre placé auprès de la fenêtre marquait toujours plusieurs degrés au-dessous de zéro. Une fois, oubliant le lieu où j'étais, je délayai des couleurs avec de l'eau qui se trouvait près du poêle, et, mouillant une petite brosse, je voulus commencer de mémoire un croquis sur mon album. Avant que mon pinceau eût touché le papier, il était couvert d'une couche de glace et ne fit que rayer la feuille sur laquelle je le passai.

A quelque temps de là, un de nos hommes étant allé sous un hangar pour exécuter un petit travail de menuiserie, mit entre ses lèvres un grand clou, comme font d'habitude les ouvriers; un instant après, le froid l'avait tellement collé à sa bouche, que, pour retirer le morceau de fer sans arracher la peau, il dut aller se faire dégeler auprès du feu.

Le froid produisait aussi sur nos provisions des effets curieux : toutes les pommes tapées contenues dans un sac formaient une seule masse que la hache seule pouvait entamer; il en était de même de la mélasse; quant au jambon, il défiait le couteau le mieux affilé; pour en avoir une tranche, il fallait l'approcher du feu. Avec une pareille température, nos conserves de viande se seraient gelées indéfiniment; elles auraient même pu, en cas de siége, servir de « mitraille ». Les coqs de bruyère ou les lièvres que nous achetions aux Indiens seraient restés pendant un mois ou davantage



Les volcans Koriatski, Avatcha et Koseldskaï dans le Kamtchatka. — Dessin de Frederick Whymper.

aussi frais que le premier jour; on n'avait certes pas à craindre de les voir se faisander.

La journée la plus froide de toute la saison eut lieu en décembre. Le 26 novembre, le thermomètre, qui les jours précédents accusait la température, relativement assez douce, de 6° cent. au-dessous de zéro, descendit tout à coup à 27°; puis il continua de s'abaisser sans interruption jusqu'au 5 décembre, où il descendit à 49°; mais le temps était magnifique, le vent ne soufflait pas, il ne tombait pas un flocon de neige; aussi nous souffrions beaucoup moins qu'il ne nous était arrivé par une température de 15 ou 20° seulement.

18 *novembre.* — Je reviens à mon journal. Labarge prend avec lui deux Peaux-Rouges et part pour aller chercher des provisions à Ounalatchlit. Les Russes l'accompagnent; dix traîneaux lui forment un pompeux équipage. La cour du fort présente une scène animée : les hommes causent bruyamment, disent adieu à leurs amis, crient, poussent les chiens vers le *narta* (traîneau); les attelages impatients veulent, avant d'en avoir reçu le signal, se précipiter vers le fleuve; d'autres refusent de partir; on les saisit par la peau du cou, et on les traîne vers les harnais qu'ils essayent de broyer dans leurs mâchoires. Enfin tout est prêt : la porte du fort s'ouvre, le train s'élance vers la tranchée pratiquée dans la berge, bientôt il a disparu; la légèreté de la cargaison permet aux conducteurs de monter souvent sur les véhicules et de gagner du temps. Mais le retour ne sera pas si commode.

19 *novembre.* — Larrione, Indien Eo-Youkon, arrive

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée des voyageurs au fleuve Youkon gelé. — Dessin de Yan' Dargent d'après un croquis de Frederick Whymper.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec un de ses fils, enfant d'une dizaine d'années, qui tient un fusil deux fois grand comme lui; il nous apporte de la graisse fondue dans des boîtes d'écorce de bouleau et du pimartigan; nous lui donnons en payement des objets d'une valeur équivalente, puis nous lui offrons du pain et du thé.

Nous avons aujourd'hui invité Ivan, le bidarchik, et son lieutenant Jagor à faire connaissance avec notre cuisine.

Le commandant Ivan est un métis, que ses aptitudes commerciales ont fait élever au poste qu'il occupe aujourd'hui; il n'a du reste aucune instruction, ne sait ni lire ni écrire, ce qui ne l'empêche pas d'être un agréable compagnon. Notre menu se compose de pimartigan cuit au four, de jambon frit, ou, comme on les appelle ici, cher lecteur, d'*oreilles de jeannot*, de café, de mélasse, baptisée par l'un de nous *sucre à longue queue;* jamais nous n'avions mieux réussi un repas, nos hôtes se montrèrent émerveillés de nos talents culinaires; le thé toutefois n'obtint pas leur suffrage, car celui qu'ils consomment est d'une qualité bien supérieure au nôtre. Les Russes sont très-difficiles sous ce rapport; un marchand de Petropaulowski m'assura qu'ayant eu un jour la malencontreuse idée de faire venir du thé de second choix, il avait dû le réexpédier sans en avoir vendu seulement une livre; aucun Kamtchadale, même parmi les plus pauvres, ne voulait ni l'acheter, ni le recevoir en présent.

17 *décembre.* — Une première troupe d'Indiens est arrivée au fort. Parmi eux se trouve un vieux chef de Noucloukayette, village situé sur les bords de l'Youkon, à 80 lieues en amont de Noulato. Cet homme apporte huit manteaux de fourrures, faits chacun avec vingt-quatre peaux de martre cousues ensemble; aussi est-il considéré parmi les Russes comme un important personnage. Nous lui offrons quelques présents, un habit, une poire pleine de poudre, quelques balles, un canif et plusieurs autres menus objets. Incapable de contenir sa joie, et ne pouvant, faute de savoir notre langue, nous exprimer à nous-mêmes sa reconnaissance, il harangue longuement ses compatriotes dans le dialogue criard en usage parmi les Indiens du Haut-Youkon. Si nous ne savions pas que ce véhément discours célèbre nos louanges, nous pourrions, d'après la voix de l'orateur, supposer que nous entendons une philippique guerrière, destinée à éveiller dans le cœur des assistants la haine et la vengeance. L'Indien n'a cependant pas un extérieur farouche, son visage, au contraire, exprime la bonhomie; il est, disait-on, bien disposé pour les Européens, et les cadeaux que nous venons de lui faire avaient pour but de nous concilier d'une façon toute spéciale son amitié, dont nous pensions avoir besoin au printemps, quand nous passerions dans son village. Je mis le comble à la jubilation du vieux chef, en lui glissant dans la main un paquet de tabac, au moment où il interrompait son discours pour étendre le bras vers moi d'une façon mélodramatique, comme s'il attendait une réponse. A en juger par l'expression de ses yeux, il trouva ma réplique fort satisfaisante.

21 *décembre.* — Nous voici au jour le plus court de l'année; le soleil ne s'est levé ce matin qu'à 10 heures 40 pour se coucher à midi 30. Comme nous n'avions aucun almanach de Greenwich, il est bien entendu que je n'indique pas l'heure astronomique, j'indique seulement, d'après mon chronomètre, la durée du temps pendant lequel une faible lueur de jour a pénétré dans notre logis.

25 *décembre.* — Salut à la joyeuse fête de Noël! Ce n'est pas la première fois qu'il m'arrive de la passer loin de mon pays et de ma famille. Nous avons résolu de bannir toute pensée triste, mais nous ne pouvons y réussir qu'à demi; malgré nos efforts, des expressions de regret et de souvenir se trouvent sans cesse sur nos lèvres. Cependant, en l'honneur de la solennité, nous avons décoré notre chambre de trophées de drapeaux; des fourrures tapissent les murailles; des branches de sapin remplacent le houx national. Notre plus belle vaisselle d'étain, assiettes, plats, timbales, réflètent comme un miroir la clarté de la lampe fumeuse; un grand feu petille dans le poêle, et dès le matin Dall s'est mis à l'œuvre pour fabriquer des pains d'épices et des pâtés. Vains efforts! Nous ne pouvons chasser le souvenir des chers absents, nous empêcher de songer à la place que nous laissons vide à notre foyer. Notre ami Jagor est venu prendre part à la fête; quant au bidarchik, parti depuis quelques jours pour un voyage aux environs, il ne doit être de retour que la semaine prochaine. Les convives sont donc : le lieutenant russe Jagor, Ketchum, Labarge, Dall et moi. Je devrais ajouter notre serviteur indien Kouriler, qui, amené fort jeune à Noulato, parle le patois des employés mieux que sa propre langue et pourrait passer pour un Russe.

Vers cinq heures de l'après-midi, nous étendons sur la table un morceau de coutil pour figurer la nappe; puis nous disposons symétriquement la vaisselle plate fournie par la Compagnie, c'est-à-dire la soupière, les plats et les coupes d'étain, et nous prenons place au banquet.

CARTE DU MENU.

Potage à la Youkon.
Coq de bruyère rôti.
Ragoût de renne à l'Alaska.
Airelles à la sauce Noulato.
Conserves californiennes de pois et de tomates.
Poudding aux pommes tapées.
Pâté. — Pain d'épices à la Dall.
Fromage à la glace.
Café. — Thé. — Eau frappée.
Punch au rhum et pipes à discrétion.

Ce n'était pas après tout une mauvaise chère; je puis même recommander aux gourmets le fromage à la glace, simple chester recouvert par le froid d'une couche gelée; mais hélas! quelle triste figure aurait fait notre gâteau de pommes tapées auprès du poudding national avec ses raisins de Corinthe et sa graisse de bœuf!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La soirée se passe tout entière à causer gaiement, à chanter, à conter des histoires plus ou moins piquantes.

27 *décembre.* — Au moment où nous sommes sur le point de nous coucher, Jagor entre dans notre chambre en nous annonçant qu'une aurore boréale commence à paraître dans la direction de l'ouest. Cette nouvelle chasse le sommeil; nous grimpons en toute hâte sur le toit du bâtiment le plus élevé du fort pour contempler le splendide phénomène. Ce n'est pas l'arc si souvent décrit, mais un serpent de lumière, souple, ondoyant, variant sans cesse de forme et de couleur: tantôt il a la teinte douce et pâle des rayons de la lune; tantôt de longues bandes bleues, roses, violettes, se roulent sur ce fond argenté; les scintillations vont de bas en haut et mêlent leur clarté à celle des étoiles brillantes, qu'on aperçoit à travers la vaporeuse spirale. La nuit est calme et merveilleusement belle; le froid, bien qu'assez vif, nous permet cependant d'admirer à l'aise le spectacle magnifique dont nos yeux ne peuvent se détacher. Le thermomètre, en effet, marque seulement 8 degrés au-dessous de zéro [1].

Le premier jour de l'année 1867 se lève clair et froid; janvier, d'ordinaire, est le mois le plus rigoureux de la saison; vers le 15, le mercure de notre thermomètre se congèle, les instruments à esprit de vin marquent 44 degrés au-dessous de zéro. Cependant, quoique la température moyenne soit plus basse que celle de décembre, il y a eu, dans ce dernier mois, des jours où nous avons souffert davantage; six fois nous avons dépassé le point de congélation du mercure; ce froid extrême ne s'est renouvelé que trois fois en janvier, onze fois dans tout l'hiver.

Le pays n'est pas aussi dépourvu de ressources que pourrait le faire croire l'inclémence du climat; mais les approvisionnements nous arrivent de la façon la plus capricieuse : parfois nous sommes réduits aux fèves et à la farine, parfois nous nageons dans l'abondance; d'ordinaire cependant, je dois le reconnaître, nous pouvons voir figurer sur notre table un coq de bruyère ou un plat de poisson; la chair de renne est plus rare, à peine si nous en avons goûté depuis plusieurs mois. Les Indiens nous apportent de temps en temps des lièvres, dont nous faisons d'excellents civets; la fourrure, blanche et douce, nous sert à doubler nos couvertures, et ce n'est pas un luxe inutile dans un pays comme l'Alaska. Il en faut quarante pour une courtepointe ordinaire. Notre prévoyant quartier-maître, M. Dyer, fait, en vue sans doute des hivers qu'il compte passer ici, une provision énorme de ces peaux si chaudes et si utiles; je ne serais pas étonné qu'au printemps il en eût près d'un millier. Le lecteur sans doute ne suppose pas que nous dévorions une telle quantité de lièvres; la plus grande partie de ces fourrures est achetée aux Indiens, qui nous cèdent volontiers le poil, mais qui, en général, aiment beaucoup mieux manger la chair eux-mêmes que de nous la vendre.

Presque chaque jour, durant les courtes heures où le soleil se montre, nous faisons une promenade du côté de la rivière; nous examinons les pêcheries, ou bien encore nous allons visiter les piéges tendus dans les bois par les femmes indiennes du fort Noulato.

L'Youkon a ici une largeur de seize cents mètres; une île s'élève au milieu de son lit à quelque distance de la station; nous nous y rendons souvent, soit pour chercher des échantillons d'histoire naturelle, soit pour nous approvisionner de poisson et de gibier, dessiner un point de vue, ou simplement pour satifaire aux lois de l'hygiène en prenant de l'exercice.

Une grande cabane de bois a été construite à un mille du fort; nous avons tous plus ou moins travaillé à la bâtir; ce devait être une station télégraphique, peut-être servira-t-elle un jour de logement à quelque futur voyageur.

Vers la fin de l'hiver, Ketchum et Labarge partent de Noulato pour étudier l'intérieur du pays jusqu'au fort Youkon. Labarge était arrivé d'Ounalatchlit le 2 mars 1866, amenant avec lui vingt-deux chiens et une provision de saumon salé suffisante pour vingt-cinq ou trente jours. Le voyage qu'il se propose de faire durera au moins ce temps; il ne faut donc pas, pendant leur courte station à Noulato, toucher à des denrées qui sont indispensables pour la route. Nous réunissons tout ce qui est mangeable, et, suivant en cela l'exemple des Russes, nous fabriquons une soupe pour les bêtes de somme avec de l'huile, du poisson, des restes de viande, du riz et du son. Nous sacrifions même nos dernières fèves, que les chiens mangent parfaitement lorsqu'elles ont été bien amollies. On fait cuire lentement ce mélange sur un feu doux, on le laisse un peu refroidir, puis on le verse dans une auge de bois. Les bêtes affamées se pressent autour de cette bouillie, et se la disputent avidement jusqu'à ce qu'elles aient avalé la dernière bribe et léché la dernière goutte.

Plusieurs Indgelètes avaient promis à Ketchum de l'accompagner, mais ils se dédisent au dernier moment, effrayés sans doute de s'éloigner autant de leur village. C'eût été un facheux incident, si nous n'avions trouvé assez facilement le moyen de les remplacer par quatre Co-Youkons, dont deux sortaient à peine de l'enfance; ce ne furent cependant pas à beaucoup près les membres les moins utiles de la troupe.

Le 11, tous les préparatifs sont terminés et nos amis partent en quatre traîneaux. Leur exploration, je le crains, a été entreprise trop tard; il est tombé récemment de la neige, de sorte que la surface du fleuve est aussi molle qu'au commencement de l'hiver.

Nous accompagnons les voyageurs l'espace d'une ou deux lieues. Dyer a voulu nous surprendre : il ébranle l'une des vieilles tours de garde, en faisant partir une pièce d'artillerie hors de service qu'il a découverte dans un coin de ce bâtiment.

1. Le 13 janvier suivant nous fûmes témoins d'une seconde aurore boréale, qui cette fois avait la forme d'un arc enflammé; à quelques jours de là, il y en eut encore une, mais ces lumineuses apparitions se produisirent beaucoup moins souvent que nous ne nous y étions attendus.

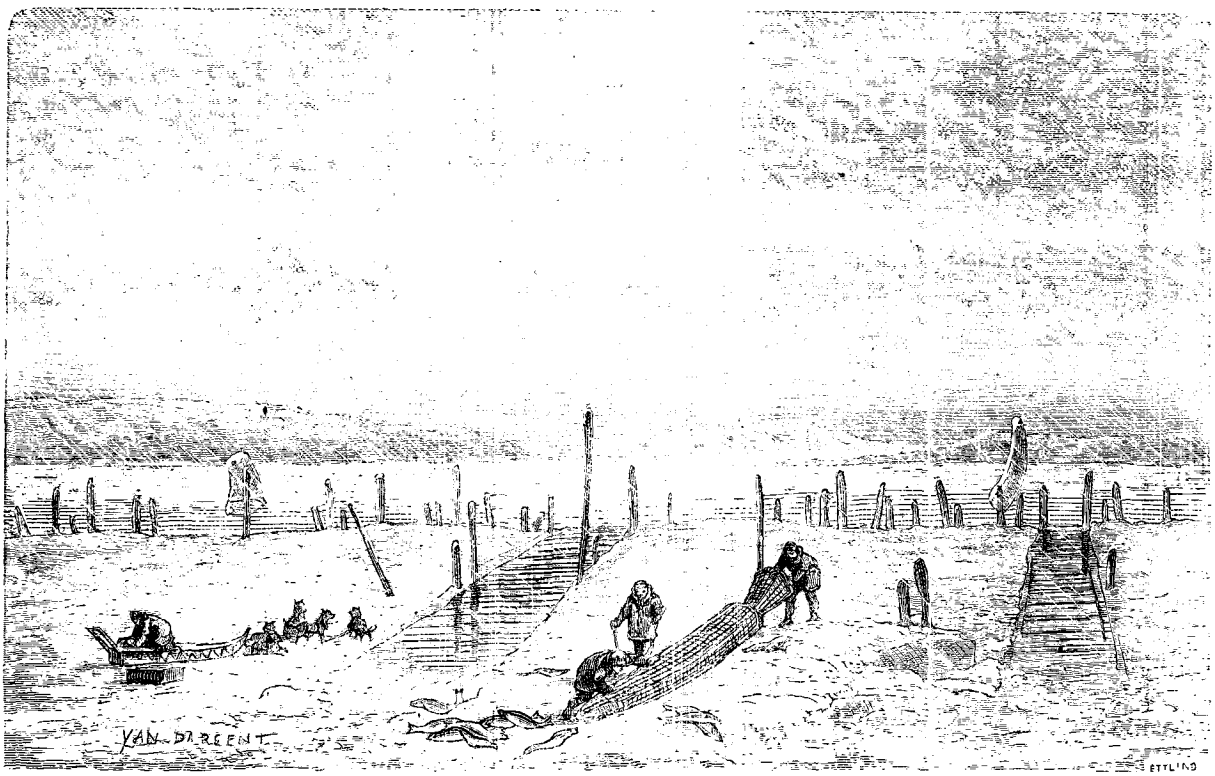
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

IX

La tribu des Co-Youkons. — Massacre de Noulato. — Un meurtrier indien. — Veillée funèbre. — Cercueils aériens. — Superstitions. — Chasse aux rennes; battues. — Transport des nouvelles. — Fourrures et commerce. — Bésicles indiennes. — Poupées.

Les Co-Youkons forment l'une des tribus les plus considérables de l'Alaska. Le pays qu'ils habitent s'étend le long de l'Youkon, depuis la rivière de Co-Youkouk jusqu'à la Tanana, qui se jette dans le grand fleuve près de Noucloukayette. Quelques tribus intermédiaires peuvent bien avoir des noms particuliers; mais toutes parlent le même dialecte, et l'on est fondé à ne voir en eux qu'un seul peuple. Les Co-Youkons offrent une certaine ressemblance avec les Indgelètes; mais ils ont dans les traits quelque chose de sauvage. Le vêtement distinctif de ces indigènes est une jaquette à double queue, dont une pointe descend par devant, l'autre par derrière. Grâce au commerce qui se fait entre les tribus, on voit fréquemment le costume Malemoute sur l'Youkon (voy. p. 250); mais l'habit que je viens de décrire est Co-Youkon d'origine; sauf quelques modifications, il est adopté par les tribus riveraines du fleuve, sur une étendue de trois à quatre cents lieues. Les femmes portent un costume coupé carrément par en bas. Les plus coquettes ornent leur visage de coquilles d'*hy-a-qua* (*dentalium*) que leur fournissent les marchands européens. Cette parure s'accroche dans un trou pratiqué à travers le cartilage du nez.

L'humeur farouche des indigènes du haut Youkon

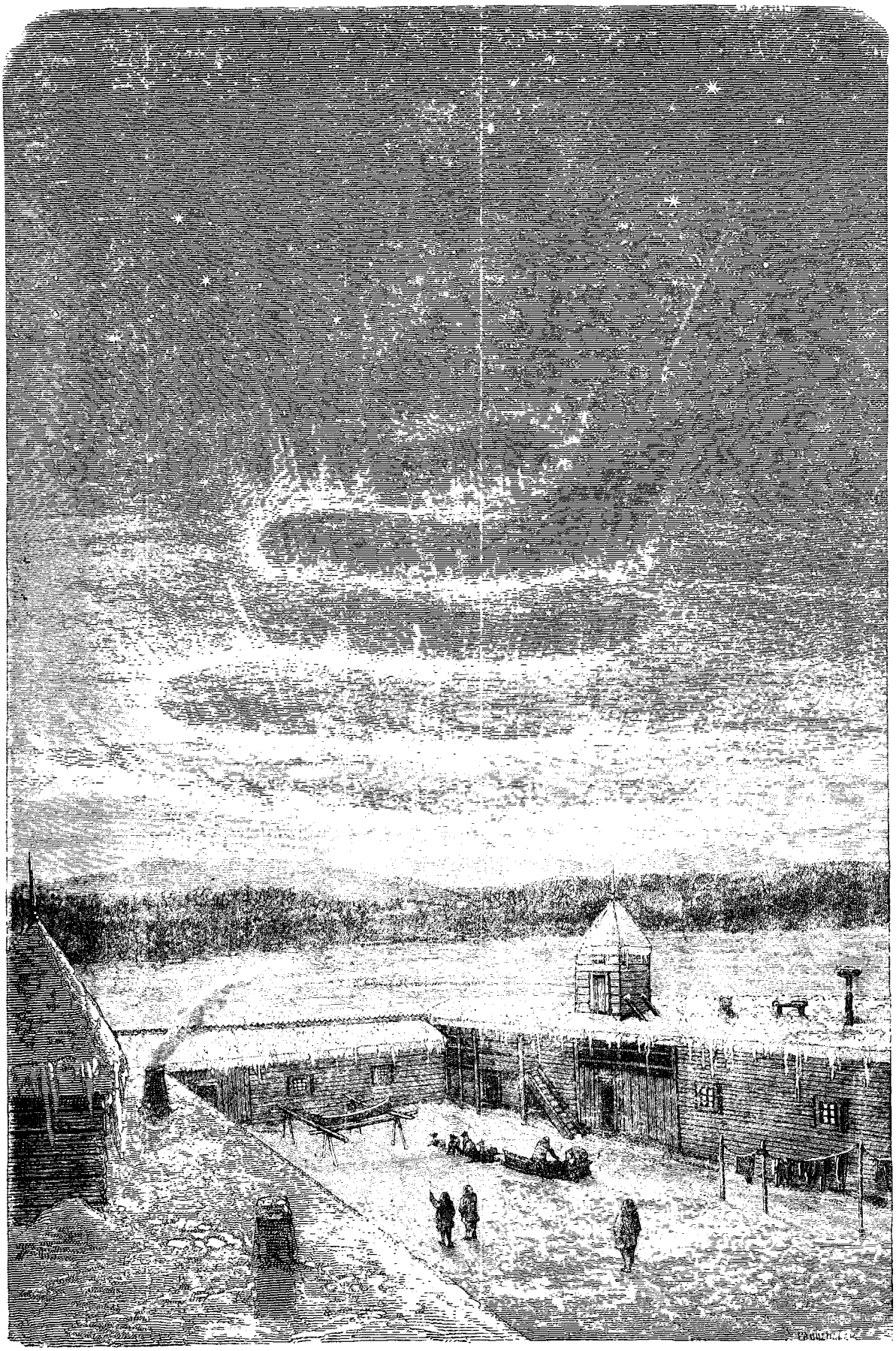


Piéges à poisson sur le Youkon. — Dessin de Yan' Dargent d'après un croquis de Frederick Whymper.

a souvent inquiété les Russes. Des meurtres fréquents ont ensanglanté Noulato. Derrière le poste se trouve un petit cimetière où repose un brave Anglais qui, lieutenant du capitaine aujourd'hui amiral Collinson, allait à la recherche de sir John Franklin, et trouva la mort sous le couteau des Indiens. Voici comment les Russes m'ont raconté ce triste événement :

Le lieutenant Barnard avait débarqué à Saint-Michel le 12 octobre 1850, et il y était demeuré jusqu'à l'arrivée du commandant du fort de Noulato, c'est-à-dire jusqu'au commencement de l'hiver. Quelques jours plus tard, il était parti pour l'Youkon avec l'officier russe, suivant exactement la route que nous avions prise nous-mêmes. Le voyage s'était accompli paisiblement; les indigènes ne paraissaient avoir nul mauvais dessein; rien, en un mot, ne pouvait faire pressentir l'horrible drame qui se préparait. Dès qu'il fut à Noulato, le lieutenant Barnard envoya un des employés du fort, accompagné d'un serviteur indigène, chez les Co-Youkons, pour prendre quelques renseignements. Cet homme remonta le fleuve pendant plusieurs jours; arrivé sur le territoire de la tribu qu'il venait visiter, il fit halte, et, cédant à la fatigue, il s'endormit dans son traîneau. Son domestique indien était allé chercher de l'eau à quelque distance; les naturels, qui, de loin, avaient observé le mouvement des deux voyageurs, profitèrent de ce moment pour se jeter sur le Russe. Le serviteur, à son retour, trouva son maître sans vie et couvert de blessures; il prit la fuite, fort effrayé. Mais les Co-Youkons le rappelèrent; « ils n'avaient, disaient-ils, aucune intention de s'attaquer à un Indien; » le malheureux crut à leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Aurore boréale, vue de Noulato, le 27 décembre 1866 (voy. p. 247). — Dessin de Yan' Dargent d'après Frederick Whymper.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

paroles; il revint vers eux; à peine avait-il fait quelques pas, qu'il recevait plusieurs flèches en pleine poitrine et tombait mort sur le sol.

Les meurtriers, au nombre de plus de cent, se mirent alors en marche vers le poste russe. Une quarantaine d'Indiens étaient réunis dans leurs habitations souterraines, au confluent de l'Youkon et de la rivière Noulato, à une demi-lieue du fort. Les assaillants cernèrent le petit village, s'emparèrent des canots, les brisèrent, réunirent le bois et les raquettes qu'ils purent se procurer, placèrent le tout à l'entrée des maisons et au-dessus des trous destinés à livrer passage à la fumée, puis ils mirent le feu aux débris ainsi entassés. Les victimes qui se trouvaient dans les chambres souterraines périrent suffoquées, ou furent tuées au moment où elles cherchaient à s'enfuir. Il ne reste plus aujourd'hui, dans l'infortuné village, que cinq ou six habitants.

Dès le lendemain matin, les Co-Youkons, enivrés par le carnage, se précipitèrent dans la cour du fort, qui n'était protégée par aucune palissade. Une fatale sécurité régnait parmi les Russes; sûrs des dispositions pacifiques des indigènes du voisinage, ils n'avaient pas même pris le soin de fermer les portes. Une femme indienne, dit-on, avait eu connaissance de l'incendie et des meurtres de la nuit précédente; mais la terreur lui avait fermé la bouche. Le commandant, ce jour-là, était sorti de fort bonne heure; les Co-Youkons le rencontrèrent non loin du poste, s'approchèrent de lui en rampant à travers les ténèbres, et le percèrent de plusieurs coups de poignard. Blessé à mort, il trouva cependant la force de se traîner jusqu'au fort; il tomba pour ne plus se relever sur le seuil de sa propre chambre. Les Indiens se précipitèrent dans l'habitation, où ils trouvèrent Barnard et un autre Anglais, un interprète, encore étendus dans leurs lits. Les deux Européens furent debout en un instant, et, saisissant leurs fusils, s'efforcèrent de tenir tête à la troupe menaçante. Mais leurs coups de feu, mal ajustés, ne firent que blesser légèrement les agresseurs. Un combat terrible s'engagea; Barnard, entouré, ne pouvait recharger son arme; il s'en servit comme d'une massue; plus tard, on la retrouva brisée, sanglante sur le lieu de la lutte. Enfin le courageux Anglais fut écrasé par le nombre, les assaillants le jetèrent sur le lit, où ils l'achevèrent avec leurs poignards. L'interprète fut aussi grièvement blessé.



Indigène de l'Alaska (Malemoute), au nord de l'Youkon (voy. la carte, p. 254 et 255).

Au moment où les assassins sortaient de la maison, cherchant de nouvelles victimes, un Russe, posté à l'une des fenêtres du bâtiment opposé, tira sur eux. Un Indien tomba; mais un autre banda aussitôt son arc et le dirigea vers l'endroit d'où était parti le coup. Il n'eut pas le temps de lancer sa flèche : une balle l'étendit raide mort, tenant encore son arme dans sa main crispée. Les indigènes, frappés de terreur, se dispersèrent aussitôt.

Un Indien Lofka fut aussitôt envoyé à Saint-Michel avec une lettre adressée à M. Adams, chirurgien de la petite colonie. A une lieue de Noulato, le messager fut arrêté par les Co-Youkons, qui le fouillèrent des pieds à la tête; l'indigène avait eu la précaution de cacher le billet compromettant sous la semelle de fourrure qui garnissait le fond de ses bottes, et sa ruse ne fut pas découverte. M. Adams, averti du malheureux événement qui venait d'avoir lieu, se mit aussitôt en route. Mais la distance était longue; quand il arriva au fort, les deux victimes avaient succombé à leurs blessures. Tout ce qu'il put faire, ce fut de leur rendre les derniers devoirs. Pendant mon séjour à Noulato, j'allai plusieurs fois visiter la tombe de mes infortunés compatriotes; une croix marque l'endroit où ils reposent, et une inscription rappelle la date et les circonstances de leur mort.

On prétendit que le commandant du fort avait provoqué, par ses mauvais traitements, les cruelles représailles des Indiens du haut Youkon; mais cette accusation ne fut pas prouvée; elle n'expliquerait pas, d'ailleurs, le massacre du village indigène situé près de Noulato; les véritables causes de ce conflit sont demeurées enveloppées de mystère.

Les scènes de violence et de meurtre se reproduisent, au reste, fort souvent parmi les naturels de cette tribu. Pendant l'automne de 1865, un Co-Youkon partit avec deux indigènes, deux frères qui habitaient le même village que lui, pour aller chasser dans les montagnes. Le misérable avait son projet arrêté. Il trouva un prétexte pour séparer ses compagnons sans défiance, et les tua l'un après l'autre. De retour à la petite bourgade, il s'empara des biens des victimes, poissons séchés, fourrures, traîneaux; il poussa même l'audace jusqu'à contraindre l'une des deux veuves à vivre avec lui. Cependant la famille des défunts s'était émue; des parents qui demeuraient dans un village éloigné vinrent pour tirer vengeance du forfait; le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

meurtrier, averti de leur approche, s'enfuit dans les bois, emmenant avec lui la femme qu'il tenait dans sa dépendance. Quand nous quittâmes le pays, on n'était pas encore parvenu à le saisir, et plusieurs fois, dans mes promenades solitaires, je crus voir sa sinistre figure surgir derrière un rocher, ou bien errer à travers les arbres. Il n'échappera pas, sans doute, au châtiment qu'il mérite, car tous les Indiens du voisinage ont juré de le punir.

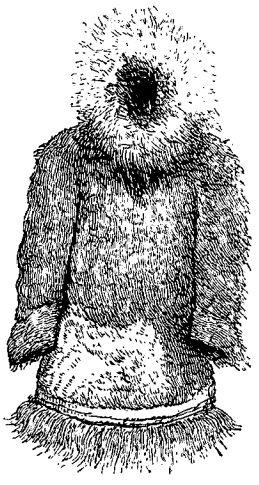
Les morts ne sont pas oubliés ici aussi vite qu'il arrive souvent parmi les sauvages; le deuil dure une année entière; pendant ce temps, les femmes se réunissent plusieurs fois pour pleurer sur le défunt et rappeler ses vertus réelles ou supposées.

A l'anniversaire du décès, une fête termine les rites funèbres. Pendant mon séjour à Noulato, je fus témoin d'une de ces cérémonies; elle eut lieu dans la caserne du fort, que le gouverneur, sur la demande des indigènes, avait mise à la disposition de la famille affligée. Un enfant était mort l'année précédente; le deuil finissait, un grand repas devait réunir les parents et les amis. D'abord tous les visages furent tristes, des larmes mouillaient les yeux des femmes; peu à peu, la gaieté se fit jour parmi les convives : je ne vis jamais plus bizarre mélange de lamentations et de réjouissances.



Vêtement de femme malemoute.

La mère, entourée de quelques matrones, continuait à pleurer amèrement, pendant que les invités chantaient en chœur et dansaient avec un infatigable entrain autour d'un mât peint de couleurs éclatantes, décoré de guirlandes de perles, de magnifiques peaux de loups, de fourrures de martres. Ils demeurèrent jusqu'au matin, n'interrompant leurs joyeux ébats que pour manger et boire. Le vacarme était impossible à décrire; un enfant surtout ne cessa de crier de toute la force de ses poumons, si bien que les jours suivants le petit diable se trouva, par une juste compensation, complétement privé de la voix. Les objets qui garnissaient le mât furent, à la fin de la cérémonie, partagés entre les conviés. On peut juger de l'impétuosité des danseurs, du zèle qu'ils mettaient à leurs exercices chorégraphiques, par ce fait, que le poêle massif placé au milieu de la chambre fut ébranlé sur sa base et en partie démoli.



Vêtement d'homme malemoute.

Au lieu d'enterrer les morts, les indigènes les placent dans des boîtes oblongues élevées sur des pieux qui les maintiennent à un ou deux mètres du sol; quelquefois on les décore de fourrures qui pendent au-dessus comme des bannières; le plus souvent, on les recouvre de tous les objets qui ont appartenu au défunt, tels que son canot, ses rames, ses raquettes. L'usage de ces cercueils aériens est aussi répandu parmi les tribus de la côte.

La dépouille des hommes ne jouit pas seule du privilége d'être religieusement conservée; les indigènes ont pour les ossements des animaux une sorte de respect superstitieux; ils les amassent dans leurs maisons, au lieu de les jeter au feu ou de les donner aux chiens. C'était pour eux un véritable scandale, lorsqu'ils nous voyaient laisser dévorer par les bêtes de notre attelage les débris d'un gigot de renne.

« Vous nous portez malheur, s'écriaient-ils; nos chasses seront infructueuses et nos piéges laisseront échapper le gibier. »

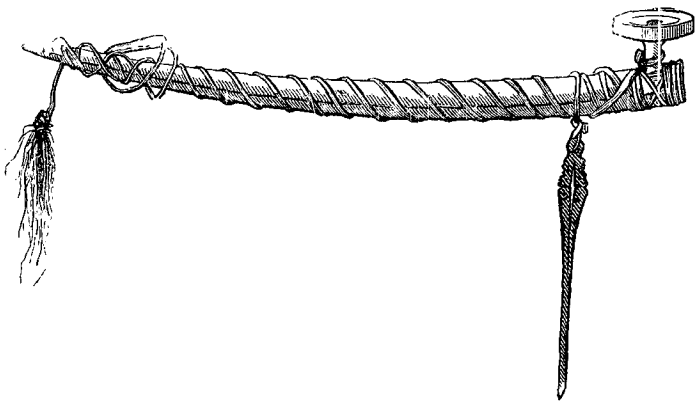
Une superstition semblable les empêche aussi de jeter les rognures de leurs ongles, les cheveux tombés de leur tête ou les poils de leur barbe; ils en font des paquets qu'ils suspendent aux arbres.

Outre leur talent pour la pêche, talent dont nous avons déjà parlé, les Indiens de ces tribus ont une manière ingénieuse de prendre les rennes. Ils tracent, dans les endroits fréquentés par ces animaux, le plus souvent sur la lisière des bois, un enclos de forme elliptique, ouvert à l'une de ses extrémités. Une forte palissade ferme le bout opposé de l'enceinte; les deux côtés sont garnis de pieux placés à une petite distance les uns des autres et reliés par des nœuds coulants. Les indigènes font ensuite, dans la forêt, une battue qui pousse le gibier vers le piége. Une fois entrés, les rennes veulent passer entre les poteaux pour s'enfuir; ils introduisent leurs têtes dans les lacets, qui se serrent et les retiennent; d'autres, effrayés, courent çà et là; mais ils ne tardent pas à tomber sous les coups de leurs ennemis. La plupart des chasseurs sont embusqués derrière des monceaux de neige amassés à dessein à l'entrée de l'enclos, et dans lesquels sont pratiquées des meurtrières qui permettent de tirer sur le troupeau en désordre.

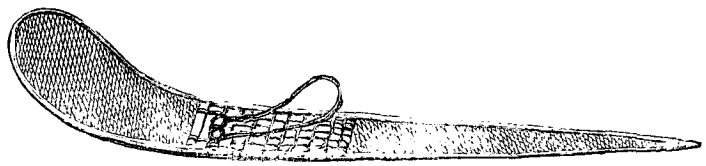
Quand le gibier s'épuise, les indigènes vont chercher sur un autre territoire des moyens de subsistance plus abondants. Leurs habitudes nomades expliquent comment il se fait que, dans un pays aussi peu habité, les nouvelles se répandent avec une vitesse ex-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trême. Qu'un vaisseau jette l'ancre à Saint-Michel, son arrivée sera, une ou deux semaines plus tard, connue de toutes les tribus de l'Youkon. Mais si les gazettes vivantes du pays voyagent vite, elles ne se font pas scrupule de répandre à tort et à travers, tout comme les journaux des nations civilisées, les bruits les plus alarmants. Vers la fin de décembre, on vint dire à nos amis de la côte que nous avions été attaqués par les Indiens ; aussitôt, le capitaine Ennis envoya quelques hommes pour s'assurer du fait et nous prêter main-forte. Nous n'avions pas besoin de leur assistance ; mais nous fûmes satisfaits de les voir, car de notre côté nous avions reçu des nouvelles, heureusement tout aussi peu fondées, qui nous inspiraient des craintes fort vives au sujet de la petite colonie de Saint-Michel. Quelques légers désaccords entre les Russes et les indigènes avaient sans doute été la base sur laquelle l'imagination de nos messagers avait bâti ces lugubres échafaudages.

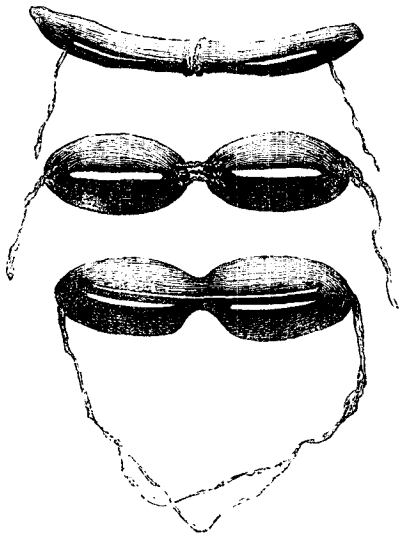


Pipe indienne.



Soulier de neige.

Il n'en faut quelquefois même pas autant pour donner lieu aux plus étranges rumeurs. Un jour que nous avions fait maigre chère, il nous arriva de menacer, en riant, les femmes indigènes de prendre leurs nourrissons joufflus pour les mettre en civet, si les approvisionnements n'étaient pas plus réguliers ; quelques jours après, on se répétait avec frayeur, à vingt lieues à la ronde, que nous étions des cannibales, très-friands de viande fraîche, et que nous avions déjà mangé plusieurs enfants. En général, les Indiens aimaient à nous voir rire et plaisanter avec eux ; mais nous devions peser avec soin nos paroles, et surtout ne jamais rien avancer sans en être bien sûrs. Nous avions annoncé confidentiellement à quelques-uns d'entre eux l'arrivée du grand steamer qui devait remonter l'Youkon ; nous ne doutions pas alors que l'événement ne confirmât bientôt nos paroles ; la nouvelle fit sensation dans le pays, et nombre d'indigènes se rendirent à l'embouchure de l'Ounalatchlit pour voir le navire que nous y avions laissé ; par malheur, nos chefs changèrent d'avis, le steamer de l'Youkon fut attendu en vain ; ce contre-temps suffit à nous valoir la réputation d'effrontés menteurs, dont aucune parole ne méritait la moindre créance.



Lunettes des Co-Youkons.

Quoique grossiers et parfois cruels, les Co-Youkons ignorent l'usage de l'« eau de feu » ; ils ne se sont pas encore laissé pervertir par le contact des trafiquants et des aventuriers.

Mais s'ils ne boivent pas d'alcool, en revanche ils s'enivrent avec la fumée du tabac, comme les naturels de la côte ; ils se servent même de pipes beaucoup plus grandes, introduites chez eux par la compagnie des fourrures, et aussi, je dois l'avouer, par les membres de notre expédition.

Les femmes sont, en général, gracieuses et assez jolies ; celles qui habitent dans les forts prennent facilement la manière de vivre des Européens ; les bains de vapeur, en particulier, semblent être extrêmement de leur goût. Elles gardent, même mariées, une humeur joyeuse et presque enfantine, s'amusant à jouer ensemble, à se lancer des boules de neige, à glisser avec leurs raquettes ou souliers de neige sur les pentes les plus rapides.

Presque toutes sont de bonnes mères ; elles traitent leurs enfants avec douceur, n'épargnent ni les soins ni les veilles, et j'étais souvent touché de la vive tendresse qu'elles montraient pour leurs nourrissons.

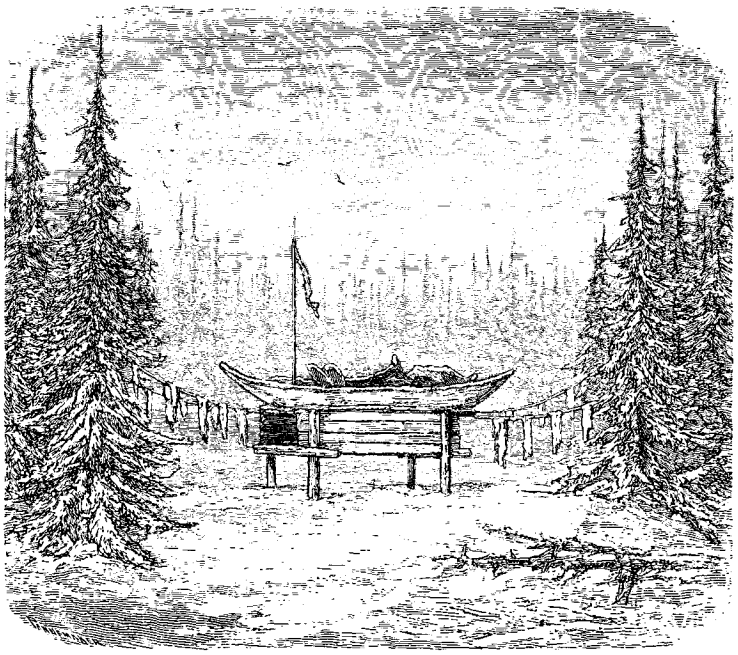
Un soir d'été, Dall eut la galanterie d'offrir une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rose sauvage à une jeune fille. Elle l'accepta en souriant, puis la garda dans sa main, évidemment fort embarrassée de ce qu'elle en devait faire. Notre ami l'approcha des narines de la demoiselle; mais grande fut sa surprise de la voir se détourner avec un geste de dégoût qu'Hamlet n'eût pas désavoué. Je cite le fait, sans prétendre cependant le donner comme un trait des mœurs nationales.

Les indigènes amassent pendant l'hiver une quantité considérable de fourrures, provenant d'animaux pris au piége; mais une partie seulement de ces pelleteries entre dans les forts russes; le reste est gardé jusqu'au printemps, pour être vendu soit à la compagnie de la baie d'Hudson, soit aux trafiquants indigènes qui s'assemblent chaque année dans le village de Noucloukayette.

Malgré les débouchés nombreux que trouve le commerce des fourrures en dehors des comptoirs russes, les employés de Noulato ont, dans une seule saison, acheté cinq mille martres, sans comprendre dans ce chiffre les peaux de castors, de renards noirs ou gris d'argent. Ils se refusent cependant à vendre des fusils et des munitions, mesure de prudence louable, mais qui excite parmi les indigènes un mécontentement universel. Aussi Ketchum s'était-il fait dans la tribu des amis nombreux en distribuant quelques balles et un peu de poudre.



Sépulture des Co-Youkons. — Dessin de Yan' Dargent d'après Frederick Whymper.

Si l'on veut donner des verroteries en payement aux indigènes de l'Youkon, il faut qu'elles ne soient pas fragiles; les grosses perles de porcelaine sont celles qui conviennent le mieux; on les essaye en les choquant avec force contre une pièce de bois; si elles ne se brisent pas, elles sont reconnues de qualité satisfaisante. Les peignes, les miroirs, les cotonnades de toutes sortes sont fort appréciés, surtout par les femmes. Pierres à fusil, briquets, couteaux, ciseaux sont très-demandés; le savon et les allumettes jouissent d'une égale faveur. Nos achats se bornaient principalement aux vivres et aux fourrures, et nous payions avec ces petits objets. Quand il s'agissait de services exceptionnels, nous donnions des fusils, des couvertures ou des tissus.

Le dialecte co-youkon a une étroite affinité avec l'idiome indgelète; mais il paraît différer complétement de celui des autres peuplades de la côte. Les indigènes du littoral de l'Alaska septentrional sont, à n'en pas douter, des Tchouktchis d'Asie modifiés par l'influence américaine; mais de quelle souche proviennent les Indiens Youkons? Ils semblent avoir beaucoup de rapports avec le type Peau-Rouge, si bien décrit par Catlin et d'autres voyageurs. A chaque instant, je reconnaissais des coutumes, des traits de caractère de ces sauvages; je ne croyais pas être au milieu d'une race différente.

Comme toutes les tribus environnantes, les Co-Youkons se servent, au printemps, de besicles en bois; sans cette précaution, les reflets du soleil sur les vastes plaines de neige occasionnent de nombreuses ophthalmies. Ces lunettes reçoivent différentes formes; mais elles sont toutes percées d'une étroite fente par laquelle on peut voir avec une netteté suffisante.

Nous portions des verres de couleur, afin de remédier au même inconvénient.

Pour amuser les enfants, les mères fabriquent des poupées qui reproduisent assez fidèlement le costume et la tournure des deux sexes. Mais les jouets ne servent pas longtemps; les jeunes Co-Youkons deviennent vite des hommes et des femmes; à dix ans, un garçon possède un fusil et sait en faire usage; une fille de quinze ans a souvent un mari, ou du moins elle dresse ses piéges pour en attraper un.

X

Premières brises du printemps. — Débâcle de l'Youkon.

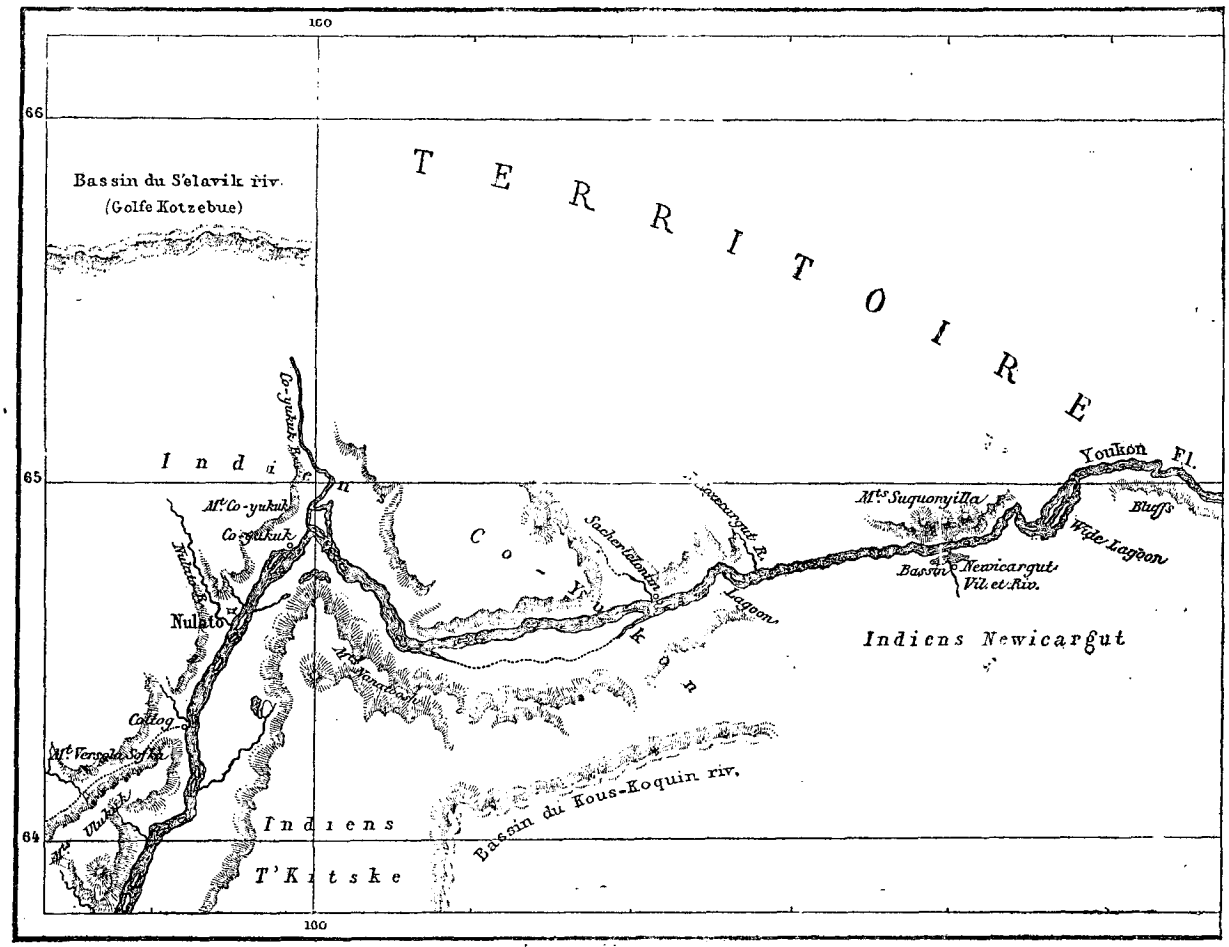
Bien que la neige couvre le sol et que les rivières soient gelées pendant huit mois de l'année dans le nord de l'Amérique russe, il ne serait pas exact de dire que l'hiver dure tout ce temps. Dès le 5 avril 1867, un dégel avait eu lieu; à la vérité, le froid reprit ensuite avec plus de force, mais bien évidemment le printemps approchait. Le 9, les mouches firent leur apparition, la cour du poste devint un marécage; le 10, je vis bourgeonner les saules et les petits arbustes. Alors seulement les Russes parurent s'apercevoir que l'hiver était passé; ils se mirent à débarrasser les toits de la neige qui coulait en ruisseaux sur nos têtes quand

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous entrions dans la maison. L'eau envahissait nos chambres ; le sol humide semblait transformé en éponge ; il fallut creuser un fossé autour des bâtiments, puis un autre autour du fort, pour drainer le terrain. Nous ne pouvions nous empêcher de rire, à la vue des mines piteuses que faisaient pendant ces travaux les employés du poste, tirés pour quelques jours de leur douce oisiveté. Un Russe jetait quelques pelletées de neige sur un morceau de cuir, que deux de ses compagnons, avec de grands efforts et une fatigue apparente extrême, traînaient ensuite lentement jusqu'au bord de la rivière. Après avoir accompli ce travail d'Hercule, le trio avait besoin de se reposer ; il s'asseyait, fumait une pipe tout en causant. Il leur fallait une heure pour déblayer quelques pouces de toiture ou de terrain.

Le temps devint plus froid à partir du 11 avril jusqu'au 25 ; il y eut même quelques giboulées de neige : à partir de cette époque, le thermomètre descendit rarement au-dessous de zéro ; la température était donc fort supportable, et comme elle succédait aux rigueurs de l'hiver, elle nous paraissait tout à fait chaude.

Le 28, les premières oies arrivèrent du sud ; Kouriler était dans une joie extrême. A travers la glace crevassée, déjà fondante du fleuve, il gagna l'île située en face de notre station, où il passa toute la nuit, mais dont il ne revint pas les mains vides.



Gravé par Erhard.

5 *mai*. — Débâcle complète devant Noulato. Plusieurs jours auparavant, divers signes l'annonçaient, mais l'hiver avait maintenu ses droits ; aujourd'hui le dégel est sérieux.

12 *mai*. — La barrière de glace se rompt avec fracas, et les flots de la rivière couvrent, sur la longueur d'une demi-lieue, la surface encore solide du fleuve Youkon. La pluie joint son action dissolvante aux tièdes effluves du printemps. Tout est désordre et confusion ; la glace salée, mêlée de troncs d'arbres et de débris, se crevasse en maint endroit ; l'eau se précipite en torrents impétueux. Plusieurs habitants du fort, qui avaient été chasser sur l'île, ont beaucoup de peine à regagner la rive ; le bidarchik a couru ce matin un danger sérieux. Il aurait probablement péri, si un canot n'avait été à son secours. Beaucoup d'Indiens périssent dans ces débâcles soudaines ; quant aux engins de pêche, ils sont emportés par le courant.

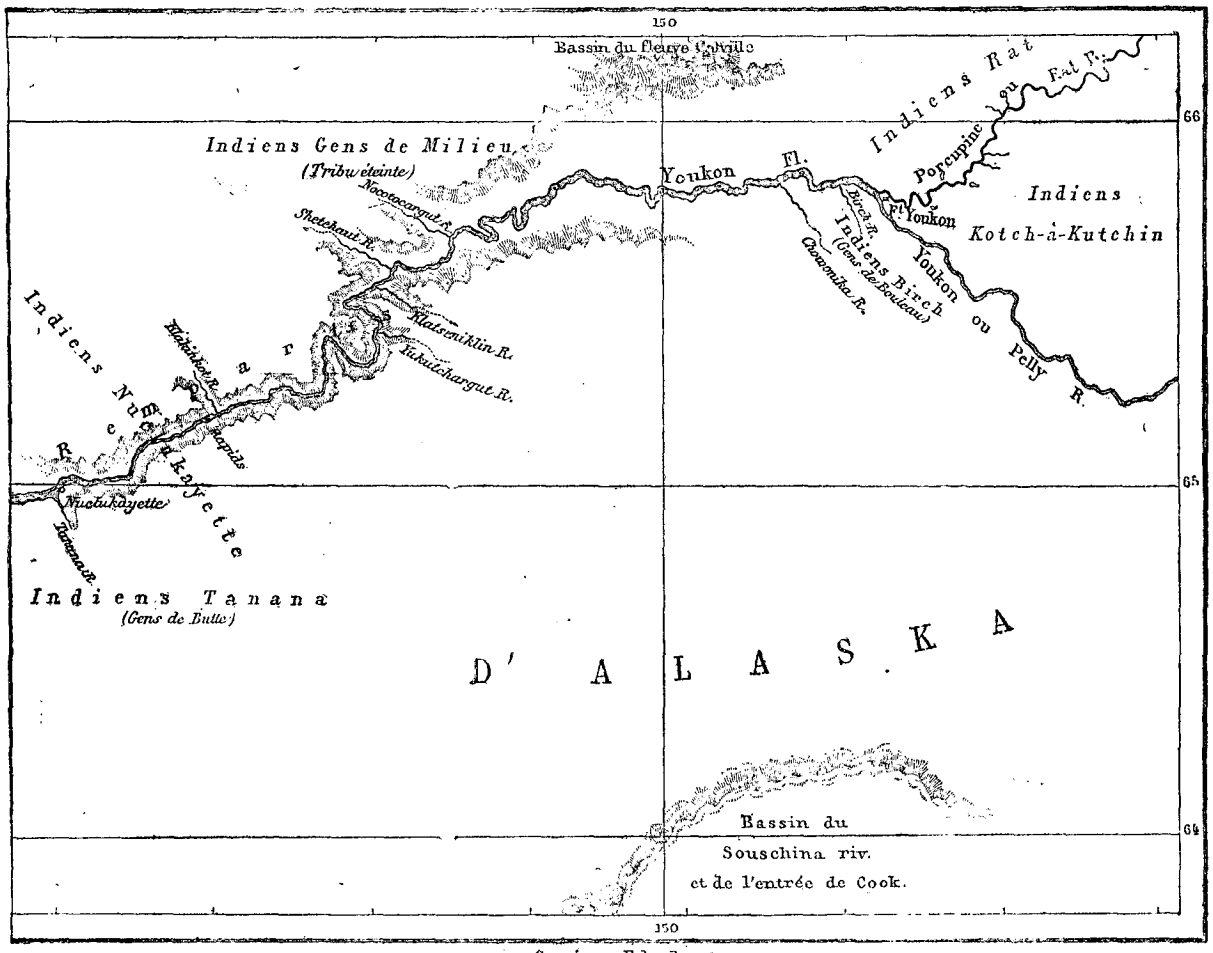
Le 12, les moustiques commencent à nous donner avis de leur présence, ce dont nous les dispenserions volontiers ; mais le lendemain, nous voyons arriver des hôtes mieux venus, les hirondelles, qui se mettent à voler autour du fort en décrivant dans les airs mille courbes capricieuses. Notre infatigable chasseur Kouriler abat dix oies sauvages ; hier il en a rapporté six. La chaleur est devenue si forte, les rayons du soleil si

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ardents, que nous nous sentons tous abattus par ce brusque changement de température.

19 *mai*. — L'Youkon s'est débarrassé aujourd'hui du manteau de glace qui le retenait captif; les fragments, détachés, amollis, descendent le cours du fleuve avec une vitesse de cinq ou six nœuds à l'heure. Le dégel se prolonge plusieurs jours, et nos yeux, fatigués de la monotonie de l'hiver, contemplent avec un plaisir inexprimable ce spectacle mouvant. Tantôt les blocs, arrêtés par quelque obstacle, s'entassent les uns sur les autres et forment de blanches montagnes; tantôt, dans leur course impétueuse, ils broient ou entraînent tout ce qui se trouve sur leur passage; des arbres entiers, des masses de sable arrachées au rivage sont emportées par les eaux, dont le niveau s'élève soudainement de quatorze pieds au-dessus de l'étiage d'hiver. Le 22, le courant charrie une quantité considérable de glace noirâtre, salie sans doute par le contact de la terre végétale; le 24, l'Youkon commence à se dégager.

Dire la quantité d'aspects sous lesquels s'est présenté le fleuve serait chose impossible; quelques blocs étaient transparents, cristallins : ils étincelaient au soleil comme des montagnes de diamant; d'autres, à demi fondus, n'avaient guère plus de consistance que de la gélatine; les uns étaient criblés de trous comme l'intérieur d'une ruche, les autres avaient une surface



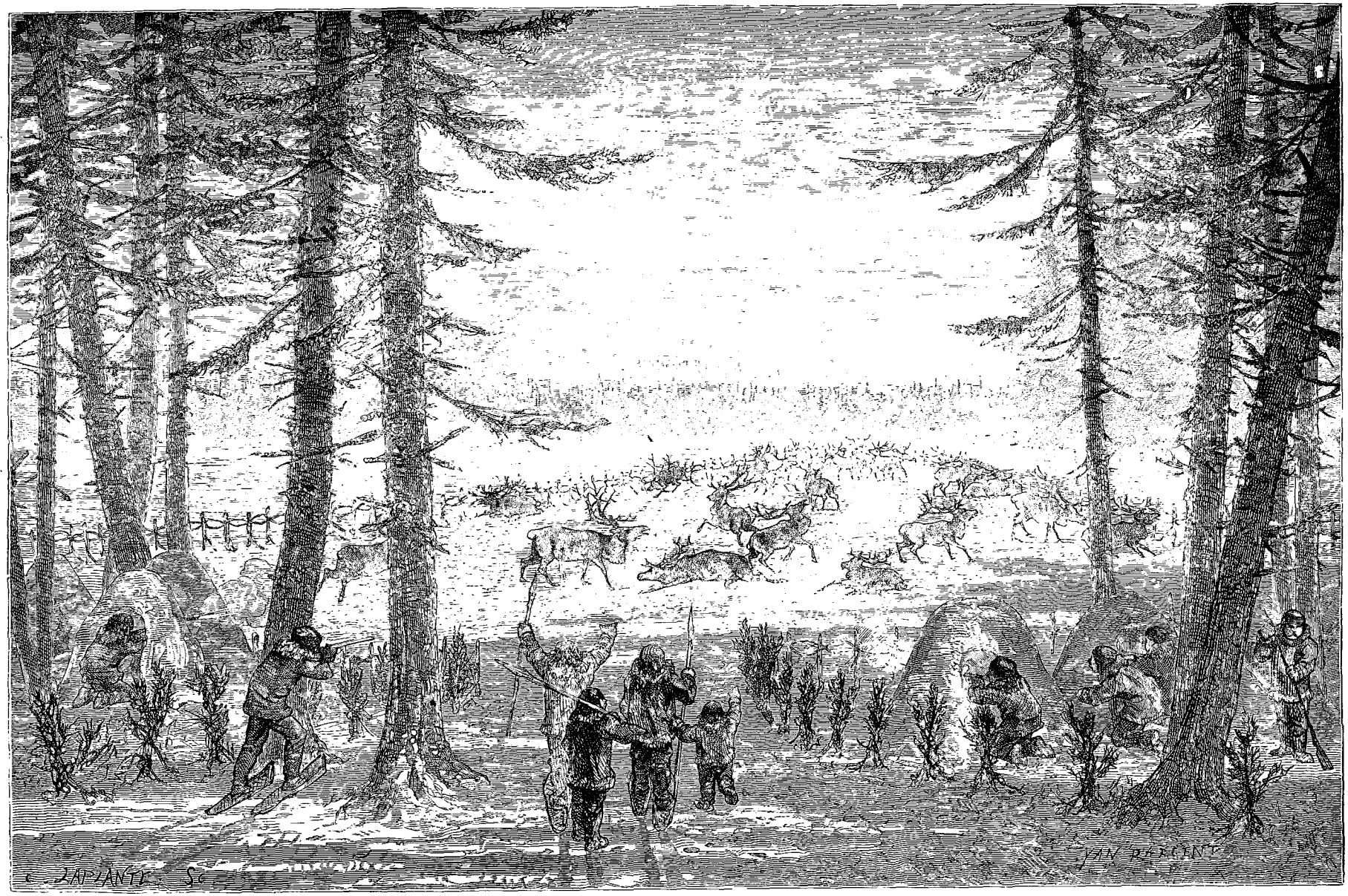
Gravé par Erhard.

lisse et brillante. Quand un de ces fragments minés par le dégel venait à en rencontrer un autre, il se brisait en mille pièces, avec un bruit assourdissant pareil à celui d'une centaine de verres et de bouteilles qu'on casserait à la fois. Beaucoup de vase était mêlée à la glace; bien des teintes jaunes ou grisâtres en altéraient la pureté; les eaux étaient aussi bourbeuses que celles de la Tamise; mais, çà et là, des amas de neige immaculée demeuraient encore sur les banquises en miniature; la plupart des blocs congelés renfermaient des morceaux de bois, quelquefois même des arbres, que le fleuve avait emportés l'automne précédent et que les froids avaient emprisonnés dans une rigide couche de glace. Les Russes retirent une grande quantité de ces débris, afin de s'en servir comme combustible; les troncs qui ont une longueur suffisante sont réservés pour la construction.

Traduit par Émile JONVEAUX.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Coral pour la chasse aux rennes chez les Co-Youkons (voy. p. 251). — Dessin de Yan' Dargent d'après un croquis de Frederick Whymper.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Débâcle du Youkon au printemps. — Dessin de Yan' Dargent d'après un croquis de Frederick Whymper.

VOYAGE ET AVENTURES

DANS LA COLOMBIE ANGLAISE, L'ILE VANCOUVER ET L'ALASKA

(AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE),

PAR FREDERICK WHYMPER[1].

1864-1867

XI

Préparatifs de voyage. — Nos canots. — Immensité du fleuve. — Navigation périlleuse. — Iles submergées. — Vue du mont Co-Youkon. Flottille en écorce de bouleau. — Newicargout. — Un docteur indigène. — Fauteuil à l'usage des babys.

25 *mai* 1866. — L'activité règne maintenant partout. Les Russes se préparent à leur expédition commerciale du printemps, Dall et moi à l'exploration que depuis longtemps nous avons projetée; M. Dyer se dispose à redescendre l'Youkon jusqu'à son embouchure, où il compte rencontrer un gentleman attaché à la commission du télégraphe, M. Everest Smith, que le colonel Bulkley a chargé de faire des sondages en cet endroit. Il a fallu se pourvoir de marchandises et de provisions, les peser, les emballer, s'assurer que les fusils et les pistolets sont en bon état, fabriquer enfin par douzaines des avirons et des rames.

Les peaux de notre *baidarre* et celles du *baidarre* à trois places de M. Dyer sont tirées de leur logement d'hiver, réparées aux endroits où elles ont subi des avaries, plongées dans l'eau pour reprendre de la souplesse, ensuite huilées avec soin et enduites de graisse le long des coutures. Le 26, tous nos préparatifs sont achevés; la pluie tombe à flots, mais nous sommes si impatients de nous mettre en route que ce contre-temps ne nous arrête pas. A sept heures du matin, M. Dyer monte dans sa petite embarcation avec deux indigènes et commence à descendre le fleuve; une heure après, en compagnie des Russes, nous partons dans la direction opposée. Notre ami le bidarchik Ivan a sous ses ordres huit hommes, tant Moscovites qu'Indiens; sa barque de peaux, construite avec soin et pourvue d'un gouvernail, d'un mât et d'une voile, est fort grande,

1. Suite et fin. — Voy. pages 225 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

car elle doit contenir, outre les voyageurs, deux tonnes au moins de provisions et de marchandises. Notre baidarre, beaucoup plus petit, porte cependant cinq personnes, une tente, des couvertures, des ustensiles de cuisine, des fusils, deux sacs de biscuits, cent cinquante livres de farine, et une foule de colis de toutes sortes. L'équipage se compose de Kuriler, qui fait l'office de timonier, et de deux Indiens, l'un appartenant à la tribu des Indgelètes, l'autre à celle des Co-Youkons. Dall et moi, nous tenons les gaffes, tandis que nos hommes rament. Nous avons aussi une voile, mais pas de gouvernail ; Kuriler nous dirige avec une pagaie. L'Youkon est encore encombré de blocs de glaces et de morceaux de bois, ce qui rend la navigation fort difficile; nous ne parvenons à nous frayer un passage qu'en nous tenant près de la rive ; il nous faut à chaque instant traverser le fleuve, puis le retraverser encore pour chercher les endroits où l'eau est le plus calme ; nous avons beau manœuvrer de notre mieux pour ne pas être entraînés à la dérive pendant cette opération, le courant, malgré nos efforts, nous ramène souvent à plus d'un mille en arrière.

Comment pourrais-je décrire la magnificence de ce fleuve, que nos compagnons comparent au gigantesque Mississipi ? Les paroles et le pinceau sont également impuissants à en donner une idée. A Noulato, c'est-à-dire à deux cents lieues au-dessus de son embouchure, l'Youkon a, d'une rive à l'autre, près d'une demi-lieue ; plus loin, il s'étend pour former des lagunes, larges quelquefois de deux lieues et parsemées d'innombrables îlots. La longueur n'étonne pas moins l'imagination. Les membres de la commission télégraphique l'ont remonté pendant six cents lieues, et, lorsqu'ils s'arrêtèrent, ils étaient encore loin de sa source; quant à ses affluents, chacun d'eux serait, en Europe, un fleuve considérable. En considérant cet immense cours d'eau, qui arrose des territoires grands comme plusieurs royaumes, je comprenais l'orgueil naïf qu'il inspire aux indigènes de ses bords : « Nous ne sommes pas des sauvages, disaient-ils à l'interprète russe, nous sommes les Indiens de l'Youkon ! »

A une demi-lieue au-dessus de Noulato, des rochers de granit mêlé de schiste dressent le long du fleuve leurs masses escarpées ; des plantes grimpantes et des fougères entourent leur base d'une verte ceinture. Vers midi, nous faisons halte pour prendre le thé. La rive, en pente, est difficile à gravir ; nous n'aurions pas choisi ce point de débarquement, mais la nécessité nous l'impose; nous l'escaladons d'un pas agile, le feu est bientôt allumé, Kuriler va puiser de l'eau à une source voisine et nous prenons de bon appétit notre modeste repas.

Non loin de cet endroit, la rivière décrit une courbe profonde ; des blocs de glace, des troncs d'arbres, des morceaux de bois de toute dimension flottent à la surface ; le courant est rapide, il faut qu'un homme se tienne à l'avant, armé d'une gaffe, pour repousser les obstacles et empêcher des rencontres qui seraient fatales à notre petite embarcation. Le canot des Russes vogue à peu de distance du nôtre ; nous voyons de gros arbres passer dessous, le faire un instant vaciller, puis le soulever hors de l'eau, quoiqu'il ait huit personnes à bord et pèse au moins trois tonnes ; mais les masses flottantes de glace et de bois, entraînées par le courant avec une vitesse de trois lieues à l'heure, acquièrent une force d'impulsion prodigieuse. Si par malheur ces mêmes troncs d'arbres avaient frappé de flanc le canot, ils l'eussent certainement fait chavirer. Souvent il nous arrive de sentir des blocs enfoncés sous l'eau heurter la quille de notre baidarre; c'est là, je puis l'assurer, une sensation fort désagréable. En effet, l'état du fleuve défie les efforts du plus habile nageur; entre nous et une mort certaine, il n'y a donc que l'épaisseur de l'embarcation, c'est-à-dire non pas une planche, mais une mince peau de renne. Un bateau de ce genre a pourtant ses avantages : les canots de cèdre de la Colombie anglaise seraient bientôt mis en pièces, tandis que le baidarre cède à la pression des obstacles sans pour cela se briser. Cependant toute médaille a un revers : nous ne tardons pas à nous apercevoir que les coutures qui assujettissent le fond de la barque ont l'inconvénient de se déchirer lorsqu'elles passent sur des troncs d'arbre ou qu'elles rencontrent des pierres dans les endroits où l'eau est peu profonde.

Le fleuve continue d'être tortueux. A un des tournants si difficiles dont je viens de parler, les Russes, après d'inutiles efforts pour lutter contre le courant, déclarent qu'il est impossible d'aller plus loin ; la côte étant fort escarpée à cet endroit, ils se laissent aller à la dérive afin de trouver un point plus favorable au débarquement, et ils s'installent sur le rivage pour attendre que l'Youkon soit plus praticable. A cette vue, Kuriler fait une grimace de dédain.

« Voulez-vous aussi, nous demande-t-il, retourner en arrière, ou bien faut-il continuer à marcher ? Je crois que sur l'autre bord les eaux sont plus calmes ; il y a peut-être un peu de danger à courir, mais nous pourrions traverser le fleuve et risquer l'aventure. »

L'offre a de quoi nous tenter; c'est une occasion brillante de montrer notre courage et de nous relever aux yeux des Russes qui, plusieurs fois, ont paru mettre en doute que des jeunes gens, comme Dall et moi, eussent assez de fermeté pour accomplir jusqu'au bout le voyage du fort Youkon. Notre amour propre est piqué au jeu ; nous disons à Kuriler d'avancer, tandis que nous-mêmes nous ramons avec ardeur. Plusieurs fois des masses flottantes rasent notre frêle embarcation, menaçant de l'engloutir sous leurs baisers perfides ; plus souvent encore, nous sommes obligés d'aller à la dérive pour livrer passage à un bloc de glace plus gros que les autres. Mais, grâce à l'excellente direction de notre timonier, nous traversons le fleuve sans accident et nous continuons notre route, au grand ébahissement de nos amis les Moscovites, qui, de la rive, suivent toutes les manœuvres. Les Indiens ne se pos-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sèdent pas de joie; ils se répandent en démonstrations bruyantes, ne comprenant pas que nous puissions demeurer calmes après une telle victoire. Cependant la fatigue commence à se faire sentir, nous avisons sur le rivage une place à peu près sèche, du moins relativement à l'immense marécage produit par la fonte des neiges, et nous y établissons notre campement. Nous sommes sur la rive orientale du fleuve; le sol, fort uni, découvre autour de nous un vaste horizon que borne, à dix lieues plus loin, la chaîne neigeuse des montagnes T'Kitské. Fort satisfaits de notre journée, nous nous mettons en devoir de dresser nos tentes, dont nous avons grand besoin, car la pluie tombe sans interruption.

27 *mai*. — Nous avons emporté une corde de halage, mais je ne sais quand nous pourrons nous en servir; les rives sont complétement submergées. Aujourd'hui, du reste, la navigation devient moins difficile; les îles nombreuses, éparses dans le lit du fleuve, rompent la violence du courant; nous bénissons ces obstacles salutaires, mais le plus souvent nous ne les voyons pas : ils sont enfouis sous les eaux, et c'est à peine si le sommet de quelques arbres plus élevés que les autres, rasant notre barque, nous signale leur présence. A midi, nous arrivons au confluent de la rivière Co-Youkouk, près du village du même nom. Un de nos bateliers indigènes est de ce pays, nous faisons halte dans sa hutte et nous achetons pour notre déjeuner un magnifique brochet. Comme nous revenons au logis avec notre emplette, nous apercevons derrière une des habitations indigènes un cercueil élevé sur des poteaux et entouré d'une palissade ; un drapeau se balance au-dessus.

La *sofka* (montagne) Co-Youkouk prolonge ses derniers contre-forts jusqu'à l'Youkon. Dans cette masse granitique, qui a la forme d'une citadelle, les couches géologiques sont disposées perpendiculairement, au lieu de l'être horizontalement comme il arrive d'habitude. A l'endroit où le fleuve vient baigner sa base, les eaux forment un rapide très-dangereux; pour l'éviter, nous traversons de nouveau l'Youkon, qui fait ici un grand coude vers l'est.

Nous passons devant plusieurs campements indiens; bientôt nous sommes escortés par une flottille d'embarcations qui se rendent aux villages de Noucloukayette (Nucucayette) et de Newicargout. Les canots se composent d'une solide charpente de saule recouverte d'écorce de bouleau; ces embarcations ont une longueur qui varie de huit à seize pieds, suivant qu'elles sont destinées à recevoir une ou trois personnes. Les bandes d'écorce sont cousues ensemble à l'aide de minces racines de sapin et calfatées avec de la résine. Quand les sauvages découvrent une voie d'eau, ils descendent au rivage, allument du feu, font chauffer la résine dont ils ont toujours une provision, mettent la barque sens dessus dessous et enduisent la couture avec le baume salutaire devenu presque liquide. Ils se servent habituellement d'une pagaie simple; les doubles, pareilles à celles que le Groënlandais emploie pour manœuvrer son *kyack*, sont fort peu en usage. Souvent, dans les bas-fonds, ils n'ont pas du tout recours à la rame, mais simplement à des pieux, et ils se tiennent debout pour les manœuvrer.

Les Co-Youkons se sont approvisionnés d'un peu de viande; mais ils comptent surtout sur les hasards de la route pour se procurer les vivres dont ils ont besoin. Ils entourent notre camp, jetant sur les bagages des regards avides. Nous feignons de ne pas nous en apercevoir, car nous nous sommes fait une loi de ne rien donner qu'à ceux qui nous rendent des services. Le nombre en est plus grand qu'on ne pourrait croire. Les indigènes que nous avons engagés se fatiguent vite, et nous sommes souvent obligés de prendre des rameurs supplémentaires. En général, les Indiens ne sont pas capables d'un effort prolongé, ils font grand bruit pour quelques ampoules insignifiantes que le maniement inaccoutumé de la rame a produites sur leurs mains. Pourtant nos hommes se comportent mieux que je ne m'y étais attendu; l'indgelète Mikechker est un garçon plein de bonne volonté, toujours prêt à s'offrir chaque fois qu'il peut être utile. Quelques-uns des Indiens qui voyagent avec nous ont des tentes de coutil qu'ils ont faites eux-mêmes sur le modèle de celles des Russes.

Ivan vient le soir nous apporter quelques œufs de canards sauvages que lui ont vendus les indigènes; c'est un objet de luxe, car on en trouve fort peu dans le pays. Nous campons près des Russes sur la rive orientale du fleuve; la place est passablement humide, mais nous en avons vainement cherché une meilleure.

28 *mai*. — Nous nous mettons en route à une heure du matin; les blocs et les amas de bois continuent à entraver notre marche, trois fois nous sommes obligés de traverser l'Youkon, entre autres sur un point où il a près de trois kilomètres de large. Une légère brise gonfle notre voile, ce qui diminue de beaucoup la fatigue du pagayage. Plusieurs grands peupliers croissent le long du fleuve; ils élèvent fièrement leur tronc élancé que cache à demi le naissant feuillage; presque tous présentent une particularité curieuse : leur tige droite et souple se courbe vers le sommet, de manière à décrire une sorte d'arc. Nous laissons successivement derrière nous des tombeaux et des campements indiens; quand nous approchons des villages, les Russes annoncent leur arrivée par la décharge d'un fusil à pierre de gros calibre, pareil à ceux dont on se sert dans la pêche à la baleine. Vers deux heures de l'après-midi, nous campons sur une rive escarpée. La pluie tombe dans la soirée, nous la saluons presque avec joie, car elle tient les moustiques à distance.

La journée du 30 se passe à graisser de nouveau le baidarre, qui commence à être imprégné d'eau. Les Russes se livrent à la même opération, et nos amis Indiens enduisent de résine les jointures de leurs canots d'écorce. Notre chantier de réparation est donc fort étendu; chacun de nous, stimulé par l'exemple,

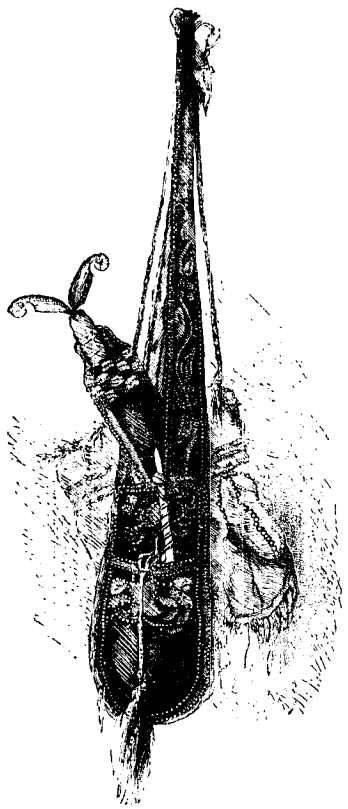
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

travaille activement, malgré les torrents de pluie qui tombent sans interruption.

31 *mai.* — Nous sommes arrivés ce soir à un village de pêcheurs, nommé Sacherteloutin. Là s'est arrêtée l'exploration de Zagoskin, dont la carte est jusqu'ici le seul document scientifique qui ait paru sur le pays. J'aurai donc soin à mon tour, dans l'intérêt des voyageurs futurs, de mesurer approximativement les distances, de relever les longitudes et les latitudes. Quoique l'Youkon décrive, jusqu'au fort qui porte son nom, des sinuosités innombrables, il coule néanmoins constamment vers le nord-est; c'est à peine si, dans quelques endroits, il remonte au nord ou se dirige à l'est.

1er *juin.* — Nous voici devant une grande lagune formée par le fleuve; elle est large d'environ deux lieues et longue de trois; des îles verdoyantes la parsèment, ses rives sont hautes, fort abruptes, bordées çà et là de rochers à pic. Le pays offre un aspect d'une grandeur imposante et sauvage; ses immenses solitudes nourrissent peu de gibier; dans l'espace de trois jours, nous n'avons réussi à prendre qu'un héron, deux canards, quelques œufs et un castor. La chair du héron est fort coriace, même pour des dents de voyageurs; quant à celle du castor, elle a un goût de musc peu appétissant, à l'exception de la queue, qui est véritablement délicieuse, et forme le plus grand régal des trappeurs de l'Youkon.

Les pauvres gens, du reste, ne sont pas difficiles. Lorsque les vivres deviennent rares, ils mangent des martres, des faucons, des hibous, non que cette chère soit à leur goût, mais ils se soumettent sans se plaindre à la nécessité. « Nous savoir nous contenter de corbeaux et de corneilles, disent-ils en riant; malgré cela, nous aimer autant autre chose. »



Sac d'indigène youkon.

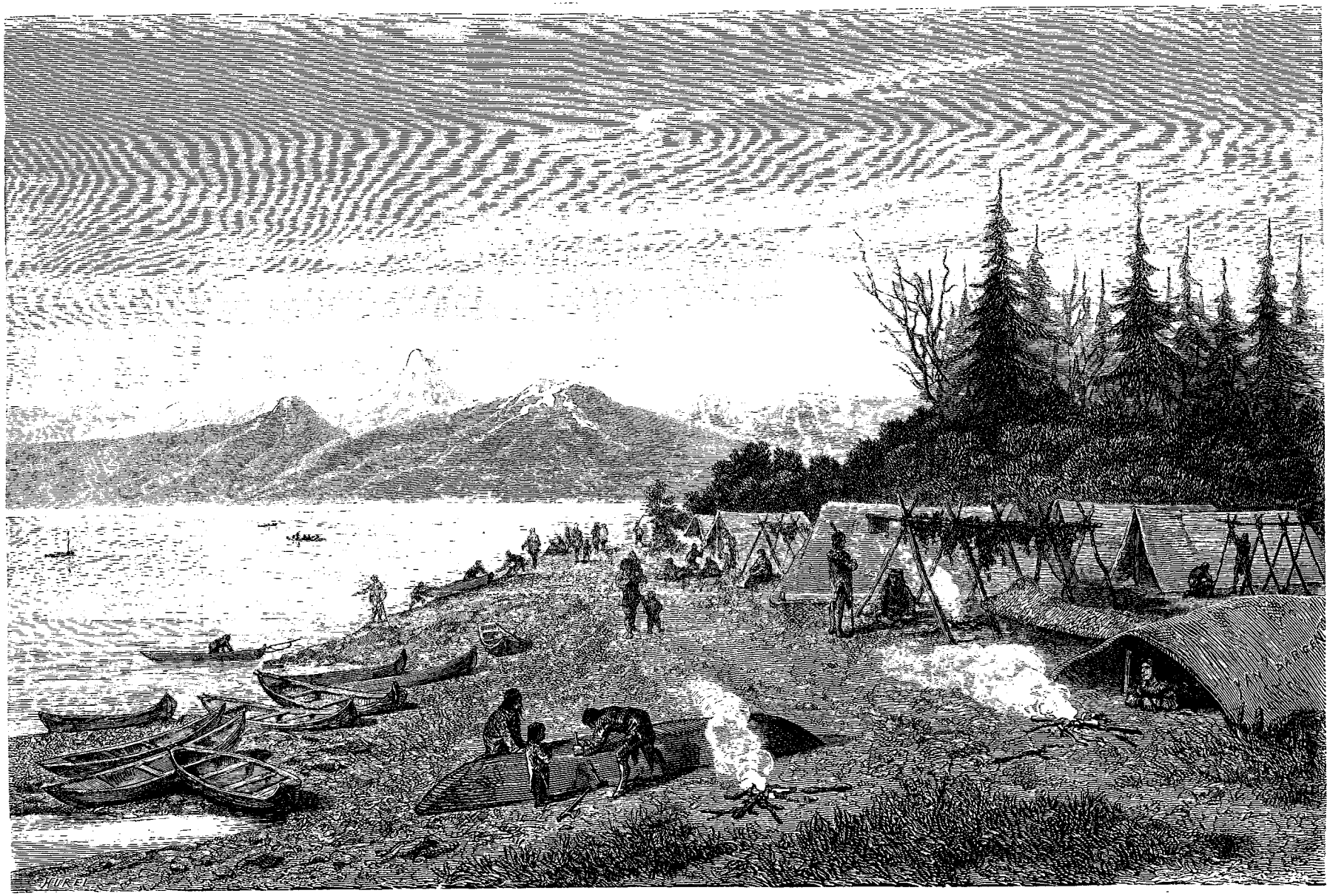
J'ai regret d'ajouter que ce maigre gibier forme la nourriture ordinaire des vieillards. Il est triste, dans ces régions, de voir ses cheveux blanchir et de perdre ses forces; les indigènes ne maltraitent pas leurs parents, lorsque l'âge les rend incapables de rendre des services; mais ils les abandonnent à leur faiblesse, ce qui équivaut presque à un arrêt de mort.

A l'endroit du fleuve où nous sommes parvenus, la végétation semble prendre une vigueur inaccoutumée, les sapins noirs croissent en plus grand nombre, et presque tous sont d'une grande hauteur. L'Youkon est couvert d'enormes radeaux qui ne sont pas faits de mains d'homme, mais formés par l'assemblage capricieux des troncs d'arbres et des morceaux de bois. La flottille s'avance avec une grande rapidité au milieu du courant; elle glisse légèrement à la surface en suivant une ligne droite, nous l'observons de loin, et nous calculons à quelle distance du canot elle va passer; tout à coup elle rencontre un tourbillon, tournoie, enfonce, se relève, puis se met à prendre une direction toute différente. Ces amas flottants, qui heurtent l'embarcation, mettent à chaque instant notre vie en danger; par bonheur, Kouriler est un timonier admirable; aucun péril ne trouble son sang-froid, et son attention ne se laisse jamais distraire.

2 *juin.* — De hautes montagnes dessinent au nord-nord-est leurs sommets baignés par les premiers rayons du jour; les naturels donnent à cette chaîne le nom de Suquonyilla. Nous marchons encore l'espace d'une lieue, et nous nous trouvons au confluent d'un large cours d'eau, le Melozecargout. (Dans le dialecte des Co-Youkons, la terminaison *cargout* signifie petite rivière, mais il faut se rappeler que si le Melozecargout semble étroit, comparé à l'Youkon, cela ne l'empêche pas d'avoir des proportions encore fort imposantes aux yeux d'un Européen.) Près de là, nous rencontrons un objet qui excite vivement notre curiosité: c'est un tronc d'érable; nulle part aux environs nous n'avons aperçu un seul de ces arbres, et les indigènes nous assurent que, pour en trouver, il faut remonter l'Youkon jusqu'au fort Selkirk; ce morceau de bois a donc parcouru une distance considérable, il arrive peut-être des sources du fleuve.

La température est devenue étouffante; force nous est de suspendre notre marche, pour dormir quelques heures sur le rivage. Nous nous remettons en route le soir, aimant mieux, par cette chaleur torride, voyager la nuit que le jour. Le lendemain matin, nous établissons notre campement près de celui des Russes, en face du confluent de la Newicargout, qui forme l'une des stations les plus importantes du fleuve. Le chef de la tribu vient le soir nous trouver pour nous inviter à nous rendre dans son village, offre que nous nous empressons d'accepter. Traversant un goulet assez étroit sur la rive sud-est de l'Youkon, nous entrons dans une sorte de baie où se déverse la rivière Newicargout. C'est là que se trouve la bourgade; nous la saluons par une décharge de revolvers, de carabines, de fusils, à la grande joie des habitants, qui sont, comme tous les indigènes, passionnés pour la détonation des armes à feu, et qui nous rendent sans retard le compliment. Notre factotum Kouriler ne se possède plus; enivré par l'odeur de la poudre, il tire sans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Campement d'été indien à Newicargout, au bord du fleuve Youkon. — Dessin de Yan' Dargent d'après Frederick Whymper.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cesse, si bien que, pour mettre un terme à ses prodigalités, nous le menaçons de confisquer ses munitions.

Cent cinquante Indiens environ, parés et peints avec une grande recherche, sont venus dans ce village pour vendre leurs fourrures; presque tous portent la tunique à double pointe ornée de dessins de perles; ils ont des poires à poudre, des gaînes de couteau, des ceinturons délicatement travaillés. Ils vivent sous des tentes en coutil de coton qu'ils fabriquent eux-mêmes, ou dans des huttes formées de pieux qui soutiennent une toiture de rameaux verts, de bandes d'écorce et de peaux. Des feux sont partout allumés pour tenir les moustiques à distance. La température est très-chaude, le thermomètre marque 22 degrés à l'ombre.

Pendant que les Russes font marché avec les indigènes pour des fourrures de castor, de martre, etc., Dall leur achète de la viande séchée, de la graisse et une sorte de pemmican indigène. Nous avons partagé entre nous les soins du voyage : il s'est chargé des approvisionnements; je dirige nos hommes, je règle les haltes, j'organise les campements. Nous faisons emplette d'un canot supplémentaire, et nous engageons deux Indiens pour le manœuvrer; il doit servir comme de tender, ou, si l'on aime mieux, de magasin à notre petit convoi. Nous ne sommes pas bien pourvus d'articles d'échange, et il faut que nous en trouvions une assez grande quantité pour payer nos achats, pour faire des présents aux chefs. Nous battons monnaie avec des chemises, des chaussons, des gaînes de couteau, etc.

Le chef de Newicargout me demande ma serviette et mon pain de savon; je m'empresse de les lui donner, car il nous a été fort utile pour les marchés que nous venons de conclure. Son avidité cependant n'est pas satisfaite : il aperçoit ma brosse à dents et veut aussitôt l'avoir; comme je n'en ai qu'une seule, je réponds par un refus formel. Ces petits objets ont le privilége d'exciter la convoitise des indigènes, quoiqu'ils en ignorent absolument l'usage. Pendant que j'étais dans le caribou, un mineur indien profita de mon absence pour s'emparer de ma brosse à dents, avec laquelle il se mit à nettoyer des spécimens de quartz. A mon retour, le trouvant livré à cette occupation, je manifeste d'une manière non équivoque ma mauvaise humeur.

« Il n'y a pas de mal, répond-il, si vous voulez vous en servir, je vais vous la rendre. »

Je l'assurai que désormais je n'en avais plus besoin.

J'engage donc les voyageurs qui visitent ce pays à veiller avec le plus grand soin sur leur outillage de toilette ou à prendre tous ces brimborions par douzaines.

Pendant le soirée du 4 juin, nous assistons à une scène fort curieuse de médication indigène. Un Co-Youkon, nommé Larrione, a entrepris de guérir un de ses parents, atteint d'une affection de poitrine. La moitié du village au moins est réunie sur la place autour du malade; un feu à demi éteint, placé au milieu de l'assistance, jette de pâles clartés. A l'arrivée du docteur, ou plutôt du magicien, les naturels se mettent à chanter en chœur, d'une voix basse et triste, une espèce d'invocation. Pendant ce temps, Larrione accomplit un rite compliqué dont, par ménagement pour le lecteur, je me garderai de décrire tous les détails. Grâce à la puissance de ses sortiléges, il réussit à chasser le mauvais esprit du corps du malade; mais le démon veut ressaisir sa proie, le magicien lutte avec son invisible adversaire et fait mine de le jeter dans les flammes; vaincu dans ce combat simulé, il se met à courir çà et là avec des gestes de terreur et de désespoir. C'est lui qui est maintenant possédé par l'esprit des ténèbres; il gesticule avec frénésie, pousse des hurlements, l'écume blanchit ses lèvres, ce qui ne l'empêche pas de mêler un récitatif cadencé aux plaintes du chœur. On eût dit une scène d'évocation des drames de Shakespeare; les lueurs vacillantes du feu, les gigantesques sapins qui, mal éclairés par un faible crépuscule, semblent tendre vers nous leurs bras chargés d'un noir linceul, tout transporte notre imagination dans un monde étrange et fantastique.

Enfin, la cérémonie prend un caractère moins sombre. Les chants retentissent éclatants et joyeux, le malade est guéri; du moins il ne peut faire autrement sans y mettre beaucoup de mauvaise volonté; il se traîne jusqu'à sa demeure, appuyé sur le bras d'un de ses fils. J'observe attentivement les Indiens et il me semble reconnaître parmi eux plus d'un incrédule; le sourire moqueur qui se dessine au coin de leur bouche contraste avec l'expression d'enthousiasme fervent des autres spectateurs; évidemment ils n'ajoutent aucune foi aux talents magiques de Larrione et regardent la cérémonie entière comme une jonglerie.

Les Indiens de ce pays ont pendant l'été une figure hâve, un air de lassitude qui fait pitié à voir, mais que leur genre de vie explique trop bien. Avides de profiter ces beaux jours, ils passent leur temps en fêtes continuelles : ce ne sont que danses, régals, réjouissances de toutes sortes; ils boivent et mangent avec excès, s'enrouent à force de chanter, mais dorment fort peu. Il est vrai qu'on ne se sent guère disposé au sommeil dans une saison où il n'y a pour ainsi dire pas de nuit; peut-être aurions-nous éprouvé nous mêmes cette influence si la fatigue du voyage ne nous eût disposés au repos.

Je remarque dans ce village une industrie qui semble particulière aux bords de l'Youkon : les indigènes fabriquent avec de l'écorce de bouleau de petites chaises destinées aux enfants. C'est une espèce de niche douillette, qui serait très-confortable sans une pièce de bois placée en avant et destinée, selon toute apparence, à empêcher les jambes du baby de prendre une position capable de les déformer. Le siége est moelleusement rembourré de mousse; la légèreté de l'appareil permet aux femmes indiennes de le porter sur le dos avec leur progéniture. Je me suis amusé à faire l'esquisse de cette espèce de fauteuil (voy. p. 264); je la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dédie respectueusement aux mères de famille européennes; si même un hardi fabricant de barcelonnettes veut tenter d'introduire chez nous ce meuble co-youkon, je lui abandonne volontiers mes droits d'importateur. Je ne réserve pas davantage mes priviléges pour l'ornement passé dans le nez du petit Indien; on peut voir qu'il ressemble beaucoup à la parure du même genre dont se montrent si fiers de grands enfants indigènes, hauts de cinq à six pieds. Les Co-Youkons prétendent rendre ainsi leur physionomie plus expressive; si tel est l'avis du lecteur, liberté complète lui est laissée de profiter de l'information.
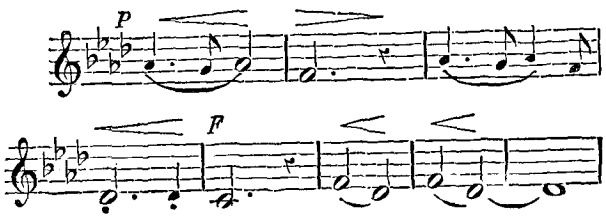
XII

Rencontre d'un déserteur. — Passion des Indiens pour la musique bruyante. — Halage. — Lagune. — Pyramide de bois flotté. — Noucloukayette. — Réception caractéristique. — Nous nous séparons des Russes. — Coiffure des indigènes. — Rapides. — Les remparts du fleuve. — Chasse à l'élan. — Indiens des possessions anglaises. — La rivière Porcupine. — Le fort Youkon.

5 *juin*. — Nous partons dès quatre heures du matin, et nous continuons notre route jusqu'au moment où la chaleur de midi nous force à nous arrêter. Peu de personnes croiraient qu'ici, sous une latitude presque polaire, nous avons vingt-huit degrés centigrades. Cette température nous paraît d'autant plus accablante, qu'elle succède sans transition aucune aux froids rigoureux de l'hiver. Si nous n'avions pas tenu à naviguer de conserve avec les trafiquants russes, nous nous serions depuis longtemps décidés à ne voyager que la nuit; mais nos compagnons préfèrent le jour, pour des raisons que je ne comprends pas bien.

L'air s'étant rafraîchi dans l'après-midi, nous reprenons notre marche, et bientôt, à notre extrême surprise, nous apercevons sur le rivage un grand feu. Les Indiens en allument rarement d'aussi beaux; ils aiment mieux, même en hiver, grelotter auprès de quelques chétifs branchages qui brûlent sans donner de chaleur. La flamme brillante qui frappe nos regards révèle sans doute la présence de quelque voyageur blanc. Vivement intrigués, nous débarquons aussitôt, et nous nous trouvons en présence, non pas d'un explorateur comme nous, mais d'un déserteur de la Compagnie de la baie d'Hudson. Il descendait le fleuve avec un Indien, quand son canot s'était renversé; tout ce qu'il possédait, y compris sa carabine, était allé au fond de l'eau. Les deux hommes avaient réussi à gagner la rive en s'accrochant à l'embarcation, et ils faisaient tranquillement sécher leurs habits sans trop s'inquiéter de leur situation précaire. Nous leur exprimons notre sympathie, d'abord par de bonnes paroles, puis par le don de quelques vivres. L'Européen, dont le teint, bistré par la longue influence du climat polaire, ne diffère pas beaucoup de celui de son compagnon, dévore les aliments que nous avons placés devant lui, et il déclare que depuis des années il n'a pas fait un repas semblable. Ivan, qui campe près de nous, lui donne une couverture. Nous essayons de lui persuader de venir avec nous au fort Youkon; il le ferait volontiers, sans la crainte d'être puni comme déserteur. Le malheureux, ayant contre le commandant de ce poste un grief réel ou imaginaire, a pris le parti de s'enfuir, et depuis plusieurs années il mène une vie bien rude. Il est encore dans la force de l'âge, quoiqu'il soit resté bien longtemps au service de la grande Compagnie anglaise; mais lorsqu'il y est entré, il sortait à peine de l'enfance [1]. Comme, dans sa vie errante, il a parcouru toute l'Amérique du Nord, depuis la baie d'Hudson jusqu'au détroit de Béhring, il a peut-être trouvé aussi le fameux passage du nord-ouest, si longtemps cherché. Quoi qu'il en soit, notre homme ne s'en inquiète guère, peu soucieux de la science; il n'est poussé par aucun autre mobile que le soin de sa sécurité personnelle.

6 *juin*. — Après avoir dit adieu au fugitif, nous reprenons notre route dans l'après-midi, et nous continuons à remonter le fleuve jusqu'au lendemain vers quatre heures. Le jour n'est plus maintenant suivi de ténèbres, la nuit n'est pas la nuit; un pâle crépuscule la remplace, les derniers rayons du soleil dorent encore l'horizon au couchant, que déjà l'aube apparaît radieuse du côté opposé. Les Indiens rament courageusement — pour des Indiens —; nous nous efforçons de les tenir en belle humeur, et sachant combien ils sont amoureux d'harmonie, nous leur apprenons une foule d'airs européens. Que l'explorateur futur de ces régions ne s'étonne donc pas d'entendre retentir dans la solitude quelques-uns de nos refrains nationaux! Les Indiens ont la fibre musicale, ils apprennent vite les motifs qui ne sont pas trop compliqués : deux morceaux surtout, un chant de guerre américain et l'hymne *Excelsior*, leur inspirent une admiration sans bornes;



le rhythme bruyant de cette dernière composition s'adapte à toute espèce de dialecte, convient à toutes les races, à tous les pays.

Le fleuve s'est maintenant abaissé de plusieurs pieds, le halage devient possible. Nous disposons les cordes et nos Indiens descendent sur la rive. Les uns vont nu-pieds, d'autres portent la chaussure d'été en usage dans le pays, c'est-à-dire de longues bottes en peau de phoque, rendues imperméables par une épaisse couche de graisse. Le travail dont ils sont chargés n'est rien moins qu'agréable; ici la berge offre une boue profonde dans laquelle on enfonce jusqu'aux genoux; plus loin, des troncs d'arbres et des rochers barrent le passage; nos hommes ont à franchir ces

1. Nous apprîmes plus tard qu'il était parvenu à gagner Saint-Michel, et qu'il s'y était embarqué sur un navire mouillé dans ce port.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

obstacles, tandis que la corde de halage leur meurtrit les épaules et que la violence du courant, qui agit en sens contraire, les oblige aux plus pénibles efforts. Le timonier a, lui aussi, une rude besogne, car il n'est pas facile d'empêcher le canot de toucher la terre ou de donner contre les bas-fonds. Bientôt nous arrivons à une nouvelle lagune formée par le fleuve; elle remonte vers le nord, et sa longueur est d'environ huit lieues; des rochers escarpés bordent sa rive orientale; des îles nombreuses, dont plusieurs sont fort grandes, s'élèvent à sa surface. L'une d'elles est tellement longue que Dall croit avoir quitté l'Youkon pour entrer dans un de ses affluents, et il veut à toute force nous persuader de retourner en arrière. Enfin nous arrivons au bout de l'interminable côte, le fleuve déploie de nouveau à nos yeux sa majestueuse largeur; l'île que nous venons de dépasser a une étendue de cinq lieues.



Chaise d'enfant en écorce.

Le 7, nous suivons un rivage marécageux et bas qui ne paraît guère produire autre chose que des moustiques; le 8, dans la matinée, nous arrivons à une grande rivière qui vient de l'ouest se jeter dans l'Youkon, et à laquelle les Indiens ont donné le nom de Towchecargout. Une large pyramide de bois mort, accumulée par les siècles, se dresse à une hauteur de cinquante pieds au confluent des deux cours d'eau. Nous allumons du feu pour prendre notre thé réglementaire, puis nous nous remettons en marche. Une bonne brise du sud-ouest pousse le canot, le fleuve continue à être très-large et tout parsemé d'îles. Le soir, nous voyons miroiter à l'est les eaux de la Tanana; c'est à l'endroit où elle se jette dans l'Youkon que s'élève, sur une langue de terre, le village de Noucloukayette, principale place de commerce du pays. Nous dépassons à dessein la bourgade, car le courant est trop rapide pour nous permettre d'y aborder; arrivés à la distance d'environ une demi-lieue, nous traversons le fleuve en compagnie des Russes et de la flottille de canots indiens; nous n'avons plus qu'à nous laisser aller à la dérive pour débarquer juste devant Noucloukayette. Ivan donne le signal de la décharge d'usage; de notre côté, nous faisons un magnifique feu roulant avec toutes les armes qui se trouvent sous notre main.



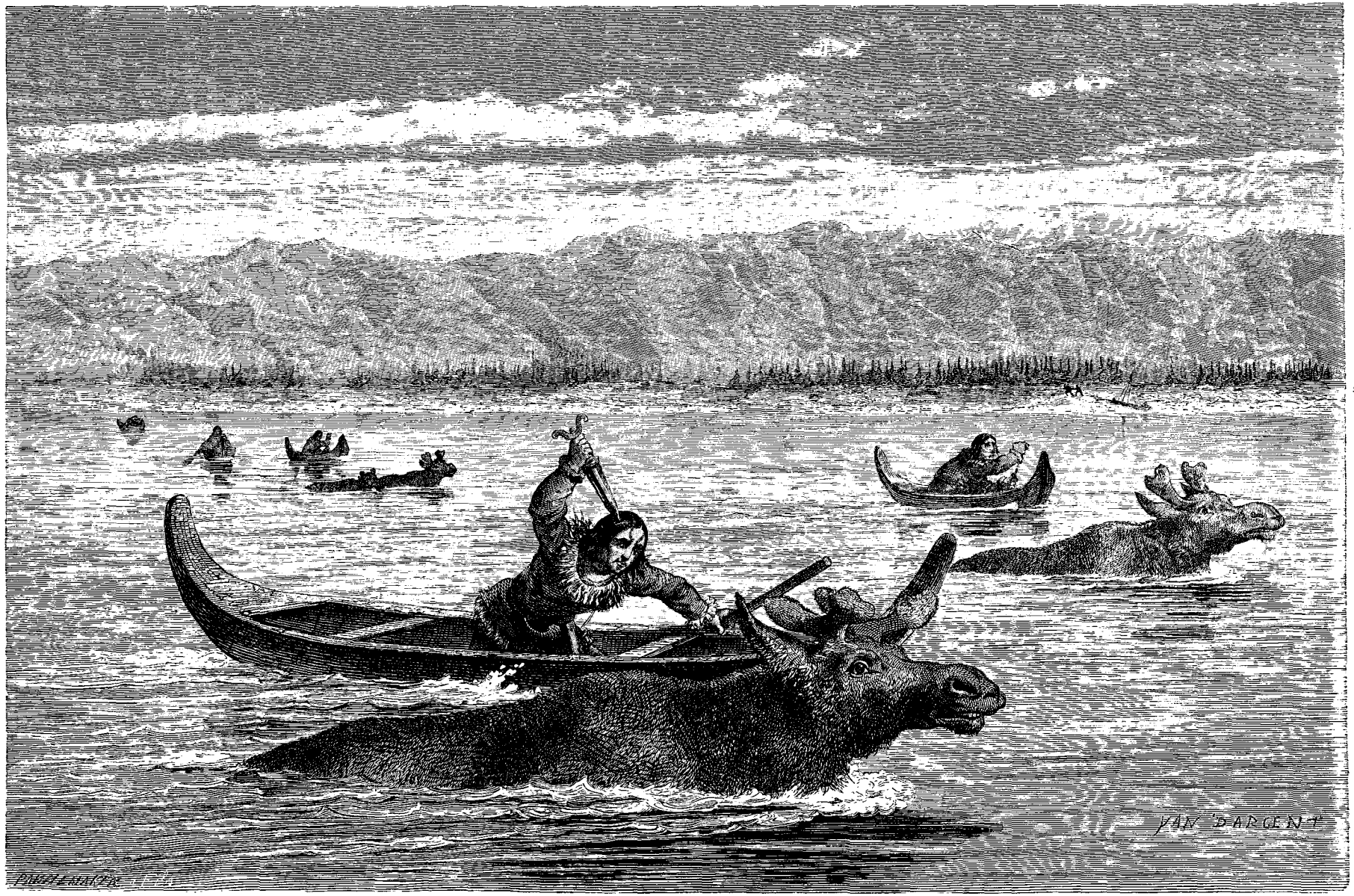
Indien Tanana.

Ce village, situé à quatre-vingts lieues de Noulato, est l'endroit le plus éloigné où se soient jamais rendus les trafiquants russes. Il y a deux ou trois ans, les employés de la Compagnie de la baie d'Hudson ont descendu le fleuve et se sont rencontrés à Noucloukayette avec leurs concurrents moscovites. On trouve rassemblés ici des Indiens de toutes les tribus, Co-Youkons, Newicargouts, Tananas, voire même des Kotch-à-Koutchins du fort Youkon; cette espèce de foire a réuni souvent plus de six cents indigènes.

C'est parmi les Tananas que se trouve le type Peau-Rouge le plus pur; ils ont le visage peint de couleurs éclatantes; des plumes ornent leur longue chevelure; des morceaux d'argile rouge, fixés derrière la tête, retiennent de petites aigrettes; leur court vêtement de cuir, leur pantalon de peau de renne, sont ornés de franges et de perles; ils portent des poires à poudre et des ceintures délicatement travaillées. La fière stature de ces indigènes me rappelle l'Indien idéal de l'Amérique du Nord, dont j'ai lu de nombreuses descriptions, mais que je n'ai pas encore eu la bonne fortune de rencontrer sur mon chemin.

Avant d'entrer dans le village, il nous faut subir une espèce d'épreuve maçonnique : les naturels veulent s'assurer que nous avons « le cœur fort ». Ils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

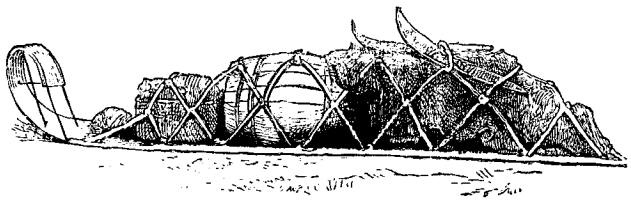


Chasse aux élans dans le fleuve Youkon. — Dessin de Yan' Dargent d'après un croquis de Frederick Whymper.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se précipitent à notre rencontre en poussant des cris furieux, en brandissant leurs armes, comme s'ils avaient l'intention de nous livrer un combat à outrance. Arrivés près de nous, ils déchargent en l'air leurs fusils. Nous répondons au compliment de la même façon; après quoi, le vieux chef que nous avons vu à Noulato s'avance pour nous souhaiter la bienvenue. Cet indigène s'est montré fort hospitalier envers Ketchum et Labarge, lorsque, deux mois auparavant, ils se sont arrêtés dans son village; aussi nos compagnons lui ont-ils remis pour nous une lettre où il nous prient de lui faire présent de divers objets, entre autres d'un paquet de poudre. En ce moment, Noucloukayette est totalement dépourvu de vivres; les Indiens, quoiqu'ils aient l'estomac vide, n'en continuent pas moins à chanter et à danser avec un entrain admirable; ils savent, du reste, que la saison de la chasse à l'élan approche, et qu'ils pourront se dédommager de la maigre chère à laquelle ils sont maintenant réduits.

9 *juin*. — Nous nous attendions à rencontrer ici un métis, nommé Antoine Houle, qui remplit au fort Youkon l'office d'interprète; malheureusement pour nous, il a terminé très-promptement ses transactions commerciales, et il a quitté le village avant-hier. Son empressement à s'éloigner de cette terre de disette est facile à comprendre; il n'a pu sans doute se procurer la moindre provision.



Traîneau du fort Youkon.

Dès notre arrivée, nous avons envoyé à sa poursuite un Indien chargé, non de le ramener ici, mais de lui demander simplement de nous attendre pour faire route avec nous; cet homme vient de nous apprendre qu'il n'a pu réussir à le rejoindre, Houle ayant trop d'avance sur lui. La véritable raison, c'est que notre messager s'est arrêté en route pour tuer deux élans.

Nous devons aujourd'hui nous séparer de nos amis les Russes. Nous les remercions chaudement de leurs bons offices, et, à trois heures de l'après-midi, nous montons à bord du baidarre. Un de nos rameurs de Newicargout a refusé d'aller plus loin; nous le remplaçons par un indigène de Noucloukayette, vigoureux camarade à la mine ouverte et intelligente, qui, nous assure-t-on, connaît parfaitement la navigation du fleuve. Plusieurs canots nous accompagnent; tous sont pourvus d'un large vase de bois plein de cendres d'où s'échappe une légère fumée; ce procédé a l'avantage d'éloigner les moustiques et de permettre aux voyageurs d'allumer promptement du feu, lorsqu'ils veulent descendre au rivage. Parmi les Indiens qui nous escortent, se trouvent cinq ou six Tananas. Leur mine, en ce moment, j'ai regret de le dire, est assez piteuse; ils se sont dépouillés des grandes plumes qui formaient un orgueilleux panache au-dessus de leur tête, l'humidité a transformé en boue l'argile des aigrettes, et des flocons de duvet se mêlent à leur chevelure souillée. La première fois que j'en vis un en cet état, je le supposai atteint de quelque maladie dégoûtante; je lui donnai un morceau de savon, en lui recommandant de ne s'approcher de moi que lorsqu'il se serait lavé avec soin. L'Indien prit le savon, en souriant de mon ignorance, et se retira. Il se garda, cela va sans dire, de suivre mon conseil; peut-être même n'avait-il jamais vu de savon.

Immédiatement au-dessus de Noucloukayette, l'Youkon diminue de largeur: des collines boisées, des roches abruptes resserrent son lit. Comme nous ne sommes plus en compagnie des Russes, et que nous pouvons régler la marche à notre gré, nous décidons de voyager exclusivement la nuit, ou pendant le crépuscule qui en tient lieu. Deux hommes manœuvrent le canot d'écorce, nous pouvons au besoin renouveler l'équipage du baidarre, et nous avançons rapidement. Les embarcations de bouleau sont très-faciles à conduire, aussi doit-on les préférer à toutes les autres, du moins pendant l'été; mais elles seraient trop fragiles au printemps, lorsque le fleuve n'est pas complétement libre de glaçons.

Les chiens des Indiens qui nous accompagnent font la plus grande partie du voyage par terre, et ce n'est pas pour eux une mince fatigue que de tourner autour des roches, dont les rives sont fréquemment hérissées. Quand nous passons d'un bord à l'autre du fleuve, ils nous suivent à la nage, parfois sur un espace d'un quart de lieue à travers de violents rapides. La condition de ces animaux est cependant meilleure que dans les forts, où on les laisse, en été, pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. Ici nous les nourrissons toujours, souvent même fort abondamment. Ils nous sont du reste très-utiles, car ils parcourent sans cesse les bois à la poursuite de quelque gibier. Ce soir, ils ont dépisté un jeune élan qu'ils ont tenu en arrêt jusqu'à l'arrivée des Indiens.

Dans la matinée du 10 juin, nous nous apercevons que notre embarcation a une voie d'eau, occasionnée par le frottement contre les rochers. Abordant aussitôt sur la rive, nous découvrons deux larges déchirures béantes. Heureusement les femmes de nos Indiens qui suivent leurs maris, sont toujours prêtes à entreprendre ces radoubages à l'aiguille pour le modeste salaire d'un miroir de deux sous; nous y ajoutons, comme pourboire, une tasse de thé que nous assaisonnons de débris de biscuits. Je recommande vivement cette ruse innocente aux voyageurs, dont la pacotille est restreinte ou épuisée: le biscuit, qui se gonfle considéra-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blement, acquiert un imposant volume, en même temps qu'il sert à masquer le degré trop faible de l'infusion.

10 *et* 11 *juin*. — Pendant ces deux jours, nous nous sommes fait haler presque constamment. Dans la soirée, nous arrivons aux rapides. Les Russes nous avaient fait craindre de rencontrer en cet endroit des difficultés sérieuses, mais nous trouvons leur rapport très-exagéré. Le fleuve est relativement étroit, une longue île rocheuse, submergée en ce moment, obstrue le passage, le courant est très-fort. Les hommes de halage sont descendus sur les rochers de la rive occidentale; parfois il nous faut les reprendre à bord et pagayer avec une grande vigueur. Un voyageur moins amoureux de la vérité pourrait ici tracer une scène fort émouvante, mais la conscience me force à reconnaître que nous passons sans grande difficulté. Il faut tenir compte cependant de l'étiage du fleuve; Ketchum, l'année précédente, a trouvé dix pieds d'eau de plus, en sorte qu'il lui a été impossible de faire haler son embarcation de la rive. Depuis un mois, le niveau a baissé de douze pieds environ.

Les hauteurs qui enserrent les deux rives sont appelées au fort Youkon les *remparts*, à cause des rochers en forme de bastion qui dominent le fleuve.

Les Indiens apportent à Dall une dent fossile d'énorme dimension; il n'est pas douteux que l'on ne puisse faire ici d'intéressantes trouvailles de ce genre.



Chargement d'un traîneau.

Une petite rivière, nommée la Klakinikot, vient se jeter dans l'Youkon à six milles environ au-dessus des rapides.

Descendus pour camper à quatre heures du matin, nous trouvons sur la rive des groseilles rouges et des groseilles à maquereau. J'avais vu, quelques jours auparavant, de la rhubarbe sauvage, dont les Indiens recueillent des quantités considérables; sous le rapport du goût, elle ne le cède guère à l'espèce cultivée. Des buissons d'églantiers fleuris égayent partout le regard.

12 *juin*. — A quatre heures du matin, nous nous engageons dans une nouvelle gorge, moins resserrée toutefois que les précédentes. A neuf heures du soir, nous découvrons que le canot a encore une avarie et nous nous arrêtons pour le réparer.

Cette partie du fleuve abonde en gibier. L'été, les moustiques infectent les bois, l'élan lui-même ne peut supporter leurs piqûres. Pour se soustraire aux attaques de cet ennemi acharné, il s'élance vers la rivière, s'y baigne, et quelquefois gagne les îles à la nage.

La région où nous sommes est chère au chasseur indien; nulle part, sur le cours du fleuve, on ne trouve autant d'élans; ils sont rares au-dessus de Noucloukayette, et jamais ils ne descendent jusqu'à Noulato. Ils doivent cependant être en grand nombre sur les rives des affluents de l'Youkon et en particulier le long de la Newicargout, car, à notre passage près de ce cours d'eau, les indigènes nous ont fourni une provision considérable de chair d'élan. On dit qu'en hiver les Indiens, chaussés de leurs raquettes, se mettent à poursuivre ces animaux, qui, gênés dans leur course par la neige, se fatiguent vite, et ne tardent pas à se laisser atteindre.

La chair de l'élan est excellente, beaucoup plus délicate que celle du daim et même du renne; son mufle, bien accommodé en ragoût, est un mets délicieux.

Pour économiser leur poudre, les indigènes chassent d'ordinaire l'élan de la manière suivante: quand ils en aperçoivent un dans le fleuve, ils s'approchent de lui sur leurs canots d'écorce, le harcèlent, l'empêchent de gagner la rive; l'animal est bientôt épuisé: alors ils lui plongent un couteau dans le cœur ou dans les flancs.

Un élan pèse sept cents livres et plus; on en cite même qui ont atteint un poids de douze cents livres.

Tant que nous sommes restés au milieu des *remparts*, le halage s'est fait constamment de la rive. Le 15, nous sortons de la gorge, le fleuve s'élargit en formant des lagunes et des bas-fonds semés d'innombrables îles. Les berges, minées par le courant, surplombent en certains endroits au-dessus des eaux.

Dans la matinée du 20, nous sommes assaillis par un orage formidable, le vent souffle avec fureur et la pluie nous pénètre jusqu'aux os; nous luttons d'abord vaillamment, mais enfin, exténués de fatigue, nous cédons à la violence de la tempête. Un grand feu allumé sur le rivage nous console bientôt de notre disgrâce; nous séchons nos vêtements, et, confortablement étendus sous la tente, nous retrouvons notre philosophie.

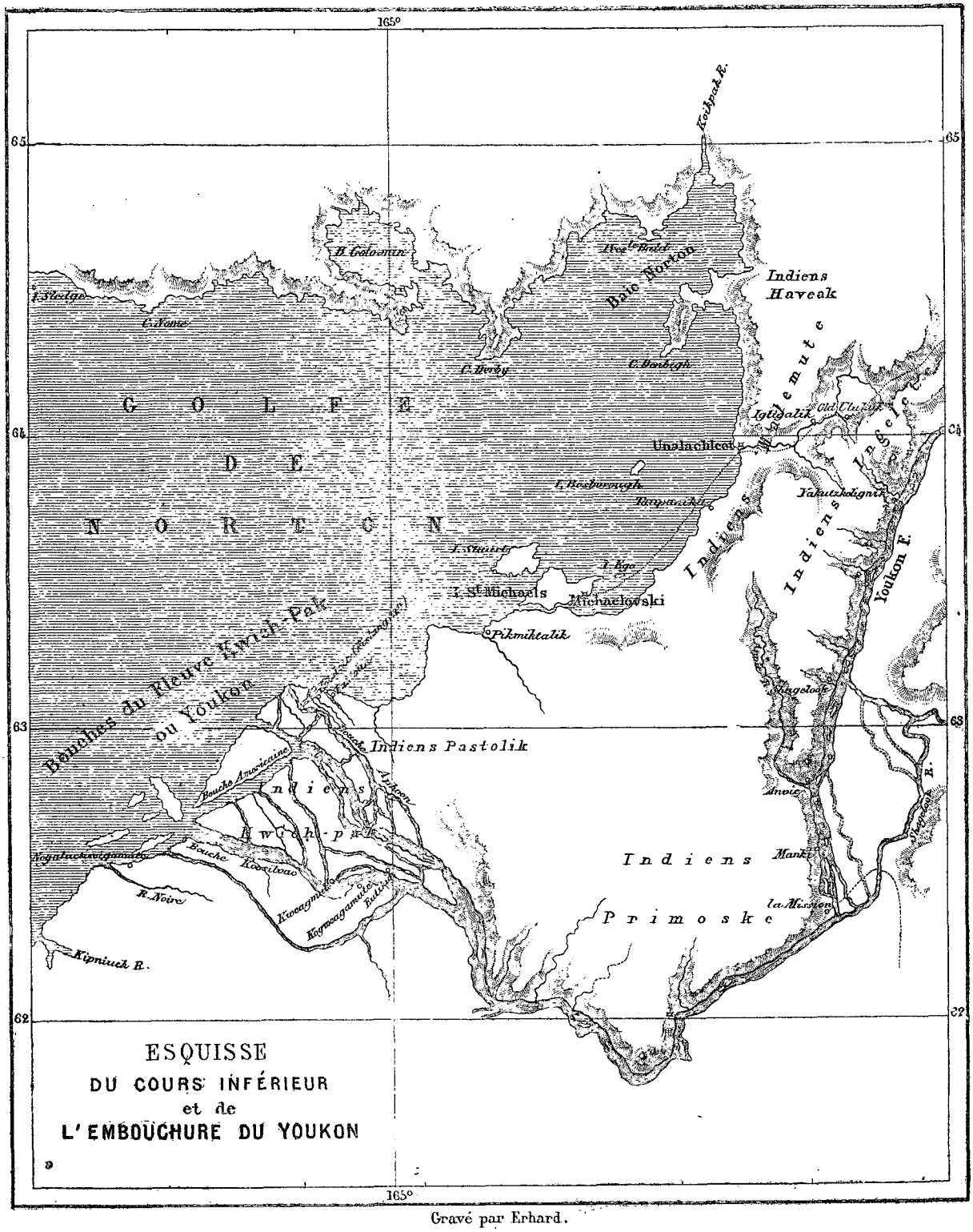
21 *et* 22 *juin*. — Nous sommes au jour le plus long de l'année; le soleil ne disparaît de l'horizon qu'à onze heures et quelques minutes, et son disque radieux se montre à l'orient un peu avant minuit; ainsi, nous le perdons de vue à peine trois quarts d'heure, tant nous sommes près du cercle polaire.

A sept heures du matin, nous rencontrons une troupe d'indigènes du haut Youkon campée sur le bord du fleuve; c'est une famille de la tribu des Kotch-à-Koutchins occupée à faire sécher du poisson. Leur chef nous offre un quartier d'élan, attention gracieuse à la-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelle nous répondons par le présent de quelques bagatelles.

23 *juin.* — A midi, nous passons devant la rivière Porcupine, qui vient du nord apporter à l'Youkon le tribut de ses eaux. Une demi-heure encore de pagayage nous amène en vue du fort Youkon. L'aspect n'a rien de grandiose, cependant jamais panorama splendide ne fut salué avec plus d'enthousiasme.

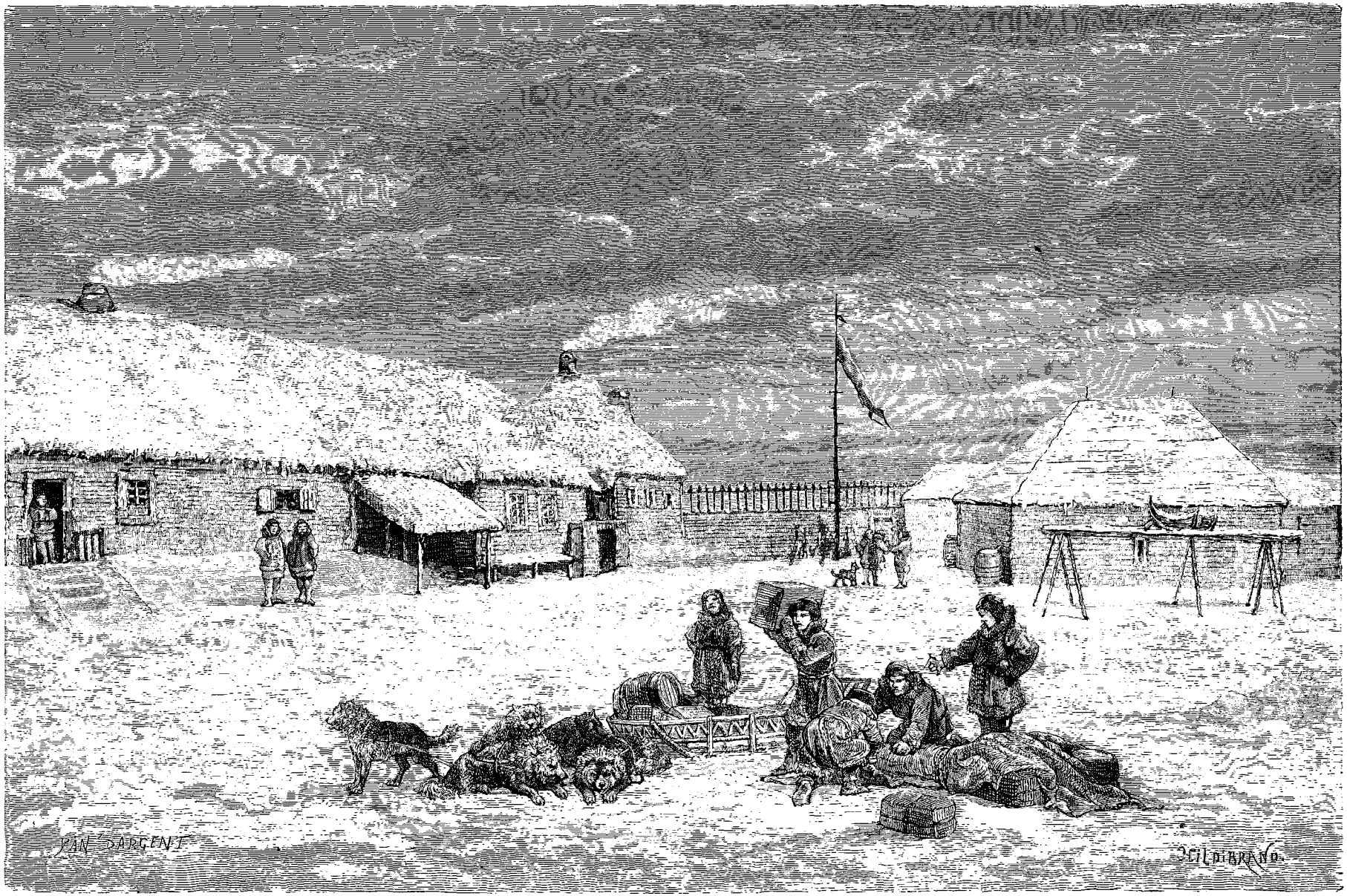


Gravé par Erhard.

Sur cette carte, comme sur la première et la deuxième, on a conservé à la plupart des noms leur forme anglaise.

Une oule d'Indiens campent en dehors des palissades. Nous nous élançons à terre, où nous distribuons force poignées de main à tout le monde; bientôt après, nous sommes installés dans une des chambres du fort. Nous avons mis un mois à parcourir deux cents lieues, encore n'avons-nous pris que trois jours de repos.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fort Saint-Michel (Michaelowski), dans le golfe de Norton. — Dessin de Yan' Dargent d'après un croquis de Frederick Whymper.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XIII

Séjour au fort. — Une foire indienne. — Les fourrures. — Traîneaux anglais. — Départ. — Nous nous laissons aller au fil de l'eau. — Noulato. — Anvic. — La *mission*. — Les bouches de l'Youkon. — Saint-Michel. — Mauvaise nouvelle. — Retour.

Rien ne fut négligé pour nous rendre agréable notre séjour au fort Youkon, et pourtant les deux semaines de notre résidence au fort nous permirent d'apprécier combien doit être rude la vie que mènent pendant des années les colons européens. De l'élan bouilli à déjeuner, de l'élan bouilli à dîner, de l'élan bouilli à souper, voilà quel est le fond du régime alimentaire; le poste est tellement inaccessible qu'on y apporte fort peu de provisions. Toutes les denrées du dehors doivent, avant d'arriver ici, passer par chacun des postes qui s'étagent entre l'Amérique russe et la factorerie d'York, dans la baie d'Hudson. Elles sont transportées d'un fort à l'autre par les employés de la Compagnie; ceux de l'Youkon vont chercher leurs approvisionnements à la maison La Pierre, petit établissement situé non loin des sources de la Porcupine, à une distance d'environ deux cents lieues. Il faut vingt jours pour remonter la rivière, et six pour la descendre. La station la plus proche est le fort Mac-Pherson, qui s'élève à dix lieues au-dessus du confluent de la rivière Peel et du Mackenzie. On ne trouve plus ensuite de poste jusqu'au fort Simpson, distant de cinq cents lieues du fort Youkon.

Le fort Youkon a été fondé en 1847; les bâtiments actuels ne datent toutefois que de 1864, et ils n'ont été achevés qu'en 1867. On sait que ce fort est le plus éloigné des établissements de la Compagnie de la baie d'Hudson; il est situé sur le 66e degré latitude nord, dans un territoire qui fait partie de l'Alaska; aussi la Compagnie russe-américaine a-t-elle longtemps exigé de sa rivale une forte indemnité pour lui permettre d'étendre son trafic jusqu'aux bords de l'Youkon.

A la hauteur du fort, l'Youkon se partage en cinq canaux, séparés entre eux par des îles, qui empêchent le regard de s'étendre d'une rive à l'autre. Les eaux du fleuve étaient couvertes d'embarcations; chaque jour arrivaient de nouvelles troupes d'Indiens, et l'on entendait du matin au soir retentir des décharges de mousqueterie; c'était à croire le poste assiégé par une armée formidable. Cinq cents naturels furent bientôt réunis dans la plaine voisine; ils y dressaient des tentes, des baraques de bois ou des huttes de peaux d'élan; ces dernières habitations étaient d'ordinaire accouplées deux par deux; les Indiens plaçaient les portes d'entrée en face l'une de l'autre et allumaient entre elles un maigre feu destiné aux usages domestiques. Chaque indigène qui se présentait au fort recevait, à titre de don gratuit, une petite provision de tabac ou une pipe de terre; ceux qui manquaient de vivres pouvaient aussi réclamer une ration quotidienne de chair d'élan.

Le costume d'hiver des naturels se compose d'une longue robe de peau d'élan, dont la fourrure est tournée à l'envers.

Une foule de tribus différentes avaient envoyé des représentants au fort Youkon. Les Kotch-à-Koutchins (Indiens des basses terres) habitent un territoire voisin. Deux autres peuplades, les An-Koutchins et les Tatanchok-Koutchins viennent d'un pays plus éloigné, situé sur les rives du haut Youkon ou Pelly, ainsi qu'il a longtemps été désigné sur les cartes. Les employés de la Compagnie de la baie d'Hudson, trouvant sans doute les noms indigènes trop difficiles à retenir, les ont remplacés par des épithètes fantaisistes : ceux qui habitent les bords de la rivière Porcupine ou Rat, sont appelés les *fils du Rat*, ceux de la rivière Birch, *fils du Bouleau*, etc. Des Indiens Tananas s'étaient aussi rendus à cette espèce de foire. Leur vêtement était garni de franges et de perles, beaucoup d'entre eux portaient, suspendue au cartilage du nez, une coquille d'*hya-qua* ou *hy-qua* (*dentalium entalis* ou *entalis vulgaris*). Ces coquilles servent de monnaie chez les indigènes de l'île Vancouver et de la côte occidentale. J'ai vu de riches Co-Youkons en mettre au bord de leurs vêtements et dans leurs cheveux une quantité considérable, et qui devait représenter au moins la valeur de deux cents peaux de martre.

Quelques chefs et quelques riches indigènes possèdent, dit-on, des monceaux de perles dont ils ne font pas usage, et qu'ils ont enfouis, comme des avares, dans les bois. Ils les auraient accaparées ainsi, faute de trouver un meilleur emploi de leurs capitaux, après avoir acheté les fusils, couvertures, couteaux, ustensiles dont ils avaient besoin. En général, ils paraissent prospérer sous la protection de la Compagnie de la baie d'Hudson; on pourrait même dire qu'ils sont mieux traités que les employés anglais. Les Indiens qui les premiers apportent des fourrures, peuvent choisir parmi toutes les marchandises que renferme la station.

Le magasin de fourrures présente un spectacle assez curieux : des milliers de peaux de martres sont suspendues aux poutres, d'énormes monceaux de pelleteries communes sont entassés sur le sol.

Grâce aux nombreuses voies fluviales du pays, les différentes tribus ont les unes avec les autres des relations fréquentes; les Indiens de la rivière Porcupine, ceux-là mêmes qui viennent vendre leurs fourrures au fort Youkon, communiquent par le Mackenzie avec les naturels de la côte septentrionale. Ils trafiquent avec les Esquimaux; ce sont, paraît-il, des hommes doux et inoffensifs.

Le traîneau en usage au fort Youkon, ainsi que dans les autres postes de la Compagnie anglaise, se compose d'une planche de douze à quinze pieds de longueur, relevée à l'une de ses extrémités en forme de proue. Des courroies empêchent la courbure de se détendre, et quelques cordages retiennent les colis. Ce traîneau convient surtout lorsqu'il s'agit de voyager sur une neige qui n'a pas été durcie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Notre baidarre ayant été réparé, nous quittâmes le fort Youkon le 8 juillet, pour revenir à Noulato; nous nous étions procuré deux canots d'écorce sur lesquels nous avions transporté une partie des bagages, afin d'alléger l'embarcation principale. Nous étions résolus à voyager nuit et jour.

Nous n'eûmes pas beaucoup d'efforts à faire pour la manœuvre : le courant nous portait avec une rapidité moyenne de trente à trente-cinq lieues par jour.

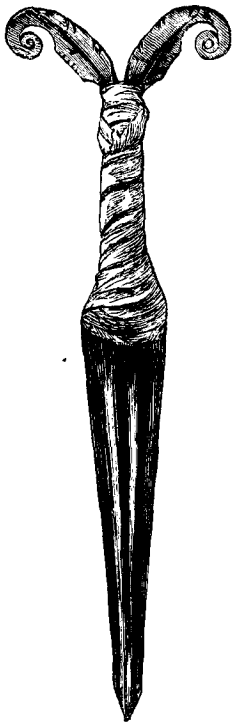
Nous avions attaché ensemble les canots, dressé sur tous trois une tente, et, nonchalamment étendus, nous passions le temps à fumer, à deviser ensemble ou à sommeiller, suivant notre humeur. Nos frugals repas se faisaient à bord; deux fois par jour cependant nous descendions sur le rivage où nous allumions du feu pour cuire le poisson et préparer le thé; mais ces haltes, les seules que nous nous fussions permises, étaient d'ordinaire fort courtes. A la vitesse de la marche près, notre voyage ressemblait à une partie de plaisir; et lorsque nous nous rappelions la peine que nous avions eue à remonter le fleuve, nous sentions mieux encore la douceur du contraste.

Le 10, nous arrivâmes aux rapides qui se trouvent au-dessus de Noucloukayette.

Nous atteignîmes le village indien dans la matinée du 11; tout était désert; les indigènes, ayant terminé leurs échanges, s'étaient séparés.

Le 13, nous arrivâmes à Noulato. Nous n'avions pas mis six jours à parcourir les deux cents lieues, qui, lorsque nous avions remonté le fleuve, avaient exigé vingt-six jours de navigation.

Le 15 juillet, nous nous remîmes en route, continuant à descendre le grand fleuve, sans nous arrêter pour camper.



Couteau d'indigène youkon.

Le lendemain matin, avant six heures, nous passâmes devant Cothog, le point où, dans notre voyage en traîneau, nous avions pour la première fois aperçu l'Youkon.

17 *juillet*. — A trois heures du matin, nous laissons derrière nous Yakoutzkelignik, village indien inhabité en ce moment.

Le même jour, nous passons devant plusieurs bourgades, dont la plus grande, appelée Tchaglouk, est située sur la rive occidentale, en face du confluent de la rivière de même nom. Nous y achetons du saumon frais, et un cygne dont la chair promet d'être excessivement tendre.

18 *juillet*. — Le vent debout s'oppose à notre marche; nous nous arrêtons près du village d'Anvic, à l'embouchure de la rivière de même nom. Cinq aiguilles nous suffisent pour payer un saumon de trente livres.

19 *juillet*. — Vent debout. Nous laissons derrière nous trois villages.

Le 20, à quatre heures du matin, nous arrivons à la *Missie* ou Mission, établissement qui abrite à la fois un prêtre de l'Église grecque, et des employés de la Compagnie russe-américaine, dont il forme le dernier poste sur le Bas-Youkon.

Après avoir passé trois heures en compagnie des Russes et du samovar, nous reprenons notre course; chemin faisant, nous voyons le long du rivage plusieurs huttes et une grande bourgade. Les habitations ne sont pas enfouies sous le sol; elles étalent à l'air libre leurs toitures de peau, et nous saluons au passage les indigènes qui accourent pour nous regarder. Quelques-uns nous apportent du poisson, des canards et des oies sauvages; nous leur donnons en échange un canif et un peu de tabac, ce dont ils se montrent fort satisfaits. Rien n'égale la discrétion de ces sauvages. Pourtant ils paraissent fort pauvres; la pêche forme leur unique ressource. Tout ce qu'ils demandent, c'est de fournir à la subsistance de leur femme et de leurs enfants.

Nous suivons depuis Noulato le bord occidental du fleuve. Le rivage ne nous offre que des bois d'un aspect monotone, entrecoupés de fondrières; des îles encombrent le fleuve et retardent la navigation, le courant devient paresseux. Au printemps, il a beaucoup plus de rapidité. Un steamer construit avec très-peu de cale, pourrait s'avancer sur l'Youkon jusqu'à une distance de six cents lieues, et produire dans ces contrées une véritable révolution commerciale.

Le fort d'Andreavski (Andreas Adanotchke), où nous abordons dans la matinée du 22, ne renferme pour toute garnison qu'un blanc et un Indien, qui ont pris possession des bâtiments lorsque la Compagnie s'est décidée à les abandonner. L'Indien consent à nous servir de guide jusqu'à l'embouchure de l'Aphoun, ou bras septentrional de l'Youkon, qui se jette dans la mer de Behring en suivant la direction du nord-nord-ouest; les autres branches inclinent à l'ouest et au sud-ouest.

Le 23, vers neuf heures du matin, nous voyons le majestueux cours d'eau s'étendre, puis se diviser en plusieurs ramifications dont nous ne pouvons compter le nombre, mais nous savons qu'il en existe cinq principales, et que les diverses embouchures de l'Youkon occupent sur la côte une étendue d'environ vingt lieues. L'Aphoun se distingue des autres bras du fleuve par la quantité de saules et de grands arbres qui croissent le long de ses rives; il est aussi plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

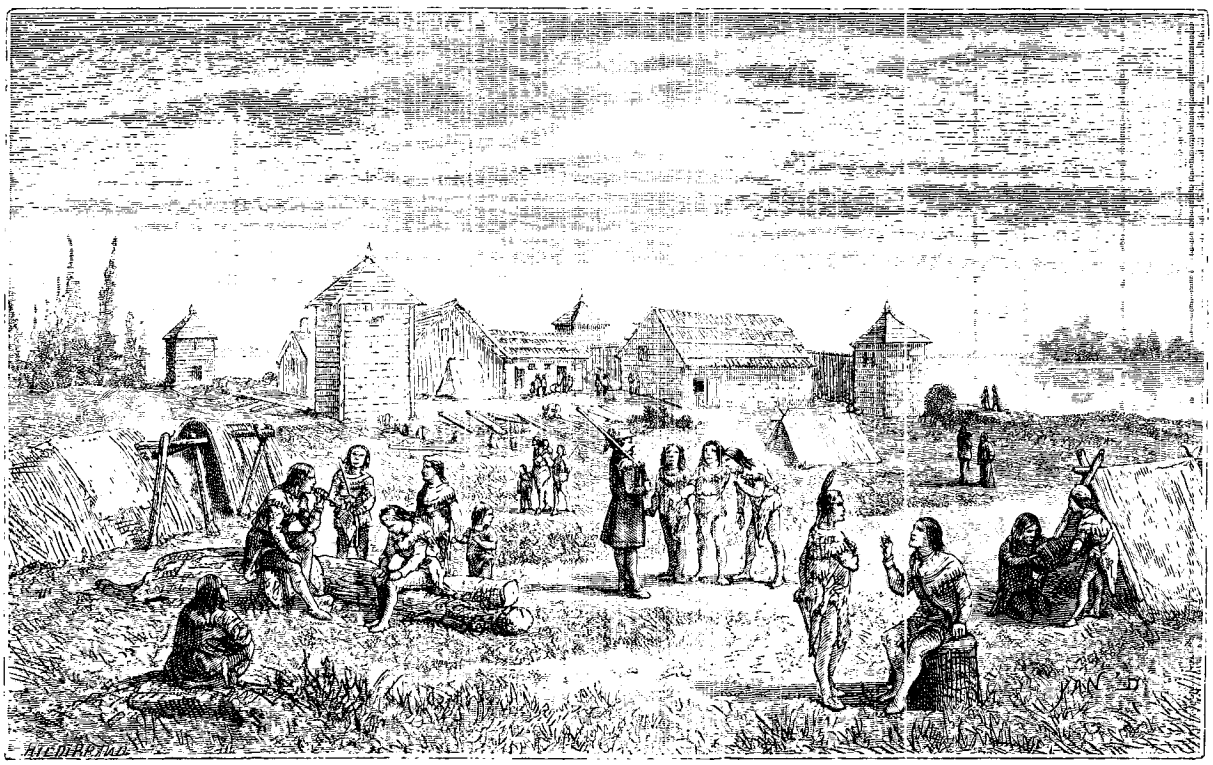
étroit, plus profond et plus rapide. La navigation n'y est pas exempte de difficultés.

Le fleuve dont nous venons de suivre le cours, porte différents noms, selon les lieux qu'il traverse: pour les Indiens qui habitent près de son embouchure, c'est le Kwif-pak; pour les tribus dont le territoire est voisin de sa source, c'est l'Youkona ou l'Youkon; le premier terme a été adopté par les Russes, le second par la Compagnie de la baie d'Hudson : tous deux signifient également « la grande rivière ».

23 *juillet.* — Nous sommes arrivés à Pastolik, village situé sur la côte, près de l'embouchure de l'Aphoun, à vingt-cinq lieues de Saint-Michel; pour la première fois, depuis notre départ de Noulato, nous passons la nuit à terre. Cet endroit est renommé pour la fabrication des bottes de peau; les indigènes font aussi de jolis ouvrages en os sculpté; nous leur en achetons quelques-uns.

Dans la matinée du 24, nous passons devant le village de Madgemoute de Pigmigtalik. Dans la soirée, nous atteignons le canal ou bras de mer qui sépare l'île Saint-Michel de la terre ferme. Nous avons plusieurs fois recours au halage pendant cette dernière partie de la traversée, et enfin nous arrivons au fort Saint-Michel, le 25 juillet, à trois heures de l'après-midi.

Nos amis nous font une cordiale et chaude réception. Mais une nouvelle imprévue nous attend : le major Wright est venu sur *la Clara-Bell* pour nous



Le fort Youkon, poste de la Compagnie de la baie d'Hudson. — Dessin de Yan' Dargent d'après un croquis de Frederick Whymper.

donner avis de nous tenir prêts à partir immédiatement, le projet du télégraphe étant abandonné, par suite du succès imprévu de la pose du câble transatlantique (voy. p. 229).

Pendant l'hiver, les hommes employés à la construction avaient poussé les travaux avec activité; ils avaient campé des semaines entières sous de fragiles abris, avec une température de trente-cinq à quarante degrés centigrades au-dessous de zéro. Cependant ils avaient achevé une bonne partie de la ligne. Aussi leur désappointement fut extrême quand ils apprirent à Ounalatchlit l'ordre donné par le gouvernement américain de renoncer à l'entreprise; avant de partir, ils attachèrent en signe de deuil un drapeau noir aux poteaux des télégraphes.

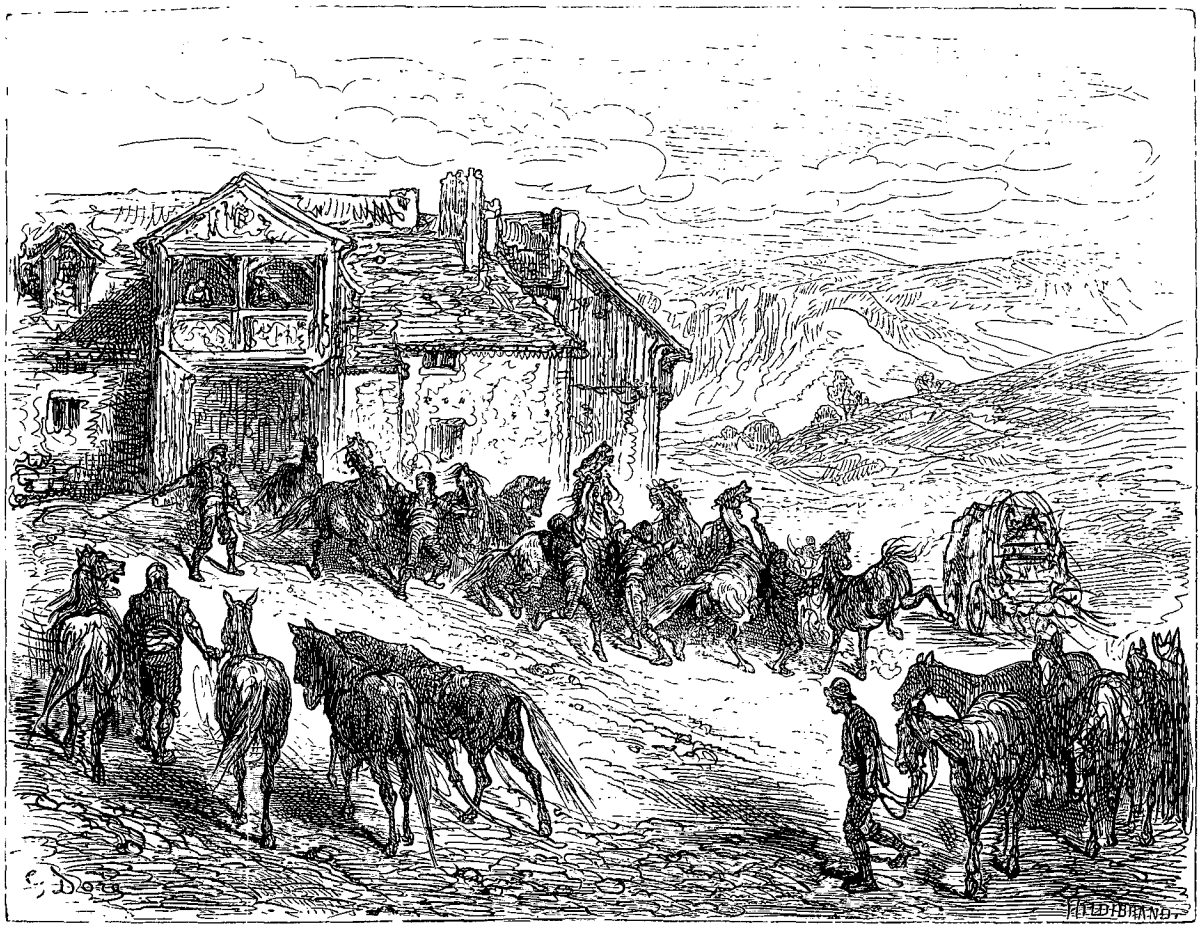
Le 29 nous étions réunis à Plover-Bay, sur le continent asiatique, où nous attendions l'arrivée du plus grand de nos navires, *le Nightingale*.

Cent vingt hommes, qui avaient passé l'hiver, les uns dans l'Anadyrsk, les autres dans l'Amérique-Russe, étaient maintenant réunis à Plover-Bay.

Le 6 septembre, le colonel Bulkley arriva sur *le Nightingale;* le surlendemain, nous partîmes pour San-Francisco, où nous arrivâmes après une traversée de vingt-deux jours.

Traduit par Émile Jonveaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un relais à Illescas, entre Tolède et Madrid. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET LE BARON CH. DAVILLIER [1].

DE TOLÈDE A MADRID.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. LE BARON CH. DAVILLIER.

L'ancienne route de Tolède à Madrid. — Illescas et sa *posada*. — De Tolède à Aranjuez par le chemin de fer. — Les roseaux des bords du Tage. — Le Palais d'Aranjuez; le *Gabinete* et les porcelaines du Buen-Retiro. — Les jardins. — Aranjuez au temps de Mme d'Aulnoy et de Saint-Simon. — Le *Jardin de la Isla* et Velazquez. — Les fontaines. — La *Casa del Labrador;* un mobilier rustique. — Les chasses d'Aranjuez sous Philippe V et sous Charles III; les sangliers dans les rues. — Les buffles et les chameaux. — Les taureaux des bords du Jarama; encore les *herraderos*. — Les ânes d'Aranjuez. — La ville. — Combats de taureaux contre des nègres et contre des chameaux; un taureau vainqueur d'un tigre. — D'Aranjuez à Madrid. — Les Espagnols aiment-ils la campagne? — Un poëme sur la vie rustique. — Arrivée à Madrid.

Le voyage de Tolède à Madrid était autrefois pour les touristes une importante affaire : bien que l'antique cité des rois goths ne soit guère éloignée de la capitale, on citait comme chose extraordinaire d'accomplir ce trajet entre le lever et le coucher du soleil. On ne comptait cependant qu'une douzaine de lieues de chemin; mais quel chemin! et quelles lieues! Des lieues d'Espagne, bien entendu, et un chemin poudreux l'été, fangeux l'hiver, fastidieux et incommode en toute saison. « De Madrid à Tolède il y a douze

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385; t. XII, p. 353, 369, 385, 401; t. XIV, p. 353, 369, 385, 401; t. XVI, p. 305, 321, 337, 353; t. XVIII, p. 289, 305, 321 et 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lieues, chemin tout uni.... moins les côtes, » dit malicieusement une vieille chanson bien connue des Castillans :

De Madrid á Toledo
Hay doce leguas,
Todo camino llano...
Menos las cuestas.

Quand on avait passé quatre ou cinq jours à parcourir Tolède dans tous les sens, en gravissant des ruelles escarpées, étroites, et tellement inextricables que les habitants eux-mêmes s'y perdent quelquefois le soir, à faire l'ascension des clochers gothiques, à monter de la Fabrica de Armas à San Juan de los Reyes, ou des Baños de Florinda à l'Alcazar de Charles-Quint, on croyait bien connaître la ville, mais on se trompait, au dire d'un écrivain espagnol, qui assure qu'on ne sait encore rien de Tolède après y avoir séjourné neuf mois. Il fallait cependant reprendre le chemin de Madrid, et on n'avait d'autre alternative que de faire ce long voyage dans une étroite diligence aux durs coussins, ou dans une antique *calesa* (espèce de cabriolet) qui parfois restait embourbée jusqu'au moyeu, malgré la hauteur démesurée de ses roues. La contrée est généralement fertile et bien cultivée, mais le paysage est des plus monotones. Des champs de blé à droite, des champs de blé à gauche : on se croyait encore au milieu des plaines de la Manche.

On s'arrêtait à Illescas, petite ville à égale distance de Tolède et de Madrid, et où l'on espérait trouver un repos bien nécessaire, en dépit de cette singulière étymologie trouvée sans doute par quelque pédant, d'après laquelle le nom d'*Illescas* serait emprunté au commencement et à la fin d'une phrase latine : *Illic non quiescas*, qui signifie : Tu ne te reposeras pas ici. En outre, le dîner de la posada pouvait inspirer quelque méfiance au voyageur, surtout s'il se rappelait certain chapitre du roman de Lesage, dans lequel il est question d'un chat qu'on offrit à Gil Blas sous le nom de lièvre, *gato por liebre*, comme dit le proverbe espagnol. On avait ensuite le temps, pendant que le *mayoral* faisait la sieste, d'aller voir Nuestra Señora de la Caridad, quelques curieux tableaux du *Greco*, de dessiner la tour arabe ou le chœur de Santa Maria[1], et une maison où logea François Ier, s'il faut en croire la tradition, lorsque après la bataille de Pavie il se rendit à sa prison de Madrid.

M. Edgar Quinet a consacré quelques lignes à cette posada d'Illescas, célèbre déjà dans le Romancero, et où voyageurs, zagals et mayorals se remettaient des chocs de la diligence, ce qu'il appelle le *naufrage de terre*. « Chacun s'assied avec sérénité devant un plat de lentilles, sans songer que l'ouragan va renaître. Près des voyageurs s'établissent lentement deux mendiants homériques, barbe d'argent, manteau long, sceptre de bois blanc; l'hôtesse leur a donné par droit d'aînesse une bonne part du festin.... »

1. Voy. t. XVIII, p. 336.

Le voyage de Madrid à la capitale s'accomplit aujourd'hui en chemin de fer et n'exige guère que trois heures, bien que la voie fasse un assez grand détour pour passer par Aranjuez. Le soleil était levé depuis peu de temps quand l'omnibus de la station vint nous chercher à la fonda; nous descendîmes au grand trot la côte rapide par laquelle nous étions arrivés de Tolède, et nous eûmes à peine le temps de saluer en passant la Puerta del Sol, dont les rayons du soleil levant coloraient en rose les murs lézardés. Au-dessus de la route s'élevait un épais nuage de poussière soulevé par une interminable caravane d'ânes et de mulets chargés d'eau, de charbon, de fagots de chêne vert, de fruits et de légumes, et autres provisions pour la ville; des paysans à pied gravissaient lentement la montée à côté de leurs bêtes, en murmurant leur chanson monotone. Au bas de la côte, nous traversâmes le pont d'Alcantara, et arrivés à la station, nous eûmes encore le temps de jeter un regard d'adieu à l'Alcazar, aux vieux clochers et aux murailles arabes qui font comme une couronne de pierre à la montagne de granit sur laquelle Tolède est bâtie.

Pauvre Tolède! Le chemin de fer ne l'a pas changée; plusieurs fois nous l'avons revue, toujours aussi déserte et aussi calme, même en temps de révolution : les champs d'Alcolea étaient encore teints du sang répandu dans une lutte fratricide; l'antique monarchie espagnole venait de sombrer, et dans Madrid quarante mille hommes du peuple, armés jusqu'aux dents, couvraient d'imprécations le nom des Bourbons. Pendant ce temps-là, Tolède restait aussi paisible que de coutume, ses rues étaient silencieuses et désertes, et c'est à peine si quelques groupes animaient la petite place du Zocodover. La vieille cité gothique, aujourd'hui modeste ville de province, ne vit plus que de souvenirs, et a sans doute renoncé à l'ambition de redevenir capitale, car il lui serait impossible d'élargir sa ceinture à l'exemple de Madrid, cette parvenue qui l'a supplantée.

Ceci nous remet en mémoire une carte d'Europe qu'on voyait naguère à la devanture de quelques librairies de Paris, utopie géographique dont l'auteur s'amusait à déplacer diverses capitales; le projet leur donnait en outre une population imaginaire. Or celle de Tolède était portée à quinze cent mille habitants, tandis que cent mille tiendraient mal à l'aise sur ce rocher circonscrit par le Tage.

Mais l'heure du départ vient de sonner; nous entendons le cri traditionnel : *Al coche, señores, al coche!* (En voiture, messieurs, en voiture!) Le sifflet de la machine se fait entendre; une épaisse muraille de roseaux qui s'étend à gauche de la voie cache à nos yeux les eaux du Tage, mais en indique le cours; ils sont, sans aucun doute, de la même espèce que les *calami* dont parle le poëte latin :

« Nos Celtas, Macer, et truces Iberos,
« Cum desiderio tui petemus,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Sed quodcumque tamen feretur, illic
« Piscosi calamo Tagi notata
« Macrum pagina nostra nominabit[1]. »

« Macer, nous quitterons en te regrettant le pays des Celtes et des farouches Ibériens; mais partout où nous porterons nos pas, on lira sur nos tablettes ton nom, Macer, tracé avec le roseau du Tage aux flots poissonneux. »

Nous atteignons bientôt une petite station qui porte le nom arabe d'Algodor, puis celle de Castillejo, où la voie s'embranche sur la ligne qui se dirige de Madrid vers le sud. Une demi-heure après, nous arrivons à Aranjuez.

On a voulu trouver l'étymologie du nom d'Aranjuez dans deux mots latins : *Ara Jovis,* — l'autel de Jupiter, — ce qui ferait remonter à l'époque romaine l'ancienneté du Versailles de l'Espagne; on ne pouvait, du reste faire moins pour une résidence royale, — *sitio real*, séjour favori de tant de souverains. Quoi qu'il en soit, Aranjuez n'était au quatorzième siècle que l'habitation d'été d'un grand maître de l'ordre de Santiago, et ce n'est que sous Ferdinand et Isabelle qu'il passa dans le domaine royal. Charles-Quint en fit un rendez-vous de chasse; les premières constructions furent élevées sous le règne de Philippe II par le célèbre Juan de Herrera, architecte de l'Escurial, et augmentées successivement par plusieurs rois d'Espagne.

Une large allée, bordée d'arbres magnifiques, nous conduisit directement au palais, construction massive en brique, avec chaînes de pierres de taille, aux toits élevés, qui rappelle quelque peu le château de Fontainebleau. Une inscription en style lapidaire, placée sous la façade, porte le nom du fondateur, Philippe II, et celui de Philippe V; puis une autre : « Ferdinandus VI, Pius, Felix, consummavit anno MDCCLII. » Une autre inscription, placée sur deux ailes en retour, nous apprit qu'elles avaient été élevées par Charles III de 1775 à 1778. Ce prince avait un goût particulier pour Aranjuez, et y dépensa, dit-on, des sommes considérables.

C'est du temps de Charles III que date l'ameublement de la plupart des salles du palais; d'autres salles furent ornées dans le goût français, sous le règne de Philippe V. Les tableaux qui ornent les différentes pièces sont assez médiocres : citons seulement pour la forme, outre des allégories du trop fécond Luca Giordano, quelques toiles de Raphael Mengs, de Bayeu, du Vénitien Amiconi et de Maella, peintres fort à la mode en Espagne sur le déclin du dix-huitième siècle.

La pièce la plus intéressante est celle qu'on appelle *el Gabinete* (le cabinet) : elle est ornée de revêtements en porcelaine, non pas de la Chine ni de la fabrique de Capo di Monte, comme on l'a souvent imprimé à tort. Ces curieux spécimens de pâte tendre, dont plusieurs sont d'une dimension remarquable, ont été entièrement fabriqués à la Manufacture royale du Buen Retiro, à l'imitation des porcelaines napolitaines de Capo di Monte qui ornent encore aujourd'hui une des salles du palais royal de Portici[1].

On nous fit aussi visiter une pièce plus récente qui reproduit exactement, bien que dans des proportions réduites, la fameuse *Sala de las dos Hermanas* (la Salle des deux Sœurs) de l'Alhambra. Cette imitation de l'architecture moresque nous parut quelque peu déplacée au milieu de salles qui, pour la plupart, sont de style rocaille.

Ce n'est pas au palais qu'Aranjuez doit sa réputation, mais à ses merveilleux jardins, qu'on a comparés avec raison à une oasis; car, entourés d'une contrée qui offre l'image d'un désert, ils présentent ce que l'imagination peut rêver de plus frais, de plus riant : cours d'eau ombragés, cascades, fontaines, arbres gigantesques, buissons et haies. Ces jardins, au dire de Saint-Simon, avaient été tracés autrefois dans le goût flamand, par des Flamands que Charles-Quint avait fait venir exprès. Dès le dix-septième siècle, les arbres d'Aranjuez étaient déjà cités comme des merveilles de végétation. Mme d'Aulnoy vante ses avenues d'ormes et de tilleuls, « si hauts, si verds et si frais, que le soleil ne les pénètre point. C'est une chose bien extraordinaire, que l'on trouve si proche de Madrid des arbres si parfaits en leur qualité, car le terroir est ingrat, et il n'y en vient point.... Ces avenues sont si longues, que lorsque l'on est au milieu, l'on n'en peut voir le bout. Plusieurs allées se joignent à celles-ci, et forment des étoiles de tous côtez. On se promène aux bords du Tage et du Xarama : ce sont deux fameuses rivières qui entourent l'isle dans laquelle Aranjuez est bâti, et qui lui fournissent des eaux qui contribuent fort à son embellissement. En effet, je n'ai pas vu de lieu plus agréable.... Les promenades y sont ravissantes, et lorsque nous y arrivâmes, je croyois être dans quelque palais enchanté. La matinée étoit fraîche, les oiseaux chantoient de tous côtez, les eaux faisoient un doux murmure, les espaliers étoient chargez de fruits excellens, les parterres de fleurs odoriférantes..... »

Saint-Simon, qui séjourna quelque temps à Aranjuez, dit que c'était le seul endroit des Castilles où il y eût de beaux arbres, et qu'ils y étaient en quantité : « De quelque côté qu'on y arrive, c'est par une avenue d'une lieue ou de trois quarts de lieue, dont plusieurs ont doubles rangs d'arbres, c'est-à-dire une contre-allée de chaque côté de l'avenue. Il y en a douze ou treize qui arrivent de toutes parts à Aranjuez, où leur jonction forme une place immense, et la plupart percent au delà à perte de vue. Ces avenues sont souvent coupées par d'autres transversales, avec des places dans leurs coupures, et par leur grand nombre forment de vastes cloîtres de verdure ou de champs

1. Martial, *Epigr.*, liv. X.

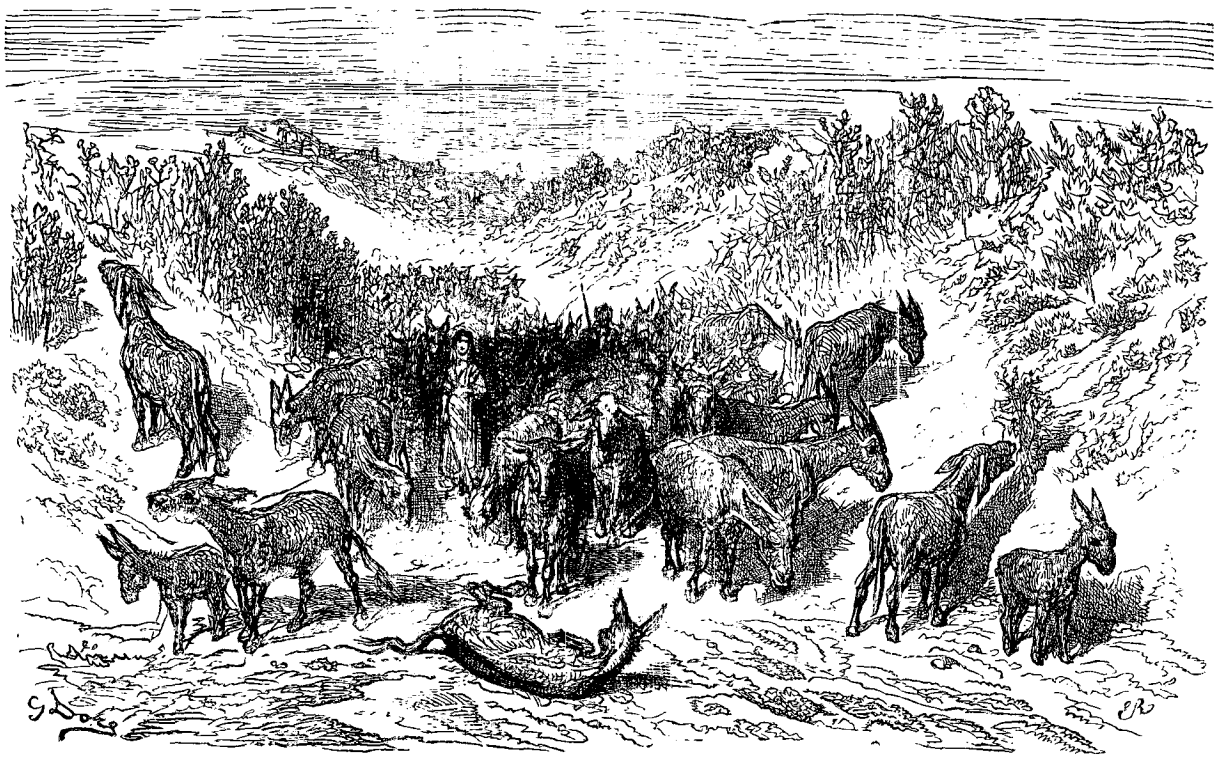
1. Ponz, *Viage de España*, t. I, p. 254.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

semés, et se vont perdre à une lieue de tous côtés dans les campagnes. »

Ces descriptions sont encore aujourd'hui d'une exactitude parfaite : seulement les arbres ont grandi, un grand nombre ont été plantés depuis, de sorte que les Espagnols, justement fiers de leur Aranjuez, ont le droit de dire qu'il ne faut chercher ni à Versailles ni en aucun pays de l'Europe une plus belle végétation sous un ciel si pur. Argensola, Gomez Tapia et d'autres poëtes espagnols ont célébré à l'envi ce séjour enchanteur. Gomez Tapia, qui vivait au temps de Philippe II, vantait ces arbres au feuillage épais « dont Hercule aurait pu se faire une couronne, et cette abondance de lauriers qui auraient pu servir à Apollon pour sa transformation. Les saules, les cyprès, les frênes verdoyants ne se peuvent compter; les vignes s'enroulent autour des trembles, au milieu des lierres qui envahissent leurs troncs. Le sol, toujours frais, est émaillé de toutes sortes de fleurs aux couleurs variées, blanches, rouges, bleues, qui répandent mille suaves parfums, et offrent une couche douce et moelleuse; jamais tapis de Turquie, aux couleurs innombrables, au tissu ingénieusement fabriqué, ne pourra parvenir à égaler de semblables merveilles. »

Faisons le tour des jardins, et commençons par la *Calle de la Reina*, — l'allée de la Reine : c'est le nom qu'on donne à une très-longue avenue qui n'a guère moins d'une lieue et qui se prolonge jusqu'au Tage ; elle est plantée d'ormes gigantesques dont le feuillage épais forme comme un mur presque impénétrable aux rayons du soleil. Nous n'avons vu nulle part, en Es-



Un convoi d'ânes aux environs d'Aranjuez. — Dessin de Gustave Doré.

pagne, une voûte de verdure aussi haute et aussi majestueuse, si ce n'est à Grenade, dans l'Alameda, que baignent les eaux du Genil.

Le *Jardin de la Isla*, ainsi nommé parce qu'il se trouve dans une île formée par les deux bras du Tage, est ombragé par des arbres plusieurs fois séculaires, et dont le fleuve, comme au temps de Martial, entretient la fraîcheur :

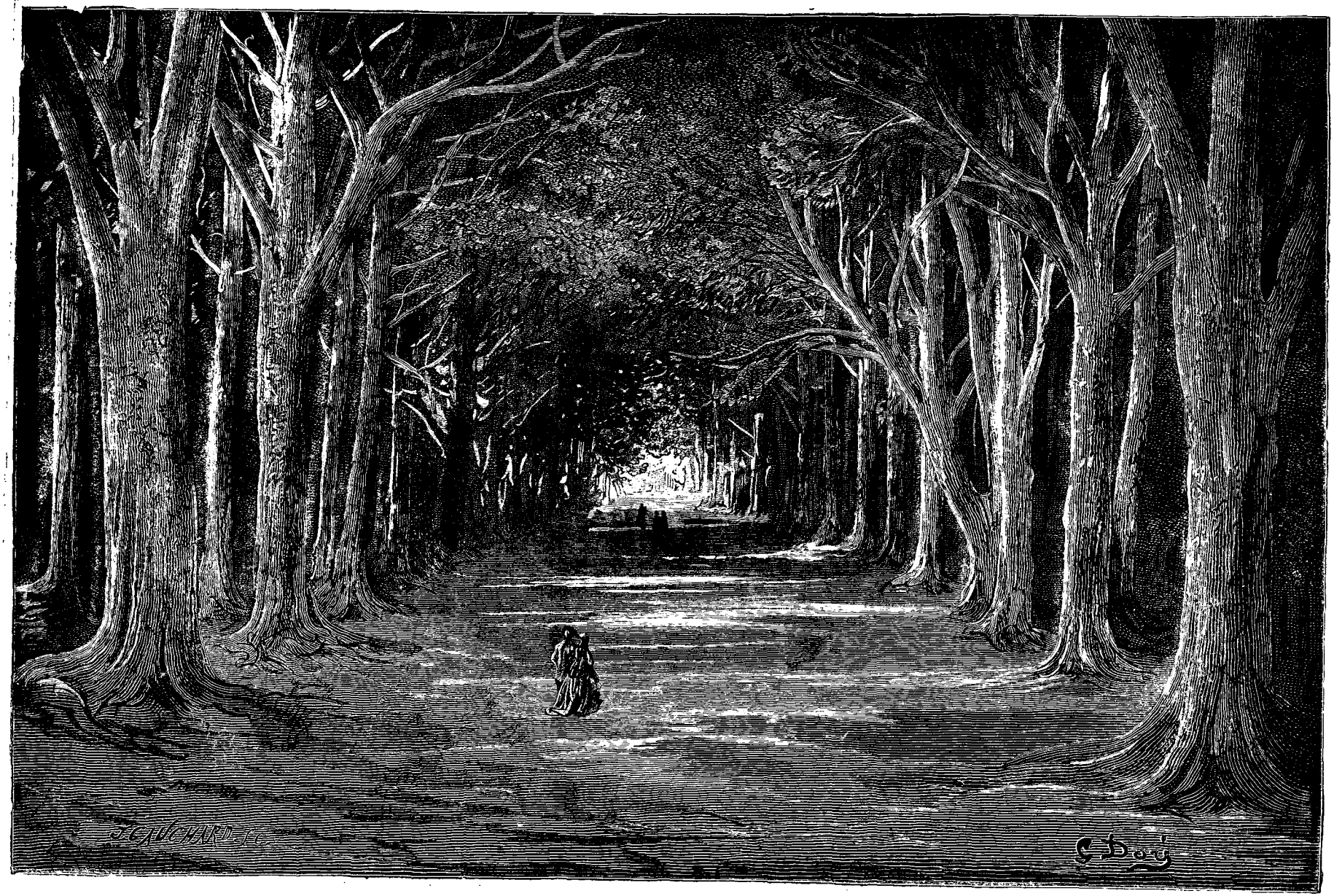
« Æstus serenos aureo franges Tago,
« Obscurus umbris arborum. »

« A l'ombre épaisse des arbres qu'arrose le Tage aux flots dorés, tu te garantiras des chaleurs de l'été. »

Le jardinier qui nous accompagnait nous conduisit à la fontaine qui fut peinte par Velazquez pendant un de ses séjours à Aranjuez ; le tableau, qui existe encore au musée de Madrid, rend merveilleusement la poésie de ce site sauvage et silencieux, et montre que le premier des peintres espagnols était aussi habile dans le paysage que dans les autres genres.

Un grand nombre d'autres fontaines, de création plus récente, sont ornées de statues de bronze et de marbre blanc : Neptune, Apollon, Jupiter, Hercule, Bacchus, Cérès, Flore et Pomone, les Tritons, les Néréides et les Naïades, les Dryades et les Hamadryades, presque toute la mythologie antique y a passé. Nous remarquâmes, parmi d'autres allégories, un groupe placé au sommet d'un rocher factice, et qui représente l'union du Tage, le vieux fleuve, avec la nymphe Jarama. La plupart de ces statues sont dans le style dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La *calle de la Reina* (allée de la Reine), à Aranjuez. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coratif de la décadence italienne; il en est cependant quelques-unes, celles de l'Algarde par exemple, qui ne sont pas sans mérite. N'oublions pas deux statues de l'époque romaine : une Vénus et un Antinoüs que le peuple désigne communément sous les noms d'Adam et Ève. Les fontaines sont munies de nombreux tuyaux, et leur eau s'élance à une hauteur considérable : le jet de celle qui est connue sous le nom de la *Fuente del Tajo*, — la fontaine du Tage, — atteint près de vingt mètres de hauteur. Comme Versailles, Aranjuez avait, aux anniversaires des fêtes de la reine et des princes, ses jours de grandes eaux. Pour qui joueront-elles désormais?

Notre guide nous conduisit ensuite à la *Casa del Labrador*. Cette Maison du Laboureur, bâtie par ordre de Charles IV, vers la fin du siècle dernier, rappelle une habitation de paysan à la manière de Trianon, qui paraît avoir servi de modèle pour cette fantaisie royale. Nous y montâmes par un escalier de marbre orné de bronze doré, ce qui n'est pas précisément champêtre. Le reste est à l'avenant : pavé en mosaïque, statues et bustes de marbre, plafond orné de fresques de Maella et d'Antonio Velazquez, celui du siècle dernier, qu'il ne faut pas confondre avec le grand Diego Velazquez de Silva. Des tapisseries couvrent les murs, les meubles sont en marqueterie, et la vaisselle en porcelaine tendre aux riches décors. Comme cet ameublement paraissait sans doute trop peu somptueux pour un laboureur, on l'a enrichi encore il y a quelques années, en y ajoutant une table de malachite, offerte, nous assura-t-on, à la reine Isabelle par le prince Demidoff.

Un volume ne suffirait pas pour une description minutieuse des jardins d'Aranjuez : mentionnons encore rapidement le *Jardin de Primavera* (du printemps), celui *del Principe* (du prince), où l'on a essayé d'acclimater les plantes de l'Amérique du Sud, et quelques fantaisies qui ne sont pas toujours du goût le plus heureux, par exemple une montagne artificielle qui a la prétention de ressembler à la Suisse, un ermitage, un temple grec, un labyrinthe *á la inglesa*, des myrtes taillés en forme de vaisseau, et autres colifichets fort à la mode vers la fin du siècle dernier. Cette énumération ne serait pas complète si nous n'y faisions figurer un parterre qui représente un immense écusson, et dont les plantes représentent les armes de Castille, de Léon, d'Aragon et de Navarre.

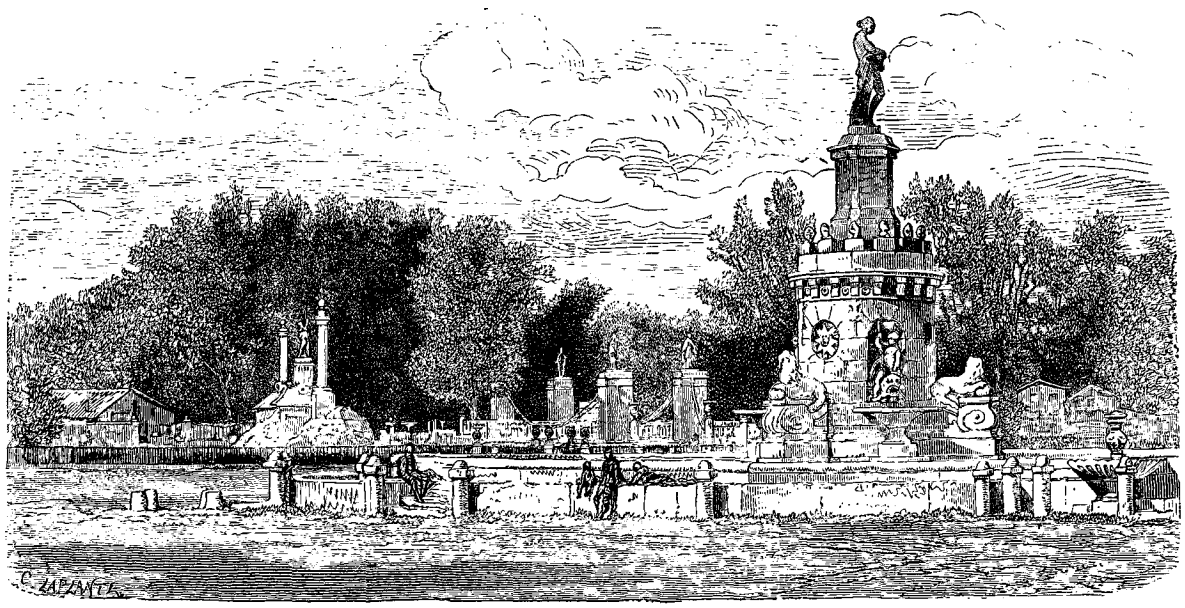
Ces fantaisies, qui contrastent avec le grandiose des arbres, datent pour la plupart du règne de Charles III, qui avait une prédilection particulière pour ce royal séjour de printemps, ce *Real Sitio de primavera*, comme on dit en Espagne. Le principal plaisir que lui offrait Aranjuez était la chasse, exercice favori de plusieurs princes espagnols de la maison de Bourbon, notamment de Philippe V et de Charles III, son fils Ce dernier surtout avait pour la chasse une passion si vive, que pendant un règne de vingt-neuf ans il y consacra la plupart de ses instants. Un auteur contemporain nous le peint avec son costume habituel : un grand chapeau, un frac gris uni de drap de Ségovie, une veste de buffle, une petite dague, des culottes noires et des bas de laine. Ses poches étaient toujours pleines de couteaux et de toutes sortes d'ustensiles de chasse. « Dans les jours de gala on lui passe un habit magnifique; mais comme il n'en a pas moins le projet de chasser l'après-dîner, et qu'il est fort économe de son temps, il porte toujours ses culottes noires avec toutes sortes d'habits. Je crois qu'il n'y a que trois jours dans l'année où le prince n'aille pas à la chasse, et ces trois jours-là sont marqués en noir sur son calendrier. S'ils arrivoient plus souvent, sa santé s'en ressentiroit; et s'il éprouvoit malheureusement quelque accident qui le forçât de rester dans son palais, je crois que sa vie seroit en danger. Ni tempête, ni vent, ni froid, ni chaud, ni pluie ne peuvent l'empêcher de sortir; et lorsque l'on apprend que l'on a vu un loup, il n'y a aucune distance qui puisse l'arrêter : il parcourroit plutôt la moitié de son royaume que de manquer une occasion favorable de faire cette chasse, qu'il aime mieux que toutes les autres. Indépendamment de son équipage ordinaire, qui est très-nombreux, il arrive plusieurs fois dans l'année qu'on loue un grand nombre de polissons, tant de Madrid que des environs, pour battre le pays, chasser et ramener les sangliers, les daims, les biches et les lièvres, dans une enceinte où ils passent en revue devant la famille royale. »

Dès le temps de Saint-Simon, le parc d'Aranjuez était fort giboyeux : il raconte qu'un jour, se trouvant sur une petite place de pelouse environnée de bois, « un valet se mit à siffler avec je ne sais quel instrument. Aussitôt cette petite place se remplit de sangliers et de marcassins de toutes grandeurs, dont il y en avait plusieurs de grandeurs et de grosseurs extraordinaires. Ce valet leur jeta beaucoup de grain à diverses reprises, que ces animaux mangèrent avec grande voracité, venant jusque tout près de la grille, et souvent se grondant, et les plus forts se faisant céder la place par les autres, et les marcassins et les plus jeunes sangliers, retirés sur les bords, n'osant s'approcher ni manger que les gros ne fussent rassasiés. Ce petit spectacle nous amusa fort, près d'une heure. » D'après les récits de plusieurs voyageurs du siècle dernier, le gibier était encore, à cette époque, extrêmement abondant à Aranjuez. « On y voyait, dit un ancien ministre de France à Madrid, errer paisiblement jusque dans les rues les daims et même les sangliers. On les eût pris pour des animaux domestiques. » Charles III avait peuplé son parc de toutes sortes d'animaux rares; on y rencontrait des éléphants, des guanacos, des zèbres en liberté. Déjà Philippe V y avait établi un haras de buffles, qu'on employait pour l'agriculture, et dont le lait était, dit encore Saint-Simon, « le plus excellent de tous, et de bien loin. Il est doux, sucré, et avec cela relevé, plus épais que la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

meilleure crème, et sans aucun goût de bête, de fromage ni de beurre. Je me suis étonné souvent qu'ils n'en aient pas quelques-uns de la *Casa del Campo* (maison champêtre), pour faire usage à Madrid d'un si délicieux laitage. » On y voyait également un assez grand nombre de chameaux qui servaient pour l'agriculture, comme ceux qu'on voit encore à la *Cascina di san Rossore*, dans les environs de Pise.

Les taureaux qui paissaient dans les vastes prairies d'Aranjuez étaient autrefois célèbres; leur race, améliorée par Ferdinand VII, le grand amateur de combats de taureaux, est encore estimée aujourd'hui, et fournit un grand nombre de sujets pour les *corridas* de Madrid. Dans les fêtes qui se donnaient au dix-septième siècle dans le Real Sitio, la *herradura* ou marque des taureaux occupait une place très-importante : cette cérémonie passionnait tellement la population et attirait un si grand nombre de curieux des environs et même de Madrid, qu'on en fixait le jour avec le plus grand secret, afin d'éviter une trop grande foule. On poussait les taureaux dans une enceinte préparée exprès, et au-dessus de laquelle s'élevait une estrade destinée au roi et à la cour; à trois heures le spectacle commençait : « Alors, tous les balcons et tous les échaffaux estant chargez de spectateurs, leurs majestez vinrent en leur loge, et ayant donné ordre qu'on commençast, on vit dans la place entourée de barrières, une quantité de certains jeunes paysans qu'on nomme *herradores*, qui attendent le taureau pour le colleter, et on leur en lâche un ou deux, et aussitôt le plus vaillant court le saisir à la queue ou aux cornes, et estant secouru des autres, ils tâchent de le coucher par terre, et à mesme temps un autre vient d'un feu fait à costé de la place avec un fer ardent, et il luy donne la marque sur la cuisse, pendant que les autres luy fendent les oreilles.... Pour le tromper



La fontaine San Antonio, à Aranjuez. — Dessin de Gustave Doré.

comme il vient à eux, ils lui opposent ou un manteau ou un chapeau, et comme cette beste ferme les yeux en frappant, le plus hardy lui saute au col, et le saisit par les cornes, et tous les autres par tous les endroits qu'ils lui peuvent attraper. Mais il en culbute et maltraite beaucoup, et c'est une grande merveille qu'il n'en tue une grande partie, car il court souvent droit à eux, les renverse et leur passe sur le corps; mais je ne sçay comment ils font, ceux que l'on croit morts se relèvent aussitôt.... C'est un assez joli jeu, mais auquel il ne ferait pas bon d'estre acteur, et je m'estonne comment un grand roi veut seulement y assister.... Don Luis de Haro fit entrer dans la lice son fol ou bouffon qui, vestu de toutes couleurs, et monté sur un cheval blanc, en eust de si bons coups de cornes, qu'une fois il en fut enlevé en l'air, et le pauvre cavalier jeté par terre. L'on marqua ainsi vingt-deux ou ving-trois de ces taureaux, qui serviront au bout de quelque temps aux festes de Madrid.... » Ce récit d'un voyageur du dix-septième siècle montre que la marque des taureaux était déjà un spectacle aussi recherché alors qu'il l'est encore aujourd'hui, surtout en Andalousie, et, en le rapprochant de celui que nous avons fait d'un *herradero* sur les bords du Guadalquivir, on verra que les fêtes de ce genre sont restées à peu près ce qu'elles étaient autrefois.

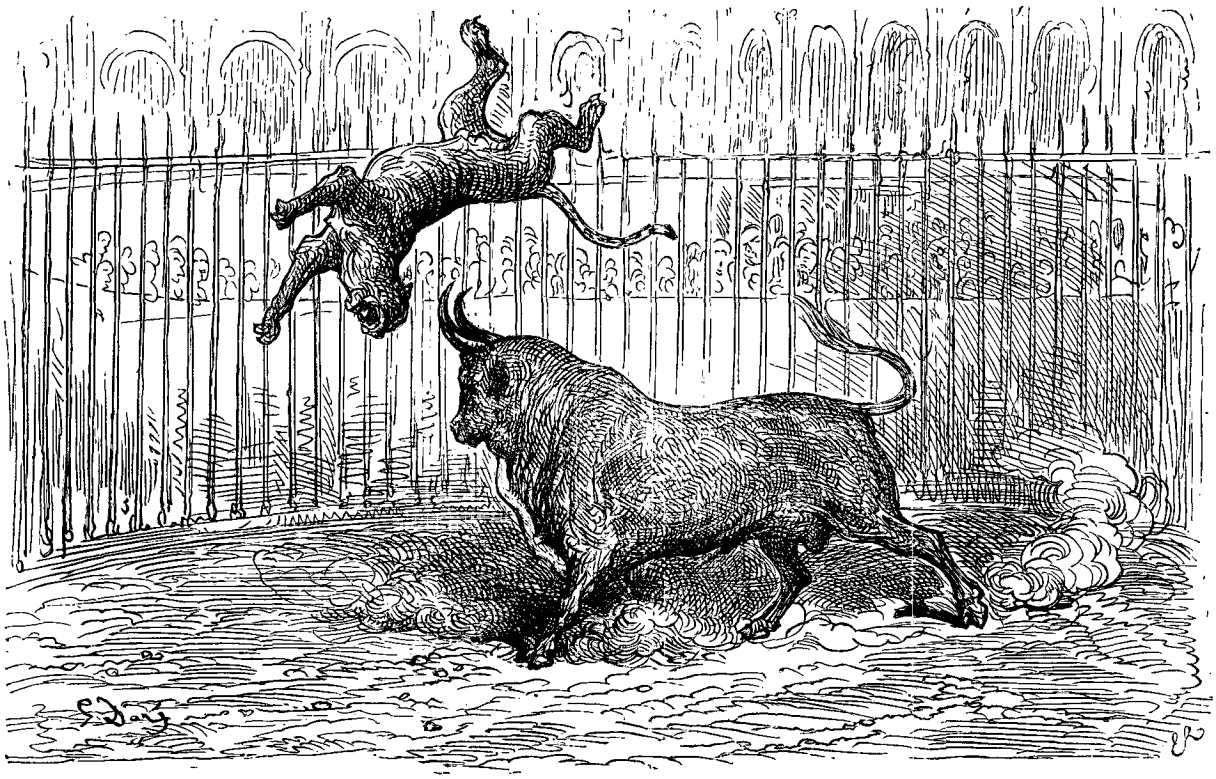
Les ânes d'Aranjuez étaient jadis fort renommés, et la race de ces animaux est plus ancienne, peut-être, que la noblesse de certains hidalgos. Ces ânes étaient d'une taille extraordinaire et d'un prix considérable : quelques-uns se vendaient aussi cher que des chevaux de sang. Aarsen de Sommerdyck parle, dans son voyage d'Espagne, de trois de ces ânes qu'on lui fit voir, et qu'on entretenait « pour couvrir des cavales et avoir de bonnes mules. De ma vie je n'en ai veu de si grands; le plus jeune estoit d'une hauteur qui égaloit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les plus grandes mules, et les deux autres n'estoient guère moins hauts. Le premier a cousté vingt-deux milles réaux de billon, qui font plus de six mille livres, et l'autre quinze mille réaux, qui vont à quatre mille cinq cents livres. » Nous avions déjà rencontré, non loin d'Aranjuez, un convoi d'ânes que Doré avait dessiné au passage, et nous pûmes nous convaincre, en visitant les écuries royales, que les étalons ou *garañones* qu'on y élève méritent encore l'ancienne réputation de leur race, et ne sont pas inférieurs aux plus beaux ânes du Poitou.

Après les jardins et le château, il nous restait à visiter la ville d'Aranjuez : ce fut l'affaire de peu de temps, car elle est presque moderne et ne se compose que de quelques rues alignées au cordeau. Nous remarquâmes la jolie fontaine de *San Antonio*, dont Doré fit un croquis en passant. Ce n'était encore au dix-septième siècle qu'un pauvre village : ce petit hameau, lisons-nous dans un récit contemporain, « est si chétif, qu'à peine on y trouve à loger.... Il n'y a qu'une *posada* (auberge), pour me servir de leurs termes; elle était occupée par les gens de l'ambassadeur de l'empereur, et nous n'y pûmes avoir place que le lendemain.... A peine trouvâmes-nous au lieu où nous fûmes une écurie pour nos chevaux et le couvert pour nous, et nous fûmes trop heureux d'y dormir sur des bancs et sur des chaises. »

Mme d'Aulnoy ne fait pas non plus un récit fort séduisant des ressources qu'on trouvait de son temps près de la résidence royale : « Lorsque le roi y va,



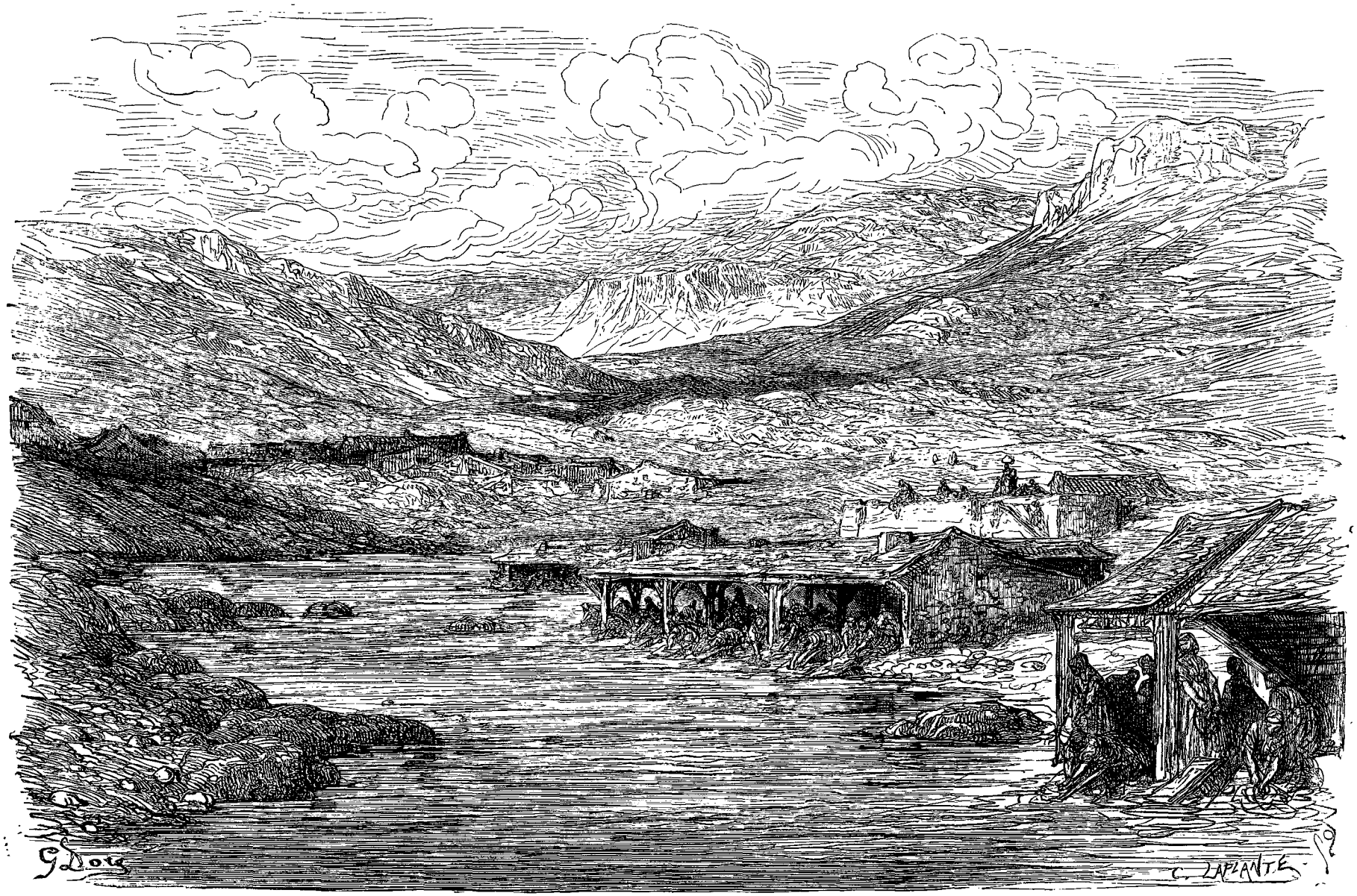
Combat d'un taureau et d'un tigre, dans la *plaza de Toros* d'Aranjuez. — Dessin de Gustave Doré.

ceux qui l'accompagnent sont si mal logez, qu'il faut se contenter d'y aller à toute bride faire un peu sa cour, ou de passer jusques à Tolède, car il n'y a que deux méchantes hôtelleries et quelques maisons de particuliers en fort petit nombre. Si nous n'avions pas eu la précaution de porter du pain, je suis bien persuadée que nous n'en aurions point eu, à moins que l'Alcayde (gouverneur) ne nous eût donné le sien. »

Aujourd'hui Aranjuez est une ville de quatre à cinq mille habitants, où l'on ne court plus le risque de mourir de faim. Le *parador de la Costurera* (auberge de la Couturière), dont parle Alexandre Dumas dans ses *Impressions de voyage* (de Paris à Cadix), a été bien dépassé par la *fonda del Norte* (hôtel du Nord), où nous trouvâmes une hospitalité assez chère, il est vrai, mais beaucoup plus plantureuse que celle de l'auberge décrite par le célèbre écrivain. La population de la ville, qui en temps ordinaire ne s'élève guère à plus de quatre mille habitants, montait, dit-on, à quinze ou vingt mille pendant les mois de mai et de juin, époque où séjournait habituellement la cour.

Une course de taureaux était annoncée pour le lendemain de notre arrivée : nous n'eûmes garde d'y manquer, d'autant plus que l'affiche promettait aux amateurs, outre la *corrida* de rigueur, une *lucha* ou lutte entre un taureau et un tigre. C'est, à ce qu'il paraît, une très-ancienne tradition que ces combats d'animaux à Aranjuez, et ils étaient déjà fort à la mode il y a deux siècles. Nous avons dit qu'il existait autrefois, dans le parc du château, un haras de chameaux; on donnait quelquefois des combats de ces animaux contre des chiens. « C'étoit, dit un témoin oculaire,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lavanderas (laveuses); bords du Tage, environs de Tolède. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un agréable divertissement, de voir comment cette beste, si mal faite, se défendoit adroitement des mâtins qui l'attaquoient et que quelquefois sa furie forçoit les barrières, et se déchargeoit sur les spectateurs. »

Plus tard, on fit lutter des nègres contre les taureaux : ainsi, on raconte l'histoire d'un nègre de Buenos-Ayres qui, dès son enfance, avait été habitué à poursuivre dans les déserts les troupeaux de bétail sauvage, et qui montrait dans les luttes de ce genre une force et une habileté extraordinaires. Il prenait une longue corde munie d'un nœud coulant, — le *laso* de son pays, — et après l'avoir passée entre les cornes du taureau, il le conduisait près d'un poteau solidement fixé au milieu de la place. Après l'avoir attaché au poteau, il lui jetait une selle sur le dos, et l'enfourchait comme il eût fait d'un cheval. On coupait alors les cordes, et l'animal se mettait à courir de tous côtés, faisant les plus grands efforts pour se débarrasser de ce cavalier improvisé. Lorsque ce fatigant exercice commençait à diminuer les forces du taureau, le nègre dirigeait comme il pouvait sa monture vers un autre taureau, qu'il ne tardait pas à tuer ; après quoi il tuait également celui sur lequel il était monté. On assure, et c'est chose facile à croire, que le nègre avait un très-fort crachement de sang toutes les fois qu'il se livrait à ce violent exercice.

Laissons ce genre de combat, qui rapelle assez les courses dites *à la Portuguesa*, dont nous avons parlé précédemment, et revenons à la lutte du taureau et du tigre. Déjà nous avions vu en Andalousie de ces combats où le taureau avait à se mesurer soit avec un tigre soit avec un lion ; une autre fois, c'était un lion qui devait lutter contre un éléphant. Mais ordinairement les adversaires montraient des dispositions très pacifiques, et tout se terminait à la plus grande satisfaction des membres de la Société protectrice des animaux. Le combat dont nous fûmes témoins eut une issue moins insignifiante ; quand nous disons le combat, c'est une manière de parler : le tigre, malgré toutes sortes d'excitations, malgré les cris de la foule, restait parfaitement tranquille, et rien, dans son attitude, n'indiquait la férocité naturelle à sa race. Le taureau, au contraire, bien que de petite taille, avait des allures très-vives et des plus belliqueuses : aussi se dirigea-t-il résolûment vers son adversaire, et, baissant la tête, il l'enleva d'un vigoureux coup de cornes et l'envoya sauter presque aussi haut qu'une barrière en bois qu'on avait élevée pour la sûreté des spectateurs. Les cris : *fuera! fuera!* (à la porte !) se firent entendre, avec toutes sortes d'imprécations contre le tigre, qui rentra honteusement dans sa cage, tandis que le taureau restait fièrement maître du champ de bataille.

Il nous tardait d'arriver à Madrid : nous reprîmes le chemin de fer, et, peu de temps après avoir quitté la station d'Aranjuez, nous traversions sur un beau pont de fer le Jarama, une rivière pour de bon, et qui, de même que le Tage, a le privilége d'avoir de l'eau toute l'année ; de plus, le Jarama compte parmi ses affluents le célèbre Manzanarès, qui ne contribue, il est vrai, que bien faiblement à grossir son cours.

Pendant près de deux lieues, nous traversâmes une campagne très-fertile et plantée de fort beaux arbres : les jardins maraîchers sont très-plantureux et produisent de magnifiques légumes qui servent à l'approvisionnement de Madrid. Les fruits sont également beaux et excellents, et leur réputation date de fort loin, témoin un certain passage de *Guzman de Alfarache*, qui prouve que la poire bergamote, — *la pera bergamota de Aranjuez*, était déjà renommée au seizième siècle.

Après avoir passé la station de Cien-Pozuelos, dont le nom signifie *cent petits puits*, nous trouvâmes une contrée plate et monotone, dont la nudité contraste avec l'aspect frais et riant du pays que nous venions de quitter. A mesure qu'on approche de Madrid, le pays devient plus aride : c'est à peine si, entre les stations de Valdemoro, de Pinto et de Getafé, quelques arbres s'élèvent entre les vignes et les champs de blé.

Nous avons déjà dit quelques mots du déboisement et de la rareté des arbres dans la péninsule : on comprend, du reste, que la pénurie de végétation dans les environs de la capitale augmente encore l'admiration des Madrilènes pour Aranjuez. C'est peut-être aussi l'absence de verdure qui a fait reprocher aux Espagnols leur peu de goût pour la campagne ; cependant plusieurs poëtes nationaux ont chanté dans leurs vers les plaisirs des champs : il en est même un, Gregorio de Salas, contemporain de notre Delille, qui les a chantés d'une façon fort originale, et tout à fait en dehors du style académique, en honneur à cette époque.

« Ma cabane champêtre, dit-il dans son *Observatoire rustique*, me promet l'heureux terme de mes désirs ; étendu à l'ombre de son toit modeste, j'aperçois dans les sillons que vient d'ouvrir la charrue les moineaux affamés faisant la chasse aux petits insectes, et le chardonneret au plumage moucheté qui se balance sur la frêle tige d'un chardon, et endort par son chant mon esprit tranquille.... »

Ici l'auteur, dédaignant les bergeries fardées du siècle dernier, nous peint de vrais paysans, et devient vraiment un précurseur de la nouvelle école réaliste.

« La simple lavandière me salue ; elle regarde avec empressement la hauteur du soleil, elle éternue, et simplement essuie son nez avec ses doigts diligents. Un chevrier vient se coucher à côté de moi, et goûte un repos parfait en dormant la sieste, jusqu'à ce qu'un ronflement le réveille ; il ouvre alors les yeux, il bâille, et se secoue en étirant ses bras. Le mendiant, sans abri et sans souci, recoud sa chemise, et rit de tout ce qui lui passe sous les yeux. Le laboureur s'assied à son tour, et tout en me contant ses chagrins, il abat ses guêtres à la hâte, et se gratte tranquillement les jambes. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais laissons de côté ces tableaux rustiques : aussi bien nous sommes loin des champs ; nous venons de traverser le Manzanarès ; bientôt le train est en gare ; nous voici arrivés à Madrid.

MADRID.

Madrid ; ses historiens et ses chroniqueurs. — Fables sur sa fondation. — Philippe II en fait sa capitale. — Les maisons de Madrid au dix-septième siècle ; richesses des appartements. — Mme d'Aulnoy et Saint-Simon à Madrid. — Saleté des rues — Le poëme de *Madrid ridicule*. — *El agua va!* — Embellissements de la capitale sous Charles III. — Le climat est-il salubre ? — Proverbes sur l'air de Madrid.

Il n'est peut-être pas de ville au monde qui ait eu des chroniqueurs et des historiens aussi enthousiastes et aussi exagérés que la capitale de l'Espagne ; c'est à qui lui donnera l'origine la plus ancienne : l'un veut que sa fondation date de peu de temps après le déluge ; un autre, plus modeste, la fait remonter à dix siècles avant celle de Rome. Suivant un autre encore, on aurait trouvé près d'une des portes de la ville une pierre sur laquelle était sculpté un serpent ; or, le serpent se retrouvant fréquemment sur divers monuments de l'ancienne Grèce, il en a conclu que Madrid existait déjà à l'époque grecque, et qu'elle devait être florissante au temps de Cadmus. Il y a encore l'histoire de certaines lames de métal trouvées dans les ruines de l'*Arco de Santa Maria*, et qui étaient couvertes d'inscriptions tout à fait illisibles. *Juan Lopez de Hoyos*, ce professeur qui appelait Cervantes son disciple bien-aimé, *mi amado discipulo*, a prétendu que ces caractères étaient chaldéens, et que l'arco de Santa-Maria avait été construit par Nabuchodonosor, roi de Babylone, *lors de son passage à Madrid*.

« Les Espagnols, dit Mme d'Aulnoy, prétendent que le fondateur de Madrid était un prince nommé Ogno Bianor, fils de Tiberino, roi des Latins, et de Manto, qui étoit une reine plus célèbre par la science de l'astrologie, qu'elle possédoit merveilleusement, que par son rang. » Puis elle ajoute qu'on remarque que Madrid doit être au cœur de l'Espagne, parce que la petite ville de Pinto, qui n'en est éloignée que de trois lieues, s'appelait en latin Punctum, et qu'elle est au centre du royaume. »

Nous n'en finirions pas si nous voulions passer en revue les différentes fables mises en avant par plusieurs historiens de Madrid : que cette ville, dit Ponz, se soit appelée dans les temps reculés *Mantua Carpentana;* que les fondateurs soient venus de la Grèce ou du Latium, et que son ancienneté dépasse celle de Rome, beaucoup pourront l'affirmer, mais bien peu le croiront. Cela n'empêche pas un livre tout récent, *La Guia oficial* (guide officiel) de 1869, de soutenir que Madrid existait avant la Ville éternelle, et de donner cette année comme la deux mille six cent dix-neuvième après la fondation de Rome, et la quatre mille trente cinquième après celle de Madrid. D'après le même ouvrage, les Romains lui donnèrent le nom de *Mantua Carpentanorum* pour empêcher toute confusion avec Mantoue, la patrie de Virgile. Les plus modestes se contentent de dire que l'antiquité de Madrid se perd *dans la nuit des temps*, et que certaines pierres trouvées dans des excavations paraissent indiquer que son existence date de l'époque romaine.

La vérité est que Madrid remonte à une époque déjà respectable, puisque l'histoire en fait mention pour la première fois dès l'année 933, où Ramiro II, roi de Léon, l'enleva aux Arabes, qui l'appelaient alors *Magrit* ou *Majerit*. C'était, à cette époque, comme un poste avancé destiné à protéger Tolède. La place retomba bientôt au pouvoir des Arabes, qui relevèrent les murs que le roi de Léon avait fait démolir. Alphonse VI, autre roi de Léon, s'en empara vers la fin du onzième siècle. Une population chrétienne se fixa à Madrid, et, à partir de cette époque, l'histoire de la capitale actuelle de l'Espagne cesse d'être aussi obscure. Son *concejo* ou conseil figure, en 1211, dans l'expédition victorieuse organisée contre Murcie, alors au pouvoir des Arabes.

C'est à Madrid que les *reyes catolicos* Ferdinand et Isabelle reçurent leur fille, ainsi que son époux l'archiduc, qui fut plus tard Philippe le Beau ; c'est là aussi qu'après la mort de Ferdinand, le cardinal Cisneros prit en ses mains le gouvernement de l'Espagne. Dès cette époque, Madrid possédait un remarquable monument d'architecture gothique, la *Latina*, dont l'élégante façade existe encore, et dont nous aurons à parler plus loin.

Les chroniqueurs continuent à mentionner Madrid, soit comme résidence passagère ou lieu de repos de différents rois, soit au sujet des résolutions importantes qui y furent prises ou des assemblées qui s'y réunirent. On sait que Charles-Quint aimait le séjour de Madrid ; comme preuve de sa prédilection, il lui accorda des franchises et des marchés, convertit son ancien alcazar en un palais qu'il habita, et ajouta à ses armes la couronne impériale. On sait aussi que cette ville servit de prison à François Ier, après le désastre de Pavie.

Cependant Madrid n'était encore rien auprès de ce qu'elle devint sous Philippe II, lorsque, après avoir abandonné l'antique Tolède, ce prince en fit la nouvelle capitale de l'immense monarchie espagnole. Il fallut, pour élargir la ville, abattre les anciens murs : c'est de cette époque que datent ses rues les plus importantes, telles que celles d'Alcala, de San-Bernardo, de Fuen-Carral, la *Carrera de San-Geronimo*, aujourd'hui le centre de la ville, une grande partie des rues d'Atocha et de Tolède, et bien d'autres encore, qu'il serait trop long de nommer.

Les environs de Madrid ne présentaient pas, vers la fin du seizième siècle, l'aspect qu'ils ont aujourd'hui : ils étaient alors couverts de forêts considérables, fort appréciées des chasseurs pour les animaux de toutes sortes auxquels elles servaient de refuge.

Un écrivain espagnol, Argote de Molina, parle, dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son *Libro de Monteria* (Livre de Vénerie), imprimé en 1582, des environs de Madrid comme d'un bon couvert pour l'ours et le sanglier, *buen monte de puerco y oso.* Serait-ce pour cela qu'on voit figurer un ours dans les armes de la ville? De ces forêts, successivement coupées pour l'usage des habitants, il ne reste plus aujourd'hui que fort peu de chose.

A partir du dix-septième siècle, la nouvelle capitale prit rapidement une grande extension, mais sans ordre, sans plan ni projet arrêté, *tumultuariamente*, suivant la pittoresque expression de Ponz. « Et chose digne de remarque, ajoute le voyageur espagnol, en même temps que nous bâtissions en Amérique des villes où régnait une si parfaite symétrie, les rues de la capitale étaient tracées sans aucune régularité. La plupart étaient bâties au hasard ; on n'eut même pas le soin de ménager des places régulières à certaine distance les unes des autres, car celles qui existent méritent plutôt le nom de recoins ou de carrefours. »

Au commencement du dix-septième siècle, Philippe III, qui était né à Madrid, l'embellit beaucoup, et construisit notamment la *Plaza Mayor*, qui conserve encore aujourd'hui son ancien aspect.

Pendant le long règne de Philippe IV, qui ne dura pas moins de quarante-quatre ans, de nombreux monuments et des églises s'élevèrent; c'est aussi de cette époque que date le Buen Retiro. On connaît le goût de Philippe IV pour les fêtes galantes et les tournois chevaleresques, où il se plaisait à jouer un rôle, tandis que le comte-duc d'Olivarès, *el Conde Duque*, comme l'appellent les Espagnols, dirigeait les affaires de l'État.

On se tromperait bien cependant si, pour se rendre compte de ce qu'était alors Madrid, on s'en rapportait à certains chroniqueurs du temps, tels que Dávila, Quintana et autres écrivains, dont les louanges sont pleines d'emphase. Il en est un cependant qui les a bien dépassés, c'est Alfonso Nuñez de Castro, chroniqueur de Philippe IV, l'auteur du curieux et divertissant volume intitulé *Solo Madrid es Corte* (Il n'y a pas d'autre capitale que Madrid), livre qui a pourtant la prétention d'être sérieux.

Après les exagérations, voyons la réalité. D'abord, les maisons particulières de Madrid laissaient beaucoup à désirer, car elles étaient généralement fort étroites, et on n'employait, pour leur construction, que de la terre et des pierres de taille mal dégrossies, ce qui, du reste, ne les empêchait pas d'être très-solides et de durer longtemps.

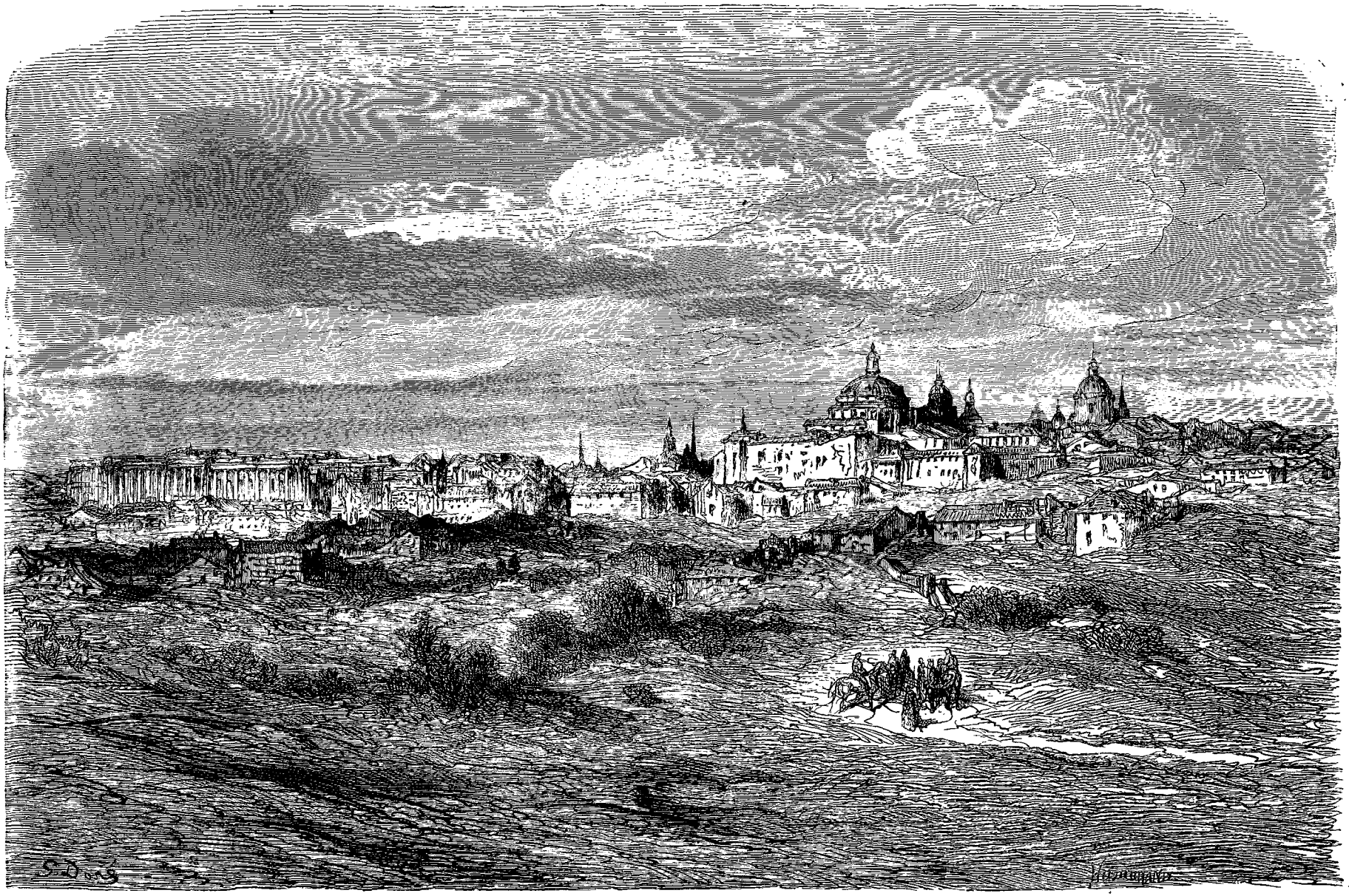
C'est cette manière de bâtir qui faisait dire, à un voyageur du dix-septième siècle, en parlant des Madrilènes : « Ils ont appris l'architecture des taupes, la plus part de leurs maisons n'estant que de terre, et, à guise des taupières, à un étage seul. En celles qui sont plus richement construites, le mulet qui porte la brique a autant de part à la gloire de l'ouvrage que l'architecte. Ce n'est pas qu'ils n'aient des matériaux fort excellents, soit de pierre, soit de bois; mais, comme partout ailleurs l'artifice perfectionne la nature, icy elles se gastent entre les mains des ouvriers, lesquelles leur servent de truelles, et les pierres dans leurs carrières sont plus polies qu'aux manteaux de cheminées des salles, ni qu'aux arcs des portiques, et le bois est plus beau sous son escorce que dedans la boutique d'un menuisier. Ils font leurs maisons comme leurs pistolles, et la matière en vaut mieux que l'ouvrage. » Un autre voyageur, qui avait visité Madrid à la même époque, dit : « Que les portes cochères étaient très-rares; les maisons où il y en a ne laissent pas d'être sans cour. Les portes sont assez grandes, et, pour ce qui est des maisons, elles sont fort belles, spacieuses et commodes, quoiqu'elles ne soient bâties que de terre et de brique. Je les trouve pour le moins aussi chères qu'à Paris. »

Saint-Simon, qui connaissait bien Madrid, nous dit aussi que les maisons, même les plus belles, n'avaient pas de cour, ou qu'au moins elles y étaient fort rares. « Les carrosses, ajoute-t-il, arrêtent dans la rue, où on met pied à terre; on entre par la porte, qui est comme nos portes cochères, en un lieu large et long, qui ne reçoit de jour que par la porte et qui a des recoins très-obscurs, et l'escalier est au fond, par lequel on monte dans les appartements. »

Les maisons de Madrid n'avaient, pour la plupart, qu'un rez-de-chaussée. Cette particularité, qui peut étonner dans une capitale, avait pour cause un impôt fort élevé auquel devaient se soumettre les propriétaires qui voulaient élever un premier étage. Cette restriction apportée au droit de bâtir avait même donné naissance à une expression particulière; on disait, en parlant des maisons basses non soumises à l'impôt, qu'elles étaient *construidas de malicia*, c'est-à-dire construites avec malice, expression encore employée aujourd'hui pour désigner les maisons qui n'ont qu'un rez-de-chaussée. « Le roy, lisons-nous dans une relation datée de 1666, a un droit sur les maisons que l'on bastit à Madrid qui lui vaut beaucoup. C'est que le premier étage de chacune lui appartient, et, si l'on ne le rachète, il peut le vendre à qui bon luy semble; d'ordinaire, les propriétaires mesmes se l'acquièrent; ou bien, s'ils n'en ont pas le moyen, ils ne bastissent que les appartements bas. De là vient qu'à Madrid on voit tant de petites maisons, et qui n'ont point de degrés pour monter au galetas. »

Outre cet impôt, il y avait encore défense d'élever d'un premier étage les maisons qui donnaient sur les jardins des couvents ou monastères. On comptait alors à Madrid un très-grand nombre d'établissements religieux, tels que les *Esclavos del Santisimo Sacramento*, les *Monjas de Constantinopla* (Nonnes de Constantinople), les *Descalzas Reales* (Déchaussées royales), les *Capuchinos de la Paciencia*, sans compter les Récollets, Prémontrés, Carmélites, et une infinité d'autres. Quoique toutes ces entraves fussent bien faites pour enrayer le goût des belles constructions, on voit encore à Madrid quelques demeures particulières des seizième et dix-septième siècles qui ne manquent pas d'une certaine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Madrid, vue générale. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

élégance; mais il faut avouer que ce sont de rares exceptions. Malgré leur manque de hauteur, bon nombre d'habitations particulières étaient cependant très-vastes.

« L'on a ordinairement, dans toutes les maisons, lisons-nous dans le récit de Mme d'Aulnoy, dix ou douze grandes pièces de plain-pied. Il y en a, dans quelques-unes, jusqu'à vingt, et même davantage; l'on a son appartement d'été et d'hiver, et souvent celui de l'automne et du printemps; de sorte qu'ayant une prodigieuse quantité de domestiques, il faut nécessairement qu'on les loge dans une maison voisine, qu'on loue tout exprès pour eux. »

Si la plupart des maisons étaient, à l'extérieur, d'une grande simplicité, quelques-unes, en revanche, renfermaient des appartements fort somptueux; on en jugera par la curieuse description d'un ameublement du temps, qui suit de près le passage que nous venons de citer; il est question d'une habitation commune à plusieurs dames de distinction :

« Il seroit difficile de rien voir de plus somptueux que leur maison : elles occupent des appartements hauts, qui sont tendus de tapisseries toutes relevées d'or. Il y a d'abord la chambre de la duchesse de Terranova, tapissée de gris, avec un lit et le reste fort uni; puis, celle de sa fille, la duchesse de Monteleon, meublée dans le même genre. A côté, étoit couchée sa fille, la duchesse de Monteleon, laquelle étoit meublée comme sa mère. Ensuite, on trouve la chambre de la princesse de Monteleon, dont le lit étoit de damas or et vert, doublé de brocart d'argent et rehaussé de point d'Espagne. Il y avoit autour des draps des passements d'une demi-aune de hauteur. »

Vis-à-vis étaient les chambres des petites de Monteleon et de Hijar, *Meninas*[1] de la reine d'Espagne; elles étaient entièrement meublées en damas blanc. Celle de la duchesse de Hijar était meublée de velours cramoisi à fond d'or, de cette riche étoffe connue en Italie sous le nom de *velluto a giardino*, et chez nous celui de velours à parterre. Ces pièces étaient séparées les unes des autres par des cloisons de bois de senteur. Les dames se tenaient dans une grande galerie couverte de tapis de pied très-riches. Cette pièce était entourée de carreaux (coussins) de velours cramoisi en broderie d'or, et de cabinets de pièces de rapport enrichis de pierreries, meubles fabriqués hors d'Espagne. On y voyait encore des tables d'argent et des miroirs admirables, tant par leur grandeur que par leurs riches bordures, dont les moins belles étaient d'argent[2].

D'autres meubles excitent encore davantage l'admiration de Mme d'Aulnoy, ce sont des vitrines que l'on appelait *escaparates* ou *urnas*. « C'est, dit-elle, une espèce de petit cabinet formé d'une grande glace, et rempli de tout ce qu'on peut se figurer de plus rare, soit en ambre gris, porcelaines, cristal de roche, pierre de bézoard, branches de corail, nacre de perles, filigrane d'or, et mille autres choses de prix.... Nous étions, ajoute-t-elle, plus de soixante dames dans cette galerie.... Elles étoient toutes assises par terre, les jambes en croix sous elles. C'est une ancienne habitude qu'elles ont gardée des Mores. Il n'y avoit qu'un fauteuil de maroquin, piqué de soie, et fort mal fait. Je demandois pour qui il étoit destiné, on me dit que c'étoit pour le prince de Monteleon, qui n'y entroit que quand toutes les dames étoient retirées. Je ne pouvois demeurer assise à leur mode, et je me mis sur les carreaux. Elles étoient cinq ou six ensemble, ayant au milieu d'elles un petit brasier d'argent plein de noyaux d'olives, pour ne pas entêter. » Et plus loin : « Tous les meubles que l'on voit ici sont extrêmement beaux, mais ils ne sont pas faits si proprement que les nôtres, et il s'en faut tant qu'ils ne soient si entendus. Ils consistent en tapisseries, cabinets, peintures, miroirs et argenteries. »

Si de l'intérieur des maisons nous passons au dehors, le contraste sera des plus frappants. Les voyageurs du dix-septième siècle sont d'accord pour faire un tableau très-peu séduisant des rues de Madrid. Voici d'abord quelques passages de *Madrid Ridicule, poëme burlesque du sieur de B..., ci-devant secrétaire de l'ambassade en Espagne.* L'auteur de cette satire, qui paraît avoir pris pour modèles la *Rome Ridicule* de Saint-Amant et le *Paris Ridicule* de Claude Petit, commence par nous prévenir que son portrait ne sera pas flatté :

. . . . . .
Je veux, aux yeux de l'univers,
Étriller Madrid dans mes vers,
Lui donner aujourd'hui vingt fois les étrivières.
Le sujet est riche et plaisant,
Laissons là les graves matières,
Et n'entonnons qu'un aigre chant.

Vieille retraite de Soudrilles,
Qui croupissent dans le loisir,
Objet indigne du plaisir
De la première des golilles,
Madrid! enfer de puanteur,
Puisque je me trouve en humeur
D'ébaucher ton portrait d'une noire peinture,
Je veux si bien te dessiner,
Qu'à chaque trait de ta figure
Chacun te puisse deviner.

Amas de baraques fardées,
Tu n'inspires que du chagrin;
Tes vieux palais, ni ton grand train
N'adouciront point mes idées :
Tu n'es, selon les meilleurs goûts,
Que lacs bourbeux, vilains égouts
Dont le seul souvenir peut salir la mémoire.
Ne prétends pas m'en imposer,

1. On donnait ce nom à des petites filles de famille noble attachées à la personne des princesses.

2. Ces miroirs et ces tables d'argent étaient sans doute du même genre que les objets analogues appartenant à la reine d'Angleterre, et qu'on a pu admirer dans la section anglaise de l'Histoire du travail à l'Exposition universelle de 1867.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je veux mettre toute ma gloire
A te savoir bien mépriser.

Dans cet abîme d'immondice
Il faut marcher avec compas,
Et s'assurer à chaque pas
Sur la foi d'un caillou qui glisse.
Quelquefois, un peu trop pressé,
Un pied en l'air, l'autre avancé,
Aux dépens de son.... nez l'on prend laide posture;
Et toujours le moindre malheur,
Est un pied de vilaine ordure
D'une effroyable puanteur.

Et l'auteur de cette satire, après quelques autres strophes du même goût, ajoute encore celle-ci en manière de péroraison :

Madrid, cloaque d'immondices,
Séjour détestable et puant,
Dont plus d'un prince chat-huant
Faisoit autrefois les délices,
Je voudrois par cent traits divers
Te tympaniser dans mes vers :
On ne hume chez toi que ..... ou que poussière,
Puisqu'il faut avoir sous le né
A tout moment la tabatière,
Pour n'être pas empoisonné.

Si chargée que puisse paraître cette peinture, elle s'accorde cependant avec ce que nous disent de Madrid ceux qui l'ont visitée à cette époque. L'un assure que les rues étaient les plus puantes du monde : « Ceux qui calculent bien disent qu'on les parfume tous les jours de ce qui sort de plus de leur mille bassins. » C'était là, paraît-il, un des principaux désagréments de la capitale de l'Espagne; Mme d'Aulnoy nous l'explique en termes fort honnêtes : « Les maisons n'ayant point de certains endroits commodes, on jette toute la nuit par les fenêtres ce que je n'ose nommer. De sorte que l'amoureux espagnol, qui passe à petit bruit dans la rue, est quelquefois inondé de la tête jusqu'aux pieds, et bien qu'il se soit parfumé avant que de sortir de chez lui, il est contraint d'y retourner au plus vite pour changer d'habit. C'est une des plus grandes incommodités de la ville, et qui la rend si puante et si sale, que l'on n'y peut marcher le matin. »

Ces *porqueries*, dit encore un autre, faisaient les délices des Espagnols, et le supplice des Français; on sait cependant qu'elles ont été longtemps reprochées à certaines villes du midi de la France, notamment à Marseille. A Madrid, on avait au moins l'attention de prévenir les gens par un cri bien connu : *Agua va!* (Gare l'eau !) « J'offenserois vos chastes oreilles, dit à ce sujet l'auteur d'une *Relation de Madrid*, imprimée en 1666, de m'expliquer davantage sur cette matière, et je m'apperçois de la faute que j'ai faite en ce qu'avant de vous mettre dans un discours de si mauvaise odeur, je n'ay pas crié : *Agua va*, comme ils font icy, en jettant par les fenestres leurs vilainies.... » Il paraît qu'une mésaventure de ce genre arriva réellement à l'auteur de *Madrid Ridicule* un soir qu'il passait dans une rue de la ville :

. . . . . .
Ah ! j'entends racler le boyau
Et jurer cinq à six guitares!
Marchons un peu plus doucement,
Ou bien arrêtons un moment
Pour entendre à loisir la belle sérénade;
Mais une exécrable *duegna*
M'a tout couvert de marmelade
En me criant un Agua va !

Il raconte dans les strophes suivantes, en termes un peu crus, il est vrai, l'état déplorable dans lequel est mis son bel habit tout passementé; il n'ose se présenter chez l'ambassadeur, qui l'attendait, et va frapper à la porte d'un de ses amis, qui le reçoit en caleçon, la flamberge à la main et la dague sous l'aisselle :

D'abord il rit de l'aventure,
Et, n'osant me joindre de près,
Il ordonne à tous ses valets
D'aller dégraisser ma figure :
Ils me conduisent dans un bain
Où je me couche tout soudain
Comme un pourceau bourbeux se couche dans son auge
Puis, m'ayant lessivé la peau,
Ils m'apportent de l'eau de sauge
Pour débarbouiller mon museau.

Un ancien écrivain espagnol, Francisco de los Santos, semble avoir voulu donner raison à l'auteur de *Madrid Ridicule* dans un ouvrage intitulé : *Dia y noche de Madrid* (le Jour et la Nuit de Madrid), curieux tableau des mœurs madrilènes au dix-septième siècle; nous avons lu dans le livre en question tout un chapitre, intitulé *El agua va*, où sont naïvement dépeints certains dangers nocturnes de la capitale des Espagnes.

Cent ans plus tard, un autre auteur espagnol, cité par M. Mesonero Romanos, écrivait que « Madrid, où les pourceaux erraient en liberté, était la ville la plus sale qu'il y eût en Europe, et que, sans compter les conséquences désastreuses pour la santé publique, on remarquait que l'air était tellement vicié qu'il ternissait la vaisselle d'argent, les galons et les broderies des vêtements. »

Un voyageur italien qui visita la capitale de l'Espagne vers la même époque, dit que sans les immondices abominables qui laissaient à peine un passage aux piétons le long des murs, il aurait regardé la ville comme une des plus belles de l'Europe; mais l'odeur révoltante qui y dominait lui faisait repentir d'y être venu. « J'avais beaucoup entendu parler de sa malpropreté, ajoute-t-il, mais je m'imaginais qu'on l'avait fort exagérée; mes yeux et mes narines m'ont convaincu du contraire.... Je veux quitter la ville, et ne jamais songer à la revoir, à moins que le roi ne réalise le projet qu'on lui attribue de la rendre plus propre, ce qui vaudrait bien un des travaux d'Hercule. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les vœux du voyageur se sont réalisés sous le règne de Charles III; à partir de l'année 1760, Madrid devint méconnaissable : non-seulement ses rues furent assainies et soigneusement entretenues, mais des édifices magnifiques, des portes monumentales, des fontaines, de vastes promenades, des jardins vinrent l'embellir. C'est de cette époque que date la transformation de la ville, et depuis lors elle mérite réellement d'être la capitale d'un grand royaume.

Le climat de Madrid est-il salubre? C'est une question qui a été très-controversée. Les uns prétendent que l'air, qui y est très-vif, est également très-sain, et que c'est cette raison qui détermina Philippe II à en faire la capitale du royaume. Anciennement, dit-on, on y envoyait les reines faire leurs couches, afin que les princes y respirassent dès leur naissance un air d'une grande pureté. D'un autre côté, bon nombre de proverbes donneraient à croire que cette renommée est bien surfaite; celui-ci, d'abord, qui dit que l'air de Madrid est si subtil, qu'il tue un homme sans éteindre une chandelle :

El aire de Madrid es tan sutil,
Que mata á un hombre
Y no apaga á un candil.

C'est des montagnes de Guadarrama, couvertes de neige jusqu'au printemps, que vient ce souffle perfide; aussi la plupart des habitants ont-ils la précaution de s'embosser dans leur manteau, — *embozarss en la capa*, — et d'en ramener les plis sur leur bouche. Un fait certain, c'est que les changements de température sont très-fréquents et très-brusques, ce qui occasionne, assure-t-on, surtout vers la fin de l'hiver et au commencement du printemps, certaines maladies dont la plus dangereuse est la *pulmonia* ou inflammation du parenchyme pulmonaire. C'est sans doute la fréquence de ces maladies qui a donné naissance à ce proverbe rimé :

Aun las personas mas sanas,
Si en Madrid son nacidas,
Tienen que hacer sus comidas
De pildoras y tisanas.

« Même les personnes les mieux portantes, — Si elles sont nées à Madrid, — Doivent faire leurs repas — De pilules et de tisanes. »

Pour notre part, nous doutons de la vérité absolue de ce dicton; car, dans nos divers séjours à Madrid, nous n'avons pas eu à souffrir du climat, si ce n'est sous le rapport du froid, ordinairement très-vif pendant l'hiver; en revanche les chaleurs de l'été sont souvent intolérables, ce qui a fait dire qu'il y a à Madrid trois mois d'hiver et neuf mois d'enfer :

Tres meses de invierno,
Nueve meses de infierno.

Du reste, bon nombre d'écrivains satiriques espagnols ont exercé leur verve sur leur capitale, à commencer par Gongora, qui prétendait qu'elle méritait le nom d'enfer : « Este es Madrid, dit le célèbre poëte, mejor dijera infierno! »



Paysan des environs de Madrid. — Dessin de Gustave Doré.

Ajoutons, pour être vrai, que la capitale de l'Espagne a aussi ses partisans. Nous avons lu quelque part qu'on a vu des pères de famille, au moment de leur mort, féliciter leurs enfants de ce qu'ils avaient le bonheur de vivre dans Madrid, et leur faire regarder cet avantage comme le plus grand bien qu'ils pouvaient leur laisser.

Quoi qu'il en soit, avec ses améliorations et ses trois cent cinquante mille habitants, Madrid est aujourd'hui bien digne d'être appelée la première ville de l'Espagne, surtout sous le rapport des ressources intellectuelles, car nulle part dans la Péninsule on ne saurait trouver les trésors que ses bibliothèques et ses musées offrent aux artistes et aux savants; nous n'irons pas aussi loin cependant que ces enthousiastes qui prétendent que le monde entier doit se taire devant Madrid : *Donde está Madrid, calle el mundo!*

Baron Ch. Davillier.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une *castañera* (marchande de châtaignes), à Madrid. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET LE BARON CH. DAVILLIER[1].

MADRID.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. LE BARON CH. DAVILLIER.

La *Puerta del Sol* et ses embellissements. — Les hôtels de Madrid. — La *fonda de Paris* et la *fonda del Principe*. — Cherté des terrains et des maisons. — Les boutiques. — Les petites industries de la place publique. — Les marchands de journaux. — Les *aguadores*. — Les *mozos de cordel*. — La *Puerta del Sol* il y a vingt ans. — La loterie du *Cochino de San Anton*. — Tentative de réaction contre la mantille. — Les *carruajes de plaza* et les *cocheros*.

La *Puerta del Sol* est à Madrid ce que l'agora était à Athènes et le forum dans la ville éternelle : c'est le cœur où viennent aboutir les artères de la ville, le centre de la vie et du mouvement, le rendez-vous des flâneurs, des oisifs et des chercheurs de nouvelles; aussi est-ce par cette célèbre place que nous commencerons notre revue de la capitale de l'Espagne.

Disons d'abord que la Puerta del Sol, malgré son nom, n'est pas une porte, mais bien une place, ou, si l'on veut, un vaste carrefour. Comme il convient à une place aussi célèbre, elle a des titres de noblesse parfaitement authentiques et suffisamment anciens, puisqu'ils remontent au moins au quinzième siècle. Il y avait à cette époque une véritable porte sur laquelle était peint un soleil; elle fut détruite sous Charles-Quint, et on construisit sur le même emplacement l'hôpital du même nom, et l'église du Buen Suceso, devant laquelle se tenait autrefois un marché de comestibles. Cette église jouissait d'un certain privilége: on y pouvait célébrer la messe jusqu'à deux heures après midi; aussi était-elle, assure-t-on, fréquentée par les élégantes.

La façade du Buen Suceso occupait encore, il y a quelques années, un des côtés de la place, et elle est toujours présente à notre souvenir, avec son énorme cadran qu'on éclairait la nuit. Au milieu de la place

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385; t. XII, p. 353, 369, 385, 405, 417; t. XIV, p. 353, 369, 385, 401; t. XVI, p. 305, 321, 337, 353; t. XVIII, p. 289, 305, 321, 337; t. XX, p. 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se trouvait une fontaine d'assez mauvais goût, ornée d'une statue de Vénus que le peuple de Madrid désignait sous le nom de *Mariblanca*. La place, mal pavée et à peine entourée de trottoirs, était bordée sur un de ses côtés de constructions hideuses, tout à fait indignes d'une capitale.

Depuis quelques années, l'aspect de la Puerta del Sol a complétement changé : sur l'emplacement de la façade du Buen Suceso s'est élevé un immense édifice, contenant le plus grand hôtel et le plus grand café de la ville ; les misérables constructions dont nous venons de parler ont été abattues et ont fait place à des maisons hautes et régulières ; en même temps, plusieurs des rues avoisinantes, étroites, sales et tortueuses, ont été alignées et reconstruites. La maigre fontaine d'autrefois a été remplacée par un vaste bassin d'où un jet d'eau s'élance à une grande hauteur, et près duquel s'élève un énorme candélabre dont les nombreuses lumières éclairent toute la place. La *Casa de Correos* et la *Gobernacion*, édifices imposants du siècle dernier, qui occupent un des côtés de la place, contribuent à donner à l'ensemble un aspect monumental.

Les rues les plus fréquentées et les plus commerçantes viennent aboutir à la Puerta del Sol : c'est d'abord la *Calle de Alcalá*, la plus large de toutes, qui va aboutir à la porte monumentale du même nom ; la *Calle Mayor*, la grande rue ; la *Carrera San Geronimo* qui, ainsi que la Calle de Alcalá, conduit au Prado ; la *Calle Carretas* et la *Calle del Arenal ;* la *Calle Montera*, ainsi nommée, dit-on, à cause d'une beauté célèbre, la femme d'un *montero* ou veneur du roi, qui habitait cette rue au seizième siècle.

C'est sur la Puerta del Sol que se trouvent les deux principaux hôtels de Madrid, la *fonda de Paris* et la *fonda del Principe*. Quoique très-vastes et bien bâtis, ils sont loin d'être comparables aux grands établissements de Paris et de Londres.

Il y a une dizaine d'années à peine, Madrid était encore, sous le rapport des hôtels, fort en arrière de plusieurs grandes villes de la Péninsule ; le voyageur devait se contenter de l'hospitalité quelque peu arriérée de la *fonda Peninsular* ou de celle de *las Diligencias*, dont les prix, du reste, étaient fort modérés, puisqu'on y dépensait rarement plus de douze ou quinze francs par jour. Aujourd'hui, tout est bien changé ; ainsi, lors de notre dernier séjour à Madrid, nous avons payé, à la fonda de Paris, une seule chambre au premier, à raison de cent vingt réaux, environ trente et un francs par jour, sans compter le service. Nous avions, il est vrai, à notre disposition la table d'hôte de l'hôtel ; mais, retenus par un ami, nous n'en profitâmes pas une seule fois ; néanmoins aucune différence ne nous fut faite, suivant un usage presque général en Espagne, et auquel les voyageurs sont bien forcés de se soumettre, bien qu'il soit, à notre avis, parfaitement absurde. Du reste, notre chambre, qui donnait sur la rue d'Alcalá, était fort ordinaire, et il en est dont le prix journalier s'élève jusqu'à cinq cents réaux par jour. Lorsque le général Prim, peu de temps après la révolution de 1868, arriva dans la capitale, il descendit à la fonda de Paris, et en occupa, lui et sa suite, tout le premier étage ; or on nous a assuré que, pour les quelques semaines qu'il y séjourna, la note s'éleva à quatre mille réaux, un peu plus de mille francs par jour.

La cherté des terrains qui avoisinent la Puerta del Sol suffit pour expliquer l'élévation de ces prix : le *solar*, comme on dit ici, qui se vend au pied castillan, a atteint des prix qui dépassent quinze cents francs le mètre superficiel. En outre, les matériaux, qui viennent pour la plupart de l'étranger, sont excessivement chers, notamment la pierre, que l'on tire, — chose curieuse, — des carrières voisines d'Angers et d'Angoulême, et qui est expédiée par chemin de fer.

Il paraît, du reste, que la cherté des immeubles n'est pas chose nouvelle à Madrid, car un voyageur hollandais, qui visita il y a plus de deux cents ans la capitale de l'Espagne, écrivait que les maisons y étaient « extraordinairement chères, ainsi que toutes choses.... Une maison qui passerait pour chère ailleurs à huit mil escus, se vend icy des vingt et vingt-cinq mil escus. Quant un homme bastit, on tient qu'il a beaucoup d'argent en bourse. »

Les boutiques de la Puerta del Sol et des rues avoisinantes sont louées, on le comprend, des prix exorbitants ; elles sont occupées par des cafés, des tailleurs, des marchands de nouveautés, des modistes et des orfévres. On y voit également des *tiendas de quincalla*, espèces de bazars où l'on vend toutes sortes de marchandises venant de France, d'Allemagne et d'Angleterre, mais principalement les objets connus sous le nom d'*articles de Paris*.

A côté de ces riches et élégants magasins, de nombreux industriels exercent en plein air sur la Puerta del Sol ; les plus bruyants de tous sont les marchands de journaux, ordinairement des femmes et des enfants, qui s'égosillent à crier, surtout vers le soir, chaque feuille qui vient de paraître : *Que acaba de salir ahora!* Aux cris des vendeurs de journaux se joignent ceux des marchands de *cerillas*, petites allumettes de cire, les seules qui se consomment en Espagne. A peine vêtus, chaussés de pauvres alpargatas grises, quand ils ne sont pas nu-pieds, tout leur établissement consiste en une petite boîte attachée avec une ficelle qui passe derrière le cou, et c'est à qui criera de la voix la plus stridente : *A dos y a tres, cerillas!*

Vient ensuite l'*aguador* qui, sur une note moins aiguë, lance à chaque instant un cri bien connu : *Agua! Quien quiere agua?* ou bien encore : *El aguador! Agua y azucarillos!* D'une main, il porte un *porron* de terre au large orifice et au goulot étroit, et de l'autre une petite table basse, de fer-blanc ou de cuivre soigneusement poli, sur laquelle sont les *azucarillos* enfermés dans une cage de verre et quelques verres d'une dimension formidable, car les Madrilènes sont grands buveurs d'eau. La plus estimée est celle de la *Fuente*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

del Berro; un écrivain du dix-septième siècle raconte que le cardinal-infant trouvait l'eau de Madrid si bonne, qu'il s'en faisait envoyer en Flandre dans des cruches de grès. Plus loin, ce sont des *mozos de cordel* groupés sur l'angle du trottoir. Les *mozos de cordel* sont ainsi nommés à cause du paquet de cordes de sparterie qu'ils portent, tantôt roulé autour du corps, tantôt suspendu à l'épaule, et dont ils se servent pour attacher les fardeaux qu'on leur confie. Ce sont ordinairement de robustes Asturiens, dont le type ne manque pas d'analogie avec celui de nos commissionnaires auvergnats, et qui, comme eux, sont renommés pour leur probité. Voici un *quita-manchas*, dégraisseur ambulant, qui vend moyennant deux *cuartos* des *pastillas* à détacher; un gamin qui crie du *papel de hilo*, *papel de Alcoy!* et un autre des *polvos* pour nettoyer le cuivre et l'argent.

Approchons-nous de ce groupe de gens qui causent avec animation devant le *Café Impérial;* nous n'entendons de leur conversation que quelques mots détachés, tels que *volapié*, *muleta*, *puyazo* et *vara;* ce sont des *hombres de capa y calañes*, *gente torera*, comme on dit ici. Du reste, à leur pantalon collant serré par une ceinture, à leur veste courte, à leur petit chapeau andalou et à leur petite natte de cheveux qui pend à leur nuque, nous avions déjà reconnu des *toreros*. Indifférents à la foule qui circule autour d'eux, ils paraissent tout entiers à leur discussion tauromachique, à leur *puro* ou à leur cigarette, et ne détournent la tête que lorsque se fait entendre sur le trottoir le frou-frou d'une robe de soie.

Il y a une vingtaine d'années à peine, la Puerta del Sol offrait un aspect beaucoup plus pittoresque qu'aujourd'hui. On y voyait des marchands de pommes de terre frites en plein air, et nous nous souvenons même d'y avoir vu une curieuse *rifa* ou loterie, dont le gros lot était un animal qu'on appelait *el cochino de San Anton*. Le *cochino* en question était exposé sur la place, à côté d'un bureau improvisé où les billets se distribuaient, au profit d'un bureau de bienfaisance, aux passants alléchés par ce lot appétissant.

Les modes *al estilo* de Paris avaient alors fait moins de progrès qu'aujourd'hui; on voyait moins de ces chapeaux cylindriques dits *tuyaux de poêle*, et les mantilles étaient plus nombreuses. Pauvres mantilles! Il y a déjà longtemps qu'on a commencé à décrier le voile national, et nous nous rappelons avoir lu dans un journal de Madrid une diatribe contre ces « ridicules mantilles dites andalouses, qui font ressembler nos *lionnes*, disait l'auteur, aux plus humbles villageoises. » *Esas ridiculas mantillas llamadas andaluzas, que asemejan nuestras leonas á las mas humildes lugareñas.*

La Puerta del Sol est la principale station des voitures de place. Les *carruajes de plaza* de Madrid diffèrent fort peu de nos fiacres, seulement on n'en voit que très-peu à deux chevaux. Les *cocheros*, pour la plupart asturiens, ne sont pas plus élégants que nos cochers de fiacre parisiens, mais ils ont sur eux un avantage, c'est d'être polis et de ne jamais recevoir la *propina* sans remercier le voyageur. N'oublions pas un détail : chaque voiture, lorsqu'elle est libre, porte un écriteau carré, fixé au moyen d'une tige près du siége du cocher, et sur lequel se lisent les mots *Se alquila*, c'est-à-dire A louer : usage très-commode, et qu'il serait bien facile d'introduire chez nous.

La presse espagnole. — Les grands journaux de Madrid; la *seccion de anuncios*. — La petite presse à Madrid. — Le *Padre cobos*. — La *Sopa-boba*. — Le *Cascabel* et le *Gato*. — La *Luneta*, — Le *Tio Patazas*. — Le *Gil Blas*. — Le *Don Quijote*. — *El Mosquito*. — *Las Animas*. — La *Gorda*. — Les journaux tauromachiques : Le *Tio Caniyitas*, le *Tio Macan*, *El Lidiador*, *El Clarin*. — La petite presse à Barcelone : Un *Tros de paper*. — La *Tranca*. — *El Orpheon*, *El Eco de Euterpe*, etc. — *La Escoba*. — *El Diablo suelto*. — La *Campana Eulalia*. — La *Charanga*. — La *Flaca*. — Les petits journaux à Valence, à Séville, à Cordoue, etc.

Avant de quitter la Puerta del Sol, le grand marché des journaux de Madrid, jetons un coup d'œil sur la presse espagnole. Les grandes feuilles diffèrent trop peu des nôtres pour que nous en parlions longuement; elles sont ordinairement divisées en classes ou sections : *Seccion oficial*, *Seccion judicial*, *Seccion religiosa*, etc. A la fin se trouve la *Seccion de anuncios*, qui n'est pas la moins intéressante, et qui est à coup sûr la plus pittoresque; on y lit en grosses lettres : *Atencion! Interesante! Buena ocasion! Gran rebaja!* et autres amorces pour la partie crédule du public; viennent ensuite les *Perdidas y Hallazgos*, — Objets perdus et trouvés, — les spectacles publics et *Academias de baile*, les *Casas de huespedes*, toujours innombrables et à des prix fabuleux de bon marché : bon logement et bonne table pour dix réaux par jour; puis les *Sirvientes* et les *Nodrizas*, ces dernières, bien entendu, toujours jeunes et robustes, ayant un lait frais et abondant, et enfin les Avis divers, comme, par exemple : *Una señora viuda, de mediana edad, busca un caballero solo para ama de llaves;* « Une dame veuve, d'âge moyen, désire se placer comme dame de compagnie chez un monsieur seul, » et cent autres avis, souvent suivis de la formule : *No se tratará con corredores*, qui répond à peu près à la fameuse phrase de nos journaux d'annonces : Rien des bureaux!

Mais laissons de côté les grands formats pour nous occuper un instant de la petite presse, très-peu connue chez nous. Les petits journaux sont nombreux non-seulement dans la capitale, mais dans les grandes villes d'Espagne; il en est beaucoup dont l'existence est éphémère, et nous nous bornerons à passer en revue les plus intéressants.

Parmi les journaux satiriques de Madrid qui se publiaient avant la révolution de 1848, nous citerons d'abord le *Padre Cobos*, un des plus connus de tous, qui était très-florissant en 1855 et 1856. Le *Père Cobos*, un gros moine de bonne humeur, est représenté en tête du journal, riant sous son capuchon et prenant sa prise de tabac. Quand il eut cessé de paraître, un nouveau

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Padre Cobos le remplaça, et disparut à son tour. Vient ensuite la *Sopa-boba*, dont le titre, absolument intraduisible en français, est emprunté à une locution proverbiale : *Estar á la sopa-boba*, qui signifie manger et se régaler aux dépens d'autrui.

Citons encore *El Cascabel*, — le *Grelot*, orné d'une vignette représentant un fou, la plume à la main, tenant une banderole sur laquelle se lisent ces mots : *Viva la Pepa!* Le lecteur ajoute ces mots sous-entendus : *Y el pan á dos cuartos* (Et le pain à deux sous!) pour compléter une joyeuse exclamation bien connue en Espagne, et qu'on pourrait presque traduire par : Vive la joie et les pommes de terre! Le programme du *Grelot*, lisons-nous sous le titre, est de l'attacher au *Gato*. Ceci demande une explication : Le *Gato*, c'est-à-dire le *Chat*, *periódico festivo satirico*, est une autre petite feuille rivale du *Cascabel;* sa vignette, également gravée sur bois, représente un énorme chat grinçant des dents devant un grand maigre, — le rédacteur en chef du *Cascabel*, — qui essaye de lui mettre un grelot au cou; et au-dessous se lit le programme du *Chat*, qui est « de ne pas se laisser attacher le grelot : » *El programa de el Gato está basado en el proposito de no dejarse poner el cascabel.*



Une vendeuse de *cerillas* (allumettes de cire), à Madrid. — Dessin de Gustave Doré.

Vient ensuite la *Luneta* (la *Stalle d'orchestre*), journal de théâtres, le *Tio Patazas*, *Pantillon Semanul*, — pour traduire littéralement : le *Père Grand-Pied*, *Coup de pied hebdomadaire*. « Ledit *Señor*, ajoute le titre, promet d'en donner à qui en méritera. Riez à en crever; si vous n'en faites rien, c'est que vous n'en aurez pas envie. » Citons de plus, parmi les petits journaux satiriques paraissant actuellement à Madrid, *El Gil Blas*, *El Don Quijote*, *El Mosquito* (le Moustique), *Las Animas*, lesquelles *Ames en peine* représentent les *cesantes*, *pretendientes*, et autres gens qui ont perdu leurs places ou en sollicitent, légion très-nombreuse en Espagne; puis *la Gorda*, c'est-à-dire *la Grosse*, épithète qui s'applique à une énorme calebasse représentée sur la première page; cette feuille est très-hostile au gouvernement né de la dernière révolution, et son titre veut dire qu'il a *salido calabaza* ou est *devenu citrouille*, expression proverbiale équivalant à peu près à *faire four* ou faire *fiasco*.

N'oublions pas les journaux tauromachiques de Madrid : le *Tio Caniyitas* (le *Père Caniyitas*), dont le titre est emprunté à celui de la *Zarzuela* populaire dont nous parlerons bientôt; le *Tio Macan* (le Père Macan), surnom commun en Andalousie, et sous lequel était connu l'original peint dans la Zarzuela; « Le Tio Macan, porte le titre, paraît une *demi-heure* après la *Corrida.* » *El Lidiador* (le Combattant) ; *El Clarin*, dont le titre fait allusion au clairon qui annonce les différentes phases de la course, et enfin une feuille de *sport* qui peut se placer à la suite des précédentes : *La Caza*, journal des chasseurs.

Barcelone est, après Madrid, la ville d'Espagne qui a le plus grand nombre de journaux. Laissant de côté les feuilles politiques de grand format, nous citerons d'abord les feuilles de théâtre, telles que *Un Tros de Paper* (Un morceau de papier), entièrement rédigé en dialecte catalan; le *Tros de Paper*, comme la plupart des petits journaux espagnols, a dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chacun de ses numéros une *Xarada*, un *Geroglific* et une *Endevinalla*, espèces de rébus; *La Tranca* (la Massue), « journal hebdomaire, *satirico-insecticide, artistique et théâtral.* » La Tranca, pour justifier son titre, est ornée d'une vignette représentant un « *Alcides* » de foire qui assomme les acteurs à coups de massue. Nous pourrions citer encore bien d'autres feuilles, qui ne font que naître et mourir, et qui doivent leur existence éphémère à un tour de passe-passe des plus ingénieux. Quelques jeunes gens se réunissent pour fonder une feuille théâtrale, et vont trouver, le premier numéro en main, l'impressario qui, tout naturellement, s'empresse de leur donner leurs entrées pour toute la saison; mais bientôt le journal cesse de paraître, et le tour est joué.

Barcelone, amie dès le moyen âge de la *Gaya-ciencia*, possède encore de nombreux journaux de musique, tels que *El Orfeon*[1], la *Gaceta Musical*, *El Eco de Euterpe*, et enfin le *Correo de Teatros*, de création toute récente.

Parmi les journaux satiriques de Barcelone plus spécialement consacrés à la politique, il faut citer la *Escoba* (le *Balai*), *El Diablo suelto* (le *Diable seul*), chaque numéro de la *Campana Eulalia*, — la Cloche Eulalie, qui a pris pour titre le nom d'une cloche célèbre à Barcelone, et qui fait une guerre acharnée à certaines administrations de chemins de fer. Nous avons sous les yeux un numéro dont la biographie représente les actionnaires, nus comme Adam, se tordant de faim à côté de leurs titres, — dessin beaucoup trop vrai, hélas! Voici encore la *Charanga* (la Fanfare), *Azote del Vicio*, c'est-à-dire le *Fléau du vice*, dont les articles, partie en espagnol, partie en catalan, sont signés *el Cornetin* (le Cornet), *lo Trompa* (la Trompe), *lo Cimbass* (la Cimbale), *lo Flauti* (la Flûte), et autres noms d'instruments. Vient ensuite *la Flaca*, très-hostile au gouvernement actuel, comme *la Gorda* de Madrid, et dont le titre fait également allusion à la *calabaza* dont nous avons parlé plus haut.



Marchande de *cacahuetes*, à Madrid. — Dessin de Gustave Doré.

Parmi les journaux littéraires de Barcelone, citons la *Montaña de Monserrat*, sous la direction de l'excellent poëte catalan Balaguer. Il n'est pas jusqu'à de petites villes de la Catalogne, comme Sabadell, Tarrasa, Lerida, qui n'aient aussi leur petite feuille consacrée à la littérature.

A Valence se publie le *Papel de Estraza*, feuille d'un format microscopique et qui justifie parfaitement son titre, car elle est imprimée sur d'affreux papier gris, ce qui ne l'empêche pas d'avoir pour vignette une renommée avec cette devise : *Mi fama por el orbe vuela* (la renommée vole dans l'univers), et des rédacteurs qui signent modestement *Juvénal*, *Cléopatra*, *Tácito*, *Aristófanes*, etc.

Citons à Séville : *El Tio Clarin*, — le *Père Trompette*, petite feuille très-mordante, dirigée par un libraire de la *calle de Genova*, *El Tio Caniyitas*, qui parut peu de temps après la célèbre *Zarzuela*, de ce nom, et quelques feuilles théâtrales, telles que la *Cartera* (le *Portefeuille*), la *Platea* (l'*Orchestre*), etc., et à Cordoue

1. L'Espagne a aussi ses orphéons; la Catalogne, à elle seule, en possède environ une centaine. On peut consulter à ce sujet l'excellent *Memoria sobre las Sociedades corales en España*, de don M. Soriano Fuertes, ouvrage dédié à Rossini, son ami, et dont l'immortel maestro faisait très-grand cas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

El Liceo et *El Palco Escenico* (la *Loge*). La plupart de ces petits journaux sont ornés de gravures sur bois ou de lithographies, dessinées quelquefois avec beaucoup d'esprit, et les vers y sont souvent plus abondants que la prose. Nous n'avons voulu jeter ici, bien entendu, qu'un rapide coup d'œil sur la petite presse espagnole des dernières années. Nous n'en finirions pas s'il nous fallait grossir notre liste d'un grand nombre de petits journaux qui ne font que paraître et disparaître, et de ces feuilles éphémères souvent rédigées par des étudiants fraîchement sortis de l'école, et dont le plus grand rêve est de voir leur nom imprimé *en letra de molde*.

La *calle de Alcalá*. — L'Académie de *San Fernando*. — Le *Tiñoso* de *Murillo*; un portrait par Goya. — La *Historia natural*; le *Megatherium*. — Le palais des *Cortès*. — La statue de Cervantès. — La *Casa de Oñate*. — Les grands d'Espagne au dix-septième siècle; richesse de leurs demeures; leur argenterie. — Les palais des duc d'Osuna, de Medina-Celi, de Frias, etc.

Laissant derrière nous la *Puerta del Sol*, entrons dans la *calle de Alcalá*, la rue la plus belle et la plus large de Madrid. A notre gauche s'élève la façade monumentale d'un vaste édifice, autrefois la *Aduana*, et où se trouvent aujourd'hui la *Hacienda* (ministère des finances), le *Gabinete de Historia natural* et l'académie de *San Fernando*.

Les tableaux de cette académie sont peu nombreux, — une vingtaine de toiles à peine, mais plusieurs sont célèbres, surtout la *Sainte Élisabeth de Hongrie*, un des plus beaux ouvrages de Murillo, si ce n'est son chef-d'œuvre. On l'appelle ici *el Tiñoso*, — le Teigneux; en effet la sainte est représentée soignant des mendiants déguenillés, couverts de lèpre et de vermine. Cette merveilleuse toile est si belle de composition et de coloris, qu'elle charme malgré le *réalisme* du sujet et ses détails hideux et repoussants.

L'académie possède encore un Rubens, deux autres ouvrages de Murillo et quelques tableaux de l'école espagnole, notamment cinq Goya, parmi lesquels un superbe portrait, plein de vie et de vérité : il représente une *maja* andalouse couchée, et passe pour figurer celui de la belle duchesse d'Albe, qui se plaisait, dit-on, dans la société des *majos* et des *toreros*. Ce qu'il y a de certain, c'est que la maja est des plus séduisantes, et que le portrait de Goya répond parfaitement à celui que le marquis de Langle faisait de la grande dame espagnole dans son voyage d'Espagne : « La duchesse d'Albe n'a pas un seul de ses cheveux qui n'inspire des désirs. Rien dans le monde n'est aussi beau qu'elle; impossible de la mieux faire quand on l'eût faite exprès. Lorsqu'elle passe, tout le monde se met aux fenêtres, et les enfants même quittent leurs jeux pour la regarder. »

Le cabinet d'histoire naturelle possède le fameux *Megatherium*, trouvé vers le siècle dernier à peu de distance de Buenos-Ayres, le plus grand squelette antédiluvien qui existe, et un aimant pesant six livres, au moyen duquel on peut enlever un poids de soixante livres. La collection minéralogique est extrêmement intéressante : nous y avons remarqué notamment de très-beaux spécimens de marbres, de jaspes et de porphyres provenant de différentes parties de la Péninsule.

En inclinant à droite, nous arrivons à la place des *Cortès*, sur laquelle se trouve le *Palacio del Congreso*, construction d'un assez bel effet, qui remonte à une vingtaine d'années. Nous nous trouvions sur cette place à l'époque de la dernière révolution, lorsque le général Prim, le jour de son entrée à Madrid, s'y arrêta un instant au milieu d'une foule immense qui l'acclamait, pleine d'espérance dans l'avenir de l'Espagne.

Donnons un coup d'œil à la statue de bronze de Cervantès, qui occupe l'autre côté de la place. C'est un assez bon ouvrage d'un artiste catalan, mais un socle beaucoup trop haut la fait paraître d'une proportion un peu mesquine.

Suivons la *carrera de San Geronimo*, une des rues les plus élégantes et les plus fréquentées de Madrid, et après avoir traversé de nouveau la Puerta del Sol, arrêtons-nous à la *casa de Oñate*, à l'entrée de la *calle Mayor*.

La *casa de Oñate* appartient à la famille de ce nom, une des plus anciennes d'Espagne, et qui descend de ce comte d'Oñate qui, suivant le récit de Saint-Simon, fut tué à Madrid en 1622, étant dans un carrosse avec don Luis de Haro. On prétendit alors, ajoute-t-il dans ses *Mémoires*, que Philippe IV l'avait soupçonné d'être amoureux de la reine son épouse, Élisabeth de France, et avait fait faire le coup.

Le palais d'Oñate est une vaste et massive construction de la fin du dix-septième siècle, qui donne parfaitement l'idée de ce qu'étaient à cette époque les grandes demeures de Madrid. L'intérieur, comme celui de la plupart des palais des grands d'Espagne, est loin de répondre à l'idée qu'on se fait généralement d'une résidence de ce genre, et la simplicité relative du mobilier ne s'accorde guère avec les descriptions que nous lisons dans les récits des anciens voyageurs.

La richesse des maisons de Madrid au dix-septième siècle était vraiment prodigieuse : « Les vice-rois de Naples et les gouverneurs de Milan, dit Mme d'Aulnoy, ont rapporté d'Italie de très-excellents tableaux; les gouverneurs des Pays-Bas ont eu des tapisseries admirables; les vice-rois de Sicile et de Sardaigne ont eu des broderies et des statues; ceux des Indes, des pierreries et de la vaisselle d'or et d'argent. Ainsi chacun revenant de temps en temps chargé des richesses d'un royaume, ils ne peuvent pas manquer d'avoir enrichi cette ville de quantité de choses précieuses.... Il s'en faut beaucoup que nous ne soyons si bien meublés en France que les personnes de qualité le sont ici, principalement en vaisselle d'argent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est une différence si notable, qu'on ne la croirait pas, si on ne la voyait.

« L'on ne se sert point de vaisselle d'étain, celles d'argent et de terre sont les seules qui soient en usage; et vous sçaurez que les assiettes ici ne sont guères moins pesantes que les plats en France; car tout ici est d'une pesanteur surprenante. »

Dans certaines maisons particulières de Madrid on voyait jusqu'à « des caisses d'argent remplies d'orangers et de jasmins. » Mais nulle part la profusion d'argenterie ne se faisait remarquer autant que chez le duc d'Albuquerque; « Il avoit, dit Saint-Simon, jusqu'à beaucoup de bois de meubles qui, au lieu d'être de bois, étoient d'argent. » Sa maison, magnifiquement meublée, était une des plus belles de Madrid. On assure qu'après sa mort on trouva chez lui une si grande quantité d'argenterie qu'on employa six semaines, en travaillant deux heures par jour, à faire l'inventaire de sa vaisselle d'or et d'argent, et à la peser. On y trouva quatorze cents douzaines d'assiettes, cinq cents grands plats et sept cents petits, et tout le reste à proportion. Il y avait, entre autres particularités, quarante échelles d'argent pour monter jusqu'au haut de son buffet, qui était par gradins comme un autel placé dans une salle.

D'autres grands d'Espagne, notamment le duc de Lerma et le duc d'Albe, étaient également très-riches en ce genre : ce dernier racontait que son père, qui ne s'estimait pas très-riche en argenterie, avait six cents douzaines d'assiettes d'argent et huit cents plats : « C'est une chose, ajoute Mme d'Aulnoy, qui ne leur est guère nécessaire pour les grands repas qu'ils font, à moins que ce ne soit aux mariages, où tout est magnifique.

« Mais ce qui cause cette abondance de vaisselle, c'est qu'on l'apporte toute faite des Indes, et qu'elle ne paye point de droits au roi. Il est vrai qu'elle n'est guère mieux faite que les pièces de quatre pistoles, que l'on frappe dans les galions en revenant de ce pays-là. »

Les grands d'Espagne, moins riches en argenterie qu'autrefois, figurent toujours parmi les plus illustres représentants de l'aristocratie européenne, bien que la pureté de leur sang ait été contestée : ainsi Bobadilla, évêque de Burgos, présenta à Philippe II un ouvrage connu sous le nom de *el Tison*, où il établissait que toutes les familles illustres d'Espagne descendaient de Juifs, de Morisques ou de bâtards. Le duc d'Osuna, qui est onze fois duc, cinq fois prince et seize fois grand d'Espagne, possède une fortune territoriale évaluée quatre cent millions de réaux, — plus de cent millions de francs. Son palais de Madrid contient une *armeria*, un cabinet de médailles et une bibliothèque très-remarquables.

Au nombre des grandes demeures de Madrid, nous citerons encore : le palais du duc de Medina-Celi, qui possède également une armeria, malheureusement moins riche qu'autrefois, et une bibliothèque; ceux du duc de Frias, du duc de Liria, du duc de Vista-Hermosa, du duc d'Abrantès, du marquis d'Alcañices et du marquis de Casa-Riera, sans compter plusieurs autres encore, où nous avons remarqué de bons tableaux et plusieurs de ces splendides tapisseries qu'on expose le jour de la Fête-Dieu.

Les théâtres de Madrid. — Le *Teatro Real*. — Le *Teatro del Principe*. — La *Zarzuela*. — Les *Variedades*. — Les *Novedades*. — Le *Teatro de Lope de Vega*. — Une *Zarzuela* populaire de don Mariano Soriano Fuertès, le *Tio Caniyitas*. — Un succès théâtral en Espagne; cent trente représentations consécutives sur deux théâtres à la fois. — Le *Tio Macan*. — Une chanson andalouse : *Es una jembra morena*. — Le libretto du *Tio Caniyitas*.

Suivant une statistique récente, l'Espagne serait, après la France et l'Italie, le pays de l'Europe le plus riche en théâtres. Parmi ceux de Madrid, il faut citer, en première ligne, l'Opéra italien, appelé ici le *Teatro Real*, vraiment digne d'une grande capitale, et où nous avons trouvé un confortable trop rare dans les théâtres parisiens. L'orchestre est excellent, et nous en dirons autant des chœurs, car la troupe est généralement la même que celle de notre théâtre italien. Vient ensuite le *Teatro del Principe*, consacré au drame espagnol; celui de la *Zarzuela*, les *Variedades*, le *Circo*, les *Novedades* et le *Teatro de Lope de Vega*, où l'on donne les différents genres, y compris le *sainete*, dont nous avons déjà parlé — (faisons encore observer aux amateurs de couleur locale que *sainete* est masculin) — et le fameux *baile nacional*.

Quoi qu'on ait dit des théâtres de Madrid, ils ne diffèrent que fort peu des nôtres. On achète deux billets, l'un pour l'entrée (*entrada*), qui coûte ordinairement quatre réaux, et l'autre pour la place qu'on doit occuper. Les prix sont très-modiques, surtout aux places d'amphithéâtre, qu'on appelle ici *la ignominia*. Ajoutons que la *claque* est inconnue, bien que probablement elle soit originaire de Madrid.

En effet, nous lisons dans une relation du dix-septième siècle que des artisans et des marchands de la ville allaient au théâtre avec la cape, l'épée et le poignard, « et ce sont ceux-là qui décident si la comédie est bonne ou non; et à cause qu'ils la sifflent ou qu'ils l'applaudissent, qu'ils sont d'un costé et d'autre en rang, et que c'est comme une espèce de salve, on les appelle *mosqueteros*, et la bonne fortune des autheurs dépend d'eux. » Il est vrai que l'auteur ajoute : « On m'a conté d'un, qui alla trouver un de ces *mosqueteros*, et lui offrit cent réalles pour être favorable à la pièce; mais il répondit fièrement que l'on verroit si la pièce était bonne ou non, et elle fut sifflée. »

Laissant de côté le drame et la comédie, nous nous étendrons davantage sur le genre vraiment national, la *zarzuela*. Ce nom, sous lequel on désigne des pièces mêlées de chant, comme nos opéras-comiques, date du temps de Philippe IV, et vient d'une résidence royale où l'on donnait, sous le règne de ce prince, des représentations de ce genre. Quelques zar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

zuelas, telles que le *Domino Azul* et le *Valle de Andorra*, sont des imitations d'opéras-comiques français. Nous choisirons donc pour type une zarzuela entièrement espagnole, le *Tio Caniyitas*, qui fut représentée pour la première fois à Séville, au mois de novembre 1849, sur le théâtre de San Fernando. Il y a sans doute bien peu d'exemples d'un succès pareil à celui qu'obtint cette pièce vraiment populaire : en moins de deux ans, elle avait déjà fait le tour de la Péninsule, toujours couverte d'applaudissements fanatiques, et il n'y eut pas de petite ville qui ne voulût la voir représenter sur son théâtre. Dans plusieurs villes d'Espagne, ainsi qu'à la Havane, à Mexico et dans d'autres capitales de l'Amérique du Sud où des troupes italiennes donnaient des représentations d'opéras, il arrivait souvent quelque chose d'assez curieux : l'impressario, pour obtenir de bonnes recettes, était obligé d'ajouter au programme un acte au moins de la zarzuela en vogue.

Nulle part peut-être l'enthousiasme ne fut aussi grand qu'à Cadix : pendant toute la saison, le *Tio Caniyitas* y fut représenté chaque soir sans interruption sur trois théâtres à la fois, ce qui donna pour chaque théâtre un total de cent trente représentations consécutives. Une circonstance particulière était venue augmenter encore l'attrait de la pièce, en lui donnant le piquant de l'actualité. En effet, le personnage principal n'était pas un type de fantaisie; il existait réellement, et tout Cadix le connaissait : c'était un vieux gitano surnommé le *Tio Macan*, — le Père Macan, — et tous les Gaditans voulurent venir applaudir l'acteur qui, dans le rôle du Tio Caniyitas, avait su rendre l'original d'une façon surprenante. Il paraît même que



Esterero (marchand de nattes), *Aguador* (porteur d'eau), etc., à Madrid. — Dessin de Gustave Doré.

le Tio Macan, furieux de se voir ainsi représenté au naturel, voulut un instant appeler en justice les auteurs de la pièce.

Très-peu de temps après la première représentation, la zarzuela était déjà populaire dans toute l'Espagne et jusqu'en Amérique; le *Tio Caniyitas* devint tellement à la mode, que ce fut une véritable fureur. On le reproduisit de cent façons différentes : en gravure, en lithographie, sur les cahiers de papier à cigarettes, sur des porte-cigares, et jusque chez les *abanicos de calaña*, ces éventails montés en jonc, qui se vendent deux *cuartos* les jours de *corrida*.

A Malaga, on vendait des statuettes de terre cuite représentant les principaux personnages de la pièce, et ils faisaient aussi l'ornement des boîtes de raisins secs. En Andalousie comme dans la capitale, dans les courses de *novillos*, on donnait à un *picador* le nom du héros de la pièce, nom que prirent aussi pour titre des journaux de Séville et de Madrid. Il n'était guère d'homme du peuple ni même d'enfant qu'on n'entendît, dans les rues ou dans les ateliers, fredonner les principaux motifs de la zarzuela. Encore aujourd'hui, dans le faubourg de Cadix appelé *el barrio de la Viña*, quartier habité par de nombreux forgerons, le promeneur peut entendre ces ouvriers travailler en chantant le chœur des *Herreros* du second acte, qu'ils accompagnent, comme dans la pièce, en faisant résonner en cadence leurs marteaux sur les enclumes.

Le *Tio Caniyitas* fut presque une improvisation : le livret et la partition furent écrits en moins de quinze jours; aussi la pièce est-elle empreinte au plus haut degré des qualités qui caractérisent les œuvres du premier jet, la verve et l'entrain. Les auteurs s'étaient proposé de mettre en scène des tableaux de mœurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les élégants de Madrid il y a cinquante ans. — Dessin de Gustave Doré d'après une lithographie espagnole du temps.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nationales bien caractéristiques, accompagnés d'une musique réellement nationale. On a vu qu'ils y réussirent à merveille. Madrid ne tarda pas à adopter la pièce en vogue, et le *Tio Caniyitas* y fut représenté pour la première fois en 1850, par une troupe espagnole de zarzuela ou d'opéra-comique, sur le théâtre *del Circo*, qui jusque-là n'avait donné que des opéras italiens; le théâtre de la *Zarzuela* ne fut ouvert que plus tard.

La pièce fut si bien accueillie par le public madrilègne, que les quinze premières représentations donnèrent à elles seules, à l'entreprise, un bénéfice net de plus de trente-un mille réaux, chiffre considérable, si l'on a égard à la nouveauté de ce genre de spectacle et au prix très-modique des places, qui est à peine la moitié de celui de nos théâtres de second rang. Vingt ans de succès n'ont pas épuisé la vogue du *Tio Caniyitas*, qui sans aucun doute fera encore longtemps partie du répertoire espagnol; aussi avons-nous prié l'auteur, notre excellent ami M. Soriano Fuertes, de nous arranger, pour le *Tour du Monde*, un des plus charmants morceaux de sa *zarzuela*, la chanson andalouse qu'on voit ici, et qui est empreinte d'un caractère national très-prononcé. Nous donnerons en même temps un aperçu de la pièce, curieux tableau de mœurs gaditanes, tout en regrettant de ne pouvoir rendre dans toute leur saveur les finesses intraduisibles du dialecte andalous.

Au premier acte, la toile se lève sur un décor représentant la place San Juan de Dios, à Cadix; une foule épaisse, aux coutumes pittoresques, s'agite dans ce carrefour populaire; un aveugle, armé de sa guitare, psalmodie son couplet devant la porte d'une *barberia;* puis défilent tour à tour les petits marchands des rues, qui chantent en dialecte andalous leurs refrains pleins d'originalité.

C'est d'abord la *castañera*, qui vend, outre ses châtaignes, des oranges de Chine et des pêches de Ronda; la *rosquetera*, qui vante ses gâteaux aux amandes et ses *soupirs* à la canelle; la *florera*, avec ses œillets et son basilic, et l'*aguador*, qui crie son eau fraîche comme la neige. Survient une troupe d'étudiants chantant une *estudiantina :*

Tu seras paloma blanca,
Yo seré paloma azul....

« Tu seras la colombe blanche, — Et moi le pigeon bleu. »

Puis un *Alpujarrero*, avec son costume de montagnard, offre ses cuillers de bois, *cucharas y cucharones*, et un *pescador* ses *boquerones* (anchois); tandis que Joaquin prépare son *tutilimundi* (optique), qui excite la curiosité des *muchachos*.

La foule se disperse enfin. La scène est occupée par Calamá, un *gitano*, et par un Anglais ridicule, Master Frich, le personnage grotesque de la pièce. Cet insulaire a une idée fixe, c'est d'apprendre le *caló* avec des *gitanas*.

« *Que spiquen quitana*, » dit-il dans un andalous fortement teinté d'anglais.

Entre le Tio Caniyitas, camarade et compère de Calamá.

« Qui diable, lui dit-il, peut comprendre ce jargon-là? Pourquoi ces gens-là parlent-ils une langue aussi étrange? Ne leur serait-il pas plus facile de s'exprimer en espagnol? Faut-il que cet Anglais soit bouché! J'ai beau crier, je ne puis me faire comprendre de lui.

— Mais toi, répond Calamá, tu verrais si tu étais dans son pays; sache que là-bas il n'est pas jusqu'aux petits enfants qui ne parlent l'anglais.

— Jésus! s'écrie Caniyitas émerveillé.

— Enfin, écoute : cet homme veut apprendre à parler le gitano.

— Cayetana, pour cela, ferait parfaitement son affaire; tu sais, la *Lagartija*, la fille de mon compère Géromo.

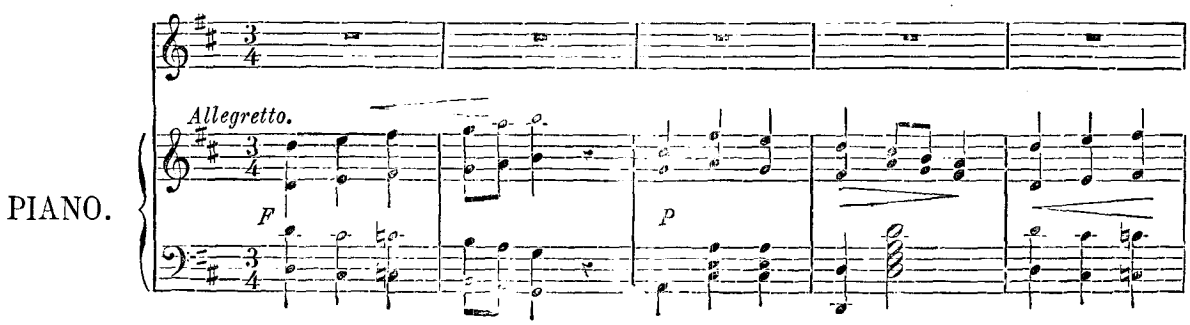
— C'est donc une *margarito bueno* (une jolie perle)? interrompt l'Anglais.

— Po.... yes! une beauté pure! Je vais te faire son portrait.... si toutefois tu me comprends, *chorlito* (niaud) ·

ES UNA JEMBRA MORENA,
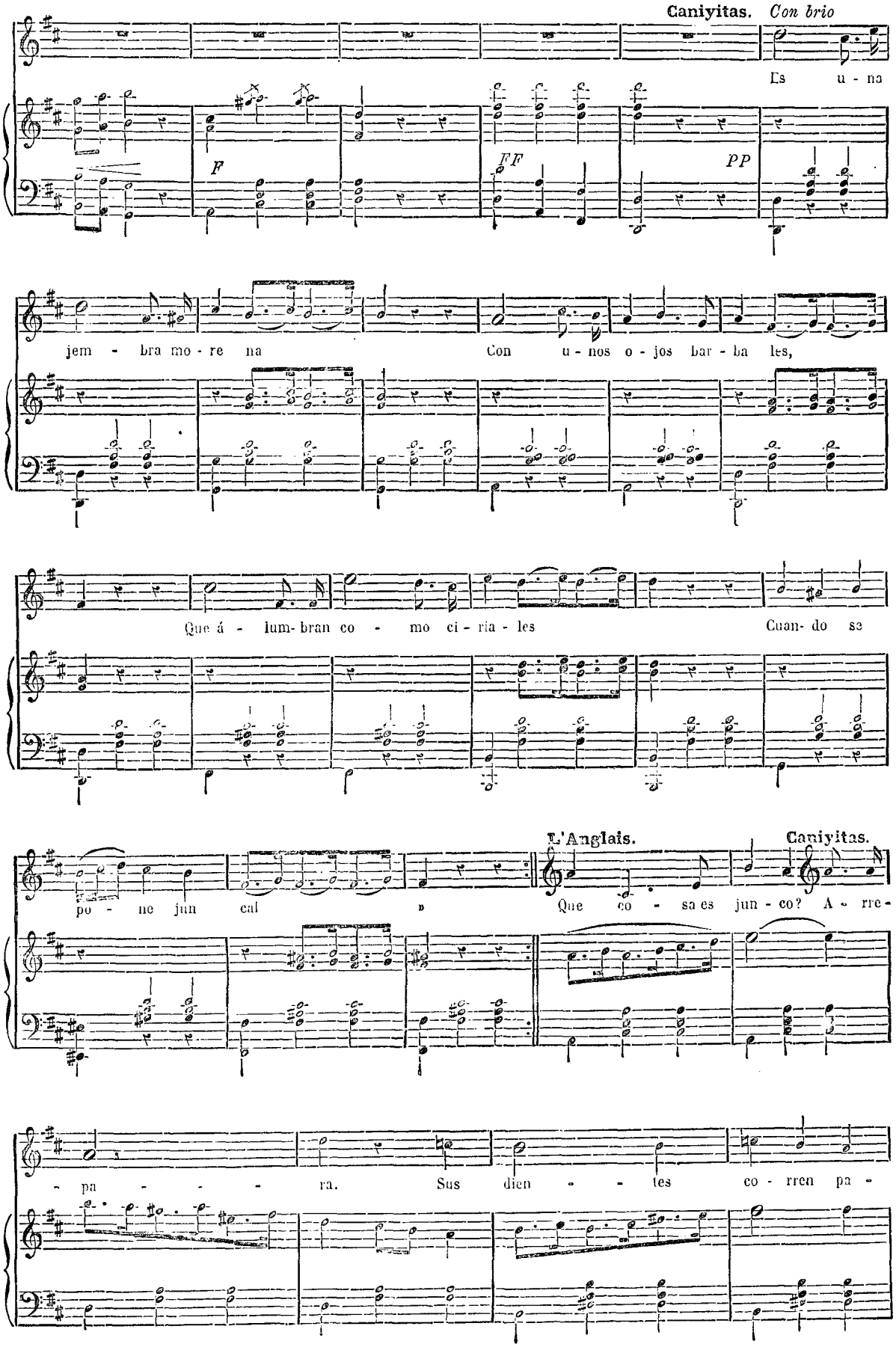
CHANSON ANDALOUSE DU TIO CANIYITAS,

ZARZUELA EN DEUX ACTES, DE DON MARIANO SORIANO-FUERTES.
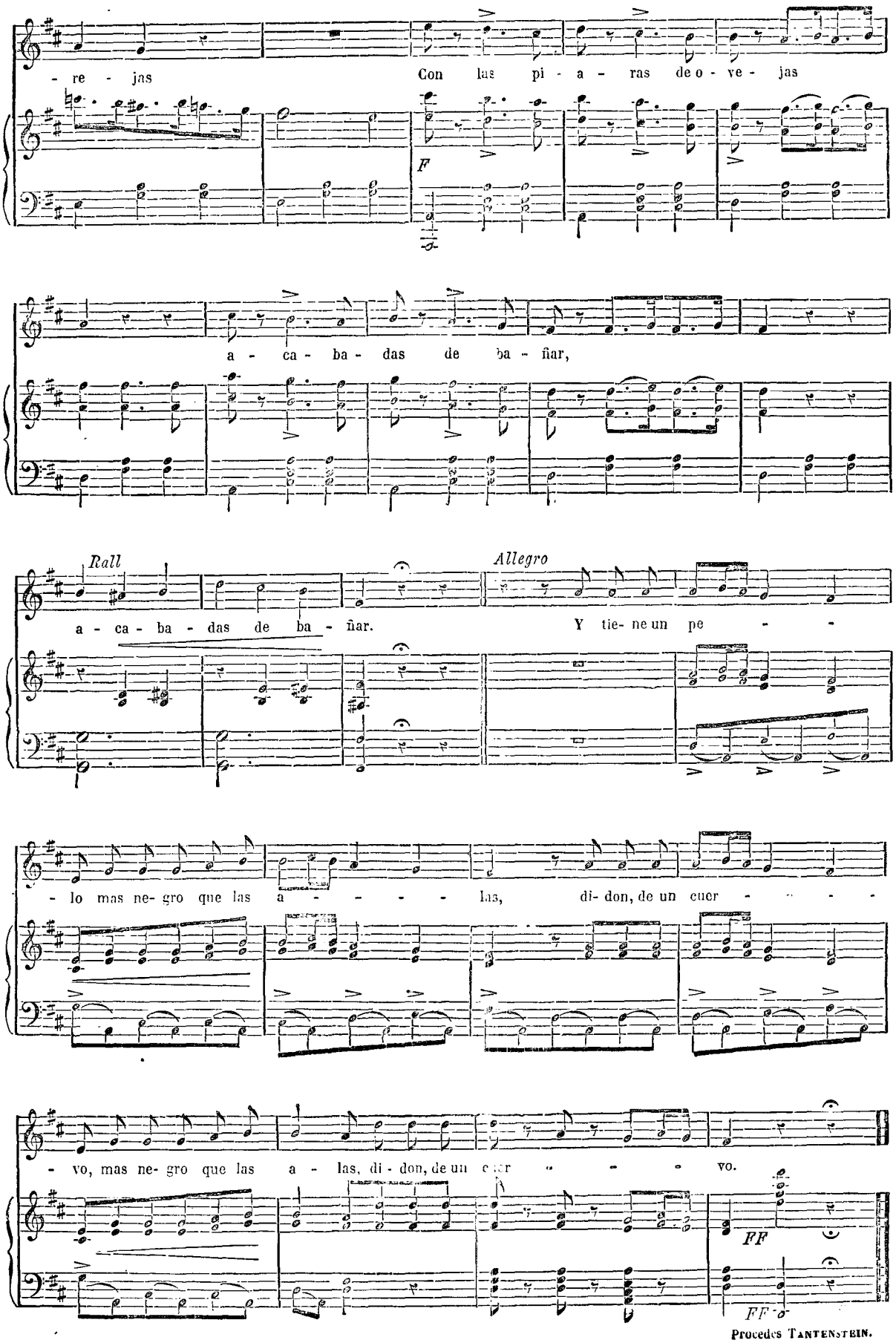


PIANO.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Procedes TANTENSTEIN.



Une scène du *Tio Caniyitas*, zarzuela de M. Soriano Fuertes. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Es una jembra morena
Con unos ojos barbales,
Que alumbran como ciriales
Cuando se pone juncal.

MASTER FRICH.

Qué cosa es junco?

CANIYITAS.

Arrepara.
Sus dientes corren parejas
Con las piaras de obejas
Acabadas de bañar.
Y tiene un pelo
Mas negro que las alas,
Didon, de un cuervo.

« C'est une fille brune avec des yeux immenses, — Qui brillent comme des cierges — Quand elle se pose avec grâce. »

MASTER FRICH.

— Que veut dire *junco?*

CANIYITAS.

— Ecoute bien :

« Ses dents égalent pour la blancheur — Un troupeau de brebis — Que l'on vient de baigner, — Et elle a une chevelure — Plus noire que les ailes — Dis donc, d'un corbeau. »

— Ah! pauvre Anglais! » murmure le chœur en désignant Caniyitas, car le corbeau, c'est lui.

Cependant le gitano continue à faire à Frich le portrait de Cayetana la Lagartija, qu'il appelle *Catana*, en abrégeant son nom, suivant l'usage andalous; il lui dépeint son cou de tourterelle, sa bouche rouge comme une cerise, le *luná* (signe), aussi gros qu'une poire, qui orne son menton; ses mains, qui valent leur pesant d'or pour écaler les noix, et ses *pinreles* pas plus grands que cela.

« *Pinreles?* fait l'Anglais qui ne comprend pas cette expression du plus pur *caló*.

— Cela, la *pata*, répond le gitano en montrant son pied. A propos, ajoute-t-il, as-tu de l'argent sur toi? »

Et comme Master Frich tire sa bourse, il y prend quatre duros, sous prétexte qu'il n'a pas de monnaie pour aller boire un verre d'eau.

« *Y dónde estar la Quitana?* demande l'Anglais, qui faits de vrais efforts pour parvenir à prononcer la *jota* gutturale.

— La gitana? Attends; dis-moi d'abord quelles sont tes intentions : veux-tu apprendre sa langue, ou bien lui faire la cour? Dans le premier cas, c'est facile; autrement, rien! car la petite est de très-bonne famille, et son père sur le chapitre de l'honneur est dur comme une pomme de pin. Cependant, si tu me promets de te bien conduire.... Aurais-tu sur toi quatre *duros?*

— *Cuatro dura!* pourquoi faire?

— J'ai déjeuné avec du *bacalao* (morue); il m'en est resté un morceau entre deux dents, là, vois-tu? »

Et le Tio Caniyitas disparaît avec l'argent.

Le décor change, et les scènes suivantes se passent dans une *tienda de montañés;* c'est le nom qu'on donne en Andalousie aux boutiques, ordinairement tenues par un montagnard des Asturies, où se vendent des liqueurs et du vin. Au milieu de la *tienda* est dressée une table sur laquelle la jeune gitana danse un des plus jolis pas andalous, le *Vito sevillano*, tout en chantant les couplets bien connus qui en sont le complément obligé. Des gitanos aux costumes pittoresques, groupés autour de la table, accompagnent la chanson de la danseuse, les uns en frappant en cadence de petits coups secs dans la paume de leurs mains, les autres en marquant la mesure sur la table avec les verres et les bouteilles; — scène vraiment andalouse, que Doré avait déjà dessinée à Séville, et que nous avons décrite précédemment[1].

Après le fameux refrain où il est dit que les jeunes filles sont d'or, que les jeunes mariées sont d'argent, les veuves, de cuivre, et les vieilles, de fer-blanc, Catana descend de sa table, et le Tio Caniyitas paraît sur la scène, suivi de master Frich, car il s'est attaché à sa personne en qualité d'interprète. — *Cual es la quitana?* demande l'Anglais; et comme le gitano la lui montre du doigt :

Qué guasita, qué guasita!
Mamahuchi e su mama!

« Quelle bonne farce! dit la Catana en les montrant du doigt, un mamamouchi et sa maman!

Cependant la présentation a lieu, et l'Anglais vient s'asseoir à côté de l'Andalouse : « Puisque nous sommes d'accord, lui dit Caniyitas, tu vas maintenant lui parler en *calorró* (ce mot est synonyme de *caló*).

— Voyons, en conscience, *mislon inglé* (milord anglais), dit Catana à master Frich, tu as donc la prétention d'apprendre le gitano? » Mais il n'a pas plus tôt prononcé quelques mots que la jeune fille demande : Quel est le pourceau qui a grogné? — « *Ha gruñio un marrano?* » Elle consent néanmoins à lui donner une première leçon de *caló*, en chantant avec lui et le père Caniyitas un trio dont le motif est fort joli.

Vers la fin du morceau paraît un forgeron, Pepiyo, surnommé *el Repampliyao;* c'est le *novio* ou fiancé de la Catana : en la voyant avec l'étranger, il entre dans une fureur terrible, et l'accable de reproches, d'injures et de malédictions; c'est en vain qu'elle cherche à se justifier :

« Faut-il en croire mes yeux? Catana avec un *señó* (monsieur)! La maudite! Va-t'en, *cara e mona* (face de guenon), mauvaise gitana, je vais faire danser la pavane à ton milord!

— *Va á yové leña!* (Il va pleuvoir du bois!) s'écrie Caniyitas, qui voit que les choses sont sur le point de se gâter; mais la fureur de Pepiyo ne fait qu'aug-

1. Voy. t. XIV, p. 412.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

menter, et la toile tombe au moment où l'Anglais, pour échapper à l'orage qui s'apprête, veut disparaître avec *miss Lagartijá*.

Au second acte, le théâtre représente l'intérieur d'une forge : au milieu sont quelques enclumes sur lesquelles travaillent des *herreros;* apercevant leur camarade Pepiyo triste et pensif dans un coin, ils se demandent ce qu'il peut lui être arrivé, et l'accablent de plaisanteries, en chantant le fameux chœur des *Herreros* qu'ils accompagnent en marquant la mesure avec leurs marteaux.

A ce moment, Catana paraît sur la scène accompagnée de l'Anglais et du Tio Caniyitas. Pepiyo aperçoit celui qu'il croit être son rival; sa fureur redouble, et il cherche une arme pour le tuer, pour lui ouvrir un *bujero en la barriga* (un trou dans la barrique), suivant sa pittoresque expression. Heureusement sa colère ne tarde pas à s'apaiser, et il se met à chanter, sur un air charmant, des couplets qui commencent ainsi :

Eres como la adelfa
Mala gitana,
Que echas hermosas flores,
Y luego amargan.

Permitan los cielos,
Que el dia que quieras
Tu gachoncito,
Te diga : Anda, vete,
Y rabiando mueras.

« Tu es comme le laurier rose, — Cruelle gitana, — Tu répands de belles fleurs — Qui deviennent bientôt amères. »

« Permette le ciel — Que le jour que tu aimeras — Ton freluquet, — Il te dise : Va-t'en, — Et que tu meures de rage. »

Et après quelques réflexions sur le malheur de ceux qui se fient à une *larronnesse de femme*, il accable Catana des malédictions dont les bohémiens sont si prodigues, et lui souhaite, entre autres malheurs, de voir un jour ses enfants mourir de faim et d'être obligée de leur refuser un morceau de pain.

Le gitano finit cependant par se laisser attendrir, et se met à chanter avec la Lagartija le duo du raccommodement.

Hermosa flor de mi viña,
Habia á secarte yo?

« Belle fleur de ma vigne, — C'était donc moi qui allais te dessécher? »

Catana, yo te queria
Como la abeja á la flor,
Y hasta en sueños te veia
Mas pura que sale el sol;
Pero tú por los monises
Mardesios del misló,
Has secao las raices
De la viña de mi amó.

« Catana, je t'aimais — Comme l'abeille aime la fleur, — Et jusque dans mes rêves, je te voyais, — Plus pure que le soleil levant; — Mais à cause de l'argent — Maudit de ce milord, — Tu as desséché les racines — De la vigne de mon amour. »

L'Anglais rentre en scène après ce morceau, car il n'a pas encore renoncé à apprendre le langage des gitanos, mais il est fort mal reçu par la Catana, qui l'appelle *gayo inglés* (coq anglais), et lui souhaite d'aller se faire encorner par un taureau, — formule en usage chez les Andalous qui veulent envoyer quelqu'un au diable.

C'est en vain que Caniyitas fait entrevoir à la gitana les douceurs du *miriñaque* (crinoline) et du patchouli; elle ne veut rien entendre.

Un des gitanos reproche au *tio* Caniyitas son indigne conduite :

« Je crois que vous avez trop bu, » lui dit-il.

Et comme l'autre se récrie :

« Voyons un peu, faites-moi *jé* (faire *jé*, c'est donner son haleine à sentir)!

— Non, dit le gitano après vérification, vous n'êtes pas ivre, mais vous êtes un coquin. »

Cependant les *herreros* se sont approchés sans bruit, après avoir fait le complot de jouer un tour à l'Anglais et à son interprète : les deux malheureux sont saisis à l'improviste par les forgerons qui font semblant de vouloir les faire rôtir dans la forge; mais heureusement ils en sont quittes pour la peur; la Lagartija donne la main à son *novio*, et la pièce, qui finit naturellement par un mariage, se termine par un chœur général :

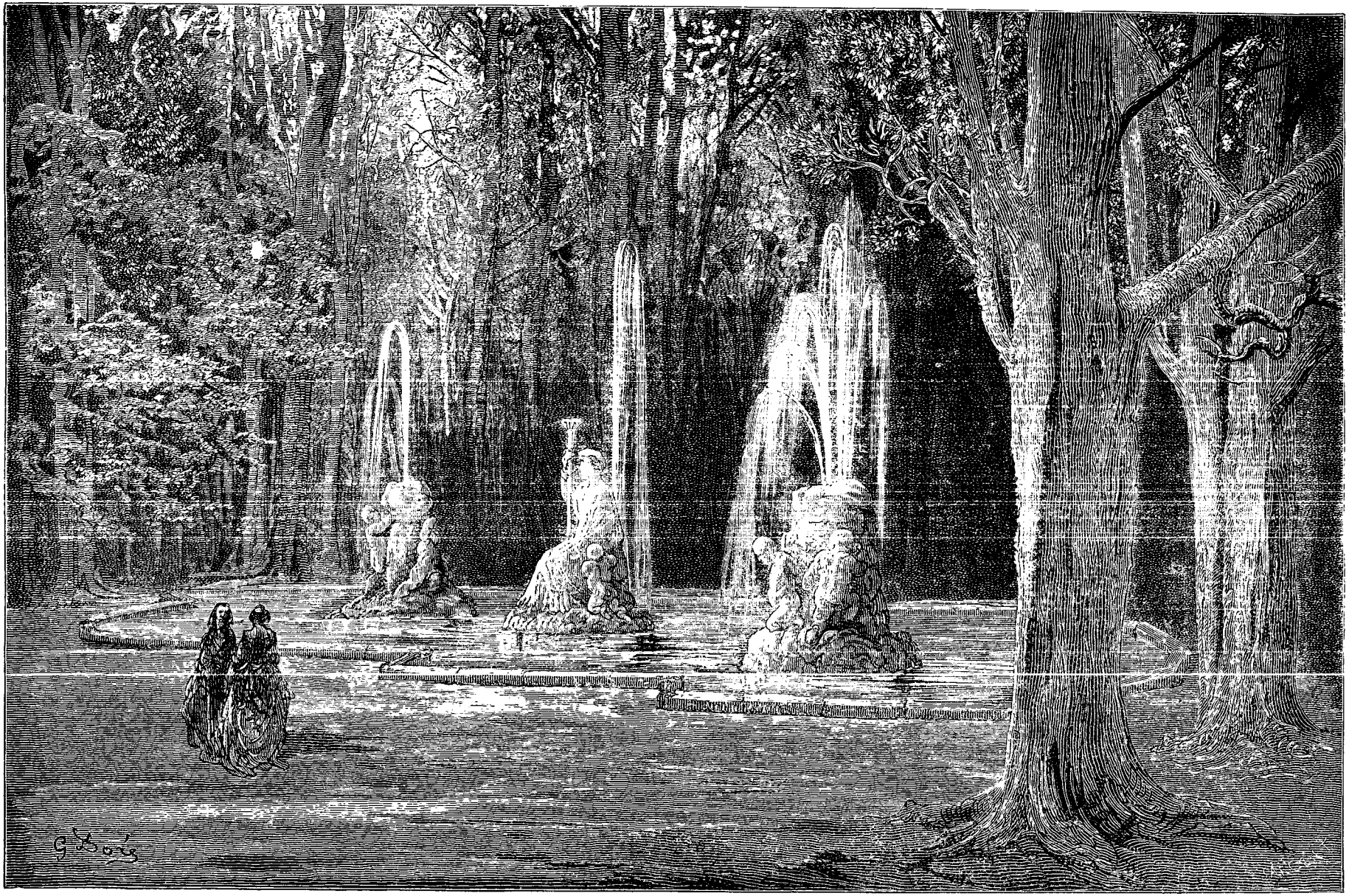
Bendita sea
La jitaniya,
Honra e su sangre,
Perla junca;
Flor hechicera
De maravilla,
El cielo sempre
Te ha de amparar.

« Bénie soit — La bohémienne, — Honneur de sa race, — Gracieuse perle; — Fleur enchanteresse et merveilleuse, — Toujours le ciel — Te protégera. »

Baron Ch DAVILLIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fontaine de Cérès, à Madrid. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un barbier en plein air, à Madrid. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET LE BARON CH. DAVILLIER[1].

MADRID (suite).

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. LE BARON CH. DAVILLIER.

La *Plaza Mayor* au dix-septième siècle. — Les carrousels, les tournois, les illuminations. — Les *Actes de foi* de l'Inquisition. — Le grand *Auto general de Fe* de 1680. — L'échafaud de la Plaza Mayor. — Les *soldados de la Fe*. — Les *Relaxados*. — Le *Quemadero*. — Les dernières victimes de l'Inquisition. — Les courses de taureaux aux Fiestas Reales. — Les boutiques de la Plaza Mayor.

Nous continuerons notre promenade dans Madrid en nous dirigeant vers la *Plaza Mayor*, la seule place de la ville, après la *Puerta del Sol*, qui mérite vraiment ce nom. C'est un vaste rectangle à peu près parallèle, dans le sens de sa plus grande longueur, à la *Calle Mayor*, une des plus fréquentées et des plus commerçantes, qui aboutit à la Puerta del Sol, et est tracée dans l'axe de la Calle de Alcala. Les maisons de la place, construites vers le commencement du dix-septième siècle, sous le règne de Philippe III, rappellent quelque peu, par leur style, celles de la place Royale à Paris. On assure que plusieurs fois des incendies y ont éclaté, mais ils durent être de peu d'importance, malgré le proverbe castillan qui dit que, lorsque le feu prend à Madrid, il dure pour le moins quatre jours.

Quoi qu'il en soit, la Plaza Mayor a parfaitement conservé son ancien aspect, et la description qu'en donne Saint-Simon est encore aujourd'hui très-exacte : « Cette place est en superficie beaucoup plus vaste qu'aucune que j'eusse encore vue à Paris ni ailleurs, et plus longue que large. Les cinq étages des maisons qui l'environnent sont du même niveau, chacune avec des fenêtres égales en distance et en ouverture, qui ont chacune un balcon dont la longueur et l'avance sont parfaitement pareilles, avec un balustre de fer aussi de hauteur et d'ouvrages semblables entre eux, et tout cela parfaitement pareil en tous les cinq étages. »

Saint-Simon raconte ensuite comment on illuminait la place : « Sur chacun de tous les balcons on met deux gros flambeaux de cire blanche, un seul à cha-

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 357; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385; t. XII, p. 353, 369, 385, 401; t. XIV, p. 353, 369, 385, 401; t. XVI, p. 305. 321, 337, 353; t. XVIII, p. 289, 305, 321, 337; t. XX, p. 273 et 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que bout de chaque balcon, tant soit peu penchés en dehors, sans être attachés à rien. Il est incroyable la clarté que cela donne, la splendeur en étonne et a je ne sais quelle majesté qui saisit. On lit sans peine les plus petits caractères dans le milieu et dans tous les endroits de la place sans que le rez-de-chaussée soit illuminé. »

Les feux d'artifice n'étaient pas moins splendides : ils duraient plus d'une heure et représentaient toutes sortes de paysages, des chasses, des morceaux d'architecture admirables, de places et de châteaux. « Les fusées merveilleuses, innombrables à la fois, continuelles, les fleuves et les cascades de feu, en un mot, tout ce qui peut remplir et orner le spectacle et le rendre toujours surprenant ne cesse, ne diminue, ne s'affaiblit pas un moment, en sorte qu'on n'a pas assez d'yeux pour voir le tout ensemble. Nos plus beaux feux d'artifice ne sont rien en comparaison. »

Dès l'époque de Cervantès, la Plaza Mayor était un des endroits les plus fréquentés de la ville, comme le montre un passage d'une de ses nouvelles, *la Ilustre fregona* (l'Illustre servante), où il parle des mendiants postiches, des faux perclus et des coupeurs de bourse du *Zocodover* à Tolède et de la *Plaza Mayor* de Madrid. C'était, au dix-septième siècle surtout, le théâtre des grandes fêtes de la cour, telles que les *actes de foi* de l'Inquisition, les courses de taureaux, les carrousels, les tournois, outre les illuminations et les feux d'artifice dont nous venons de parler.

Les fêtes royales ou *fiestas reales* se donnaient dans les grandes circonstances, comme à l'avénement des rois d'Espagne à la couronne, à leur majorité, ou bien encore à l'occasion de leur mariage ou de celui des personnes de la famille royale. Mais aucune de ces fêtes n'était célébrée avec autant d'éclat et n'attirait un aussi un grand concours que les *Autos de Fe*. Ces solennités du saint-office étaient de deux genres : les *Autos particulares de Fe*, qui avaient lieu tous les ans à des époques régulières, et les *Autos generales de Fe*, qui ne se célébraient qu'à l'occasion des grands événements dont nous venons de parler.

Tout a été dit sur l'Inquisition. Depuis le trop célèbre Torquemada, qui ne prononça pas moins de huit mille sentences de mort, cette institution a eu ses adversaires et ses apologistes[1]; nous n'avons donc pas à retracer, même sommairement, l'histoire du célèbre et odieux tribunal; mais comme la Plaza Mayor était le théâtre ordinaire des *Actes de Foi généraux*, nous croyons devoir donner ici, d'après un document contemporain et authentique, le tableau de la plus importante *fête* de ce genre dont la grande place de Madrid ait jamais été le théâtre.

C'est en 1680 qu'a eu lieu ce grand *Auto de Fe*, à l'occasion du mariage de Charles II. Mme d'Aulnoy, dans sa *Relation* du voyage d'Espagne, donne de très-longs détails sur les préparatifs de l'autodafé en question, auquel, du reste, elle n'assista pas. « Le dernier se fit en 1632, et l'on en prépare un pour le mariage du roi. Comme il ne s'en est point fait depuis longtemps, on fait de grands préparatifs pour rendre celui-ci aussi solennel et aussi magnifique que le peuvent être ces sortes de cérémonies. Un des conseillers de l'Inquisition en a déjà fait un projet qu'il m'a montré. Voici ce qu'il porte : On dressera dans la Grande-Place de Madrid un théâtre de cinquante pieds de long. Il sera élevé à la hauteur du balcon destiné pour le roi.... »

Nous laisserons de côté le projet, pour arriver à l'exécution : elle est racontée avec les détails les plus circonstanciés dans un gros volume de près de cinq cents pages, devenu fort rare, et qui a pour titre : *Relacion historica del Auto general de Fe*, etc., par *Jose del Olmo*, alcalde et familier du saint-office, etc.[1]. L'auteur commence par exposer que la cérémonie devait d'abord avoir lieu à Tolède, résidence de l'inquisiteur général, car, dit-il, « il devenait urgent de vider les prisons de cette ville, celles de Madrid et de beaucoup d'autres inquisitions, d'une foule de criminels que la divine Providence avait permis de découvrir dans l'île de Mayorque et dans les royaumes de Castille, et dont les procès étaient terminés. »

On amena habilement le roi à témoigner le désir d'assister à l'*acte*, en lui rappelant que Philippe IV, son père, avait lui-même été témoin d'une fête de ce genre, en 1632. Charles II n'eut pas plus tôt accepté, qu'on choisit le 30 juin, jour de la fête de saint Paul; l'inquisiteur général alla prier le duc de Medina-Celi de porter à la procession l'étendard du saint-office, honneur qu'il accepta. Un conseil fut tenu pour régler tous les détails, et on nomma divers comités, parmi lesquels nous en remarquons un, celui chargé de présider aux rafraîchissements destinés aux différents membres de l'Inquisition.

On ordonna aux différents tribunaux des provinces d'expédier les criminels à temps; des ministres du saint-office les attendaient aux portes de Madrid, et leur faisaient traverser la ville dans des carrosses fermés, afin que personne ne pût les reconnaître. Les inquisiteurs, officiers et familiers des principales villes voisines furent convoqués, et enfin, tout étant bien réglé, la proclamation suivante fut publiée solennellement, le 30 mai, dans tous les quartiers de la capitale :

« On fait savoir à tous les habitants de Madrid, résidence de Sa Majesté, que le saint-office de l'Inquisition de la ville et du royaume de Tolède célébrera un Acte public de Foi sur la Plaza Mayor de la ville, le dimanche 30 juin de la présente année, et que les habitants pourront jouir des grâces et indulgences ac-

1. La plus curieuse apologie du Saint-Office est l'ouvrage d'un magistrat espagnol, Macanaz, composé en 1736, et publié pour la première fois à Madrid en 1788, sous le titre de *Defensa crítica de la Inquisicion*.

1. Madrid, 1680, in-4. Imprimé par Roque Rico de Miranda, et se vend chez Marcos de Oudatiguy, familier du Saint-Office, etc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cordées par les souverains pontifes à tous ceux qui assistent ou prêtent aide à un Acte de Foi. »

Le théâtre dont nous avons parlé fut établi en très-peu de temps, grâce au zèle des ouvriers; un maître menuisier avait été jusqu'à offrir de démolir sa propre maison, dans le cas où le bois viendrait à manquer. L'auteur n'oublie pas de désigner la place réservée au buffet où les membres du tribunal devaient trouver des vivres et des boissons glacées; il mentionne également l'ingénieuse précaution qu'on avait eue de couvrir de toiles, comme les amphithéâtres antiques, toute la superficie de la place, — dix-neuf mille pieds carrés. Plusieurs jours avant la cérémonie, quelques grands seigneurs s'étaient fait recevoir familiers du saint-office; nous remarquons parmi leurs noms ceux d'Albuquerque, de Bejar, de Hijar, de Medina-Celi, de Lemos, de Osuna, del Infantado, et d'autres grands noms encore.

Pendant qu'on s'occupait de ces préparatifs, on ne négligeait pas, d'un autre côté, ceux du bûcher; car les criminels, sans doute à cause des dangers du feu, devaient être brûlés hors de la ville, près de la porte de Fuencarral. Ce soin fut confié à des habitants de Madrid, enrôlés sous le nom de *soldats de la Foi*, et qui, dit José del Olmo, s'en acquittèrent avec autant de galanterie que de valeur. Ils se dirigèrent vers la porte d'Alcala, où de nombreux fagots avaient été préparés par les soins du corrégidor; chacun en prit un, et, traversant la ville d'un bout à l'autre, ils se rendirent au palais. Leur capitaine prit un de ces fagots, le plaça sur un bouclier, et le fit présenter au roi qui, après l'avoir pris pour le montrer à la reine, chargea le duc de Pastrana de le rendre au capitaine, et de lui dire qu'il voulait que le fagot fût allumé le premier en son nom.

Les soldats de la Foi se dirigèrent ensuite vers le *quemadero*, — le *brûloir*, — chacun tenant un fagot au bout de sa pique, et le capitaine portant toujours celui du roi sur son bouclier. Le bûcher, au centre duquel on avait ménagé un escalier de pierre, avait soixante pieds en carré, sur sept pieds de hauteur; la garde en fut confiée aux soldats de la Foi, qui mirent soigneusement à part le fagot du roi.

En attendant le grand jour, des processions eurent lieu la veille; dans la soirée, tous les criminels furent conduits dans la prison du saint-office. Vingt-trois d'entre eux avaient été désignés comme *relaxados*, ce qui ne voulait pas dire, comme on pourrait le croire, qu'ils devaient être *relâchés*, mais livrés au bras séculier. L'inquisiteur le plus ancien leur signifia leur sentence en ces termes :

« *Hermano* (mon frère), votre cause a été examinée par des personnes doctes.... Vos crimes sont si grands et d'une nature si mauvaise, que pour leur châtiment et pour l'exemple on a trouvé juste que vous mouriez demain. Je vous en préviens, pour que vous puissiez le faire comme il convient. Deux religieux resteront près de vous. » Les vingt-trois sentences de mort ainsi signifiées, des biscuits, des confitures, du chocolat et diverses boissons furent mis à la disposition des malheureux condamnés.

Enfin arriva le 30 juin. Dès cinq heures du matin, les criminels étaient habillés et avaient déjeuné. Tout était disposé sur la Plaza Mayor, et les places avaient été désignées dans le même ordre qu'au combat de taureaux par le duc de Frias, *mayordomo mayor* chargé de la distribution des billets. En même temps que le roi paraissait à son balcon, la procession quittait la prison de l'Inquisition. Les soldats de la Foi ouvraient la marche, suivis du clergé et de cent vingt criminels accompagnés chacun de deux religieux et marchant dans l'ordre suivant :

Trente-six mannequins ou effigies de *relaxados* morts en prison ou qui avaient pu s'échapper. A plusieurs de ces mannequins était joint un cercueil contenant les os de celui qu'il représentait.

Onze coupables admis à pénitence, portant des cierges de cire jaune, et condamnés seulement à la prison ou aux verges. Ces derniers avaient une corde au cou, avec autant de nœuds qu'ils devaient recevoir de coups de verges.

Cinquante-quatre coupables, convaincus d'avoir judaïsé, furent condamnés à la prison perpétuelle ou au bannissement, avec confiscation de tous leurs biens. Ils portaient des *sambenitos* (espèce de capuchon), avec la croix de Saint-André.

Enfin venaient vingt-un *relaxados*, non en effigie, mais en chair et en os, condamnés au feu, parmi lesquels *cinq femmes* et *un Turc*. Douze d'entre eux étaient bâillonnés, et ils portaient des robes et des cagoules semées de flammes; des dragons, peints au milieu de ces flammes, signalaient les hérétiques les plus endurcis.

Après les condamnés marchaient les familiers et le conseil suprême de l'Inquisition, l'*ayuntamiento* (municipalité) de Madrid, les tribunaux, et enfin le Conseil de Castille, qui était la première magistrature de l'Espagne. La marche était fermée par le grand inquisiteur, à cheval et vêtu de violet, suivi de douze valets portant une livrée de même couleur.

La procession, après avoir parcouru les principales rues de la ville, arriva à la Plaza Mayor, qu'elle trouva encombrée de foule, et il fallut un certain temps pour la déblayer, comme aujourd'hui cela arrive à la *Plaza de Toros*, les jours de course.

Enfin l'*Acte de foi* commença. Le grand inquisiteur reçut le serment du roi, qui jurait, pour lui et pour ses successeurs, de maintenir l'Inquisition dans ses États. La messe commença ensuite, et après l'*Introït*, le célébrant prononça un sermon très-long, qui peut se résumer en quelques mots : « Il n'est pas de plus grands criminels que les juifs, les hérétiques et les mahométans, et le devoir de l'Inquisition est de les faire disparaître. »

Le sermon fini, on appela les causes. Devant le balcon du roi, on avait placé deux cages rondes où étaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

successivement introduits les criminels, et, à peu de distance, deux chaires destinées aux juges. A mesure que ceux-ci leur avaient lu la sentence, ils faisaient place à d'autres. Pendant cette partie de l'auto-da-fé, qui dura fort longtemps, on fit circuler des rafraîchissements sur les gradins destinés aux dames et aux personnes de distinction. La lecture des jugements terminée, les *relaxados* furent dirigés vers le lieu du supplice, où nous les suivrons un instant.

Il était quatre heures de l'après-midi. Sur le bûcher, que nous avons déjà décrit, s'élevaient des poteaux disposés de manière que ceux des criminels qui témoignaient du repentir pussent être, par faveur spéciale, étranglés avant d'être atteints par les flammes. Notre auteur admire l'humanité du tribunal en cette circonstance, et fait observer que ceux qui s'étaient montrés repentants moururent avec résignation, et qu'aucune marque de désespoir ne parut sur leurs figures. Les autres furent brûlés vifs, et on les vit faire en mourant les grimaces et les contorsions les plus horribles. Le bûcher, allumé à quatre heures, brûla toute la nuit, et le lendemain, à neuf heures du matin, tous les corps n'étaient pas encore consumés.



Un *avellanero* (marchand de noisettes) aragonais, à Madrid. — Dessin de Gustave Doré.

Retournons à la Plaza Mayor, où la cérémonie dura jusqu'à neuf heures du soir. L'absolution donnée aux *reconciliados* condamnés seulement au fouet et à la prison, le grand inquisiteur leva la séance. « Depuis huit heures du matin, le roi était resté à son balcon, sans être incommodé par la chaleur, sans être gêné par la foule et sans être ennuyé par d'aussi longues cérémonies. Sa dévotion et son zèle furent tellement supérieurs à la fatigue, qu'il ne sortit pas même un quart d'heure pour manger, et, à la fin de la cérémonie, il demanda s'il y avait encore quelque chose et s'il pouvait se retirer. »

Et la foule se dispersa pour revenir le mardi assister à la fustigation des condamnés admis à résipiscence, dernier épisode de ce que l'auteur appelle ces *merveilleuses cérémonies*.

Fort heureusement, la population de Madrid ne fut plus que rarement témoin de spectacles aussi cruels; il y eut, à la vérité, au siècle dernier, dans la capitale comme dans les provinces, des exécutions partielles; mais l'Inquisition devint peu à peu moins redoutable, jusqu'à sa suppression définitive. Une de ses dernières victimes, qu'elle se borna à persécuter et à emprisonner, fut le célèbre Olavide, celui dont parle Roucher dans son poëme des *Mois :*

. . . . . .
Que de l'Ibère enfin la pieuse furie
Flétrissait un vieillard, l'honneur de sa patrie,
Et solennellement replaçait aux autels
L'hydre avide de l'or et du sang des mortels.

Les courses du dix-septième siècle différaient, en beaucoup de points, de celles d'aujourd'hui. Sans compter celles des Fiestas Reales, qui étaient les plus brillantes, on en donnait plusieurs dans l'année, et elles attiraient un concours énorme. La plus gracieuse galanterie qu'un cavalier pût faire à une dame, était de lui offrir un balcon sur la Plaza Mayor et la collation. « On loue un balcon jusqu'à quinze ou vingt pistoles, dit un auteur du temps, et il n'y en a aucun qui ne soit occupé et paré de riches tapis et de beaux dais ... Les dames sont parées de toutes leurs pierreries et de tout ce qu'elles ont de plus beau. On ne voit que des étoffes magnifiques, des tapisseries, des carreaux et des tapis tout re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

levés d'or. Je n'ai jamais vu rien de plus éblouissant. »

Les courses de taureaux offraient plus d'épisodes curieux et imprévus que celles d'aujourd'hui : tantôt c'était un paysan qui entrait dans l'arène, monté sur un taureau ou sur un âne ; tantôt c'était un More qui allait droit à l'animal et le foudroyait d'un coup de poignard sur la nuque. Un jour, c'était un cavalier qui entrait dans l'arène pour combattre en l'honneur de sa fiancée, malgré la défense qu'elle lui en avait faite ; au moment où il allait frapper le taureau, un jeune villageois paraît tout à coup, et lance un dard à l'animal, qui se retourne furieux et poursuit son agresseur, dont le bonnet vient à tomber ; alors les plus beaux et les plus longs cheveux du monde se déroulent. Le cavalier, qui reconnaît sa fiancée, vole à son secours, mais en vain, et les deux amants, qu'on emmène dangereusement blessés, demandent qu'on les marie sur-le-champ.

En 1846, de très-belles courses de taureaux eurent lieu sur la Plaza Mayor, lors du mariage du duc de Montpensier avec l'Infante. Ces courses, dans lesquelles figurèrent de grands personnages et plusieurs *espadas* célèbres, tels que Montès, Cucharès et le Chiclanero, sont les dernières qui aient été données à l'occasion des Fiestas Reales.

Au milieu de la Plaza Mayor s'élève une statue en bronze d'un assez bel effet, représentant Philippe III à cheval. Les arcades qui entourent la place sont occupées par des boutiques où se vendent divers produits de l'industrie locale, tels que des *monteras* ou bonnets de fourrure, des jarretières ornées de devises, des castagnettes, des couteaux et toutes sortes de merceries. Dans quelques magasins, où l'on vend des *blondas de Almagro* et des dentelles de Catalogne, l'ancien usage de surfaire la marchandise s'est conservé dans toute sa pureté, comme nous pûmes un jour nous en convaincre en achetant des mantilles pour la moitié du prix qu'on nous avait demandé.

Quelques bourgeois, assis sous les arcades, devant les cabinets de lecture, se livrent avec ardeur à la lecture des journaux. Les Espagnols en général, et les Madrilènes en particulier, ont de tout temps été passionnés pour la politique. « Il n'y a personne à Madrid, écrivait-on il y a plus de deux cents ans, pas même les savetiers et les porteurs d'eau, qui ne se pique d'entendre la politique à fond. Un auteur du même temps nous montre comment le savetier madrilène,

Oubliant quel est son métier,
Vient faire en se quarrant l'homme de conséquence,
Et parlant d'affaires d'État,
Veut réformer par sa prudence
Le ministre et le potentat.



Une *horchatera* valencienne, à Madrid. — Dessin de Gustave Doré.

La Calle Mayor. — Les *Maragatos* et leur costume. — Les *Escribanos* et les *Cagatintas*. — Les *Escribientes memorialistas*. — François Ier prisonnier à Madrid. — La *Casa de los Lujanes* et le palais du duc *del Arco*. — La *calle de Toledo* et la *calle de Segovia*. — Les *Chuferias valencianas*. — Les quartiers populaires de Madrid. — Le pesage du charbon. — Les marchands des rues. — Les cris de Madrid. — La *Fuencarralera*; la *Avellanera*. — La *Castañera*, la *Ramilletera*. — Le *Naranjero*. — Le Rastro. — Les *Prestamistas*. — Les *Despachos de Vino* et les *Tabernas*. — Les voleurs de Madrid. — La *Fabrica de tabacos*. Les *Cigarreras* de Madrid. — Le *Lavapiés* et l'*Ave María*. — Les *Manolos* et les *Manolas*.

En nous rendant de la Plaza Mayor à la Calle Mayor, arrêtons-nous un instant devant les boutiques tenues par les *Maragatos*. Il est peu de types plus curieux en Espagne que celui du Maragato, originaire d'un district de la province de Léon appelée la *Mara-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gateria; il quitte son pays pour aller chercher fortune, en exerçant à Madrid la profession de marchand de poisson, ou en parcourant la péninsule comme *arriero;* il conduit alors les longues caravanes de mules chargées de marchandises qu'on rencontre sur les routes d'Espagne. Pendant que son mari est au loin, la *Maragata* reste au pays et cultive la terre en attendant son retour. Chez lui comme au dehors, le Maragato conserve sans altération le costume national, qui est resté presque dans ses détails ce qu'il était au seizième siècle : chapeau de feutre à larges bords, chemise de grosse toile plissée, à boutons de métal, *sayo* ou pourpoint attaché avec des cordons de soie et serré par une ceinture de cuir d'où pendent deux petites poches, larges *bragas* ou hauts-de-chausses tombant sur les genoux, et longues guêtres de gros drap noir. Le Maragato, que nous verrons plus tard dans son pays, est honnête et économe comme l'Asturien et le Galicien.

Après la rue de Tolède, la Calle Mayor est une des plus commerçantes de Madrid, surtout dans la partie qui avoisine la Puerta del Sol et la Plaza Mayor. Dans la partie basse, non loin de l'ambassade de France, se trouvent plusieurs boutiques d'*escribanos;* car, à Madrid, les notaires n'ont pas leur étude dans un appartement, mais bien dans une pièce ordinairement située au rez-de-chaussée, et au-dessus de laquelle se lit cette inscription : *Escribania.* Les notaires espagnols doivent faire d'assez bonnes affaires, puisqu'un ancien proverbe fait allusion à l'aisance des femmes d'escribanos, qui n'ont qu'à se croiser les mains :

Mano sobre mano,
Como muger de escribano.

« Des oiseaux qui ont beaucoup de plumes, dit encore un quatrain bien connu, ont de la peine à se nourrir, tandis qu'une seule suffit aux escribanos pour entretenir fille et femme. »

Pájaros con muchas plumas
No se pueden mantener ;
Los escribanos, con una,
Mantienen moza y muger.

Du reste, si nos tabellions sont parfois traités assez lestement au théâtre, les notaires espagnols sont bien autrement malmenés dans certains couplets populaires. Qu'on en juge par celui-ci, d'après lequel, avant que l'âme d'un escribano ne monte au ciel, on verra plutôt son encrier, son papier et sa plume se mettre à danser le *fandango :*

Primero que suba al cielo
El alma de un escribano,
Tintero, papel y pluma
Han de bailar el fandango.

Voici un autre quatrain qui fait penser aux *chats fourez* dont parle Rabelais :

Un escribano y un gato
En un pozo se cayeron ;
Como los dos tenian uñas,
Por la pared se subieron.

« Un escribano et un chat — Tombèrent dans un puits; — Mais, comme tous deux avaient des griffes, — Ils remontèrent en s'accrochant au mur. »

Les escribanos partagent avec les employés et les gens de plume en général le surnom très-irrévérencieux, mais expressif, de *cagatintas.* Ce sobriquet s'applique particulièrement aux *escribientes-memorialistas,* un des types curieux de Madrid, qui, abrités derrière un vieux *biombo* ou paravent, mettent, comme nos écrivains publics, leur talent calligraphique et leur discrétion à la disposition des gens illettrés.

Revenons à la Calle Mayor, et arrêtons-nous un instant devant la *Casa de los Lujanes,* un ancien palais ainsi appelé parce qu'il appartenait à l'ancienne famille de Lujan, et qu'on ne remarquerait guère s'il n'avait servi de prison à François Ier, lorsqu'il arriva à Madrid en 1525, peu de temps après la bataille de Pavie.

Le souvenir de la captivité du roi de France est resté longtemps populaire en Espagne; un écrivain du dix-huitième siècle assure avoir souvent entendu, à Madrid, les chanteurs de *Jácaras* et de *romances* chanter, avec accompagnement de fifre et de tambour, l'ancienne chanson qui commençait ainsi :

Quand le roy partit de France,
A la male heur il en partit, etc.

« Cette chanson est chantée en fort mauvais français par des gens qui n'en entendent pas un seul mot; tout ce qu'ils en savent, c'est que le roi fut pris par les Espagnols, et comme cette prise est fort à leur gloire, ils en veulent faire passer le souvenir à leurs enfants. »

C'est dans cette prison, à ce que rapporte Sandoval, qu'un soldat de Pavie, nommé Roldán, vint un jour demander à parler à François Ier pour lui présenter une balle d'or qu'il avait préparée à son intention, désirant lui donner la mort d'une manière digne d'un si grand prince :

« Puisque Dieu, ajouta le soldat, n'a pas permis que j'en fisse usage, acceptez-la pour aider à payer votre rançon : elle pèse une once, et vaut huit ducats. » Le roi tendit la main, et prit la balle en lui disant qu'il le remerciait de la bonne intention qu'il avait eue, mais encore plus de la bonne action qu'il faisait en lui offrant cette balle.

Charles-Quint, ne trouvant pas le roi de France assez bien gardé dans la *Casa de los Lujanes,* le fit transférer dans le palais du duc *del Arco,* puis dans l'ancien Alcazar de Madrid, dont nous aurons bientôt l'occasion de parler.

Quittons la Calle Mayor pour la *Calle de Toledo,* une des rues les plus bruyantes de Madrid, où les mantes de Valence, de Palencia et de Burgos, suspendues en plein air à côté des *aparejos* de mules aux nuances

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

éclatantes, offrent un coup d'œil digne du pinceau d'un coloriste. Non loin de là, dans la Calle de Segovia, sont les *mesones* où descendent les *arrieros* et les gens du peuple qui arrivent de province; ces auberges, il faut en convenir, n'ont pas progressé depuis le temps de Don Quichotte, et leur aspect n'est rien moins que séduisant.

N'oublions pas des établissements beaucoup plus propres et plus appétissants, que l'on trouve également, du reste, dans des quartiers plus élégants, les *chuferias* valenciennes, où l'on trouve à bon marché toutes sortes de boissons salutaires. Les chuferias de Madrid ne sont ouvertes que l'été; quand arrive l'automne, la boutique change d'aspect : elle se remplit de toutes sortes de fruits, grenades de Valence, raisins de la Manche et monstrueux melons de Temblèque. L'hiver, les fruits font place à des *esteras* ou nattes de jonc fabriquées en Andalousie, et aux *felpudos* et autres étoffes grossières; au printemps arrive le tour des oranges et des citrons. Les rafraîchissements des chuferias sont servis par de jeunes filles, — *chicas*, — invariablement valenciennes, qui se font remarquer par leur propreté irréprochable et leur empressement à servir les chalands; elles portent ordinairement le gracieux costume national : corsage de velours couvert d'un léger châle de mousseline croisé sur le sein, jupe courte et tablier de soie aux reflets gorge de pigeon. Pendant que nous prenions nos verres de *mitj e mitj* (moitié par moitié), un nom valencien qu'on donne à un mélange d'*orchata de chufas* et d'*agua de cebada* (eau d'orge), Doré eut le temps de dessiner une de ces Valenciennes, grande fille aux bras nus et à la taille cambrée; un collier de perles fines à quatre rangs s'enroulait autour de son cou, d'une pureté de lignes irréprochable; sa chevelure noire, d'une abondance extraordinaire, se tordait en nattes luisantes, et était ornée de longues aiguilles traversant le chignon, dans le genre de celles des *minenti* romaines, et d'un de ces grands peignes d'argent doré que portent les *labradoras* de la *Huerta*, et qui couronnent leur tête comme un diadème.

Les scènes pittoresques abondent dans les quartiers populaires de Madrid : voici d'abord des *barberillos*, de petits barbiers, qui rasent la pratique en plein air, comme cela se fait dans certains faubourgs de Rome. Voici un *jarrero* qui passe, chargé d'une quantité de cruches de terre formant autour de sa tête comme une énorme grappe sous laquelle elle disparaît presque entièrement. Plus loin, des *carboneros* sont occupés à peser des sacs de charbon au moyen d'une espèce de romaine, et se servent de leur corps comme d'un contrepoids, en appuyant de toutes leurs forces sur une longue perche qui forme levier. Cette opération, parfois gênante pour les passants, est mise au nombre des *peligros* (dangers) *de Madrid*, car la capitale de l'Espagne a ses embarras tout comme Paris. Tantôt c'est un troupeau d'ânes qui s'emportent, ou bien un *panadero* dont le cheval prend le mors aux dents, et renverse tout sur son passage; car les deux énormes paniers qui contiennent son pain font saillie de chaque côté de sa monture, exactement comme les tambours d'un bateau à vapeur; c'est encore un *aguador* qui, avec le baril plein d'eau qu'il porte sur l'épaule, distribue, sans s'émouvoir, des horions aux passants.

Les cris de Madrid sont très-nombreux, et tout à fait inintelligibles pour les étrangers peu au courant de la langue espagnole. Chaque marchand des rues a le sien, qu'il lance sur la note la plus aiguë : la *Fuencarralera*, qui apporte les légumes d'un village voisin, crie de toutes ses forces *la rica judia, como la seda!* (les beaux haricots verts, comme de la soie), ou bien : *y rabanos! y rabanos!* (des radis!), *vaya el peregil!* (voilà le persil), *nuevas avellanas*, *como la leche!* (noisettes fraîches, comme du lait!). Le *Melonero* crie ses *melones á cata!* (à goûter), le *Pavero*, ses *pavos cebados!* (dindons à l'orge), la *Castañera*, ses châtaignes brûlantes : *calentitas cuantas?* (toutes chaudes, combien en voulez-vous?) Il y a encore l'*Arenero*, qui va chercher un sable extrêmement fin dans le lit du Manzanarès : *Arena! arena!* La *Ramilletera*, qui vend toutes sortes de fleurs : *Qué clavel!* (le bel œillet!), le *Naranjero* (marchand d'oranges), presque toujours Andalous, le *Piñonero*, chargé de pommes de pin, et bien d'autres petits marchands de la rue qui ont chacun leur cri particulier.

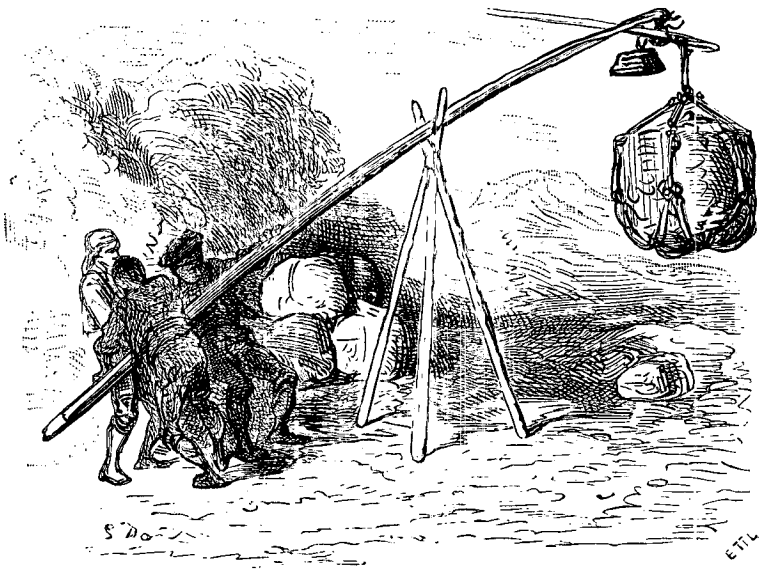
Risquons-nous maintenant dans le *Rastro*, la partie la plus sale de tout Madrid, qui rappelle à la fois le Temple, la place Maubert et l'ancienne Cité. Le *Rastro* est le quartier du vice et de la misère, le séjour des revendeurs, des marchands de chiffons, de ferrailles et de guenilles; les *Prestamistas* ou prêteurs sur gage y sont plus nombreux encore que dans le reste de la ville, et ce n'est pas peu dire! A chaque pas nous y voyons un *Despacho de vino*, où le vin se vend dans des outres et dans des *cántaros* (cruches) de terre, ou bien une *Taberna* dont la cuisine peu appétissante rappelle les *arlequins* de certains bouges de Paris. Ces *ermitas de Baco*, ou hermitages de Bacchus, suivant l'expression de Cervantès, sont fréquemment visités par une population maladive et mal vêtue, dont une partie appartient à la corporation des voleurs, nombreuse et redoutable ici comme dans presque toutes les grandes villes, et qu'on appelle en argot la *cherinola*. Chaque spécialité de l'art de voler a un nom particulier : ainsi celui qui indique les coups à faire s'appelle *el piloto*, celui qui vole dans les foules, *buzo;* celui qui opère en s'introduisant par les fenêtres, *ventoso;* le petit voleur qui opère seul reçoit le nom de *ratero*, *raton* ou *raterillo;* le recéleur, celui de *aliviador*, etc. Du reste, l'argot des voleurs ou *germania* existe en Espagne comme dans beaucoup d'autres pays, et il n'est pas moins pittoresque que celui de France; aussi reviendrons-nous sur ce sujet, qui nous offrira des rapprochements très-curieux au point de vue philologique.

C'est dans le même quartier que se trouve la *Fabrica de tabacos*, très-vaste édifice dont l'entrée prin-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cipale, située dans la *Calle de Embajadores*, est ornée de pilastres doriques dans le style du siècle dernier. Cet établissement, un des plus importants de la Péninsule, est tout un petit monde, et n'occupe pas moins de trois mille ouvriers, hommes, femmes et enfants. Comme dans la fabrique de Séville, nous y vîmes préparer toutes sortes de tabacs : le *picado*, qui sert presque exclusivement pour les cigarettes ; le *rapé* ou tabac à priser, connu ici sous son ancien nom français. Viennent ensuite les différentes sortes de cigares : les *comunes*, qui répondent à nos cigares à un sou ; les *habanos peninsulares*, fabriqués avec des feuilles venant de la Havane. La fabrication des cigarettes, *cigarrillos de papel*, n'est pas moins importante ; elle est exclusivement réservée aux femmes, qui sont payées à la tâche, et gagnent cinq ou six réaux par cent paquets ou *cajetillas*.

Les principaux tabacs employés sont ceux de la Havane, des Philippines et de Virginie, et leur poids total s'élève chaque année, nous assura le *capataz* ou contre-maître qui nous accompagnait, à près de quinze cent mille livres. Outre la fabrique de Madrid, l'Espagne en possède d'autres non moins importantes, telles que celles de Séville, de Valence et d'Alicante, dont nous avons parlé précédemment.



Pesage du charbon, à Madrid. — Dessin de Gustave Doré.

Les Espagnols sont grands fumeurs ; dès le dix-septième siècle, nous assure un ancien auteur, le tabac rapportait à l'Espagne six millions bien liquides, somme considérable pour l'époque. Aujourd'hui, d'après un dicton populaire, cette passion est, avec celle des combats de taureaux, des cartes et du vin, une des causes qui conduisent à San Bernardino (l'hospice des pauvres) :

Tabaco, toros, naipes y vino,
Llevan al hombre á San Bernardino.

La *Cigarrera* de Madrid, dont les mœurs se rapprochent beaucoup de celles de Séville, est un des types les plus caractéristiques de la capitale et le seul qui rappelle les célèbres *Manolas — las difuntas Manolas*, disparues depuis une trentaine d'années, comme les grisettes parisiennes. Ce mot et son masculin *Manolo* ne sont qu'une abréviation d'un prénom très-commun à Madrid, *Manuel*, dont on a fait aussi *Manuelito* et *Manuelita*. La Manola était la lionne populaire, passionnée pour les taureaux, où elle se rendait en *calesin*, — un véhicule disparu aussi et qui rappelait le *corricolo* napolitain. Son souvenir, qui s'efface chaque jour, n'existe plus guère que dans une chanson populaire où elle est célébrée avec toute l'exagération habituelle, et dont voici le refrain :

Alza! Ola!
Vale un mundo mi manola!

« Ma Manola vaut un monde! »

L'ouvrière de la Fabrica de tabacos, avec son fichu croisé sous le menton, sa jupe courte, son pied fin et cambré, son *meneo*, mouvement plein d'une extrême désinvolture, rappelle assez l'ancienne Manola de Madrid, comme on peut s'en convaincre en allant, à l'heure de la sortie des ateliers, faire une promenade dans les *barrios* (faubourgs) du *Lavapiés* et de l'*Ave Maria*, les quartiers favoris des *cigarreras*.

Le *Prado*. — Le *Salon del Prado*. — Les Français à Madrid, autrefois et aujourd'hui. — Le *Paseo de la Fuente Castellana*. — Le *Paseo de Atocha*. — La *Feria* de Madrid. — Les étalages des petits marchands. — Le *Jardin Botanico*. — Le *Dos de Mayo*. — Les jardins du *Buen Retiro*. — L'*Estanque*. — L'ancienne manufacture de porcelaine du Buen Retiro.

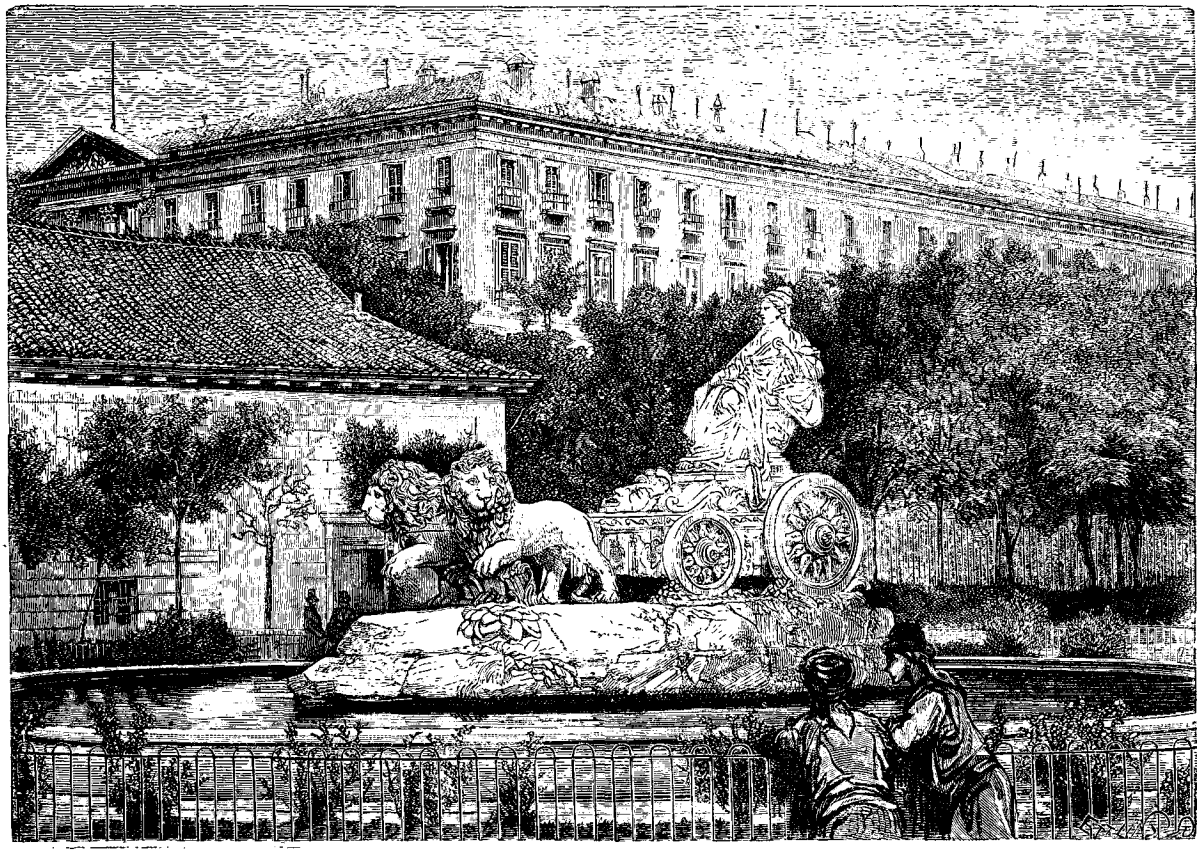
Sortons des quartiers populaires et des rues étroites de l'ancien Madrid et dirigeons-nous vers la promenade à la mode. Le *Prado*, rendez-vous des équipages, des cavaliers, des élégants, comme à Paris les Champs-Élysées, était autrefois, comme son nom l'indique, un simple pré, dont Charles III, à qui la capitale doit tant de ses embellissements, fit une promenade fort agréable, quoique peut-être un peu trop vantée. Cette promenade, bien améliorée depuis, forme comme un large boulevard qui côtoie, sur une longueur de près de quatre kilomètres, l'enceinte de la capitale, en décrivant une courbe irrégulière. En partant de Notre-Dame d'Atocha, on suit d'abord la partie qui prend le nom de cette église, puis on arrive au *Paseo del Prado* proprement dit, dont le commencement, parallèle au Jardin botanique, est appelé *Paseo Botanico;* après avoir laissé sur la droite l'imposante façade du *Museo Real*, on arrive à la *Fuente de Neptuno*, où commence le *Salon del Prado*, qui se prolonge jusqu'à la *Fuente de*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

beles, à l'angle de la rue d'Alcalá; vient ensuite le *Prado de Recoletos*, suivi du *Paseo de la Fuente Castellana*, qu'on appelait aussi *Delicias de Ysabel segunda*.

Le *Salon del Prado*, qui occupe le centre de ces allées, est l'endroit à la mode, et c'est là que, dans les longues soirées d'été et dans les beaux jours d'hiver, entre deux et cinq heures, on peut étudier la population madrilène. Des chaises de fer, rangées le long des arbres, sont occupées, comme aux Champs-Élysées de Paris, par ceux qui veulent se borner au rôle de spectateurs et voir passer devant eux le défilé des promeneurs, des cavaliers et des voitures élégantes. On serait bien trompé si l'on s'attendait à trouver au Prado beaucoup de couleur locale : les modes françaises, depuis longtemps déjà, ne cessent de gagner du terrain; chaque jour la mantille tend à faire place au chapeau, et sans les cris des marchands de *cerillas*, des *aguadores* et des *ramilleteras* (bouquetières) proposant leurs œillets, on pourrait parfaitement se croire dans une des promenades à la mode de Paris.

Il y a très-longtemps, du reste, que l'influence française a commencé à se faire sentir à Madrid, sinon dans les mœurs, du moins dans les modes. Un écrivain du dix-septième siècle disait que les Espagnols commençaient à se franciser; ils ont même un verbe, *afrancesar*, qui ne s'applique pas seulement à la politique, mais qui signifie aussi donner un tour français au langage, y introduire des gallicismes, et suivre ou



La fontaine de Cybèle, au Prado. — Dessin de Gustave Doré.

copier servilement les coutumes et les modes françaises.

Un voyageur hollandais, qui visita la capitale de l'Espagne il y a plus de deux cents ans, parle du nombre prodigieux de nos compatriotes qui y étaient établis. « On compte à Madrid, dit-il, plus de quarante mille François qui, sous un habit espagnol et en se disant Bourguignons, Wallons et Lorrains, font fleurir le commerce et la manufacture. Ils ont besoin de cacher leur naissance, car si elle est connue, ils sont obligés de payer par jour à la Ville un ou deux quarts par teste, qui sont environ un sol de nostre monnoye, et quand il arrive quelque adversité à l'Estat, s'ils ne se tiennent clos et couverts, ils sont sujets à mille insultes, et mesme à estre battus. » Et notre auteur va même jusqu'à ajouter ce qui suit : « Ceux qui connoissent bien le nombre d'étrangers qu'il y a en cette ville, assurent que quand ils voudront entreprendre, ils pourront s'en rendre maistres et en chasser les Espagnols. »

Malgré l'exagération évidente du passage qu'on vient de lire, il n'est pas moins certain que les Français ont toujours figuré pour une part importante dans la population de Madrid; aujourd'hui on s'accorde à porter leur nombre à près de vingt mille, — à peu près autant qu'à Barcelone.

Revenons au Prado et dirigeons-nous vers la *Fuente Castellana*, à l'ombre de beaux arbres dont le pied

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

baigne dans un trou rond garni de briques, où l'eau est amenée par de petits canaux, précaution indispensable ici, car le climat de Madrid est tellement sec que faute d'eau les racines se dessécheraient bientôt. L'allée de la *Fuente Castellana*, de création récente, est ornée des jolies fontaines *del Cisne* et *del Obelisco*, et c'est la promenade à la mode des cavaliers et des équipages. Cette partie de Madrid, où s'élèvent de beaux hôtels, tend à devenir un quartier élégant, dans le genre de notre avenue de l'Impératrice ou du West-End de Londres.

Le *Paseo de Atocha*, dont une partie est parallèle au chemin de fer d'Alicante, n'est pas fréquenté par une société aussi élégante, et les terrains vagues qui le bordent sont occupés une partie de l'année par des baraques de saltimbanques. Au mois de septembre, il sert d'emplacement à la *Feria*, qui attire alors, du matin au soir, une grande affluence de promeneurs. La foire de Madrid se tenait anciennement sur une des places de la ville, *la Plazuela de la Cebada*, comme le montre un curieux tableau d'un peintre madrilène, Manuel de la Cruz, exposé au Musée royal.

Aujourd'hui comme autrefois, la Feria présente le coup d'œil d'un assemblage de petites boutiques ou échoppes bâties en planches et où se vendent des étoffes à bon marché, des habits tout faits, des jouets d'enfants, de la *loza* (faïence) *valenciana*, des *cacharros* ou poteries grossières, des merceries et d'autres menus objets. C'est un tableau pittoresque et plein d'animation : tous les petits *vendederos* des rues, qui se donnent rendez-vous à la foire, offrent, en criant à qui mieux mieux, leurs marchandises aux promeneurs. C'est l'Aragonais, avec ses pêches grosses comme des oranges : *á ocho cuartos Aragon, los maduritos !* Ce sont les marchands de *buñuelos al uso de Andalucia*, beignets qui s'annoncent de loin par leur odeur d'huile; ici on pèse les *señoras y caballeros á dos cuartos* (les messieurs et les dames pour deux sous), et le *tutilimundi* (optique) attire les enfants; plus loin, le *Turronera*, debout devant une petite table, pèse dans sa balance le nougat d'Alicante; la *Avellanera* vante ses noisettes, et une vieille femme ses *cacahuetes* (arachides ou pistaches de terre). N'oublions pas le *quitamanchas* (dégraisseur ambulant), ni les marchands d'eau et de boissons glacées, et nous aurons un tableau assez exact de la foire de Madrid.

On voit encore, à la Feria, quelques étalages de bouquinistes et de marchands de tableaux qui ont toujours à vous offrir un Velazquez de contrebande, un Murillo tout frais ou quelque Goya comme il s'en fabrique encore aujourd'hui à Madrid. Il y a aussi quelques boutiques de *prenderos* ou revendeurs; mais là, comme ailleurs, il est rare qu'au milieu d'un amas de vieilleries l'amateur de curiosités puisse faire quelque bonne découverte.

En revenant sur nos pas, nous longerons la grille du *Jardin Botanico*, et après avoir laissé derrière nous le musée et monument du *Dos de Mayo*, nous monterons une large allée qui conduit aux jardins du *Buen Retiro*. Ces jardins, les plus beaux et les plus vastes de Madrid, et dont le nom signifie littéralement *bonne retraite*, datent du règne de Philippe IV; le comte-duc d'Olivarès y avait fait bâtir un palais que Saint-Simon trouvait aussi magnifique, plus grand et plus agréable que l'ancien palais de Madrid. « Rien, ajoute-t-il, ne ressemble tant, de tout point, à son parterre en face du palais, que celui du Luxembourg, à Paris : mêmes formes, mêmes terrasses, même contour et même tour de fontaine et de jet d'eau. » Le palais fut brûlé en 1734, et ce qu'il y a de plus regrettable dans cet incendie, c'est que bon nombre de tableaux, notamment de Titien et de Velazquez, y furent entièrement détruits.

Des bosquets touffus, des allées ombragées, font du Buen Retiro une promenade des plus agréables, surtout pendant les chaleurs de l'été. Quant aux différents pavillons placés dans les jardins, tels que la *Casa del pescador* (Maison du pêcheur), le *Salon oriental*, la *Montaña Rusa*, ce sont des colifichets d'assez mauvais goût, que l'on ne visite qu'avec une *esquela* ou permission, et qui, du reste, ne méritent guère d'être vus. Nous en dirons autant de certaines statues disséminées dans les allées, et qui sont du style *rococo* le plus exagéré; nous avons vu là des rois goths dans une attitude tellement tourmentée, qu'on les dirait prêts à danser une figure de la gavotte ou du menuet.

A l'extrémité de l'avenue principale s'étend un grand bassin dans le genre de la pièce d'eau des Suisses à Versailles, *el Estanque*, où se balancent quelques vaisseaux lilliputiens. L'étang du Retiro n'est pas de création récente, car il en existe au musée de Madrid une vue par Velazquez, et nous avons sous les yeux une ancienne gravure du temps de Philippe V, où la petite flottille n'est pas oubliée. La première fois que nous vîmes l'estanque, c'était par une belle journée d'hiver, et il était couvert de patineurs, ce qui ne nous surprit guère, car nous avions lu, à la montre d'un magasin de la Puerta del Sol, cette inscription qui nous avait préparés : *Aviso á los patinadores.* Madrid se trouve, il est vrai, sous la même latitude que Naples; mais à cause de son élévation au-dessus du niveau de la mer, et du vent glacial du Guadarrama, ses hivers sont souvent rigoureux.

C'est dans les jardins du Buen Retiro que se trouvait la célèbre manufacture de porcelaine tendre fondée par Charles III sous le nom de *la China*, et dont les produits, comme ceux de Sèvres, étaient destinés, pour la plupart, à être offerts en présent aux souverains; ces porcelaines se reconnaissent à la fleur de lis grossièrement tracée en bleu qui leur sert de marque; les peintures sont ordinairement au pointillé. La fabrique du Buen Retiro était entourée du plus grand mystère, au contraire de celle de Sèvres, dont les ateliers étaient, comme aujourd'hui, facilement accessibles aux visiteurs. La *China*, assure le savant Pascual Madoz, a été détruite de fond en comble en 1812 par les An-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

glais, jaloux de tout ce qui pouvait faire concurrence à leur industrie nationale.

Le Musée de Madrid. — Sa fondation et ses progrès. — Les Italiens, les Flamands et les Hollandais. — L'école française. — L'école espagnole. — Velasquez et Philippe IV; les Infantes fardées. — Les *Meninas* et les *Enanos*. — Le tableau des *Lances*. — Les *Borrachos*. — Les *Hilanderas*. — Murillo et ses trois manières. — Zurbaran, Juanes et Ribera. — L'école de Madrid. — Le *museo nacional* au *Fomento*.

Le *Real Museo* de Madrid fut commencé, vers la fin du siècle dernier, sous le règne de Charles III, d'après les plans de Villanueva, un architecte célèbre en Espagne. Le bâtiment devait, dans l'origine, contenir un musée d'histoire naturelle; mais ce projet ne fut pas mis à exécution. La construction, continuée sous Charles IV, ne tarda pas à être abandonnée, à cause des circonstances politiques, et c'est à Ferdinand VII que revient l'honneur d'avoir fondé le musée qui fait aujourd'hui l'admiration du monde entier.

Lorsque le Real Museo fut ouvert, en 1819, il ne se composait que de trois salles, et le premier catalogue imprimé ne comprenait que trois cent onze tableaux. De nouvelles salles s'ouvrirent successivement en 1821, en 1828, en 1830 et en 1839, sans compter celles qui ont été inaugurées plus récemment.

Le Musée royal de Madrid, comme on l'a répété souvent et avec raison, est le plus riche du monde entier. Il ne forme pas, il est vrai, une suite chronologique et complète des maîtres des différentes écoles, et ne présente pas, comme d'autres musées, une série non interrompue présentant l'histoire de la peinture depuis ses origines; c'est tout simplement une réunion de chefs-d'œuvre formée un peu au hasard, et sans plan suivi. Les tableaux qui composent cette collection sans rivale proviennent des cabinets des rois d'Espagne et de divers couvents, notamment de l'Escurial. Lorsqu'on eut l'heureuse idée de les réunir à Madrid, ils étaient disséminés dans les palais de la capitale et dans diverses résidences royales ou *Sitios Reales*, tels que San Ildefonse, Aranjuez, le Pardo, la Zarzuela et la Quinta, où il était fort difficile, sinon impossible, de voir les deux mille tableaux réunis aujourd'hui dans le Real Museo.

L'école espagnole est naturellement la mieux représentée, malgré de trop nombreuses lacunes, surtout en ce qui concerne les maîtres primitifs. En revanche, Velazquez compte soixante-quatre toiles, c'est-à-dire plus, très-probablement, que n'en possèdent toutes les collections d'Europe réunies. On en peut dire autant, ou peu s'en faut, de Murillo, dont les tableaux montent à quarante-six. Les Ribera sont plus nombreux encore, ce qui n'est pas étonnant, car on connaît sa fécondité. Viennent ensuite Vicente de Juanes, le Greco, Alonzo Cano, Zurbaran, Juan Bautista del Mazo, Pantoja de la Cruz, représentés par un nombre respectable de tableaux.

Dans l'école italienne, on compte dix Raphaël, quarante-trois Titien, vingt-cinq Véronèse, trente-quatre Tintoret, seize Guido Reni et vingt-huit Bassano, sans oublier cinquante-cinq Luca Giordano, ce qui est vraiment peu pour un peintre qui mérita le surnom de *Fa Presto* et qui laissa en Espagne une si prodigieuse quantité de peintures.

Le nombre des Flamands et des Hollandais n'est pas moins considérable; ainsi, nous avons compté treize Van Eyk, cinquante-quatre Breughel, soixante-deux Rubens, vingt-deux Van Dyck, cinquante-trois Téniers et vingt-trois Sneyders. Dans l'école allemande, nous ne citerons qu'Albert Durer, dont le musée possède dix tableaux. L'école française ne compte qu'un nombre très-restreint de toiles; elle est principalement représentée par Claude Lorrain et le Poussin: le musée possède dix ouvrages du premier et dix-neuf du second. Il ne faut pas oublier cependant plusieurs portraits de Mignard et de Nattier, deux charmants Watteau représentant une noce et une vue du parc de Saint-Cloud, quelques marines de Joseph Vernet et un Greuze de peu d'importance.

Un volume suffirait à peine à décrire les nombreux chefs-d'œuvre du musée de Madrid; du reste, le travail a été fait et bien fait: aussi nous bornerons-nous à jeter un rapide coup d'œil sur l'école espagnole, qu'on ne connaît que d'une manière très-imparfaite, si l'on n'a pas fait le voyage de Madrid. Ici, c'est Velazquez qui occupe la première place, non-seulement par le nombre, mais par la qualité de ses peintures. On peut dire que son œuvre y est presque entier, car les rares toiles que possèdent quelques galeries de l'Europe ne peuvent guère ajouter à sa réputation. Ce qui explique comment la plupart de ses ouvrages sont restés en Espagne, c'est que Don Diego Rodriguez de Silva y Velazquez passa la plus grande partie de sa vie auprès de Philippe IV, dont il était un des *privados* ou favoris, et qui, après en avoir fait son *pintor de cámara*, lui conféra en outre les fonctions d'*ugier de cámara* (huissier de la chambre), puis d'*aposentador mayor* (grand maréchal-des-logis), fonctions qui l'attachaient à sa personne. On sait que Philippe IV, *el Grande*, hâta la ruine de l'Espagne en lui faisant perdre plusieurs provinces, et qu'on lui donna pour emblème un fossé avec la devise : *Plus on lui ôte, plus il est grand*. Si ce prince fut un médiocre politique, il sut au moins protéger efficacement les lettres et les arts, et il faut lui savoir gré d'avoir eu pour amis des hommes tels que Calderon et Velazquez.

Le peintre de Philippe IV, qui excelle dans tous les genres, est au moins l'égal de Van Dyck dans les portraits. Ceux du roi sont nombreux et variés : tantôt il est représenté en buste, tantôt en pied, à cheval ou à genoux, en costume de cour ou de chasse; jeune ou âgé, ses traits sont toujours reconnaissables, surtout à la lèvre inférieure, épaisse et proéminente comme chez presque tous les princes de la maison d'Autriche. Le peintre s'est représenté lui-même, dans le tableau des *Meninas*, la palette à la main et faisant le portrait du roi. Sur la droite, se voient deux nains, *Mari-Borbola*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et *Nicolasico Pertusato*, qui s'amusent à taquiner le chien favori.

C'était l'usage en Espagne, au dix-septième siècle, non-seulement à la cour, mais chez les grands, d'avoir des nains et même des bouffons, comme autrefois à Rome, et ils étaient d'autant plus estimés qu'ils étaient plus laids. Les *enanos* que nous voyons souvent reproduits dans les tableaux de Velazquez sont bien ceux que dépeignent les voyageurs du dix-septième siècle :

« L'on a aussi des nains et des naines qui sont très-désagréables; les naines particulièrement sont d'une laideur affreuse : leur tête est plus grosse que tout leur corps; elles ont toujours leurs cheveux épars, qui tombent jusqu'à terre. L'on ne sçait d'abord ce que l'on voit quand ces petites figures se présentent aux yeux. Elles portent des habits magnifiques; elles sont les confidentes de leurs maîtresses, et par cette raison-là elles en obtiennent tout ce qu'elles veulent.... Une petite naine, grosse comme un tonneau et plus courte qu'un potiron, toute vêtue de brocart or et argent, avec de longs cheveux qui lui descendaient jusque aux pieds, entra et se vint mettre à genoux devant la reine, pour lui demander s'il lui plaisait de souper.... »



Paysans des environs de Madrid coiffés de la *montera*. — Dessin de Gustave Doré.

Toute la cour de Philippe IV a été peinte par Velazquez, et ses tableaux la font revivre devant nous. Voici le comte-duc d'Olivarès, — el *Conde Duque*, — galopant sur un vigoureux cheval andalou; voici la reine Marie-Anne d'Autriche, les princesses et l'Infante, avec leurs étranges affublements et leurs joues couvertes de fard. D'autres portraits du musée montrent encore l'abus qu'on faisait alors du blanc de céruse et du vermillon. Les femmes se mettaient du rouge aussi bien aux épaules qu'à la figure; si belles que fussent leurs couleurs naturelles, elles croyaient ne pouvoir s'en dispenser, sous peine de paraître pâles et malades. Mme d'Aulnoy raconte qu'une dame prit devant elle une tasse pleine de rouge, avec un gros pinceau, et qu'elle s'en mit non-seulement aux joues, au menton, sous le nez, au-dessous des sourcils et au bout des oreilles, mais qu'elle s'en barbouilla aussi le dedans des mains, les doigts et les épaules. « L'on dirait, ajoute-t-elle plus loin, qu'elles ont un vernis passé sur le visage, et la peau en est tendue et tirée d'une telle manière, que je ne doute pas qu'elle ne leur fasse mal. La plupart des femmes se font les sourcils; elles n'en laissent qu'un filet. Rien n'est plus vilain, à mon gré; mais, ce qui l'est bien davantage, c'est qu'elles se peignent le milieu du front, afin que leurs sourcils paraissent joints : c'est, à leur gré, une beauté incomparable. »

Cette manie du fard était poussée à un tel point qu'on l'appliquait, paraît-il, jusqu'aux statues. C'est encore Mme d'Aulnoy qui nous révèle cette singulière coutume, lorsqu'elle dit, en parlant des figures de marbre qui ornaient la balustrade du palais de Madrid : « Ce que j'y ai trouvé d'assez singulier, c'est que les statues des femmes ont du rouge aux joues et aux épaules. » On voit, d'après ces passages, que Velazquez, qui copiait ses modèles avec tant de fidélité, n'a rien exagéré en peignant une cour aussi fardée que l'était celle de Philippe IV.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La *fuente del Cisne* (fontaine du Cygne), à Madrid. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Que dirons-nous du fameux tableau de *las Lanzas* (les Lances), qui représente le marquis de Spinola recevant du gouverneur de Bréda les clefs de cette place, et qui a été si souvent décrit? C'est peut-être le plus parfait des tableaux de Velazquez; mais un pareil chef-d'œuvre ne se décrit pas : il faut le voir. Nous en dirons autant des *Borrachos* (les Ivrognes), scène bachique où l'on voit quelques buveurs qui couronnent deux de leurs camarades de pampres et de lierre. On connaît l'anecdote du peintre anglais Wilkie, qui avait fait le voyage de Madrid tout exprès pour connaître le grand peintre, et qui, se bornant à étudier les Borrachos, venait chaque jour admirer silencieusement pendant plusieurs heures son tableau de prédilection, après quoi il se retirait en poussant un soupir.



Un *Moragato*, à Madrid. — Dessin de Gustave Doré.

Dans les *Meninas*, ce tableau dont nous avons parlé plus haut et que Luca Giordano appelait, dit-on, *la théologie de la peinture*, les qualités de Velazquez brillent au plus haut degré. Il s'y montre *naturaliste* dans la meilleure acception du mot; ses personnages, peints d'une touche simple et sûre, vivent et respirent, et c'est le cas de répéter, avec Moratin, qu'il a su *peindre l'air*. On dit que l'artiste, après avoir fini son tableau, le montra au roi, suivant son habitude, et lui demanda son avis. « Il y manque quelque chose, » répondit Philippe IV, et, prenant un pinceau, il ajouta sur la poitrine du peintre, qui, comme on sait, s'était représenté dans le tableau, la croix de chevalier de Saint-Jacques, telle qu'on la voit encore.

Les *Hilanderas* ou Fileuses, une autre scène d'intérieur où la nature a été prise sur le fait, représentent l'intérieur d'une fabrique de tapisseries, industrie qui eut en Espagne plus d'importance qu'on ne le croit généralement. Dans la *Fragua de Vulcano* (la Forge de Vulcain), Velazquez, interprétant la mythologie à sa manière, a peint tout simplement, mais avec une vérité surprenante, l'atelier d'un forgeron. Ses tableaux religieux, — le musée de Madrid n'en possède qu'un petit nombre, — présentent les mêmes qualités au point de vue de la peinture, et le même défaut au point de vue de l'idéal, car le peintre de Philippe IV, qui excellait à rendre les objets qu'il pouvait voir et toucher, n'aimait pas plus à peindre les anges et les saints que les personnages mythologiques.

Bien que les principaux chefs-d'œuvre de Murillo ne se trouvent pas au Real Museo, le grand peintre de Séville y est cependant représenté par de très-belles toiles. On sait qu'il employait, suivant le sujet qu'il avait à traiter, trois genres différents, que les Espagnols appellent *frio*, *cálido* et *vaporoso*. La *Sainte Famille au petit chien* et l'*Adoration des Bergers*, qui sont peints dans le genre froid, n'ont pas le charme de coloris qu'on admire dans le *Martyre de saint André*, du genre vaporeux, et dans plusieurs toiles du genre chaud, comme le *Saint Augustin*, le *Saint François d'Assise*, et enfin le *Saint Ildephonse recevant la chasuble des mains de la Vierge*, sujet que nous avons vu si souvent représenté à Tolède.

A côté de Velazquez et de Murillo, quelques autres maîtres des diverses écoles espagnoles, bien que moins

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

célèbres, tiennent un rang distingué. Ainsi, dans l'école de Séville, nous citerons encore Pacheco et Palomino, peintres et écrivains; Zurbaran, qui n'a ici qu'une part bien faible; Juan Bautista del Mazo Martinez, un peintre trop peu connu, qui fut le gendre de Velazquez, et dont la *Vue de Saragosse* est un des plus beaux paysages qu'on puisse voir; il ne faut pas non plus oublier Alonzo Cano, qui fut, comme chacun sait, peintre et sculpteur.

Dans l'école de Tolède domine le Greco, ce peintre si inégal, celle de Valence est largement représentée par deux maîtres, Vicente de Juanes et Ribera. Le premier, dont le vrai nom était *Macip*, — nom que nous retrouvons aujourd'hui encore à Valence, — se montre



Intérieur d'une *taberna* (cabaret) du *Rastro*, à Madrid. — Dessin de Gustave Doré.

au Real Museo l'heureux imitateur de Raphaël : couleur chaude et dorée, avec une grande pureté de dessin. Quant à Ribera, nous le trouvons ici sous des aspects bien divers; mais aucune de ses cinquante-huit toiles ne vaut la fameuse *Descente de Croix* de la chartreuse de San Martino, à Naples, le plus beau, sans contredit, de tous ses ouvrages.

Terminons par l'école de Madrid, qui compte des maîtres excellents, malheureusement peu connus hors de l'Espagne, tels que Francisco Collantès, dont la *Vision d'Ézéchiel* est un chef-d'œuvre qui impressionne vivement; Antonio Pereda, dont le *Saint Jérôme* est une très-belle peinture; Navarrete *el Mudo* (le muet), qu'on a surnommé le *Titien espagnol*; Juan Carreño, Alon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

so Sanchez Coello, dont nous voyons un curieux portrait de don Carlos, le malheureux fils de Philippe II; Pantoja de la Cruz et Claudio Coello, que nous retrouverons bientôt à l'Escurial. N'oublions pas Goya, si on veut le placer dans l'école de Madrid; son petit *Picador a caballo* est une excellente toile, que n'aurait pas désavouée le grand Velazquez.

Le musée de Madrid, comme nous l'avons dit, présente de nombreuses lacunes. Ainsi, dans l'école espagnole, on regrette l'absence de Becerra, de Berruguete et des deux Herrera. Parmi les Italiens, bien des grands noms manquent, tels que ceux de Fra Angelico da Fiesole, Francia, Cima da Conegliano, Antonello de Messine, Fra Bartolommeo, Sebastien del Piombo, et bien d'autres encore. Il n'y a non plus ni un seul Gerard Dow, ni un Terburg, ni un Netscher, et l'école anglaise n'est même pas représentée par un tableau.

Malgré ces regrettables lacunes, nous répéterons ce que nous avons dit dès le commencement : le musée de Madrid est le plus riche du monde.



Intérieur d'une *galère*. — Dessin de Gustave Doré.

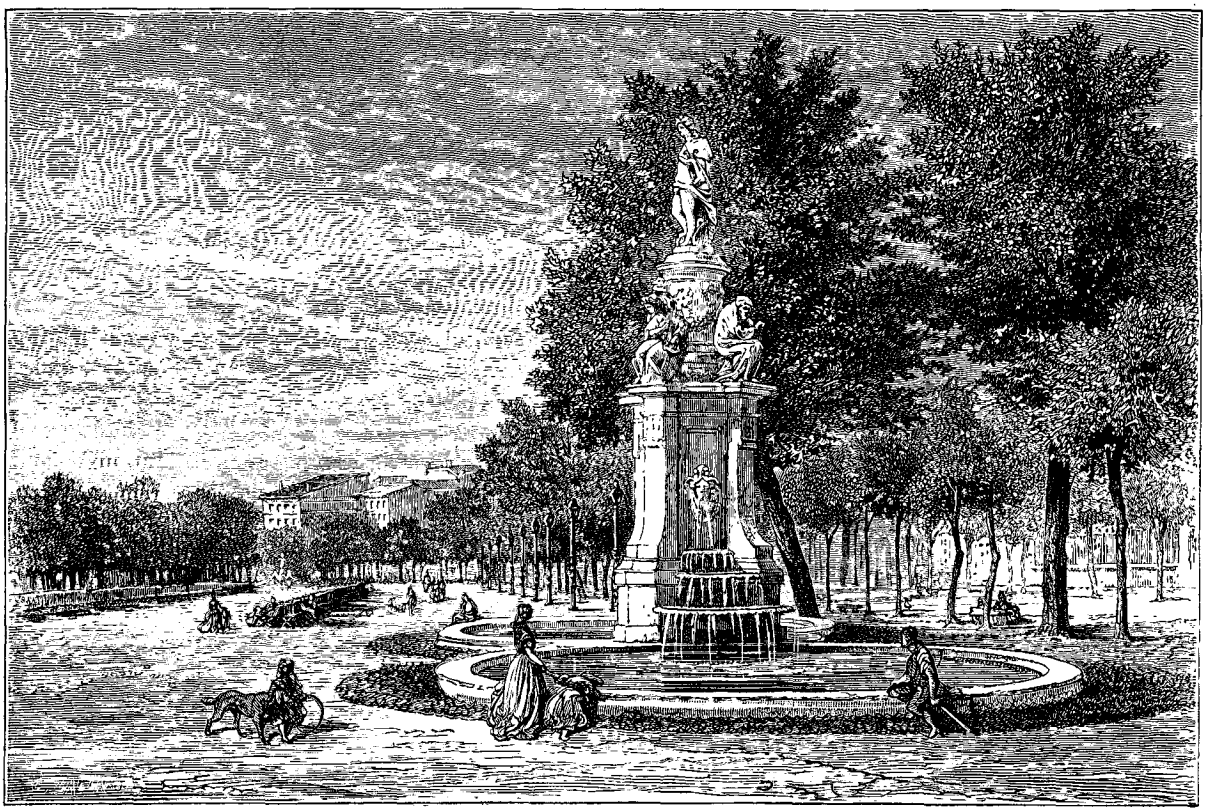
De très-beaux vases en matières précieuses, ornés de montures des seizième et dix-septième siècles, autrefois relégués dans une petite salle basse, sont maintenant exposés convenablement, ainsi qu'une très-belle vasque en faïence d'Urbino, venant de l'Escurial. Cette vasque, une des plus remarquables qui soient sorties de la plus célèbre des fabriques italiennes, représente le jugement de Salomon. S'il faut en croire la tradition, elle aurait été envoyée en présent à Philippe II. Elle était, il n'y a pas longtemps encore, reléguée dans une des salles de la *botica* ou pharmacie de l'immense monastère, et bien peu de visiteurs soupçonnaient l'existence de ce chef-d'œuvre de céramique, bien qu'il se trouve maintenant dans d'anciennes descriptions de l'Escurial. Il faut espérer qu'on exhibera de même les magnifiques tapisseries qui appartenaient au Real Patrimonio, et que le public ne pouvait voir que pendant l'octave de la Fête-Dieu.

Il existe à Madrid une autre galerie publique, rarement visitée par les amateurs : c'est le *Museo Nacional*, qui fut ouvert pour recevoir les tableaux provenant des couvents supprimés. Il occupe, avec le ministère de *Fomento*, les bâtiments de l'ancien couvent de la Trinidad. Il y a là près de neuf cents toiles, dont les neuf dixièmes ne mériteraient pas d'être exposées; on peut en conclure que les couvents espagnols, à l'époque de leur suppression, n'étaient pas aussi riches en chefs-d'œuvre qu'on l'a souvent supposé; c'est un fait dont on peut se convaincre, du reste, en visitant les différents musées provinciaux d'Espagne, celui de Séville excepté.

Baron Ch. DAVILLIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fontaine des Quatre-Saisons, au Prado. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET LE BARON CHARLES DAVILLIER[1].

MADRID (suite).

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. LE BARON CH. DAVILLIER.

Les églises de Madrid. — Quelques vers de *Madrid ridicule.* — *Santa-Maria de la Almudena;* les sculptures attribuées à Nicodème. — L'église de *San Andres.* — Une église de style gothique à Madrid : la *Latina.* — Les *Descalzas Reales.* — *San Isidro el Real.* — Notre-Dame d'*Atocha;* les pèlerinages royaux; les toilettes des reines d'Espagne offertes à la sainte Vierge. — La semaine sainte à Madrid. — Les *Pasos.* — Le *Dia de Corpus.* — Les processions. — Les Flagellants d'autrefois. — La confrérie de *Paz y Caridad.* — La plaine de *Chambéri.* — Une jeune fille condamnée au supplice du *garrote.*

Parmi les églises de Madrid, il n'en est pas une seule, il faut l'avouer, qui soit vraiment digne d'une grande capitale et qui puisse être comparée aux admirables cathédrales gothiques de Tolède, de Séville, de Burgos et de Léon, ni même à d'autres de construction plus ancienne, comme celles de Grenade et de Malaga. En revanche, on en compte un très-grand nombre, dont quelques-unes sont ornées avec une richesse extrême, à défaut d'un goût irréprochable. La plupart, en effet, datent du dix-septième siècle, et il fallait qu'elles fussent, dès cette époque, en bien grande quantité, pour avoir inspiré à un poëte satirique français cette singulière boutade sur la capitale de l'Espagne :

. . . . . .
L'on n'y voit pas un seul traiteur,
Pas même un chétif rôtisseur,
Et la plus grande encor de toutes les surprises,
C'est qu'au détriment du jarret
L'on y visite cent églises,
Et pas un pauvre cabaret!

Madrid ne possède pas de cathédrale proprement

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385, 401; t. XII, p. 353, 369, 385, 401, 417; t. XIV, p. 353, 369, 385, 401; t. XVI, p. 305, 321, 337, 353; t. XVIII, p. 289, 305, 321, 337; t. XX, 273, 289 et 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dite : l'église de *Santa Maria de la Almudena* en tient lieu et jouit des priviléges d'une *Iglesia Mayor*. Elle passe pour la plus ancienne de la ville, mais elle a été entièrement modernisée, et n'offre rien d'intéressant, malgré une statue qu'on dit sculptée par Nicodème et peinte par saint Luc.

Les peintures attribuées à saint Luc sont nombreuses dans plusieurs pays, mais l'Espagne est le seul, que nous sachions, où l'on ait fait de Nicodème un sculpteur. La statue de Santa Maria de la Almudena n'est pas la seule, du reste, qui lui soit attribuée : nous pouvons citer le crucifix d'ivoire que nous avons vu parmi les reliques de la cathédrale d'Oviedo, le christ de l'église de *San Salvador* à Valence, et le célèbre *Santo Cristo* de la cathédrale de Burgos. Il serait curieux de rechercher l'origine de la croyance populaire qui fait attribuer tant de sculptures à Nicodème. Sans vouloir le faire ici, disons seulement que le nom du disciple de Jésus-Christ est assez populaire en Espagne, sous un autre rapport, pour qu'on lui ait attribué l'invention d'une certaine huile qui faisait partie de l'ancienne pharmacopée espagnole, l'*aceite de Nicodemus*, composée d'huile d'olive, de vin blanc, de térébenthine, d'aloès et de quelques autres drogues.

L'église de *San Andres*, où reposait autrefois le corps de san Isidro, est encore une des plus anciennes de Madrid, bien que reconstruite dans le style du dix-septième siècle ; cependant nous admirâmes, dans la *Capilla del Obispo* (chapelle de l'évêque), quelques sculptures du quinzième siècle assez bien conservées, et le tombeau de l'Obispo de Plasenzia, le plus précieux ouvrage de la Renaissance qui existe dans la capitale. Mais nous n'avons vu à Madrid aucun spécimen d'architecture gothique plus intéressant que le portail de la *Latina*. C'est le nom qu'on donne à un ancien couvent fondé par Beatriz Galindo, femme de Francisco Ramirez, général de l'artillerie des rois catholiques, et qu'on avait surnommée *la Latina*, parce qu'elle avait appris le latin à Isabelle la Catholique. La façade est de ce gracieux style espagnol de la transition, mélange de gothique et de moresque. Parmi les sculptures, nous remarquâmes plusieurs de ces hommes sauvages couverts de longs poils qui figurent assez souvent sur les monuments espagnols de cette époque, et qui nous rappelèrent Lablache dans le rôle de *Caliban*, de la *Tempête*. Une inscription tracée sur la façade nous apprend que l'église a été terminée en 1507 et dédiée à la très-pure Conception.

Citons rapidement l'église de San Justo, celles des *Descalzas Reales* (Déchaussées Royales), des *Salesas Reales*, religieuses qui tiraient leur nom de saint François de Sales, et dont le couvent occupait un très-vaste emplacement. L'église de *San Isidro el Real*, qu'on rencontre à gauche dans la rue de Tolède et qu'on appelle aussi la *Colegiata* (la collégiale), est un chef-d'œuvre de mauvais goût, malgré ses dorures et la richesse de ses ornements. *San Isidro*, surnommé *el Labrador*, (c'est-à-dire le laboureur), est le patron révéré de Madrid. Le saint laboureur, objet de légendes sans nombre, y naquit vers la fin du douzième siècle, et sa fête, dont nous parlerons bientôt, est un jour de grandes réjouissances pour les Madrilènes.

Nuestra Señora de Atocha, la patronne de Madrid, a son sanctuaire à l'extrémité du *Paseo* (promenade) *de Atocha*, qui fait suite au Prado. C'est à *Nuestra Señora de Atocha*, dont le nom signifie *Notre-Dame du Genêt*, depuis longtemps l'église de la cour, que les rois et les reines allaient en pèlerinage pour rendre à la sainte Vierge des actions de grâces solennelles à l'occasion d'un grand événement, ou pour lui adresser leurs prières toutes les fois qu'ils partaient pour un long voyage. Ils s'y rendaient en grande pompe, dans un carrosse à huit chevaux qui marchait au pas, les régiments des gardes faisant la haie depuis le palais, drapeaux déployés et les tambours battant aux champs. Saint-Simon assista à une de ces cérémonies, qu'il décrit longuement dans ses *Mémoires*, et qui « était, dit-il, un spectacle admirable. »

« L'on y vient en dévotion de toutes parts, dit Mme d'Aulnoy, et lorsque les rois d'Espagne ont quelque heureux événement, c'est le lieu où ils viennent chanter le *Te Deum*. » Puis elle fait la description, encore exacte aujourd'hui, de « la Vierge qui tient le petit Jésus et que l'on dit être miraculeuse. On l'habille fort souvent en veuve ; mais, aux grandes fêtes, elle est si richement vêtue et si couverte de pierreries, qu'il ne se peut rien voir de si magnifique. Elle a particulièrement un soleil autour de la tête, dont les rayons jettent un éclat admirable. Elle a toujours un grand chapelet dans sa **main** ou à sa ceinture. »

Suivant une ancienne coutume, c'est à Notre-Dame d'Atocha que les reines d'Espagne offraient leur toilette de noce. La reine Isabelle II s'est conformée à cet usage, et a donné également à la patronne de Madrid la robe qu'elle portait le 2 février 1852, jour où elle fut blessée par Merino ; la robe, comme on sait, avait été traversée par le couteau de l'assassin. Souvent la reine allait entendre la messe à Atocha, et plus d'une fois il nous est arrivé de rencontrer sur le chemin du palais au célèbre pèlerinage la voiture royale, attelée de huit magnifiques mules noires.

A la voûte de l'église sont suspendus, comme à l'hôtel des Invalides de Paris, de nombreux drapeaux, glorieux trophées gagnés par les armées espagnoles dans diverses batailles, et gardés par les vieux soldats qui occupent le *Cuartel de Invalidos*, établi dans les bâtiments de l'ancien couvent d'Atocha.

Plusieurs églises de Madrid sont renommées pour la beauté de leurs *pasos*, qui ne le cèdent en rien à ceux de Séville, dont nous avons parlé précédemment[1], ni à ceux de Tolède, de Valence, de Burgos et de Barcelone. Les pasos les plus renommés de Madrid, qui représentent différentes scènes de la passion, sont : le

1. Voy. t. XIV, p. 335.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Santo Cristo de los Azotes (le Christ fouetté de verges), ceux de la *Fé* et de *las Injurias*, et *Nuestro Señor en el Sepulcro*. Comme à Séville, ces pasos sont promenés en grande pompe, pendant la semaine sainte, par les nombreuses *cofradias* (confréries), qui parcourent en longues processions les différents quartiers de la capitale.

Les processions de Madrid comptent parmi les plus brillantes de l'Espagne et sont renommées depuis longtemps ; la révolution de 1868, qui a déjà changé bien des choses en Espagne, ne les a pas interrompues. Les plus considérables sont celles de la Fête-Dieu, qu'on appelle ici *el dia de Corpus*, et celles de la semaine sainte. Ces dernières, qui sont à peu près les mêmes que celles de Séville, étaient autrefois beaucoup plus curieuses : plusieurs milliers de personnes y figuraient, et le défilé ne durait pas moins de deux heures. Ces processions, dont les danses, les cabrioles et les contorsions de certains pénitents faisaient des cérémonies indignes de la religion, avaient aussi quelque chose d'effrayant, à cause des pénitents qui se fouettaient en public.

Les relations du dix-septième siècle sont remplies de détails sur ces flagellants. « Ce que la pluspart de nos François trouvèrent ridicule, dit un voyageur de cette époque, et dont même quelques Espagnols conviennent, c'est de voir certains pénitents vêtus de blanc, qui portent un grand capuchon de toile fort haut, fort long et fort droit, qui couvre tout leur visage. Ils ont le dos tout nud jusqu'à la ceinture, et vont en cet équipage se fouëttant par les rues et se donnant la discipline avec des cordelettes pleines de nœuds, et, pour se faire mieux saigner la peau, ils ont de petites boules de cire attachées au bout de ces disciplines, où il y a du verre en pointe avec quoi ils fustigent leurs épaules. » Ceux qui se maltraitaient le plus étaient estimés les plus braves ; ils attachaient autour de leur ceinture une serviette roulée pour arrêter le sang, et on assure même que plusieurs en mouraient.

« Dès que je vis, du haut du palais, le premier de ces pénitents, lisons-nous dans un autre récit, je crus que c'étoit une femme qui avoit un corset rouge ; mais quand je vis la discipline en branle et le soleil qui faisoit reluire le sang, j'en fus étonné. J'en vis ensuite passer plusieurs les uns après les autres ; l'on auroit cru voir une bête, à qui on auroit écorché le dos, marcher sur les pieds de derrière. Ce qui est de plus affreux, est de voir de temps en temps ces hypocrites respirer le plus de vent qu'ils peuvent, puis se boucher la bouche et le nez, et étendre ensuite, en se courbant de toutes leurs forces, la peau de leur dos, pour en faire sortir le sang, et un homme qui suit essuyer leur dos avec des serviettes, afin que le sang, ne se figeant pas sur les playes par lesquelles il sort, n'empêche pas le nouveau sang de sortir, et que le premier sang sorti ne soit pas une porte qui ferme le passage au second.

« On prétend que cette belle scène se fait par trois motifs : le premier, par pénitence et par austérité ; le second, pour se purger.... N'est-ce pas là une belle manière de se purger? Le troisième est pour plaire à leurs belles ; car, comme les faux pénitents sont masquez, ils conviennent avec elles qu'ils passeront à une certaine heure sous leurs fenêtres ou à la porte de l'église, et qu'ils porteront un ruban d'une certaine couleur. Celui qui est le plus couvert de sang est celui qui emporte le prix, et passe dans l'esprit de la demoiselle pour être le plus fort et qui l'aime davantage, puisqu'il verse plus de sang pour elle. Il en mourut un de ceux que je vis passer ; je ne sais s'il était de la troisième sorte : Dieu veuille que non.... »

Nous avons sous les yeux une eau forte du temps, représentant une procession du vendredi saint à Madrid, où l'on voit les scènes que l'on vient de lire, ainsi que les danses et les cabrioles des pénitents, et les joueurs d'instruments qui les accompagnent. Ce n'est que vers la fin du siècle dernier que cessèrent ces pratiques ridicules. Charles III défendit aux pénitents de se masquer, et interdit les fustigations et les danses.

Aujourd'hui, les processions de Madrid, surtout celles de la Fête-Dieu, rappellent beaucoup celles du Languedoc et de la Provence. Comme dans nos grandes villes du Midi, on y voit des pénitents de toutes les couleurs, braves bourgeois et ouvriers auxquels la cagoule, ouverte seulement pour les yeux, donne un air sinistre ; des hommes portant des croix ; des enfants des deux sexes habillés en anges, avec des robes blanches, des couronnes et des ailes de carton ; d'autres, en enfants-Jésus ou en petits saints-Jean, avec une croix de bois et une peau d'agneau ; sans oublier le clergé, portant les croix, les crucifix et les bannières des *cofradias* et des différentes églises.

Parmi les confréries de Madrid, il en est une, celle de *Paz y Caridad*, dont le but est d'assister les condamnés à mort à leurs derniers moments, de les accompagner au lieu du supplice et de les faire inhumer. Nous eûmes l'occasion, il y a quelques années, de voir les membres de cette société charitable accomplir leur pieuse tâche.

Déjà, à Barcelone, nous avions été témoin de l'exécution d'un malheureux qui avait tué d'un coup de fusil l'*alcalde* de son village. Cette fois, c'était une jeune fille, une servante âgée de vingt-cinq ans à peine ; elle avait assassiné sa maîtresse, une jeune femme qui vivait séparée de son mari, et les circonstances du crime étaient horribles. La *Vicenta*, — c'était le nom de la servante, — ayant résolu, pour un motif futile, de donner la mort à sa maîtresse, s'était rendue un soir dans sa chambre, et s'étant assurée qu'elle dormait, l'avait frappée de deux coups de couteau, après quoi elle l'avait solidement attachée au moyen de deux foulards, et l'ayant jetée sur son lit, elle avait eu le triste sang-froid d'assister pendant deux heures à l'agonie de sa victime.

La Vicenta, qui n'avait pas tardé à être arrêtée, voulut rejeter son crime sur le mari de la jeune femme ;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais elle fut reconnue seule coupable et fut condamnée à subir le supplice de la *garrote*, et sa sentence lui fut notifiée dans la prison des femmes, où elle était détenue depuis longtemps.

La sentence connue et l'exécution arrêtée, des aveugles, des femmes et des enfants se répandirent dans les rues, criant pour deux *cuartos* le programme de la lugubre cérémonie. Les *cofrades de Paz y Caridad*, suivant l'usage de leur confrérie, firent des quêtes dans la ville le matin de l'exécution. De bonne heure, de nombreuses voitures et une foule considérable se dirigeaient déjà vers *Chambéri*, un faubourg situé au nord de Madrid et près duquel ont lieu les exécutions. Un vieux professeur de musique que nous connaissions, et qui depuis quarante ans n'avait pas manqué une exécution, nous proposa de nous accompagner, et nous suivîmes ensemble le flot populaire.



Un *Jarrero* (marchand de jarres), à Madrid. — Dessin de Gustave Doré.

La foule était énorme, et chacun hâtait le pas. Si on n'eût entendu les conversations, qui roulaient toutes sur la condamnée et sur ses derniers moments, on aurait pu croire que tout ce monde se rendait à une fête ou à quelque pèlerinage. On parlait du testament de la Vicenta. C'est l'usage que la confrérie de la Paix et Charité donne aux condamnés le quart du produit de la quête dont nous avons parlé, le reste étant destiné à être employé en messes pour le repos de leur âme. Or, on disait que la Vicenta avait fait deux parts égales de la somme qui lui revenait, une pour des messes à son intention, l'autre pour son fiancé. On citait aussi les noms des grandes dames qui étaient venues l'assister et lui donner du courage dans ses derniers moments, et on ajoutait que la condamnée envisageait la mort avec beaucoup de résignation.

La prison des femmes se trouve dans l'une des plus longues rues de Madrid, la *Calle del Barquillo*. Quand nous y arrivâmes, la foule était si épaisse, que nous eûmes beaucoup de peine à passer : on attendait la Vicenta, qui n'était pas encore sortie de sa prison. Arrivés devant la petite église de Chambéri, hors de la ville, nous fûmes forcés de nous arrêter, et au bout de quelque temps, un mouvement qui se fit dans les groupes nous annonça l'approche du cortége. En effet, la condamnée ne tarda pas à passer devant nous. Elle était assise sur un âne, suivant l'usage, et entièrement vêtue de noir, sauf son voile qui était blanc et ressemblait assez à celui d'une religieuse; des chapelets et des scapulaires étaient suspendus à son cou. Ses traits étaient calmes, et les membres de la confrérie de la Paix et Charité qui l'accompagnaient n'avaient pas besoin de la soutenir, ainsi que cela arrive souvent; seulement, comme elle avait soif, un des frères lui apporta un verre de vin.

Le trajet avait été long; aussi était-il plus de midi quand le triste cortége arriva à l'échafaud de planches dressé au milieu de la plaine de Chambéri. Cette plaine est très-vaste et très-unie, de sorte que les cent mille hommes, ou peu s'en faut, qui se trouvaient là, purent, comme nous, voir la malheureuse Vicenta monter les marches de l'échafaud et s'asseoir au pied du poteau fatal. Pendant qu'un prêtre lui adressait ses dernières exhortations, l'exécuteur s'approcha d'elle et lui ajusta autour du cou le collier de fer destiné à l'étrangler. Un grand silence s'était fait pendant ces préparatifs, et un frémissement qui parcourut la foule annonça que tout était fini.

Le corps de la malheureuse Vicenta resta exposé pendant quelques heures. Enfin, un peu avant la nuit, — on était alors au mois de janvier, — les membres de la confrérie de la Paix et Charité vinrent enlever le corps et le transportèrent au cimetière, où il fut inhumé par leurs soins.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Señora vouant son enfant à la Vierge (Madrid). — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'ancien *Alcazar* de Madrid au dix-septième siècle. — Saint-Simon et la prison de François Ier. — Le *Palacio Real*. — Les *Caballerizas*. — L'*Armeria Real*. — Les armures historiques. — Alonzo Cespédès, l'*Alcide* castillan. — Les casques. — La salade de Boabdil. — Les boucliers. — *L'escudo de Minerva*. — Les épées. — La *Colada*. — L'épée de Pelayo. — La copie de l'épée de François Ier. — Les épées de Gonzalve de Cordoue, de Boabdil, de Ferdinand le Catholique et de Charles-Quint. — Les selles de *Jayme el Conquistador* et du Cid ; *Babieca*. — La litière de Charles-Quint.

Le *Palacio Real* de Madrid a été bâti sur l'emplacement de l'ancien Alcazar, qui existait déjà sous les ancien rois de Castille, et qui fut reconstruit et agrandi en 1537 par Charles-Quint. D'après une gravure du dix-septième siècle que nous avons sous les yeux, ce palais était d'une architecture fort simple et d'une forme irrégulière. L'auteur de *Madrid ridicule* fait une peinture peu flatteuse de l'ancien Alcazar :

Palais où deux cents Scaramouches
Vont faire au Roi le pied de veau,
Quiconque peut vous trouver beau
Se sert de bésicles bien louches.
Ah! quels parfums d'aulx et d'oignons
Exhalent tous ces beaux mignons !

En revanche, Mme d'Aulnoy nous apprend qu'on trouvait à l'intérieur des appartements « remplis d'excellents tableaux, de tapisseries admirables, de statues très-rares, de meubles magnifiques, en un mot, de toutes les choses qui conviennent à un palais royal. » Il est vrai que plusieurs pièces étaient fort obscures; il y en avait même un certain nombre dont les fenêtres n'étaient pas vitrées. « J'en ai vu qui ne reçoivent du jour que par la porte, et auxquelles l'on n'a point fait de fenêtres. Celles qui en ont ne sont guères plus claires, parce que les ouvertures sont fort petites. Ils disent que les chaleurs sont si grandes, qu'il faut éviter tant que l'on peut de laisser entrer le soleil. Il est encore vrai que le verre est rare et fort cher, de sorte qu'à l'égal des autres maisons, il y a beaucoup de fenêtres sans vitres; et, lorsque l'on veut parler d'une maison où il ne manque rien, l'on dit en un mot : elle est vitrée. »

François Ier passa la plus grande partie de sa captivité dans ce palais. Nous avons déjà dit qu'à son arrivée dans la capitale il avait été enfermé dans la *casa de los Lujanes*, et plus tard dans le palais du duc *del Arco*. C'est le 24 février 1526 que Charles-Quint fit transférer son royal prisonnier dans l'Alcazar de Madrid. Saint-Simon consacre un très-curieux passage de ses *Mémoires* à la prison du roi de France; il désira la voir un jour que don Gaspard Giron lui faisait visiter le palais; celui-ci, qui faisait le sourd avec une galanterie tout espagnole, finit cependant par consentir. « Mais ce fut avec des façons si polies, si honteuses, si ménagées, qu'il ne se pouvoit marquer plus d'esprit et de délicatesse. » Après bien des tours et des détours, les visiteurs arrivèrent à la chambre de François Ier, qui n'avait qu'une seule entrée.

« Cette chambre n'étoit pas grande, mais accrue par un enfoncement sur la droite en entrant, vis-à-vis de la fenêtre assez grande pour donner du jour, suffisamment vitrée, qui pouvoit s'ouvrir pour avoir de l'air, mais à double grille de fer, bien forte et bien ferme, scellée dans la muraille des quatre côtés. Elle étoit fort haute du côté de la chambre, donnoit sur le Mançanarez et sur la campagne au delà. Il y avoit de quoi mettre des siéges, des coffres, quelque table et un lit.... De la fenêtre de cette chambre au pied de la tour, au bord du Mançanarez, il y a plus de cent pieds, et, tant que François Ier y fut, deux bataillons furent jour et nuit en garde sous les armes, au pied de cette tour, au bord du Mançanarez qui coule tout le long et fort proche. Telle est la demeure où François Ier fut enfermé, où il tomba si malade, où la reine sa sœur l'alla consoler et contribua tant et si généreusement à sa guérison et à disposer sa sortie, et où Charles-Quint, craignant enfin de le perdre, et avec lui tous les avantages qu'il se promettait de tenir d'un tel prisonnier, l'alla enfin visiter et commença à le traiter d'une manière plus humaine.

« Je considérai cette horrible cage de tous mes yeux et de ma plus vive attention, malgré les soins de don Gaspard Giron à m'en distraire et à me presser d'en sortir.... Enfin, il ne manquoit rien aux précautions les plus recherchées pour que François Ier ne pût se sauver. »

L'ancien Alcazar de Madrid fut détruit par un incendie en 1734, la veille de Noël, et il est malheureusement impossible aujourd'hui de déterminer l'emplacement où se trouvait la prison de l'illustre captif. Le palais actuel, commencé en 1737, sous le règne de Philippe V, d'après les plans de J. B. Sacchetti, ne fut entièrement terminé que vingt-sept ans plus tard, sous le règne de Charles III. L'édifice, dont le plan présente un vaste parallélogramme, s'élève, comme un grand nombre de maisons de Madrid, sur une base de granit, et se présente d'une manière très-majestueuse vu des bords du Mançanarez, ou lorsqu'on quitte le débarcadère du chemin de fer de Bayonne à Madrid. C'est, en somme, un des plus beaux palais qui existent et les Espagnols ont raison d'en être fiers.

L'intérieur du Palacio Real est orné de fresques de Tiepolo, de Corrado, de Mengs, etc. La décoration primitive, exécutée dans le style italien du dix-huitième siècle, a été modifiée en partie, de même que l'ameublement, dans un goût plus moderne. Le palais de Madrid contenait, au siècle dernier, une grande quantité de tableaux, des chefs-d'œuvre pour la plupart, aujourd'hui réunis au *Museo Real*. Un voyageur italien, qui visita le palais en 1760, témoigne l'étonnement que lui causa cette prodigieuse collection, et il ajoute, comme s'il avait prévu la formation d'un des musées les plus riches qu'il y ait au monde : « Il se trouve actuellement une si grande quantité de tableaux en Espagne que, s'ils étaient tous rassemblés dans un édifice convenable, les galeries du duc d'Orléans et du Luxembourg, à Paris, ne seraient que fort

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peu de chose en comparaison. Je ne dois pas non plus oublier que, parmi ces tableaux du roi, il s'en trouve quelques-uns qui ont appartenu à l'infortuné Charles Ier, roi d'Angleterre, indignement vendus aux Espagnols par ses sujets rebelles. »

Nous ne décrirons pas les lustres de cristal de roche, les tentures de velours et de soie, les magnifiques tapisseries et autres objets précieux qui ornent les nombreuses salles de l'ancienne demeure des rois d'Espagne. Disons seulement, à l'honneur des Espagnols, que nous avons vu, à l'époque de la dernière révolution, le palais gardé par des hommes du peuple de Madrid, et que pas un seul objet n'a été détourné ni même endommagé.

Parmi les dépendances du Palacio Real, il faut signaler les *Caballerizas*, vaste bâtiment qui renferme une collection de voitures de gala extrêmement curieuses, probablement unique en son genre, et surtout l'*Armeria Real*, une des plus belles collections d'armes anciennes qui existent au monde. Le bâtiment qui contient l'Armeria n'est pas digne de sa destination, et il a été question de le démolir; il est vrai que cette rare réunion d'armes, qui comprend plus de deux mille cinq cents objets, est placée dans une seule salle très-vaste et parfaitement éclairée. Quand on pénètre dans cette immense galerie, ornée de drapeaux, de lances de tournoi, toute peuplée de cavaliers bardés de fer, l'effet est des plus imposants, et on croit voir revivre un instant toute la vieille Espagne chevaleresque.

Commençons par les armures. On sait que le harnois de guerre complet ne date que du quinzième siècle : voici une demi-armure de cette époque qu'on a attribuée à Boabdil, dernier roi de Grenade, surnommé *el Rey Chico*, à cause de sa petite taille. L'authencité n'en est pas bien prouvée, bien qu'un poëte satirique l'ait mentionnée dans ses vers, il y a plus de deux cents ans :

> Dans une boëte est la cuirasse
> Dont le dernier roi grenadin,
> Qui n'étoit pas plus grand qu'un nain,
> Couvroit sa petite carcasse.

Voici deux précieuses armures qui ont appartenu à Charles-Quint : l'une est gravée et dorée; l'autre, dont le casque offre la forme d'une tête humaine, porte la signature du célèbre Negroli, de Milan, et se trouvait, dit-on, au monastère de Yuste lors de la mort de l'empereur. Voici encore l'armure équestre qu'il portait lorsqu'il fit son entrée à Tunis, et qui ne pèse pas moins de cent quatre-vingt-neuf livres.

Parmi bien d'autres armures italiennes, allemandes, flamandes, espagnoles, voici celle du capitaine Alonzo Cespédès *el Bravo*, surnommé *el Alcides Castellano*. L'Alcide castillan méritait bien ce nom; car sa force était aussi prodigieuse que celle du héros de la fable. Un jour, en présence de Philippe II, il arrêta avec son bras la roue d'un moulin du Tage; le prince don Carlos lui ayant demandé s'il oserait se mesurer avec un tigre, il répondit affirmativement, et tua l'animal féroce d'un seul coup de poignard. D'un coup de son épée, il trancha la tête d'un taureau. Une nuit qu'il rentrait attardé à Tolède, il enleva de ses gonds une des portes de la ville qu'on refusait de lui ouvrir; une autre fois, il arrêta sur le bord d'un précipice une charrette attelée de deux mules. On raconte encore de lui un trait tout à fait galant : se trouvant dans une église pleine de monde, et voyant qu'une dame ne pouvait arriver jusqu'au bénitier, il l'arracha de la muraille où il était scellé, et le remit tranquillement à sa place, après l'avoir offert à la dame avec une par faite courtoisie.

Ce n'est pas dans un roman de chevalerie que nous avons lu le récit de ces exploits et de quelques autres de même force, mais dans le *Compendio* de Rodrigo Mendez Silva, chroniqueur général du royaume, etc. Perez de Hita raconte, dans ses *Guerras civiles de Granada*, la fin de l'Alcide castillan, fin bien digne des exploits que nous venons de raconter, car dans un combat contre les Morisques révoltés, armé d'une épée valencienne qui ne pesait pas moins de quatorze livres, il ne succomba qu'après avoir pourfendu cent ennemis des épaules jusqu'à la ceinture, — *desde los hombros hasta la cintura*.

Nous n'en finirions pas s'il nous fallait passer en revue toutes les armures historiques de l'Armeria. Citons-en rapidement quelques-unes des plus remarquables, comme celle que portait Charles-Quint lorsqu'il posa devant le Titien pour un de ses portraits; celles de Philippe II et de son malheureux fils, don Carlos; les armures de Christophe Colomb et de Gonzalve de Cordoue, le *grand capitaine*, et celle que don Juan d'Autriche portait à Lépante. N'oublions pas, enfin, la précieuse armure du grand poëte espagnol, Garcilaso de la Vega, qui, blessé à coups de pierres par des paysans provençaux lorsque Charles-Quint dut lever le siége de Marseille, alla peu de temps après mourir à Nice des suites de ses blessures.

Les casques sont nombreux à l'Armeria, et quelques-uns sont d'un travail merveilleux et d'un prix inestimable. Parmi les *salades* du quinzième siècle, il faut citer en première ligne deux *celadas* moresques ayant appartenu, suivant la tradition, au dernier roi de Grenade. Ces deux beaux casques, dont aucune collection d'armes ne possède l'équivalent, sont couverts de filigranes et de damasquinures du plus grand fini et du goût le plus exquis.

Deux casques damasquinés d'or et d'argent, ayant appartenu à Charles-Quint, sont de rares chefs-d'œuvre : sur l'un, on voit le combat des Centaures et des Lapithes; et l'autre, représentant la Victoire et la Renommée tenant un Turc par les moustaches, porte la signature des frères Negroli, les célèbres artistes milanais. Celui de François Ier, d'un travail non moins remarquable, est orné de sujets de batailles, et le cimier est formé par un dauphin orné d'écailles fleurdelisées. Nous ne parlons bien entendu, que des princi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

paux; car il serait facile d'en citer bien d'autres encore, depuis les légers casques de travail milanais jusqu'aux pesants *capacetes* (casques de joute) de Calatayud.

Parmi les boucliers, le plus beau est, sans contredit, celui connu sous le nom de l'*Escudo de Minerva*, encore un ouvrage signé des frères Negroli. Le centre est orné d'une tête de Méduse du plus beau style, et sur ses bords se voient les armes de Charles-Quint. La targe de François Ier, aussi intéressante à cause de la rareté de sa forme que par son origine, représente un coq — le coq gaulois — mettant en fuite un guerrier. Un autre bouclier, de forme ronde, est orné au centre d'un grand mascaron entouré de sujets mythologiques et de coquilles contenant divers bustes. Cette pièce, merveilleusement damasquinée et de dimension peu commune, est une des plus remarquables de l'Armeria[1].

Arrivons à la partie la plus intéressante de la collection de Madrid. On sait que l'épée était autrefois l'arme noble par excellence. Voici d'abord la plus ancienne et la plus illustre de l'Armeria, dit le catalogue, celle de Pelayo (Pélage), le restaurateur de la monarchie espagnole; celle qu'on attribue à Roland, bien qu'elle soit postérieure de plusieurs siècles au célèbre héros de Roncevaux; puis une autre qui porte pour inscription le nom de son rival : *Bernardo del Carpio*. Saluons la *Colada*, la célèbre épée du Cid



Intérieur de l'Armeria (Madrid). — Dessin de Gustave Doré.

Campéador, cette arme tant célébrée dans les chroniques et dans les anciens *romances* de l'Espagne.

L'épée que François Ier portait à Pavie, considérée autrefois comme un des plus glorieux trophées de l'Armeria, n'est plus à Madrid. Donnée en 1808, par le roi Ferdinand VII, à Murat, grand-duc de Berg, elle fut placée au Musée d'artillerie, et plus tard au Musée des Souverains, où on peut la voir aujourd'hui. Les Espagnols regrettent la disparition de ce qu'ils regardent comme un précieux souvenir, et une copie exécutée par don E. Zuloaga a pris la place de l'original. Si quelque chose peut diminuer ces regrets, c'est qu'aucune preuve certaine ne vient démontrer l'authenticité de l'épée attribuée par la tradition à l'auguste prisonnier de Pavie. C'est, du reste, une arme des plus remarquables : la lame est de fabrique valencienne, et la poignée ainsi que le pommeau sont ornés d'émail blanc et incarnat; sur les gardes, qui forment la croix, se lit cette inscription, en émail blanc : FECIT . POTENTIAM . IN . BRACHIO . SUO. « Dieu a mis son pouvoir en son bras. »

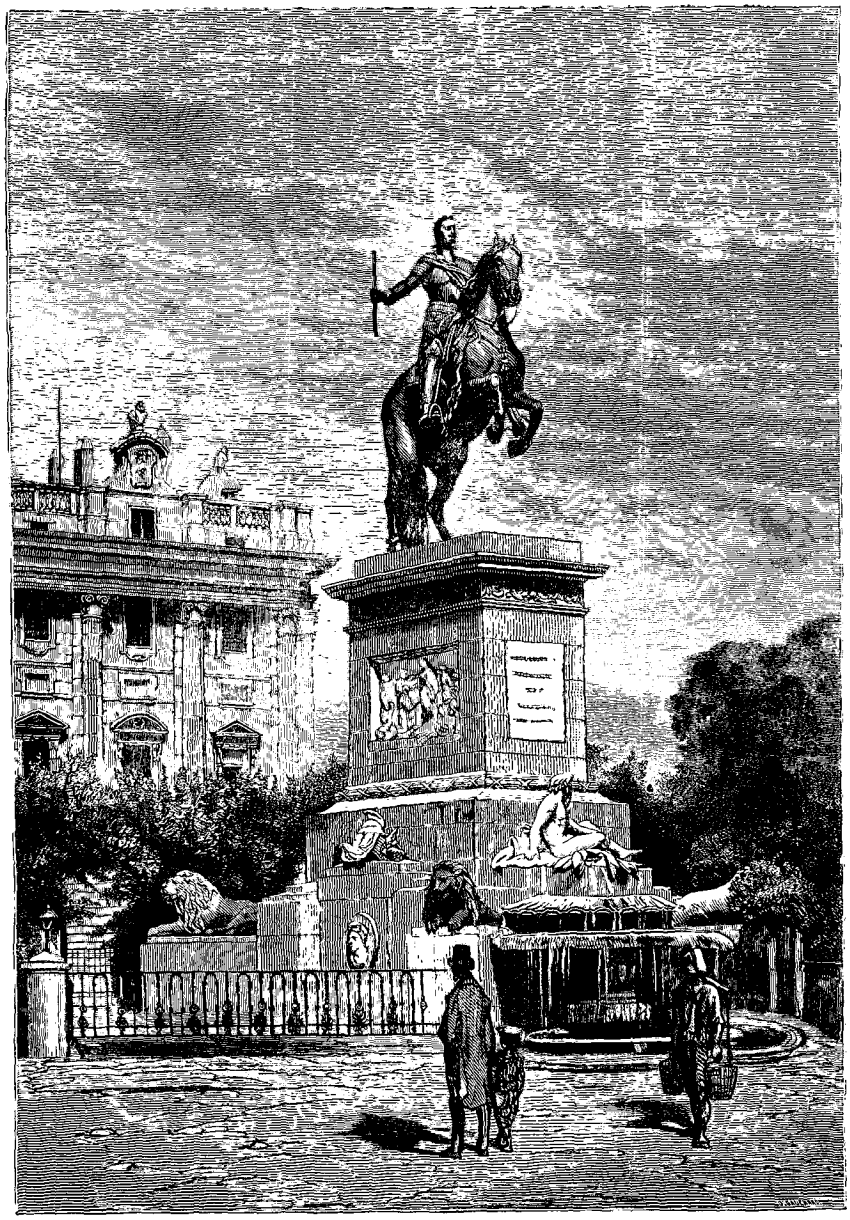
Mentionnons encore quelques remarquables et très-rares épées du quinzième siècle, parmi lesquelles il en est une qui appartint à Garcilaso de la Vega, non pas le poëte, mais *celui qui tua le More* en champ clos,

1. Une répétition de ce beau bouclier a été apportée à Paris par M. Zuloaga, habile damasquineur, attaché à l'*Armeria*, et auteur de la copie de l'épée dite de François Ier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme l'apprend une inscription que porte la lame : *El que mató el Moro en campo;* puis d'autres qui ont appartenu à divers personnages célèbres : d'abord, celle de Gonzalve de Cordoue, sur laquelle juraient les princes héritiers du trône, ainsi que les grands d'Espagne et les principaux dignitaires du royaume; celles de Boabdil, de Charles-Quint, de Fernand Cortès, de Pizarre, de Ferdinand le Catholique, de Philippe II, sans oublier les *montantes* ou grandes épées à deux mains que les papes envoyaient en présent aux rois d'Espagne, et une épée française, celle de Louis Ier de Bourbon, prince de Condé.

La collection de selles est, sans contredit, la plus riche qui existe au monde; l'Armeria en possède plus de vingt qui datent du quinzième siècle, et on sait combien elles sont rares; d'autres, du siècle suivant,



Statue de Philippe IV sur la *Plaza de Oriente* (Madrid). — Dessin de Gustave Doré.

sont couvertes de très-beaux ornements de fer repoussé et damasquiné. Admirons surtout deux selles historiques : l'une qui a appartenu à *don Jayme* ou Jacques Ier d'Aragon, *el Conquistador;* l'autre appartint au *Cid Rui Diaz de Vibar* et pressa les flancs du célèbre *Babieca*, le cheval si souvent chanté dans les anciens *romances*, ce misérable *rocin* que le vainqueur des Arabes, si nous en croyons la tradition, sut transformer en un fringant cheval de bataille. Telles sont, du moins, les attributions du catalogue. Ne soyons pas trop sceptiques, et inclinons-nous sans discuter cette attribution plus que les autres.

Voici, par exemple, des objets bien authentiques : d'abord, une litière de campagne en cuir noir dans laquelle Charles-Quint se faisait porter (on sait que l'empereur et roi souffrait de la goutte). Ce véhicule est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la plus grande simplicité, de même que sa vaisselle de voyage, dont toutes les pièces sont en fer battu.

Nous laisserons de côté bien des objets intéressants, tels que des arquebuses et autres armes à feu d'une très-grande richesse; répétons en terminant, que l'Armeria Real de Madrid est une des plus belles galeries d'armes qu'il y ait au monde, et qu'elle peut rivaliser avec les collections les plus célèbres, telles que le Musée d'artillerie de Paris et les galeries de Vienne, de Londres et de Turin.

Le Manzanarès. — Les *romances burlescos* et les sonnets de Gongora. — Opinions de Quevedo et de Cervantès. — Les anciens voyageurs et le Manzanarès. — Encore des strophes de *Madrid ridicule*. — Le pont de Tolède et le pont de Ségovie. — Les *Ballenatos* ou *Hijos de la ballena*. — Victor Hugo et le Manzanarès. — Vers de Tirso de Molina. — Les *Lavanderas*. — Comment on se baignait autrefois dans le Manzanarès. — Les bains d'aujourd'hui. — Les caricatures espagnoles et le ruisseau de Madrid.

Pauvre Manzanarès! de combien de plaisanteries, d'épigrammes et de bons mots n'a-t-il pas été l'objet, aussi bien de la part des Espagnols que de celle des étrangers! Il ne faut guère s'en étonner, du reste, car le ruisseau qui arrose la capitale de l'Espagne n'a parfois qu'un si mince filet d'eau, que le voyageur pourrait bien, sans s'en douter, le traverser à pied comme le *Xanthus* dont parle Lucain :

« Inscius in sicco serpentem pulvere rivum
« Trans erat, qui Xanthus erat.... »

« .... Il avait, sans le savoir, traversé dans la poussière sèche le lit tortueux d'un ruisseau : c'était le Xanthus. »

C'est un poète andalous, le célèbre Gongora, qui paraît avoir ouvert le feu dans un de ses *Romances burlescos :*

Mançanares, Mançanares,
Vos que en todo el Aquatismo
Duque sois de los Arroyos
Y Visconde de los Rios....

« Manzanarès, Manzanarès, vous qui dans tout le royaume aquatique êtes le Duc des Ruisseaux et le Vicomte des Rivières.... »

Plus loin, Gongora le traite de puits caniculaire, — *pozo canicular*, et ajoute que ceux qui y entrent sales, en sortent malpropres. Dans un sonnet qu'il fit au sujet d'une crue subite du Manzanarès, le poëte est plus cruel encore :

Me dí : Como has menguado, y has crecido?
Como ayer te ví en pena, y oy en gloria?

« Je me suis dit : Comment as-tu fait pour croître et décroître? Comment se fait-il que je t'aie vu hier dans la peine, et aujourd'hui triomphant? »

Et le Manzanarès se charge de la réponse, que nous nous dispenserons de traduire :

Bevióme un Asno ayer, y oy me ha meado.

Cervantes, après avoir dépeint, dans une de ses nouvelles les plus connues, la beauté merveilleuse de la *Gitanilla de Madrid*, demande : « Comment l'*humble Manzanarès* a-t-il pu produire un chef-d'œuvre pareil? » Quevedo lui-même — et c'était pourtant un enfant de Madrid — a traité d'une manière très-peu respectueuse le *sediendo Manzanarès*, le ruisseau altéré qui arrose sa ville natale.

Mme d'Aulnoy, parlant du Manzanarès, dit que « ce n'est ni une rivière, ni même un ruisseau, quoiqu'elle devienne parfois si grosse et si rapide, qu'elle entraîne tout ce qu'elle trouve à son passage. « Pendant l'été, on s'y promène en carrosse ; les eaux en sont tellement basses dans cette saison, qu'à peine pourroit-on s'y mouiller le pied, et cependant en hiver elle inonde tout d'un coup les campagnes voisines. Cela vient de ce que les neiges qui couvrent les montagnes, venant à se fondre, les torrents d'eau entrent avec abondance dans le Manzanarès. Philippe II fit bastir un pont dessus, que l'on nomme le pont de Ségovie; il est superbe, et pour le moins aussi beau que le Pont-Neuf qui traverse la Seine, à Paris. Quand les étrangers le voyent, ils s'éclatent de rire : ils trouvent qu'il est ridicule d'avoir fait un pont dans un lieu qu'il n'y a point d'eau. Il y en a un qui dit plaisamment là-dessus, qu'il « conseilleroit de vendre le pont pour acheter de l'eau. » « Philippe II, ajoute un autre écrivain, se contentant d'avoir basti le pont, a laissé le soin à ses successeurs d'y faire la rivière, et a fait, comme l'on dit en nostre pays, « l'anse devant le seau ; » car, pour y trouver de l'eau, il y faut faire des puits, et l'on dit communément ici : *Esta puente espera al rio como los Judios al Mesias :* Ce pont attend la rivière comme les Juifs le Messie. »

Un voyageur hollandais qui visita la capitale de l'Espagne vers le milieu du dix-septième siècle, disait, en parlant du Manzanarès : « Cette rivière est si petite, que le nom qu'elle porte est plus long qu'elle n'est large; son lit est sablonneux, et en esté elle est si basse, qu'aux mois de juin et de juillet on y fait le cours des carrosses. Le pont ou la chaussée sur laquelle on le passe est longue et large, et a cousté je ne scay combien de cent mille ducats, et celuy-là n'estoit pas sot qui dit, lorsqu'on lui racontoit que Philippe II avoit fait une telle dépense pour une si chétive rivière, « qu'il falloit vendre le pont, et acheter de « l'eau. »

Ce mot n'est, du reste, que la paraphrase de cet autre mot attribué à un ambassadeur étranger à qui on demandait son avis sur le pont monumental du Manzanarès, et qui répondit simplement : *Mas agua, y menos puente :* « davantage d'eau, et moins de pont; » il a été mis en vers par l'auteur de *Madrid ridicule :*

. . . . . .
J'aperçois un superbe pont,
Sur qui vingt brouettes de front
Pourroient passer, et davantage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La peste! qu'il fait l'entendu!
Mais si mon conseil étoit cru,
Il n'auroit pas longtemps cette morgue si fière :
Ma foi, je veux être pendu
Si, pour avoir une rivière,
Ce pont n'étoit bientôt vendu.

L'auteur de *Madrid ridicule*, après avoir parlé du pont de Ségovie, continue ainsi :

Ici je cherche une rivière
Qui porte, dit-on, maint bateau,
Et je trouve un chétif ruisseau
Pas plus large qu'une gouttière :
C'est donc là le MANZANARÈS!
On disoit dans Aranjuès
Qu'auprès de lui le Tage étoit un pauvre drille :
Marrans[1], vous vous moquiez de nous,
Puisque sans mouiller la cheville
On le passe sur des cailloux.

Un grand nom souvent nous impose,
Et de loin un bruit décevant
Fait d'une mouche un éléphant,
Et toujours d'un rien quelque chose.
Pour moi, comme un franc étourneau,
J'aurois cru que ce filet d'eau
Fût presque un bras de mer qui traversoit l'Espagne,
Et que le Danube et le Rhin,
Ces fameux fleuves d'Allemagne,
Devoient lui baiser l'escarpin.

C'est à ce même pont de Ségovie que Gongora fait allusion, dans un de ses plus jolis sonnets :

Duelete de essa puente, Mançanares,
Mira que dize por ai la gente
Que no eres rio para media puente
Y que ella es puente para treinta mares.

« Désole-toi d'avoir ce pont, Manzanarès; car les gens d'ici disent que tu es une rivière indigne de la moitié d'un pont, et que le pont est digne de trente mers. »

Le poëte dit encore, en parlant du ruisseau de Madrid, qu'il est le nain d'un pont dont il pourrait être le mari (pont est du féminin en espagnol) si, en baisant ses trois *yeux*[1], il lui arrivait à la cheville :

Enano de una puente,
Que pudierais ser marido,
Si al besalla en los tres ojos,
Le llegarais al tobillo.

L'auteur d'une *Relation de Madrid* imprimée vers la même époque ajoute aussi son mot sur le pauvre Manzanarès. « J'avouerai de bonne foi, dit-il, que j'y ay vu une fois de l'eau ; mais il ne doibt pas s'en glorifier : ce seroit pour s'attirer les éloges fameux que Saint-Amant en colère et cuvant son vin a donné au Tibre, dans sa *Rome ridicule*. Il n'est redevable de cette pompe de demy jour qu'à de la bourbe et à de l'eau jaune d'une ravine esmuë, après quoi il devient le plus sec ruisseau de l'Europe.... »

Cette « rivière métaphysique et qui n'existe que dans les chansons des poëtes, » ce pauvre filet d'eau se trouve cité, qui le croirait, jusque dans nos épigrammes françaises du siècle dernier. Voici celle que nous trouvons dans l'*Espion dévalisé :*

D'Arnaud de Baculard, conseiller d'ambassade,
Vous êtes un rimeur aussi mince que fade;
Tel le Manzanarès, formidable en son nom,
N'est qu'un ruisseau roulant sur un obscur limon.

Les Madrilènes ne sont pas épargnés dans les épigrammes contre leur rivière. Comme les *Badauds* de Paris et les *Cockneys* de Londres, ils ont aussi leur surnom : on les appelle *Ballenatos* (Baleineaux) ou *Hijos de ballena* (Fils de baleine), parce qu'on raconte qu'un jour le Manzanarès, qui avait par hasard de l'eau, des bourgeois ayant vu quelque chose de long et de noir qui flottait, crièrent au miracle, racontant partout qu'ils avaient vu une baleine. Or, c'était tout simplement une vieille hallebarde de *Maragato*.

On raconte aussi, — mais nous ne voulons pas garantir le fait, — qu'un jour de grande sécheresse, Ferdinand VII ayant eu la fantaisie de faire une promenade dans le lit du Manzanarès, il fallut l'arroser à l'avance, comme on fait pour les rues, afin que le roi n'eût pas à souffrir de la poussière. Ceci rappelle le mot attribué à Alexandre Dumas. Un jour qu'un de ses amis allait jeter le reste d'un verre d'eau, il s'écria : « Malheureux, qu'allez-vous faire? Ne perdez pas cela : allons le verser dans le Manzanarès! »

Il est vrai que le célèbre écrivain assure, dans ses *Impressions de voyage de Paris à Cadix*, qu'un jour qu'il avait été visiter le pont de Tolède avec son fils Alexandre, ils ont vainement cherché le Manzanarès. Les Madrilènes ne lui ont pas plus pardonné cette plaisanterie que celles de l'*asador* (gril) introuvable et du chapeau-gibus réparé par un horloger, racontées dans son voyage de Paris à Cadix.

Victor Hugo, en revanche, a pris au sérieux la rivière si souvent tournée en ridicule, et lui a consacré un vers d'une de ses *Orientales :*

Compostelle a son saint; Cordoue, aux maisons vieilles,
A sa mosquée où l'œil se perd dans les merveilles;
Madrid a le Manzanarès.

Un écrivain italien du siècle dernier, J. Baretti, a également pris la défense de la pauvre rivière : « Un voyageur français (il aurait même pu dire plusieurs) s'est égayé à ses dépens et a lâché quelques plaisanteries sur la disproportion qu'il y a entre le pont et la rivière qui y passe. Les Français, ainsi que les autres, ne manquent jamais de critiquer ce qui se fait dans les pays

1. Les Espagnols donnaient autrefois le nom de *Marranos* (pourceaux) aux Mores et à leurs descendants les Morisques; c'était pour eux une injure des plus grossières. On trouve, dans Tallemant de Réaux et chez d'autres écrivains du dix-septième siècle, l'expression de *Marranes* appliquée à des Espagnols.

2. Il y a ici un jeu de mots sur le mot *ojos* qui en espagnol signifie à la fois *yeux* et les *arches* d'un pont.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étrangers. Le fait est que le Manzanarès devient quelquefois une rivière très-considérable par la fonte subite des neiges qui couvrent les montagnes voisines, et qu'il a souvent un demi-mille de largeur en hiver. Ainsi Philippe II eut très-fort raison de bâtir un grand pont, et ceux qui prétendent le rendre ridicule pour cet ouvrage méritent eux-mêmes de passer pour tels. » Le voyageur italien a raison : dans la saison des pluies, le Manzanarès devient un torrent et déborde souvent. Il ne s'agit donc que de s'entendre : ce n'est une rivière qu'une partie de l'année, comme dit Tirso de Molina dans une de ses épigrammes :



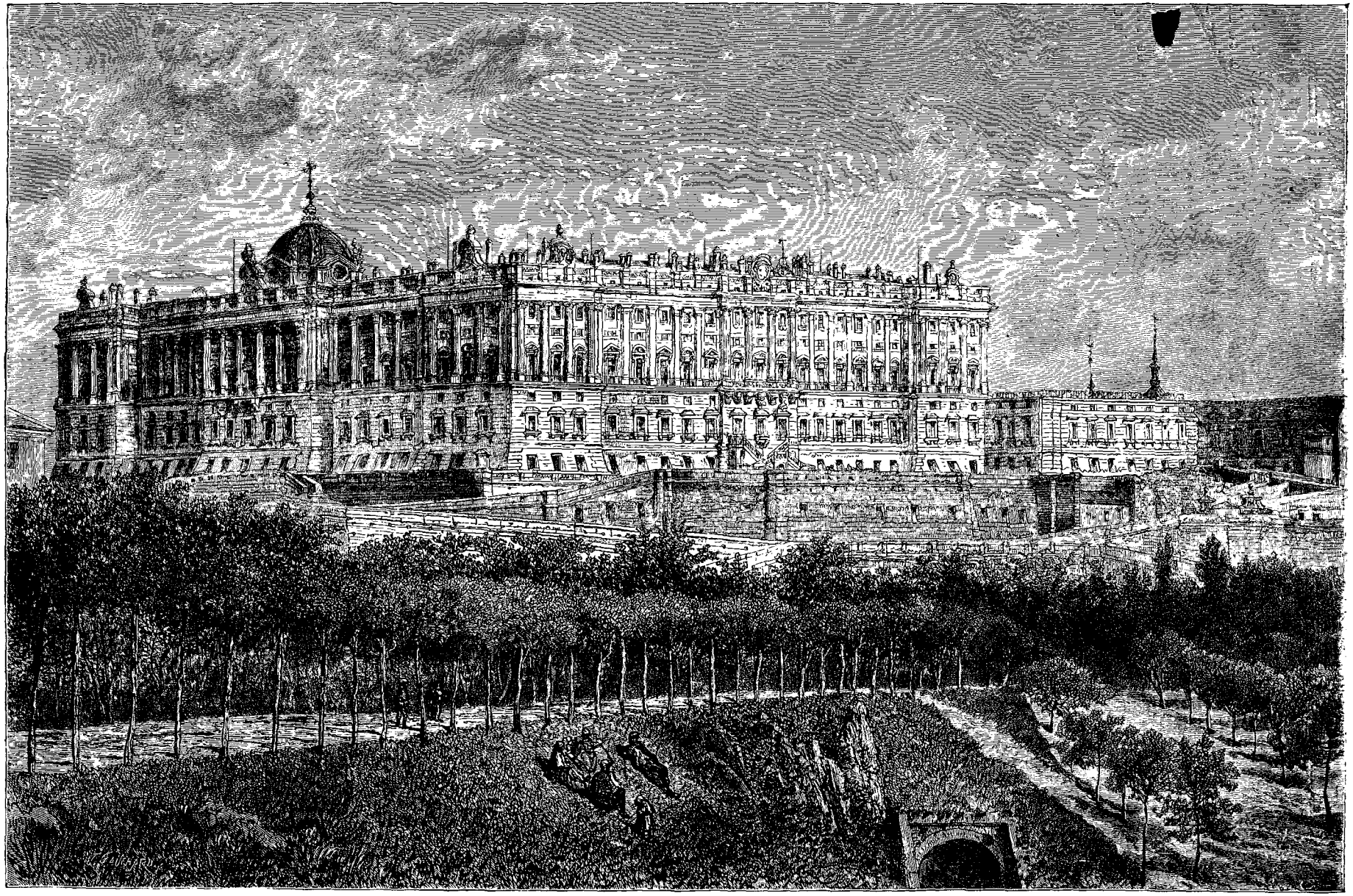
Chocolatero (marchand de chocolat), à Madrid. — Dessin de Gustave Doré.

Como Alcala y Salamanca,
Teneis, y no sois colegio,
Vacaciones en verano,
Y curso solo en invierno.

« Comme Alcala et Salamanque, — Tu as, quoique tu ne sois pas un collége, — Des vacances pendant l'été, — Et un *cours* seulement en hiver. »

Malgré ses fréquentes vacances, la rivière de Madrid n'est pas toujours à sec pendant l'été; elle a même ses Naïades, qui sont, à la vérité, de simples *lavanderas*, de robustes filles de la Galice, qu'on rencontre souvent quand elles descendent ou remontent la *Cuesta de la Vega*, portant un énorme paquet de linge en équilibre sur leur tête, et un autre sous chaque bras.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le *Palacio Real*, à Madrid. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces laveuses creusent dans le sable des trous qu'elles appellent *lavaderos* (lavoirs), et où elles retiennent, autant qu'elles peuvent, les flots avares du petit cours d'eau. « Alors, dit M. Breton de los Herreros, le malheureux ruisseau ne se trouve guère moins épuisé que le trésor public, et, comme si les ardeurs du soleil ne le desséchaient pas déjà assez, on lui fait encore subir d'impitoyables saignées pour une chose qu'on appelle par antiphrase *baños* (des bains) ; en sorte que les *lavaderos* en sont tellement appauvris et épuisés, que c'est merveille de voir l'habileté de celles qui parviennent à y laver leur linge. » Ces blanchisseuses occupent, sur une très-grande longueur, depuis le pont de Tolède jusqu'à celui de la Casa de Campo, le cours du Manzanarès, qui se divise en nombreuses rigoles et se trouve changé en eau de savon. Le lit de la rivière est encombré de nombreuses huttes de roseaux, destinées à garantir les lavanderas des ardeurs du soleil ; on y voit aussi de longues rangées de perches disposées parallèlement, et sur lesquelles sèchent les *paños menores* (le menu linge) de Madrid ; de sorte qu'on pourrait dire du Manzanarès, comme on a dit plaisamment du *Paillon* de Nice, que c'est une rivière dans le lit de laquelle on met sécher du linge.

Les bains dont nous venons de parler consistent comme les lavoirs, en un trou qu'on creuse aussi profond que possible, et qu'on recouvre d'une petite tente de toile. Cela se pratiquait de la même façon au dix-septième siècle. Mme d'Aulnoy, après avoir décrit les agréments qu'offrait en été le Manzanarès, où plus de mille carrosses se promenaient pendant une partie de la nuit et où l'on faisait des soupers au son des instruments, dit qu'il y avait aussi des personnes qui s'y baignaient ; « mais, ajoute-t elle, c'est d'une manière bien désagréable. L'ambassadrice de Danemark le fait depuis quelques jours. Ses gens vont, un peu avant qu'elle arrive, creuser un grand trou dans le gravier, qui s'emplit d'eau. L'ambassadrice se vient fourrer dedans. Voilà un bain, comme vous le pouvez juger, fort plaisant ; cependant c'est le seul dont on puisse user dans la rivière. »

Les caricatures espagnoles n'épargnent pas les baigneurs de Madrid. Nous avons sous les yeux une gravure à deux *cuartos* où ils sont représentés, hommes, femmes et enfants, leurs paquets de linge à la main, se dirigeant en procession vers la rivière fantastique dans laquelle ils espèrent se plonger. Une autre caricature populaire représente l'intérieur du bain : l'un essaye de piquer une tête, l'autre veut tirer sa coupe, tandis qu'un troisième, moins ambitieux, se contente d'un simple bain de pied. Au-dessous de la gravure se lit le quatrain suivant :

Todos estos que aqui ves,
Y mas que bajan á pares,
No vienen al Mançanares
Mas que á lavarse los pies.

« Tous ceux que tu vois ici, — Et encore ceux qui descendent par couples, — Ne viennent au Manzanarès — Que pour prendre un bain de pieds. »

Nous ne devons pas oublier d'indiquer la source d'un cours d'eau aussi célèbre. C'est dans le *Puerto* ou défilé de Navacerrada, vers les confins de la province de Madrid et de celle de Ségovie, que le Manzanarès prend naissance ; il reçoit quelques affluen[illegible]e l'augmentent guère, la plus grande partie de l'eau étant absorbée par son lit sablonneux, et, après un cours d'une dizaine de lieues, il va se jeter dans le Jarama, non loin de Vacia-Madrid, ce qui a fait dire à un poëte espagnol que la pauvre rivière reçoit les embrassements du Jarama, qui est auprès d'elle un *Minotaure cristallin* :

Los abrazos de Jarama,
Minotauro cristalino.

Les fêtes nationales de Madrid. — La *Romeria de San Isidro*. — L'ermitage du saint. — Les danses en plein air. — Guitares, castagnettes et *panderetas*. — La *Merienda*. — Le *Columpio*. — Les *Noches de Verbena*. — Le carnaval à Madrid. — Les *Salones de baile* ; le *Bastonero*. — L'enterrement de la *sardine* sur les bords du Manzanarès. — Le *Domingo de Pinata*. — La *Noche Buena*. — Les *Aguadores* et les *Reyes Magos*.

Avant de quitter les bords du Manzanarès, disons quelques mots de la *Romeria de san Isidro del Campo*, qui a lieu tous les ans sur la *pradera* ou prairie qui s'élève au-dessus du ruisseau. C'est le 15 mai que la capitale célèbre l'anniversaire de son *santo patrono*, la grande fête où tous les Madrilènes se rendent en pèlerinage.

Dès le matin, tous les véhicules sont mis en réquisition pour transporter la foule jusqu'à l'ermitage du saint : fiacres, omnibus, diligences au long attelage de mules. Nous avons même vu paraître ce jour-là de ces antiques *calesines* aux grandes roues et à la caisse peinte en jaune, dans lesquels se pavanaient jadis les *manolas* les jours de course, et qu'on n'aperçoit plus guère aujourd'hui que dans les provinces plus arriérées. Du reste, le jour de *san Isidro*, il n'y a plus de tarif pour les voitures, et les cochers ont le droit de demander les prix les plus fantastiques pour une course d'une demi-heure à peine.

L'ermitage de San Isidro est une petite chapelle au clocher pointu, qui n'offre rien de remarquable ; on y voit, le jour de la fête, une foule compacte s'y presser du matin au soir ; mais le pèlerinage n'est qu'un prétexte pour aller goûter et danser sur la prairie voisine, la *pradera*, dont l'herbe n'est pas encore tout à fait desséchée. Ce jour-là les affaires sont suspendues ; tous les habitants de Madrid, jeunes et vieux, riches et pauvres, se donnent rendez-vous sur les bords du Manzanarès, et chacun ne pense qu'à se divertir.

Dès qu'on a traversé le pont de Ségovie, le fron-fron lointain des guitares se fait entendre, mêlé au son nasillard de la cornemuse galicienne et au cliquetis des castagnettes. Dans la relation récente d'une excursion à Madrid, un voyageur se plaint de n'avoir *pas une*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

seule fois entendu jouer en Espagne de cet instrument national. Quant aux *guitarreros*, ajoutent-ils, ils pincent alternativement la *Marseillaise* ou les *Pompiers de Nanterre*. Que n'a-t-il vu la fête San Isidro? Les castagnettes y dominent à tel point, qu'on est tenté de demander grâce, et que le soir en rentrant chez soi on a encore les oreilles pleines de leur cliquetis saccadé. Quant à la musique, si elle laisse à désirer sous bien des rapports, elle est entièrement nationale, et se compose principalement de *jotas*, l'air de danse favori des Madrilènes. Ces jotas, accompagnées de quelques *cantos madrileños* qui n'ont aucun rapport avec nos chants nationaux, se chantent avec accompagnement de guitare, et de *bandurria*, un petit instrument au son aigre et criard qu'on pourrait appeler la mandoline espagnole. La flûte, le triangle et la *pandereta* (tambour de basque) sont les autres instruments en vogue, sans oublier le *pito* ou petit sifflet de fer-blanc, et les *campanillas* de San Isidro, petites clochettes de terre cuite qu'il est de rigueur d'acheter et qui jouent ici le même rôle que les mirlitons à la fête de Saint-Cloud.

On comprend que tout ce peuple s'amuse réellement : voyez ces groupes de danseurs parmi lesquels brillent surtout les soldats et les *criadas* (servantes); plus loin, voici de bons bourgeois assis sur l'herbe, autour d'un brasier improvisé; ils font la cuisine en plein air, et bientôt cette énorme *bota* (outre de cuir) pleine de vin, que nous avons suspendue à une branche, va passer de main en main pour arroser la *merienda* (goûter) champêtre, et ne tardera pas à se dégonfler à vue d'œil.

Entendez-vous ces cris joyeux? Approchons-nous : ce sont des *cigarreras* qui se livrent au plaisir de la



Pastoro (bergère), environs de Madrid. — Dessin de Gustave Doré.

balançoire; car le *columpio* est le divertissement indispensable et l'accessoire obligé de toutes les fêtes de campagne : il y a même une chanson bien connue qui porte ce titre et qui célèbre cet amusement champêtre. Un *volatinero*, vêtu comme nos saltimbanques d'un caleçon à maillettes, se livre à des exercices d'équilibre; un *guitarrero* aveugle chante des romances que vend la vieille femme qui lui sert de guide. Les boutiques en plein air ne manquent pas, et les cris des marchands de toute sorte se mêlent à ceux de la foule : voici des marchandes d'*alcarrazas* (vases de terre poreuse) qui étalent par terre leurs poteries dont chacun vient faire sa provision; des *fondines* (gargotes) qui exhalent une violente odeur de friture; et les *puestos* (débits de liquides) où l'on vend toutes sortes de boissons, y compris le vin et l'*aguardiente* (eau-de-vie). Pour les gens plus sobres, l'*altramucero* vend des lupins bouillis, un légume inférieur même au modeste *garbanzo* (pois-chiche).

La journée, cela va sans dire, ne se passe pas sans quelques *bromas* (querelles) où un certain nombre de horions sont distribués, et le soir, quand les outres sont vidées, la police ramasse plus d'un ivrogne; mais ce sont là de petits incidents qui troublent à peine la gaieté de la Romeria de San Isidro.

Madrid a bien d'autres fêtes encore, par exemple les *Verbenas*, qui se célèbrent la veille des fêtes de saint Antoine, de saint Pierre et de saint Jean. Les *Noches de Verbena*, surtout celle de *san Juan*, sont de grandes occasions de réjouissance, et on va passer la nuit au Prado, où l'on danse la *jota* au son des guitares et à la lueur des lanternes vénitiennes. Ce nom de *Verbena* vient d'un ancien usage qui consistait à aller, à ces jours-là, cueillir la verveine : c'est un reste de paganisme.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pendant le carnaval, qu'on appelle ici *carnestolendas*, les rues de Madrid se remplissent de masques couverts des oripeaux et des paillettes de rigueur. On chante des *estudiantinas* (chansons d'étudiants), on fait une grande consommation de *valdepeñas* et de *cariñena*, et on danse dans la rue, dans les maisons, dans les théâtres et dans les *salones de baile* (salons de danse) où un personnage armé d'une longue baguette et connu sous le nom de *bastonero* est spécialement chargé de diriger le bal.

Le mercredi des Cendres, la foule se porte sur les bords du Manzanarès, pour assister à la fête grotesque de l'enterrement de la *sardina*, comme à Marseille le peuple va noyer dans la mer le fameux mannequin auquel on donne le nom de *Calumand in*. Notons en passant que la *sardina* en question n'est pas un poisson, comme on pourrait le croire, mais une espèce de boudin, symbole populaire du carnaval.

Le dimanche suivant est appelé *domingo de piñata*, à cause des dragées faites avec les amandes de pommes de pin qui se consomment ce jour-là. Le soir, dans les *tertulias de brasero* (soirées au coin du feu), on met les *dulces de piñata* dans un vase de terre, et elles appartiennent à celui des invités qui, les yeux bandés, parvient à le briser au moyen d'un bâton.

N'oublions pas la *Noche buena;* c'est ainsi qu'on nomme la nuit de Noël : toute la semaine est une époque d'allégresse pour les Madrilènes; les magasins regorgent de comestibles, et l'on chante dans les rues des *coplas de Noche buena*.

La veille des Rois est consacrée à une ancienne plaisanterie qui se renouvelle chaque année : il s'agit d'un *aguador* novice et crédule, auquel ses camarades ont fait croire que les rois mages vont arriver, et qui court, le malheureux, à toutes les portes de la ville, chargé d'une échelle, d'un panier et de cordes, afin d'apercevoir de plus loin les *reyes magos*. Le naïf *gallego* (Galicien) est escorté dans cette course à outrance par ses camarades et par des gens du peuple qui l'éclairent avec des torches, et des gamins suivent le cortége en poussant force cris qu'ils accompagnent en frappant à tour de bras sur de vieilles casseroles.



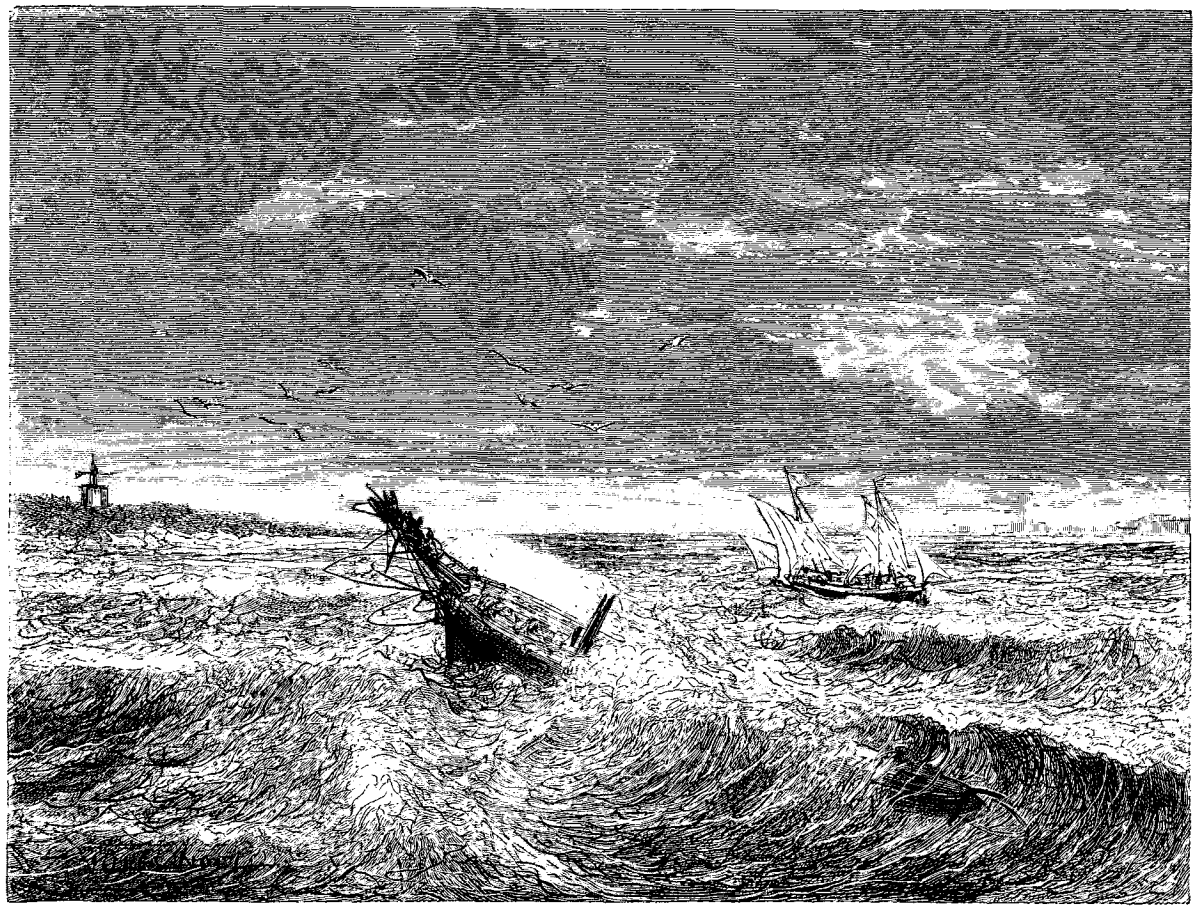
Paysan des environs de Madrid. — Dessin de Gustave Doré.

Nous terminerons par cet aperçu des principales fêtes de Madrid notre revue de la capitale de l'Espagne, dont les uns ont dit trop de bien et les autres trop de mal. La vérité est entre les deux. Quant aux environs, il faut convenir qu'ils sont d'une tristesse et d'une nudité vraiment désolantes. Pour nous, nous conserverons toujours un excellent souvenir du temps que nous avons passé dans la capitale de l'Espagne, sans toutefois pousser l'enthousiasme aussi loin que ceux de ses habitants, qui prétendent, comme nous l'avons déjà dit, que devant Madrid le monde entier doit se taire.

Baron Ch. Davillier.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Naufrage de *la Reine du Sud*. — Dessin de Jules Noël d'après un croquis de M. L. de Folin.

TEMPÊTES ET NAUFRAGES,

PAR MM. ZURCHER ET MARGOLLÉ.

1868-1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tempête du dernier hiver. — Influence du Gulf-Stream. — Naufrage de *la Lérida*. — Coup de mer du *Péreire*. — Naufrage de la *Queen of South*. — Sauvetage à Tenez. — Annales du sauvetage. — Cyclones de l'océan Indien et des mers de Chine. — *Le Monge* et *la Junon*.

La période qui embrasse l'année 1868, et les premiers mois de l'année actuelle, a été féconde en perturbations atmosphériques signalées sur presque toutes les mers parcourues par nos bâtiments. En même temps, de nombreuses éruptions volcaniques et de violents tremblements de terre indiquaient l'énergique action des « orages souterrains » dans l'intérieur de notre planète. Quelques savants ont émis l'idée d'une corrélation entre ces divers phénomènes; mais les observations qui prouveraient ce fait sont encore trop peu nombreuses pour que nous puissions les coordonner et les citer à l'appui des théories qui se sont produites.

Nous devons toutefois mentionner une curieuse indication, qui, si elle était confirmée par les navigateurs, expliquerait en partie la succession extraordinaire de bourrasques qui ont assailli les côtes du nord de l'Europe pendant ces deux derniers hivers. Nous voulons parler des changements signalés[1] dans le grand courant de l'Atlantique, le *Gulf-Stream*, dont la vitesse aurait presque doublé dans les passes de la Floride depuis les derniers tremblements de terre qui ont ravagé les Antilles. S'il pouvait être constaté que

1. *New-York Commercial Advertiser*, 11 janvier 1868.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cet accroissement s'est propagé jusqu'aux branches du courant qui baignent les côtes d'Europe, on devrait s'attendre à une modification notable de nos climats et à une augmentation dans le nombre et la violence des coups de vent amenés par le Gulf-Stream, dont les marins ont dit depuis longtemps qu'il est le *père des tempêtes*.

Nous ne pouvons nous arrêter ici à ces considérations; mais on lira avec intérêt la note suivante qui s'y rapporte, et que nous empruntons au *Bulletin de l'Association scientifique de France* (janvier 1869, n° 103) : — « Des recherches sérieuses tendraient à montrer qu'en ce moment la température moyenne de l'Angleterre irait en se relevant. La cause en serait due à un changement dans la direction du *Gulf-Stream*, qui apporte dans les latitudes élevées les eaux chaudes des tropiques. Une commission, placée sous la présidence du savant amiral Manners, vient d'être instituée en Angleterre pour étudier cette question, et en particulier la marche du courant atlantique auquel l'Irlande doit son climat exceptionnel.

« Quoi qu'il en soit, en cette année 1869 la clémence excessive de l'hiver détermine partout une végétation précoce et qui pourrait être désastreuse pour l'agriculture si, les grands vents de sud-ouest qui prédominent venant à cesser, la gelée saisissait les plantes pleines de séve.

« Pour le présent, les vents du midi nous ont amené des bourrasques, des tempêtes, des pluies et des inondations.

« Les bourrasques ont été si violentes, qu'elles ont amené jusque dans les environs de Paris de petits oiseaux dits *pétrels de Leach*, qui habitent particulièrement les îles Hébrides, les Orcades et le banc de Terre-Neuve. »

Ces bourrasques et ces tempêtes ont sévi partout en Europe depuis le 27 février, accompagnées de neige, de grêle, d'éclairs et de tonnerre. Elles ont causé beaucoup de désastres dans les travaux de défense et de consolidation des côtes, et de nombreux sinistres depuis les parages de Wick (Orcades) jusqu'à ceux de l'Algérie. Sur la côte de Bretagne, vers Saint-Malo, une mer furieuse rompait les digues et envahissait plusieurs lieues carrées de pays. A Dunkerque, à Dieppe, au Havre, les rivages étaient bouleversés et les jetées subissaient de graves avaries. La bourrasque, après avoir parcouru une grande partie de la France, atteignait Marseille et Toulon où, le 28 février au soir, un coup de vent de nord-ouest commençait à souffler en tempête. Dès le début de l'ouragan, on observait à Toulon une baisse extraordinaire des eaux, qui laissaient à découvert les têtes de pilotis sur toute la longueur des quais. Dans l'intérieur des terres, les lignes télégraphiques éprouvaient des dégâts considérables, et les ponts suspendus étaient fortement éprouvés. A Stora, sur la côte d'Algérie, la plupart des navires mouillés sur rade cassaient leurs chaînes et faisaient naufrage. Nous empruntons au *Journal du Havre* (numéro du 2 mars) le récit de l'un des sinistres causés par cet ouragan :

« Les violentes perturbations atmosphériques dont nous avons depuis deux jours entretenu nos lecteurs, n'étaient que le prélude d'un épouvantable ouragan qui s'est déchaîné cette nuit, après une accalmie trompeuse et de courte durée.

« Ce matin, dès huit heures, lorsque la mer a commencé à monter, des vagues gigantesques, poussées par la tempête, venaient à chaque minute se briser sur la plage, qu'en maint endroit elles ont profondément rongée, achevant ainsi l'œuvre de destruction des marées précédentes. L'entrée du port, battue sans interruption par des vagues immenses déferlant avec fureur, était devenue presque impraticable. Comme toujours, une grande affluence de curieux s'était massée sur les quais de l'avant-port et sur la partie de jetée dont le vent et la mer n'interdisaient pas l'accès. La foule, venue là seulement pour assister au spectacle émouvant de la mer furieuse, devait, hélas! bientôt assister au plus navrant drame maritime qu'on ait vu depuis longtemps.

« Une voile! — Tous les regards se dirigent vers le large avec anxiété.

« C'était un trois-mâts. — Presque à sec de voile, il atterrissait pourtant rapidement, tant était irrésistible la force qui le poussait! Rapidité funeste qui devait l'amener vers la jetée longtemps avant le plein de la mer, alors qu'un courant terrible, dont la puissance était encore décuplée par le vent du nord-ouest, produisait une sorte de barre infranchissable.

« Vers dix heures, le navire n'était plus qu'à quelques encâblures de sa perte. C'était le trois-mâts-barque *la Lérida* de Nantes, capitaine Ramel, venant d'Haïti.

« Bientôt elle ressentit les premières atteintes du courant qui, deux heures plus tard, aurait été presque sans effet.

« Elle avait jusqu'alors pu naviguer vent arrière; mais elle dut venir du lof, et cette manœuvre, en diminuant sa vitesse, la livra presque sans défense aux éléments déchaînés.

« Une angoisse poignante étreignit tous les spectateurs, parmi lesquels les hommes de mer étaient en majorité. Ils avaient compris que dès ce moment le salut de *la Lérida* était gravement compromis.

« Son capitaine, un brave marin qui malheureusement n'avait pas pour le seconder l'aide d'un pilote connaissant à fond les dangers de nos atterrages, essaya d'une manœuvre désespérée. Il voulut virer lof pour lof afin de s'élever au large, ou tout au moins d'entrer en baie de Seine; mais cette manœuvre, trop tardivement tentée, ne put réussir.

« Un dernier espoir restait : les deux ancres furent mouillées; elles ne purent mordre à temps; le navire, poussé par la lame, dérivait rapidement vers les forts du Sud.

« On put un instant encore croire que tout n'était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas désespéré ; les ancres s'étaient accrochées, mais sous l'impulsion des montagnes liquides qui venaient sans cesse se briser sur le poulier[1], les chaînes impuissantes se cassèrent. Tout était perdu.

« En moins de temps qu'il n'en faut pour le décrire, *la Lérida*, devenu le jouet des flots, allait donner debout dans l'angle du second bastion, où son boutdehors, son beaupré et son étrave furent brisés du coup.

« Il ne s'agissait plus alors de sauver le navire : le salut de l'équipage devenait douteux.

« C'est en courant qu'on avait quitté la jetée. Vingt embarcations avaient transporté de l'autre côté du port des citoyens dévoués et prêts à tout tenter pour le sauvetage.

« Peu après ils arrivaient sur les remparts, contre lesquels *la Lérida* talonnait en battant de ses vergues les parapets du bastion. Presque aussitôt le mât de misaine, brisé, tombait.

« Fort heureusement, le navire était assez près de terre pour qu'on pût lancer à bord des lignes afin de ramener les hommes de l'équipage.

« Sous la direction intelligente et dévouée de M. Huguet, lieutenant du port, les lamaneurs, les douaniers de service et beaucoup d'autres citoyens courageux furent assez heureux pour arracher à la mer presque tous les marins en danger.

« Il n'y eût eu aucun deuil à déplorer si deux hommes, saisis d'une frayeur que justifie la perspective d'un pareil péril, ne s'étaient précipités ensemble sur un cordage trop faible pour les supporter. On les virait à terre lorsqu'un coup de ressac est venu déterminer la rupture de la ligne à laquelle ils se cramponnaient.

« On les vit surnager quelque instants encore parmi les épaves que broyaient les vagues ; puis, plus rien !

« Après ce navrant épisode, le capitaine, qui était resté le dernier à son bord, put à son tour saisir une ligne qui l'amena sain et sauf sur le bastion.

« Des secours empressés ont été prodigués aux malheureux naufragés.

« Même après le sauvetage de l'équipage, le spectacle conservait un caractère de sauvage grandeur.

« D'énormes paquets de mer, tombant à bord de ce malheureux navire qui s'était si souvent et si vaillamment défendu des flots, en hâtaient l'anéantissement.

« *La Lérida*, échouée sur le galet, talonnait à chaque lame ; elle n'a pas tardé à se rompre. Les mâts sont tombés un à un, conservant encore leur voilure presque entière ; les panneaux des rouffles enfoncés étaient pour ainsi dire hachés au milieu du coffre du navire où la mer, embarquant de tous côtés à la fois, mugissait et semblait bouillonner comme dans une gigantesque chaudière.

« Au moment où nous écrivons, *la Lérida*, rompue, démembrée, n'existe plus que de nom ; à peine quelques rares épaves surnagent çà et là. »

Peu de temps après cet ouragan, vers la mi-janvier, de violentes tempêtes bouleversaient l'Atlantique et y soulevaient une mer énorme. Tous les journaux ont parlé du danger couru par *le Pereire*[1], paquebot français parti de Brest le 16 janvier en destination de New-York, et assailli, quatre jours après son départ, par une lame monstrueuse, dont la masse a été évaluée à plus de sept cents tonnes d'eau. Ce paquebot, qui portait deux cents personnes et cinq cents tonneaux de marchandises, n'a dû son salut qu'à la solidité de sa construction, à l'énergique sang-froid de son capitaine, M. Duchesne, et à l'habileté de sa manœuvre. Après le formidable coup de mer qui pouvait le faire sombrer, on a recueilli, au milieu des débris, vingt et un blessés, et on a relevé quatre cadavres. En outre, deux des personnes embarquées avaient disparu.

Depuis le commencement de mars jusqu'à l'équinoxe, l'Europe entière était encore parcourue par des ouragans qui atteignaient jusqu'à la partie sud de l'Algérie, où nos soldats étaient surpris, au milieu des sables, par une tourmente de sirocco. Peu de jours après, le 10 mars, le même vent soufflait à Naples par rafales violentes, emportant avec lui le sable du Sahara qu'on recueillait au milieu des larges gouttes d'une tiède pluie d'orage. Le 12 mars, au contraire, il neigeait à Turin et sur le mont Cenis, sous l'influence d'une bourrasque de vent de nord-ouest.

On comprend que la rencontre de ces courants opposés, qui luttaient dans les régions de la Méditerranée et de l'Atlantique, ait produit les ouragans de l'équinoxe, qui ont causé tant de sinistres sur nos côtes. En quelques lieux, ces ouragans ont pu être comparés aux cyclones, et ont laissé sur leur passage des marques surprenantes de leur furie. Dans certaines parties de la Manche, le littoral était couvert de navires brisés, jetés à la côte par le tourbillon.

Ces perturbations extraordinaires doivent être, en grande partie, attribuées, comme nous l'avons déjà dit, à la douceur exceptionnelle de l'hiver, causée par la permanence des vents et des bourrasques du sud jusque vers la fin de février, et par la lutte de ces vents avec les vents polaires, avec les bourrasques du nord, qui, ainsi qu'on devait s'y attendre, ont fait alors brusquement irruption, déterminant partout une forte baisse du thermomètre.

Certaines bourrasques arrivent toutes formées de l'Atlantique, et ce sont les plus terribles pour nous. L'*Atlas des mouvements généraux de l'atmosphère*, rédigé à l'Observatoire impérial par M. Baille, donne d'intéressants détails sur la formation, la marche et l'intensité de ces météores, dont on peut aujourd'hui prévoir l'approche, grâce aux progrès de la météorologie et à l'emploi du télégraphe électrique, avec une suffisante exactitude.

1. Amas de galets roulés par la mer le long des côtes crayeuses de la Manche.

1. Voyez la relation publiée dans le *Tour du Monde*, n° 476.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On lira aussi avec fruit le savant ouvrage de M. Marié-Davy[1] sur le même sujet, qui résume les récents progrès de la météorologie.

Pendant l'année 1868, l'agitation de l'atmosphère amenait aussi des tourmentes qui se propageaient de la mer du Nord à la Méditerranée, et y causaient de nombreux naufrages. Nous empruntons aux *Annales du sauvetage maritime* (n° de mai 1868) le récit d'un sinistre que nous choisissons parmi tous ceux dont cet excellent recueil donne l'émouvante relation, et qui

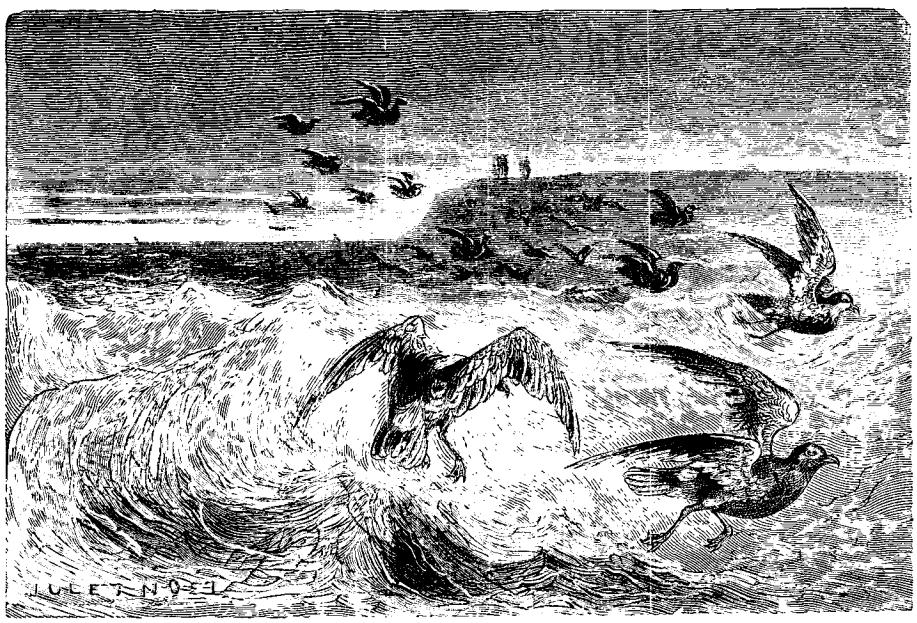


Les naufragés de la *Queen of South*. — Dessin de Jules Noël.

mettent en lumière l'énergique dévouement de nos vaillants marins :

« La tempête qui s'est déchaînée avec tant de violence aux Sables-d'Olonne, le 24 avril, a occasionné à l'embouchure de la Loire un épouvantable sinistre.

« Dans la soirée, la *Queen of South*, de seize cents

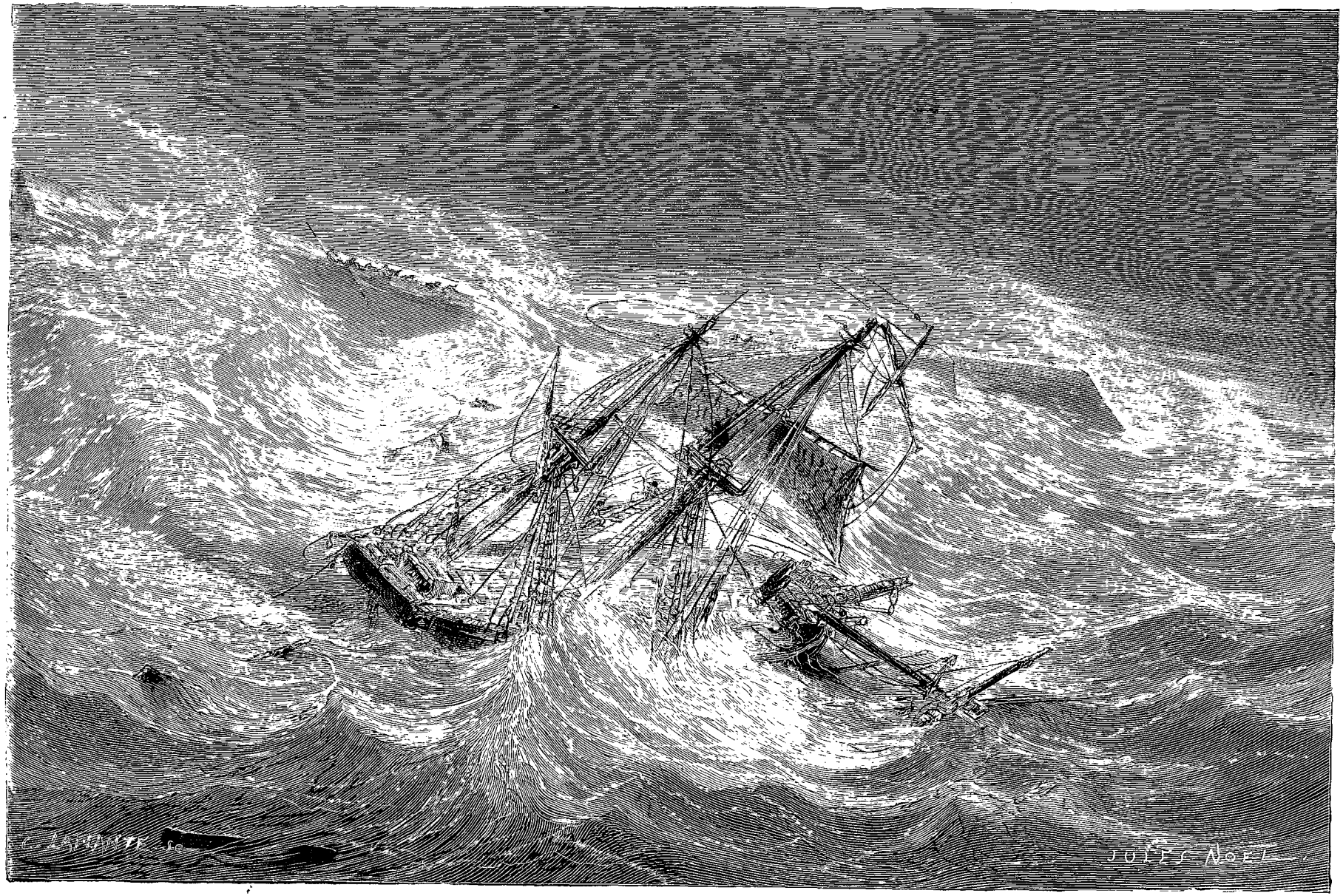


Les pétrels. — Dessin de Jules Noël.

tonneaux de jauge, arrivant du Callao après une traversée de cent six jours, venait mouiller entre l'île de Noirmoutiers et la pointe de Saint-Gildas. Il y avait à bord trente-cinq hommes d'équipage, deux femmes et cinq enfants passagers, en tout quarante-deux personnes. Le 25, à deux heures du matin, le navire, après avoir cassé une de ses chaînes et chassé sur sa seconde ancre, donna sur les roches, où il s'entr'ou-

1. *Les mouvements de l'atmosphère et des mers*, considérés au point de vue de la prévision du temps. — Paris, 1866.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Naufrage de *la Lérida*. — Dessin de Jules Noël d'après une aquarelle de M. E. Petit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vrit. Les passagers et l'équipage, moins cinq hommes qui préférèrent rester sur l'épave, s'embarquèrent dans les canots ; ils ne tardèrent pas à être engloutis.

« Deux des cinq hommes restés à bord, s'emparant d'une pièce de bois, se lancèrent résolûment à la mer et abordèrent à la plage de Saint-Gildas vers six heures du matin ; mais, au moment de toucher terre, l'un d'eux, qui n'avait pas eu la précaution de s'amarrer, fut enlevé par le retrait d'une lame, malgré les efforts de son compagnon d'infortune.

« Les trois autres marins s'étaient réfugiés sur le beaupré du navire et s'y étaient échelonnés. C'est dans cette pénible situation qu'ils furent secourus par le patron Chantereau (Jean-Élie) du chasse-marée *Jeune-Marie-Désirée*. Celui-ci était sorti de Saint-Nazaire à cinq heures du matin, pour Noirmoutiers, accompagné de son matelot Guérin (Pierre-Alexis). En approchant de Saint-Gildas, ils aperçurent un tronçon de mât s'élevant au-dessus de l'eau d'environ huit mètres. Il laissa porter sur cette épave afin de la reconnaître, et distingua bientôt les signaux de détresse qui lui étaient faits par les matelots anglais. Il n'hésita pas à amener ses voiles pour secourir les naufragés, malgré le danger auquel il s'exposait, auquel il exposait son bateau, sa propriété, l'unique gagne-pain de sa famille.

« Il vint passer très-près sous le vent de l'épave, et lança un bout de corde au matelot Hoey, qui s'en servit pour élinguer successivement ses deux compagnons, hors d'état de s'aider eux-mêmes. Trois fois Chantereau dut recommencer sa manœuvre. Au bout d'une heure et demie d'efforts, il réussit à amener dans son chasse-marée le dernier des marins anglais ; les deux premiers étaient sans connaissance. Il les rappela à la vie, donna à tous des vêtements secs, et les conduisit à Noirmoutiers. Quelques jours après, son matelot et lui reçurent la lettre suivante, publiée dans le journal l'*Union bretonne* :

« Messieurs, avant de retourner chez nous, nous désirons vous témoigner encore une fois notre plus profonde reconnaissance pour votre noble et héroïque conduite, qui vous a fait risquer votre vie et votre propriété pour nous sauver d'une mort certaine, en venant nous chercher de dessus les débris du navire anglais *Queen of South*, qui s'est perdu à Saint-Gildas dans la nuit du 24 courant.

« Les mots sont impuissants à rendre nos sentiments de profonde gratitude envers vous ; mais, comme nous-mêmes, vous êtes des marins, et vous connaissez tous les dangers et les périls que nous courons continuellement dans notre métier ; vous comprendrez donc et accepterez aussi cette sincère expression de gratitude que nous vous envoyons du plus profond de notre cœur.

« Les cruels et lamentables événements de cette nuit ne s'effaceront jamais de nos mémoires ; mais, si quelque chose peut atténuer notre douleur pour ceux qui ont péri, c'est bien l'acte généreux que vous avez accompli et la bonté vraiment chrétienne dont vous nous avez comblés.

« Camarades, nous vous remercions de nous avoir arrachés à cette mort certaine qui nous attendait et à laquelle ont succombé notre capitaine, sa femme et leurs quatre enfants, une passagère et son enfant, plus trente hommes de l'équipage.

« Vos reconnaissants et tout dévoués :

« John Boyle, *second;* Henry Reeves, *lieutenant;* William Hoey, *matelot.* »

« En récompense de l'acte de dévouement, Chantereau a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, et son matelot Guérin a reçu une médaille de première classe en or. »

Dans le dernier rapport (mai 1869) présenté au nom du conseil d'administration de la Société centrale de sauvetage, M. Dumoustier de Frédilly[1], après avoir successivement passé en revue l'état des stations installées par la Société sur le littoral, rappelait les services rendus par le personnel énergique auquel ce matériel est confié. En 1866, dix-neuf stations successivement organisées secouraient dix-sept bâtiments en détresse et sauvaient trente-deux personnes. En 1867, vingt-neuf stations portaient assistance à trente-neuf bâtiments et sauvaient quatre-vingt-douze personnes. En 1868, le nombre des bâtiments secourus par trente-sept stations s'élevait à cent soixante-dix, et celui des personnes qui ont dû leur salut au dévouement des sauveteurs, à cent quarante-quatre.

En abordant le récit des principaux faits de sauvetage accomplis dans le courant de l'année, M. Dumoustier disait très-bien : « La scène est souvent la même, le dévouement seul se renouvelle ; mais vous vous souviendrez qu'en nous adressant à vous, messieurs, nous faisons connaître à nos amis du monde entier de nobles actes simplement accomplis par des hommes de cœur, et que ces mots, *les braves gens!* qu'on entendra peut-être répéter par des échos lointains, seront leur plus douce récompense. »

L'espace nous manquerait pour résumer les éclatants services rendus par les stations de canots ou de porte-amarres sur nos côtes de l'Océan ou de la Méditerranée. Mais à côté de ces services, chaque jour plus nombreux, M. Dumoustier a justement signalé un acte de dévouement tout personnel, dont nous empruntons le récit à son éloquent rapport :

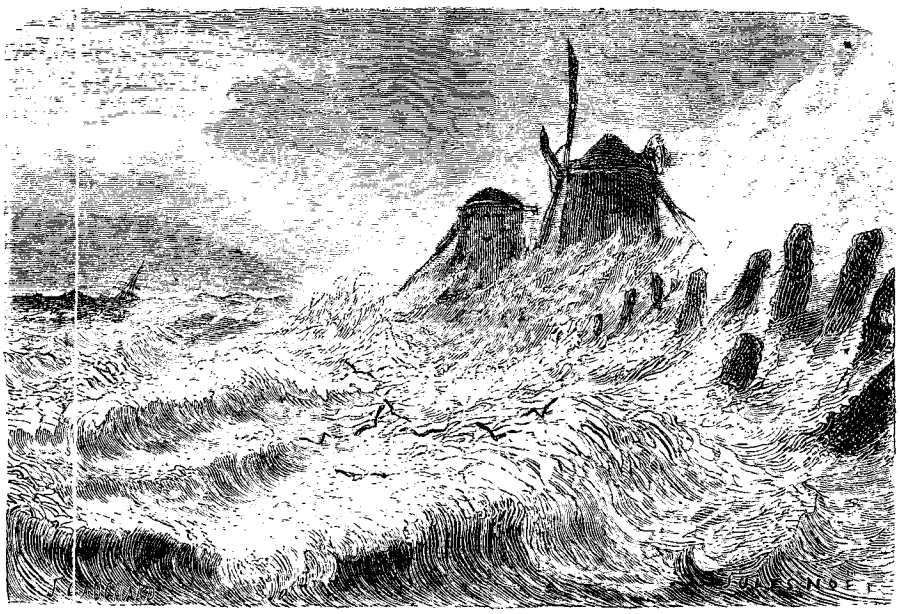
« .... Nous sommes à Tenez, sur le littoral de l'Algérie. On exécute en ce moment, à l'entrée de ce port, des travaux destinés à relier à la terre ferme, par une jetée continue, un îlot situé à un kilomètre. Un certain nombre d'ouvriers travaillent sur l'îlot, et chaque soir reviennent à terre.

« Dans la journée du samedi 7 novembre, la mer ayant grossi subitement, les hommes ne purent regagner le continent ; ils durent passer la nuit sur le ro-

1. Chef de la division de la navigation au ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cher. Le lendemain, la mer, plus furieuse encore, rend tout secours impossible; il faut attendre. La nuit s'écoule. Le lundi, la situation reste la même. Qu'allaient devenir ces malheureux ouvriers, depuis trois jours accrochés sur un rocher battu de toute part, sans vivres, sans abri? On tente vainement de mettre des barques à la mer; aucune ne peut vaincre la vague. Un kilomètre à franchir : aucun porte amarre ne peut atteindre cette distance. Eh quoi! ces hommes dont le regard est tourné vers une population qui les distingue, vont-ils, après quatre jours, disparaître emportés par la lame? Un homme à la nage pourrait peut-être franchir cet espace, et porter jusqu'à cette roche un filin qui permettrait d'établir un va-et-vient. Mais qui tentera cette entreprise téméraire, qu'on peut croire au-dessus des forces humaines? Les plus hardis se taisent. Un homme se présente; il est grêle, a l'apparence chétive; on lui dit qu'il périra, il répond qu'il le sait, mais que cela ne l'arrête pas; puis, dépouillant ses vêtements, il demande la corde qu'il doit porter au rocher. Il entre résolûment dans les brisants furieux et nage. Toute une population haletante suivait du rivage cet admirable spectacle d'un homme seul luttant contre les éléments déchaînés. Cet homme, messieurs, était un condamné militaire frappé de quinze ans de fers pour voie de fait envers un supérieur; il accomplissait l'expiation, et, coupable, il offrait sa vie pour le salut de ses camarades. L'expiation se faisait sous l'œil de Dieu : l'homme devait triompher! La vague le roule. On le croit englouti; non, non, chaque fois il reparaît. Enfin, vivant encore, il aborde au rocher, porteur de la corde attachée autour de ses reins. Une longue acclamation d'actions de grâces s'élève; le va-et-vient s'établit; les vivres et les premiers secours arrivent, puis les ouvriers et leur sauveteur triomphant reviennent à terre. Le soldat avait déjà mérité par sa con-



Saint-Malo. — Dessin de Jules Noël.

duite une réduction de sa peine; il venait de conquérir sa grâce. Peu de jours après, une décision impériale la lui accordait. Il se nomme Dumain. »

Nous reviendrons ici en arrière pour citer encore un acte de généreux dévouement, d'héroïque amitié, signalé dans l'extrait suivant d'un rapport officiel du commandant de *la Néréide*, daté de Sydney (Australie) :

« Le 6 février, par grand vent et très-grosse mer, la frégate étant en cap, le petit foc dut être serré à cause de la violence des coups de tangage. Un des hommes employés habituellement à ce service fit un faux mouvement et tomba à la mer. C'était le nommé Le Breton (Pierre-Marie-Louis), inscrit à Saint-Brieuc. Le peu de voiles que nous avions fut immédiatement supprimé, sauf l'artimon et la goëlette-arrière; de menus filins et quelques légers espars furent lancés en même temps que la bouée de sauvetage. Mais, à peine tombé, ce malheureux était le jouet des lames. Il ne put faire aucune tentative pour profiter des secours qu'on essayait de lui porter et qui devaient se borner à ceux énoncés ci-dessus, car il était de toute impossibilité de mettre un canot à la mer. En peu d'instants, Le Breton disparaissait, roulé par les lames, à cinquante mètres par le travers au vent.

« A cette vue, un autre matelot, mû par un dévouement aussi généreux qu'irréfléchi, s'élança tout à coup de l'échelle de poupe vers son malheureux camarade. Je lui criai immédiatement l'ordre de revenir vers nous, et lui fis lancer en fronde les deux lignes de loch, avec de menus espars en guise de bouées. Il entendit ma voix, et tâcha de nager vers le navire; mais son premier élan et la grande dérive de la frégate l'avaient déjà trop écarté du bord. Il ne put saisir aucun des lochs ni des espars, bien qu'ils fussent à quelques mètres de lui seulement. On le vit faire quelques efforts, disparaître et reparaître une ou deux fois; puis, en

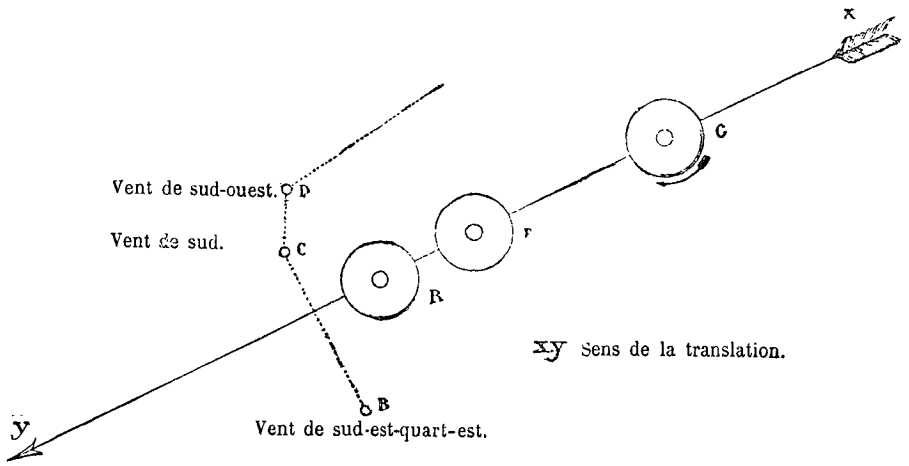
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bien peu de minutes, être recouvert entièrement par la lame. Cet homme de cœur était le nommé Dubois (Pierre-Alfred), immatriculé à Brest. Je manque de renseignemens sur la position de sa famille; elle est domiciliée à Boissy, département de Seine-et-Marne. Je maintins la frégate une heure encore sur le lieu de ce triste événement. Au bout de ce temps, aucune lueur d'espoir ne pouvant nous rester, la nuit tombant et les rafales devenant plus violentes, je dus soutenir le navire en rétablissant la trinquette et le grand hunier au bas ris.... »

De tels faits enregistrés dans les *Annales du sauvetage*, ne font pas seulement ressortir la beauté de l'abnégation, sublime vertu, dont la vie des hommes de mer offre de si nobles et si touchants exemples; ils développent aussi en eux, suivant une haute pensée inscrite en tête des *Annales*, « cette folie du dévouement dont chacun de nos marins possède le germe, et qui suscite sur les côtes des populations de héros. »

S'il nous est permis d'exprimer ici un vœu, nous regarderions comme bienfait la propagation des *Annales*, au milieu du débordement de publications malsaines dont l'influence corruptrice n'est que trop évidente. La Société centrale pourrait faciliter cette propagation en abaissant encore, à l'imitation d'autres sociétés, le prix minime de l'abonnement[1], pour les écoles, cercles et bibliothèques populaires.

C'est au sein de notre zone tempérée que les tempêtes dont il a été question jusqu'à présent se sont produites. Les plus récents travaux météorologiques ont constaté dans ce phénomène des caractères d'une constance remarquable. L'air y est animé d'un mouvement de rotation sur lui-même plus ou moins rapide et invariablement dirigé dans le même sens. Au centre de l'orbe décrit, on observe une baisse très-considérable du baromètre, tandis que la pression de l'air est surélevée sur le pourtour. A la surface de l'Europe, où de tels tourbillons sont fréquemment observés, ils ont des



Manœuvre du navire en présence du cyclone.

trajectoires variables; mais, sauf de rares exceptions, ils arrivent constamment de l'océan Atlantique. On rencontre aussi le mouvement tournant de l'atmosphère dans la zone intertropicale, où il a même été l'objet des plus anciennes recherches et où les navigateurs ont généralement désigné sous le nom de *cyclones* les tempêtes qu'il engendre. Tous les phénomènes de nos tourbillons s'y retrouvent, et le plus souvent avec une violence beaucoup plus grande. Il ne se passe presque pas d'année sans que l'on apprenne que nos colonies des Antilles ou de l'océan Indien ont été ravagées par le passage de ces météores. Leur rencontre en mer est extrêmement dangereuse, comme le montrent les notes suivantes, recueillies sur un bâtiment de guerre qui a eu la singulière chance de traverser deux de ces cyclones dans le courant de l'année dernière.

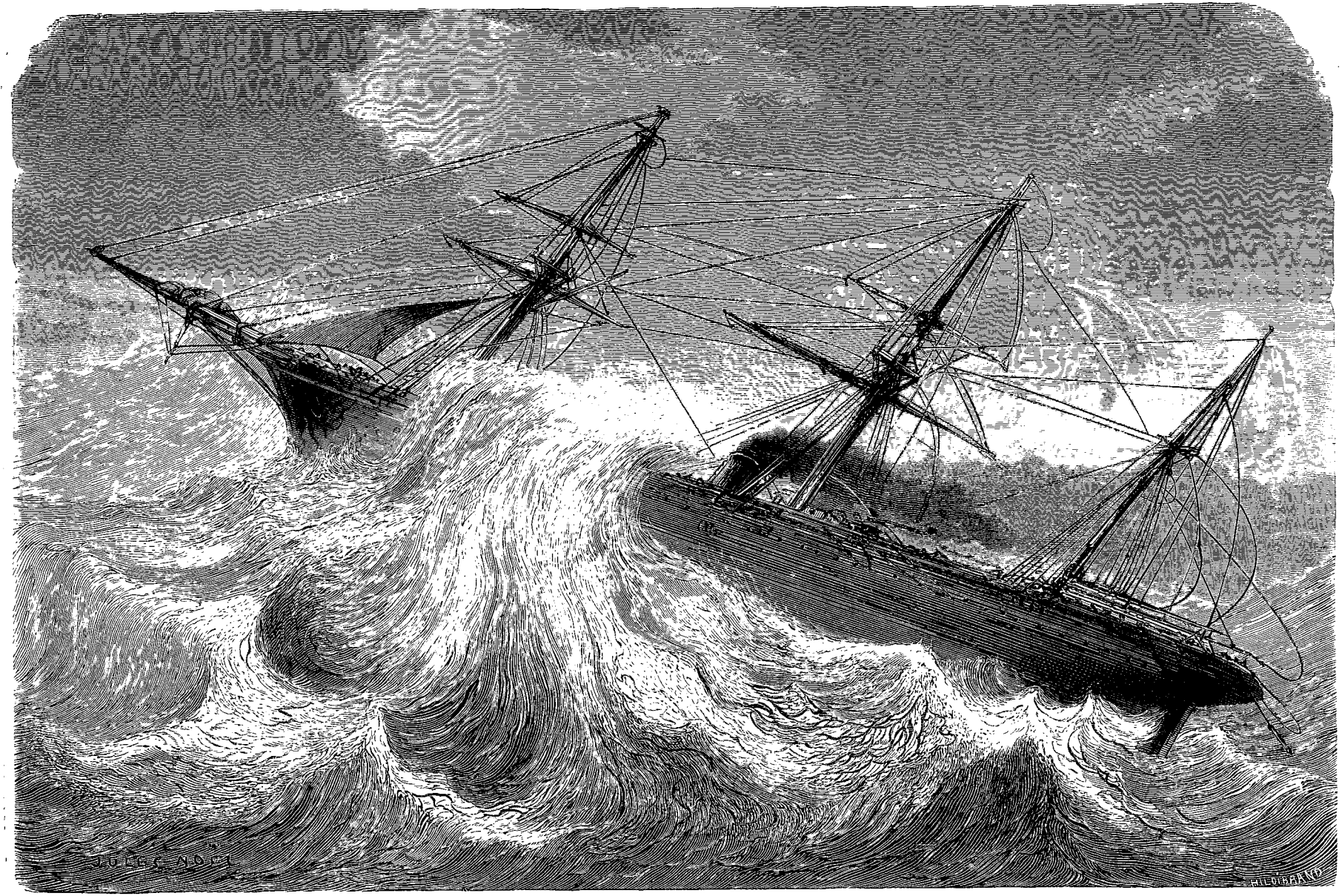
La frégate de premier rang *la Junon*, partie de France sous le commandement de M. de Marivault, capitaine de vaisseau, pour aller remplir une mission dans les mers de l'Inde et de la Chine, toucha à l'île de la Réunion vers la fin du mois d'avril 1868. Elle quitta la rade de Saint-Paul le 28, et fit voile pour Singapoore.

Pendant la traversée, on avait beaucoup étudié à bord la science des cyclones. On s'était surtout servi de l'excellent ouvrage[2] du commandant Bridet, directeur du port à Saint-Denis, spécialement consacré aux ouragans de la région que *la Junon* allait parcourir. Dans une lettre adressée à l'auteur, M. de Marivault apprécie son utilité avec beaucoup de justesse. « Un premier effet général que je dois constater, dit-il, c'est que l'état-major tout entier, pénétré de cette lecture, en faisait, depuis notre entrée dans l'océan Indien, l'objet fréquent de ses conversations et de ses discussions, et se trouvait par là parfaitement au courant

1. Les *Annales du sauvetage maritime* paraissent tous les mois en un cahier de 32 pages, orné de planches et de cartes. — Le prix de l'abonnement est de 6 fr. pour Paris; 7 fr. 20 c. pour les départements.

2. *Étude sur les ouragans de l'émisphère austral.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Péreire assailli et brisé par une lame. — Dessin de Jules Noël.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des phénomènes que nous allions observer. La carte d'ouragan était dans toutes les mémoires, les exemples cités étaient devenus familiers à chacun; de là nulle nécessité d'explication au moment d'agir, nulle hésitation dans les esprits, comme cela n'arrive que trop souvent quand on ne comprend pas clairement les ordres qu'on doit exécuter; aucun de ces doutes qui paraissent sur les visages par le seul fait que l'on est obligé de remémorer des théories mal digérées avant d'être assuré que l'on fait ce qu'il y a de mieux à faire. Partout, au contraire, la confiance communicative et le sentiment satisfait d'hommes qui voient à tout instant que la situation est très-connue et maîtrisée par des procédés que leur esprit s'approprie sans avoir à chercher. Dans ces conditions, un ordre n'est plus qu'un signal d'action; un mot suffit pour faire comprendre toute la pensée, et, sous cette puissante impulsion, un équipage soigneusement organisé accomplit des merveilles en fait de résistance morale et de travaux de force. »

Il n'y avait cependant plus une bien grande probabilité pour la rencontre d'un cyclone, à l'époque où l'on se trouvait. Piddington (*Loi des tempêtes*) indique, pour le mois de mai, quatre fois moins de cas observés que pour le mois de février, qui correspond au maximum.

Pendant la journée du 30 avril, avec la brise habituelle de l'alizé sud-est, la frégate gouvernait à l'est-nord-est, route qui faisait passer à droite de Cargados; mais, le vent fraîchissant le soir et la mer devenant grosse, il fallut se résoudre à passer à gauche de ces bancs, et l'on mit le cap droit au nord du monde. Le ciel s'était couvert de sombres nuages; des grains avaient nécessité une diminution de voilure; mais le baromètre restait immobile à la hauteur de sept cent soixante-cinq millimètres depuis trois heures jusqu'à neuf heures. Du reste, aucun changement dans la direction de la brise n'était observé, et on pouvait encore croire à un simple coup de vent de sud-est. Diverses précautions furent prises; on procéda à un amarrage plus solide des canons de la batterie.

A dix heures, le niveau du mercure descendit d'un millimètre, et cette baisse continua graduellement pendant une heure, jusqu'à sept cent soixante-deux. Ce signe indiquait le caractère de la tempête. On était en présence d'un cyclone, et il fallait déterminer la manœuvre à faire.

C'est sur la perpendiculaire à la direction du vent régnant, c'est-à-dire au nord-est de la frégate, que se trouvait le centre du météore. La fixité de cette direction indiquait de plus que le mouvement de translation se faisait vers le bâtiment, et l'ouragan ne marchait qu'avec une vitesse médiocre, puisque la baisse du baromètre n'était pas rapide. M. Bridet s'occupe de ce cas dans le chapitre très-intéressant intitulé : *Manière d'utiliser un cyclone pour faire la route qui conduit à destination* (c'est l'Inde qu'on suppose).

« Deux manœuvres, dit-il, sont possibles; mais il y en a une qui peut être tentée avec avantage, si l'on est sûr de sa position.

« La première consisterait à se mettre en cape bâbord amures, après avoir pris les précautions les plus minutieuses que suggèrent la prudence et l'habitude de la mer; puis à attendre que le cyclone, poursuivant sa course, s'éloigne du navire.

« On se soumet ainsi aux événements, et c'est la manœuvre d'un homme qui se résigne aux désastres qu'il ne sait comment conjurer, abandonnant son navire à la garde de Dieu, après avoir pris toutes les mesures conseillées en pareil cas.

« Advienne que pourra ensuite! Le cyclone peut passer sur le bâtiment, l'œuvre de destruction peut s'accomplir : le capitaine est en règle; il a fait ce que conseillent les auteurs; personne n'a rien à dire, excepté ceux dont l'existence compromise aurait pu être sauvée par une détermination plus intelligente!

« Un examen approfondi de la situation ne permet pas de courber la tête sous le fatalisme, à la manière des mahométans. Si Dieu est grand, on sait aussi qu'il vous aide à raison des efforts que l'on fait pour se soustraire aux mauvaises chances.

« Supposons que le vent variant du sud-est-quart-sud au sud-est-quart-est, le navire soit en B avec le baromètre à sept cent cinquante-cinq et toutes les apparences du mauvais temps; d'après le tableau théorique, cette hauteur du baromètre indique que le centre se trouve, au minimum, à cent cinquante-sept milles de distance du navire, qui a environ vingt et une heures avant d'y être exposé.

« Supposons toutes les circonstances les plus défavorables, qu'au lieu de cent cinquante-sept milles, il n'en soit qu'à cent trente, et que le cyclone soit animé d'une vitesse de douze milles, dans son mouvement de translation, au lieu d'en parcourir huit, comme c'est la moyenne ordinaire; le centre sera en O, à onze heures du navire au lieu de vingt et une, et cependant le capitaine a encore plus que le temps suffisant pour couper en avant du cyclone, afin d'aller se placer dans la partie maniable, où règnent des vents plus modérés et favorables à la route qui doit le conduire à destination. Que le navire B, en effet, laisse porter vent arrière sans hésiter, six heures après avoir coupé la ligne de translation du cyclone, et le centre, qui pendant ce temps a marché de soixante-douze milles jusqu'en P, ne se trouvera plus du navire qu'à environ soixante milles.

« En C, le bâtiment rencontrera les vents du sud et sera obligé de courir au nord; deux heures après, il sera en D et le centre en R, à une distance un peu moindre que précédemment; supposons qu'elle ne soit plus que de cinquante milles, le baromètre aura baissé de sept cent cinquante-cinq à sept cent quarante; les rafales auront certainement augmenté de violence, mais le plus fort est fait!

« En D, les vents sont sud-ouest, remettant en route le navire, qui regagne bien vite le chemin qu'il a fait en nord-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ouest, et qui, utilisant les vents favorables, voit promptement le temps revenir au beau avec les vents d'ouest et de nord-ouest. En pleine mer, il n'y a aucun risque à tenter cette manœuvre, et on ne doit pas hésiter. »

Le baromètre n'étant descendu, à bord de *la Junon*, qu'à sept cent soixante-deux millimètres, la distance du centre du cyclone permettait, à plus forte raison, de couper la ligne de translation pour atteindre le cercle maniable, et le commandant s'y décida aussitôt. Il donna la route au nord-ouest, et fit allumer les feux afin que la machine aidât à franchir la région dangereuse; malheureusement les accidents qui survinrent empêchèrent la réussite.

La frégate fuyait vent arrière, avec une vitesse de dix nœuds, au milieu de l'obscurité la plus profonde. A mesure que la mer augmentait, les roulis devinrent effrayants. La mer embarquait par les hauts et par les sabords mal ajustés de la batterie.

A minuit, l'eau monta si haut dans la machine, qu'un grand coup de roulis éteignit tous les fourneaux et détacha les plaques des parquets qui, projetés dans tous les sens, rendaient désormais l'accès des foyers presque impossible. On ne put obtenir la pression, par intervalles, que pour faire marcher une pompe d'épuisement. Le plus souvent, l'eau brûlante des chaudières, qui s'échappait par plusieurs fentes, aggravait la difficulté du travail.

Le vent augmentait, soufflait en tempête. Sa direction tendait déjà vers le sud, ce qui indiquait qu'on avait notablement marché dans le cercle du cyclone. Mais la voilure et le gréement éprouvèrent tout à coup de graves avaries.

Dans un violent coup de roulis, la grande vergue se brisa; tous les huniers furent emportés; ceux même qu'on avait ferlés avec le plus grand soin s'en allèrent par lambeaux; la rupture du minot de la misaine causa la perte totale de cette voile.

Arrêtée ainsi dans sa course avant d'avoir pu franchir le lit de la tromhe, la frégate se trouva livrée, sans vitesse, à une mer désordonnée dressant autour d'elle des vagues énormes. On la vit se coucher en travers sur sa joue de bâbord sans pouvoir se relever, n'obéissant plus à son gouvernail.

Il fallait cependant la faire arriver de nouveau vent arrière. Aucune voile d'étai ne tint; un épais prélart, qu'on essaya de hisser, partit en morceaux; des hommes se massèrent en vain dans les haubans pour donner de la prise au vent.

On prenait déjà des dispositions pour couper le basmât d'artimon, lorsque deux mâts supérieurs se cassèrent tout à coup et laissèrent le bâtiment se redresser un peu.

Mais ce fut un court répit. Depuis que la frégate ne changeait plus de place, l'ouragan marchait vers elle avec rapidité, et sa force s'accroissait à chaque instant. Il n'y avait du reste aucune variation dans la direction du vent.

La mer s'élevait en véritables montagnes qui déferlaient lourdement sur le navire. Elle avait emporté la galerie, les embarcations suspendues sur les flancs et à l'arrière. Une grande ancre, détachée de ses liens, avait produit, en défonçant un sabord de l'avant, une large voie d'eau qu'on put avec beaucoup de peine boucher en y entassant des hamacs.

Une pluie torrentielle se joignait aux coups de mer continuels et toute la lutte était désormais dirigée contre l'envahissement des eaux. L'équipage entier, distribué entre les pompes et les chaînes de seaux, travaillait avec une admirable confiance et un sang-froid plein d'entrain.

« La tourmente durait depuis sept heures, écrit un officier, redoublant à chaque heure de violence et de bruit... quand tout à coup un silence absolu se fit, un silence que je ne puis comparer qu'à celui qui suit l'explosion d'une mine sur un bastion pris d'assaut. C'était le calme central, calme subit et étrange qui produisit plutôt de l'étonnement qu'une impression de sécurité, tant on s'y sentait comme en dehors des lois ordinaires de la nature. Le mouvement du tourbillon continuait dans le haut de la colonne d'air dont nous occupions la base. Des oiseaux, des poissons, des sauterelles, des débris sans forme tombaient de tous côtés, et l'état électrique de l'atmosphère produisait une sensation vertigineuse sans analogue dans nos souvenirs, se manifestant par un état extraordinaire d'exaltation chez quelques hommes habituellement très-calmes. »

De nombreux oiseaux étaient retenus dans cette espèce de gouffre aérien. Parmi eux se trouvaient plusieurs échassiers, ce qui indique, avec les insectes et les débris de plantes, que le cyclone avait passé sur des îles. Quelques-uns des poissons volants qui tombaient sur le pont étaient vivants; d'autres, morts depuis quelque temps, sentaient déjà.

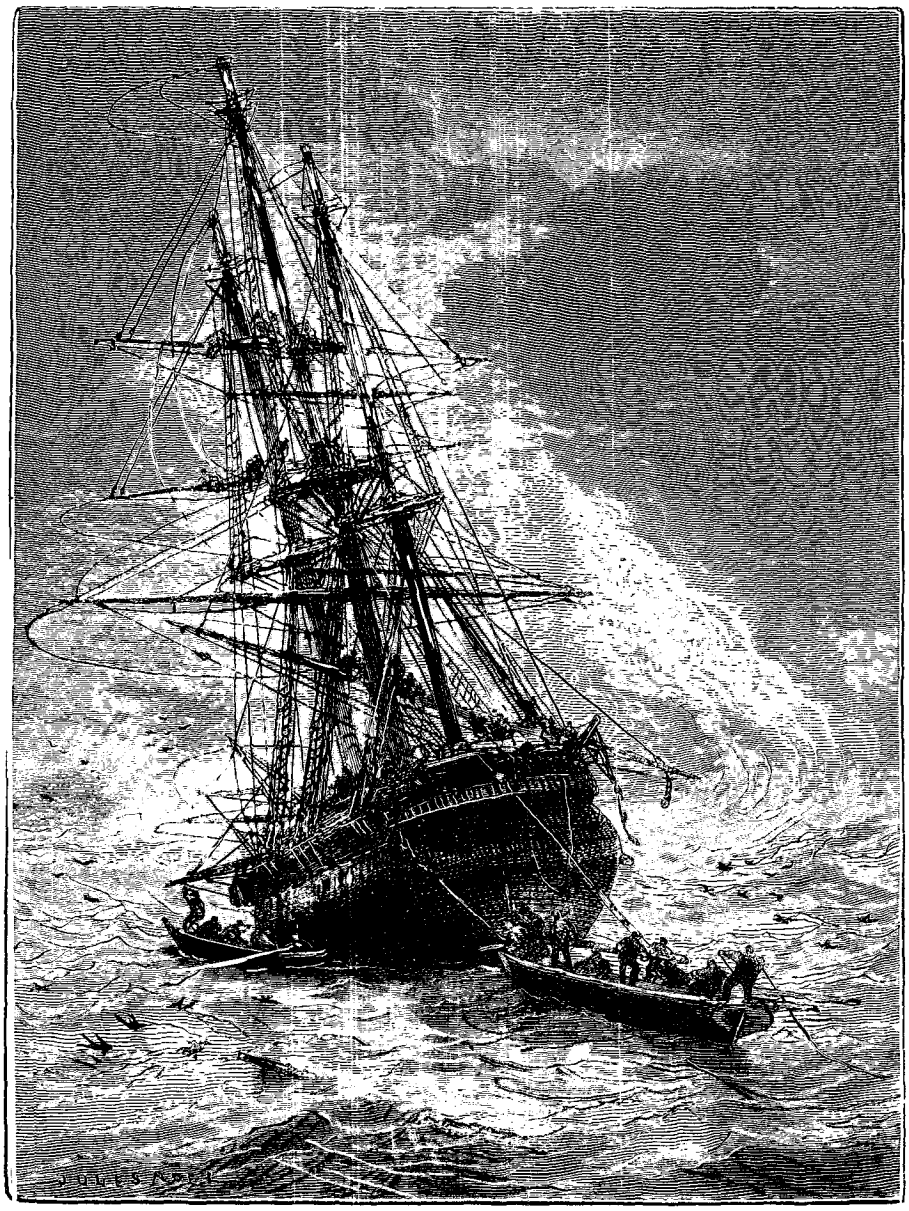
Nous indiquons ici les observations barométriques faites pendant la durée de l'ouragan :

Le 30 avril	à 10 h.	du soir	764	milim. de haut.
—	11	—	762	—
—	12	—	760	—
Le 1er mai	à 1 h.	du mat.	758	—
—	2	—	754	—
—	3	—	750	—
—	4	—	742	—
—	5	—	739	—
—	6	—	737	—
—	7	—	732	—
—	8	—	734	—
—	9	—	734	—
—	10	—	735	—
—	11	—	736	—
—	12	—	736	—
—	7 h.	du soir	737	—
—	8	—	737	—
—	9	—	738	—
—	10	—	739	—
—	11	—	741	—
—	12	—	742	—
Le 2 mai	à 4 h.	du mat.	743	—
—	8	—	746	—
—	12	—	750	—

En quelques mots, l'équipage fut mis au courant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la situation et comprit aussi bien que les officiers la nécessité de ne pas perdre une minute du temps qui devait s'écouler jusqu'au renouvellement de la lutte contre le terrible météore. L'activité redoubla aux pompes et à toutes les chaînes; les gabiers en furent détachés pour entreprendre le difficile et périlleux travail de saisir les débris de mâture que le roulis faisait battre d'un bord à l'autre. La grande vergue, qui décrivait autour du mât des arcs formidables, fut amenée avec beaucoup de peine sur le pont. Il fallut aussi fixer le petit mât de hune et la vergue du petit hunier qui pendaient sur le côté après avoir enchevêtré leur gréement avec les cordages inférieurs. Plusieurs de ces débris, dont on aurait pu se débarrasser en coupant leurs liens, mais qu'il y avait intérêt à conserver comme éléments d'une nouvelle mâture, furent sauvés



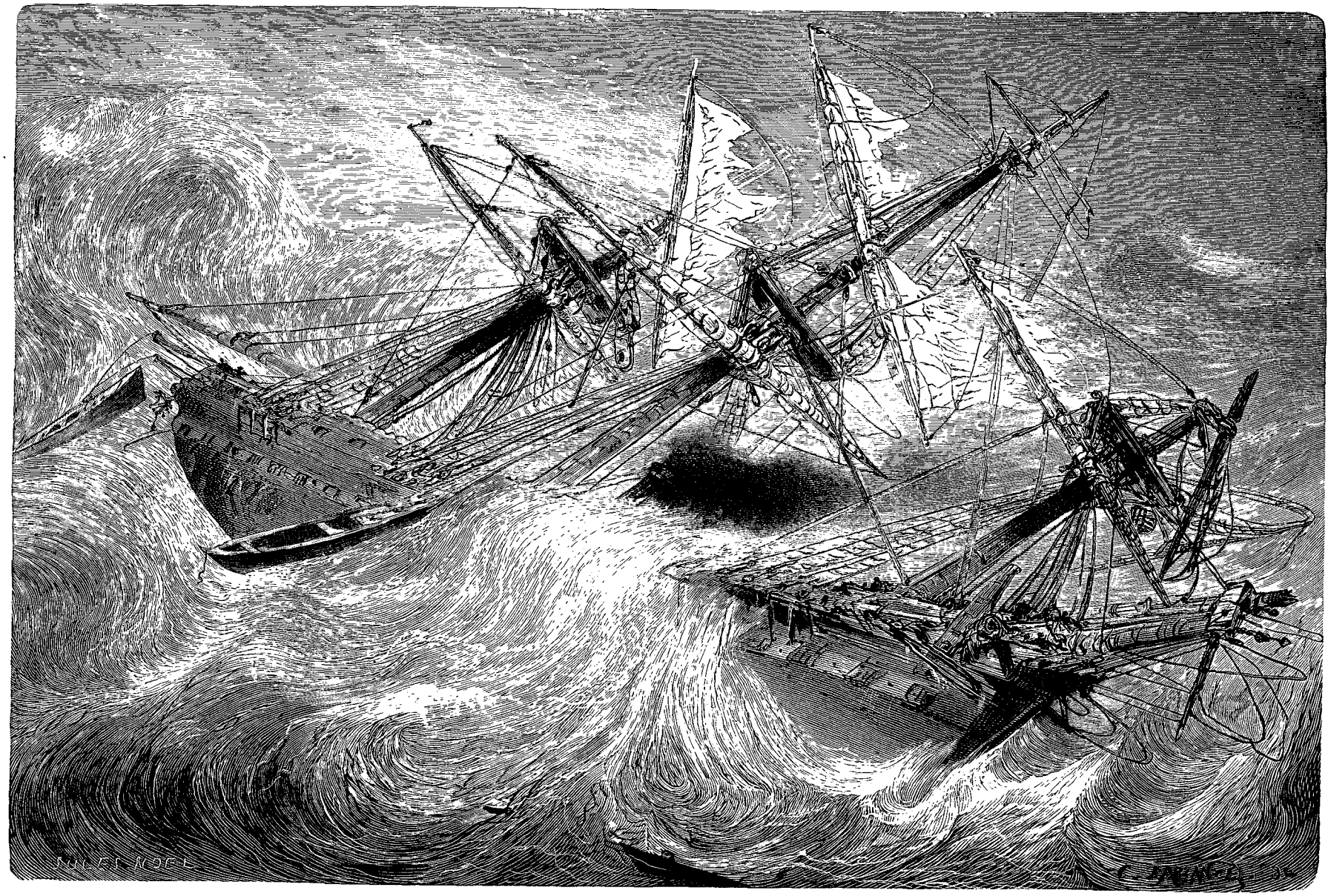
La Junon installant un gouvernail de fortune. — Dessin de Jules Noël.

par les matelots qui rivalisaient de dévouement et d'audace.

Dans la machine, les dangers étaient aussi très-grands. Les plaques des parquets, les outils entraînés par l'eau dans toutes les directions blessaient les travailleurs, et les projections continuelles d'eau chaude forçaient les plus robustes à quitter de temps en temps une atmosphère irrespirable.

Il fallait pourtant arriver à tout prix à faire fonctionner les pompes pour vider l'eau qui empêchait d'allumer les fourneaux. Des officiers donnèrent l'exemple du travail dans l'eau chaude. Le résultat fut heureusement atteint par suite de la forte inclinaison que gardait la frégate à cause du tassement qui s'était fait dans les soutes et grâce à laquelle une partie des foyers se trouva plus vite dégagée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Premier cyclone supporté par *la Junon*. — Dessin de Jules Noël d'après un croquis fait à bord.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après cinq heures de calme, vers midi, les premiers souffles du vent se firent sentir, et, quelques instants après, l'ouragan dans toute sa force emportait de nouveau le bâtiment.

Les rafales arrivaient maintenant du nord-ouest, mais aucune des voiles qui avaient été préparées ne put tenir. Il était par suite impossible de manœuvrer pour s'éloigner rapidement du cyclone; le changement d'amures prescrit par la théorie afin de prendre le vent par bâbord put seul être opéré. On fut réduit encore à un rôle passif au milieu des fureurs de l'ouragan, qui ne devait s'éloigner qu'au bout de deux jours par l'effet de son lent mouvement de translation.

Dans le cercle dangereux à travers lequel la frégate dérivait maintenant, c'est-à-dire dans la partie du cyclone où les vitesses de rotation et de translation s'ajoutent, l'agitation de la mer augmentait aussi bien que le vent. La membrure du bâtiment se déliait de plus en plus; on voyait plusieurs traces de cassure dans les courbes et les baux, mais il était difficile d'apprécier l'origine réelle de tout ce qui paraissait être des voies d'eau.

Le 5 mai seulement, la machine parvint à fonctionner, avec lenteur d'abord et en prenant toute espèce de précautions, puis plus rapidement. Il fallait maintenant chercher un port de refuge. Le premier point apprit que la frégate se trouvait à dix lieues de l'île de Sable, danger qu'on n'avait heureusement pas connu pendant le cyclone. Le 6, elle fit route vers les Seychelles, où elle trouva à Mahé, au milieu des récifs de corail, un petit port tranquille dans lequel on put entreprendre les réparations les plus indispensables. Un mois après elle rallia la station de Cochinchine et y trouva les ressources nécessaires pour compléter son armement.

Au mois de novembre suivant, une épreuve nouvelle était réservée à cette même frégate dans les parages qu'elle venait d'aborder. On était cependant déjà hors de la saison des *typhons* (nom qu'on y donne aux cyclones), car c'est dans le mois de septembre que ces tempêtes s'y manifestent le plus souvent, comme partout dans l'hémisphère nord.

Quelques extraits d'un intéressant mémoire de M. Jouan, capitaine de frégate, sur les typhons de l'année précédente feront juger de l'extrême violence de ces météores :

La frégate *la Guerrière* eut à en subir un dans les derniers jours d'août. Son passage près du centre est attesté par la baisse du baromètre qui marqua sept cent quinze millimètres : aussi fit-elle, sous l'assaut d'une mer monstrueuse, de graves et compromettantes avaries.

Le 8 septembre, l'île de Hong-Kong ressentit un typhon dont le centre passa à une petite distance des côtes septentrionales. « Le 9, la rade de Victoria offrait le spectacle de la désolation; de tous côtés, des navires démâtés, échoués, jetés les uns sur les autres, etc. Deux bâtiments avaient sombré à l'ancre. Pendant plusieurs jours on vit flotter de nombreux cadavres de Chinois qui avaient été sans doute surpris dans les petits bateaux où vit une population de 16 000 individus. »

Le jour même de l'équinoxe, la partie orientale de la mer de Chine avait été balayée par un violent typhon qui avait aussi ravagé une partie des îles Philippines. Des pluies torrentielles avaient inondé les terrains plats dans ces îles; la grande marée, accrue par la force du vent, avait envahi les rivages et emporté des villages entiers avec leurs habitants. La tempête marchait sensiblement dans la direction du nord avec une vitesse de translation de douze à treize milles à l'heure.

Enfin, le 1er octobre, Hong-Kong, déjà très-durement éprouvée par le premier ouragan, eut à en subir un second encore plus terrible, car c'est le cercle dangereux qui passa cette fois sur l'île.

Le cyclone de novembre 1868 eut lieu après un automne moins mauvais que celui dont nous venons de citer les tempêtes. Mais il fut très-désastreux pour la marine française, qui devait y perdre deux bâtiments : *la Junon*, maintenant condamnée par les ingénieurs, et *le Monge*, sur la disparition complète duquel on ne peut plus conserver aucun doute.

Ils appareillèrent le même jour de Saïgon. Le bateau à vapeur partit le matin, mais la frégate fut obligée d'attendre la marée du soir.

La navigation ne présenta rien de remarquable pour *la Junon* jusqu'au cap Varella, qui fut aperçu le 4 novembre à l'entrée de le nuit. Pendant la journée, il y avait eu seulement une brise très-fraîche de nord-nord-est.

La mer devenait graduellement plus grosse, le ciel se couvrait. On observait quelques signes d'un prochain coup de vent. Des bouffées de chaleur faisaient irruption dans une atmosphère inégale et presque froide par intervalles. Il y avait des surexcitations électriques sensibles pour tout le monde. Le baromètre subit une première baisse à quatre heures. De plus, ce qui est toujours regardé comme un mauvais pronostic, le vent varia dès lors régulièrement *de droite à gauche*.

Le journal de bord porte, pour deux heures à trois heures : baromètre, 764 millimètres et vent du nord. — Pour quatre heures à cinq heures : baromètre, 762 millimètres, vent de nord-nord-ouest, puis de nord-ouest; grosse mer. — A six heures : baromètre, 756 millimètres, vent de nord-ouest, mer démontée. A sept heures : baromètre, 748 millimètres, tempête d'ouest.

Ce fut à huit heures du soir que le baromètre descendit au plus bas niveau : 746 millimètres. Plusieurs voiles furent emportées; mais l'avarie la plus grave eut lieu vers neuf heures et demie. La mèche du gouvernail se rompit.

Jusque-là, le bâtiment avait peu souffert parce qu'on avait pu se diriger de manière à éviter les grands coups de mer, « au plus près de la lame, » comme on dit,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et en faisant marcher la machine à sa moindre vitesse. Mais maintenant il était livré sans gouvernail à une mer affreuse. Pendant cinq ou six coups de roulis formidables, les embarcations de l'arrière et celles de tribord furent enlevées. On fut obligé de se débarrasser d'une ancre qui s'était démarrée, et qui, suspendue par ses pattes, battait contre les murailles.

Heureusement la frégate revint ensuite au vent et se tint assez bien contre les grosses lames pendant le peu de temps que dura encore l'ouragan.

A neuf heures, le baromètre étant à 746 millimètres, le vent avait la direction ouest-sud-ouest. A minuit, le mercure remonta à 756 et le vent passa au sud-ouest. La hausse se fit progressivement d'un ou de deux millimètres d'heure en heure pendant que la brise tourna au sud, au sud-sud-est et au sud-est.

Au moment de la rupture du gouvernail et des grands coups de roulis qui en furent la suite, l'eau envahit la frégate par tous les hauts à la fois et par l'arrière des œuvres vives d'une manière très-inquiétante. Les feux des chaudières furent éteints et les scènes du premier cyclone recommencèrent, avec cette différence toutefois que l'équipage, instruit par une expérience si rudement acquise, savait mieux ce qu'il y avait à faire, et qu'on eut une aide puissante dans les bras vigoureux d'une centaine de soldats passagers ; « on va vous apprendre l'exercice du cyclone, » leur disaient gaiement les matelots, et cet entrain, cette énergie ne se démentirent pas un seul instant.

Au jour, la mer était tombée et l'eau, n'entrant plus par les hauts, fut rapidement maîtrisée. On alla alors reconnaître l'état de l'arrière de la frégate et on vit que la mer l'avait démoli beaucoup plus qu'il n'était possible de l'imaginer. Toute la partie extérieure de la cage de l'hélice avait disparu. A travers l'eau bleue de la mer devenue plus calme, on voyait l'énorme cassure de l'étambot arrière, le vide qu'il laissait au-dessous, l'hélice entièrement à découvert. On ignorait encore la circonstance très-grave que la mise au bassin de radoub révéla seulement plus tard : c'est que l'étambot avait également disparu avec une partie de la quille (voy. le dessin, p. 352).

Ce qui était visible à la mer conduisait à cette effrayante conclusion qu'un désordre très-considérable existait dans tout le bordé de l'arrière, et que, d'un moment à l'autre, une voie d'eau d'une puissance insurmontable pouvait se déclarer. Il fallait par suite retourner le plus promptement possible vers la côte et y chercher un refuge, même au prix d'un naufrage. Des dispositions furent aussitôt prises pour assurer dans ce cas l'établissement à terre, les moyens de défense et de nourriture du personnel. Pour pouvoir se rapprocher de terre, un gouvernail de fortune fut construit; on l'installa le surlendemain et, avec cet appareil, la frégate longea la côte jusqu'au cap Saint-Jacques. Elle s'engagea ensuite dans la rivière de Saïgon et y trouva le bateau à vapeur *le Lucifer* qui la reconduisit au mouillage qu'elle avait occupé précédemment.

Remarquons que *la Junon* est restée peu de temps dans ce cyclone. En entrant, elle a trouvé le vent au nord et sa route a été à l'est. La rapidité avec laquelle la brise a changé montre que le rayon était petit et que la vitesse de translation du météore (du sud-est au nord-est) était fort grande. *Le Monge* devait se trouver probablement de vingt à trente lieues plus au nord et, par conséquent, il a dû passer par le centre. Ce malheureux bâtiment a probablement sombré sous les énormes vagues qui y étaient soulevées...

On a fait fouiller toutes les côtes dans ces parages par les navires de guerre; les courriers ont apporté des nouvelles des directions les plus diverses, sans transmettre aucun indice. On a eu des autorités annamites les renseignements les plus détaillés sur les pertes occasionnées par l'ouragan ; mais rien ne s'y rapporte au *Monge*. La mer, refoulant les fleuves à de grandes hauteurs, est montée directement jusqu'à trois milles de ses côtes, noyant des villes et un pays très-peuplé. On estime à 50 000 le nombre de vies humaines perdues en un seul jour.

On se rappelle que dans les mêmes mers la frégate française *la Belle-Poule*, partie de Bourbon pour Sainte-Marie de Madagascar, fut assaillie par un cyclone dans la nuit du 15 au 16 décembre 1846, et totalement désemparée par la furie de l'ouragan au milieu duquel la corvette *le Berceau*, sa conserve, sombra.

M. Piddington, président de la cour de marine à Calcutta, après avoir consacré plus de vingt années à observer les phénomènes des ouragans, a écrit un livre[1] plein de curieux détails sur ces désastreux météores. Dans les indications pratiques qu'il donne aux marins, indications fondées sur un très-grand nombre d'observations recueillies sur toutes les mers du globe, des faits relatifs à la terrible violence, au caractère électrique et à l'aspect extraordinaire des cyclones, méritent d'être signalés.

On a très-justement dit que « si les vents sont déchaînés dans une tempête, ils sont fous furieux dans les ouragans. » Leur terrible puissance soulève alors des lames monstrueuses, nommées *lames de tempête*, qui se brisent sur les côtes avec une impétuosité indescriptible, et accompagnent souvent des raz de marée dont les effroyables ravages ont été surtout observés dans la mer des Indes et la mer des Antilles. Dans le grand ouragan de 1772, qui dévasta les Antilles, on constata qu'à Santa-Cruz la mer s'élança à vingt-un mètres au-dessus de son niveau habituel, grondant à se faire entendre à cent milles au large; elle enleva et engloutit plus de deux cents personnes qui couraient vers les montagnes pour se sauver. En décembre 1789, la ville de Coringa fut entièrement détruite par une succession de trois grandes lames qui roulèrent sur elle durant un cyclone. Ces terribles

1. *Guide du marin sur la loi des tempêtes*, traduit par F. J. T. Chardonneau, enseigne de vaisseau.

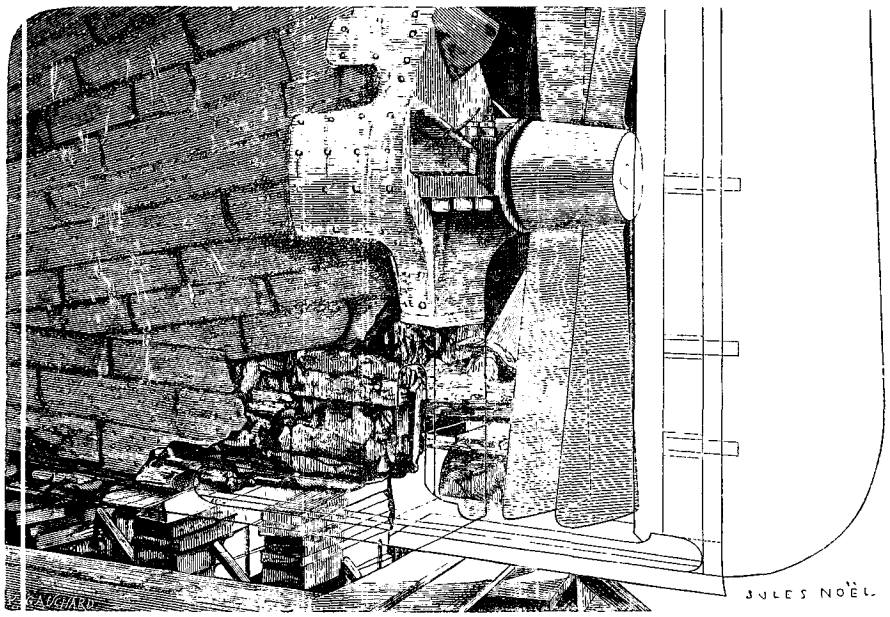
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

inondations sont quelquefois dues en partie aux tremblements de terre, qui ont été souvent ressentis aux approches des cyclones ou pendant leur durée.

L'immense action électrique développée dans le cercle de ces ouragans s'y traduit fréquemment en éclairs et tonnerres incessants, accompagnés de torrents de pluie. Pendant l'ouragan de Santa-Cruz, dont nous avons déjà parlé, il y eut « une obscurité décuple, illuminée seulement par les météores qui effleuraient les collines, comme les globes de feu. » Dans la relation de la perte de la frégate *le Phénix*, citée par Piddington, le lieutenant Archer dit : « Qui peut essayer de décrire l'aspect du pont? Si je devais le faire, je ne pourrais jamais vous en donner une idée : une obscurité totale tout autour de nous; la mer en feu, s'élevant pour ainsi dire en Alpes ou pics de Ténériffe (les montagnes sont une idée trop commune); le vent grondant plus fort que le tonnerre (ce n'est nullement un écart de l'imagination); le tout rendu encore plus terrible, s'il est possible, par une espèce de lumière bleue vraiment extraordinaire. »

Un ancien auteur décrit ainsi l'approche des cyclones dans les Indes orientales : « Quelquefois, du côté de l'horizon d'où arrive la tempête, on voit d'abord comme un nuage flamboyant de la façon la plus étonnante, et quelques-uns de ces ouragans ont paru aussi terribles que s'il se passait une entière conflagration de l'air et des mers. »

Ajoutons qu'au passage du centre des plus violents cyclones l'air fait entendre « un continuel rugissement, » qu'on a comparé à celui des bêtes sauvages,



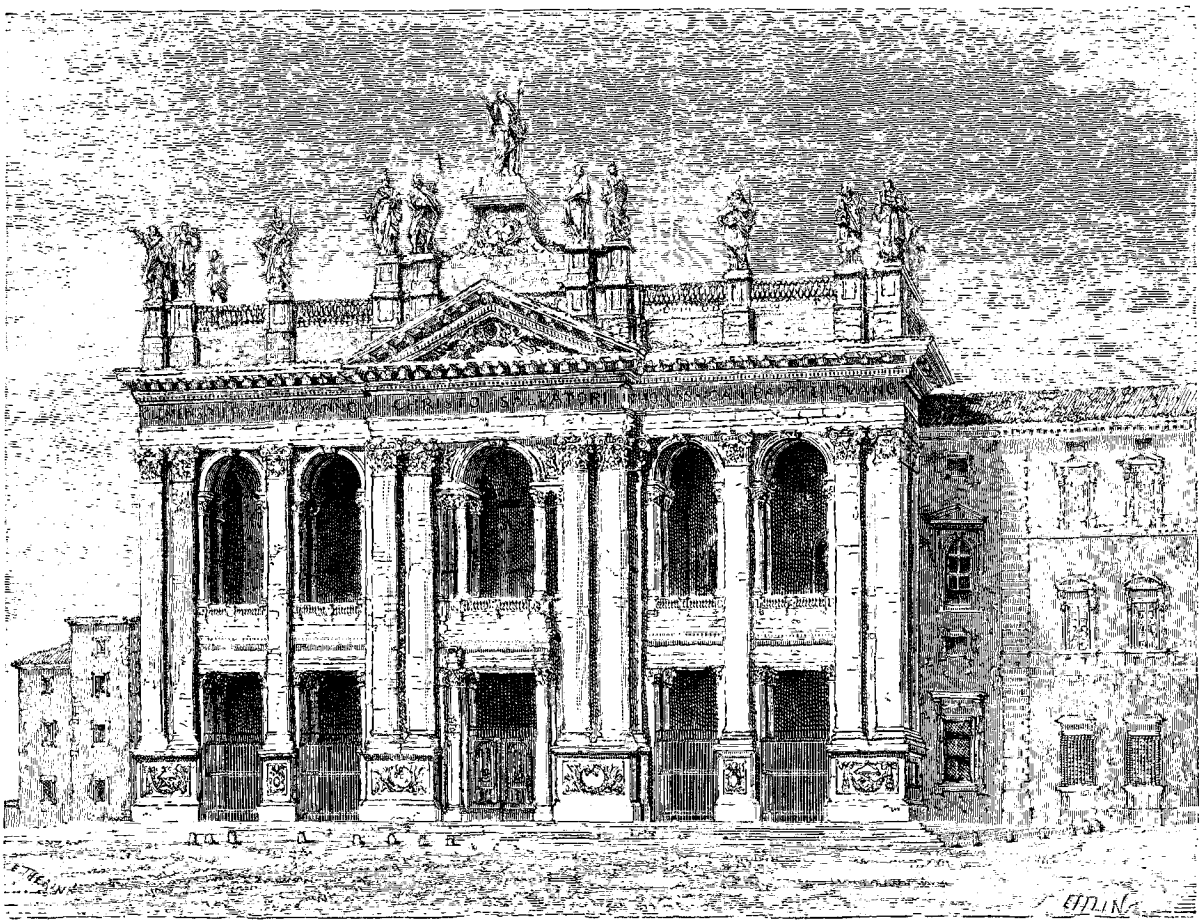
Avaries de l'arrière de *la Junon*. — Dessin de Jules Noël d'après une photographie.
(On a indiqué par un tracé les parties de la carène enlevées par la mer.)

ou « à des voix sans nombre élevées au plus haut ton de la terreur. » Souvent, au centre même, « un cercle obscur de lumière imparfaite » est visible au zénith. Quelquefois même le ciel s'éclaircit complétement, et les étoiles ou le soleil apparaissent au-dessus du banc épais de nuages qui noircit l'horizon. « Les nuages se déchirèrent, dit un capitaine anglais dans son rapport, et le soleil, sur toute la surface de l'eau, donna à l'écume une teinte aussi blanche que la neige et colorée, comme l'arc-en-ciel, dans toutes les directions. »

Nous terminerons ce trop court résumé par les lignes suivantes, du commandant Bridet : « La saison de l'hivernage serait la ruine des moissons de la zone torride, si des pluies fréquentes ne venaient tempérer le climat de ces contrées brûlantes. C'est au passage des cyclones qu'elles doivent les pluies torrentielles qui leur fournissent ces grandes masses de sels ammoniacaux, d'acide carbonique et d'électricité si nécessaires à la végétation : pluies vivifiantes, et dont l'action salutaire parvient souvent à réparer les désastres causés par le parcours du centre d'un ouragan. Si l'on tient compte de ce bienfait, on arrive à se dire que les cyclones ont leur côté utile, qui dépasse de beaucoup les effets désastreux qui en résultent quelquefois. Un jour viendra peut-être où, tout en profitant des nombreux cyclones passant au loin sur les mers, on parviendra, la science aidant, à détourner, ou du moins à amoindrir les calamités qui accompagnent ceux que leur route dirige sur un pays habité. »

ZURCHER et MARGOLLÉ.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Façade de Saint-Jean-de-Latran. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

ROME,

PAR M. FRANCIS WEY[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIII

Forum et colonne de Trajan. — *Compte rendu*, par saint Sylvestre, d'une séance impériale à la Basilique Ulpienne. — Saint-Jean-de-Latran, cathédrale des évêques de Rome : Origine et légendes. — Illustrations de la *Basilique d'or* : Conversion de Fabiola, etc. — Reconstructions de l'édifice; embellissements et décadence. — Baptistère et cloître. — Sainte Hélène et la basilique de Santa-Croce *in Gerusalemme*. — Aspects du quartier et de la place Saint-Jean *in Laterano*. — Le portrait authentique de Charlemagne. — Point de vue; effets du soir. — Pourquoi cette région est déserte et le palais abandonné. — Visite aux collections du Latran : Portrait de *Trajan*, la *Médée*, l'*Antinoüs*; le prototype de *Méphisto*, le *Sophocle*, etc. — Pugilistes et gladiateurs. — Nouveau musée des antiquités chrétiennes : M. de' Rossi. — Explication d'un sarcophage. — Symboles païens à double entente : Bacchus, Apollon, le pasteur Aristée, etc. — Peintures *des primitifs*. — Les hôtes actuels de la grande salle des Conciles. — Quelques mots sur les obélisques. — Complément d'une anecdote fort connue

En parcourant à la base du Quirinal ces quartiers bruyants où des *ciabattini* ressemellent des souliers sous des lambris antiques, lorsque pour la première fois on débouche sur la grande place de cette région, on devine où l'on est sans être renseigné : la colonne Trajane sert d'enseigne au forum dont Apollodore de Damas a dressé les portiques. L'étude des lignes décrites par les tronçons d'une plantation de piliers vous fera reconnaître le périmètre du temple qu'Adrien consacra, l'emplacement de la bibliothèque Ulpienne partagée en deux salles, l'une pour les livres grecs et l'autre pour les livres latins, enfin la situation de la basilique, qui avait son entrée sur ce forum et son abside dans la direction nord-nord-ouest. Divisée en cinq nefs, elle était dallée de jaune antique et de brèche violette ; les revêtements étaient en marbre de

1. Suite. — Voy. t. XVII, p. 353, 369, 385, 401; t. XVIII, p. 353, 369, 385, 401 ; t. XIX, p. 177, 193, 209 et 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lune; le plafond, en bronze doré, posait sur des colonnes de granit. Vous retrouverez même les vestiges des cinq marches massives en *porta santa*, qui exhaussaient le temple sur un opulent piédestal. Dion Cassius a décrit ces merveilles. La basilique avait survécu aux invasions des Barbares, et même aux Vandales ariens de Genséric; mais les luttes du moyen âge, mais les pieuses brutalités des stupides et valeureux Normands ont inhumé sous des décombres un monument qui, pour des chrétiens surtout, aurait dû être un objet de vénération.

C'est dans la basilique Ulpienne qu'en l'année 312 l'empereur Constantin ayant réuni les sénateurs, les généraux et les grands de son empire vint, après avoir franchi ces degrés que nous contemplons accoudé à un parapet de bois, s'asseoir au *presbyterium* et proclamer son abjuration du polythéisme en faveur de la religion du Christ; c'est ce jour-là et à cette même place que ce prince a fermé le cycle de l'antiquité, ouvert les catacombes, changé la face de Rome et inauguré le monde moderne.

Les *Actes de saint Sylvestre* ont relaté plusieurs passages du discours où, « invoquant la vérité contre les funestes divisions des esprits » et déclarant « qu'il abjure des superstitions nées de l'ignorance et nourries par la déraison, » l'empereur ordonne : « que des églises soient ouvertes aux chrétiens, que les prêtres des temples et ceux du Christ jouissent des mêmes privilèges. » Il s'engage lui-même à bâtir une église dans son palais de Latran.

Les sénateurs écoutèrent cette harangue dans un silence morne, car les races patriciennes étaient restées attachées à l'ancien culte. Mais le long des nefs de la basilique se pressaient des populations chrétiennes pour la première fois épanouies au soleil. Lorsque l'empereur se tut, il y eut « comme une longue aspiration »; puis la joie populaire éclata et les cris de la foule s'exhalèrent pendant près de deux heures (*per duarum ferme horarum spatium*).

D'abord, on exalta la puissance du Christ et sa gloire; puis l'enthousiasme montant jusqu'au délire, on proclama ennemis des empereurs ceux qui n'honoraient pas le Dieu vainqueur de Maxence; enfin le populaire, exaspéré par l'attitude des sénateurs, demanda l'expulsion des anciens prêtres et la proscription de ceux qui sacrifiaient encore. Un massacre était imminent, lorsque Constantin, reprenant la parole, exposa cette différence entre le service de Dieu et celui des hommes, que le second est forcé et le premier tout volontaire. « Pour être chrétien, ajouta-t-il, il faut désirer le devenir. Refuser l'admission à qui la demande serait coupable l'imposer serait inique. Telle est la règle de la vérité. Ceux qui ne nous imiteront pas ne perdront point nos bonnes grâces; ceux qui se feront chrétiens avec nous seront nos amis. » Véritablement grand ce jour-là Constantin eut la tolérance d'un sage, vertu rare chez les néophytes ; du même coup, il proclama la foi du Christ et la liberté de conscience. Pour reconquérir ce qu'il avait donné, il n'a fallu guère moins de quinze siècles....

C'est sans doute en mémoire de l'événement qui s'est accompli là que Sixte-Quint a posé la statue de saint Pierre au sommet de la colonne de Trajan, pour remplacer celle de cet empereur enlevée, on le suppose, en 663, par ce Constant II qui pilla Rome et qui vendit à un brocanteur juif les débris du *Colosse de Rhodes*, ouvrage en bronze de Charès, élève de Lysippe.

Je ne pense pas qu'il existe un monument plus précieux, plus exquis en ses portions que la colonne Trajane, ni qui ait rendu de si notables services. C'est ce qu'expose, dans un de ses *Entretiens*, avec plus d'autorité que je ne saurais le faire, E. Viollet-le-Duc, l'architecte qui a le mieux écrit sur son art. Sa description de la colonne Trajane résume et éclaire le sujet en perfection.—Suite de tableaux des campagnes de Trajan contre les Daces, les bas-reliefs reproduisent les armes, les machines de guerre, les accoutrements, les habitations des Barbares; on discerne les races des guerriers et des chevaux; on voit des navires du temps, pirogues et quinquérèmes; des femmes de tout rang, les prêtres de toutes les théogonies; des assauts et des siéges; et tels sont les mérites de cette armée sculpturale, que Polydore de Caravage, que Jules Romain, Raphaël, Michel-Ange et toute la Renaissance, ont puisé là des modèles de style et de stratégie pittoresque.

On verrait très-bien la colonne Trajane, on mettrait commodément ses enseignements à profit au musée de Saint-Germain-en-Laye, si l'administration n'avait pas enfoui je ne sais où les moulages de l'immense appareil. Devant l'original on ne distingue pas grand' chose, la distance est trop grande ; les teintes blafardes du marbre, taché par le temps et éclairé d'une manière diffuse, énervent les effets des ombres. C'est donc un véritable bienfait pour l'art et pour les études historiques que d'avoir voulu mettre à leur portée cet inappréciable trésor. Rendons justice à une pensée patriotique, même quand elle émane d'un souverain faiblement secondé.

Les procédés conservateurs de la galvanoplastie, en enduisant le plâtre de métal, ont donné chez nous aux moulages la couleur du bronze ; mais la colonne Trajane est en plein marbre de Carrare. Le fût a quatre-vingt-dix pieds sur onze de diamètre au bas, et dix au-dessous du chapiteau qui est dorique et d'un seul bloc ; l'édifice se découpe en trente-quatre assises, d'un seul morceau chacune, évidées et taillées à l'intérieur en escalier à colimaçon. Tout le long du pourtour extérieur se succèdent, enroulés en spirale, des bas-reliefs, séparés entre eux par un cordon qui, parallèlement à l'escalier formé de cent quatre-vingt-deux marches, décrit vingt-trois tours pour monter jusqu'à la plate-forme où est élevée la statue. Le socle et le piédestal ont dix-sept pieds de haut ; le tore, d'un diamètre énorme, est monolithe ; l'ensemble de la construction s'élève à cent trente-cinq pieds du sol. Ces trente-quatre blocs de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trente-trois pieds de circonférence sur un mètre de haut, il a fallu, travail de précision considérable, les trouer pour y inscrire l'hélice de l'escalier et, sur leur contour, trouver dans le même morceau et y ajuster avec exactitude la suite continue des bas-reliefs, dus à plusieurs mains, et qui sont plus profondément fouillés à mesure qu'on gagne en hauteur, afin de paraître d'une égale saillie.

Un soir que le ciel était pur, la base de la colonne éteinte dans l'ombre et sa cime enflammée, je suivais des yeux à mes pieds sur le sol antique les damiers, les arabesques dessinés par les dallages de marbre que la mosaïque interrompt çà et là. Une mousse verte et mignonne, avec un lichen d'émeraude, ont formé comme une prairie déchirée par places, mais dont le tissu était argenté d'un amas de pâquerettes. Jamais aux premiers sourires de la saison les clairières des bois n'ont été si fleuries! Ce tapis de verdure d'où surgissent des tronçons de colonnes en granit gris, semblait être le terrain d'une forêt d'arbres brisés par la tempête : quelques souches ont été couchées dans ce hallier par le bûcheron qui a une si bonne faux. C'est là, dans ce bassin qui parodie les bois, qu'a trépigné sous Constantin le peuple de Rome. Au milieu de cette futaie de granits rompus et de scions de marbre à la teinte perlée comme des bouleaux, la colonne Trajane est le peulven géant d'un carrefour druidique.

Tournez la tête : cette vision disparaît. La place Trajane, l'angle de la rue Magnanapoli ne vous montreront plus qu'un quartier boueux et plébéien, noblement encadré cependant par deux églises que couronnent des coupoles disposées en symétrie. Devant moi, sous sa vaste ombrelle, un touriste anglais, tout harnaché de buffleteries où pendaient un gros binocle et une aumônière.... à tabac, regardait rentrer deux à deux de maigres et noirs écolâtres en théologie, dégingandés sous leurs trop larges soutanes; le décrotteur du coin nous criait, infatigable comme une crécelle du désert : *Pulir' le scarpe, mossiou; pulir' le scarpe!*

De la basilique Ulpienne où il vient d'affranchir l'Église, suivons Constantin à son palais de Latran où il a bâti la première cathédrale.

—

Lorsque Giotto, vers l'an 1320, exécuta pour un monastère de Pise le *Saint François recevant les stigmates* qui est maintenant au musée de France, il peignit en prédelle, au-dessous du sujet principal, trois petits sujets légendaires dont l'un, celui de gauche, est assez singulier : — sur un lit à colonnes et à baldaquin, sommeille couronné de la tiare un pape, à qui saint Pierre apparaît pour lui révéler probablement un péril; car tandis que le pontife dort, sur sa tête va s'écrouler une église. Mais un moine la soutient de ses bras et la relève.

Presque en face de cette miniature de Giotto, notre Louvre exhibe une autre peinture où Beato Angelico a représenté le *Couronnement de la Vierge*. Par un rapprochement heureux, qui nous permet de comparer dans un même motif le style et le sentiment des deux étoiles de l'art au moyen âge, Giotto et le Frère Angélique, à un siècle de distance, ont, dans les miniatures de leurs prédelles, traité un sujet presque identique. Couché dans une alcôve, devant le château Saint-Ange tel que la féodalité l'avait travesti, un pape repose, le front dans sa triple couronne. Sur le côté du cadre, la façade d'une église surplombe, et un moine l'arc-boutant de ses bras l'empêche de tomber.

Les deux motifs représentent le même pontife, Innocent III. Dans le premier, saint Pierre, pour l'exhorter à protéger les frères Mineurs, lui fait voir en songe l'Église romaine qui croule et que soutient saint François. Dans le second, ce pontife qui hésitait à confirmer les statuts de l'ordre de Saint-Dominique, rêve que son Église va tomber et que Dominique retient l'édifice.

Le temple chancelant, représenté dans l'un et l'autre gradin comme le symbole de la puissance pontificale, ce n'est point Saint-Pierre, ni la byzantine Sainte-Sophie, ni le Saint-Sépulcre de Jérusalem : c'est — *la Basilique de Saint-Jean de Latran.*

Édifié par Constantin même dans l'enceinte de son palais, Saint-Jean est la métropole de l'évêché romain officiellement reconnu par les empereurs. Le fils de sainte Hélène, ainsi qu'il l'avait annoncé au pied de la colonne Trajane, affecta à cette construction et au logement des évêques une portion de sa résidence du Cœlius, établie sur l'ancien domaine confisqué de ce Plautus Lateranus chassé du sénat sous Claude, et exilé pour avoir été un des amants de Messaline; rappelé ensuite et mis à mort sous Néron pour avoir pris part à la conspiration de Pison et d'Épicharis. C'est lui qui, égorgé par le tribun Statius, mourut sans prononcer une parole ni jeter une plainte, « *plenus constantis silentii*, dit Tacite, *nec tribuno objiciens eamdem conscientiam* »

Le nom de Lateranus qui périt l'année même où fut martyrisé saint Pierre, ce nom était destiné à une renommée bien imprévue; car après que Constantin eut achevé sa primatiale église, ornée avec tant de splendeur qu'on la proclamait la *Basilique d'or*, après aussi que saint Sylvestre l'eut consacrée au Sauveur, et que huit cents ans plus tard Lucius II l'eut vouée aux deux saints Jean, la fondation de Constantin continua de porter le nom de Lateranus, de cette victime dont le peuple avait perpétué le souvenir jusque dans la désignation d'un palais impérial honteusement acquis.

Le poëte Prudentius Clemens, qui écrivait au quatrième siècle, a parlé de la Basilique de Latran. « Qui ne méprise aujourd'hui, s'écrie-t-il, l'autel souillé de Jupiter, pour courir avec la foule aux demeures de Latran chercher la royale onction du chrétien! »

Élu dans l'église *in Lucinis*, désignation dérivée de *lucus* selon Pline, saint Damase fut consacré dans la

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Basilique de Latran ; c'est là que depuis Sylvestre Ier les papes ont pris possession de leur siége.

A Saint-Pierre du Vatican le pape est le souverain spirituel du monde ; c'est à Saint-Jean de Latran qu'il est évêque : c'est la basilique de Saint-Jean qui est la cathédrale de Rome. Aussi cette église a-t-elle été qualifiée : *Mater et caput ecclesiarum urbis et orbis.*

Saint Jérôme raconte dans ses *Épîtres* la grande foule qui envahit la Basilique de Latran lorsque, au milieu des fidèles indignés, une descendante du grand Fabius, pour expier des secondes noces contractées après répudiation d'un premier mari, vint s'agenouiller vêtue d'un sac, les cheveux épars et couverts de cendre, pour se soumettre aux humiliations de la pénitence publique. Jérôme nous représente, lors de ce grand acte qui battait en brèche le droit civil et en préparait la réforme sous l'influence pontificale, la ville entière accourue pour contempler cette Fabiola si fière, si mondaine, si bien parée naguère, si belle toujours, et qui, prosternée dans la poussière, versait des larmes et implorait merci. Elle vendit tout ce qu'elle avait, se réservant de quoi fonder à Ostie le plus ancien hospice connu; et cette grande dame consuma le reste de ses jours à servir les malades et les pauvres.



« .... des *ciabattini* ressemellent des souliers sous des lambris antiques.... ». — Dessin de C. Nanteuil d'après nature.

Saint-Jean de Latran a gardé sa prééminence. Aux processions générales de la Fête-Dieu qui partent de la nef de Saint-Pierre, le clergé de la basilique vaticane n'occupe que le second rang. De tout temps cette métropole a conservé ses anciens rites liturgiques. « L'église de Latran, écrivait Abélard à saint Bernard, cette église mère de toutes les autres, retient l'ancien office, ce que ne fait aucune de ses filles et pas même l'église du palais romain. » Elle n'admettait d'autre oraison que le *Pater*. « Il convenait, dit à ce propos le diacre Jean, qui écrit au treizième siècle, que l'église suprême n'employât que la suprême prière. » Il ajoute qu'au troisième verset de l'*Agnus Dei* on supprimait *dona nobis pacem*, le Latran étant le symbole du temple éternel où le Christ sera la paix des justes et où on n'aura plus à la désirer. Saint-Jean de Latran n'avait pas de portes, mais de simples rideaux, afin qu'on pût s'y réfugier à toute heure. C'est par l'entremise de cette métropole que le droit d'asile s'est transmis des temples païens à nos églises.

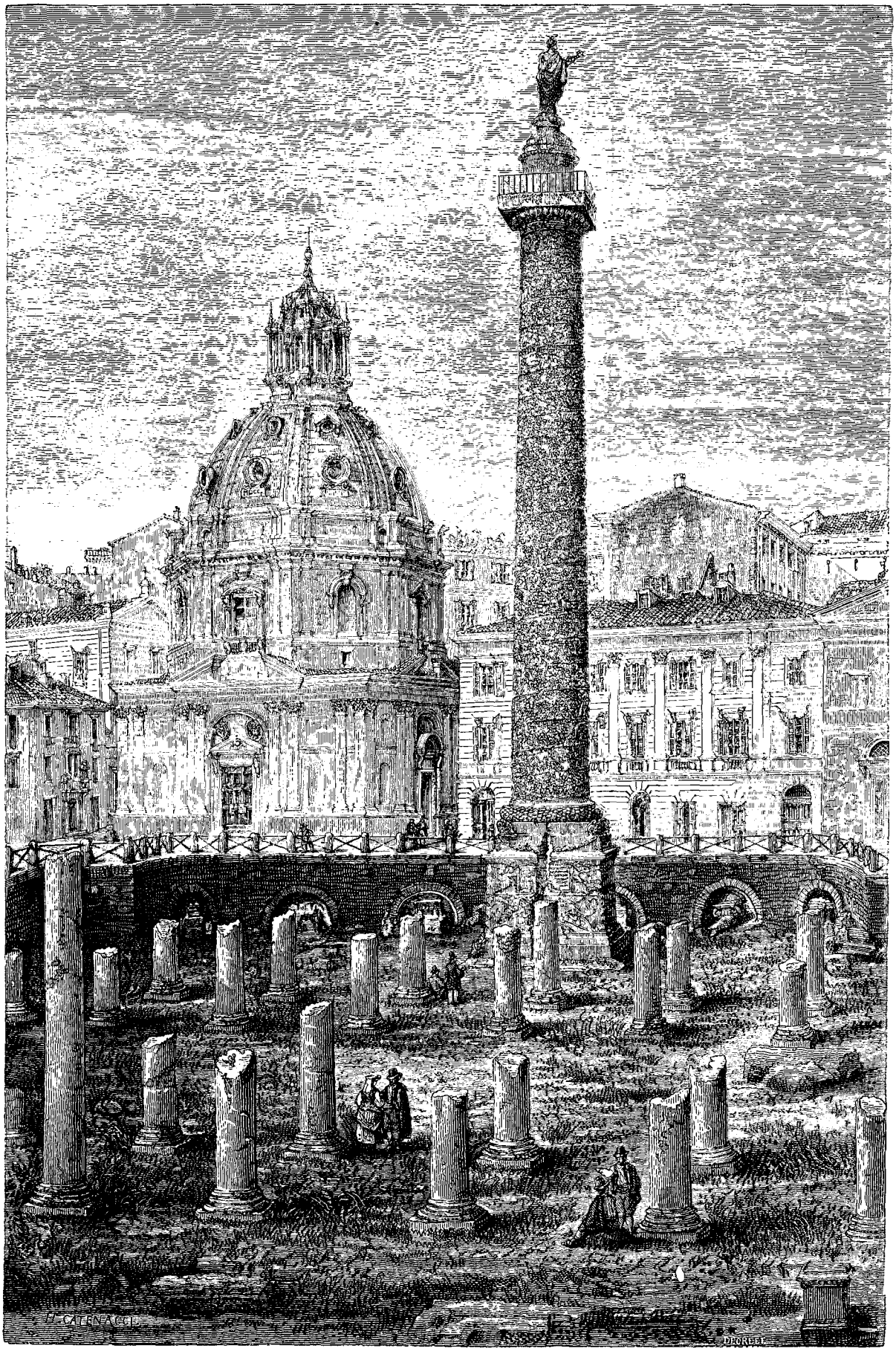
S'il fallait rappeler les principaux événements qui se sont passés au palais et dans la Basilique Latérane où tous les papes ont été couronnés, le récit embrasserait l'histoire de l'Église. C'est dans des conciles de Latran que furent condamnées les hérésies d'Amaury de Chartres, de Bérenger, ainsi que les erreurs des Manichéens. Depuis le temps du pape Melchiade qui a tenu le premier concile dans l'appartement même de l'impératrice Fausta, jusqu'au pontificat d'Alexandre II, le palais patriarcal a réuni six assemblées synodales. Du règne de Jules Ier contemporain de Constance, jusqu'à Léon X, l'église primatiale a vu siéger quinze conciles ordinaires et cinq conciles généraux.

De toutes les grandeurs évoquées par une si haute généalogie, il n'est resté qu'un baptistère, séparé de l'église par une cour et défiguré par nombre de restaurations. Mais les huit colonnes en porphyre, surmontées de huit colonnes en marbre qui portent la coupole octogone, sont un appareil constantinien, ainsi que les piliers et l'entablement antique qui, enchâssés aujourd'hui dans la muraille, marquent encore le centre de l'ancien porche. Là, dit une légende romaine, fut baptisé l'empereur Constantin; mais c'est une erreur : ce prince ne reçut le baptême qu'aux approches de la mort et à Nicomédie. On ajournait volontiers alors jusqu'à ses derniers moments l'acceptation du baptême, qui purifiait de toutes les souillures.

Son baptistère mis à part, Saint-Jean de Latran n'est guère aujourd'hui qu'un lieu très-saint consacré par de grands souvenirs. Telle a été la prédilection des papes pour leur berceau, qu'ils l'ont d'âge en âge embelli et *mis à la mode.*

La Basilique de Constantin avait duré dix siècles quand, vers 1308, un incendie détruisit et le temple et le palais. Clément V, qui résidait à Avignon, commença la reconstruction et la conduisit fort avant;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Colonne Trajane et basilique Ulpienne. — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie de Bisson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

puis Urbain V, Alexandre VI poursuivirent et décorèrent; Pie IV chargea la grande nef de son beau plafond doré, d'un poids si écrasant ; il éleva sur la place la façade latérale, avec ses deux clochers trop chétifs et trop séparés ; Sixte-Quint ordonna à Fontana d'ajouter le portique et à Salimbeni de le peindre. C'est là que Nicolas Cordier a placé la statue en bronze de Henri IV, chanoine de Saint-Jean de Latran comme tous les souverains de France. Cette figure, agréablement contournée et habillée à la romaine, semble prête à jeter le sceptre par-dessus les moulins pour entrer en danse. Stendhal cependant soutient qu'elle a l'air de s'ennuyer ; mais elle rirait aux éclats qu'il en aurait jugé de même.

Jacopo della Porta refit sous Clément VIII la nef transversale ; Borromini rebâtit les cinq autres sous Innocent X ; Clément XII fit élever par Galilei la façade principale imitée mesquinement de celle de Saint-Pierre, et comme elle surmontée d'un régiment de statues. Le style des précurseurs du Bernin a présidé à la reconstruction : comme au Vatican, c'est un vaste portique avec la *Porta-santa* à l'extrémité, et quatre autres entrées dont l'une, celle du centre, en bronze, provient, dit-on, de la basilique Émilienne. A l'extrémité de la galerie s'élève une statue colossale de Constantin, seul portrait authentique de cet empereur. Sous les nefs, vous retrouvez les énormes pilastres de Saint-Pierre, gaînes carrées dans lesquelles Borromini a emprisonné de belles colonnes granitiques et, contre ces pilastres, des niches à frontons qui coupent les lignes et d'où sortent douze colosses tourmentés et blafards des apôtres, imitation des géants maniérés de Saint-Pierre. Bas-reliefs, statues, tableaux placages en marbre gris des pilastres, tout est blême et froid, tout sent le théâtral et la fabrique.

Combien on préférerait à ces vanités d'un goût vulgaire et servile quelques vestiges de la fondation constantinienne conservés et rajustés pieusement d'âge en âge, ainsi qu'on le voit dans nombre de basiliques, et entre autres à Saint-Laurent *hors des murs*, où les entablements antiques des nefs, portés sur de robustes piliers de granit, monolithes contemporains des césars, se raccordent si harmonieusement aux ambons du pape Honorius ! Avec ses festons de mosaïque fine encadrant des panneaux de porphyre et ses marbres de couleur chatoyants et tranquilles, l'ambon des évangiles, à Saint-Laurent, sanctuaire merveilleux dont je donne ici un avant-goût, ce joyau, qui allie la suprême élégance à la sévère gravité, l'emportait dans mes souvenirs sur toutes les richesses de Saint-Jean de Latran.

On vante beaucoup, comme chef-d'œuvre de la décadence ronflante, une chapelle des Corsini qui contient les sépultures de Clément XII et de son oncle le cardinal Neri. La première est mauvaise et la seconde est burlesque. Pour voir où l'art est descendu, il faut examiner la chapelle des Torlonia, où cependant Tenerani a sculpté en très-haut relief une *Descente de croix*, d'un ciseau délicat et pur, mais d'un style trop sentimental pour s'élever jusqu'à l'inspiration religieuse.

Il m'a fallu plus d'un jour pour découvrir, à travers ces profusions de précieux matériaux si vainement prodigués, quelques vestiges d'un art plus expressif et moins moderne. Près de la porte, au revers d'un pilier, une petite fresque attribuée à Giotto nous transmet le portrait de Boniface VIII : placé entre deux cardinaux, il proclame le jubilé de 1300. Le maître-autel pontifical où l'on célèbre en faisant face au peuple occupe le centre du bras de croix ; il est surmonté d'un tabernacle ou *ciborium* du quatorzième siècle, orné de fresques siennoises d'une composition exquise. Dans les petits motifs du *Couronnement* et de l'*Annonciation*, les têtes ont la beauté fine et rêveuse qui recommande les ouvrages de Guidi et de Duccio. Mais, par les soins de Pie IX, ces ouvrages ont été si *consciencieusement* restaurés, qu'au premier abord je les prenais pour des pastiches contemporains. En revanche, le saint-père a fait construire un bel escalier pour descendre à la Confession de saint Jean, que garde dans un sommeil heureux un des Colonna, le pape Martin V, dignement ensépulturé par Simone, le frère de Donatello. La statue couchée du pontife coiffé de la mitre pointue du quinzième siècle, sur son lit de bronze que porte un socle de marbre, est un beau morceau. Il a plus de style, mais il présente selon toute probabilité une ressemblance moins intime et moins réelle que le portrait du même pontife exposé à Florence au milieu de la rue, parmi les figures d'une grande et très-ancienne fresque historique peinte sur la muraille extérieure de l'hôpital Santa-Maria Nuova.

Bien que Saint-Jean de Latran ait été rebâti trois fois pour le moins, on est conduit à supposer que l'incendie de 1308 qui a détruit l'édifice du quatrième siècle avait cependant épargné l'abside, ou bien, que ce chevet avait été refait avant la fin du treizième ; car cette voûte est décorée de mosaïques signées de Jacopo da Turrita, de fra Jacopo da Camerino, et exécutées en 1291 pour le pape Nicolas IV. C'est dit-on Gaddo Gaddi qui les a terminées. Pour le sentiment et le style, elles ne s'éloignent pas extrêmement de l'art tel que l'ont pratiqué dans l'Ile-de-France les imagiers de 1200 à 1250. Mais ici le dessin a plus de souplesse et de vérité ; la couleur est d'un éclat suave et tendre que les mosaïstes de Venise, deux siècles plus tard, ont rarement dépassé. Cela répond un peu, comme impression, à la gamme chatoyante et blonde qu'a su moduler Raphaël dans les grandes pages de sa seconde manière.

Les âmes pies et confiantes se feront montrer la table sur laquelle Notre-Seigneur a fait la cène avec ses disciples, la veille de sa mort. Toujours est-il que ce panneau est d'un bois très-ancien. Je recommanderai avec moins de timidité le pavé de l'église formé de ro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

saces, de festons en marbres de prix, et brodé de mosaïques entrecoupées de plaques de porphyre. On est redevable de ce tapis de pierreries à Martin V, mort en 1431. S'il est permis de signaler pour leur seule valeur des blocs remarquables, les colonnes de granit rouge oriental qui limitent la grande nef, et les piliers cannelés de jaune antique qui supportent les orgues sont dignes d'une mention. Les premières ont trente-quatre pieds de haut; les seconds, également d'un seul morceau et les plus grands que l'on connaisse en cette rare matière, ont neuf mètres de hauteur.

Mais la merveille du genre, ce sont les quatre colonnes cannelées en bronze doré de la chapelle du Saint-Sacrement. Elles n'ont pas moins de huit pieds et demi de circonférence. Sur leurs énormes chapiteaux composites en vermeil repose un entablement de bronze. La pureté de lignes, la précision des canaux, la courbure des volutes, le relief exquis des acanthes, les scintillements de la lumière sur ces bouquets de feuillages d'or, tout dans cette orfévrerie géante cause la surprise et la satisfaction pleine qui résultent de l'aspect des œuvres parfaites. Aussi, que de suppositions sur l'origine de ces colonnes! C'est Octave-Auguste, disent les uns, qui des proues en bronze des vaisseaux d'Actium fit faire ces colonnes votives pour les placer au Capitole.... On les a tirées, disent les autres, de la basilique du grand Jules ou du palais de Titus.... Il en est qui pensent qu'elles ont appartenu à la Basilique d'or, au temps où Constantin en fit une des merveilles de Rome.

Si l'on tient à retrouver quelques débris des édifices de Latran remontant aux premiers âges, il faut les chercher dans le cloître.

Ce monument du treizième siècle, dont les cintres surmontés de mosaïques reposent sur des colonnettes qu'une fantaisie ingénieuse a diversifiées,



Pulir' le scarpe, mossiou!... (voy. p. 355). — Dessin de Henri Regnault d'après nature.

ce cloître est une des plus mignonnes constructions de Rome et du monde. On ne peut le comparer qu'à celui de Saint-Paul, de la même époque : ils offrent tous deux la variété piquante des constructions du moyen âge, régularisée dans l'harmonie des profils par la fréquentation des monuments antiques. Sous les arcades vous verrez le siége massif (*cathedra*) de l'ancienne métropole : que de pontifes se sont assis sur cette chaire du huitième siècle! On conserve aussi là nombre de bas-reliefs antérieurs au quatorzième et notamment, parmi d'autres fragments de l'ancien autel, une jolie sculpture où de petits clercs soufflent avec des tuyaux sur le brasier d'un encensoir. Signalons aussi une statue en marbre de Boniface VIII. Au milieu de cette cour où verdissent quelques plantations négligées s'élève un beau puits du sixième siècle; parmi les entrelacs dont sa margelle est festonnée, l'on voit se dessiner des croix à simple et à double branche, recouvertes d'arcatures formées par des palmes couchées.

De Saint-Jean de Latran à *Santa-Croce* quatrième basilique de Rome, la distance est courte : il suffit de longer, entre des jardins limités par l'aqueduc de Claude et les murs de la ville, une prairie qui descend aux ruines de l'amphithéâtre *Castrense*. Là se trouvaient, au sud de la porte Prænestine, les jardins Variani que Sextus Varius légua à son fils Héliogabale, ainsi que nous l'apprend Lampridius.

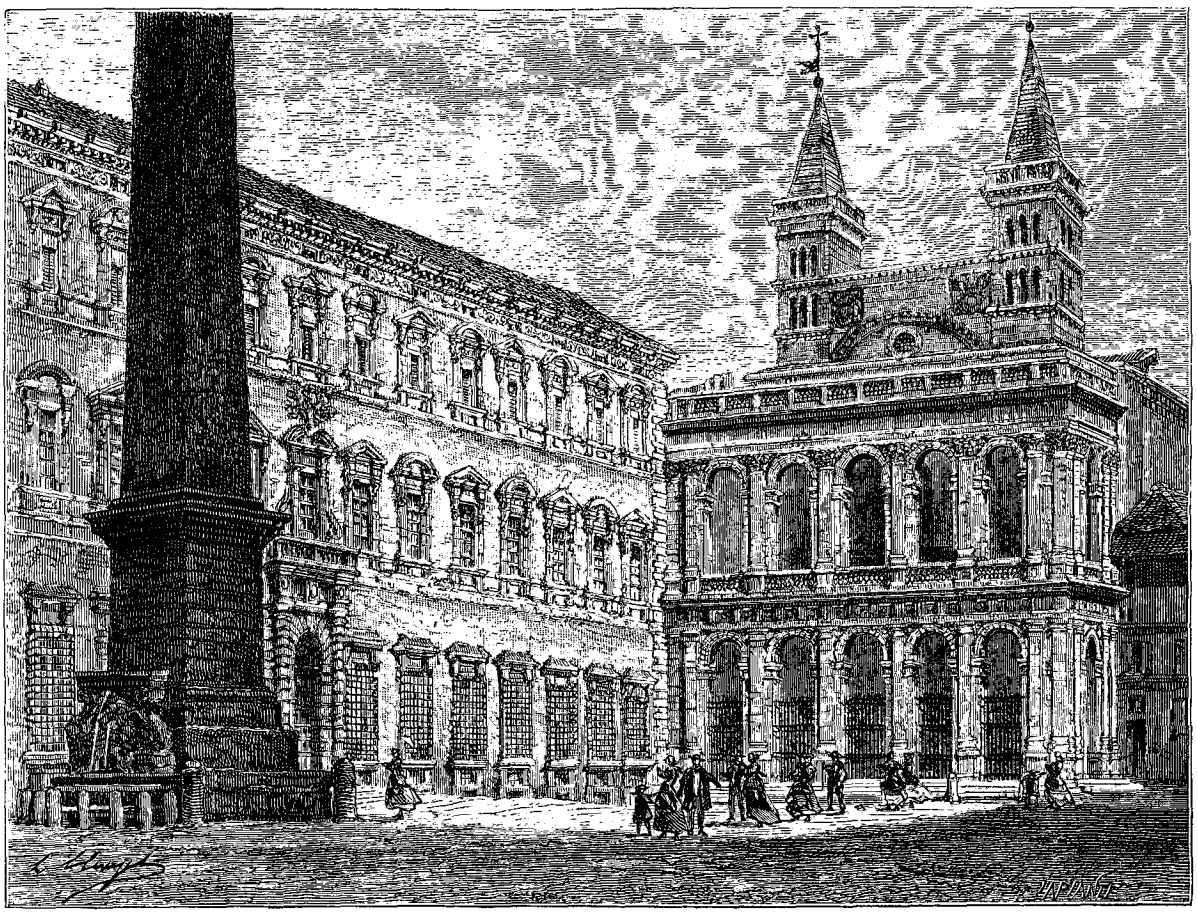
Sainte Hélène, lorsqu'elle rapporta de Jérusalem la croix du Sauveur, construisit pour elle une église qui, rebâtie par Benoît XIV en 1743 à l'exception de l'abside, trahit encore la préoccupation d'imiter Saint-Pierre. Mais la façade plus élancée ne manque pas de grâce; un joli campanile à jour du treizième siècle, une chapelle rustique tout auprès, des massifs d'ar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bres ajustés parmi les constructions, font agréablement intervenir dans l'arrangement d'une série de paysages la petite église de Domenico Gregorini.

On se dispenserait de la visiter si elle n'avait conservé à la *tribuna* du maître-autel de grandes fresques qui, bien que retouchées un peu trop, ne laissent aucun doute sur le nom de leur auteur, le Pinturicchio. Elles représentent l'*Invention de la sainte croix :* la découverte des trois bois, les épreuves auxquelles ils sont soumis, et le cortége de sainte Hélène qui rentre à Jérusalem. Le Christ plane au sommet de l'hémicycle. Ces compositions sont dramatiques, naïves encore et déjà savantes : c'est l'apogée de l'école inspirée qui précède immédiatement Michel-Ange et Raphaël. Près du maître-autel on descend dans la chapelle de Sainte-Hélène, médiocrement éclairée, ce qui ne permet pas de bien apprécier les petites fresques de Nicolas ou d'Antoine Cirignani dits Pomerancio; je ne sais si elles sont du père ou du fils. Quant aux mosaïques, c'est à tort qu'on les attribue à Balthazar Peruzzi.

Cette chapelle est séparée en deux par une grille que ne peuvent franchir les femmes sans encourir l'excommunication. Dans l'espace réservé s'ouvre une armoire où l'on conserve un très-gros fragment de la vraie croix, — le seul dont on puisse soutenir l'au-



Place Saint-Jean-de-Latran. — Dessinde H. Clerget d'après une photographie.

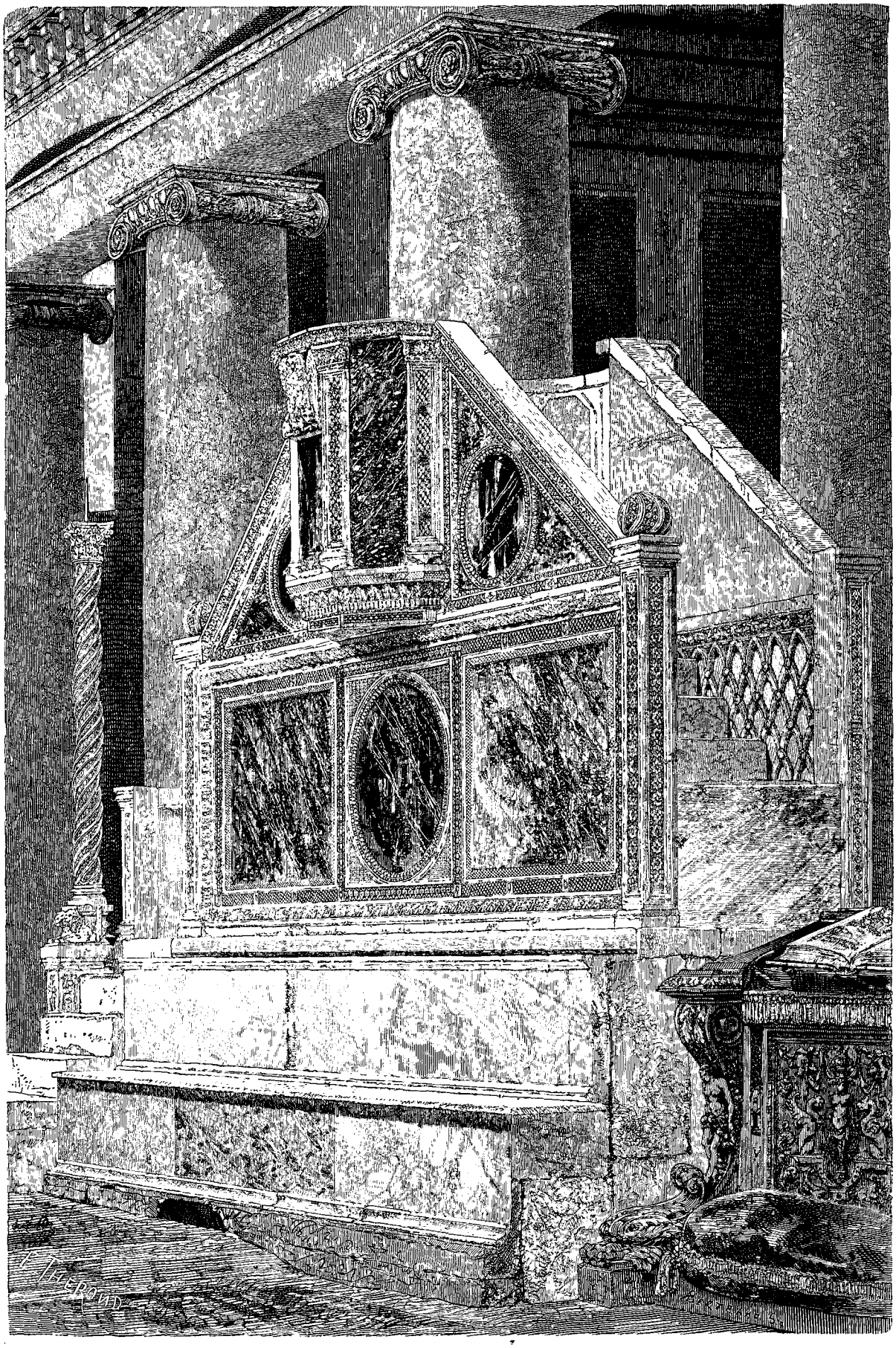
thenticité. Il ne m'est jamais arrivé de franchir ce péristyle avec des dames sans qu'elles ne se révoltassent contre l'arrêt qui les exclut du sanctuaire. A la vérité, la réminiscence judaïque qui les taxe d'impureté paraît injuste dans le culte catholique dont elles sont un si ferme soutien. Il faut avouer aussi qu'il semble illogique de refuser l'accès de la chapelle de Sainte-Hélène aux femmes, puisque c'est à leur sexe qu'on est redevable des reliques qui sont la raison d'être de la basilique Santa-Croce *in Gerusalemme.*

Revenons à la place Saint-Jean-de-Latran.

—

Lorsqu'on a parcouru les principales villes de notre France où généralement les rues sont étroites et les populations agglomérées autour des cathédrales, on doit supposer que Rome entière est venue s'agenouiller d'âge en âge autour de la métropole constantinienne de la cité et de l'univers. Il n'en est rien : la solitude, le silence règnent au plateau désert de Saint-Jean de Latran. L'herbe y verdit; l'obélisque de Theutmosis, le plus grand des monolithes connus, fait tournoyer sur la place des ombres qui du matin au soir ne rencontrent personne. La rue qui depuis le temps des Flaviens monte du Colisée jusqu'au palais de Lateranus devient solitaire en s'approchant du plateau, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ambon des Évangiles, à Saint-Laurent hors des murs. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quand, d'un point un peu élevé, on considère les rares maisons qui se tiennent alentour à distance respectueuse, plus basses à mesure qu'elles se rapprochent du temple, il semble qu'elles soient prosternées devant l'église-mère. Deux hôpitaux, quelques bâtisses claustrales, qui relient au baptistère le chevet de l'église d'où se détache la façade principale du palais dont l'aspect est sévère : voilà toute la place de Saint-Jean de Latran.

Ce qui la grave dans la mémoire, c'est qu'à la fois austère et encadrée de monuments dissemblables festonnés sur le ciel, elle est irrégulière et que, du côté qui longe le palais, elle donne pour distraction à la vue un large couloir vide, que l'on est invité à suivre par une perspective fuyante des aqueducs rougeâtres de Claude et de Néron, chargés d'une forêt d'arbres aux teintes olivâtres.

Chaque pas dans cette direction sur un pavé dont l'herbe a fait des pâturages quadrillés, chaque pas découvre un tableau qu'à de certains indices on pressent curieux. La brise qui accourt de très-loin, et qui chante à l'angle des murs avec la sonorité des souffles montagnards, vous avertit que derrière le palais l'espace sera immense. Cet endroit est un de ceux où l'on s'oublie.

Que de fois je m'y suis assis deux heures avant le soir, sur la plus haute marche du portique de Saint-Jean, laissant la nuit descendre et le temps s'enfuir, jusqu'au moment où l'obscurité me réveillait pour me présenter bientôt aux clartés de la lune, comme dans un autre rêve, ce que j'avais cessé de voir!

Quelque part que l'on se tourne, l'œil et l'esprit sont défrayés. De l'ancienne porte *Asinaria* par où Totila envahit Rome, jusqu'à la porte Prænestine marquée par un arc triomphal d'Agrippa, le glacis qui descend en pente douce est limité par les murs crénelés d'Aurélien où s'incruste l'amphithéâtre *Castrense*, anneau dont le chaton est la basilique de Sainte-Croix. Sur l'autre profil, de vagues espaces à peine cultivés sont enveloppés des aqueducs Néronien et Claudien appuyés aux murailles, par-dessus lesquels on découvre le théâtre des premières guerres de la république, plaines étagées par gradins volcaniques où serpentent des aqueducs perchés, où se déroulent d'anciennes voies reconnaissables à leurs files de tombeaux.

L'horizon est terminé par les collines, par les villas, par les antiques cités du Latium qui décorent le piédestal des monts de la Sabine : de l'ivoire des neiges jusqu'au rose empourpré et au pur outremer céleste, se sont posées sur leurs flancs toutes les nuances fraîches et tendres bannies de la violente palette qui a brûlé les premiers plans. Pour mettre en fuite ces lointains repliés les uns sur les autres, on a çà et là des bouquets ou des rideaux d'arbres noirs et, plus près de soi, devant la *Scala-Santa*, chapelle où les pèlerins montent à genoux les vingt-huit marches de l'escalier de Ponce-Pilate, le *Triclinio*, fragment de l'ancien réfectoire des papes au huitième siècle : Benoît XIV l'a surhaussé d'une abside pour y exposer trois mosaïques de Léon III, sur fond d'or.

Celle du milieu représente les apôtres se ceignant pour aller prêcher aux nations; les deux autres, saint Sylvestre avec Constantin recevant, l'un le labarum, l'autre les clefs, de la main même du Christ; puis, saint Pierre remettant le pallium à Léon III, et l'étendard à Charlemagne : deux portraits du temps qui sont uniques, et qui vivent en plein air. Autour de vous, à cette extrémité déserte de la ville, tout est monumental sans nulle symétrie, tout est célèbre et abandonné : la nature, qui a repris possession du tableau, a jeté sur cette confusion de ruines l'harmonie des tons, l'ardeur vermeille des soleils latins, tamisée dans l'éther si bleu qui descend du ciel profond.

De loin en loin, on rencontre quelques pèlerins malades venus des champs pour gravir la *Scala-Santa :* je me rappelle, au pied du *triclinium* et aux ardeurs du soleil, un groupe morbide endormi sur un berceau entre deux frêles créatures. Les stations accomplies, ils attendaient l'ombre du soir pour repasser les murs, guettés par la fièvre dont leur foi ne se défiait guère.

Aucun lieu ne paraît si bien exposé au souffle purifiant des bises de la montagne; aucun n'est moins marécageux ni plus éloigné des habitacles immondes : pourtant, mystère étrange, la fièvre règne sur ce plateau; elle y a régné de tout temps, au point de dépeupler cette portion du Cœlius. Il a fallu abandonner jusqu'au palais des papes. Mais, chose plus singulière, c'est ce lieu tout enfiévré que l'on a choisi pour y installer deux hôpitaux destinés aux malades atteints de la fièvre....

Le palais n'est plus habité que par des gardiens. Sixte-Quint l'a fait reconstruire par Fontana sur les fondations des anciens et regrettables édifices abattus par le feu au seizième siècle. L'intérieur est un grand cloître à deux étages très-hauts : galeries humides, austères et froides. Ne pouvant faire vivre là des hommes, Grégoire XVI y a logé des statues, et Pie IX y a installé un musée historique bien autrement curieux.

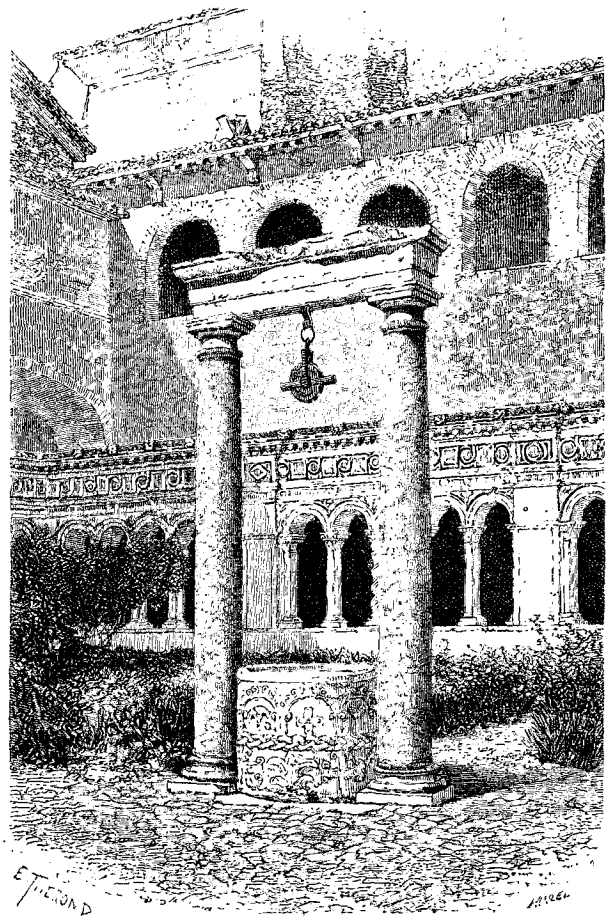
Quelques mots d'abord sur les collections grégoriennes.

Elles n'occupent pas moins de quatorze salles, où les marbres ressortent avec tranquillité sur les teintes neutres des murs. Chaque fois que je suis allé là, je restais sous l'impression des points de vue radieux qui environnent le palais, et ces pauvres statues, dans leurs prisons glacées, me voyaient passer inattentif. Pour m'arracher à l'indifférence, il fallait des merveilles véritables : je ne mentionnerai qu'elles, sachant bien que le premier catalogue venu, ou son *extrait* dans un *Guide*, me suppléeront sans peine.

D'abord, c'est un bas-relief de l'empereur Trajan avec trois autres figures, morceau qui provient de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'ancien arc de cet empereur et a été retiré de son forum. Aucun des nombreux portraits de Trajan n'a cette finesse ni cette vérité d'expression : la spirituelle et bienveillante physionomie d'un homme qui comprenant tout, sait tout pardonner. Un joli bas-relief symbolique de *Médée* avec Jason rajeuni a été trouvé dans un tombeau de la voie Appienne : éloge expressif d'une jeune femme par un heureux barbon. Le morceau vanté de la collection, c'est l'*Antinoüs*, statue dont la draperie a été en partie refaite, mais dont l'exécution est d'un poli miraculeux. C'est un adolescent renforcé, potelé, caressé à intention sensuelle, et l'objet à mon avis se ressent de l'infériorité du but. Les modelés sont arrondis, les formes soufflées ; ce corps d'un fini si parfait est traité d'une manière lourde. Les Braschi avaient trouvé près de Palestrina ce chef-d'œuvre de l'art grec au temps d'Adrien ; le pape Grégoire l'a payé près de soixante-dix mille francs. Après avoir donné quelque attention à une suite de cippes provenant de la voie Appienne, je me suis arrêté devant deux *Hermès à têtes de faune :* ils présentent ce caractère hircique plein de luxure et d'ironie, cette barbiche en fourche et ces sourcils en X sur des yeux chinés et ronds, qui constituent le galbe du diable, surtout depuis que les Allemands sous l'inspiration de Gœthe l'ont ramené aux allures simiesques du satyre.



Puits du sixième siècle, au cloître Saint-Jean. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

Le dessin de ces figures a été demandé à un de nos pensionnaires pour le chanteur chargé dans *Faust* du rôle de Méphisto.

Peut-être n'aurais-je rien dit du musée Grégorien, s'il ne contenait la plus belle statue drapée que j'aie vue : le portrait d'un auteur tragique très-célèbre. L'ouvrage est d'un ciseau grec spirituel et fin, bien que l'exécution soit d'une ample simplicité. L'artiste a rendu là un homme de belle mine, éloquent, sûr de lui-même, accoutumé à éblouir, exercé à faire valoir ses écrits par la séduisante autorité de la prestance. Mis en valeur de la tête aux pieds par les savantes négligences d'une draperie molle et souple, cet écrivain à succès, le grand *Sophocle* (car c'est lui-même, MM. Jahn et Welcker l'ont prouvé), a pris avec aisance une pose apprêtée qui lui est devenue naturelle et qui achève de le dépeindre. Sous les plis fins de l'étoffe à demi tendue, le corps décrit son contour dans une courbe harmonieuse ; la main droite sort de ce manteau qui emprisonne et dessine le bras replié. La tête, d'un mouvement heureux, et qui va parler, est en parfait accord avec l'attitude ; la barbe est frisée avec art ; tous les profils forment des lignes pures. C'est près de l'ancien *Anxur* que l'on a sous Grégoire XVI exhumé ce chef-d'œuvre, et la famille des comtes Antonelli l'a offert au souverain. On prétend même que c'est pour le loger dignement que le pape Capellari a transformé ce palais en musée.

Mentionnons aussi au passage certains documents intéressants pour l'antiquaire, tels par exemple que le cippe d'un maître maçon où est figuré en relief un bélier à roue pour monter les pierres : des manœuvres font tourner le cycle en pesant sur les rayons et la tige se dresse, tirée par des câbles. Un autre sarcophage restitue un arc détruit et consacré à Isis, lequel a précédé, au *culmen* de la voie Sacrée, l'arc de Titus.

—

Mais ce palais désert du Latran offre, comme je l'ai dit en commençant, des collections bien plus curieuses aux galeries et dans quelques pièces de l'étage supérieur, où l'on conserve les pugilistes et les gladiateurs en mosaïque retirés des thermes de Caracalla. Ces figures nues, plus fortes que nature, sont des portraits avec les noms des modèles ; des palmes indiquent les vainqueurs : œuvres réalistes s'il en fut, qui nous présentent la vigueur laide et stupéfiée, la vigueur animale dépourvue de style. Que ces Hercules de foires ont la mine idiote ! Ils sont vulgaires jusqu'à la coiffure : quelques-uns portent des favoris *en côtelettes*, ni plus ni moins qu'Achille incarné dans Wellington. C'est après une défaite des Samnites, l'an 307 avant notre ère, que pour la première fois des gladiateurs ont paru dans Rome. Tite-Live raconte que l'on attifait des armes conquises dans le Sam-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nium des gladiateurs qui, *pendant les repas*, s'entr'égorgeaient pour divertir les gens. Un tel spectacle nous couperait l'appétit.

Venons à la portion de ce musée qui est une conception de Pie IX. Le pontife a voulu que la maison de Lateranus, que la demeure de Constantin, que le premier cloître de saint Sylvestre, que cet édifice consacré aux premiers âges de la foi devînt un musée d'épigraphie et d'iconographie chrétiennes. Réunissant donc aux inscriptions les cippes, les sarcophages extraits des fouilles journalières; ajoutant à ces éléments des copies en *fac-simile* des peintures qu'on ne pouvait ni ne devait enlever des catacombes, Pie IX a formé une collection si riche que, le long des degrés du large escalier d'honneur, sur les paliers, dans les salles et les galeries du premier étage, les murailles sont couvertes.

Il ne suffisait pas de grouper tant de monuments, relevés dans les cimetières souterrains de Saint-Calliste, de Priscille, de Saint-Alexandre, de Sainte-Agnès, des Saints Nérée-et-Achillée : pour mettre ces documents en valeur, le pape les a fait classer par l'homme le plus érudit en ces matières, par M. de' Rossi, l'auteur de *Rome souterraine*. Personne, même après les recherches de Bosio, d'Arringhi, de Boldetti, de Luppi, de Marangoni et de notre d'Agincourt, personne, et pas même Northcote, n'a eu à sa disposition des matériaux si nombreux ni si variés que le commandeur de' Rossi. Ce musée, où nous glanerons au passage ce qui nous a paru significatif ou curieux, est une source de renseignements unique sur les formes, sur les rites, sur l'esprit et les tendances du dogme en ces âges presque inconnus.

Dès les premières marches de l'escalier, on est arrêté par une suite de sarcophages où des bas-reliefs rapprochent les symboles corrélatifs de l'Ancien Tes-



Sainte-Croix *en Jérusalem*, à Rome (voy. p. 359). — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

tament et du Nouveau. Un des plus complets, c'est une grande cuve constantinienne dont les sculptures, superposées deux par deux et formant en quatre divisions plusieurs sujets, retracent le poëme de l'âme, le symbolisme de notre histoire spirituelle.

L'homme et la femme sont créés, non par le Père, mais par la Trinité. La femme est tirée par Jésus de la côte d'Adam, le Père lui touche le front, le Saint-Esprit insuffle une âme. Le Fils et l'Esprit-Saint sont constamment imberbes; le Père, d'après les données olympiennes, est jeune aussi, comme l'était le *Diespiter*. Survient ensuite la *Première faute*, représentée de manière à éloigner toute idée humiliante ou douloureuse : le Christ donne à Adam et à Ève les emblèmes du travail; à lui des épis de blé, à elle un mouton dont elle filera la laine.

Le second chant s'ouvre par l'*Incarnation du Fils*. Les mages viennent adorer : la Vierge est accompagnée de deux adolescents, le Saint-Esprit et saint Joseph; ce dernier est constamment jeune dans les monuments primitifs. Au bas-relief suivant, le Christ rend à la lumière l'*Aveugle-né :* symbole de la Rédemption.

N'attendez pas qu'on vous émeuve par le spectacle pénible de la passion! Saint Pierre renie son maître; à ses pieds le coq chante : la seconde chute fait pendant à la première. Puis l'apôtre repentant suit, en confessant la foi, des païens qui l'entraînent. Alors il devient Moïse et explique le sens des figures : c'est lui, Pierre, qui frappe le rocher et qui fait jaillir une source où l'on voit se précipiter altérée la cohorte des fidèles. Moïse et saint Pierre jouent alternativement le même rôle.

Nous arrivons ensuite à l'Eucharistie, figurée sous les deux espèces, par les *Noces de Cana*, par la *Multiplication des pains et des poissons*. Le pois-

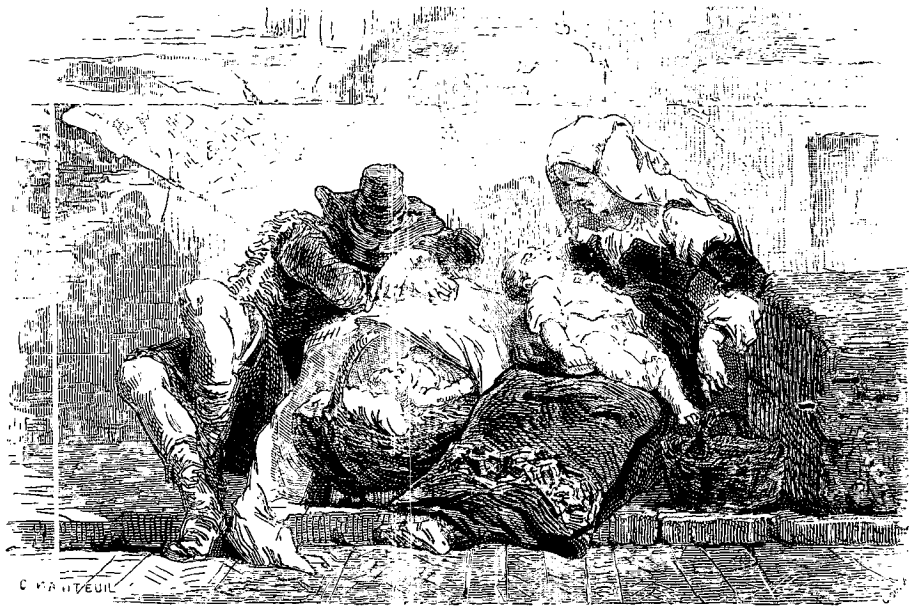
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son, ἰχθύς, anagramme incomplet de Χριστὸς, était un signe mystérieux parmi les adeptes de la loi évangélique. Souvent il apparaît sur un mausolée parmi des divinités païennes; les chrétiens seuls comprenaient cet hiéroglyphe. Ces moyens de ralliement étaient indispensables pour les néophytes, qui, mêlés au monde païen, cachaient le mystère dangereux de leur croyance. On disait, on écrivait à propos d'un ami, en donnant de ses nouvelles : « Il mange le poisson.... Il vit de poisson. » Le sens de ces mots échappait aux profanes. « Comme de petits poissons, dit Tertullien, nous naissons dans l'eau par la vertu de Notre-Seigneur » Dans la *Cité de Dieu* par saint Augustin j'ai relevé ce passage : « Poisson est le nom mystérieux du Christ, qui, plongé dans notre mortalité, a pu s'y maintenir *vivant*, c'est-à-dire sans péché. »

La fin dernière de l'âme est exprimée par la *Résurrection de Lazare*. Au centre du sarcophage sont indiqués deux médaillons non dégrossis : ces tombes étaient sculptées d'avance; on n'y réservait que la place où devaient figurer les portraits des acquéreurs.

Vers la fin du troisième siècle, où des familles opulentes étaient passées au christianisme, il fallait, pour des mausolées destinés à s'aligner le long des voies publiques, aux chambres des ancêtres, il fallait chercher des indications inintelligibles pour les artistes mêmes qui les sculptaient; car les statuaires habiles appartenaient encore au polythéisme. Aussi certaines tombes doivent-elles être examinées de près, celles surtout où sont retracées des *Bacchanales* et autres scènes où l'on peut introduire des ceps de vigne et des raisins. Souvent une pierre est tapissée de treilles où voltigent des génies ou âmes : au centre, une bergerie; mais le *pastor Aristeus* a sur l'épaule une brebis qu'il ramène au bercail....

Sur un autre sarcophage, d'une belle époque aussi,



.... Un groupe morbide, endormi sur un berceau, etc. » (Voy. p. 362.) — Dessin de Célestin Nanteuil d'après nature.

figure une tête encadrée dans une sphère ouverte : cette sphère était chez les anciens un emblème du ciel. Au-dessus, Jésus s'élance de la terre : il ouvre un chemin nouveau. Aux autres compartiments, c'est le Christ devant Pilate qui se lave les mains; c'est Jésus faisant porter par Simon sa croix que jamais, en ces images primitives, il ne porte lui-même; enfin c'est le Sauveur couronné par un soldat, non d'un diadème d'épines, mais d'un cercle de perles dorées. Jamais on ne montre le Christ humilié, supplicié, ni même triste : fécondant et lumineux, il fait songer à Apollon tour à tour poëte et berger. On évitait aussi d'effrayer les chrétiens par les menaces de l'enfer, par la vue des peines éternelles ou par des miracles terrifiants : tout est printemps, douceur, espérance; tout est consolation, amour et félicité. Les démons et leurs terreurs ne sont arrivés que plus tard, quand l'Église devenue puissante, investie de terres féodales et liguée avec les seigneurs et les rois, eut intérêt à asservir les hommes en les dominant par la crainte. Aussi l'abus du diable comme des supplices caractérise-t-il les époques barbares et les nations les plus opprimées. En ces temps où la paix de l'Église était si récente, les chrétiens heureux de leur victoire représentaient, aux extrémités ou sur l'épaisseur des sarcophages, les premières basiliques constantiniennes : nous savons par là ce qu'étaient celles de Latran et de Saint-Pierre. Au centre du monument, ils gravaient le monogramme du Christ.

L'étude des symboles instruit à déterminer l'état des mythes chrétiens dès ces premiers temps; on y voit la religion toute formée dès le début du second siècle où les peintures, où les sculptures sont fréquemment aussi empruntées à ce tableau allégorique du règne de Néron, que saint Jean écrivit à Patmos et qui s'appelle l'*Apocalypse*. Les recherches récentes ont également démontré, contre l'assertion erronée de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mgr Gerbet, que les premiers chrétiens ne s'abstinrent nullement de personnifier Dieu le Père. Pendant longtemps, ils ont dissimulé le mystère des sacrements sous des emblèmes : — le *Passage de la mer Rouge* indiquait le baptême : « *baptisés en Moïse* », dit saint Paul ; — l'*Aveugle guéri*, la pénitence ; — *Jonas* traduit l'idée de résurrection. Adam, le premier pécheur, est constamment beau ; Ève est souvent assise à côté de Marie, et on met à la main de la première femme, non pas une pomme, mais sept : — les péchés capitaux. J'ai remarqué dans des fresques du premier siècle les rois mages réduits à deux ou portés à quatre ; ils sont coiffés de bonnets phrygiens. Dans ces peintures, la Vierge est jolie et ajustée avec recherche. Certains sujets sont figurés par des animaux symboliques, à raison de leur crudité. Ainsi *une brebis entre deux renards* au bord d'une fontaine, c'est l'histoire de la chaste Suzanne. J'ai pu lire dans la galerie de Saint-Jean de Latran plus facilement qu'aux catacombes de Calliste les noms des martyrs de l'Inscription damasiennne : DIONYSAS *in pace*... NEMIESI *I. P.*... PROCOPI.. ELIODORA.... ZOAE *in pace*.

Au point de vue des usages et du costume, ces peintures, ces sculptures, sont inappréciables ; on y relèverait une série de coiffures féminines fort originales, faites avec des étoffes diversement ajustées, ainsi que des robes agrafées d'un grand style, mesurées du haut en bas par deux longues bandes sous lesquelles les plis se distribuent. Cela est antique et n'est plus païen. On a joint aux *fac-simile* des débris de fresques, de l'ère des césars jusqu'au quinzième siècle, fixés sur toile avec beaucoup d'adresse.

Une curiosité du premier ordre, c'est la statue assise de *saint Hippolyte* évêque de Porto, œuvre du troisième siècle trouvée aux catacombes de Saint-Laurent. La tête a été remplacée ; mais le monument nous restitue, gravé contre le siége épiscopal, le calendrier pascal composé par le prélat pour réfuter les *Quartodecimani* qui s'obstinaient à célébrer la pâque le même jour que les juifs.



Le *Sophocle*, au musée Grégorien (voy. p. 363). — Dessin de J. Petot d'après une photographie.

Nous passâmes à la hâte devant des salles nombreuses où je n'ai fait qu'entrevoir quelques beaux tableaux un peu épars, parmi lesquels : une *Annonciation* par F. Francia, un Beato Angelico (quelques traits de la légende de la Vierge), deux Marco Parmigiani ; le *Saint Jérôme* de Giovanni Santis, père de Raphaël, peinture d'une harmonie sourde, avec une grâce péruginesque un peu germanisée ; deux tapisseries exécutées à l'hospice de Saint-Michel d'après Fra-Bartolommeo ; une charmante Vierge et deux autres sujets d'une admirable exécution, par Carlo Crivelli (1482) ; une *Assomption*, tableau remarquable d'un maître rare, Colà dell'Amatrice, avec la date de 1515 ; un Cesare da Sesto ; le *Couronnement de la Vierge* par Filippo Lippi ; un triptyque d'Antonio Demurao, remontant jusqu'à 1464, et un panneau de Benozzo Gozzoli. Il serait à propos de transporter à la pinacothèque vaticane ces pages importantes, égarées dans les solitudes du Latran que les accroissements du musée sacré peupleront peu à peu.

Un jour que j'étais là avec quelques amis, une porte s'ouvre, et le gardien annonce : « la grande salle des Conciles.... » Que de souvenirs éveillent ces trois mots au palais de Latran !

Nous entrons, curieux et recueillis. Mais, ô déception ! dans la longue et vaste salle, les tribus sauvages des Grandes-Indes, figurées en plâtre peint avec des yeux d'émail qui flamboyent, enluminées d'ocre rouge, grimaçantes, dégingandées et couvertes d'oripeaux, nous attendaient sur des tréteaux où la horde semble immobilisée par magie au milieu d'une gigue burlesque. Nous n'avions point prévu un pareil concile. Ailleurs, peut-être, cette marmiteuse collection aurait quelque intérêt ; mais elle détonne avec l'harmonie de ce palais, comme la trompe en terre-cuite du mardi-gras discorderait avec les grandes orgues de Catane. Ces Hurons nous mirent en fuite !

Lorsque, après une flânerie errante et sans but entre les remparts et les eaux claudiennes, nous revînmes sur la place Saint-Jean, déjà plongée ainsi que le pa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lais et les clochetons de l'église dans les ombres du soir, l'obélisque enraciné au centre avait sa cime encore toute rouge des feux crépusculaires du soleil. Ce lingot plongeant sa pointe embrasée dans la fraîcheur du ciel bleu n'a jamais paru plus immense !

C'est, je l'ai dit plus haut, le plus élevé de ces monolithes ; il a cent pieds de haut, sans comprendre sous cette mesure la base ni le piédestal, et il est chargé d'hiéroglyphes curieux. Constantin l'avait embarqué ; Constance le traîna jusqu'à Rome et l'érigea au Grand-Cirque. Renversé par les Barbares, il se brisa en trois pièces, et la terre le couvrit. Sixte-Quint qui l'exhuma, l'a recollé et dressé devant son palais de Latran.

Doué d'une activité énergique, ce pontife aimait les colosses qui étonnent : sa passion pour les gros blocs a exhumé l'aiguille de Rhamsès III, qu'Octave après Actium avait rapportée d'Héliopolis. Sixte-Quint la fit dresser sur la place du Peuple. Pline l'attribuait à un pharaon nommé *Semsertès*. C'est le second des trois obélisques qui sont antérieurs à Cambyse ; le troisième est celui dont Auguste avait fait un gnomon au milieu du Champ de Mars : il y marquait les heures par la projection de son ombre sur un cadran gravé dans le marbre. Pie VI en 1789 déterra l'obélisque solaire, le coiffa d'un globe et en orna la place du *Monte-Citorio*, butte façonnée des substructions d'un amphithéâtre érigé par Statilius Scaurus.

Clément XI a mis devant le Panthéon l'ancienne aiguille des temples d'Isis et de Sérapis ; Alexandre VII a fait relever celle de la *Minerve*, trouvée en 1665 dans la culture des Dominicains ; Pie VI a tiré des jardins



Le Christ symbolisé dans *Orphée*, qui attire à lui les animaux sauvages. — Dessin de J. Petot.

de Salluste celle de la *Trinité*, et du tombeau d'Auguste celle du Quirinal. C'est là aussi que Sixte-Quint trouva l'obélisque en granit rouge de Sainte-Marie-Majeure, à peu près vers le même temps où il a arboré l'aiguille de Caligula devant la basilique vaticane. Celle-ci est d'une valeur archéologique moindre, puisqu'elle est vierge d'inscriptions et de provenance *moderne :* Caius Caligula l'a taillée. Avec son piédestal et son piédouche, elle mesure cent trente pieds, ce qu'on ne soupçonne guère tant elle est écrasée par la basilique voisine. Néanmoins, de ces diverses aiguilles, celle-là est la plus renommée, parce qu'à son érection se rattache l'anecdote si connue de l'homme avisé qui, dans le silence imposé par le premier des pontifes absolus, sauva l'opération compromise, en criant à Fontana : « *acqua alle funi !* »

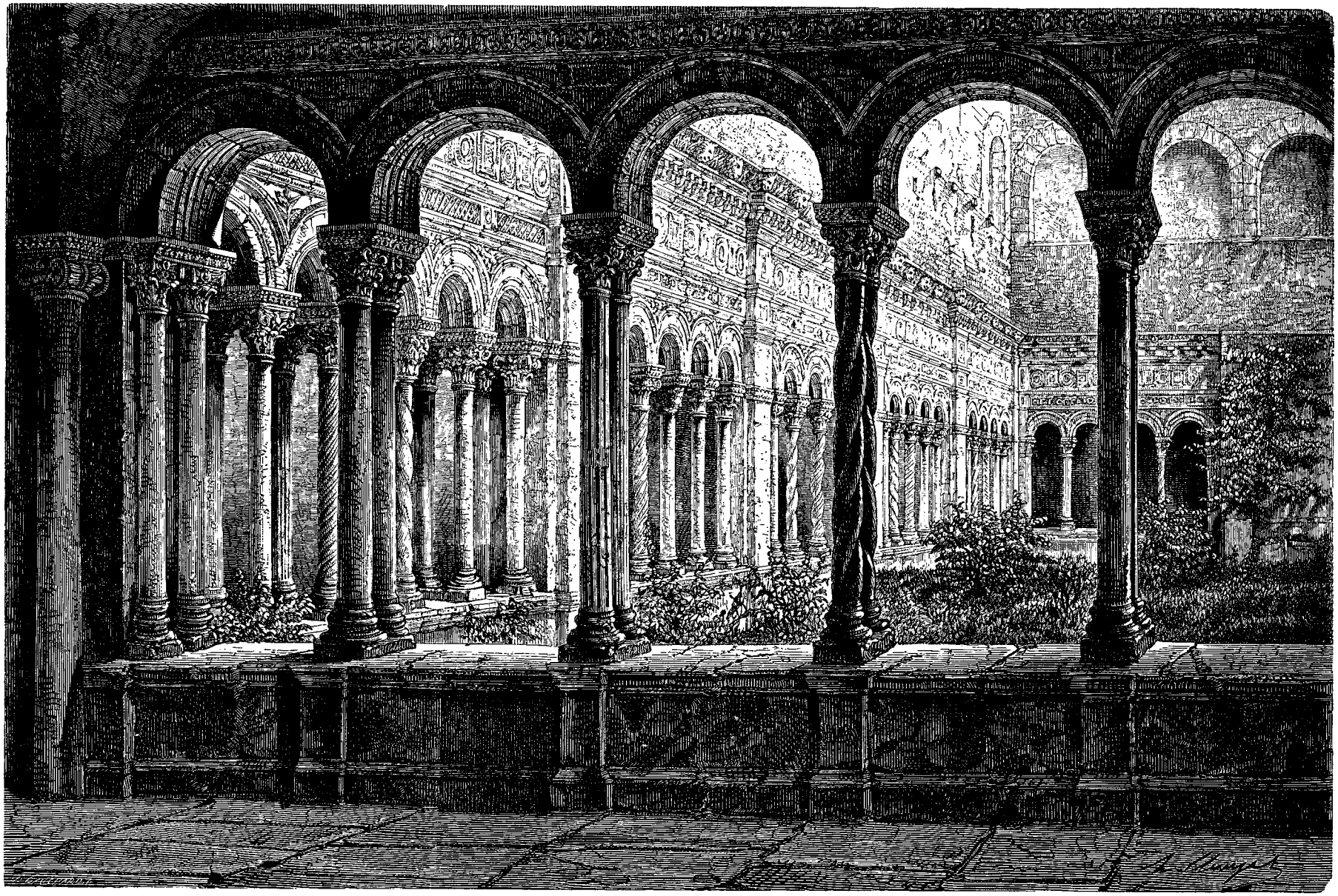
Ce qu'on sait un peu moins chez nous et par nos *anas*, c'est que ce spectateur était un caboteur de la rivière génoise, nommé Bresca. Il sollicita et obtint pour récompense l'autorisation d'arborer à son mât le pavillon pontifical, et le privilége héréditaire de débiter, au palais apostolique, les palmes de la fête des Rameaux. Artaud, dans sa *Vie de Pie VII*, affirme que les héritiers de ce capitaine sont encore en possession de cette fourniture.

Que d'argent ont dépensé, que d'hommes ont employés, pour doter leurs capitales de ces curiosités gigantesques, les pharaons, les empereurs et les souverains pontifes !

Francis WEY.

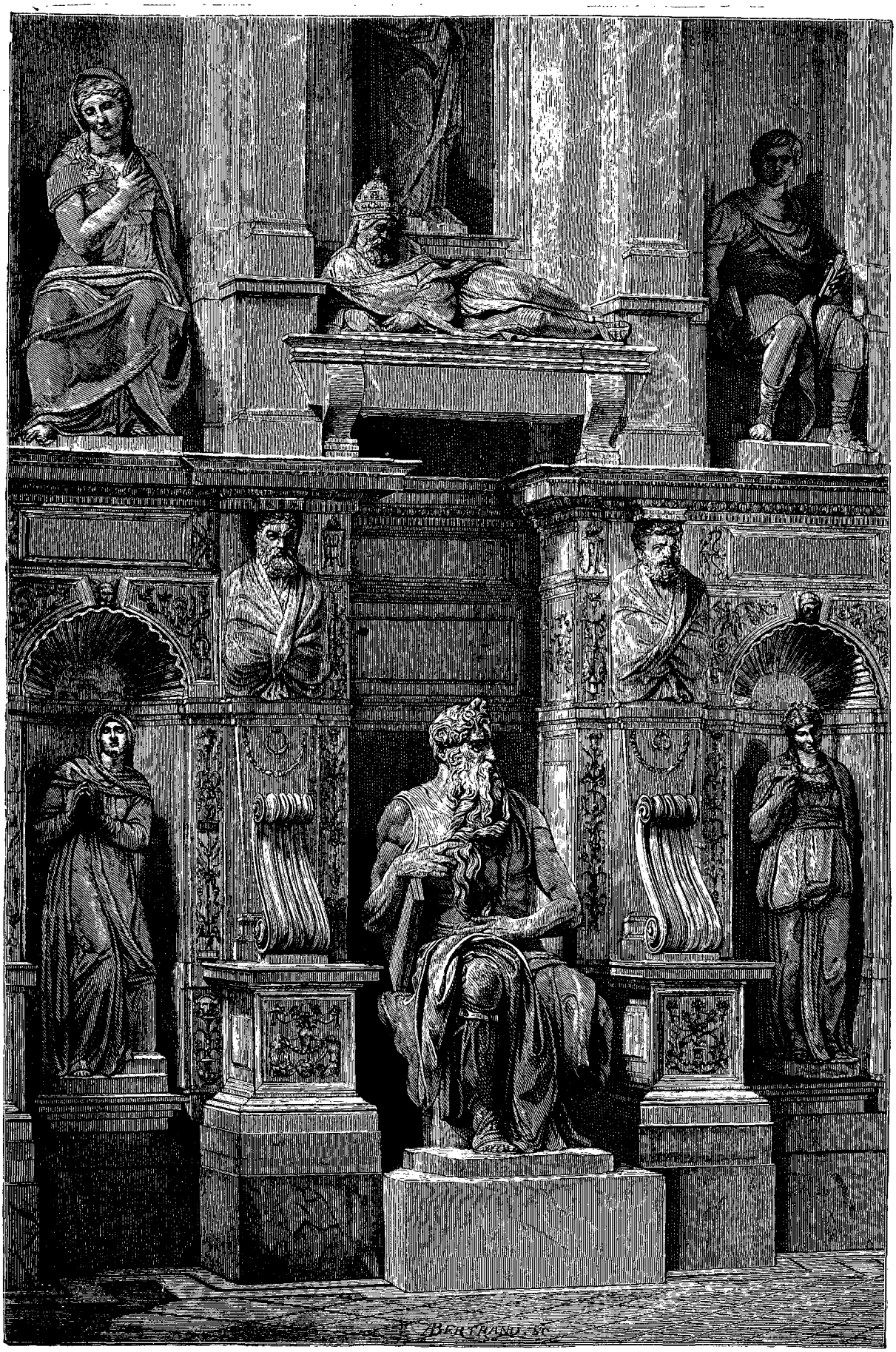
(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cloître de Saint-Jean de Latran. — Dessin de . Clerget d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mausolée de Jules II ; *le Moïse* de Michel-Ange. — Dessin de J. Petot d'après une photographie de Soulier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ROME.

PAR M. FRANCIS WEY[1].

1864-1868 — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIV

Sur la place de San-Pietro *in Vincoli*. — Le *Moïse* de Michel-Ange. — Comme quoi l'impératrice Eudoxie fonda *San-Pietro* et fut esclave de Genserie. — Les frères Pollajuolo, etc. — Rendez-vous manqué : station aux Saints-Nérée-et-Achillée. — Saint-Sixte et les fresques du P. Besson : Légende d'un peintre oublié.

PROMENADE A LA VOIE APPIENNE : — Porte Capène, Bois-sacré d'Égérie; — Saint Serge; — Arc de Drusus et porte *Settimiana;* — *Domine quò vadis?* (légende) ; — Catacombes juives antérieures au Christ. — Paysages historiques; — *Tumuli* des Horaces et des Curiaces; — *Cæcilia-Metella* et le brigandage féodal : métairie sur un donjon ; — *Illustrations* de l'avenue des Tombeaux ; *Roma Vecchia* et les Quintilii ; — Aspect d'un nymphée antique; — Une chaumière dans un temple. — *Romulus-Maxence :* ce qu'étaient les anciens cirques ; — Le camp des Volsques et Coriolan ; etc....

On entrerait avec plus d'empressement dans la petite église de San-Pietro *in Vincoli*, si sur les marches extérieures on n'était tenté de s'asseoir, devant une de ces échappées de vue qu'on n'oublie pas. C'est le cadre d'une petite place un peu montueuse, à demi encaissée de vieux édifices au pied desquels foisonne l'herbe entre les pavés. Cette *piazzetta* que le soleil ne quitte guère, est en terrassement sur une rue plongeante au-dessus de laquelle se profilent le Capitole, quelques maisons perchées du roc Tarpéien, et les lointaines plantations monastiques du mont Janicule. Au premier plan se groupent les toits inégaux et le clocher carré d'un monastère d'où s'élance un grand palmier, qui enrichit les fonds d'un repoussoir élégant et doux. Çà et là, de quelques clôtures débordent des orangers, des lauriers-tins ; entre deux enclos se dresse un cyprès bronzé, campanile ondoyant. La scène est limitée sur la droite par les croisillons, par les vieux murs couturés et rapiécés du palais de la Lucrezia Borgia sous lequel, par une voûte épaisse et une poterne trapue, on descend à la *via Scelerata* où Tullie fit passer les roues de son char sur le corps paternel.

Cet assemblage irrégulier de bâtisses de tout âge intéresse les yeux et la pensée. L'antiquité et le moyen âge, le cloître et le palais, jusqu'à l'Orient avec son panache de palmes, tout contribue à meubler ce tableau où le soleil anime les teintes franches de la brique, des marbres, du travertin, du tuf spongieux d'aspect et de couleur. Mais, en dépit de cette lumineuse diversité, l'ensemble se résout en une impression triste : la vie silencieuse s'écoule goutte à goutte derrière ces murs sévères, et rien n'en jaillit au dehors. Ce terrain d'autrefois est comme abandonné ; l'oiseau y poursuit le papillon ; le bruit des quartiers bas y monte à peine. Ainsi que la plupart des lieux consacrés au passé par le délaissement des hommes, la petite place San-Pietro *in Vincoli* environnée d'habitations fait songer au désert.

Franchissez le seuil de l'église et montez la nef, l'art va sonner sa plus éclatante fanfare : — vous êtes devant le *Moïse* de Michel-Ange....

C'est un de ces chefs-d'œuvre qu'il faut aller voir en nombreuse compagnie, car il fournit un ample canevas aux commentaires. Si l'on peut y conduire des voyageurs bien appris et disposés à un enthousiasme docile, on en tirera quelque agrément. Les yeux écarquillés de curiosité devant cette statue célèbre, leur figure exprimera une déception ébahie, tandis que, pour cacher cette impression béotienne, ils se hâteront de s'écrier : « C'est magnifique ! »

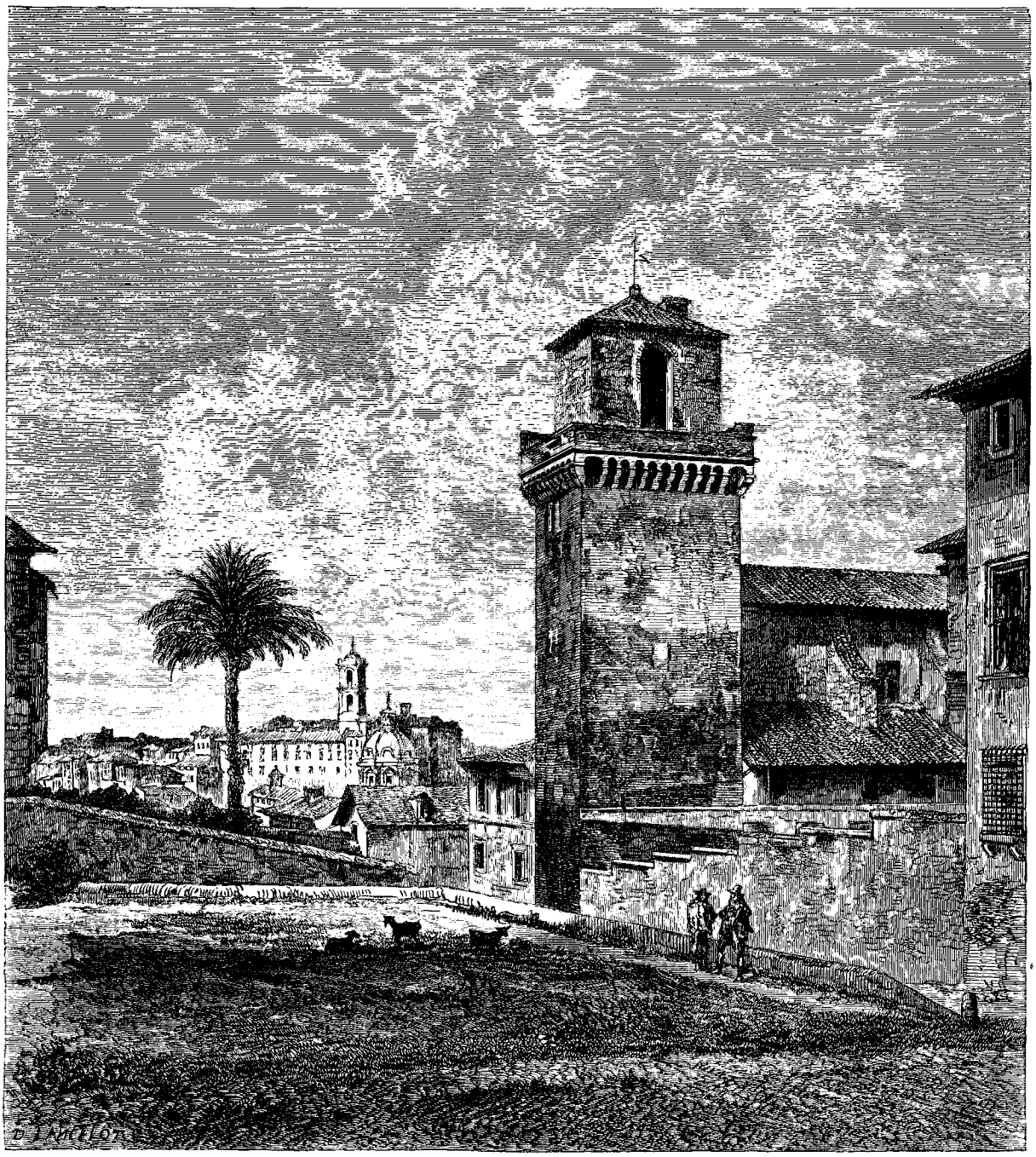
Le monument, qui occupe le côté droit d'un chœur très-éclairé, est posté fort en avant d'une niche en marbre ; la figure, assise devant vous sur le même plan d'horizon, est colossale et terriblement animée par la puissance d'une exécution surhumaine. Aussi, comme on n'a pas l'habitude de se voir face à face et de si près avec des géants tout en vie, la première impression est une sorte de stupeur. A la grandeur étonnante du style, qui caractérise une conception aussi bizarre que naturellement ajustée, vient s'ajouter le fini de cette roche si délicatement travaillée. Jamais lapidaire n'a caressé avec tant d'amour le modelé d'un camée, ni arraché le sentiment de la vie à une plus minutieuse étude des souplesses de la peau : le *Moïse* est une miniature qui a onze pieds de hauteur. Le poli du marbre le rend luisant comme un onyx.

Chacun connaît ce morceau ou croit le connaître. La vérité est que *l'âme* de cette création réside en l'original seul, et que mon étonnement, à moi, fut de découvrir à quel point j'avais fréquenté le *Moïse* sans pénétrer dans la pensée de l'œuvre. Bien que le front soit olympien et les yeux d'une puissance formidable, le nez, qui n'est qu'énergique, recouvre sous un épais bourrelet de moustaches une bouche proéminente si lippue, si brutale, effort excessif pour traduire une indignation qui reste douteuse, que le visage devient celui d'une personne laide, répulsive même au point de vue de la beauté banale : de là cette déception des gens insuffisamment doués pour être saisis dès l'abord.

1. Suite. — Voy. t. XVII, p. 353, 369, 385, 401; t. XVIII, p. 353, 369, 385, 401; t. XIX, p. 177, 193, 209, 225; t. XX, p. 353.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par la souveraine élégance qui dans tout le reste se marie à la souveraine vigueur. L'attitude à la fois singulière et peu tourmentée, l'ajustement demi-antique et demi-oriental, la beauté sculpturale du bras, de la main qui, appuyée sur le livre de la Loi, soulève les tresses de la barbe; cette ample barbe même, distribuée par masses d'un si noble motif qu'elle est un monument sur cette figure; le modelé des jambes, repliées dans leurs chausses asiatiques par un mouvement qui cramponne et accentue le personnage; la draperie qui, ennoblissant les membres inférieurs, encadre de ses larges plis soulevés un genou qui, retrouvé seul dans



Piazza di San-Pietro *in Vincoli*. Dessin de Lancelot d'après une photographie.

une fouille, trahirait un des plus grands maîtres du monde : voilà des traits saillants qu'on se rappelle; les signaler, c'est offrir des points de repère à la mémoire, mais risquer d'être obscur pour les yeux qui n'ont point vu.... Ce Moïse à tête de bouc est en quelque sorte une portraiture idéale du génie qui s'incarna dans Michel-Ange; du moins on se le figure ainsi : il est impossible d'isoler de cette création la personnalité du maître et c'est ce qui prête à la statue un langage si distinct et si haut. Quant au législateur des Hébreux, personne ne se présentera sous cette forme herculéenne, cabalistique et fluviale, l'esprit de l'ancienne Loi, le

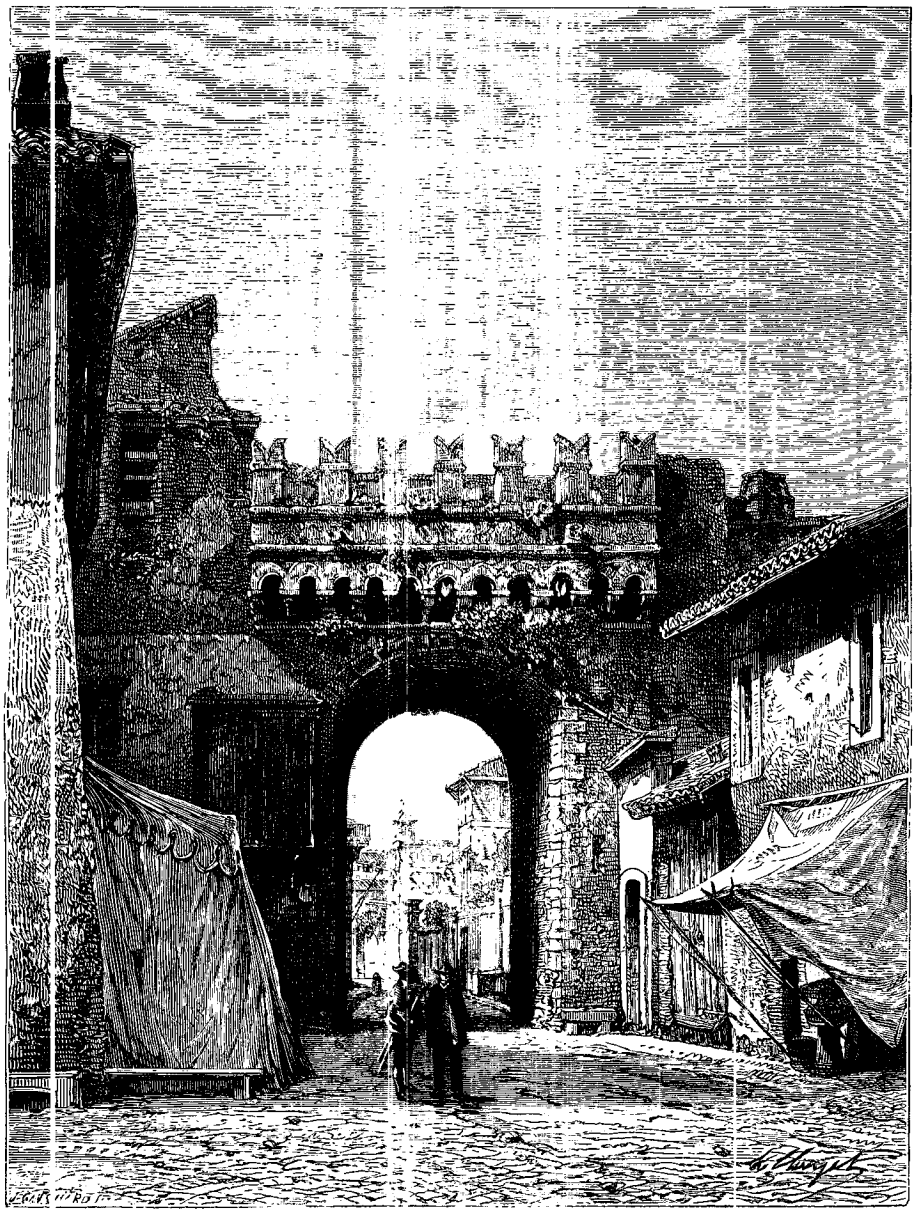
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vates inspiré, dans les linéaments vaporeux duquel est venue s'adapter depuis la figure éthérée du Christ. Mais peu importait cela au farouche Titan qui a enlevé l'art moderne à une si inaccessible hauteur. .. et qui l'en a précipité.

Saint Pierre *aux Liens*, l'église illustrée par la possession de ce chef-d'œuvre, n'est pas sans intérêt.

Au temps où quelques ogres en dévorant l'empire romain pétrissaient la brutale ébauche des monarchies du moyen âge, une femme exécrable et romanesque tout ensemble (ces siècles-là n'enfantaient plus que des monstres) fonda l'église de Saint-Pierre *dans les liens*, pour qu'elle fût le reliquaire des chaînes dont le premier apôtre avait été garrotté.

Les souvenirs de sainte Hélène empêchaient apparemment de dormir Eudoxie, la fille de Théodose II, la



La Porta Settimiana, au Trastevere. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

femme de ce honteux Valentinien que Maxime égorgea pour hériter de l'empire, et aussi de l'impératrice. Celle-ci, en convolant avait ignoré qu'elle s'unissait à l'assassin de son mari ; mais le nouvel empereur ayant eu la sottise de se glorifier de ce meurtre comme d'une marque de son amour, pour se venger, Eudoxie, fille d'un souverain et femme de deux empereurs, écrivit à Genseric, roi des Vandales, et l'appela à la conquête de Rome qu'Attila venait de respecter. Les Barbares pillèrent quatorze jours : statues, vases d'or, mobiliers précieux, richesses accumulées par tant de siècles et écumées sur tant de nations, tout fut confisqué ou détruit! On précipita dans le Tibre ce qui ne put être emporté en Afrique : une quinquérème remplie de chefs-d'œuvre de l'art grec en bronze et en marbre fut engloutie dans la mer, au delà des bouches du fleuve. Ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

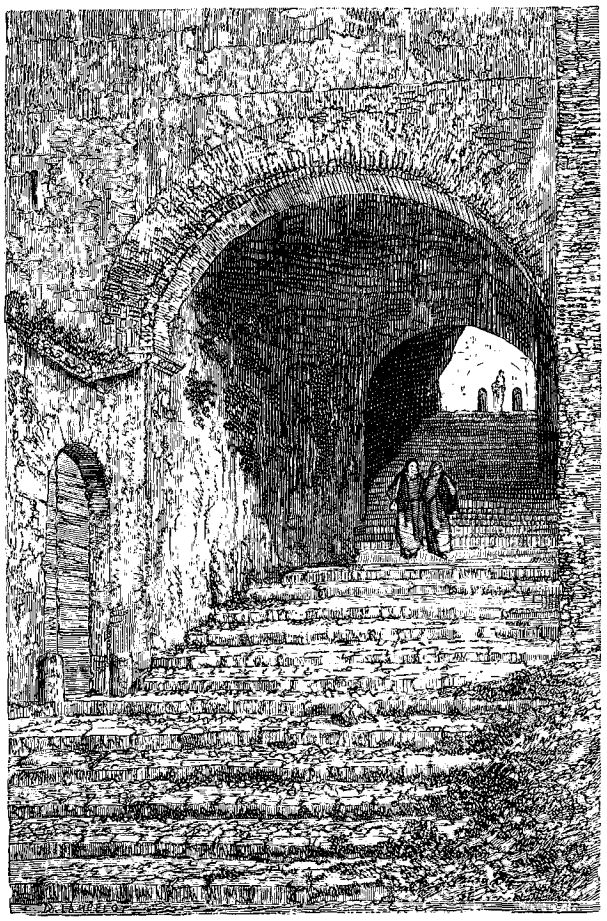
Vandales emportèrent jusqu'à la couverture du temple de Jupiter Capitolin, en cuivre doré. C'est alors qu'ont été emmenées à Carthage les dépouilles de Jérusalem, apportées autrefois par Titus. Et quand Genseric eut saccagé avec la férocité d'une bête fauve et d'un enfant, il emporta dans ses fourgons, pour en faire une esclave, l'impératrice qui l'avait mandé. Il lui prit aussi ses filles pour faire de l'une une servante, et donner l'autre en pâture à son fils. On trouverait honteux aujourd'hui qu'une trahison fût si mal récompensée!

C'est la première Eudoxie, je le suppose, Athénaïs-Élia qui, retirée en Terre sainte où elle a passé nombre d'années dans l'exil, aura reçu du patriarche et envoyé à sa fille les chaînes qui avaient garrotté saint Pierre à Jérusalem. La provenance rend suspecte l'authenticité de cette relique; mais l'Église a toujours su gré de sa foi à la veuve de Valentinien : sa fondation la protége; les historiens psalmodient l'éloge *de ses vertus*.

Adrien Ier remonta au huitième siècle l'église d'Eudoxie; Jules II, avant d'être pape, la fit restaurer par Bacio Pintelli; Francesco Fontana la défigura de son mieux en 1705; mais, à partir de l'antiquité qui lui a légué vingt-quatre colonnes de cipolin, tous les âges y ont laissé leur signature.

Guido, Dominiquin, le Guercin s'harmonisent aux dernières restaurations, et au plafond génois de Parodi; le goût florentin de Pintelli est rappelé par quelques monuments qui offrent de l'intérêt; la tombe de Nicolas de Cuse, entre autres : cardinal du titre de San-Pietro *in Vincoli* en 1464, il se fit représenter à l'angle d'un bas-relief charmant : *saint Pierre délivré par un ange*.

C'est ici qu'est inhumé l'orfévre, le sculpteur, le bronzier, le peintre Antoine Pollajuolo (*Pullarius*), à côté de son frère Pierre qui l'avait initié aux couleurs à l'huile récemment révélées à son maître Andrea del Castagno, par Domenico qu'Andrea assassina pour être seul en possession du secret. L'inscription d'Antoine, où l'on rappelle les tombeaux admirables de Sixte IV et d'Innocent VIII, raconte qu'*il a voulu reposer à côté de son frère*. Tous deux sont morts à quelques mois de distance en 1498; mais ce texte établit, contredisant toutes les notices, que Pierre a précédé Antoine. Ce dernier avait soixante-douze ans. Au front de ce petit monument, dans de petites niches ovoïdes, sont placés les bustes des deux frères, jeunes encore, vifs et d'une heureuse naïveté d'expression. Au-dessus est une médiocre fresque du quinzième siècle représentant, d'après la *Légende de Saint Sébastien, la Peste de Rome :* on y voit l'Ange des ténèbres occupé à frapper d'un épieu les portes de quelques maisons; mais, à l'intercession d'un prélat, un bon ange arrête l'esprit du mal. Le principal mérite de cette petite fresque est d'avoir donné à M. J. Delaunay l'idée première d'un charmant tableau que tout Paris admirait naguère à l'Exposition.



Passage voûté sous le palais de Lucrezia Borgia, pour descendre à la *via Scelerata*. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

Puis c'est le mausolée de Giovanni Ciotto de Sienne, mort en 1563, — lequel, trouvant une cité trop exiguë pour *sa grande âme*, avait élu pour patrie l'univers. Le monument et la phrase sont des présents de ses amis. Voici maintenant Jérôme de la Rovère, dernier cardinal de ce nom, décédé en 1592. Plus humble que ses devanciers, il ne s'illustra que dans la philologie. Sur l'autel de *Saint-Sébastien*, une mosaïque du septième siècle représente le guerrier avec une longue barbe, drapé de la chlamyde fixée sur l'épaule droite par une fibule, et coiffé d'une toque analogue à une bourse à jetons : costume noble du temps, que j'avais remarqué dans les mosaïques de Ravenne.

Enfin vous revenez au *Moïse*. L'appareil dont il occupe le centre devait former un des côtés du tombeau à quatre faces dont le pape Jules II se promettait l'encombrante illustration, au plein milieu de la grande nef de Saint-Pierre. Les matériaux épars de ce vaste projet contribuent à l'ornement du Palais Vieux à Florence, de San-Lorenzo et de notre Louvre même. Après les Médicis qui enterrèrent ce grand œuvre, Paul III le réduisit au quart et exila ce fragment à San-Pietro *in Vincoli*. Mal couché sur ce tombeau vide, le buste presque dressé en homme qui ne reposait guère, le pape Jules dort sur ses coudes au-dessus du *Moïse* exilé.

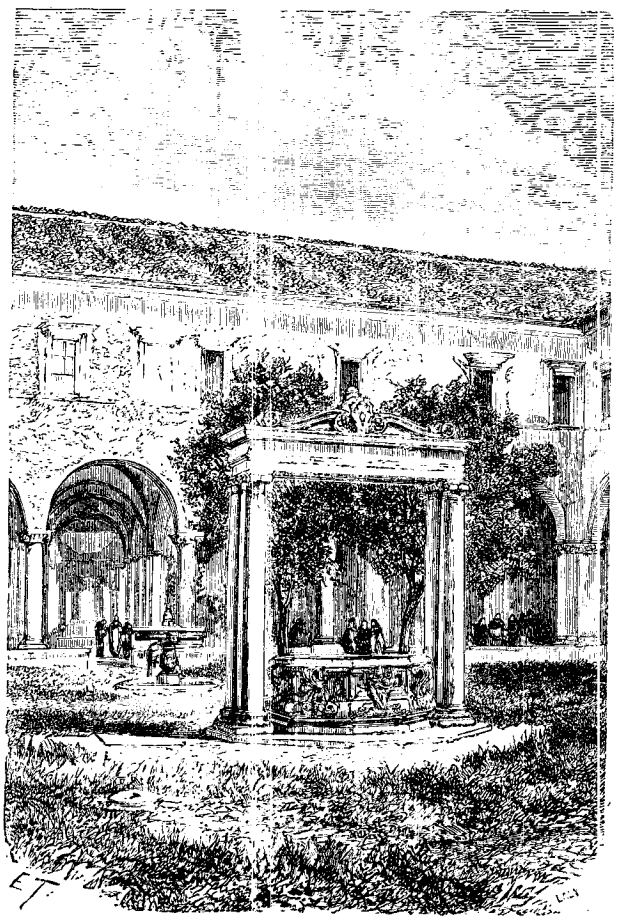
C'était une ambitieuse disposition que celle de cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sépulture, mais lourde et d'une architecture inélégante. La *Vierge* qui surmonte cette machine, les quatre figures allégoriques qui semblent garder le *Moïse*, sont pauvres et sans âme à côté du chef-d'œuvre. Pourtant ces statues sont dues à Raphaël de Montelupo; mais rien ne peut vivre auprès de Michel-Ange.

Beyle raconte que le *Moïse* était tombé dans l'oubli, lorsque les Anglais, en 1816, s'avisèrent d'en demander un moulage. Ceci n'est point exact; mais le choix de la nation artiste appelée à révéler une merveille incomprise semble original, surtout en 1816.

En sortant de cette église et de son cloître peu visité, au centre duquel s'élève un puits dont la margelle est remarquable, on est heureux de revoir la petite place avant de se plonger sous la voûte noire qui aboutit à la voie Scélérate limitée par des substructions étrusques, et qui vous fait descendre dans ce quartier toujours plébéien de la Suburra où grouillaient jadis les barbiers, les cordonniers, les marchands de fouets à sangler les esclaves, — un grand commerce, — et où tendaient leurs appeaux des Phrynés esclaves, qui rendaient des comptes aux patriciens, leurs maîtres.



Puits au cloître de Saint-Pierre *in Vincoli*. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

—

De San-Pietro *in Vincoli* où me retint longtemps un rendez-vous manqué jusqu'à l'arc de Drusus où je devais retrouver des compagnons de route pour une excursion célèbre, la distance est longue, à travers des solitudes sur lesquelles on écrirait des volumes. Mais cette terre jonchée de souvenirs ne peut être étudiée, ni surtout *racontée*, d'une façon méthodique. Essayez de grouper les monuments d'un même genre : l'énumération deviendra monotone; adoptez un ordre chronologique ainsi que plusieurs l'ont tenté : vous voilà conduit à trier le long des chemins les œuvres d'une époque en fermant les yeux sur tout ce qui sort du cycle exploité. Ce sera le sacrifice de l'impression spontanée et réelle : vous ne rendez plus ni le caractère, ni les aspects d'une nécropole où tous les âges vous saisissent à la fois, où la diversité des spectacles vous jette incessamment d'une idée à une autre; ce qui est un principe de vie et de mouvement en exerçant la perpétuelle activité de l'esprit.

C'est à quoi je songeais entre le Palatin et le Cœlius, me dirigeant vers la voie Appienne sans autre compagnie que vingt-cinq siècles de mémorables aventures retracées à chaque pas.

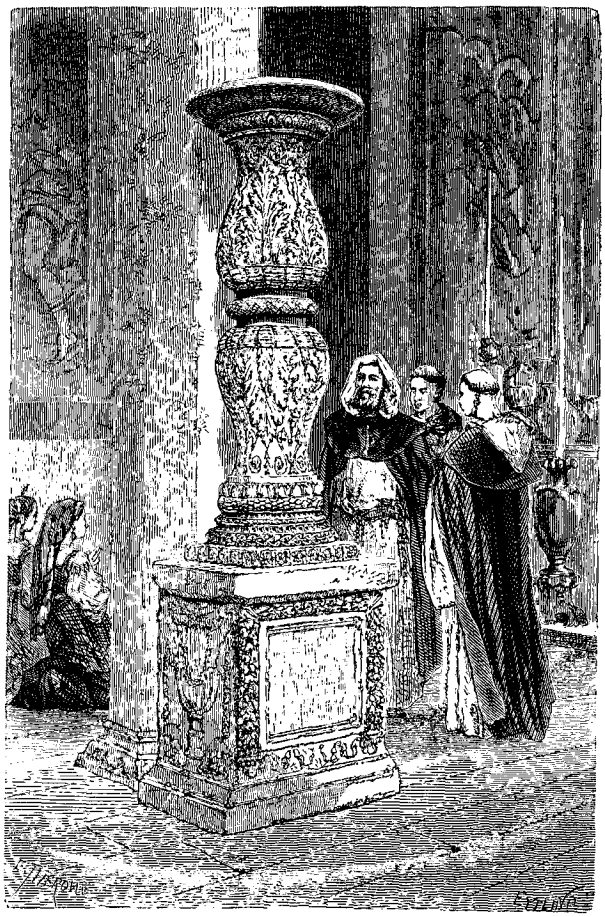
Je m'étais proposé, imprudente velléité de pédanterie, je m'étais tracé ce programme archéologique : recueillir uniquement les témoins de la période reculée où le censeur Appius Claudius, après avoir creusé le premier aqueduc pour diriger sur Rome les eaux prænestines, avait ouvert et pavé, trois cent dix ans avant notre ère, la célèbre route qui a retenu son nom, jusqu'à l'époque où César l'a prolongée bien au delà du pays des Volsques, et où Auguste, c'est-à-dire Agrippa qui eut l'honneur de la terminer, la conduisit jusqu'à Cumes.

Mais pour ne point déborder du cadre, à quelle continence il aurait fallu se restreindre! Dès l'issue de la via *de' Cerchi* où le Cœlius à ma gauche évoquait saint Grégoire, le son d'une cloche appelait du côté opposé, sur l'Aventin, mes regards distraits des *fornici* du cirque alignés à mes pieds, pour m'occuper du couvent de Sainte-Sabine entrevu sous le ciel au sommet de l'horizon. Plus près, c'est l'église qui remplace la maison où habita sainte Prisque qu'a baptisée saint Pierre; ce logis faisait face au temple de Diane élevé par Servius : adieu la légende dorée! Puis, le val s'élargissant, voici que se dressent, comme l'ossature d'une montagne, les arches perchées et chevelues de Caracalla. Au loin sur le coteau, saint Saba évoque d'autres souvenirs et bientôt, nouvelle diversion, s'interpose la petite église des Saints-Nérée-et-Achillée où saint Grégoire le Grand a prononcé sa XXVIII[e] homélie, sur une *cathedra* de marbre blanc que continuent à porter, au centre du *presbyterium*, deux lions accroupis. Comment ne pas entrer à Saint-Nérée pour revoir ses ambons, son *ciborium*, sa mosaïque du neuvième siècle, et surtout le chandelier pascal, énorme candélabre antique, avec *un Cupidon* parmi des ara-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

besques brodées dans le paros par les fées de la Grèce! Notre cardinal Morlot était titulaire de Saint-Nérée : que nous voilà loin d'Appius Claudius et de sa grande route!

Saint-Sixte, en face de Saint-Nérée, nous éloignera du but bien davantage! Saint Dominique a vécu dans ce petit couvent où personne ne frappe, qui retrace cependant plusieurs époques et où dorment quatre papes canonisés. Une chapelle du treizième siècle s'élève à l'endroit même où il a ranimé le jeune Napoléon Orsini, et guéri un maçon tombé de son échafaudage : comment passer sous silence cette églisette où sous Grégoire XIII, à une *funzione*, Michel de Montaigne a vu le second ambassadeur que la Russie ait envoyé à Rome! L'auteur des *Essais* nous le dépeint « vêtu d'un manteau d'escarlate et une soutane de drap d'or, le chapeau en forme de bonnet de nuit de drap d'or fourré, et au-dessous une calotte en toile d'argent.... Il venoit supplier le Pape d'empêcher le Roy de Pologne de faire la guerre aux Moscovites, alléguant que c'étoit à eux de soustenir le premier effort du Turc, et que, si on les affoiblissoit, la Turquie avanceroit sans obstacle sur l'Occident.... Il offroit « de se réduire en quelques différences de relligion qu'ils avoient avecq l'Église romaine.... » Voilà donc la question d'Orient posée dès le seizième siècle au point de vue russe, sous les couleurs que cette nation lui prête encore aujourd'hui.



Candélabre de l'église Saint-Nérée. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

Les Dominicains d'Irlande ayant restauré il y a quinze ans leur chapelle, un religieux français, en ce moment-là prieur de Sainte-Sabine, s'est chargé de la décoration. Jeune encore, cet émule ignoré des Lorenzo, des fra Bartolommeo, avait été élève de Paul Delaroche; il s'était fait paysagiste avant d'être moine et, dans l'une comme dans l'autre carrière, il côtoya la renommée sans l'atteindre. Quelques lettres du P. Lacordaire, un ou deux passages de l'abbé Perreyve signalent seuls au monde mystique cette étrange existence, que le martyre a couronnée.

Le P. Hyacinthe Besson a laissé cependant dans Rome une œuvre unique, et considérable quoique inachevée : quatre grandes fresques légendaires surmontées de cartouches cintrés, plusieurs médaillons en grisailles et, aux soubassements, des figures détachées. Celles-ci ne sont qu'esquissées, ainsi que trois des *lunettes* représentant les *Frères de Saint-Dominique servis par les anges* et d'autres sujets en l'honneur de l'ordre. Malgré son exécution monotone et sa couleur un peu crue, le P. Besson a produit les seules peintures de notre temps qui, sans être des pastiches, soient profondément imprégnées du sentiment religieux. Moins érudit que Flandrin, il s'appartient davantage; comme il n'imite pas les peintres primitifs, comme cependant les habitudes claustrales ont donné leur pli à son imagination, il arrive à une originalité formelle. Le *Saint Dominique ressuscitant un enfant* est une figure d'expression fervente et tendre que peu de maîtres auraient mieux peinte. Dans la fresque où le saint rend à la vie le jeune Napoléon Orsini évanoui par une chute de cheval, le visage du moine est la plus ardente expression de la prière. La *Résurrection de l'ouvrier maçon* est une scène plus vivante encore et composée supérieurement. Mais c'est peut-être dans les simples esquisses, où la pensée s'offre dégagée des lourdeurs d'une exécution refroidie, que se décèle dans sa séve généreuse et son inspiration tendre la poésie de l'artiste.

Pour le P. Hyacinthe ces travaux n'étaient qu'une récréation, en faveur de laquelle il ne dérobait rien au devoir. Pendant les longs jours d'été, chaque matin vers quatre heures, le prieur de Sainte-Sabine descendait de l'Aventin par ce sentier rocailleux qui a toujours existé, et il venait retracer au pinceau les miracles du fondateur de l'ordre au lieu même où ils se sont accomplis. L'œuvre, ai-je dit plus haut, est inachevée; voici pourquoi.

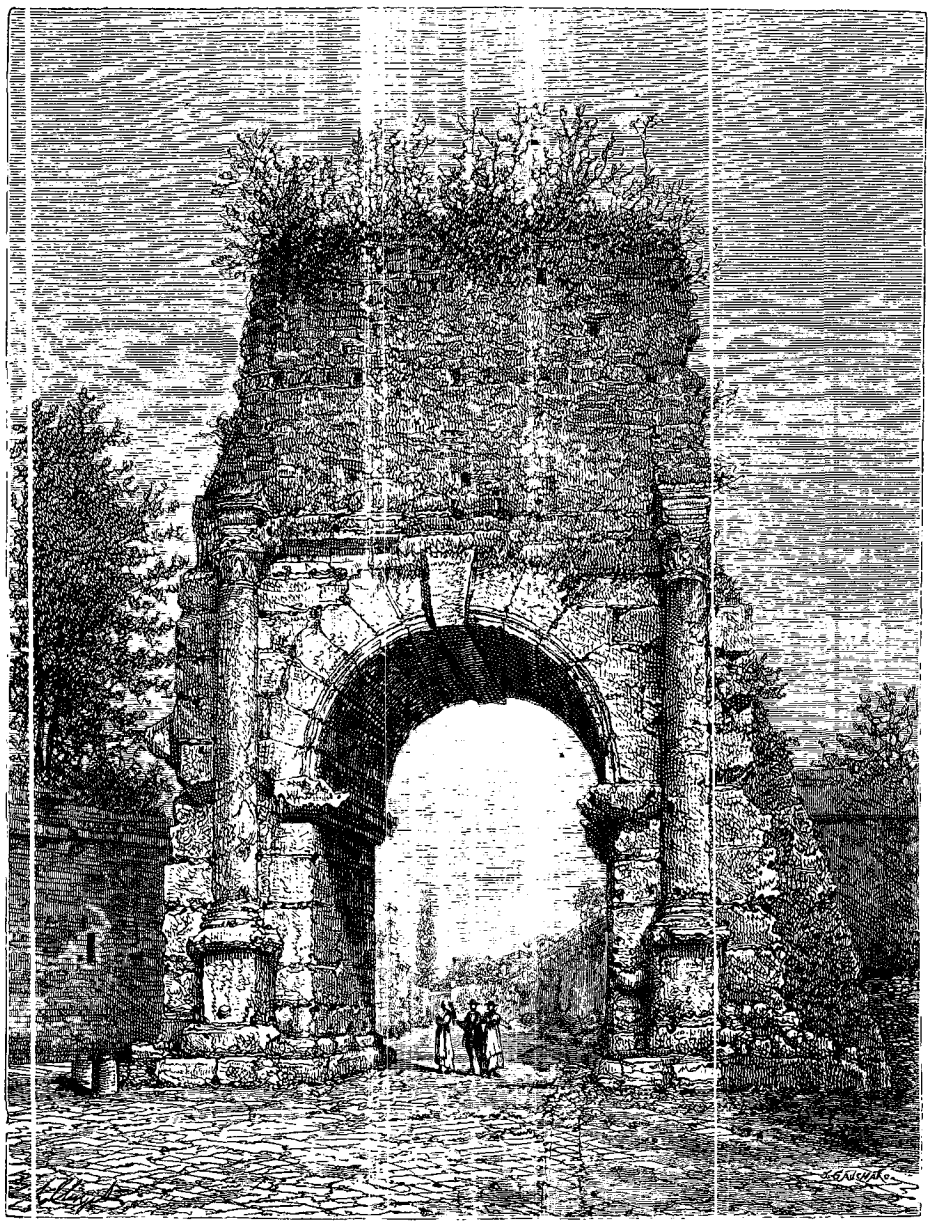
Il y a une douzaine d'années, un Anglais converti au catholicisme et devenu dominicain fut envoyé sur l'Euphrate pour y propager la foi. Là, ce cerveau fêlé rentra dans la secte anglicane et, après cette seconde abjuration, se mit à prêcher contre les ordres réguliers, respectés dans tout l'Orient.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce scandale causa une profonde affliction au P. Besson. N'écoutant que son zèle et bravant, malgré l'avis impérieux des médecins, les fatigues d'un long voyage ainsi que les dangers d'un climat dévorant, il voulut aller réparer l'échec que son ordre venait de subir. « Un dominicain a fait le mal, disait-il ; un dominicain doit le réparer ! »

Il abandonna donc pour cette mission son prieuré de l'Aventin, la chère œuvre de Saint-Sixte et, ainsi qu'il l'avait prévu lui-même, il servit de victime expiatoire. L. P. Besson mourut dans ces déserts, près des ruines de Babylone.

Que les Anglais, dans leurs *Guides* et *Itinéraires*, s'abstiennent de parler de Saint-Sixte et de réveiller à propos de ses peintures un souvenir peu honorable pour un de leurs nationaux, leur silence a sa raison

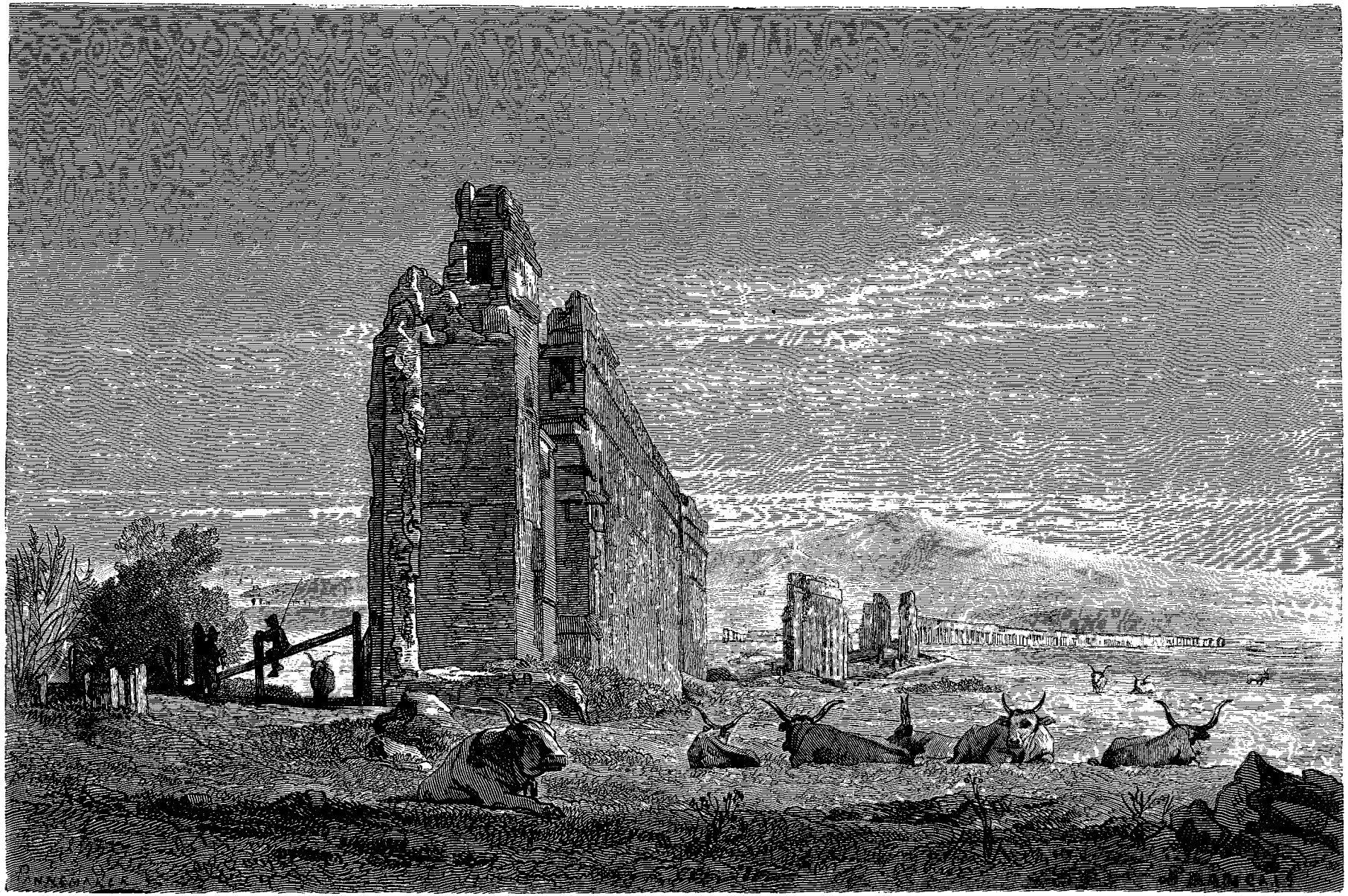


Arc de Drusus. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

d'être. Mais l'omission dans les *Manuels* de voyage publiés en France est injuste et regrettable. Le P. Besson, ce peintre qui a débuté à Paris, qui fut l'ami de Lacordaire, qui devint prieur de Sainte-Sabine à Rome qu'il a dotée d'une œuvre considérable, et qui est allé chercher le martyre en Orient, aurait figuré sans déshonneur, ainsi que le docte Rio, que M. Perret, l'abbé Perreyve et tant d'autres, à côté des trop nombreuses nullités inconnues qui font si vaillante figure dans nos grandes Biographies contemporaines. Quand donc les dévots auront-ils assez de religion pour admettre les philosophes? Quand les penseurs libres auront-ils assez de philosophie pour reconnaître le mérite parmi ceux qui vont à la messe?

Ces diversions épuisées, un chemin s'embranche sur la gauche, bordé de buissons et de pans de mur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines des aqueducs de Claude, près la route d'Albano. — Dessin de Français d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est ici que s'ouvrait déjà la voie Latine au temps de Strabon et qu'exista un peu en arrière la porte Capène, sous un repli où Juvénal a fixé avec précision l'emplacement du bois-sacré de Numa et de sa nymphe Égérie. Dès ce premier mille commençait autrefois la campagne : des *columbaria*, le tombeau dévasté des Scipions nous ramènent aux premiers âges de Rome, dont nous éloignera aussitôt la vieille église de Saint-Césaire que Clément VIII a défigurée, où saint Serge fut élu pape, et qui conserve de jolis ambons avec un siége antique. Puis voilà la *Porta Appia* rebâtie par Narsès, et l'arc triomphal décerné par le sénat au père le Claude, à Drusus Germanicus après ses victoires sur les Germains et les nations alpines. Ce fils de Livie adopté par Auguste est le premier chef romain qui ait navigué sur l'océan du Nord; son monument sous l'arche duquel fuit en perspective la voie Appienne est coiffé d'un appendice hérissé de ronces. Cette superfétation, d'un effet malencontreux, est due à Caracalla qui fit servir de support à l'aqueduc de ses thermes l'arc triomphal de Germanicus. Ainsi furent mutilés la plupart des monuments de ce genre. Ceux qu'épargna la convenance des particuliers ou l'*utilité publique* furent embastionnés pour les luttes féodales, comme la porte de Septime ou *Settimiana* posée également, mais au Trastevere, sur les murailles aurélienne et qui, avant d'être rhabillée par Alexandre VI et condamnée par Urbain VIII, avait été diadémée de créneaux gibelins.

En dehors des murs aurélien, d'autres tableaux viendront bigarrer cette mosaïque de souvenirs. Dans ce conflit de réminiscences et d'aspects, qu'il est malaisé de s'abstraire à un plan chronologique : Voici déjà Saint-Sébastien, basilique d'origine constantinienne, nef défigurée par le cardinal Borghèse; puis une chapelle où il est inutile d'entrer, mais qu'on ne peut ouïr nommer sans questionner aussitôt sur son origine.

Elle a nom : *Domine, quò vadis?* Saint Ambroise raconte qu'au début de la persécution de Néron, saint Pierre, ce symbole accompli de la fragile humanité, s'enfuit de Rome à la prière de ses disciples qui l'avaient conjuré de mettre à l'abri des jours précieux pour la naissante Église. Il sortit par la porte Capène. Ayant dépassé les murs, Simon-Pierre, au soleil levant, mesurait de ses pas les ombres des sépultures dont est bordée la voie Appienne lorsque, sur ce large pavé qui çà et là subsiste encore il vit venir, se dirigeant vers la ville, son ancien maître Jésus-Christ. « Seigneur, où allez-vous? » s'écria l'apôtre étonné; — *Domine, quò vadis?*

Et Jésus lui répondit froidement . « Je vais à Rome pour être crucifié une seconde fois.... »

Le fugitif comprit et courba la tête : Pierre rentra dans Rome où l'attendait le martyre et sa tombe fut la pierre fondamentale de l'Église. Comme il convient à toutes les défaillances l'enseignement de cette légende! Pour des pontifes tentés, aux premières menaces, d'abandonner le tombeau des apôtres, la voie Appienne est bonne conseillère; l'écho de cette fondation se réveille pour leur crier : *Domine, quò vadis?*

Jusqu'à Saint-Sébastien, l'aspect de cette interminable banlieue est celui d'un faubourg pauvre, à demi abandonné : des pans de murailles grises qui soutiennent de maigres cultures, quelques masures muettes, des enclos effondrés à demi, de rares arbustes rabougris ou cassés. Le soleil rend de l'éclat aux objets pourvu qu'ils soient à distance, et il faut que les couches de l'air soient louées d'une bien grande vertu colorante; car tout ce qui est proche est blême et comme enfariné. La route est large, très-droite, avec des restes de trottoirs et des espaces en pavé visigothique, l'herbe verdit sur la voie; mais le tracé reste défini avec une morne splendeur par deux avenues de mausolées en ruine, de tout âge, de toute forme et de toute grandeur qui, de la porte Saint-Sébastien jusqu'au bas d'Albano, se comptent par milliers. Au moyen âge, quelques bandits féodaux ayant transformé plusieurs de ces tombes en forteresses pour rançonner les voyageurs, ceux-ci désertèrent une sinistre avenue hérissée de châteaux forts; ils frayèrent peu à peu sur la gauche la route actuelle d'Albano, et les traces mêmes de la voie Appienne avaient fini par s'effacer dans l'herbe et les broussailles.

On est redevable à Pie IX de son exhumation. C'est ce pontife qui l'a rouverte, qui l'a déblayée, qui a fait relever les sépultures sur un espace de cinq à six milles et qui a rendu au monde latin, c'est-à-dire civilisé, la plus splendide des promenades historiques. Des fouilles ont été pratiquées le long de cette avenue où l'on compte plus de trente mille mausolées. Rien n'est plus merveilleux, avec ce premier plan, que les points de vue de la plaine inégale et tourmentée, dominée par la route qui court en ondulant à travers les pâturages: chenal endigué par les matériaux d'un muséum. Son aspect fluvial et torrentueux est d'autant plus frappant qu'il a sa raison d'être : la voie Appienne suit le courant du fleuve de lave qui, des cratères de Nemi et d'Albano, a coulé dans la plaine, en trois éruptions, trois gradins immenses échelonnés jusqu'au môle de Cæcilia-Metella, d'où l'on se rend si bien compte de cette aventure géologique.

A cette première station qui termine presque le troisième mille, les excursionnistes quittent leur voiture, soit pour aller à la découverte de la *Roma Vecchia* dispersée dans la campagne, soit pour fouler un pavé sur lequel se sont posés des cothurnes, sur lequel, à l'aide des inscriptions si nombreuses, on voit défiler les grands noms du monde romain.

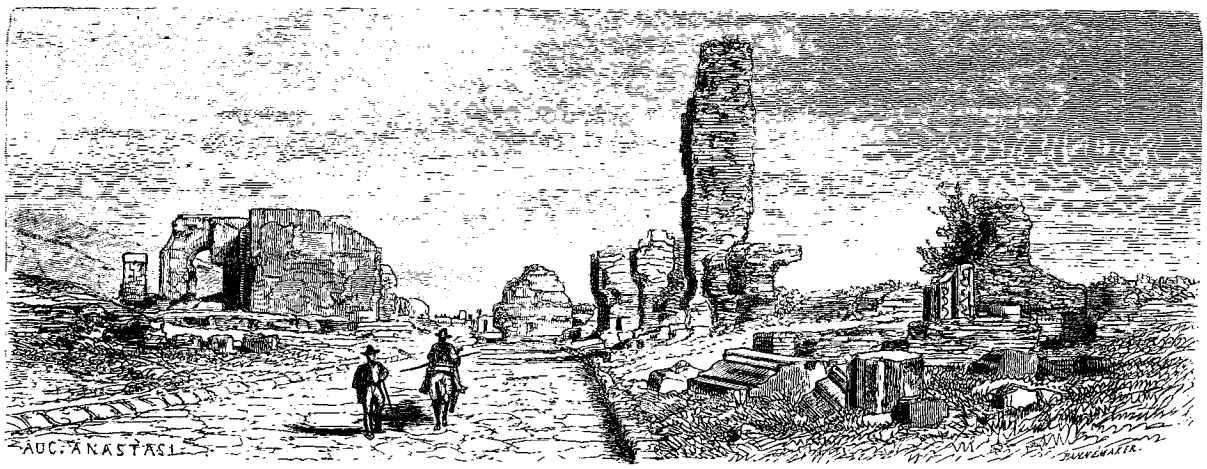
Le docte abbé qui s'était fait mon virgile m'avait, ainsi qu'un autre compagnon, rejoint dans ces limbes avec un char peu digne de leur magnificence. Ils m'attendaient à l'entrée d'une vigne où M. de' Rossi a découvert il y a huit ans des catacombes israélites, et l'abbé nous expliqua que, sur les monuments de cet hypogée, la représentation persistante de la corne, des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

palmes et du chandelier à sept branches, ainsi que les inscriptions en langue hébraïque, et même en hébreu carré, ne laissent plus aucun doute, ni sur la provenance, ni sur l'âge de ces catacombes, antérieures à l'ère chrétienne. Dès les temps corrompus de la République une colonie de juifs industrieux était venue, comme elle ferait aujourd'hui, pratiquer l'usure et brocanter dans la capitale de la civilisation. Pour justifier la présence d'un cimetière syriaque à l'entrée de la voie Appienne, l'abbé rappela que, dans sa troisième satire, Juvénal fulmine contre des tribus juives qui avaient profané, en y fixant leurs demeures, le bois sacré d'Égérie.

On prit donc terre au *culmen* de la petite montée qui découvre de si vastes espaces autour du môle de Cæcilia, et on s'élança à travers champs avec une si irrésistible ardeur que le troisième compagnon, d'un sexe moins robuste, ne réussit pas toujours à nous suivre. Plus d'une fois, quand on se détournait, cette figure attardée dans le désert de ces paysages de style me fit songer à Créuse, et m'avisa qu'à moins d'imiter jusqu'au bout la scélératesse du sage et pieux Énée, on ne pourrait se montrer plus.... archéologue.

Mais comment modérer son pas quand on voudrait avoir des ailes! Pour cette fois, mon vœu s'accomplissait; nous étions sans partage en pleine antiquité : Pline, Asinius Pollio, les Émiles et Licinius, et Popilius, et Canidius, et Curion, s'ils revenaient là, désigneraient les illustres morts qu'ils ont connus; du geste ils marqueraient les villas éparses au penchant des coteaux. A travers cette plaine à plusieurs étages où s'arrondissent des promontoires formant caps sur des vallons ébauchés, on voit les longs aqueducs de Claude arpenter la distance; on suit des yeux, au nord, les tombeaux plus espacés de la voie Latine; puis sur les mamelons, les pans de murs blancs ou roses et les bouquets d'arbres noirs qui marquent l'emplacement des villas. Rome apparaît en arrière avec ses collines couronnées d'édifices, et ses dômes, et ses ruines, et ses cyprès; Rome dans sa ceinture



La Via Appia. — Dessin de A. Anastasi d'après nature.

bronzée de remparts du Bas-Empire, avec les monts violacés d'Étrurie par delà.

D'un plateau voisin où la vue s'étend sur les quatre points cardinaux, le Latium au midi s'abaissait jusqu'à la mer; dans le sens opposé, sur les versants olivâtres des monts Albains, de mignonnes fabriques nous permettaient de dénombrer des villages qui ont été des villes et que d'antiques batailles ont ennoblis : Tusculanum, le mont de Gabies, Palestrina qui fut *Præneste*, Æsula qui est devenue San-Gregorio; Tibur, Torre-Vergata qui remplace *Corniculum*, au-dessous de Monticelli qui a été *Cenina*. Enfin entre les chaînes de l'Ausonie et l'alpestre Gennaro, scintillent au plan reculé des airs les neiges des Herniques et de la Lionèse : cadre émaillé d'argent qui s'amincit jusqu'au Soracte, saphir isolé sur l'ourlet bleuâtre des dernières ondulations. On passerait là des heures, dans l'ivresse des yeux, à contempler ce que le vent raconte au soleil....

« Eh bien, mon bon ami? » demanda l'abbé qui nous avait sournoisement dirigés sur ce tertre. Il se plaisait à questionner en ces moments où l'on ne peut répondre, et à soupeser le salaire d'un silence éloquent. Nous n'étions guère qu'à deux cents pas à droite de la route, et nous ne la dominions pas de très-haut, quand, perpendiculairement à sa direction et toujours du côté sud, nous rencontrâmes les premières assises d'une muraille étrusque en énormes blocs d'un tuf grossier dont on se servait encore aux premiers siècles de la République, continuées à ras du sol, sur trois autres côtés, en carré parfait d'un vaste périmètre. Ce mur trace aux archéologues le plus insoluble des problèmes. « Aussi, dit l'abbé, ont-ils grand soin de n'en parler jamais et de ne le montrer à personne! »

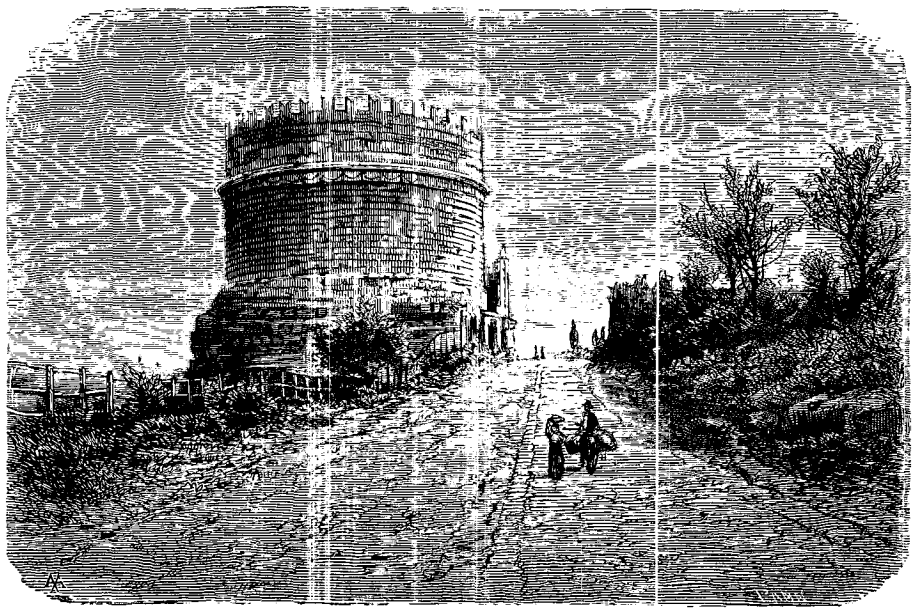
A l'extrémité de cette enceinte, cadre d'une grande prairie, des fermiers défaisaient une meule de foin pour charger des charrettes qu'attendaient couchés les grands bœufs de l'attelage : près de nous, la tête inclinée sur son fuseau, une fille qui n'avait pas quatorze ans filait du chanvre en gardant deux chèvres. On l'eût prise pour une petite princesse des *Mille et*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un, condamnée à cacher son rang sous des habits de bergère.

C'est un peu plus loin, à un endroit où la route Appienne fait un coude pour respecter un *tumulus*, que Cluilius, général des Albains sous le roi Tullus, avait pratiqué les fossés de son campement. Denys d'Halicarnasse et Tite-Live ont donné les éléments cadastraux de cette reconnaissance. La fixation des fossés cluiliens a permis de déterminer l'attribution de cinq *tumuli* à soubassements de pierres sèches recouverts de terre, ouvrages évidemment étrusques qui, se dirigeant vers Rome, se succèdent à des intervalles inégaux. Celui qui cause l'inflexion de la route a couvert le premier tombé des Curiaces; à cinquante pas plus loin, deux autres *tumuli* rapprochés indiquent les Horaces; enfin, plus proche de Rome et à d'inégales distances, dorment les deux derniers Curiaces. C'est chez nous une mode renouvelée des Allemands que de regarder comme autant de mythes les héros du premier âge de Rome. Pourquoi, d'une façon si absolue, infirmer par des systèmes les historiens de l'antiquité, plus voisins des événements que nous ne le sommes des croisades? Ces *tumuli* évidemment antérieurs à la voie Appienne, et vénérés, puisque pour ménager un d'entre eux on l'a détournée, répondent justo, par leur nombre et par leur position, aux récits des chroniqueurs. Je les tiendrai pour authentiques jusqu'au jour où l'on aura démontré par des preuves, et non par des théories, que les Étrusques ont fabriqué cinq monticules, uniquement pour étayer une fable deux mille cinq cents ans après eux.

On s'arrête en rejoignant la route devant un mausolée pyramidal étranglé à sa base, et qui ressemble à une énorme buire sur un piédouche étroit. Écorché à vif de sa pelure de marbre, ce *nucleus* de maçonnerie rappelle vaguement les édicules du Mexique et de l'Inde.



Môle de Cæcilia-Metella. — Dessin de A. Anastasi d'après nature.

Notre carriole me sembla bien chétive lorsque, revenus sur la voie Appienne, nous vîmes au bout de la montée se profiler sur le ciel, devant le môle de Cæcilia-Metella, cette rosse aux jambes vibrantes, cette capote rissolée par le soleil, qui nous firent songer aux rats et à la citrouille de l'équipage de Cendrillon. Le mausolée turriforme n'a pas moins de cent pieds de diamètre; il doit en hauteur porter un tiers de plus; les murs ont trente-cinq pieds d'épaisseur. Jusqu'au règne de Paul V ils ont recélé le beau sarcophage qu'on voit aujourd'hui dans la cour du palais Farnèze. Cæcilia, fille de Metellus-Creticus et femme du triumvir Crassus, a vécu dans la dernière période de la République; son monument revêtu de travertin est couronné d'une frise et d'une corniche en marbre, avec un ornement de festons et de *bucranes :* l'inscription que surmontait un bas-relief réduit à des vestiges, fait face à la route. Cette tour est le plus ancien édifice romain d'une date certaine où l'on constate l'emploi du marbre. Dupaty, dans ses *Lettres*, a demandé des déductions imprévues au tombeau de Cæcilia-Metella.

« *On voit*, s'écrie-t-il, qu'elle était belle; on devine *qu'elle fut sensible....* » Je ne me serais jamais avisé de cela!

Au treizième siècle, la tour de Cæcilia a été coiffée d'un donjon à créneaux gibelins, c'est-à-dire échancrés en queue d'aronde, par les Gaëtani qui avaient emprisonné dans leur castrum les deux côtés de la route Appienne, en la subjuguant par un arc sous lequel s'ajustait une poterne. On ne pouvait passer là sans payer rançon : c'est ce que les Gibelins appelaient : guerroyer contre la domination pontificale. Il reste les débris de l'enceinte, quelques pans de murs et une portion de la chapelle, avec l'écusson en marbre des Gaëtani.

Vers le septième siècle, on tombait sous la griffe d'un autre seigneur de grands chemins qui s'était re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tranché dans le tombeau de Messalinus-Cotta, assis sur un *tumulus* quadrangulaire de cent vingt pieds de long. C'est à Valerius-Corvus dictateur qu'est attribuée la portion inférieure d'un monument agrandi, complété, décoré sous les césars. La tour, une des plus grandes qui existent, est, d'un côté, jonchée presque jusqu'au faîte d'un amas de débris en marbre, en pierre d'Albano, en blocs tiburtins : squames de la couverture, chapiteaux corinthiens, membres épars des arcatures, lambeaux d'une corniche qui couronnait une décoration où des pilastres séparaient des candélabres et des masques scéniques.... Vous gravissez l'édifice en remontant ces avalanches de pierres taillées. Dans les soubassements, cinq niches avaient été ménagées avec des bancs pour les voyageurs, dont les yeux étaient distraits par des bas-reliefs ajustés aux angles



Nymphée antique, dit *fontaine d'Egérie*. — Dessin original de Célestin Nanteuil.

des hémicycles : on a retrouvé de charmantes *néréides*. Le large entablement des corniches était surmonté d'un attique qui portait un toit recouvert de plaques de marbre en forme d'écailles. Le sommet a été nivelé et les ouvrages saillants rasés; on a pratiqué un chemin tournant, un chemin à charrettes sur ce môle d'où les constructions féodales ont disparu et qui, du côté de la voie, se présente à pic et escarpé. Mais, fantaisie étrange et aspect plus bizarre qui donneront une idée de l'énormité du môle, sur sa haute plate-forme s'est perché un domaine rural, chaumière et ferme avec étables et logement, et cette maison de village juchée sur les marbres du siècle de Virgile a pour jardin et pour abri un bosquet d'oliviers. Rien de plus original que ce paysage de bergerie, jouet pour les enfants d'Atlas ou de Gargantua, étalé sur un guéridon en mar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bre de trois cent soixante pieds de pourtour! Des brebis maigres, qui vivent pour de bon, paissaient l'herbe des talus sur la tranche de ce décor.

Plus loin, autre mausolée dénaturé par les mœurs féodales. Celui-ci est un tronc de pyramide coiffé d'une tour : on lui avait brodé une ceinture avec des fragments de marbre blanc qui tranchent, comme de la mosaïque regardée à la loupe, sur le ton carrelle des moellons en péperin. Nombre de ces monuments sont construits en assises réticulaires; d'autres en *opus incertum;* d'autres en quartiers de tuf, indice des plus anciens âges, ou en briques plates du temps de Néron, très-longues et soigneusement ajustées. Ainsi toutes les formes comme tous les siècles romains sont représentés le long de cet immense musée funéraire de l'antiquité : c'est pour l'ère païenne le pendant des catacombes.

Au temps jadis, des ombrages ajoutaient quelque mystère à la beauté de cette avenue élyséenne, et ménageaient entre leurs médaillons verts de radieuses échappées sur la plaine vermeille et sur les montagnes d'azur. Bien différent du beau monde actuel qui n'a plus guère de religion et n'est pas plus riche en philosophie, les Romains du bel air associaient entre elles les idées de la mort et de la quiétude champêtre. Par les beaux jours, ils venaient passer la matinée dans les appartements sépulcraux de la famille : des thermes retrouvés prouvent, avec d'autres indices, qu'on allait se baigner, déjeuner, faire la sieste, étudier et passer la nuit chez ses aïeux.

Nous étions remontés en voiture pour atteindre le *Casal rotondo* ou môle de Cotta, et cheminant au pas nous passions en revue cet amas de cippes. Tant de grands noms sont écrits sur de vraies tombes le long de cette rue, que l'on croit retrouver un monde entrevu dans la jeunesse, aux jours des études classiques. Depuis ce Servilius-Quartus dont Canova, vers 1808, a rajusté la tombe dans un pan de maçonnerie (pensée heureuse, exécution maladroite), jusqu'aux *Trois-Tavernes* où logea saint Paul et où fut enterré Gallien, jusqu'à *Bovillæ* où le tribun Clodius fut tué par Milon (ce qui a valu à la postérité un de ces plaidoyers comme n'en fournissent aux Cicéron que les causes véreuses), sur tout le parcours de ce ruban déroulé des palimpsestes de l'histoire, la pensée ne peut courir assez vite pour commenter les documents dont la vue est coup sur coup saisie. Les décrire, ce serait substituer un chapelet d'analyses à l'émouvante harmonie d'un ensemble : manière consciencieuse d'être infidèle

Tout en écoutant les caquets de l'abbé sur ce monde-là, qu'un prêtre de Cybèle ou de Saturne ne connaissait pas mieux, j'avais relevé quelques illustres, ainsi qu'on fait sur son *album* en quittant un salon : Sénèque, mis à mort selon Tacite au quatrième mille de la voie Appienne; Sextus Pompée-Justus, un affranchi de la maison Pompeia; Licinius avec sa femme et ses filles, monument sculpté de l'ère impériale; Hilarius Fuscus qui vivait sous les Antonins; Claudius Secundus, collecteur sous Trajan; Appuleus Pamphilus, près d'un grand tombeau quadrangulaire en briques que le Piranèse a gravé; Hermodore, Babiria sa fille, et Usias, prêtresse d'Isis, édicule charmant avec les portraits des personnages : entre sa patère et son sistre, la jeune Usias attire les regards par la délicatesse enfantine de ses jolis traits. Pompeia-Attia a quitté son mausolée pour revenir à Rome, où elle figure au Vatican parmi la population sculpturale des héros et des dieux. La noble Settimia avoisinait Sergius-Demetrius, marchand de vin au Vélabre. Un peu avant la Tour de Silex ou *Torre-Selce*, autre donjon féodal, Lollius Dionysius, banquier au quartier de l'Esquilin, est inhumé contre une famille composée de deux couples portraits en bas-reliefs : une des dames a sur l'épaule son écureuil, et l'autre son petit chien. Si Nibby ne m'avait devancé, j'aurais copié l'inscription où Evhodus, joaillier à la voie Sacrée, et son parent intendant de Claude, prient le passant de s'arrêter — pour contempler la sépulture d'un homme bon, clément, ami des pauvres, et supplient le voyageur, en lui souhaitant bonne santé, de n'accomplir rien de malhonnête contre ce monument, défendant en outre d'y déposer personne autre que les alliés et enfants désignés par les dispositions testamentaires. On plaçait des objets précieux dans les tombes, témoin le beau vase égyptien du Vatican, tiré d'une sépulture anonyme au huitième mille, proche de l'exhèdre des Flaviens et de la *Tour rouge*, construction féodale qui a joué son rôle dans les discordes civiles. Puis surviennent, plus loin que la villa de Bassus, dont Martial a noté la stérilité, le tombeau d'un Cassius *revendeur* de marbres (*redemptor*), et de Persius, et de tant d'autres.

Nous ne dépassâmes pas le septième mille, bien que les travaux conduits depuis 1850 par Louis Canina s'étendent jusqu'au douzième. Mais les monuments sont moins nombreux et d'une importance inférieure aux approches des ruines de Boville, qui sous les rois a dépendu de la domination albaine. Au retour, l'abbé replaça notre équipage en faction bien au delà du môle de Metella, et il nous fit prendre du même côté des pâturages en pente qui aboutissent à cet amas de ruines que les Romains des bas temps avaient dénommé la *Roma Vecchia*.

Ce sont les restes de la villa des Quintilii, deux frères devenus si riches, que Domitien, d'autres disent Commode, ne put se dispenser de les faire égorger pour s'approprier leurs domaines. Le prince Torlonia, autre financier, a exhumé ces ruines d'où il a retiré des statues, des bas-reliefs, des colonnes, des entablements en marbres de prix. Au bas de la villa, perchée d'un côté sur de hauts terrassements, on voit un aqueduc monter en zigzag du vallon : il apportait aux Quintilii les eaux de Claude et d'Agrippa dans des conduites de plomb qui existent encore et sur lesquelles est estampillé le nom de ces opulents proconsuls. A la suite d'un *nymphée* qui borde la route, vous recon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

naissez les thermes, les emplacements du théâtre, du portique et jusqu'aux perspectives des jardins. Ces nababs avaient choisi leur site sur un des plus beaux points de vue de la contrée.

Un sentier descend à une fontaine où l'ignorance des savants avait niché la nymphe Égérie dans une grotte, tout juste au pied d'un bocage d'un aspect sibyllin. Il fallait avoir oublié Symmaque et Juvénal ! Cette grotte où la sage conseillère de Numa ne fut jamais rencontrée que par mon vieil ami Nanteuil (et Dieu sait avec quel profit !), cette prétendue grotte est une voûte en forme de four, élevée sous une roche revêtue de broussailles, de lotus et de scolopendres ; l'eau tombe du cintre en gouttes harmoniques dans le bassin noir où se reflète, découpée en ondulations tremblantes, l'antique et verdâtre statue d'un Fleuve assoupi. Les teintes sombres de la brique réchauffent un peu ce soupirail abandonné des naïades qui ont laissé vides les niches où elles ont stationné : la source va rejoindre *le fleuve* Almone : un ruisselet ! On échantillonne encore la décoration de cette fontaine bucolique en revoyant, surbaissé d'une coudée, son pavage plaqué en serpentin, quelques enduits de vert antique sur les murs et, dans les niches, des vestiges de marbre blanc. Vous rencontrez là, à peu près intacte, une consécration aux divinités des bois et des eaux vives. Selon quelques antiquaires, le prétendu nymphée d'Égérie a fait partie d'une villa d'Hérodes-Atticus, ce rhéteur grec qui eut Marc-Aurèle et Vérus pour disciples et qui, consul en l'an 143 de notre ère, fit élever de superbes édifices parmi lesquels on cite un théâtre et un stade en marbre blanc pour les jeux de la course.



« L'eau du nymphée voisin apportée par une fille bronzée qu'on eût prise pour une Isis au temps d'Adrien.... »
Dessin de C. Nanteuil d'après nature.

Après nous être conformé aux civilités recommandées par Hésiode envers les Fontaines, ces filles de Jupiter, il fallut pour réparer un oubli remonter du fond de cette petite vallée Caffarella jusqu'à une métairie agreste, délabrée, mais posée sur des substructions et faite en partie avec des matériaux antiques. La terre grasse et pelotonnée du sol y encrasse des marbres cassés ; des glanes de maïs sont appendues avec des oignons vermeils sous des voûtes contemporaines des Antonins. Là végète, dans une saleté divertissante, car elle n'est pas malsaine, et un désordre qui donne envie de prendre une toile et des pinceaux, une famille de cultivateurs, moineaux-francs de la glèbe nichés trop au large dans cette ancienne aire de faucons qui fut une villa sénatoriale. Il y reste, en sous-sol, un monument qu'on appellerait aujourd'hui la chapelle du château. Quand on le découvrit en 1616, on en fit le temple des Muses ; mais une inscription grecque a remis sous l'invocation de Bacchus cet autel surmonté d'une voûte qui retient encore des vestiges de bas-reliefs. On a enchâssé dans la façade des colonnes cannelées à chapiteaux corinthiens de provenance inconnue, et comme ce temple de Bacchus était devenu dès le sixième siècle la chapelle de Saint-Urbain, la nef est tapissée de fresques représentant des *Traits de la vie de Jésus-Christ*, des passages de la *Légende de sainte Cécile et de saint Urbain*, avec le nom d'un Bonizzo, religieux (l'artiste peut-être), et la date de M.XI. Ainsi nous pouvons, aux environs de Rome, étudier les formes de l'art pendant un millier d'années, parmi les engins d'une exploitation rustique.

Tandis que par un sentier pierreux où l'eau courante a fait pousser des cressonnières nous nous disposions à remonter de longues friches, pour aller vérifier sur le terrain les devis de Palladio devant les débris du temple de Romulus fils de Maxence, seul temple connu qui ait encore son péribole, c'est-à-dire le grand cloître dont il fut environné, notre compagne nous faisait remarquer que le caractère poétique de ces contrées, faites pour l'églogue et les batailles, résulte de l'absence de toute culture alimentaire. On se demande de quoi vivraient des colons sur ce sol où le couvert n'est mis nulle part. L'aspect de quelques légumes et d'un quartier de potiron dans la chaumière du temple à Bacchus avait causé une satisfaction étonnée à notre ménagère. Cependant on n'y trouva pour boire que l'eau du nymphée voisin, apportée à notre intention par une grande fille bronzée à la mine sévère, et qu'on eût prise pour le modèle d'une Isis au temps d'Adrien.

Du temple au cirque de Romulus-Maxence, la distance est courte. On a fait quelque bruit en 1825 de la découverte de ces curieux débris ; mais ce qui réellement a été trouvé, ce sont des inscriptions qui fixent les archéologues sur l'époque de la fondation. Quant au cirque même, jamais il n'a pu être *perdu :* l'arène entière et son périmètre se dessinent dans l'herbe, tant en creux qu'en relief, sur une longueur de seize

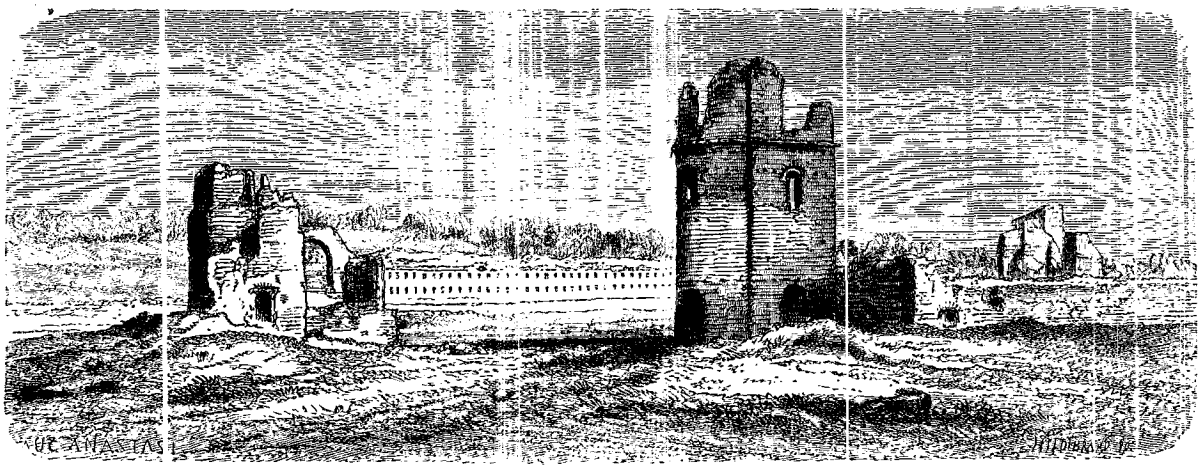
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cent quatre-vingts pieds romains, et une largeur de deux cent cinquante.

Il est peu de personnages plus obscurs que ce petit-fils de Maximien, issu d'un père détrôné dont il n'hérita point, que ce *Romulus* deux fois consul quand le consulat n'était plus qu'une dérision, et qui eût été jeté à la voirie s'il n'avait eu la chance de mourir assez tôt pour passer dieu comme tout le monde, et pour obtenir l'apothéose au lieu des gémonies. Son temple et le cirque dédié par Maxence à son enfant, le seul des anciens cirques romains que les siècles aient respecté, perpétuent cependant le souvenir de ce Romulus qui n'a rien fait.

De récentes recherches démontrent que la *spina* de ce monument était un véritable musée : la pioche rend au jour des piédestaux nombreux, sur les bords de cette chaussée dont le milieu meublé de colonnes votives s'éclairait de quelques miroirs d'eau où se reflétaient les marbres. On a recueilli plusieurs bas-reliefs des *metæ;* ils sont de la décadence constantinienne. Par la situation des piédouches, on sait où furent placés jadis : une *Vénus* dont il reste un fragment; les deux colonnes en marbre gris qui portaient, réunies par une architrave, *sept dauphins* en l'honneur de Neptune qui protége les coursiers; les statues de *Phœbus* et de *Páris;* puis, entre deux bassins mastiqués, la caisse de terre végétale où prenait vie le palmier qu'on dépouillait d'une branche au profit du vainqueur. Une colonne portait l'image de la *Victoire*, proche de l'obélisque que Domitien avait fait tailler. Sur la troisième section du cirque, la statue d'*Hercule* précédait une *Amazone* accostée de *Proserpine :* deux figures que séparait un petit temple, sur le faîtage duquel on disposait les sept œufs mobiles en bois doré qu'on employait à compter les tours de la course.

Dans cette longue arène, demeurée aussi monumentale qu'elle est devenue champêtre, rien d'obscur ni d'incertain. On y déchiffre le passé en lisibles caractères, tout en arpentant des herbages dont la sève plus verte, aux abords de la *spina,* est un témoignage aussi : par leurs artères ouvertes les canaux saignent encore.... L'arène est une pelouse; des talus d'herbe portés sur une enceinte murée dessinent les degrés du *podium;* les *carceres* sont bouches béantes dans le gazon; la *spina* est un tapis vert broché de ronces et troué par des substructions. Cette nature a des symétries qui n'atténuent point la sauvagerie que le temps lui a rendue, et l'abandon est si lointain qu'il a perdu sa tristesse. Le cirque de ce Romulus fils de Maxence où furent entassées des populations, n'est hanté depuis plus de mille ans que par des couleuvres et des oiseaux.



Cirque de Romulus-Maxence. — Dessin de A. Anastasi d'après nature.

Revenus à la voie Apienne, et déjà proche de la ville, nous retrouvâmes notre fiacre de banlieue qui nous attendait consterné devant le tombeau de Geta, *septizonium* réduit à son noyau pyramidal.

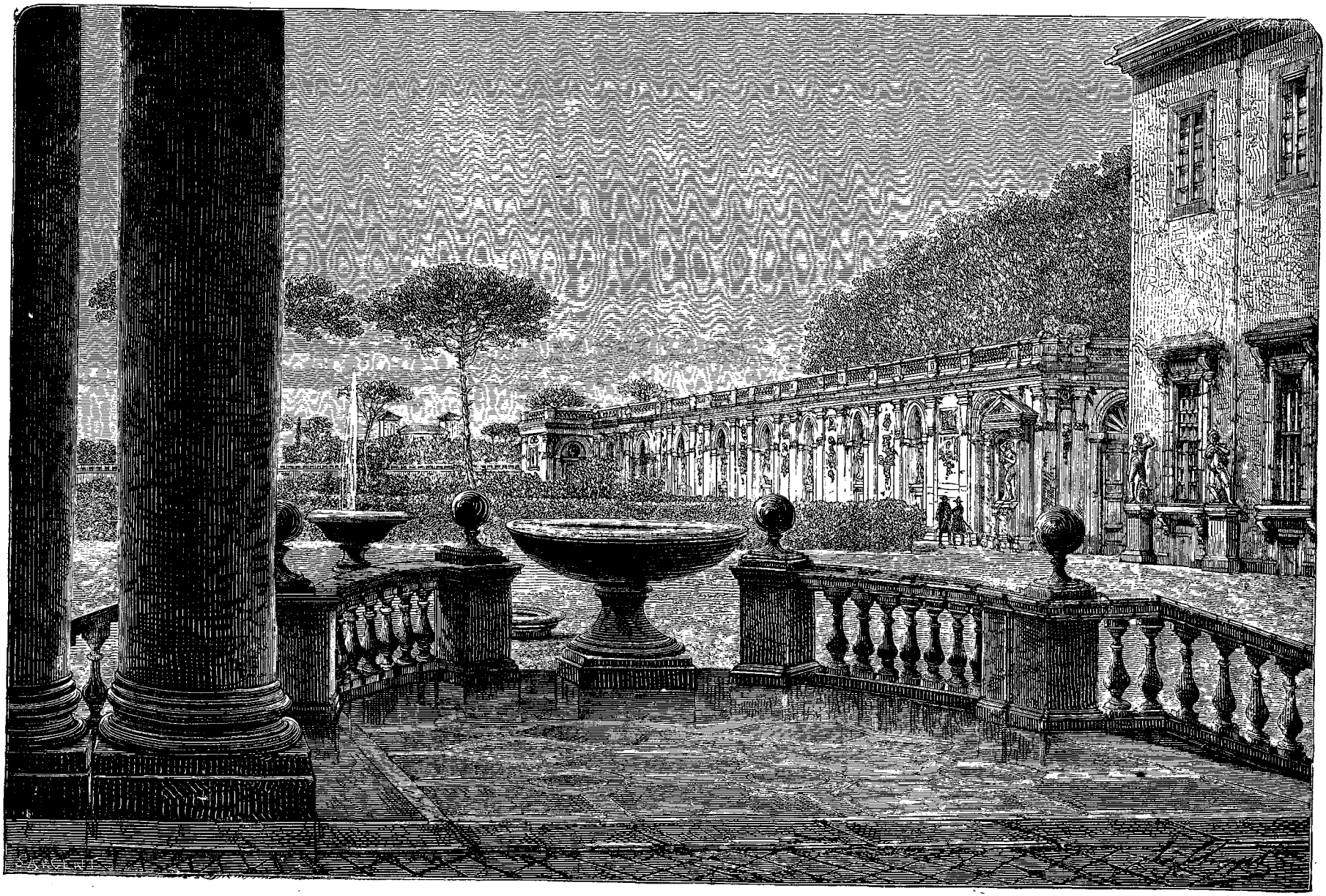
Nous avions laissé derrière nous l'ancien camp de Caius Marcius où Véturie et les dames romaines vinrent s'agenouiller devant le vainqueur de Corioles, qui a entouré la trahison d'un si poétique prestige.

En regagnant l'arc de Drusus, nous cherchions l'emplacement du temple de Mars d'où partaient les cortéges triomphaux, et du *clivus* qu'ils suivaient pour s'acheminer vers le Capitole. Si l'on détournait les décombres qui masquent les substructions de la porte Capène, on retrouverait peut-être les débris des temples dont elle était environnée, et où Marcellus vainqueur de la Sicile entassa une partie des merveilles dont il avait dépouillé Syracuse.

Francis WEY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sous le portique de l'Académie de France. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ROME,

PAR M. FRANCIS WEY[1].

1864-1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XV

Colonies françaises : — A la villa Medici ; — A Saint-Louis *des Français*. — Un salon d'autrefois : présentation à quelques ombres ; — Les *Gestes* de Clovis *illustrés* par des Italiens ; — La *Sainte Cécile*, par M. D. Zampieri. — *O Patria!...* — Souvenirs démocratiques du palais Riario : — Assassinat du comte P. Rossi ; courage du père Vaur. — Recherche d'un témoin de la mort de César : statue de *Pompée* au palais Spada. — Beautés du palais Farnèse. — Les *Tartarughe* et l'ex-palais Mattei. — Ce qu'était l'Arc *Quadrifrons*. — Pourquoi l'on voit des bœufs au Forum. — Arc des Orfévres et Saint-Georges au Vélabre. — Bodin et Diderot, sur l'indépendance de Papinien. — Le MONT AVENTIN : Comment fut retrouvée la muraille d'Ancus ; — Temples et couvents : Cérès et Junon, Sainte-Sabine et Saint-Alexis. — Les *Femmes savantes* du christianisme et leur premier cénacle. — Rencontre imprévue. — Anecdote.

A quelques pas de ma demeure, je retrouvais la France aux jardins hospitaliers de la villa Medici, résidence de nos lauréats des beaux-arts, bosquets d'un Élysée où l'on s'attend à rencontrer des ombres virgiliennes et où l'on côtoie avec une sympathie paternelle les noms illustres de l'avenir. Lorsque, par les matinées sereines, je venais m'asseoir avec un livre dans leur bois sacré, je me plaisais à suivre du regard ces renommées futures, entrevues dans des clairières de lauriers et de chênes. Par les échappées de cette île française élevée telle qu'un Parnasse au sommet du mont Pincio, la vue, du portique même, se promène au loin sur les sites les plus *italiens* que Rome puisse offrir, soit que vous cherchiez la campagne au bout d'un premier plan de colonnes et de pilastres, soit qu'appuyé à la terrasse devant un sarcophage antique, vous plongiez sur les arbres de la villa Borghèse ; ou qu'à l'angle du chemin couvert vous veniez tenir compagnie à un dieu Terme qui contemple sous branches les crêtes de la Sabine, au-dessus des grands pins du jardin de Salluste. Ce que j'aimais surtout à cette villa des Médicis, où nous aurons occasion de revenir pour une station plus sérieuse, c'était l'attrait de ces contrastes entre les aspects du lieu et leur destination.

Notre église de Saint-Louis *des Français* est une autre de ces issues par où l'on débouche en plein cœur de la France, d'où l'on se croyait à de si longues distances kilométriques et séculaires. Dès la façade du monument que nos rois ont fait terminer par Jacopo della Porta, Charlemagne et Louis IX prennent possession de l'église nationale. Leurs statues sont contre-signées par les salamandres de François Ier, caractérisées par la devise *Nutrisco et exstinguo*. En pendant de cette réminiscence des manoirs de la Loire et du Cher, saint Louis justifie cette inscription un peu plate : *Erit christianorum lumen insigne*. Petite et divisée en trois nefs par des pilastres corinthiens et doriques, plaquée de jaspe sicilien dont la teinte réchauffe une architecture qui a je ne sais quoi d'intime, l'église fait penser à Versailles et, une fois qu'on y a pénétré, bien que la construction soit antérieure, bien que les Valois aient cherché à y laisser leur empreinte, la préoccupation du règne de Louis XIV reste dominante.

Dès le seuil on est accueilli par le cardinal de Rambouillet Charles d'Angennes, notre ambassadeur à Rome où il mourut en 1587. Ce nom, qui retrace une époque et des traditions si françaises, s'empare de votre esprit et vous lance aux rives de la Seine. C'est ce compatriote illustre, le grand-oncle des Muses de l'Académie, qui vous présente à tous les morts de la patrie, depuis le cardinal d'Ossat qu'Henri IV avait envoyé à Clément VIII, jusqu'à ce pauvre Sigalon que le dernier roi de France avait député vers Michel-Ange. Il appartient aussi à l'histoire, et je me souviens de lui avoir parlé....

Les jeunes officiers de l'armée française tués en 1849, quelques vieux peintres émigrés au bord du Tibre, des pensionnaires de notre Académie de France fauchés en herbe et endormis dans un rêve d'avenir, sont là, mêlés à leurs anciens, aux diplomates, aux publicistes, aux étoiles filées de la colonie française : c'est un salon d'exil. Voici le peintre Wicart qui a légué à sa patrie lilloise de si belles collections, et le bon d'Agincourt qui accueillait les badauds mêmes avec une bonté paternelle ; et Latour-Maubourg, notre ambassadeur, un homme de cœur et d'honneur comme tout ce qui porte ce nom ; et le monument de *Claude le Lorrain*, commémoration tardive (1836), la pire œuvre de l'honnête Lemoyne ; et ce buste funéraire si connu et si bien ratissé de *Guérin*, autre *capo d'opera* de ce même Lemoyne qui s'est nourri des morts de la France. Assez proche du cardinal de La Trémoille, vient à passer soudainement Fréderic Bastiat. Enfin, tout près du cardinal de Bernis, le souvenir de Chateaubriand et des pages les mieux senties de son œuvre la plus vivante : les *Mémoires d'Outre-tombe*....

C'est le monument de *Pauline de Montmorin*, de cette Mme de Beaumont, née en 1768, morte de chagrin en 1803, une des ombres du passé monarchique retracé dans *René* sous une forme poignante. Chateau-

1. Suite. — Voy. t. XVII, p. 353, 369, 385, 401 ; t. XVIII, p. 353, 369, 385, 401 ; t. XIX, p. 177, 193, 209, 225 ; t. XX, p. 353 et 369.

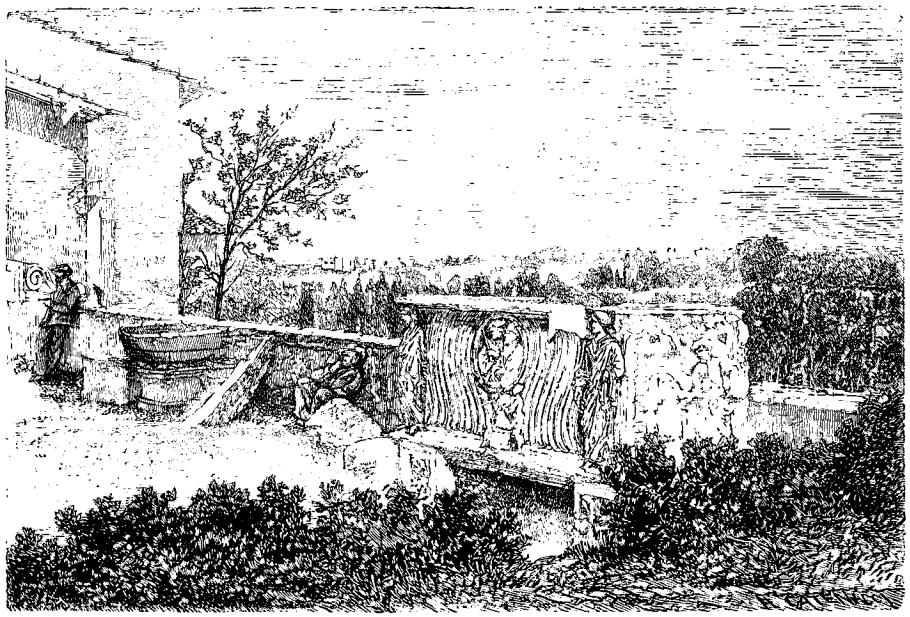
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

briand, qui l'avait aimée comme on aime les anges, la fit représenter expirant sur un lit de douleur, épuisée d'une existence qu'elle était seule à porter après la disparition de sa famille massacrée par la Terreur. Au-dessous de sa couche sont figurés cinq souvenirs, cinq portraits en médaillons; la maladie de celle *qui n'a pas voulu être consolée* est définie par ces trois mots : « *quia non sunt!...* »

Dans cette assemblée du beau monde français, salon figé en cimetière, plus d'une inscription vient relever de l'oubli quelque amitié absente, quelque réputation à demi effacée. Le nom de *Boguet* me rendit spontanément une apparition des petits paysages lumineux d'un artiste dont j'ignorais la fin et dont l'absence m'avait échappé.

La décoration de ce *Campo-Santo* vous parle aussi de la patrie; car Rome a cela de particulier, que depuis quatre siècles toutes les écoles et tous les peuples ont été y confesser les doctrines de leur esthétique nationale. En contemplant, à la voûte de la nef, les peintures de Natoire, un sentiment presque filial m'empêche de regretter Lanfranc; Parrocel, avec sa *Jeanne de Valois*, me ramène sans vergogne aux pures décadences qui règnent à Saint-Sulpice : un Anglais ne serait pas resté plus imperturbablement de son comté!

C'est Pellegrino Tibaldi, avec le Florentin Jacopo del Conte et le Sermonetta, qui ont peint dans la quatrième chapelle à droite cette curieuse *Histoire de Clovis* où se trahissent dans les costumes, et d'une façon si plaisante, les notions des Italiens par rapport au moyen âge français. Ces Mérovingiens accoutrés *à la souisse*, comme ils sont parents de Joconde et du comte Almaviva! D'ailleurs il y a du mouvement dans



Terrasse des jardins Médicis. — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie.

ces scènes de théâtre qui mettent l'oreille en quête d'une ritournelle.

Ce spectacle où je m'étais laissé divertir m'a refroidi les fresques si connues et si mal éclairées du Dominiquin : *Légende de sainte Cécile*. La comparution de la sainte devant le consul, sa mort, son vol au ciel où elle est enlevée par des anges, sont des pages élégantes, d'un dessin tranquillisant, mais alourdi par des retouches qui ont délayé la couleur. Sur l'autel est une copie de la *Sainte Cécile* de Raphaël, mais fort interprétée, et avec une intention aussi voulue que malheureuse. Elle est de Guido Reni, et démontre, par l'opacité du ton, à quel point la délicatesse du coloris influe sur le caractère, sur la physionomie et l'expression des figures.

On vante beaucoup le *Saint Matthieu* de Michel-Ange de Caravage, qui m'a paru trop maniéré. On parle aussi de la toile du maître-autel, une *Assomption* par François Bassan. Cette grande page est le chef-d'œuvre du maître. Le groupe des apôtres étonnés autour du sépulcre vide, le massif d'anges sur lequel est portée dans les nues la Vierge transfigurée déjà par le rayonnement céleste, révèlent un beau sentiment traduit par une exécution très-riche. Quoi de plus rare!

Cette église est d'un intérêt secondaire : nous ne laissons pas cependant, nous autres Français, que d'y entrer de temps à autre pour jeter un coup d'œil sur le pays natal et rendre visite à nos anciennes connaissances. Les souvenirs dont elle nous entretient font mieux sentir l'impression de l'absence et vous étreignent le cœur des pincements de l'exil : plaisir mélancolique, sensation âpre, même quand l'éloignement est volontaire et qu'on peut revenir à son gré.

C'est après sept à huit mois de séjour en Italie, qu'un beau dimanche j'ai suivi dans Saint-Louis nos

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

régiments qui entraient en belle tenue pour la messe militaire. Ce jour-là, l'autel ouvre ses tabernacles, le salon allume ses flambeaux. Le bruit des crosses résonnant sur les dalles qui sont des tombes françaises, les accents reconnus de nos capitaines commandant les manœuvres, la fanfare des marches guerrières, enivrement de nos enfances : tout a pour les fidèles un sens expressif.

Tout à coup chacun se lève; le drapeau tricolore s'agite, la musique et les voix éclatent : c'est la prière pour la France, entonnée par un chœur de soldats, auquel répondent de toutes les nefs les groupes militaires épars dans l'église.... Pris à l'improviste, j'ai subi un accès de chauvinisme irrésistible.

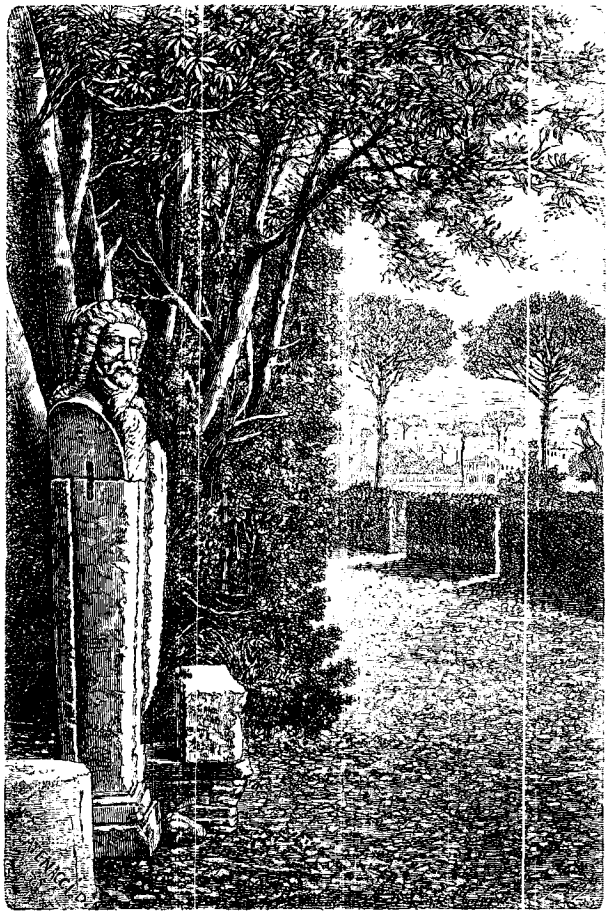
Ces défuntes illustrations qui nous entouraient et qui semblaient se réveiller pour saluer le pays de leurs pères; ces voix mâles enroulées dans les accords des cuivres et adoucies par l'orgue; cette mélopée séculaire chantée pour tant de rois depuis tant de siècles, et vibrant ici bien loin sous le drapeau comme à Notre-Dame ou à Saint-Denis; les cœurs battant avec les tambours devant cette apparition de la mère patrie.... Il y eut une commotion, un cri d'amour intérieur, une folle vision de fraternité générale, une effusion des âmes qui fit briller tous les yeux.

Si les créatures mortelles avaient des ailes, l'assistance aurait percé les voûtes et, comme au printemps une nuée d'hirondelles, pris son vol pour notre vieille France.

—

A peu de distance de Saint-Louis et dans le voisinage du théâtre de Pompée, quartier fourmillant dont *Campo di Fiori* est le centre, nous retrouverons des souvenirs français au palais Riario où s'est dénouée de nos jours une tragique aventure. En 1848, on y avait affecté à la Chambre des représentants un immense salon où, dans une série de compositions vides et dégingandées, Giorgio Vasari a *illustré* les actes d'un Farnèse, de Paul III qui assembla le concile de Trente dans la double intention de concilier les protestants et de réformer les abus de l'Église. Charles-Quint, habile à développer les germes qui divisent, fit échouer des entreprises si louables.

Le Bramante avait bâti pour un neveu de Sixte IV ce palais où il employa des pierres tirées du Colisée et des marbres de l'arc Gordien. Il dessina sobrement une façade à pilastres où les profils et les médaillons des fenêtres sont d'une finesse qui n'est comparable qu'à la noblesse de l'ensemble : seulement, la fastueuse décadence a refait la porte d'entrée. La cour, d'un aspect riche et sévère, a deux étages de galeries dont les arceaux reposent sur quarante-quatre colonnes de granit extraites du portique de Pompée. Quand vous montez visiter la grande salle de la Chancellerie, ne négligez pas, à la galerie du premier étage, deux petites portes qu'on devrait faire copier.



Viale coperto, à la villa Medici. — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie.

Le palais Riario avait une belle chapelle avant que Valadier refît en 1820 l'œuvre de Bramante, qui succédait elle-même à une basilique du quatrième siècle dédiée par le premier Damase à saint Laurent : d'où le titre de San-Lorenzo *in Damaso*. Là se trouvent : un beau tombeau florentin, le buste exquis d'une princesse Massimi (des Carignan), les sépultures de Sadolet le cardinal diplomate et poëte, et d'Annibal Caro qui a si bien traduit Virgile; — enfin le mausolée d'un érudit, d'un jurisconsulte, d'un économiste, d'un homme d'État italien qui a su se rendre célèbre dans trois patries, à Genève, en France, et à Rome où il est mort assassiné.

Tenerani a sculpté un buste d'un beau style sur la tombe que fit élever Pie IX à son ministre, le comte Pellegrino Rossi. Le profil, qui donne l'idée d'un personnage altier, rempli de confiance et de volonté, a quelque ressemblance avec Hector Berlioz.

Le souvenir de cette tragédie assombrit encore l'église et le palais où s'est accompli le crime. Comme le premier des césars, Rossi fut averti cinq fois dans la même journée du sort qui l'attendait : le public était dans la confidence d'un complot auquel on ne mit aucun obstacle. Rien ne dépeint les mœurs romaines

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

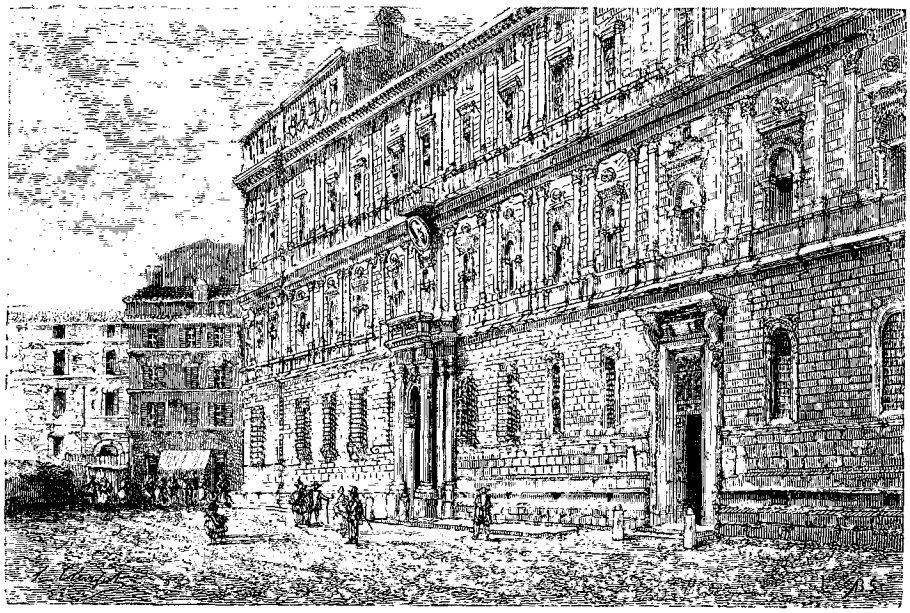
comme cette affreuse histoire! Dévoué à la tâche de constituer un état libéral et parlementaire en modérant la révolution dans ses excès, hostile à la tyrannie démagogique comme tout ce qui aime la liberté, et victime du parti populaire armé par un triumvirat aristocratique, Rossi fut immolé exactement comme il l'eût été au temps des Gracques et de Marius. Telle était la puissance de son nom et de sa volonté, que, cette digue rompue, le torrent révolutionnaire balaya sans obstacle le gouvernement pontifical.

C'était le 15 novembre 1848 : on attendait Rossi à l'Assemblée où il devait développer son plan d'une confédération italienne sous l'égide du souverain pontife. Dès l'aube, un billet anonyme mit en garde le ministre du premier pape constitutionnel : « *Caveat consul!* » Un moment après, un diplomate informé du complot par son valet de chambre vint avertir le ministre; la femme d'un de ses collègues lui écrivit dans la même intention. Au Vatican où il avait été recevoir les derniers avis du saint-père, un camérier lui dévoila le complot. Enfin, comme il descendait à l'issue de son audience dans la cour Saint-Damase, un prêtre qui l'avait attendu lui découvrit le projet des meurtriers. « Je n'ai plus le temps d'aviser, répondit le premier ministre; on m'attend à la Chancellerie. »

Alors cet ecclésiastique le saisit par le bras, et s'attachant à lui : « Si vous y allez, s'écria-t-il, vous êtes mort! » M. Rossi parut troublé; mais après un court silence il continua sa marche jusqu'au perron, où il dit au prêtre qui le suivait encore : « *Causam optimam assumpsi : miserebitur Deus!* »

Courageuse victoire de la conscience et de la foi! Ces paroles, Pie IX les a fait ciseler à la frise du monument funéraire de Pellegrino Rossi.

Il alla droit au palais Riario où la foule était grande; car la prévision d'un spectacle vaguement espéré avait



Palais Riario (*Cancellaria*). — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

entassé pêle-mêle spadassins et curieux sous le portique, sur les degrés et jusqu'à la galerie du premier étage, en présence de la garde civique rangée dans la cour et qui, sans faire évacuer le péristyle ni protéger le ministre, regarda se préparer le meurtre et y assista sans l'empêcher.

M. Rossi entra par la grande porte; aussitôt les conjurés du péristyle se serrèrent autour de lui, tandis que ceux du grand escalier venaient à sa rencontre. Il franchit le portique d'un pas délibéré, la tête haute; et comme, venant de monter la seconde marche, il dépassait une petite porte ronde pratiquée dans le mur, un des spadassins, se glissant entre le chambranle et M. Rossi, le heurta rudement à l'épaule gauche. Par un mouvement fier et naturel, Rossi détourna la tête, ce qui découvrit son cou; alors un nommé Jergo profita de ce mouvement prévu pour lui plonger dans la gorge un très-long poignard.

Instruite à l'instant, l'Assemblée des députés resta froide et ne prit aucune mesure; le président passa à l'ordre du jour. A Rome, dans une affaire de meurtre, la honte est pour la victime; le peuple est du parti monstrueux. « *Era un eretico et un forestiere!* » disaient les Trasteverini, laissant deviner par là l'influente complicité des vieux partis aristocratiques. Quant aux grands d'une autre couleur, ils ne cachaient leur connivence qu'à demi. A Martinez de la Rosa stupéfait que la séance n'eût pas même été interrompue : « Baste! répondit un haut personnage; ce Génevois était-il donc roi de Rome? » Des cris d'allégresse, une sorte de délire sinistre succédèrent à cette exécution : la femme, les enfants de Rossi, salués naguère avec des sourires, eurent à subir la férocité de ces joies, et leur douleur fut insultée. Dès le lendemain l'émeute préparée éclatait, et le soir même le gouvernement avait disparu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ne cherchons pas dans les sociétés longtemps asservies une philosophie assez haute pour être généreuse, assez intelligente pour être modérée; ne leur demandons pas la vaillance morale de cet homme juste qu'Horace a esquissé d'un trait, et qu'il n'aurait pas même soupçonné s'il avait écrit sous Héliogabale!

Lorsque M. Rossi eut roulé sur les degrés du palais, et tandis que sa vie s'écoulait avec le sang, ses restes furent abandonnés : à peine osa-t-on les tirer du passage public et les porter jusqu'au seuil d'un vestibule, où ils demeurèrent exposés aux outrages d'une curiosité impudente. C'est un Français, c'est un religieux franciscain nommé le père Vaur qui, bravant des murmures plus honteux encore que menaçants, eut le courage d'enlever sur ses bras et de cacher dans les caveaux de Saint-Laurent, avant qu'elle fût traînée par les rues, la victime d'un triumvirat que chacun désignait et qui ne figurera point dans l'histoire[1].

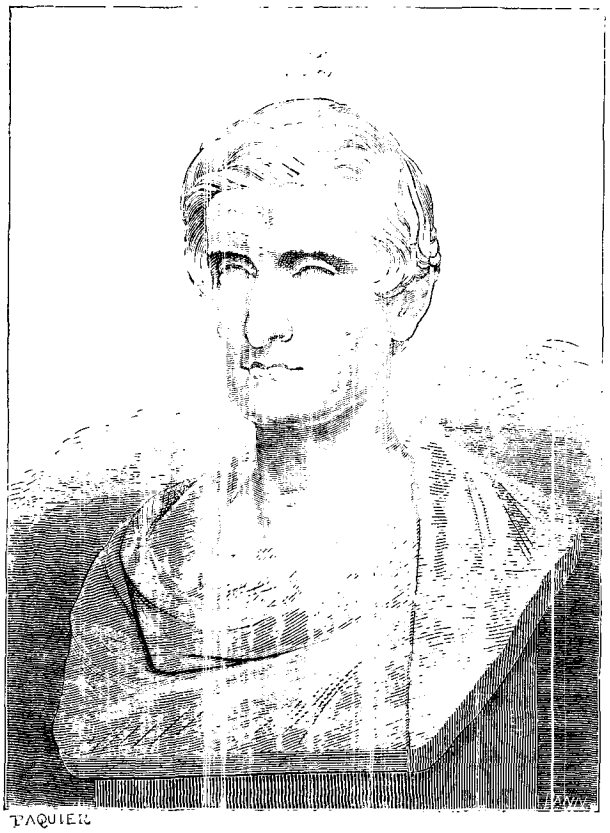
Le père Vaur qui donna si vaillamment asile au grand aventurier que la France avait prêté à Pie IX était l'ami de M. de Rayneval, alors ministre de France à Naples, et depuis ambassadeur à Rome où il avait résidé comme premier secrétaire. Lorsqu'en 1858 ce diplomate fut prématurément enlevé, le père Vaur en est mort de chagrin.

Le comte Pellegrino Rossi, cet Italien de Modène qui avait conquis des postes éminents dans l'administration des Gaules, fut poignardé à cent pas de la curie où, sous le fer des complices de Brutus, était jadis tombé Jules César au pied de la statue de Pompée....

Allons à la recherche de cette statue qui a assisté au meurtre de César.

—

Il faut pour la trouver se rendre au palais Spada; mais si les petits spectacles de mœurs populaires étalés à la place *Campo-di-Fiori* ne vous font pas oublier le but en vous amusant au passage, le palais Farnèse devant lequel vous déboucherez avant de tourner la *via del Mascherone* sollicitera d'une manière irrésistible une visite, que vous ne refuserez pas. Le dernier roi de Naples habite là dans sa maison, puisque sa famille a hérité des Farnèse; sa présence ne m'a point permis de voir au premier étage la *galerie* de Vignole, ni la fresque célèbre d'Annibal Carrache, le *Triomphe de Bacchus*. Il aurait fallu solliciter par écrit une autorisation; mes sentiments ne sont pas en suffisante harmonie avec le ton où m'aurait obligé l'étiquette. Je ne laissai pas que d'errer autour du palais Farnèse, de faire de longues stations dans sa cour splendide, cloître à deux étages d'arcades surmontées d'un troisième ordre à pilastres corinthiens.



Le comte Pellegrino Rossi[2] (portrait gravé par E. Gervais d'après la photographie du *buste* sculpté par Tenerani). — Dessin de Paquier.

J'engagerai les voyageurs que l'art préoccupe à étudier ce monument : le vaste édifice dont Alexandre Farnèse avant d'être pape, c'est-à-dire avant 1534, a confié le plan à Antonio San-Gallo, est un de ces *classiques* qu'il convient de relire.

Bien qu'au temps où écrivait Quatremère de Quincy il ait été convenu que *le Farnèse* est le plus beau palais de l'architecture moderne, on finit par trouver que cette masse carrée, régulière et d'une majesté imposante, entremêle à la sévérité des proportions et du goût de choquantes fantaisies. San-Gallo, qui ne vécut pas assez pour terminer son œuvre, avait été deux ans avant de mourir dépossédé du juste privilége de la continuer. Comme ce grand architecte achevait le second étage de la façade antérieure, Paul III mit au concours le couronnement. Et aussitôt d'accourir, sans nul égard à la renommée d'un tel maître, Pierino del Vaga, Sébastien del Piombo, puis l'inévitable Vasari, *e tutti quanti!*

Michel-Ange l'emporta; il avait alors soixante-onze ans. Son goût, qui en matière d'architecture fut toujours traversé par des boutades, était alors plus incohérent que jamais. J'avouerai donc qu'en contemplant

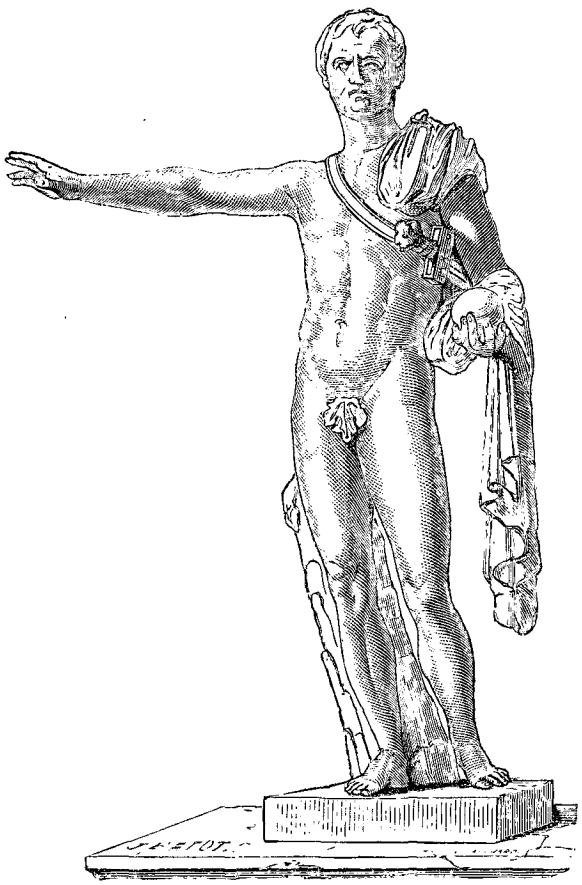
1. Il est impossible de ne pas partager toute l'horreur que ce crime inspire à M. F. W. Mais, parmi ses appréciations ou insinuations, il en est une, dans notre ignorance des faits, nous ne pouvons contrôler : nous lui en laissons donc la responsabilité entière. Éd. Ch.

2. Ce portrait, gravé pour le *Dictionnaire de l'économie politique*, excellent ouvrage, a été mis à notre disposition avec un aimable empressement par Mlle Guillaumin, qui dirige avec distinction une librairie estimée et publie le *Journal des Économistes* où l'on trouvera une *Notice* intéressante sur *Pellegrino Rossi*, dont cette maison a réuni les *Œuvres*. F. W.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au palais Farnèse la corniche opulente, correcte, large et d'un effet si merveilleux, qui porte le nom de Buonarotti, il m'est difficile de ne pas admettre avec plusieurs critiques que le Florentin, très-occupé d'ailleurs en ce moment-là, ait abandonné à Vignole, qui lui succéda comme architecte de cette maison, le soin de dessiner cet entablement et d'en étudier les détails. Ce qu'il y a d'assuré, c'est que la modénature en est admirable : ce serait le chef-d'œuvre de l'art moderne si Pollajuolo n'avait exécuté à Florence la corniche du palais Strozzi, où l'impression *antique* est peut-être plus profonde, et dont l'effet arrive à l'œil avec une puissance plus saisissante encore.

La façade du palais est singulièrement ennoblie par les saillies et les dimensions de ce couronnement. Les fenêtres du premier étage, à frontons appuyés sur des colonnes, ont été imitées des petits autels du Panthéon, dont on a tant abusé depuis. Michel-Ange a, par malheur sinon par malice, interrompu les lignes de ce front d'édifice en plaquant au milieu une loge froidement mesquine. A l'étage supérieur, les colonnes sont portées sur des consoles, disposition bizarre où mes yeux inquiets ne reconnaîtront pas volontiers la haute raison de San-Gallo. Le portail à voûte cintrée repose sur douze piliers doriques en granit : ce péristyle en forme d'avenue est un chef-d'œuvre de luxe élégant et somptueux. Cette entrée franchie, on ne s'accoutume pas sans révolte aux piliers sur lesquels retombent les arceaux qui environnent la cour : ce sont des colonnes à demi engagées dans des pilastres, complication déjà singulière; mais chacun de ces pilastres est coiffé de deux impostes superposées, ce qui ajoute à ce double emploi une réduplication lourdement foisonnante. Michel-Ange a reproduit au premier étage le pilastre et la colonne engagée; seulement il a rempli les arcs, au milieu desquels il a percé de larges croisées. Les pilastres corinthiens de l'étage supérieur découpent en panneaux un mur qu'il a troué de petites fenêtres. Tout cela est un peu hybride, un peu incohérent; mais la disposition des bases était si harmonieusement conçue, telles étaient la richesse, la vigueur, l'élégance des profils, que la supériorité des conceptions du premier maître reste manifeste; elle s'impose par une victorieuse impression.



Statue *inédite* de *Pompée* (au palais Spada). — Dessin de J. Petot d'après un croquis d'Hector Leroux.

Jacopo della Porta, vers la fin du seizième siècle, a exécuté la façade postérieure séparée de la rue Giulia par un petit jardin. Le bouquet d'artifice qui encadre la pimpante architecture de cette *loggia* donne une fête aux yeux; mais dans ce style se glissent déjà la rédondante prodigalité et une certaine maigreur du dessin. Le palais Farnèse est d'une couleur qui l'anime et en accroît le charme : la brique mêlée à la pierre y forme le fond des façades; l'entablement, les bandeaux, les bossages, les colonnes, les croisées sont en travertin tiré du théâtre de Marcellus, du Colisée même, qui semble presque intact et où les siècles ont puisé comme dans une carrière.

C'est dans la cour de ce palais que se trouvaient l'*Hercule* et le groupe du *Taureau-Farnèse*, mieux exposés alors et devant un décor plus digne de leur stature que ces chefs-d'œuvre ne le sont dans un galetas délabré du musée de Naples. On ne voit plus dans ce cloître que deux sarcophages : l'un à cannelures droites est un monument chrétien du troisième siècle; l'autre de forme gondolée, chargé de sculptures et d'ornements, a acquis une grande célébrité : c'est celui qu'on alloue à Cecilia-Metella, grâce à des érudits qui par de fortes dissertations ont confirmé cette provenance. Le sarcophage est du temps d'Adrien; on ne peut raisonnablement lui assigner une origine plus reculée.

Continuons notre route vers le palais Spada où, tout en cherchant une statue, nous serons distraits par autre chose. C'est ainsi que le labyrinthe infini des curiosités romaines déjoue les projets et les méthodes.

—

En traversant la place *Capo-di-Ferro*, j'avais déjà remarqué le palais Spada, non-seulement pour les ornements et les bas-reliefs en stuc dont sa façade est plaquée, mais à cause d'un trompe-l'œil qui, dans le fond des cours, en face de l'entrée principale, continue les perspectives par la fiction d'un portique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Daniel de Volterra a édifié cet édifice; Borromini, sous Urbain VIII, l'a requinqué pour le cardinal Spada et y a inséré un escalier magnifique. Les serviteurs de la maison vous accueillent dans les galeries avec une civilité qui donne la meilleure opinion de leurs maîtres.

Par reconnaissance, j'aurais voulu trouver tout admirable! En parcourant les quatre salles spacieuses consacrées à la peinture, je m'efforçais d'attribuer aux grands maîtres les plus invraisemblables égarements pour justifier les patrons de la case : les *ciceroni* familiers me dirigeaient sur ces toiles avec un si engageant sourire! ils le maintenaient sur leurs lèvres avec un coup d'œil interrogant si victorieux, tandis qu'ils pressentaient mon cri d'enthousiasme!

Une des salles est peinte par un des bons élèves de Raphaël : laissons passer sans réclamation le nom de Jules Romain. Dans les suivantes, nous ne trouvons à signaler, hélas c'est bien peu! que six ou sept morceaux : — un joli tableau de la *Visitation* dû, non à Andrea del Sarte, mais à un de ses élèves qui s'est borné à mettre en couleur une des grisailles du Scalz à Florence; — un bon portrait de Jules III, le *seul* que l'on possède, par Scipion Gaëtan; — une *Lucrèce*, — une *Judith* de Guide; — le *Portement de la croix*, de Parmegiano da Forli, maître gothique assez rare;



Le palais Farnèse. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

— et cette *Mort de Didon*, Guerchin théâtral si connu par la gravure trop léchée de Robert Strange : voilà bien un tableau composé pour des Anglais!

Citons encore, mais comme curiosité, une toile où les petites figures fourmillent et qui représente le *Soulèvement de Naples* par Mazaniello sur la place du *Mercato-Vecchio;* enfin, une des pages les plus bizarres qu'ait risquées l'ancêtre des réalistes, Michel-Ange de Caravage. Deux paysannes, l'une vieille, l'autre adolescente, sont assises dans une ferme; la première dévide un peloton, l'autre tisse de la dentelle noire. Les cheveux nattés de celle-ci, son tablier à bavolet, sa petite moue de fillette appliquée, font de cette peinture une jolie scène à la flamande, et des plus naïves. Seulement nos villageoises sont nimbées : nous assistons à l'*Éducation de la Vierge*....

Mais ce n'est point là ce qui nous avait attirés au palais Spada. Après avoir écouté à la curie des mazziniens un témoin du meurtre de Rossi, nous étions partis du théâtre de Pompée pour quérir un témoin de la mort de César.

Enfoui à une certaine profondeur, le colosse du vaincu de Pharsale fut exhumé en 1552 rue des *Leutari*, près du palais Riario, plus près encore du théâtre de Pompée, parmi les substruction de son portique et de cette curie où s'est perpétré le classique

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

modèle des assassinats *dits* politiques. Quand on retrouva cette figure de celui qu'une flatterie intéressée de Sylla, et non le suffrage des peuples, a proclamé le *grand Pompée*, la statue avait sur le cou la première assise d'un mur mitoyen; d'où il suit que, par un arrêté de la justice consulaire, le marbre devait être coupé en deux et partagé entre les propriétaires limitrophes, lorsque Jules III en fit l'acquisition et l'offrit au cardinal *Capo di Ferro*, pour le récompenser de l'avoir instruit d'une si barbare décision.

L'attitude de cette statue est majestueuse sans être cherchée ni forcée; les traits ont un cachet de personnalité saisissant, une physionomie expressive et sévère. Le triumvir porte l'objet de ses royales ambitions déçues : la boule du monde, attribut qu'il a pu s'approprier en faisant placer sa tête sur le corps décapité de quelque dieu; car la tête est rajustée, et Pompée n'était point modeste. Ces sortes de substitutions sont fréquentes sous les césars.

Pour ce qui est de l'identité de cette figure avec celle qui a vu tomber César sous les coups de Cassius et de Brutus, la présomption peut être raisonnablement soutenue. On l'a exhumée près de l'endroit où le meurtre a été commis, ce qui accroît les vraisemblances, — Suétone nous disant qu'il a vu cette statue « dans un palais attenant au théâtre de Pompée, où l'avait fait transporter Auguste. » Comme il est peu probable que le héros, à une époque où l'on ne multipliait pas encore les statues, ait été représenté deux fois sous le même portique, nous sommes fondés, en dépit d'une école disposée à tout nier tant elle se sentirait affaiblie si on la suspectait d'être crédule, nous sommes fondés à admettre que le *Pompée* colossal et jusqu'à ce jour *inédit* du palais Spada ait pu voir tomber César expirant.

Terrassé sous ce bloc, le grand Jules en rabattant



Brocanteurs et bouquinistes en plein vent. — Dessin de Henri Regnault d'après nature.

sur sa tête le pan de sa toge dut échanger un suprême et singulier regard avec le spectre de son ancienne victime, devenue, grâce à l'apostille de Caton, le patron des démocrates trahis par la fortune. Pour moi, j'ai toujours trouvé que Caton n'était pas difficile et que nos *pompéiens* le sont encore moins, lorsqu'ils assimilent leur cause à celle du plus vulgaire de ces deux ogres qui, ayant arraché l'usufruit du monde à une aristocratie concussionnaire et gorgée, se sont ensuite disputé la tyrannie avec une avidité insatiable. Mais secouerons-nous jamais les préjugés infligés par les partis à la crédulité publique!

—

L'attrait qui m'égarait à travers l'inépuisable bric-à-brac des vieux quartiers me jeta, près la place Montanara, dans une échoppe où, sous des tentes dressées à l'angle d'une ruelle, des amateurs et des clercs se disputaient quelques croûtes enfumées, des antiquités en loques et des bouquins malmenés par le temps. Beaucoup de théologie, ce qui n'était point mon affaire, mais ce qui intéressait davantage des séminaristes, un dominicain et des philippins qui, par économie, lisaient le volume sur place au lieu de l'acheter. Un d'eux pourtant, serrant sur son cœur trois plaquettes, les marchandait avec rage en gesticulant. Ce groupe formait un si joli motif, qu'un peintre espiègle posté à dix pas avait tiré son crayon.

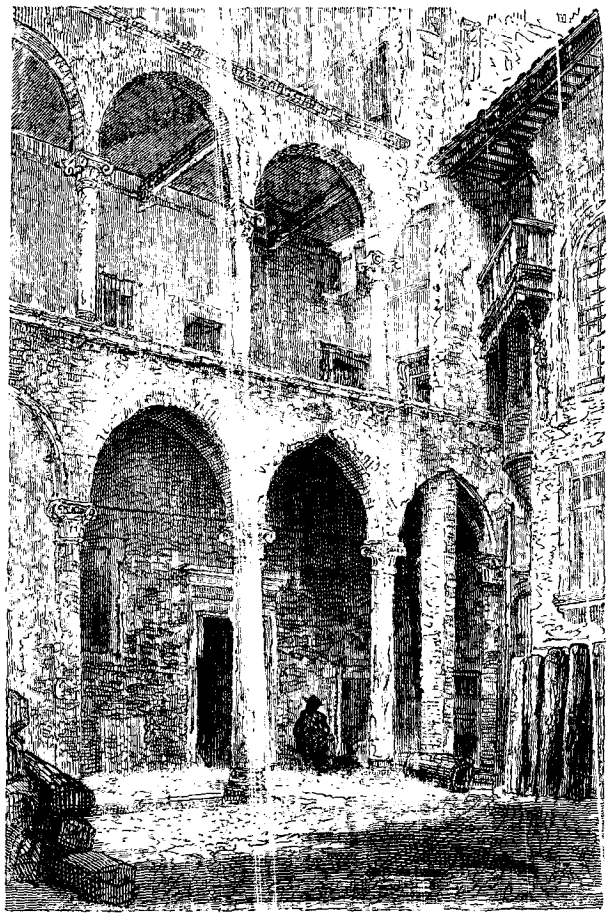
Comme je suivais le dédale de rues qui aboutit au revers du Capitole, un détour involontaire me fit retrouver la fontaine aux *Tortues*, que j'avais cherchée naguère vainement.

Que l'on s'imagine deux vasques dont la supérieure est supportée par quatre jeunes Tritons accroupis et les pieds posés sur la tête de quatre dauphins : les bras levés, ces divinités aquatiques poussent des tor-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tues dans le bassin d'où l'eau ruisselle. Le compliqué de la composition qui n'en obscurcit pas la clarté, les profils de l'ensemble, le gracieux mouvement des statues, tout est animé, étrange et charmant. C'est Jacopo della Porta qui a dessiné la fontaine aux *Tartarughe;* mais les figures en bronze sont dues à Taddeo Landini de Florence.

Tout auprès s'élève la porte haute et sombre d'un de ces palais tombés en roture, glorieuses habitations de familles disparues où l'empreinte de la misère et des ans imprime de cruels stigmates : c'est l'ancien palais des princes Mattei. La cour, entourée d'un péristyle contemporain de Pie V, conserve quelques statues, quelques bustes sur des consoles. Restés à leur poste, les empereurs reçoivent la pluie dans cette solitude, parmi les vestiges de leurs thermes, de leurs villas, encastrés dans la bâtisse jusqu'au troisième étage. Ces quatre murs sont un musée que ne visite, que ne connaît plus personne. Voilà ce qu'a survécu de ces fameuses *collections-Mattei* dont la gravure a reproduit les merveilles, et qu'ont admirées à l'envi, ici même, les plus grands personnages de l'Europe. — Au fond de la cour un tonnelier cerclait une cuve; un teinturier lavait quelques écheveaux de laine rousse.



Cour du palais Mattei. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

Tout en songeant à cette décadence et à mille autres choses parmi des quartiers où les souvenirs se pressent, j'arrivai jusqu'au revers occidental du Palatin, et je ne m'en aperçus qu'en venant buter contre l'Arc à quatre faces (*Quadrifrons*) attribué par le vulgaire à Janus, qui cependant n'avait que deux visages. Le second des Antonins fit élever cette bâtisse au bout du *Forum Boarium* qui a tellement gardé sa physionomie, que si l'on était invité à en indiquer au hasard la destination, on s'aviserait d'un marché au bétail.

Nombre de gens s'imaginent que c'est le *Campo-Vaccino* qui jusqu'à nos jours a hérité de cette attribution, et ils se plaisent à exhiber des bœufs au pied de la tribune aux harangues. De plus hardis font même ruminer là des troupeaux sur des pâturages, semés apparemment par la muse de l'histoire. Ce qui perpétue cette méprise, c'est que le Forum romain, avoisiné d'immenses magasins à fourrages, sert parfois à remiser quelques heures les charrettes, le bétail qui ont apporté des champs les provisions de foin dans les rues avoisinantes. Plus d'une fois j'ai vu cette noble place rustiquement encombrée de la sorte : parmi des charrois confondus, les grands bœufs aux larges cornes, couchés pêle-mêle au pied des temples antiques, mariaient à la majesté du lieu une diversion champêtre qui n'est pas sans poésie.

Dans un pays où la vie se passe en plein air, l'usage des portiques est bien ancien : l'Arc *Quadrifrons* était une *loggia* où les marchands de bestiaux traitaient de leurs affaires : Janus n'avait rien à voir là dedans. Au treizième siècle, les Frangipani ont bâti un castillet sur cette construction, dont l'ensemble est lourd et dont l'ornementation a disparu.

Presque en face, contre la jolie petite basilique de Saint-Georges au Vélabre, on remarque une jolie miniature d'arc triomphal bâti, on pourrait dire ciselé, par les orfévres et les marchands de bœufs, en l'honneur de Septime-Sévère dont ils avaient reçu diverses faveurs. Ce cube très-chargé d'ornements est percé d'une seule ouverture. Comme sur les autres monuments de ce règne, Caracalla, en arrivant au trône, a fait rayer le nom de son frère Geta sur l'inscription dédicatoire où figurent Septime-Sévère, l'impératrice Julie et leurs enfants. Un des pilastres représente l'empereur et sa femme offrant un sacrifice; sur l'autre étaient figurés Antonin Caracalla et son frère : la place de ce dernier est restée vide depuis que son meurtrier a fait briser ce morceau du bas-relief. On sait qu'il avait poignardé Geta dans les bras de leur mère, tant il fut obligé de se hâter pour n'être pas prévenu dans cet assaut d'émulation fraternelle. Ces princes-là cependant avaient des amis, puisque Caracalla jugea prudent de faire massacrer vingt mille partisans de son frère : preuve qu'Antonin Caracalla en avait beaucoup plus, ce qui fait honneur à la société de cette époque. Parmi ces victimes se trouve Papinien à qui son souverain avait,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

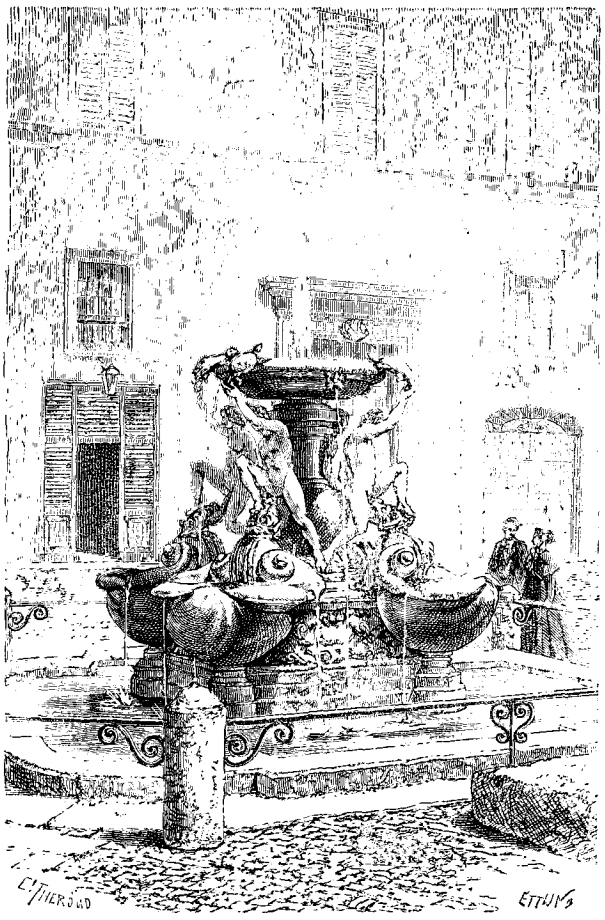
à l'usage des gens qu'on chargeait de leur propre exécution, fait la commande d'une apologie du suicide, et qui refusa *ce travail*. Voyez l'impertinence !

Aussi Jean Bodin, au livre III de sa *République*, a-t-il démontré à quel point une telle rébellion est contraire à la sagesse : argumentation que n'a pas manqué de s'approprier Diderot pour faire l'éloge de Sénèque, et qui a servi de thème à la plupart de ceux qui ont eu à ergoter en faveur de la servilité, de l'obéissance passive et de la couardise politique.

Instruits peut-être par nos barbaries dont ils ont été victimes, les Romains, en appuyant au sixième siècle la petite basilique de Saint-Georges au Vélabre contre l'Arc des Orfévres, ont recouvert les bas-reliefs au lieu de les briser. On voit les figurines se continuer intactes sous la couche de mortier qui les enveloppe. Mais comment concilier ce respect apparent avec la maladresse de buter un gros mur contre un monument, de manière à en masquer un des côtés ! J'engagerai cependant les voyageurs à ne point garder rancune à cette antique petite église de Saint-Georges, dont les échos ne sont familiers qu'avec le silence.

Il faut pour y pénétrer quérir à la maison voisine un *portinaio* qui paraît surpris et presque flatté de votre visite. Vous entrez alors sous un joli porche du treizième siècle édifié par un Étienne de l'Étoile, prieur de Saint-Georges, dans un temple à trois nefs tracées par douze colonnes de granit et quatre en marbre violet cannelées à chapiteaux corinthiens antiques, et dont les fûts dépourvus de stylobates s'enfoncent dans les mosaïques alexandrines du pavé comme des troncs d'arbres dans un parterre. De pesantes arcades se confient à ces piliers un peu grêles ; le plafond vieux et fané répond à la dislocation d'un pavage rapiécé d'inscriptions et que verdit une moisissure imprégnée du parfum mystérieux des vieux marbres : encens refroidi des édifices millénaires.

Bien que le pape Zacharie ait partiellement reconstruit, au temps où finissaient chez nous les Mérovingiens, cette église où saint Grégoire le Grand a prononcé une de ses homélies, bien que depuis lors un neveu de Boniface VIII l'ait fait décorer en partie, elle a gardé une physionomie antique ; elle donne l'impression si rare des monuments immaculés. En Italie, à Rome surtout, le conservateur intelligent des monuments d'art, c'est la pauvreté : dans la grand'ville, on n'a jamais été assez riche pour faire des sottises partout. Ce charmant autel avec ses mosaïques et son *ciborium*, campanile à jour formé de plusieurs étages de colonnettes, n'est que du treizième siècle ; mais il est intact. Les nefs qui, circonstance notable, vont en se rétrécissant du parvis au *presbyterium*, aboutissent à un *campo-santo* d'inscriptions funéraires contemporaines des catacombes, et que sans doute le pape Zacharie aura fait relever de quelque cimetière pour en illustrer les murailles. A la *tribuna*, on revoit avec intérêt une belle fresque du treizième siècle, trop retouchée au quinzième, mais où le Christ et la Vierge sont d'une telle suavité que, malgré certaines réminiscences byzantines, l'ouvrage ferait penser au Giotto, lors même qu'on ignorerait qu'il est l'auteur de cette peinture. Le *presbyterium* est clos de balustrades antiques en marbre parmi lesquelles plusieurs sont curieuses : celles de la chapelle de droite sont exactement du même dessin et du même marbre que celles du Colisée qui datent de Vespasien et n'étaient déjà qu'une imitation ; car les dernières fouilles du chevalier Rosa sur le Palatin m'ont prouvé que les balustres de l'amphithéâtre Flavien reproduisaient ceux du palais de Caligula.



Fontaine des *Tartarughe*. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

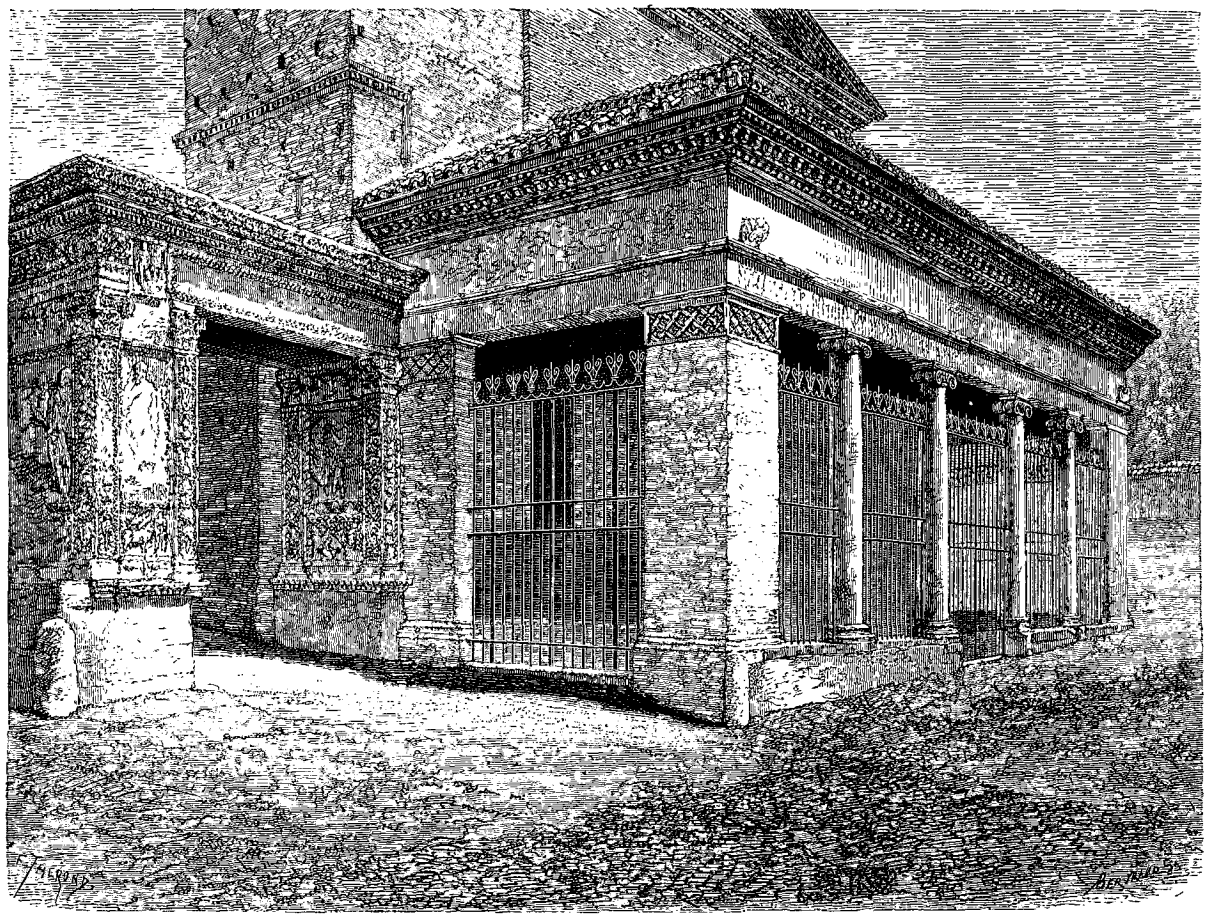
Regardons tomber dans la grande Cloaque l'eau Argentine dérivée, dit-on, du lac Juturne, cristal resté pur comme au temps où les vestales venaient y puiser ; traversons ensuite, par delà la rue *des Grecs* où saint Augustin a professé, le ruisseau Marrana qu'endigua César, et ayant des rivages du Tibre entrevu l'Aventin, terminons sur cette colline une promenade qui a groupé des souvenirs bien disparates. Si le hasard nous eût inclinés soit à droite, soit à gauche, la moisson n'eût pas été moins fertile : quand on a pratiqué les rues de Rome et qu'on l'a explorée maison par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maison, on sait trop bien que la tâche de tout raconter n'aboutira qu'à effleurer un sujet dont l'étendue est infinie.

—

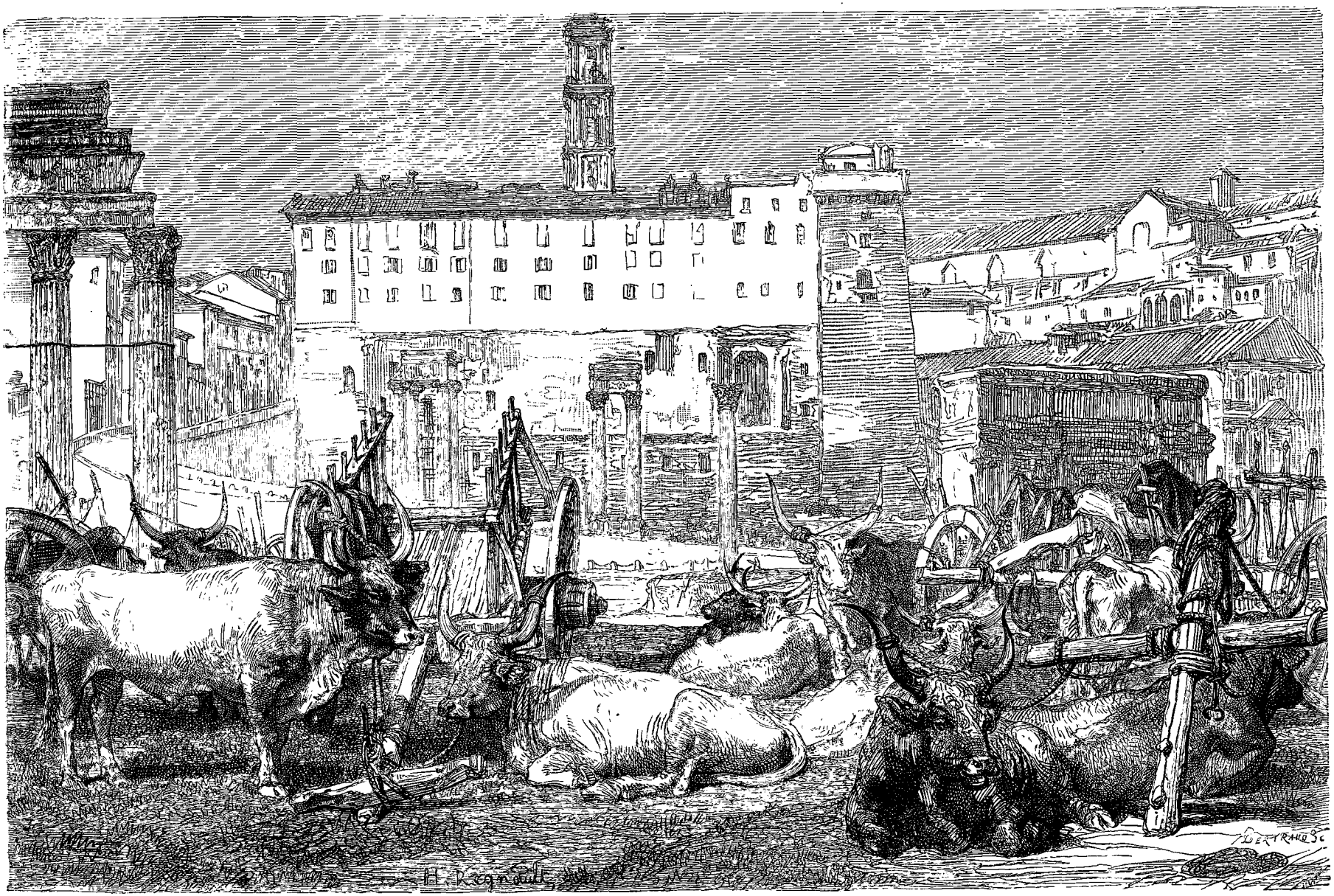
Le mont Aventin où trois couvents se profilent sur un plateau désert fut jadis une des sections plébéiennes de Rome. C'est là que, six cent trente ans avant notre ère, le roi Ancus parqua, dit-on, les habitants de quatre cités latines conquises et détruites : Rome devenait ainsi pour les vaincus un lieu d'exil, une colonie bientôt, et enfin une patrie. Les historiens prétendent que, pour mettre cette banlieue à l'abri des incursions du dehors, le roi avait entouré l'Aventin d'une forte muraille; Denys d'Halicarnasse décrit même le tracé de cette défense. Mais les traditions d'une époque presque fabuleuse sont suspectes, surtout lorsqu'elles ne sont étayées d'aucune preuve palpable : Mommsen ne conteste pas l'ère primitive des rois; mais il n'accorde l'existence qu'à ceux dont l'histoire n'a jamais prononcé le nom. Une si prudente philosophie est bien faite pour intimider! Passe encore d'attribuer à cet Ancus-Martius ou *Mamercus* la prison Mamertine que ses contemporains reconnaîtraient; mais sous quel patronage présenter ce mur de l'Aventin que pendant une si longue suite de siècles personne n'avait retrouvé!



Arc des Orfévres; porche de Saint-Georges *au Vélabre*. — Dessin de E. Therond d'après une photographie.

Il y a quelques années les jésuites possédaient au revers de cette colline, entre les dominicains et la plaine du grand cirque, une vigne d'où un antiquaire flâneur vit un jour sortir sur deux charrettes des pierres de taille magnifiques. Il pénétra dans l'enclos et reconnut que le jardinier des pères exploitait une carrière de blocs en péperin tout équarris : en suivant les sillons déjà creusés, notre archéologue constata l'exhumation d'une longue et épaisse muraille qui parcourait les sinuosités du mont. La construction, d'une solidité titanique, était étrusque; des maisons en ruine posées jadis sur cette muraille inhumée, et bâties en appareil réticulaire usité entre les règnes d'Auguste et de Domitien, prouvaient que dès le premier siècle de l'empire on ne tenait plus aucun compte de cette enceinte, ignorée déjà peut-être et sur laquelle on asseyait des édifices. C'étaient là les indices d'une haute antiquité. Enfin, une étude approfondie des textes et une reconnaissance plus ample du terrain permirent de signaler l'ancien mur d'enceinte que le roi Ancus, de temps immémorial, est réputé pour avoir établi sur le Palatin dans l'intention d'isoler la cité latine qu'il y avait instituée. Point de légende qui n'ait ses preuves à l'appui dans ce pays de miracles! S'il était livré à la dévorante activité de la curiosité française, la pioche descendrait jusqu'à la première hutte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Forum romain à la rentrée des fourrages. — Dessin de Henri Regnault d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

posée au bord du Tibre par les Pélasges, par les Tyrrhènes, par les Sicules que nous révèle Hérodote....

Sur cette colline aux cultures maraîchères où se tordent quelques figuiers, où des chemins anguleux révèlent le tracé des anciennes rues, vous retrouveriez sous des vignes un temple de Diane que Servius avait fondé, puis ceux de Minerve et de Vénus, et celui de Junon-*Regina* voué par Furius-Camille après la prise de Véies. Là se trouvaient aussi : les thermes de Decius et ceux de Varius, la maison qu'habita Trajan avant d'arriver à l'empire, et l'*Armilustrum* où du temps de Pline on avait reconnu le tombeau de Tatius.

Il semble que les vents déchaînés sur l'Aventin aient tout balayé ! Tite-Live rapporte que, cent quatre-vingt-deux ans avant notre ère, ils arrachèrent la porte du temple de la Lune et la lancèrent contre le mur de Cérès. Ainsi les temples étaient déjà nombreux et les habitations trop basses à l'entour pour abriter les édifices publics. Ce n'est pas avant le règne de Claude que fut réunie au *Pomœrium* la population remuante et plébéienne entassée sur ce pentagone de dix-huit stades.

Aujourd'hui, des monticules romains c'est le plus abandonné : les voies antiques ont perdu leur raison d'être, avec les édifices qui les bordaient. Le prieuré de Sainte-Marie remplace la Bonne-Déesse, temple que les *Lettres* de Cicéron avaient illustré ; Sainte-Sabine s'élève entre les vestiges du castel dont Honorius III avait cantonné sa demeure et le temple de Junon, comme le couvent qui remplace la maison où saint Pierre baptisa sainte Prisque chez elle s'élève entre Minerve et Diane. Du côté opposé, qui regarde le Tibre et la *Porta Portese*, était le logis du sénateur Euphemianus, où saint Alexis mourut sous un escalier son refuge, dans la maison de son père qu'il servait inconnu depuis dix-sept ans.

L'histoire du monde catholique joue sur l'Aventin un rôle plus important que la légende. On l'a dit et répété : le christianisme en affranchissant les femmes a préparé leur influence sur la société, et par elles imprimé une physionomie tout autre à la civilisation. C'est au mont Aventin que cette transformation a commencé à s'accomplir sous cette triple forme : le cénacle politique, le salon littéraire, le couvent.

Au temps où vinrent à Rome les solitaires d'Égypte Athanase, Ammonius et Isidore, la noble Albine qui demeurait sur la colline d'Ancus les y accueillit en compagnie de Sperantia, d'Abutera, et d'Eutropie sœur de Constantin. Dans ce cercle de grandes dames, dont Athanase et saint Jérôme ont écrit les *Mémoires*, on dissertait sur les mystères de la foi, on encourageait, on inspirait ces grands auteurs, les Pères de notre Église ; on arbitrait les différends des diocèses orientaux ; mais surtout on écoutait les récits étranges et nouveaux de la vie mystique inaugurée dans les thébaïdes de Nitrie. Saint Macaire, Sérapion, Pacôme, Antoine, héros des épopées de l'humilité et du renoncement, remplaçaient pour les arrière-petites-filles des consuls les guerriers de Tite-Live et d'Homère.

Bientôt la fille unique d'Albine, Marcella, la plus belle des Romaines, refusant la main de Cerialis parent des césars, vendit ses bijoux, se vêtit de laine brune et institua dans son palais, à l'ombre d'un oratoire, des réunions pieuses où l'on s'instruisait en commun. Saint Jérôme, qui a déroulé le roman spiritualiste et tragique de cette société dont il faisait partie, saint Jérôme nous a transmis les noms d'Asella, de Furia issue du grand Camille, de Fabiola petite-fille du dictateur Fabius-Quintus Maximus ; de Marcellina, de Paula surtout et de ses deux filles Eustochium et Blesilla qui, dans le *lararium* consacré aux dieux de la famille, saluaient les statues paternelles de Paul-Émile et d'Agamemnon.

Le mari de Paula remontait à la maison Julia, à Énée par conséquent : aussi ce descendant de Vénus était-il resté fidèle au culte des ancêtres, et il y avait maintenu son fils. Voilà donc une famille moitié païenne et moitié *catholique*, ainsi qu'on commençait à dire même avant Théodose : les hommes honoraient Apollon et la déesse de Cypre ; les femmes s'étaient vouées au Christ et à la Vierge-Mère. De cette divergence instinctive de cultes et d'inclinations, il nous est bien demeuré quelque chose....

Au surplus, les mariages mixtes étaient recommandés par saint Paul ; l'Apôtre prophétisait qu'il en naîtrait des saints, tant il pressentait la puissance des femmes. Et en effet la bru de Paula, malgré Vénus et l'orgueil de caste, parvint à convertir son mari : or elle était fille d'Albinus, prêtre de Jupiter. « Qui aurait prévu, s'écrie plaisamment saint Jérôme, qu'il naîtrait au pontife Albin une petite-fille qui réjouirait son aïeul en balbutiant sur ses genoux l'*Alleluia* du Christ, et que ce vieillard élèverait dans son giron une vierge de Dieu ! »

Curieux tableau, que ce prêtre sceptique des idoles de l'Olympe folâtrant avec sa postérité chrétienne.... « C'est le candidat de la foi ! écrivait saint Jérôme à Leta ; tous ces petits chrétiens assiégeront l'infidèle. Je crois que si Jupiter lui-même était environné d'une telle parenté, il finirait par croire en Jésus-Christ ! Que le pontife en me lisant se mette à rire, qu'il me traite de fou, je le permets : son gendre a commencé par en faire autant ! »

C'est cette petite-fille, la dernière de trois générations saintes, qui devait un jour, au couvent de Bethléem, fermer les yeux de saint Jérôme, de ce savant, de ce poëte, de ce voyageur, de ce guide aux mystiques et doctes pèlerinages, à qui les légendes de l'Orient ont assigné, dans le monde de l'autre vie, une mission semblable à celle du *Virgile* dont plus tard Dante s'est donné l'escorte.

La société politique, érudite et chrétienne a reçu l'impulsion de ce couvent dont vous cherchez la trace sur l'Aventin dans un rayon très-limité. On recevait chez Marcella les correspondances des docteurs, des fidèles de tout l'Occident, des sœurs et des frères livrés dans les déserts aux essais de la vie monastique. Le cloître

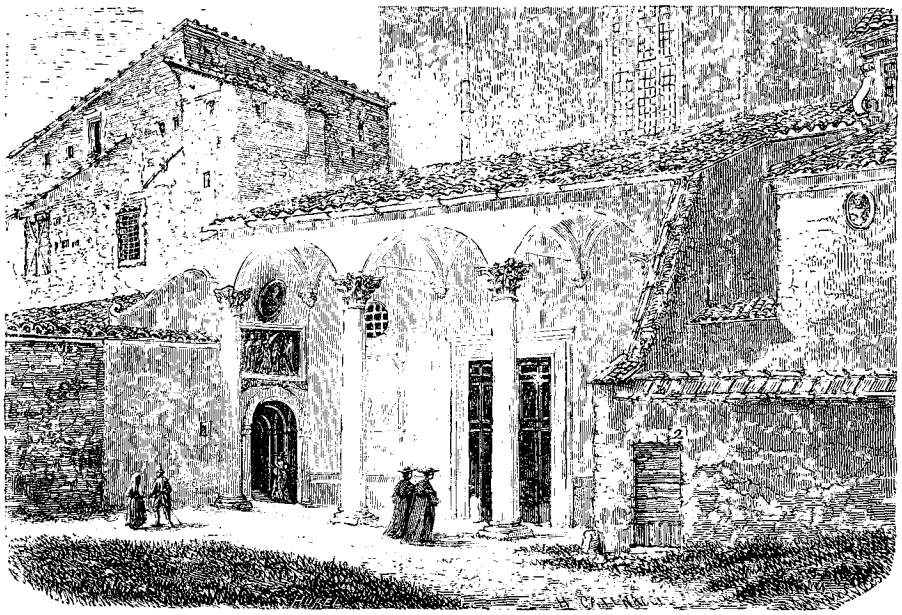
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'était doublé d'un salon où les plus hautes dames venaient, quelques heures ou quelques jours, se reposer et s'édifier dans la retraite. Bientôt ces religieuses primitives, traçant la route aux bénédictins de l'avenir, embrassèrent l'étude des langues hébraïque et grecque, afin de remonter aux sources de l'Écriture sainte et d'épurer les textes.

Marcella, Paula surtout, devinrent si fortes sur l'exégèse, que parmi le clergé contemporain leurs arrêts firent loi : dans l'entreprise de la révision des Écritures, que ces femmes ont inspirée, elles furent les auxiliaires et les collaborateurs de saint Jérôme. Faut-il s'étonner que, sous le nom d'*église domestique* ou de petite église, ce cénacle ait bientôt exercé un ascendant considérable sur le gouvernement de la chrétienté ! Suivez ces aventurières du Christ à travers l'Europe et l'Asie, parcourez cet épisode singulier de la plus romanesque période de l'histoire : vous reverrez ensuite aux cultures de l'Aventin, avec un intérêt plus vif encore, les horizons que contemplèrent aussi ces saintes et ces grandes dames, beaux esprits de l'ère moderne naissante, fondatrices des ordres religieux de leur sexe, amies de saint Jérôme et de saint Augustin ; premières royautés de la dynastie des femmes.

Il dura peu, ce couvent au souvenir impérissable ! Le 24 août 410, les hordes d'Alaric envahirent le palais cloîtré de Marcella restée seule avec Principia, son enfant d'adoption ; ils maltraitèrent si affreusement ces nobles femmes pour leur arracher des trésors depuis longtemps absorbés par les pauvres, que, portée dans la basilique de Saint-Paul, lieu d'asile, Marcella ne tarda guère à expirer.

Ce fut un mortel chagrin pour Jérôme; il se confondit avec les douleurs de la prise de Rome qui arracha des pleurs à saint Augustin. Quand l'univers semblait ébranlé par la perte de sa croyance en l'éternité



Porche de Sainte-Sabine, sur l'Aventin. — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie.

de la ville des césars, Jérôme, abandonnant tout travail au fond de la Judée, ne fit entendre qu'une courte plainte. « La lumière, s'écria-t-il, la lumière du monde est éteinte : l'Empire est décapité; le monde expire en une seule cité, mère et tombeau de ses peuples.... Qui sera sauf, si Rome a péri? »

Au milieu des maux qui consternaient une si grande âme, Jérôme pensait à son cher couvent de l'Aventin, à ses sœurs, à ses enfants, à cette famille spirituelle auprès de laquelle il avait passé là-haut, dans sa jeunesse, des heures de douce et divine poésie : souvenirs qu'il faisait refleurir dans les larmes et qui, le long de ces chemins où ne va plus personne, pour nous fleurissent encore....

Un jour que je les gravissais avec quelques compagnons, nous rencontrâmes un frater de la Doctrine chrétienne qui nous salua et nous dit : « Si vous cherchez M. Veuillot, continuez à monter : vous le rencontrerez à deux cents pas. »

Bientôt, en effet, nous l'aperçûmes un peu au delà de Saint-Prisque. On le héla, ce qui le mit en fuite, car il n'avait reconnu personne, et il fallut le chasser à courre jusqu'à de grands plants d'artichauts où on parvint à le forcer. Je me souviens même qu'il témoigna son allégresse en jetant deux ou trois fois en l'air son feutre de voyage, coiffure trop peu laide pour la tenue *parée*, mais que volontiers nous portions tout le jour à Rome où on *n'habille* que les valets de pied.

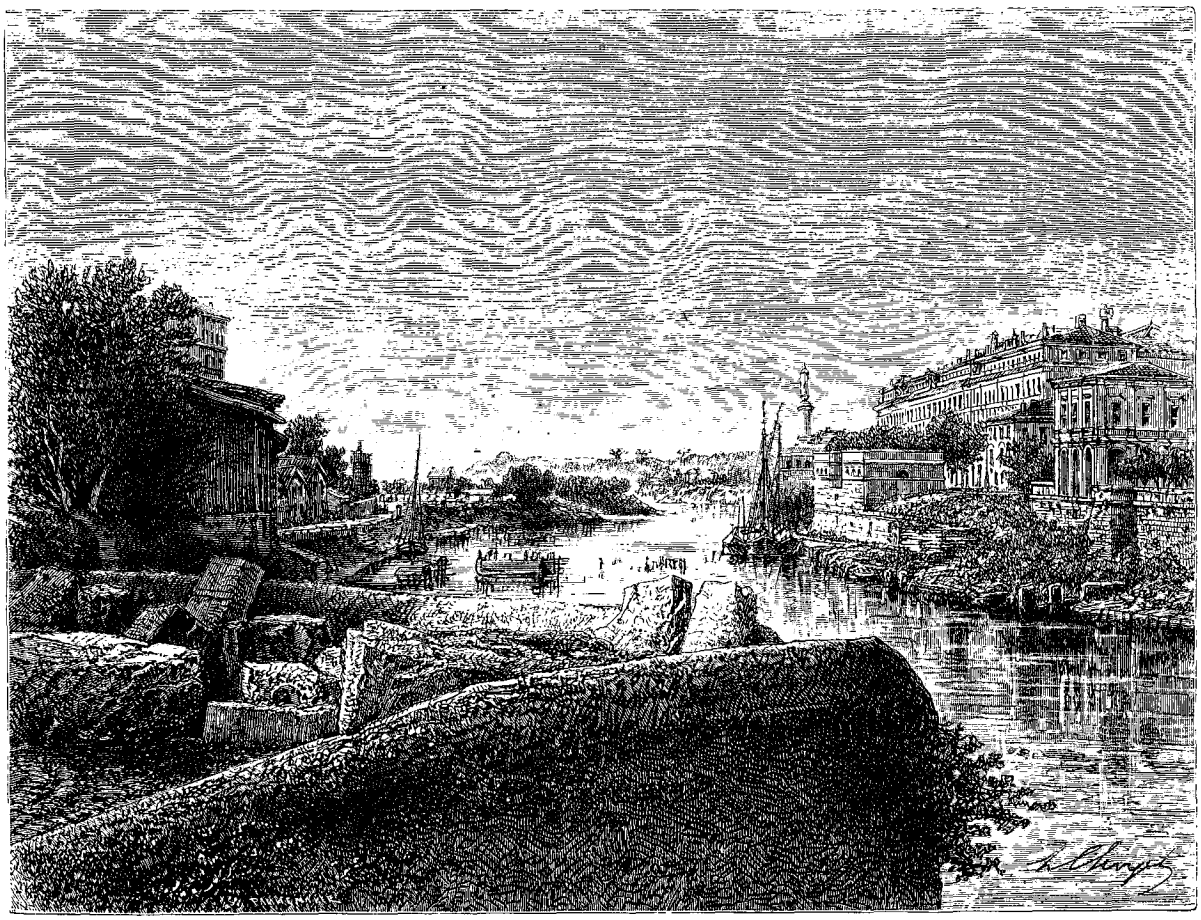
Louis Veuillot dans la campagne romaine est un accessoire du paysage et rentre dans l'harmonie de l'ensemble. Robuste de corps et d'esprit, physionomie ouverte où la malice est franchement épanouie, le tribun catholique n'a nullement cet air *en dessous* que les Parisiens, pour avoir vu jouer *le Tartufe*, inclinent à prêter aux âmes pies. Sa conversation est vive

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et sans apprêt, sa phrase imprévue sans être cherchée; ses railleries coupent si bien, qu'elles entament sans déchirer; leur crudité rudanière a pour contrepoids une voix d'un timbre engageant et flûté. Facile à vivre, toujours en train; aussi disposé à la confiance qu'à la satire, anomalie qui lui est tout à fait propre; passionné sans aigreur et rageur avec gaieté, Louis Veuillot est un bon compagnon de route.

Il nous escorta sur le revers du mont qui regarde le Cœlius, les thermes de Caracalla, et plus loin que la porte Latine, la basilique de Saint-Paul. Le mentor archéologique et spirituel qui nous guidait tous dirigeait la promenade sur la muraille d'Ancus qui reparaît çà et là dans des excavations. L'éminent cicerone professait et chacun était attentif, hors Veuillot qui aspergeait l'érudition de plaisanteries, tout en l'empochant par mégarde.

On épilogua sur les ruines, tandis que l'illustre camarade nous reprochait trop d'indifférence pour quelques amandiers en fleurs et pour de si beaux artichauts. Il donnait l'essor à une verve intarissable, comme un esprit qui déborde après avoir été barré longuement par la solitude. Toutefois, sa vue se portait sur les lointains, et tout en babillant il était impressionné



Le Tibre, entre l'hôpital Saint-Michel et l'Aventin. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

par la poésie du lieu. J'avais peine à concilier avec tant d'animation la poursuite de sa rêverie.

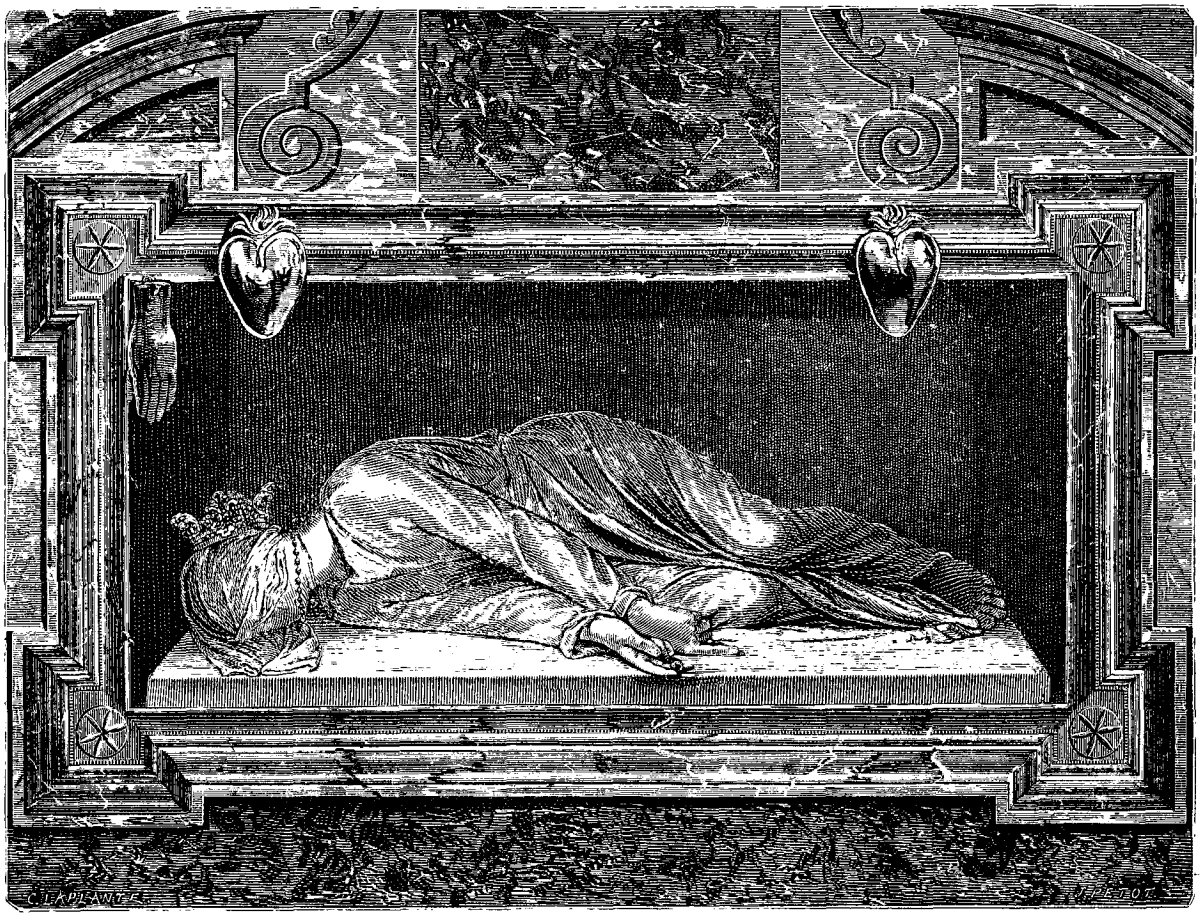
Nos amis interrogeaient des ruines, j'étudiais Louis Veuillot, et lui n'étudiait rien : il se livrait à la providence des impressions, se gabant de ceux qui sèment et assuré de moissonner.

Il nous quitta un moment pour causer avec un jardinier. Lorsqu'il revint à nous : « Enfin, s'écria-t-il, je sais à qui appartiennent ces artichauts, ces vignes, ces cultures, et l'Aventin de votre roi Ancus! N'aurais-je pas dû m'en douter : toutes les campagnes de Rome ont passé au banquier Torlonia. C'est d'ailleurs une pieuse âme qui, peut-être à son insu, pousse jusqu'à l'impertinence la foi naïve d'un charbonnier cinquante fois millionnaire. L'an passé, il sollicitait pour sa fille malade des neuvaines à Saint-Augustin : « Écoutez, « dit-il aux religieux, si la madone guérit mon en- « fant, elle peut être certaine qu'après cela elle *ne* « *manquera plus de rien!* »

Francis Wey.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sainte Cécile, par E. Maderne. — Dessin de J. Petot d'après une photographie.

ROME,

PAR M. FRANCIS WEY [1].

1864-1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XVI

Du *Borgo* au mont Janicule, par les remparts. — Une histoire de voleur. — Fontaine Pauline. — Etienne Maderne et sa *Sainte Cécile*. — Curiosités de l'église. — Origine et décoration de Santa-Maria *in Trastevere*. — Saint-Chrysogone : grand'messe *in deserto*. — Le corps des pompiers au temps d'Auguste : découverte récente d'une caserne de quartier. — Des bords du Tibre au monastère de *Sant'Onofrio* : — Monument, chambre mortuaire et portrait *du Tasse*; — ce qu'il voyait de sa fenêtre.... — Jardins de Saint-Onuphre, etc.

Une jolie promenade, quand on quitte les musées vaticans, c'est de sortir du *Borgo* par la porte Cavalleggeri devant laquelle le connétable de Bourbon a donné l'assaut qui lui coûta la vie, et de monter au Janicule en dehors des remparts d'Urbain VIII, par un sentier de village d'où vous plongez sur une courbe ravinée que des fabriques animent : si l'on se détourne à mi-côte, on sera au meilleur point de vue pour apprécier d'ensemble Saint-Pierre et les édifices qui l'environnent. Comme des propriétés encloses absorbent en partie la longue arête du mont où Janus a régné sur Antipolis — au temps où Saturne trônait au Capitole, — il faut pour rentrer en ville monter jusqu'à la poterne Saint-Pancrace, ancienne *porta Janiculensis* débaptisée dès 1620 par une chapelle voisine. Le long de cette rampe, les murailles vous dérobent la ville sur laquelle, en franchissant l'enceinte, vous plongez tout à coup : heureuse façon d'aborder le Janicule, puis de retomber au Trastevere par le versant où, peu de temps avant la guerre contre Antiochus, furent retrouvés, suivant Tite-Live, le sarcophage et les livres

1. Suite. — Voy. t. XVII, p. 353, 369, 385, 401; t. XVIII, p. 353, 369, 385, 401; t. XIX, p. 177, 193, 209, 225; t. XX, p. 353, 369 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du sage Numa, que les sénateurs firent brûler pour se montrer plus sages que lui.

En côtoyant les lignes brisées que les murs décrivent on rencontre, à l'angle d'un bastion, la statue de saint André sur un monument commémoratif : le tout rappelle une aventure assez récente.

Lors des troubles de 1848, un homme en qui les idées libérales avaient ébranlé les préjugés d'une vaine superstition s'avisa, pour s'essayer à la philosophie, de dérober à la basilique de Saint-Pierre la tête de saint André, relique vénérable contenue dans une châsse d'or enrichie de pierreries; après quoi notre fripon vendit le métal au poids, débita les joyaux au détail et relégua dans un coin la tête de l'apôtre. Tout avait réussi à souhait, lorsque, le triumvirat ayant disparu, le Souverain-Pontife rentra dans Rome, et avec lui les idées d'ordre et les traditions religieuses. A partir de ce moment, la possession sacrilége du crâne de saint André éveilla les scrupules du voleur et l'empêcha de dormir. Il songeait à le jeter dans le Tibre, mais il appréhendait que la tête ne revînt sur l'eau avec une auréole de lumière ; à le porter dans une église, mais si l'apôtre s'avisait, en s'y révélant par un miracle, de dénoncer le larron!... Après avoir beaucoup réfléchi, notre homme recoiffa proprement de sa barrette en velours le chef de saint André et, par une nuit épaisse, il fut l'ensevelir, bien posé sur son coussinet, au pied des remparts du Janicule. Cette cérémonie terminée, le coupable acheva de réciter tout ce qu'il savait d'oraisons, et il rentra plus calme en son logis.

Bientôt ce chenapan d'une conscience timide et d'une si chancelante philosophie se prit à douter que son sacrilége fût suffisamment lavé par une réparation, si honnête cependant, et à s'imaginer que cette affaire lui porterait malheur. Pour débarbouiller son âme et trouver près du bon Dieu un appui contre saint André, il vint donc se confesser à un père franciscain qu'un pareil aveu plongea dans une étrange perplexité. — Dénoncer un crime révélé au confessionnal eût été blâmable; abandonner sans honneur en terre profane la tête d'un apôtre lui semblait exorbitant.

Le bon père s'efforça donc d'amener son pénitent à faire des aveux, en lui démontrant que jusque-là il serait impossible de l'absoudre. « Pourquoi, objectait celui-ci, ne pas aller prendre sur mes indications cette relique, et la rendre vous-même à Saint-Pierre? Le mal sera réparé, puisque je n'aurai gardé que des richesses vaines et périssables.

— Mais les joyaux du reliquaire, répliquait le moine, si je ne peux raconter ton histoire, on m'en demandera compte, on me soupçonnera de les avoir détournés. La châsse était consacrée, d'ailleurs; elle avait touché les reliques, elle opérait des miracles. Tu as donc encouru un anathème, et le Saint-Père seul peut te relever de l'excommunication. Et penser que tu risques de mourir en pareil état! C'est à faire frémir.... »

Le religieux secoua si bien cette conscience bourrelée que le voleur, pour rentrer en paix avec lui-même, finit par se résoudre à se dénoncer. Bel exemple de foi! On releva donc en pompe solennelle le chef-saint André de sa faction sur les remparts, pour le réintégrer au transsept de Saint-Pierre. Le pape fit élever devant le bastion un petit monument commémoratif; le délinquant, condamné pour la forme, gracié suivant l'usage et comblé de faveurs lucratives, servit, dans l'intérêt de la morale, à démontrer par son exemple l'efficacité des fruits de pénitence.

Dès qu'on franchit la porte Saint-Pancrace, on commence à percevoir des bruits de cascade qui annoncent la fontaine Pauline. L'ornementation de ce château d'eau a pour unique emploi d'accompagner la table d'une inscription, la plus gigantesque peut-être qui existe. Comme la construction est presque au sommet du Janicule, on découvre de près d'une lieue cette page d'écriture encadrée dans ses vignettes de marbre, qu'accompagnent six colonnes de granit rouge dérobées au forum de Nerva. Le style glorieux du dix-septième siècle s'impose ici par son ampleur, par l'originalité, par un faste pantagruélique.

Paul V rendant la vie aux aqueducs de Trajan, et infusant dans leurs artères le lac Bracciano, n'entendait pas qu'il entrât dans Rome en parvenu. Au-dessous des armes des Borghèse, illustrées par la tiare couronnement de l'attique, s'élancent avec fracas de trois portes béantes trois torrents à la nappe épaisse et, de deux niches voisines, deux jolies rivières. Des dragons lancent aussi des gerbes. Ces masses d'eau si imprévues au sommet dénudé d'une montagne, et pures comme le cristal des Alpes, se déversent dans un vaste bassin de marbre. Il y avait là jadis un temple de Minerve. Le nymphée, monument de la sagesse prévoyante et libérale des papes, rattache assez noblement leur puissance à la séculaire tradition des empereurs, en faisant refleurir la mémoire de Trajan au milieu des jeunes fleurons des Borghèse. L'édifice fait honneur à Fontana ainsi qu'à l'architecte-sculpteur Etienne Maderne. On retrouve ce dernier artiste au pied du Janicule, dans une œuvre toute différente et plus originale peut-être, si l'on entre à l'église de Sainte-Cécile.

—

Ce qui a rendu contestable la légende de cette vierge-martyre, c'est que son supplice est imputé, sous Alexandre-Sévère qui n'a point persécuté les chrétiens, à un Almacus, préfet prétorien inconnu dans l'histoire. M. de Rossi a démontré sur ce point l'erreur des Bollandistes et confirmé l'assertion de Fortunat, qui place sous Marc-Aurèle le martyre de Cécile. Le lieu de sa sépulture indique à quelle famille elle appartenait, depuis que l'auteur de *Rome souterraine* a démontré l'existence, dès le temps des Antonins, du cimetière de Saint-Calliste creusé par les *Cæcilii* dans leurs domaines, et où l'on ramasse en abondance des briques

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

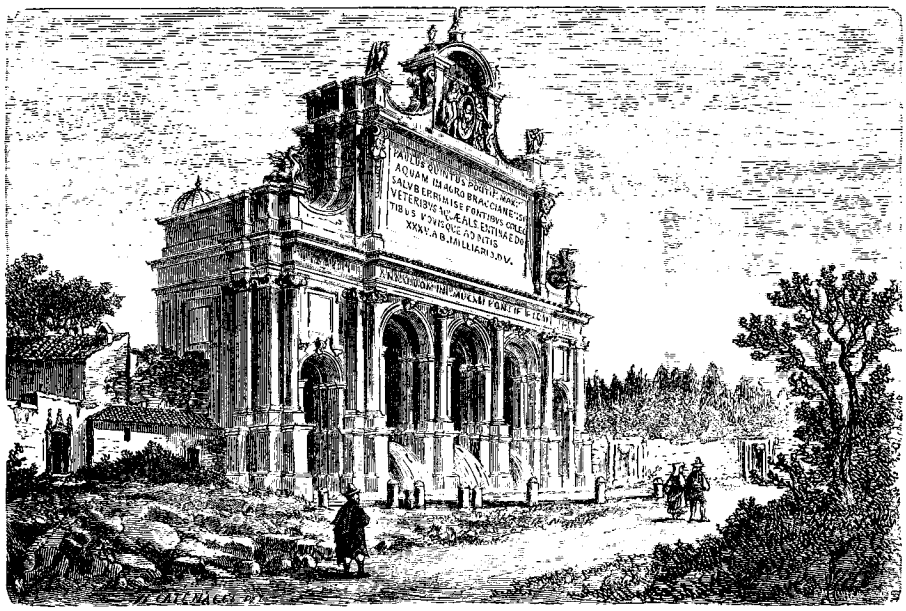
marquées sous Marc-Aurèle, à une époque par conséquent où le futur pape Calliste n'était pas même encore banquier au Forum. Cæcilia était donc inhumée déjà dans les catacombes de sa maison, lorsque Septime-Sévère assura aux fidèles du culte nouveau la possession du cimetière des Metelli, des Cæcilii; ce qui explique pourquoi les papes, à partir de Zéphirin, furent longtemps enterrés dans ces grottes, le premier en date des domaines du clergé.

L'église de Sainte-Cécile qui forme le *titre* d'un cardinal-prêtre (en ce moment c'est l'archevêque de Besançon), passe pour avoir été bâtie par Urbain Ier vers l'an 230, sur l'emplacement du logis de la sainte. On montre dans une des chapelles de droite les vestiges des thermes de sa maison et, à un plan inférieur, quelques fragments du dallage primitif.

Pascal Ier, qui rebâtit le temple, respecta, comme on l'avait fait au troisième siècle, les restes de l'étuve où l'on reconnaît les conduites de la chaleur et de l'eau. Clément VII a donné Sainte-Cécile aux Bénédictines; Clément VIII, en 1599, a fait exhumer cette patronne, dont le corps intact, dessiné par les plis d'une longue robe, se révéla dans une attitude expressive et singulière.

Cette exhumation a donné lieu à une des meilleures statues qu'au début du dix-septième siècle on ait exécutées. Le pape ayant voulu qu'elle représentât la sainte sous les vêtements et dans la pose où on l'avait surprise, cette tâche fut confiée à Charles Maderne. Le corps gît porté sur le côté droit; la tête juxtaposée, enveloppée d'un linge qui cache les traits, est retombée sur le sol; les jambes repliées à demi sont serrées, les bras rigides, les mains rapprochées et distendues.

Ce marbre qui doit à la seule réalité son aspect étrange, et à l'impression de la nature l'émotion qu'il cause, est l'ornement du maître-autel que surmonte



La fontaine Pauline. — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie.

un beau baldaquin en marbre blanc du treizième siècle, à arcatures ogivales posant sur quatre colonnes en marbre d'Aquitaine : ouvrage que distinguent de charmants bas-reliefs et des encadrements de mosaïque. C'est le plus intact des rares monuments laissés à Rome par l'illustre Florentin Arnolfo. Les statuettes de *sainte Cécile*, de *Pascal Ier*, ont beaucoup de caractère; les *Évangélistes* sculptés aux tympans sont des figurines étudiées déjà et expressives en leur naïveté. Ce curieux travail s'élève devant une abside du neuvième siècle où une mosaïque nous a légué, outre un portrait de Pascal Ier, deux figures de *sainte Cécile* et de son mari *Valerianus*, costumées comme l'étaient les patrices et les dames romaines huit ans après la mort de Charlemagne. Le saint porte un manteau blanc qui recouvre une tunique verte à bordure d'or; la robe et le *peplum* de Cæcilia sont en étoffes d'or et brochées richement. Des fleurs sont répandues sur leur chemin; à leurs cotés, des palmiers charges de fruits symbolisent les mérites du martyre; sur une branche est posé le phénix nimbé, emblème de la résurrection.

Les nefs seraient remarquables si en 1823, par ordre du cardinal Georges Dona, l'architecte Salvi, pour supporter mieux le poids d'un plafond à caissons déjà délabré, n'avait emprisonné dans vingt-quatre pilastres carrés, imitant des boiseries, les colonnes en granit africain de cet édifice.

Que citer encore? A droite, une jolie petite figure du quinzième siècle trop retouchée; de chaque côté des portes, deux tombeaux : l'un du cardinal Adam de Hereford, conception vigoureuse du quatorzième siècle; l'autre de Fortiguerra (1433), modèle très-pur des vieux cénotaphes florentins; enfin, sur le sol, des pierres tombales de 1301 à 1380 représentant des religieuses, et qu'on devrait dresser. Cette église est dans une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cour carrée; son porche, sur quatre piliers de granit rouge et de marbre d'Aquitaine, est orné d'une frise mignonne en mosaïqne avec des médaillons de sainte Cécile : ouvrage du treizième siècle, et non du neuvième ainsi que l'ont supposé quelques archéologues.

Assez loin de Sainte-Cécile et au bout de la *Lungaretta*, s'élève l'église *capitale* de cette rive droite du Tibre : Santa-Maria *in Trastevere*. On prétend qu'en ce lieu s'élevait, sous les premiers empereurs, une *taberna meritoria*, sorte d'asile pour les invalides de l'armée, et que cette institution ayant été abandonnée vers le temps de Caracalla et d'Héliogabale, sans doute parce que le nombre des éclopés devenait trop grand, l'édifice fut concédé aux chrétiens par Alexandre-Sévère, avec autorisation d'y fonder un oratoire : projet réalisé en 224 par le pape saint Calliste ou *Calixte*. Antérieure de près d'un siècle à l'ère constantinienne, Sainte-Marie *au delà du Tibre* serait donc la plus ancienne église publique de Rome et peut-être de l'Occident. Ce qu'il y a de certain, c'est que le pape Jules Ier *a rebâti* ce temple à une époque où nul autre assurément n'était *à reconstruire* (349), et qu'avant 1140 Innocent II a substitué au monument du pape Jules l'église actuelle qui est une des plus belles de Rome, et des plus intéressantes au point de vue de l'art et de l'archéologie.



Portico di Santa-Cecilia *in Trastevere*. — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie.

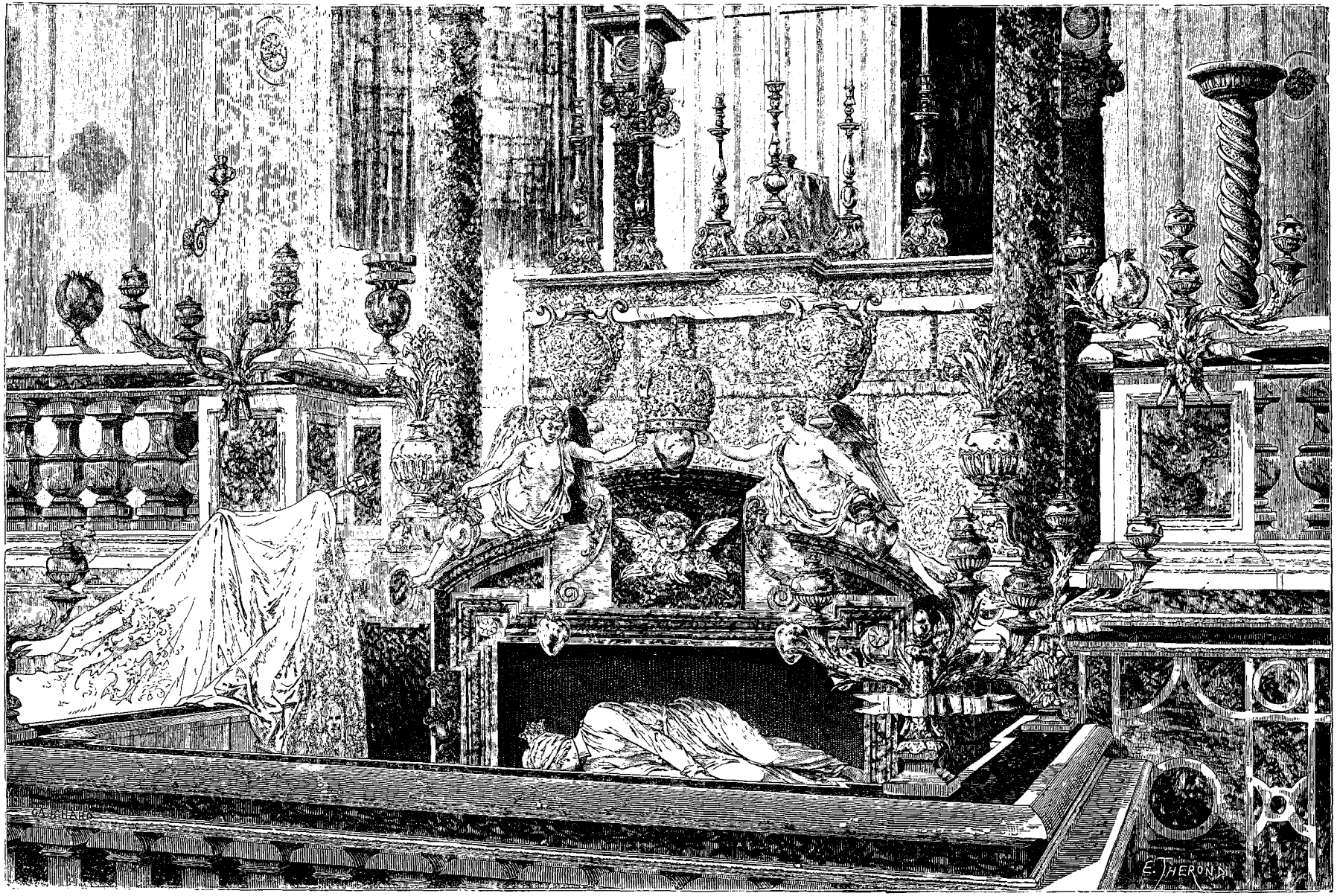
Elle s'annonce pour telle dès la façade que décore une mosaïque du douzième siècle, époque rarement représentée à Rome. C'est *une Madone* dans le style très-accentué des byzantins; autour d'elle s'alignent au nombre de dix *les Vierges sages*, leur lampe à la main : elles sont couronnées et nimbées. *Les Vierges folles*, vêtues à la mode orientale et dont les ajustements variés sont très-riches, portent également des lampes; mais, au lieu de les tenir renversées, elles les gardent droites : dérogation à l'usage traditionnel due à des restaurations du dix-septième siècle, exécutées par un mosaïste ignorant. Au-dessous de ces peintures, on a ajusté assez tard un porche sur des colonnes de granit : les vieilles inscriptions dont il est décoré préparent à l'aspect singulier de l'église qui, dès le bas des nefs, apparaît si bien garnie d'objets curieux que l'on croit pénétrer dans un musée. Ces nefs sont décrites par deux avenues d'énormes colonnes de granit, avec des chapiteaux de plusieurs ordres sur quelques-uns desquels on voit les figures d'Harpocrate et de Jupiter-Sérapis. Il est vraisemblable que ces magnifiques piliers ont fait partie de la reconstruction du pape Jules (époque où le catholicisme expropriait les dieux); car on n'aurait pas laissé sans emploi jusqu'au temps d'Innocent II de si beaux matériaux.

On pourrait faire ici une très-belle leçon sur les mosaïstes : de la façade à l'abside, du maître-autel aux simples bénitiers, et du douzième siècle au quinzième, ils ont laissé des pages parmi lesquelles la prédelle du chœur, *Scènes de la vie de la Vierge* par Pietro Cavallini, me paraît occuper le premier rang. Il y a même sur un pilastre deux mosaïques de l'antiquité : l'une représente des *Oiseaux* et l'autre un *Port maritime*. La peinture parcourt également un cycle étendu, depuis la fresque giottesque encore, jusqu'à l'*Assomption* de Dominiquin qui éclate parmi les ors du plafond.

Supprimons beaucoup de jolis détails, attraits prévus d'une église que Bernadino Rossellini a remaniée au temps du bon Nicolas V, l'ami de Fra Angelico. La chapelle au fond de la nef gauche est remplie par une vaste fresque où le cardinal Altemps a fait représenter *le Concile de Trente* que termina Pie IV; peinture officielle où les ressemblances et l'étiquette ont été cherchées en conscience, mais où la conscience n'a rien donné de plus : les curiosités ne sont pas toujours admirables. Au fond du *presbyterium* est encastrée, comme aux basiliques, une massive *cathedra* de marbre blanc. Enfin je mentionnerai une tombe du quatorzième siècle, avec un beau bas-relief de l'école du Cosimato représentant la *Mort de la Vierge*, laquelle tombe à peu près ignorée contient les restes d'un prince de la maison de France : le cardinal d'Alençon, frère de Philippe le Bel.

C'est une de ces églises *de caractère* où l'on se plaît

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Autel et monument de Sainte Cécile. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à fureter; le dallage d'*opus alexandrinum* contribue à son air d'opulence et de vétusté. On achève de la requinquer à neuf; je me réjouis de l'avoir vue admirable avant qu'elle ne soit superbe. Je me souviens que, cherchant à sortir et ayant pris l'entrée de la sacristie pour une issue, je remarquai dans un passage de petits tabernacles sur l'un desquels de charmants bas-reliefs très-peu connus sont signés : OPUS MINI. Pour ceux qui ont étudié Florence, initiation nécessaire au voyage de Rome, le nom de Mino da Fiesole se place sous la bannière de Ghiberti, entre ceux des la Robbia et de Fra Angelico. On sort à l'autre bras de croix par une porte latérale, accostée à la grille d'un joli petit jardin égayé d'un ossuaire : réminiscence imprévue de la basse Bretagne.

Souvent il arrive que, dans un quartier qui possède une vieille et belle église d'un haut renom, toutes les autres lui ressemblent. C'est ce qu'on observe pour Saint-Chrysogone, à quelques pas de Sainte-Marie. Seulement, ici les colonnes sont en granit syénois, avec des chapiteaux ioniques modernes où l'on a sculpté des chérubins sur les oves. L'autel est surmonté d'un riche et lourd baldaquin à coupole, que portent quatre colonnes d'albâtre oriental; l'arc de la *tribune* repose sur deux piliers de porphyre. Tristes nécessiteux du



Valerianus et Cæcilia, mosaïque du neuvième siècle, à l'église Sainte-Cécile. — Dessin de J. Petot.

nord réduits à la pierre grise, cette bure des édifices, nous n'avons nulle idée des splendides effets des marbres, ni de la puissance d'une mosaïque, fût-elle un peu trop *cimabuesque* et remaniée au temps de Scipion Borghèse, comme celle de San-Grisogono qui représente le patron du lieu accompagné de *saint Jacques*, avec la *Madone* dont les draperies sont dignes du treizième siècle. Le clocher carré, en style roman du nord au temps de mon compatriote Calixte II, mais plus ouvert à raison de la douceur du climat, fait regretter une foule de tours analogues qui ont disparu du midi de la Gaule. Celle-ci est mi-partie de brique et de marbre et, par les larges arcatures cintrées, on voit se dandiner les cloches qui chantent sous le ciel bleu.

Comme j'étais au bas de la nef, prêtres, diacres, chantres et sous-diacres psalmodiaient vêpres devant l'autel illuminé qui enflammait de ses clartés les chapes d'or sombre, jaspées de bouquets. L'encens embaumait ces travées où j'étais absolument seul : du point où je contemplais cette cérémonie dans le désert, la mosaïque alexandrine du pavé, tapis bariolé d'émaux aux vives couleurs, fuyait en perspective jusqu'au *septum* où elle recevait les reflets dorés des cierges, et de là jusqu'aux vêtements des prêtres qui semblaient animer en la continuant cette précieuse étoffe d'entrelacs et de fleurs.

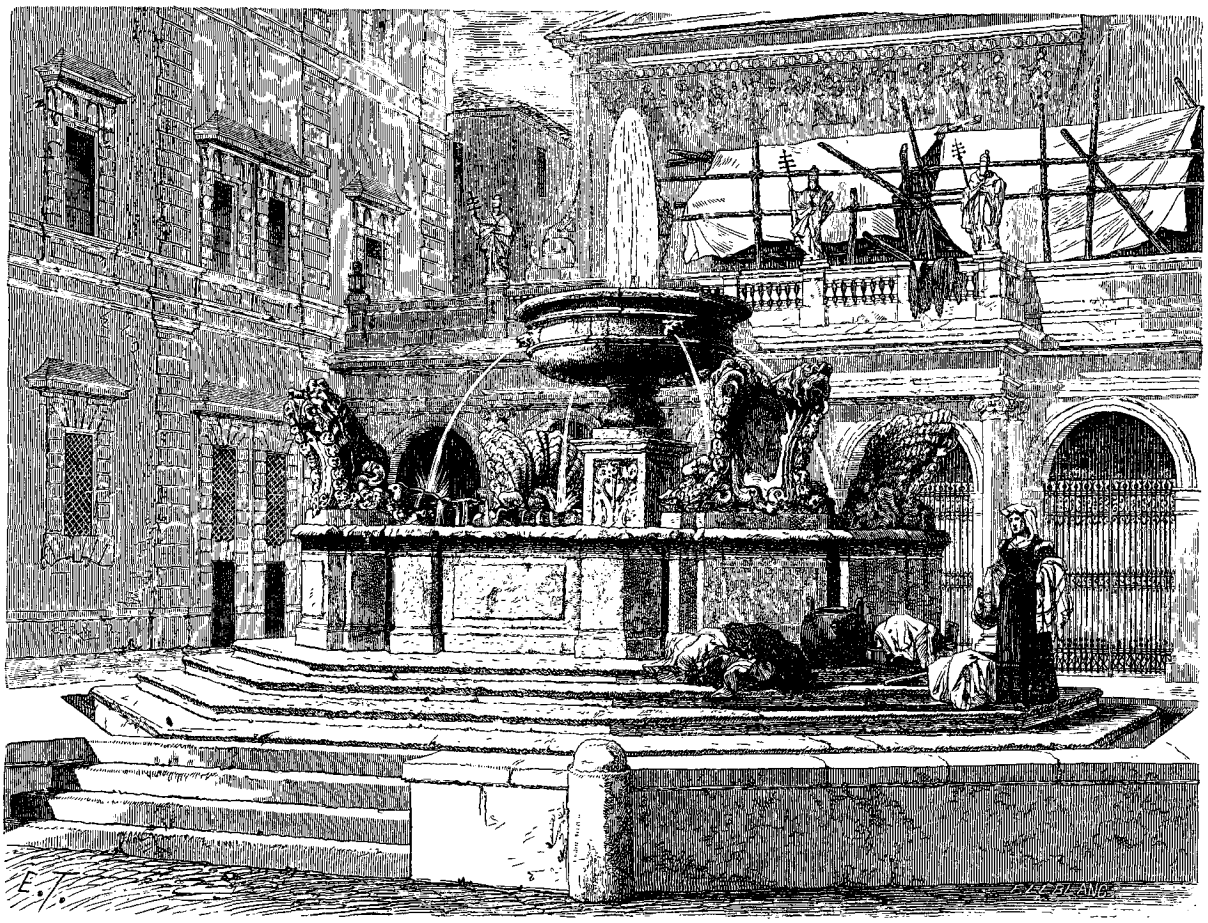
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blissement aux attributions, aux disciplines de la milice qui y résidait.

—

Un des pèlerinages intéressants du Trastevere, et de ce versant du Janicule où des jardins séculaires contemplent la ville, c'est le monastère de *Sant' Onofrio*, témoin de l'agonie du Tasse. Quand, après avoir examiné les masures chétives qui avoisinent le Tibre, lorgné au passage quelque belle fille *trasteverine* qui sort pimpante et lumineuse de l'obscurité d'un bouge immonde, et parcouru l'interminable rue de la Lungara, on monte au couvent de Saint-Onuphre par une vieille rampe où l'herbe est haute, et qu'on découvre devant le ciel les arcades, le portique peint, l'église avec son clocheton rustique posé sur une terrasse escarpée, on est fortement saisi par l'impression des choses de l'ancien temps. L'aspect un peu champêtre des monastères primitifs caractérise ces constructions, devant lesquelles on évoque les héros des légendes religieuses pour avoir vu dans vingt tableaux la représentation de ces fabriques monacales : le quinzième siècle se montre là tout au vif.

Aussi les peintures de Dominiquin qui racontent aux oiseaux de l'air *la Vie de saint Jérôme* n'interviennent-elles que comme un court épisode; l'œil les quitte



Place de Sainte-Marie *au Trastevere*. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

pour planer sur le panorama de l'ancien monde romain; puis il revient à ce couvent, à ce coteau vert, à cette petite place où des fleurettes entre les pavés simulent des mosaïques : sans s'attacher à un point particulier, la pensée aspire le charme placide de ce coin de poésie. Nous étions cinq compagnons à ce joli pèlerinage, et dans le nombre un Athénien disert, de notre école, destiné au professorat : il cessa lui-même, pour un moment, de babiller et d'interroger.

Mais dès qu'on a mis le pied dans la petite église de Saint-Onuphre, l'apparition de l'élément comique a bien vite secoué ces romanesques dispositions. Le monument de Torquato Tasso, inauguré en 1857 par Pie IX, fait plus d'honneur aux sentiments du Saint-Père qu'au talent de Giuseppe Fabrizi à qui, faute de mieux sans doute, il a fallu confier l'exécution. Ses bas-reliefs, sa figure du Tasse sont d'un faire lisse, ratissé, pommadé et d'un goût extraordinairement ridicule. Frisé à petites boucles, bichonné comme une tête à perruque, avec une fraise de Scaramouche, et deux espèces de cantalous ajustés sous chaque épaule en guise de manches à crevés, le poëte est comme *tortillé* par l'enthousiasme lyrique; il dessine avec mollesse un torse chantourné bizarrement, que paraît contenir un pourpoint de mousseline. Au milieu des chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, à cent pas du

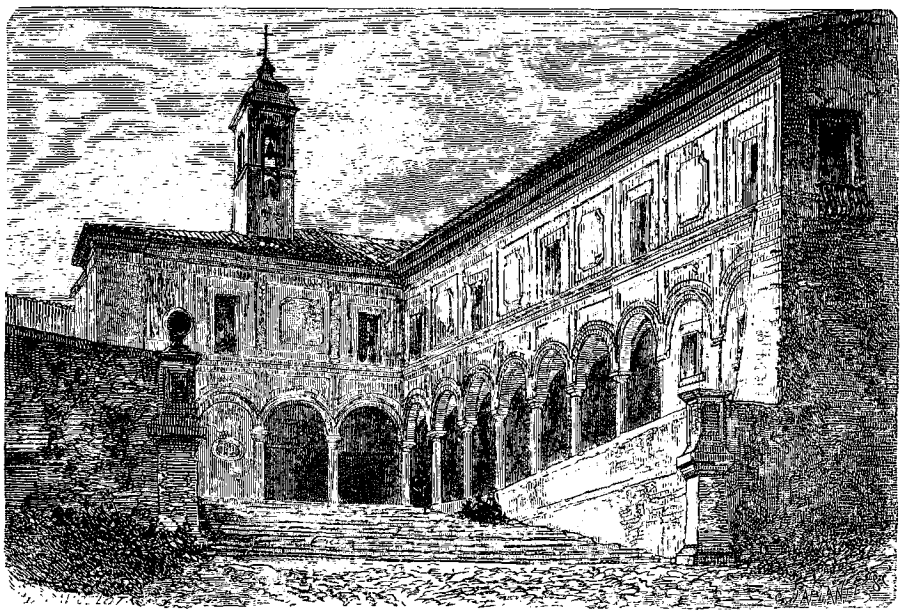
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vatican, proche du Capitole, dans l'intimité d'une population de statues, comment peut-on à ce degré perdre le sens de la vue et les notions de l'art! Un bas-relief transi représente les funérailles du poëte en 1595. Le cortége de ses amis, les illustres du temps, offre, non des portraits, mais de véritables polichinelles accoutrés comme on fagotait chez nous les paladins en 1818. Depuis les troubadours savoyards de l'abbaye de Hautecombe, je n'avais rien vu de pareil!

Près de la porte est l'ancienne sépulture où sous une pierre modeste a dormi plus de deux siècles l'auteur de la *Jérusalem délivrée*, au pied d'une portraiture du temps assez mauvaise, mais qui a pu être ressemblante. Quelques ombres d'une équivoque notoriété tiennent compagnie dans Saint-Onuphre à l'ombre du Tasse : Alessandro Guidi, le poëte pastoral de la reine de Suède, qui quittait la bergerie pour mettre en vers les homélies de Clément XI; Jean Barclay qui sous l'inspiration de l'Église orthodoxe rédigeait des romans satiriques en latin; puis ce cardinal Mezzofante qui, si l'amas des mots n'avait absorbé en lui la place des idées, et s'il n'avait pas possédé cinquante dialectes, aurait pu faire un linguiste, et même un philologue....

Nous passâmes avec indifférence devant les fresques un peu molles, un peu froides du maître-autel, par Peruzzi; celles du Pinturicchio qui décorent des compartiments au-dessus du cintre nous intéressèrent faiblement, soit qu'elles aient subi trop de retouches, soit que les disgrâces de la mauvaise compagnie puissent compromettre des chefs-d'œuvre. Cette église est très-attifée, très-meublée, comme elles le sont en général dans les couvents : nous y furetions avec cette curiosité en haleine qui s'attend à proclamer soudain la trouvaille d'un joyau.

C'est dans les couloirs du monastère, où l'on aime



Sant' Onofrio. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

à s'aventurer sur les traces du poëte, que se trouve la perle; et, comme la plupart des perles, celle-ci n'est guère plus en honneur que si elle résidait au fond de l'Océan. Il s'agit d'une petite fresque représentant *la Vierge, avec l'Enfant* qui bénit un donateur en prière. Le tableau est cintré; il est entouré d'un cadre à fleurs et à fruits en terre émaillée, grossière imitation d'Andrea della Robbia. Le portrait en profil du donateur, l'Enfant Jésus d'un modelé suave et dont le geste est charmant; le beau mouvement, le galbe fin, le front élevé de la madone souriante : tout révèle et proclame Léonard de Vinci, à qui l'on attribue justement ce bijou précieux.

Nous le quittâmes pour monter à l'appartement où le Tasse a terminé sa glorieuse et triste vie.

Cette chambre est bien située : les horizons qu'elle découvre s'accordent aux impressions qui répondent à la triple poésie du malheur, du cloître et de l'amour. Tout ce que le Tasse a contemplé dans ses dernières rêveries, on le voit aujourd'hui te qu'il l'a laissé : c'est une solitude bâtie, un désert *de main d'homme* où, par des jardins claustraux entre mêlés de petits cimetières découpés en bosquets, le regard descend jusqu'aux édifices de la cité vaticane, que rattache au château Saint-Ange une longue cordelière de brique. A l'horizon, des collines inégales et riantes enveloppent les perspectives de la ville, à partir du Monte-Mario revêtu de grands arbres, jusqu'au Pincio, séjour élyséen dès le temps de Salluste. Entre les deux massifs on entrevoit la poupe azurée du Soracte. Rien n'est comparable à ces visions, aux clartés du soleil méridional, quand l'âme allègre se sent comme emportée dans l'air pur. Accoudés à la fenêtre ou s'accouda l'amant d'Éléonore d'Este, nous contemplions ravis ce qu'il a contemplé si triste; tout en causant, nous étions moins attentifs à nos paroles que frappés de l'accent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus concentré des voix, qui témoignait de l'accord des impressions, sous-entendues en commun.

La chambre où le dernier rhapsode des épopées chrétiennes est trépassé la veille du jour désigné pour son triomphe au Capitole, ce sanctuaire est encore tel qu'il l'a quitté pour le caveau de Saint-Onuphre : quelques pâles empreintes sur les murs indiquent la place des meubles disparus. Cependant tout n'a pas été dispersé ; on a conservé certains objets qui ont appartenu au poëte : sa table avec un encrier de bois, son grand fauteuil recouvert d'un cuir de Cordoue très-usé ; un petit cabinet d'Allemagne, un miroir, une lettre autographe, une ceinture en tissu d'écorce, un hanap, un crucifix. Là se trouve aussi l'original d'un *masque en cire* moulé sur nature et dont les épreuves, connues à l'étranger, sont devenues bien frustes à force d'être surmoulées. Les moines ont dressé cette figure morte sur un buste habillé, incohérence d'où résulte un effet fantasmatique. La tête est fine, d'une beauté toute spirituelle et d'une séduisante physionomie : la pureté du profil, la fermeté de la bouche rehaussent la distinction de ce visage de poëte et d'homme élégant.



Portrait d'après le *masque du Tasse*. — Dessin de J. Petot.

Comme à l'église, le mauvais goût des contemporains nous ménageait ici une déception. Un croûton napolitain qui a surmonté de coupables fresques le tombeau neuf de Torquato, s'est avisé en 1864 de vilipender sa chambre et d'en éclabousser les souvenirs, en y peignant sur le fond plâtré d'une fausse porte l'image en pied du Tasse, faite en manière de trompe-l'œil pour causer des surprises aux béotiens : cette bambochade n'est pas même copiée sur la tête authentique. Nous ne pûmes nous empêcher de protester contre cette sottise, et le bon frater qui nous guidait persa se tirer d'affaire en protestant que l'artiste avait peint la chose *gratis*. Comment cette immondice n'est-elle pas déjà raclée!

Après avoir traversé le cloître, carré long à arcades sur des colonnettes antiques qui ont vu passer le Tasse, nous gagnâmes la colline pour achever la vêprée dans les jardins, qui offrent un point de vue renommé sur Rome et sur ses campagnes jusqu'à la mer, avec les cultures du Janicule pour premier plan. Le chêne au pied duquel s'asseyait le poëte a rejeté un scion vigoureux qui remplace le tronc, renversé par un ouragan. Presque à côté, on distingue encore sous l'herbe les gradins en amphithéâtre où le fondateur des Oratoriens, saint Philippe de Néri, mort la même année que le Tasse, a donné des conférences en plein air lorsque l'église de Santa-Maria *in vallicella* fut devenue trop étroite pour le nombre de ses auditeurs.

Ces cultures négligées des monastères, mal défendues contre l'invasion des fleurs sauvages qui foisonnent à travers des symétries surannées, parlent du vieux temps aussi haut que les ruines : la verdure nouvelle des plantes séculaires rend les grâces de la jeunesse aux plus lointains souvenirs. Avec ses orangers, ses longs bâtiments cénobitiques, ses cyprès de bronze et ses clochetons blancs, le jardin de Saint-Onuphre réveille certaines visions des contrées idéales qu'on a parcourues dans les romans d'autrefois.

XVII

Excursion à Tivoli : — Temples et cascades ; — résidences antiques de *Tibur*. — La villa d'Este et ses jardins. — Inauguration du printemps à la villa Adriana.

Les crudités vertes, les cascades de la Suisse qui recommandent les sites de Tivoli, m'avaient donné des préjugés contre un Reichenbach méridional et dissuadé de cette station du tourisme anglais. Le nom même d'un lieu si célèbre m'inspirait de l'éloignement : *Tibur* ramène aux sentimentales pédanteries des muses de la Restauration, *Tivoli* fait appel à des réminiscences égrillardes ; le tout répond à des idées rebattues.

Durant cette bouderie, l'hiver, qui sous cette latitude accomplit sa course à grands pas, s'était replié sur le nord ; les brises tièdes que la Sicile envoie avaient mis les jardins en fête et les arbres en fleur. Le printemps a là-bas un chant d'ouverture ineffable et rapide où résonnent les thèmes aimés de tous les climats. Morne la veille, l'Italie, qui demain sera brûlée, présente alors un spectacle idéal. Il en arrivait quelque pressentiment jusqu'à la ville, où dans l'air circulaient des provocations pastorales. Quand on a bien pâli dans les musées, dans les bibliothèques et les églises, et que survient l'entraînement de ces journées, on voudrait suivre les premières hirondelles. Nous

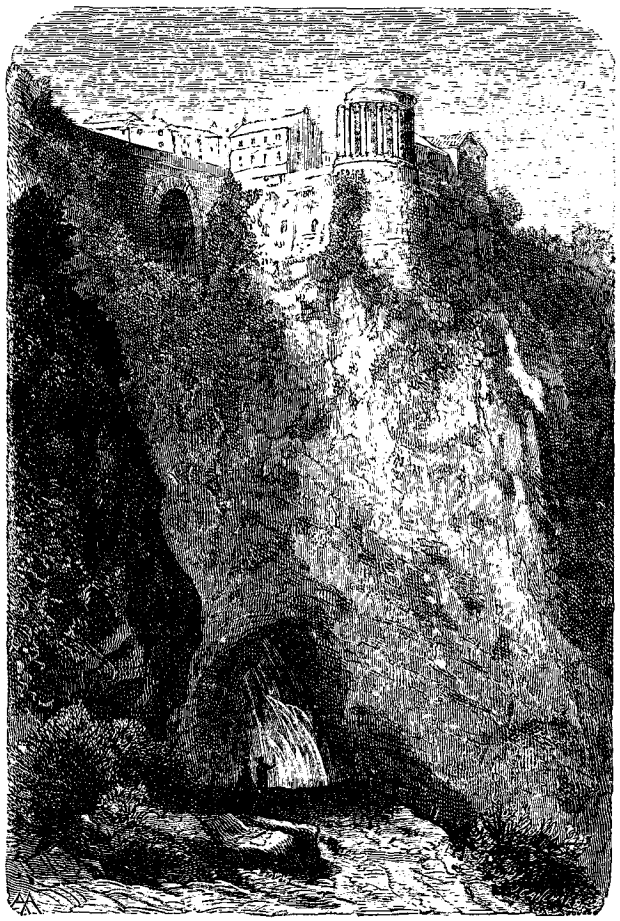
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous laissâmes séduire avec un tel entrain, qu'au moment du départ l'abbé nous traita de *jeunesse*, avec un de ces sourires attristés dont on ne devait que trop tôt comprendre le sens mystérieux. Louis Français, qui avait organisé la partie, ne manqua pas de s'excuser à l'heure du depart, ce qui nous réduisit à quatre. Nos compagnons étaient : le sculpteur et graveur Clément Chaplain, et Jules Lefebvre, que la renommée devait courtiser si vite. L'équipage fut bientôt improvisé : jamais berlingot plus dépenaillé, jamais rosse plus funèbre n'ont charrié si rieuse compagnie.

Rien ne prépare moins à une petite Suisse que les steppes où serpentait jadis la voie Tiburtine dont on côtoie, au delà du Teverone, le pavé polygonal en laves de basalte noirâtre, flanqué par places de ses trottoirs antiques. A dix milles ou environ, l'*osteria del Tavernucole* nous égaya par son enseigne, fantaisie néo-pompéienne où des buveurs s'ébaudissent en compagnie d'un poulet bleu, variété perdue. Plus loin, la silhouette ébréchée de *Castell' Arcione*, ruine isolée sur un tertre revêche, puis le pont de la Solfatarre sur un ruisseau puant, louche et soufré, canal de dérivation pour écouler le trop-plein de la flaque du Tartare, contribuent à rembrunir la physionomie de ces austères points de vue : la nature en sa plus immonde pauvreté. Pausanias qualifiait d'*Albula* cette onde qui rappelle le ruisseau de Baréges; mais ce titre d'*Albula* que Strabon donne aussi à l'Anio, Pline le naturaliste l'attribue également au Tibre : *Tiberis, antea Tibris et prius Albula....*

Lorsqu'il germe là quelque plante, l'eau la pétrifie; l'étang qui alimente les rigoles de cette naïade malpropre agglomère sa crasse bitumineuse en îlots sur lesquels languissent des herbes parasites : au temps d'Agrippa, Auguste, qui avait la peau malade, venait se baigner là dedans. Le long de ces plaines mal nivelées on rencontre d'énormes blocs de travertin à moitié dégrossis. Des esclaves antiques les ont roulés jusque-là lors de la construction du Colisée : abandonnés pendant dix-sept siècles, ils arrivent enfin, retaillés sur place, à destination et trouvent à se caser dans les bâtisses du jour. Si l'on ne rencontrait pas le *Ponte Lucano* dans un cadre dont le Poussin a tiré parti, et la sépulture de la race Plautia, tour coiffée de créneaux du moyen âge en blocages rongés, aucun trajet ne semblerait plus ingrat que celui-ci. Aussi la gaieté régnait-elle sans partage; car les diversions du chemin n'empêchaient pas de babiller.

Lorsque notre haridelle commença à entamer la côte finale, impatientés de sa lenteur, nous sautâmes à terre pour monter directement à Tivoli par une pente sèche et rude, jalonnée de quelques vieux troncs contournés qui, sur l'herbe trouée de rocailles, prennent l'aspect et la couleur de quartiers de pierre qui auraient jeté des branches avec du feuillage : c'est ce qu'ils appellent — une forêt d'oliviers. Jusqu'ici le Tibur des poëtes ne rappelait en rien la patrie de Guillaume Tell.



Ravin de Tivoli et temple circulaire d'Hercule, *dit* de la *Sibylle*.
Dessin de A. Anastasi d'après nature.

A l'endroit où est situé Tivoli, les montagnes de la Sabine s'ouvrent en fer à cheval : l'antique bourg fondé, dit-on, plus de quatre siècles avant Rome par des transfuges d'Argos, occupe l'extrémité méridionale du demi-cercle et regarde le nord, ce qui concourt à la fraîcheur du site. Cette montagne escarpée est utilisée par diverses exploitations; mais à travers les bornages on voit surgir des ruines : quelques noms chantés sous Auguste interviennent parmi les propriétaires des usines.

Beaucoup de vieilles maisons, des rues montueuses avec des boutiques aussi nues que des parloirs conventuels; des substructions partout; de vieilles poternes où l'aloès allume son cierge aux crevasses des murs; une population grouillante et qui jacasse; de longues allées; des salles basses d'où s'échappent le soir des chants rhythmés avec le tambour de basque; des cascades partout, jusque sous les caves d'une crête où les maisons juchées les unes sur les autres semblent sur le point d'être entraînées dans l'abîme; au-dessous des terrassements la roche à pic, gercée, forée comme une planche à bouteilles et criblée de cicatrices; enfin, entre les deux revers de cette muraille caverneuse, tout un fleuve lancé en trois ressauts avec un fracas épouvantable : voilà Tivoli.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce *niagara* du Teverone, sauvage équipée de la nature sur laquelle les siècles ne peuvent rien, rend un aspect primitif à l'ensemble d'un site où l'art tient une place étrange. Contemplée de face, cette chute d'eau terrible a pour couronnement des jardins, des arcatures accrochées aux roches, des créneaux, des campaniles : les masses d'eau dégorgent de ces architectures, elles jaillissent de leurs fondations. Quand le nuage de vapeurs assemblé par les bouillonnements de l'écume reçoit du soleil un rayon transversal, ses feux décomposés décrivent un arc aux nuances prismatiques dont l'extrémité inférieure s'éteint dans les

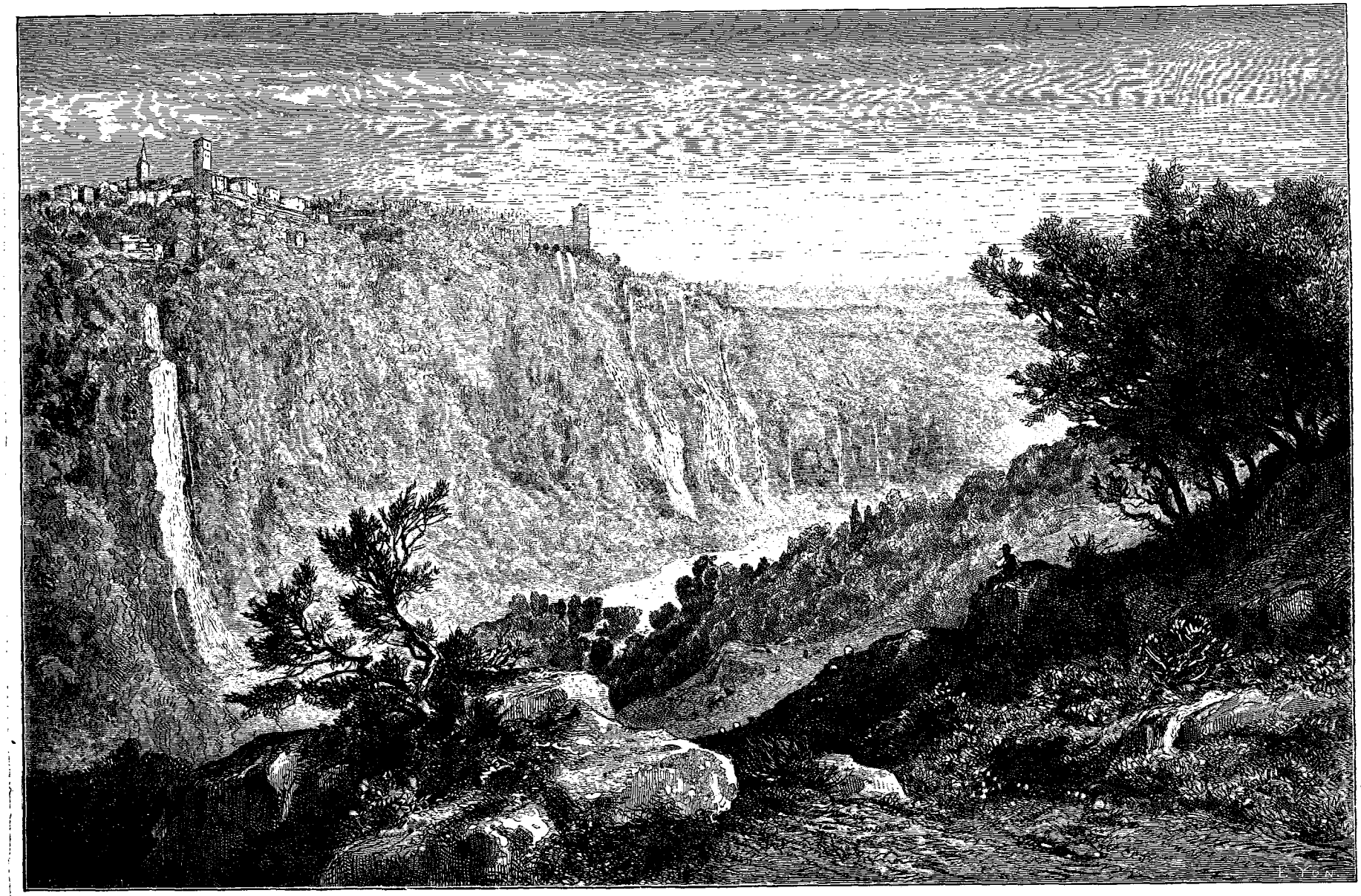


« .... De vieilles poternes où l'aloès allume son cierge aux crevasses des murs.... » (Page 411.) — Dessin de A. Anastasi d'après nature.

froides profondeurs de l'abîme, tandis que l'autre jette, par-dessus les cascades, une auréole sur le temple grec et circulaire d'Hercule, ainsi que sur le petit temple carré de la Sibylle, tous deux penchés sur le précipice.

Rien de plus charmant, sur ces rocs dénudés et sauvages, que cette rotonde antérieure à Tibère, avec ses colonnes corinthiennes cannelées qui portent un entablement ornée de festons et de bucranes ! L'exécution en est d'une finesse extrême : on a, devant un pan de roche, le contraste de la création abrupte et des recherches de l'art. C'est sous les bases mêmes du temple que se précipitait encore, il y a quarante-trois ans,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les Cascatelles de Tivoli. — Dessin de A. Anastasi d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la grande cascade de l'Anio. Une inondation survint, qui emporta le barrage supérieur du fleuve, et déchaîna un tel déluge sur cette ville juchée à la tranche d'un abîme, que le torrent grossi emporta toute une grappe de maisons. Comment tout cela pouvait-il tenir? on ne le comprend plus! Vous revoyez des pans de mur lancés dans l'espace, des celliers percés dans le roc avec des fenêtres où l'on ne peut plus atteindre, et une rue pavée qui finit dans le vide....

Pour sauver les antiques édifices et les habitations il a fallu détourner ce fléau, redresser une écluse plus haute et, en creusant un canal couvert à l'Anio dans le vif du mont Catillus, ouvrir un autre émissaire au fleuve, qui maintenant va tomber plus à gauche. Mais il ne passe là que le plus fort de la nappe; la ville étant posée comme sur un tamis, des infiltrations, des dérivations, des branches fluviales divergent de toute part : à tous les plans de la montagne et sur une largeur énorme, les eaux s'échappent de la cité, comme des colonnes d'assiégés qui font une sortie furibonde. Tout cela va former des cascatelles dans une bauge de verdure épaisse, et c'est à l'entrée seulement de la vallée, qu'après cette dispersion sur une demi-lieue de pentes, l'armée des ondes vient se reconstituer compacte dans le chenal du Teverone. Pour accroître la splendeur de ce long spectacle, chaque mamelon est couronné d'un monument de la Renaissance ou de l'antiquité : c'est Saint-Georges avec son clocher, sur un temple contemporain de Marius; c'est le couvent qui a remplacé la maison de Catulle; c'est la prétendue villa de Mécène, vaste bloc de ruines qui ont été le grand temple d'Hercule, siége d'une bibliothèque publique où un ami d'Aulu-Gelle alla chercher dans un *Aristote* la preuve que la neige fondue est une boisson malsaine; ce sont les campaniles verts de la maison de Ferrare, les plus hauts cyprès qui soient au monde; plus loin, ce sera la villa contestée d'Horace, et le castel incontestable de ce Varus qui laissa massacrer ses légions....

Dès qu'on arrive là-haut, on veut tout voir, tout embrasser, et comme de ce petit hôtel *de la Sibylle* où tant de voyageurs sont venus se percher, le regard plane sur l'exorde du drame, on ne fait que traverser la maison pour se plonger ensuite, avec ou sans guide, dans ce labyrinthe étrange et perpendiculaire.

La descente aux cascades par un sentier à lacets est des plus divertissantes, tant le travail des âges a taillé les roches et compliqué de plantes originales la végétation de cette cascade de pampres, que cherche à emporter le souffle de l'autre. Des galeries, des niches, des grottes, des porches cintrés, ont été pratiqués dans le tuf tout ruché de colombiers regorgeant de ramiers noirs. Accouplées à la tâche des hommes, les eaux ont façonné des aqueducs; elles ont pétrifié, puis excavé des troncs d'arbres où des ruisselets circulent. Les plantes alpestres se marient à celles de la Grèce; l'acanthe à l'érodium le myrthe au cyclamen; les orchys orangés d'Amalfi, aux pervenches mignonnes chères aux Étrusques qui ciselaient sur leurs bijoux cette jolie variété dont les pétales bombés adhèrent entre eux par la base. Rien n'est plus dissemblable cependant des merveilles alpestres, qui n'ont pas de chutes d'eau plus grandioses ni si étendues.

Comme nous étions tous quatre debout, sur un seul pied faute d'en pouvoir placer deux, à l'angle d'un petit roc d'où l'on voit tomber l'amas du fleuve qui entraîne après lui une trombe de vent à laquelle on ne résiste pas sans effort, trois coups de fusil nous causèrent un soubresaut périlleux et, nous étant détournés, nous vîmes au loin un cuisinier tout en blanc qui, faute de pouvoir se faire entendre au milieu du fracas, nous appelait à lui par des signaux. C'était le maître-queux de l'auberge; armé d'un fusil à deux coups et suivi d'un aide, il venait de tuer le rôti de notre dîner futur : trois de ces ramiers noirs qui, gorgés de raisin et de myrte, pullulent dans les cavités des roches tiburtines, et sont un des gibiers exquis de ces montagnes, où on les fait griller avec un talent irréprochable et primitif. Comme cette cuisine-là est des plus sommaires, les cuisiniers-chasseurs nous priaient de regagner la *locanda*.

On y est hébergé par d'honnêtes gens, point anglaisés, dont l'accueil est cordial, l'humeur vive et le service d'une gaieté qui rappelle le bon vieux temps. Dans la lutte établie sur ce terrain entre les nababs de la *fashion* bête et la tribu des artistes, hôtes également assidus de Tivoli, les artistes l'ont emporté et ont donné le ton parce qu'ils séjournent davantage. Au reste, chacun ici s'évertue pour concourir à la fête des yeux : des grappes de gens du peuple stationnent échelonnées tout exprès, on le croirait, pour animer le décor. Dès le samedi au soir, le bourg prend un air de désœuvrement heureux : le dimanche matin, les garçons avec leurs longues guêtres, leurs manteaux verts drapés, leurs friperies pittoresques; les femmes dans leurs corselets évasés, avec leur mouchoir échancré carrément sur la nuque, et leur pagne rouge ou blanc terminé en bandelettes qui retombent le long du cou, font ressortir le caractère méridional de la localité. Les uns et les autres se groupent dans les carrefours, autour des fontaines dont le cristal déborde sur des sarcophages antiques.

Au cœur de la ville, en contre-bas de sa principale rue et sur un espace où le terrain s'avale, des architectes cousins des fées ont, vers l'an 1550, tiré un parti merveilleux de l'absence du sol pour réaliser dans les airs des perspectives infinies, avec des terrassements que prolongent des avenues dessinées de façon à illusionner le spectateur. Au centre des jardins surgit cette ronde de cyprès géants qui rejette dans les lointains pâlis et bleutés de l'air tous les horizons qui convergent à ce repoussoir sombre. L'inspiration de l'antiquité et des palais d'Armide créés par le Tasse prête un charme étrange à la villa du cardinal Hippolyte d'Este, oncle de cette Éléonore dont la beauté fut si fatale au pauvre Torquato. Avec ses grottes de mosaïque où l'eau

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ruisselle en gouttes sonores, ses pièces d'eau verte où languissent des lotus, sa magnificence théâtrale et son abandon, cette féerie déserte et sans seigneur produit l'impression d'un palais des romans d'aventures

Entre Tivoli et la villa Adriana étalée à l'entrée de la plaine au dernier repli de la montagne, on relèverait les motifs de l'œuvre presque complète de Claude, du Guaspre, de Van Bloemen, et presque tous les terrains du Poussin : les écoles plus jeunes, à partir de Joseph Vernet, ont aussi annoté ces campagnes.

Nous y descendîmes le lendemain par le revers opposé aux cascatelles que l'on dénombre sur sa gauche en regardant, des clairières boisées par où l'on passe, se composer sous plusieurs aspects les silhouettes de Tivoli que des crêtes plus élevées encadrent. Ces coteaux sont d'une telle richesse que volontiers j'aurais souhaité comme Horace, à ma caducité prochaine, le repos de Tibur : comme lui nous planions sur le fleuve en traversant ces bois où des vergers mûrissent :

Et præceps Anio, et Tiburni lucus, et uda
Mobilibus pomaria rivis....

On cherche involontairement les ombrages épais de ce Lucius-Munatius-Plancus qui gouverna les Gaules, et qui fut le fondateur de Lyon : ... *densa... Tiburis umbra tui* ... Grâce au plus fin dessinateur qui jamais ait enluminé de tout son charme une idylle résumée en quatre mots, les beautés rebattues de Tibur reprennent leur style et leur poésie sous la protection éternelle d'Horace.

—

Lorsque Adrien revenu de la Syrie qu'il avait gouvernée, d'Athènes où il avait été archonte, des contrées sauvages de l'Angleterre et de l'Armorique qu'il avait explorées en voyageur, de la Judée qu'il avait soumise, de l'Asie Mineure et de l'Égypte qu'il avait étudiées en archéologue, — quand ce patron couronné des touristes, fatigué des travaux de l'empire et des excursions, voulut installer ses souvenirs dans une chaumière à sa taille, il disposa quelques lieues d'un terrain boisé en jardins entremêlés de vallons et de coteaux. Pour retrouver là ce qui l'avait charmé dans ses courses à travers le monde, il fit reproduire par ses architectes l'Académie, le Lycæum, le Prytanée, le Pœcile athéniens; le temple de Sérapis à Canope, un théâtre de Corinthe, et les pyramides de Giseh. Il fit même exécuter le Tartare comme l'avait décrit Homère : *etiam Inferos finxit*, écrit Spartianus; et les Champs Élysées comme les rêva Virgile. Grâce à la topographie de la contrée et à sa richesse, il réussit, en creusant des bassins verts, en transplantant quelques montagnes, à créer après les dieux une seconde fois la merveille de la Thessalie, — cette vallée de Tempé où le fleuve Pénée, sous ses grands arbres, cachait à l'Olympe les incartades du dieu Pan racontées par Ovide.

A cette immense villa l'empereur avait employé des matériaux dérobés aux trois parties du monde; les ouvriers de vingt nations avaient concouru à l'entreprise. De la chaumière du Scythe aux grottes mystérieuses des Armoricains, des palais babyloniens aux hypogées des pharaons, la villa Adriana offrait tout ce qu'avaient présenté d'étrange au maître du monde les usages, les coutumes des contrées qu'il avait parcourues. Dès sa jeunesse Ælius-Adrianus, à l'aide de ses flottes, avait écumé par l'univers conquis les peintures, les statues, les mosaïques mêmes et les bas-reliefs, chefs-d'œuvre de l'Égypte et de la Grèce; il avait dépouillé les temples, fouillé les sépultures et, par ses ordres, des pourvoyeurs dévalisaient les palais des souverains tributaires. Les idoles de l'Inde, les vases grecs antérieurs aux Eupatrides; les sphinx, les pharaons de basalte et d'onyx des premières dynasties; les idoles d'or et d'argent, les dieux de paros et d'albâtre enfantés par Zeuxis et Praxitèle; les bronzes contemporains d'Alexandre; la parure d'Athènes, de Corinthe et d'Argos : tout était venu grossir le plus monstrueux cabinet d'antiquités et de curiosités qu'un mortel ait jamais réuni. Une moitié du globe aurait à peine soldé ce qui, pour être groupé là, fut moissonné dans l'univers.

Depuis dix-sept siècles, ce poétique bazar est devenu l'inépuisable carrière dont on a tiré des colonnes et des frises, des mosaïques à paver les palais; des blocs à bâtir dix villes pour les fées, des œuvres d'art à gorger la plupart des musées de l'Occident. C'est de ce magasin qu'est sortie toute la collection *des Philosophes* rassemblée au Vatican; de là proviennent la *Vénus de Médicis*, les *Antinoüs*, une théorie de statues égyptiennes, une ménagerie d'animaux en marbre; les quatre piliers en porphyre incarnat du *Ciborium* de Sainte-Marie-Majeure, et ses trente-huit colonnes ioniques de cipollin poli comme l'ivoire. Le *Faune* en rouge antique du Capitole, l'*Adonis* de la villa Albani ont dormi dans ces halliers. L'énumération fournirait d'interminables catalogues! De nos jours encore, si l'on veut exhumer des merveilles, si pour une salle on souhaite un pavage antique, et des granits africains pour la soutenir, on sait qu'il suffira de remuer la terre.

Dès le règne de Caracalla, cette sublime folie d'Adrien n'était plus qu'un garde-meuble; après Totila qui assiégea Tivoli, la villa devint une carrière. Ses immenses jardins, tour à tour abandonnés et remis en culture, doivent à ces retours de fortune un aspect de sauvagerie ébouriffée qui les élève à la majesté de la vraie nature. Les arbres y sont énormes. Sous les prairies on devine les substructions; des abîmes voûtés s'ouvrent dans le tissu des pelouses. Peut-être faudrait-il parler, et du Pœcile, et du théâtre à la grecque, et des *cento camerelle* et du temple de Sérapis, et de ces portiques énormes qui par l'étendue de leur périmètre semblent dénoncer les palais impériaux? Parmi ces amas de travertin juchés en voûtes et en galeries, devant ces massifs de brique rouge dévorés par la verdure, il serait estimable de déterminer l'ap-

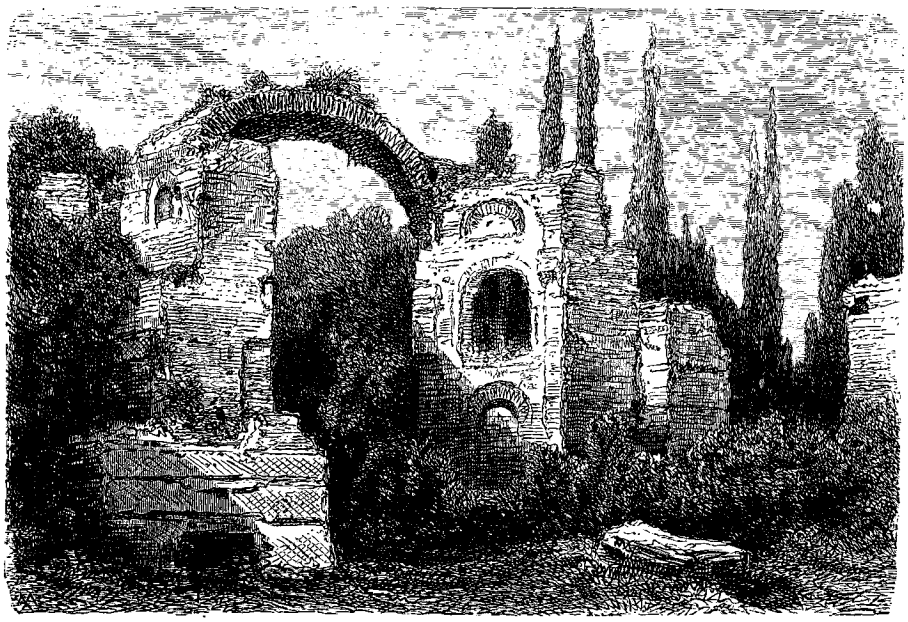
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

propriation de tant d'architectures amoncelées : il faudrait....

Mais il était passé midi ; les premières ardeurs du sud avaient réveillé les grillons précurseurs des cigales ; au-dessus des grands pins, le ciel était d'un bleu très-doux ; leurs parasols agités psalmodiaient la chanson de la mer ; des parfums si pénétrants montaient d'une litière de violettes doubles mariées à des variétés blanches et roses, que, pour s'adonner à l'archéologie, il aurait fallu avoir une poterie étrusque à la place du cœur !

Aucun parc ne traduit si poétiquement les impressions de la solitude et des souvenirs. Le site en est mouvementé ; les terrains sont feutrés de buissons et d'herbages, semés et renouvelés depuis des siècles par les vents de la montagne ; les plantations d'oliviers sont devenues une forêt ; des cyprès, campaniles sur les futaies, annoncent de loin les ruines. Le long des avenues, sous les arceaux des portiques qui chancellent de caducité sur un lit de fleurs nouvelles, on découvre en échappées lointaines : l'antique Prænestе où du temps de Pétrone se distillaient les roses ; du côté opposé, les villas de Zénobie et de Martial ; plus haut, Mentana juchée en grappe derrière Nomentum et récemment illustrée par la dernière défaite de Garibaldi.

Depuis quatre siècles, la villa Adriana est le carton des peintres ; dès le temps de Pinturicchio, ils s'y approvisionnaient de fabriques et de bosquets pour les fonds de leurs fresques. Aucune contrée ne peut offrir



A la villa Adriana.... — Dessin de A. Anastasi d'après nature.

ce que donnent aux paysagistes avec tant de prodigalité les campagnes de Rome !

Nous errâmes tout le jour, nous dispersant pour être seuls, nous rejoignant pour admirer de concert ; consumant les heures sur des lits de mousse et de violettes, à contempler le ciel bleu au travers des pins-parasols. Quand ils sont de très-haute stature, avec un tronc de trois à quatre pieds de diamètre dont l'écorce lisse et craquelée par jaspures est devenue rouge, le pavillon de l'arbre semble reposer sur une colonne en porphyre veiné. Le pin d'Italie prend une attitude monumentale au milieu des rustiques architectures.

Sans aucune aventure importune, sans nul incident imprévu qui vînt troubler nos songes, on se laissa vivre dans ces Champs Élyséens, jusqu'au soir où, retrempée par le vermillon crépusculaire, la végétation de ces domaines reprit un éclat plus vif sur les fonds amarantes des monts, échelonnés au levant. Les oiseaux saluaient en chœur la fin d'une belle journée ; le rossignol les dominait et, du plus haut des cimes, semblait répondre à la première étoile qui scintillait dans un rond du ciel.

Lorsque nous eûmes retrouvé la prose de notre vie sous la forme d'un berlingot de louage, la bonne gaieté peu à peu se réveilla : Lefebvre ébauchait à grands gestes des motifs de tableau dans l'espace ; son camarade le graveur en médailles, encore tout enivré de couleur et de lumière, lui répétait avec un grain de mélancolie : « Que tu es heureux d'être peintre ! »

Francis WEY.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1869

(DEUXIÈME SEMESTRE),

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

—

Quels progrès les grandes entreprises ont faits depuis six mois. La traversée longitudinale de l'Australie par une commission scientifique. — Le voyage à l'Afrique équatoriale pour la découverte définitive des sources du Nil. — L'explorateur scientifique, le voyageur complet. — Livingstone. Encore deux années de silence. Les inquiétudes renaissent. — Nouvelles de la dernière heure. — Les voyages dans la mer Polaire. Émulation et concours. Les tentatives de 1869 dans les mers du Spitzberg. — M. Lamont. Le capitaine Palliser. Les deux navires de M. Rosenthal. — Retours. Premiers résultats. — La *Germania* reste toujours la grande expédition de cette année. Dernières nouvelles. — Les routes d'Europe aux mers orientales. Le Nord. Le Sud. L'isthme de Suez. — L'inauguration du Canal. — La coupure des isthmes. Panama. — Le grand chemin de fer américain du Pacifique. Quelques détails. Longueur. Rapidité inouïe d'exécution. Faire bien, c'est faire vite : adage américain. — Le tour du monde il y a trois cents ans ; le tour du monde avec nos moyens actuels. — Quelques détails. Les progrès de nos connaissances dans la Haute-Asie. Le Tibet et le Turkestan. — L'Indo-Chine. — Un naturaliste dans le grand Archipel asiatique; la récente relation de M. Wallace. — Un fait capital de géographie naturelle signalé pour la première fois. Les deux régions du grand Archipel ; la limite physique de l'Archipel asiatique proprement dit. — L'année a été bonne pour les relations éminentes; celle du Brésil de M. Agassiz. — La traduction. — Les conférences à bord. A quoi bon des recherches qui n'ont pas une application pratique immédiate? — L'Amazone, son caractère physique, ses populations, son avenir. — Prix annuel de dix mille francs fondé par l'Impératrice pour le progrès des études géographiques.

I

De grandes entreprises se préparaient au moment de notre dernière Revue; d'autres s'annonçaient comme prochaines, et l'on espérait de bonnes et promptes nouvelles de David Livingstone, l'intrépide explorateur de l'Afrique australe. Les six mois qui viennent de s'écouler n'ont résolu ni même beaucoup avancé aucune de ces grandes questions auxquelles s'attache actuellement l'intérêt du monde géographique. Le projet d'une traversée complète de l'Australie de l'est à l'ouest, voyage qui doit jeter les dernières lumières sur l'intérieur encore à peu près vide du continent océanien, entravé sans doute par l'hésitation ou la lenteur des colonies australiennes à fournir l'argent nécessaire, n'a pas fait un pas. Il y a là pourtant un intérêt scientifique de premier ordre; mais cet intérêt touche moins les colons australiens que les simples reconnaissances qui promettent à courte échéance de nouvelles terres à portée des troupeaux. Le voyage de l'Afrique équinoxiale pour la découverte définitive des sources du Nil est encore suspendu. L'initiative que notre société de géographie en avait prise en 1866, et qu'une souscription publique avait secondée d'une manière efficace, a été brusquement arrêtée par la mort du malheureux Le Saint, au seuil même des terres où l'exploration allait commencer. Le Saint ne réunissait peut-être pas toutes les qualités scientifiques qui eussent été désirables, mais il en avait de précieuses. Il avait la volonté qui marche droit au but, la résolution qui ne s'effraye pas des obstacles, l'adresse et la force qui les tourne ou les surmonte, et ses premières lettres promettaient une remarquable sagacité dans l'observation des hommes et des choses. L'homme complétement à la hauteur d'une entreprise de cette nature est difficile à rencontrer. Il faut le courage, la persévérance, la force physique autant que la force morale; mais il faut aussi une préparation solide pour les observations naturelles et astronomiques. Tous les voyageurs, sans doute, ne peuvent pas avoir la science universelle et les facultés exceptionnelles d'un Humboldt; néanmoins pour des entreprises capitales telles que la traversée de l'Afrique équatoriale, là où tant de problèmes sont à résoudre, il faut un homme au moins de la taille de Livingstone. Ces hommes-là sont rares, comme toutes les grandes supériorités; mais aussi la gloire impérissable qui s'attache à une grande découverte est bien faite pour éveiller une noble vocation dans les âmes que n'ont pas envahies la soif unique du lucre et le souffle malsain des mauvaises passions.

II

Nous venons de prononcer un nom — Livingstone — sur lequel se concentrent bien des espérances, mais malheureusement aussi bien des appréhensions, qui ne sont pas toutes dissipées. De nouveau le silence s'est fait autour du voyageur. Les dernières nouvelles certaines (d'autres plus récentes sont démenties ou très-douteuses) remontent maintenant à deux ans, — 14 décembre 1867. Livingstone était alors aux environs du Tanganîka, vers l'extrémité méridionale de ce grand lac intérieur dont les parties reconnues se trouvent entre le troisième et le sep-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tième degré de latitude australe, à deux cent cinquante lieues environ, c'est-à-dire à un mois ou cinq semaines, pour les caravanes, de la côte du Zanguebar. Ce que l'explorateur a fait durant ces deux années, on l'ignore absolument, et il est difficile de se rendre compte d'un isolement aussi complet. Avec l'activité, l'énergie et les qualités éminentes d'observateur scientifique dont il a donné tant de preuves dans ses précédents voyages, Livingstone a dû, si rien n'a entravé ses recherches, recueillir un trésor d'informations sur ces contrées inconnues. Et cette pensée-là même ajoute encore à nos inquiétudes ; car de ces longues investigations qui grossiraient tant nos richesses, rien absolument n'a franchi la barrière qui nous sépare de l'explorateur. Si une catastrophe lui fermait le retour, tout serait perdu pour la science et pour nous. La pensée à laquelle on se rattache, c'est le retour par l'ouest. Il y a là en effet sur la carte, entre le Tanganîka et l'Atlantique, un blanc absolu de quatre à cinq cents lieues bien fait pour tenter un homme de cette trempe. S'il en était ainsi, deux années encore, peut-être plus, devraient s'écouler avant que l'explorateur épuisé ne fît son apparition sur la côte occidentale, soit au Gabon, soit au Congo. Mais que de dangers et de hasards !

Juste au moment où nous traçons ces lignes (10 novembre), nous recevons par les journaux de Londres une nouvelle d'une grande importance. Elle est extraite d'une lettre privée écrite de Zanzibar à la date du 9 septembre. Nous la reproduisons textuellement sans rien changer à ce qui précède, dans la crainte de quelque rectification fâcheuse telle que l'on en a eu déjà en plus d'une occasion :

« Le consul d'Angleterre ici a reçu hier du docteur Livingstone une lettre datée du 8 août 1868. Bien que je ne l'aie pas vue moi-même, j'apprends d'une personne qui l'a vue que le docteur était en bonne santé au moment où il écrivait.

« D'après ces mêmes renseignements, il avait exploré l'année précédente un district situé au sud du lac Tanganîka, district renfermant plusieurs petits lacs qu'il croit être les vraies sources du Nil. Il avait appris que deux convois de provisions étaient arrivés de Zanzibar à Oudjidji, à son adresse, mais il ne s'était pas trouvé là pour les recevoir, et il demandait un troisième envoi dans lequel il priait de comprendre des almanachs nautiques pour 1869 et 1870, ce qui peut faire croire qu'il se propose de rester encore longtemps dans le pays. Il ne donne aucune indication sur ses projets futurs, ni sur l'époque de son retour, et sa lettre écrite sur des bouts de papier fournis par les Arabes qui l'ont apportée à la côte, est dit-on fort maigre de détails. » — Il paraît, d'après les journaux d'aujourd'hui, 11 novembre, que le président de la Société de géographie de Londres aurait reçu personnellement des lettres qui confirment la bonne nouvelle.

Une des recherches qui rentraient dans le programme de Livingstone, était de vérifier la place du Tanganîka dans le système hydrographique de l'Afrique tropicale du Sud. Le bassin du lac est-il en effet, comme l'ont dit Burton et Speke, qui n'avaient à cet égard que des informations orales, isolé de toute communication extérieure, recevant des affluents mais n'ayant pas d'écoulement; ou bien serait-il en communication avec les courants supérieurs qui forment la tête du Nil? En d'autres termes, le Tanganîka ne serait-il pas un des lacs qui forment les réservoirs supérieurs du grand fleuve d'Égypte? Les raisonnements théoriques que l'on a faits ou que l'on peut faire à ce sujet n'ont aucune valeur, pas plus que les chiffres d'altitudes relatives sur lesquels on les appuie, car ces chiffres sont des plus incertains. L'exploration directe peut seule lever tous les doutes.

III

L'intérêt historique et géographique qui s'attache à ces régions où se cachent encore les sources du fleuve d'Égypte, nous y ont porté d'abord et leur ont donné le premier rang; néanmoins c'est vers une autre question, celle d'un voyage au Pôle, que depuis deux ans l'attention générale est sollicitée. On sait quelles espérances s'attachaient l'année dernière à l'entreprise de la *Germania*, savamment organisée sous la direction du Dr Petermann, et quels obstacles plus forts que la volonté de l'homme, au milieu de cette redoutable zone de frimas polaires, en ont entravé le succès. Nous avons dit, il y a six mois, quelle vigoureuse activité M. Petermann a déployée, puissamment secondée par la sympathie publique, pour mettre sur pied une seconde expédition plus forte que la première, et largement pourvue de tous les moyens d'investigation scientifique. Excitée par cet exemple, et sûrement aussi par les préparatifs (malheureusement moins avancés) qui se sont faits en France, une véritable et très-remarquable émulation s'est produite. Au mois de juillet dernier il n'y avait pas moins de cinq expéditions engagées dans la mer Polaire, occasionnellement ou exclusivement destinées à l'exploration scientifique de la route du Pôle. Toutes sont des expéditions privées ; jusqu'à présent les gouvernements se sont abstenus de leur concours officiel dans ces entreprises, quoique les princes et les souverains y aient généreusement concouru de leur propre bourse. De ces cinq expéditions, trois sont allemandes, une norvégienne et une anglaise. Elles ont toutes engagé la lutte dans la partie de la mer Glaciale qui s'étend du Groënland au Spitzberg, et à l'est du Spitzberg vers les côtes sibériennes. Les deux autres grandes voies, celle du détroit d'Inglefield au nord de la mer de Baffin, et celle de la Terre de Vrangel par le détroit de Béring, sont quant à présent hors de concours.

L'expédition anglaise est une entreprise toute personnelle ; elle a pour auteur un riche Écossais, un membre du Parlement britannique, M. Lamont, qui a consacré huit à dix mille livres sterling, deux cents à deux cent cinquante mille francs, à équiper son yack

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hélice *Diana*, un joli navire de 200 tonneaux, pour une course de deux ans dans les glaces de l'extrême Nord. Marin expérimenté, géologue, homme d'énergie et d'entreprise, M. Lamont se proposait de tenter sa voie entre le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble. Il y a dans ces parages, un peu à l'est du Spitzberg, une terre que plusieurs marins ont aperçue depuis le commencement du dernier siècle et qui porte sur nos cartes le nom de Gillis; M. Lamont se proposait de reconnaître cette terre et d'en remonter aussi loin que possible le côté occidental. Il a fait voile de la côte d'Angleterre le 20 avril, ayant avec lui un naturaliste et un peintre.

L'expédition norvégienne, anglo-norvégienne pour mieux dire, est conduite par le capitaine Palliser; son navire est un schooner à voiles de 45 tonneaux, accompagné d'une chaloupe à vapeur. Déjà familiarisé par des navigations antérieures avec les parages du Spitzberg, M. Palliser, comme M. Lamont, se propose d'explorer la mer qui s'étend du Spitzberg à la Nouvelle-Zemble. Toutefois il ne semble pas que les projets d'exploration scientifique soient ici au premier plan. L'équipage est d'une douzaine de vigoureux Norvégiens, à la fois marins et chasseurs. Le capitaine Palliser a quitté Vadsoe, sur la côte de la Norvége, au commencement de juin. L'on vient d'apprendre qu'il est de retour à Tromsoe, sur la côte norvégienne, depuis le milieu de septembre.

Des trois expéditions allemandes, deux appartiennent à M. Rosenthal, un des premiers armateurs de Brême. M. Rosenthal envoie tous les ans à la grande pêche dans les mers du Nord; cette année, comme l'an dernier, il a disposé ses expéditions de manière à seconder autant que possible celle de la *Germania*. Un de ses deux navires, le *Bienenkorb*, vapeur à hélice de 400 tonneaux, est sous le commandement du capitaine Hagens; l'équipage est de cinquante-cinq hommes, et l'approvisionnement pour dix à douze mois. Un physicien-astronome, le Dr Dorst de Juliers, est à bord pour les observations scientifiques. Le champ projeté des opérations était la mer du Groënland jusqu'à la Terre de Gillis, et la reconnaissance aussi haut que possible du Groënland oriental. Le *Bienenkorb* a mis à la voile de Bremerhaven le 21 février, afin d'étudier l'état des glaces avant le départ de la *Germania*.

Le second navire de M. Rosenthal, le vapeur à hélice l'*Albert*, de sept cents tonneaux, a pour commandant le capitaine Hashagen. Son équipage est de cinquante-quatre hommes, avec quinze mois d'approvisionnement afin d'hiverner au besoin. Le Dr Émil Bessels d'Heidelberg est à bord comme astronome, ainsi qu'un zoologue, un dessinateur, etc. Le but est de contourner le Spitzberg, d'opérer la reconnaissance de la terre de Gillis, de sillonner le bassin compris entre le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble jusqu'à d'aussi hautes latitudes que possible, et enfin de suivre les côtes de la Sibérie à la recherche des gisements de dents de mammouth. L'*Albert* est parti de Bremerhaven le 23 mai.

Ces diverses expéditions (sauf celle de M. Lamont) combinent, comme on le voit, l'exploitation industrielle avec l'investigation scientifique; celle de la *Germania* seule est organisée pour une campagne exclusivement consacrée à la science. Elle se compose de deux bâtiments, la *Germania*, vapeur à hélice de cent quarante-trois tonneaux et de la force de trente chevaux, et la *Hansa*, brick à voiles de deux cent quarante tonneaux. La *Hansa* est le bon petit navire qui l'an dernier, sous le nom de *Germania*, a déjà tenté sa fortune scientifique dans les rudes parages du Spitzberg, où les glaces lui ont barré la route un peu au delà du quatre-vingt-unième parallèle. Cette année elle a cédé son nom à son chef de file, mais sans renoncer à faire bravement son devoir comme second, à la fois conserve et messager. L'équipage total est de trente et un hommes, dont six hommes de science, MM. Bœrgen, Buchholz, Copeland, Laube, Pansch et Payer, avec le capitaine Koldewey comme chef, et le capitaine Hegemann comme second. L'expédition est approvisionnée pour deux ans. Ses instructions, rédigées par le Dr Petermann, ont pour but l'exploration aussi complète que possible de la région arctique, en prenant la côte orientale du Groënland comme base et le Pôle comme objectif. Des observations et des études hydrographiques et physiques propres à compléter celles de l'année dernière, la mesure d'un arc du méridien, l'exploration de la côte du Groënland au delà du soixante-seizième degré de latitude (dernier point connu), la reconnaissance de la terre de Gillis, etc. : tels sont les objets qu'ont eus en vue les organisateurs de l'expédition. Elle est partie le 15 juin de Bremerhaven.

Un détail qui a son intérêt. La dépense des deux expéditions allemandes, celle de l'année dernière et celle de cette année, s'élèvera, d'après le calcul du comité de Brême, à 80600 thalers, soit 300 000 francs environ. Au 1er octobre 1869, la souscription publique toujours ouverte) avait couvert 26 480 thalers (98 000 francs), le tiers de la dépense présumée. Les avances ont dû être faites par les organisateurs et par le comité de Brême.

Nous n'avons rien dit de plusieurs expéditions simultanées aux côtes de la Sibérie, indépendamment de celles du capitaine Palliser et de l'*Albert* de Brême, parce qu'elles concourent moins directement au grand objet de la recherche actuelle. Le patron norvégien Carlsen, en vue de chercher un nouveau champ pour la pêche de la baleine, a franchi cette année le détroit de Vaïgatz, parcouru la mer de Kara, et longé la côte sibérienne jusqu'à la Béloï Ostrov ou île Blanche des Russes, qui précède l'entrée du vaste estuaire de l'Ob. Le capitaine russe Simonof était chargé dans le même temps d'effectuer une reconnaissance hydrographique de l'embouchure de l'Ob et de celle du Yéniseï; enfin une expédition russe, sous les ordres du baron Maidel, se portait par terre vers le pays des Tchouktchis, à la pointe extrême de la Sibérie sur le détroit de Béring, chargée en même temps de faire des observations et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'opérer des relèvements sur la partie de la côte qui fait face à la terre de Vrangel.

IV

La grande question du Pôle est, on le voit, vigoureusement attaquée par une pléiade d'explorateurs, les uns s'attachant à déblayer les approches et à préparer la voie, les autres résolus à pousser en avant tant que des obstacles absolument insurmontables ne se dresseront pas devant eux. Les premiers ont maintenant terminé leur campagne de 1867. Le *Bienenkorb* est rentré à Brême le 31 août, l'*Albert* le 22 septembre. Le 15 septembre M. Lamont rentrait à Tromsoe, sur la côte de Norvége, presque en même temps que le capitaine Palliser, pour y faire son hivernage et reprendre sa campagne à l'ouverture de la saison prochaine. On ignore encore ce qu'il a fait pendant celle-ci. Le *Bienenkorb* n'avait pu, malgré des tentatives opiniâtres, forcer la puissante barrière de glace qui défend cette année encore les approches du Groënland oriental; cependant le Dr Dorst se montrait satisfait de sa récolte d'observations physiques et magnétiques. L'*Albert*, arrêté par les mêmes obstacles, n'a pu dépasser, à l'ouest du Spitzberg, le 80e degré 14 minutes de latitude (à l'E. du Spitzberg on a été arrêté dès le 76e degré 45'), pour en faire la reconnaissance.

La *Germania* seule est restée sous les armes; mais d'après les rapports dont nous venons de résumer la substance on voit que les choses se présentent sous un aspect médiocrement favorable. L'entreprise, au surplus, est une lutte contre la terrible nature de la région polaire, une lutte aussi rude que dangereuse, de tous les jours, de toutes les heures, et le capitaine Koldewey, de même que ses compagnons et son équipage, y sont préparés de longue main. Les dernières nouvelles reçues à Brême, au moment où nous écrivons, sont du 1er août; elles sont écrites du 72e degré 50' de latitude, par 15° 40' environ O. de Greenw. (18° O. de Paris). La plus haute latitude que l'on eût encore atteinte (le 17 juillet) était 74° 59'. Tout allait bien à bord, mais les observations sérieuses n'avaient pu commencer encore. On espérait cependant atteindre promptement la côte du Groënland, que l'on avait en vue.

V

Pendant ce temps, l'expédition que M. Gustave Lambert doit conduire au Pôle par le détroit de Béring reste toujours paralysée dans le port du Havre. Nous avons fait connaître il y a six mois les causes de cette situation; les choses n'ont pas changé depuis six mois. M. Lambert, qui, par un excès — comment dirons-nous? — par un excès de confiance dans la seule puissance de sa pensée et de sa parole, a voulu, à la fin de l'année dernière, rester seul maître de l'entreprise et de ses dispositions, n'en est sûrement pas aujourd'hui à regretter profondément d'avoir rompu avec une situation où était toute sa force. Les illusions de l'enthousiasme avaient besoin d'être contenues par les prévisions de l'esprit pratique. La souscription nationale provoquée en 1867 par la société de Géographie a donné jusqu'à présent tout près de 300 000 francs, juste le chiffre auquel s'élèveront les *deux* expéditions allemandes, celle de 1868 et l'expédition actuelle (à laquelle on assigne deux ans de durée), conduites, il est vrai, avec une sage et juste mesure. Pour la nôtre, il faut bien le dire, toutes les ressources de l'entreprise se sont absorbées dans le déploiement immodéré des préparatifs. Nous voulons bien espérer encore que les nouvelles conférences auxquelles, à ce que nous croyons, se dispose M. Lambert, lui apporteront un complément suffisant pour rendre son départ possible : il le faut d'ailleurs pour son honneur, et nous dirions presque pour le nôtre.

En attendant, nous voulons dire quelque chose d'un côté de l'entreprise projetée dont se sont justement préoccupés ceux qui ont vu de près les conditions de la mer Polaire; cela touche à des doutes et répond à des questions qui se sont plus d'une fois produits. Au commencement de 1869, M. Lambert, se trouvant à Genève, y exposa au sein de la société de Géographie génevoise le plan de son voyage tel qu'il se l'est tracé. On sait que la route qu'il a choisie est celle du détroit de Béring, bien que sur la carte elle semble beaucoup plus éloignée du Pôle que le Spitzberg et le détroit qui prolonge au nord la mer de Baffin. Mais si la ligne droite n'est pas toujours la plus courte, cela est surtout vrai des voyages maritimes : reste donc à savoir nettement par quels avantages particuliers la ligne du détroit de Béring compense son plus grand rayon polaire. C'est précisément la question qui fut adressée à notre compatriote. Lorsque le capitaine (depuis amiral) de Vrangel fit en 1822 et 1823 sa reconnaissance restée célèbre des côtes orientales de la Sibérie, il trouva entre la côte et une terre voisine (celle que dans ces derniers temps seulement on a nommée terre de Vrangel, — prononcez Vranghel), il trouva, dis-je, dans cet espace d'un peu moins de 39 lieues marines (environ 160 kilomètres), une mer partout gelée, sauf çà et là des trous de grandeur médiocre que les Russes, d'après les indigènes, nomment des *polynia;* mais graduellement la glace s'affaiblissait, elle cédait sous le pied, et un peu plus haut elle cessait tout à fait, faisant place à une mer libre devant laquelle dûrent s'arrêter les traîneaux. A quoi il faut ajouter que quelque chose d'analogue s'est présenté au Dr Hayes, — un plancher mobile de glaçons détachés, et au delà les flots mouvants de la mer ouverte, — lorsqu'en 1861, partant de la mer de Baffin, il est arrivé au point extrême du détroit de Smith, sous le 81e degré 35' de latitude. Donc M. Gustave Lambert, se basant sur ces faits connus, s'est dit que précisément ce qui arrêta les traîneaux de l'explorateur russe, une mer sans glaces, serait pour lui la route ouverte du Pôle. Cela est simple, en effet; mais reste la cein-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ture de glaces fixes qu'il s'agit de franchir entre la côte et la mer libre. Et puis, a-t-on dit, qui assure qu'après la mer libre vue par Vrangel vers le 71e parallèle, on ne retrouvera pas plus haut, comme entre la Nouvelle-Zemble et le Groënland, la banquise de glaces qui semble permanente dans ces parties du bassin aux environs du 81e degré? M. Lambert pense qu'un passage se trouvera entre les glaces flottantes et désagrégées; et il croit fermement à une mer libre dans le bassin central, se fondant, comme Plana et d'autres physiciens, sur une théorie que bien des faits appuient, si d'autres la combattent. En définitive c'est à l'expérience à prononcer, et l'insuccès sur un point n'implique pas l'impossibilité sur d'autres points. Il ne s'agit pas d'une route constante, mais d'une percée jusqu'au point central où convergent les méridiens du globe. Tant qu'on n'aura pas tenté toutes les issues, on ne peut pas affirmer qu'aucune n'est praticable. « Je ne m'arrêterai pas à une première campagne, a dit M. Lambert; si elle ne réussit pas j'en ferai une seconde, une troisième s'il le faut : pour cela je veux emporter des approvisionnements pour trois ans au moins. »

M. Lambert a la foi, l'enthousiasme, le dévouement; mais pour arriver il faut partir, et c'est pour cela que nous déplorons la résolution précipitée qui lui a fait préférer, nous ne dirons pas l'ombre à la réalité, mais tout au moins le mirage d'une expédition grandiose à l'organisation plus modeste, mais sûre qu'il avait sous la main.

VI

Les efforts actuels pour atteindre le Pôle n'ont plus qu'un but scientifique; mais pendant trois siècles et demi les navigateurs de toutes les nations maritimes de l'Europe ont cherché à travers les mers polaires une route directe et courte vers l'Asie orientale. Cette route abrégée des mers asiatiques, le percement de l'isthme de Suez vient de nous la donner. La solennité mémorable qui s'accomplit dans quelques jours en présence des souverains de l'Europe, va consacrer un de ces grands événements qui apparaissent à de rares intervalles dans la vie des peuples. Les communications lointaines rendues plus faciles, plus promptes et plus fréquentes, c'est la civilisation qui se propage, c'est la richesse générale qui s'augmente, c'est la paix du monde qui s'affermit, c'est aussi la science qui va conquérir de nouveaux champs d'observation. La géographie n'est pas la dernière à profiter de ces conquêtes pacifiques : les époques caractéristiques qui en marquent le progrès dans le cours des siècles, les établissements phéniciens, Alexandre, les Romains, Christophe Colomb, se rattachent toutes à un de ces faits universels qui sont les grandes étapes de la marche de l'humanité.

L'inauguration du Canal de Suez va hâter, sans aucun doute, l'exécution d'un travail qui sera, lui aussi, d'une incalculable portée dans le mouvement commercial des deux mondes, le percement maritime de l'isthme de Panama. Une autre entreprise colossale dont l'année 1869 aura vu l'achèvement, le grand Chemin de Fer américain, n'aura guère une moindre importance dans l'histoire économique de notre époque. Si aujourd'hui, à l'exemple des anciens, nous faisions le compte des merveilles du monde, le Chemin du Pacifique aurait certes tous les droits d'y prendre le premier rang, par son immense développement et la rapidité inouïe de son exécution. Décrété en 1862, mais sérieusement commencé seulement en 1866, le Chemin du Pacifique était terminé le 10 mai 1869. Ce jour-là le dernier rail du Great Pacific Railway était posé avec une solennité bien justifiée par la grandeur de l'œuvre et par son avenir. Au moment où le marteau scellait le dernier boulon dans le dernier rail, les fils télégraphiques, autre merveille de l'industrie humaine, portaient simultanément la grande nouvelle dans toutes les directions; et dans tous les États, dans toutes les cités de l'Union américaine, le canon annonçait à la même minute que l'œuvre était achevée. Quelques chiffres feront comprendre ce qu'il y a de prodigieux dans l'activité presque incroyable qu'on y a déployée. De New-York à San Francisco, c'est-à-dire des bords de l'Atlantique aux rives du Grand océan, la distance effective est de 3225 milles, qui répondent à 5190 kilomètres; mais sur cette distance totale, l'intervalle de New York au Missouri, 1450 milles, était depuis longtemps sillonné de chemins de fer faisant partie du grand réseau des États de l'Est. Le Chemin du Pacifique proprement dit commence à Omagua sur le Missouri, et se termine à San Francisco sur l'Océan[1]: c'est une longueur de 1775 milles, ou 2856 kilomètres. Ces 2856 kilomètres — 2600 en s'arrêtant à Sacramento — représentent l'étendue réelle de ce qu'on appelle la Grande Ligne du Pacifique, celle qui a été exécutée en moins de trois ans, de 1866 au commencement de 1869. En moyenne cela fait 2 kilomètres et demi de chemin exécutés par jour; mais en réalité la vitesse du travail ne s'est pas également répartie sur les trois années. 1866 n'avait livré que 475 kilomètres de chemin achevé, et 1867 à très-peu près autant; tandis que les seize mois de janvier 68 à mai 69 en ont donné 1092. Les derniers temps surtout ont dépassé les hardiesses même de l'imagination américaine en fait de prodiges de ce genre : on a vu le terrain se couvrir en un seul jour — 11 heures de travail — de 17 kilomètres de voie ferrée, depuis le premier coup de pioche du terrassier, jusqu'au rail posé et fixé. C'était une véritable fièvre, une fièvre d'orgueil national, — qui met sa gloire à faire ce qui est impossible, — en même temps qu'une fièvre d'émulation; car deux com-

1. Ou pour parler exactement à Sacramento, ville californienne située sur le fleuve du même nom, à 130 milles environ (240 kilomètres) au-dessus de San Francisco, avec lequel elle communique par un service de bateaux à vapeur. Le tronçon de chemin de fer qui va relier le point extrême de la Grande Ligne avec San-Francisco même est en construction.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pagnies qui se partageaient l'œuvre, l'une partant de Sacramento, l'autre d'Omagua, avançant l'une vers l'autre sur une ligne jalonnée d'avance et devant se rencontrer en un point déterminé [1], se portaient vers la fin de véritables défis. « C'est en cet endroit, à Promotory Point, que le 10 mai dernier un millier de personnes, représentant toutes les classes de la société américaine, se sont trouvées réunies pour célébrer l'achèvement de la grande ligne nationale formée par la réunion des deux sections : le *Central Pacific* (c'est la désignation officielle), qui franchit la Sierra Nevada à une hauteur de deux mille cent quarante-six mètres, et s'étend sur une longueur de mille cent huit kilomètres entre Sacramento et le lac des Mormons, et l'*Union Pacific*, qui part de la ville d'Omagua, coupe les Montagnes Rocheuses à une hauteur de deux mille cinq cent soixante-huit mètres, et rejoint le premier tronçon après un parcours de mille sept cent quarante-sept kilomètres. »

Voici un détail qui donnera une idée de la disposition d'esprit qui poussait le travail dans les derniers temps : arriver, c'était tout; coûte que coûte, il fallait arriver. « Un mécanicien reçoit l'ordre de faire avancer une locomotive; il s'y refuse en disant qu'elle est en trop mauvais état, qu'elle éclatera si on la chauffe. On le renvoie du service. Un second mécanicien reçoit le même ordre, fait la même réponse, et partage le sort de son camarade. Enfin un troisième est prêt à obéir. Il part. Une heure après, la machine faisait explosion, et tuait du même coup l'ingénieur, le chauffeur et le mécanicien. Cela se passait le 13 février 1869. » Les deux compagnies ont devancé de *sept ans* (le fait n'est pas commun dans les annales des entreprises de travaux publics) la date assignée par les actes de concession. « Faire bien, c'est faire vite, » dit l'adage américain : aussi faut-il voir avec quel sentiment d'orgueil local les journaux américains parlent des lenteurs de nos « sociétés décrépites ! » Les travailleurs formaient une véritable armée; la compagnie de l'Est seule n'a jamais employé moins de vingt à vingt-cinq mille hommes. « Et quels hommes ! dit le témoin oculaire qui nous fournit une partie de ces détails [2]. Il faut les avoir vus pour s'en faire une idée. Assurément un grand nombre d'entre eux étaient de braves et honnêtes ouvriers; mais de quels ramas de gens tarés et sans aveu ils étaient entourés ! Tout individu portait pour sa défense personnelle un et quelquefois deux revolvers, sans compter le bowie knife ou grand couteau obligé. La loi de Lynch, la seule justice applicable en un tel milieu, régnait sans appel. On ne saura jamais ce qu'il y a eu de crimes et d'actes de violence commis dans cet étrange monde, qu'une main de fer pouvait seule contenir.... »

1. Le point de rencontre était Promotory Point, à l'angle nord-est du grand lac Salé, dans le territoire des Mormons. Le lieu est à 1506 mètres d'altitude absolue au-dessus du niveau de la mer.

2. M. Rodolphe Lindau, *Revue des Deux-Mondes* du 1er novembre 1869.

VII

Mais ceci est un détail de mœurs locales, qui se perd dans la grandeur de la conception si énergiquement réalisée. Un des représentants des autorités américaines, dans un speech prononcé à l'inauguration du 8 mai, a dit ces paroles : « Vous avez accompli l'œuvre de Christophe Colomb; c'est ici le chemin qui conduit aux Indes. » Pour l'Amérique au moins, cela est vrai, ou à peu près. Mais ce qui est plus vrai encore, ce qui a été à Washington le véritable mobile de l'entreprise et ce qui en sera toujours l'incontestable résultat économique et politique, c'est d'avoir rattaché au cœur de l'Union, c'est-à-dire aux États de l'Atlantique, les membres de l'immense République isolés dans l'Ouest, dans le *Far-West*, comme on dit là-bas; c'est d'avoir préparé le développement de ces vastes territoires jusque-là perdus dans les solitudes occidentales; c'est aussi d'avoir mis les mines californiennes à portée du trésor de la république fédérale, — et cette dernière raison ne fut pas la moins puissante au moment où l'entreprise fut décidée.

Il est du reste incontestable que ces deux grandes voies correspondantes, simultanément achevées dans les deux hémisphères, le Canal de Suez et le Chemin de fer du Pacific, vont prodigieusement activer les communications générales. Une ligne maintenant directe et ininterrompue, servie par le moyen rapide de la vapeur, enserre désormais le globe tout entier dans sa zone la plus belle et la plus riche, là où la nature déploie ses plus admirables splendeurs, là où le génie de l'homme a produit ses plus grandes créations. La Méditerranée, berceau de nos civilisations et de notre histoire, les mers de l'Inde et les splendides contrées du Sud de l'Asie, les pays et les nations de l'extrême Orient qui s'ouvrent à nos relations, les espaces immenses du monde Océanique avec ses innombrables archipels, la traversée devenue facile du continent américain, et enfin le bassin de l'Atlantique qui réunit aujourd'hui bien plus qu'il ne sépare l'Ancien et le Nouveau monde : voilà désormais la voie sacrée du monde moderne. C'est la route du Commerce et de la Civilisation. Autrefois, avec les immenses circuits autour des grands caps, il fallait à un voyageur au moins trois ans pour achever le tour du monde; aujourd'hui il peut accomplir le même périple en moins de trois mois. En voici le compte, auquel on pourrait bien encore retrancher quelque chose :

De Paris à Port-Saïd, tête du canal de Suez, chemins de fer et service à vapeur	6 jours.
De Port-Saïd à Bombay, bateau à vapeur	14 —
De Bombay à Calcutta, chemin de fer	3 —
De Calcutta à Hong-kong, bateau à vapeur	12 —
De Hong-kong à Yédo, bateau à vapeur	6 —
De Yédo aux îles Sandwich, bateau à vapeur	14 —
Des îles Sandwich à San Francisco, bateau à vapeur	7 —
De San Francisco à New-York, chemin de fer du Pacifique	7 —
De New-York à Paris, service à vapeur	11 —
Total	80 jours.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VIII

Si nous pouvions suivre cette ligne capitale dont je viens de relever les grandes étapes, nous y trouverions à signaler de récents travaux, des explorations considérables et quelques publications tout à fait dignes d'arrêter notre attention. Les plateaux élevés et les contrées encore peu connues qui couvrent l'Inde au nord et au nord-ouest, le Grand et le Petit-Tibet, le Turkestan (ci-devant) chinois, les chaînes neigeuses et les vallées alpestres du Karakoroum, du Bolor, de l'Hindou-kousch et de Pamir, ont été traversés en diverses directions, on y a relevé de bons itinéraires, on en a dressé des cartes qui ajoutent beaucoup à nos connaissances antérieures[1]. Les Russes mesurent et décrivent la Boukharie et les territoires environnants en même temps que leurs armes en soumettent les rudes populations. La géographie, l'ethnographie et les sciences naturelles gagnent rapidement dans ces régions peuplées de musulmans fanatiques, et qui sont restées si longtemps inaccessibles à l'Europe. D'autres contrées de l'extrême Orient, la Mandchourie, l'intérieur de la Chine, quelques parties de la péninsule transgangétique, nous livent pied à pied quelques-uns de leurs secrets, péniblement conquis à force de persévérance. Les magnifiques résultats de la grande expédition française du Mékong vont bientôt nous être connus dans toute leur étendue par le bel ouvrage en ce moment aux mains de l'imprimeur et des artistes; en attendant, des communications partielles nous en ouvrent çà et là quelques détails déjà riches de faits nouveaux, riches surtout d'aperçus et de promesses.

IX

Le monde insulaire qui couvre l'angle sud-est du continent et s'étend jusqu'au nord de l'Australie a été cette année l'objet d'une publication que, même dans sa course rapide, notre Revue ne peut passer sous silence, car c'est un de ces livres qui marquent dans la science et font époque. M. Wallace, l'auteur de cette relation, est un naturaliste déjà connu par un ouvrage très-remarqué sur la vallée de l'Amazone; c'est après ses explorations au sein de la nature américaine qu'il est venu se cantonner au cœur de l'archipel asiatique, dans le double but d'en étudier la nature et d'y rechercher des collections. Huit années entières ont été consacrées à cette double recherche, de 1854 à 1862; pendant huit ans, M. Wallace s'est fait le compatriote des Malais et des Papous. Le livre que le voyageur vient de publier contient les résultats généraux et la fleur de sa découverte, non-seulement dans le domaine de l'histoire naturelle, sa science favorite, mais sur la géographie naturelle et sur l'histoire descriptive des populations[1].

M. Wallace est beaucoup plus qu'un simple collecteur et un anatomiste : c'est un observateur dans la haute acception du mot et un esprit scientifiquement généralisateur. Un fait le frappa bientôt dans ses courses à travers l'archipel : ce fait important, que l'on avait à peine signalé avant lui et dont personne n'avait songé à tirer la conséquence, c'est la différence absolue que présentent la partie orientale et la partie occidentale de l'archipel, lorsqu'on en compare les animaux et les plantes. D'un côté l'éléphant, le rhinocéros, le gros bétail, et un nombre infini de mammifères et d'oiseaux, alliés ou identiques à ceux de l'Asie continentale; de l'autre, une nature toute différente dans ses familles et dans ses types, qui se rattachent pour la plupart à ceux de l'Australie. Une distinction analogue se montre dans la flore. La ligne de séparation laisse du côté de l'Asie les Philippines, Bornéo, Java et Sumatra, et de l'autre côté (du côté de l'Australie et de la Nouvelle-Guinée), Célèbes, les Moluques et la chaîne d'îles volcaniques qui prolonge à l'est l'île de Java (à laquelle l'île de Bali se rattache) jusqu'à Timor et à Timor-Laut. Une particularité hydrographique et géologique montre une concordance bien remarquable avec cette distribution naturelle des êtres organisés dans l'archipel. Il a été reconnu qu'un vaste plateau sous-marin sur lequel reposent toutes les îles de l'archipel et que recouvrent à peine cinquante brasses d'eau du côté de l'Asie, existe entre la côte asiatique et l'Australie; mais la sonde a fait voir qu'à travers ce plateau, dans une direction inclinée du sud-ouest au nord-est, court une énorme fissure pareille à une vallée sans fond, qui produit dans la mer un courant bien connu des marins. Or ce courant et sa vallée sous-marine marquent précisément la séparation des deux régions naturelles de l'archipel. A l'ouest, le plateau et ses îles sont un appendice naturel de l'Asie. A l'est (où il est recouvert d'une mer plus profonde), il appartient au système australien. Bien plus, les populations elles-mêmes rentrent dans cette grande division. Dans la partie asiatique de l'archipel, la population appartient en très-grande partie à la race malaise, qui, par ses attaches, son type et sa langue est un rameau asiatique; dans l'autre partie, au contraire, dans la partie qu'il faudra désormais appeler australienne, le gros de la population forme une race particulière, la race papoua, très-différente des Malais. Nous marquons les grands traits, ne pouvant pas, on le conçoit, entrer dans les détails. Toujours est-il que nous avons là un fait naturel, bien accusé, nettement défini, qui fixe enfin d'une manière positive la limite jusqu'à présent douteuse et flottante dans laquelle doit se renfermer l'archipel asiatique

1. Capt. Montgomerie, *Route survey from British India into Great Tibet.* 1867. 1 feuille.—Colonel Walker, superintendant great trigonometral survey of India, *Turkestan, with the adjoining portions of the British and Russian territories.* 1867-68. 4 feuilles. — Divers mémoires, itinéraires, etc., dans les publications des sociétés de Calcutta, de Londres et de Pétersbourg, et dans les *Mittheilungen* de Petermann

1. *The Malay Archipelago, the land of the Orang-utan and the bird of paradis; a Narrative of travel, with studies of Man and Nature. By* A. R. Wallace. Lond. 1869, 2 vol., avec cartes et de nombreuses figures dans le texte et hors du texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

proprement dit, que la géographie doit désormais rattacher à l'Asie au même titre que les Kouriles, le Japon et Formose. Ajoutons, ce qui n'est pas indifférent, que le livre de M. Wallace, où l'on passe tour à tour de l'ethnographie aux considérations géographiques, des descriptions locales à l'histoire naturelle et aux mœurs des animaux, est d'une lecture singulièrement instructive et aussi attachante que variée.

X

Cet éloge parfaitement mérité que nous venons de faire du livre de M. Wallace ramène notre pensée sur une autre relation non moins éminente, celle de M. (ou plutôt de Mme) Agassiz sur le Brésil, car l'année a été bonne pour les publications qui touchent à notre science : nous en pourrions compter quatre au moins d'un mérite tout à fait hors ligne. L'excellente traduction française qui vient de paraître du volume de Mme Agassiz (une excellente traduction, encore une chance qui n'est pas commune), en naturalisant le livre chez nous, lui donne un double titre à notre attention.

L'expédition de M. Agassiz à l'Amazone, — car cette grande exploration est plus qu'un simple voyage, c'est une véritable expédition, — est au nombre des plus considérables que l'Amérique ait vues s'accomplir depuis Alexandre de Humboldt. Cette importance n'est pas seulement dans l'étendue des contrées parcourues, dans l'intérêt économique et géographique de l'immense bassin de l'Amazone, dans le nombre et la diversité des études que les explorateurs y ont poursuivies et dans les découvertes dont ils ont enrichi les sciences naturelles : elle est surtout dans la portée qu'un esprit puissamment philosophique, joint à une science profonde chez l'illustre naturaliste, a su donner aux recherches en apparence les plus spéciales[1]. Ce qu'on a dit de cette relation qu'elle était surtout composée des souvenirs personnels de Mme Agassiz, principalement tournés vers les côtés pittoresques du voyage, est bien loin de lui rendre pleine justice. Ce ne sont pas seulement des récits et des impressions que l'on trouve ici; bien des pages sorties du portefeuille du chef de l'expédition, bien des observations précieuses pour la géographie naturelle et des considérations de l'ordre le plus élevé, se mêlent aux scènes d'intérieur tracées d'une main délicate. On rencontrerait difficilement un livre plus attrayant et plus instructif à la fois, — plus attrayant sans frivolité, plus instructif sans sécheresse et sans lourdeur.

Dès les premières pages, le Gulf Stream, que le vaisseau coupe dans sa largeur, fournit à M. Agassiz le sujet d'une intéressante digression. Chaque jour des entretiens sur des sujets divers réunissaient autour de M. Agassiz les auxiliaires de l'expédition, et par une pente naturelle ces entretiens se changèrent bientôt en de véritables conférences. Une question scientifique à étudier, une recherche à faire, un problème à résoudre en fournissaient le sujet. Dans une de ces occasions, le grand naturaliste arrive à cette objection souvent adressée aux recherches dont l'application immédiate ne frappe pas tous les esprits : à quoi bon? — « A quoi bon? à quoi peut mener telle ou telle vérification? Je réponds qu'il n'est donné à aucun homme de prédire quel sera le résultat d'une découverte faite dans le domaine de la nature. Quand l'étincelle électrique fut découverte, qu'était-ce? une curiosité. Quand on inventa la première machine électrique, à quoi servit-elle? à faire danser des pantins pour amuser les enfants. Et maintenant l'électricité est la force la plus puissante dont la civilisation dispose. Mais d'ailleurs quand une pareille étude n'aurait d'autres résultats que celui-ci : savoir que certains faits dans la nature se passent ainsi, et non autrement, qu'ils ont telles causes et non d'autres, le résultat serait en lui-même assez bon, il serait assez grand, car la fin de l'homme, son but, sa gloire, c'est la vérité !... »

XI

Je ne veux pas clore ma Revue de fin d'année sans mentionner le don de DEUX CENT MILLE FRANCS que l'Impératrice a consacré à la fondation d'un prix annuel de 10000 francs en faveur des études géographiques. Ce prix, dont la société de géographie reste dispensatrice, ne pourra être décerné qu'à des Français : c'est un prix exclusivement national. Il s'applique aux entreprises, aux voyages, aux découvertes, aux travaux et aux ouvrages que la Société jugera dignes de cette haute récompense, à tout ce qui est de nature, en un mot, à étendre ou à perfectionner les sciences géographiques, et à en propager l'étude. Une telle fondation est pour nous un événement. Pour la première fois notre Société est mise en état de répondre dignement au but de son institution; et l'importance du nouveau prix aura certainement une influence considérable sur le développement des études géographiques.

Vivien de SAINT-MARTIN.

12 novembre 1869.

1. Nous rappellerons que M. Louis Agassiz, aujourd'hui naturalisé américain, est né à Orbe dans le canton de Vaud (Suisse) en 1807. Il est fixé en Amérique depuis 1846.

FIN DU VINGTIÈME VOLUME.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
Éboulement dans un placer	A. de Neuville.	1
Dans la hune	A. de Neuville.	4
Le naufrage dans le port de Carnley	A. de Neuville.	5
Le rôti de phoque	A. de Neuville.	8
Portraits des naufragés	A. de Neuville.	9
Je me jetai a genoux	A. de Neuville.	12
L'épave	A. de Neuville.	13
L'île Monumentale	A. de Neuville.	16
La chaumiere des naufragés	A. de Neuville.	17
Dans les broussailles	A. de Neuville.	19
Le signal	A. de Neuville.	20
Chasse aux lions marins	A. de Neuville.	21
Les cormorans	A. de Neuville.	24
Lecture de la Bible	A. de Neuville.	25
La pêche a la ligne	A. de Neuville.	28
Nuit d'angoisse	A. de Neuville.	29
Les souliers	A. de Neuville.	31
Pèche des moules a marée basse	A. de Neuville.	32
Lion marin et sa famille	Mesnel	33
Chasse dans une caverne	A. de Neuville.	35
Retour de chasse la nuit	A. de Neuville.	36
M. Raynal surpris par le brouillard	A. de Neuville.	37
M. Musgrave a l'affût	A. de Neuville.	38
Les fours d'Alick	A. de Neuville.	39
La forge	A. de Neuville.	40
Le chantier	A. de Neuville.	41
Lancement du canot	A. de Neuville.	42
Le départ	A. de Neuville.	43
Le coup de mer	A. de Neuville.	44
Arrivée a Port-Adventure	A. de Neuville.	45
Retour de M. Musgrave	A. de Neuville.	47
Triste découverte	A. de Neuville.	48
Mandapam de Chillambaram	E. Thérond.	49
Brahmane faisant sa prière	Émile Bayard.	52
Le Gopuram principal de Combaconum	E. Thérond.	53
Palais des rajahs de Tanjore	H. Clerget.	56
Le grand gopuram de la pagode Tanjore	E. Thérond.	57
Temple de Soubramenya, a Tanjore	E. Thérond.	60
Durbar d'un prince indigène dans le sud du Deccan	Émile Bayard.	61
Cour intérieure du palais des rajahs de Tanjore	H. Clerget.	64
Le Rajah-Gopuram de Sriringam	H. Clerget.	65
Rocher de Trichinopoly	A. de Bar.	66
Le souerga de la pagode Pérounale, a Madoura	A. de Bar.	67

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Mandapam devant la pagode, a Sriringham.	H. Clerget. . .	68
Vue d'ensemble de la pagode de Sriringham.	H. Clerget. . .	69
Une entrée du Puthu-Mandapam, a Madoura.	H. Clerget. . .	72
Étang sacré près de Trichinopoly.	H. Clerget. . .	73
La salle d'audience du palais de Trimal-Naïk, a madoura	H. Clerget. . .	74
Palais de Trimal-Naïk, a Madoura : Entrée a la salle d'audience.	H. Clerget. . .	75
La nef du Puthu-Mandapam, a Madoura.	H. Clerget. . .	76
Mosquée de Nuthur près de Trichinopoly.	E. Tournois. . .	77
Ruines d'un Mandapam, a Hompy, l'ancienne cité de Vijayanagar.	E. Thérond. . .	80
Vue prise dans la vallée de Colombo.	A. de Bar. . . .	81
Groupe de cocotiers.	E. Tournois. . .	84
Portique d'un temple a Tripetty.	E. Thérond. . .	85
Çinghalais des côtes.	Émile Bayard. .	87
Femmes çinghalaises.	Émile Bayard. .	87
Noble çinghalais de Kandy.	Émile Bayard. .	88
Bourgeois çinghalais.	Émile Bayard. .	88
Détails de sculptures d'un péristyle a Tripetty.	E. Thérond. . .	89
Prêtre et novices.	Émile Bayard. .	92
Marins des Maldives.	Émile Bayard. .	92
Chef de village.	Émile Bayard. .	93
Maures marchands d'étoffes.	Émile Bayard. .	93
Acacias platiformes.	A. de Bar. . . .	96
L'arbre du Bouddha.	E. Tournois. . .	97
Moropadoué ou porte menant a l'arbre de Bouddha.	A. de Bar. . . .	100
Palais de Bronze.	A. de Bar. . . .	100
Dagoba Ruanvelly.	A. de Bar. . . .	101
Pierre demi-circulaire.	A. de Bar. . . .	102
Support de table a offrande.	A. de Bar. . . .	103
Statue du Bouddha dans l'enceinte de l'arbre sacré.	A. de Bar. . . .	104
Le Touparama Dagoba.	A. de Bar. . . .	105
Ruines d'un temple a gauche du Thouparama.	A. de Bar. . . .	106
Cuve en pierre.	A. de Bar. . . .	107
Jayta-Wana-Rama.	A. de Bar. . . .	108
Jayta-Wana-Rama.	A. de Bar. . . .	109
Ruines d'une Ouposatha (salle d'assemblée).	A. de Bar. . . .	110
Danseurs du diable.	Émile Bayard. .	111
Dewata qui se trouve a l'entrée du Jayta-Wana-Rama.	A. de Bar. . . .	112
Groupe de cocotiers sur la route de Colombo a Pointe de Galle.	A. de Bar. . . .	113
Figuier multipliant dans les jongles de Ceylan.	E. Tournois. . .	116
Gal-Vihara, a Pollanarroua.	A. de Bar. . . .	117
Construction circulaire, a Pollanarroua.	A. de Bar. . . .	117
Juives de Ceylan.	A. de Neuville.	120
Juifs de Ceylan.	A. de Neuville.	121
Hotel de ville de Bombay.	E. Thérond. . .	124
Les bâtiments du Grant, a Bombay.	E. Thérond. . .	124
Parsis de Bombay.	Émile Bayard. .	125
Marché au coton : Ouvriers.	A. de Neuville.	127
Marché au coton : Marchands.	Émile Bayard. .	128
Groupe d'enfants parsis.	Émile Bayard. .	129
Pagode indoue, a Malabar-Hill près Bombay.	E. Thérond. . .	130
Pagode de Walkeshwour.	E. Thérond. . .	131
Dame parsie et sa fille	A. de Neuville.	132
Femmes de la présidence de Bombay converties au christianisme.	Émile Bayard. .	133
Principale grotte de Kanhéri.	E. Thérond. . .	136
Façade d'une grotte a Kanhéri.	E. Thérond. . .	137
Paysage près de Pounah.	E. Thérond. . .	140
Prédication Djaïne, a Bombay.	A. de Neuville.	141
Village de Mahabalesgwour.	E. Thérond. . .	142

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Un Parsi de Bombay	Émile Bayard. .	143
Colline de Kanhéri	H. Clerget. . .	144
Indous du Deccan méridional	Émile Bayard. .	145
Femme et enfant todas (montagnards des Nilgheiries)	A. de Neuville.	146
Todas (montagnards des Nilgheiries)	A. de Neuville.	147
Bas-relief a gauche sous le porche de Karli	H. Catenacci. .	148
Entrée du chaitiya de Karli	H. Catenacci. .	149
Sculptures sous le porche du Chaitiya de Karli	H. Catenacci. .	151
Petits temples de Mahableshwar	H. Catenacci. .	152
Femmes du peuple de la cote du Concau	A. de Neuville.	153
Une jeune Indoue	Émile Bayard .	155
Nef principale et dagoba de Karli	E. Thérond. . .	156
Thugs (les étrangleurs) dans la geole d'Aurungabad	A. de Neuville.	157
Mendiant religieux	Émile Bayard. .	160
Les prisonniers anglais a Magdala	Émile Bayard. .	161
Balgadda-Area, chef de l'Enderla	A. de Neuville.	162
Oubhié, chef du Samen	A. de Neuville.	163
Supplice des serviteurs de M. Stern	Émile Bayard. .	164
M. Stern et Théodoros	Émile Bayard. .	165
Les fers mis aux pieds de MM. Blanc, Rassam et Prideaux	Émile Bayard. .	168
Réception de M. Rassam et ses compagnons par Théodoros	Émile Bayard. .	169
Femme broyant le grain pour les prisonniers, a Magdala	Émile Bayard. .	172
Marche de l'armée anglaise	Émile Bayard. .	173
Villageois chantant devant l'armée anglaise un cantique de délivrance	Émile Bayard. .	176
Incendie final de Magdala	Émile Bayard. .	177
Magdala et la vallée du Bashilo, vue du plateau de Dalanta	Thiolet	178
Départ des captifs européens délivrés	Émile Bayard. .	180
Massacre des captifs indigènes	Émile Bayard. .	181
Le moment critique	Émile Bayard. .	184
Combat de Fahla	Émile Bayard. .	185
Suicide de Théodoros	Émile Bayard. .	188
Le corps de Théodoros reconnu par les Anglais	Émile Bayard. .	189
Le fils orphelin de Théodoros	Émile Bayard. .	192
Restaurant : *A la vue du Fousi-Yama*	L. Crépon. . . .	193
La danse des éventails	L. Crépon. . . .	194
Pique-niques-japonais	L. Crépon. . . .	195
L'arbre sacré au réservoir d'eau miraculeuse	L. Crépon. . . .	196
Coulies nettoyant une grande maison	L. Crépon. . . .	197
Pose de la toiture d'une maison	L. Crépon. . . .	198
Danse de coskeis quêtant leurs étrennes	L. Crépon. . . .	198
Un restaurant la veille du jour de l'an	L. Crépon. . . .	199
Mitrons japonais pilant le riz	L. Crépon. . . .	200
Bacchanale des garçons brasseurs	L. Crépon. . . .	201
Vente du saki	L. Crépon. . . .	202
Les patrons du saki	L. Crépon. . . .	203
Un marché de nuit : La criée du riz	L. Crépon. . . .	204
Exorcisme domestique	L. Crépon. . . .	205
Régent composant une poésie la veille de l'an	L. Crépon. . . .	206
Jour de l'an : Salutations en rue ; cartes de visite	L. Crépon. . . .	207
Visites au Castel	L. Crépon. . . .	208
Abords du Nippon-Bassi, le premier jour de l'an	L. Crépon. . . .	209
Réception chez un haut fonctionnaire le premier jour de l'an	L. Crépon. . . .	211
Aspect d'une rue de Yédo le premier jour de l'an	L. Crépon. . . .	212
Autel domestique des dieux du bonheur	L. Crépon. . . .	213
Les dieux du bonheur : Shiou-Ro	. . . . .	214
Yébis	. . . . .	214
Daikokou	. . . . .	215
Hotei	. . . . .	215

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Tossik-Tohou	. . . . .	216
Bisjamon	. . . . .	216
Ben-Zai-ten-njo	. . . . .	217
Commerce du thé : Expédition en gros et vente en détail	L. Crépon. . . .	219
Tailleurs de pierres, terrassiers, gacheurs de mortier, platriers et charpentiers japonais, employés a la construction de maisons européennes, a Yokohama	L. Crépon. . . .	220
Commerce de curiosités : Boutique d'objets d'art et d'industrie a Yokohama	L. Catenacci . .	221
Commerce de la soie et des œufs de vers a soie : Magnanerie japonaise	L. Crépon. . . .	224
Le grand glacier, sur la cote de Bute	Yan' Dargent. .	225
Incendie de forêt dans une île (golfe de Géorgie)	F. Whymper . .	228
Une forêt de la Colombie anglaise	Moynet	229
Aht, indigène de l'île Vancouver	F. Whymper . .	232
Masque des indigènes de l'île Vancouver	F. Whymper . .	232
En descendant les rapides, sur la rivière Nittinaht (île Vancouver) . .	Yan' Dargent. .	233
Cercueil indien kalushe	F. Whymper . .	235
Cercueil indien kalushe	F. Whymper . .	235
Campement et inscription (île Vancouver)	Yan' Dargent. .	236
Sitka ou New-Archangel, capitale de l'Alaska	F. Whymper. . .	237
Sculpture indienne représentant un soldat russe a Sitka	F. Whymper . .	238
Canot en peau des Tchouktchis	F. Whymper . .	239
Pipe des Tchouktchis	F. Whymper . .	239
Charpente d'une maison de Tchouktchis	Yan' Dargent. .	240
Petropaulowski, capitale du Kamtchatka	F. Whymper . .	241
Les volcans Koriatski, Avatcha et Koseldskai dans le Kamtchatka. . .	F. Whymper . .	244
Arrivée des voyageurs au fleuve Youkon gelé	Yan' Dargent. .	245
Piéges a poisson sur le Youkon	Yan' Dargent. .	248
Aurore boréale, vue de Noulato, le 27 décembre 1866	Yan' Dargent .	249
Indigène de l'Alaska (Malemoute), au nord de l'Youkon	F. Whymper . .	250
Vêtement de femme malemoute	F. Whymper . .	251
Vêtement d'homme malemoute	F. Whymper . .	251
Pipe indienne	F. Whymper . .	252
Soulier de neige	F. Whymper . .	252
Lunettes des Co-Youkons	F. Whymper . .	252
Sépulture des Co-Youkons	F. Whymper . .	253
Coral pour la chasse aux rennes chez les Co-Youkons	Yan' Dargent. .	256
Débacle du Youkon au printemps	Yan' Dargent. .	257
Sac d'indigène youkon	F. Whymper . .	260
Campement d'été indien a Newicargout, au bord du fleuve Youkon. .	Yan' Dargent. .	261
Chaise d'enfant en écorce	F. Whymper . .	264
Indien Tanana	F. Whymper . .	264
Chasse aux élans dans le fleuve Youkon	Yan' Dargent. .	265
Traîneau du fort Youkon	F. Whymper . .	266
Chargement d'un traîneau	F. Whymper . .	267
Fort Saint-Michel (Michaeglowski), dans le golfe de Norton	Yan' Dargent. .	269
Couteau d'indigène youkon	F. Whymper . .	271
Le fort Youkon, poste de la Compagnie de la baie d'Hudson	Yan' Dargent. .	272
Un relai a Illescas, entre Tolède et Madrid	G. Doré.	273
Un convoi d'anes, environs d'Aranjuez	G. Doré.	276
La *calle de la Reina* (allée de la Reine), a Aranjuez	G. Doré.	277
Fontaine San Antonio, a Aranjuez	G. Doré.	279
Combat d'un taureau et d'un tigre, dans la *plaza de Toros*	G. Doré.	280
Lavanderas (laveuses) ; bord du Tage, environs de Tolède	G. Doré.	281
Madrid, vue générale	G. Doré.	285
Paysan des environs de Madrid	G. Doré.	288
Une *castanera* (marchande de chataignes), a Madrid	G. Doré.	289
Une vendeuse de *cerillas* (allumettes de cire), a Madrid	G. Doré.	292

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Marchande de *cacahuetes*, a Madrid	G. Doré	293
Esterero (marchand de nattes), *Aguador* (porteur d'eau), etc., a Madrid	G. Doré	296
Les élégants de Madrid il y a cinquante ans	G. Doré	297
Une scène du *Tio Caniyitas*, zarzuela de M. Soriano Fuertes	G. Doré	301
Fontaine de Cérès, a Madrid	G. Doré	304
Un barbier en plein air, a Madrid	G. Doré	305
Un *avellanero* (marchand de noisettes) aragonais, a Madrid	G. Doré	308
Une *horchatera* valencienne, a Madrid	G. Doré	309
Pesage du charbon, a Madrid	G. Doré	312
La fontaine de Cybèle au Prado	G. Doré	313
Paysan des environs de Madrid coiffés de la *montera*	G. Doré	316
La *fuente del Cisne* (fontaine du Cygne), a Madrid	G. Doré	317
Un *Maragato*, a Madrid	G. Doré	318
Intérieur d'une *taberna* (cabaret) du *Rastro*, a Madrid	G. Doré	319
Intérieur d'une *galère*	G. Doré	320
Fontaine des Quatre-Saisons, au Prado	G. Doré	321
Un *Jarrero* (marchand de jarres), a Madrid	G. Doré	324
Señora vouant son enfant a la Vierge (Madrid)	G. Doré	325
Intérieur de l'Armeria (Madrid)	G. Doré	328
Statue de Philippe IV sur la *Plaza de Oriente* (Madrid)	G. Doré	329
Chocolatero (marchand de chocolat), a Madrid	G. Doré	332
Le *Palacio Real*, a Madrid	G. Doré	333
Pastora (bergère), environs de Madrid	G. Doré	335
Paysan des environs de Madrid	G. Doré	336
Naufrage de *la Reine du Sud*	Jules Noel	337
Les naufragés de la *Queen of South*	Jules Noel	340
Les pétrels	Jules Noel	340
Naufrage de *la Lérida*	Jules Noel	341
Saint-Malo	Jules Noel	343
Le Péreire assailli et brisé par une lame	Jules Noel	345
La Junon installant un gouvernail de fortune	Jules Noel	348
Premier cyclone supporté par *la Junon*	Jules Noel	349
Avaries de l'arrière de *la Junon*	Jules Noel	352
Façade de Saint-Jean de Latran	E. Thérond	353
« .... des *ciabattini* ressemellent des souliers sous des lambris antiques.... »	C. Nanteuil	356
Colonne Trajane et basilique Ulpienne	H. Catenacci	357
Pulire le scarpe, mossiou!....	Henri Regnault	359
Place Saint-Jean-de-Latran	H. Clerget	360
Ambon des Évangiles, a Saint-Laurent hors des murs	E. Thérond	361
Puits du sixième siècle, au cloître Saint-Jean	E. Thérond	363
Cloître de Saint-Jean de Latran	H. Clerget	364
Sainte-Croix en Jérusalem	Lancelot	365
« .... Un groupe morbide, endormi sur un berceau, etc. »	C. Nanteuil	366
Le *Sophocle*	J. Petot	367
Le Christ symbolisé dans Orphée, qui attire a lui les animaux sauvages	J. Petot	368
Mausolée de Jules II; *le Moïse* de Michel-Ange	J. Petot	369
Piazza di San Pietro *in Vincoli*	Lancelot	371
La Porta Settimiana, au Trastevere	H. Clerget	372
Passage voûté, sous le palais de Lucrezia Borgia, pour descendre a la *via Scelerata*	Lancelot	373
Puits au cloitre de Saint-Pierre *in Vincoli*	E. Thérond	374
Candélabre de l'église de Saint-Nérée	E. Thérond	375
Arc de Drusus	H. Clerget	376
Ruines des aqueducs de Claude, près la route d'Albano	Français	377
La Via Appia	A. Anastasi	379
Mole de Cæcilia-Metella	A. Anastasi	380
Nymphée antique, dit : *fontaine d'Égérie*	C. Nanteuil	381

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
« L'eau du nymphée voisin apportée par une fille bronzée qu'on eût prise pour une Isis au temps d'Adrien. »	C. Nanteuil . .	38
Cirque de Romulus-Maxence	A. Anastasi . .	384
Sous le portique de l'Académie de France	H. Clerget. . .	385
Terrasses des jardins Médicis	H. Catenacci. .	387
Viale coperto, a la villa Medici	H. Catenacci. .	388
Palais Riario (*Cancellaria*)	H. Clerget. . .	389
Le comte Pellegrino Rossi	Paquier. . . .	390
Statue *inédite* de *Pompée* (au palais Spada)	J. Petot	391
Le palais Farnèse	H. Clerget. . .	392
Brocanteurs et bouquinistes en plein vent	Henri Regnault	393
Cour du palais Mattei	Lancelot	394
Fontaine des *Tartarughe*	E. Thérond . .	395
Arc des Orfévres ; porche de Saint-Georges *au Vélabre*	E. Thérond . .	396
Le Forum romain a la rentrée des fourrages	Henri Regnault	397
Porche de Sainte-Sabine, sur l'Aventin	H. Catenacci. .	399
Le Tibre, entre l'hôpital Saint-Michel et l'Aventin	H. Clerget. . .	400
Sainte-Cécile, par E. Maderne	J. Petot	401
La fontaine Pauline	H. Catenacci. .	403
Portica di Santa-Cecilia *in Trastevere*	H. Catenacci. .	404
Autel et monument de Sainte-Cécile	E. Thérond . .	405
Valerianus et Cæcilia, mosaïque du neuvième siècle	J. Petot	406
Jeune Trasteverine	C. Nanteuil . .	407
Place de Sainte-Marie, *au Trastevere*	E. Thérond . .	408
Sant' Onofrio	Lancelot	409
Portrait d'après le *masque du Tasse*	J. Petot	410
Ravin de Tivoli et temple circulaire d'Hercule dit de *la Sibylle*	A. Anastasi . .	411
« De vieilles poternes où l'aloès allume son cierge aux crevasses des murs. »	A. Anastasi . .	412
Les cascatelles de Tivoli	A. Anastasi . .	413
A la villa Adriana	A. Anastasi . .	416

CARTES ET PLANS.

Carte des îles Auckland	3
Carte de l'île de Ceylan	83
Plan des ruines de la cité sainte d'Anarajapoura	99
Plan d'une partie des ruines de Pollanarrua	115
Plan de Bombay et de ses environs	135
Carte d'Abyssinie	171
Topographie de Magdala	179
Carte du territoire d'Alaska	227
Esquisse du cours supérieur du Youkon	254
Esquisse du cours inférieur du Youkon	268

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

LES NAUFRAGÉS DES AUCKLAND, par M. RAYNAL. (1863-1865. — Texte et dessins inédits.) . . . . . .

VOYAGE DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE L'INDE, par M. ALFRED GRANDIDIER. (1862-1864. — Texte et dessins inédits.)

Chillambaram. — Combaconum. — Tanjore. 49

Trichinopoly. — Sriringam. — Madoura. — Le pont d'Adam. 65

De Colombo à Kandy et dans le nord de l'île de Ceylan. 81

Aripo. — La pêche des perles à Ceylan. — Excursion aux ruines de la cité sainte d'Anaradhapoura. 97

Ceylan (suite). — Mœurs et coutumes autour d'Anouradhapoura. — Autres cités ruinées de l'île. — Les fièvres des jongles. — Retour à Colombo. — Départ pour Bombay. — Le cap Comorin. — La côte de Malabar. — La ville de Bombay 113

Bombay (suite). — Elephanta. — Les Bazars. — Les Banyans. — Les Djaïnes. — L'île de Salcette et les caves de Kanhéri. — Chaîne occidentale des Ghauts. — Excursion à Pounah, — à Sattara. — Les tribus primitives des Ghauts. — Les éléphants sauvages. 129

Retour vers le nord. — Les temples souterrains en général et les caves de Karli en particulier. — Daoulatabad, la cité des dieux. — Aurungabad, la ville d'Aurungzeb. — Les thugs. — Adjountah. — Coup d'œil rétrospectif sur les destinées de l'Inde. 145

LES CAPTIFS DE THÉODOROS, d'après la relation du docteur BLANC. (1866-1868. — Traduction et dessins inédits.)

L'empire d'Éthiopie. — Sa grandeur, sa décadence. — Débuts et carrière de Kassa, plus connu sous le nom de Théodoros, empereur ou roi des rois d'Éthiopie. — Magdala. 161

Arrivée de Théodoros à Magdala. — Hésitation dans ses discours et dans ses actes. — Massacres des captifs indigènes. — Combat de Fahla. — Moment critique pour les captifs anglais. — Leur délivrance. — Assaut de Magdala et mort de Théodoros. — Son tombeau. 177

LE JAPON, par M. AIMÉ HUMBERT, ministre plénipotentiaire de la Confédération Suisse. (1863-1864. — Texte et dessins inédits.)

La banlieue (suite). — Le nouvel an à Yédo. 193

Le nouvel an à Yédo (suite). 210

VOYAGE ET AVENTURES DANS LA COLOMBIE ANGLAISE, L'ILE VANCOUVER ET L'ALASKA (Amérique septentrionale), par FRÉDÉRICK WHYMPER. (1864-1867.)

Le Caribou. — Déception des mineurs. — La Colombie anglaise. — La côte de Bute. — Une forêt. — Misère des Peaux-Rouges. — Porteurs. — Le dialecte chinouk. — A la recherche d'un homme égaré. — Le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grand torrent. — Le glacier. — Nouvelles sinistres. — Un voyage en canot sur l'océan Pacifique. — Une île en feu. — Le massacre de Bute. — Émotion de la colonie. — On poursuit les meurtriers. — On organise une expédition dans l'île Vancouver. — La rivière Cowitchan. — Kakalatza et son chapeau. — Récits de la veillée. — Mésaventures nautiques. — Excentricités de notre radeau. — Le village de Whyack. — Les Peaux-Rouges. — La rivière Souk. — Nous découvrons une mine d'or. — Nanaimo. — Acquisition de l'Amérique russe par les États-Unis. — Acte de vente. — Expédition de la Compagnie du télégraphe occidental. — Sitka. — Indiens Kaluches. — L'hospitalité russe. 225

Départ de Sitka. — Volcans de la passe d'Ounimak. — Baie de Plover. — Les Tchouktchis. — Petropaulowski. — Volcans. — Retour à San-Francisco. — Nouvelle expédition. — Michaelowski. — Ounalatchit. — Le fleuve Youkon. — Noulato. — La journée la plus froide de l'année. — Fête de Noël. — Aurore boréale. — La tribu des Co-Youkons. — Massacre de Noulato. — Un meurtrier indien. — Veillée funèbre. — Cercueils aériens. — Superstitions. — Chasse aux rennes; battues. — Transport des nouvelles. — Fourrures et commerce. — Bésicles indiennes. — Poupées. — Premières brises du printemps. — Débâcle de l'Youkon 241

Préparatifs de voyage. — Nos canots. — Immensité du fleuve. — Navigation périlleuse. — Iles submergées. — Vue du mont Co-Youkon. — Flottille en écorce de bouleau. — Newicargout. — Un docteur indigène. — Fauteuil à l'usage des babys. — Rencontre d'un déserteur. — Passion des Indiens pour la musique bruyante. — Halage. — Lagune. — Pyramide de bois flotté. — Noucloukayette. — Réception caractéristique. — Nous nous séparons des Russes. — Coiffure des indigènes. — Rapides. — Les remparts du fleuve. — Chasse à l'élan. — Indiens des possessions anglaises. — La rivière Porcupine. — Le fort Youkon. — Séjour au fort. — Une foire indienne. — Les fourrures. — Traineaux anglais. — Départ. — Nous nous laissons aller au fil de l'eau. — Noulato. — Anvic. — La *mission*. — Les bouches de l'Youkon. — Saint-Michel. — Mauvaise nouvelle. — Retour. 257

VOYAGE EN ESPAGNE, par MM. Gustave DORÉ et le baron Ch. DAVILLIER. (1862. — Dessins inédits de Gustave DORÉ. — Texte inédit de M. le baron Ch. DAVILLIER.)

DE TOLÈDE A MADRID. — L'ancienne route de Tolède à Madrid. — Illescas et sa *posada*. — De Tolède à Aranjuez par le chemin de fer. — Les roseaux des bords du Tage. — Le Palais d'Aranjuez; le *Gabinete* et les porcelaines du Buen-Retiro. — Les jardins. — Aranjuez au temps de Mme d'Aulnoy et de Saint-Simon. — Le *Jardin de la Isla* et Velasquez. — Les fontaines. — La *Casa del Labrador;* un mobilier rustique. — Les chasses d'Aranjuez sous Philippe V et sous Charles III; les sangliers dans les rues. — Les buffles et les chameaux. — Les taureaux des bords du Jarama; encore les *herraderos*. — Les ânes d'Aranjuez. — La ville. — Combats de taureaux contre des nègres et contre des chameaux; un taureau vainqueur d'un tigre. — D'Aranjuez à Madrid. — Les Espagnols aiment-ils la campagne? — Un poëme sur la vie rustique. — Arrivée à Madrid. 273

MADRID. — Madrid; ses historiens et ses chroniqueurs. — Fables sur sa fondation. — Philippe II en fait sa capitale. — Les maisons de Madrid au dix-septième siècle; richesses des appartements. — Mme d'Aulnoy et Saint-Simon à Madrid. — Saleté des rues. — Le poëme de *Madrid ridicule*. — *El agua va!* — Embellissements de la capitale sous Charles III. — Le climat est-il salubre? — Proverbes sur l'air de Madrid. . . . 283

MADRID (suite). — La *Puerta del Sol* et ses embellissements. — Les hôtels de Madrid. — La *fonda de Paris* et la *fonda del Principe*. — Cherté des terrains et des maisons. — Les boutiques. — Les petites industries de la place publique. — Les marchands de journaux. — Les *aguadores*. — Les *mozos de cordel*. — La *Puerta del Sol* il y a vingt ans. — La loterie du *Cochino de San Anton*. — Tentative de réaction contre la mantille. — Les *carruajes de plaza* et les *cocheros*. — La presse espagnole. — Les grands journaux de Madrid; la *seccion de anuncios*. — La petite presse à Madrid. — Le *Padre cobos*. — La *Sopa-boba*. — Le *Cascabel* et le *Gato*. — La *Luneta*. — Le *Tio Patazas*. — Le *Gil-Blas*. — Le *Don Quijote*. — *El Mosquito*. — *Las Animas*. — La *Gorda*. — Les journaux tauromachiques : Le *Tio Caniyitas*, le *Tio Macan*, *El Lidiador El Clarin*. — La petite presse à Barcelone : Un *Tros de paper*. — La *Tranca*. — *El Orpheon*, *El Eco de Euterpe*, etc. — *La Escoba*. — *El Diablo suelto*. — La *Campana Eulalia*. — La *Charanga*. — La *Flaca*. — Les petits journaux à Valence, à Séville, à Cordoue, etc. — La *calle de Alcalá*. — L'Académie de *San Fernando*. — Le *Tiñoso* de *Murillo;* un portrait par Goya. — La *Historia natural;* le *Megatherium*. — Le palais des *Cortès*. — La statue de Cervantès. — La *Casa de Oñate*. — Les grands d'Espagne au dix-septième siècle; richesse de leurs demeures; leur argenterie. — Le palais des duc d'Osuna, de Medina Celi, de Frias, etc. — Les théâtres de Madrid. — Le *Teatro Real*. — Le *Teatro del Principe*. — La *Zarzuela*. — Les *Variedades*. — Les *Novedades*. — Le *Teatro de Lope de Vega*. — Une *Zarzuela* populaire de don Mariano Soriano Fuertès, le *Tio Caniyitas*. — Un succès théâtral en Espagne; cent trente représentations consécutives sur deux théâtres à la fois. — Le *Tio Macan*. — Une chanson andalouse : *Es una jembra morena*. — Le libretto du *Tio Caniyitas*. 289

MADRID (suite). — La *Plaza Mayor* au dix-septième siècle. — Les carousels, les tournois, les illuminations. — Les *Actes de foi* de l'Inquisition. — Le grand *Auto general de Fe* de 1680. — L'échafaud de la Plaza Mayor. — Les *soldados de la Fe*. — Les *Relaxados*. — Le *Quemadero*. — Les dernières victimes de l'Inquisition. —

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les courses de taureaux aux Fiestas Reales. — Les boutiques de la Plaza Mayor. — La Calle Mayor. — Les *Maragatos* et leur costume. — Les *Escribanos* et les *Cagatintas*. — Les *Escribientes memorialistas*. — François Ier prisonnier à Madrid. — La *Casa de los Lujanes* et le palais du duc *del Arco*. — La *calle de Toledo* et la *calle de Segovia*. — Les *Chuferias valencianas*. — Les quartiers populaires de Madrid. — Le pesage du charbon. — Les marchands des rues. — Les cris de Madrid. — La *Fuencarralera*; la *Avellanera*. — La *Casteñeras*, la *Ramilletera*. — Le *Naranjero*. — Le Rastro. — Les *Prestamistas*. — Les *Despachos de Vino* et les *Tabernas*. — Les voleurs de Madrid. — La *Fabrica de tabacos*. — Les *Cigarreras* de Madrid. — Le *Lavapiés* et l'*Ave Maria*. — Les *Manolos* et les *Manolas*. — Le *Prado*. — Le *Salon del Prado*. — Les *Elegantes en el Salon*. — Les Français à Madrid, autrefois et aujourd'hui. — Le *Paseo de la Fuente Castellana*. — Le *Paseo de Atocha*. — La *Feria* de Madrid. — Les étalages des petits marchands. — Le *Jardin Botanico*. — Le *Dos de Mayo*. — Les jardins du *Buen Retiro*. — L'*Estanque*. — L'ancienne manufacture de porcelaine du Buen Retiro. — Le Musée de Madrid. — Sa fondation et ses progrès. — Les Italiens, les Flamands et les Hollandais. — L'école française. — L'école espagnole. — Velasquez et Philippe IV; les Infantes fardées. — Les *Meninas* et les *Enanos*. — Le tableau des *Lances*. — Les *Borrachos*. — Les *Hilanderas*. — Murillo et ses trois manières. — Zurbaran, Juanes et Ribera. — L'école de Madrid. — Le *museo nacional* au *Fomento* 305

MADRID (suite). — Les églises de Madrid. — Quelques vers de *Madrid ridicule*. — *Santa-Maria de la Almudena*; les sculptures attribuées à Nicodème. — L'église de *San Andres*. — Une église de style gothique à Madrid : la *Latina*. — Les *Descalzas Real*. — *San Isidro el Real*. — Notre-Dame d'*Atocha*; les pèlerinages royaux; les toilettes des reines d'Espagne offertes à la sainte Vierge. — La semaine sainte à Madrid. — Les *Pasos*. — Le *Dia de Corpus*. — Les processions. — Les Flagellants d'autrefois. — La confrérie de *Paz y Caridad*. — La plaine de *Chambéri*. — Une jeune fille condamnée au supplice du *garrote*. — L'ancien *Alcazar* de Madrid au dix-septième siècle. — Saint-Simon et la prison de François Ier. — Le *Palacio Real*. — Les *Caballerizas*. — L'*Armeria Real*. — Les armures historiques. — Alonzo Cespédès, l'*Alcide* castillan. — Les casques. — La salade de Boabdil. — Les boucliers. — L'*escudo de Minerva*. — Les épées. — La *Colada*. — L'épée de Pelayo. — La copie de l'épée de François Ier. — Les épées de Gonzalve de Cordoue, de Boabdil, de Ferdinand le Catholique et de Charles-Quint. — Les selles de *Jayme el Conquistador* et du Cid; *Babieca*. — La litière de Charles-Quint. — Le Manzanarès. — Les *romances burlescos* et les sonnets de Gongora. — Opinions de Quevedo et de Cervantès. — Les anciens voyageurs et le Manzanarès. — Encore des strophes de *Madrid ridicule*. — Le pont de Tolède et le pont de Ségovie. — Les *Ballenatos* ou *Hijos de la ballena*. — Victor Hugo et le Manzanarès. — Vers de Tirso de Molina. — Les *Lavanderas*. — Comment on se baignait autrefois dans le Manzanarès. — Les bains d'aujourd'hui. — Les caricatures espagnoles et le ruisseau de Madrid. — Les fêtes nationales de Madrid. — La *Romeria de San Isidro*. — L'ermitage du saint. — Les danses en plein air. — Guitares, castagnettes et *panderetas*. — La *Merienda*. — Le *Columpio*. — Les *Noches de Verbena*. — Le carnaval à Madrid. — Les *Salones de baile*; le *Bastonero*. — L'enterrement de la *sardine* sur les bords du Manzanarès. — Le *Domingo de Pinata*. — La *Noche Buena*. — Les *Aquadores* et les *Reyes-Magos*. 321

TEMPÊTES ET NAUFRAGES, par MM. ZURCHER et MARGOLLÉ. — (1868-1869. — Texte et dessins inédits.)

Tempêtes du dernier hiver. — Influences du Gulf-Stream. — Naufrage de *la Lérida*. — Coup de mer du *Péreire*. — Naufrage de *la Queen of South*. — Sauvetage à Tenez. — Annales du sauvetage. — Cyclones de l'Océan Indien et des mers de Chine. — *Le Monge* et *la Junon* 337

ROME, par M. FRANCIS WEY. (1864-1868. — Texte et dessins inédits.)

XIII. Forum et colonne de Trajan. — *Compte rendu*, par saint Sylvestre, d'une séance impériale à la basilique Ulpienne. — Saint-Jean de Latran, cathédrale des évêques de Rome : Origine et légendes. — Illustrations de la *Basilique d'or* : Conversion de Fabiola, etc. — Reconstructions de l'édifice; embellissements et décadence. — Baptistère et cloître. — Sainte Hélène et la basilique de Santa-Croce *in Gerusalemme*. — Aspects du quartier et de la place Saint-Jean *in Laterano*. — Le portrait authentique de Charlemagne. — Point de vue; effets du soir. — Pourquoi cette région est déserte et le palais abandonné. — Visite aux collections de Latran : Portrait de *Trajan*, la *Médée*, l'*Antinoüs*; le prototype de *Méphisto*, le *Sophocle*, etc. — Pugilistes et gladiateurs. — Nouveau musée des antiquités chrétiennes : M. de Rossi. — Explication d'un sarcophage. — Symboles païens à double entente : Bacchus, Apollon, le pasteur Aristée, etc. — Peinture *des primitifs*. — Les hôtes actuels de la grande salle des Conciles. — Quelques mots sur les obélisques. — Complément d'une anecdote fort connue 353

XIV. Sur la place de San-Pietro *in Vincoli*. — Le *Moïse* de Michel-Ange. — Comme quoi l'impératrice Eudoxie fonda *San-Pietro* et fut esclave de Genseric. — Les frères Pollajuolo, etc. — Rendez-vous manqué : station aux Saints-Nérée-et-Achillée. — Saint-Sixte et les fresques du P. Besson : légende d'un peintre oublié. — PROMENADES A LA VOIE APPIENNE : — Porte Capène, Bois-sacré d'Égérie; — Saint Serge : — Arc de Drusus et la porte *Settimiana*; — *Domine, quò vadis?* (légende); — Catacombes juives antérieures au Christ. — Paysages historiques; — *Tumuli* des Horaces et des Curiaces; — *Cæcilia-Metella* et le brigandage féodal : métairie sur un donjon; — *Illustrations* de l'avenue des Tombeaux; *Roma Vecchia* et les Quintilii; — Aspect d'un nymphée antique; — Une chaumière dans un temple. — *Romulus-Maxence* : ce qu'étaient les anciens cirques; — Le camp des Volsques et Coriolan, etc. 370

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XV. Colonies françaises : — A la villa Médici ; — A Saint-Louis *des Français*. — Un salon d'autrefois : présentation à quelques ombres ; — Les *Gestes* de Clovis *illustrés* par des Italiens; — La *Sainte Cécile*, par M. D. Zampieri. — *O Patria !...* — Souvenirs démocratiques du palais Riario : — Assassinat du comte P. Rossi ; courage du père Vaur. — Recherche d'un témoin de la mort de César : statue de *Pompée* au palais Spada. — Beautés du palais Farnèse. — Les *Tartarughe* et l'ex-palais Mattei. — Ce qu'était l'Arc *Quadrifrons*. — Pourquoi l'on voit des bœufs au Forum. — Arc des Orfévres et Saint-Georges au Vélabre. — Bodin et Diderot, sur l'indépendance de Papinien. — Le Mont Aventin : Comment fut retrouvée la muraille d'Ancus ; — Temples et couvents : Cérès et Junon, sainte Sabine et saint Alexis. — Les *Femmes savantes* du christianisme et leur premier cénacle. — Rencontre imprévue. — Anecdote. 386

XVI. Du *Borgo* au mont Janicule, par les remparts. — Une histoire de voleur. — Fontaine Pauline. — Étienne et sa *sainte Cécile*. — Curiosités de l'église. — Origine et décoration de Santa-Maria *in Trastevere*. — Saint Chrysogone : grand'messe *in deserto*. — Le corps des pompiers au temps d'Auguste : découverte récente d'une caserne de quartier. — Des bords du Tibre au monastère de *Sant' Onofrio* · — Monument, chambre mortuaire et portrait du *Tasse ;* — Ce qu'il voyait de sa fenêtre.... — Jardins de Saint-Onuphre, etc. . . . 401

XVII. Excursion a Tivoli : — Temples et cascades ; — Résidences antiques de *Tibur*. — La villa d'Este et ses jardins. — Inauguration du printemps à la villa Adriana. 410

Revue géographique du deuxième semestre de 1869, par M. Vivien de Saint-Martin 417

Liste des gravures 425

Liste des cartes. 430

ERRATUM.

Page 349, à la légende, ajoutez : .... par M. Georges Reynaud.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr